



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

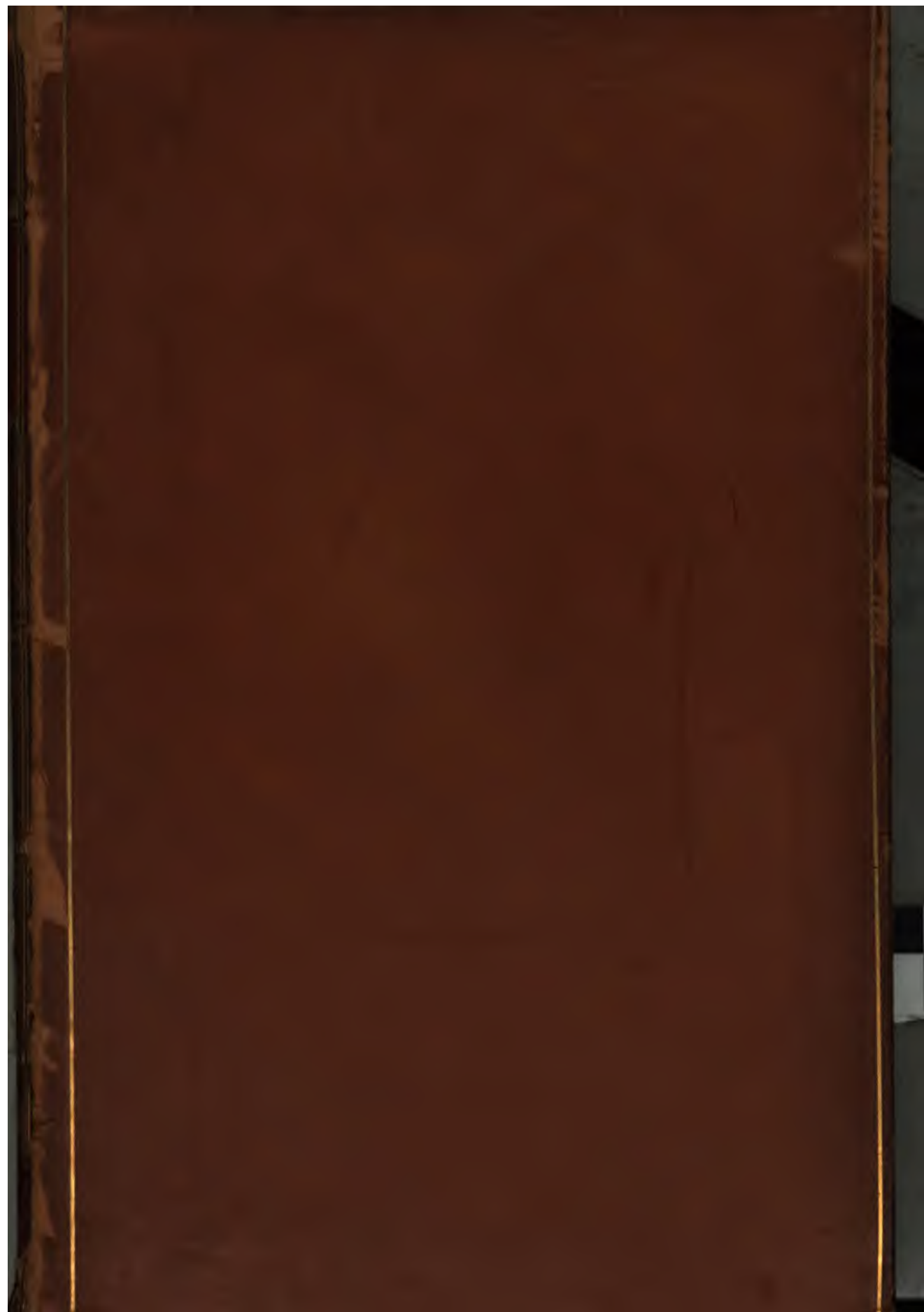
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

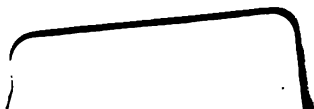
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



60002/883A





1



2

3

4

5

6

7

8

BIOGRAPHIE SAINTONGEASE.

ROCHEFORT. — IMPRIMERIE H. LUCSTAT

111 DES FOSBERRIES 72

BIOGRAPHIE SAINTONGEASE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE TOUS LES PERSONNAGES QUI SE SONT ILLUSTRÉS PAR LEURS ÉCRITS OU LEURS ACTIONS

DANS LES ANCIENNES PROVINCES DE SAINTONGE ET D'AUNIS.

FORMANT AUJOURD'HUI LE DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'À NOS JOURS.

PAR

M. Pierre-Damien RAINGUET,

Membre de la Société établie pour la conservation des monuments historiques de France



SAINTES,

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA BIOGRAPHIE SAINTONGEASE

CHEZ M. SIOX, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, PLACE S^T-PIERRE.

1851.

210. h. 46.

३५५

BIOGRAPHIE SAINTONGEASE.⁽¹⁾



INTRODUCTION.

Assurément la Biographie, cette sœur aînée de l'Histoire, puisque l'homme a précédé les sociétés, naquit le jour où, racontant avec dignité les actes de courage et de vertu des aïeux, le vieillard, plein d'expérience, les proposa pour modèles à la jeunesse qui l'environnait. Elle poursuivait gracieusement sa marche au travers des siècles, alors que, dans notre province, la jeune mère Santone, assise sur le bord de la fontaine sacrée, en vue de l'amphithéâtre, redisait pieusement à sa fille la légende de Sainte Eustelle, et sur les verdoyantes rives de la Charente, celle non moins pathétique du jeune martyr Saint Vaize. C'était toujours une leçon prédisposant à la pratique du bien et de la

(1) Nous avons jugé ce titre assez complet par rapport à notre département, puisqu'il consacre l'ancienne dénomination romaine. D'ailleurs, l'Aunis fit d'abord partie de la Saintonge, — V. *Histoire de La Rochelle*, du P. Arcère, 1^{er} vol., p. 53 et suiv. — S'il en fut détaché en 1372, il y fut ensuite définitivement réuni en 1790, sous la désignation nouvelle de département de la Charente-Inférieure. Cette petite province n'eut donc une existence à part que durant quatre siècles.

vertu. Telle doit être encore de nos jours la biographie. En effet, si le biographe n'est essentiellement moraliste, en puisant dans la vie de chaque personnage, des enseignements graves et religieux, des pensées relevées sur la dignité humaine, il aura certainement manqué son but. ses vastes recherches ne serviront dès lors qu'à recréer la simple curiosité ou la frivolité ordinaire, et, par conséquent, à compléter ce cortège de vanités ou d'inutilités fades que le chrétien dédaigne avec raison.

Aujourd'hui c'est un besoin, généralement senti dans les provinces, que celui d'un recueil spécial pour chacune d'elles, consacré à l'histoire des hommes qui ont plus ou moins contribué à leur éclat ou à leur prospérité. Dans ces derniers temps, le gouvernement lui-même a compris l'importance de ces biographies départementales qui tendent à déterminer le degré de vie et d'action de la province dans le mouvement intellectuel de la société, et à prouver, de cette sorte, que la lumière naît aussi bien des extrémités que du centre d'un État. Aussi lorsque nous entreprîmes de mettre au net les matériaux relatifs à la BIOGRAPHIE SAINTONGEaise, d'autres écrivains, jaloux de combler cette lacune, avaient déjà pris la plume à La Rochelle, à Saintes, à Saint-Jean-d'Angély et à Rochefort.

La commission formée dans le département de la Gironde, par suite de la circulaire du ministre de l'instruction publique, s'est pleinement associée aux vues éclairées de son auteur, et a décidé que non-seulement la liste à former comprendrait les hommes remarquables, à des titres divers, qui ont vu le jour dans le département, mais encore ceux qui, nés en dehors de cette étroite circonscription, lui ont consacré leurs travaux et leur savoir, et qui, l'ayant fait participer à leur renommée, en sont

devenus les dignes fils d'adoption. Nous l'avions admis ainsi , et dirigé notre travail dans le sens de la commission Bordelaise (1). Néanmoins , nous avons dû user d'une grande circonspection pour ne point sortir des bornes d'une biographie locale. (2)

Notre galerie de personnages célèbres embrasse plus de sept cents noms , parmi lesquels figurent un grand nombre d'écrivains dont quelques-uns jouissent d'une réputation universelle. Il s'y rencontre plusieurs fondateurs d'édifices religieux ou de charité, génies bienfaisants qui , s'inspirant à l'école du divin maître , ont passé sur la terre en faisant le bien. Une vingtaine de noms , au front desquels l'église fait briller l'auréole de la sainteté (3), se présentera à la grande famille catholique comme modèles , comme exemples à suivre au milieu d'un monde agité par tant de passions et de scandales : la vie de l'homme vertueux est un parfum exquis s'exhalant sans cesse de la terre vers le ciel..... Dans notre biographie figurent avantageusement une foule de magistrats , de militaires et de marins célèbres, sentinelles avancées de la civilisation et de la nationalité des peuples.

Sans doute , plusieurs écrivains remarquables ont écrit déjà l'histoire de notre antique province qui , jadis adversaire de la puissance romaine , fut ensuite subjuguée par elle , et qui pourtant , grâce à sa valeur et à ses qualités morales , devint plutôt l'amie et l'alliée de Rome que sa tributaire. Plusieurs ont exposé avec talent sa situation sous ses propréteurs , ses ducs et ses

(1) Comment en effet omettre les noms d'Arcère , Begon , Guillaume IX et X , Jaillot , La Popelinière, marquise d'Ars , Leterme, Geoffroy Martel , Saint Palais , Reverseaux , Saint Trojan, Elie Vinet, etc. ?

(2) Un astérisque placé à côté du nom propre indiquera , de prime-abord , celui qui n'appartient pas point au département par sa naissance.

(3) Cette partie de notre travail a été soumise à l'approbation éclairée de l'autorité religieuse.

comtes ; peint , avec de tristes couleurs , soit les invasions terribles des barbares dans la Saintonge , soit l'asservissement , pendant trois siècles , de notre patrie au joug de l'Angleterre ; ils ont montré ses villes s'élevant une à une au-dessus d'un sol agité par tant d'orages : Saintes , conservant longtemps son antique physionomie de cité gallo-romaine , devenue d'abord le séjour des délégués de Rome , plus tard prêtant son vieux capitol aux comtes de Saintonge , et perdant , après 16 ou 17 siècles , son siège épiscopal , un des plus anciens de la Gaule. Ils ont retracé l'élévation prodigieuse de La Rochelle , qui n'était , à la fin du IX^e siècle , qu'un rocher blanchi par les âges , où quelques pêcheurs de Châtel-Aillon avaient dressé leur tente , et qui tout-à-coup grandit démesurément sous le rapport commercial , politique et littéraire ; qui donna le jour à une foule de commerçants , de naturalistes , d'écrivains du premier ordre et à des capitaines distingués , et qui enfin , après avoir lutté avec de puissants rois , perdit sa force politique , au point de ressembler , de nos jours , à toutes les villes de province. Et Saint-Jean-d'Angély , avec sa vicille abbaye de bénédictins , sa relique de Saint Jean-Baptiste , conviant dans ses murs naissants toutes les populations catholiques d'Europe , ses noirs remparts , ses sièges pendant les guerres civiles , ses drames tragiques.... Rochefort , montrant avec orgueil la merveille de ses rues , de son port , de ses immenses chantiers de construction , de ses arsenaux et de son hôpital , créés en un jour , à la voix d'un superbe roi de France ; étalant , par-dessus tout , ses célébrités maritimes. Marennes , assainissant ses vastes marais et les rendant productifs sous la direction d'un administrateur habile , mettant peu à peu à exécution son projet de communication directe avec l'Océan ; et Jonzac , lançant , au XVI^e siècle , ses bandes de paysans armés de bâtons qui vont agitant tout le pays ; donnant un jour l'hospi-

talité, dans le donjon de son vieux manoir féodal, aux poètes Chapelle et Bachaumont. (1)

Tout cela, il est vrai, a été dit, et très-savamment.

Mais les instruments de ces étonnantes choses, de ces péripéties diverses, c'est à peine si leurs noms ont été prononcés. Il importait néanmoins de les considérer surtout dans leurs rapports intimes avec le pays qui les revendiquait comme une possession historique. Quelques érudits, sans doute, savent que Saint Ausone, issu, dès le commencement de notre ère, d'une famille patricienne de Saintonge, fut élève de Saint Martial et premier évêque d'Angoulême, à qui il procura le bienfait de la foi catholique; que la reine Aliénor, qui séjourna longtemps dans nos contrées, promulgua chez nous le code qui abolit, dans les mers d'Occident, les droits barbares d'*aubaine* et d'*épaves*; que les échos de nos provinces furent des premiers à répéter les chants du *gai savoir*, alors que la triple pensée de Dieu, du roi et de leur dame, transportait les troubadours et excitait leur verve poétique. — V. *Guillaume IX*. —

Ils connaissent l'histoire si touchante d'Auftrédy tombé dans l'indigence, attendant ses vaisseaux sur la grève rochelaise, et, aussitôt leur arrivée, distribuant ses trésors aux nécessiteux, en faveur desquels il fonda un hospice qui dure encore; et celle du chevalier d'Authon, fuyant nos rives pour aller, sous un nom terrible, épouvanter le monde; et celle encore du chancelier Doriole, participant au gouvernement réformateur de Louis XI,

(1) Auteurs du *Voyage à Montpellier*, dans lequel ils payèrent leur tribut poétique au petit bourg de Courpignac, qui se trouvait sur leur chemin, de Jonzac à Blaye. — V. *Statist. du Départem.*, par M. Gautier, p. 276. 2^e partie.

et lui servant fréquemment de guide et de sage modérateur. Ils ont lu que Champlain, parti de nos côtes, est allé fonder Québec et organiser la Nouvelle-France. — Plus près de nous, chacun a ouï parler des marins célèbres Latouche-Tréville et Duperré : mais tout cela n'est point encore une histoire populaire ; nous espérons amener ce résultat et intéresser nos compatriotes au récit des grandes actions de leurs pères. D'ailleurs, c'est une bonne œuvre, de nos jours surtout, de démontrer au peuple que la vraie gloire et le charme de la vie prennent leur source dans l'exact accomplissement du devoir ; que la sagesse est plus précieuse que l'or, et la vertu plus profitable que la science ; que l'homme n'acquiert de mérite réel et durable que par la pratique du bien.

Désirant satisfaire à la fois l'esprit et les yeux de nos concitoyens, nous leur présenterons, dans une série de dessins, les traits, fidèlement reproduits, de quelques-uns de nos devanciers dans la carrière de la sainteté, des sciences, des armes et des lettres.

Si, sans le vouloir, il nous était arrivé, dans ce long recueil de faits et d'aventures diverses, de froisser les sentiments, les considérations, les intimes susceptibilités de famille de quelques voisins ou amis, nous protestons d'avance contre toute supposition de mauvais vouloir ou d'intention hostile de notre part. S'il convient de rectifier ultérieurement quelque assertion erronée, nous accueillerons, avec le plus grand empressement et avec reconnaissance, les observations de ceux qui voudront bien nous les communiquer : notre but principal est d'arriver à la manifestation de la vérité historique la plus entière. Pussions-nous avoir constamment suivi la ligne de modération, de prudence et d'impartialité à l'égard des personnes, de droiture et

de fermeté inébranlable pour l'appréciation des faits et des doctrines !

Peut-être avons-nous trop présumé de nos forces , en acceptant le rôle que nous avait assigné notre amour de l'étude et de la patrie ? Le but du voyage disposera probablement le voyageur à nous pardonner l'état trop négligé du chemin. Si de nos pages , empreintes d'une couleur catholique , par conséquent progressive et éminemment sociale , pouvaient naître , en faveur de quelques intelligences , une bonne pensée , un désir généreux de faire le bien , un élan noble vers un acte de vertu , notre entreprise aurait certes été fructueuse , et nous bénirions le ciel de nous l'avoir inspirée.

Un appendice très-succinct donnera les noms des auteurs vivants appartenant au département de la Charente-Inférieure , avec les titres des différents ouvrages qu'ils ont publiés.

Nous devons payer ici un juste tribut de reconnaissance à tous ceux de nos concitoyens qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils et nous communiquer d'importantes notes. Nous mentionnerons particulièrement MM. H. Joly d'Aussy et J. L. M. Brillouin , de Saint-Jean-d'Angély ; Anatole de Bremond d'Ars , de Saintes ; L. Delayant , de La Rochelle ; L. Faye , de Rochefort ; L. de La Morinerie de Diconche , de Paris ; Potestas et Viaud , de Rochefort ; l'abbé Rainguet et l'abbé Ranjard , dont les consciencieuses recherches biographiques , mises avec obligeance à notre disposition , ont facilité la tâche énorme que nous avons à remplir.

Malheureusement , nous n'avons pas trouvé le même zèle chez tous nos compatriotes ; quelques-uns n'ont pas même répondu

a notre appel. D'autres l'ont fait avec peu de bon vouloir. Il s'en suivra que , malgré nos efforts constants et opiniâtres , cet ouvrage ne sera peut-être pas aussi complet et aussi exact , dans toutes ses parties , que nous l'eussions désiré.

Toutefois , si la publication de cette biographie provoquait la découverte de nouveaux documents historiques encore inédits et d'une importance réelle , nous en ferions usage dans un supplément mis à la fin du volume. (1)

1 La communication de ces documents sera reçue *franco* au dépôt général de la *Biographie Arcaïenne* , a Saintes , place Saint-Pierre.



BIOGRAPHIE SAINTONGEASE.

ABBON ou **EBBON**, issu d'une noble famille de Tonnay-Boutonne, fut évêque de Saintes au X^e siècle. Il parut en 989, au concile de Charroux, petite ville du Poitou, tenu par Gombaud, archevêque de Bordeaux, avec l'assistance de six évêques d'Aquitaine. On y dressa des réglemens pour remédier à quelques désordres de l'époque.

Le premier prononce anathème contre celui qui aurait rompu les portes d'une église ou enlevé quelque chose des ornemens sacrés ;

Le deuxième frappe de la même peine quiconque aurait volé les bestiaux d'un laboureur au milieu des pâturages ;

Le troisième interdit l'entrée de l'église à celui qui aurait maltraité un prêtre ou tout autre ecclésiastique.

Ainsi, dans ces temps reculés, la sollicitude pastorale veillait, dans nos contrées, à la conservation des temples et des objets consacrés au culte vénéré des aïeux ; elle maintenait la dignité des ministres de l'autel et couvrait l'agriculture de sa puissante égide. La religion, dans tous les temps, s'est efforcée de protéger les arts et l'in-

dustrie ; elle n'a imposé de bornes à la liberté que là où commençait la licence.

En 990, Abbon assista à la consécration de l'évêque de Limoges, Alduin. (1)

ADAM (JEAN-LOUIS), chanoine et official de Saintes en 1720. Il avait d'abord été conseiller du roi au siège présidial de cette ville. Son père, Michel Adam, avait été procureur au même siège et juge-sénéchal de Pisany. Durant sa jeunesse, Jean-Louis Adam avait voyagé en Italie et y avait fait connaissance avec le R. P. Filleau, de Poitiers (2). Il s'occupa particulièrement d'archéologie ; il existe à Saintes (3), un manuscrit de près de 60 pages, comprenant un recueil de lettres adressées au P. Filleau et traitant des antiquités de la Saintonge. M. A. B...., membre de la société libre des beaux-arts de Paris, dans son article sur l'arc votif de Germanicus, réédifié à Saintes (4), cite, d'après La Sauvagère (5), un

(1) V. Du Tems, *Clerg. de Fr.*, t. II, p. 347.

(2) Fils du célèbre Jean Filleau, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps.

(3) *Biblioth. de M. A. de Bremond d'Ars.*

(4) *Mém. de l'Ouest*, du 25 mars 1851.

(5) *Antiq. dans les Gaules.*

dessin de 1553 (1), trouvé chez M. Adam, ancien chanoine de Saintes; c'était encore le savant ecclésiastique du XVIII^e siècle.

Il paraîtrait que l'abbé Adam aurait beaucoup écrit, puisque le manuscrit cité ne compose que les premiers feuillets d'un grand travail sur les monuments remarquables de la Saintonge. Ces quelques pages se sont trouvées dans les papiers de MM. de La Taste, petits-neveux de Jean-Louis Adam.

ADMYRAULD (JULIEN-LOUIS) adopta, en 1789, les idées de la révolution. Il fut élu, en 1809, maire de Lalaigne, canton de Courçon; il devint ensuite sénateur et membre du corps législatif. Nommé député en 1814, il fut réélu en 1815, et il siégea jusqu'en 1820. Défenseur des libertés nationales et de la charte, il déploya quelques talents dans les diverses questions qu'il eut à traiter concernant les douanes, la marine et la loi si souvent remaniée des élections.

ÆLIUS-PONTIUS, petit-fils du grand Pompée, fondateur présumé, d'après quelques historiens (2), de la ville de Pons, vivait du temps de N. S. J.-C. On s'est appuyé, pour cette version, sur une médaille trouvée anciennement dans le quartier des Juifs de cette ville, et sur laquelle on lisait, dit-on, cette inscription : « *Ælius Pontius, nepos Pompei magni, tumulum constituit.* » Comme on le voit, cette allégation est peu plausible, aussi nous la mentionnons sans lui donner plus de valeur qu'elle n'en a réellement.

(1) Le dessin est de 1553, mais il n'a pu être trouvé, à cette époque, chez l'abbé Adam; c'est une erreur chronologique qu'il importe de relever.

(2) V. Maichin, *Hist. de Saint.*, etc., liv. 1^{re}.

ÆNOR, voy. **ALIÉNOR**.

AGNÈS I^{re} était sœur de Guillaume X, comte de Poitiers (3). Elle succéda, en 1137, à Sybille, abbesse de la communauté de Sainte-Marie ou des bénédictines de Saintes. Agnès, tante de la reine Aliénor, concourut à l'éducation distinguée de cette princesse. Plusieurs papes, dit M. l'abbé Briand dans son *Histoire de l'Église Santone et Aunisienne* (4), lui donnèrent, de même que Louis VII, roi de France, et son épouse Aliénor, des preuves de leur haute estime. Innocent II, Eugène III, Anatase IV et Alexandre III, confirmèrent les privilèges si étendus de son abbaye.

Agnès fut toute dévouée au bien de son monastère. On croit qu'elle mourut vers 1174; c'est toujours à cette époque qu'Aldeburge lui succéda.

AGONAY (GUILLAUME d'), issu de l'ancienne famille d'Agonay en Saintonge (5), devint, au milieu du XIII^e siècle, prieur de l'abbaye des bénédictins de la Grande Saure. En 1251, il réforma sa communauté, dans laquelle le relâchement s'était introduit. A cet égard, Guillaume obtint une bulle du pape Innocent IV, datée à Péruse, de l'an 1251. (6)

AGUESSEAU (PIERRE d'). Cette famille célèbre, qui fournit à l'état des lieutenants

(3) *Amita Regina Alienoris, uxoris Ludovici VII; Gall. Christian.*, tom. II, p. 1158.

(4) 3 vol. in-8°, La Rochelle, Boutet, 1843; voy. 1^{er} vol., p. 502 et 503. — Du Tems, *Clergé de France*, 2^e vol., p. 585.

(5) Il y a une trentaine d'années qu'on a fait disparaître les derniers vestiges du vieux château d'Agonay, situé sur les bords de la Charente, près de Saint-Savinien. — *Statist. du Départ.*

(6) V. *Hist. de l'abb. et congrég. de N. D. de la Grande Saure — Sûtra majoris — Ordre de Saint Benoît*, par M. l'abbé Cirot de La Ville, 2^e vol., p. 209, 214 et 215.

nants-généraux, des présidents au parlement, des conseillers, et enfin l'illustre chancelier de France, apparaît, pour la première fois, vers le milieu du XV^e siècle, à Saint-Jean-d'Angély. (1)

Olivier d'Aguesseau, seigneur de Rabaine, de Saint-Martin, etc., eut deux fils. L'aîné, Pierre d'Aguesseau, fut lieutenant-général de la sénéchaussée de Saintonge, résidant à Saint-Jean-d'Angély dès 1520, et maire de cette ville en 1542 et 1563. (2)

Il avait épousé Mathurine de Cumont, fille du lieutenant-particulier de Saint-Jean-d'Angély, et il s'était acquis une grande réputation de savoir, de probité et de fidélité au roi; ce fut lui qui fit dresser, par G. Daunas, en 1562, l'enquête contre Arnaud Rolland et ses complices, au sujet du sac de l'abbaye.

Christophe, fils unique de Pierre d'Aguesseau, eut un fils nommé Antoine, qui fut président au parlement de Bordeaux, en 1632, et dont Maichin préconise les vertus et les lumières (3). Antoine laissa plusieurs enfants, dont un, nommé Henri d'Aguesseau, était conseiller d'état pour le contentieux et les finances. Celui-ci fut père d'Henri-François d'Aguesseau, seigneur de Fresnes, qui naquit à Limoges en 1668. Henri-François fut nommé avocat-général du parlement de Paris en 1691, procureur-général en 1700, chancelier de France en

1717, grand-trésorier et commandeur des ordres du roi en 1736.

AIGREFEUILLE (GUILLAUME d'), 34^e abbé du monastère de Saint-Jean-d'Angély, élu en 1337 (4), et prieur de Saint-Jean-d'Esnandes. Il était frère d'Adhémar d'Aigrefeuille, maréchal de la cour romaine; de Faydit d'Aigrefeuille, cardinal-archevêque d'Avignon; de Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Mende (5); de Raimond d'Aigrefeuille, évêque de Rhodéz, après avoir été, lui aussi, abbé de Saint-Jean-d'Angély. Guillaume d'Aigrefeuille avait encore pour frères et sœur: Étienne d'Aigrefeuille, abbé de la Chaise-Dieu, en Auvergne; Bernard d'Aigrefeuille, évêque de Viviers; Florence d'Aigrefeuille, abbesse de Nonnenques (diocèse de Vabres). (6)

Cette maison, l'une des plus anciennes du Bas-Limousin, se trouvait l'alliée très-proche de la famille des Rogers, dont étaient issus les papes Clément VI et Grégoire XI.

Guillaume d'Aigrefeuille, dont nous parlons, prit l'habit de religieux chez les bénédictins de la congrégation de Cluny, et fut prieur de Saint-Pierre d'Abbeville. Étant prieur de Saint-Jean-d'Esnandes, alors que Régnaud de Vivonne possédait le château du lieu, il coopéra à la fondation de l'église d'Esnandes, placée sous l'invocation de S. Martin. Ce monument, si remarquable, réunit le double caractère des deux architectures religieuse et militaire de l'époque.

Clément VI, ayant été élevé au pontificat,

(1) Feller et Michaud, dans la vie du chancelier d'Aguesseau, disent qu'il était issu d'une ancienne famille de Saintonge, sans autre explication.

(2) Guillonnet-Merville, dans ses *Recherches sur la ville de Saint-Jean*, (un vol. in-8°, Saint-J.-d'Angély, 1830), présume que les d'Aguesseau durent à cet emploi leurs titres de noblesse; mais il est évident que ces titres ont une origine plus ancienne.

(3) *Hist. de Saint.*, liv. 1^{er}, p. 133.

(4) V. *Gallia Christiana*, t. II, p. 1104.

(5) Peut-être le même, suivant Baluze, que Pierre d'Aigrefeuille, abbé de Saint-Jean-d'Angély après Raimond d'Aigrefeuille, frère de Guillaume: ainsi trois frères auraient gouverné cet illustre monastère. (*Gallia christ. loco citat.*)

(6) V. Moréry, *Dict. hist.*, art. *Aigrefeuille*.

donna à Guillaume d'Aigrefeuille, son proche parent, l'archevêché de Saragosse, et le décora de la pourpre, en 1350, sous le titre de Saint-Étienne du Mont-Célien. Il l'employa en diverses affaires. Urbain V, qu'il suivit à Rome, l'envoya légat à Naples, et il mourut à Viterbe, le 4 octobre 1369.

Guillaume eut un neveu appelé aussi Guillaume d'Aigrefeuille, qui fut cardinal en 1367. (1)

AIGREFEUILLE (RAIMOND d'), né vers l'année 1318, d'une ancienne famille, fut élu abbé par les bénédictins de Saint-Jean-d'Angély en 1343 (2), puis nommé abbé de Grasse en 1345, évêque de Rhodéz le 13 juin 1349; il devint ensuite cardinal. En 1394, il fut un des trois cardinaux qui se refusèrent à signer l'acte du conclave d'Avignon, composé de 21 membres présidés par le cardinal de Florence, et où fut élu l'antipape Benoît XIII (3). En 1398, Pierre de Thury, ancien évêque de Maillezaïs, et puis cardinal, travailla, avec Raimond d'Aigrefeuille, à des *Mémoires pour la soustraction d'obédience* (4), au sujet de l'élection contestée de l'Arragonais Pierre de Lune, sous le titre de Benoît XIII.

AIGREFEUILLE (PIERRE d'), frère du précédent (5), était abbé de Saint-Jean en 1346, époque où l'abbaye des bénédictins fut ruinée de fond en comble par les Anglais. L'année suivante, il

fut nommé évêque de Clermont, d'où il fut transféré au siège d'Uzès.

AIMERIC, né vers 973, appartenait à une famille de Saintonge. Il fut élu abbé de Saint-Jean-d'Angély en 1018, précisément l'année même où les Normands, attirés par le grand nombre de pèlerins qui venaient visiter la relique de Saint Jean-Baptiste, opérèrent une nouvelle descente sur les côtes du Poitou et de la Saintonge. Ces barbares avaient fait un nombre considérable de prisonniers. Tout le pays se leva en armes; le duc de Guyenne, à la tête de la noblesse, courut pour les châtier; mais les Normands avaient creusé, sur les avenues de leur camp, des fosses recouvertes de branches d'arbres et de gazon. Vingt ou trente des principaux de l'armée tombèrent dans cette embuscade. Le découragement s'empara des autres guerriers, et les Normands emportèrent paisiblement dans leurs vaisseaux le produit de leurs brigandages. Ce fut à cette époque que le bourg d'ANGÉRI prit le nom de SAINT-JEAN-D'ANGÉRI (6), qu'on a prononcé depuis ANGÉLY. Le prévôt du duc Guillaume VII ayant été tué cette même année 1018, dans une sédition à Saint-Jean (7), les courtisans du prince, voulant à tort y voir l'influence d'Aimeric, opinèrent pour qu'on chassât les moines, et que l'on mît des chanoines à leur place; mais le duc, plus éclairé et moins hostile à l'abbaye, n'écouta point ces conseils injustes.

A cette époque, une dame de qualité, nommée Actilde, donna à l'abbaye de Saint-Jean un *alleu* situé dans l'Annis.

(1) V. Moréry, *Dict. Hist.*, art. *Aigrefeuille*.
(2) D'après D. Fonteneau; en 1345, d'après Guillonnet-Merville. *Rech. hist. sur Saint-Jean-d'Ang.*

(3) Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Égl.*, t. VII, p. 410.

(4) Du Tems, *Clerg. de Fr.*, t. II.

(5) Massieu, *Hist. de Saint.*, 2^e vol., p. 57.

(6) Guillonnet-Merville, *Rech. topog. et hist. sur la ville de S.-Jean*, page 257.

(7) Du Tems, *Clergé de France*, t. II, p. 365.

ALAIN (NICOLAS). Ce médecin naquit au commencement du XVI^e siècle, dans la ville de Saintes. Il vécut sous François I^{er} et Henri II, et fut contemporain de Bernard Palissy. On lui doit un ouvrage latin précieux pour notre province, quoique Alain n'ait pas toujours été un narrateur bien fidèle (1). Cet ouvrage, extrêmement rare aujourd'hui, fut composé au commencement des guerres religieuses et publié ensuite par les soins de Jean Alain, fils de l'auteur et avocat au parlement de Bordeaux; il porte ce titre : *De Santonum regione et illustrioribus familiis; item de facturâ salis, brevis nec minus elegans tractatio* (2) Nic. Alani, Santonis medici; J. Alani in Burdeg. curâ advocati, auctoris filii editus, Santonibus apud Francisc. Audebert, typog., 1598, petit in-4^e de 39 pages.

Cet ouvrage comprend deux parties distinctes : la première traite de la Saintonge sous le point de vue géographique et historique. A la suite de quelques considérations générales, l'auteur trace brièvement l'histoire des principales villes de la province, à chacune desquelles il rattache ses plus illustres familles. D'un seul trait, Alain esquisse ordinairement l'origine ou le caractère particulier de ces antiques maisons. Parfois il détache de son cadre resserré, le portrait particulier de quelque personnage illustre du temps où il écrit, et en fait l'éloge en deux ou trois mots. La seconde partie du livre est une sorte de traité sur la fabrication du sel dans la Saintonge. La dissertation de Palissy sur le sel commun semble

empruntée à celle d'Alain, tant il y a corrélation dans les idées et emploi fréquent des mêmes expressions.

Alain, dont les notions médicales étaient susceptibles de perfectionnement, s'étend longuement, dans un de ses chapitres, sur la description merveilleuse d'un poisson connu sous le nom de *Maigue* ou *Maigre*, et qui, selon lui, abonde dans les eaux de la Gironde. Au temps du frai, dit-il, on l'entend distinctement mugir, et lorsqu'on est assez heureux pour s'en saisir, on trouve dans la tête de ce poisson, deux petites pierres qui servent à apaiser les douleurs de la colique.

A en juger par les éloges dont Alain fut l'objet de la part des principaux rimeurs du temps et de la province, sans doute son ouvrage excita un vif intérêt local. Pierre Goy, échevin de la ville de Saintes, Dominique Du Bourg, maire et médecin, les trois avocats Jacques Renaud, Turmet et Lecomte, firent des vers à son sujet et à celui de son fils et son éditeur.

Mais, étrange caprice du sort ! dit un de nos correspondants (3), Alain, comme tant d'autres savants, comme ses admirateurs contemporains eux-mêmes, a été oublié depuis. Son livre ne se rencontre maintenant dans aucune des bibliothèques publiques de l'ancienne province de Saintonge.

ALBRET (MARIE d'), dame de Pons, fille de César-Phébus d'Albret (4), et de Madeleine de Guénégaud, fut mariée en

(3) M. L. de La M... de D...

(4) Ce zèle catholique de la province de Saintonge était maréchal de France et gouverneur de Guyenne. En 1665, il avait restauré le couvent des Cordeliers de la ville de Pons, et rebâti leur chapelle, renversée en 1568, par les Calvinistes; il y avait disposé un caveau pour servir de sépulture à sa famille. En 1795, le caveau fut

(1) V. *Rech. topog. et histor.* de Bourignon, p. 116.

(2) V. ouvrages sur le même sujet, par B. Palissy et Ant. Mage.

1662, à Charles-Amanieu d'Albret, son cousin-germain (1). En 1683, elle devint comtesse de Marsan, par son 2^e mariage avec Charles de Lorraine, comte de Marsan. Sur la fin du XVII^e siècle, la comtesse fonda à Pons un couvent pour y recevoir les jeunes filles protestantes qu'on était parvenu à ramener au catholicisme. Elle consacra à cet effet une somme de 30,000 livres, destinée d'abord à l'hôpital de cette ville, mais que, par un codicile, Charles-Amanieu appliqua à l'éducation des jeunes personnes de la religion réformée, qui, dans sa terre de Pons, après s'être converties au catholicisme, se trouvaient abandonnées par leur famille. Cette maison fut construite à peu de distance du couvent des Cordeliers, et prit ensuite le nom de *couvent des filles de la foi*. Deux religieuses de Paris vinrent prendre la direction de la communauté. La comtesse de Marsan obtint, de la libéralité de Louis XIV, une rente annuelle de 1500 livres, et des lettres patentes pour sa fondation religieuse.

La pieuse fondatrice mourut à Pons, et sans postérité, le 13 juin 1692, âgée seulement de 42 années.

ALDUIN, voy. **HILDUIN**.

ALFONCE ou **ALFONSE** (JEAN), était Saintongeais, d'après le titre de l'ouvrage qu'on lui attribue : *Voyage adrentu-*

ouvert et les tombes violes. Les capes de plomb qu'on y trouva servirent à faire des balles. Un tableau représentant M^{me} d'Albret Guenegaud, épouse du prince de Pons, sous le costume d'une *Madeleine pénitente*, fut également détruit. — V. *hist. des égl. réf.*, p. 122, 126.

(1) C'est par erreur que l'auteur de l'*hist. des égl. réf.*, p. 126, dit avec Cesar-Phebus d'Albret qu'était le père de Marie.

reux d'Alfonse Sainctongeais; Poitiers, J. de Marnet, petit in-4^e de 72 p. (2)

Suivant le livre du P. Possevin, — *Bibliotheca selecta* — Mellin de Saint-Gelais se fit l'éditeur de ce voyage, sous le titre de : *Joannis Alphonsi Xantonis centurionis felicia itinera edi curavit Melinus*, Pictavi, anno 1559, apud Marneffios. (3)

Ce volume, d'après le même religieux, contient un ample récit — *Tractationem uberem* — des voyages, tant sur mer que sur terre, du célèbre Jean Alfonse.

ALIÉNOR (4) ou **ÉLÉONOR D'AQUITAINE**. Aucun nom n'a certes plus d'importance réelle que celui-ci dans nos annales saintongeaises; il comporte l'idée de la justice, de la grandeur, de la munificence religieuse, mais aussi d'incontestables faiblesses et des désastres sans nombre que, pendant trois siècles, fit peser, sur nos contrées, un joug étranger! Aliénor naquit en Saintonge, d'après quelques anciennes chroniques, vers 1122. Elle était fille de Guillaume X, dernier duc d'Aquitaine, et d'Éonor ou Éléonor, saur de Hugues II, vicomte

(2) V. Brunet, p. 66, ext. des notes man. de M. D....., biblioth. de La Rochelle.

(3) Nous ne savons s'il y eut deux éditions, l'une latine et l'autre française, du *royage d'Alfonse*.

(4) Comme l'ont fait plusieurs historiens, nous avons adopté de préférence ce nom d'Aliénor, puisque d'ailleurs il se trouve ainsi écrit dans les propres ordonnances de cette princesse : *Aliénor, Dei gratia, humilis regina Anglia, ducissa Aquitania, Normania*, etc. Arcère, *hist. de La Roch.*, 2^e vol., p. 659, 647, 660. — M. Guillemot, de La Rochelle, dans son *Essai sur quelques pièces de monnaie*, (Boutet, 1844, p. 14 et suivant,) rend compte de deux pièces trouvées récemment à Saint-Martin-de-Villeneuve, près Courçon, et frappées en l'honneur d'Aliénor, vers 1157, mais avant son mariage avec le roi de France. — Le n^o 3 porte en légende — *Ducissa* pour *Ducissa*, avec la lettre A initiale d'Aliénor, et au revers, *Aquitania*, au milieu, une croix. Le n^o 4 offre pour légende — *Ducissa* pour *Ducissa*, avec la lettre A, au revers, *Aquitania*.

de Châtellerault. Pourvue des charmes de l'esprit et du corps, élevée avec soin dans l'étude des lettres (1), cette princesse, accomplie pour son siècle, épousa en 1137, dans le château de Taillebourg (2), Louis VII, dit le Jeune, roi de France. Les suites de cette union, purement politique, furent aussi désastreuses pour les deux époux, que pour le royaume. Peu après son mariage, vers 1139, elle établit, à La Rochelle, les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ou chevaliers de Malte, dont la société avait pris naissance en Orient. Elle leur concéda un terrain vague et inhabité, sur lequel est aujourd'hui la paroisse de Saint-Jean. En 1141, Aliénor donna aux religieuses de Sainte-Marie de Saintes, à la charge de prières, la forêt de Bacône, paroisse de S.-Sornin. Cette même année, elle fonda, à la porte de Saintes et sur les bords de la Charente, un hospice pour les pèlerins, et au lieu dit encore de nos jours l'*Hôpital*. En 1145, S. Bernard ayant prêché, avec son éloquence ordinaire, la croisade en France, Louis et son épouse se mirent bravement au rang des *Croisés*. Leur départ cependant n'eut lieu qu'en 1147, année où les troubles d'Italie contraignirent le pape Eugène à se réfugier en France. On accusa la reine d'avoir eu, dans l'Orient, une conduite indigne de son rang et de ses devoirs d'épouse et de femme. A son retour dans le royaume, Louis s'occupa de la dissolution de son ma-

riage. Tant que l'abbé Suger vécut, ses sages avis surent conjurer l'orage et maintenir un certain accord entre les deux époux ; mais à la mort du digne abbé, Aliénor ayant été, à tort ou à raison, mais toujours très-impolitiquement, répudiée par Louis VII, sous prétexte de parenté et suivant décision du concile de Beaugency, convoqué le mardi d'avant la *Pâque fleurie*, 18 mars 1152, elle épousa peu après Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, sous le nom d'Henri II (3). Les conséquences de cette seconde union, que le ciel ne bénit point, furent déplorables à tous égards. Les grands biens d'Aliénor passèrent, par ce convol, à une couronne étrangère. Alors commença cette terrible lutte entre les royaumes d'Angleterre et de France, dont notre province fut un des principaux théâtres, et qui ne dura pas moins de trois siècles. Elle ne cessa qu'en 1451.

Pendant ce temps, les places fortes de la Saintonge et de l'Aunis furent tantôt sous la domination britannique et tantôt sous le pouvoir des rois de France, suivant le sort des armes ; on peut dire néanmoins, avec gloire pour notre patrie, que nos pères ne laissèrent jamais l'Angleterre disposer en paix, de ce regrettable démembrement du royaume. On entrevoyait dès lors que les peuples ne sauraient être compris dans la dot des princes. Pendant un séjour que la reine avait fait dans son île favorite (*île d'Oleron*), en 1152 (4), aussitôt après son divorce, et l'année même où elle bâtit l'église de *Saint-Denis*, appelant autour d'elle

(1) Elle présida plus d'une fois les *Cours d'amour*, V. *Encyclopédie du XIX^e siècle*, 17^e vol., p. 173.

(2) D'autres disent à Bordeaux, parce que son mariage fut béni par Geoffroy de Loroux, archev. de cette ville, et ancien prieur de Sablonceaux, ami et protégé de Guill. X. Il est présumable que les fiançailles eurent lieu à Taillebourg, et le mariage à Bordeaux.

(3) Cette princesse était alors en possession de la ville de Saintes.

(4) 1150 ou environ, *Hist. de Niort*, par Briquet, 1^{er} vol., p. 23.

de vieux marins et des hommes d'expérience, l'héritière des ducs d'Aquitaine avait rédigé le fameux code nautique, connu sous le nom de *Rôles ou Jugemens d'Oleron* (1), pour servir, dit Clairac (2), de loi en la mer du Ponent (*Occident*). On estime que c'est dans le vieux castrum jadis placé au N.-E. de la ville actuelle du Château, et à laquelle il a donné son nom, que furent promulgués ces *Rôles* qui depuis acquirent une célébrité universelle. Les dispositions principales de ce code maritime avaient été empruntées aux lois Rhodiennes, qu'Aliénor avait vu pratiquer dans le Levant. Le droit barbare d'*aubaine* ou d'*épave* fut aboli par ces règlements. Les *Jugemens d'Oleron* datent, suivant M. G. De la Landelle, de l'an 1266 (3), et ils servirent de modèles aux fameuses ordonnances de Wisby, dans l'île de Gothland, mer Baltique, qui parurent en 1400.

— *Tableau de la mer.*

Aliénor, quoique devenue anglaise par son mariage, n'en conserva pas moins le souvenir précieux de la patrie; fréquemment elle y venait raviver ces impressions si suaves qui naissent à l'entour du berceau de l'homme. Les diverses ordonnances de cette princesse, les immunités dont elle gratifia certains ports de l'Aunis et de la Saintonge, ses largesses pour l'érection des monuments religieux, la rendirent chère à notre pays; La Rochelle, en particulier, fut l'objet de ses bienfaits. En 1199 (4), elle

lui donna le titre de ville et de *commune* ou *municipalité*; elle agrandit son port et fonda, au nord, l'abbaye de St^e-Catherine, relevant de Fontevault; elle donna aux religieux *hospitaliers* nouvellement établis par elle, la propriété dite le *Pérot*. En 1170, elle avait concouru à ériger à *Font-Douce*, près de Saintes, une abbaye et une église remarquable. Plus tard, elle acheva l'abbaye de *N. D. de la Grâce-Dieu*, fondée par le duc Guillaume, son père, à cinq lieues de La Rochelle et sur les confins de l'ancien diocèse de Saintes. Elle confirma, par *lettres patentes* datées de Niort, l'érection du monastère de Charon, près de Marans, faite par son fils Richard I^{er}, en 1188. — Aliénor mourut à Fontevault (5), dans un âge avancé, le 30 mars 1204. Son corps fut inhumé dans cette abbaye, où elle avait pris le voile depuis peu de temps. Ce monastère (6), qui avait été l'objet des largesses de la reine, conservait déjà les restes de son fils Richard et de son second époux Henri II.

Sans doute, Aliénor eut de grandes qualités et de grands défauts; c'est ce qui explique les jugements outrés qui ont été portés diversement, sur son compte, par ses partisans ou ses adversaires. Si elle ne ménagea pas assez la susceptibilité faible et ombra-

(5) Elle avait donné à cette communauté 100 liv. de rente à prendre sur Marans, même rente sur l'île d'Oleron, et certaines redevances sur le port de La Rochelle.

(6) L'*Encyclopédie du XIX^e siècle* prétend que cette princesse vint mourir à l'abbaye des bénédictines de Saintes, nous pensons seulement que c'est là qu'elle fut élevée. *Alienor, senio et longi itineris labore fatigata, transtulit se ad abbatiam, fontis ebraldi et ibi remansit* (Roger de Hoveden, Ann. in-f^o) *obiit in domino regina Alienor longeva et corpus ejus sepultum est in tumulo Henricis regis Angliæ viri sui, in ecclesia cenobii de Fonte-Ebrardi.* Chron. des ducs d'Aq., tom. V.

(1) Ces règlements, revus et augmentés, ont été imprimés à Rouen, en 1623, sous le titre de *Jugemens d'Oleron, touchant le fait de mer, des nefs, des maîtres, compagnons marins et aussi des marchands et de tout leur estre.*

(2) *Ex et Cont. de la mer*, Bordeaux, 1661, in-4^o.

(3) Cette date est erronée.

(4) Arcere, hist. citée, 1^{er} vol., p. 193. — Masse, ing., 5^e vol. de ses *Plans et Mem.*, p. 99. — M. Calbot, *Not. sur Guillon*, 1847.

geuse de son premier époux, lors de leur séjour à Antioche, et si elle prit plaisir à allumer dans son cœur le feu poignant de la jalousie, plus tard, et alors qu'elle était passée dans les bras d'Henri Plantagenet, elle eut à endurer cruellement, à son tour, les atteintes du même mal; toutefois, elle oublia la modération du pieux Louis VII, qui avait abandonné à des juges, le soin de le venger par l'annulation de son mariage, tandis qu'Aliénor fit périr l'infortunée Rosamonde, sa rivale. Seize années de captivité lui donnèrent le temps de méditer sur les écarts funestes des passions désordonnées, et sur la divinité de la religion qui tend à les réfréner.

ALIGRE (Le marquis d'). Cette famille, originaire du pays chartrain, a fourni quelques membres distingués à la magistrature. Etienne-François, président à mortier au parlement de Paris, possédait, en 1759, le château de Marans. On dit que le marquis d'Aligre, son fils, vanté comme un des plus grands propriétaires fonciers du royaume, et que la restauration éleva, au mois d'août 1815, à la dignité de pair de France, était né au château de Marans. Il fut détenu quelque temps en 1793. Après le 18 brumaire, il rentra dans l'immense succession de son père, et devint chambellan de la princesse Murat, en 1804, et depuis, il fut membre du conseil général du département de la Seine. Dans le procès du maréchal Ney, il opina pour la déportation. Connu par ses dispositions charitables, il avait été créé membre du conseil des prisons dans la capitale (1). Il est mort à Paris, vers 1841.

(1) V. *Biogr. des Contemp.*, de MM. Arnault, Jay, Jouy, Norvins, 20 vol. in-8°.

ALLARD, né à La Rochelle, en 1770, vint, après la victoire de Chantonnay, demander à servir dans l'armée vendéenne. « Le hasard, dit M^{me} de La Rochejacquelein (2), fit qu'il s'adressa à ma mère, qui, touchée de la manière dont il se présenta, pria M. de La Rochejacquelein de le prendre pour aide-de-camp. Il devint bientôt son ami et son digne frère d'armes. » Lorsque Westermann rentra dans Châtillon, M. Allard se jeta dans la mêlée et tira plusieurs coups de pistolet à bout portant sur l'ennemi. A la déroute du Mans, La Rochejacquelein, accompagné de MM. Baugé et Allard, repoussa encore les détachements ennemis; trois fois, avec MM. Forestier et Allard, il s'élança au milieu des bataillons républicains, sans être suivi d'aucun soldat. Plusieurs officiers se retirèrent à quatre heures du matin seulement; les derniers furent MM. de Scépeau et Allard (3). Le lendemain, ce dernier parvint à repasser la Loire. Il erra plusieurs jours de l'autre côté du fleuve, et fut enfin arrêté. Une commission militaire le condamna à être fusillé. On préparait les armes, lorsque l'exécution de la sentence fut suspendue. L'air de jeunesse et de candeur de l'aide-de-camp intéressèrent en sa faveur. Il fut incorporé dans un régiment et envoyé en garnison dans l'île de Noirmoutiers. Au bout de quelque temps, Allard s'échappa et rejoignit le continent en traversant témérairement les bas-fonds qui séparent Noirmoutiers de la terre-ferme; il alla se présenter à Charette, qui l'accueillit d'abord assez froidement. Lorsqu'il se fut fait connaître, Cha-

(2) *Mém. hist.* in-12, chap. XI, p. 213.

(3) Même *Mém.*, chap. XVIII, p. 337 et suiv.

rette lui donna une division à commander.

Allard fut une des causes de la seconde guerre de l'Ouest : des soldats sous ses ordres violèrent l'armistice, et les républicains s'emparèrent du chef de poste, qui, réclamé par Charette, fut nettement refusé ; on reprit donc les armes.

Sous la restauration, Allard fut fait chevalier de Saint-Louis, et admis à la retraite de colonel. Il est mort à Thouars, en juillet 1843. (1)

ALLUYE (d'), v. **SOURDIS** (de).

***AMAND** (SAINT) naquit dans le Poitou, en 585, et renonça, jeune encore, aux plaisirs et à l'éclat du siècle, pour venir s'enfermer, vers l'an 602, dans un ermitage de l'île de Ré, alors couverte de bois, et qui n'était fréquentée que par des pêcheurs ou des naufragés. On montre encore le lieu de cet ermitage, dans la paroisse de Loie. (2)

Le père de Saint Amand tenta, mais en vain, de l'arracher à sa retraite. « J'ai tout considéré en la présence de mon Dieu, s'écria le jeune anachorète, ma manière de vivre fait mon bonheur, et je savoure, dans cette île silencieuse et déserte, un avant-goût des délices célestes. La prière prend, il est vrai, la majeure partie de mes journées ; mais votre souvenir, ô mon père, bien doux à mon cœur, accompagne tous mes vœux et les rend agréables au Très-Haut. » Son père admira enfin la sublimité de sa vocation, et le laissa libre d'en suivre désormais les saintes exigences.

Le tombeau de Saint Martin attirait alors dans la ville de Tours les fidèles de

l'univers chrétien ; Saint Amand prit aussi le bâton du pèlerin et s'achemina vers la Touraine. En 612, il se fixa à Bourges, et passa 15 années dans une petite cellule voisine de la cathédrale, où il ne vivait que de pain d'orge et d'eau, justifiant bien le texte du saint apôtre, *justus ex fide vivit*.

Saint Amand partit ensuite pour Rome, afin d'y visiter le tombeau des SS. apôtres. A son retour, il fut appelé à l'épiscopat, sorte de vicariat apostolique qui ne l'attachait à aucun siège particulier, mais l'investissait d'une plus grande autorité pour la prédication et la conversion des gentils.

Il osa un jour reprocher au roi Dagobert sa conduite peu régulière ; par suite, il encourut l'exil dans le midi de la Gaule. Le saint en profita pour prêcher la foi aux Gascons et aux Navarrais. Le roi ayant enfin compris son injustice à l'égard du saint prélat, le rappela de l'exil. Après s'être excusé près de lui, il le pria de baptiser son fils Sigebert, qui depuis mourut roi d'Austrasie et reçut de l'église le titre de saint.

Retiré à Gand, au sein de peuplades encore barbares et livrées aux plus grossières superstitions, Saint Amand y éleva plusieurs églises. A Tournay, il fonda un monastère qui porte son nom. Dieu, pour changer ces peuples et les attirer à la foi, favorisa le saint apôtre du don des miracles. En 649, il fut élu évêque de Maëstrick. Peu après, il se démit de son siège et continua à prêcher la foi chez les payens des alentours, dont il désirait ardemment la conversion. Il mourut en 675, à l'âge de 90 ans, et fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Pierre-d'Elhon.

Saint Amand, dont la vocation sublime fut de travailler, sans relâche, à la con-

(1) Not. manus. de M. Delavant.

(2) *Hist. de l'Égl. Sant. et Ann.*, 1^{er} vol.

version des payens, était venu d'abord dans une île triste et déserte de notre province pour répondre à cet appel du Seigneur. Durant plus de dix années, il avait, dans le silence de la retraite la plus profonde, consommé sa propre perfection, avant que d'entreprendre celle de ses frères. Pendant 15 années, il avait pratiqué l'humilité et la mortification chrétiennes dans la ville de Bourges; et les fidèles de nos jours ont peine à dérober quelques heures au fracas du monde pour songer à leur éternité! L'exemple des saints est-il donc maintenant devenu pour nous un vain et stérile spectacle?...

AMBLIMONT (CLAUDE-MARGUERITE-FRANÇOIS RENART-FUSCHAMBERG, comte (1) d'), chevalier de Saint-Louis, naquit à Rochefort (2), au mois de novembre 1736. Il était fils du seigneur de Saint-Fort sur Gironde, le marquis d'Amblimont (Claude-Thomas), dont le château du nom d'Amblimont se trouvait en Champagne, et de mademoiselle de Saint-Fort, Marguerite Michel de la Motte (V. Saint-Fort). Héritier des dispositions belliqueuses de son aïeul (3), dont le désintéressement, au

(1) Cette famille, venue anciennement en Champagne, était originaire de la Saxe. Le 17 juillet 1754, le comte d'Amblimont avait épousé, au château de Cachan, près Arcueil, dans la chapelle du duc de Caumont-la-Force, Marie-Anne de Chaumont de Quirzy, appartenant à une des plus anciennes maisons de France. (V. Saint-Fort-sur-Gironde, *Esquisses historiques*, par M. L. de la Morinerie, Paris, 1849, in-8° de 27 p.)

(2) La maison où naquit ce personnage est aujourd'hui l'hôtel de ville de Rochefort.

(3) Le célèbre marquis d'Amblimont, chef d'escadre, gouverneur de la Martinique, lieutenant-général des îles sous le vent, commandeur des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare, qui, en 1674, eut la gloire de repousser le fameux Ruyter de la Martinique. Il lui tua 1200 hommes et le contraignit à regagner la Hollande. A cette occasion, le gouvernement fit frapper une médaille sur laquelle était gravé un trophée naval que considérait

milieu de hauts emplois de l'État les plus lucratifs, avait été exemplaire, le comte d'Amblimont débuta dans la carrière comme simple garde-marine, en 1751; il fut nommé enseigne de vaisseau le 23 mai 1754, et lieutenant le 12 août 1760. Il fut créé chevalier de l'ordre royal, militaire et hospitalier de N. D. du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, en 1764. La même année, il devint capitaine de frégate, et le 18 août 1772, capitaine de vaisseau. Dans le courant de l'année 1778, il se distingua à la prise de l'île de la Dominique, avec MM. Kersaint et de Bouillé. Il était en course dans les parages de la Manche, monté sur le *Vengeur*, lorsqu'à la hauteur d'Ouessant, il s'empara, le 28 septembre de la même année, du navire anglais le *Saint-Pierre*, de 20 canons et de 150 hommes d'équipage. Le 13 octobre suivant, il pourchassa le *Warwick*, de 74 canons. Ce vaisseau, quoique supérieur en hommes et en artillerie, refusa le combat que lui offrait le *Vengeur* et s'enfuit à pleines voiles, jetant à la mer tout ce qui pouvait l'alléger. Le comte d'Amblimont le poursuivit l'espace de 30 lieues. A la fin de la campagne, il rentra à Lorient, traînant à sa suite cinq corsaires anglais et trois bâtiments marchands. En 1780, M. d'Amblimont montait l'*Hercule*, de l'escadre de M. de Guichen, et en 1782, il commandait le *Brave*, de 74 canons, qui avait été armé à Rochefort. Il suivit, en qualité de brigadier des armées navales, M. de Vaudreuil

un Américain; la Renommée volant au-dessus tenait une couronne, autour de laquelle on lisait : *Colonia Francorum Americana victrix* (Colonie Française victorieuse en Amérique); à l'exergue : *Batavis ad Martinicam cursis ac fugatis* (les Hollandais défaits et mis en fuite à la Martinique.) -- *Hist. de Rochefort*, du P. Théodore, in-4° 1755, p. 155, 156.

aux Antilles. Le 20 août 1781, il fut élevé au grade de chef d'escadre.

En 1788, M. d'Amblimont publia à Paris, chez Didot, jeune, sa *Tactique navale ou Traité sur les évolutions, sur les signaux et les mouvements de guerre*, 1 vol. in-4°, avec fig. On trouve, aux archives du ministère de la marine, un certain nombre de lettres ou relations manuscrites du même chef d'escadre. La *Tactique navale*, ouvrage estimé, écrit, selon le rapport d'un contemporain digne de foi, par un secrétaire, sous la direction de M. d'Amblimont, mit le sceau à la réputation du brave marin. Son hôtel de Rochefort fut plus d'une fois le rendez-vous des célébrités nautiques de cette époque. Un jour, dans son château de Saint-Fort, il était entouré à sa table de onze chefs d'escadre ou officiers supérieurs.

À l'époque de la révolution française, M. d'Amblimont, à qui le peuple n'avait à reprocher aucun acte despotique, fit tous les sacrifices compatibles avec son honneur et sa conscience, pour demeurer paisible dans son château de Saint-Fort, qui avait été rebâti quelques années auparavant (1). Le 7 février 1790, il fut nommé président de l'assemblée réunie pour constituer la municipalité de Saint-Fort. Le 8 mai 1791, la municipalité l'invita à faire gratter ou blanchir les armoiries de la famille peintes à l'extérieur de l'église (2). Le dégoût de sa situation, la gravité des événements qui se précipitaient, l'obligèrent enfin à quitter son pays. Il prit parti dans la guerre engagée entre l'Angleterre d'une part et la France

et l'Espagne de l'autre, et reçut, en 1796, le commandement d'un vaisseau de 112 canons. Au moment de son départ, il mit tout en œuvre pour décider M. l'abbé Réveillaud, actuellement curé de Saint-Pierre de Saintes, à le suivre en qualité d'aumônier. Le vénérable ecclésiastique ne voulut jamais y consentir (3). Cette même année 1796, un boulet de canon parti de la flotte anglaise, commandée par l'amiral Jervis, depuis lord Saint-Vincent, étendit raide mort l'intrépide chef d'escadre. (4)

Sa veuve est morte à Saintes, le 4 mai 1812; elle devait son existence quotidienne aux soins de quelques âmes généreuses : terrible exemple de l'instabilité de la fortune !... En 1789, au moment de la révolution, la maison d'Amblimont possédait plus de 60 mille livres de rente !...

La bibliothèque du château de Saint-Fort ne contenait, en 1781, qu'environ 800 volumes, dont 80 in-f°. D'après un témoin oculaire, cette bibliothèque était incomplète et peu intéressante. On assure que, pendant la tourmente révolutionnaire, majeure partie de ces volum. fut livrée aux flammes; quelques manuscrits précieux eurent le même sort.

La litre funèbre, qui se voit encore sur les murs de l'église de S.-Fort, et qui porte, espacés, les écussons de la famille d'Amblimont, avait été établie en l'honneur du comte d'Amblimont de la Champagne, aïeul du chef d'escadre. Ce brave militaire était

(3) Le 11 septembre 1792, M. Réveillaud, alors âgé de 33 ans, prit son passeport pour l'Espagne, où il resta 10 années.

(4) Quelques-uns veulent que M. d'Amblimont ait été tué en 1805, au combat de Trafalgar. Cette opinion n'est pas admissible; il fut tué au combat du cap Saint-Vincent. — Not. partic. de madame Delage d'Isle, sa petite-fille.

(1) Ce château n'était dans la famille de M. d'Amblimont que depuis 1698. — Requête présentée par ce dernier à MM. les administrateurs de la Charente-Inférieure, le 21 mai 1789.

(2) Regist. des délibérations de la commune.

décédé à Saint-Fort, au commencement du XVIII^e siècle. Son tombeau était probablement celui découvert à gauche de la porte d'entrée, dans les fouilles de 1847, et incrusté entre deux colonnes, mais dont l'auge en pierre ne portait aucune marque ni inscription distinctive.

AMBROISE (SAINT) vivait au commencement du V^e siècle. Quelques historiens placent, à bon droit, cet évêque de Saintes immédiatement avant Saint Vivien. M. l'abbé Briand (1) s'est rangé à l'opinion contraire, guidé en cela par l'abbé Du Tems (2). Mais le manuscrit du VII^e siècle, découvert par Dom Martenne, est venu donner raison à l'ancien bréviaire de Saintes, censuré par l'auteur du *Clergé de France*. Ce bréviaire faisait succéder Saint Vivien à Saint Ambroise : « *Ambrosius.... successorum Bibianum constituit, sibi que vicarium post ejus discessum prælegit.* » M. l'abbé Briand estime que Saint Ambroise mourut en 510 (3) ; mais il est plus vraisemblable que sa mort eut lieu vers le milieu du V^e siècle — 445.

Aucun monument, dans le diocèse, ne consacre, que nous sachions, le souvenir du saint pontife qui peut-être avait succédé à l'évêque Léon (4), indiqué par un vieux manuscrit de l'abbaye de Sablonceaux.

AMELOTE (MÉRY), écuyer, fut amené en Saintonge vers 1580 (5), par son parent, M^{re} Lecornu de la Courbe de Brée,

évêque de Saintes. Il habita d'abord le palais épiscopal, où il se fit remarquer par son esprit et la distinction de ses manières. Il se lia d'amitié avec une jeune personne de la ville, nommée Madeleine Goy, qui avait perdu de bonne heure ses père et mère ; elle était huguenote et d'une beauté peu ordinaire. Amelote la demanda en mariage. Malgré les difficultés qui s'opposaient d'abord à cette union, il parvint à en triompher. Grâce à ce mariage, Madeleine devint catholique. Le manuscrit que nous avons sous les yeux attribue la grâce de sa conversion à la dévotion singulière de cette jeune personne envers la Sainte-Vierge. Quoique calviniste, elle n'avait point manqué de réciter chaque jour l'*Ave Maria*.

Amelote passa ses jours dans la pratique des vertus, occupé de l'éducation de sa nombreuse famille, n'omettant jamais de commencer sa journée par une œuvre de charité envers les nécessiteux et diverses pratiques religieuses. Il eut le bonheur de voir s'élever autour de lui une troupe de onze enfants, qui tous semblaient rivaliser de piété et de consolantes dispositions filiales. Plusieurs entrèrent en religion et y moururent en odeur de sainteté. Un jour, près de la fin de sa vie, dit l'historiographe que nous suivons, Méry eut un rêve dans lequel il se vit tout-à-coup transporté dans un palais de délices et placé sur un trône élevé. Aussitôt il fut pris de l'ardent désir de se trouver environné, dans ce lieu, de toute sa famille : ce qui lui fut accordé. Sa femme vint d'abord, puis ses enfants. Cependant, il remarqua avec chagrin que l'aînée de la famille lui manquait. Comme il se tourmentait de cette absence, il vit enfin arriver sa fille, et sa joie fut dès lors au comble.

(1) *Hist. de Pègl. Sant. et Ann.*, 1^{er} vol., p. 82.

(2) *Clerg. de Fr.*, 2^e vol., p. 344.

(3) *Notic. sur Saint-Eutrope*, p. 25.

(4) V. Du Tems, ouvr. cité.

(5) Plusieurs membres de cette famille occupèrent plus tard des emplois civils dans la ville de Saintes.

AMELOTE (DENIS), fils du précédent, fut un des plus célèbres théologiens de son temps; il naquit à Saintes, le 15 mars 1606. Dès son enfance, il fut doué d'une facilité d'esprit et d'une pénétration extraordinaires. On dit qu'il apprit à lire en deux heures, grâce à l'emploi de l'épellation de tous les mots usuels auxquels son père l'avait habitué. Il se faisait remarquer par un fonds de sagesse, de prudence et de modestie au-dessus de son âge. A sept ans, il commença à fréquenter le collège, et à quatorze, il suivait déjà à Périgueux les cours de philosophie, qu'il alla terminer à Agen. Il fit sa théologie à Bordeaux, où il fut reçu docteur à l'âge de 22 ans. Ayant été admis à la prêtrise, l'abbé Amelote vint à Paris, conduit par l'amour de l'étude, et il se logea chez un libraire, afin d'avoir à sa disposition des livres qu'il ne pouvait acheter. Ses lectures et ses visites aux universités, surtout à celle de Sorbonne, absorbaient presque tous ses moments. Il fut vivement recherché par le P. de Condren, supérieur-général de la congrégation de l'Oratoire, qui, désireux de se l'attacher, lui donna un règlement de vie. Ce dernier avait remarqué le goût excessif d'Amelote pour l'étude, aussi lui prescrivit-il, autant pour éprouver sa vocation, que pour ménager sa santé, l'abstention, pendant une année, de toute sorte de lectures et d'occupations sérieuses, sauf la lecture de deux chapitres de l'Écriture-Sainte pour chaque jour. Ce fut une privation sensible pour Amelote, lui qui d'ordinaire se mettait au travail dès quatre heures du matin, ne l'interrompant qu'à l'instant de sa messe, puis passant l'après-dîner en Sorbonne. Toutefois, il se soumit humblement à cette règle.

Il fut ensuite chargé d'enseigner la théologie à MM. de Brandon et de Bassancourt, qui se préparaient au sacerdoce. En 1636 (1), il prêcha, de concert avec M. de Bassancourt, une mission à Champdolent, son prieuré de Saintonge, qu'il connaissait à peine. Il le trouva dans un tel état de désolation qu'il y revint, l'année suivante, pour faire à l'église les réparations convenables. C'est de cette époque que datent les reconstructions de la charpente, des voûtes et du pavé de l'église de Champdolent. Suivi de plusieurs missionnaires, le P. Amelote prêcha alors dans plusieurs paroisses du diocèse. Son savoir et sa maturité l'avaient fait choisir, en 1637, pour être le supérieur des missionnaires qui allaient ranimer la foi dans plusieurs provinces de France, et parmi lesquels on comptait MM. Olier, de Foix, du Ferrier, de Bassancourt, etc. (2). Il possédait, plus qu'aucun de ses confrères, la doctrine du P. de Condren. Chacun l'estimait pour sa vertu et pour sa science. En 1644, il prêcha à Toulouse l'aveugement et le carême; ce qu'il fit à Saintes en 1647, sous monseigneur Jacques Raoul, avec conférences le mardi, à l'évêché, pour les ecclésiastiques. Il semblait réunir toutes les qualités convenables dans un supérieur, et le P. de Condren rendit justice à sa sagesse chrétienne qui était, chez le P. Amelote, comme le caractère distinctif de sa vocation. Ce fut celui-ci qui prémunit en effet le P. Bourdoise contre les intrigues de Saint Cyran, songeant à introduire le jansénisme dans la communauté de Saint-Ni-

(1) En 1637, suivant la note manuscrite qui nous est parvenue du séminaire de S.-Sulpice.

(2) V. la Vie de M. Olier, supérieur de Saint-Sulpice, par M. l'abbé Faillon, 2 vol. in-8°, 1841. — *Anonym.*

rolas-du-Chardonnet. Le P. de Condren, qui désirait multiplier en France l'établissement des séminaires, afin de pouvoir élever les jeunes lévites dans un esprit clérical, selon le vœu du Concile de Trente, s'en ouvrit peu avant sa mort au P. du Ferrier. Amelote témoigna quelque surprise de ce que le P. de Condren ne lui en avait jamais parlé ; mais c'est qu'il le jugeait appelé à une autre œuvre, suivant Meyster. Sa place était à l'oratoire, ainsi que M. Olier l'avait entrevu. Par ses talents, son zèle, sa patience, il contribua, plus que personne, à maintenir la foi de l'église contre la contagion des doctrines jansénistes. La congrégation de l'oratoire, liée d'abord avec Jansénius et l'abbé de Saint Cyran, sous les auspices desquels elle s'étendit dans la Flandre, vit plusieurs de ses membres prendre parti pour les patriarches de la nouvelle hérésie. Grâce aux manœuvres de la secte, le P. Amelote perdit le titre de supérieur de la maison de Saint-Honoré, mais il n'en continua pas moins de travailler sans relâche à maintenir la foi orthodoxe dans la communauté de l'oratoire (1). Sur la fin de 1647, monseigneur Jacques Raoul, alors que le P. Amelote était venu à Champdolent pour y jouir d'un peu de repos et vivre en ermite, malgré les nombreuses visites qui l'y assiégeaient, tâcha de l'attacher à son diocèse ; il le nomma à une cure. Mais le P. Amelote n'y demeura qu'une année. M. de Brandon ayant été nommé évêque de Périgueux, le choisit, en 1648, pour son grand vicaire. Deux ans après, le P. Amelote revint à Paris et s'enferma à l'oratoire.

1, C'est donc bien gratuitement que Feller — *l'op. cit.* — l'accuse d'avoir partagé lui-même, en certains points, les erreurs des sectaires.

dans le but de mettre au jour sa traduction du *Nouveau Testament* ; ce qu'il n'aurait pu faire avec ses seules ressources (2). En 1662, il concourut à une mesure rigoureuse, mais qui fut jugée nécessaire par plusieurs, et qui envoya dans l'exil trois des principaux membres qui dirigeaient alors la société.

Les premiers écrits du P. Amelote furent lancés contre la secte janséniste. Nicole fut chargé de lui répondre. L'habile écrivain de Port-Royal publia un volume contre le *Traité des souscriptions en faveur du formulaire*, écrit par Amelote. Ce dernier eut encore à subir la réfutation, par lettres, de Noël de Lalane, autre partisan de Jansénius. A la suite de ces démêlés, sa réputation avait prodigieusement grandi.

A la sollicitation du clergé de France (3), notre grand théologien donna, pour l'opposer à celle de Mons, sa traduction française du Nouveau Testament, que Louis XIV fit distribuer au public à cent mille exemplaires, et particulièrement aux nouveaux convertis. Pour cette traduction, Amelote avait obtenu du chancelier Séguier, qui avait grande foi dans sa pénétration théologique, le privilège qui fut refusé à MM. de Port-Royal pour la version du même livre.

Ce fut donc sous de hauts auspices que parut, en les années 1666, 1667 et 1668, la première édition du Nouveau Testament, 2 vol. in-4° et 4 in-8°, avec notes latines

(2) Extrait du manuscrit déjà cité.

(3) La commission nommée, en 1633, par l'assemblée générale du clergé, pour faire choix du traducteur de l'Ecriture-Sainte, se composait de messeign. de Marca, évêq. de Toulouse, et de Berthier, évêque de Montauban. Elle désigna le P. Amelote, dont le travail, dès son apparition, reçut l'approbation du clergé français.

et françaises louées par l'évêque de Périgueux, à cause de la précision lumineuse qui les caractérise et qui aide merveilleusement à l'intelligence de la *Vulgate* (1). Cette version, souvent réimprimée ensuite, avec ou sans notes, dans les formats in-8°, in-12 et in-18, a toujours été considérée comme le meilleur ouvrage sorti de la plume d'Amelote. Aujourd'hui encore, on lit avec plaisir et édification cette traduction française, qui n'a pas trop vieilli.

Daillé le fils et Conrad, écrivains protestants, imaginèrent d'accommoder à leur système la version de notre docteur, et la firent imprimer, ainsi défigurée, à Paris, chez L. Vendôme, en 1671, format in-12, petits caractères Elzéviens. Aussitôt sa publication, cette édition infidèle fut supprimée par ordre de l'autorité.

Dans sa première édition du Nouveau Testament, le P. Amelote prétendait, d'après le P. Richard Simon, avoir fait son travail sur les manuscrits de la bibliothèque du Vatican et autres, de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc., etc. Cette induction d'auteur, qui paraissait prétentieuse, mais qu'Amelote expliqua ensuite, lui valut quelques contradicteurs. Elle se basait évidemment sur ce qu'ayant usé, pour sa traduction, de l'édition latine corrigée par ordre du pape Sixte V, 1590, in-f° (2), il avait la conviction d'être en harmonie avec les manuscrits les plus authentiques des différents peuples chrétiens de l'Occident. La forme seule de ses allégations avait pu être reprochable. Michaud — *Biog. univ.* —

ajoute, de son côté, que le P. Amelote s'était donné beaucoup de mouvement pour se procurer les différentes versions qui existaient dans plusieurs dépôts littéraires de l'Europe. La correspondance du traducteur a fait ressortir l'évidence de ce fait.

Nous avons encore du même auteur un *Abrégé de Théologie*, in-4°. — *Harmonies des quatre Évangélistes*, en français, in-12, 1669, et en latin, in-8°, 1670. — *Vie du P. de Condren*, in-4°. — *Vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, in-12.

Il avait fait paraître d'autres ouvrages contre le jansénisme, entr'autres une *Défense des Constitutions d'Innocent X*, 1660, in-4°, et un *Traité de la Grâce*, pour justifier la condamnation des cinq *Propositions*; et s'il ne réussit pas à détruire le mal, du moins il en rallentit beaucoup les progrès. Son invariable attachement à la foi catholique, les persécutions qu'il endura pour elle, le rendirent bien cher à M. Olier, déjà si rempli de vénération pour sa personne. Toujours le P. Amelote demeura uni par les liens d'une charité sincère au séminaire de Saint-Sulpice, qu'il nomme, dans la vie du P. de Condren, une sainte communauté. On lui a quelquefois reproché d'avoir manqué d'exactitude dans certaines parties de sa traduction du Nouveau Testament, et d'avoir inséré trop de minuties dans les vies plus haut mentionnées. Cependant, il faut avouer que ses ouvrages, sa traduction particulièrement, eurent un succès et une vogue qui répondent suffisamment à ces accusations.

Le P. Amelote est mort à Paris, en 1678, à l'âge de 72 ans. « La mort de ce religieux, écrivait M. Tronson à l'évêque de Seez, a contristé tous ses amis, et c'est

(1) Nom donné à la version latine des livres saints adoptée dans l'église catholique, et par opposition à la version grecque dite des *Septante*.

(2) Cette version, fautive en quelques points, fut rectifiée, en 1592, par ordre de Clément VIII.

• assurément une grande perte pour l'église. Il a eu la consolation, avant de mourir, de voir la *déclaration* de la congrégation contre les nouvelles doctrines. »

AMELOTE (NICOLAS), frère puîné du précédent, naquit à Saintes vers 1620. Il servit, dès l'âge de 12 ou 13 ans, sur les vaisseaux du roi, en qualité de volontaire, puis il s'engagea dans les armées de terre. Ayant fait une grave maladie, et laissé pour mort, il se trouva séparé de son régiment. Après son rétablissement, il vint à Paris, où, avec le secours de son frère, le P. Amelote, il commença l'étude des belles-lettres. Il fit sa philosophie à Limoges. Les guerres de religion ayant étendu leurs ravages sur nos provinces, Nicolas Amelote fut tenu, comme tous les jeunes gens d'alors, d'y prendre part; mais il fut fidèle à son roi et lui témoigna son dévouement au siège de Cognac, en 1651, où il parut si plein de vaillance qu'il reçut à cette occasion la charge de *maréchal de bataille*, dont il fut honoré jusqu'à la paix. « Ensuite il se maria, dit le manuscrit que nous avons sous les yeux, et éleva sa famille en la crainte de Dieu, dans laquelle il est mort par sa miséricorde. »

ANDRIEU, voyez **DELAUVIGNE** (ANDRÉ).

ANGLES (GUICHARD II d') (1), possesseur du castrum de S.-Jean-d'Angles (2),

(1) Était fils de Guichard I^{er}, sieur d'Angles, et de Marguerite Maubert, sœur de Maingot-Maubert, chevalier seigneur de Bois-Maubert, près La Rochelle. Cette maison d'Angles avait pour auteur Guillaume de Luzignan, qui, sur la fin du XII^e siècle, épousa Denise d'Angles, et ajouta ce nom, qui prévalut ensuite, à celui de Luzignan.

(2) Ainsi nommé, sans doute, en souvenir de la seigneurie d'Angles, en Poitou, berceau d'une des branches de la famille.

né dans l'Aunis, vers 1298, seigneur de Rochefort-sur-Charente, fut fait connétable ou sénéchal de Saintonge par Philippe de Valois. C'était un rude adversaire des Anglais, dont il supportait impatiemment le joug. Dès l'année 1346, enfermé dans la ville de Niort, il résista à trois assauts qui furent livrés à la place par les Anglais, commandés par le comte de Derby. En 1350, Guichard (3) servit avec une compagnie de 100 hommes sous les ordres du maréchal de Boucicaut. En 1355, les troupes anglaises s'étant emparées par surprise du petit bourg de Salles, près La Rochelle, s'étaient fortifiés dans l'église du lieu; survint Guichard d'Angles qui, avec l'aide des bourgeois de La Rochelle, mit le siège devant la place, le poussa vigoureusement et força l'étranger à se rendre à discrétion. Il lui enleva Rochefort et toutes les bourgades dont il était maître. L'année suivante, le brave Guichard, aidé du secours des Rochelais, entreprit de chasser les Anglais du château de Rochefort dont ils étaient possesseurs, ce qui leur facilitait les moyens d'entraver la navigation de la Charente. Le connétable, ayant mis le siège devant le château, sur la fin du mois d'août 1356, s'en empara bravement le 5 septembre suivant et en expulsa les Anglais. A la bataille de Maupertuis, 1356, Guichard d'Angles se précipita au milieu des Anglais pour secourir le roi Jean, aux pieds duquel il fut laissé pour mort, après avoir fait des prodiges de valeur. M. Beauchet Filleau (4) présume que Guichard devint alors prison-

(3) M. Lesson, dans ses *Fastes histor.*, prétend que le nom de Guichard signifie *Prudent*, d'où il dérive le mot de *Guichet*, qui dénote une mesure de précaution.

(4) *Dict. hist. des familles de l'ancien Poitou*.

nier des Anglais , car pendant trois ans , dit-il , on le perdit de vue.

Pour témoigner au connétable sa satisfaction au sujet de ses brillants faits d'armes , le roi voulut que le château de Rochefort devint la dot de Jeanne d'Angles , fille du guerrier , qui fut mariée à Aimery II , sieur de Mortemart , chambellan de Jean II.

Par suite de l'étrange politique des gouvernements d'alors , et aux termes du traité de Bretigny , 1360 , Guichard d'Angles reçut des lettres du roi , datées du 26 décembre de la même année , et qui lui ordonnaient de mettre La Rochelle entre les mains des Anglais ; Rochefort était aussi compris dans les concessions faites à l'Angleterre. Ces lettres le dégageaient de son serment de fidélité envers le monarque français et le faisaient passer , avec son pays , sous la dépendance anglaise.

Guichard d'Angles obéit et sut , par ses talents , gagner l'amitié de son nouveau souverain , qui le créa maréchal de Guyenne. Il contribua au succès de la bataille de Navarette — 3 avril 1367 — et combattit contre Duguesclin. En 1369 , Jean Chandos et Guichard d'Angles se battaient en Poitou pour les Anglais. Ils livrèrent un rude combat devant Lussac-le-Château ; Jean Chandos y fut tué , et sans la valeur déployée par Guichard , la victoire fut demeurée aux Français.

Il facilita le mariage du duc de Lancastre avec Constance , fille du roi de Castille , don Pedro , et cette union fut célébrée en 1392 , au village de Rochefort. (1)

Il fut donné comme précepteur au fils du prince de Galles , qui devint roi d'Angle-

(1) *Hist. de Rochef.* , par le P. Théodore de Blois , p. 23.

terre sous le nom de Richard II. Ce fut par reconnaissance envers son maître que Richard le nomma comte de Hudington et lui assigna une pension de mille marcs d'argent.

Charles V confirma Guichard dans sa possession de la châtellenie de Rochefort ; ensuite il confisqua ses biens , le jugeant plus dévoué à l'Angleterre qu'à la France. Plus tard , Charles VI répara cette injustice en rendant au gendre du héros les terres de Pleumartin , de Paransay , etc.

Guichard d'Angles mourut âgé de plus de 80 ans , vers 1380. (2)

ANTHÈME (SAINT) , évêque de Poitiers dans le IV^e siècle (3) , avait prêché la foi dans la Saintonge. Il accompagna Charlemagne dans son expédition d'Espagne. En haine de la religion et du roi de France , les Sarrazins le mirent à mort et lui procurèrent ainsi la palme du martyre. A son retour dans ses états , Charlemagne , qui s'était fait suivre du corps vénéré du saint prélat , lui donna à Jonzac , en Saintonge (*in vico de Jonzaco*) , une honorable sépulture dans l'église des martyrs Saint Gervais et Saint Protas. (4)

La fête de Saint Anthème se célèbre le 3 décembre.

Ce saint a donné son nom à une commune du canton du Puy-de-Dôme , arrondissement d'Ambert.

ARCÈRE (LOUIS-ÉTIENNE) . Ce savant oratorien , né à Marseille , le 15 avril 1698 , vint à La Rochelle à l'âge de 45 ans

(2) V. *Dict. des familles de l'ancien Poitou* , déjà cité , t. 1^{er} , p. 62 et suiv.

(3) V. *le Clerg. de France* , par Du Tems , 2^e vol. , p. 402.

(4) *Martyr. Gall.* , ap. *hist. de l'égl. Sant. et Aunis* , 1^{er} vol. , p. 484.

(1743), après avoir été professeur de philosophie à Condom. Il fut reçu, en 1749, membre de l'académie de La Rochelle, et nommé ensuite secrétaire perpétuel de la *Société royale d'agriculture*. Arcère était supérieur de la congrégation de l'*Oratoire* lorsqu'il entreprit d'écrire l'histoire de La Rochelle et du pays d'Aunis, sur les nombreux matériaux rassemblés de longue main par le P. Jaillot, de la même société. Cet ouvrage, intitulé : *Histoire de la ville de La Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, se distingue par une correction et une précision historiques des plus consciencieuses. La profondeur et la modération des jugements du P. Arcère sont dignes de remarque; on lui a reproché d'avoir parfois mis trop de prétention dans son style, ce qui nuit au ton naturel si convenable à l'histoire. Néanmoins ce fut un beau monument élevé à la province d'Aunis qui, par un juste sentiment de gratitude, s'empessa de fournir une rente viagère à cet écrivain, et de réclamer pour lui le titre de correspondant de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* de Paris. Le savant oratorien avait recommandé la culture de la garance, dont M. Guettard, de l'académie des sciences, avait trouvé de très-beaux plants naturels auprès de la Tranche, vis-à-vis de l'île de Ré. Il demandait que, par des plantations convenables, on fixât la mobilité des sables de l'Océan sur nos côtes (1), et il indiquait même une graminée à laquelle on a si avantageusement substitué, de nos jours, le pin maritime.

Le P. Arcère mourut à La Rochelle, le 7 février 1782, dans un âge avancé, égale-

ment regretté de la religion et de la science.

Pendant les dernières années de sa vie, il avait réuni et groupé un grand nombre d'extraits littéraires tirés des journaux, depuis 1736 jusqu'en avril 1780, 4 vol. in-folio (2), sous le titre d'*Arceriana*. Il les légua, en mourant, à la bibliothèque de l'oratoire de la ville de Marseille, sa patrie.

Cet écrivain a publié plusieurs ouvrages importants, entr'autres : *Observations sur quelques points d'histoire, de géographie et d'antiquités, concernant la ville de La Rochelle*, insérées dans les mémoires de l'académie de cette ville et au *Mercur* de juillet 1765. — *Dissertation sur l'état de l'agriculture chez les Romains*, écrite à La Rochelle, mais imprimée à Paris en 1776, in-8°. — *Journal historique de la prise de Mahon*. — *Mémoire apologétique de la Révolution de Corse*, en 1760. — *Plusieurs Mémoires et Poésies* insérées dans le recueil de l'académie de La Rochelle.

Le P. Arcère a remporté le prix de l'ode aux jeux floraux de Toulouse, en 1736, pour une pièce intitulée : *La Politique*; en 1746, pour une autre qui avait pour titre : *L'Eau*, et en 1748, pour des vers ayant ce titre : *Le danger des spectacles*; cette dernière pièce fut traduite en latin et en italien. Le recueil de l'académie de Toulouse, de 1742, renferme une ode du P. Arcère, intitulée *l'Histoire*; celui de 1745, une autre ode sur la campagne de S. A. S. le prince de Conti. L'académie avait accordé à ces deux productions poétiques les honneurs de l'impression. Le P. Arcère fut aussi cou-

(2) M. Delayant, bibliothécaire de La Rochelle, à qui nous sommes redevable de la communication obligeante de beaucoup de notes et mémoires concernant les notabilités de ce département, dit 5 vol. in-f°.

1) *Hist. de La Roch.*, 2° vol., p. 479 et 480.

ronné à Marseille en 1741, et à Pau en 1743 (1). Il est encore l'auteur d'une ode à la *Providence*, 1744; d'un poème ayant pour titre : *Le Commerce*, 1734; d'un manuscrit intitulé : *Triste aventure du bon-homme Pajon*. — *Miscellanea*, in-8°; — *Consolation du Chrétien*, in-12; — *Éloge historique du P. Jaillot*, 1750, in-4°; — *Tentative de la flotte anglaise sur l'Aunis*, journal historique, in-4°; — *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre et de changer le système des maisons religieuses*, 1755, in-12; — *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre des fêtes*, 1763, in-12. — Ses poésies latines se trouvent en différents recueils. Le P. Arcère, qui possédait plusieurs langues anciennes et modernes, fut chargé de revoir et de compléter un dictionnaire turc-latin-français, préparé par Antoine Arcère, son oncle, durant son séjour dans le Levant. Mais l'affaiblissement de la vue du célèbre oratorien interrompit son travail, et le manuscrit passa à la bibliothèque royale, où il se trouve encore.

Nous avons dû céder au désir si légitime de comprendre le supérieur de l'oratoire parmi nos célébrités de province. Il passa près de 40 ans à La Rochelle, livré à l'étude des belles-lettres. Son histoire de cette ville et du pays d'Aunis, qui est devenue un arsenal si précieux pour tous ceux qui depuis ont travaillé aux annales historiques de notre département, nous imposait d'ailleurs ce devoir de reconnaissance.

ARCHIAC (Seigneur d') (2) fit, comme banneret, en 1096, le voyage d'ou-

tre-mer. Il portait pour armoiries celles indiquées par La Chesnaye.

Il était accompagné dans ce voyage par Foulques d'Archiac, chev. bachelier d'une branche cadette, et par G. d'Archiac, aussi chevalier.

ARCHIAC (GEOFFROY II, d') (3) appartenait à la famille du précédent. On le croit frère d'Aymar II d'Archiac. Geoffroy était chanoine de Saintes dès l'an 1279, et il occupa le siège épiscopal de la même ville en 1287.

En l'année 1292, il avait appelé à Saintes les religieux *dominicains* ou frères prêcheurs, dont le couvent et la chapelle furent ensuite saisis et vendus, en 1794, par ordre révolutionnaire. La chapelle avait été rebâtie au XVI^e siècle. En 1294, il se tint, sous cet évêque, un concile à Pons, dans lequel le clergé vota un subside à Philippe-le-Bel pour lui aider à soutenir la guerre contre les Anglais et les Flamands (4). Geoffroy aida à terminer un débat soulevé entre l'abbesse du monastère de Saintes et la commune de Saint-Jean-d'Angély, au sujet de redevances foncières.

Cet évêque mourut vers 1296.

ARCHIAC (AYMAR III, Seigneur d'), chevalier, continua en Saintonge la branche

tonge. — V. H. Filleau, *Dict. hist. et géol. des fam. de l'anc. Poitou*.

On suppose qu'elle fut l'une des premières à adopter des armoiries destinées à établir entre les maisons nobles une distinction que la composition même de l'armée des Croisés avait rendue nécessaire. — Dict. cité.

(3) Geoffroy descendait, par une filiation suivie, de Maynard d'Archiac, dit le Riche, sire d'Archiac et de Bouteville, qui vivait en 1050; et il avait fondé le prieuré de Bouteville, où fut inhumée son épouse Hildegarde. — V. P. Anselme, *Nob. de Fr.*

(4) M. l'abbé Briand, *hist. de l'Egl. Sant.*, etc., t. I^{er}, p. 615.

(1) Not. man. de M. Delavant.

(2) Cette famille, dont l'origine remonte aux temps les plus reculés, a eu son berceau en Saint-

ainée de sa maison. Il était à Arras avec le ban de 1304¹, convoqué pour la guerre de Flandres. Il rendit d'importants services à Philippe-le-Bel qui, pour l'en récompenser, lui donna, en 1309, tout ce que feu Guy de Luzignan, comte de La Marche et d'Angoulême, possédait dans la châtellenie d'Archiac, dont Aymar devint ainsi seul et unique possesseur.

ARCHIAC (SIMON d'), frère du précédent, était né en Saintonge, sur la fin du XIII^e siècle; il était fils d'Aymar III d'Archiac et d'Yves de Rochechouart. Il fut chanoine de Bourges en 1303 (1). Simon était devenu chanoine de l'église de Saintes, lorsqu'il fut élu doyen du chapitre, le 12 août 1314. Il fut envoyé, en 1328, vers le pape Jean XXII, comme ambassadeur du roi Philippe-le-Long, en compagnie de Guillaume de Brosse, évêque de Meaux, Henri de Sully, etc. Le roi assura Sa Sainteté que ses envoyés étaient « pleinement instruits de sa volonté, et qu'il avait une entière confiance en leur fidélité, circonspection et diligence (2). » Au retour de cette négociation, Simon d'Archiac fut fait archevêque de Vienne, en Dauphiné. Il reçut enfin le chapeau de cardinal en décembre 1320, des mains du pape Jean XXII (3). S. E. fit son testament à Avignon, en 1323, et ordonna que son corps fût inhumé dans la cathédrale de Saintes, à laquelle le prélat faisait des legs assez considérables, sous la charge d'un anniversaire et d'une messe à Notre-Dame. Son tombeau était placé sur

la droite en entrant dans la chapelle de St Jean-Baptiste, aujourd'hui dédiée à la Ste-Vierge. Sa mort arriva en 1326, le 9 mai, suivant le *Martyr. de la Sainte-Chapelle de Paris*. M. l'abbé Briand (4) raconte, d'après le manuscrit du chanoine Tabourin, qu'au XVII^e siècle, en creusant une fosse dans l'emplacement du tombeau de ce cardinal, on trouva des ossements à demi pulvérisés, un calice en cuivre doré et une chasuble détruite par l'humidité, mais dont on voyait encore les orfrois d'or et d'argent qui l'avaient autrefois enrichie.

ARCHIAC (ADRIEN DE MONTBERON, chevalier, Baron d'), seigneur de Villefort, successivement capitaine du château de Chinon et des ville, château et port de Blaye, lieutenant du roi en Guyenne et gouverneur de La Rochelle, était fils d'Eustache de Montberon, vicomte d'Aunay, baron de Matha et de Maulevrier, chambellan du roi, et de Marguerite d'Estuer. (5)

Adrien de Montberon prit le nom de *Baron d'Archiac* en épousant la fille et unique héritière de Jacques, sire d'Archiac, et de Marguerite de Lévis (6). — Les heureux succès de Charles VIII avaient inspiré une grande jalousie aux Italiens; ils entreprirent de le perdre à son retour. Le pape, les Vénitiens, l'infidèle Sforce, duc de Milan, et Ferdinand, s'étant ligués avec l'empereur et le roi d'Aragon, formèrent une armée de plus de quarante mille hommes, et coupèrent le chemin à celle de Charles VIII, qui n'était au plus que de huit mille com-

1. *Hist. ecclés.* de Fleury.

2. V. *Hist. de tous les Cardin. franç. de naissance*, par François Duchesne, conseiller du roi, 1660, in-fo, 1^{er} vol., p. 446.

3. Manuscrits de D. Fonteneau, à la biblioth. de Poitiers.

4. *Hist. de l'égl. Sant. et Aun.*, t. 1^{er}, p. 635.

5. V. P. Anselme, *hist. des grands offic. de la Couronne*, t. VII, p. 19 et 20. — V. Moréry, art. *Montberon*.

6. Voyez les mêmes auteurs.

battants. Ce conquérant leur passa sur le ventre, gagna la bataille de Fornoué, le 6 juillet 1495, bataille d'autant plus glorieuse qu'il n'y perdit que quatre-vingts hommes et délivra le duc d'Orléans, son cousin, assiégé à Navarre. (1)

La noblesse saintongeaise, commandée par le brave La Trémouille, fit preuve de valeur dans cette circonstance périlleuse.

Le baron d'Archiac, l'un des neuf preux chevaliers choisis par le roi pour être auprès de sa personne et combattre près de lui, se distingua tout particulièrement. Il fut blessé grièvement aux côtés du prince. Un fer de lance lui traversa le cou, dont il demeura estropié. — Ces neuf preux étaient ceux que Belleforest nomme en sa chronique, dit Brantôme, desquels était le seigneur d'Archiac, messire Adrien de Montberon, grand-père de madame de Bourdeille. (2)

« Je les ay tous veus, ajoute le célèbre » annaliste, pourtraits et peints au naturel » dans une salle d'une de ses maisons en » Naintonge, ensemble la forme du combat » et de la bataille, et eux auprès de leur roy, » avec une contenance de visage représen- » tée très-assurée et hardie, qu'il faisoit » certes très-beau voir. Depuis, la vieillesse » a tout effacé, et ruyné la salle pareille- » ment, dont c'est grand dommage, car » la veüe en estoit très-plaisante. » (3)

Ces hommes, qu'admirait, à juste titre, le seigneur de Brantôme, valaient sans contredit ceux de l'époque présente qui ont ré-

pudié les antiques traditions de chevalerie et de dévouement à leurs souverains.

— Un des petits-fils d'Adrien de Montberon, René de Montberon, porta aussi avec honneur le nom de *Baron d'Archiac* : il fut à la *bataille de Gravelines*, en 1558, âgé seulement de 18 ans. C'était le frère de madame la vicomtesse de Bourdeille. (4)

« Il se trouve par escrit (dit ailleurs » Brantôme), comme le roy Louis XII, ce » père du peuple disoit, qu'il avoit plusieurs » jeunes gens favoris, qu'il aymoît fort ; » mais que s'ils luy demandoient quelque » don qui foulât le peuple, il ne les ayme- » roit jamais ; et que le seigneur de Mont- » beron (qui estoit lors messire Adrien et » l'un de ses favoris) le luy avoit ainsi con- » seillé. Par là vous voyez la bonté dudict » de Montberon. »

ARNOUX ou **ARNOLD**, était évêque de Saintes dès l'an 1037. Il assista, en 1048, à la dédicace de l'église de S.-Jean-d'Angély (5). En 1050, il parut au concile tenu à Rome par le pape Léon IX, et où fut condamné l'hérésiarque Bérenger, qui avait osé attaquer la présence réelle de N. S. dans l'eucharistie.

Il fut témoin de la canonisation de Saint Gérard de Toul, et fut chargé de notifier, à son retour dans les Gaules, les dispositions du concile de Rome, où siégèrent 113 évêques.

Arnoux assista à la cérémonie du couronnement de Philippe I^{er}, roi de France, qui eut lieu à Reims le 23 mai 1059, jour de la Pentecôte.

La fin de cet évêque ne répondit point

1. V. Moréry, *Dict. hist.*, art. *Charles VIII*.

2. Jacqueline de Montberon, dame d'Archiac, avait épousé André, vicomte de Bourdeille, frère de Brantôme. (*Pierre de Bourdeille*.)

3. Brantôme, *Vies des homm. illust.*, t. VI, p. 16, et t. XIII, p. 88.

4. P. Anselme. — Moréry. — Brantôme.

5. Du Tems, *Clergé de France*, t. II.

aux sublimes missions qui lui avaient été précédemment confiées ; elle affligea justement les amis de la religion. Arnoux, coupable de simonie, ou du moins, comme le dit Elie Vinet (1), victime de ses démêlés avec le comte de Poitou, fut déposé juridiquement de ses fonctions épiscopales en 1067.

ARS (MARIE-GUILLEMETTE DE VERDELIN, marquise d'), fille de Jacques de Verdelin, chevalier seigneur d'Orlac, lieutenant-colonel du régiment de Navarre, et qui vint en Saintonge à la suite du duc d'Épernon, dont il fut un des amis les plus dévoués(2). Marie-Guillemette naquit en 1609, à Cognac, probablement dans une maison de la rue qui depuis reçut le nom de *Verdelin*. Le 30 décembre 1630, elle épousa, au château d'Orlac, en Saintonge, Jean-Louis de Bremond, marquis d'Ars. Cette noble dame sut allier à un grand courage, la pratique des vertus chrétiennes les plus éminentes. Durant le siège de Cognac, en 1651, elle s'aventura plusieurs fois à porter des vivres et à conduire des secours aux assiégés, parmi lesquels se trouvait son mari, obligé comme seigneur d'Ars de défendre l'une des portes de la ville, celle dite d'Angoulême, et à ses frais et dépens. Grâce à son énergie et à son intrépidité, elle put conserver sous l'autorité royale le château-fort d'Ars, occupé, par une garnison, pour le service du roi. Elle reçut les députés qui venaient de la cour, alors transférée à Poitiers, et chercha à leur faciliter, suivant les instructions dont ils étaient porteurs,

l'entrée de Cognac à travers l'armée du prince de Condé, afin qu'ils se concertassent avec les chefs de l'armée royale, à la tête desquels était messire de Bremond d'Ars (3). Toutefois les négociateurs ne purent entrer dans la ville qu'après la levée du siège; ils étaient, en attendant, restés au château d'Ars, essayant, mais en vain, de parler avec le prince de Condé (4). Jean-Louis d'Ars mourut le 27 mai 1652, par suite des nombreuses blessures qu'il avait reçues au siège de Cognac. Deux jours seulement avant la mort de son fidèle serviteur et de l'intrépide adversaire des *Frondeurs*, Louis XIV lui envoyait le brevet de maréchal de ses camps et armées. (5)

La marquise d'Ars ainsi que sa fille, Louise de Bremond d'Ars, mariée à Jacques d'Abzac, marquis de Mayac et chambellan du duc d'Orléans, s'étaient mises en relation, pour leur direction spirituelle, avec le célèbre P. Surin, de Bordeaux, qui jouissait alors d'une haute et juste confiance auprès d'une foule de personnes recommandables par leur naissance et leur piété. Ce savant et vertueux jésuite aida souvent ces nobles dames, placées dans un haut rang selon le monde, et qui désiraient, au gré de leur foi, se ménager une place dans une autre patrie exempte des changements et

(3) Parmi les officiers saintongeais qui brillèrent dans cette campagne, on peut citer MM. d'Authon, de Beauhieu, des Fontenelles, de Réals et de Saint-Trojan. — V. *Hist. de l'égl. Sant. et Aun.*, t. II, p. 379, et *Études histor. sur l'Angoum.*, par M. Maryaud.

(4) V. *Véritable journal de ce qui s'est passé au siège de Cognac*, 1651. — V. aussi *Études histor. sur l'Angoum.*, déjà citées, et *Hist. de l'égl. Sant.*, t. II, p. 357.

(5) *Hist. gén. de la maison de Bremond d'Ars*, par monseigneur Léon de Beaumont, évêque de Saintes, et *Dict. histor. des familles de l'ancien Poitou*, par H. Beauchet-Filleau.

(1) *Antiq. de Saintes et de Barbez.*

(2) La maison de Verdelin, originaire d'Écosse, et établie dans le comtat venaisien dès le XII^e siècle, a donné plus de quinze chevaliers, baillis et commandeurs à l'ordre de Malte.

des tribulations dont celle-ci abonde à l'égard de toutes les classes, de ses sages et précieux conseils, comme nous le voyons dans les nombreuses lettres qu'il leur adressa. La marquise d'Ars avait eu la douleur de perdre, dans ces temps de guerre civile, son mari et deux de ses fils; deux autres de ses enfants moururent encore avant elle; la religion seule pouvait adoucir des peines aussi cuisantes. Madame d'Ars mourut au château d'Orlac, le 3 octobre 1687, et fut inhumée dans le caveau de l'église de Saint-Macoux d'Ars.

Cette pieuse dame avait passé toute sa vie en bonnes œuvres. Sans cesse elle consacrait majeure partie de sa fortune au soulagement des pauvres et à la fondation ou au soutien des maisons religieuses. Elle eut une grande part à l'établissement du couvent des religieuses carmélites de Saintes, comme le prouve sa correspondance avec la R. mère prieure, Hélène de Lacroix (1). Ses filles furent élevées dans cette communauté. L'une d'elles, Marie-Gabrielle d'Ars, s'y consacra au Seigneur, sous le nom de sœur Marie-Gabrielle de l'incarnation, et y mourut en odeur de sainteté. Une autre, Françoise-Angélique d'Ars, manifesta aussi de bonne heure des sentiments de haute piété, à l'exemple de sa vertueuse mère; elle se fit religieuse et prit le voile en 1660, au couvent des religieuses ursulines de Loudun. Comme sa mère et sa sœur, elle fut en correspondance avec le P. Surin, qui parle souvent de mademoiselle d'Ars dans les lettres qu'il écrit à la mère Jeanne des Anges, supérieure des ursulines de Loudun, et qui lui adresse à elle-même une longue

(1) Première supérieure du couvent de Saintes, suivant *l'hist. de l'égl. Sant.*, et qui reçut plusieurs lettres du P. Surin.

épître pour l'exhorter à la pratique des trois principaux points de la doctrine de J.-C. (2)

ASNIÈRES (Duch, Seigneur d') (3), écuyer, dit le Capitaine, fils de Jean II d'Asnières et de Jeanne de la Chassaigne, eut la terre d'Asnières en partage, suivant le testament de son père, daté du 10 janvier 1560. Il fut, sous Henri de Navarre, à la tête de la noblesse des provinces de Saintonge et d'Angoumois. En 1570, il prit part au siège du château de Cosnac, défendu par 120 hommes commandés par le capitaine Lavigerie (4), mais qui se rendit à d'Aubigné. Il s'empara, la même année, et sans coup férir, de la place de Pons. A cette époque, le parti *réformé*, auquel était attaché le seigneur d'Asnières, possédait presque toutes les places fortes de la Saintonge. Saint-Jean-d'Angély et Royan tenaient bon pour les catholiques. L'armée calviniste s'app préparait à aller faire le siège de S.-Jean, lorsqu'elle fut contrainte de mettre bas les armes. La paix était conclue. L'édit du 8 août 1570 accorda amnistie pleine et entière aux *Réformés*, et exercice public de leur culte dans deux villes pour chaque province. Cognac et La Rochelle furent fixées à cet effet pour le pays de Saintonge et d'Aunis.

Henri de Navarre affectionnait singulièrement le sieur d'Asnières. Il lui témoigna,

(2) V. *Lett. spirit.* du P. Surin.

(3) Cette ancienne famille, d'origine chevaleresque, de Saintonge, tire son nom du château d'Asnières, près Pons; elle remonte à Pontus, sire d'Asnières, vivant au XII^e siècle, et que plusieurs généalogistes croient un putné des sires de Pons. Son fils Gombaud prenait le titre de seigneur de Pons, en 1235. — V. *Preuves de la gènéal. de la maison d'Asnières*, Paris, 1827, — et *Dict. hist. et gènéal. des familles de l'anc. Poitou*, par M. Henri Filleau, 1841.

(4) La maison et le fief de Saint-Fort, ainsi dénommés, avaient appartenu à cette famille.

plus d'une fois, l'entière confiance qu'il avait dans sa capacité et sa valeur. Le 16 octobre 1580, il reçut des lettres du roi de Navarre portant approbation de tout ce qu'il avait fait pour conserver à son parti, la ville de Pons, que d'Asnières avait prise 10 années auparavant, ainsi que celle de Cognac, dont le gouvernement lui était alors confié. Le prince de Navarre, devenu roi de France sous le nom d'Henri IV, nomma Duch d'Asnières gentilhomme de sa chambre, et dans diverses épltres qu'il lui écrivit, l'appela *son bon ami*.

Le Capitaine épousa Françoise Saunier. Leur fille unique, Jacqueline d'Asnières, apporta ensuite, en dot, la terre de ce nom, à Paul de Lage de Volude, seigneur du Tirac.

ASNIÈRES (JACQUES d'), neveu du précédent et fils aîné de François d'Asnières, seigneur de La Chapelle (1), et de Françoise de Maisonnais, vivait au XVI^e siècle. Il continua la branche aînée restée en Saintonge, où ses descendants possédaient encore, en 1775, des biens qui avaient appartenu, dès l'an 1335, à Gombaud d'Asnières, qualifié seigneur de Pons, à cause d'une inféodation à lui faite, en 1235, par Renaud, sire de Pons, du fief des *Sarminières*, près Plassac.

Parmi les petits-enfants de Jacques se trouvent : Robert d'Asnières, connu sous le nom du chevalier de Sainte-Palaye, maréchal des camps et armées du roi, inspecteur de cavalerie, tué en Italie où il commandait, et N...., son frère, d'abord abbé

de Cosnac en Saintonge, puis archevêque de Vienne.

ATON. On le suppose né en Poitou, dans le VIII^e siècle. Il fut abbé de Saint-Hilaire de Poitiers. Appelé au siège épiscopal de Saintes vers la fin du même siècle, il se distingua, dans son épiscopat, par la pratique des vertus et d'un zèle actif dans l'administration spirituelle et temporelle de son diocèse.

On pense que c'est sous son épiscopat que fut fondé, par Pepin, roi d'Aquitaine (837), le célèbre monastère de S.-Jean-d'Angély. Ce prince changea, en maison claustrale, un château sis aux abords de la forêt d'Angéry. (V. *Pepin*.)

ATTUSIA-LUCANA, nom supposé d'une dame dont le sarcophage, décoré d'une croix latine, fut découvert près de la fontaine d'Archingeay, il y a environ 60 ans. Bourignon (2) présume que cette dame, de Saintonge, morte sous le règne de Valentinien, vers la fin du IV^e siècle, était sœur de Sabina, épouse du poète Ausone, dont la maison de campagne était peu éloignée d'Archingeay. Sans doute l'infortunée était venue, jeune et souffrante, demander, aux eaux thermales de notre province, une santé qu'elle ne devait plus recouvrer. La mort la saisit là même où elle était accourue chercher les moyens énergiques de la combattre. Lorsqu'on mit Attusia dans le tombeau, on l'y déposa, selon l'usage pratiqué, d'après Suaréz, dans les premiers siècles chrétiens, avec ses habits somptueux et les parures et les bijoux dont la mode a, de tous temps, rendu les personnes du sexe tributaires :

1 La *Statist. du départ.*, 2^e partie, p. 267, mentionne que Henri IV reçut l'hospitalité au château de La Chapelle.

2 *Recherches topog. et histor. sur les antiq. gaul. et rom. de la prov. de Saintonge*, in-4^o.

tels que des bagues, des pendants d'oreille, des bracelets en or ; quelques paillettes, semées parmi la poussière des ossements, témoignent de l'existence d'une robe éclatante. Ces fragiles inventions du luxe avaient triomphé de quatorze siècles. Plus puissante que la beauté et le reflet d'un grand nom, leur vanité avait défié le temps.

Le passage suivant d'Ausone semble justifier, jusqu'à un certain point, la supposition de notre savant antiquaire : « Je t'ai peu connue, ô Attusia ! et nullement ton mari ; mais tu étais sœur de ma Sabina, et Regulus était mon allié. Bien qu'inhumés l'un et l'autre loin de moi dans la terre des *Santons*, je n'ai pas moins rendu à vos mânes les honneurs funèbres. »

AUBETERRE (JOSEPH-HENRI BOUCHARD D'ESPARBEZ DE LUSSAN, Marquis d') (1), naquit en 1713, à S.-Martin de la Coudre (2), près de Saint-Jean-d'Angély, et dans le château bâti, au XIV^e siècle, par François d'Esparbez de Lussan (3). Il fut gouverneur de Bretagne, maréchal de France et ambassadeur à Vienne, à Madrid et à Rome. Il se fit remarquer, dans ces postes

éminents, par les hautes qualités qui distinguent un habile diplomate. Le maréchal d'Aubeterre est mort à Paris, le 28 août 1788. (4)

AUBIGNÉ (THÉODORE-AGRIPPA d').

La vie de ce Saintongeais redoutable, étonnant comme chef de parti, homme de guerre, personnage politique et littéraire, ayant été très-souvent écrite (5) et longuement et habilement développée, nous aurons à nous occuper ici de d'Aubigné principalement en ce que son histoire se lie à celle de la Saintonge, sa patrie.

D'Aubigné, seigneur de Brie-sous-Archiac (6), naquit le 8 février 1550, au château de Saint-Maury, paroisse de Saint-Martin de Pons (7), de Jean d'Aubigné, seigneur de Brie, et de Catherine de Lestang. On raconte que sa mère mourut en lui donnant le jour, et que c'est à cette circonstance que le nouveau-né dut le prénom d'Agrippa, *ægrè partus*. A 10 ans, obligé de quitter Paris pour se soustraire aux haines de parti, il fut bientôt arrêté à Fontainebleau, et ne dut la vie qu'à son

4 1790, d'après M. A. de B....

5 V. *Biog. univ.* de Michaud. — *Biog. de Feller*. — *Encyclop. du XIX^e siècle*. — *Hist. de Saint.*, de M. Massiou, etc.

6 V. *Royan et ses bords de mer*, ou *Itin. hist. et pittor. de Bordeaux à Royan*, par M. Lecoutre de Beauvais, in-18 de 183 p., 1830.

7 Notes manusc. de M. le comte P. de Bremond d'Ars. Cette terre avait donné son nom à une ancienne maison éteinte depuis plus de 300 ans, et qui s'était alliée aux Rabayne, Pons, Beaumont de Rioux, Genouillao, etc. Le château-fort des d'Aubigné, détruit dans les guerres civiles, était situé à une petite lieue de Pons, près du village des Raguidaux. Il n'en reste plus vestige. Une pièce d'eau, qui jadis dépendait du château, porte encore le nom de *Clône de Saint-Maury*. M. Colard, ancien pharmacien à Pons, possède aujourd'hui l'emplacement de ce vieux manoir féodal. — *Hist. des égl. réform.*, p. 83, à la note.

1 Cette famille ancienne et illustre descendait de Guy-Aymar Bouchard, qui épousa, vers 1380, Marie de Raymond, vicomtesse d'Aubeterre, en Angoumois. L'aïeul de Joseph-Henri était lieutenant-général en 1654.

2 Cette terre, qui était, depuis près de 400 ans, dans la famille Bouchard, est passée, en dernier lieu, et par vente, entre les mains de la famille de Beaucorps.

3 François d'Esparbez de Lussan, maréchal de France, et d'une illustre maison de la Guyenne, épousa, le 12 avril 1597, Hippolyte Bouchard d'Aubeterre, dernière héritière de l'ancienne maison des vicomtes d'Aubeterre, qui descendait de Guy-Aymard, etc.

Leurs descendants ajoutèrent alors à leur nom celui de Bouchard d'Aubeterre.

V. *tes de M. A. de B....*

énergie et plus encore à sa gentillesse qui attendrit le géolier. Il fut, dans ses études, un modèle de précocité et d'aptitude littéraire. A 12 ans, il avait presque achevé son éducation, et lisait le latin, le grec et l'hébreu comme un rhéteur.

Jeune encore, d'Aubigné perdit son père, dont la mort lui causa d'amers regrets. La succession qui lui advenait était grevée d'une infinité de dettes. Sans appui, sans ressources, emporté par un caractère bouillant, il abandonna l'étude, dont quelques lectures frivoles l'avaient d'ailleurs grandement dégoûté, et s'attacha au parti des armes. La manière dont il quitta le logis d'un sien parent maternel, qui s'opposait à ses projets aventureux, mérite d'être rapportée. A 16 ans, d'Aubigné aperçut, de sa fenêtre, un parti de huguenots qui, passant par Brie-sous-Archiac, se dirigeait vers Saintes, rendez-vous de l'armée calviniste. Il se précipita, en chemise, à leur poursuite, après être descendu de sa chambre au moyen de ses draps de lit, dont il avait formé une corde. Il monta en croupe derrière le capitaine Saint-Lo. Les gens de guerre lui procurèrent des habits; aussi avait-il coutume de dire, en riant, qu'il ne saurait accuser la guerre de l'avoir *dépouillé*.

On dit que la vie de d'Aubigné ressemble à un roman de chevalerie; mais, bon Dieu, quelle chevalerie terrible! Son baptême fut dans le sang français, et ses exploits dans les horreurs et les violences de la guerre civile. Sans doute, l'ardeur de d'Aubigné à chercher des périls, à multiplier les efforts pour en triompher, son héroïsme dans l'action, étaient d'un intrépide chevalier; mais la dame de ses pensées, mais la bachelette inspiratrice de ses prouesses était rempla-

cée, dans son âme, par l'image provocatrice de l'affreuse Éris. (1)

A son arrivée à Saintes, François de Pons, baron de Mirambeau, songea à faire prendre d'Aubigné et à le remettre à sa famille. Le jeune *reître* s'esquiva en quittant sa compagnie, qui était sous les ordres du sire de Soubran, pour se placer dans le régiment d'Asnières. Il resta dans ce corps durant les secondes guerres civiles, et prit part au siège de Pons, en 1568. Un des premiers, il escalada les murailles et rendit occis le capitaine Banchereau, en le précipitant dans un puits. En 1570, d'Aubigné était porte-enseigne dans son régiment, et il s'était déjà fait un nom dans l'armée, par sa bravoure audacieuse. Chargé de ravitailler Pons, que cernait Larivière-Puytaillé, il pénétra dans la place au travers des régiments ennemis, et brisa, d'un coup de pistolet, la tête d'un des chefs. Accablé de fatigue, à la suite d'un coup de main trop énergique tenté près de Saujon, contre la colonne du baron de Lagarde, consumé par la fièvre, et se croyant à son lit de mort, d'Aubigné confessa, en présence des officiers qui l'entouraient, avoir commis des excès et pillages de telle nature qu'il fit dresser les cheveux à ceux qui ouïrent ce récit (2). En 1570, rétabli de sa maladie, il s'empara, avec Blanchard, dit Cluzeau, de la place de Cosnac, vaillamment défendue.

Croyant pouvoir, en l'année 1580, se rendre maître, par surprise, du château de Blaye, d'Aubigné avait eu soin d'y faire pénétrer quelques-uns des siens, qui avaient égorgé le gouverneur. Il se présenta au pied des murailles, portant un panache blanc à

(1) Nom mythologique de la Discorde.

(2) Massiou, hist. citée.

son *bassin*, et il escalada le bastion en s'écriant : *Je suis roi de Blaye* ; mais parvenu au haut de la forteresse, et comme il allait pénétrer dans le château, la poterne lui en fut fermée au nez par un soldat qui donna accès aux bourgeois catholiques. D'Aubigné s'enfuit à la hâte et rejoignit son régiment.

Après l'édit de 1585, porté par Henri III contre la *Réforme*, d'Aubigné s'unit à divers seigneurs de Saintonge, parmi lesquels se trouvaient, indépendamment du vicomte de Rohan, les sires de Saint-Surin et de Boisrond. Placés sous la bannière du prince de Condé, ils s'occupèrent à relever les murs de plusieurs places fortes de la province. La même année, d'Aubigné parut au siège de Brouage, qu'il abandonna ensuite pour courir à la défense du château d'Angers, sous le commandement du prince de Condé. Les réformés échouèrent complètement dans cette entreprise, de même que dans l'affaire de Brouage. En 1586, il prit, à la sollicitation des hommes influents du parti, le commandement des forces calvinistes de la province. Il se dirigea vers le château de Rochefort, où son petit corps d'armée se renforça et s'éleva à 1100 hommes. Il marcha presque aussitôt sur le Poitou. S'étant ensuite rapproché de Saint-Jean-d'Angély, d'Aubigné y trouva un renfort de 200 fantassins et de 120 cavaliers. A la tête de sa troupe ainsi grossie, il défit, près de Niort, les trois régiments catholiques commandés par Malicorne et Laverdin. Après ce succès, il rentra en Saintonge et s'empara, presque sans coup férir, de l'île d'Oleron, à la tête de 700 hommes. Pendant que d'Aubigné travaillait à fortifier de barricades le bourg du Château, — île d'Oleron — une

grande *carraque* de 400 tonneaux, armée de plusieurs pièces de canon, échoua sur le rivage de l'île ; d'Aubigné, avec 60 soldats, dont le nombre se grossit pendant l'action, attaqua le vaisseau. La lutte fut terrible ; les huguenots combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux, frappant, à coups de haches, les flancs du navire. En partie disloquée, dévorée par le feu des torches des assaillants, la *carraque*, montée par de braves marins, résistait vaillamment ; le pont était jonché de cadavres. Lorsqu'ils allaient succomber, il vint aux assiégés un secours de quarante pataches. Foudroyé dès lors par l'artillerie catholique, le fier d'Aubigné battit en retraite, emportant 22 morts et 46 blessés.

En 1586, il tomba, près du Château, — île d'Oleron — au pouvoir de Saint-Luc, gouverneur de l'île. Il recouvra ensuite sa liberté, et rentra sous le drapeau de la réforme. Un jour de l'année 1588, se promenant, dans les environs de Saint-Jean-d'Angély, avec le vicomte de Turenne, en compagnie du roi de Navarre, ce prince leur confia son projet de mariage avec la belle Corisandre d'Andouins, comtesse de Grammont. D'Aubigné l'en dissuada, s'étayant sur de hautes considérations politiques qui ébranlèrent la résolution du roi (1). Henri s'était dès lors attaché d'Aubigné comme écuyer ou aide-de-camp, et il en reçut parfois de sages et austères remontrances. Jamais ce prince ne put faire descendre son écuyer à servir et seconder ses folles passions de jeunesse. « Tâchez que vos passions vous servent d'aiguillon », disait au Béarnais le soldat philosophe, pour

1 V. Massieu, hist. citée, 5^e vol., p. 122.

» embrasser sérieusement le soin de vos affaires : *Auf Cæsar aut nihil!*.... » La France dut peut-être, aux graves conseils de d'Aubigné, le dénouement des guerres civiles, et Henri IV, sa couronne de roi (1). Cependant, ces immenses services ne furent jamais complètement payés au soldat moraliste, qui fut toutefois nommé gouverneur de la Saintonge et de l'Anjou, puis vice-amiral de Guyenne et de Bretagne. A la fin de son *Histoire universelle*, d'Aubigné nous montre le degré de grandeur et de puissance auquel Henri allait élever son empire, si le couteau de Ravaillac ne fut venu noyer dans le sang ces beaux rêves du génie et de la bravoure béarnaise.

La même année 1588, d'Aubigné s'empara de Maillezais, dont il fut nommé gouverneur pour le roi de Navarre. C'est là que fut renfermé, en 1589, sous la garde du redoutable capitaine, le cardinal de Bourbon, ombre de royauté qui, sous le titre de Charles X, donna des espérances d'un jour à la Ligue. Le duc de Mayenne tenta inutilement tous les moyens de délivrer le captif. On raconte que la duchesse de Retz fit offrir, par un affidé, 200,000 écus d'or au gouverneur de Maillezais, pour la liberté du cardinal-roi. D'Aubigné, blessé par cette démarche dans son honneur militaire, et surtout dans ses tendances politico-religieuses, répondit à l'envoyé : « Si je ne vous eusse pas donné un sauf-conduit, je vous adresserais, pieds et poings liés, au roi, mon maître. » Peu de temps après, le comte de Brissac chargea un capitaine, nommé Dauphin, d'aller poignarder d'Aubigné à

Maillezais, de s'emparer du château et de ramener avec lui le cardinal de Bourbon. On dit que d'Aubigné, prévenu du complot, se présenta seul devant Dauphin, et lui montrant deux dagues acérées, en lui laissant le choix d'une des armes : « Prends, dit-il, un des poignards, et frappe ! Si le sort des armes t'est favorable, voilà un bateau qui facilitera ta fuite au travers des marais. » Surpris de cette belle magnanimité, l'assassin brisa son épée, et se jetant à genoux aux pieds de d'Aubigné, il implora son pardon.

Henri IV venait de monter sur le trône de France, et de faire abjuration. Son ancien écuyer ne vit point sa conversion d'un bon œil, et il en maugréa. S'étant rendu au siège de Tonnay-Charente, en 1615, il eut la moitié du corps brûlée par accident.

D'Aubigné avait acheté la petite île du Doignon, sur la côte du Poitou, et s'y était fortifié de telle sorte que Maillezais et le Doignon étaient maîtres absolus de la navigation de la Sèvres. En 1620, le gouvernement du roi fit proposer 200,000 livres pour achat du fort du Doignon, avec remise de Maillezais, sortes d'avant-postes de la place forte de La Rochelle, centre des opérations du parti calviniste. D'Aubigné, qui venait d'être attaqué, dans son île, par son propre fils, aimait mieux céder les forts au duc de Rohan pour la moitié de cette somme. Ce fut une lourde faute de la part du vieux capitaine.

Un jour, le duc d'Épernon, qui s'était cru attaqué dans un des écrits de d'Aubigné, jura de s'en venger. — S'il ne parvient pas à vous faire tuer, dit un gentilhomme à d'Aubigné, il doit vous appeler sur le terrain, pour mesurer avec la vôtre une des

1. Qui aurait pu calculer, en effet, la portée d'une mésalliance jointe à la position de calviniste du prince, sur l'esprit public du XVI^e siècle ?

bonnes épées de France. « Si le duc et pair me commande de venir me mesurer avec lui, répondit le malin guerrier, il sera obéi ; et s'il lui plaisait d'apporter au combat cette épée qu'il m'a montrée autrefois, et sur la poignée de laquelle il y avait pour 20,000 écus de diamants, j'en ferais plus de cas que d'une autre. » Ce propos, transmis au duc, l'exaspéra au dernier point. L'esprit caustique de d'Aubigné, joint à sa sauvagerie et implacable ardeur, lui avaient attiré de nombreux ennemis. Cette considération et le poids des années, le décidèrent, en 1620, à quitter les camps. Il vint s'enfermer à Saint-Jean-d'Angély, où il s'occupa de littérature. Il continua, dans cette ville, l'impression de son *Histoire universelle*, de 1550 à 1610, trois tom. en un vol. in-f°, commencée au Doignon, où l'auteur avait lui-même établi une presse (1). Il avait pompeusement dédié ce livre à LA POSTÉRITÉ, dans son frontispice paru chez Jean Moussat, en 1616. Les volumes, dès qu'ils eurent vu le jour, empreints du style mordant et incisif de l'auteur, soulevèrent mille réclamations de la part des puissants du jour, et furent brûlés, en 1617, par la main du bourreau. D'Aubigné craignant, avec une certaine raison, que du livre on n'en vint à l'auteur, se sauva en Suisse, où, parvenu à l'âge de 60 ans, il épousa une noble et riche veuve de l'illustre race des Burla-Maqui. Cette histoire est précieuse, à l'égard des faits militaires. « Le style de d'Aubigné est rapide et peu châtié ; il aimait l'antithèse. La

première édition, rare et recherchée par les curieux, est très-satyrique. La seconde est plus modérée et plus ample. La première et la seconde parties sentent un peu l'abrégé ; la troisième est plus correcte. » (2)

On a raconté maintes fois, et d'Aubigné lui-même a paru autoriser cette créance, qu'il était renseigné des faits secrets et de l'avenir par une espèce de démon familier qu'il menait avec lui, et qui portait le nom de *sourd-muet*, au visage livide et au regard affreux (3). Cette version, quelque peu plausible qu'elle paraisse, répandue dans le public d'alors, ne contribua pas peu à rendre le philosophe odieux et insupportable.

Indépendamment de son *Histoire universelle*, imprimée à Maillé, près de Niort, et à Saint-Jean, réimprimée ensuite, avec corrections, à Amsterdam, 1626, d'Aubigné a laissé : *Vers funèbres sur la mort d'Étienne Jodelle*, Paris, 1574, in-4°. — *Confession de Sancy*, 1 vol. — *Les Tragiques*, Saint-Jean-d'Angély, 1616, in-4° et in-8°. Nous en extrayons quelques vers, intitulés : *Misères du temps*, et qui donnent une idée du talent poétique de l'auteur, comme des malheurs de l'époque où il vivait :

• Le luth que j'accordais avec mes chansonnettes
Est ores étouffé de l'éclat des trompettes.
.....
L'homme est en proie à l'homme, un loup à son pareil,
Le père étrangle au lit le fils, et le cercueil
Prépare par le fils sollicite le père.
Le frère, avant le temps, hérite de son frère
On trouve, pour remplir les cités de bourreaux,
Des poisons inconnus et des crimes nouveaux.
Les places de repos sont places étrangères ;
Les villes du milieu sont des villes frontières ;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont, le plus souvent, très-étroites prisons.

(1) D'après le § 9 du synode calviniste tenu à Gap, en 1603, les provinces sont chargées de chercher les mémoires des actes mémorables advenus depuis 30 années, et de les faire tenir au sieur d'Aubigné, en Poitou, lequel écrit l'histoire de ce temps. — *Hist. des égl. réf.*, p. 91.

(2) Anquetil, *Esprit de la Ligue*.

(3) *Hist. secr. de d'Aubigné*.

Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles;
On dresse quelque fuyé aux simples colombelles;
Tout est mis à l'abri par les soins des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis, ni autels..... »

Lettres de d'Aubigné sur quelques histoires de France et sur la sienne, Maillé, 1620, in-8°. — *Histoire du siège de La Rochelle*, Maillé, 1621, in-12. — Petites œuvres mêlées, Genève, 1630, in-8°. — *Aventures du baron de Fæneste et hist. secrète de d'Aubigné*, 1631, in-12. Cet ouvrage, rempli de grossièretés, est inférieur à la Confession de Sancy. — *Libre discours sur l'état des églises réformées en France*, 1625, in-8°. — *Sa Vie*, écrite par lui-même; entreprise prétentieuse que dépare encore l'extrême licence qui règne dans cet écrit. C'est une peinture assez exacte des mœurs de la jeune noblesse du temps de l'auteur. — *Mémoires de Th.-Agr. d'Aubigné*, Amsterdam, 1631, in-12.

D'Aubigné avait encouru quatre arrêts de mort, suffisamment expliqués par les écarts de cet homme extraordinaire, et les temps de guerre civile où il vivait. Aucun d'eux ne fut toutefois mis à exécution, et d'Aubigné mourut, dans son lit, à Genève, le 29 avril 1650, à l'âge de 80 ans.

La vie de d'Aubigné fut, comme on vient de le voir, remplie d'orages et d'inquiétudes; les chagrins domestiques ne lui furent point épargnés. Presqu'en tous temps, son cœur eut à souffrir. Chose étrange! selon la remarque d'un écrivain de ce siècle, et ordonnée sans doute dans les décrets de celui qui confond les calculs humains: d'Aubigné, le plus ferme appui de la Réforme, laissa un fils (1) qui travailla, sans relâche,

à la ruine de l'hérésie, et enfin sa petite-fille (2) soutint la main royale qui signa la révocation de l'édit de Nantes (3). A cette vue, qui peut s'empêcher de s'écrier avec le prophète: *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?*...

AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE) naquit à Rochefort, le 2 mars 1759. Son père était chaloupier dans le port de cette ville. Il commença ses études à Rochefort, et fut ensuite, à l'âge de 17 ans, les terminer à Paris, ce rendez-vous accoutumé des hommes de talents et d'intelligence. Doué d'un génie éminent, mais dépourvu de fortune, ce ne fut qu'à force de travail et de persévérance, qu'Audebert fit d'immenses progrès dans la peinture et l'histoire universelle, et se rendit recommandable parmi les savants.

M. d'Orcy, receveur-général des finances, amateur d'histoire naturelle, ayant eu occasion de le connaître, l'employa pour peindre divers objets de sa collection. Le talent qu'Audebert déploya, en cette circonstance, à la très-grande satisfaction du receveur-général, lui procura les moyens d'entreprendre les voyages d'Angleterre et des Pays-Bas, où il rassembla une foule de pièces propres à compléter et à embellir la collection déjà importante de M. d'Orcy. Il rapporta en outre, de ces voyages, un grand nombre de dessins d'objets rares et précieux.

Le célèbre Olivier le chargea d'une collection de dessins pour son *Histoire des insectes*.

Audebert inventa l'impression des figures en couleur, par application de diverses teintes sur la même planche, difficulté qui était

1 Constant d'Aubigné.

2 Madame de Maintenon.

3 *Encycl. du XIX^e siècle*.

demeurée insoluble avant lui. Il parvint à nuancer l'or de plusieurs sortes ; aussi il lui fut facile d'imiter les effets brillants des plus riches productions de la nature.

En 1800 , notre savant et laborieux compatriote donna l'*Histoire des singes , des makis et des galéopithèques* , 1 vol. in-⁸ , avec 62 planches imprimées en couleur.

L'éditeur Desrey le seconda , dans son entreprise , par tous les efforts possibles , et M. Crapelet , imprimeur , donna à l'œuvre , le plus grand luxe typographique. Il tira 12 exemplaires en lettres d'or , au prix de 500 fr. l'exemplaire.

L'auteur avait dès lors arrêté le vaste plan de livrer successivement à l'impression : l'*Histoire des oiseaux* , jolie collection qui eût donné carrière aux magnificences du pinceau d'Audebert ; puis l'*Histoire des mammifères* , et , en particulier , des races humaines des différents points du globe ; mais , hélas ! la mort vint suspendre le cours de ces belles et savantes conceptions. Audebert ne laissa que l'*Histoire des colibris et oiseaux-mouches* ; il avait entrepris celle des *Jacamaras et promérops* , qui parut en 1802 , tirée à 200 exemplaires in-⁸ , — 100 exempl. in-4^o , avec atlas de 15 gravures in-⁸.

Cet ouvrage est le plus parfait qui ait jamais paru dans ce genre. Les oiseaux d'Afrique de Levaillant durent beaucoup aux soins d'Audebert. Soixante-trois personnes seulement souscrivirent à son 1^{er} ouvrage ; un seul nom appartenait à Rochefort , celui de l'instituteur Christophe : c'était peut-être l'ancien maître d'école de notre savant naturaliste. Quatre-vingt-quinze personnes souscrivirent à sa collection d'oiseaux dorés ; dans ce dernier nombre , il ne se rencontre aucun habitant de Rochefort. Le conseil

municipal de cette ville a depuis réparé cette indifférence si regrettable , et a placé un exemplaire des deux beaux ouvrages à la bibliothèque publique , où ils excitent justement l'admiration des curieux. (1)

Audebert laissa une belle collection de quadrupèdes et d'oiseaux empaillés , la plupart par ses mains , et une collection de beaux et rares insectes.

Il commençait l'*Histoire des grimpeurs et des oiseaux du Paradis* , lorsqu'il fut enlevé , à 42 ans , à l'empire des lettres et des arts , dont il était un des plus illustres ornements. Audebert légua à ses amis Camille et Vieillot le soin de continuer ses importants travaux , à l'égard du texte ; et à MM. L. Bouquet et Sauvage , pour les dessins.

Cet artiste avait un caractère plein de douceur et d'urbanité , qui lui attachait tous ceux qui l'environnaient.

Il avait écrit , dans sa jeunesse , quelques comédies qui n'ont pas été publiées , à l'exception du *Fortuné Marseillais* , en 1 acte , imprimé en 1775. (2)

AUFFRÉDY ou **OFFROY** (ALEXANDRE). Ce bourgeois de La Rochelle , né vers le milieu du XII^e siècle , fut un exemple frappant de l'instabilité de la fortune et de la grandeur d'âme avec laquelle le philosophe chrétien peut affronter ses caprices , et même les faire servir à son triomphe personnel.

Auffrédy se livrait au commerce. Ses vaisseaux nombreux , formant une flottille , sous la direction d'un *facteur principal* , sillon-

:1 *Tabl. de Rochefort* , 11 octobre 1856 , art. publié par M. L. Faye.

:2 *V. Fr. litt. de Quérard*.

naient la Méditerranée, trouvant dans le cabotage ou commerce actif des ports de l'Orient, une source de lucre. Ce facteur fut un grand nombre d'années — sept ans, disent quelques historiens, — sans donner de ses nouvelles. Pendant ce long intervalle, les ressources d'Auffrédy s'épuisèrent, et il fut réduit à une telle détresse, qu'il dut recourir au travail des mains, et même à la mendicité. Ses parents et ses amis s'étaient enfui avec la richesse; seul, le petit peuple lui avait témoigné de l'intérêt.

Écoutons un chroniqueur saintongeais qui, dans son naïf et vieux langage, nous dépeint cette situation critique de l'armateur rochelais :

« ... Offroy était un riche marchand qui
• trafiquait sur la mer, en divers pays lointains, auxquels ayant envoyé un sien facteur, fut sept à huit années sans retourner. Pendant lequel temps ledit Offroy
• déclina à extrême pauvreté, et fut tellement abandonné de ses parents, qu'ils
• le laissèrent mendier son pain par les rues, et n'avait aucune retirance, étant
• le plus souvent couché sur les fumiers et sur les boutiques. Étant ainsi en cet état
• misérable, au bout de sept années, arriva son principal facteur, lequel s'émoya
• de son maître, ledit Offroy, lequel à peine personne connaissait. Mais l'ayant
• enfin trouvé audit misérable état, ledit facteur lui rendit compte de sa négociation, et lui apporta de très-grands biens;
• lesquels ayant en sa possession, à cause de l'ingratitude des parents, il ne voulut
• qu'aucun d'eux en jouît, ni fût son héritier, ains voua de faire bâtir ledit hôpital Saint-Barthélemy, icelui fonder et
• donner tout ce qu'il avait aux pauvres,

» comme il fit, et fut lui-même hospitalier jusqu'en 1215. » (1)

Auffrédy termina sa belle carrière cette même année 1215. Douze ans auparavant, de concert avec son épouse Pernelle, il avait fondé l'hospice de Saint-Berthomé. Ce couple pieux, en choisissant les pauvres de La Rochelle pour leurs héritiers, s'étaient partagé le soin des infirmes. Auffrédy soignait les hommes, Pernelle pourvoyait aux besoins des femmes.

Que cette charité ainsi exercée nous semble belle et touchante ! Elle dédaigne pour soi les dons de la fortune, parce qu'elle en a connu la vanité ; ou si elle semble un moment les accepter, ce n'est que pour les faire tourner aussitôt à l'avantage des malheureux : immense famille dans laquelle l'adversité avait momentanément introduit Auffrédy, et qu'il voulut adopter à son tour au temps de la prospérité.

Aussi ce nom d'Auffrédy fut-il toujours grandement populaire à La Rochelle. A l'époque de la révolution française, où tombaient pêle-mêle nos monuments historiques, où des noms glorieux, attachés à leurs frontons, roulaient dans la poussière, l'établissement, comme le nom du bienfaiteur des pauvres, demeurèrent. Auffrédy échappa à la destruction : son auréole de charité le sauvegardait. Pourtant, alors, on changea les anciens noms des rues de La Rochelle, celui du maire Guiton lui-même fut effacé. Mais le flot de la tempête s'arrêta impuissant devant l'hôtel d'Auffrédy.

Plus tard, sous l'empire, on songea à donner à cet hospice le titre d'*Hôpital militaire*; le peuple s'y opposa formellement,

(1) Raphaël Colin, manuscrit de la biblioth. de La Rochelle.

et le nom du vertueux fondateur fut encore conservé.

A cette époque, M. Godineau composa un drame sur les principales circonstances de la vie d'Auffrédy, et le fit jouer sur le théâtre de La Rochelle. Un poète de notre province lut publiquement une pièce de vers à sa louange.

Nous trouvons, dans un journal de La Rochelle (1), l'éloge suivant d'Auffrédy : « Peu d'hommes ont mérité autant de véritable gloire. Faire une fondation pieuse, se donner soi-même à Dieu dans la personne des pauvres, ce sont des actes dignes de toute louange, mais qui ne sont pas très-rare sous la sublime inspiration du christianisme. Mais dans les longues et pénibles épreuves d'une misère subite et imméritée, à la source amère du désenchantement et de l'ingratitude, puiser, non pas une misanthropie sombre ou pleine de fiel, mais un amour onctueux pour ces pauvres qu'on a vus de près ; à l'éclat si inattendu du retour de grandes richesses, ne pas se laisser éblouir, songer, non à humilier de son faste ceux qui vous ont méprisé, mais à assurer un refuge au malheur ; enfin, dans cette pieuse inspiration, ne pas se livrer sans règle à la dévotion, mais fonder un hospice, choisir un conseil de magistrats pour en diriger la gestion, tout en pourvoyant, par le choix de deux ecclésiastiques (2) et la fondation d'une chapelle, aux consolations spirituelles des pauvres : voilà ce qui exige une âme d'une élévation toute particulière, voilà ce qu'a fait Auffrédy, et ce qui nous paraît trop beau, pour que nous risquions

de le rapetisser par des louanges déclamatoires. »

Quelques-uns ont osé donner le titre de légende à cette histoire, que couronne si dignement une fondation encore existante de nos jours. Nous ne serons point tentés de les imiter. Il nous semble que cette belle vie, recommandée par un acte si méritoire, s'étayant de plus du témoignage d'autorités des XIII^e et XIV^e siècles, n'a certes pas besoin de l'assentiment de tous les modernes, pour revêtir un caractère suffisant d'authenticité.

En 1214, l'évêque de Saintes, Ponce II, voulant remplir l'intention du pieux fondateur, nomma deux prêtres de St-Berthomé pour desservir la chapelle de l'hospice et y administrer les sacrements.

En 1394, Ducheillou, hospitalier de l'aumônerie de Saint-Berthomé, en dressant le registre des possessions, rentes et autres revenus de cette aumônerie, rappelait qu'elle avait été fondée, en 1203, par Alexandre Auffrey, bourgeois de La Rochelle, et Pernelle, sa femme. Pour son travail, il s'aidait d'anciens titres de la maison, tandis que, d'un autre côté, la tradition du fait était encore pleine de vigueur et d'actualité.

Jusqu'en 1628, les règles établies par le pieux fondateur furent fidèlement observées, sous 67 gouverneurs successifs ; et, après la prise de La Rochelle, par le cardinal de Richelieu, le ministre donna l'hôpital aux religieux de l'ordre de la charité, qui confièrent le soin des femmes et le tiers des revenus aux religieuses hospitalières (3).

Pourquoi donc est-ce qu'on douterait maintenant des circonstances qui environ-

(1) *La Charente-Inférieure*, août 1835, art. de M. D.....

(2) *V. Hist. de La Rochelle*, 3^e vol., p. 516.

(3) Notes manuscrites de M. D.....

nent le fait principal de cette vie , puisqu'il est tout à fait impossible de nier le fait en lui-même ? Hélas ! il n'est que trop vrai de le dire ! les actes d'une rare et sublime vertu, toute d'abnégation , ne sont à la portée que d'un très-petit nombre d'hommes , aux tristes époques d'égoïsme. Le reste , incapable même de les comprendre , et à plus forte raison de les imiter , trouve bien plus commode de les révoquer en doute.

Dinet , et Arcère , le grave historien de La Rochelle , qui empruntèrent au manuscrit du XVII^e siècle , de Raphaël Colin , le fonds de leur récit , forment encore une imposante autorité , que nous aimons à mentionner.

AUSONE (SAINT) naquit aux environs de Mortagne (1), d'une famille patricienne , vers l'an 225. D'après une ancienne vie du saint , mentionnée par Bosquet (2) , son père se nommait Albin et sa mère Eugénie. Ils avaient été tirés l'un et l'autre du paganisme , par l'apôtre Saint Martial , célèbre prédicateur et évêque de Limoges. Déjà avancés en âge , ils eurent recours à la prière pour obtenir du ciel des héritiers de leurs grands biens ; Dieu leur accorda deux fils : Ausone et Aprone. Un ange étant venu , de la part de Dieu , annoncer cette bonne nouvelle à Eugénie , lui révéla la sainteté future d'Ausone , et la conversion de Mortagne et de ses environs , due aux prédications de ce grand saint. Ausone reçut le baptême des

maines de Saint Martial , qui se chargea de son éducation et développa en lui la vocation ecclésiastique (3). L'apôtre , allant prêcher l'évangile à Bordeaux , emmena avec lui les deux jeunes frères , qui l'aidèrent à propager la foi dans cette mission. Mais un ange fit connaître à Ausone la fin prochaine de ses vieux parents ; il s'empressa d'accourir près d'eux , en compagnie de Martial et d'Aprone. Albin et Eugénie étaient , en effet , gravement malades. Le vieillard , heureux de revoir Saint Martial , qui lui avait naguère conféré la grâce du baptême (4) , voulut encore recevoir de sa main la sainte eucharistie ; bientôt il mourut dans la paix du Seigneur. Eugénie ne tarda pas à le suivre au tombeau. Après la mort de leurs parents , les deux frères se retirèrent à Limoges , où ils bâtirent un petit ermitage pour y vivre dans la retraite. Saint Martial les en tira bientôt et les conduisit , vers l'an 260 , à

(3) Quelques écrivains ont attribué à S^t Martial l'établissement de l'ermitage de Mortagne , — V. *Stéphane et Félicie* , Lille , Lefort , 1838 , p. 120 , — creusé dans les rochers , en face de la Gironde , et dont la chapelle est dédiée à ce dernier saint. La légende de Saint Martial veut , en effet , qu'il ait habité un ermitage dans cette contrée ; ce pourrait bien être , dès lors , celui qui se voit encore dans le rocher , et qui fut agrandi du XI^e au XII^e siècle. A l'époque reculée où fut fondé l'ermitage , la Gironde s'avancait jusqu'au pied des rochers et recouvrait l'immense prairie qui se développe maintenant au midi. Aussi les ermites creusèrent-ils leur passage au sommet du rocher communiquant avec les terres , et n'établirent-ils leurs cellules qu'au milieu de cette masse calcaire. Plus tard , et à mesure que les eaux s'éloignèrent , ils abaissèrent leurs logements souterrains et se frayèrent une autre issue au pied même du rocher.

(4) Cette bonne nouvelle avait donc été déjà prêchée dans la Saintonge , où , depuis plusieurs années , s'était montré Saint Martial , — vers 246. — Or , comme notre province n'a point primitivement reçu l'évangile de ce dernier missionnaire , elle le tenait donc , dès avant , de Saint Eutrope , dont , par mégarde et à tort , quelques hagiographes ont reculé la mission jusqu'au commencement du IV^e siècle.

(1) Il était de la ville de Mortagne , en Aquitaine , dit Claude Proust , en sa *Vie des Saints* , imprimée à Bordeaux , chez Nicolas et Jean de La-cour , 1724 , 2 vol. in-8^o. — Maichin , *hist. de Saint.* , 1^{re} partie , p. 230 , dit : Mortaigne , en Saintonge.

2. *Hist. ecclesiæ Gallicanæ* , etc. , in-4^o , 1636. — V. Du Tems , *Clergé de Fr.* , p. 310 du t. II.

Angoulême (1), où ils convertirent un grand nombre de payens. Parmi les idolâtres gagnés à la foi, se trouvait le gouverneur romain Garrulus ou Ganitus. Heureux de ses succès, Ausone s'établit définitivement au milieu de ses néophytes. On le regarde comme le premier évêque de l'Angoumois. Il fut martyrisé à Angoulême, le 22 mai, sur l'emplacement où s'éleva, plus tard, une communauté de bénédictins. La première église édifiée dans cette ville fut mise sous l'invocation de l'évêque-martyr.

Une des néophytes de St Ausone, nommée Caliaga, ou Calefagia, sœur du préfet Garrulus (2), vint, après la mort du saint, servir Dieu sur le lieu même de son martyre (3), et ce fut là le commencement de cette maison religieuse dont nous avons parlé, et qui conservait soigneusement le corps de Saint Ausone. L'abbaye fut, une première fois, ruinée par les barbares, et puis rebâtie, en 1028, par Guillaume, C^{te} d'Angoulême. Elle fut encore dévastée par les Anglais, au XIV^e siècle, et rétablie par Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, roi de France. En l'année 1568, les reliques de Saint Ausone furent brûlées et dispersées par les calvinistes, qui ruinèrent la communauté d'Angoulême (4). Louis XIII la fit reconstruire. Une paroisse de cette ville est encore aujourd'hui sous le vocable du même saint, et sa fête se célèbre, tous les

ans, à Angoulême, le 22 du mois de mai, jour de son martyre. (5)

AUTHON (JEAN d') appartenait à une ancienne famille de Saintonge. Il naquit en 1467, dans la baronnie d'Authon, près de Saint-Jean-d'Angély (6), d'une branche qui, vers ce même temps, alla se fixer en Poitou. Il reçoit parfois le nom d'Autun, parce qu'il se renferma fort jeune dans la communauté des augustins de cette ville, et qu'il y développa son goût pour la poésie et pour l'histoire (7). Sa réputation s'étant bientôt étendue au loin, il fut nommé chroniqueur ou historiographe de Louis XII, et suivit ce prince dans plusieurs de ses voyages. D'Authon avait été nommé, en récompense de ses travaux, prieur de l'abbaye d'Angles, en Poitou. Après la mort du roi, il se retira dans son abbaye, et y termina ses jours, au commencement de l'année 1527. (8)

Il nous a laissé les *Annales du roi Louis XII*, depuis 1499 jusqu'en 1508, manuscrit in-^{fo}, déposé à la biblioth. nationale. En 1615, Th. Godefroy livra les quatre premières années de ces Mémoires à l'impression, format in-4^o, à la suite de l'*Histoire de Louis XII*, par Claude Seyssel, et séparément, en 1620. Les quatre dernières au-

(5) V. Du Tems, ouvr. cité, p. 310. — On trouve, dans les *Antiquités de Saintes*, de M. Chaudruc de Crazannes, le dessin d'une ancienne médaille en or, style mérovingien, qui porte le nom d'AV-SONIVS, avec une croix sur chaque face. Le personnage qu'on y voit figure-t-il un guerrier ou un martyr? Nous ne saurions le dire. M. Chaudruc estime toutefois que cette médaille était relative à Saint Ausone ou à sa famille, — p. 195. —

(6) On le suppose très-proche parent du chevalier d'Authon, dont les aventures extraordinaires sont racontées ci-après, sous le nom de Barberousse II.

(7) V. son éloge, par Dreux-Duradier, *Biblioth. Poitevine*, 2^e vol.

(8) En 1525, d'après Ladvocat, in-12, 1740.

1: Maichin, — hist. citée — place ces événements au I^{er} siècle de notre ère.

(2) V. Du Tems, ouvr. cité, p. 332.

(3) *Fastes hist. de la Charente-Inférieure*, par M. Lesson, 3^e vol., p. 230.

(4) Godescard — 11 juin — dit que « quelques petits ossements ont été sauvés de la fureur des hérétiques. »

nées n'ont pas été imprimées. Bien que ces chroniques aient certaines longueurs, elles n'en sont pas moins intéressantes par les détails véridiques qu'elles contiennent, et dont l'auteur avait eu pleine connaissance, ou qu'il avait puisés à bonnes sources, et, en outre, par la clarté et la précision du style. Jean Bouchet, de Poitiers, ami de l'auteur, faisait grand cas de ses écrits; il nous apprend que d'Authon avait traduit les *Métamorphoses d'Ovide*; cette traduction n'est pas arrivée jusqu'à nous.

Nous avons toutefois, de cet auteur, deux épitres en vers, dont l'une est le *Panégyric du chevalier sans reproche*, Paris, in-4°. — *L'exil de Gènes, la superbe*, Lyon, 1508, in-4°. — *Epistres envoyées au roy très-chrétien de là les monts, par les Estats de France, avec certaines ballades et rondeaux sur le fait de la guerre de Venise*, Lyon, 1509, in-4°. — Deux pièces de vers en faveur de Thomassine Spinola, demandées par Louis XII pour les offrir à la belle Génoise. Ces pièces de vers n'ont point été imprimées.

V. l'épithaphe de J. d'Authon, dans Goujet, t. XI.

BACLE (JEAN) naquit à Camaillaud, dans la commune de Saint-Fort, vers 1773, et mourut en 1825. Il était attaché, comme marin, au port de Maubert, lorsque, sur la fin d'octobre 1821, on signala une baleine, de l'espèce dite *jubarte* des basques — *balæna boops*, Linn. — égarée sur le littoral de la Gironde. Bacle n'hésita pas à s'aventurer, sur une frêle nacelle, à la recherche du redoutable cétacé. Armé d'un grappin de médiocre grosseur, il attaqua hardiment la baleine, à deux re-

prises différentes, et faillit être victime de sa témérité. Bientôt il la contraignit de rentrer dans le chenal de Maubert, qui offrait, grâce à la haute mer, une nappe d'eau assez considérable. L'énorme poisson, une fois renfermé dans ce bassin, fut au pouvoir de son agresseur. Une affluence considérable accourut de tous les points du département, pour visiter le cétacé, dont les formes trahissaient son âge peu avancé, et qui ne mesurait qu'une longueur de 14 mètres.

Cette circonstance nous rappelle qu'au moyen-âge, les baleines, particulièrement l'espèce dite *gibbar*, — *balæna physalus* — fréquentaient nos parages. Les pêcheurs saintongeais, après les avoir harponnées, en conduisaient un grand nombre à Royan. Une violente tempête en fit échouer un jour 300 sur cette plage (1). Nos pères regardaient comme un mets friand la langue de la baleine, qu'ils mangeaient coupée par tranches et rôtie, souvent préparée avec les pois (2). Les sires de Montendre prélevaient un droit sur cette pêche. Vers 1235, Guillaume de Montendre concéda, aux bénédictins de Royan, deux morceaux à prendre sur chaque baleine introduite dans la rade (3). — V. Elie de Didonne. —

(1) V. page 59, de *Royan ancien et moderne*, par madame Emma Ferrand, 2^e édit., in-18 de 212 p., Bordeaux, 1846. Cette dame fait sans doute allusion à ce passage de Pline, lib. IX, cap. 5 de son *hist. natur.*, où l'auteur constate que, sous Tibère, l'Océan rejeta sur les côtes de Saintonge plus de 300 baleines d'une étonnante grosseur. — Maichin, *hist. de Saint.*, etc., liv. 1^{er}, p. 100.

(2) Moins délicats que nous, nos ancêtres servaient aussi le marsouin sur leurs tables. — Voy. *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la chev.*, 4^e vol., p. 318.

(3) *Hist. de l'abb. et congrég. de N. D. de la Grande Saure*, par M. l'abbé Cirot de Laville, 2^e vol., p. 186.

BAGOU (L'abbé). Le monastère de Charron , près Marans , fondé par Richard I^{er} , fils d'Aliénor , ayant été ruiné dans les guerres de religion , fut réparé par le prieur Bagou. Il fit placer , à cette occasion , au-dessus de la porte principale de l'abbaye , l'inscription suivante : « Fondée en 1120 , démolie de fond en comble en 1562 , pleine de débris , de ronces et d'orties en 1614 , commencée depuis à être restaurée. — Augmentez-moi et conservez-moi. » Maintenant , ce monastère est changé en un simple manoir qui a encore le nom de l'Abbaye.

BALANZAC (FRANÇOIS DE BREMOND , baron de) embrassa le calvinisme , religion de sa mère (1) , et se distingua parmi les chefs du parti de la réforme (2). Il combattit à Dreux et à Saint-Denis. Il signa , avec d'autres capitaines et le prince de Condé , le traité de paix proposé par la cour , en 1568 (3). Cette même année , il fut condamné à mort , par arrêt du parlement de Bordeaux , comme chef du parti protestant ; mais par un singulier *quiproquo* , on mit dans l'arrêt le nom de *Charles* , qui était celui de son cousin , l'un des

capitaines de l'armée catholique. L'arrêt ne reçut point d'exécution. L'année suivante , François de Bremond combattit à Jarnac , Pamproux , Jazeneuil , etc. Attaché au roi de Navarre , il prit part à toutes les affaires du Poitou : il assista aux sièges de Chizé , Fontenay-le-Comte , Saint-Maixent. Connue dès lors sous le titre de baron de Vaudoré (4) , il se distingua surtout à la bataille de Coutras , — 20 octobre 1587. — On peut dire qu'il contribua puissamment au succès de la journée. Il eut assez d'énergie pour reprocher au roi de Navarre ses louanges outrées à l'adresse des Gascons , tandis que les Saintongeais et les Poitevins , que le prince semblait négliger , venaient de réparer un grave échec occasionné par les premiers , et d'assurer ainsi l'issue favorable du combat. En effet , la ruine de l'armée huguenote ne semblait pas douteuse pendant un certain moment : bon nombre de *réformés* passaient l'eau à toute bride , dit d'Aubigné ; la déroute commençait. Montausier et Vaudoré , qui restaient inébranlables à leur poste , voyant le vicomte de Turenne lâcher pied , avec ceux que Henri de Navarre vantait à tout propos , s'écrièrent : « Ce » ne sont là ni Xaintongeais ni Poite- » vins !... Nulle autre harangue , ajoute » d'Aubigné , ne pouvait valoir celle-là , » car au lieu que ce fut un exemple pour » la fuite , il le fut d'émulation. Cette no- » blesse serra les dents et le poing , et y » en eut des deux troupes , entr'autres » Longchamps , qui entamèrent le *gus-* » *teau* douze pas avant leurs compagnons. » Ce retour soudain des fuyards rompit

(1) François de Bremond était fils de Charles de Bremond , seigneur de Balanzac , premier panettier du dauphin , duc de Bretagne , et de Françoise de la Rochebeaucourt , fille de François de la Rochebeaucourt , gouverneur d'Angoulême et sénéchal de Saintonge , et nièce du gouverneur de St-Jean-d'Angély — Jean de la Rochebeaucourt — un des principaux chefs du parti huguenot dans la Saintonge et l'Aunis , et que ceux de cette religion donnèrent pour tuteur au prince de Condé. — Notes manuscrites de M. Anat. de Bremond d'Ars.

(2) Son fils , Salomon de Bremond , suivit , pendant quelque temps , les mêmes errements religieux que son père ; mais , le 20 juillet 1593 , il abjura solennellement le protestantisme , à Paris , entre les mains du cardinal du Perron.

(3) V. *Recueil de pièces pour servir à l'histoire du temps* , dans les *mélanges du cabinet du roi*.

(4) Nom d'un château de sa femme , Louise de la Forest-Montpensier , situé dans le Poitou.

l'armée du duc de Joyeuse, et la victoire fut le prix de ce généreux effort. (1)

François de Bremond se retira ensuite dans le château de Vaudoré, près de son compagnon d'armes, du Plessis-Mornay, renfermé lui aussi dans son château de la Forest-sur-Sèvres. Le vieux guerrier reçut du roi, le 31 décembre 1590, un message qui lui annonçait que le duc de Parme venait de faire irruption dans le royaume. Henri IV invitait, en conséquence, le sire de Vaudoré à se joindre aux autres fidèles serviteurs de la couronne, afin de repousser l'ennemi. L'ancien chevalier reprit son épée; il revint ensuite mourir au château de Vaudoré, en 1592. (2)

Henri IV honora M. de Balanzac d'une amitié toute particulière, comme on peut en juger par le fragment de correspondance suivant, imprimé dans les *Eltrennes à la noblesse, année 1776*.

« De Nieuil (en Saintonge), 1^{er} juillet 1573.

» Monsieur de Balanzac, estant à présent fort despourveu de chiens d'autant que le temps approche de chasser aux perdreaux, je vous ay bien voulu escrire ce mot et vous prier bien fort de m'envoyer un couple d'espagneux, de ceux qu'on m'a dit que vous aviez et qui ne soient pas des pires, et vous me ferez un bien grand plaisir que je ne mettray point en oubly, s'offrant l'occasion, priant Dieu, M. de Balanzac, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

» Je vous prie de me les envoyer bons et par ce lacquay.

» Votre bien bon amy, HENRY. »

(1) Sully, dans ses *Mémoires*, mentionne Vaudoré parmi les officiers de mérite et de talent de Henri de Navarre.

(2) *V. hist. des gr. off. de la couronne*, par le P. Anselme, gén. de Montberon.

BALOUFEAU ou **BALOUFFETEAU** (JACQUES), né à Saint-Jean-d'Angély, vers la fin du XVI^e siècle, n'a point honoré sa patrie. Il était fils d'un avocat en la sénéchaussée de Saint-Jean (3) et au parlement de Bordeaux. Il se fit connaître dans le monde par maintes aventures peu édifiantes, tantôt sous le nom de baron de Saint-Angel, tantôt sous le nom de baron de Sainte-Foy. Dans ses nombreux voyages en France, il contracta trois mariages successifs, et sans attendre la dissolution du premier. Poursuivi et emprisonné à Dijon, il trouva le moyen de s'évader et de se rendre à Bruxelles, où il contracta un quatrième mariage; de là il vint à Paris, où il se fit compter deux cents écus pour la découverte d'une prétendue conspiration contre la vie du roi de France, fomentée par quarante seigneurs, soldés par le roi d'Espagne, et dont un génois était, selon Baloufeau, l'agent principal. Bientôt l'intrigant baron, après avoir mis à contribution, à Bruxelles, où il était revenu, la bourse du marquis de Spinola, quitta cette dernière ville et courut, en Angleterre, à la poursuite d'un prétendu conspirateur étranger, et y ravit, à cette occasion, deux mille livres à la cassette du souverain de la Grande-Bretagne. Rentré impudemment en France, l'audacieux chevalier d'industrie rivalisait alors de luxe avec les plus riches seigneurs. Ses chevaux, ses voitures, les fêtes qu'il donnait, excitaient l'envie des heureux du siècle. Mais le jour de la catastrophe approchait. Le faux baron ayant dénoncé de prétendues intri-

(3) *V. Rech. sur la ville de Saint-Jean-d'Ang.*, par Guillonnet-Merville, p. 232.

gues politiques, qu'il mettait sur le compte du fils d'un ancien bailli de Châlons, nommé Alfeston, l'accusé, de même que son père, furent arrêtés et enfermés à la Bastille ; mais on opéra aussi l'arrestation de Baloufeau, afin de le confronter, dans le procès, avec les deux accusés. Ici tous les nuages se dissipèrent. Les débats judiciaires mirent au grand jour les fourberies, les intrigues, les insignes calomnies du soi-disant baron. Un arrêt, du 5 janvier 1627, le déclara coupable d'impostures, de perfidies contre le service du roi, la sûreté de sa personne et le repos de l'État, et le condamna à être pendu, après avoir subi la peine de la torture. Ses biens, peu considérables du reste, furent confisqués. Baloufeau appela de cette sentence, qui fut confirmée par arrêt du 12 février suivant, et l'imposteur fut dès lors livré aux mains du bourreau. (1)

BARBEROUSSE II (HARIADEN, KAÏR-EDDIN ou CHÉRÉDIN). De toutes les chutes, la plus déplorable est sans contredit l'apostasie, puisqu'elle nous met en hostilité ouverte contre Dieu même, et nous fait fouler aux pieds notre sublime vocation de chrétien. Pourquoi faut-il donc que nous ayons à retracer maintenant la vie d'un trop fameux apostat qui prit naissance dans notre province ?

En 1466, naquit à Authon (2), et dans le castrum dont on voit encore les ruines, un gentilhomme qui montra un goût très-décidé pour la vie active et aventureuse. En 1501, il fit partie de l'expédition qui,

sous les ordres du comte de Ravastein, fut envoyée par Louis XII au secours des Vénitiens, attaqués alors par les Turcs. Après cette campagne, où ses dispositions pour une indépendance sans bornes s'étaient encore développées, le chevalier d'Authon, réuni au chevalier de Montsoreau (3), arma en course, et fit plusieurs captures. Afin de suivre tout à son aise le cours de ses exploits de piraterie, le chevalier d'Authon vendit sa terre des Bernadières, en Périgord, qui lui venait du chef de sa mère, Marguerite de Marcueil, à l'aïeul de l'historien Brantôme. Son manoir des Combes, qui avait la même origine, fut cédé à un greffier du parlement de Bordeaux. Dès lors, le souvenir du chevalier se perdit complètement en Saintonge ; on le crut abîmé dans les flots, avec l'argent de son patrimoine, tandis que, voué sans réserve à l'état de corsaire et aux brigandages qu'il entraîne, d'Authon poursuivait sa malheureuse destinée. Bientôt son compagnon et lui trouvèrent plus commode de se faire mahométans. Pour l'homme qui a renié son Dieu, que sont le cri de la nature et le souvenir des saintes joies de la famille ? Les chevaliers félons firent bon marché du nom de leurs ancêtres ; ils le changèrent pour une appellation mahométane. D'Authon se nomma Hariaden, et se fit passer pour le fils d'un renégat juif de Mételin (4). De Montsoreau se fit appeler Horuc (5). En 1517, les deux pirates firent une descente à Alger, et en projetèrent la conquête. Leur

(3) Issu de l'ancienne maison de Berneuil, en Anjou.

(4) L'ancienne Lesbos.

(5) Aruch ou Aroudj, d'après les différents historiens.

(1) V. *Mercur de France*, t. XII.

(2) Petite commune du canton de Saint-Hilaire, arrondissement de Saint-Jean-d'Angély.

plan audacieux réussit au gré de leurs desirs ; ils s'emparèrent de cette place , dont le roi fut étranglé dans son bain. Horuc , l'ainé des deux aventuriers , en fut proclamé gouverneur , sous le nom de Barberousse 1^{er} , tandis que Hariaden eut le commandement de la flotte et se chargea , à la tête de musulmans déterminés , d'aller ravager les côtes de l'Italie et de l'Espagne (1). Charles-Quint , offensé , envoya contre ces bandits une armée formidable , qui fut défaite. Une seconde expédition fut tentée , coup sur coup , et avec d'anciennes troupes espagnoles ; mais elles furent de même taillées en pièces. Cependant un orage terrible se formait à l'horizon. Horuc s'était emparé de Tlemcen , dont le roi avait eu la tête tranchée ; il menaçait Oran , lorsque le gouverneur de cette place , pour l'Espagne , réclama de son pays un secours en hommes et en argent. Le secours arriva bientôt et se réunit , en 1518 , à la poignée de braves rassemblés par le fils aîné du roi de Tlemcen. Dans cette dernière affaire , l'apostat Horuc perdit la victoire et la vie. L'Europe apprit avec joie la mort de ce despote. Hariaden lui succéda , sous le nom de Barberousse II (2). Dès lors , son ambition n'eut plus de bornes ; il équipa une flotte , et la chargea d'un ramas de brigands , qui porta le pillage et la désolation sur les côtes d'Espagne , dans la Sardaigne et les Iles Baléa-

res. Charles-Quint lui opposa une flotte considérable ; mais Barberousse en triompha , et l'anéantit presque complètement. On vit alors , en présence du danger commun , se lever les Napolitains , les Vénitiens et les Siciliens. Toutefois , le chef de l'expédition , André Doria , fut battu près du cap Circello , par le terrible Barberousse , dont le nom devenait de plus en plus redoutable. Le vainqueur , rentré en triomphe à Alger , tenta bientôt de détruire une forteresse élevée par Ferdinand-le-Catholique , en face de la ville maure , et où l'Espagne entretenait une garnison ; il s'en empara par surprise et la détruisit. Le commandant , de Vargas , blessé dans l'action , ayant été fait prisonnier , adressa à Barberousse cette courageuse apostrophe : « C'est à la trahison d'un scélérat que tu » dois ton triomphe , et non pas à ta va- » leur. Si j'avais été secouru , on me ver- » rait encore repousser tes efforts , et les » rendre inutiles. Tu t'applaudis sans dou- » te de me tenir en ta puissance , et de » pouvoir te venger ; mais mon corps mu- » tilé est déjà accoutumé aux douleurs ; » je le sacrifierai pour te procurer le dé- » plaisir de me voir braver ta cruauté. » Barberousse , étonné , admira d'abord le courage du digne capitaine ; mais n'ayant pu ensuite le gagner au mahométisme , l'indigne apostat n'eut pas honte de faire trancher la tête du héros espagnol.

En 1532 , Hariaden fut fait , par Soliman II , capitan-pacha , lieutenant-général des armées de mer de l'empire ottoman. Dans le discours qu'il adressa au Sultan , à cette occasion , il lui indiqua les moyens de chasser les Européens de la côte occidentale d'Afrique , et notamment les Espagnols.

(1) Tel fut le commencement de la régence d'Alger , fondée par les Barberousse , sous la suzeraineté de la Porte , et que nous avons vue crouler , en 1830 , sous la puissance de nos armes.

(2) V. la vie de Barberousse II , écrite par Adr. Richer , dans sa *Vie des plus célèbres marins* , 1784 , in-12 , dont l'abrégé , en un petit volume in-18 , nous a été obligeamment communiqué par M. l'abbé Lacurie.

Il y montra un acharnement impie contre les chrétiens en général. Admirable disposition des ressources de la Providence divine , qui confond les vains projets des hommes ! Un renégat issu de notre province présente , au XVI^e siècle , à l'empereur Soliman II , un plan pour détruire la race européenne en Algérie , et , au XIX^e siècle , un amiral , né dans la même contrée (V. Duperré) , concourt puissamment à l'exécution d'un autre plan qui met les chrétiens en possession de ce même littoral africain.....

Au mois de mai 1532 , Barberousse sortit de l'Hellespont , à la tête de 80 galères , et vint ravager les côtes d'Italie : Naples , Procita , Gaète , Spelunca , Fundi , éprouvèrent successivement les tristes effets de sa fureur et de son avidité pour le pillage. Rome même fut à la veille d'être victime de la barbarie du lieutenant-général des Turcs. En 1534 , il s'abattit sur Tunis , dont il chassa le souverain , détesté , il est vrai , de plusieurs d'entre ses sujets. Il livra alors un combat sanglant que la droiture et l'équité , chez le pacha turc , eussent infailliblement prévenu.

Cependant , le pape Paul III représenta à Charles-Quint , qu'au lieu de guerroyer avec un prince chrétien , comme le roi de France , il serait plus honorable pour lui de tourner ses armes contre le barbare qui affligeait alors l'humanité entière. L'empereur se laissa facilement persuader ; il fit équiper une flotte considérable , dont il donna le commandement au célèbre André Doria. L'empereur lui-même voulut être de l'expédition , et sa galère brillait de tout l'éclat qui est l'attribut de l'autorité souveraine. A cette occasion ,

Doria reçut du Saint-Père un sabre d'honneur , dont la poignée était enrichie de pierres précieuses et le fourreau et le ceinturon ornés de clous d'or. Le 16 juin 1535 , la flotte chrétienne , composée de 700 vaisseaux , et portant plus de 50,000 hommes , partit de Barcelonne et se dirigea vers Mahon , d'où elle gagna Porto-Farino. Elle s'arrêta devant le promontoire de Carthage , où se voyaient encore quelques débris de l'ancienne rivale de Rome. Le débarquement en Afrique s'opéra avec ordre ; mais les premiers combats avec les Turcs furent peu favorables aux chrétiens. Charles-Quint excita le zèle de ses troupes , blâma fortement la mollesse de certains corps , et gagna enfin la bataille de la Goulette. Il marcha ensuite sur Tunis et s'en empara : il eut la gloire de tirer des fers 22,000 esclaves chrétiens , qui gémissaient dans cette ville barbare. Une circonstance servit admirablement Charles-Quint dans cette dernière affaire. Barberousse , dans un accès de fureur , avait décidé de faire périr 6,000 captifs ; il en fut empêché par certaines considérations politiques ; mais son projet ayant été divulgué , tourna contre lui cette masse d'infortunés et tous ceux qui , à Tunis , portaient encore un cœur honnête et sensible.

Barberousse , songeant à venger sa défaite devant Tunis , établit son fils Hassan régent du royaume d'Alger , et courut ravager Mahon , qu'il prit par ruse et en arborant sur sa flotte le drapeau chrétien. Aussitôt après , il se rendit à Constantinople , et obtint de Soliman une nouvelle flotte , avec laquelle il vint assaillir et ravager les côtes d'Italie , faisant éprouver à ses habitants les plus durs et les plus révoltants

outrages. Le brave Doria se mit à la poursuite des Turcs, et brûla douze de leurs vaisseaux. Cet échec exaspéra Soliman contre Barberousse ; peu s'en fallut qu'il ne lui retirât sa confiance. Il lui intima d'aller mettre le siège devant Corfou, tandis que, de son côté, le sultan se disposait à attaquer, avec 200,000 hommes, les possessions des Vénitiens dans la Grèce. Désespérant de prendre la place, habitué d'ailleurs à des coups de main brusques et rapides, plutôt qu'à des sièges en règle, où la stratégie et la patience d'exécution sont d'ordinaire mises à profit, Barberousse leva le siège de Corfou, après avoir cependant fait pleuvoir sur la ville une quantité considérable de boulets de canon. Il courut ravager, dans l'Archipel, les possessions vénitiennes.

L'année suivante, 1538, il vint encore dévaster les côtes d'Italie. Le souverain pontife trembla sur son trône ; redoutant l'arrivée du cruel Barberousse, il réclama l'assistance de diverses puissances d'Europe. L'empereur Charles-Quint promit 80 galères, les Vénitiens un semblable nombre ; le pape, de son côté, devait en équiper 36. Gênes s'engageait à procurer les bâtiments de transport pour les munitions de guerre et de bouche. La flotte était encore à l'ancre, lorsqu'une panique s'empara de tout le pays et de l'armée : on avait cru distinguer tout à coup, dans le lointain, la flotte d'Hariaden. La consternation était donc générale. Telle était l'impression produite par le seul nom du lieutenant turc, que les plus braves ne pouvaient se défendre d'une terreur profonde, à ce cri volant de bouche en bouche : Voici Barberousse. Cependant la flotte chrétienne, forte de 250 voiles, commandée par Doria, fit paisiblement ses

préparatifs de départ. Bientôt elle se vit dans le golfe de Larta, en présence de la flotte turque, qui lui était inférieure en nombre, et que commandait Hariaden. Le pacha n'avait, dit-on, que 150 vaisseaux, mais ses dispositions parurent admirables à André Doria, qui dit : « Je n'avais cru » avoir affaire qu'à un misérable corsaire, » et je vois, maintenant, que je suis en présence d'un amiral habile et expérimenté. » La flotte turque avait pris l'aspect d'un aigle qui déployait ses ailes. L'attaque eut lieu de la part des Turcs ; leur choc fut si terrible, qu'ils ébranlèrent les lignes chrétiennes. Doria semblait paralysé ; pour comble d'infortune, une tempête survint, qui mit le désordre dans la flotte des chrétiens. A l'approche de la nuit, elle gagna en désordre la rade de Corfou. Barberousse poursuivit un instant l'ennemi ; mais Doria, qui venait de porter un rude coup à son ancienne gloire, éteignit ses fanaux et se débarrassa ainsi des Musulmans. Alors Barberousse s'écria, dit-on, avec l'accent de l'ironie : « Doria éteint ses fanaux afin qu'ils n'éclairent pas sa fuite. » Cependant Hariaden ne considérait pas la bataille comme entièrement terminée ; il vint mouiller près de l'île de Paxos, à 12 milles seulement de Corfou, afin d'observer son ennemi. Les chrétiens ayant tardé à sortir de leur retraite, le pacha turc, qui redoutait les tempêtes, si communes dans ces parages, aux approches de l'hiver (on était alors au mois d'octobre 1539), leva l'ancre et retourna dans le golfe de Larta. Au printemps de 1543, Barberousse fut mis à la tête d'une flotte de 150 vaisseaux, équipée, dit-on, à la demande de François I^{er}, alors en guerre avec Charles-Quint :

déplorable inimitié de deux princes chrétiens , qui tournait à l'avantage de l'islamisme et de la barbarie , et à laquelle Paul III avait plus d'une fois tenté , mais sans succès , de mettre un terme !

Hariaden , suivi de l'ambassadeur du roi de France , s'empara de Reggio , dont il livra les faubourgs au pillage et à l'insulte d'une soldatesque féroce. Il s'avança jusqu'à Ostie , et jeta l'épouvante dans la ville de Rome. Une lettre de l'ambassadeur français vint pourtant rassurer les états du Saint-Père. La flotte s'avança ensuite jusqu'à Marseille , et y attendit les ordres du roi de France. Après certaines hésitations qui déplurent fortement à Barberousse , celui-ci fut rejoint par le duc d'Enguien , qui commandait 22 galères et 18 vaisseaux de charge. On commença par bombarder Nice ; mais le siège en fut levé sans que la citadelle eût pu être emportée. La flotte ottomane passa l'hiver à Toulon , où toutes les distractions de Barberousse consistaient à visiter ses soldats , ses marins , et à passer les revues de ses troupes et de ses vaisseaux. De là il fit dévaster , par un de ses lieutenants , une partie des côtes de l'Espagne.

Barberousse ayant offert à François I^{er} de ravager toute l'Espagne , d'y renverser les maisons et les arbres , et d'y détruire jusqu'à la verdure des champs , le roi de France repoussa ces offres avec indignation et comprit alors qu'il avait choisi de tristes alliés. Son titre de fils aîné de l'église lui revint à la pensée , et il sauva la catholique Espagne. Au mois de mai 1545 , Barberousse , comblé de présents , s'éloigna des côtes de France et prit la route de Constantinople , ravageant sur son pas-

sage tout le littoral de l'Italie , commettant une foule d'actes de la plus révoltante inhumanité. Il chargea ses vaisseaux d'esclaves et de butin. Les malheureux captifs , entassés dans les cales , périrent de faim et d'apoplexie. Le barbare fit jeter à la mer plus de 10,000 cadavres.

Parvenu en Turquie , Barberousse fut atteint d'une violente dysenterie dont il mourut , vers la fin de mai 1546 , à l'âge de 80 ans. Il fut inhumé dans la mosquée qu'il avait fait bâtir à Alger.

En se couchant dans la tombe , Hariaden , qui laissait le royaume d'Alger à son fils Hassen , lança vers le ciel un regard farouche ; mais le renégat se tordait en vain sous la main vengeresse du Très-Haut : nul ne pouvait l'en délivrer à cette heure. S'il montra de grands talents pour la guerre , sa férocité , son incontinence , les crimes nombreux et sauvages que ses penchants frénétiques lui dictèrent , le font exécrer de ses semblables , et le mettent en première ligne parmi ces fléaux que la colère divine lance contre les nations.

Qu'il est malheureux celui qui a divinisé ses passions , outragé et avili l'humanité , et dont la vie est souillée par la trahison envers son Dieu ; long enchaînement d'attaques et d'offenses contre le créateur des belles harmonies universelles ! Cent fois plus heureux , ces modestes bienfaiteurs de l'humanité , dont le nom est à peine indiqué dans nos fastes biographiques , et dont la vie s'est écoulée sans fracas et sans pompe , mais qui ont légué un asile à quelques vieillards ou à quelques petits enfants , sur un coin de terre ignoré du reste du monde !

BARBEZIEUX (RICHARD de), pauvre vavasseur du château de Barbezieux, en Saintonge, était beau chevalier, brave à l'attaque, mais assez timide en société, fort habile pourtant à composer tensons joyeux (1), ce qui lui donna, au XII^e siècle, une grande réputation de gai savoir. En 1192, Richard composa des vers en l'honneur de la belle Rudel, de Blaye (2), mariée à Geoffroy, de Tonnay-Charente, personne remplie de gaieté, d'une conversation fine et spirituelle, mais renommée pour sa vertu. Elle voulait, selon les mœurs de l'époque, être chantée par les chevaliers paladins, sans toutefois que son honneur en souffrît aucune atteinte. Richard la désignait sous le titre de *Meillz de donna* (le miel ou la meilleure des dames). Le troubadour s'en éloigna ensuite pour une autre noble châtelaine qui lui avait accordé quelque flatteuse parole, mais qui le repoussa aussitôt, en lui reprochant son indigne conduite à l'égard de la dame de Tonnay. Le malheureux troubadour, éconduit, en butte à de si grandes vicissitudes, se laissa aller aux dures boutades de son ire et renversa les idoles qu'il avait naguère si follement élevées dans son imagination romanesque; il s'enferma deux ans dans une cabane, au milieu des bois. En agitant les cordes de sa mandoline, il murmurait piteusement : « Se fier aux promesses des dames, c'est livrer le poussin inoffensif aux serres du milan; elles vous feraient haïr ce que vous chérissez le plus, et aimer à la folie

ce qui vous déplaît naturellement. » On voit que la poésie du pauvre troubadour ne distillait plus le miel et que la douce dona Rudel allait être désormais *tensée* sous le titre de *l'Absinthe du rivage*.

Les chevaliers et les dames du pays de Saintonge, privés des chants du poète, firent des instances pour qu'il sortît de son réduit. Mais Richard ne voulut reparaître dans le monde qu'avec le pardon de la dame de Tonnay, qu'il avait eu le malheur d'offenser. « ... Je ne suis point » de la nature de l'ours, disait-il en son » langage poétique, qui engraisse à force » de mal avoir :

Non sui ges de la maniera d'ors
Que qu'il bat fort n'il ten vil ses merce
El engralssa e meillura e reve...

» Je voudrais, comme le phénix, brûler
» et renaître de ma cendre,

E s' leu pagues contrafar
Fenix don non es mas us
Que sart e poiz resortiz sus.

» Avant de me présenter devant celle
» que j'ai offensée, et que je n'ai pas vue
» depuis deux années, je vais me livrer à
» sa miséricorde, pareil au cerf qui, ayant
» fini sa course, vient mourir aux pieds
» du chasseur.

Miels de donna, que fugit al dos ans
Er torn à vos doloiros e plorants,
Aissi col cors que quant a falch son cors,
Torna morir al crit dels cassadors;
Aissi torn eu, donna, en vostra merce

La belle Rudel, de Tonnay, exigeant que la grâce du coupable fût demandée par cent chevaliers et leurs dames, la condition fut remplie à grand'peine, et le pardon fut enfin accordé. Peu après, hélas ! la dame de Tonnay mourut, et Richard en

(1) V. Raynouard, *Poésies orig. des troub.*, t. V.

(2) Son père, Geoffroy Rudel, seigneur de Blaye, était un troubadour très-renommé.

deuil passa en Espagne, et vint chez le puissant baron Don Diégo, où il termina une carrière abreuvée d'amertume. Dans ses compositions, ce poète fut inférieur en talent à P. Vidal, de Toulouse; cependant il n'était pas sans mérite (1), au dire de Millot (2). Ses poésies sont au nombre de quatorze. La manière de Richard est vraiment originale. Les allégories abondent sous sa plume. Tous les objets créés : les étoiles, le soleil, la mer, les montagnes, l'homme, les animaux (3), apparaissent tour à tour dans ses vers et forment un tableau vivant et animé qui semble emprunté au paradis terrestre. Mancini, niver nais, a donné une notice sur Barbezieux et a traduit, ou mieux imité, en vers, une partie de ses compositions poétiques.

BARBEZIEUX (ITHIER II de), contemporain de Saint François d'Assise, établit et dota, hors la ville de Barbezieux, vers l'an 1227, un couvent de Cordeliers, le plus ancien, non-seulement de la Saintonge, mais encore de tout le royaume de France (4). Ithier, mort en 1253, fut inhumé dans la chapelle de la communauté, où les moines désignèrent de la sorte le lieu de son inhumation :

« Ci, devant le grand austel, gist noble et puissant Sgr. Mgr. Ithier de Barbezieux, en son vivant Sgr. dud. lieu, qui trépassa le 2^e d'octobre l'an mil deux cent cinquante-trois. »

Un de ses ancêtres, Alduyn de Barbe-

zieux, fonda l'église de Saint-Séverin — aujourd'hui *Seurin* — de Bordeaux. Le fils d'Alduyn, Ithier 1^{er} de Barbezieux, fit de grandes libéralités à la même église.

BARBOT (Amos). Cet avocat calviniste, bailli du grand fief d'Aunis, fut pair du corps de ville de La Rochelle, de 1599 à 1625. Il était né vers le milieu du XVI^e siècle. En 1602, il fut député à la cour, avec le conseiller Goribon, pour réclamer, en faveur de leur ville, contre l'impôt d'un *sol* pour livre établi, pendant trois ans, sur les denrées introduites dans les villes et bourgs environnés de murs; impôt dont on venait de décider la prorogation, au grand dommage et vitupère des populations. Henri IV fit droit à la réclamation des envoyés rochelais.

On a de ce bailli : *Inventaire des titres, chartes et privilèges de La Rochelle et du pays d'Aunis, depuis l'établissement du corps de ville, avec les illustres maisons qui ont tiré leur origine de la mairie de La Rochelle*, jusqu'en 1574. Ce manuscrit précieux, dressé par ordre chronologique, en l'année 1613, a été souvent consulté et cité par ceux qui ont écrit l'histoire de cette ville (5). Il était déposé dans l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, où il se voyait, avant la révolution, écrit de la main même d'Amos Barbot, ainsi que nous l'affirme le P. Arcère (6).

(1) *Tabl. des mœurs fr. aux temps de la chev.*, t. II, p. 281.

(2) *Hist. des troub.*

(3) Dans une de ses poésies, Richard avait accrédité l'opinion erronée qu'adopta longtemps Buffon, à savoir : que l'éléphant, une fois renversé, ne pouvait plus se relever.

(4) V. Maichin. *hist. de Saint.*, etc., 1^{er} liv., p. 161.

(5) Une copie de ce manuscrit, en 2 vol. in-folio, faite à Paris en 1741, suivant l'indication du P. Jaillot, qui avait soigneusement collationné la copie sur l'original, en 1742, est déposée à la bibliothèque de La Rochelle, où nous l'avons vue en 1850. Le P. Jaillot a collé, en tête du 1^{er} vol. de cette histoire, une note de 15 lignes, écrite par Amos Barbot lui-même, en 1556.

(6) *Hist. de La Rochelle*, 4^{re} vol., p. 570.

Le style de l'auteur est simple et parfois trop négligé.

BARIL (JACQUES), né à Rochefort, le 16 mai 1758, d'une honorable famille de négociants, commença ses études à Saintes, et les termina par un cours de théologie dans l'établissement de Saint-Jean-d'Angély, tenu alors par les Bénédictins. Il se fit toujours remarquer par son application au travail et par ses nombreux succès littéraires. Baril se voua à l'état ecclésiastique et devint curé de Saint-Martin, près Saint-Agnant. A l'époque de la révolution, il oublia ses serments religieux et se maria. On assure qu'après le concordat, il écrivit à Rome et obtint l'absolution de sa faute et la validité de sa seconde union.

Sous le gouvernement impérial, Baril, nommé d'abord percepteur à Saint-Nazaire, devint ensuite professeur de 3^e au collège de Rochefort. En 1815, il perdit cette place, par suite de l'inculpation d'avoir célébré dans ses vers les hauts faits du chef de l'empire. C'est alors que le savant professeur, qui se faisait chérir de ses compatriotes et de ses élèves, tomba dans un état complet d'indigence. Quelques amis lui vinrent en aide. En 1824, la ville de Rochefort lui vota une pension de 400 fr., mais c'était trop tard.... Abreuvé d'ennuis et de chagrins, entouré d'une nombreuse famille aux abois, Baril terminait sa carrière le 4 décembre de cette même année. On doit dire à sa louange, que, plein de résignation et de grandeur d'âme, il ne laissa point le murmure arriver sur ses lèvres. Il accepta héroïquement les peines que lui infligeait la Providence.

Parmi les nombreux élèves de Baril, on a compté le célèbre naturaliste Lesson, mort récemment à Rochefort; l'abbé Lhoumaud, missionnaire renommé; l'infortuné général Duvivier, « qu'une balle fratricide, partie des barricades de Juin, est venue immoler, en 1848, au milieu de ses concitoyens » (1); et plusieurs autres célébrités contemporaines. Ce professeur exhortait souvent ses élèves à la pratique de la charité chrétienne, éminente vertu qui assure le repos et le bonheur des sociétés, et qui devait si bien entretenir, parmi ses jeunes disciples, l'union et l'harmonie fraternelles. Un jour, l'un d'eux s'en étant fortement écarté, Baril le rappela aussitôt à son devoir, en lui répétant ce mot, avec une certaine énergie : charité ! charité !...

Les principaux écrits de Baril sont : la *Napoléonide*, poème en vers latins et français, in-8°, ayant pour titre : *Napoleonidos, auctore Jacobo Baril apud collegium Rupifortense linguae latinae professore, Rupifortii apud Jousserant, typographi, 1806*. Dans sa dédicace *ad Populum Gallicum*, l'auteur dit de lui-même :

*Infirmum genuerunt Rupifortia firma,
Ingentes propter curas, longos que labores,
Seriùs et fudi versus musas que vocavi.
Octavus lustris octo mi accesserat annus
In numeros verti cum Gallica scripta Latinos.*

— Dithyrambe sur le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, en vers français et latins. — Traductions, en vers latins, de *Belzunce*, ou la *Peste de Marseille*; de *l'Indépendance de l'homme de lettres*, et du *Voya-*

(1) Notes de M. Fleury, de Rochefort, auteur de l'histoire de cette ville (élève de Baril), que nous avons utilisées pour la rédaction de cette notice.

geur, de Millevoye. — *Mélanges littéraires* (poésies latines et françaises), Rochefort, Goulard, 1823, in-8° de 116 pages.

A cette occasion, le poète touchant de la nature et des sentiments gracieux, que tant de regrets accompagnèrent si jeune au tombeau, écrivait à M. Baril : « Plusieurs de vos vers ont vaincu les miens, et je suis presque aussi fier de votre ouvrage que du mien propre. (1) »

C'était, pour la muse des rives de la Charente, un encouragement bien flatteur.

Baril a laissé, de plus, quelques odes, dont le rythme élégant et facile rappelle, parfois, les inspirations d'Horace. Ses vers français sont moins heureux, quoique pourtant fort remarquables.

Le chantre de l'*Imagination* a aussi laissé un souvenir au poète de Rochefort.

BARON (MARIE), épouse Duverger. Cette dame, de Marennes, naquit vers la fin du XVI^e siècle. Elle se trouvait en visite chez la baronne de Saujon (2), où son mari (3) l'avait conduite depuis peu de jours, à la sollicitation de la noble famille, lorsqu'elle fut prise de la maladie qui la conduisit au tombeau, le 3 octobre 1632.

Le P. Surin (4) la propose comme un modèle aux personnes du monde. Avant d'aborder le récit intéressant qu'il fait de la vie de cette pieuse dame, à une religieuse carmélite, il dit : « Vous verrez combien notre Seigneur est libéral, de ses dons les

plus précieux, envers les personnes séculières qui se donnent entièrement à lui, et comme il prend plaisir à introduire dans les voies les plus intérieures, et à élever à l'union divine la plus sublime, les âmes qui, dans l'état du mariage, et parmi les soins et les embarras d'une vie extérieure, sont fidèles à suivre la conduite de son esprit. »

L'union divine à laquelle cette âme d'élite était parvenue, résultait d'une faveur particulière du ciel, à laquelle elle avait donné une fidèle et entière coopération. Cette disposition de sa part consistait, dit le pieux écrivain, en deux points remarquables : le premier était une fuite si exacte du péché, qu'elle ne se rappelait pas d'en avoir commis un seul dans sa vie, de propos délibéré, ni avec connaissance du mal. Le second, indiquant la grande pureté de cette personne, c'est que jamais, dans la jeunesse même, elle n'avait pris de joie aux affaires du monde. Les récréations, les plaisirs des sens ne l'avaient point touchée ; elle usait de toutes les choses nécessaires, simplement, par besoin, et en vue de Dieu.

Durant vingt années, madame Duverger éprouva de continuels combats d'esprit, des aridités et des tribulations extrêmes. Une crainte sans bornes de manquer à ce qu'elle devait à Dieu, la tourmentait continuellement : l'appréhension de l'enfer l'affectait peu, comparativement à celle d'offenser Dieu. A ces peines, elle ajouta encore des jeûnes et des privations excessives ; tellement, que son organisation en fut profondément altérée.

Ce désir immense de plaire au Seigneur alluma, dans le cœur de M^{me} Duverger,

(1) Lettr. de Millevoye.

(2) Marthe de Viau-Champlivault, 2^e épouse de Samuel-Eusebe Campet, baron de Saujon.

(3) M. Duverger, marchand à Marennes, était un homme de bien et recommandable en tous points.

(4) Lettr. spirit., t. II, lett. 129.

un feu céleste qui consuma ses légères imperfections et la prépara à une union de plus en plus intime avec l'auteur de son être, et à des consolations extraordinaires dont Dieu voulut bien l'honorer, afin de la rendre toute belle et admirable aux anges mêmes.

A ces épreuves terribles avait enfin succédé une situation d'esprit douce et délicate. La tristesse était changée en joie, et à la place de l'obscurité, les splendeurs de la lumière éternelle éclairaient toutes les facultés de cette âme précieuse. Sa *mémoire*, dit le P. Surin, fut occupée de très-hautes visions et représentations des choses du ciel. Son *entendement* fut rempli de l'intelligence des mystères et des grandeurs de Dieu. Dans sa *volonté*, il s'alluma un brasier d'amour qui la consuma doucement jusqu'à la mort.

Au sein de l'état sublime où vécut Marie Duverger, les trois dernières années de sa vie, son esprit entra dans une région de lumière prodigieuse à l'égard de Dieu, d'elle-même et du prochain. Ses notions sur l'Être souverain, la trinité des personnes divines, les attributs et les œuvres de l'Éternel, les mystères en général, étaient sans limites. Nulle occupation, nul entretien ou visite, ne la détournaient de son union continuelle avec Dieu. Son âme contemplait sans cesse ce flambeau céleste qui ne devait plus se cacher pour elle; il ne lui fallait donc faire aucun effort pour se trouver en présence de la Divinité. Elle se voyait elle-même si facilement, qu'elle apercevait dans son âme, comme dans un miroir, les moindres mouvements de la grâce ou de la nature. Elle aurait cru tomber dans le cahos ou la confusion, si, dans

les plus petites choses du monde, elle avait, un instant, négligé l'aspect de la lumière incréée.

Toutes ces merveilles, dont l'amour divin était le principe, s'opéraient, dans cette pieuse personne, sans effort, avec une grande douceur et une parfaite liberté d'esprit; sa gaieté habituelle témoignait de la pureté et du calme de son cœur. C'est avec un merveilleux talent qu'elle parlait des choses spirituelles; elle jouissait du don de conseil, que justifiait si bien sa participation aux trésors de la sagesse et de la science de Jésus-Christ. Souvent elle aidait, de ses sages avis, ceux-là même dont elle se faisait un devoir de suivre la direction. (1)

Pendant l'oraison, il est fréquemment arrivé, à M^{me} Duverger, de se sentir comme au centre d'un feu miraculeux qui l'entourait et la pénétrait de toutes parts. Lorsqu'elle passa du temps d'épreuve à celui des faveurs célestes, N. S. lui étant apparu, lui dit: « Je veux te faire vivre désormais comme dans le paradis. » Aussi, dans les trois dernières années de sa vie, elle fit comme un noviciat des délices de l'éternité. Sa joie, dit le vénérable Surin, était dès lors pure, solide, immense, inaltérable, presque comme celle des bienheureux. La divinité de N. S. J. - C. s'était identifiée à la substance de cette âme prédestinée. Elle pouvait dire, comme le grand apôtre, ce n'est plus moi qui vis, c'est J. - C. qui vit en moi. Trois mois avant sa mort, elle avait continuellement dans sa bouche une faveur surnaturelle et sensible de la sainte

(1) Cette circonstance se remarque dans les faveurs que J. C. accorda à la pieuse Marie-Eustelle Harpain; V. sa vie et ses lettres, 2 vol. in-8°.

Eucharistie (1). La faim qu'elle avait de ce pain sacré est inexprimable : quand elle ne pouvait communier, elle fondait en larmes, adorant néanmoins, avec une humble soumission, la volonté de la Providence. Pour avoir l'avantage de recevoir son Dieu, elle eût entrepris un voyage jusqu'aux extrémités du monde.

Par une faveur toute particulière, l'état des âmes des fidèles défunts, pour qui elle priait, lui était parfois révélé, et cette manifestation des splendeurs de l'autre vie, dont la vue ravit les anges et les saints, était une des sources de son bonheur et de sa joie sur la terre. Elle avait une grande dévotion pour la Sainte-Vierge et Saint-Joseph, dont elle reçut bien des faveurs pendant sa vie. Son humilité profonde égalait les sublinités de sa perfection. Sa fidélité à correspondre aux desseins de Dieu était sans bornes, sa simplicité merveilleuse.

Sa chasteté l'élevait au rang des purs esprits. Le P. Surin ajoute que, « s'il pouvait révéler les merveilles que notre Seigneur a opérées dans son épouse, pour seconder son amour de la pureté, l'on y trouverait bien des sujets de louer et de bénir la grâce de cet adorable époux des âmes pures. »

Marie Duverger disait qu'à moins d'être excellemment chaste, l'on ne pouvait goûter les douceurs de la sainte Eucharistie : ce qui, hélas ! explique l'indifférence des hommes de notre époque pour cette nourriture adorable des âmes chrétiennes.

Ses aumônes, sa prudence, sa modestie, en un mot, sa pratique constante de toutes

les vertus, lui avaient acquis l'estime de la population entière. Les hérétiques mêmes lui rendaient hommage et la vénéraient.

La fin de cette vie mystérieuse était venue : consumée par l'amour divin, Marie Duverger quitta la terre pour s'élever aux cieux, dont la voie lui était si connue. Les derniers élans de son cœur, élans remplis de ferveur et d'énergie, se traduisirent par ces mots : « Amour, amour, ô amour de Jésus !..... »

Le P. Surin estime que c'est par une disposition spéciale de la Providence que la mort de M^{me} Duverger eut lieu à Saujon, afin que son corps, étant rapporté de là à Marennes, y fût reçu comme en triomphe. Tout le monde, en effet, sortit sur le chemin, et, jusqu'à deux lieues de la ville, on fut au-devant de ce temple admirable du Saint-Esprit, aussi bien Protestants que Catholiques. Les uns et les autres regrettaient, en pleurant, la perte immense que venait de faire la contrée. Plus de deux mille personnes donnaient des larmes à cette vertueuse compatriote, surtout les pauvres, dont les cris déchirants pénétraient tous les cœurs. Le saint corps, ajoute le P. Surin, fut d'abord déposé sous la halle, pour satisfaire à la dévotion du peuple. Plus de 7 à 8,000 personnes y accoururent et entendirent, avec édification et abondance de larmes, l'oraison funèbre de Marie Duverger, prononcée par le R. P. François Penot, supérieur de la *Congrégation de Jésus*, qui retraça les vertus de cette sainte femme et les grâces abondantes qui lui avaient été accordées d'en haut. Ensuite, le corps fut inhumé dans le cimetière de la même congrégation, à Marennes.

Les deux filles de Marie Duverger, ini-

(1) Lett. spirit. déjà cit.

tiées de bonne heure à l'esprit intérieur qui avait si bien distingué leur mère, entrèrent en religion, et se firent carmélites au monastère de Saintes, où elles sont mortes en odeur de sainteté. (1)

BARRAUD (CHARLES). Cet ecclésiastique naquit en 1748, dans une de ces habitations qui se voyaient alors, sur le pont de Saintes, auprès de l'arc de triomphe, et là même où existait autrefois une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge. (V. de Cerisay.) Il suivit, comme externe, les cours du collège de sa ville natale; ensuite il entra au séminaire de Saintes, où il fut revêtu des ordres sacrés, et parvint à la prêtrise. L'abbé Barraud était un prêtre zélé et enflammé de l'amour de J. - C. Au moment de la révolution, il fut un de ces intrépides confesseurs qui restèrent en France, au péril de leur vie, pour consoler et soutenir l'église persécutée. Caché à Bordeaux, sous l'habit bourgeois, il desservit secrètement un oratoire pendant quatre années, et parcourut cent fois les rues de cette grande ville, donnant aux fidèles les secours d'une religion qui apparaît, les mains remplies de grâces, à chaque époque de la vie où l'humanité pâtit et chancelle. A la révolution du 18 fructidor — 4 septembre 1797 — craignant de compromettre la généreuse famille qui lui donnait l'hospitalité, le bon prêtre s'éloigna, déguisé en marchand colporteur, et gagna ainsi la frontière d'Espagne. Dieu est infiniment juste : au fort de la persécution, il fait descendre, au sein des persécutés, des joies ineffables qu'il refuse à leurs bourreaux. En quittant Bordeaux, avec son léger ballot de marchan-

dises, l'âme en paix, pleinement satisfaite du devoir accompli, rêvant de nouvelles faveurs spirituelles à répandre sur son passage, le corps plein d'agilité, et d'une santé qui ne se démentit point jusqu'au-delà de 80 ans, espérant bientôt étreindre dans ses bras, et de l'autre côté des Pyrénées, un frère chéri exilé depuis huit années. Certes l'abbé Barraud était mille fois plus heureux que tous les chefs de révolution, sur la conscience desquels pesaient lourdement les douleurs et les plaies immenses de la patrie. Les deux frères se rejoignirent à Astorga, d'où ils revinrent en France, au commencement de 1802.

Les jours de persécution avaient cessé; l'abbé Barraud, rentré dans son diocèse, fut nommé curé de Saint-Vivien de Pons. Il se mit à réparer, dans sa paroisse, les désastres de la révolution. Un des plus puissants moyens était de convier la génération nouvelle au bienfait de l'instruction religieuse : c'était une tâche immense, le bon prêtre s'y dévoua. Il appela de Bordeaux de vertueuses coadjutrices, qu'il avait connues dans les jours de persécution. La maison des *Dames Ursulines du sacré cœur de Jésus* fut alors établie par l'abbé Barraud, et dès le 7 avril 1803, dans une partie du local où avait autrefois existé l'hospice fondé, au XII^e siècle, par Geoffroy de Pons, à l'entrée du faubourg Saint-Vivien. La digne supérieure, M^{me} Bédouret (2), après des difficultés sans nombre,

(2) Cette dame, née à Bordeaux, d'une famille recommandable, était, au plus fort de la révolution, l'intime amie de mesdames Fatin et Lamouroux. Souvent elles se confièrent leurs pieux desseins de charité, et firent assaut de bonnes œuvres. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'après la tourmente révolutionnaire, les trois amies se

(1) Lett. spirit. déjà cit.

et qui, certes, auraient rebuté toute autre volonté que la sienne, parvint à donner, à son établissement naissant, le strict nécessaire. Les élèves arrivèrent peu à peu, et ainsi fut commencée une œuvre qui a prospéré depuis (1). En 1818, la communauté s'installa dans un nouveau local acheté et restauré par elle, à l'autre extrémité du faubourg de Saint-Vivien, et vis-à-vis de l'ancienne maison des *Dames de la Foi*. C'est là que, de nos jours, cette fondation pieuse opère le bien sur une plus vaste échelle (V. A. Gordon), dirigée, avec autant de sagesse que de bonté, par la seconde supérieure, M^{me} Saint-Xavier, née Maxime, ancienne compagne et amie de la première supérieure, et qui, de bonne heure, fut initiée à ses projets admirables en faveur de la société chrétienne.

Le zèle du vertueux prêtre ne se borna pas à cette fondation; il importait de combler les vides du sanctionnaire. M. Barraud, qui, dès l'année 1818, avait érigé chez lui une modeste école gratuite, et qui, en 1820, pour parer aux entraves universitaires, à l'égard de sa classe, qui comprenait alors 14 sujets, s'était fait recevoir bachelier ès-lettres, établit, au mois de novembre 1821, un petit séminaire (2), dans l'ancienne maison des Cordeliers. Ce ne

vouèrent à la vie religieuse, et furent toutes trois fondatrices de communautés : M^{me} Fatin, de la *Réunion*; M^{me} Lamouroux, de la *Miséricorde*, et M^{me} Bédouret, des *Ursulines*, de Pons.

(1) Cette communauté, approuvée par monseigneur l'évêque de La Rochelle, le 10 août 1823, fut autorisée par ordonn. royale du 1^{er} avril 1827, Bull. des lois, n^o 3319.

(2) Cette maison qui, de nos jours, a le titre d'institution de plein exercice, procure une éducation chrétienne à plus de 300 enfants de 20 départements divers, sous la direction de M. l'abbé Boudinet.

fut qu'après bien des démarches et des difficultés, que ce projet reçut enfin son exécution. Le vénérable évêque de La Rochelle, Mgr. Paillou, en apprenant au curé de Saint-Vivien la réalisation de ses vœux, lui écrivait : « Réjouissez-vous, mon cher » prier, vous aurez enfin l'établissement » qui est depuis longtemps l'objet de vos » désirs, de vos démarches et de vos sa- » crifices. »

M. l'abbé Barraud, devenu nonagénaire et infirme, privé de sa raison, sur les dernières années de sa vie, resta aux soins d'un neveu, prêtre zélé qui lui a succédé dans la cure de Saint-Vivien. Au moment de sa mort, arrivée le 27 février 1842, les idées revinrent très-lucides au vénérable ecclésiastique, de telle sorte qu'il put faire au ciel la dernière offrande de sa vie, et mourir dans un acte d'amour de Dieu, après avoir été nourri du pain des forts. (3)

BASSOMPIERRE (Louis de) (4) fut nommé à l'évêché de Saintes en 1648. Il fit de grandes largesses à son séminaire, dont il confia la direction aux prêtres de la mission, ou *Lazaristes*. Il pourvut à la reconstruction du chœur de sa cathédrale, et paya, de ses deniers, la moitié de ces dépenses. Il répara ensuite le palais épiscopal (5). En 1655, il commença la visite

(3) Nous ne pouvons résister au désir de citer une des dernières paroles du saint vieillard, expression fidèle de sa foi et de son amour pour Dieu, adressée à une de ses petites-nièces, qui lui présentait quelque chose à boire : « O ma fille, lui dit-il, après la céleste nourriture que je viens de recevoir, il ne m'en faut plus d'autre. »

(4) Il était fils du maréchal de France, François de Bassompierre, et de Mari. de Balzac d'Entragues.

(5) Cet édifice, renversé et rebâti de nos jours, est devenu l'hôtel de la sous-préfecture.

de tout son diocèse. Afin de vaquer plus librement à l'exercice de ses fonctions épiscopales, ce digne prélat se démit de la charge de premier aumônier de Philippe, frère unique du roi, charge qui l'obligeait à passer une grande partie de l'année à la cour. En 1660, Mgr. de Bassompierre fut nommé député à l'assemblée du clergé. Maichin (1) dit que cet évêque tira notre province du penchant de sa ruine, en 1652, à l'époque de la *Fronde*, en décidant le comte du Daugnon à remettre Brouage entre les mains du roi, en échange toutefois du bâton de maréchal de France, qui fut donné à ce capitaine. Cette action, qui éteignit le feu de la guerre civile, prêt à se rallumer, demanderait, dit le même historien, un volume pour être traitée dignement.

Monseigneur de Bassompierre mourut à Paris, où il se trouvait pour les intérêts de son diocèse, le 1^{er} juillet 1676, après une assez longue maladie. Il légua tous ses biens aux prêtres de la mission. (2)

Cet évêque brilla par sa piété, sa charité douce et compatissante, et par une foule d'autres vertus vraiment pastorales. De son temps, Anne d'Autriche rebâtit, hors la ville de Saintes, le couvent des *Frères Mineurs*, et l'hôpital fut confié aux *Frères de la Charité*. Le prélat apaisa quelques murmures à l'occasion de la suppression, dans le diocèse, de certaines fêtes, et recommanda à ses diocésains un livre récemment publié sous le titre de : *Dissertation ecclésiastique sur le pouvoir des évêques pour la diminution ou augmentation des*

fêtes, sorte de dialogue entre un juriconsulte et un curé (3). Ce fut encore Mgr. de Bassompierre qui fit réparer le pont de la ville et une partie du quai dit *des Frères*. Son testament fut imprimé à Saintes, en 1676, chez Etienne Bichon. M. l'abbé Briand en a donné un assez long extrait. (4)

BAUDIN (NICOLAS). Ce marin célèbre et malheureux naquit dans l'île de Ré, en 1750. Il fit, dans l'Inde, deux voyages, à partir de 1786, et sous pavillon autrichien, dans le but de travailler à l'histoire naturelle de cette partie du monde. Il offrit, en 1796, sa collection au Directoire qui l'en récompensa en le nommant capitaine de vaisseau. On était alors en guerre avec les Anglais; M. de Jussieu sollicita pour notre compatriote, qui voulait à de nouvelles conquêtes scientifiques, un sauf-conduit du président de la société de Londres. Non seulement le sauf-conduit fut immédiatement accordé, mais, de plus, le chevalier Banks adressa, au Havre, une collection d'histoire naturelle formée par La Billardière et capturée par un vaisseau anglais. Cette fraternité de la science, remarque M. Delayant (5), au milieu des divisions profondes des nations, est chose admirable. A son arrivée à Fécamp, en 1798, Baudin rapporta des Antilles une des plus belles collections de plantes, de semences, d'oiseaux, d'insectes, de madrépores, qu'on eut encore admirées en Europe; 150 caisses contenaient les végétaux seulement. Avant son second voyage d'exploration, le capitaine fut invité à dîner chez le premier

(1) *Hist. de Saint.*, etc., liv. 1^{er}, p. 109.

(2) *V. le Clergé de France*, par H. Du Tems, t. II, p. 361.

(3) *Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.*, par M. l'abbé Briand, 2^e vol., p. 586.

(4) Même ouvrage, p. 415.

(5) Notes manuscrites communiquées.

consul, en compagnie de Bougainville, Levaillant, Jussieu, Patin, Fourcroy et Pinel. Jussieu porta ce toast : « Aux citoyens Maugé et Riedlé, qui ont accompagné le capitaine Baudin aux Antilles, et qui le suivraient jusqu'au bout du monde. » Ce fut pendant ce repas que Jauffret, jeune, dessina les traits du capitaine Baudin, et toute la société applaudit à la ressemblance.

En 1800, Baudin partit du Havre avec les corvettes le *Géographe* et le *Naturaliste*, chargé par le gouvernement de reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande. Péron et Bory-de-Saint-Vincent faisaient partie de l'expédition. Après avoir touché à Ténériffe et à la Chine, Baudin revint à l'Île-de-France, où il débarqua une imprimerie avec quelques ouvriers. Bory-de-Saint-Vincent le quitta alors, pour cause de maladie. Dans une lettre à Jussieu, rapportée en France par le *Naturaliste*, le capitaine Baudin rend compte de ses travaux d'exploration à la Nouvelle-Hollande, des fautes trouvées à la carte marine, au sujet de la terre de Witt, de ses conquêtes en histoire naturelle, et de la température extrêmement douce de la Nouvelle-Hollande, qui permet la culture des citronniers et des orangers en pleine terre, où ils donnent d'aussi beaux fruits qu'en Portugal. Baudin avait déjà rassemblé 140 caisses de minéraux, de végétaux, et de différentes races animales. Il légua à la marine des renseignements précieux sur la baie que Dampier nomme des *Chiens marins*. Son travail avait embrassé une grande partie du littoral N.-O. et constaté la difficulté d'accès, à cause des rescifs qui hérissent cette partie de l'île. Il avait fait la fameuse découverte de la partie S.-O. depuis le détroit qui la sé-

pare de la terre de Van-Diemen, jusqu'à l'extrémité orientale de la terre de Nuyts, reconnue peu auparavant par le contre-amiral d'Entrecasteaux. C'est alors que Baudin fut atteint d'une grave maladie qui l'obligea de relâcher à l'Île-de-France, deux ans après son départ d'Europe. La plupart des savants qui concoururent à cette expédition y trouvèrent la mort. Baudin lui-même y avait pris le germe de la maladie qui le conduisit peu après au tombeau. Ce navigateur mourut le 16 septembre 1803, à l'Île-de-France, justement regretté de la science, pour les progrès de laquelle il avait tenté de si constants et si généreux efforts. Sans doute que ce triste côté de l'expédition, joint à quelques froissements d'amour-propre, que notre compatriote ne ménagea peut-être pas assez, suffirent pour indisposer plusieurs écrivains de l'époque contre le capitaine Baudin. Toutefois, M. Delaunay (1) le dispense de tout reproche grave et raisonnablement motivé.

M. Péron a publié l'historique d'une partie de l'expédition, sous le titre de : *Voyage aux terres Australes, par les corvettes le Géographe et le Naturaliste, 1807 — 1809*, 3 vol. in-4°, sans prononcer une seule fois le nom du capitaine Baudin, qui commandait l'expédition !....

Quelques géographes modernes ont donné le nom de *Terre-Baudin* à cette partie méridionale de la Nouvelle-Hollande qui est en face de la terre de Diemen.

BAUDOUIN (N...), d'une ancienne famille de La Rochelle. (2).

Cet oratorien est auteur de l'*Histoire de*

(1) Notes manuscrites déjà citées.

(2) V. P. Arcère, *hist. de La Rochelle*, t. II, p. 603.

La Rochelle, de 1190 à 1589, manuscrit in-4°, conservé d'abord dans la bibliothèque de l'oratoire de la Rochelle, et maintenant déposé à la bibliothèque publique de cette ville.

Nous avons du même : traduction, en français, de l'ouvrage latin intitulé *Expositio rupellana*, Paris, 1629, in-8° de 190 pages.

— De la même famille était François Baudouin, conseiller, que le médecin Olivier Poupard, dans son *Traité de la peste*, appelle un *grand luminaire de littérature*. (V. P. Arcère, t. II, p. 102.)

BAUDOUIN (LOUIS-MARIE), né à Montaigne, le 2 août 1765, d'une famille peu fortunée, mais chrétienne. Ayant perdu son père de très-bonne heure, il fut élevé par sa mère, femme d'un grand mérite, qui dirigea ses premiers pas dans le sentier de la vertu. Doué d'heureuses dispositions, le jeune homme profita des leçons que lui donnait l'aîné de ses frères, déjà engagé dans la prêtrise. Il fut admis au séminaire de Luçon, dirigé par MM. de Saint-Lazare, qui ne tardèrent pas à apprécier la solidité de sa vocation. A peine parvenu au diaconat, l'abbé Baudouin voulut entrer dans la congrégation de S.-Lazare, afin d'aller prêcher l'évangile aux Infidèles. Il se rendit à Paris dans cette intention ; mais bientôt, rappelé dans son diocèse par Mgr. de Mercy, son évêque, l'abbé Baudouin fut ordonné prêtre en 1789, et placé comme vicaire chez son frère, curé de Luçon. En 1792, en butte à la persécution, il fut incarcéré à Fontenay-le-Comte, puis il s'exila en Espagne. Il employa le temps de son exil à

se fortifier dans la science des divines écritures et dans l'étude des Pères de l'église. Le désir de revoir sa patrie le fit profiter d'une simple lueur de calme ; dès l'année 1797, il repassa la frontière ; son zèle ne lui permit point de rebrousser chemin. Il se réfugia aux Sables, où la Providence l'avait conduit pour l'exécution de ses admirables desseins. Dans sa pieuse retraite, l'abbé Baudouin dirigeait quelques âmes d'élite, parmi lesquelles se trouvait Charlotte Ranfroy, qui, avant la révolution, était religieuse hospitalière à La Rochelle, sous le nom de sœur *Saint-Benoit*. De concert avec cette vertueuse dame, il forma le projet d'une société de personnes consacrées à honorer le Verbe incarné, par la pratique des vœux de religion et par leur application à procurer une éducation chrétienne, surtout aux jeunes filles des campagnes.

Dès que les églises furent ouvertes, l'abbé Baudouin se livra avec un grand zèle à l'exercice de son saint ministère. A l'époque du concordat, ayant été nommé curé de Chavagnes, il renouvela l'esprit religieux de cette paroisse.

C'est alors qu'apprenant les vides du sanctuaire, occasionnés par la révolution, il songea à créer un établissement à Chavagnes, pour combler ces vides. En 1805, il jetait les fondements d'un séminaire. Il fut puissamment secondé, dans ses religieuses entreprises, par Mgr. Paillou, alors évêque de La Rochelle et de Luçon. Dès la première année, on réunit 150 élèves, dans un local acheté et approprié pour cet objet. L'établissement prospérait sous un directeur aussi habile et aussi vertueux que l'était M. Baudouin, lorsqu'un décret im-

périal de 1811 le supprima. Une partie des élèves vint à La Rochelle, et l'autre, composée des plus jeunes élèves dont la vocation ne paraissait pas encore aussi certaine, furent envoyés à Saint-Jean-d'Angély. Mgr. l'évêque donna à M. Baudouin la direction du grand séminaire de La Rochelle, tandis que la direction de l'école ecclésiastique de Saint-Jean fut remise à M. l'abbé Dargenteuil.

M. Baudouin eut une grande part à l'administration du vaste diocèse confié à Mgr. Paillou. Sa correspondance était fort étendue. En 1817, un nouvel établissement ecclésiastique s'éleva, à Chavagnes, par ses soins empressés. Depuis, et sous le patronage de Mgr. l'évêque de Luçon, cet établissement a pris d'heureux développements.

A l'époque du rétablissement du siège épiscopal de Luçon, M. Baudouin fut rappelé dans son diocèse. Il fut nommé chanoine et vicaire-général. Il devint aussi supérieur du grand séminaire de Luçon, qu'il dirigea avec beaucoup de sagesse, jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces l'obligeât à la retraite. Le pieux ecclésiastique reprit son projet des religieuses du sacré cœur. Il donna une forme régulière à sa congrégation dite des *Dames Ursulines de Jésus*, qui s'établit et devint florissante, grâce aux efforts empressés de Mgr. l'évêque de Luçon, qui seconda puissamment le pieux fondateur. Le nombre des établissements des sœurs ursulines était de 40, en 1835, et y compris la maison fondée à Edimbourg. On comptait alors 650 religieuses dans les différentes maisons de l'ordre.

M. Baudouin jouissait, auprès des deux

évêques de La Rochelle et de Luçon, d'une immense réputation de piété et de savoir, aussi était-il fréquemment consulté.

On a remarqué que l'abbé Baudouin avait su faire régner une grande ferveur dans les différentes maisons ecclésiastiques qu'il avait dirigées, et qu'il en est sorti une foule de saints prêtres, de zélés missionnaires et de généreux apôtres pour les contrées de l'Orient. Ses avis, ses exhortations vivent encore dans l'esprit des dames ursulines de Jésus. Ses lettres sont conservées dans la congrégation comme un monument durable de son éminente et sainte direction. Le désintéressement de M. Baudouin était parfait, sa charité sans bornes. « Les pauvres trouvaient en lui un protecteur et un consolateur assuré. Pauvre lui-même, par affection, il ne voulut jamais rien posséder en propre. Sa douceur, son aménité, sa tendresse paternelle pour les enfants, sa piété tendre, son détachement des choses de la terre, couronnaient toutes ses autres vertus. »

Les dernières années de la vie de M. Baudouin étaient une continuelle préparation à la mort; les prières et les bonnes œuvres se disputaient les derniers instants de cette sainte carrière parcourue uniquement en vue de Dieu. Le 12 février 1835, il est mort à Chavagnes, plein de mérites et d'années. Un immense concours d'ecclésiastiques et de simples fidèles vint témoigner de ses regrets et de sa vénération pour celui qui, comme le disait l'évêque de Luçon, avait donné tant de vertueux prêtres à deux diocèses, et de saintes religieuses au monde chrétien.

(V. le journal *l'Ami de la Religion*, du 20 mars 1835.)

BAULOT (IZAAC), né à La Rochelle, en 1657, fit ses études dans sa ville natale, et sous l'habile direction de son père. Toute sa vie, il aima les lettres et les sciences, et se montra empressé à communiquer aux savants les précieux recueils qu'il avait amassés dans ses longs voyages, et surtout les trésors de sa riche et vaste bibliothèque.

Il écrivit des *Remarques* sur l'ouvrage du P. Charles Plumier, de Marseille, intitulé : *l'Art de tourner* (1), qui satisfirent l'auteur (2), à qui Baulot demanda ensuite des renseignements sur l'organe de l'ouïe chez la grande tortue; preuve que l'érudit Rochelais consacrait aussi ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle.

Après avoir noblement vécu pour Dieu, pour ses amis et pour lui-même, Baulot passa à une meilleure vie, le 24 novembre 1712, ainsi que nous l'apprend Elie Richard, son ami, qui composa son épitaphe. (3)

BEAUCHAMPS (CHARLES-GRÉGOIRE, marquis de) (4), né vers 1737, dans la commune de Varaize, fut député, par la noblesse de Saint-Jean-d'Angély, aux états généraux de 1789. Il s'y fit remarquer par son dévouement à la constitution et au roi de France. Dans sa jeunesse, le marquis de Beauchamps avait embrassé le parti des armes. Il assistait, le 5 septembre 1757, en qualité de cornette au régiment d'Es-

cars-cavalerie, à la fâcheuse affaire de Rosbach, où commandait le prince de Soubise, qui fut battu par Frédéric II, roi de Prusse. Les quatre blessures qu'il y reçut ne l'empêchèrent point de rapporter son étendard. Il émigra, et prit du service à l'armée des princes. Après le licenciement de l'armée royaliste, M. de Beauchamps se rendit dans le pays de Liège, où il possédait des terres du chef de sa femme. Il donna asile à plusieurs Français exilés, et se rendit caution pour nourrir ceux qu'il ne pouvait recevoir chez lui. Ses biens furent confisqués, en France et dans le cercle de Westphalie, à l'arrivée des armées françaises, en 1794. Rentré en France, sous l'empire, M. de Beauchamps « supporta avec courage et résignation, dit M. H. Filleau (5), la perte d'une fortune dont il savait faire un si noble usage. » Il mourut en 1817, avant d'avoir vu l'acte réparateur qui devait lui rendre une faible part de ce qu'il avait dépensé au service de la cause royale. * *

Cette famille a longtemps possédé le château de Bussac, sur la Charente, et elle s'était alliée, en Saintonge, aux familles Vigier, Ponthieu, Surgères de Granges, Chesnel d'Ecoyeux, Polignac, La Rochefoucauld, Pons, Isle, Chasteigner, Lessours, etc.

BEAUCORPS-PARANSAY

(HENRI-CHARLES-MARIE, comte de), né en 1774, émigra au moment de la terreur. Il était chevalier de l'ordre hospitalier de S.-Jean de Jérusalem et de l'ordre royal et militaire de S.-Louis. Après avoir été un

1. Paris, 1694, in-8°.

2. Le *Mémoire* de Baulot avait été transmis au R. P. minime, par l'intendant de La Rochelle.

3. V. *Hist. de La Rochelle*, du P. Arcère, 2^e vol., p. 422.

4. Cette ancienne maison était originaire du Poitou, et connue depuis Aimery de Beauchamps — *Aimericus de Bello-Campo* — qui vivait en 1090, et qui était un des anciens barons de Lussac-le-Château, près Montmorillon. — V. manuscrit de D. Fonteneau, à la biblioth. de Poitiers. — Une branche, établie en Angleterre, s'est illustrée sous le nom de Warwick.

5) *Hist. des fam. de l'ancien Poitou*, t. 1^{er}, p. 241.

modèle de fidélité à ses princes, de piété et de charité chrétiennes, M. de Beau-corps est décédé au château de Paransay, près Saint-Jean-d'Angély, sur la fin de juin 1850. De son mariage avec M^{lle} de la Rochejacquelein, il a laissé quatre enfants, héritiers des vertus et des nobles sentiments qui sont l'apanage des deux familles. (1)

Cette ancienne maison était originaire de la Bretagne; elle ne s'établit en Saintonge qu'au commencement du XVII^e siècle. Antoine de Beaucorps prit part, en 1621, au siège de Saint-Jean-d'Angély. Dès le XIV^e siècle, Geoffroy de Beaucorps (2) illustra sa race au combat des *Trente*. Sous la conduite du brave chevalier de Beaumanoir, 30 preux soutinrent l'honneur breton outragé par les Anglais; ils se mesurèrent, près de Ploërmel, le 27 mars 1351, contre trente gentilshommes de la Grande-Bretagne, commandés par Richard Bembro, et les contraignirent à battre en retraite (3). Cet héroïque fait d'armes est constaté par un obélisque, en marbre blanc, élevé, entre Ploërmel et Josselin, sur le lieu même du combat.

BEAUHARNAIS (FRANÇOIS IV, marquis de La Ferté), baron de Beauville, chef d'escadre des armées navales de sa majesté en 1761, chevalier de S.-Louis, naquit à La Rochelle, le 8 février 1714 (4).

1. V. *Mémorial de l'Ouest*, journal de Saintes, 2 juillet 1850.

2. Un des ancêtres, au douzième degré, du comte de Beaucorps-Paransay. — V. *Nobiliaire de Saint-Allais*.

3. V. le poème sur le combat des *Trente*, par Buchon, contenant 500 vers, et qui cite les noms des combattants et toutes les passes d'armes de la journée. — V. aussi *Chron. de Froissart*.

4. Son père, Charles de Beauharnais, chev. seign. de Beaumont et de Ville-Chauve, capitaine des vaisseaux du roi, était venu habiter La Ro-

chelle, où il épousa, le 6 septembre 1751, Marie-Anne-Henriette Pyvart de Chastullé. Il fut gouverneur de la Martinique, de la Guadeloupe et îles environnantes. Un jour, il repoussa les Anglais, qui voulaient s'emparer de la Martinique. Il fut ensuite nommé intendant de la marine à Rochefort, et fit un mémoire sur la couronne de cuivre découverte dans l'île de Ré, en 1730 (5), et attribuée au prince Eudes. Sa sœur, Jeanne de Beauharnais, épousa Michel Begon, fils du célèbre Begon, intendant à Rochefort et à La Rochelle.

BEAUHARNAIS (CLAUDE de), comte des Roches-Baritaud, frère du précédent, naquit à Rochefort, le 16 janvier 1717. Il était capitaine de vaisseau, et commandait la *Bellone*, lorsqu'il soutint un combat meurtrier, de cinq heures, contre les Anglais. Il déploya, dans cette circonstance, un sang-froid et un courage remarquables. Il fut nommé chef d'escadre et chevalier de Saint-Louis. Au mois de juin 1759, des lettres patentes du roi érigèrent en comté la châtellenie des Roches-Baritaud, en considération des services rendus à l'Etat par Claude de Beauharnais et ses ancêtres. Il avait épousé, le 1^{er} mars 1753, Marie-Anne-Françoise Mouchard de Chaban, plus connue sous le nom de comtesse Fanny de Beauharnais, dont le nom suit.

BEAUHARNAIS (FANNY, Comtesse de), née Marie-Anne-Françoise Mouchard

de La Rochelle, où il épousa, le 11 mai 1713, Renée Hardouineau, fille de Pierre Hardouineau, écuyer, receveur-général des domaines et bois de La Rochelle, et de Renée le Pays-de-Bourjolly.

(V. *Saint-Allais*. — *Nobil.*)

5. V. *Hist. de La Rochelle*, du P. Arcère, t. 1^{er}, p. 60.

de Chaban (1), à Croix-Chapeau, près La Rochelle, en 1738. Elle épousa, le 1^{er} mars 1753, Claude de Beauharnais, mentionné plus haut. Ce mariage eut des suites peu satisfaisantes, puisque Madame de Beauharnais se sépara d'avec son mari et se retira au couvent des *Visitandines*, à Paris. En 1788, elle fit un voyage artistique en Italie. De retour à Paris, et connue dans le monde savant sous le nom de comtesse Fanny de Bauharnais, elle ouvrit, dans sa maison, un cercle où étaient reçues les illustrations de l'époque. Buffon, qui en faisait partie, nommait la comtesse Fanny sa *filie chérie*. Cette dame fut en correspondance suivie avec Frédéric, roi de Prusse, Voltaire, J.-J. Rousseau, etc. Elle mourut à Paris en 1813, et laissa à la république des lettres quelques productions légères en vers et en prose : 1^o *Poésies fugitives et prose sans conséquence*, 1772, 2 vol. in-8^o. — *L'Île de la félicité*, ou *Anaxis et Théone*, poème philosophique en 3 chants. — *Épître aux femmes*, in-12.

BEAUHARNAIS (FRANÇOIS V, marquis de) (2), fils de François IV, naquit à La Rochelle, le 12 août 1756. Il était fils de l'ancien intendant de la marine à Rochefort (3), et fut nommé lieutenant-gé-

1 Son père, François-Abraham-Marie Mouchard, écuyer, était seign. de Croix-Chapeau, Lagarde, etc., et conseiller-secrétaire du roi. Sa mère était Anne-Louise Lazul.

2 Le frère de François V, vicomte Alexandre de Beauharnais, étranger au département, épousa, le 13 décembre 1779, Marie-Rose-Joséphine Tascher de la Pagerie, et se trouve l'aleu du président de la république, Louis-Napoléon Bonaparte, qui, par conséquent, a pour trisaïeule Renée Hardouineau, de La Rochelle.

3 Nous devons à cet intendant, successeur du célèbre Begon, un *Mémoire sur les moules perlières de Saint-Savinien*, 1723. Ces prétendues moules étaient des mollusques bivalves désignés, dans le pays, sous le nom de *palourdes*.

néral des armées du roi, grand'croix des ordres d'Autriche, d'Espagne et de la fidélité de Bade et de Malte, pour services rendus à l'ordre, chevalier de Saint-Louis et de la légion-d'honneur, membre de plusieurs académies. Élu, en 1789, député suppléant aux états généraux, par la ville de Paris, il combattit la proposition du vicomte de Beauharnais, son frère, père d'Eugène, tendant à enlever au roi le commandement général des armées. Il fut surnommé *le féal Beauharnais sans amendements*, parce qu'en cette circonstance, il repoussa les moyens termes de quelques députés, et s'écria : « Que l'honneur n'admettait point d'amendements. » En 1792, Beauharnais mûrit, avec MM. d'Hervilly et de Vioménil, un nouveau projet d'évasion pour la famille royale. Ce projet, rempli d'humanité et de dévouement, échoua, et Beauharnais se rendit à l'armée de Condé, où il fut nommé major-général. Dès qu'il apprit que la Convention avait décrété la mise en accusation de Louis XVI, il écrivit au président de cette assemblée pour lui démontrer l'illégalité de la procédure, et s'offrit généreusement pour défendre le roi, ou pour être un de ses otages. Ce fut un acte de dévouement courageux, accompli avec sang-froid et maturité de réflexion, dont notre patrie doit se sentir fière. Que de malheurs la Convention eût épargnés à la France, si elle eût accédé aux vœux de notre brave Rochelais ! Après le 18 brumaire, il fit remettre, par sa belle-sœur Joséphine, qui venait d'épouser le général Bonaparte, une lettre dans laquelle il engageait celui-ci, « au nom de la seule gloire qui lui restât, à rendre le sceptre aux Bourbons. » Cette note s'opposa long-

temps à sa rentrée en France. A l'époque du mariage de sa fille avec M. de la Valette (1), il lui fut pourtant accordé de revoir sa patrie. En 1805, Napoléon l'envoya comme ambassadeur en Étrurie, et puis en Espagne ; mais là, le marquis de Beauharnais, ayant pris le parti du prince des Asturies, contre le prince de la Paix, don Manuel Godoï, contrairement aux désirs de l'empereur, fut rappelé et relégué dans la Sologne, où il possédait un château. Après la restauration, il vint à Paris, et fut nommé pair de France, en 1814. Il est mort en 1828. (2)

Beauharnais nous a laissé : *Compte rendu à ses commettants* ; — *Lettres à Louis XVI* ; — *Lettre au prince de Cobourg*.

BEAUHARNAIS (CLAUDE II), comte des Roches-Baritaud, naquit à La Rochelle, le 26 septembre 1756. Il fut successivement capitaine au régiment des gardes françaises, ensuite sénateur, comte de l'empire, grand-croix de la fidélité de Bade, chevalier d'honneur de Marie-Louise, grand officier de la légion-d'honneur. Sous la restauration, il fut fait chevalier de Saint-Louis et pair de France, le 4 juin 1814. Il avait épousé, en premières noces, Claude-Françoise-Gabrielle-Adrienne de Lezay-Marnézia ; de ce mariage est née Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais, grande duchesse de Bade, encore existante.

BEAUMONT, LÉON de), né en 1655, au château de Gibaud, près Pons (3),

d'une ancienne famille de Saintonge (4), se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il fut, en 1690, sous-précepteur du duc de Bourgogne. Enveloppé ensuite dans la disgrâce du célèbre Fénelon, son oncle, il perdit son poste à la cour, le 2 juin 1698, et partagea dès lors l'exil et les travaux du grand archevêque ; il devint archidiacre de Cambrai. Ensuite il fut nommé abbé commendataire de Carénac, dans le Périgord. Il avait encore le titre de prieur de Saint-Etienne de Mortagne. En l'année 1716, Léon de Beaumont fut placé sur le siège épiscopal de Saintes, devenu vacant par la démission de messire Henri Le Pileur. Ce prélat, dit M. l'abbé Briand (5), fut le modèle de son clergé et de son peuple. Ce qui est glorieux pour la mémoire de ce prince de l'église, c'est qu'il sut prémunir, par son autorité et sa vigilance pastorale, son diocèse contre les insidieuses atteintes du jansénisme. A l'occasion d'un mandement où il démontrait à ses diocésains les erreurs de la secte, en dévoilant les calomnies de certains réfractaires, il reçut les félicitations du cardinal Paulucci, adressées de Rome au nonce de France. Bien digne, par son attachement à la foi, par la pureté de ses mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, d'avoir été mis à la tête du diocèse, Mgr. de Beaumont mourut à Saintes, le 10 octobre 1744, plein de mérites et d'années. Il lé-

Gibaud, d'Ussaud, etc., avait épousé, le 25 fev. 1655, Marie de Salignac de la Mothe-Fénelon, sœur de l'illustre archevêque de Cambrai. — Not. manuscrites du même.

(1) Cette dame est devenue célèbre, sous l'empire, par son dévouement à l'égard de son mari.

(2) Il vivait encore en 1855, d'après les notes manuscrites de M. Anatole de Bremond d'Ars.

(3) Son père, Henri de Beaumont, seign. de

(4) Renaud de Beaumont, un des ancêtres de Léon, s'établit en Saintonge, au XIII^e siècle, par suite de son mariage avec Philippe d'Ambleville, veuve Guilbert, de Didonne, près Royan.

(5) *Hist. ecclésiast. Saint.*, 5^e vol.

gua, en mourant, au séminaire de Saintes, la bibliothèque qu'il tenait de l'illustre Fénélon (1). M. de Beausset (2) dit que c'est à cet évêque que nous devons la conservation des précieux manuscrits de Fénélon.

Mgr. de Beaumont avait rassemblé plusieurs notes, dans le but d'écrire l'histoire ecclésiastique de la province de Saintonge. Ses *Mémoires* manuscrits, concernant les maisons nobles du pays (3), et notamment l'antique et illustre maison de Pons (4), étaient fort étendus. A sa mort, tous ces matériaux précieux furent dispersés; une grande partie devint la proie des flammes, lors d'un incendie survenu au château de Tonnay-Charente. Une autre partie se voit encore, dans la collection de manuscrits du *Cabinet de Clairembault*, à la bibliothèque royale. Les *Mémoires* du vénérable prélat, continués par le P. Loys, gardien des cordeliers de la ville de Saintes, concernaient l'histoire généalogique de l'ancienne famille de Bremond d'Ars, dont la bibliothèque possède encore aujourd'hui, à Saintes, quelques notes manuscrites de Mgr. de Beaumont. (5)

BEAUREGARD (PIERRE-RAPHAEL PAILLLOT de), général de division, naquit au Cormier, paroisse de Saint-Palais, de Saintes, le 12 février 1734 (6). Ayant

préféré la carrière des armes à celle de la magistrature, le jeune Beauregard obtint, grâce à ses connaissances et à son mérite personnel, un avancement très-rapide (7). Il fut successivement nommé chevalier de S.-Louis et lieutenant-colonel d'un régiment de chasseurs. Beauregard embrassa avec ardeur les idées démocratiques, dont il parut se désabuser ensuite. Son brevet de maréchal de camp fut signé par Louis XVI. Au siège de Valenciennes, il défendit avec distinction le faubourg de Marly; mais il dut céder devant les forces autrement supérieures du duc d'York. Il eut la plus grande part, le 19 avril 1793, à la prise d'Arlon, qui assura aux Français une position formidable et quantité d'approvisionnements. A la tête de la brigade des Ardennes, il passa sous le feu des assiégés et vint se rendre maître du sommet sur lequel est située la ville d'Arlon, dans laquelle il entra (8). C'est alors qu'un bataillon carré, de 1,500 Autrichiens, fut enfoncé par 400 carabiniers, secondés par l'artillerie légère du colonel Sorbier. Le général Beauregard sut garder la frontière de telle sorte, qu'il la préserva de toute invasion depuis Sedan jusqu'à Montmédy. Il ravitailla toutes les places voisines, Mézières en particulier. Nommé général de division, il prit part à un grand nombre de combats : au siège de Valenciennes, — 14 juin — à l'affaire de Wattignies, octobre 1793. Il fut soupçonné à tort, ainsi que les généraux Gratien et Chancel, d'a-

(1) Du Tems, *Clergé de France*, t. II, p. 362.

(2) *Hist. de Fénélon*.

(3) V. les 60 vol. manusc. de D. Fonteneau, déposés à la bibliothèque publique de Poitiers, et dont 18 vol. ont trait aux familles nobles, soit de la Saintonge, soit du Poitou.

(4) V. Pons. (Guillaume.

(5) *Hist. ecclésiast. Saint.*, 1^{er} vol., p. 202, et II^e vol., p. 651.

(6) Son père, Pierre Paillot, sieur de Beauregard (paroisse de Préguiillac), du Cormier, etc., était conseiller du roi en l'élection de Saintes, charge que les Paillot possédaient depuis 1610.

(7) Il avait commencé à servir en 1755, en qualité de cadet volontaire, dans le régiment de Noailles-cavalerie; fit toutes les campagnes d'Allemagne, depuis 1757 jusqu'en 1762, et s'y distingua souvent d'une manière toute particulière, comme le témoignent ses états de services.

(8) *Vict. et conq. des Franç.*, 1^{er} vol.

voir trahi la patrie, tandis que l'échec de la journée ne provenait que d'un malentendu à leur rencontre. On l'enferma dans la citadelle d'Arras, du 4 brumaire au 16 fructidor. Il écrivit, de sa prison, plusieurs mémoires expliquant et justifiant sa conduite, et qu'il appuya sur de nombreuses preuves (1). Le public accueillit favorablement ces mémoires, qui finirent par porter la conviction dans l'esprit des hommes du pouvoir. Le principal motif de justification du général Beauregard reposait sur le fait avéré, que le bataillon du Var, ayant été saisi d'une panique générale, à la suite de l'explicable défection du général D..., trois fois Beauregard le ramena en face de l'ennemi; à la quatrième tentative, aussi infructueuse, le brave officier resta seul enveloppé par l'ennemi. Le *vae victis* lui fut alors cruellement et indignement appliqué par le représentant Perrin, qui d'ailleurs avait, dit-on, à venger d'anciennes rancunes d'intérêt privé. Ainsi le général Beauregard dut être momentanément rendu responsable de l'énorme faute d'un de ses collègues (2). Après dix mois de captivité, et sur les nombreux certificats de ses frères d'armes, en particulier, des officiers et soldats des 7^e et 12^e dragons, le général Beauregard fut mis en liberté, par décret du *Comité de salut public*, du 12 fructidor an II.

Ces déboires ne décidèrent point le général à abandonner le service de la république. Il obtint le commandement d'une division de l'armée de l'Ouest, sous le géné-

ral Hoche. Il fit preuve, dans ce nouveau poste, d'une louable modération et d'un grand désir de conciliation. En l'an IV, une nouvelle cabale s'ourdit contre le brave officier. On voulut le forcer à prendre sa retraite; mais le général Hoche déjoua ces projets et, dans une lettre du 7 ventôse an IV, rendit pleine justice au général Beauregard, qui eut le commandement de la division des Sables. Bientôt il prit définitivement sa retraite, et vint couler des jours paisibles dans sa maison de campagne du Cormier, où ils s'occupa beaucoup d'agriculture. A l'époque de la formation de la société d'agriculture de Saintes, il en fut nommé président. Il avait épousé, à Versailles, en 1779, Mademoiselle de Sarps-d'Arracq (3), filleule de Louis XV et de Madame Louise de France. Le général Beauregard est mort sur sa terre du Cormier, le 30 septembre 1799, alors que le premier consul se disposait à lui donner un commandement de grande importance.

Les biographes ont confondu ce général de division avec un général de brigade de l'empire. Dans l'ouvrage intitulé : *Galerie de Versailles*, et dans le livret explicatif des tableaux du *Musée historique* de cette ville, on commet la même erreur, au sujet de la bataille de Wattignies, en disant que Beauregard est le même que cet autre général Beauregard qui fut tué en Espagne, vers 1810. Lorsque le gouvernement a fait inscrire les noms des généraux célèbres, sur l'arc de triomphe de l'Étoile, cette erreur s'est encore reproduite. (4)

(1) Il en fit imprimer un, le 10 niv. an II.

(2) Nous avons sous les yeux une attestation donnée par un bataillon au bivouac, en avant de Trèves, le 2 fructidor an II, et qui justifie complètement le général Beauregard.

(3) De ce mariage naquit une fille unique, mariée au chevalier Armand de Guitard de Rioux.

(4) Notes de M. A. de B.... d'A...

BEAUVAL, voy. **BOUCHER**.

BÉCHET (CÔME), naquit à Arvert, ou mieux à la *Sablière*, proche les Mathes, sur la fin du XVI^e siècle. Il était avocat au parlement de Paris et au siège présidial de Saintes. Il fut maire de cette ville, d'abord pendant les années 1662, 1663 et 1664 ; une seconde fois, pendant les années 1673, 1674 et 1675. Parfois, il allait respirer l'air de la patrie et s'y délasser de ses veilles. Il admirait ces montagnes de sable mouvant qu'on voit sur les côtes d'Arvert, et déplorait tout à la fois leurs ravages et ceux que les guerres de religion avaient infligés aux édifices catholiques de la contrée. Béchet demandait à l'histoire grâce en faveur de son pays, coupable d'indifférence religieuse, mais auquel l'attachait ce sentiment naturel inné dans le cœur de l'homme à l'égard des lieux qui l'ont vu naître et qui ont été témoins des jeux et des plaisirs simples de son enfance. Il chantait avec le poète latin :

*Nescio quâ natalis solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.* (1)

Qu'on peut traduire de la sorte :

O toi, charme inconnu, qui nais de la patrie,
Tu fais qu'en aucun temps mon esprit ne l'oublie!

Par la publication de *l'Usance de Saintonge, entre mer et Charente, colligée des anciens, illustrée de notes et confirmée par quantité d'enquêtes, turbes et notoriétés*, 1 vol. in-4^e, 1633, l'auteur rendit à son pays un service signalé. Il classa les dispositions éparses et souvent traditionnelles de la législation locale. Nous voyons, dans l'avertissement donné en tête de la 3^e édi-

tion de l'ouvrage, qu'aussitôt après les ordonnances de Charles VII et de Charles VIII, décidant que les coutumes des différentes provinces seraient rédigées par écrit, on se mit à l'œuvre dans la Saintonge. Il fut formé, dès lors, une certaine collection manuscrite des lois et usages en vigueur. Mais pourtant le travail resta incomplet et inachevé. Vers 1553, un avocat habile du même siège présidial, nommé de Farnoux, fit une nouvelle copie, à la main, de *l'Usance*, et l'augmenta de quelques annotations. Béchet, s'emparant de tous ces matériaux, notes manuscrites, commentaires, recueil des arrêts du siège présidial, que possédaient à peu près exclusivement les gens du palais, en forma le corps d'ouvrage qui s'imprima, pour la première fois, comme on l'a vu, en 1633. La 2^e édition de *l'Usance* parut en 1647, et bientôt après elle fut épuisée.

Encouragé par le succès de son livre, Béchet rassemblait de nouveaux matériaux pour sa troisième édition, quand la mort vint le surprendre. Ses papiers, revus par Dusault, servirent à la nouvelle publication que fit faire, en 1701, la famille de Béchet ; Bordeaux, Simon Boé, in-4^e de 424 pages. On doit encore à cet avocat : *Coutume du siège royal de Saint-Jean-d'Angély, en Saintonge, interprétée et commentée avec la conférence de l'Usance de Saintes* ; — *Traité des successions* ; — *Quelques Observations sur les mesures agraires de la Saintonge* ; Saintes, El. Bichon, 1689, in-4^e de 368 pages.

Ces coutumes et usances, ainsi classées et rédigées sur l'ordre de nos anciens rois, par une foule de juriconsultes laborieux, ne comprenaient pas moins, à l'époque de

(1) *Commentaire sur l'Usance*, p. 18, 3^e éd.

la révolution française, de 60 *coutumes* principales et de 240 *coutumes* locales, immense et effrayant dédale qui devait bientôt former la base de notre code français, beau monument d'ensemble, malgré ses nombreuses imperfections, que nous consultons aujourd'hui sans trop nous enquérir des efforts et des labeurs des âges précédents; tous ont fourni cependant leur pierre au gigantesque édifice de l'âge actuel. Il faut donc savoir gré à nos vieux jurisprudents de leurs longs et austères travaux.

BÉDOURET (MARGUERITE), voir p. 63, à la note.

BEGON (MICHEL), né en décembre 1638, d'une famille distinguée de la ville de Blois, entra dans la marine sur la recommandation du marquis de Seignelai, son parent. Il avait d'abord été président au présidial de sa ville natale, et y avait brillé par sa probité et son savoir. Il fut successivement nommé commissaire dans les ports de Brest et du Havre, puis intendant des îles françaises de l'Amérique, du Canada. En 1685, il devint intendant des galères, à Marseille; et, en l'année 1688, il fut appelé à l'intendance de Rochefort, charge qu'il exerça pendant vingt années; ensuite il passa à la généralité de La Rochelle. La ville de Rochefort, qui fut d'abord le séjour de l'intendant, dut énormément à cet homme de bien et de génie; de telle sorte qu'on ne peut écrire l'histoire de cette ville, dit le P. Théodore, de Blois, sans faire l'éloge de Begon (1). La reconnaissance publique

inscrivit ces lignes sur la tombe de l'administrateur habile et vraiment infatigable : « Il trouva une ville de bois à peine commencée, et il la laissa édifiée en pierre (2). » En relatant tous les efforts de Begon pour la salubrité des rues de Rochefort, le P. Théodore (3) ajoute : « Que les Romains mettaient de tels efforts au rang des actions illustres, et qu'ils estimaient autant un magistrat qui nettoyait les rues, qu'un consul qui défendait la ville. » C'est à cet intendant qu'est due la conservation du port, qu'à une certaine époque, il était question d'abandonner. L'année 1692 fut très-désastreuse pour la ville de Rochefort: une grande partie de ses habitants avait été moissonnée par l'épidémie qui sévissait périodiquement sur la localité. Une multitude d'enfants languissait abandonnée. Elle avait trouvé, sans doute, dans la charité populaire, un adoucissement à ces souffrances; mais ce mode, insuffisant et incertain, révéla à l'intendant qu'il y avait beaucoup à faire en faveur de ces pauvres victimes de l'insalubrité du site. Il créa donc, dans un local appartenant à la marine, et au sud du port, un hospice pour les orphelins. Cet hospice-école, conçu dans un but admirable d'humanité, devait encore fournir à l'Etat, des marins exercés, des pilotes et des constructeurs habiles. Il est triste de dire que cette pensée généreuse et féconde fut alors incomprise. Toutefois, elle se développa plus tard, et donna naissance à l'école des mousses. De son côté, M^{me} Begon, secondant les efforts de son époux, jetait, en 1693, les fonde-

(2) « *Nascentem hanc urbem ligneam invenit, lapideam reliquit.* »

(3) Hist. citée, p. 81.

(1) V. *Hist. de Rochefort*, 1735, in-4^e, p. 76.

ments, à l'autre extrémité de la ville, et près de l'hôpital, d'une maison où allaient être reçues trente orphelines de la marine de Rochefort. — V. plus bas. —

Dès l'année 1703, l'intendant avait pris des mesures sévères contre le libertinage public, et il arrêta, pour un temps, les excès de la débauche dans le corps maritime.

Ce génie vaste et créateur forma, en 1704, le projet d'amener à Rochefort les eaux de la Gère, petite rivière qui coule près de Surgères. Cette eau, limpide et potable, eût grandement suffi aux besoins des habitants. Le défaut de fonds, et peut-être de bonne volonté de la part du gouvernement, fit avorter le projet de l'intendant. Cette même année, il fit édifier l'aqueduc de la rue de *Laforêt*, qui contribua puissamment à assainir le quartier, en le débarrassant des eaux stagnantes. En 1706, quoique d'une santé faible et chancelante, — travaillé par une cruelle affection lithiasique, — il apaisa une émeute, à Rochefort, par sa seule présence; il fit arrêter les plus mutins au moyen de ceux-là même qu'il venait de ramener à leur devoir. En l'année 1709, que distingua son cruel hiver, Begon sauva Rochefort de la famine, par les sages mesures qu'il adopta au sujet des grains. Il fut constamment à même d'en fournir au peuple à des prix très-mo-dérés. Il planta d'arbres, diverses rues et places de la ville; rien n'échappa à sa vigilante sollicitude. Ce fut sur sa proposition qu'on créa, en 1694, la généralité de La Rochelle. (1)

(1) Elle fut formée des élections de La Rochelle, Saintes, Barbezieux, Saint-Jean-d'Angély, Cognac et Marennes. Ces élections comprenaient 12 subdélégations : La Rochelle, Rochefort, Marans, Rohan-Rohan ou Frontenay-l'Abattu, Saintes, Bar-

Begon cultiva les lettres (2) et les sciences, protégea et encouragea les savants. Il se complaisait particulièrement dans la lecture des livres anciens. Sa bibliothèque, composée avec goût et discernement, était ouverte à ses concitoyens (3), de même que son cabinet de médailles, de dessins, d'antiques, de coquilles et de curiosités de toute sorte rassemblées des quatre coins du monde. Il fit graver, à ses frais, des médailles représentant un grand nombre d'hommes illustres dont il possédait les portraits. Il recueillit des mémoires sur leur vie. Charles Perrault s'en aida pour son *Éloge historique des hommes illustres de France pendant le XVII^e siècle* (4). Sur la demande du gouvernement, l'intendant Begon fit dresser un travail précieux sur la situation des provinces de Saintonge et d'Aunis, sous le titre de *Mémoires sur la généralité de La Rochelle*, manuscrit in-4^o, 1698, conservé à la bibliothèque royale (5). Les premiers essais de statistique générale, dressés par toute la France, pour l'instruction du jeune duc de Bourgogne, ont été utilisés dans le grand ouvrage de Boulainvilliers (6). Cette même année 1698, l'intendant, résolu de combattre ses infirmités au moyen des eaux thermales, se dé-

bezieux, Saint-Jean-d'Angély, Cognac, Mansle, Marennes, Saint-Martin de Ré, Le Château d'Oleron.

(2) M. L. Faye rend compte, dans les *Tablettes de Rochefort* — 3 juillet 1844 — d'une relation manuscrite de Begon, sur son voyage à Bagnères.

(3) Elle se composait de près de 7,000 volumes, reliés avec soin, et portant cette patriotique suscription : *Michaëli Begon et Amicis*.

(4) 2 Vol. in-f^o, avec portr. au nat., fournis par Begon, 1700, — et format in-12, sans portr., ouvrage assez peu remarquable aujourd'hui.

(5) La biblioth. publique de Poitiers possède une copie manuscrite de ces *Mémoires*. — Note de M. L. Faye.

(6) *État de la France*, 6 vol. in-4^o.

cida à entreprendre le voyage de Bagnères. Il a laissé le récit de ce voyage dans un manuscrit de 20 pages déposé actuellement à la bibliothèque publique de Poitiers. On trouve, dans une lettre de ce manuscrit, datée du 1^{er} août 1698, et adressée à sa fille, M^{me} de la Galissonnière, le passage suivant : « Les questions que vous me faites, ma très-chère fille, sur mes infirmités, m'obligent de vous avouer que la perte que j'ai faite de madame votre mère, m'a mis dans l'état où je suis. J'ai appelé la vertu à mon secours ; mais les efforts que j'ai faits sur moi ont été inutiles, et je suis tombé dans un si grand épuisement, que je ne me connais plus moi-même... J'ai résolu d'éprouver la vertu des eaux de *Banières*, dont on m'a dit beaucoup de bien. » (1)

Begon avait une telle réputation de science, que Lauthier lui dédia son *Abrégé de la vie de Tournefort* ; le graveur Picault, les batailles d'Alexandre ; Rigord de Marseille, sa docte dissertation sur Héródote Antipas ; Nolin, sa carte de la généralité de La Rochelle ; l'abbé Du Jary, sa description de Rochefort, en vers français ; Diéteville, sa relation, en vers, d'un voyage en Acadie. C'est à l'incitation de Begon qu'on doit le travail du P. Plumier, sur les plantes d'Amérique ; aussi l'une d'elles reçut le nom du célèbre intendant, et fut appelée *Bégonia*. Chevreau de Loudun fait une mention fort honorable de Begon dans les vers suivants :

Peu de Bernin dans la sculpture ;
Parmi les médecins, on voit peu de Fagons ;

Peu de Poussin dans la peinture ,
De Mansard dans l'architecture ,
Et tous les intendants ne sont pas des Bégons.

Après avoir organisé tous les services à Rochefort ; fait, pour la salubrité de cette ville naissante, ce qui était en son pouvoir ; pourvu encore au soulagement de ceux qui souffraient, l'intendant Begon descendit glorieusement dans la tombe, le 14 mai 1710, environné des hommages de toute la population. Essentiellement religieux, plein d'une admirable modestie chrétienne, M. Begon avait demandé qu'on l'inhumât sans pompe et qu'on n'inscrivît nul éloge sur sa tombe. La reconnaissance publique s'opposa à la réalisation de ce vœu. La cérémonie fut faite avec toute la pompe convenable, par ordre du corps de ville, et l'inscription tumulaire fut composée par Lagny, de l'académie des sciences. (2)

Qui le croirait ? A l'époque de notre triste révolution, les cendres de l'intendant ne furent point épargnées. On fouilla jusque dans le tombeau de l'homme de bien. Des misérables osèrent tirer de leur capse de plomb les os de Begon et de M^{me} de la Galissonnière, sa fille. Mais la piété d'un digne ecclésiastique, l'abbé Jeudi, appelé, en 1802, à la cure de Rochefort, sauva de la destruction ces restes précieux, et les plaça dans des cercueils qui furent aussitôt descendus dans leur ancien caveau. Quand l'église de Saint-Louis eut été édifiée, en 1839, ces ossements furent déposés dans la chapelle ; un service funèbre eut lieu, avec toute la pompe convenable, le 17 novembre 1839, et lorsqu'on eut mis,

(1) Notes manuscrites de M. L. Faye, procureur de la république, à Civray.

(2) V. cette inscription dans l'*Hist. de Rochefort*, déjà citée, p. 197.

pour la troisième fois , dans la tombe , les restes de l'homme vertueux , de l'administrateur habile , du chrétien charitable , M. Bonnet de Lescure , alors maire de Rochefort , prononça l'éloge de Begon en termes qui impressionnèrent toute l'assistance. (1)

BEGON (Madame) , bien digne d'être associée à son illustre époux. Cette dame marqua son passage à Rochefort par des actes de la plus haute vertu , et , entr'autres , par la fondation de l'hôpital des orphelines de la marine ; elles y étaient admises dès l'âge de sept ans. La fondatrice choisit un point assez rapproché du grand hôpital , afin que les religieuses de Saint-Vincent , qui s'y trouvaient depuis le 18 juillet 1684 , pussent facilement veiller à tous les besoins de ses jeunes protégées , d'abord au nombre de 30. Alors l'hospice jouissait d'un simple revenu de 550 livres , que lui avait assuré l'intendant , sur des prix de maison et emplacements vendus en 1727. Un peu plus tard , M^{me} Begon , à la suite d'efforts et de sollicitations près du gouvernement , obtint du roi 2,000 livres de rente , payables par le trésorier de la marine , et 100 livres à prendre sur l'octroi. On admit dès lors , dans l'hospice , douze veuves de marins. Quelques legs pieux vinrent aussi accroître ces ressources , ce qui permit d'édifier une chapelle ; un aumônier particulier fut chargé de la desservir. Par reconnaissance de la part de l'autorité ecclésiastique , cette chapelle fut mise sous l'invocation de Saint Michel , patron de M. Begon. En 1737 et 1738 , la marine concéda à

l'hospice , le revenu de quelques terrains vendus , et d'une métairie dite *le Beligon*. En 1740 , les ressources de l'hospice s'étant encore augmentées , le nombre des orphelines fut porté à 40 et celui des veuves à 20. Un siècle plus tard , en 1842 , une pensée malheureuse fit transférer , contre l'intention des fondateurs , de M^{me} de la Galissonnière , leur fille , qui se plut à le protéger et à l'enrichir , cet hospice démembré dans un local de la ville de Saintes , jadis dépendant du séminaire diocésain , et qui , sous l'empire , avait servi d'hôpital militaire. Ce n'est que depuis quelques années seulement , et après six ans d'une injuste dérogation au but particulier de M^{me} Begon , que l'asile des orphelines vient d'être rendu à la patrie adoptive de cette noble femme.

Voici , d'après le P. Théodore , de Blois , (2) les vers qui servaient d'inscription à cet hôpital :

*Quam fulgens pietate domus ! quam sumptibus ! illic
Quæ sine matre jacet , plurima mater adest.*

Diéreville composa aussi des vers français , pour célébrer la charité chrétienne de M^{me} Begon ; ils sont insérés dans l'ouvrage du religieux capucin. (3)

BELMURE (JEAN). Ce religieux carme , né à La Rochelle , fut un célèbre prédicateur du XIV^e siècle. D'après Arcère (4), cet éloge du religieux « *Verbi divini præco facundissimus* » , ne doit s'entendre toutefois que relativement au temps où il vivait , alors que le grand art (5) d'annon-

(1) V. *Hist. de Rochefort* , par MM. Viaud et Flury , 1^{er} vol. , p. 267 et suiv.

(2) *Hist. de Rochefort* , p. 259.

(3) Ibid. , Ibid.

(4) *Hist. de La Rochelle* , 1^{er} vol.

(5) La charité surpasse les règles de l'art dans le langage pastoral ; elle agit bien autrement sur les cœurs.

cer les vérités évangéliques, n'admettait ni beaucoup de délicatesse dans les pensées, ni la pompe et la majesté du style, ni cette gradation de preuves qui ne s'arrête qu'à la conviction. Mais ce qui rehaussait avantageusement, chez le père Belhure, les qualités oratoires qu'il possédait, c'était le bon exemple que donnait au monde cet orateur chrétien, vraie persuasion du sentiment qui l'emporte de beaucoup sur les raisonnements les plus parfaits. Belhure fut nommé provincial au chapitre de Poitiers, en 1393. Il tint, en 1398, un chapitre à Ploërmel, et il mourut en 1400.

Ce religieux carme nous a laissé une suite de *Sermons pour le Carême*, et un ouvrage sur le *Maître des sentences*, en quatre livres.

BELLEVILLE (FRANÇOIS de), issu d'une très-bonne maison du Poitou, établie en Saintonge (1), suivit d'abord le parti du prince de Condé, qu'il abandonna ensuite pour se ranger du côté du roi (2). Il était chambellan du duc d'Anjou, qui fut appelé, en 1573, au trône de Pologne. Belleville fut chargé, cette même année, de porter au roi la capitulation de la ville de La Rochelle. Le 10 juillet, il apporta cette capitulation, revêtue de toutes les formalités. La paix fut aussitôt proclamée dans la ville et dans le camp. La Popelinière mentionne la réputation de vertu du sire de Belleville (3).

BELTREMIEUX, né à La Rochelle,

(1) Arcère, *hist. de La Rochelle*, t. 1^{er}, p. 323, à la note.

(2) A cette occasion, les *Réformés* lui donnèrent le sobriquet de *Guille-Bedouin*, qui, en langage poitevin, signifiait déserteur.

(3) *Hist. de France*, liv. VIII, p. 325.

en 1746, était chanoine à Amiens, lorsqu'il fut arrêté pour refus de prestation de serment à la constitution civile du clergé, et déporté à Rochefort. Ce confesseur de la foi mourut en 1794 (4). Il fut inhumé dans l'île d'Aix, qu'un chartreux, avant d'y être enterré lui-même, nommait l'ILE DES SAINTS, à cause du grand nombre de martyrs dont elle reçut les restes, — 250, d'après le travail manuscrit de M. l'abbé Marette.

A ce sujet, nous nous plaisons à citer ces lignes, de M. de la Biche de Reignefort, (5), exhalant le parfum de cette foi vive des premiers siècles de l'église : « Qui peut dire de combien de généreux confesseurs de la foi cette île d'Aix, si resserrée dans son enceinte, recèle les précieux ossements? O terre trop fortunée ! heureuse île des saints ! les honorables dépôts que tu renfermes en si grand nombre t'assurent, à jamais, une célébrité que tu ne pouvais attendre ni de ton étendue, ni de la fertilité de ton sol !... *Et tu terra... nequiquam minima es.* — Au grand jour de la résurrection, il se lèvera de ton sein, pour la vie éternelle, un plus grand nombre de morts inscrits au livre de vie, que du sein des plus vastes contrées. »

(4) Extr. de la liste manuscrite des ecclésiast. franç. morts dans la déportation révolutionnaire à Rochefort, en 1794 et 1795, avec une carte, à la plume, des lieux de déportation, dressée le 9 octobre 1843, par M. l'abbé F. X. Marette, curé de l'île d'Aix, et dont nous devons la communication à l'obligeance de monseigneur l'évêque du diocèse.

(5) *Relation très-détaillée de ce qu'ont souffert, pour la religion, les prêtres, etc., détenus, en 1794 et 1795, en rade de l'île d'Aix*, 2^e éd., in-8° de 200 p. ; Paris, Leclerc, 1801 ; — V. aussi le *Martyrol du clergé français pendant la révolution*, in-48 de 432 p., à Paris, chez Pillet, rue des grands Augustins, 1840. — *Anonym.* —

BELTRÉMIEUX (EMILE), né à La Rochelle, le 14 janvier 1819, se livra à l'étude de la médecine, dont il abandonna ensuite la pratique pour se vouer à la culture des lettres. Il a d'abord publié, dans le *National*, beaucoup d'articles qui n'ont jamais été réunis dans un corps d'ouvrage. En 1845, il fonda, à La Rochelle, un journal, sous le titre de : *Revue organique des départements de l'Ouest* ; un seul volume, dû en grande partie à Beltrémieux, parut cette même année. La collection des *Cent Traités pour l'instruction du peuple*, publiée à Paris, doit à cet écrivain une petite *Histoire de France*. A sa mort, arrivée en janvier 1848, Beltrémieux a légué, à la *Société des sciences naturelles* de La Rochelle, ses manuscrits, qui offrent quelque intérêt. M. Sauvé, secrétaire de cette société, a publié une courte notice sur ce jeune littérateur, sitôt enlevé à sa famille et à ses amis. (1)

BERÇOIS, voy. **VERSOIS**.

BERNARD I^{er}. Ce prieur, de l'abbaye de Sablonceaux, fut enlevé au calme de sa solitude, vers l'an 1141, pour être placé sur le siège épiscopal de Saintes.

Dès la première année de son épiscopat, il fut fondé un hôpital, ou *Maladrerie*, sur la rive droite de la Charente, et au lieu même qui porte encore aujourd'hui le nom de l'*Hôpital* (2). En 1148, on édifia l'abbaye de Notre Dame de la Frénade, près Cognac ; à La Rochelle fut bâtie l'église de Saint-Barthélemy ; à peu près dans le même temps, le monastère de Font-Douce, près Saintes. — V. Aliénor. —

(1) Extr. des Notes manusc. de M. Delayant.

(2) V. Aliénor.

Cet évêque rendit justice aux dames de l'abbaye royale de Saintes, en soumettant à un digne arbitrage la question de propriété d'une rente due à cette abbaye dans l'île d'Oleron, et dont le paiement ultérieur fut consacré par la sentence arbitrale. Il fut appelé, avec les évêques d'Angoulême, de Périgueux et de Poitiers, à élire l'archevêque métropolitain de Bordeaux, pour la nomination duquel le chapitre de Bordeaux ne pouvait s'entendre, placé qu'il était, d'ailleurs, sous l'influence trop immédiate du duc d'Aquitaine, qui avait déjà fait choix d'un sujet.

Le pieux évêque Bernard, dont l'administration pleine de sagesse avait duré plus de 20 années, et pendant laquelle beaucoup de monuments religieux du diocèse avaient été, grâce à son zèle, édifiés (3) ou restaurés avec soin, mourut à Saintes, suivant l'appréciation de M. l'abbé Briand (4), qui suit D. Martène, vers l'an 1167.

BERNARD (ADRIEN-ANTOINE) présida avec talent le tribunal de la ville de Saintes, sa patrie. Il fut d'abord nommé député à l'assemblée législative, puis, le 2 septembre 1792, représentant du peuple, par le département de la Charente-Inférieure. Il y vota la mort de Louis XVI, en ajoutant ces paroles tristement remarquables : « Comme je ne crois pas que la conservation d'un ex-roi soit propre à faire oublier la royauté ; comme je suis intimement convaincu que le plus grand service à rendre au genre humain, c'est

(3) Nous avons de fortes raisons de croire que le beau portail roman, et une grande partie de la nef de l'église de Saint-Fort-sur-Gironde, furent bâtis sous ce digne prélat.

(4) *Hist. de l'égl. Sant.*, t. 1^{er}, p. 512.

» de délivrer la terre des monstres qui la dévorent, je vote pour la mort du tyran dans le plus bref délai. »

Bernard, qui venait de substituer à ses noms de baptême celui de *Pioche*, extrait du calendrier républicain de Saint-Romme, remplit une mission révolutionnaire dans les départements de la Côte-d'Or et de la Charente-Inférieure. Il fut élu secrétaire de la Convention. Nommé ensuite président de cette assemblée, il répondit aux Jacobins, qui se plaignaient qu'on emprisonnait les patriotes et qu'on relâchait les aristocrates : « La Convention, qui a vaincu toutes les factions, ne sera point arrêtée par les clameurs des aristocrates impudents; elle saura maintenir le gouvernement révolutionnaire; elle reçoit avec plaisir les réclamations des patriotes opprimés. »

Son parti ayant été renversé, Bernard fut décrété d'arrestation, le 28 mai 1795, et ne dut sa liberté qu'à l'amnistie du 26 octobre 1796. Il s'établit à Saintes, dans une partie de la maison des Dames Carmélites, achetée par lui de la nation, et il planta, cette même année 1796, au couchant et au nord du jardin, une allée d'ormes et de sycomores qui porte encore son nom.

Sous l'empire, il fut nommé juge. Retiré quelque temps en Belgique, lors des événements de 1814, il y fit paraître un journal, intitulé *le Surveillant*, et un livre sur l'instruction publique. A la seconde rentrée des Bourbons, Bernard, retiré à Saintes, reçut ordre de quitter la France. Pour se soustraire à l'exil, le vieux conventionnel affecta un dérangement subit de ses facultés intellectuelles; il courait la campagne sous divers déguisements, et se li-

vrait, dit-on, à des actes bizarres et extravagants. La sentence reçut néanmoins son exécution. Après avoir fait un naufrage sur les côtes des îles Canaries, Bernard parvint aux États-Unis, et y mourut, après deux années d'exil.

BERNARDEAU (GABRIEL). Cet avocat, de La Rochelle, au XVII^e siècle, qui, d'après Arcère (1), était aussi bon citoyen qu'habile jurisconsulte, a fait paraître un mémoire intitulé : *Défense de la noblesse des maires et échevins de la ville de La Rochelle*, in-4°, 1663.

BERNIER (PIERRE-FRANÇOIS), né le 19 novembre 1779, à La Rochelle, où il fit sa première éducation. Son goût décidé pour les mathématiques, et la lecture de l'ouvrage de Lalande sur l'astronomie, l'engagèrent à diriger ses études vers cette science. Formé aux calculs et aux observations astronomiques par Duc, Bernier adressa à Lalande ses premiers travaux, dont une partie fut imprimée dans la *Connaissance des temps de l'an XI*. En 1800, il se rendit à Paris dans le but d'approfondir cette science, et, vers la fin de cette même année, il fut chargé, avec Bissy, de la partie astronomique de l'expédition pour les terres Australes, commandée par le capitaine Baudin, son compatriote. Il n'imita point ses compagnons de voyage, lorsqu'ils abandonnèrent lâchement leur capitaine, et se tint constamment à ses côtés. Sa santé s'étant altérée à la suite de longs voyages, il n'en persista pas moins à suivre le cours de ses observations et de ses travaux scientifiques. En 1803, se trouvant près de l'île

(1) *Hist. de La Rochelle*, 2^e vol., p. 384.

de Timor , dans l'Archipel indien , il succomba , le 6 juin , à l'âge de 24 ans , d'épuisement et de fatigue. Ses écrits , contenant d'importantes remarques météorologiques et hydrographiques , sont déposés dans la bibliothèque de l'Institut.

Bernier a laissé encore un Vocabulaire dans le langage de Timor. On a donné son nom à un cap à l'ouest de la terre de Diémen. Il consigna , dans ses notes , des remarques sur le perfectionnement de certains instruments de marine. Il étudia , sous un ciel nouveau , le magnétisme , les aurores boréales , les éclipses , etc. , etc.

Lalande , qui , pour conserver près de lui son jeune élève , avait voulu empêcher d'abord son voyage de la Nouvelle-Hollande , a fait de notre compatriote cet éloge flatteur : « Bernier avait une philosophie et des principes qui ne sont ordinairement que le fruit de l'âge et d'une longue suite de réflexions ; il voulait que son âme parût comme au travers d'un cristal ; c'était son expression , c'était son caractère : bon fils , bon frère , bon ami , bon citoyen , il avait toutes les vertus de l'humanité , et tous ceux qui l'ont vu de près l'admiraient et le chérissaient. Si sa mort est une perte pour l'astronomie , c'en est une aussi pour l'espèce humaine , où il y a si peu d'individus de cette perfection. »

BERNON (JEAN) , fils de Nicolas Bernon (1) et de Jeanne de Mauléon , licencié-

(1) Cette famille , de riches négociants , jouit d'une grande renommée à La Rochelle. Elle tirait son nom d'une terre de la Bourgogne. De bonne heure , elle embrassa l'hérésie de Calvin. — V. *Dictionnaire hist. et généalog. des fam. de l'anc. Poitou* , par M. H. Filleau , 1^{er} vol. , p. 312. — En 1529 , elle avait donné 800 livres pour la rançon de François I^{er}. En 1589 , elle fit parvenir à

des-lois , fut maire de La Rochelle en 1398. Ce fut de son temps que s'acheva la tour de Moreilles , nommée depuis des Récollets. Sur une pierre de cette tour se lisaient ces mots : *Sous la mairie de Jehan Bernon , Ec. (écuyer) , fut finie cette tour — 1398.* Bernon épousa , en 1399 , Jeanne Trongure , d'une famille patricienne de La Rochelle.

BERNON (JEAN-THOMAS) , fils des précédents , né à La Rochelle , épousa , en 1435 , demoiselle Marie Marais ; il avait acquis les terres et fief des Arbuissans , du Buisseau , etc.

On regarde que ce fut lui qui fonda , près Pouzauges , le petit château de *la Bernonnière* , inscrit sur la carte de Cassini , bien que détruit depuis longues années ; et dans l'île de Ré , une autre gentilhommière dite *Bernonville*. Il fut le père de Jean Bernon , qui suivit Charles VII dans ses campagnes d'Italie.

BERNON (ALEXANDRE) , petit-fils de Jean , né à La Rochelle ; transporté à Lyon , après la bataille de Pavie , y mourut , en 1524 , des suites des blessures reçues en défendant François I^{er}. Il fut enterré , au gré de son testament , en la chapelle de l'abbaye de Cluni , dans laquelle plusieurs de ses parents avaient fait profession monastique. On y voyait son effigie , revêtue d'un manteau noir semé de lions d'or , ayant au-dessous l'épithaphe suivante :

Henri IV , par l'entremise de Duplessis-Mornay , 300 livres , pour lui aider à soutenir la guerre et conquérir son royaume. Sa généalogie fut dressée par Joseph Crassous , notaire , et imprimée à La Rochelle , en 1782.

La famille des Bernon , de Salins , n'est qu'une branche de celle de La Rochelle.

L'Aquitaine m' donna la vie ,
La guerre conduisit mon sort
Jusqu'au temps que , devant Pavie ,
En combattant , j' trouvai la mort.
Passant , qui verras cette image ,
Apprends , et te souviens de moi ,
Qu'en cinquante-cinq de mon âge
Je finis auprès de mon roi. (1)

BERNON (JEAN) , fils de Pierre et de Françoise Gessard , épousa Perrette Annonay. Il était à la tête de la garde bourgeoise de La Rochelle , lorsque le prince de Condé la passait en revue , en 1577. Bernon lui en ayant offert le commandement , le prince répondit qu'il voulait être reçu auparavant bourgeois de la ville. (*Mém. d'A. Harbot et Hist. de la Popelinière.*)

BERNON (ALEXANDRE) , écuyer , baron de l'Isleau , né à La Rochelle , le 16 mai 1651 , fils de Gabriel Bernon et d'Esther l'Isleau , fut d'abord garde-marine ; il parvint au grade de lieutenant de vaisseau , en 1672 , et eut le commandement de la frégate la *Solide*. Par brevet du 12 mars 1688 , il obtint une pension de 600 livres. Le 10 novembre de la même année , le gouvernement le chargea d'une mission secrète en Angleterre. Le 22 octobre 1694 , il fut nommé commandant de la frégate l'*Amable* , et monta successivement les vaisseaux l'*Aureux* — 12 février 1696 , — le *Sépia* — même année , — et le *Saint-Esprit* — 22 décembre 1702. — Le 1^{er} janvier 1703 , il fut vice capitaine de vaisseau , et eut le commandement de vaisseau de ligne le *Bourbon* — 3 mars 1703. — Le 30

mars 1706 , il monta la frégate la *Gaillarde* , avec une commission secrète.

Louis-Alexandre de Bourbon , grand-amiral de France , avait conçu une grande estime pour le capitaine Bernon , ainsi que le témoignent plusieurs lettres du prince. Un jour , Bernon reçut du grand-amiral l'avis suivant :

« Mon cher baron , ayant signalé au roi et à ses ministres vos éminents services , et par l'intérêt particulier que je vous porte , vous venez d'être inscrit sur la liste des capitaines de vaisseau auxquels S. M. vient d'accorder une pension de 4,000 livres.

» Paris , 10 novembre 1712.

» L. A. DE BOURBON. »

Quelques jours après , le capitaine reçut , avec le brevet de la pension , celui de chevalier de Saint-Louis.

Le 11 mai 1725 , Alexandre de Bernon obtint un nouveau brevet de pension de 1,800 livres , avec le grade honorifique de chef d'escadre. Il mourut à Rochefort , le 26 février 1736 , âgé de plus de 75 ans , et après 64 années de services. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Louis , où , avant la révolution , on voyait sa pierre tumulaire.

BERNON (CHARLES) , écuyer , seigneur de l'Isleau , naquit à La Rochelle , le 8 juin 1704. Il suivit la même carrière que son père , et fut nommé garde-marine au port de Rochefort , le 4 novembre 1715. Il fit quelques campagnes , dont la plus remarquable fut sa station , avec le navire la *Pompeur* , sur les côtes de Provence , lors de la peste qui désolait cette province , en 1720. Fait lieutenant de vaisseau , par brevet du 4 novembre 1731 , il monta , en 1734 , le vaisseau de ligne le *Bloux* , com-

1. Cette notice est prise par tirage à chance de nos archives , et à peu près complétée de nos jours.

mandé par le chevalier de Forant. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis en 1741. Ayant eu une forte altercation avec M. de Barantin, intendant de l'Aunis, il dut à la protection de quelqu'un de ses parents de ne pas être enfermé à la Bastille. Il mourut le 2 décembre 1742, dans la citadelle de l'île de Ré. Avant la révolution, son tombeau se voyait dans l'église paroissiale de Saint-Martin de Ré.

BERNON (PIERRE), seigneur des Grolières, Fief-Brun, Menu-fief, fils puîné de Benjamin de Bernon et de Marie Guillemain, naquit à La Rochelle en 1610. Il servit dans les troupes provinciales et fut colonel commandant les milices de Saintonge et d'Aunis. Le 1^{er} octobre 1682, il abjura le protestantisme, dans l'église de la Jarrie, en présence de Pierre de Bernon, son fils aîné, âgé de 32 ans. Il mourut le 5 juin 1685, et fut inhumé dans l'église de la Jarrie.

BERTON ou **BRETON**, voy. **LE-BERTON**.

BETHENCOURT (JEAN de). Ce marin gentilhomme, issu d'une ancienne famille de Normandie, vint se fixer à La Rochelle, vers la fin du XIV^e siècle. Nous le mentionnons ici, parce qu'à sa vie se rattache un fait politique de la plus haute importance, et qui fut préparé sur un point du département par ce génie remuant et aventureux.

Au commencement du XV^e siècle, deux navires étaient armés et équipés à La Rochelle, aux frais de Bethencourt; ils prirent mer le 1^{er} mai 1402. On sut bientôt qu'ils allaient bravement explorer l'Atlan-

tique (1). Peu après, l'équipage rochelais s'établissait aux Canaries, qui portaient alors le nom d'*Iles Fortunées*, et qui jusques-là n'avaient été fréquentées que par des pirates ou des négociants espagnols. Bethencourt disposa le roi de ces îles à recevoir la grâce du baptême; il obtint ensuite, pour ces contrées à demi-sauvages et en bonne voie de conversion, un évêque de la cour de Rome. Plus tard, l'aventureux capitaine fut proclamé souverain de tout l'Archipel, dont il fit la conquête, à l'aide des secours d'Henri III d'Arragon. Après quelques années, le désir de revoir sa patrie le fit renoncer à un couronne. Il se démit du pouvoir en faveur d'un de ses neveux. En 1406, Bethencourt quitta les Canaries, où il avait établi la législation française, particulièrement calquée sur la coutume de Normandie. Il mourut dans sa province natale, en 1425.

Les embarras du gouvernement ne lui permirent point alors de tirer profit de cette belle conquête. Dans le même siècle, Christophe Colomb rencontrait Cuba, et Améric Vespuce débarquait sur les continents du Nouveau-Monde, auxquels il donnait son nom.

La Saintonge joua donc, par sa marine, un rôle actif dans ces grandes conquêtes de l'Ancien Monde sur le Nouveau; ressource temporaire, si l'on veut, de notre commerce maritime et de nos chantiers de construction; soutien, factice peut-être, de la marine de l'État, car aujourd'hui

(1) Jusqu'alors les navigateurs santon, après avoir côtoyé le littoral de France, d'Espagne et de Portugal, ne s'aventuraient que dans les eaux de la Méditerranée.

nous marchons vers une situation nouvelle. Chaque peuple, visant à son émancipation particulière, tend à vivre désormais de sa propre vie. Sous ce nouvel ordre de choses, que deviendront les colonies ? La réponse semble facile : avec un commerce universel de libre-échange des produits si variés de la terre, chaque nation admettra réciproquement, dans ses ports, celles qui l'admettront dans les leurs. La liberté et l'indépendance seront inscrites sur les drapeaux des différentes nations.

BERTHUS (JEAN de), écuyer, seigneur de l'Anglade, conseiller du roi, vice-sénéchal de Saintonge, etc. (1)

Nous croyons devoir accorder à ce personnage une place parmi les hommes de notre province que leur mérite a distingués. Si les faits éclatants, les traits de courage ne sont point oubliés du biographe, l'esprit constant de justice, d'impartialité, et la capacité du magistrat intègre, doivent être également offerts par l'histoire à la vénération de la postérité.

Jean de Berthus, connu sous le nom de l'Anglade, rendit des services incontestables à son pays pendant quarante années. Créé vice-sénéchal de Saintonge, par édit du 18 février 1677, il exerça cette charge importante jusqu'à l'année 1717, époque à laquelle il la transmit à son fils, Blaise de Berthus. Pendant ce long espace de temps, l'Anglade sut se concilier l'estime de tous les habitants de la province. Il servit en qualité de prévôt à la suite des troupes

campées sur l'Adour, et gagna l'amitié particulière du marquis de Boufflers, commandant en chef dans la Guyenne, le Béarn et la Navarre, comme le prouve une attestation des plus flatteuses que ce général donna à Jean de Berthus, au camp de Tarsac, le 29 juillet 1686. Près de finir sa longue et honorable carrière, l'Anglade reçut, du roi Louis XV et du régent, des lettres qui lui conféraient le droit aux mêmes honneurs qu'il avait eus pendant l'exercice de la charge de vice-sénéchal. C'était, disent ces lettres, datées du 22 décembre 1717, une juste récompense de sa haute probité et de son zèle pour le service du roi et les intérêts de ses concitoyens.

Blaise de Berthus, fils de Jean, succéda à son père dans la charge de vice-sénéchal de Saintonge. Il avait d'abord servi en qualité de mousquetaire. Il mourut en 1748, après 31 ans passés dans l'exercice de sa charge, qu'il légua également à son fils, Louis-Georges de Berthus.

Ce dernier personnage s'était montré avec distinction dans la carrière militaire : il avait fait les campagnes de Courtray et de Fontenoy ; à cette dernière affaire, il se signala par son courage, ce qui lui valut d'être nommé cornette de cavalerie sur le champ de bataille, par le duc de Penthièvre, colonel de son régiment. Il n'avait alors que 16 ans. Louis-Georges de Berthus devint successivement lieutenant de maréchaussée de Saintonge, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et capitaine de cavalerie. Il est mort à Saintes, le 28 avril 1789, laissant plusieurs enfants. La famille Berthus (2) a donné en-

(1) Jean de Berthus descendait de Gilbert de Berthus, seigneur de Poussaud (paroisse de Médas), conseiller du roi en l'élection de Saintes, marié à Marie de Farnoux de la Clocheterie. Gilbert de Berthus était né vers 1580. (Regist. de l'égl. de Saint-Pierre. Archiv. domest.)

(2) Cette famille a aujourd'hui pour unique représentant M. Eugène Berthus, maire de Maron.

core, au siège présidial de Saintes et au parlement de Bordeaux, un grand nombre de magistrats et de conseillers recommandables à plusieurs titres. Le chapitre de Saintes a eu souvent des chanoines appartenant à cette honorable famille, qui posséda dans notre pays plusieurs fiefs importants et se trouva alliée aux du Bourg, aux de Farnoux, aux de Guip, aux de Cominges et aux de Bremond, etc. Ses armoiries ont été consignées dans l'Armorial de la généralité de La Rochelle, déposé à la bibliothèque nationale, à Paris.

BEY (FRANÇOIS-HENRI), né à Saint-Vivien de Saintes, le 26 février 1826, et mort le 29 décembre 1847, était l'aîné de huit enfants, et appartenait à une honorable famille d'artisans. La société archéologique de Saintes, ayant pris la détermination de faire restaurer la crypte romane de Saint Eutrope, et monseigneur l'évêque du diocèse ayant secondé de tous ses efforts cette résolution louable (1), le jeune Bey, qui sortait d'apprentissage de chez un ouvrier maçon, entreprit, en 1844, les sculptures de la crypte, sous la direction de M. l'abbé Lacurie. Seul il mena à bonne fin les travaux de sculpture d'une foule de chapiteaux et d'un autel en pierre érigé en avant du tombeau de Saint

Eutrope. Ces travaux ont duré quatre années, et ont amené en 1843, — 19 mai — la découverte du tombeau de l'évêque-martyr.

BILLAUD-VARENNES (FRANÇOIS-NICOLAS), né à La Rochelle, en 1760 (2), d'un avocat dépourvu de fortune, fut élevé dans cette ville et entra dans la congrégation de l'*Oratoire*, où se trouvait alors le père Arcère, historien remarquable. Emporté par le goût pour le théâtre, Billaud écrivit une comédie qui parut aux dames de La Rochelle une insulte grave à leur honneur. Renvoyé de la congrégation, il vint à Paris, en 1785, où il se fit recevoir avocat au parlement et où il épousa une fille naturelle du fermier-général.

Il publia, en 1789, un livre intitulé *Despotisme du ministère de France*, 3 vol. in-8°, sans nom d'auteur. Cet ouvrage, écrit dans un style emphatique, révéla un fougueux partisan de réformes sociales; mais ce livre n'eut pas tout le succès que s'en promettait l'auteur.

Billaud-Varennès fit partie du club des Jacobins et se montra un des premiers dans l'insurrection du 10 août 1792; il s'associa ensuite aux auteurs des massacres des 2 et 3 septembre, se mêla, dit-on, aux assassins, et les harangua de la sorte, d'après un biographe, au milieu de ces horribles exécutions: « Peuple! tu immoles tes plus grands ennemis, tu fais ton devoir. »

Billaud fut membre du comité de salut public et substitut du procureur de la commune de Paris. Il fut envoyé en mission ré-

et l'un des petits-fils des vice-sénéchaux de Saintonge. (Extr. text. des act. et titr. origin. possédés par M. Eugène Berthus.)

(1) Il serait à désirer que ce grand travail de restauration s'achevât sous la direction de l'habile archéologue qui l'a déjà si bien commencé. La porte latérale conduisant actuellement à cette belle crypte est un hors-d'œuvre choquant; elle devrait s'ouvrir en avant de l'entrée principale de l'église, haute et de manière à ce qu'elle fût placée, comme autrefois, en face du maître-autel. Une dépense assez limitée amènerait cet important résultat, tel que nous le comprenons du moins.

(2) 1762, d'après M. Deloyant.

volutionnaire dans les départements d'Ille-et-Vilaine, du Nord, du Pas-de-Calais et de Seine-et-Marne. La ville de Meaux ressentit en particulier les tristes effets de sa dictature terroriste.

Il fut élu, par le département de la Seine, membre de la Convention nationale, où il vota la mort du roi, demandant son exécution dans les 24 heures. Trouvant la procédure, à l'égard du malheureux prince, trop lente dans ses formes, Billaud menaça de briser le buste offensé de Brutus, qui se trouvait placé dans la salle des séances. « Cet illustre Romain, dit-il, n'a pas balancé à détruire un tyran, et la Convention ajourne la justice du peuple contre un roi ! »

L'institution du tribunal révolutionnaire fut décrétée sur la proposition de ce conventionnel. Le 1^{er} juin 1793, il proposa l'accusation des députés de la Gironde et de leurs partisans, et, le 15 juillet, il obtint leur mise en jugement.

Un décret d'accusation ayant été porté contre les ministres Clavière et Lebrun, « Il faut, dit Billaud-Varennes, que le tribunal révolutionnaire les juge, toute affaire cessante, avant huit jours; et, lorsque leurs têtes seront tombées, ainsi que celle de Marie-Antoinette, vous direz aux puissances coalisées contre nous, qu'un seul fil retient le fer suspendu sur la tête du fils du tyran, et que si elles font un pas de plus, il sera la première victime du peuple. »

Le 22 janvier, Billaud fut chargé, par le club des Jacobins, de rédiger l'acte d'accusation de tous les rois. Après avoir marché d'accord avec Robespierre, il fut un de ses dénonciateurs et contribua puis-

samment à la perte de ce véritable tyran. Accusé d'avoir provoqué l'insurrection du peuple qui éclata contre la Convention, le 1^{er} avril 1795, il fut mis en arrestation, le même jour que Collot-d'Herbois, Barrère et Vadier, et condamné, comme eux, à être déporté à la Guyane; il s'occupait, d'ion, dans son exil, à élever des perroquets.

Dans ses *Révolutions sur les causes secrètes du neuf thermidor*, Villette a fait le tableau suivant de Billaud-Varennes: « Billaud, inquiet et faux...; ayant toute la lenteur du crime qui médite et l'énergie concentrée pour le commettre, son ambition ne peut souffrir de rivaux; morne, silencieux, les regards vacillants et convulsifs, marchant comme à la dérobée; sa figure au teint pâle, froide, sinistre, montre les symptômes d'un esprit aliéné. » Billaud est mort au Port-au-Prince, en 1819.

Indépendamment de l'ouvrage déjà cité, il a laissé quelques écrits dont nous allons noter les principaux: *Le Peintre politique*, 1789, in-8°. — *Dernier coup porté aux préjugés et à la superstition*, 1789, in-8°. — *Plus de ministres ou point de grâce, avertissement donné aux patriotes français*, etc., 1790, in-8°. — *L'Acéphalocratie ou le gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous*, 1791, in-8°. — *Mes opinions politiques et morales*, 1794, in-8°. — *Question du droit des gens: les Haïtiens possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance?* in-4°, Port-au-Prince, 1818.

BINET de MARCOGNET (PIERRE-LOUIS) (1), général de brigade, né à Croix-

(1) Son bisaïeul, Nicolas Binet, sieur de Marcognet, avait été gouverneur de La Rochelle en 1689, et mourut en cette ville en 1717.

Chapeau, le 14 novembre 1765, fut élevé à l'école militaire et en sortit sous-lieutenant au 13^e régiment d'infanterie. En 1784, il fit la campagne d'Amérique et s'y distingua. Il revint en France en 1787, avec le titre de lieutenant. Il fit ensuite les campagnes d'Allemagne, et s'y éleva, de grade en grade, jusqu'à celui de général. Le 2 décembre 1800, à l'affaire de Hohenlinden, où Moreau battit les Autrichiens, Binet se couvrit de gloire à la tête de son régiment. Ses nombreuses blessures lui valurent le titre d'officier de la légion d'honneur. Binet est mort à Paris. (1)

BIRET, né au Champ-Saint-Père, arrondissement des Sables d'Olonne (Vendée), le 3 janvier 1767, vivait encore en 1828 (2). Il était juge de paix à La Rochelle sous la restauration. Biret a publié de nombreux ouvrages de droit et de procédure.

1^o *Essai en forme de commentaire sur la législation de simple police*; La Rochelle, 1810. — 2^e et 3^e éd., Paris, in-8^o.

2^o *Procédure complète et méthodique des justices de paix*, etc.; La Rochelle, 1820; 2^e éd., Paris, 1838, un gros vol. in-12. — 2^o bis. *Traité des nullités de tous genres de droit et de forme en matière civile*, 1821, 2 vol. in-8^o.

3^o *Code rural ou Analyse raisonnée des lois, décrets et ordonnances rendus en matière rurale*, 1824, in-8^o.

4^o *Traité de l'absence et de ses effets*, 1824, in-8^o.

5^o *Application au code civil des institutes et des cinquante livres du digeste*, 1824, 2 vol. in-8^o.

(1) V. *Victoires et cong. des fr.*, t. XXV.

(2) Notes manuscrites de M. Delayant.

6^o *Vocabulaire des six codes*, 1829, in-8^o.

7^o *Nouveau Manuel des justices de paix*, par Levasseur, nouvelle édition, augmentée d'un *Commentaire*, par Biret, sur la loi du 25 mai 1838.

8^o *Manuel des octrois et autres contributions indirectes*, in-18.

De plus, Biret consacra quelques-unes de ses veilles à l'étude de la littérature. Il publia, vers 1818, à La Rochelle, l'*Emile corrigé*, ou *Réfutation du système sur l'éducation*, de J.-J. Rousseau.

(V. Boutet.)

BLANC ou **BLANCUS** (GUILLAUME le). Ce célèbre avocat saintongeais s'adonna, dès son enfance, à l'étude du droit; il se fit bientôt remarquer par la rectitude de son jugement, par son équité et par sa faconde entraînante. Il vint s'établir à Bordeaux, où il brilla parmi les notabilités du barreau. Sa porte était sans cesse assiégée par ceux qui avaient de graves démêlés judiciaires. Deux circonstances mémorables mirent dans tout leur éclat l'éloquence et le patriotisme de Guillaume le Blanc. D'abord, il eut l'honneur de plaider, devant François 1^{er}, en 1542, la cause des habitants de La Rochelle, accusés de mouvements séditieux au sujet de la gabelle; ce qui n'était pourtant que le prélude des grandes agitations de l'an 1548. — V. Puymoreau. — Le Blanc, aidé de son confrère Etienne Noeau, obtint la grâce de ses nombreux clients; dans une courte allocution, aussi adroite qu'élégante, il parvint à dérider le front du prince, et fit succéder, dans son âme, la clémence à la sévérité.

Mais l'éloquence de l'avocat sain-

tongenais parut avec bien plus d'éclat, alors qu'il détourna de dessus son pays des châtimens qu'une grande révolte avait provoqués et que sollicitait la vengeance inexorable du vieux connétable Anne de Montmorency. Il ne s'agissait de rien moins que d'exterminer la race santonaise, que le connétable-courtisan représentait comme essentiellement ingouvernable. Guillaume le Blanc, alors jurat, fut donc, en 1549, député, par la ville de Bordeaux, vers le roi Henri II, pour lors à Fontainebleau (1), qui de lui-même inclinait sans doute à la clémence. L'orateur plaida la cause de ses concitoyens de manière à émouvoir tous les cœurs. La cruelle sentence de Montmorency fut écartée et le pardon accordé à la Saintonge et à la Guyenne, qui, certes, en durent le principal bienfait au célèbre avocat.

Nous avons lu avec plaisir l'éloge de notre éloquent compatriote, qui parfois s'adonnait à la culture des lettres, dans un ouvrage latin, publié à Bordeaux, en 1591, et ayant pour titre : *De illustribus Aquitanix viris libellus auctore Lurbeo, procuratore et syndico civitatis*; Bordeaux, Milange, in-18. Ce petit livre, remarquable par son objet et par la netteté de son impression, à une époque déjà reculée, porte en tête l'épigramme suivant, adressé par Lurbe, fils, à son père :

« *Inter Aquitanos procures Lurbee Vigebis,
Nec nomen Lethes obruet unda tuum.
Jam tibi partus honos manes celebrare sepultos
Clio cum tentas quid tibi fata nocent?
Ponet in obscuro cineres mors dira sepulchro,
Vivet in aeterno sed tua fama rogo.* »

P. Lurbevs, auct. fil.

(1) V. *Hist. de Bord.*, par D. Devienne, in-4°, 1771, 1^{re} partie, p. 118.

BLANCHARD (MARIE-MADELEINE-SOPHIE), née Armand. On raconte que, vers l'année 1778, le célèbre aéronaute Jean-Pierre Blanchard, inventeur du parachute, se trouvant aux Trois-Canons, près La Rochelle, y tomba malade et reçut les soins empressés de son hôtesse, M^{me} Armand, pour lors enceinte. Il se proposa comme le gendre futur de la maison, dans le cas où M^{me} Armand donnerait le jour à une fille.

Cette singulière demande en mariage, bien que prématurée, eut son effet seize ans plus tard. En 1804, après dix ans de mariage, n'espérant plus être mère, M^{me} Blanchard se décida à accompagner son mari dans ses périlleuses ascensions. Dès lors, notre jeune compatriote, associant ses études et ses goûts à ceux de son époux, devint cette intrépide voyageuse dans les régions de l'air, jusques-là si peu explorées. Cette femme audacieuse, telle qu'un sylphe, s'endormit plus d'une fois et passa la nuit dans sa légère nacelle, suspendue au-dessus de l'abîme et bercée par l'imprévoyance et le renoncement le plus complet à son existence. Tantôt elle planait dans le ciel, tantôt elle se laissait emporter par de rapides courants. Au retour de la lumière, semblable aux fabuleuses déités de l'Olympe, elle descendait gracieusement visiter le pauvre séjour des mortels. En 1805, elle s'éleva seule, en ballon, à Toulouse, et fut descendre à 17,500 toises du lieu du départ. Bientôt la chute funeste de son mari l'attacha pour quelque temps à la terre. Le 7 mars 1809, elle se trouva veuve et chargée de dettes, bien que l'aéronaute Blanchard eût fait des gains énormes. Cette malheureuse femme crut devoir chercher

pass d'existence dans son énergie et
g-froid. Pensant avec raison que des
aériennes, exécutées par une femme,
aient bien plus d'intérêt et produi-
plus de recettes, elle se décida à
de plus en plus la fortune. A Turin,
leva si haut et fut saisie par un froid
de petits glaçons se fixèrent, en
s déliées, à l'extrémité de ses doigts.
rnerin vint bientôt lutter d'audace
M^{me} Blanchard. Le 21 septembre 1817,
ridence avait semblé donner à l'in-
aéronaute un grave avertissement.
les, lors de sa 53^e ascension, elle
sur une prairie un marais planté
s, et vint y accrocher son ballon,
aba sur le côté; mais elle fut prompte-
ecourue dans sa position embarrassée.
On raconte que cette dame, si con-
lans son ballon, était saisie de ter-
rsqu'elle se voyait renfermée dans
iture.

s! son sang-froid, dans 67 ascen-
uccessives, et son fier courage, ne
rèrent pas M^{me} Blanchard d'une af-
catastrophe, peut-être même la hà-
ils. Le 6 juillet 1819, cette dame
donner au public parisien le spec-
'un feu d'artifice lancé de son aéro-
le fit donc, dans l'ancien Tivoli, une
ion nocture, à 10 heures et demie du
la nacelle était pavoisée et garnie
brillante illumination; mais une des
romaines qu'elle lançait perça sans
l'enveloppe du ballon, et enflamma
gaz hydrogène. Le feu se commu-
promptement à l'appareil, et l'infor-
voyageuse tomba, à demi brûlée,
toit d'une maison de la rue de Pro-
qu'elle enfonça. On la releva brisée

et rendant le dernier soupir (1). Ainsi mou-
rut, à peine âgée de 41 ans, cette femme
célèbre dont le cœur était étranger à ce
sentiment de frayeur et de faiblesse si or-
dinaire à son sexe, et à qui la science aéro-
statique, encore si peu avancée aujourd'hui,
fut essentiellement redevable.

La collecte faite aussitôt, sur le lieu même
de l'événement, produisit cent louis, qui
servirent à faire les frais d'inhumation de
l'infortunée voyageuse. Elle laissait 12,000
francs de rente, composant sa fortune, à
la fille d'une de ses amies, et une collection
de tableaux dont elle avait la manie.

BLANDIN (JEAN). Le nom de ce
Rochelais mérite d'être conservé. En
1568, il désapprouvait hautement les ten-
dances de La Rochelle à l'insurrection. Il
fut emprisonné et expia, dit-on, par le
poison, sa fidélité au roi. — V. *Hist. de
La Rochelle*. —

BOBE-MOREAU (JEAN-BAPTISTE).
Ce médecin célèbre, né à Poitiers, le 4
mars 1761, a terminé sa longue carrière
à Saintes, le 15 mars 1849. Il a passé
soixante-huit ans dans notre province,
et lui a rendu d'importants services
scientifiques qui méritent une mention
particulière. M. Bobe fit ses premières étu-
des dans sa ville natale, et entra, en 1781,
à l'école navale de Rochefort, comme chi-
rurgien de 3^e classe. Il fit ensuite le voyage
des Antilles, sous l'amiral de Grasse, et s'y
livra à l'étude des plantes et des animaux
propres aux colonies. A sa rentrée en
France, il fut nommé chirurgien de 2^e
classe à Rochefort, et y déploya des talents

(1) V. *Magas. univ.* . t. 1^{er}, p. 24.

incontestables ; un des premiers, il entreprit la résection de l'extrémité des os , et publia un mémoire sur ce mode d'opération. Nommé, en 1793, pharmacien en chef de l'hôpital de la marine, il succéda alors dans la chaire de botanique à M. Poché-Lafond. C'est vers cette triste époque de la révolution — 1793 — qu'il fit partie de la commission de quatre membres pris dans les sociétés populaires de Rochefort, et désignés, par Laignelot et Léquinio, pour aller procéder à l'arrestation, en l'île de Ré, du conventionnel Déchézeaux. A l'âge de 40 ans, pour s'initier avec plus de fruit à l'étude technologique des sciences naturelles, vers laquelle il dirigeait toutes ses facultés, Bobe ne balança pas de se livrer à l'étude ardue de la langue grecque. Vers ce même temps — 1801 — il publiait à Rochefort, chez Jousserant, un *Mémoire sur la vaccine*, 33 pages in-8°, que le préfet de la Charente-Inférieure, Guilleminardet, dans le but louable de populariser l'usage de la vaccine, alors si peu connu et apprécié, répandit dans toutes les mairies du département. En 1807, M. Bobe fit imprimer une notice nécrologique sur M. Clémot, père.

On lui doit encore la création de l'amphithéâtre d'anatomie de Rochefort, du cabinet d'histoire naturelle ; l'agrandissement de la bibliothèque de médecine ; la distribution intelligente du jardin des plantes. Le savant professeur analysa les eaux de la Rouillasse (V. Nic. Venette), et constata qu'elles contenaient du *carbonate de fer et des hydrochlorates de soude et de chaux*. On lui attribue l'introduction aux Antilles de l'*Artocarpus*, ou arbre à pain, qui y prospère depuis tantôt 50 an-

nées. Ses travaux hygiéniques ont contribué à l'assainissement de Rochefort.

En 1815, M. Bobe quitta le service de la marine, pour l'exercice de la médecine civile, à laquelle il a payé, presque jusqu'à sa mort, le tribut de ses lumières et de sa longue expérience. Il habitait la ville de Saintes, lorsque, jugeant sa réputation attaquée, par un discours prononcé par M. Lesson, à l'école de médecine de Rochefort, le 1^{er} février 1836, il y répondit par un mémoire publié à Saintes, en 1837, chez Hus, et intitulé : *Réfutation des imputations injurieuses faites à M. Bobe-Moreau, docteur en médecine, demeurant à Saintes, par M. Lesson, et redressement des erreurs commises par M. Lesson, dans ses différents ouvrages, comme historien, botaniste, pharmacien, pour servir principalement à l'histoire de l'école de médecine de la marine, à Rochefort.* (100 pag. in-4°). M. Lesson répondit à ce mémoire, le 10 juin 1837. (Rochefort, Goulard, in-4° de 74 pag.)

Membre de plusieurs sociétés savantes, M. Bobe mérita d'être couronné pour différents *Mémoires scientifiques* qu'il leur soumit, entr'autres pour celui relatif *aux rapports de propriétés des plantes, d'après leur classification botanique*.

« Le savant naturaliste, le médecin érudit et philosophe, l'anatomiste ingénieux, dont le scalpel avait scruté jusqu'aux fibres les plus tenues de l'organisation humaine, ne devait-il pas tout naturellement tourner ses regards vers l'auteur suprême de tant de merveilles, et lui prodiguer les trésors de son admiration et de son culte ? Il en a été

» ainsi. Sa fin a été celle du vrai chrétien abandonnant avec calme et sérénité ce monde où tout est vain et périssable : biens, honneurs, gloire et pouvoir, pour cette autre demeure que nous réservait le Dieu de Miséricorde.... » (1).

BOGGES. Au VII^e siècle, le comté de Saintonge faisait partie de l'Aquitaine, érigée en duché héréditaire par Dagobert I^{er}. En 634, ce prince concéda ce duché à Bogges, son neveu, qui en fut le premier duc. Sa veuve, connue sous le nom de S^{te} Ode, était tante de Saint Hubert ; sa fête se célèbre le 24 octobre. (2)

BOISBELAUD (AMÉLIE). Nous nous faisons un devoir de consacrer quelques lignes à la mémoire d'une jeune personne d'Ozillac, que distinguait sa piété exemplaire. Bien plus encore que la culture des arts, celle de la vertu a un empire salutaire sur la destinée des peuples. Par le développement excessif des sciences et des arts, parfois les nations s'énervent et périssent. Il n'en saurait être de même sous le culte le plus absolu des vertus chrétiennes. Cette vérité doit être facilement appréciée de nos jours.

Amélie, dont le père était avocat au parlement de Bordeaux et juge-sénéchal d'Ozillac, avait reçu du ciel de rares qualités de l'esprit et du corps. Dès sa jeunesse, elle fut éprouvée par des préférences de famille qui rendent les enfants victimes des

ridicules et coupables caprices de leurs père et mère. Ces peines, héroïquement supportées, ne firent qu'accroître les mérites de cette jeune fille. Le rang que sa famille occupait dans le monde, la délicatesse de ses traits et de ses manières, ses qualités distinguées, lui assuraient un parti avantageux ; elle renonça à tout pour suivre la vocation religieuse à laquelle l'appelait la voix intérieure de Dieu. Après bien des difficultés de la part de sa famille, Amélie entra dans la communauté de N. D. de Saintes.

Durant six années, la nouvelle religieuse fit l'admiration de ses sœurs, par son humilité et son obéissance la plus entière, comme la plus simple, aux règles de la maison.

Elle se distinguait par un attrait puissant pour l'adoration et l'amour du Sauveur au saint sacrement de l'autel.

Après une longue et douloureuse maladie, où elle couronna, par une patience et une soumission sans bornes à la volonté de Dieu, les éminentes vertus qu'elle avait si bien pratiquées durant sa vie entière, elle s'endormit dans le Seigneur, le 16 décembre 1766, âgée de 36 ans.

BOISROND (RENÉ DE SAINT-LÉGIER, chevalier, seigneur de) (3). A la fin du règne de Louis XIV, il se trouvait encore des gentilshommes qui passaient leur vie à courir les aventures de toutes sortes, et puis, dans leur vieillesse, se retiraient dans leur manoir pour écrire leurs mémoires. — Chacun voulait, à l'imitation de Montluc, Brantôme et bien d'autres, laisser à la postérité le souvenir de ses faits

(1) Extrait de l'éloge funèbre de M. Bobe-Moreau, prononcé sur sa tombe, par M. Fleury, médecin, un de ses anciens élèves.

(V. *Indépendant de la Charente-Inférieure*, du 23 mars 1849.)

(2) *Vie des Saints*, de Claude Proust, 2 vol. in-8°, Bordeaux, 1724.

(3) Art. communiqué par M. A. de B... d'A...

et gestes plus ou moins importants. Parcourir le monde en parfait chevalier était donc, à cette époque, l'unique souhait de tout jeune fils de famille. La gloire militaire, l'amour des dames et le dévouement sans bornes à la personne du roi, tel était l'attrait puissant qui enflammait l'imagination et inspirait ce besoin de *paraître*, que d'Aubigné a si finement critiqué dans ses aventures du *Baron de Fœnesté*, satire dirigée, comme on le sait, contre le duc d'Épernon.

Dans notre province, nous retrouvons ce caractère original chez René de Saint-Légier, connu sous le nom de Boisrond.

Ce gentilhomme était fils de messire René de Saint-Légier, chevalier seigneur de Boisrond, Orignac et autres lieux, et de Louise de Blois de Roussillon, femme de mérite et d'une réputation distinguée, comme il le dit lui-même dans les *Mémoires* qu'il a laissés et dont nous parlerons tout à l'heure. Cette dame avait passé ses plus belles années à la cour, auprès de la maréchale duchesse de Caumont-La-Force, sa parente; alliée encore aux maisons de Lauzun, de Biron, de Noailles, de Pons, de Cugnac et de La Rochefoucauld, M^{me} de Saint-Légier avait été à même de donner à son fils des protecteurs et des amis puissants.

René de Saint-Légier Boisrond n'était pas moins bien apparenté du côté paternel. Son aïeul s'était, sous ce même nom de Boisrond, distingué dans les guerres de religion, et d'Aubigné, dans son *Histoire universelle*, avait mentionné la mort héroïque de son ami et coreligionnaire, tué en 1585, au siège de Brouage,

en combattant avec un courage digne d'une meilleure cause.

Guillaume de Saint-Légier, sixième aïeul de René, était un gentilhomme de qualité venu du pays de Bourgogne, et qui s'était établi en Saintonge, au commencement du XV^e siècle, par son mariage avec Marguerite de Saint-Ciers-Champagne, dame de Boisrond.

Depuis cette époque, les descendants de ce Guillaume de Saint-Légier avaient toujours contracté des alliances avec les premières maisons de nos provinces, telles que celles de Barbezières-Chemerant, Curzay, Pradel, Beurlay, Le Forestier d'Orignac, Tison du Roc, Frottier-la-Messelière, Courbon-Blénac, Beaumont-Gibaut, etc.

Boisrond suivit la carrière des armes, carrière où l'appelaient naturellement sa naissance, l'exemple de ses ancêtres et son caractère hardi et entreprenant. L'agrément de sa personne, ses manières et son esprit lui valurent d'être distingué dès son entrée dans le monde et à la cour, où déjà on citait ses réparties et ses madrigaux. Il nous a conservé le huitain suivant, qu'il adressa à la duchesse de Saint-Simon, qui se trouvait alors à Blaye. Il avait soutenu que madame la duchesse de Brissac, qu'il n'avait jamais vue, ne pouvait surpasser en beauté M^{me} de Saint-Simon, sa mère. Il lui était facile de gagner le pari qu'il faisait, étant presque à la fois juge et partie. A l'arrivée de M^{me} de Brissac, M^{me} de Saint-Simon voulut, par modestie, ou peut-être bien aussi par un sentiment d'orgueil maternel, prouver à M. de Boisrond qu'il avait perdu sa gageure; elle reçut, pour réponse, les vers suivants :

Je conviens avec vous qu'on ne peut être mieux ,
Qu'elle a la bouche belle et qu'elle a de beaux yeux ,
Un jeune teint de lys où se mêlent des roses ;

Je crois qu'elle a cent choses
Capables d'émouvoir les hommes et les dieux ;
Qu'elle est belle duchesse et très-belle bergère ,
Qu'elle enchante le cœur, qu'elle plaît en tous lieux :

Mais tout cela n'efface point sa mère.

« Les vers , ajoute Boisrond , ont cela de propre , qu'on s'en ressouvient mieux que de la prose ; les miens ne se perdirent point. A quelque temps de là , on les montra à M^{me} de Brissac , en mon absence. Elle ne me les a jamais pardonnés. » — Malgré cela , M. de Boisrond n'en fut pas moins toujours admis chez elle , et c'est là qu'il fit connaissance avec le duc de Richelieu , dont il rapporte plusieurs anecdotes et bons mots.

René de Saint-Légier , pourvu d'une compagnie de cent maitres , servit au siège de Bellegarde et dans l'armée de Catalogne. Une querelle qu'il eut avec le prince d'Harcourt le força d'abandonner la carrière militaire et de se retirer dans son château d'Orignac. A peine âgé de 40 ans , il se trouva bientôt fort ennuyé de la province. Il alla à Chantilly trouver le prince de Condé , qui le connaissait depuis longtemps , et qui l'accueillit avec distinction. Il ne paraît pas néanmoins que Boisrond ait repris du service ; il revint en Saintonge , et passa son temps en visite , en parties de chasse et aventures de toutes sortes , qu'il raconte en détail et très-souvent fort spirituellement. Attaché au parti calviniste , il eut beaucoup de peine à s'en séparer , et il résista même aux pressantes exhortations de M^{me} de Maintenon , qu'il revit à Paris comme une ancienne amie. — En effet , Boisrond avait connu M^{lle} d'Au-

bigné toute enfant et lorsqu'elle était loin de prévoir une pareille grandeur ; aussi accueillait-elle toujours M. de Saint-Légier comme une personne qui connaissait la bizarrerie et l'instabilité de la fortune. Elle savait faire la différence entre ceux qui l'avaient aimée dans sa petitesse et ceux qui couraient après elle dans sa fortune.

Boisrond fait de sa protectrice un portrait fidèle , qualité que n'ont point les détails biographiques qu'il donne sur la famille et la naissance de M^{lle} d'Aubigné , qu'il dit née en Amérique et de la fille du géolier de son père.

Admis à l'hôtel d'Albret et à celui de Richelieu , M. de Boisrond avait occasion d'y voir particulièrement M^{me} Scarron. « Ce fut en ce temps-là , dit-il , que les portraits étaient à la mode , et que je fis le sien par un sonnet qui a assez couru le monde , et que je ne laisserai pas de mettre ici. »

Vous avez les yeux noirs et la bouche incarnate ,
Le teint brun , mais uni , le visage bien fait ,
Le nez de belle forme et les dents à souhait ,
La gorge bien taillée et la peau délicate.

En toutes vos façons certain brillant éclat ,
Qui sait toujours produire un merveilleux effet.
Votre corps est formé sur un moule parfait ,
De toutes parts enfin la nature vous flatte.

Vous avez l'esprit net , doux , commode , galant ,
L'air fin , l'âme sincère , et le tout excellent ;
Vous touchez tous les cœurs ou d'amour ou d'envie.

Je porte , comme un autre , un cœur et de bons yeux ;
Ce cœur est fort sensible et n'est point envieux ;
Que pourrait-il sentir pour vous , belle Silvie ?

Quand parut la révocation de l'édit de Nantes , il fallut songer , ou à s'expatrier , ou à rentrer dans le sein de l'église catholique. M. de Boisrond partit aussitôt pour Paris , après avoir écrit au marquis de

Boufflers, qui commandait en Saintonge, de ne point le considérer comme un déserteur, qu'il se rendait à la cour. Il comptait beaucoup sur la puissante protection de M^{me} de Maintenon, qui lui demanda ce qu'il souhaitait d'elle : — « Que vous voulussiez bien, madame, lui répondit-il, vous donner la peine de décider si un gentilhomme peut, avec honneur, changer sa religion à coups de bâton et les troupes chez lui. » — Déjà, en effet, un lieutenant et trente soldats avaient envahi le château d'Orignac, et M. de Boufflers dut intervenir pour les en chasser. M^{me} de Maintenon écouta favorablement les plaintes de Boisrond, et obtint du roi un délai de trois mois, pour qu'il pût étudier à loisir la religion catholique. M. des Mahis, ministre protestant, converti quelques années auparavant, et que M. de Boisrond vit à Orléans, à son retour, l'engagea fortement à abjurer l'erreur ; ce à quoi René de Saint-Légier était tout à fait disposé, mais non point M^{me} de Boisrond. « C'était, dit-il, une pilule dure à digérer pour une femme, bonne chrétienne du reste, mais huguenote à brûler, sans trop savoir pourquoi. »

M^{me} de Boisrond et sa fille se réfugièrent en Angleterre et de là à Harlem, en Hollande.

Boisrond se fit présenter au roi par le duc de Noailles. Louis XIV lui dit : « Je sais le parti que vous avez pris, monsieur, et j'en suis satisfait. » Il fit expédier au gentilhomme converti des lettres de cachet pour qu'il pût contraindre sa femme et sa fille à revenir en France. Tout fut inutile. De retour à Paris, M. de Boisrond vint faire ses révérences au roi et lui rendit compte de sa mission infructueuse. Il vit

encore à Chantilly le prince de Condé, qui le présenta à son neveu, le prince de Conti, et qui lui demanda, prématurément peut-être, s'il était franchement catholique. « Monseigneur, lui répondit Boisrond, si j'avais cru ne pouvoir faire mon salut dans la religion romaine, je crois que Dieu m'eût donné la grâce de tout souffrir plutôt que de changer. » Rentré dans ses foyers, René de Saint-Légier apprit que son second fils était passé en Hollande, où il devait prendre du service pour l'électeur de Brandebourg. Il vécut ainsi, dans son château d'Orignac, entouré de nombreux amis et s'occupant de ses *Mémoires* qui formaient deux volumes in-4°. Le premier a été malheureusement perdu ; le second, composé de 268 pages, est une copie faite sur l'original, à Paris, le 1^{er} juillet 1770. On trouve dans ce recueil, écrit avec esprit, une foule d'anecdotes concernant différents personnages de la Saintonge, avec lesquels M. de Boisrond était en relation. L'auteur emploie parfois ce style un peu trop cavalier qui était alors fort en vogue, et se ressentait malheureusement des mœurs dissolues de l'époque. Ce manuscrit appartient aujourd'hui à M. le vicomte Gustave de Saint-Légier d'Orignac, descendant, au cinquième degré, de René de Saint-Légier. M. de Boisrond mourut vers l'an 1700, laissant, entr'autres enfants, René de Saint-Légier, marié à M^{lle} Bénigne de Nossay, d'une des premières maisons du Poitou, et dont il est souvent question dans ses *Mémoires*.

BOISSEAU-DE-POUZOU, maire de Saint-Jean-d'Angély. Au sujet de la peste qui désolait cette ville, en 1605, il fit de

sages règlements qui affaiblirent les ravages du fléau.

Au nom de l'humanité, nous lui devons cette mention ou marque de reconnaissance publique. (V. Montmouton.)

BOMIER (PIERRE), conseiller et avocat au siège présidial de La Rochelle, fit partie de la commission établie dans cette ville contre le parti réformé, peu avant la révocation de l'édit de Nantes. On lui reproche l'excès de zèle et l'emportement qu'il déploya en toute rencontre contre ses adversaires politiques et religieux.

Bomier a publié : *Réponse aux deux préches faits dans le temple de La Rochelle*, les 23 et 28 mars 1658, au sujet de la communion sous les deux espèces, La Rochelle, 1656, in-8°. — *Commentaire sur l'ordonnance de M. Colbert du Terron, rendue pour l'exécution de l'ordonnance du roi du mois de novembre 1628*, La Rochelle, 1661, in-8°. — *Idem sur l'arrêt du conseil d'Etat, rendu sur l'ordonnance de M. Colbert*, La Rochelle, 1661, in-8°. — *Réponse à la lettre circulaire écrite par NN. SS. les évêques d'Aleth, de Pamiers, de Beauvais et d'Angers, au sujet du formulaire d'Alexandre VII*, La Rochelle, 1668, in-4° de 62 p. — D'après le P. Arcère, Bomier s'écarta, dans cet écrit, du respect qu'il devait au caractère des prélats français, tombés du reste dans l'erreur. L'intendant de La Rochelle reçut ordre de faire saisir les exemplaires existants de cette *Réponse*, de réprimander l'auteur, et de lui faire défendre de récidiver, sous peine de châtimement exemplaire.

Bomier est mort en 1685, âgé de 68 ans.

BON (FLORENT), poète saintongeais du XVII^e siècle. Il était professeur au col-

lége des Jésuites de Rouen, lorsqu'il fit paraître, en gardant l'anonyme, un poème au sujet de la prise de La Rochelle, par Louis XIII. Ce poème avait pour titre : *Les triomphes de Louis-le-Juste en la réduction des Rochelois et des autres rebelles de son royaume*, in-4°, Reims, 1629.

Un critique affirme qu'il y a du feu et du génie dans quelques-unes des pièces qui composent cet ouvrage ; mais que le poète ne se soutient pas toujours, et qu'il est parfois languissant et monotone.

Bon mourut à Auxerre, en 1636.

BON (MADELEINE-ÉLIZABETH de) doit être regardée, à bon droit, comme une des célébrités de la Saintonge. Elle naquit à Marennes, le 31 juillet 1768. Son père, M. Guillaume-Philippe France de Saint-Quentin, était receveur des fermes du roi en cette ville, et il devint ensuite fermier-général à Toulouse. Il jouissait de la plus haute considération, et joignait à un esprit cultivé, des manières tout à fait distinguées et une bonté parfaite qui le faisait chérir de tout ceux qui l'entouraient. M^{me} de Saint-Quentin était aussi une femme de mérite, remplie d'instruction et de talents. Sa fille fut élevée près d'elle, à Paris, et son éducation fut très-soignée. A 16 ans, on la maria à M. de Bon, qui était déjà fort âgé. Ce mariage ne fut pas heureux. Au bout d'un an, M^{me} de Bon revint à Toulouse, près de son père et de sa mère, et trouva dans l'affection de ses parents un adoucissement à ses chagrins domestiques. Elle demeura toujours avec eux. Au moment de la révolution, M. de Saint-Quentin, ayant été dénoncé et arrêté, courut les plus grands dangers ; il ne dut son salut qu'au courage

et à l'admirable dévouement de sa fille , qui se retira ensuite avec lui à Paris ; là elle prodigua à son père , et jusqu'au moment de la mort de ce dernier , les soins les plus tendres et les plus assidus. Elle consolait ce vieillard vénérable au sujet de la perte de sa fortune ; aussi la nommait-il sans cesse son Antigone chérie. M^{me} de Saint-Quentin était morte dès les premiers jours de la révolution.

Pendant que M^{me} de Bon habitait Paris, elle était en relation journalière avec tous les personnages distingués par leurs emplois ou leurs talents. Les femmes célèbres de l'époque se réunissaient aussi chez elle. Quelques-unes lui accordaient une amitié particulière , et M^{me} de Genlis l'appelait toujours *sa fille*. Douée d'une imagination vive , d'un esprit cultivé , M^{me} de Bon composa plusieurs petits romans ou nouvelles qui eurent du succès , tant à cause du style gracieux de l'auteur , que de l'intérêt réel qu'elle savait répandre dans ses écrits. — Plusieurs revues littéraires se disputèrent son concours.

M^{me} de Bon ayant éprouvé des pertes fâcheuses à la suite des événements politiques , et victime aussi de sa trop grande générosité , fut obligée de se retirer en province , pour y vivre avec plus d'économie. Elle vint , sous la restauration , habiter la petite ville de Pons , où elle avait une grande partie de sa famille , et y demeura plusieurs années. Elle passa aussi quelque temps à Angoulême , où elle laissa de précieux souvenirs. Cette dame revint enfin mourir à Pons , en 1833 , regrettée de tous ceux qui l'avaient connue.

Durant les années que M^{me} de Bon demeura dans la ville de Pons , elle continua

à écrire , mais sa santé ne lui permit plus de rien publier. Elle a laissé plusieurs manuscrits , dont le plus intéressant — sorte de journal de voyages — a été égaré ; un recueil de fables pour les enfants , et un abrégé de l'histoire de France , depuis la fondation de l'empire par Pharamond , jusqu'à Louis XVIII , à l'usage de l'enfance ; 2 vol. , le premier de 220 p. , et le second de 200 p. , avec tables et introduction.

M^{me} de Bon était petite , d'une figure agréable , très-gracieuse. D'une extrême sensibilité pour les peines d'autrui , elle s'oubliait entièrement pour s'occuper de ceux qui l'entouraient. Alors que , jeune encore , elle habitait Paris , et que son salon était le rendez-vous des hommes puissants et des savants de l'époque , elle jouissait d'une grande influence , mais dont elle ne se servit jamais que pour faire du bien. Aussi était-elle regardée comme une providence par tous ceux qui souffraient. (1)

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en transcrivant ici une lettre de M^{me} de Bon à M^{me} de Genlis , pour lui annoncer l'effet produit sur Bonaparte par la lecture du roman de M^{me} de La Vallière (2) , et la réponse de l'auteur :

« Je vous dirai , mon ange , que le consul a lu *Madame de La Vallière* , qu'il l'a lu tout d'un trait , et qu'il a pleuré !... Marné prétend que je vous envoie les larmes du premier consul , et que cela vaut mieux que des vers. Adieu , vous que j'adore , et pour qui je donnerais ma vie !

« ÉLIZABETH. »

(1) Notes communiquées par M^{lle} H. R^{...} , de Pons.

(2) Roman de M^{me} de Genlis , Paris , 1804 , in-8°.

RÉPONSE.

— « Il a pleuré ! lui ! Ciel , est-il possible ?
 Quoi ! ce héros ! il est sensible !...
 De mon pays , l'heureux libérateur ,
 Bonaparte a pleuré les maux de La Vallière ;
 Son amour , ses combats ont attendri son cœur.
 Il a pleuré ! que je suis fière !...
 Ce succès a tout réparé !
 Si désormais l'injustice et l'envie
 Veulent encor troubler ma vie ,
 Je pourrai dire : il a pleuré !... »

Madame de Bon a livré à l'impression les nombreux ouvrages dont suit la nomenclature :

Pierre de Bogis et Blanche d'Herbault , nouvelle historique , Paris , Pernier-Garnery , 1805 , in-12. — *Les Aveux de l'amitié* , Paris , Maradan , 1801 , in-12 ; 2^e éd. , 1820. — *Les douze siècles* , nouvelles françaises , Paris , Rosa , 1816 , 2 vol. — *Le Voyageur moderne* , ou *Extrait des voyages les plus récents dans les quatre parties du monde* , Paris , Eymery , 6 vol. in-8^o , 1821 — 1822.

Elle a traduit de l'anglais :

Les Étrennes à mon fils (de miss Opie) , 2 vol. in-12 , 1814. — *Les trois frères anglais* , 4 vol. in-12. — *Les Reclus de Norvège* (miss Porter) , 4 vol. in-12 , 1815. — *Le Devoir* (mistriss Roberts) , 2 vol. in-12 , 1817. — *L'Aimable enfant* , ou *Conversation d'Édouard* (miss Edgeworth) , Paris , Grandin et P. Blanchard , 2 vol. in-12 , 1820. — *Alicia de Lacy* (mistriss Wrest) , 5 vol. in-12 , 1819. — *Angelo , comte d'Albini* (Matilda) . — *Clarentine* (miss Barney) , 4 vol. in-12 , 1819. — *Le coin du feu du Pasteur* (miss Porter) , 4 vol. in-12 , 1817. — *La Dame du Lac* (Walter Scott) . — *Les Fausses Apparences*. — *Étrennes aux jeunes gens* , ou *Nouveaux*

Contes moraux , 2 vol. in-12 , 1818. — *Les Frères Hongrois* (miss Porter) , 1817. — *Les Femmes* , ou *Rien de trop* (Mathurin) , 3 vol. in-12 , 1820. — *Lettres de l'abbé Edgeworth* , confesseur de Louis XVI , Paris , Eymery , in-8^o , 1818. — *Les Sœurs jumelles* , ou *les Avantages de la Religion* (miss Sandham) , in-12 , 1812. — *Le Modèle des Femmes* (miss Edgeworth) , Paris , Galignani , 1813 , 2 vol. in-12. — *Nouvelles Irlandaises* , 2 vol. in-12 , 1819. — *Le Portrait* , ou *la jeune Orpheline* (Holford) , 1819. — *L'Ennui* , ou *Mémoire du comte de Glenthorn* (miss Edgeworth) , Paris , Galignani ; 2^e éd. , Paris , Hauteceur , 3 vol. in-12.

BONADE , voy. **BONNEAU**.

BONELS ou **BORNEIL** (JORDAN de) , troubadour saintongeais du XII^e siècle , qui composa plusieurs tensons , notamment en l'honneur de la *dame de ses pensées* , Tiberge ou Tibors de Montausier (1) , épouse du seigneur de Barbezieux et de Chalais , et veuve d'un comte d'Angoulême.

Ces poésies n'étaient pas sans valeur , et le manuscrit , en langue romane , qui mentionne notre troubadour , en fait l'éloge d'un seul mot ; il composa , dit-il : « *Mantas bonas cansos*. » Ces romances légères sont presque toutes perdues ; le temps , qui détruit bien d'autres choses , n'a épargné que quelques fragments des compositions de Bonels , qui ne peuvent donner une idée bien juste de son talent.

Voici une de ses pièces les plus connues , que Raynouard a classée dans sa collection de *Poésies originales* des troubadours :

Longa promessa m'es esmays

Tan que no tem coven ni plays

(1) V. Raynouard , *Poés. orig. des troub.* , t. V.

Ni so qu'ieu tenc no cug tener
E ges per aisso no m Biays
N de totas no m desesper
Non estarai. (1)

— Dans une province voisine de la nôtre, florissait, à la fin du XII^e siècle, un autre troubadour du nom de Borneil (Giraud), né dans les environs d'Excideuil (Périgord), que la renommée contemporaine décora du titre pompeux de *Maître des trouvères passés, présents et futurs*. Sans nous inquiéter de savoir si la postérité oublieuse a ratifié ce magnifique éloge, disons que, par son esprit, sa science et la beauté de ses inspirations, Giraud s'est acquis une grande réputation. Nous ignorons si, entre les deux troubadours, il y eût un lien de parenté que l'analogie du nom et le point rapproché qu'ils habitaient l'un et l'autre pourraient faire supposer.

BONNAIN (PIERRE - GUSTAVE), né à Saintes, en 1798, fit ses études au collège de cette ville; après avoir achevé son cours de droit, il fut reçu avocat. En 1822, il publia un *Mémoire* en faveur des dix mille habitants des communes de Mortagne, Brie, Floirac, Saint-Romain, Boutenac, Virollet, etc., etc., contre le prince Charles-Eugène de Lambesc, feld-maréchal d'Autriche. En sa qualité d'héritier des sires de Pons et de Mortagne, le prince réclamait une redevance féodale

(1) Que nous traduisons ainsi :

Longue promesse m'est chagrine!
Tant que je ne tiens point ce qui me convient, cela
ne saurait me plaire.
Je ne crois point tenir ce que je tiens,
Tant que la chose que j'ai ne me semble belle.
Je ne désespère point de tout,
Autrement je ne saurais vivre.

de deux sous tournois (2), par feu, pour l'immense étendue de landes et de prairies répandues sur ces communes. Ce *Mémoire*, de 66 pages in-4°, parut chez Jeune-Homme-Crémière, à Paris. Plusieurs, ne tenant pas assez compte peut-être de l'enthousiasme bien naturel du jeune avocat, pour une des grandes causes civiles de l'époque, ont trouvé le style de cet écrit prétentieux et déclamatoire; ils auraient voulu qu'il abondât moins en considérations philosophiques, pour laisser une plus large place aux faits (3) d'une cause visiblement gagnée dans l'opinion publique par les défenseurs, mais sur laquelle pourtant les tribunaux n'ont pas encore été appelés à prononcer d'une manière définitive. Quoi qu'il en fût, ce *Mémoire* ouvrit à son auteur la porte des honneurs administratifs. La révolution de 1830 étant venue à éclater, Bonnain, qui s'était fait connaître à Paris de quelques-uns des hommes les plus influents de l'opposition de gauche, fut nommé à une sous-préfecture.

Il abandonna, après quelques années, l'administration, et vint prendre du repos dans sa famille. Ses facultés intellectuelles et physiques s'affaiblirent graduellement et il mourut à Saintes, vers 1837.

BONNEAU (FRANÇOIS), né à Saintes, au commencement du XVI^e siècle. Cet ecclésiastique était, en 1531, membre

(2) 28 ou 30 francs de notre monnaie, dit l'auteur du *Mémoire*.

(3) Si, avant d'imprimer ses moyens de défense, l'avocat de la cause plébéienne eût consulté les actes relatifs à cette immense affaire, et qui dorment nombreux dans les études des notaires de la contrée, on peut affirmer qu'il eût rencontré de précieux documents. Groupés dans sa brochure, ils eussent formé un rempart contre lequel seraient venues se briser de droit les prétentions surannées de la féodalité.

de la société littéraire établie dans la ville de Saint-Jean-d'Angély. Il nous a laissé la traduction des Psaumes, en vers élégiaques latins, un volume in-12, Saint-Jean. La poésie de l'abbé Bonneau est faible et dépourvue du ton qui caractérise les livres bibliques. Il publia encore des *Commentaires* sur le Cantique des Cantiques, sur les Lamentations de Jérémie et sur les Épitres de Saint Paul; plus un traité intitulé : *De triumphali resurrectione Christi*. (1)

BONNEGENS DES HERMITANS (JEAN-JOSEPH de), né à Saint-Jean-d'Angély, le 24 juin 1750, était issu d'une ancienne famille de robe, qui avait fourni plusieurs lieutenants-généraux au siège de Saint-Jean. Il exerça dans cette ville la profession d'avocat, et fut nommé lieutenant-général de la sénéchaussée, en 1789. Le tiers-état le députa à l'Assemblée constituante. Il adopta, sans excès, les principes de la révolution, et vota fréquemment avec la minorité de l'assemblée restée fidèle au roi. Il fut un des commissaires chargés de surveiller l'emploi de l'argenterie, dont on avait dépouillé les églises et les communautés. Après le 18 brumaire, il devint président du tribunal civil de Saint-Jean. En 1814, Louis XVIII lui accorda des lettres de noblesse, à titre de récompense de 40 années de magistrature. De Bonnegens était instruit et s'occupait parfois de littérature. Il est mort dans sa ville natale, le 29 novembre 1817, environné de l'estime et du respect que commandaient ses vertus. (2)

(1) V. Moréry.

(2) Extr. des notes manuscrites de MM. Brilouin et d'Aussy.

BONNEMIE (de), voy. **LEBERTON**.

BONNEMORT (MARIOCHEAU de), né à La Rochelle, au commencement du XVIII^e siècle (3), est auteur d'*Eucharis*, ballet en un acte, La Rochelle, 1754, in-8°, et d'une pièce de vers à l'occasion d'un ordre du roi, envoyé au maréchal de Senneterre, pour faire enlever les inscriptions qui sont aux deux côtés de la porte de l'église des Minimes, une page in-folio. (4)

Un exemplaire de cette pièce de vers, extrêmement rare, se trouve en la possession de M. A. de Br. d'A., exemplaire d'autant plus précieux pour les bibliophiles, qu'il est rempli de variantes de la main de l'auteur. — A cette époque, une centaine de vers étaient un ouvrage qui suffisait pour placer un auteur au temple des muses, comme on disait alors.

BONNET DE LESCURE (ANTOINE), naquit à Marvejols (Lozère), le 12 décembre 1777. Son père était conseiller à la cour de Montpellier. Ce fut dans cette ville que le jeune Bonnet de Lescure fit ses premières études, interrompues bientôt par la révolution. Protégé par un de ses parents, M. Duchayla, frère du contre-amiral de ce nom, mathématicien distingué et inspecteur-général de l'université, il fut admis à l'école polytechnique presque dès sa création. C'est là qu'il connut le célèbre Poisson, avec lequel il lia une intimité étroite qui n'eut d'autre terme que sa vie. Entré à l'école le 12 janvier 1799, il en sortit le

(3) Son père, Valentin Mariocheau de Bonnemort, était lieutenant-général de La Rochelle en 1695.

(4) Notes manuscrites de M. Delayant.

4 février 1801, et fut envoyé à Dunkerque comme élève ingénieur. Le gouvernement le désigna ensuite pour le port de Rochefort. Les circonstances l'empêchèrent de s'y rendre de suite, et ce fut à Paris que le grade de sous-ingénieur de 2^e classe vint le trouver, le 13 août 1803. Les préparatifs du camp de Boulogne l'appelèrent dans cette ville, le 1^{er} octobre de la même année, et il fut attaché à l'état-major de l'amiral de Brueys. Embarqué ensuite sur une division de péniches commandée par le capitaine de frégate Thierriat de La Maison-Blanche, il obtint un certificat attestant qu'il avait pris part à tous les engagements qu'on avait eus avec l'ennemi, et que, dans le coup de vent du 2 messidor, il avait sauvé le bâtiment sur lequel il se trouvait, ainsi que tout son équipage.

Lorsqu'on eut renoncé à l'entreprise de Boulogne, Bonnet de Lescure fut de nouveau désigné pour Rochefort, et cette fois il se rendit à son poste.

En 1814, Bonnet de Lescure vit avec joie le retour des Bourbons. « Il fut de ceux à qui l'acte éclatant qui promettait une liberté sage, le gouvernement parlementaire, la décentralisation et la publicité politique, parut devoir être plus fertile en bienfaits que les entraînements de la gloire et des aventures militaires. » (1) Il le manifesta énergiquement en 1815, lors de l'apparition soudaine de Napoléon, sorti de l'île d'Elbe.

En 1816, alors qu'il était membre du conseil municipal de Rochefort, dans le but de procurer le bienfait de l'éducation à la

classe indigente, Bonnet de Lescure fonda, avec le concours de quelques amis animés du même désir de faire le bien, une école d'après la *méthode Lancastrienne*; ses vues, à cet égard, s'étendirent sur plusieurs points du département. Lui-même, pour vaincre des obstacles sérieux, mit la main à l'œuvre et devint, dans l'arsenal de Rochefort, directeur et maître de l'école, où étaient admis plus de cent élèves, tous fils de marins et d'ouvriers; c'est alors qu'il reçut les félicitations de M. Samuel Bernard, sous-préfet de l'arrondissement. Ces sortes d'écoles se propagèrent ensuite dans tous les arsenaux maritimes de France.

« Notre temps, dit M. Roy-Bry (2), n'a donc pas été le seul à s'occuper d'améliorer le sort des pauvres, les nobles esprits ont toujours fait de cette amélioration constante le sujet de leur méditation et leur premier devoir. »

M. Delmas, préfet de la Charente-Inférieure, applaudit aux efforts de M. Bonnet de Lescure, qui fut appelé peu après dans le conseil-général du département (15 avril 1818). Le collège électoral de Rochefort le nomma député, le 26 février 1824. Il prit la défense des libertés communales, touchant la question des bourses dans les collèges royaux, imposées à certaines communes par l'ordonnance du 25 décembre 1819. Dans la session de 1825, il parla pour un nouveau mode d'approvisionnement de bois dans les chantiers de la marine. Il jeta, dans son discours, des aperçus pleins de justesse sur les conditions du recrutement de l'armée de mer.

Dans les sessions de 1826 et 1827, le

(1) *Notice hist. sur la vie de A. Bonnet de Lescure*, par M. Roy-Bry. Rochefort. Loustau, p. 8.

(2) Note citée, page 11.

talent et l'importance de Bonnet de Lescure avaient évidemment grandi. Il concourut à l'ordonnance du dégrèvement des droits de navigation sur la partie maritime de la Charente, et au règlement établissant les positions respectives des salines de l'Ouest et de l'Est. Le 7 avril 1826, il parla pour un amendement au projet de loi des douanes, tendant à rabaisser le tarif des droits d'entrée sur les cotons.

Malgré son mérite, il ne fut point réélu à une autre législature. Les graves occupations et les appréciations consciencieuses de l'homme de bien conviennent peu à l'entraînement fougueux de l'esprit de parti. Bonnet de Lescure reprit le calme de sa vie ordinaire, et lorsqu'en 1829, la mairie de Rochefort lui fut offerte, il crut devoir la refuser. La révolution de 1830 l'écarta du conseil général, et, en 1831, il prit lui-même sa retraite d'ingénieur de la marine.

Nommé maire provisoire de Rochefort en 1835, il en devint le magistrat définitif deux ans après.

Il s'efforça de créer des moyens de communication sûre et prompte entre la ville de Rochefort et la rive gauche de la Charente. Le pont de Tonnay-Charente, le tunnel de Martrou, le chemin de fer, le canal du Vergeroux, furent des conceptions qui eurent toutes ses sympathies. Il cherchait à contrebalancer cette visible opposition au grand développement de Rochefort, qui se rencontre dans la ceinture rigoureuse de l'arsenal de la marine et de la ligne fortifiée de la guerre.

N'accordant pas, comme certains économistes de notre époque, une influence illimitée aux avances de capitaux, Bonnet

de Lescure prétendait que souvent les bras et l'aptitude professionnelle manquaient, à Rochefort, bien plus que les capitaux. Cette opinion lui fit accueillir avec empressement et faveur l'entreprise de l'horloger Rodanet (1), et la création d'une chambre de commerce à Rochefort. Il concourut, en 1839, à la translation des restes de Begon, et prononça à cette occasion l'éloge de l'illustre intendant. (2)

Songeant toujours à améliorer le sort des classes pauvres, par l'instruction primaire élémentaire, précédent nécessaire de toutes les professions, il pourvut à la construction de nouvelles écoles communales. Il obtint la création d'une salle d'asile et d'une caisse d'épargnes.

Privé, par la révolution de 1848, de ses fonctions de membre du conseil général du département et du conseil municipal de Rochefort, il ne parut plus que dans la *Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Rochefort*, dont il était membre actif depuis 1807, et dans la *Société de Saint Vincent de Paul*, qui le comptait parmi ses membres honoraires.

M. Bonnet de Lescure, après avoir passé 34 années à Rochefort, entouré de l'estime publique que lui avaient si bien méritée ses constants efforts pour améliorer le sort de ses concitoyens, est mort le 28 août 1849.

« Quand ses derniers moments arrivèrent, dit M. le colonel de Boissac (3), cette haute intelligence, si dévouée à la vérité,

(1) V. le rapport de M. Roy-Bry, au sujet de la fabrique d'horlog. de M. Rodanet, 1840, in-8°.

(2) V. *Hist. de Rochefort*, de MM. Viaud et Fleury.

(3) Discours lu à la *Société de Saint Vincent de Paul de Rochefort*, le 19 juillet 1850.

se tourna vers celui qui en est la source. » Bonnet de Lescure demanda et reçut les secours de la religion.

Dans le discours que cet homme de bien avait prononcé en 1822, comme président du collège électoral de Rochefort, on remarquait ces paroles, exhortations sensées, dit M. Roy-Bry (1), que nos agitations perpétuelles nous condamnent encore aujourd'hui à recevoir comme des remontrances nécessaires : « Que des principes conservateurs, que l'effroi des révolutions nouvelles nous dirigent ; attendons de la marche du temps les biens qui nous manquent encore ; conservons la paix et l'union, et bientôt nous n'aurons rien à désirer pour la félicité de notre chère patrie !... Le souffle de la discorde pourrait seul y dessécher les germes de bonheur et de gloire que le ciel y a fait éclore... »

On doit à Bonnet de Lescure : *Rapport sur l'importation du bétail étranger*, 1841, in-8° de 13 p. — *Mémoire sur les marais salans de la Seudre*, 1847, in-8° (V. *Bull. de la Société d'agricul. de Rochefort*, 1847, p. 59 à 49.)

BONPLAND, aîné, (N.... GOUJAUD), médecin à La Rochelle, mort à Périgny, le 18 février 1850.

« Au commencement du XIX^e siècle, le frère d'un savant naturaliste, M. Bonpland, aîné, faisait de généreux efforts pour populariser l'étude des plantes dans notre département. Un cours, qu'il professait à La Rochelle, réunissait de nombreux auditeurs. Dans des herborisations fréquentes, il exploitait la contrée à la tête d'une réunion de botanophiles, et signalait

de rares espèces. Enfin, par ses soins, un jardin de plantes était créé dans la ville, qui allait bientôt devenir le chef-lieu du département, et il prenait la plus grande part à la rédaction d'un catalogue intitulé : *Jardin de La Rochelle — Botanique — La Rochelle, Lhomandie*, in-12 de 62 p., sans date et sans nom d'auteur. Ce livre renferme l'énumération d'environ 1,500 végétaux classés d'après le système de Linnée. » (2)

BONSONGE (JACQUES-CHARLES-MARTIN de), fils de Charles-Henri de Bonsonge et de Judith Michel, né à Marennnes, au commencement du XVIII^e siècle, fut nommé, le 1^{er} janvier 1734, lieutenant en second au régiment de Blois ; il fut blessé le 27 mai suivant, à l'attaque de Dantzick par les Russes. Lieutenant au même régiment en 1735, il fit les campagnes de Westphalie, de Bohême et de Bavière, durant les guerres de 1741 à 1746. En 1748, il obtint le brevet d'inspecteur des bataillons de milices gardes-côtes de la province de Saintonge, avec rang de lieutenant-colonel ; le 22 juin 1757, il reçut la croix de Saint-Louis.

BONSONGE (JACQUES-CHARLES-MARTIN de), fils du précédent et de Judith Froger de la Rigaudière, né à Marennnes, le 3 août 1737, capitaine au régiment de Bresse.

Le 11 septembre 1758, il fut blessé à la jambe droite, à l'expédition de Saint-Cast, sur la côte de Bretagne, où les Anglais, qui avaient fait une descente sur

(1) Note citée, page 50.

(2) *Recherches sur la Bibliograph. botanique* du département de la Charente-Inférieure, par M. L. Faye, de Rochefort, p. 13 et 14.

ce point de la côte, furent battus par les Français, commandés par le duc d'Aiguillon. L'armée ennemie était protégée par un feu nourri de deux bombardes et de six vaisseaux et frégates embossés devant Saint-Cast ; pourtant la retraite des Anglais ne put s'opérer, ils se noyèrent presque tous dans l'embarquement et laissèrent 400 prisonniers aux mains des Français. (1)

Le 7 mai 1769, le capitaine de Bonsonge fut nommé major des gardes-côtes (2) de la capitainerie de Marennes, et obtint, en 1773, des lettres de noblesse militaire. (3)

Le portrait de ce personnage se voit chez M. Jules de Bonsonge, son petit-fils.

BONVALLET - DESBROSSES (PAUL-FRANÇOIS), était né à La Rochelle, le 6 avril 1710. Son père, Jacques Bonvallet, sieur des Brosses, était trésorier des fortifications et de la marine en cette ville. Le jeune Paul, élevé par les Oratoriens, se voua à l'état ecclésiastique, et mourut dans sa ville natale, le 12 août 1782.

Il est l'auteur des ouvrages suivants : *Fêtes de la France*, drame lyrique, pour les *Dames de l'Enfant-Jésus*, Paris, 1745, in-4° de 23 p. — Les mêmes et *Jésus naissant adoré par les bergers*, pastorale

(1) Le plan général de cette glorieuse affaire se trouve chez M. Jules de Bonsonge, à la Tenaille, près Saint-Genis.

(2) Par ordonnance du 15 mai 1758, les gardes-côtes étaient assimilées à l'infanterie française et étrangère.

(3) Suivant une pièce fournie alors au gouvernement, par Jacques-Charles de Bonsonge, sa famille comptait près d'un siècle au service de l'Etat ; elle était alliée aux Dufour, aux Michel, Froger de la Rigaudière et de l'Eguille, de Monfriad, Richier, d'Amblimont, de la Roche Longchamp, de Malartic, Fresneau, de Forant, de Queux, de Serigny, etc.

en musique, recueil de l'académie de La Rochelle, tome 1^{er}. — Nouvelle édition *Du traité de l'amour de Dieu, de Saint François de Sales*, 2 vol. in-12, 1763. (4)

BOSCAL DE RÉALS, voy. **MORNAC**.

BOUCHER-BEAUVAL (JEAN), vint à La Rochelle en 1623. et y exerça, avec intelligence, la profession de pharmacien. S'éloignant des routes tracées, et visant aux progrès de son art, ce praticien laborieux demandait à la botanique (5), à la chimie et à la minéralogie de nouveaux agents thérapeutiques. Il consigna ensuite dans des *Mémoires* le fruit de ses études.

Beauval rendit à sa patrie d'adoption, d'éminents services en différents postes. En 1636, il fut chargé, comme *enseigne* d'une compagnie de milices citoyennes, de défendre les côtes de Laleu contre une tentative de la flotte espagnole (6), forte de 18 voiles et commandée par Don Alonzo Ydiego. Le chef de milices fit si bonne contenance, sur le bord du rivage, pendant deux jours entiers, que l'ennemi n'osa point tenter un débarquement. Beauval fit encore preuve de courage et de dévouement au roi, en 1651, à l'occasion de la prise des tours de Saint-Nicolas et de la Chalne. Sur le rapport du lieutenant-général d'Estissac et du commandant de

(4) Notes manuscrites de M. Delayant.

(5) M. L. Faye — *Not. sur les progr. de l'ét. de la Bot. dans le département de la Charente-Inférieure* — estime que c'est à Beauval qu'on fut redevable de la découverte de l'*atriplex maritima* ou *angustifolia*, apporté de La Rochelle à Gaspard Baulin.

(6) Arcère, *Hist. de La Rochelle*, 2^e vol., p. 385.

Saint-Germain, le roi lui adressa une marque flatteuse de distinction. Le 9 août 1659, Louis XIV, étant à Saintes, y reçut les hommages des officiers de la milice rochelaise; Beauval porta la parole devant le souverain. Homme de science pratique et d'action, il dirigea, en 1670, sur la désignation de l'intendant Colbert du Terron, le recurement du port, qui ne finit qu'en 1672.

Ce digne citoyen a laissé au public : *Traité de la populaire colique bilieuse de Poitou*, La Rochelle, Toussaint de Gouy, 1673, in-12. D'après les remarques de Beauval, cette colique prit naissance dans le Poitou, vers 1672, et y occasionna d'énormes ravages; puis elle s'étendit dans l'Aunis, où elle ne fut pas moins terrible. Une commission de six médecins, appréciant le mérite de ce livre, en avait conseillé l'impression à son auteur.

La même année, Beauval donna un *Abrégé historique et chronologique touchant la ville de La Rochelle*, imprimé, d'après le P. Arcère, à la suite du *Traité de la colique bilieuse*, mais que Beauval sépara ensuite avec raison, et qu'il réédita dans le format in-8°.

M. Faye (1) remarque que l'étude de l'histoire naturelle avait reçu dès lors une notable impulsion dans la Saintonge et dans l'Aunis. « On en trouve la preuve, dit-il, dans le livre publié, en 1628, par Paul Contant. Ce docte poitevin, qui possédait un cabinet très-curieux et un herbier en 15 volumes, fait connaître les noms des personnes — *illustrum virorum* — qui avaient enrichi son importante collection.

(1) Note cit., p. 5.

Sur vingt-quatre noms que contient la liste, sept appartiennent à notre contrée et doivent être recueillis avec empressement, ce sont : *Dominus* de Beziers, *D. Superville*, *D. George*, *doctores medici Rupellanenses*, *D. Dusin*, *D. Mouchaud*, *pharmacopolæ Rupellanenses*, *D. Veyrel*, *pharmacopola Santonensis*, et *D. Demissy*, *pharmacopola Broagensis*. »

BOUCHER - DESMORTIERS (PIERRE), avocat célèbre de La Rochelle, au dire de J. Pierres (2), vivait au XVI^e siècle. Il traduisit, contrairement à l'intérêt du métier, l'épigramme suivante de Martial, relative à l'entêtement d'un plaideur qui courait à sa ruine :

Il y a déjà vingt hivers
Qu'un méchant procès tu poursuis,
Et le poursuivant te détruis
Pardevant trois juges divers.
N'as-tu point le sens de travers
De perdre vingt ans en plaidant ?
Quand tu peux, le temps que tu perds,
Gagner dans une heure en perdant.

BOUCHET. En 1562, il existait à La Rochelle un littérateur de ce nom, qui avait donné une traduction, en vers français, de la *Pandore*, poème latin de l'évêque d'Angers. (V. Olivier).

BOUDENS, voy. **VANDEBORG**.

BOUDET (JOSEPH-MARIE). Le commencement du XVIII^e siècle le vit naître, à Rochefort. Dès sa jeunesse, il eut la pensée d'embrasser l'état religieux. Il

(2) V. *Commentaire sur l'édit des Arbitres*, *Hist. de La Rochelle*, par Arcère, 2^e vol., pag. 103.

choisit l'ordre des bénédictins, congrégation de Saint-Maur, et s'y distingua par sa science. Boudet prononça ses vœux dans l'abbaye de Vendôme, en l'année 1726.

Envoyé, après l'achèvement de ses études monastiques, dans l'abbaye de Sainte-Marie de Saintes, en qualité d'aumônier, il y conçut le projet d'écrire l'*Histoire du Poitou*, pour laquelle les archives de cette communauté renfermaient d'amples matériaux. Boudet avait classé et ordonné, avec le concours du savant bénédictin D. Fonteneau, la plupart de ses pièces, et s'occupait à les traduire en français, quand la mort vint interrompre le cours de ses études. Il mourut dans un âge peu avancé, le 1^{er} janvier 1743, en l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, où il s'était rendu dans le but de compléter ses recherches historiques. Les travaux du religieux bénédictin, continués, après sa mort, par son collaborateur D. Fonteneau, qui a porté jusqu'à 80 vol. in-^{fo} cette collection de manuscrits si précieuse pour nos provinces de l'Ouest, ont grandement profité à Thibault pour son *Histoire du Poitou*. — V. D. Fonteneau. —

BOUHÉREAU (ÉLIE), né à La Rochelle, en 1642, d'un ministre protestant de cette ville (1). Il fut reçu docteur en médecine à l'université d'Orange, en 1667. Après avoir voyagé en Italie, il entra dans sa patrie et s'y livra à l'exercice de son art. Bouhéreau cultivait les lettres dans ses moments de loisir. Ce qui fait dire à Arcère (2) : « Combien nous avons

connu de célèbres médecins qui ont été de grands littérateurs ; ils savaient allier le goût à la science, les grâces de la philosophie aux recherches sombres et aux demi-vérités de la médecine. »

Nous devons à Bouhéreau : *Réponse de M^{lle} D. B. à la seconde lettre qui lui a été écrite sur le choix d'un médecin*, brochure in-8°, 1674. Cette réplique au docteur Venette n'a plus aujourd'hui le mérite de l'à-propos, et manque d'ailleurs d'impartialité. — *Traduction du traité d'Origène contre Celse*, suivie de notes et de corrections faites sur le texte grec d'Origène, édition de Cambridge, 1677, in-4°, revue par l'académicien Conrart, Amsterdam, 1700, in-4°.

D'après dom Ceillier, le traducteur s'est donné le champ trop libre ; cependant, et en alléguant que Bouhéreau s'est éloigné, en plusieurs endroits, de l'ancienne version latine, le savant bénédictin assure que le traducteur rochelais s'est généralement rapproché du texte original grec ; ce qui est loin de constituer un reproche.

***BOUIN** (PIERRE), 2^e chirurgien en chef de la marine, à Rochefort, docteur en médecine, membre correspondant de l'académie royale de médecine, né à Latillé (Vienne), est mort à Bagnères, le 30 juin 1824. Jeune encore, il avait donné des preuves de son zèle et de son amour pour les sciences naturelles. Prisonnier à Saint-Thomas — Antilles — lors des guerres de la révolution, il se délassait en s'instruisant, et adoucissait son temps de captivité en donnant à ses compagnons d'infortune des notions élémentaires sur l'étude des plantes. Plus tard, sous l'empire, prisonnier des

(1) C'est par erreur que Feller — *Biog. univ.* — affirme, d'après Goujet, qu'Élie Bouhéreau était ministre protestant.

(2) *Hist. de La Rochelle*, t. II, p. 420.

Anglais pour la seconde fois, après s'être livré avec ardeur à l'étude de leur langue, il se consacra de nouveau à l'enseignement de la botanique, et fit quelques élèves parmi les Anglais eux-mêmes.

Le temps justifia les heureuses espérances que sa nomination, en 1821, au professorat, à Rochefort, avait fait concevoir, et l'école de cette ville eut à s'honorer des leçons d'un homme qui joignait à une grande aménité de caractère, l'exactitude et la fermeté qui font les bons chefs de service.

Bouin s'était fait recevoir docteur en médecine, le 25 août 1810. La thèse qu'il soutint, à cette occasion, devant la faculté de Paris, a pour titre : *Remarques et Observations sur les inconvénients de l'abus du thé*. Elle témoigne de son esprit d'observation et de ses connaissances en histoire naturelle. (1)

BOURDAILLE (MICHEL), docteur de Sorbonne. Il fut appelé à La Rochelle en 1667, par Henri de Laval, son évêque, qui le fit son grand vicaire. Pendant plusieurs années, l'abbé Bourdaille fut chargé de faire, au grand séminaire, des cours de théologie. Les connaissances variées et étendues qu'il possédait, au sujet de l'histoire ecclésiastique et des matières doctrinales, le mirent à même de soutenir avantageusement, à La Rochelle, la cause de la vérité contre les chefs de l'hérésie. Cet athlète chrétien mourut à La Rochelle, le 26 mars 1694.

Il nous a laissé : *Défense de la foi de l'église touchant l'Eucharistie, contre le livre de M. Lortie, ministre de la religion*

(1) Note communiquée par M. Lefevre, second médecin en chef de la marine, à Rochefort.

prétendue réformée, La Rochelle, 1672, in-12 de 244 p. — Défense de la doctrine de l'église touchant le culte des Saints, contre le livre de M. Lortie, La Rochelle, 1677, in-12 de 226 p. On lit dans les conclusions de cet ouvrage : « C'est un fait, que, dès le IV^e siècle, dans toute l'église, on enseignait et on pratiquait le culte des saints; il est donc impossible qu'il ne soit pas conforme à l'esprit et aux maximes de la religion, bien loin d'y être contraire. En raisonnant de la cause à l'effet, on trouve que si l'âme, l'esprit, l'essence et le fond de la religion n'est autre que l'amour qui nous porte, nous élève, nous attache et nous consacre à Dieu; la charité, qui aime Dieu souverainement et uniquement pour lui-même, ne saurait s'empêcher d'aimer Dieu, et, pour Dieu, les saints qui lui sont inséparablement unis; il faut donc nécessairement aussi que la religion les honore.... » Cet ouvrage avait été précédé d'une notice publiée, en 1675, sous ce titre : *Eclaircissements de la doctrine de l'église touchant le culte des saints, en réponse à un sermon du ministre Hespérien au synode de Marennes. — Théologie morale de Saint Augustin, où le précepte de l'amour de Dieu est traité à fond, etc.*, Paris, 1687, in-12 de 600 p. Ce livre eut du retentissement, à cause d'une proposition sur la grâce, qui fut dénoncée comme entachée de relâchement. — *Explication du Cantique des Cantiques*, Paris, 1689, in-12 de 276 p. — *Théologie morale de l'évangile, comprise dans les huit béatitudes et dans les deux commandements d'aimer Dieu et le prochain*, Paris, 1691, in-12 de 225 p. — *De la part que Dieu a dans la conduite des hommes*, insérée dans le tome II

du *Traité de la grâce générale*, de Nicole, 1715, 32 p.

L'abbé Bourdaille passait pour avoir en outre composé quelques hymnes du Bréviaire rochelais.

BOURDEAU (ÉTIENNE). Ce peintre de marine, à qui il n'a manqué qu'un théâtre plus vaste pour acquérir une belle réputation d'artiste, naquit à Rochefort, en 1787. Il était issu d'une maison distinguée du Limousin. Son père, cadet de famille, passa, pour tenter fortune, à l'Île-de-France, précisément aux approches de la révolution de 93. Il mourut bientôt, sous ce ciel lointain, sans avoir réalisé ses rêves d'avenir, laissant à Rochefort une veuve dénuée de biens. Le jeune Bourdeau fut contraint, pour s'assurer une position, de prendre du service dans la marine. Il s'embarqua, comme mousse, à bord du vaisseau la *Révolution*, et il assista à l'incendie du Cap-Français. Tandis que ses compagnons se jetaient avec avidité sur l'or et les objets précieux, de toute sorte, qu'offrait à leur cupidité le pillage de cette ville opulente, lui, préluant à ses goûts futurs d'ami distingué des arts, ramassait, pour sa part de butin, une ancienne bible remplie de belles gravures, dédaignée par les pillards.

A son second voyage, sur la frégate la *Minerve*, ce bâtiment fut pris par les Anglais, et Bourdeau resta huit ans prisonnier à Londres, sur les pontons de la Tamise. C'est là que, pour charmer les ennuis de sa triste et dure captivité, il se mit à peindre de petits paysages et des marines. Il reçut des conseils et des encouragements de la part d'un homme qui s'est fait un nom dans l'école française comme peintre de

marine, Louis Garneray. Rentré en France, à l'époque de la restauration, Bourdeau se mit à enseigner le dessin à Rochefort. Parent de l'ancien ministre de ce nom, le modeste professeur ne sollicita cependant aucune faveur du pouvoir; il comptait sur son propre travail pour se créer des ressources. De mœurs et de goûts simples, sans fortune, comme sans ambition, Bourdeau coula des jours paisibles au sein d'une famille recommandable. « Cet artiste, dit M. Fleury, jette bien la couleur dans ses aquarelles; ses ciels, en ce genre de peinture, sont fondus agréablement et révèlent une teinte fort aérienne. Ses études pittoresques, faites d'après nature, ne manquent point de vérité et offrent une riante couleur locale.... S'il eût montré, ailleurs qu'à Rochefort, ses nombreux tableaux de marine, il eût incontestablement acquis une grande réputation comme peintre, et une belle fortune. » (1)

Bourdeau est mort dans sa ville natale, le 24 mai 1851. Sa fille et son élève, mademoiselle Delphine Bourdeau, peint le portrait à l'huile et à l'aquarelle avec un goût et une distinction tout-à-fait remarquables.

BOURDEILLE (2) (CLAUDE de), ba-

(1) Extr. d'une note communiquée en 1849.

(2) D'après Brantôme, le nom de la famille vient de TILOA BOURDELLA, fille d'un roi d'Angleterre, qui, au IV^e siècle, épousa Marcomer, roi des Francs. D'autres ont pensé que cette illustre et antique maison tirait son nom d'une petite ville du Périgord. Quoi qu'il en soit, cette famille était déjà puissante au temps de Charlemagne, puis-qu'elle concourut, avec ce prince, à fonder l'abbaye de Brantôme, en Périgord, dont elle se fit la protectrice et dont, plus tard, Pierre de Bourdeille fut abbé. C'est ce dernier qui, par ses mémoires historiques, s'est acquis, sous le nom de Brantôme, une réputation universelle.

ron de Matha (1), d'Aumagne, de Beaulieu, né vers 1574, était fils puiné d'André de Bourdeille (2) et de Jacqueline de Montberon. Il épousa Marguerite du Breuil de Théon. Claude de Bourdeille était capitaine de 50 hommes d'armes, maître de camp d'un régiment d'infanterie. Il assista à toutes les guerres de son temps et prit part au siège de Royan, où il fut tué d'un coup de canon, le 9 mai 1622, à l'âge de 48 ans. Ses trois fils Henri, François et Barthélemy, furent tués fort jeunes, pareillement au service de la patrie : l'un au passage du pont de Bray-sur-Seine — 1635 ; — l'autre au combat de Quien, en Piémont — 1639, — et le troisième au siège de Turin, en 1640.

BOURDIN (LOUIS), imprimeur-libraire à La Rochelle, est auteur d'un *nouveau tarif nécessaire aux négociants et fabricants d'eau-de-vie, et utile aux cabare-tiers, etc.* 1714, in-12 de 248 p. (3)

(V. Dufrêne, l'abbé).

BOURG (DOMINIQUE du), seigneur de Cruc, de la Brunette, issu d'une ancienne famille d'Auvergne (4), établie

(1) Indépendamment de la baronnie de Matha, le marquisat d'Archiac appartenait aux Bourdeille, et c'est à cause de cette dernière possession, qu'ils prenaient le titre de *premiers barons de Saintonge*.

(2) Cet André de Bourdeille, fils de François II de Bourdeille, ancien page de la reine Anne de Bretagne, était frère aîné de Brantôme de Bourdeille et puiné de Jean-Baptiste de Bourdeille, qui, ayant reçu les ordres mineurs, fut prieur de Royan et de Saint-Vivien de Saintes, en 1539. Après avoir embrassé le parti des armes, ce dernier résigna son prieuré en faveur de son jeune frère, l'historien Brantôme.

(3) Notes manuscrites de M. Deloyant.

(4) Le chancelier de France, en 1525, Antoine du Bourg, était de cette même famille, ainsi que le trop célèbre Anne du Bourg.

en Saintonge à la fin du XVI^e siècle. Il fut conseiller et médecin des rois Henri III et Henri IV, et de monseigneur le prince de Condé. Pendant les années 1598 et 1599, il fut maire de la ville de Saintes. Du Bourg et son épouse furent inhumés dans la chapelle des Jacobins de cette ville, dont ils avaient été les bienfaiteurs, suivant le témoignage d'une inscription détruite pendant la révolution, et dont, il y a peu d'années, on voyait encore les vestiges au-dessus d'un caveau funèbre. Comme preuve de la fidélité de cette branche à la foi catholique, au milieu des scandaleuses défections de l'époque, les du Bourg, de Saintonge, avaient placé ce signe IHS dans leurs armoiries ; aussi le P. Marc de Varennes (5) dit-il, à ce sujet : « Sur les trois » tiges d'épines d'argent au champ d'azur, » l'un des du Bourg ajouta en chef un IHS » d'or, pour faire cognoistre, au temps des » dernières ligue, qu'il était bon catho- » lique. » Dominique du Bourg adressa plusieurs pièces de vers à Bernard Palissy. (V. ce dernier nom.)

— Son petit-fils, Pierre du Bourg, écuyer, seigneur de Saint-Pardoux, de Chas-saignes, etc., fut élu maire et capitaine de Saintes, pour les années 1670, 1671, 1672, et une seconde fois en 1676. Comme on le voit, Pierre du Bourg exerça plusieurs années, et avec distinction, cet emploi alors si important. Il obtint de Louis XIV, en 1698, des lettres confirmatives de noblesse. Il mourut ne laissant qu'une fille, dernière héritière de sa famille.

BOURGEOIS (N.....), né à La Rochelle, où il fit ses premières études,

(5) *Roy d'armes*, p. 151.

fut reçu avocat à Poitiers ; il y exerça quelque temps sa profession. Il vint ensuite dans sa ville natale , où il s'occupa de littérature. L'étude des antiquités absorbait particulièrement ses loisirs. Il a consigné le résultat de ses travaux dans des *Mémoires* lus à l'académie de La Rochelle , ou adressés à celle de Trévoux , ou au *Journal de Verdun* , 1739-1743.

En 1755 , il se rendit à Saint-Domingue , dans le but d'y recueillir des notes pour servir à l'histoire des colonies. Il fut nommé secrétaire de la chambre d'agriculture du Cap-Français. A son retour à La Rochelle , en 1766 , il fit partie de l'académie de cette ville , dont il est mort doyen , en 1780.

Cet écrivain nous a laissé : *Christophe Colomb ou l'Amérique découverte* , 2 vol. in-8° , poème en 24 chants , Paris , 1773. Cet ouvrage est digne d'attention , sous le rapport surtout des notes et des détails historiques , que l'auteur avait puisés à la source , lors de son voyage d'Amérique ; quant à la poésie , elle est faible et prosaïque. — *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV, où l'on examine si ce prince a joui du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers en qualité de propriétaire ou de simple administrateur* , 1775 , in-8°. — *Voyages intéressants dans différentes colonies françaises et espagnoles, etc.* , Paris , 1788 , in-8°. Cet ouvrage posthume a été composé sur les manuscrits laissés en grand nombre par Bourgeois , et ils ont formé le tome X de la collection abrégée des *Voyages autour du monde* , publiés par Béranger. — *Eloge authentique du chancelier de l'Hôpital*. — *Réflexions sur le champ de bataille de Clovis et Alaric*. — *Lettre sur une char-*

te de Clovis. — *Le billet de banque* , poème , 1739. — *Dissertation sur la bataille de Poitiers* (1) , le 19 septembre 1354. (Mémoire académique de La Rochelle). — *Relation de la prise de Hambourg par les Anglais*. — *Mémoires pour servir à l'Histoire du Poitou* , manuscrit possédé par la bibliothèque de Poitiers.

Bourgeois s'était fait l'éditeur du *Voyage en Languedoc et en Provence* , de Lefranc de Pompignan. (2)

BOURIGNON (3) (FRANÇOIS-MARIE) , né à Saintes , en 1755 , d'une famille d'artisans , fit ses humanités au collège de cette ville , et s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des antiquités , que favorisait si bien sa ville natale par les nombreux monuments gallo-romains qu'elle possédait alors. Bourignon ne tarda pas cependant à comprendre que , dépourvu de fortune , il lui importait de chercher un emploi plus lucratif que celui d'antiquaire. Il se rendit à Paris , pour y étudier la chirurgie. L'amour de la poésie l'emporta , et il s'appliqua , de concert avec quelques vaudevillistes , à la composition de petites pièces de théâtre qui lui assurèrent des triomphes faciles , mais sans beaucoup de profit. Bientôt il rentra dans sa patrie sans avoir pris le temps de cultiver l'art de guérir , et se livra de nouveau à des recherches sur les antiquités de Saintes et des lieux environnants. Il établit ,

(1) Cette dissertation a été insérée dans le t. V de la *Revue anglo-franç.* , p. 89.

(2) Not. manuscr. de M. Delayant.

(3) S'appelait d'abord *Bourguignon*. Tout-à-coup il changea son nom en celui de *Bourignon* , prétendant l'avoir vu ainsi écrit sur les registres de Cognac. C'est sous l'ancien nom de *Bourguignon* que furent publiés , à Londres , en 1778 , les *Amusements littéraires* , dédiés à M. P. de B... d'A... — V. ci-après. —

dans sa ville, un petit journal hebdomadaire intitulé : *Affiches de Saintonge et d'Angoumois*, qu'il sut rendre intéressant en y mêlant des articles scientifiques et littéraires; plusieurs abonnés répondirent à son appel.

La révolution française étant survenue, Bourignon en embrassa les principes avec chaleur. Il fut nommé lieutenant-colonel de la garde nationale; son journal devint dès lors l'écho des plus violentes déclamations républicaines (1). Emporté par une ardeur peu commune, il parcourut les campagnes pour y prêcher les doctrines révolutionnaires, et il compromit, dans ces exercices forcés, sa frêle santé d'homme de lettres. On assure, de plus, que les mauvais traitements qu'il éprouva dans une commune, de la part de personnes opposantes et attachées à l'ancien ordre de choses, ne contribuèrent pas peu à son état maladif. Bourignon mourut au commencement de l'année 1793 (2), victime de son enthousiasme démocratique. Il a laissé : *Recherches topographiques, historiques, militaires et critiques, sur les antiquités gauloises et romaines de la province de Saintonge*; Saintes, Meaume, an IX, in-4° de 312 p. Cet ouvrage remarquable parut huit années après le décès de son auteur (3). L'éditeur, ayant eu besoin, pour le texte et les notes, de plusieurs caractères grecs, les fit demander à La Rochelle sans pouvoir les obtenir;

mais il ne se déconcerta point. Il fit graver chaque mot, à Saintes, par un orfèvre. La singulière structure de ces caractères forme un des côtés curieux de l'ouvrage. Les *Recherches topog. et hist.* devaient comprendre deux volumes in-4° (4), et plusieurs dessins qui se gravaient sur cuivre à Paris; le peu d'aisance de l'éditeur (5) ne lui permit jamais de les retirer de chez le graveur, qui n'en acheva même pas la collection. Peu d'exemplaires de cet ouvrage furent débités par Meaume. C'est longtemps après sa mort, que M. Charrier, père, libraire à Saintes, acheta des héritiers de l'éditeur, et à vil prix, la presque totalité de l'édition, qui est maintenant à peu près écoulée. Nous avons encore de Bourignon : *Amusements littéraires*, vers et prose. La première édition parut à Londres, en 1778, in-12 de 71 p. (6), et fut dédiée à M. P.-R.-A. de Bremond; la seconde édition vit le jour à Paris, en 1779, in-8°. — *Observations sur quelques antiquités romaines déterrées au Palais-Royal*, 1789, in-8°. — *Dissertation sur le vieux Poitiers*, station romaine à 5 lieues de cette dernière ville, et que l'auteur regarde comme le *Fines* de la table de Peutinger, suivie d'une *Lettre* sur la ville même de Poitiers; Canon, près Poitiers, 1786, in-12 de 50 p. — *Le Revenant*, comédie en un acte et en prose,

(4) La partie retranchée contenait certains documents biographiques de l'époque gallo-romaine dont nous aurions pu tirer un grand profit.

(5) On assure que Meaume consumma sa ruine à l'occasion de cette entreprise, et qu'après avoir cédé son imprimerie, il se retira dans l'île d'Oléron, où il se fit instituteur. S'il en fut ainsi, M. François de Nantes, premier préfet de la Charente-Inférieure, eut probablement des reproches à se faire, lui qui avait pressé Meaume d'imprimer ce livre, et qui ne lui vint pas en aide.

(6) Not. communiqué par M. Anatole de Bremond d'Ars.

(1) V. *Biogr. univ.* de Michaud.

(2) V. *Rech. topog. et hist.*, avis de l'édit., p. XIII.

(3) Bourignon avait bien songé à publier lui-même son livre, par souscription; un prospectus, annonçant deux volumes in-4°, avait été imprimé à Paris, chez Cailleau, en 1780; mais, sans doute, l'auteur recula ensuite en face d'excessives dépenses.

attribuée à tort à M. de Senné. Notre auteur travailla, de plus, au vaudeville intitulé : *l'Oiseau perdu et retrouvé*. (1)

Qu'aurait dit Bourignon, s'il eût prévu qu'un demi-siècle après ses importants travaux sur les antiquités saintongeaises, son pays eût détruit ou laissé détruire l'arc de triomphe de Germanicus (2), qu'il avait étudié avec tant de soin et dont il nous a conservé la double inscription dans son ouvrage ? Quels blâmes sévères n'eût-il point infligé aux projets barbares de ses concitoyens, et dont le plus inexplicable consiste à relever, au XIX^e siècle, avec d'anciennes et de nouvelles pierres, un monument du I^{er} siècle ? Comme si l'on pouvait improviser des antiquités ! Vrais jalons de l'histoire, les monuments ne doivent-ils pas, pour parler à l'esprit des hommes, être contemporains des faits historiques qu'ils rappellent ?....

BOURSIER (JEAN le) se distinguait, en 1433, au siège de Mornac, dont s'étaient emparés les Anglais. A la nouvelle du secours qui leur venait des Anglo-Gascons, à la tête desquels était le maire de Bordeaux, La Rochelle qui trouvait, dans le port de Mornac, un abri sûr pour ses nombreux vaisseaux de commerce, se leva pour la défense de cette place. Elle fit cause commune avec les chevaliers Renaud Girard, Laurent Poussard, le sire

(1) En 1803, M. Vanderquand, professeur à l'école centrale de Saintes, écrivit un précis de la vie de Bourignon, qui fut probablement imprimé à Saintes, après avoir été revu par M. le comte de P. de Bremond.

(2) En 1843, époque, dit-on, où Victor Hugo, un des créateurs de la science archéologique moderne, passait par la ville de Saintes.

de Pons et autres seigneurs, fidèles sujets du roi de France.

Après maintes attaques, la place étant démantelée, les Anglais se rendirent à discrétion. Aussitôt les vainqueurs accoururent pour célébrer leur triomphe et en remercier Dieu, dans l'église de La Rochelle, dite *Notre-Dame de Cougnes*.

BOUTET (ALEXIS), né à La Rochelle, en 1797. Il fit ses premières études au collège de cette ville, et vint ensuite à Paris, pour y suivre les cours de médecine. Le dérangement de sa santé le contraignit, après deux années de séjour dans la capitale, à retourner dans sa patrie. Retiré à la campagne, où il était allé chercher un air plus pur et nécessaire à sa poitrine gravement altérée, Boutet composa, dans les intervalles de ses souffrances, un ouvrage intitulé : *Emile vengé, ou Réponse à M. Biret, juge de paix à La Rochelle, au sujet de son livre portant le titre d'Emile corrigé*, La Rochelle, Bouyer, 1820, in-12 de 253 p.

« Sans partager, dit un biographe, toutes les opinions du philosophe de Genève, Boutet en approuvait les principes, et le désir de le venger lui fit prendre la plume contre l'auteur de l'*Emile corrigé*.

» Au style de l'épigramme, extraite de Diderot, et mise en tête du livre de Boutet, on juge de l'emportement philosophique qui animait la plume du jeune auteur contre l'*Emile corrigé* : « La calomnie, assise à côté de l'urne du grand homme, remue sa cendre d'un poignard empoisonné ! »

Comme si la cendre de J.-J. Rousseau, remuée avec un poignard empoisonné ou non, ce qui nous semble tout-à-fait inof-

fensif pour le philosophe défunt , était de quelque poids dans l'appréciation d'un système inapplicable à l'éducation de la jeunesse chrétienne, et généralement jugé aujourd'hui !

Boutet alla demander au climat du Midi un air plus doux et plus convenable à sa poitrine délabrée, et que la maladie consumait depuis son adolescence. Il reprit à Montpellier ses cours de médecine commencés à Paris. Un jour, dans une société médicale dont il était membre, et vingt jours seulement avant sa mort, il lut un *Mémoire sur la douleur*, dont il avait, hélas ! puisé l'élément sur sa propre personne. Ce fut comme le testament adressé à la science de la part du jeune et infortuné médecin qui ordonna, pour le profit de la médecine, que son corps fût ouvert après sa mort.

Boutet mourut à Montpellier, à l'âge de 25 ans, le 8 juin 1822 ; un grand concours d'élèves de l'école de médecine l'accompagna au cimetière de l'hôpital général.

Son éloge funèbre fut prononcé, sur le bord de sa tombe, par un élève, M. Georges Ransol, de la Vendée ; Montpellier, 1822, in-8° de 4 pages.

BOUTET (PIERRE) était curé de Gua, près Saujon, lorsqu'éclata la révolution. Comme beaucoup d'ecclésiastiques de la Saintonge et du Poitou, après avoir repoussé le schisme de 1791, il était courageusement demeuré parmi ses paroissiens. Sur la fin de 1793, on le fit arrêter, et il comparut devant le tribunal criminel de la Charente-Inférieure, siégeant à Saintes, le 1^{er} janvier 1794. Ce tribunal, voyant

dans l'exercice de la religion catholique, une conspiration flagrante, condamna l'abbé Boutet à la peine de mort. Le même jour, il fut conduit à l'échafaud, ou mieux au martyre.

BOYVEAU-LAFFECTEUR (PIERRE). Ce médecin, dont le nom a retenti dans tout le monde, naquit à Saint-Ciers-du-Taillon, vers le milieu du XVIII^e siècle. Il se fit recevoir docteur à la faculté de médecine de Paris, et il se fixa ensuite dans cette ville. Ses observations scientifiques portèrent particulièrement sur les maladies syphilitiques. Il fut, à ce sujet, l'inventeur d'un remède qui porte son nom, et dont les annonces ont été insérées dans cent journaux de notre époque, tant en France qu'à l'étranger, et placardées sur toutes les places publiques.

Avant d'obtenir l'arrêt du conseil du roi, du 12 septembre 1778, autorisant la vente publique du rob anti-syphilitique végétal, le docteur Boyveau, qui désirait sans doute s'effacer dans cette circonstance, chercha un prête-nom et le trouva dans un ancien inspecteur des vivres, Denis Laffecteur, qui, moyennant une rente annuelle de 1,500 livres, livra son nom à la publicité, et promit ses services, en qualité de commis, à M. Boyveau. (1)

Presque dès lors, le public confondit les deux noms. Pour augmenter la connaissance et le débit de son remède, approuvé, dès l'année 1779, par la société royale de médecine, et dont l'efficacité n'est pas contestée par les praticiens modernes (2),

(1) Cette convention, déposée en l'étude de M^o Dessaignes, notaire à Paris, est du premier juillet 1778. (V. *Abeille médicale* de l'année 1849. in-4^o, p. 82.)

(2) V. *Abeille médicale*, 1840, p. 81.

le docteur Boyveau publia, en 1783 : *Observ. sur les eff. du rob anti-syphilit.*, Paris, in-8°.

L'art médical lui doit encore : *Rech. sur la méth. la plus conv. pour guér. les malad. vén.*, 1789, in-8°, souvent ré-imprimées. — *Essais sur les malad. phys. et mor. des femmes*, 1798, in-8°; quatrième édition, 1812, in-8°; traduction en allemand, 1799, in-8°.

Le docteur Boyveau est mort à Paris, en 1812.

BRAIA (NICOLAS de), poète du XIII^e siècle, écrivit un poème latin sur le premier siège de La Rochelle, par Louis VIII, en 1224. Le mérite de cet ouvrage, qui a pour titre : *Gesta Ludovici-Leonis*, etc., est fort contestable, suivant le P. Arcère (1); cependant il s'y rencontre de bons vers et des récits parfois intéressants.

Le poète décrit ainsi La Rochelle au sein de sa prospérité commerciale :

« *declivi littore ponti*
Nobilis et famâ toto celeberrima mundo,
Diritius que potens, priscis et gente superba
Est Rupella. »

Ces vers ont été traduits de la sorte par le P. Arcère :

« Sur les bords où se brise une onde blanchissante,
Où vient mourir l'orgueil des mers,
S'élève une cité puissante,
Cité dont la gloire brillante
N'a de bornes que l'univers! . . . »

Nicolas de Braia constate que l'arrivée du roi devant les murs de la place consterna tous ses habitants :

« *Tum Rupellenses, audito nomine regis,*
Non timuere minus quam si, compagine rerum
Disruptâ, penitus quateretur maximus orbis.

(Les Rochelais ne furent pas moins effrayés, au nom du roi de France, que si l'univers fracassé se fût abîmé dans ses ruines.)

Une députation de dix vieillards fut envoyée dans le camp du roi; elle se prosterna à ses pieds, et le plus ancien d'entre eux, prenant la parole, exposa en pleurant les regrets de la ville. Il sollicita son pardon. Louis VIII l'accorda avec bonté, et fit aussitôt son entrée à La Rochelle. Il laissa une garnison dans cette place, au moment où il se rendit à Paris.

Le poète dépeint en deux mots l'entrée solennelle du roi à La Rochelle :

« *turbâ procerum comitante suorum*
Egregium corpus, reseratis undique portis
Ingreditur villam. »

(Le prince, environné de ses nombreux officiers, entre dans la place dont toutes les portes lui sont ouvertes.) (2)

BRANGELIE (NICOLAS JOUMARD-ACHARD, vicomte de la), baron de Balanzac, était fils aîné d'Antoine Joumard-Achard, vicomte de Légé, la Brangelie, etc., et de Louise Pasquier, petite-fille du fameux Étienne. Il naquit au château de Balanzac, le 29 septembre 1617, et se distingua dans la carrière des armes. Par commission du 23 mai 1646, il leva un régiment d'infanterie auquel il donna son nom. Il joignit, avec ce régiment, l'armée qui prit Piombino et Porto-Longone dans la même année. Il servit au siège de Crémone, en 1647. Ayant reçu le commandement

(1) *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 209.

(2) V. *Hist. de la Saint. et de l'Aunis*, par M. Massiou.

dement d'une place, il y prit résidence avec son régiment. Le 19 janvier 1652, il obtint le grade de maréchal de camp, et transmit son régiment à son frère, le 5 janvier 1658. Il avait suivi, de même que ses deux frères, le parti des princes contre la cour, pendant les troubles du ministère Mazarin. De la Brangelie avait épousé, en 1639, Claire de Chabans, fille de Louis de Chabans, grand-maitre de l'artillerie de la république de Venise. De ce mariage vint une nombreuse postérité, d'où descend M. le comte de Turpin de Jouhé, aujourd'hui existant. (1)

BRASSAC (de), voy. **ROCHE-BEAUCOURT**.

BRÉARD (JEAN-JACQUES de), fils de Jacques-Michel de Bréard, seigneur des Portes, en Poitou, commissaire de la marine au port de Rochefort, d'une ancienne famille noble de la Normandie (2), naquit à Saint-Domingue, vers le milieu du XVIII^e siècle, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même : « Je suis né, dit-il, dans un pays libre; j'ai sucé le lait d'une sauvage; la France est ma patrie d'adoption. » Bréard était propriétaire à Marennnes, lorsqu'il devint, en 1790, vice-président du département de la Charente-Inférieure. En 1791, il fut nommé député à l'Assemblée législative. Cette même année, il fit décréter l'arrestation de Gautier, Malvoisin, et Marc fils, comme embaucheurs pour les princes. En février 1792, il présenta à l'assemblée un rapport sur les troubles d'Avignon; le 3 juillet, il dénonça Mallet-

Dupan. Il fit décréter, au mois d'août, la confiscation des biens de tous ceux qui fomenteraient des troubles. Réélu à la Convention nationale, par le département de la Charente-Inférieure, il s'y fit remarquer par la violence de ses propositions et la fougue de ses harangues. Il fut nommé commissaire pour retirer du greffe du tribunal, au 10 août, les pièces relatives à Louis XVI. En janvier 1793, il vota en ces termes la mort du roi : « Je demande, sans craindre les reproches de mes commettants, sans craindre le jugement de la postérité, qui ne peut condamner celui qui fait son devoir (3), je demande la peine de mort contre Louis. » Ce représentant insista pour que le procès-verbal de la condamnation du prince fût expédié à tous les départements. Le 24 janvier, Bréard fut nommé secrétaire de la Convention. Le 6 février, un décret, rendu par cette assemblée, sur la demande de Bréard, décida que les vides existants dans les cadres de l'armée navale, par suite de l'émigration, seraient remplis par les plus habiles officiers de la marine marchande. Le port de Brest témoigna plus tard que c'était à Bréard et à un autre de ses collègues envoyé sur les lieux, le 25 août, qu'il était redevable d'une bonne organisation de ses forces maritimes. Le 8 février, ce représentant fut élu président de la Convention et membre du premier comité de défense générale établi le 25 mars, puis du premier comité de salut public organisé le 4 avril suivant. Le 16 mai, il dénonça les commissaires Polverel et Sonthonax,

(1) V. *Chroniq. histor. milit.*, par Pinard, t. VI, p. 339.

(2) V. *La Chesnaye des Bois*, t. II, p. 302.

(3) L'entraînement des passions ne saurait être le mobile du devoir.

envoyés à Saint-Domingue, et les fit décréter d'arrestation, le 16 juillet d'après. Le 25 mai, il dénonça le ministre Bouchotte. Tout en traitant ses projets de folie, Bréard consentit à défendre Marat, « *qu'il croyait pur, disait-il, mais égaré.* » Il dénonça à la tribune un prétendu projet, attribué à l'Angleterre, *de suicider la Convention au moyen de la Convention elle-même.* Le 23 juillet, il fit assimiler aux émigrés tout citoyen qui se serait rendu dans une ville rebelle. Le 7 août, il provoqua l'arrestation de tous les étrangers suspects. Il présida de nouveau la Convention, le 4 août. Le 15 avril 1794, il appuya le décret de Saint-Just, ordonnant l'expulsion des nobles de Paris, dans un délai de huit jours. Le 16 mai, il fit insérer au *Bulletin* les réflexions de Couthon contre les athées et les matérialistes. Le 8 thermidor — 26 juillet — il s'opposa à l'impression du discours de Robespierre. Après la mort de ce dernier, Bréard rentra au comité de salut public. Il fit rendre la liberté à Polverel et Sonthonax, dont il avait été l'accusateur. Le 8 août, il interpella Fouquier-Thinville, amené à la barre comme complice de Robespierre. Il provoqua, au 5 décembre, des mesures sévères contre les membres du comité révolutionnaire de Nantes. Le 4 janvier 1795, il fut encore élu membre du comité de salut public. Il appuya chaleureusement, le 9 mars, la proposition d'une fête annuelle, en l'honneur des *Girondins*. En 1795, Bréard plaida en faveur de la veuve de Dechézeaux, que, suivant lui, Billaud-Varennes, Cras-sous et Parant avaient indignement assassiné. Il demanda, pour cette jeune femme dépouillée de tout, des secours de la plus

vive urgence, et conclut à l'arrestation de Parant. Bréard passa ensuite au conseil des Cinq-Cents; il en fut secrétaire, puis président. Après le 18 brumaire, il fit partie du nouveau corps législatif, et en sortit en 1803. Dès lors, il ne parut plus dans les assemblées politiques. Exilé sous la restauration, il rentra en France après 1830, et mourut à Paris vers 1841.

BREMOND D'ARS (PIERRE de), 4^e du nom, chevalier, seigneur d'Ars, de Puyvidal, de Rouffiac, de Balanzac, de la Mothe de Meursac, etc., était fils de Guillaume de Bremond, seigneur d'Ars, tué à la funeste bataille d'Azincourt — 25 octobre 1415 — et petit-fils d'un autre Guillaume de Bremond, seigneur de Jazennes, de Balanzac et d'Échillais, qui périt, en 1346, au combat non moins funeste de Crécy. (1)

Pierre de Bremond fut l'un des 24 chevaliers de l'*Ordre du Camail* ou *Porc-Espic*, honneur qu'il dut à la vaillance par lui déployée lors de l'expulsion des Anglais des provinces de Saintonge et d'Angoumois. Ses lettres de chevalerie, signées de Charles, duc d'Orléans, furent datées de Cognac, le 19 juin 1442. Le prince conféra le collier de son ordre au seigneur d'Ars, pour récompenser dignement ses *sens, noblesse, loyauté, vaillance et preud'homie.*

Pierre de Bremond était l'un de ces fidèles serviteurs de la royauté qui, à Poitiers, proclamèrent courageusement Charles VII roi de France, pendant que Henri VI, roi d'Angleterre, se faisait couronner à

(1) Ce Guillaume de Bremond, seigneur de Balanzac et de Jazennes, descendait d'un autre Guillaume de Bremond, seigneur de Palluau, en Angoumois, vivant en 994 et 1010. (*Gal. Ch.*, t. II.)

Paris. Il accompagna également Jeanne d'Arc au siège d'Orléans, et se signala, dans tous les combats, par son intrépidité et son dévouement.

Dans son testament, du 15 juin 1456, il se montra aussi fervent chrétien qu'il avait été vaillant guerrier et sujet fidèle. Il ordonna de faire dire *soixante* messes le jour de son enterrement, et *trente* à chaque anniversaire de son décès, pour le repos de son âme. Il demanda à être inhumé près de ses ancêtres, dans les caveaux de l'église de Saint-Macoux d'Ars, et légua à cette paroisse une rente assez considérable, à la charge, par chaque pasteur, de prier, tous les dimanches, après le prône, pour lui et ses parents défunts. Il légua également diverses sommes en faveur de l'abbaye de Saintes, et y plaça l'une de ses filles, Anne de Bremond, qui était doyenne de Sainte-Marie en 1478. (1)

BREMOND D'ARS (CHARLES de), 2^e du nom, chevalier, seigneur et baron d'Ars (2), de Comporté-sur-Charente, etc., naquit en 1538, et suivit la carrière des armes. Sous le nom de *baron des Châteliers*, il prit part aux combats qui ensanglantèrent la France à ces tristes époques de guerre civile; mais il se rangea toujours du côté de la religion catholique et de la royauté. Il assista aux batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, etc. A ce dernier combat, il fit preuve de courage, et, sous les ordres du comte du Lude, il

contribua à empêcher les *Réformés*, commandés par le comte de La Rochefoucauld, d'attaquer Poitiers, et à les repousser vers Orléans. Il assista au siège de Niort, défendu par Pluviau. Les huguenots étant venus assiéger Poitiers, Charles de Bremond se jeta dans la place et y déploya une grande valeur. Il combattit aussi à Marans; c'est alors que la paix fut conclue, paix surnommée *boiteuse et mal assise*. Elle ne justifia que trop son nom, car, deux ans après, elle fut rompue par d'affreux massacres. Charles de Bremond que révoltaient ces actes de barbarie, s'était renfermé dans son château d'Ars. Il en sortit bientôt, lorsqu'il vit la royauté et la religion menacées. A la tête de troupes levées à la hâte, il courut soutenir les catholiques qui assiégeaient la ville de Brouage, occupée par les *Réformés*. Le baron d'Ars, par suite d'une déplorable conjoncture résultant de la guerre civile, dut combattre son beau-frère Philippe de Valzergues de Séré (3), qui, avec Manducage, commandait dans la place assiégée. A la paix de 1577, Charles de Bremond revint à Ars, après avoir assisté au siège de Lusignan et à un grand

(1) Extr. de l'*Hist. manuscrite de la maison de Bremond d'Ars*, par Mgr. Léon de Beaumont, évêque de Saintes, p. 96 et suiv.

(2) Fils aîné de François de Bremond et d'Antoinette de Saint-Mauris. Ce François de Bremond s'était distingué dans toutes les guerres d'Italie de son temps.

(3) Charles de Bremond avait épousé, le 8 mars 1559, Louise d'Albin de Valzergues de Séré, issue d'une ancienne maison du Rouergue. D'Aubigné raconte fort au long la mort héroïque du chef protestant Philippe de Valzergues qui, au siège de Brouage, dans une sortie, tomba frappé mortellement. Près de rendre le dernier soupir, ce capitaine tira son gantelet ensanglanté, et le remettant à un soldat : « Porte ceci à ma sœur, dit-il d'une voix éteinte, et dis-lui que je suis mort comme il convient à un Séré de mourir, en pensant à Dieu et à elle. » Cette dame, ajoute l'historien, garda ce gantelet entre ses plus précieux bijoux, comme *damoiselle de courage*; ce qui a toujours fait penser que la baronne d'Ars partageait les opinions religieuses de son frère et de sa sœur. Anne de Valzergues, mariée à Gabriel de Polignac, et mère de la duchesse de Caumont-La Force et de la duchesse de Coligny-Châtillon.

nombre de combats partiels qui avaient été livrés en Saintonge. Dans un de ces combats, il avait été grièvement blessé. Henri III l'avait nommé successivement chevalier de son ordre, gentilhomme de sa chambre, capitaine d'une compagnie de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, puis lieutenant-général commandant les provinces de Saintonge, Aunis et Angoumois, par lettres du 27 avril 1585, et, plus tard, gouverneur des mêmes provinces en l'absence de M. de Bellegarde. Au milieu des nombreuses défections de l'époque, malgré l'exemple du vicomte d'Aubeterre et de Jacques de Pons, marquis de la Case, ses parents, Charles de Bremond resta fidèle à son prince, et eut le bonheur de maintenir dans le devoir une grande partie des populations placées sous son commandement. Dans une lettre du 16 avril 1585, Henri III écrivait à Charles de Bremond : « Il me demeure ung grand contentement » du bon ordre que vous avez donné à assurer les villes de mon pays de Xaintonge en mon obéissance, et tellement » disposé toutes choses qu'il n'y ait rien en » apparence qui puisse altérer le repos de » ces provinces, louant infiniment vostre » dextérité et les persuasions dont vous » avez uzé à l'endroyt des gentilshommes » du pays, pour les ramener à la dévotion » et fidélité qu'ils me doibvent, etc. (1) » Le 28 avril 1585, le roi écrivit encore au baron d'Ars, pour lui donner pouvoir de faire armer plusieurs châteaux-forts et de les rendre propres à la résistance.

Après l'assassinat du roi Henri III, Henri IV continua le baron d'Ars dans sa charge

(1) V. dans l'*Hist. de l'égl. Sant.*, t. II, une autre lettre du même prince au baron d'Ars.

de lieutenant-général, et il n'eut qu'à s'applaudir des services signalés de ce fidèle et courageux capitaine.

Charles de Bremond mourut au château d'Ars, en 1599, âgé de 61 ans (2), et dans les dispositions de piété les plus remarquables, qu'il voulut même consigner dans son testament, où il pourvut à plusieurs fondations religieuses. Ce personnage avait parcouru une des carrières les mieux remplies et les plus honorables de l'époque (3) : ses talents et son mérite l'eussent infailliblement élevé plus haut, s'il eût cédé à l'esprit d'intrigue qui animait alors la plupart des serviteurs de la monarchie. (4)

BREMOND D'ARS (JOSIAS de), chevalier, seigneur et baron d'Ars, des Chasteliers, de Dompierre-sur-Charente, de Migré, de Gimeux, etc., maréchal des camps et armées du roi, conseiller d'état, gentilhomme de la chambre de S. M., colonel d'un régiment d'infanterie, capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances du roi, etc., naquit en 1561, et, dès son jeune âge, accompagna son père (5) dans les fréquentes rencontres de ces temps de guerre civile. Il fut d'abord connu sous le nom de baron des Châteliers (6). Il se montra, comme son père, un des vaillants

(2) Il descendait, au quatrième degré, de Pierre de Bremond, chevalier du Porc-Espic, en 1442.

(3) Extr. de l'*Hist.* manuscrite de la maison de Bremond d'Ars, par M. L. de Beaumont, continuée par le P. Loys, cordelier. — V. *Diction. hist. des familles de l'ancien Poitou*, par Beauchet-Filleau.

(4) Il n'eut d'enfants que de Louise de Valzergues de Sérè. Sa seconde femme, Jeanne Bouchard d'Aubeterre, veuve de Louis de la Rochefoucauld, ne lui laissa pas de postérité. Elle se remaria, après la mort de Charles de Bremond, avec Jacques de Pons, marquis de la Case.

(5) Charles de Bremond d'Ars, qui précède.

(6) Nom d'une de ses terres en Touraine.

défenseurs de la cause royale. Il était lié d'une étroite amitié avec le duc d'Epéron, et le suivit dans presque tous les combats que celui-ci eut à livrer, et notamment au siège d'Aix, en Provence, en 1593. D'Aubigné rapporte plusieurs faits d'armes du baron d'Ars, qui commandait la cavalerie des assiégeants. En 1614, Josias fut nommé député de la noblesse d'Angoumois aux Etats généraux. En 1617, il servit, avec son régiment, contre les Rochelais qui s'étaient emparés de Rochefort. Il vola au secours de la reine, qui venait de quitter le château de Blois, environné d'un parti ennemi, et, avec le duc d'Epéron, conduisit cette princesse à Angoulême. En 1621, il assista au siège de Saint-Jean-d'Angély, et eut, le 1^{er} juin, un de ses fils, François de Bremond, tué à ses côtés (1). Il combattit encore, sous les ordres du duc d'Epéron, jusqu'à la paix de 1625. Avec son fils, Jean-Louis de Bremond, il alla au secours de l'île de Ré, attaquée par les Anglais, en 1628. Scipion Dupleix (2) dit, au sujet de ces courageux défenseurs de la patrie : « Leurs noms méritent de passer à la postérité. » Josias revint ensuite au siège de La Rochelle. En 1635, nommé, par Louis XIII, pour commander la noblesse d'Angoumois, il conduisit le ban et l'arrière-ban de cette province à Châlons où se trouvait l'armée du roi.

Le baron d'Ars reçut, en cette circonstance, un témoignage bien flatteur de la confiance qu'avaient en lui les gentilshommes qu'il commandait : « Car, dit le procès-verbal de leur assemblée, ils en mani-

festèrent une grande joie. » Ce fut le terme de ses longs services ; il alla se reposer de ses rudes travaux dans son château d'Ars qu'il avait fait réédifier. Ce vaillant guerrier mourut fidèle à son Dieu et à son roi, le 15 avril 1651, à l'âge de 90 ans, après avoir fait la guerre 75 ans durant, et avoir assisté à plus de 20 batailles et 18 sièges. Il laissa une nombreuse postérité de son mariage avec Marie de la Rochefoucauld-Montendre, dont la haute piété égalait la naissance illustre. Son trop grand attachement au duc d'Epéron dont il épousa toujours la bonne et la mauvaise fortune, différa les justes récompenses dues au mérite militaire de Josias (3). Il allait toutefois être revêtu de la dignité de maréchal de France, lorsque la mort vint le frapper. Sa mémoire est encore populaire dans le bourg d'Ars ; les bons paysans racontent une foule de traits de bravoure du *petit Ars*. C'est de lui que parle d'Aubigné, dans sa satire intitulée le *Baron de Fœnesté*, dirigée contre le duc d'Epéron (4). On a cru, mais à tort, qu'il s'agissait du seigneur d'Arces (5), près Cozes.

BREMOND D'ARS (JEAN-LOUIS de), de la branche d'Orlac, enseigne des vaisseaux du roi, fut emporté par un boulet de canon au combat de Malaga, le 24 août 1704. Il fut tué à côté de l'amiral comte

(3) V. *Hist. de Louis XIII*, par Bernard. — *Hist. universelle*, de d'Aubigné. — *Hist. du maréchal de Tournay*. — *Hist. du duc d'Epéron*, de Girard. — *Mém. du duc de Caumont - La Force*. — *Intrigues du cabinet sous Louis XIII*, par Anquetil. —

(4) V. Beauvoir de la Case.

(5) V. *Hist. de la Saintonge*, de M. Massieu. V^e vol., p. 76.

(1) *Mercur français*, t. VII, p. 520.

(2) *Hist. de France*.

de Toulouse. Son frère, Jacques-René (1), fut grièvement blessé dans le même combat où il avait également déployé un grand courage. C'est à ces jeunes gens intrépides qu'Esménard fait allusion, dans son poème de la *Navigation* : (2)

« Là, ces guerriers enfants, dont le jeune courage
Brille de leur faiblesse et des grâces de l'âge,
Élèves d'un héros et fiers de son appui,
Par la foudre en éclats sont frappés devant lui. »

— Un de leurs neveux, Charles de Bremond, vicomte d'Ars, commandant la frégate l'*Opale*, de 26, soutint un combat opiniâtre contre une frégate anglaise de 36, le 10 janvier 1771, à la hauteur de Lisbonne. « Après deux heures et demie de » combat, à portée de pistolet, dit M. de » La Peyrouse, l'adversaire de l'*Opale* se » laissa culer ; M. d'Ars le pressa davan- » tage ; la canonnade dura encore deux » heures, après quoi les Anglais éteigni- » rent leurs feux et s'enfuirent à la faveur » de la nuit. » (3)

Le vicomte d'Ars reçut dans cette action une blessure grave dont il mourut quelques jours après.

BREMOND D'ARS (PIERRE-RENÉ-AUGUSTE, comte de) (4), baron de S.-Fort

(1) Jacques-René de Bremond d'Ars était page du comte de Toulouse. — *Hist. de B. d'A.*, par le P. Loys.

(2) Deux vol. in-8°, 1805.

(3) *Hist. de la marine française*, par La Peyrouse-Bonfilis, t. II, p. 495.

(4) Descendait, au sixième degré, de Charles de Bremond, baron d'Ars, déjà mentionné, et, au quatrième degré, de Jean-Louis de Bremond, marquis d'Ars, tué en défendant Cognac contre les *Frondeurs*, en 1651. Il avait pour bisaféul Jean-Louis II de Bremond, baron de Dompierre et d'Orlac, page du roi Louis XIV, qui accompagna le duc de Beaufort en Afrique et à Candie, pour secourir les Vénitiens opprimés par les Turcs.

sur Né, seigneur d'Orlac et de Dompierre sur Charente, etc., fils aîné du comte Pierre de Bremond et de Marie-Catherine de La Louë, naquit à Saintes, le 16 décembre 1759. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres et des sciences, et acquit des connaissances aussi variées que profondes, ce qui le fit distinguer parmi ses concitoyens. Il fut nommé, le 31 décembre 1788, par la noblesse de Saintonge, l'un des commissaires pour demander l'établissement d'une administration provinciale. Au nom de son ordre, il proposa la proportionnalité dans le paiement des subsides. Élu député suppléant, il remplaça, aux États généraux, convoqués à Versailles en 1789, le comte de La Tour du Pin, nommé ministre de la guerre. M. de Bremond prit une part active aux délibérations de l'assemblée, et fit partie de la minorité qui s'efforçait, tout en marchant à de salutaires réformes, d'arrêter le char de l'État entraîné vers un abîme de révolutions. Il signa la déclaration du 13 avril 1790, contre le décret attaquant ouvertement la religion catholique. Le 24 juin, il protesta contre celui relatif à la noblesse. Il participa encore à la déclaration du 30 mars 1790, contre le décret statuant sur les cas de déchéance de la royauté. A l'époque où Louis XVI devint prisonnier de ses sujets, et se vit enlever même le droit si naturel de pourvoir à l'éducation de son fils, le comte de Bremond présenta, avec quelques autres députés, la déclaration suivante : « Nous n'avons point participé au » décret de l'assemblée par lequel le roi a » été suspendu de ses fonctions ; nous le » regardons comme inconstitutionnel et » hors des pouvoirs de l'assemblée natio-

» nale. Nous regardons pareillement com-
» me frappés de nullité, tous les actes du
» corps législatif auxquels le roi n'aurait
» pas librement concouru. Notre conduite,
» dans l'assemblée, sera dirigée sur ces
» principes, jusqu'au moment où la liberté
» et les justes prérogatives du trône seront
» rendues au monarque. » Les 31 août et
29 septembre 1791, M. de Bremond signa
encore les déclarations contre des décrets
attentatoires à la religion, à l'autorité royale,
et aux principes constitutifs de la monar-
chie, aux règles de la propriété et à l'ad-
ministration des finances de l'État.

Lorsque l'infortuné Louis XVI fut ra-
mené de Varennes à Paris, M. de Bremond
se trouvait dans le jardin des Tuileries en
proie aux plus douloureuses émotions; il
faillit être massacré par la populace, sur
son refus de se couvrir en présence de l'au-
guste prisonnier; il n'échappa que par mi-
racle aux poignards des démagogues. Après
avoir manifesté, jusqu'au dernier moment,
sa fidélité au roi, M. de Bremond, com-
prenant qu'il ne pouvait plus rien en France,
quitta sa patrie et accourut près des princes
à Coblenz. Il se montra toujours plein de
zèle et de dévouement pour une cause que
le malheur et les dangers rendaient, aux
âmes d'élite, et plus chère et plus sacrée.
Après la conquête de la Belgique par les
armées républicaines, il se réfugia en Hol-
lande. L'exil avait ses privations de toutes
sortes; M. de Bremond sut pourtant les
adoucir à l'aide de ses vastes connaissances;
il se mit à enseigner les mathématiques et
la langue latine qui lui était si familière.
Après avoir parcouru la Hollande et une
grande partie de l'Allemagne, le comte de
Bremond rentra en France en 1800. Il

trouva ses propriétés aliénées. Sa femme
et sa sœur avaient été longtemps empri-
sonnées à Saintes et à Brouage; un de ses
fils était mort de froid et de faim. Com-
plètement dégoûté du monde, par suite de
ces cruelles déceptions, le fidèle serviteur
des rois se retira au fond d'une campagne,
près de Saintes, et partagea dès lors ses
instants entre la culture des lettres et celle
de quelques terres que la révolution n'avait
pu enlever à sa femme et à sa sœur. Sous
le titre modeste de maire de la petite com-
mune de la Chapelle-des-Pots, il se fit le
père et l'ami de bons paysans qui tous le
vénéraient. Durant l'empire, il refusa les
emplois brillants qui lui furent offerts. A la
rentrée des Bourbons, l'abbé de Montes-
quiou, son ami, le fit nommer préfet du
département d'Ille-et-Vilaine; mais M. de
Bremond ne voulut point accepter ces hautes
fonctions. Le renversement d'un trône bai-
gné dans le sang, les massacres de ses
concitoyens, les immenses ruines de la pa-
trie, avaient irrévocablement fermé la car-
rière politique d'un homme qui n'aspirait
plus qu'au repos. Il refusa même la croix
de Saint-Louis que lui offrit Louis XVIII.
Le 11 avril 1814, M. de Bremond se ren-
dit à Bordeaux, pour offrir au duc d'An-
goulême l'assurance du dévouement et de
la fidélité d'un grand nombre de ses conci-
toyens. Il fut désigné par S. A. R. pour
commander la compagnie de cavalerie des
volontaires royaux de la Charente-Inférieure.
En 1830, le sous-préfet de Saintes (1) mit
aux voix, dans tout l'arrondissement, le
choix d'un souverain; M. de Bremond
n'hésita pas à proclamer les droits au

(1) M. Lhomeyer, de Tonnay-Charente, qui,
par cette démarche, amena sa destitution.

trône de Monseigneur le duc de Bordeaux. Dénoncé pour ce fait, le maire de la Chapelle donna sa démission, contre le gré de ses administrés. M. de Bremond avait été longtemps membre du conseil d'arrondissement et de la *Société d'agriculture de Saintes*. A ce dernier titre, il publia plusieurs Mémoires estimés, dont quelques-uns furent imprimés dans les *Bulletins* de la société. Il paraîtrait avoir fourni, à la compagnie des gens de lettres qui ont édité la *Bibliothèque Latine* de Panckoucke, des commentaires sur le poète Martial, commentaires dont auraient usé les traducteurs de cet auteur satirique (1). Comme antiquaire, M. de Bremond eut une réputation fort étendue. Dans le but d'écrire l'histoire de sa province et des plus illustres familles saintongeaises, il avait colligé, dès avant la révolution de 89, d'immenses matériaux formant près de 10 volumes in-f°. Ces richesses littéraires furent presque entièrement détruites durant la *Terreur*. Après sa rentrée en France, l'écrivain laborieux ne put retrouver que quelques fragments de ses notes éparses çà et là. On lui doit encore : *Mémoire sur la culture de la vigne et la fabrication des vins en Saintonge*, inséré dans le compte-rendu de la *Société d'agriculture de Saintes* (année 1806), et reproduit par le *Mémorial de l'Ouest* des 1^{er}, 8 et 11 octobre 1850. On estime, dans ce mémoire, que l'ordre d'arracher la vigne, donné par Domitien en l'an 92 de notre ère, fut éludé en Saintonge; car la liberté n'ayant été accordée aux planteurs, dans l'empire romain, qu'en 280, il serait surprenant qu'en moins d'un siècle, nos co-

teaux se fussent couronnés de pampres, ainsi que l'atteste le poète Ausone, qui venait se délecter au milieu de ses vignobles de Saintonge, nommés par lui : *Vitifери colles*.

MM. Bourignon et Chaudruc de Crazannes ont mentionné M. de Bremond dans leurs ouvrages, et lui ont dû d'importantes communications (2). Le premier lui a dédié ses *Amusements littéraires*, mélanges de pièces fugitives en prose et en vers, Londres, 1778. Numismate distingué, M. de Bremond avait réuni une importante collection de médailles qu'il a léguées, en mourant, à la ville de Saintes.

Cet homme, si remarquable par ses connaissances, bien plus encore par les qualités éminentes de son cœur (3), est mort dans sa ville natale, consolé par la religion qu'il avait toujours respectée et défendue, le 25 février 1842, à l'âge de 83 ans. (4)

— Une courte notice sur ce personnage a été insérée, par M. Moreau, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de Saintes*, 1842, p. 40 et suiv.

BREMOND (MADELEINE de), voy. VERDELIN.

BREMOND (FRANÇOIS de), voy. BALANZAC.

BREMOND (JOSIAS II, de), voy. MIGRÉ.

(2) V. le journal intitulé : *Affiches de Saintes et d'Angoum.* — *Antiq. de Saintes*, par M. Ch. de Crazannes.

(3) V. *Dictionn. des fam. de l'anc. Poitou*, par B. Filleau, et *Biogr. univ.* de Michaud, nouvelle édition, article écrit par M. de la Fontenelle de Vaudoré. — *Procès-verbaux de l'Assemblée nat.*

(4) L'un des fils de M. le comte de Bremond d'Ars a embrassé, comme ses ancêtres, la carrière militaire, et est aujourd'hui maréchal de camp de cavalerie, chevalier de Saint-Louis et commandeur de la légion-d'honneur.

(1) Note communiquée par M. Ad. Charrier, libraire à Saintes.

BREVET (ANDRÉ - AUGUSTE), de Marans, capitaine de canonniers, né le 2 décembre 1723, était membre de la société d'agriculture de La Rochelle; on lui doit un livre intitulé : *Unique moyen de récolter toujours de beau froment*, 1783, in-8°, La Rochelle, Chauvet.

— Son frère aîné, Jean-Auguste Brevet, était habitant du Port-au-Prince, et secrétaire de la chambre d'agriculture de cette ville. On le croit né dans ce département, le 5 mars 1720. Il est l'auteur de deux ouvrages d'agriculture pratique :

1° *Essai sur la culture du café*, 1768, in-8°. — 2° *Mémoire sur la culture du gingembre*, in-8° (1).

BRIAULT (SIMON), jurisconsulte distingué, né à La Jard, près de Pons, en 1743. Il fit ses premières études à Saintes, et les acheva à Poitiers. Le 20 juin 1790, il fut nommé un des 33 administrateurs du département de la Charente-Inférieure. Au mois d'octobre de la même année, il fut élu juge du tribunal de Saintes. Ses talents l'ayant fait remarquer, l'empereur l'appela à la présidence de la cour d'appel de Poitiers; mais sa modestie lui fit refuser ce poste éminent, pour se contenter de la présidence du tribunal civil de Saintes. Briault est mort dans cette dernière ville, en novembre 1813, emportant dans la tombe l'estime et les regrets de ses concitoyens, qui le regardaient comme un des plus fermes soutiens de l'ordre et de la justice. (2)

BRIDAULT (AMY - FÉLIX), doc-

teur en médecine, chevalier de la légion-d'honneur, membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, né le 9 octobre 1771, dans les environs de La Rochelle, et mort en 1807. Il a laissé *un traité sur la carotte*, La Rochelle, 1802, in-8°. Sa femme, Marie-Claire Labat d'Arthez, est décédée à Saintes, le 20 janvier 1831, âgée de 80 ans. (3)

BRILLAND (JEAN-ANCELIN), avocat et procureur au parlement de Bordeaux, naquit à Fontaine-Chalandray, près de Saint-Jean-d'Angély, vers le milieu du XVI^e siècle. Il était intendant de la maison du prince de Condé en 1588, alors qu'arriva la mort de ce prince, considérée comme la suite d'un empoisonnement. Accusé d'y avoir participé, Brilland fut condamné à être écartelé, par arrêt du tribunal exceptionnel créé à Saint-Jean durant les troubles de la *Ligue*, et non par la justice ordinaire de la sénéchaussée, sauf pourtant l'adjonction de René de Cumont, lieutenant particulier de cette sénéchaussée, qui instruisit le procès. — V. Catherine-Charlotte de Condé de la Trimouille. — Brilland fit appel; au lieu d'être renvoyé devant le parlement de Paris, qui était seul compétent, dès lors que l'accusation planait simultanément sur la tête de la princesse de Condé, justiciable de la haute cour, et que la procédure ne pouvait être scindée, ainsi que le démontre de Thou, l'appelant fut jugé de nouveau par un autre tribunal exceptionnel, non moins illégal que le premier, désigné encore par autorité du roi de Navarre, et présidé par Jean Valette, grand prévôt de la

(1) Not. manusc. de M. Delayant.

(2) V. *Statist. du départ.*, V^e La Jard, 2^e part., p. 127.

(3) Not. manusc. de MM. Delayant et A. de B....

sénéchaussée de Saintonge. L'arrêt des premiers juges fut pleinement confirmé. On rapporte que les tortures endurées par l'infortuné Brilland, dans le cours de ses interrogatoires, l'avaient réduit à un état visible de démente ; ce qui n'est point surprenant, ajoute de Thou.

L'intendant fut donc tiré à quatre chevaux, le 12 juillet 1588, sur la place de l'*Orme-vert*, à Saint-Jean-d'Angély. De temps à autre, on interrompait les tortures du malheureux patient, afin d'obtenir des révélations. Ses juges lui promettaient encore la vie, s'il déposait contre la princesse de Condé, ou contre toute autre personne ; mais il persista, jusqu'au bout du supplice, à ne point charger la princesse, et mourut peut-être innocent du crime qui lui était imputé. En effet, les témoins, faciles à trouver lorsqu'il s'agit d'un intendant tombé en disgrâce, ne firent leurs dépositions que dans les tourments de la question, ou à la suite de promesses et de menaces. On ne rougit pas d'en agir ainsi au sujet de jeunes témoins de 13 à 14 ans. La seule accusation grave portée contre Brilland fut celle d'Antoine Corbey, valet de chambre du prince, mais arrachée encore à l'aide de tortures. Henri de Navarre avait écrit au roi de France pour faire venir de Versailles le jeune page Belcastel (1). En l'absence

d'une réponse qui aurait peut-être fait espérer la confrontation de deux accusés, Brilland fut bien vite condamné et exécuté.

Si ce dernier, comme l'écrivent MM. Guillonnet-Merville et Massiou (2), s'empressa de procurer à Belcastel et à Antoine (3) des chevaux pour fuir, il aurait bien dû se réserver d'abord un moyen pour assurer sa fuite et prendre même les devants, ce que la prudence la plus vulgaire lui conseillait tout naturellement, pour le cas toutefois où l'intendant aurait eu le sentiment intime de sa culpabilité. Loin de là, Brilland ne bougea point, d'après l'assertion de notre actif correspondant (4), opposé en cela, comme sur beaucoup d'autres points, aux deux historiens déjà cités. Comment donc expliquer cette froide et dédaigneuse impassibilité, à l'aspect des cruelles supplices que prodiguait la justice de ces temps barbares ?..... On est, certes, fortement tenté de considérer, avec notre écrivain saintongeais, l'intendant du prince de Condé comme ayant

commissaires du roi de Navarre. Aussi ne répondit-il même pas à la lettre d'Henri d'Albret, qui sollicitait le renvoi du page de Versailles à Saint-Jean, pour y être jugé ou plutôt exécuté, vu l'état de surexcitation passionnée où se trouvait alors la majeure partie des habitants de cette ville.

(2) *Recherch. sur la ville de Saint-Jean*, in-8°, et *Hist. de Saintonge et d'Aunis*.

(3) Ce qui démontre que cette prétendue évasion n'avait rien de sérieux, même dans l'esprit de ceux qui la mettaient en avant, c'est qu'Antoine, arrêté à Poitiers, fut ensuite renvoyé absous.

(4) M. Brillouin aîné, auteur d'une *hist. manuscrite de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély*. Nous avons largement usé de ses notes pour cette vie et celle de la princesse de Condé. Si, comme nous l'espérons, M. Brillouin publie un jour le produit de ses veilles et de ses immenses recherches, il jettera une grande lumière sur un procès fort célèbre dans les annales de la Saintonge et de la *Réforme*.

(1) Henri III regardait que ses embarras lui venaient aussi bien des chefs de la *Réforme* que de la *Ligue* ; il n'aurait, certes, jamais songé à demander compte de la vie de ces grands artisans de troubles à ceux qui l'en auraient débarrassé. Avec son hésitation d'esprit, son système de suspicions continuelles, peut-être même les en aurait-il récompensés : témoin l'assassinat politique du duc de Guise. Or, en supposant que Belcastel eût donné la mort au prince de Condé, Henri III se serait bien gardé de le livrer aux

été illégalement et fort légèrement jugé et mis à mort.

BRUSLÉ (MICHEL) était quatrième médecin au port de Brest, lorsqu'en septembre 1788, il fut envoyé à Rochefort, qui était alors le théâtre d'une grave épidémie de fièvre intermittente. Au mois de février suivant, il revint à Brest et reçut du ministre de la marine des témoignages de satisfaction pour le zèle et l'abnégation dont il avait fait preuve pendant l'épidémie. Peu de temps après la réunion de l'Assemblée nationale, il prit part à la lutte engagée entre les chirurgiens et les médecins de la marine; il s'éleva fortement contre ce qu'il appelait les prétentions de ces derniers, et publia à ce sujet deux *Mémoires*, imprimés à Brest. Le 24 septembre 1791, M. Bruslé fut rappelé à Rochefort, pour y remplacer provisoirement M. Lucadou, 1^{er} médecin, qui venait de se retirer du service. Le 6 avril, il présenta un rapport favorable sur l'emploi du remède Boyveau-Laffecteur dans les hôpitaux de la marine. Les conclusions de ce rapport furent approuvées par le ministre de la marine, et converties en une sorte de règlement suivi pendant plusieurs années. Le 27 septembre 1792, il fut définitivement nommé 1^{er} médecin au port de Rochefort, place qu'il occupa jusqu'au 26 janvier 1793, époque où il fut remplacé par son ancien compétiteur Poché-Lafond. Ce dernier ayant été destitué après la chute de Robespierre, M. Bruslé vint de nouveau diriger le service médical du port de Rochefort; il se retira définitivement le 31 mai 1796, et fut habiter Saintes.

Il s'y fit remarquer, autant par son savoir

et son zèle, que par les agréments de son esprit et la bonté de son cœur. A la suite du docteur Boë-Moreau, il accueillit avec empressement l'heureuse découverte de la vaccine, qui datait à peine de trois années. Au mois de juin 1801, il vaccina lui-même, ou à l'aide de ses confrères dont il stimula l'activité à ce sujet, cinquante-deux personnes de la ville de Saintes. Il fit, peu après, la contre-épreuve de l'opération en inoculant la petite vérole à des enfants déjà vaccinés. Cette inoculation démontra que le *virus variolique* n'avait plus de prise sur les sujets vaccinés. Le docteur Bruslé entretenait une correspondance active à l'intérieur et à l'extérieur du département, dans le but de propager la découverte d'Edouard Jenner. Enfin il publia, sous l'autorité du préfet, un ouvrage où l'habile praticien démontrait clairement l'efficacité et les bienfaits de la vaccine.

L'*Annuaire du département de la Charente-Inférieure*, pour l'an X (1), publié à Saintes, chez Dupouy, rend hommage aux efforts si généreux et si empressés du docteur Bruslé, dans l'intérêt de l'humanité.

BURIE (CHARLES DE COUCIS, seigneur et comte de), né sur la fin du XV^e siècle, en Saintonge, d'une famille distinguée, était fils de Jacques de Concis, seigneur de Burie, et d'Anne Goumard d'Eschillais (2). Il fut du petit nombre des gen-

(1) Cet annuaire oublié avait paru d'après les ordres du ministre de l'instruction publique, et avait été rédigé par une société d'hommes de lettres, parmi lesquels figurait M. Vanderquand, professeur de grammaire générale à l'école centrale de Saintes.

(2) V. Gab. Lurbe, de *Aquit. viris illustr.* in-12.

tilshommes de Saintonge qui demeurèrent fidèles à Dieu et au roi. Burie embrassa le parti des armes, et se distingua sous le valeureux maréchal de Lautrec. Il fit alors la campagne de Naples—1528—et eut le commandement de 4,000 fantassins. François I^{er}, appréciant son mérite, l'envoya dans la province Cisalpine qui venait d'être soumise. Burie ne tarda pas à s'y faire remarquer; ayant mis le siège devant Guastalla, il s'en rendit maître et fit transporter à Turin une quantité considérable de vin et de froment qu'il avait pris sur l'ennemi. Marchant de là sur Casal, il s'empara de la ville et y plaça une garnison; mais, par suite d'une lenteur de marche inconsiderée, dans un pays difficile, une partie de ses troupes fut taillée en pièces, par un général de Charles-Quint. Burie lui-même fut fait prisonnier et envoyé à Milan sous bonne escorte. Plus tard, il rentra en France. Au commencement de 1560, il reçut ordre de prêter main-forte au parlement de Bordeaux, chargé par Henri II d'arrêter, en Saintonge, les progrès du calvinisme. Au mois de juin suivant, il fit signifier, aux habitants des îles de Marennes et d'Arvert, l'injonction, de la part du roi, de cesser leurs assemblées. En décembre de la même année, le comte de Burie députa un gentilhomme aux Réformés de Marennes, pour leur faire savoir qu'il tolérât l'exercice de leur culte, pourvu qu'ils vécussent en bonne intelligence; que le roi leur permettait de s'assembler pour prier Dieu, mais à condition de le faire en particulier et en aussi petit nombre que possible. (1)

(1) *Hist. des égl. réform.*, par A. Crottet, 1841, p. 53.

Le capitaine Burie avait successivement porté les armes sous les rois François I^{er}, Henri II et François II. Il mourut septuagenaire, sans laisser de postérité, mais léguant à ses concitoyens, comme le dit Lurbe, un ample héritage de gloire et de talents militaires.

BUSQUET (GEORGES), négociant et ancien échevin à Rochefort, né vers 1687, fut nommé maire de cette ville pour deux années, par ordonnance du roi du 22 février 1727 (2). Ce magistrat avait, à l'exemple des membres de l'hôtel de ville de La Rochelle, qui tenaient fidèle inventaire de tous leurs papiers, rassemblé plusieurs matériaux pour l'histoire de Rochefort, et en avait formé un gros volume in-f°. Le P. Théodore, religieux capucin de cette ville, et originaire de celle de Blois, ayant été invité, par le maire, à composer une préface pour mettre en tête de cette collection (3), comprit de suite la difficulté de cette œuvre. Il aima mieux refondre tout l'ensemble des documents, dont il composa, en y réunissant le résultat de ses propres recherches, le volume in-4° de 281 pages, qui fut publié en 1733. Cet ouvrage intéressant est suivi d'une table fort étendue et fort commode. La troisième partie de l'histoire de Rochefort fut dédiée au maire Busquet, ancien trésorier des droits patrimoniaux de la ville, ainsi qu'aux échevins et autres membres de l'hôtel de ville.

CACAULT (JEAN-BAPTISTE). Ce général de division, baron de l'empire et

(2) V. *Hist. de Rochefort*, par MM. Viaud et Fleury, t. I^{er}, p. 325 — et t. II, p. 524.

(3) V. p. VI de l'*hist. de Rochefort* du P. Théodore.

décoré de plusieurs ordres , naquit à Surgères , le 6 janvier 1769. Il partit simple soldat, en 1783 , et gagna ses épaulettes à la suite de plusieurs actions d'éclat. Il brilla à la bataille de Wagram , et il y fut fait général de brigade.

Cacault est mort sur le camp de bataille, à Torgau, dans le duché de Saxe, par suite d'une amputation de la cuisse.

CAILLIÉ (RENÉ - AUGUSTE). Ce célèbre voyageur n'appartient à notre province que pour avoir fait sa première éducation maritime à Rochefort, et enfin pour être venu demeurer en Saintonge pendant les dix dernières années de sa vie et y avoir reçu la sépulture. Il naquit à Mauzé, (Deux-Sèvres), le 19 septembre 1799 (1). Dix ans plus tôt, ce bourg faisait partie de la province d'Aunis. L'oncle et tuteur de Caillié lui fit apprendre à lire et à écrire, et il le destinait à l'exercice d'un métier dont celui-ci commença l'apprentissage. La lecture de *Robinson Crusôé*, et la vue d'une carte d'Afrique, portèrent le jeune homme à tenter un voyage au cœur de ce pays alors si peu connu. A 16 ans, ayant déjà perdu sa mère morte à l'hôpital de Rochefort, il s'embarquait dans le port de cette ville avec un faible pécule de 60 fr. (2), sur la gabare la *Loire*, qui faisait voile pour le Sénégal et qui marcha quelque temps de conserve avec la *Méduse*, dont elle ne partagea point toutefois le triste sort. Caillié arriva à Saint-Louis au moment où le

major Peddie et le capitaine Campbell venaient de perdre la vie, dans une tentative d'exploration au centre de l'Afrique. C'était peu encourageant. Néanmoins Caillié fit des tentatives; mais étant tombé malade, par suite des chaleurs et des fatigues excessives qu'il avait éprouvées, il retourna dans sa patrie, en passant par les Antilles. Il eut occasion d'y lire le *Voyage en Afrique* de Mungo-Parck, et de parcourir la belle carte du major Rennel, qui enrichit ce volume. En 1818, il revint au Sénégal, presque sans ressources, et se joignit à l'expédition envoyée par le major Gray, pour explorer l'intérieur de l'Afrique. La fièvre s'empara de l'intrépide voyageur, et l'obligea à revenir à Saint-Louis, d'où il fut ramené en France. Débarqué à Lorient, Caillié y sut que les tentatives de Gray avaient complètement échoué.

En 1824, il s'embarqua pour la troisième fois, bien résolu à poursuivre son plan favori. Doué d'une audace et d'un courage persévérant, il voulait mener à fin une entreprise qui avait déjà coûté, sans résultat, 18 millions à l'Angleterre. Caillié parvint encore au Sénégal, possédé par l'ambition énergique de faire plus que ses devanciers et d'agrandir le domaine de la science; il poursuivait un plan hérissé de difficultés et de périls, avec cette vigueur et cette ténacité de caractère, qui promettent la réussite. Rebuté par le gouverneur français, au Sénégal, chez qui il se présenta; poliment éconduit par celui d'Angleterre, à Sierra-Leone, Caillié, qui venait d'étudier pendant deux années la langue des maures Braknas, chez ce peuple même, et qui s'était initié aux pratiques de la

(1) Le supplément de la *Biograp. univ.*, de Feller (1838), fait naître Caillié en 1800, et le *Rapport* fait à la Société de géographie, par M. Jomard, d'après une lettre de M. de la Fontenelle de Vaudoré, lui donne le Poitou pour patrie. Ces deux assertions sont également dénuées de vérité.

(2) V. *Disc. de M. Clémot*, p. 5 et 8.

religion musulmane, se confia complètement désormais aux inspirations de son génie. « N'ayant pu, dit-il tristement, trouver nulle part les secours nécessaires pour exécuter le voyage de Tombouctou, je devais me décider à l'entreprendre à mes frais. J'employai mes économies, qui s'élevaient à 2,000 francs environ (1), à faire des achats de papier, crayons, verroteries et autres objets de commerce, plus quelques médicaments, deux boussoles de poche, le Coran et un costume arabe. » La Société de géographie de Paris venait de promettre un prix de 10,000 francs à celui qui, parvenu à Tombouctou, donnerait une description de cette ville et du voyage. « Mort ou vif, dit Caillié, j'obtiendrai ce prix; si je n'en jouis pas, ma sœur chérie le recueillera. »

S'étant fait passer pour un Egyptien qui désirait rentrer dans sa patrie, Caillié partit le 19 avril 1827, des bords du Rio-Lunez, à 50 lieues au N.-O. de Sierra-Leone, en compagnie de marchands africains, et se dirigea vers Tombouctou, objet de ses recherches, que quatre ou cinq voyageurs européens avaient à peine entrevu. Après avoir traversé les pays habités par les Nalous, les Foulahs, Caillié parvint sur les bords du Niger, au hameau de Couroussa, à plus de 40 lieues au-dessus du point visité par Mungo-Parck. Ayant passé le Niger le 13 juin, sur des barques, la caravane parcourut une plaine coupée de ruisseaux et ornée d'une brillante végétation. Le 17, on entra dans la ville de Kainkam, de 6,000 habitants, où existent

des marchés très-bien pourvus des divers produits de l'Europe. Le 3 août, on atteignit Timé. Dans ce hameau, notre voyageur fit une grave maladie durant laquelle il reçut les soins empressés d'une vieille négresse. La saison des pluies passa avec la maladie, et Caillié se remit en route, le 9 janvier 1828. Il joignit Jenné ou Yenné, ville considérable de 8 à 10,000 habitants, située dans une île formée par le Niger, et dont Caillié nous a fourni la première description. Le 2 avril, il se trouva sur le bord d'un grand lac, nommé Debo. Le 19, il joignit la ville de Katra, regardée comme le port de Tombouctou, et, le lendemain, il fit son entrée dans cette dernière ville. Le sentiment d'enthousiasme et de bonheur éprouvé alors par le voyageur serait impossible à décrire; le but de ses longs efforts était atteint.

Caillié séjourna 14 jours à Tombouctou, qu'il écrit Temboctou; il fut témoin du commerce actif que cette ville entretient, au moyen d'une foule de barques, avec Jenné. L'amas considérable de ses maisons en terre le frappa moins d'admiration, que l'étonnante situation d'une grande cité commerçante au sein du désert. « On ne voit, dit-il, autour de la ville, que des plaines immenses d'un sable mouvant de couleur blanche, tirant sur le jaune et de la plus grande aridité (2). Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans

(2) Ça et là croissent quelques arbrisseaux rabougris, entr'autres le *mimosa ferruginea*, rares productions accordées par la Providence à ces tristes contrées. Un jour, peut-être, la main de l'homme confiera à ces sables quelques graines qui, en se développant, couvriront de verdure ces immenses surfaces de sable aride. Le génie de l'abbé Desbiey a bien su changer nos dunes en forêts qui luttent maintenant avec la fureur de l'Océan. (V. Fournault.)

(1) Cette somme était le produit d'un emploi que le gouverneur anglais avait procuré à Caillié.

la nature ; le plus grand silence y règne ; on n'entend point le chant d'un seul oiseau : cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables , et l'on admire les efforts qu'ont eus à faire ses fondateurs. » Caillié reçut l'hospitalité chez Sidi-Abdallahi , qui lui promit qu'il ne manquerait de rien pendant son séjour dans la ville. Bientôt son hôte le présenta au roi , vieux nègre du pays , mahométan zélé , mais plein de douceur et d'affabilité.

Plusieurs écrivains ont dit que Caillié fut le premier européen qui visita Tombouctou ; cependant Paul Imbert aperçut cette ville en 1670 ; Mungo-Parck , en 1805 ; Robert Adams , en 1810 , et le héros Laing , en 1827. « La science et la religion , dit un écrivain , se disputent ce martyr (1). Le chef fanatique d'une tribu des Zaouat pressait le major Laing de reconnaître Mahomet pour le prophète de Dieu ; le voyageur s'y refusa , et il fut à l'instant étranglé , par ordre du barbare. Moins ferme dans sa croyance religieuse , Caillié , revêtu d'un habit musulman et portant avec lui le Coran , laissa soupçonner à ses compagnons de route qu'il appartenait au culte du faux prophète. »

Le 24 mai 1828 , le voyageur dit adieu à Tombouctou , et partit avec une caravane qui se rendait à Maroc , au travers du Sahara. Caillié eut beaucoup à souffrir dans ce long trajet. Lui et ses compagnons éprouvèrent l'effet terrible d'une trombe qui renversa leurs tentes et cul-

buta les hommes les uns sur les autres ; les gémissements des chameaux accablés de soif et de faim se mêlaient aux cris déchirants des voyageurs et aux fracas de la tempête. Chacun s'étendit à plat ventre pendant la durée du fléau.

Après avoir foulé avec douleur , le 9 mai , le lieu même du martyr de Laing , arrivant aux puits de Mourat , où 1,400 chameaux et 400 hommes couraient tumultueusement se désaltérer , non sans remercier le Très-Haut des précieuses fontaines jetées sur les bords de la mer de sable , ou *sans eau* , comme disent les Arabes , Caillié , à la vue de cette scène émouvante , sentit son imagination s'exalter. Bientôt , comme s'il eût dû monter à l'assaut d'une place imprenable , il s'élança sur son chameau pour devancer ses compagnons de voyage. Citons ces lignes du jeune voyageur , qui peignent si bien la grandeur du désert et la terreur profonde qu'il inspire : « Déjà se déployait devant nous cet horizon sans bornes où nos regards ne distinguaient plus qu'une immense plaine de sable éclatant , enveloppée d'un ciel de feu. A cette vue , les chameaux poussèrent de longs mugissements , les esclaves devinrent mornes ; les yeux tournés vers le ciel , ils paraissaient tourmentés par le regret de leur patrie et le souvenir des plaines verdoyantes d'où la cupidité et la barbarie les avaient arrachés. »

Après avoir éprouvé d'indicibles souffrances et traversé Fez , Méquinez et Rabat , Caillié arriva presque mourant à Tanger , le 17 septembre ; il y fut reçu avec les égards dus à son zèle et à ses malheurs , par M. de Laporte , vice-consul de France ,

(1) V. la relation intéressante de M. Feuilleret , professeur d'histoire au collège de Saintes , intitulée : *Voyage à Pont-l'Abbé et à Tombouctou* , insérée dans l'*Indépendant* des 19 , 23 , 25 et 28 juillet 1830.

qui lui procura les moyens de revoir sa patrie, où il prit terre, le 8 octobre 1828. Ce fut, pour le monde savant, une grande nouvelle que celle d'un voyageur arrivant directement de Tombouctou, et qui avait traversé le grand désert; et la manière dont Caillié avait réalisé son voyage, lui prêtait un nouveau lustre. Sans fortune, sans appui, un jeune homme du peuple avait puisé, dans sa seule énergie, les éléments d'une entreprise audacieuse dont la mort semblait le seul résultat certain, et qui pourtant avait été couronnée d'un plein succès. Durant sa quarantaine, Caillié écrivit à M. Jomard, président de la Commission centrale de géographie, pour l'informer de son arrivée et des résultats de son voyage. La Société de géographie envoya de suite à Caillié une somme de 500 francs, pour lui donner le moyen de se rendre à Paris. Peu après, on lui décerna le prix de 10,000 francs. Le roi, sur la demande du ministre de la marine, accorda à l'intrépide voyageur la décoration de la légion-d'honneur. En outre, on lui assura une pension annuelle sur les fonds réservés aux savants et aux hommes de lettres.

Mais la santé de Caillié, naturellement délicate, avait été profondément altérée durant ses voyages. Il se retira en Saintonge, sa patrie d'adoption, et vint habiter la commune de Pont-l'Abbé, où il vécut dix années, s'occupant à cultiver le petit domaine qui procurait l'existence à sa famille; « mais se livrant peut-être avec trop d'abandon aux rudes travaux de l'agriculture. » (1). Il mourut sur le bien de La Badaire, commune de Pont-l'Abbé, le 17

mai 1838. Son tombeau, élevé par la Société de géographie dans le cimetière de cette commune, est formé d'une pyramide quadrangulaire tronquée et surmontée d'une urne. Sur les quatre faces du monument se lisent des inscriptions qui rappellent les aventures du voyageur :

PREMIÈRE FACE A L'OUEST :

A LA MÉMOIRE
DE RENÉ CAILLIÉ,
NÉ A MAUZÉ LE 10 SEPTEMBRE 1790,
MORT A LABADAIRE LE 17 MAI 1838;
LE SEUL EUROPÉEN
QUI AIT VU ET DÉCRIT TOMBOUCTOU.

DEUXIÈME FACE AU SUD :

SANS AUTRE APPUI QUE SA FORTE VOLONTÉ,
IL S'EST PLACÉ AU RANG
DES BROWNE, DES HORNEMANN, DES MUNGO-
PARCK, DES DENHAM ET DES CLAPERTON;
ET SEUL
IL A ATTEINT LE BUT OU TENDAIENT LEURS EFFORTS.

TROISIÈME FACE A L'EST :

LE 22 AVRIL 1828,
PAR UNE DÉCOUVERTE MÉMORABLE
AU CENTRE DE L'AFRIQUE,
IL A ILLUSTRÉ SA PATRIE.

QUATRIÈME FACE AU NORD :

AU VOYAGEUR INFATIGABLE,
PATIENT ET INTRÉPIDE,
A L'OBSERVATEUR ATTENTIF ET INGÉNIEUX,
A L'HOMME PERSÉVÉRANT,
FERME ET STOÏQUE AU MILIEU DES PÉRILS,
LES ADMIRATEURS DE SON COURAGE!...

Caillié a laissé : *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les*

(1) *Disc. de M. Clémot.*

maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827 et 1828, par René Caillié, orné d'un portrait de l'auteur, d'une vue de Tombouctou et d'une carte itinéraire, avec des remarques géographiques, par M. Jomard, membre de l'Institut. Cet ouvrage, imprimé aux frais de l'État, contient un Vocabulaire de la langue Mandingue et un autre de la langue Kissouré, parlée à Tombouctou concurremment avec le maure.

CALON (1). Cette ancienne et illustre famille, qui posséda longtemps le château d'Aunay, et dont les différents rameaux s'étendirent sur les seigneuries de Pons, de Berneuil, de Saint-Estèphe (Gironde) (2), etc., n'a laissé dans notre histoire locale qu'un souvenir confus, presque éteint, de ses riches possessions et de ses alliances distinguées. (3)

(1) Ou Kadelon, Cadelo, Catulo, Cathalo, Caddillo, et Calo, souvent traduits dans notre province et dans le Poitou par les noms de Châles ou Châlons. — V. *Titre de Fr. du XIV^e siècle* — et *Manusc. de D. Fonteneau*, à la bibl. de Poitiers.

(2) V. *Royan et ses bains de mer*, par M. Lecoutre de Beauvais, p. 43.

(3) Voici la liste des seigneurs d'Aunay, d'après les anciennes chartes : Calon, premier vicomte d'Aunay, mentionné dans un acte de 919, mort vers 967, fut marié d'abord à Geila et puis à Ségonde. — Calon II, marié à Arsende, décéda vers l'an 1004. — Calon III, mentionné en cet article. — Guillaume I^{er}, son fils, voyez la lettre G. — Calon IV succéda à Guillaume I^{er}, et vécut jusqu'en 1081; il épousa d'abord Florence, et puis Astéline de Tallemont. — Guillaume II, son fils, issu du mariage avec Astéline, vécut jusqu'en 1083. — Calon V; en 1153, un Calon fut placé sur le siège épiscopal de Poitiers, et mourut vers 1158. (V. *Clerg. de Fr.* par Du Tems, t. II.) — Guillaume III succéda à Calon V, et mourut vers 1157. Pons et Châlons lui succédèrent la même année (cadets présumés de la famille d'Aunay). — Calon VII, vicomte d'Aunay, était seigneur de Pons en 1209, suivant la lettre du pape Innocent III, adressée cette année-là à l'archevêque de Bordeaux. (*Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.*, II^e vol., p. 48.) Puis viennent les Renaud

Calon III, mort en 1025, s'était emparé d'une partie de la forêt d'Essouvert et de quelques autres biens dépendant de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély; mais, en 1020, dans l'appréhension toujours subsistante de la fin prochaine du monde, il restitua ces biens à l'abbaye. De plus, il y prit l'habit monastique en 1025, suivant une charte insérée dans les écrits de D. Fonteneau. Calon donna à la même communauté un aleu sis à Aunay.

CALON V, vicomte d'Aunay, dès l'an 1083, était d'une nature altière, indomptable et Geoffroy de Pons, depuis 1212; l'arbre généalogique des sires de Pons est fort exact à partir de cette dernière époque.

Quant aux Calon, ils apparaissent encore dans nos fastes saintongeais comme seigneurs de Berneuil, en 1245 et 1252. — *Hist. de l'égl. Sant.*, II^e vol., p. 648.

A Aunay, en 1364, nous voyons Jean de la Personne, en sa qualité d'époux de Marguerite de Mortagne, faisant hommage de sa vicomté au prince d'Aquitaine et de Galles.

Voici quelques-unes des prérogatives des sires d'Aunay : Ils étaient chambellans héréditaires des comtes de Poitou, gardes du sceau qui s'apposait sur les chartes. — V. Besly, *hist. des comtes de Poitou*, etc. — Thibaudau, *hist. du Poitou*; — D. Fonteneau, *manusc. hist.* — Les vicomtes d'Aunay rendaient hommage à leur suzerain en lui présentant, pendant la messe, un denier d'or, qui servait ensuite au comte de Poitiers pour l'offrande. Le sire d'Aunay, lorsqu'il se trouvait à Poitiers, était hébergé, lui et ses gens, aux dépens du comte. Alors que celui-ci faisait sa première entrée dans cette ville, le vicomte lui présentait son cheval, qui tournait ensuite au profit du vassal, de même que le lit dans lequel le suzerain avait couché la première nuit. Si la comtesse venait aussi à faire son entrée solennelle à Poitiers, le chambellan conduisait le palefroi par la bride, depuis la porte de ville jusqu'au palais. Il aidait la dame à descendre de cheval. « Le mantel ou chape qu'elle aura vestu, et le cheval sur lequel elle sera venue, disent les vieux chroniqueurs, appartiendront au sire d'Aunay. » Le chambellan versait encore à boire à la comtesse au premier repas; mais la coupe et autre vaisselle, dans laquelle elle avait bu, lui appartenaient; il prenait de plus le lit et les tapisseries de la chambre à coucher. — V. Dénombrement rendu le 3 juillet 1410, par François de Montbron, vicomte d'Aunay, à Jean, duc de Berry, comte de Poitou.

ptée, que seule pouvait contenir la crainte des jugements de Dieu. Au mois de juillet 1098, par une redoutable permission du Seigneur, le soleil versait sur notre province des torrents de feu. Dans les plaines voisines d'Aunay, il consumait les blés, les vignes, les prairies, en un mot, toute la verdure de la terre. Les hommes, abattus, ne savaient où fuir pour se préserver du fléau. Dans cette extrémité, Calon résolut, pour fléchir la colère divine, d'aller pieds nus à Saint-Jean-d'Angély, environné des nobles hommes de sa vicomté et chargé de la chasse de Saint Just.

A Saint-Julien, où se fit une station, Dieu fit comprendre à Calon, par un prodige, que ses hommages ne lui seraient agréables que lorsqu'il aurait réparé ses torts et ses injustices à l'égard de ses vassaux. Le redoutable chevalier s'humilia aussitôt en confessant ses fautes et en jurant, sur l'autel de l'église de Saint-Julien, qu'il rendrait aux habitants de la seigneurie ce qu'il avait injustement exigé d'eux. La procession se remit en marche pour Saint-Jean. Ensuite Calon courut à Saintes, et là il fit, entre les mains de l'abbesse Arsende, environnée de toutes ses religieuses, une donation en faveur de l'abbaye de Sainte-Marie, fondée, 51 ans auparavant, par le comte Geoffroy, des droits qu'il avait sur les habitants de Saint-Julien. Afin, dit-il, que cet acte de piété ne subit point le sort infligé à notre faible humanité, celui de l'oubli, il le consigna aussitôt par écrit, en présence de deux témoins, les chevaliers Acarde et Gauthier. A ces époques reculées, où les mœurs étaient empreintes de la barbarie que les hommes du Nord avaient intronisée dans nos provinces, seule la re-

ligion faisait courber ces têtes hautaines à qui appartenait le pouvoir. Celui qui, de nos jours, loin d'admirer cet empire salutaire du catholicisme conduisant à la civilisation, sourit de pitié à la vue des pratiques religieuses, fait preuve d'irréflexion, pour ne pas dire de la plus vulgaire inintelligence.

Son fils, Guillaume III, mort vers 1157, prenait dès lors le titre de sire de Pons.

Après la puissante famille des Calon, les Pontac de Mortagne, les Montbron, puis les Lostanges, possédèrent successivement le *castrum* fortifié d'Aunay.

CAMPET (de), voy. SAUJON.

***CARDOSO** (MARIE de) (1), née à Lisbonne, le 16 juillet 1651, mourut en odeur de sainteté, à La Rochelle, le 8 juillet 1700, alors qu'elle était supérieure de la communauté du tiers-ordre de Saint-Augustin ou du Mont-Carmel de la Conception. Sa vie, écrite par un anonyme, F. F. G.... A.... (2), est un précieux monument de l'état de mysticisme ou d'extase auquel parvenaient plusieurs âmes pures de ce siècle, surtout parmi les personnes du sexe.

Marie de Cardoso se destina d'abord à la vie religieuse, pour laquelle elle se sentait un attrait décidé, à la suite d'une apparition qu'elle eut à l'âge de sept ans, et où elle vit notre Seigneur en croix; dès lors Marie ne songea plus qu'aux moyens de souffrir avec Jésus et pour Jésus. Elle entra de bonne heure dans un couvent de

(1) On la croit sœur de l'abbé Georges de Cardoso, qui nous a laissé une histoire des saints du Portugal, sous le titre de *Agiologio Lusitano dos Sanctos evarones illustres em virtude*, etc.

(2) La Rochelle, P. Mesnier, 1707, in-12. -- V. ce livre à la bibliothèque de cette ville.

l'ordre de la Conception ; mais à la mort de Côme de Cardoso , père de Marie , Dominique Péréira , sa mère , l'en fit sortir et la maria , à 19 ans , avec un négociant rochelais , Pierre Mousnier . A son arrivée à La Rochelle , Marie de Cardoso fut mal accueillie par son beau-père , qu'elle convertit ensuite par l'ascendant de sa vertu . Marie perdit presque en même temps son beau-père et son mari , et se consacra exclusivement à l'éducation d'un fils qui avait été le seul fruit de son union . L'avidité de ses beaux-frères la priva de la part du jeune Mousnier dans la succession importante de son aïeul , en tirant profit d'actes antérieurs faits et désapprouvés ensuite par leur auteur . La sainte veuve tomba dès lors dans une profonde indigence . Du sein des privations et des plus cuisants chagrins , elle éleva ses regards vers le Dieu du calvaire et se prit à bénir la main qui l'éprouvait ainsi . Marie fit plus qu'endurer patiemment sa détresse , elle parvint à l'aimer . Dès lors les vertus qui avaient déjà brillé en elle , de manière à lui attirer le respect des habitants de sa nouvelle patrie , grandirent dans les afflictions que la Providence lui ménageait , et Dieu l'éleva à un état aussi rare que sublime . « Cette héroïque veuve se réjouit , dit l'auteur de sa vie , de se voir , selon ses désirs et ses prières , réduite à une indigence qui la rendait conforme à celui qui , étant riche , s'était fait pauvre pour notre amour . »

Marie , victime de son ardente charité , pauvre aux yeux du monde , riche de ses vertus et de sa confiance en l'auteur de son existence , attendait patiemment tout d'en haut . Souvent « elle aurait été en danger de mourir . faute de nourriture , si Dieu ,

à qui elle représentait alors le péril extrême où elle se trouvait , ne lui eût fait rencontrer des pièces d'argent sur le seuil même de la maison qu'elle habitait . » (1)

Comptant sur cette protection attentive de Dieu , reconnaissante de ses effets quotidiens , Marie se complut de plus en plus au milieu de ses souffrances , et les affectionna tellement , qu'elle désirait les voir s'accroître encore .

Bientôt la maladie vint se joindre à la pauvreté , et Marie s'empessa d'offrir généreusement ce nouveau sacrifice à son Dieu . En l'année 1690 , dans l'église de Notre-Dame de La Rochelle , le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge , la pieuse femme se sentit percer le côté comme d'un coup de lance . La même année , pour la fête de tous les Saints , en l'église des Augustins de la même ville , elle crut voir le fils de Dieu tenant une flèche à la main , dont il lui perça le même côté . La douleur de sa blessure augmentait à mesure que Marie croissait dans la charité , et elle redoublait sensiblement lorsqu'elle produisait des actes d'amour de Dieu . Toutefois , ces souffrances mettaient le comble à son bonheur .

Cette situation mystique s'accrut au point de produire l'extase presque habituelle chez la pieuse veuve , lorsqu'elle fut entrée dans le couvent du tiers-ordre de Saint Augustin . Ses visions ne tardèrent point à diviser la communauté : parmi les religieuses , les unes l'admiraient , les autres étaient tentées de considérer ces apparitions comme des mensonges de l'esprit de ténèbres . Saint Augustin étant un jour apparu à la

(1) *Vie anonym.* déjà citée .

sœur carmélite, lui aida à surmonter les dégoûts que lui occasionnaient ces contradictions. « C'était, dit l'auteur de sa vie, une chose bien extraordinaire et bien surprenante de la voir tous les jours, dans l'église, ravie en extase pendant trois heures que durait ordinairement son oraison, sans aucun mouvement, sans sentiment extérieur, et sans qu'on l'en put faire revenir en la poussant et en la remuant. » Hors de l'oraison, Marie était d'une piété fervente, mais pleine de douceur et de condescendance pour autrui; elle se sentait plutôt disposée à plaindre qu'à blâmer celles qui n'avaient point sa ferveur.

Elle avait désiré voir son fils se vouer à la vie claustrale; mais une lumière intérieure lui révéla qu'il était appelé à la prêtrise séculière. Il y parvint, en effet. La piété filiale inspira bientôt à l'abbé Mousnier de venir en aide à sa mère; et de lui procurer les moyens d'adoucir sa position. Mais elle refusa constamment ces offres, dans la crainte de perdre les grâces que J. C. avait attachées à son état de dénuement. Elle s'unit de plus en plus à sa chère pauvreté.

La vénération publique environnait la personne de la mère Augustine du Mont-Carmel. Elle fut élue supérieure du tiers-ordre de Saint Augustin. L'auteur de sa vie cite une foule de prédictions sorties de sa bouche, et qui furent vérifiées par l'événement. Ainsi, elle prédit que l'expédition tentée par Jacques II, avec l'aide de Louis XIV, ne réussirait pas, « parce que le manifeste envoyé par le roi en Angleterre, et dans lequel il professait une sorte d'indifférence religieuse, déplaisait au Seigneur. » En effet, à la bataille de La Boyne, en 1690,

Jacques perdit la victoire et la couronne d'Angleterre.

Nous devons admirer, sans chercher à les pénétrer avec trop de curiosité, les voies mystérieuses par lesquelles le Sauveur conduit et dirige lui-même, comme par la main, certaines âmes privilégiées (1). Si notre esprit superbe semble confondu et prêt à se mettre en révolte au sujet de certaines vocations extraordinaires, nous pouvons lui imposer facilement silence en lui montrant les mystères nombreux qui, même dans l'ordre purement physique, et par une attention toute providentielle de Dieu, nous pressent et nous environnent de toutes parts.

La supérieure du tiers-ordre de Saint Augustin fut enterrée, après sa mort précieuse, dans l'église des Augustins de La Rochelle. Plusieurs grâces extraordinaires, obtenues par sa médiation, justifiaient la vénération que lui avaient si généralement attirée sa mortification, son recueillement dans la prière et la pratique sublime des plus hautes vertus avec laquelle elle s'était familiarisée.

CARTIER (MATHURIN). Ce Rochelais ami des lettres consacra, en 1609 (2), une rente de 62 livres 10 sous à l'entretien de la bibliothèque publique qui venait d'être fondée à La Rochelle, par les soins et libéralités de ses habitants.

On ne peut qu'applaudir à l'intention de Cartier qui, en soutenant par une libéralité

(1) *Vie de Marie Alacoque*. — *Vie de la Sœur Emmerick*, trad. de l'abbé Cazalès. — *Vie de l'extat. de Caltern*, par Goerres. — *Lettre de Marie-Eustelle*. — V. récits de l'extatique des environs de Bade, qui, dit-on, avait prédit clairement la révolution de février 1848.

(2) En 1608, d'après le P. Arcère, *Hist. de La Rochelle*, 2^e vol., p. 419.

bien entendue le dépôt admirable des connaissances humaines, s'efforçait de rendre service à la religion, aux lettres et aux sciences.

CASE (J. DE PONS, seigneur de Beauvoir, baron de la) (1). Ce personnage, qui appartenait aux anciennes maisons de Pons et de Mirambeau, dont le père (2) s'empara de Pons, le 23 février 1574, était lui-même gouverneur de cette place en l'année 1620. Il est représenté, dans l'*Histoire politique, civile et religieuse de la Saintonge et de l'Aunis* (3), comme le type du Don-quichottisme féodal. Après avoir été maître de la garde-robe de Henri de Navarre, ce baron fut choisi pour gouverneur du prince.

Le portrait du sire de Beauvoir a été extrait de la satire dialoguée de d'Aubigné, intitulée le *Baron de Fœneste*, production légère enfantée, suivant un biographe, par la gaieté bouffonne d'un mécontent qui semble avoir pris son parti et se venge des heureux du jour par une médisance enjouée. Ce portrait est donc évidemment forcé.

Quoi qu'il en soit, on en était à l'an 1600; après s'être affublé d'un vrai cos-

tume de carnaval, le sire de Beauvoir, ayant pour suivant d'arme le châtelain d'Ars (4), et escorté de son apothicaire et de son jardinier, se rendit sur sa haquenée près du seigneur de Saujon, à qui il adressa une vive apostrophe, le traitant de *petit rustre, petit carabin, enfant de vanité*. Le châtelain de Saujon, prévenu par le sire d'Ars, s'inclina devant la mercuriale du vieux baron, promit de revenir aux anciennes formes nobiliaires et de rendre, aux seigneurs hauts-justiciers, les honneurs qui leur étaient dus; il s'engagea sur l'honneur à négliger davantage les réformes et libertés nouvellement introduites au grand dommage des mœurs, us et coutumes féodales. On partit de là pour le château de Rioux, près Gemozac; après y avoir fait égorger deux ou trois roquets, épagneuls et dogues qui interrompaient brutalement le sommeil du noble touriste, il y eut, pour récurrence de bruit anti-soporifique, un combat auquel prit part la dame de Rioux. Le vieux baron, frappant à poings fermés, s'écriait à tue-tête : *ineptie, félonie, carabinage ineffable !...* Les sires d'Ars et de Saujon intervinrent fort à propos pour délivrer la noble dame de Rioux, ce qu'ils firent en séparant les combattants au moyen de larges ondées.

Le lendemain, le sire de Beauvoir se rendit à la barre de la haute justice de Pons, pour obtenir vengeance de ce qu'il appelait le guet-à-pens de Rioux, et, arrivant au château, donna à peine à la grande dame de Pons, sa cousine, le temps de se vêtir, tant était précipitée et matinale la démarche de l'offensé.

(4) M. Massiou, *hist.* et vol. cités, écrit Arceus pour Ars. — V. Josias de Bremond d'Ars. —

(1) C'est par erreur que M^{me} Em. Ferrand — *Royan moderne et ancien* — nomme ce seigneur baron de *Beaumanoir*.

(2) Le P. Théodore — *Hist. de Rochefort* — mentionne la mort du marquis de La Case, ami intime de Lanoue et père du baron de Beauvoir, à la suite des exploits guerriers de l'année 1574. En compagnie du seigneur de Plassac, et des seigneurs de Montguyon, d'Husson, de Brétauville, de Pontlevin et de Saujon, il s'était rendu maître, pour le parti de la *Réforme*, des places de Pons, Royan, Tonnay-Charente, Talmont, Saint-Jean d'Angle, Rochefort, et voilà qu'échappé à tous les dangers, le marquis fut tué tristement dans un village de Saintonge, d'un coup de pistolet tiré par un paysan.

(3) 3^e vol.

Les égratignures reçues à Rioux obligèrent le seigneur de Beauvoir à suspendre ses courses ; il rentra dans son manoir , où il se remit aux mains de ses guérisseurs ordinaires.

Mais un jour , ou plutôt une nuit , en proie à quelque vertige fébrile , le baron se lève , prend une bible d'une main , un dard de l'autre , et tombant sur le médecin et l'apothicaire , reposant dans une même couche , menace de leur faire un triste parti. Justement effrayé à l'aspect des regards éperdus et indignés de l'apothicaire , l'assaillant se pâme , et les deux savants lui passent sur le corps pour courir à travers champs.

Telle fut la fin de cette piteuse aventure , qui vraisemblablement n'a jamais existé que dans l'ouvrage de d'Aubigné , ou du moins qu'il a prodigieusement outrée et travestie.

Il est visible qu'en publiant , pour la première fois , vers 1620 , son *Baron de Fæneste* , l'écrivain saintonguais voulut s'essayer dans le style du *Don Quichotte* , de Cervantès , qui , depuis 1605 , avait fait pleine révolution dans la littérature.

CASSAING (CHARLES - BONAVENTURE) , naquit à La Rochelle , en 1770. Il se destinait au barreau , lorsqu'éclata la révolution. Appelé sous les drapeaux , il fit , comme simple soldat , les campagnes de 1794 et 1795 , aux armées du Nord et de Sambre et Meuse. A la fin de 1795 , il fit partie du bureau topographique de l'adjudant-général César. Berthier. Il devint commissaire des guerres-adjoint , puis commissaire en 1807 ; ensuite il fut nommé commissaire-ordonnateur. En cette

dernière qualité , il fit plusieurs campagnes en Espagne , et assista à l'affaire de Moscou. Le 8 octobre 1814 , il fut nommé commissaire-ordonnateur en chef. Appréciateur de son mérite et de sa probité , le maréchal Gouvion Saint-Cyr , ministre de la guerre , l'appela aux fonctions de secrétaire-général du ministère , qu'il exerça jusqu'en 1820. L'année précédente , il avait été nommé maître des requêtes en service ordinaire au comité de la guerre , et , au mois d'août 1820 , en service extraordinaire. Il remplit les fonctions d'intendant militaire à dater du 18 septembre 1822.

M. Cassaing cultiva la poésie ; il est auteur d'une *Hymne au repos* , publiée à Bruxelles.

CASTIN DE LA MADELEINE

(FRANÇOIS - DOMINIQUE). Ce chanoine de la cathédrale de Saintes , vicaire général et official du diocèse , était plus généralement connu sous le nom d'abbé de la Madeleine. Avant la révolution , il avait été pourvu de la petite abbaye de Madion , dans les landes de Virollet , près Gemozac , devenue vacante par la démission de l'abbé de Luchet , vicaire général. Obligé par la loi à trahir ses serments religieux ou à fuir sa patrie , l'abbé de la Madeleine s'était retiré en Angleterre. Toutefois , il se reprochait , dans l'exil , de ne plus être utile à ses concitoyens. Réfléchissant un jour que plusieurs de ses enfants spirituels s'étaient incorporés dans l'armée catholique et royale de l'Ouest , où ils exposaient chaque jour leur vie pour une cause qu'il estimait sacrée , il se décida à les rejoindre au risque de sa vie. Il profita de l'expédition de Quiberon pour se rapprocher de ses compatriotes.

Embarqué avec l'évêque de Dol et trente autres ecclésiastiques, il partagea leur sort, et reçut la palme du martyre le 30 juillet 1795. (1)

CERIZAY (FRANÇOISE de), fille de Jean de Cerizay et de Jeanne Raoul de la Guibourgère, sœur de Michel Raoul, évêque de Saintes.

Belle et noble dame, issue d'une ancienne famille d'Anjou, qui épousa à Saintes, en 1612, Charles de Dreux (2), receveur en titre du diocèse.

Restée veuve, en 1616, avec deux enfants, un fils et une fille, M^{me} de Dreux se consacra entièrement aux bonnes œuvres et au soulagement des pauvres de la ville. Elle prit un appartement dans l'hôpital de la charité et y étudia la *pharmacopée*, afin que ses secours aux indigents fussent plus éclairés et tout-à-fait consciencieux.

Bientôt M^{me} de Dreux, se sentant appelée à une vie plus parfaite, acheta, en 1624, un groupe de maisons du faubourg Saint-Palais, et y fonda le monastère des *Saintes Claires*. (3)

Malgré les entraves qu'éprouve d'ordinaire toute œuvre utile et méritoire, et qui ne furent pas épargnées à la pieuse veuve, sa communauté prit de rapides accroissements. Bientôt elle s'adjoignit M^{lle} de Dreux-Cerizay, sa fille, pour qui le monde et ses plaisirs avaient un trop faible attrait.

On raconte que le désir de se réunir à sa sainte mère, avec laquelle son oncle,

l'évêque de Saintes, ne voulait point la laisser communiquer, dans la crainte qu'elle ne quittât le monde dont elle était l'ornement, fit prendre à cette jeune personne une résolution hardie. Un jour de nombreuse réunion à l'évêché, M^{lle} de Dreux s'échappa du palais épiscopal et s'enfuit à grands pas vers la maison des *Saintes Claires*. Elle fit, en route, une pieuse station dans une petite chapelle de la sainte Vierge, qu'on voyait alors sur le pont et au pied de l'arc de triomphe. Heureuse de se trouver dans cet asile vénéré de Marie, consolatrice des affligés, soutien de la pureté des vierges, la jeune fille, agenouillée au pied de l'autel, forma le vœu de se consacrer au Seigneur dans l'état religieux. « O très-sainte Vierge ! s'écria-t-elle avec l'accent d'une voix chaleureuse, je mets sous votre protection sainte la résolution que je viens de prendre de n'avoir jamais d'autre époux que votre fils, Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Pendant ce temps, les envoyés de l'évêque passaient outre, et l'instant d'après la jeune transfuge était dans les bras de sa mère, qu'elle instruisait, en l'embrassant, de sa résolution définitive.

Usée par les travaux et les macérations, la pieuse fondatrice prit une détermination que l'humilité chrétienne peut seule conseiller et mener à fin. Elle se démit de son autorité abbatiale en faveur de sa fille. Au moment de sa mort, elle fit appeler près de son lit la jeune supérieure, et lui demanda en ces termes sa bénédiction : « Ma très-révérènde mère ! je suis votre mère, à la vérité, selon le monde que j'ai quitté, mais je suis votre fille dans la religion que j'ai embrassée et dans laquelle

(1) V. *Martyrs de la foi pendant la Rév. Fr.*, t. II.

(2) Cinquième aïeul du marquis de Dreux-Brézé, actuellement vivant

(3) Le manuscrit de monseigneur Léon de Beaumont reporte cette fondation à l'année 1629.

je veux mourir ; je vous prie de me donner votre bénédiction. » La communauté, présente à cet acte attendrissant, fondait en larmes ; elle sentit augmenter sa foi comme sa vénération pour ces saintes femmes, lorsqu'après la bénédiction donnée par la mère Françoise à sa *fil*le mourante, on lui entendit prononcer ces paroles saintes et prophétiques : « Ma mère, je suis votre fille, et selon le monde et selon la religion, puisque vous m'avez donné la vie dans ces deux états. Je suis aussi bien que vous, fort proche de ma fin ; je vous demande à mon tour votre bénédiction ; je vous la demande encore pour mon frère qui la solliciterait lui-même s'il était ici. » (1)

Après avoir recommandé à la communauté de conserver toujours l'esprit de ferveur et de régularité monastique qu'elle s'était efforcée de lui inspirer, la pieuse fondatrice des Saintes Claires expira, le 24 juillet 1643, en prononçant ces paroles si suaves : « ô Marie ! mère de grâces.... » premiers mots d'une oraison touchante qui ne s'acheva que dans l'éternité.

Ainsi se termina, après 48 ans, une vie ornée de tant de vertus.

Un mois après, la seconde supérieure, M^{lle} de Dreux-Cerisay, allait rejoindre sa digne mère dans une patrie exempte des tribulations de celle-ci.

En 1795, le monastère des Saintes Claires était une prison d'état ; en 1848, c'est une caserne....

CHADEAU DE LA CLOCHETERIE (2). Ce brave marin naquit à

(1) M. de Dreux était conseiller au parlement de Rennes ; c'est de ce conseiller que descend l'illustre famille actuelle des Dreux-Brézé.

(2) La terre de la Clocheterie est située dans la commune de Plassay, près de Saintes.

La Rochelle vers l'an 1625, et mourut capitaine de vaisseau, en 1696. Il est le chef d'une famille qui marque honorablement dans la marine française. En 1665, la nouvelle Compagnie des Indes lui donna le commandement de la frégate nommée *l'Aigle Blanc*. Dans une rencontre avec les Espagnols, Chadeau leur enleva, avec le seul bâtiment qu'il commandait, deux grands navires chargés d'esclaves et de piastres. A une autre époque, on le vit entrer triomphalement dans la rade de Drest, traînant à sa suite seize vaisseaux capturés sur l'ennemi.

Le fils de cet intrépide marin (Isaac Chadeau de la Clocheterie) parcourut honorablement la même carrière ; son petit-fils, appelé aussi Isaac, lieutenant en 1741, en fit de même.

En 1749, il fut ~~dé~~livré des lettres de noblesse à l'arrière-petit-fils du brave Rochelais du XVII^e siècle, Louis Chadeau de la Clocheterie (3), alors qu'il était enseigne de vaisseau. Le fait capital qui valut au jeune Louis de la Clocheterie, et en mémoire de son père, cette distinction royale, mérite d'être rapporté. En 1747, un combat eut lieu entre les Anglais et l'escadre française, conduite par la Jonquière ; Isaac Chadeau exerçait la charge de capitaine en second à bord du vaisseau le *Sérieux*, commandé par d'Aubigny. Tout-à-coup un boulet de canon renverse Chadeau et le blesse aux deux jambes ; on relève aussitôt le brave officier, qui refuse obstinément de quitter son poste pour

(3) Sa mère, Catherine Daniaud, appartenait à une famille de Rochefort qui avait rempli, dans cette ville, les premières fonctions municipales.

aller faire panser ses blessures. Il exige qu'on le mette sur la lisse du fronteau, au château-d'avant, où il continue à donner ses ordres et à encourager l'équipage. Enfin, il est tué au poste d'honneur par une décharge de mitraille lancée, à petite distance, par un bâtiment ennemi. La récompense nationale à laquelle ce guerrier intrépide avait droit échet à son fils.

L'héroïsme, en France, est de tous les temps et de tous les régimes; il germe naturellement à l'ombre de nos drapeaux.

Louis de la Clocheterie se signala, comme ses ancêtres, dans nos différends avec la Grande-Bretagne. Il commandait la *Belle-Poule* en 1778, lorsque, dans la Manche, et à la vue même de l'escadre anglaise, il foudroya la frégate l'*Aréthuse*.

Pour donner au brave lieutenant de vaisseau une marque de sa satisfaction, le roi Louis XVI lui fit présent d'un tableau (1) représentant l'action de la *Belle-Poule*. Sur le cadre de ce tableau se lit cette inscription :

« Donné par le roi, en 1790, à M. le chevalier de la Clocheterie. — Combat rendu dans la Manche, le 17 juin 1778, par la frégate la *Belle-Poule*, de 26 canons, commandée par M. de la Clocheterie, lieutenant de vaisseau, contre la frégate anglaise l'*Aréthuse*, de 28 canons, à la vue de l'escadre de S. M. Britannique, commandée par l'amiral Keppel. »

CHAMBERT (Louis), né à Ton-nay-Charente, en 1779. Artiste vétérinaire de l'école d'Alfort, il fut placé, en 1808,

(1) Ce tableau appartient aujourd'hui à M. Jacques de Saint-Légier de la Sauzaye, un des petits-neveux du chevalier de la Clocheterie.

au dépôt d'étalons de Saint-Jean-d'Angély, d'où il passa, en 1816, à celui de Cluny (Saône-et-Loire); il y est mort en 1822. Chambert a livré à l'impression : *Essai sur l'amélioration des principaux animaux domestiques du département de la Charente-Inférieure*; Paris, Huzard, 1815, 2 vol. in-8°. — « C'est, dit M. Joly d'Aussy (2), un travail consciencieux, mais que l'auteur aurait bien fait de revoir et de retoucher au moment de l'impression. »

CHAMPLAIN (SAMUEL de). Ce navigateur célèbre naquit à Brouage, d'une famille de pêcheurs, en 1567. Il se rendit dans le Nouveau-Monde, par ordre du gouvernement d'Henri IV, en l'année 1603, et renonça, à cet effet, à son emploi d'armateur à Dieppe. Il reconnut les différents ports de l'Acadie, qu'il figura exactement dans les planches de ses *Mémoires*. Il explora la côte, où les Anglais n'avaient alors aucun établissement, jusqu'au-delà de Boston. Dans un autre voyage, il remonta le fleuve Saint-Laurent et y conçut le projet d'un grand établissement colonial. Ayant ensuite poussé ses reconnaissances jusqu'au lac qui depuis a porté son nom, et reconnu l'embouchure de la rivière des Utawas, il se concilia l'affection des sauvages Algonquins-Mickamas, et s'en aida avantageusement contre les Iroquois. Champlain jeta les fondements d'une habitation dans l'île de Montréal. Il remonta plus haut dans le fleuve Saint-Laurent, et défit de nouveau les Iroquois dans leur propre pays. Son courage, son habileté, ses principes d'économie sociale, lui firent, dans l'Amérique du Nord, une réputation fort étendue.

(2) Not. partic., 1831.

due. On peut avec raison le considérer comme le fondateur de la Nouvelle-France. Il fit bâtir, en 1608, la ville de Québec (1), au bord d'un bassin admirable formé par le grand fleuve Saint-Laurent. En qualité de fondateur de cette colonie, il lui donna des règlements sages et éminemment civilisateurs. Lors de son voyage en France, dans l'année 1611, les Malouins firent révoquer les privilèges de pêche dans le Canada, accordés précédemment au lieutenant-général Dugua de Monts (voy. ce nom). En 1613, le vice-roi de la Nouvelle-France choisit Champlain pour son lieutenant, et lui fit obtenir les fonds nécessaires pour se fortifier à Québec, où il occupa le même poste, sous les gouverneurs de Montmorency, de Ventadour et de Richelieu. Champlain forma une société commerciale qui, s'étendant par tout le Canada, prit le titre de *Compagnie des cent Associés*. Le cardinal de Richelieu voulut être le patron de cette compagnie.

Attaqué par un fort parti d'Anglais, en 1627, Champlain fut obligé de plier (2); mais, en 1629 (3), le Canada étant revenu à la France, notre compatriote en fut nommé gouverneur-général; il s'y rendit avec quatre vaisseaux.

Champlain nous a laissé les *Voyages de la Nouvelle-France ou Canada*, in-4°, Québec, 1632. Son ouvrage, qui a déjà le mérite d'une médaille frappée sur les lieux mêmes de la conquête, embrasse le temps qui s'est écoulé depuis la découverte de

Verazani jusqu'à l'an 1631. L'auteur se montre animé d'un grand zèle pour la religion, plein de fermeté, de désintéressement et d'amour de l'ordre. Son style est simple, sans prétention. Champlain mourut regretté à Québec en 1635, après avoir consacré 33 ans de peines et de soucis à fonder une belle colonie peu éloignée de la mère-patrie, mais dont les malheurs des temps nous ont empêché de tirer profit.

CHANET (JEAN-DANIEL) était médecin à La Rochelle vers le milieu du XVII^e siècle. Il avait exercé sa critique littéraire sur les œuvres de Montaigne et de Charron. Sorbière, indigné d'une telle audace, s'était écrié : *quales viros!*... Comme si l'homme le plus remarquable ne prêtait pas toujours à la critique par quelque côté faible, et à plus forte raison celui qui, pour attaquer la religion ou la morale, abuse des talents reçus de Dieu.

Notre médecin rochelais publia la réfutation de l'ouvrage de Charron, sous ce titre : *Considérations sur la sagesse de Charron*, 1^{re} édition, La Rochelle, 1640; 2^e éd., Paris, 1644, in-12 de 456 p.

L'auteur démontre dans ce livre, et contre son adversaire, que la raison n'a point été accordée à la bête, et relève chez l'homme ce divin flambeau que le sceptique Charron s'était plu à rabaisser.

Dans son *Traité du caractère des passions*, Cureau de la Chambre ayant combattu quelques propositions de Chanet, celui-ci répliqua par un nouvel ouvrage intitulé : *De l'intérêt et de la connaissance des animaux*; La Rochelle, 1646, in-12 de 180 p. Il y définit l'instinct des bêtes, et prouve que

(1) Sa population actuelle dépasse 30,000 habitants; par le malheureux traité de Paris, de 1763, cette ville d'origine française fut cédée à l'Angleterre.

(2) V. *Encyclopédie du XIX^e siècle*, V^o Champlain.

(3) V. Moréry, *Dict. historique*.

si Dieu les a créées bornées, il leur donne, dans sa sagesse admirable, le moyen d'y suppléer, pour leurs divers besoins et les services que l'homme en attend, par l'admirable harmonie de leurs organes.

Chanet a publié encore : *Éclaircissements touchant la connaissance et l'imagination* ; La Rochelle, 1648, in-4°.

CHAPERON (JEAN), sieur de Queue de Vache (1). En 1507, la maison d'Autriche ayant des démêlés avec les Pays-Bas, deux gentilshommes des provinces d'Aunis et de Saintonge résolurent d'aller porter secours à Charles d'Egmont, duc de Gueldres. En raison des difficultés qu'offrait le voyage par terre, Jean Chaperon et Antoine, sire d'Authon, jeune et gaillard homme d'armes (2), résolurent de se confier à la mer. Ils équipèrent donc, à cet effet, deux vaisseaux dans la rade de la Palisse. Pendant ces préparatifs, deux bâtiments anglais entrèrent dans le canal sans daigner saluer le pavillon de France. Chaperon offensé leur envoya quelques coups de canon qui forcèrent les insulaires à mouiller et à rendre au drapeau français l'honneur qui lui revenait. Ce premier succès enhardit nos deux chevaliers ; au lieu de se rendre dans les Pays-Bas, et sans y avoir été autorisés par le roi, ils se mirent à parcourir les mers et à assaillir les bâtiments ennemis du duc de Gueldres. Ils opérèrent quelques prises. Un jour, à l'attaque d'un gros vaisseau déjà désemparé et sur le point de se rendre, Chaperon reçut dans les flancs de son navire, et à fleur d'eau, un boulet qui faillit le faire sombrer. Il dut

relâcher sa proie et rentrer, en toute hâte, dans un port de la Bretagne. Peu après, il courut avec d'Authon chercher, dans la Méditerranée, d'autres aventures. De nouvelles victoires couronnèrent leurs entreprises. Mais, en 1508, on présuma qu'un acte de perfidie de la part du pilote d'Authon avait séparé celui-ci du capitaine Chaperon, qui battit toutes les mers pour rencontrer son ami. Un jour, à la hauteur d'Almérie, ville de Grenade, le bâtiment aunisien était majestueusement promené sur une surface peu agitée, lorsqu'on vint avertir Chaperon d'un singulier prodige ; on jugea que le ciel l'avait ménagé pour mettre un terme aux courses inutiles du chevalier-forban, et, sans doute, pour le faire rentrer en lui-même : une tête, à blonde chevelure, suivait le navire de Chaperon, doucement portée par le flot pendant trois lieues. Cet effrayant spectacle se fit voir de tout l'équipage et l'impressionna bien péniblement ; car on avait reconnu la tête du chevalier d'Authon, qui, dès lors, n'était plus de ce monde (3). Soit pourtant que Chaperon n'eût pas compris le signe au moment même, soit que l'instant d'après son esprit se refusât à y donner pleine créance, Chaperon demanda à Almérie des nouvelles de son compatriote ; mais il n'en put obtenir. Bientôt il mouilla dans les parages de Marseille, où il fut arrêté, et condamné par le parlement d'Aix comme coupable de pirateries et de brigandages, at-

(1) La Popelinière donne le nom de Coup-de-Vague à ce petit port situé près d'Esnandes.

(2) *Chron. de Louis XII.*

(3) Arcère, *hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 306, qui, sans doute, croyait encore aux syrènes, explique assez naturellement cette étrange apparition. Quant à nous, nous croyons que cette fable couvre l'histoire du fameux Barberousse dont la disparition du milieu des corsaires, à la même époque, ne put s'expliquer alors d'une manière satisfaisante. (V. Barberousse.)

tendu qu'il n'était pourvu d'aucune autorisation royale. Il fut assez heureux pour s'échapper de prison, et peu après il fut grâcié. Ainsi se termina la carrière d'un gentilhomme de l'Aunis dont l'audace et l'impétuosité dans l'attaque avaient jeté quelque terreur dans les deux mers qui baignent les côtes de France.

CHARPENTIER, voy. **LONG-CHAMP**.

CHASSELOUP-LAUBAT (FRANÇOIS), naquit à Saint-Sornin, près Marennes, le 18 août 1754. Il embrassa le parti des armes, et entra à l'école du génie de Mézières. En 1781, il était lieutenant, et capitaine en 1791. Il fit la campagne de 1792, combattant avec l'armée du centre et dirigeant les travaux du génie pendant le siège de Montmédi. Il obtint le grade de chef de bataillon à la défense d'Arlon contre les Autrichiens. Il contribua puissamment, en 1794, à la prise de Maestricht. Au siège de Mayence, en 1795, il fut nommé colonel. En 1796, il prit part à la campagne d'Italie, et eut le commandement de l'arme du génie. Chasseloup dirigea le siège de Milan, celui de Mantoue et parut aux trois batailles de Lonado. A la fin de cette année, il fut promu au grade de général de brigade.

Cet officier avait pris part aux plus brillants faits d'armes de l'empire, tant en Italie qu'en Allemagne et en Pologne. Il conduisit avec art les opérations stratégiques des sièges et fortifia les places de guerre conquises. Il était général de division en 1799. En 1804, Chasseloup fut nommé commandant de la légion-d'honneur. Il fit la guerre de Prusse de 1806, et fut

appelé, en 1811, au grade de grand officier de la légion-d'honneur. Le 5 août 1813, il fut créé comte et membre du sénat; cependant il vota, en 1814, la déchéance de l'empereur. Louis XVIII le créa pair de France, chevalier de Saint-Louis et grand cordon de la légion-d'honneur. Chasseloup-Laubat est mort à Paris, en 1833.

Il a publié : *Correspondance de deux généraux sur divers sujets*, Paris, an IX (1801), in-8°. — *Essais sur quelques parties d'artillerie et de fortifications*, par le comte de C..., Milan, 1803, in-8°. — *Extrait des Mémoires du comte de C...-L..., sur quelques parties d'artillerie*, etc., Milan, 1805, in-8°.

CHASSIRON (PIERRE - MATHIEU - MARTIN de), né à Saint-Denis de l'île d'Oleron, en 1704. Il fut conseiller au présidial de La Rochelle et trésorier de France honoraire. Il cultiva les lettres avec succès. L'académie de La Rochelle le revendique comme un de ses premiers fondateurs. Lorsqu'en 1732, cette société prit naissance, sous la protection du prince de Conti, les noms inscrits dès lors sur ses registres matricules furent ceux de MM. Boutiron, avocat, Martin de Chassiron, Gastumeau et Valin (1). Dans une lettre, souvent citée, de Chassiron à M. de Boulogne, l'académicien explique le but et les travaux du corps savant : « On a soin, dit-il, » pour remplir utilement les séances, d'y » porter ce qui semble meilleur en tout » genre de littérature. On fait l'examen » des défauts et des beautés, toujours » moins aisées à saisir que les défauts; on

(1) V. Arcère, *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 538.

» y évoque, si j'ose le dire, avec respect,
» les mânes des anciens, et on les admire
» presque sans restriction. Nous ne les di-
» vinisons pas tous, comme a fait M^{me}
» Dacier, mais nous trouvons parmi eux
» plusieurs génies inventeurs qui, par là
» même, n'ont pu atteindre à la perfec-
» tion de leur art. Il est naturel de traiter
» plus familièrement avec les modernes,
» et de prendre avec eux des hardiesses.
» On les voit, on les connaît, on leur parle,
» et dès-là le respect diminue et laisse la
» liberté de l'examen. Nous rapprochons
» les anciens des modernes, et nous les
» comparons ensemble. Cet exercice n'oc-
» cupe néanmoins que la moitié du temps
» destiné à nos séances; l'autre est rem-
» plie par la lecture de quelques ouvrages
» en prose ou en vers qu'on y porte tour
» à tour; et dans le nombre de ces pièces,
» on choisit celles qui peuvent intéresser
» les assemblées publiques que l'on tient
» après Pâques. »

La réputation de cette académie se répandit jusqu'à l'étranger. (1)

On trouve, dans les recueils de la société, une dissertation de Martin de Chassiron sur les tragédies et opéras, dans laquelle l'auteur s'efforce de prouver qu'il serait avantageux de remplacer, dans ces sortes de compositions, les intrigues galantes par des sentiments de gloire, d'héroïsme, de générosité, etc. (2) En 1749, il fit paraître

(1) L'abbé Venuti, de Livourne, lui adressa ces vers louangeux :

*Crescere ognora i tanti tuoi preceggio
Roccella allor che in te tanti bei spiriti
Accolti e a bene oprar intenti io veggio.*

— *Il trionfo letterario della Francia*, 1750. —

(2) L'auteur, pour faire cette proposition, n'avait pas pris conseil des passions turbulentes et effrénées qui fermentent parmi la jeunesse des

ses *Réflexions sur le comique larmoyant*, Paris, Durand, in-12 de 75 p. Cet ouvrage contient une critique fine et éclairée d'une sorte de drame pathétique, ou tragédie bourgeoise, que le mauvais goût du jour avait intronisée et popularisée outre mesure, et dont l'introduction sur le théâtre était due à Lachaussee.

Chassiron a laissé diverses pièces dans les Mémoires de l'académie de La Rochelle.

CHASSIRON (PIERRE-CHARLES-MATHIEU-MARTIN de), fils du précédent (3), naquit à La Rochelle, le 2 novembre 1753.

Il obtint d'abord quelques succès dans la poésie légère, et fit paraître plusieurs pièces de vers dans les journaux littéraires de l'époque.

Après avoir fait un cours de droit, il obtint la charge de trésorier des finances à La Rochelle, et devint un des membres les plus actifs de l'académie de cette ville.

En 1789, Chassiron fut nommé, dans sa province, secrétaire de l'assemblée de la noblesse, et, au mois de juin 1790, un des trente-six administrateurs de la Charente-Inférieure. A cette époque, il fit tous ses efforts pour faire transférer à La Rochelle le siège de l'administration départementale; mais la ville de Saintes l'emporta.

Ayant subi, au plus fort de la révolution, deux emprisonnements, à La Rochelle et à Rochefort, sa liberté lui fut enfin rendue; il se retira sur une propriété qui lui ap-

grandes villes, et où le théâtre recrute d'ordinaire la masse de ses admirateurs fous. Aussi, en a-t-il été et en sera-t-il longtemps encore pour les frais de sa proposition morale, qui ruinerait infailliblement les spéculateurs dramatiques.

(3) V. *Notice biogr.* sur M. Chassiron, lue à la Société royale et centrale d'agriculture, par M. A. F. de Silvestre, 1826, imprim. la même année, 22 p. in-8°.

partenait non loin de La Rochelle. Là il s'occupa d'agriculture et d'économie rurale. La sagesse qui présida à l'application de ses plans, lui apporta l'aisance et le rétablissement complet de ses affaires compromises par les secousses violentes de la révolution. C'est à lui, le premier, qu'on attribue l'éducation des moutons mérinos et l'usage du parcage ou séjour momentané et successif des bêtes ovines sur des terrains limités par un calcul, qui procure une continue richesse de pâturages.

Chassiron établit, dans des mémoires, l'avantage des prairies artificielles, et donna l'exemple de leur création. Il s'occupa des dessèchements des immenses surfaces marécageuses qui s'étendent sur le bord de l'Océan, entre la Loire et la Gironde, et qui, étant au-dessous du niveau des hautes marées, sont fréquemment couvertes d'eau et dégagent, en été, des miasmes nuisibles et souvent délétères. Il fit paraître deux *Lettres aux cultivateurs français, sur les moyens d'opérer un grand nombre de dessèchements par des procédés simples et peu dispendieux*, 1801, in-8°.

Nommé, par son département, au Conseil des Anciens, son *Rapport*, appuyé sur un *Mémoire* tout-à-fait pratique, concernant les dessèchements à opérer dans les départements de la Charente-Inférieure, des Deux-Sèvres, de la Vendée, aida puissamment à la confection de la loi du 4 pluviôse an VI sur le libre cours des rivières et canaux navigables.

Le 21 février 1800, Chassiron fut appelé à présider le tribunal.

En 1803, le département de la Charente-Inférieure l'élut membre du sénat conservateur. En 1804, il parla en faveur de l'é-

lévation de Bonaparte à l'empire. Plus tard, il fut nommé maître des comptes, emploi qui lui est demeuré jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1825.

Grace à son active coopération, durant un grand nombre d'années, les marais de Roëre furent entièrement desséchés. De concert avec M. Fleuriau de Bellevue, il rédigea les plans et projets du canal de La Rochelle à Niort, qui devait servir au dessèchement de plus de 24,000 hectares de marais, et présenter un débouché aux produits du haut Poitou. A la suite de ce travail, parut le décret qui ordonnait l'établissement du canal.

Les ouvrages de Chassiron consistent en une *Lettre sur l'agriculture du district de La Rochelle et des environs*; La Rochelle, 1796, in-12. — *Essai sur la législation et les règlements nécessaires aux dessèchements à faire et à conserver en France*, 1797. — *Richard converti* (1), ou *Entretiens sur les objets les plus importants du code rural*, (anonyme), 1801, in-8°. — L'article *Dessèchement de marais*, du *Dictionnaire d'agriculture* de Derterville. Cet article peut être considéré, dans la deuxième édition surtout, comme un traité complet de la matière. — Il a fourni des *Notes* à l'ouvrage de M. Cretté de Palluel, sur l'*utilité des marais desséchés*, 1802, in-8°; — et plusieurs articles dans les *Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture*, ainsi que dans les tomes 11 et 12 de la deuxième édition du *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier. — *Rapport sur les marais de Roëre*, 1809. — *Essai sur la*

(1) L'auteur faisait allusion au préfet de la Charente-Inférieure, baron Richard, dont les vues agricoles n'avaient pas toujours été en harmonie avec les siennes.

législation nécessaire aux cours d'eau non navigables, 1818.

— V. Dulaurent, Dumesnil, Guéau de Reverseaux, de Saint Surin et de Serigny fils. —

CHATELAILLON (1) (PIERRE I^{er} de), fils d'Isambert I^{er} et d'Ode, fut d'abord archidiacre et prévôt de Saint-Pierre de Poitiers. En 963, il devint évêque de cette ville. Ce fut lui qui, en 969, fit don à l'abbaye de Saint-Cyprien de la même ville, d'un marais sis dans le vicariat de Saint-Jean de Châtel-Aillon. Il mourut en 975, dans un âge très-avancé.

CHATELAILLON (GISLEBERT I^{er} de), archidiacre de Poitiers, en devint évêque en 975. Ce prélat assista au concile de Charroux et à celui de Poitiers, en l'an 1000. La même année, il apposa sa signature à la charte du duc Guillaume V, relative à l'abbaye de Saint-Cyprien, et transigea avec ce duc au regard du bourg de Vivonne. En 1012, il fut un des consécrateurs de Géraud, évêque de Limoges. Gislebert siégeait encore en 1018. Il fut inhumé dans le cimetière de Maillezais. Comme il avait bâti à Chauvigny, en Poitou, une église en l'honneur du saint sépulcre de N. S., quelques-uns ont conjecturé, dit Du Tems (2), qu'il appartenait à cette maison noble.

CHATELAILLON (ISAMBERT I^{er} de), neveu du précédent, d'abord archi-

(1) *Castellum Alonis* (château des seigneurs nommés Alo), V. Arcère, *hist. de La Rochelle*, 1^{er} vol., p. 100. Cette illustre maison s'éteignit au XII^e siècle, par la mort, sans enfants, d'Isambert IV. Châtelailillon passa dès lors aux Mauléon, aux Partenay-Larchevêque, aux ducs de Longueville, et aux Gréen de Saint-Marsault.

(2) *Le Clerg. de Fr.*, t. II, p. 411.

diacre, devint évêque de Poitiers en 1021. Il approuva certaines fondations faites par Hugues de Lusignan et bénit, en 1026, Amblard, abbé de Saint-Maixent. Il assista à la dédicace de l'église de Saint-Sauveur de Limoges, en 1028, et au concile tenu dans cette ville en 1031. Il figura encore au concile tenu à Poitiers l'année suivante, relativement à la foi catholique et à la conservation des biens ecclésiastiques. En 1036, ce prélat en convoqua un autre, dans le but de réprimer les maux résultant des hostilités particulières. Il eut droit, ainsi que ses successeurs, à une prébende dans l'église de Saint-Martin de Tours, à condition toutefois que les églises du diocèse de Poitiers, placées sous le vocable de Saint Martin, ne seraient tenues, envers leur évêque, qu'aux droits de synode et de visite. Isambert I^{er} vécut jusqu'en 1047. (3)

CHATELAILLON (ISAMBERT, seigneur de), donna, au XI^e siècle, l'île d'Aix à Hugues, sixième abbé de Cluni. Ce don fut confirmé par Guillaume VIII, duc d'Aquitaine. Arengarde, fille d'Isambert, épousa Foulques-Réchin, comte d'Anjou, vers le milieu du XI^e siècle.

CHATELAILLON (ISAMBERT de), fils du précédent, fut archidiacre de Poitiers, puis évêque de cette ville en 1047. Il assista au concile tenu à Rome en 1050, et à celui de Bordeaux, en 1068. Le légat du Saint-Siège, Girald, tint un concile à Poitiers, contre l'hérésiarque Bérenger, le 13 janvier 1073. Bérenger cité s'y rendit. Ses blasphèmes contre le plus adorable de nos mystères, excitèrent tant d'in-

(3) *Clerg. de Fr.* déjà cité, t. II, p. 412.

dignation, qu'il faillit être tué céans par le peuple : preuve évidente qu'alors le dogme sacré de la *présence réelle* était cher à nos pères (1). Comme Isambert ne s'empressait pas de céder le monastère de Noaillé aux chanoines de Saint-Hilaire, Grégoire VII lui écrivit pour se plaindre de ce que les ordres d'Alexandre II étaient si mal observés. Le même pape lui adressa de vifs reproches sur ce qu'ayant été interdit par les légats du Saint-Siège, à cause de ses violences, il continuait à exercer les fonctions épiscopales. Un synode ayant été convoqué à Poitiers, sous la présidence du légat, pour la cassation du mariage de Guillaume, comte de Poitiers, avec Aldéarde de Bourgogne, sa parente, Isambert se permit de dissiper par la force, cette auguste assemblée. Pour ce fait, il fut cité à Rome. Mais le comte de Poitiers s'étant soumis à la décision de l'église, l'affaire s'arrangea, et Isambert resta sur son siège jusqu'en 1086, époque de sa mort. Cet évêque fit du bien aux monastères de Saint-Cyprien et de Noaillé.

Au XI^e siècle, un abbé de Châtelailon, peut-être l'évêque dont nous parlons, signa l'acte de fondation de l'abbaye de Saintes. C'est encore à lui qu'était due l'érection à Laleu, en 1077, du monastère de l'ordre de Cluni.

CHATELAILLON (ÉBLES de), frère du précédent. Moins religieux que son père Isambert, il s'appliqua à dépouiller les moines des biens dont les avait dotés la pitié de ce dernier. Il surprit même la religion du jeune duc d'Aquitaine, Guillaume IX, à peine âgé de 15 ans, en lui faisant

persuader que l'église de Saint-Georges d'Oleron et une partie de l'île, alors possédée par les moines de Vendôme, revenaient à l'ancien patrimoine des S^{ers} de Châtelailon. En retour de sa promesse de fidélité au jeune duc, il en obtint, en 1086, des titres sur lesquels il fonda son usurpation flagrante au détriment des religieux. Le légat du Saint-Siège, Amat, et Ramnulf, évêque de Saintes, séparèrent, pour ce fait, de la communion des fidèles, le seigneur de Châtelailon et son épouse Ivette, femme ambitieuse et à l'instigation de laquelle il paraissait avoir agi. L'opiniâtreté des deux époux ainsi frappés leur attira l'indignation du pape Urbain II, qui les excommunia (2) au concile de Clermont, en 1095, et aux conciles de Tours, de Saint-Jean-d'Angély et de Saintes, en 1096. Les coupables se soumièrent enfin, et l'évêque de Saintes leva l'excommunication, en 1096.

CHATILLON (PAULINE), voyez **GAUFFIER**.

CHAULDRIER ou **CONDORIER** (JEAN), était maire de La Rochelle en 1371. Pour se débarrasser des Anglo-Gascons qui commandaient dans sa ville, il réunit un jour—8 septembre 1372—les plus notables bourgeois de la cité, « qui étaient, dit Froissart, plus Français qu'Anglais », et leur proposa de rendre l'ennemi victime d'une ruse de guerre.

(2) On se récrie fréquemment contre ces décisions, qu'on dit exorbitantes, des papes au regard de l'autorité temporelle, mais sans réfléchir qu'au moyen-âge, le Saint-Siège était la seule puissance qui pût lutter contre la force, sans limites comme sans règle, de la féodalité. Pourquoi donc, de nos jours, les adversaires de la féodalité ne veulent-ils pas reconnaître les services rendus par la papauté ?

(1) *Clerg. de Fr.* déjà cité.

On applaudit à l'invention de Chauldrier, et celui-ci, invitant Mancel, le commandant des troupes anglaises, à un dîner, lui lut de prétendues lettres du roi d'Angleterre qui lui intimaient de sortir le lendemain de la citadelle pour une grande revue. Le commandant ayant obtempéré à cet ordre, le maire interposa entre le fort et les Anglais de nombreux hommes d'armes. A cette vue, l'ennemi fut déconcerté ; bientôt environné de lances, il se rendit à discrétion.

Cependant le château, occupé par douze Anglais, tenait bon et promettait de faire une résistance désespérée. Chauldrier amena sur le bord du fossé les prisonniers qu'il avait faits, et annonça à la petite troupe que, si elle ne remettait aussitôt la forteresse, on ferait incontinent trancher la tête à leurs concitoyens.

Cette menace eut son effet, et la citadelle fut rendue, à condition toutefois que la garnison anglaise sortirait avec armes et bagages, et serait transportée par mer en la ville de Bordeaux.

Ronsard, dans les vers suivants, s'honore d'appartenir à la famille des Chauldrier :

Du côté maternel j'ai tiré mon lignage
De ceux de la Trimouille et de ceux du Bouchage,
Et de ceux des Réaux et ceux des Chauldriers
Qui furent en tous temps si vertueux guerriers,
Que leur noble vertu, que Mars rend éternelle,
Reprend sur les Anglois les murs de La Rochelle,
Où l'un de mes ayeux fut si preux qu'aujourd'hui
Une rue à son laus (*louange*) porte le nom de lui. (1)

CHAUSSARD (GUILLAUME), né à La Rochelle vers le milieu du XIV^e siècle, s'étant voué à l'état religieux, entra dans la communauté des Carmes. Sa principale

(1) Rue *Chaudellerie*, encore ainsi nommée à présent.

étude fut celle de la théologie, et tous ses efforts tendirent à sa perfection particulière.

« *Insigni eruditione famosus, sed insigni religione famosior* », dit Arcère (2). De tels hommes jetés au milieu de la société, semblaient être des points de contact entre le ciel et la terre. Leur vie, toute de vertu et de mérite, était jadis une expiation continue des erreurs et des crimes de la société. Le ciel apaisé pardonnait au monde. De nos jours les crimes ont triplé, et les exemples de vertu pénitente livrée à l'austérité des cloîtres, ne se rencontrent nulle part. Est-ce qu'il existe des monastères et des lieux d'oraison au XIX^e siècle ? Ceux fondés en si grand nombre au XII^e siècle, ne sont-ils pas en ruines ? Et lorsqu'on les foule aux pieds, songe-t-on à autre chose qu'à spéculer sur leurs débris ? Pourquoi s'étonner alors des châtiments inouïs dont le ciel afflige de nos jours la société ? Dieu ne voit partout désormais que des ennemis ou des indifférents.

Vers 1400, le P. Chaussard fut nommé provincial de l'ordre, et il convoqua, en 1404, un chapitre à La Rochelle. Plein de zèle pour son institut, il s'efforça de l'étendre au-dehors. Il fonda successivement les deux maisons de Vivonne et de Dol en Bretagne. Ce saint et savant religieux est mort à La Rochelle, en 1411. Il a laissé quelques ouvrages ascétiques dont les titres nous sont inconnus.

CHAVIGNAUD (PIERRE-LÉON), né à Saintes en 1795, se livra dès sa jeunesse, à l'étude des mathématiques, afin d'embrasser la carrière de la marine. Les événements politiques de 1815 dérangèrent ses

(2) *Hist. de La Rochelle*, 1^{er} vol.

projets. Il se mit alors dans l'enseignement et obtint, au collège de Châteauroux, la chaire de mathématiques. Il vint ensuite s'établir à Saintes vers 1820, et y donna des leçons de mathématiques et des langues anglaise et italienne; puis il dirigea l'enseignement mutuel communal.

Chavignaud est l'auteur d'un abrégé de l'*Histoire de France* en vers lyriques, et d'une petite *Grammaire française* en vers alexandrins. Plus tard, cette dernière production vit le jour à Lyon, par les soins de la veuve et du fils de l'auteur, in-12 de 96 p., 1846. La même année parut aussi, à Lyon, son *Arithmétique* en vers, 1 vol. in-12 de 94 p., avec une Épître adressée à la marine française.

L'auteur, au moyen de ces compositions singulières, espérait inculquer plus aisément, à l'enfance, les éléments de l'histoire et des sciences. Cette idée n'était point neuve dans notre province; ç'avait été celle du P. Giraudeau pour sa *Grammaire grecque*, 3^e partie. Mais toute méthode extraordinaire doit rencontrer des critiques. Elles ne furent point épargnées à Chavignaud. Il a laissé encore une *Charte* en vers et quelques sujets religieux paraphrasés aussi en vers français : le PATER, le CREDO; l'AVE MARIA, achevé par son fils; et une foule de logogripes, de charades et de bouts-rimés. En 1825, il composa des principes gradués de lecture, accompagnés de fables. Un des premiers, il introduisit dans l'enseignement primaire la méthode de lecture sans épellation, suivie ensuite par Peigné. En 1833, il fonda une imprimerie à Saintes et créa le journal hebdomadaire : l'*Abeille Saintongeaise*, qui n'a existé que trois années.

Chavignaud est mort à Saintes en 1837.

CHENET (JEAN), né à Angoulins, était ministre protestant à Ars (île de Ré). Il publia, en 1623 : *une Conférence faite au bourg d'Ars, entre Daniel Chenet, ministre protestant, et Hubert de Thouars, capucin*, in-12 de 70 p. La cause de la Réforme, dit Arcère, était défendue par un faible champion. — En 1625 : *Examen des principaux points de la religion, tant par la pure parole de Dieu, que par les écrits des anciens Pères*, in-12.

CHESNEL (1) DE MEUX (JÉRÔME-PHILIPPE du), d'une famille ancienne et distinguée de Saintonge (2), fut reçu, le 18 août 1668 (3), chevalier de l'ordre de Malte, et mourut au château de Meux, près Jonzac, sur la fin du XVII^e siècle. On effaça, dans la révolution, cette épitaphe un peu prétentieuse, mais chrétienne, du vieux chevalier, incrustée sur l'un des piliers du chœur de l'église :

« Le ciel ordonna ma naissance,
Afin d'éclairer mes neveux.
On a vu mes armes en France,
Et dedans l'église mes vœux.
A l'ennemi, ma contenance
Était celle d'un noble preux,
Et je retrempais ma vaillance
A l'autel du maître des cieux. »

(1) *La Statistique* du département le nomme Duchenet.

(2) Cette famille Chesnel posséda la terre d'Écoyeux, par le mariage de Josias Chesnel avec Marie de Polignac, dame d'Écoyeux.

Josias Chesnel se distingua dans les guerres sous le règne de Louis XIII. C'est lui qui fit bâtir le beau château appelé *Château-Chesnel*. En 1757, Elisabeth Chesnel, dernière de sa maison, épousa Jean Frétart de Gadeville et lui porta la terre d'Écoyeux.

M. le marquis de Frétart d'Écoyeux, leur descendant, doit posséder les archives de la famille Chesnel qui a fourni des marins distingués sous le nom d'Écoyeux.

(3) Voy. Vertot, *hist. de Malte*.

CLÉMENT (JACQUES), né à Saintes en 1754, était curé de Vervant, près Saint-Jean-d'Angély. Il refusa le serment à la constitution civile du clergé, et demeura quelque temps avec ses paroissiens pour les préserver du schisme de l'intrusion. Son attachement pour eux le porta à se soustraire au décret de bannissement. Il ne tarda pas à être arrêté, et fut conduit dans les prisons d'Angoulême. Au printemps de 1794, la Convention, ayant supprimé les tribunaux extraordinaires de province, l'abbé Clément fut traîné devant le tribunal révolutionnaire de Paris, et y fut condamné à mort, le 4 juin 1794, convaincu, dit la sentence : « D'avoir conspiré contre » le peuple, en provoquant la dissolution » de la représentation nationale et le rétablissement de la royauté. » Il fut exécuté le même jour. C'est ainsi, dit M. l'abbé Guillon (1), que, sous Maximien, les chrétiens étaient envoyés à la mort comme ennemis des lois et perturbateurs de la tranquillité publique.

CLISSON (CHARLES - PAUL - BERNARD SAUVESTRE de), capitaine aux gardes, né à La Rochelle (2), vers la fin du XVII^e siècle, était fils de Charles-Bernard de Clisson et de Marie-Anne-Sara de Pont ; il fut sénéchal de Saintonge en 1734, et fut tué à la bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745.

CLOMORIN (l'abbé de), vicaire-général du diocèse de Saintes, légua, vers le milieu du XVIII^e siècle, à l'hôpital de cette ville, établi, dit-il, dans la citadelle, divers effets mobiliers et rentes dont la

valeur est portée à dix mille francs par l'auteur de l'*Histoire de l'église saintone*.

Le but principal de ce digne ecclésiastique était de compléter, en faveur des pauvres, logés et soignés dans cet asile de la religion, fondé sur la fin du XVII^e siècle, par la charité de monseigneur de la Brunetière, évêque de Saintes, la livre et demie de pain noir qu'on leur donnait précédemment et que la trop grande affluence des malades de ce temps-là, comme la pénurie des ressources, avait contraint l'administration de réduire à une livre.

L'abbé Clomorin voulait encore, par son legs pieux, assurer aux pauvres, les plus précieux membres de J.-C. et ses frères, comme il les nomme, une couche convenable à la place de la paille sur laquelle ils gisaient si pitoyablement.

Avant la découverte du *socialisme* et autres utopies de quelques cerveaux extraordinaires, la religion chrétienne avait donc des vues humanitaires et en faisait une louable application pratique.

Quel motif de surprise pour nos modernes *philosophes* !

COCHON-DUPUY (JEAN), fils de Philippe Cochon, sieur du Puy, médecin et maire à Niort, et de Marie Brisset, naquit à Niort, le 11 avril 1674. Il appartenait à une famille recommandable originaire de La Rochelle. Cochon-Dupuy exerçait la médecine avec distinction dans cette dernière ville, lorsqu'il fut appelé, en 1704, à Rochefort, par le lieutenant-général de la marine Villette et l'intendant Begon. Il se fit un nom dans les fastes historiques de cette dernière ville, par la création d'une école spéciale de chirurgie et d'anatomie ;

(1) *Mart. de la foi pend. la révol. franç.*, t. II.

(2) Arcère, *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 570.

il en devint lui-même l'actif professeur. Les résultats de cette création parurent tellement satisfaisants, que le gouvernement crut devoir organiser de semblables écoles dans les principaux ports de mer, et notamment à Toulon et à Brest. En 1725, l'État entretenait quatre élèves à cette école, et en 1755, il y en ajouta douze : ces élèves étaient chargés de prendre part aux voyages de long-cours. Le typhus de 1739 ayant fait prendre à l'administration la singulière détermination de détruire les arbres qui existaient dans les rues et au sud de la ville, et que l'ignorance faisait considérer comme une des causes du mal, l'intendant de la généralité demanda, à cet égard, l'avis d'une commission sanitaire dont MM. Dupuy père et fils furent nommés membres. Ils opinèrent pour le maintien des arbres encore debout et le remplacement de ceux déjà renversés. L'habile médecin eut à lutter, en 1745, contre un scorbut pestilentiel apporté à Rochefort par l'escadre qui ramenait dans cette ville la garnison de Louisbourg; l'intensité du mal fut telle, que 110 chirurgiens, 22 pharmaciens, 19 sœurs de charité, 5 aumôniers et plusieurs infirmiers succombèrent victimes de leur dévouement à servir 3,000 malades atteints de la peste. La crainte de la contagion ferma les cœurs et les portes des habitants de Rochefort. C'est en vain que M. Dupuy chercha d'abord des logements pour abriter tant d'infortunés; mais bientôt, persuadés par l'exemple de l'habile et charitable praticien, on s'empressa de loger ces malheureux et de concourir à leur soulagement. Dès lors, grâce aux soins de Dupuy et de son fils, et au zèle déployé par la population, les malades entrèrent promp-

tement en convalescence et la crainte du danger disparut complètement.

Après 50 ans de travaux et de services rendus à l'humanité, Dupuy, parvenu à l'âge de 80 ans, heureux d'avoir fait servir les talents dont il était doué au soulagement de ses concitoyens, était sur le point de descendre dans la tombe, lorsqu'il reçut du roi une récompense bien méritée. Louis XV lui fit remettre, en 1753, des lettres de noblesse. Rochefort fut honoré de cette marque de distinction à l'adresse de son célèbre médecin; chacun voulait voir et fêter ce bon vieillard, « et c'est, dit un historien de Rochefort, dans les témoignages unanimes de sympathie de ses concitoyens que Dupuy trouvait alors la plus douce récompense de sa longue carrière de vertus et de bienfaisance. »

« A mon âge, dit Dupuy à ceux qui l'environnaient de marques de joie et d'affection, on est peu sensible aux vanités du monde; mais jusqu'au tombeau, on l'est aux marques d'amour de ses amis; et quand on meurt entouré des témoignages de leur affection, on peut dire que l'on a assez vécu. » (1)

Cochon-Dupuy survécut peu à cette distinction royale. Il mourut à Rochefort, le 10 octobre 1757. Il eut son fils pour successeur à l'école de médecine.

Qui osera soutenir, après avoir lu la vie de Cochon-Dupuy, que les titres de noblesse et de distinction ne sont, en toute circonstance, que des hochets de la vanité?

Ce digne médecin, correspondant de l'Académie des sciences, nous a laissé :

1^o *Histoire d'une enfure au bas-ventre*

(1) *Histoire de Rochefort*, par MM. Fleury et Viaud.

très-particulière à Rochefort, 1698, in-12.

2° *Manuel des opérations de chirurgie*; Toulon, 1726, in-12.

3° Autre ouvrage en latin : *An post gravem ab ictu vel casu, capitis percussione*, etc.; Paris, 1736, in-4°.

— Il épousa Marie Le Roy, dont il eut deux filles et un fils, Gaspard, docteur, régent de la faculté de médecine de Paris, médecin ordinaire du roi et de la marine à Rochefort.

COCHON-DUPUY (GASPARD), fils du précédent et de Marie Le Roy, écuyer, conseiller du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, docteur régent de la faculté de Paris, associé régnicole de la Société royale de médecine, naquit à Rochefort, le 10 mai 1710. Il étudia à Paris, où il fut reçu docteur-médecin en 1734. La même année, on l'envoya à Rochefort comme aide de son père, et on lui confia la direction de l'école d'anatomie et de chirurgie de cette ville. Le comte de Maurepas ayant ordonné, en 1741, l'établissement à Rochefort d'un jardin des plantes, sorte d'entrepôt de celles envoyées d'Amérique pour le jardin du roi, Gaspard Dupuy en fut nommé directeur. Ce fut lui qui fit construire les premières serres et disposer divers locaux convenables pour la culture des plantes exotiques. Cet habile praticien classa celles dont la médecine pouvait faire usage. Depuis, il s'appliqua à en démontrer, aux élèves chirurgiens, les propriétés et le mode d'application thérapeutique, principalement à bord des vaisseaux de Sa Majesté. Peu après, il fut nommé second médecin de la marine. En 1745, il partagea avec son

père les risques et les fatigues que leur occasionnèrent le scorbut pestilentiel de l'escadre de Provence, ainsi que la petite vérole transportée, la même année, à Rochefort, par les habitants de l'Île-Royale, et qui ne cessa d'exercer d'immenses ravages dans le pays qu'au mois d'août 1746. Ce médecin épousa, en 1753, Marie-Olive des Herbiers de L'Étenduère, fille du commandant de la marine au port de Rochefort.

En l'année 1757, Gaspard Dupuy succéda à son père comme premier médecin de la marine, et avec l'emploi de directeur de l'école d'anatomie et de chirurgie. Au mois de décembre 1758, il fut décoré du cordon de Saint-Michel.

Après avoir été médecin de la marine pendant 55 années, Gaspard Dupuy est mort dans sa ville natale, le 7 janvier 1788. Il avait publié, en 1726, un *Manuel des opérations de chirurgie*, in-8°, et il a laissé en manuscrits une *Anatomie des viscères, pour servir à l'instruction des chirurgiens de la marine*, 1743. (1)

« Les deux médecins Cochon-Dupuy père et fils réunirent ensemble, dit M. Lefèvre, cent seize années de service au port de Rochefort, et s'y firent vénérer par l'ardeur de leur zèle, la grandeur de leur courage, et leur dévouement sans bornes aux malheureux. » (2)

COCHON-DUVIVIER (PIERRE-JACQUES-THOMAS), membre de la légion-d'honneur, membre honoraire de la Société

(1) Note communiquée par M. Lefèvre, 2° médecin en chef de la marine.

(2) *Discours prononcé le 4 mai 1846, à l'occasion du concours ouvert pour deux places de médecins professeurs à Rochefort et à Toulon.* — Rochefort, Loustau, 1846, p. 12.

de littérature, sciences et arts, de Rochefort, naquit à Fressines, canton de Celles, près Melle (Deux-Sèvres), le 8 octobre 1731. Il était fils de Nicolas Cochon de Latour et de Marie-Jeanne Monnet. Après seize années d'embarquements successifs, il fut nommé, en 1765, médecin démonstrateur, puis, en 1780, chirurgien en chef de la marine au port de Rochefort. Cochon-Duvivier rendit d'importants services à sa patrie d'adoption, au point de vue médical et administratif. La ville de Rochefort lui doit une meilleure direction dans le dessèchement des marais qui l'environnent, et la reprise, de 1804 à 1812, des grands travaux des ingénieurs Duchesne et Leclerc, abandonnés depuis 22 ans. En 1793, étant chirurgien en chef, il fonda, de concert avec M. Clémot père, la bibliothèque de la marine; commencée avec de faibles ressources, cette bibliothèque compte aujourd'hui plus de dix mille volumes relatifs à l'art de guérir. Sous la Terreur, il fut destitué des fonctions administratives qu'il remplissait avec tant de zèle et d'intelligence; il y fut réintégré après le 9 thermidor.

Les projets patriotiques de Cochon-Duvivier se résumaient dans un Mémoire présenté au conseil-général de sa commune, le 2 décembre 1794: « L'air de Rochefort, disait-il, est nuisible à quelques habitants, et particulièrement aux étrangers; il peut être sanifié: 1° dans l'intérieur de la ville, en nivelant et réparant les rues, en les arrosant d'une eau qui peut être fournie et renouvelée sans cesse par une pompe à feu déjà établie pour le service de l'hôpital national; 2° à l'extérieur de la ville, en faisant dégorger les

eaux qui, d'abord stagnantes dans les fossés voisins, répandent des émanations malfaisantes; 3° en resserrant par des digues latérales, la Charente dont les eaux, grossies dans certaines marées, s'élèvent au-dessus de son lit naturel. »

Appelé en 1802, au corps législatif, Cochon-Duvivier obtint de l'empereur, et contre le mauvais vouloir de la haute administration, le pavage et l'irrigation des rues de Rochefort, objet de sa sollicitude et de ses constants efforts. La même année, il procura la construction d'un abattoir public qui débarrassa la ville d'une quantité de matières putrescibles que les bouchers jetaient auparavant dans les rues ou dans les fossés d'écoulement.

En 1805, il fut décoré de la croix de la légion-d'honneur.

En 1811, le bassin d'irrigation entrepris dès l'année 1802, et faisant partie du grand projet déjà mentionné, fut entièrement parachevé.

Aujourd'hui Rochefort est la ville de France où le pavage est le plus soigneusement entretenu et la propreté le plus strictement observée. Pourtant cette ville est loin de réunir encore toutes les conditions d'une salubrité parfaite. La canalisation et la plantation des marais environnant Rochefort, sur une plus vaste échelle, sont les deux points principaux sur lesquels, d'après nous, doivent porter l'attention des administrateurs actuels. On ne peut se dissimuler que ces deux causes de salubrité publique attendent encore de grands perfectionnements.

Cochon-Duvivier est mort le 26 avril 1813, âgé de 82 ans, dont 49 passés à Rochefort. Par un sentiment louable de

reconnaissance, cette ville a donné à une de ses principales rues le nom de l'homme éclairé qui a fait servir les trésors de sa science à l'assainissement de la cité et, par suite, à l'avantage réel de tous ses habitants.

« On lui doit, dit la *Biographie des Deux-Sèvres* (1), beaucoup d'élèves d'un grand mérite, parmi lesquels il eut pour panégyriste le plus juste appréciateur des talents et des vertus de son maître, M. Clémot, chirurgien en chef de la marine à Rochefort. »

COLBERT DE TERRON (CHARLES de), écuyer, sieur de Longueville, marquis de Boboue, était conseiller d'état, intendant-général de la province d'Aunis, îles adjacentes, et des mers du Ponant (2). A l'égard de Rochefort, le P. Théodore, de Blois (3), lui donne le titre de *Primus Pater urbis et Autor*.

Rarement la naissance d'une ville peut être constatée; des accroissements successifs et insensibles l'amènent au point où elle fixe enfin l'attention du monde. Il n'en fut point ainsi de Rochefort. A la voix puissante de Louis XIV, cette ville, en 1666, commença à surgir du sein des marais. M. Colbert de Terron seconda puissamment les desirs du grand roi. Dès 1665, accompagné d'ingénieurs, il traçait ses plans et préparait les fondements d'une cité maritime dont il calculait l'étendue sur celle de Bordeaux, à peu près comme l'on prépare d'ordinaire l'érection d'un édifice particulier. [La médaille commémorative de ce

grand événement, pour l'histoire de notre province ainsi que de la France maritime, présente, d'un côté, l'effigie du roi avec cette légende : *Ludovicus XIV, Rex Christianissimus*; au revers se voit le plan de la ville, du port et de l'arsenal de Rochefort. Neptune y paraît sur son char au milieu de la Charente, et on y lit cette inscription : *Urbe et navali fundatis*. Dans l'exergue : *Rupesfortium, 1666* (4). Cette année-là, comme l'observe le P. Théodore, fut marquée par la disgrâce du célèbre amiral hollandais Tromp, qui fut sacrifié à l'amour-propre contrarié du fameux Ruyter, son compatriote. Le même historien consigne à ce sujet cette réflexion importante : Que la puissance et la gloire maritimes jetèrent dès lors de profondes racines en notre patrie, tandis que, dans la Hollande, elles commençaient à décroître (5). Cette époque de la fondation de Rochefort est donc en tous points digne de fixer notre attention.

En 1669, Rochefort avait déjà pris une telle importance, que Louis XIV l'érigéait en *bourg fermé*, par lettres patentes données à Paris le 5 mars de la même année.

Lorsqu'il eut marqué l'emplacement de l'arsenal et des magasins du roi, M. Colbert de Terron abandonna le reste du terrain, à raison d'un denier de cens par carreau, aux particuliers qui désiraient bâtir des maisons. Cet intendant apporta à son œuvre tant de célérité et d'intelligence, qu'en 1672, Rochefort méritait déjà de porter le nom de ville, et qu'on y célébrait, cette même année, par de grandes réjouissances, la victoire remportée par le vice-amiral

1. *Idem* de 233 p. 1652.

2. Une de ses filles, Louise-Emilie, fut mariée au comte de Mailly.

3. *Hist. de Rochefort* p. 64.

4. *Hist. de Rochefort* p. 13.

5. *Idem* p. 65.

d'Estrées sur la flotte de l'amiral Ruyter. On tira à cette occasion plus de 180 coups de canon. En 1673, cette ville si jeune encore contenait près de 20,000 habitants.

Les patriotiques efforts de l'intendant furent pourtant méconnus ; des bruits accusateurs s'élevèrent contre lui : ses constructions sur un sol marécageux n'offraient aucune solidité ; l'eau de la Charente contribuait, par l'espèce de vers qu'elle enfantait, à détruire rapidement les vaisseaux de l'État. Ces bruits, parvenus à la cour, déterminèrent le roi à envoyer son ministre Colbert à Rochefort. Ce grand homme d'état reconnut la fausseté de ces allégations et vint rassurer Louis XIV.

L'intendant, poursuivant le cours de ses immenses travaux, fit ouvrir l'avenue de Martrou à Rochefort, aplanir le chemin du Vergeroux, et construire les aqueducs qui traversent cette voie. Il fit paver les chaussées de Rochefort au moulin de Fichemore. L'édificateur si actif tourna ses regards vers la religion, et lui demanda d'adoucir et d'améliorer les mœurs d'une masse de citoyens réunie de tous les points et formée des éléments les plus divers. Il fonda des maisons religieuses, bâtit une chapelle, établit un hôpital de la marine dans le prieuré de S^t-Éloy, près Charente.

Après avoir si bien mérité de notre province et de la France entière, M. Colbert de Terron, accablé d'infirmités, se retira de Rochefort, le 15 août 1674, et eut pour successeur l'intendant Demuin. Après un séjour de quelque temps chez M^{me} de Matha, sa fille, il se rendit à Paris, d'où il put encore s'éloigner pour remplir, à la demande du roi, une mission conciliatrice à Messine.

COLIN (RAPHAEL) était assesseur et conseiller au présidial de La Rochelle dès l'an 1605. Il est auteur d'un ouvrage manuscrit, format in-4^e, souvent cité par Arcère, et intitulé *Annales de La Rochelle de 1350 à 1643*. (1)

Colin eut une grande part aux dissensions qui agitèrent La Rochelle jusqu'au terrible siège de 1628. Cette circonstance donne une plus grande autorité à ce qu'il rapporte sur les troubles dont sa patrie fut le théâtre, et qui ne cessèrent qu'avec la chute de cette importante place de guerre. Toutefois, Colin était un républicain outré (2). Ses *Annales* offrent de l'intérêt et contiennent des détails qu'on ne trouve point ailleurs. Elles ont été continuées jusqu'en 1718, par Maudet père et fils ; la copie de leur manuscrit se trouve dans la bibliothèque publique de La Rochelle.

COLLARDEAU (MARGUERITE). Cette vertueuse fille était née à Saint-Simon de Gemozac. En 1631, la maison religieuse des *Saintes Claires*, fondée à Saintes par M^{me} Cerizay de Dreux, fut mise à deux doigts de sa ruine par la famine affreuse qui alors désola le royaume de France. On peut dire que Marguerite Collardeau fut l'ange sauveur de la communauté. Par son habileté merveilleuse à exciter la charité publique en faveur de cette maison, elle la soutint pendant des jours de détresse et de malheur.

Marguerite prit ensuite l'habit religieux chez les dames des *Saintes Claires*, sous le

(1) V. *Statist. du département de la Charente-Inférieure*, par M. Gautier. — D'après Arcère, *Hist. de La Rochelle*, ces *Annales* embrassent la période de 1560 à 1643.

(2) *Hist. de La Rochelle*, du P. Arcère, II^e vol., p. 220.

nom de Sœur Marthe de la Transfiguration. Elle justifia pleinement la haute idée qu'on avait déjà de sa vertu.

COLOMIÈS ou **COLOMIEZ** (PAUL) naquit à La Rochelle en 1638 (1). Il fit ses premières études en sa ville natale, et, à l'âge de 16 ans, il se rendit à Saumur pour y suivre des cours de philosophie et de théologie. Il étudia l'hébreu sous le fameux Cappel. En 1664, il vint à Paris, et y connut le célèbre hollandais Vossius, avec lequel il fit le voyage de Hollande. De retour en France, en 1665, Colomiès parcourut son pays, qu'il laissa en 1681 pour visiter l'Angleterre. Il y fut reçu ministre de l'église anglicane, selon le rit des *épiscopaux*. Colomiès s'était fait un nom dans la bibliographie par son érudition, ses immenses recherches, son étude de la linguistique et l'impartialité de sa critique honnête et bienveillante. On lui reproche d'avoir manqué de ce coup d'œil élevé et de cet esprit d'ordre qui, chez les auteurs de premier mérite, donnent aux ouvrages l'ensemble et l'harmonie qui en constituent la perfection. Des idées neuves surgissent rarement sous sa plume ; mais aussi sa mémoire, soigneusement ornée, lui fournit une foule de traits et de récits intéressants qui captivent et instruisent le lecteur.

Il a rendu d'importants services à ceux qui se livrent à l'étude si vaste de la bibliographie, en secouant la poussière des plus anciens auteurs pour leur dérober des notes souvent précieuses.

« Colomiès, dit un judicieux et impartial écrivain, réunissait, à beaucoup de

savoir, des mœurs douces et liantes, un commerce aisé, un grand fond de sagesse et de modération. Il se vit exposé, au sujet de son *Icon presbyterianorum*, à la mauvaise humeur de quelques zéloteurs bourrus, et surtout aux invectives de Jurieu. Colomiès ne sut pas se plaindre ; assez philosophe pour mépriser les injures, assez chrétien pour les pardonner, il laissa aux remords de ses adversaires à le venger de leurs attaques. (2) »

Il semble cependant qu'on serait en droit de demander comment a pu demeurer dans l'hérésie, cet auteur qui a tant approché de la vérité catholique, qui en parlant, dans un de ses ouvrages (3), des *protestants* de France, disait : « Si Saint Chrysostôme revenait au monde, il ne manquerait pas de s'écrier, avec son éloquence ordinaire : Pensez-vous qu'il suffise de dire qu'ils sont orthodoxes, pendant que la hiérarchie sacerdotale ne subsiste plus ? » Était-ce chez Colomiès préjugé de naissance, crainte de perdre une brillante et lucrative position acquise ? Peut-être bien les deux motifs ensemble. Pourtant qui oserait soutenir que ces causes doivent exercer un empire tellement absolu sur une âme droite et généreuse, qu'elles l'enchaînent irrévocablement au joug de l'erreur ?

D'un autre côté, nous voyons que la sagesse du philosophe fut parfois vaincue dans l'arène de ses passions, entr'autres dans une circonstance importante de sa vie : il contracta avec une jeune personne du peuple, un mariage d'inclination qu'il tint secret jusqu'à l'heure de sa mort, redoutant la censure et peut-être la dis-

(1) M. Lesson le place au XVI^e siècle, t. I^{er} de ses *Fastes historiques*.

(2) Arcère, *Hist. de La Rochelle*, II^e vol.

(3) *Parallèle de la pratique de l'église*, etc.

grâce de ses contemporains, par suite d'une union si peu relevée ; tandis qu'il aurait dû davantage , comme moraliste, appréhender le scandale occasionné par une alliance illicite selon les apparences.

Après de nombreux et vastes travaux littéraires dont nous allons succinctement passer la plus grande partie en revue , Colomiès est mort à Londres, le 13 janvier 1692 , du regret, dit-on, d'avoir perdu le titre et les émoluments de bibliothécaire de l'archevêque de Cantorbéry.

Nous devons à ce laborieux écrivain :

— *Gallia orientalis seu Gallorum qui linguam hebræam vel alias orientales excoluerunt vitæ* ; La Haye , 1665 , in-4° ; 1709 , 1729 , 1731 , avec notes. Ce livre remarquable a trait à la vie et aux ouvrages des Français savants dans les langues orientales. — *Varia opuscula* ; Paris, 1668, in-12. — *Epigrammes et Madrigaux* , in-12. L'on cite parmi ces épigrammes celle-ci adressée à une belle femme dépourvue de jolies dents :

Dorimène , votre visage
Met tous les jours en esclavage
Une infinité de galants ;
Mais pour moi j'ose m'en défendre,
Parce qu'on ne me saurait prendre
Qu'en m'attaquant à belles dents.

— *Vie du père Jacques Sirmond* ; La Rochelle, 1671 , in-12. — *Exhortations de Tertullien aux martyrs*, traduites en français ; La Rochelle , 1673 , in-12. — *Rome protestante , ou témoignages de plusieurs catholiques romains en faveur de la créance et de la pratique des protestants* ; Rouen , 1675 , in-8°. — *Lettres à M. Claude , sur la version française [des bibles de Genève , écrite en 1677 , où l'auteur affirme que*

ces bibles ont été maintes fois retouchées avec peu de soin. — *Observationes sacræ in varia sanctæ scripturæ loca* ; Amsterdam , 1679 , in-12. — *Catalogus manuscriptorum colicum Isaaci Vossii* , contenant les titres de 214 manuscrits grecs , 472 manuscrits et ouvrages latins , 4 manuscrits portugais et italiens , 7 manuscrits français et 70 manuscrits et ouvrages d'Orient. — *Mélanges historiques*, recueil de traits concernant l'histoire , les lettres et les savants ; Orange , 1675 , in-12. — *Icon presbyterianorum ex protestantium scriptis ad vivum expressa*, etc., 1682. Cet ouvrage faisant entrevoir les côtés faibles de la Réforme , et en grande partie extrait des œuvres des savants réformés , fit beaucoup d'ennemis à Colomiès. — *Parallèle de la pratique de l'église ancienne et de celle des protestants de France*, 1682 , in-12. Parmi des considérations quelquefois minutieuses, dit Arccère , ce livre en contient de fort importantes au sujet de l'unité catholique. — *Bibliothèque choisie* , en français ; La Rochelle , 1682 , in-8° ; Amsterdam , 1700 ; Paris, 1731 , in-12 , avec les remarques de Lamonnaye et autres. L'auteur a déployé dans cet ouvrage une grande érudition bibliographique. — *Clarorum virorum epistolæ singulares* , 1685. — *Paralipomena de scriptoribus ecclesiasticis* ; Londres , 1686 , in-8°. — *Lettres à M. Justel , sur l'histoire critique du vieux Testament* , du P. Simon ; Londres , 1686 , in-4°. — *Lettres de la reine de Suède* , 1687 , in-12. — *Animadversiones in Giraldum de poetis* ; Leyde , 1695 , in-8°. — *Italia et Hispania orientalis* , etc. , édité sur les manuscrits de l'auteur , avec notes de Wolf ; Hambourg , 1730 , in-4° , même genre que le *Gallia orientalis*.

COMMINGES ou **COMINGES**
(CHARLES de) (1), était seigneur de Saint-Fort sur Brouage (2), de Fléac, du Fouilloux, etc. Ce brave militaire commandait, en 1627, le fort Louis, à La Rochelle, lorsqu'il fit tous ses efforts pour faire rentrer les Rochelais sous l'obéissance du roi ; mais sa démarche si patriotique ne fut couronnée d'aucun succès ; les prétentions exorbitantes et déraisonnables des révoltés y mirent obstacle. Comminges était maître d'hôtel du roi lorsqu'il fut tué au siège de Pignerol, — 1630. — Son corps fut déposé, en l'année 1663, dans une chapelle funéraire édifiée par son épouse sous l'église de Saint-Fort, actuellement en ruines.

Depuis cette époque, le caveau avait servi de sépulture à la famille de Comminges. En 1790, les chasses de plomb qu'on y voyait furent enlevées, et les ossements qui s'y trouvaient dispersés. Les angles de la voûte de cette crypte mortuaire sont ornés de têtes d'anges sculptés avec goût ; sur une des murailles se lit cette épitaphe :

A la mémoire heureuse
De très-illustre seigneur Charles de Comminges,
Lequel mourut l'an 1630.

Mortel, tu vois en ce bas-lieu
Os et cendre d'un demi-dieu.
C'est le grand comte de Comminges
Qui, servant aux armées son prince,
Devant Pignerol fut occis,
Couvert de palmes et de lys.

(1) Cette famille s'établit en Saintonge en 1575, par le mariage de Pierre de Comminges avec Joachine du Breuil, dame de Théon et de Méchers.

(2) Par ordonnance du 31 mars 1825, cette petite commune a été réunie à celle de Saint-Jean-d'Angle.

De Guip, son épouse fidèle (3),
Lui fit bâtir cette chapelle
Pour l'avertir, lecteur mortel,
Qu'elle tient son époux au ciel.

AMEX.

CONAIN ou **CONAN** (JEAN de), sieur des Défens en l'île de Ré, était maire de La Rochelle en 1516. C'est alors qu'il concourut à la fondation de la chapelle des frères prêcheurs, dans leur cloître de Cougnes. La même année furent édifiées les grandes écoles. (4)

Conain était l'auteur d'un livre manuscrit intitulé *de la Poterne*, qui avait trait à certains privilèges de La Rochelle, et qui était, avant la révolution, déposé à la bibliothèque de l'Oratoire de cette ville. Ce livre a été souvent mis à profit par les PP. Jaillot et Arcère, pour leur histoire de La Rochelle et de l'Aunis.

Conain nous apprend que la représentation du *Mystère de la Passion* à La Rochelle, en 1491, avait coûté plus de 3,000 liv. (5) Ces sortes de spectacles étaient alors courus avec fureur.

CONCHAMP (GUILLAUME de), né à Taillebourg, fut premier abbé de Font-Douce, maison religieuse de l'ordre de Saint Benoit, à l'établissement de laquelle il présida. L'abbé Du Tems (6) dit que Guillaume bâtit sa maison à la source d'une fontaine, entre Saintes et Saint-Jean-d'Angély. D'après la croyance générale, cette

(3) Elle était petite-fille de Charles Farnoux, maire de Saintes en 1548. — C'est par erreur que le P. Anselme (*Hist. des gr. off. de la couronne*) lui donne Anne Baudouin pour mère, au lieu de Marie Farnoux de la Clocheterie.

(4) Manuscrits de Masse, V^e vol., n^o 103.

(5) V. Arcère, *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 203.

(6) *Clerg. de Fr.*, II^e vol., p. 377.

abbaye aurait été fondée par la reine Aliénor, qui pourtant n'en fut que la bienfaitrice, vers le milieu du XII^e siècle, et sous la direction du troisième abbé, nommé Géraud.

Conchamp gouverna l'abbaye de Font-Douce de 1117 à 1137. Il est regardé comme le fondateur, sur la fin du XII^e siècle, de l'abbaye de *N. D. de la Tenaille* (1), ordre de Saint Benoît. Les sires de Pons, les Barbezieux, les d'Archiac en furent les principaux bienfaiteurs. Cette communauté fut détruite, en 1582, par les Calvinistes qui tuèrent un de ses religieux et mirent les huit autres en fuite (2). Les seigneurs de Plassac jouirent longtemps des revenus de cette communauté, que Louis de la Vavalette, duc d'Epéron, attribua ensuite au collège de Saintes, tenu par les Jésuites, suivant une bulle de Paul V, en date du 24 août 1619.

CONCORDE (SAINT), confesseur de la foi, fut, d'après Du Tems (3), le dixième évêque de Saintes et succéda à Héraclius, d'autres disent à Emérius ou Emery, rétabli sur son siège par le roi Charibert.

La légende relative à ce saint, dressée sur d'antiques manuscrits, mentionne ses rares vertus et les miracles dont le Seigneur favorisa son invocation et son culte.

Saint Concorde mourut sur la fin du VI^e siècle. (4)

Sa fête se célèbre le 25 février. (5)

(1) Commune de Saint-Sigismond, au canton de Saint-Genis.

(2) V. Du Tems, ouvr. cité, II^e vol., p. 379.

(3) *Hist. du clerg. de Fr.*, II^e vol.

(4) Au commencement du V^e siècle, suivant le rapport erroné de l'*Offic. propr. Monast. Sanct. Joan. Anger.*, in-12, p. XII. — Dans sa *Notice sur Saint Eutrope*, p. 25, M. l'abbé Briand mentionne le VI^e siècle (après 568).

(5) V. *Gall. christ.* tom. sec., p. 1058. —

CONDÉ (CHATERINE-CHARLOTTE DE LA TRIMOUILLE, princesse de Bourbon), fille de Louis III de la Trimouille, duc de Thouars, comte de Taillebourg, et de Jeanne de Montmorency, était née au château de Taillebourg, vers 1570. A l'âge de seize ans, quoique catholique, elle épousa Henri de Bourbon, prince de Condé, qui avait embrassé le parti de la réforme et encouru l'excommunication ecclésiastique. Pour vaincre l'opposition de la pieuse comtesse mère de Charlotte, il ne fallut rien moins qu'une trahison ménagée par M^{lle} de la Trimouille elle-même. En proie aux illusions de la jeunesse et de l'amour, elle dépêche un page vers le gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, et aussitôt l'on voit accourir, à la tête de troupes calvinistes, le comte de Laval, qui s'empare du château environné pourtant de soldats catholiques. Sous l'influence de ce coup de main, on obtint le consentement de la veuve de ce noble seigneur de la Trimouille qui, en 1576, avait si puissamment concouru à organiser, dans la Saintonge et le Poitou, l'association dite *ligue catholique*. Le mariage fut donc célébré le 16 mars 1586, dans la chapelle du château de Taillebourg, transformée, dit un historien (6), en temple protestant. Le 30 avril 1587, Charlotte de Bourbon-Condé donna naissance, à Saint-Jean-d'Angély, à une fille : Eléonore de Bourbon, princesse d'Orange. L'année suivante, le prince de Condé, qui venait d'assister, à Saint-Jean, à des divertissements militaires, fut pris de vio-

Martyr. Gall. — Bréviar. Sant. — Hist. de l'égl. Sant. et Aunis., 1^{er} vol.

(6) Massiou, *Hist. de Saint.*, V^e vol.

lentes douleurs (1), et mourut après deux ou trois jours de maladie, dans la soirée du 5 mars 1588 (2). L'autopsie du cadavre eut lieu (3), et les médecins jugèrent que le prince avait dû être empoisonné. Les soupçons se portèrent sur les personnes de sa maison. Jean-Ancelin Brilland, intendant du prince, mis à la question et convaincu de crime par ce singulier expédient qui ne laissait de choix au patient qu'entre un oui accusateur ou d'épouvantables tortures, fut condamné, non par l'arrêt de la sénéchaussée, comme l'avance un historien (4), mais bien par un tribunal exceptionnel (5), et écartelé à Saint-Jean.

(1) Quelques personnes calmes disaient que cette mort pouvait bien résulter de la chute de cheval faite par le prince, à Coutras, le 20 octobre 1587, alors qu'il reçut un coup de lance du sire d'Espinay de Saint-Luc, que Condé fit pourtant prisonnier en se dégageant brusquement de dessous son cheval mort.

(2) M. Brillouin aîné, — *Hist. manuscrite de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély* — dit après huit jours de maladie, suivant une pièce tirée des archives de Thouars.

(3) N'aurait-on pas dû, dans le procès-verbal d'autopsie, tout en constatant les lésions organiques dues au poison, mentionner la nature du toxique ? On ne l'a pas fait ; était-ce ignorance ou mauvais vouloir ? — Manusc. cité. —

L'Histoire des derniers troubles de France, un vol. in-18, dit que le prince fut empoisonné par ses domestiques, au moyen d'une forte dose de sublimé-deutochlorure de mercure. — V. p. 48 r°.

(4) M. Massiou, ouvr. cité.

(5) M. Brillouin aîné, — *hist. manusc. déjà citée* — admet que ce tribunal était composé de quinze zélés calvinistes dont la Rochebeaucourt de Sainte-Mesme faisait partie. Pour couvrir l'illégalité de sa composition, il ajoute qu'on adjoignit à ces conseillers ordinaires du prince de Condé, le lieutenant particulier de la sénéchaussée, René de Cumont.

Saint-Jean, jadis le centre de la sénéchaussée de Saintonge, par décret de Philippe-Auguste, s'était vu enlever, en 1454, cette juridiction que Charles VII transféra à Saintes. Saint-Jean ne conserva plus qu'une justice prévôtale à laquelle il avait droit, suivant l'ordonnance de Philippe de Valois, du mois de juillet 1331. — M. Massiou, *Hist. de Saint.*, III^e vol. — Maichin, *Hist. de Saint.* —

Le page Permillac de Belcastel, âgé de 15 ans, fut de plus condamné à être pendu en effigie, attendu sa disparition. Cet incident, où figurait un page regardé comme un des principaux acteurs de ce drame terrible, dut péniblement rappeler à l'esprit de la princesse l'autre page chargé de la missive de 1586. Bientôt les soupçons se portèrent sur la princesse elle-même qui, à la mort de son mari, se trouvait enceinte de trois mois. Cependant les soins multipliés que Charlotte avait prodigués à son époux dans le cours de sa maladie qui, en réalité, durait depuis le 20 octobre 1587 ; les larmes qu'elle versa à son sujet, ce dont plusieurs furent témoins, auraient dû, ce semble, éloigner cet affreux soupçon que les uns assayaient sur des affections déréglées de la princesse, diversement et invraisemblablement précisées, les autres sur des préventions puisées dans un intérêt politico-religieux ; tandis que, comme le fait observer judicieusement notre correspondant, Charlotte de Condé perdait dès lors l'espérance de s'asseoir un jour sur le trône de France ; ce qui était le plus beau terme que des rêves d'ambition eussent jamais pu montrer à l'esprit d'une jeune femme.

L'instruction du procès se fit contre Charlotte de Bourbon-Condé ; mais celle-ci, n'admettant point la compétence des juges qui venaient de lui être donnés par Henri de Navarre à son arrivée à Saint-Jean-d'Angély, le 17 mars (6), en appela, en

(6) D'après M. Brillouin, — *manusc. cité* — ce nouveau tribunal était composé de huit commissaires pris parmi les premiers juges, et présidé par le grand prévôt Valette. Dans ses motifs de récusation, Charlotte taxait Valette d'être un malhonnête homme, d'avoir été atteint et con-

qualité de princesse du sang, au parlement de Paris qui, par sentence du 6 mai 1588, ordonna l'apport à son greffe des pièces de l'instruction et fit défense expresse à tous autres juges d'en connaître. Les commissaires délégués par le roi de Navarre n'en ayant pas moins persisté dans leur prétention de compétence, le parlement, par arrêt du 9 août de la même année, rejeta leur juridiction et les décréta même de contrainte par corps et d'arrestation. Toutefois, citée à comparaître devant un tribunal notoirement exceptionnel, et qui lui-même était sous le coup d'une accusation légale, Charlotte refusa de répondre. A l'occasion de ce refus, Valette poussa l'impudence jusqu'à la menacer de la *question*; ce qui était contraire, d'abord aux égards dus à une faible femme, et ensuite à l'esprit comme à la lettre de la loi.

Dans cette circonstance, la princesse reprocha, en des termes si vifs et si touchants, aux personnes présentes, leurs accusations calomnieuses, que plusieurs d'entre elles se jetèrent à ses genoux et lui en demandèrent pardon. Il faut avouer que le parti de la réforme venait de perdre, dans la personne du prince de Condé, un de ses plus fermes appuis; ainsi s'expliquent, jusqu'à un certain point, ces tristes débats judiciaires. A la nouvelle promptement répandue, mais sans preuves convaincantes, de l'empoisonnement du prince, les plus

exaltés du parti voulaient à toute force trouver un coupable. Aussi l'opposition aux décisions du roi de France et du parlement était soutenue, à Saint-Jean-d'Angély, un des boulevards de la réforme, par une coterie intraitable appuyée, au dehors de la ville, par une armée calviniste de 3,000 hommes. (1)

Cependant les commissaires délégués, et dont majeure partie avait été récusée par la princesse, attendu qu'antérieurement quelques-uns s'étaient déclarés ses ennemis personnels et que d'autres avaient été chassés de sa maison pour cause d'indélicatesse, ayant rendu un arrêt qui déboutait Charlotte de Bourbon-Condé de son déclinatoire et ordonnait qu'il fût immédiatement passé outre, condamnèrent la veuve de Condé, comme complice de l'empoisonnement de son mari, à la peine de mort; mais, attendu son état de grossesse, l'exécution de la sentence fut différée jusqu'après le 40^e jour de son accouchement. Renfermée dans une tour du château de Saint-Jean, ne pouvant communiquer avec aucun de ses proches, ce qui semblait une rigueur fort inutile, dès lors que les juges avaient prononcé, elle fut mise sous la dépendance entière du gouverneur la Rochebeaucourt de Sinte-Mesme, dont l'épouse était la seule femme admise auprès de la condamnée (2). Qui

(1) Manusc. cité.

vaincu de crimes énormes, et privé de la jouissance de ses droits civils. C'est donc à tort, ajoute notre infatigable annotateur, qu'on a mis sur le compte de René de Cumont l'instruction ou le commencement d'instruction de cette affaire, qui fut suivie exclusivement par les commissaires délégués par Henri de Navarre. René de Cumont n'avait commencé à instruire que contre les gens de la maison du prince de Condé. (Manusc. p. 30).

(2) Cette circonstance semble suspecte. En effet, il fallait bien que Larochebeaucourt, pour donner la compagnie de son épouse à la princesse, la considérât comme innocente. Mais alors pourquoi donc ne point laisser pénétrer jusqu'à la prisonnière la vieille duchesse de Montmorency-la-Trimouille, sa mère, qui, chaque jour, en demandait la permission avec larmes; qui l'obtint enfin du roi de France, tant pour elle que pour toute sa famille, mais permission que le

pourrait dépeindre les angoisses d'une jeune personne de 18 ans, précipitée du faite des honneurs et de la fortune dans une étroite prison d'état?... Qui nous la montrera dans le calme des nuits, partagée entre les douleurs morales de sa position de fille, d'épouse, de princesse du sang royal, et les douleurs physiques de sa grossesse?..... Elle comprit que la main de Dieu s'était appesantie sur elle. Enfin la jeune captive mit au jour un fils : Henri II de Bourbon, prince de Condé ! C'était le 1^{er} septembre 1588, près de six mois après la mort de son époux.

Le jeune prince fut mis en nourrice à Mazerai, près Saint-Jean-d'Angély. Charlotte visitait fréquemment son fils, car, depuis son accouchement, on s'était relâché à son égard de la cruauté première. Elle était seulement prisonnière dans son propre hôtel, où néanmoins elle était fréquemment abreuvée d'humiliations plus pénibles, pour une femme, que la mort même. (1)

Toutefois une réaction visible s'opérait dans l'esprit public de Saint-Jean; on inclinait à croire que la princesse de Condé était plus malheureuse que coupable. Les juges eux-mêmes, suivant de Thou, semblaient se repentir de leur jugement précipité et trop obstinément rigoureux. Le malheur résultant d'une incessante persécution, joint à la jeunesse et à la beauté, sont d'un grand poids dans l'appréciation ordinaire du monde; la veuve de Condé commençait à devenir une nouvelle preuve de cette vérité touchante et qui prend sa

source dans l'exquise sensibilité du cœur de l'homme. Pourtant on retint Charlotte six années prisonnière.

Après avoir bien des fois sollicité la révision de son procès, la princesse de Condé l'obtint enfin, le 1^{er} juillet 1595, d'Henri IV, pour lors roi de France (2). En sa qualité de princesse du sang, elle avait le droit incontestable d'être jugée par le parlement de Paris. La procédure du tribunal exceptionnel de Saint-Jean-d'Angély fut apportée, en 1596, devant la cour des pairs, qui l'annula le 26 avril. Par un second arrêt du 28 mai et, sur la demande de Charlotte de la Trimouille, la cour ordonna la suppression de la procédure de Saint-Jean comme scandaleuse et calomnieuse à l'égard de la princesse. Le même jour, le dossier fut jeté au feu par le greffier criminel, en présence d'Achille de Harlai, premier président, et du conseiller Edouard Molé, rapporteur. Un dernier arrêt, du 24 juillet 1596, proclama la veuve de Condé innocente du crime dont elle avait été accusée, et la réhabilita dans ses droits, titres et prérogatives. En 1597, Charlotte abjura les doctrines calvinistes, à Rouen, entre les mains du cardinal de

(2) D'après M. Brillonin, (manusc. cité), le mauvais vouloir de Henri d'Albret, lorsqu'il n'était que roi de Navarre, pour les réclamations de Charlotte, en proie, pendant six années, aux plus indicibles tortures, pour laquelle d'abord il s'était montré si bien disposé, et qu'il nommait sa chère cousine, s'explique suffisamment par les échecs successifs que ce héros, trop connu de mille aventures galantes, avait constamment subis auprès de la jeune veuve de Condé. Cette accusation grave mériterait d'être appuyée sur des preuves historiques; car, quelque désir que nous ayons de contribuer, après une longue période de trois siècles, à la justification de notre infortunée compatriote, nous ne voudrions pas mériter le reproche d'avoir été injuste à l'égard d'un grand roi qui a beaucoup fait pour le bonheur de son peuple.

gouverneur de Saint-Jean sut encore rendre illusoire ?

(1) Manusc. cité.

Médicis ; ce qu'elle avait projeté depuis longtemps et ce qui , soupçonné , lui avait valu , dit-on , l'animadversion du tribunal de Saint-Jean. Elle tint toutefois à n'exécuter son projet qu'à la suite de son acquittement par la cour des pairs , afin de ne point donner à penser que cet acte religieux avait été consommé pour influencer la détermination de ses juges.

Charlotte de la Trimouille de Bourbon-Condé est morte à Paris , au mois d'août 1629. (4)

CONDÉ (Henri II de Bourbon , prince de) , naquit le 1^{er} septembre 1588 , près de six mois après la mort de son père , dans une des tours du château-fort de Saint-Jean-d'Angély , où était tristement renfermée Charlotte de la Trimouille , sa mère , sur qui pesait une lourde accusation. Le nouveau-né ne fut présenté sur les fonts de baptême que quatre ans après , et eut Henri IV pour parrain. Le jeune prince fut mis en nourrice au hameau de Mazeraï , distant d'environ quatre kilomètres de la ville , où il fut permis à sa mère de l'aller voir deux fois par jour , et d'abord sous l'escorte de gens armés. Elle suivait ordinairement , pour s'y rendre , un petit sentier ombreux qui passe près de Beau-Fief et qui , fréquemment parcouru au gré de l'amour maternel , prit alors et a toujours gardé depuis le nom de *Chemin de la Princesse*.

Le royal parrain avait , dès l'année 1595 , appelé le jeune prince à Paris , pour le faire élever , à l'abbaye de Saint-Germain-en-

Laye , dans les principes de la religion catholique , ce que les Réformés de Saint-Jean et de La Rochelle virent d'un très-mauvais œil. Le roi lui donna Jean de Vivonne , marquis de Pisany , pour gouverneur. (V. ce nom.) Henri IV n'ayant point d'enfants de sa femme Marguerite de Valois , fit reconnaître par le parlement , le jeune Henri de Condé comme prince du sang et héritier présomptif de la couronne (2). Bourdaloue a fait ainsi l'éloge du jeune prince : « S'il voulut s'instruire en sage et en chrétien de la religion à laquelle Dieu l'avait appelé , ce ne fut que pour s'y soumettre et ensuite la pratiquer. » Le roi en était si émerveillé , qu'il voulut l'envoyer au-devant du cardinal de Médicis , légat du Saint-Siège , lors de sa réception solennelle à la cour. La grâce avec laquelle cet enfant , à peine âgé de neuf ans , s'acquitta de son rôle , toucha le cardinal jusqu'aux larmes.

En 1609 , Henri de Condé épousa Charlotte-Marguerite de Montmorency. La beauté de la princesse ayant fait une trop vive impression sur le cœur du roi , le prince de Condé en prit ombrage et se retira avec son épouse dans la Flandre. De là ils passèrent en Italie , et ne revinrent en France qu'après la mort de Henri IV. A l'occasion du sacre de Louis XIII , en 1610 , le prince de Condé fut décoré de l'ordre du Saint-Esprit. Pendant la minorité du roi , il eut le tort de se mettre à la tête des mécontents , peut-être par un vague sentiment d'ambition déçue , et parut un moment faire cause commune avec les Réformés de La Rochelle et de Saint-Jean-d'Angély. Il

(1) Notes de M. Monmerqué , *Comment. de l'édit. de Tallemant des Réaux — Historiettes — et hist. manusc. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély*.

(2) Cette position fut entièrement changée par le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis , qui lui donna trois fils et cinq filles.

comprit bientôt le danger de sa situation et fit, à Loudun, sa paix avec la cour, le 10 février 1616. Mais ayant ensuite pris part à des cabales contre la reine-mère et le maréchal d'Ancre, il fut arrêté et il se vit, durant trois années, enfermé à la Bastille et à Vincennes. Son épouse (1) voulut partager sa captivité politique. Après la chute du maréchal d'Ancre, Henri fut créé pair et maréchal de France, et obtint un commandement en Languedoc, contre le parti calviniste, qui ne lui a jamais pardonné son retour vers l'autorité légitime. Il se montra plein de courage et de dévouement au roi, et se distingua aux sièges de Montpellier, de Bergerac, de Clérac, de Sainte-Foi. Lunel et Pamiers tombèrent au pouvoir du prince de Condé. Il contint le duc de Rohan dans le Midi, pendant que le cardinal de Richelieu s'emparait de La Rochelle. En trois jours, il prit Sancerre qui avait arrêté 18 mois l'armée de Charles IX.

Sa piété, sa touchante charité, étaient à l'égal de sa valeur. On apprit un jour que l'ennemi était entré dans la Bourgogne, mais d'autre part on sut que la peste sévissait à Dijon. Henri de Condé accourut quand même. On lui remontra cependant le danger de son entreprise ; mais le prince n'en voulut tenir aucun compte, et répondit que ce double péril pour la ville de Dijon devait au contraire hâter sa marche. « C'était, dit Bourdaloue, l'inspiration d'un Charles Borromée, et non le langage ordinaire des princes et des gens du monde. » En 1635, le prince de Condé eut le gouvernement de la Lorraine, et vint à

Nancy s'en mettre en possession. Il entra dans la Franche-Comté en l'année 1636, et s'y empara de quelques places. Il mit le siège devant Dôle, qu'il fut obligé de lever le 5 août pour accourir dans la Picardie, menacée par les Espagnols. Il échoua, en 1638, à Fontarabie, par la faute de la Valette ; mais il ne tarda pas à se rendre maître des places fortes de Salces et d'Elne, en Roussillon.

A la mort de Louis XIII, il parut à la cour et fit partie du conseil de la régente, qui lui dut plusieurs services importants. « Sa plus grande gloire, dit Voltaire, fut d'avoir été le père du grand Condé. » Il eut celle bien plus méritoire d'avoir toujours été sincère et zélé catholique. Aussi, dans l'éloge de ce prince par le P. Bourdaloue, en 1683, nous lisons que ce grand personnage « défendit la religion catholique par la sagesse de ses conseils, par la force de ses armes et par la solidité de sa doctrine. Il la défendit en homme d'état, en général d'armée, en docteur et en maître persuadant aussi bien que persuadé... Loin d'user des maximes profanes de la plupart des princes qui, quoique chrétiens, veulent faire servir la religion à leur grandeur temporelle, lui se proposa sans cesse de faire servir sa grandeur et toutes les éminentes qualités dont Dieu l'avait pourvu, au seul accomplissement de ses devoirs religieux. » (2)

Le prince de Condé mourut à Paris, le 11 décembre 1646 (3). Par son testament,

(2) Nous avons tenu à restituer à ce prince, si maltraité par la plupart des biographes, qui en cela se sont faits les échos des écrivains partiaux du XVIII^e siècle, son caractère distinctif de courage militaire et de vertu chrétienne.

(1) V. les conseils donnés à cette noble princesse, pour sa sanctification, par M. Olier, supérieur de Saint-Sulpice, 1^{er} vol. de la *Vie* de cet ecclésiastique, p. 530 et 605.

(3) L'auteur érudit de la *Vie* citée, M. l'abbé Faillon, met la mort du prince au 26 décembre, — t. 1^{er}, p. 605.

il légua au séminaire de Saint-Sulpice, alors en construction, une somme de six mille livres.

CONFOLENS (PIERRE III de). Sous cet évêque de Saintes, la cathédrale de Saint-Pierre, bâtie au VIII^e siècle, par Charlemagne, pour l'accomplissement du vœu de Pepin son père, mais détruite au X^e siècle par un incendie, fut réédifiée en 1117, année même du sacre de cet évêque. (1)

Pierre de Confolens rebâtit encore le palais épiscopal actuellement démolí et auquel on a substitué une construction nouvelle, l'hôtel de la sous-préfecture.

La cathédrale de Saint-Pierre, refaite presque en entier au XV^e siècle, par l'évêque Gui de Rochechouart, et au XVI^e par un autre évêque de Saintes, Nicolas de la Courbe de Brée, ne nous laisse plus apercevoir maintenant les constructions du XII^e siècle.

COSSIN (JEAN-RENÉ) était un des plus anciens chanoines de l'église cathédrale de La Rochelle. Comme insermenté, mais sexagénaire, il était soumis à la peine de la réclusion, d'après la loi du 26 août 1792. C'était bien peu pour la rage de certains révolutionnaires impies : le chanoine Cossin fut saisi et envoyé à Nantes, pour être de là déporté à la Guiane. Le proconsul Carrier ne lui en donna pas le temps, et le fit submerger dans la Loire au moyen de ses bateaux à soupe. (2)

COTTIBY (SAMUEL) naquit à Poitiers, vers 1630 (3), d'un père qui s'était

récemment attaché au calvinisme. Elevé avec soin dans l'étude des lettres, Cottiby fut reçu ministre au synode de Covai. Il brilla par son éloquence vive et entraînante. Ayant trouvé, dans les papiers de son père défunt, quelques notes sur la religion catholique, elles firent descendre la lumière dans son esprit, et la grâce agissant en même temps sur son cœur, Cottiby revint à la religion de ses ancêtres. Son abjuration eut lieu à Poitiers, le 25 mars 1660, en présence de M^{sr} Gilbert de Clérambault, évêque de cette ville. Il paraît qu'aussitôt la cérémonie, introduit dans le chœur de l'église, Cottiby prononça un discours dont le texte consistait dans ces mots de la Genèse : « Jacob s'étant éveillé, après son sommeil, dit : le Seigneur est vraiment en ce lieu-ci, et je ne le savais pas, etc. »

Le nouveau converti eut hâte d'annoncer aux calvinistes son changement de religion ; ce qu'il fit par un écrit intitulé : *Lettre envoyée, le 25 mars, aux pasteurs et anciens de l'église réformée*, etc. Cette lettre, imprimée à Poitiers, fut réimprimée ensuite à La Rochelle, chez Barth. Blanchet, in-12. Le ministre Daillé (4) lui répondit, mais il le fit avec une dureté et un emportement de langage que condamne le P. Arcère (5), comme étant toujours

(1) V. *Hist. de Saint.*, de Maichin, I^{er} liv. p. 108.

(2) *Mart. de la foi pend. la Rév. Fr.*, t. II.

(3) *Hist. de La Rochelle*, II^e vol., p. 307.

(4) Daillé, l'un des plus savants théologiens du parti calviniste, au XVII^e siècle, d'après le P. Arcère, — *hist. citée*, II^e vol., p. 309, — ne demeura que cinq années à La Rochelle, d'où, en 1658, il fut transféré à Charenton. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Suisse, et mourut à Zurich en 1690. Ce ministre reconnut, dans son livre *contre le culte des Saints*, que son sentiment et celui de son parti étaient contraires à la doctrine et à la pratique de l'église depuis 1400 ans. L'abbé Bourdaille se servit de cet aveu comme d'un argument plausible contre le ministre Lortie. — V. p. 147 de *la défense de la doctrine de l'église touchant le culte des Saints*.

(5) *Hist. cit.*

repréhensibles, à quelque cause que l'on ait d'ailleurs voué ses efforts.

Louis XIV nomma Cottiby avocat du roi au présidial de La Rochelle. Après la mort de celui-ci, arrivée à Saint-Maixent, en 1689, son fils lui succéda dans le même emploi.

COUDRAY (N... LE BOURSIER du), de Saintes, ancienne maîtresse sage-femme de Paris, a donné à la science un *Abrégé de l'art des accouchements*, imprimé à Saintes, chez Toussaints, en 1769, un vol. in-8° de 178 p. C'était alors un ouvrage estimable, d'après l'assertion d'un médecin de nos amis. (1)

'COURBE DE BRÉE (NICOLAS LE CORNU de la), fut appelé sur le siège épiscopal de Saintes en 1576. Il trouva son église cathédrale dans un état complet de désolation et de ruine, par suite des guerres de religion. Les travaux de réédification par lui commencés, en mars 1582, durèrent plus de 30 années et ne se terminèrent, en 1618, qu'avec son épiscopat. Il assistait, en 1583, au concile tenu à Bordeaux, et, en 1614, il faisait partie des Etats-généraux convoqués à Paris au sujet de la majorité de Louis XIII.

Le 25 novembre 1615, l'évêque de Saintes célébra, dans la métropole de Saint-André de Bordeaux, le mariage du roi avec l'infante Anne d'Autriche. Durant son épiscopat, il s'efforça de relever les maisons religieuses de la ville de Saintes, maltraitées ou détruites par les fureurs de l'hérésie. Les PP. Jésuites, les Récollets, les Carmélites s'établirent alors dans cette

ville. Le prieuré de Saint-Gilles de Surgères fut donné aux religieux minimes de Saint-Augustin. Le prélat pourvut encore à l'éducation publique, trop négligée de son temps, par suite de tristes conjonctures. Il favorisa l'établissement du nouveau collège, et en donna la direction aux PP. de la compagnie de Jésus. En l'année 1602, cet évêque restitua solennellement à l'église de Saint-Eutrope le chef de son premier pasteur, qui avait été mis momentanément en lieu de sûreté, d'abord dans l'église de Sainte-Eulalie, et ensuite dans celle de Saint-André de Bordeaux.

L'évêque La Courbe de Brée mourut en 1617 et fut inhumé dans le chœur de sa cathédrale, où son tombeau n'a pu trouver un abri contre les insultes de la révolution.

On attribue à cet évêque un livre intitulé : *Le rétablissement et célébration de la sainte messe à La Rochelle*; Paris, Binet, 1599. Cet ouvrage consacrait sans doute le souvenir du rétablissement du culte catholique dans cette ville, à la suite de l'édit de Nantes de 1598, par l'évêque de Saintes lui-même, qui chanta la messe dans l'église de Sainte-Marguerite, le 6 août 1599.

COURBON (ARNAUD de), issu d'une ancienne maison de Saintonge, originaire de Touraine, célèbre par ses hauts faits militaires et ses alliances illustres. — V. Courbon (Charles). —

En l'année 1375 eut lieu, en Saintonge, un brillant fait d'armes qui, au point de vue patriotique, mérite d'être transmis à la postérité.

(1) M. G... de Saint-F.

Le château de Mortagne (1), bâti sur un rocher inexpugnable du côté de la Gironde (2), où d'ailleurs stationnait la flotte ennemie, de difficile accès sur les autres points, à cause de la nature du terrain et des travaux de fortifications, était occupé par les Anglais. Pierre de Pontac (3), Arnaud de Courbon et Jean Delhomme, seigneurs de Saintonge, conçurent la généreuse pensée de les en expulser. L'entreprise n'était pas sans difficultés et sans périls. A la tête de leurs vassaux, les trois braves gentilshommes attaquèrent la place, d'abord courageusement défendue par l'ennemi, mais qui bientôt lâcha pied. Les Anglais furent contraints de se rembarquer, et ils abandonnèrent la Saintonge.

D'après Froissart, les Anglais tenaient encore Mortagne en 1377, ce qui a donné lieu à monseigneur Léon de Beaumont, évêque de Saintes, de douter du fait historique ci-dessus, que l'on ne trouve mentionné que dans le *Dictionnaire de la Chesnaye des Bois*, t. V, p. 213.

COURBON (CHARLES de) (4), comte de Blénac, baron de Romegoux, conseil-

(1) Petite ville connue sous le nom de *Mauritania* dans les vieilles chroniques.

(2) A cette époque, la Gironde venait sans doute baigner le pied des rochers sur lequel reposait le château de Mortagne. — V. Saint Ausone.

(3) L'auteur de *Royan et ses bains de mer*, M. Lécoute de Beauvais, donne Saint-Estèphe (*Stephanus*) en Médoc, pour demeure à l'ancienne famille de Pontac.

(4) Ce personnage était fils de Jacques de Courbon et de Marie Tizon, issus l'un et l'autre de familles saintongeaises aussi illustres par leur ancienneté que par leurs services rendus à l'Etat, de même que par leurs alliances avec les principales maisons de France : les sires de Pons, les Polignac, les Talleyrand, La Rochefoucauld, La Motte Houdancourt, Maillé-Brézé, Vigier, Rochouart, etc. — V. *Diction. de la noblesse*, de La Chesnaye des Bois, et l'*Origine des maisons nobles*, de M. Laine.

ler du roi, sénéchal de Saintonge en 1649, servit d'abord dans les armées de terre jusqu'au siège de Lérida, et eut le grade de maréchal des camps et armées du roi ; il entra ensuite dans la marine de l'État, et devint successivement capitaine de vaisseau, lieutenant-général, et enfin gouverneur des îles françaises de l'Amérique, en 1677. Il prit sur les ennemis, dans le continent Américain, les forts et la partie Anglaise de l'île de Saint-Christophe, en 1682, et l'île Saint-Eustache, en 1689. Il mourut à la Martinique, le 10 juin 1696.

Une circonstance remarquable de sa brillante carrière mérite d'être mentionnée : le chevalier de Courbon avait quelque temps dirigé une escadre, composée de six vaisseaux, commandés par ses six fils, tous capitaines de vaisseau. Ce fait, du domaine spécial de l'histoire de la Saintonge, est probablement unique dans les annales du monde. Le comte de Blénac avait épousé Angélique de la Rochefoucauld-Bayers.

COYBO (BOURGEOIS de), mademoiselle, naquit de parents calvinistes, à la Jarrie-Audouin, canton de Loulay, près de Saint-Jean-d'Angély, en 1696. Ses parents ayant fait abjuration, elle fut mise chez les dames bénédictines de Saint-Maixent, pour y faire son éducation, qu'elle alla ensuite achever à Paris. Rendue à la province, M^{lle} de Coybo se retira chez son frère, curé de Charbonnière, chez qui elle instruisait la jeunesse pauvre de la contrée. Plus tard, elle se rendit à Saint-Jean, où elle éleva une école et prit des pensionnaires. Par ses économies, cette personne de mérite fit en sorte d'acheter

plusieurs maisons de mince apparence , qu'elle répara et augmenta dans la suite et qui formèrent le noyau de son établissement. En 1752 , il lui fut délivré , sur sa demande , des lettres patentes pour la fondation de deux classes gratuites. Bientôt elle opéra le placement d'un capital de 4,000 francs , destiné à former la dot de deux filles vertueuses qui se consacraient à l'instruction gratuite des pauvres. En 1755 , par acte notarié , elle donna sa maison à la ville de Saint-Jean-d'Angély , à la condition expresse que la ville entretiendrait à perpétuité les deux classes gratuites. Cette même année, M^{lle} de Coybo avait adopté un costume religieux , qu'elle portait , ainsi que ses trois aides, M^{lles} Drouhet , de Beauvais , Ramard , de Saint-Jean (voy. ce nom), et Charbonneau , de Saintes. La fondatrice de cet utile établissement populaire mourut le 16 février 1773 , laissant à sa petite communauté ses meubles , le produit intégral de ses acquisitions , et le tiers de son patrimoine. Au moment de la révolution , cinq administrateurs géraient le temporel de cette maison : le curé , le lieutenant-général , le procureur du roi , le maire et le premier échevin. La maison de Coybo est maintenant possédée par les dames de Chavagnes qui , depuis 1812 , continuent le bien entrepris par la charitable et vertueuse fondatrice du XVIII^e siècle. (1)

COYTTAR (JEAN). Cet habile médecin du XVI^e siècle était natif de Thairé , petit bourg de l'Aunis. Il dut sa grande ré-

(1) En 1848 , la ville de Saint-Jean a vendu l'établissement à la communauté de Chavagnes , à la charge d'exécuter pleinement les intentions de la fondatrice.

(Not. manusc. de M. Brillouin aîné , p. son hist. de Saint-Jean-d'Angély.)

putation à ses différents écrits , parmi lesquels on a souvent cité son ouvrage latin sur la *fièvre pourprée* , intitulé : *Joannis Coyttari, Thaerei, Alnisiensis, consiliarii et medici regii, de Febre purpurâ, epidemiali et contagiosâ, libri duo, ad illustrissimum Antistitem Baptistam Tiercelinum, episcopum Lucionensem D. Rochæ-Manæ ; Parisiis ap. Martinum Juvenem, viâ S. Joan. Lateranensis, ad insigne serpentis* ; 1578 , in-8^o de 347 p. , sans l'épître dédicatoire et les tables. (2)

Coyttar payant un certain tribut aux climères de l'astrologie , les comètes , les constellations , les phases de la lune , pesaient d'un grand poids dans son diagnostic. D'après lui , les comètes chevelues surtout , et les différents aspects des astres , annonçaient l'invasion prochaine des fièvres pourprées. Un historien dit , à ce sujet , que l'erreur de Coyttar était excusable , parce qu'il la partageait alors avec bien d'autres , et qu'en définitive on tient toujours par quelque endroit à la façon de penser de son siècle (3) ; et d'ailleurs , avant lui , de graves autorités avaient patroné ces puériles créances. Hippocrate lui-même ordonnait de ne se confier à un médecin que s'il connaissait l'*astrologie* : « Sans cela , disait-il , on ne peut le nommer un véritable médecin. » (4) Plus tard , Gallien donne pour cause , à un grand nombre de maladies , les révolutions lunaires. Le philosophe Marsilio Ficino et le médecin Jérôme Cardan s'attachent au même système. La peste de 1127 avait été attribuée à la conjonction de Saturne et de Jupiter ; celle de 1348

(2) *Hist. de La Rochelle* , par le P. Arcère , II^e vol. , p. 88.

(3) *Id.* , p. 89.

(4) *Lib. de signific. vitæ et mortis præf.*

avait été considérée, par Gui de Cauliac et Boecace, comme le résultat des coïncidences de Jupiter, de Saturne et de Mars. Presque jusqu'à nous, les affections du cerveau, les attaques d'épilepsie, étaient regardées comme l'effet des influences lunaires; c'est de là qu'est venu le nom de *lunatique*. Macrobe recommande d'éviter la chute des rayons de la lune sur la tête. Que de temps, que d'efforts de génie n'a-t-il pas fallu pour revenir à des appréciations plus raisonnables des différentes affections morbides! Mais tout en nous glorifiant des conquêtes actuelles de la science, il faut reconnaître que l'alchimie a amené d'importantes découvertes dont a profité la chimie moderne; comme l'astrologie a rendu d'immenses services à l'astronomie si exacte de notre temps.

Coyttar ayant été fixé sa demeure à Loudun, prit le titre de médecin de cette ville. C'est ce qui l'a fait considérer parfois comme en étant originaire; mais Vander-Lenden (1) et Manget (2) lui assignent l'Aunis pour lieu de naissance.

Dans sa *Bibliothèque du Poitou*, Dreux du Radier fait l'éloge du livre de Coyttar et dit que ce médecin est un des auteurs de la faculté de Poitiers dont le mérite n'est pas équivoque.

Ses ouvrages, dit la *Statistique du département de la Charente-Inférieure*, sont traités avec beaucoup d'ordre, de netteté et d'érudition. (3)

(1) *De Scriptis medicis*, libri II, 1662, in-8°.

(2) *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recent.*, 1751, 2 vol. in-f°. — V. aussi *Dict. hist. de la médecine anc. et modern.*, par N. F. J. Eloy, médecin de Mons, 1778, 4 vol. in-4°.

(3) Deuxième partie, p. 96.

CROIZETIÈRES (l'abbé), né à La Rochelle, d'une famille ancienne et recommandable, vers 1754. Il entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Sulpice.

C'est à lui, dit-on, que, dans la révolution, Marans doit d'avoir conservé la foi de ses pères. Il se retira chez les religieuses de l'hôpital de Rochefort, dont il devint l'aumônier. Ses mœurs étaient simples, son désintéressement exemplaire, et sa sévérité pour lui-même excessive. Ses goûts dominants étaient pour l'étude du calcul, des sciences et de l'histoire; ses recherches étaient incessantes; aussi vivait-il dans une retraite profonde qui convient si bien à l'homme studieux. Le bonheur de l'abbé Croizetières était de voir groupés autour de lui ses nombreux portefeuilles remplis de notes et d'extraits, auxquels il ajoutait chaque jour. Sa correspondance était fort étendue: on rapporte, qu'il échangeait ses lettres avec les savants et les ecclésiastiques recommandables du monde entier. Il avait une connaissance approfondie de l'histoire religieuse relative à la révolution française. Ses recueils, fort amples, étaient dressés sur des pièces originales qu'il possédait et dont il s'était assuré l'authenticité.

Les bons offices rendus en grand nombre par l'abbé Croizetières, aux déportés de Rochefort et de l'île de Ré, sont de notoriété publique. Sa sollicitude, toute de charité, s'étendait jusqu'à l'étranger et dans les colonies: « Elle vint, dit l'auteur d'une notice sur ce digne ecclésiastique, nous chercher jusques dans les plaines de la Guiane. »

L'abbé Croizetières est mort en 1801. On assure que le chagrin de voir les affai-

res de la religion si lentes à s'arranger entre Rome et la France, hâta la fin de cet excellent homme dont le cœur était, avant tout, éminemment catholique.

Ses manuscrits ont été recueillis et ses livres doivent appartenir aujourd'hui, en grande partie, au séminaire de La Rochelle, à qui il les avait légués.

CROIZETIÈRES (GABRIEL-JACQUES-CONSTANTIN) naquit à La Rochelle, en 1752. Il reçut dans sa famille une éducation soignée, et manifesta dès sa jeunesse un goût décidé pour la poésie. Ce penchant ne l'abandonna jamais, bien qu'il eut été contrarié par le genre d'études auxquelles s'appliqua Croizetières. Après avoir fait son droit à Bordeaux, il prêta, en 1773, le serment d'avocat. Rentré dans sa ville natale, il y exerça honorablement sa profession pendant plusieurs années. En 1781, il s'établit à Rochefort, où son érudition et la solidité de son esprit lui attirèrent de nombreux clients. C'est à cette époque qu'il publia un travail intitulé : *Vérités démontrées ou Nouveaux calculs relatifs à la culture des vignes dans le pays d'Aunis*. Au moyen de cet écrit, maintenant sans intérêt, l'auteur s'efforçait de prouver l'injustice d'un nouvel impôt qu'il était question d'établir. Au moment où éclata la révolution, Croizetières, n'y voyant alors que des réformes salutaires, en embrassa les principes avec enthousiasme. Il fut d'abord appelé au district de Rochefort, puis au tribunal de la même ville. Il exerça ces honorables fonctions avec une intelligence et une probité telles qu'il mérita, durant la terreur, d'être déporté à Brouage ; il en sortit ensuite avec peine, sur l'ordre de Lequinio. En 1795,

il fut nommé juge au tribunal civil du département, où il devint directeur du jury. En l'an VIII, il composa, sur le code criminel, un travail important que Lemercier présenta au Conseil des Anciens. Ce mémoire obtint les honneurs de l'impression et une mention honorable au procès-verbal de la séance. A l'époque de la nouvelle organisation judiciaire, en 1800, Croizetières fut nommé commissaire du gouvernement (1) près le tribunal de première instance de Rochefort. Il sut, dans ce poste difficile, se concilier l'estime publique, et, en 1808, il fut élu membre du corps législatif. En 1809, pour la rentrée du tribunal, il fit un discours contenant l'analyse raisonnée du code d'instruction criminelle, discours qui fut imprimé la même année, dans le format in-4°. Croizetières fut un des fondateurs de la société de littérature, sciences et arts, établie à Rochefort en 1806. Cette société possède, dans ses archives, un grand nombre de pièces inédites de ce magistrat laborieux. Il présidait cette compagnie alors que, le 6 novembre 1810, il termina sa carrière, à l'âge peu avancé de 58 ans. Indépendamment des écrits déjà signalés dans cette notice, Croizetières a laissé : *Instruction sur les obligations des officiers de l'état civil, ou Analyse raisonnée des lois sur cette matière* ; Rochefort, Jousserant, 1809, in-4°. — *Poésies morales et philosophiques, ou Choix de pensées remarquables mises en vers* ; Paris, 1802, 1 vol. in-8° de 320 p. En outre de son mérite comme œuvre poétique, ce livre a de plus un but moral formulé dans cette pensée de Sénèque qui sert d'épigraphe au volume :

(1) Ce titre se changea depuis en celui de *procureur impérial*.

« LA MORALE profite plus quand elle s'insinue dans l'âme par pensées détachées... » et LES PENSÉES se retiennent plus aisément quand elles ont les bornes et la tournure mesurée du vers. » (1)

L'*Almanach des Muses* de 1803, rendant compte de cet ouvrage, dit qu'il renferme d'excellentes pensées rendues avec précision. C'est un code de morale qu'on lira toujours avec fruit. Les vers sont faciles, mais dépourvus de couleur.

CUGNIÈRES (IMBERT de). Au siège de Benon, défendu par les Anglo-Gascons, en 1371, un Bourguignon faisant partie de l'armée française, commandée par Duguesclin, ayant escaladé les remparts, en fut précipité à coups de lances. Avec un ton de raillerie cruelle : « Français, dirent les assiégés, vous n'entendez rien à l'escalade ! »

Aussitôt s'avance un brave chevalier de Saintonge, Imbert de Cugnières, qui, relevant la bannière tombée avec le soldat bourguignon, s'élance sur l'échelle, à travers les coups furieux des ennemis, et plante l'étendard de France sur les créneaux.

Cet acte d'héroïsme porte à l'instant ses fruits ; une foule de soldats marche à la suite du digne chef, et la place est emportée.

La garnison, acculée dans le donjon, veut capituler ; mais Duguesclin refuse, et elle est contrainte de se rendre à merci.

CULANT ou **CULENT** (JACQUES de). Sa famille, originaire du Berry, s'établit dans l'Aunis vers l'année 1500 (2),

(1) V. l'art. sur Croizetières, par M. L. Faye, inséré dans les *Tablettes de Rochefort* du 21 mars 1857.

(2) V. Arcère, *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol.

par le mariage de Jacques de Culant avec Françoise Chaudrier, descendant de Jean Chaudrier, ancien maire de La Rochelle au XIV^e siècle. Cette famille s'allia plus tard avec d'autres maisons nobles de la Saintonge, et notamment avec celles de la Rochebeaucourt et de Blois de Roussillon.

CULANT (RENÉ et OLIVIER de). Par suite d'un échange avec André de Hay d'Harrowst, d'origine écossaise, qui avait épousé Marguerite de Culant, le château de Ciré, ancienne possession de la famille Maingot, de Surgères, passa, au commencement du XVI^e siècle, dans les mains des frères René et Olivier de Culant. Vers le milieu de ce siècle, Olivier s'engagea dans le protestantisme, dont il devint un des principaux chefs dans la Saintonge. Il fut, lors du siège de La Rochelle, en 1573, sous Charles IX, un des commissaires chargés de négocier la paix avec le duc d'Anjou. Le même personnage avait fait réédifier, en 1549, le château actuel de Ciré, et dans un style plus moderne. Il ne subsiste maintenant que le corps principal du château du XVI^e siècle, les ailes ayant été détruites en 1793, ainsi que tous les embellissements de ce noble manoir. (3)

CULANT (RENÉ II de) se maria en 1679, avec Marie Gombaud de Champfleury, veuve de François de La Rochefoucauld. En 1695, il était cornette de l'escadron de la

(3) Les inconséquents ! ils attaquaient le principal châtelain de France et se pavanaient tranquillement dans leurs châteaux fraîchement restaurés. La révolution du XVIII^e siècle fut la conclusion logique de leurs actes si mal calculés tant en politique qu'en religion. Il fallait toutefois que la féodalité croulât ; et si elle-même n'y eût donné la main, l'œuvre de dissolution se serait plus lentement et plus difficilement accomplie. *O altitudo !...*

noblesse de Saint-Jean-d'Angély. L'année suivante, il eut le commandement de la noblesse de la même contrée. En cette qualité, il prit les ordres du maréchal de Tourville pour la défense des côtes contre les Anglais dont on appréhendait l'invasion.

CULANT (RENÉ-ALEXANDRE de), fils du précédent, fut mis, à l'âge de neuf ans, par autorité du roi, dans une maison d'éducation catholique. Il entra ensuite au service de l'Etat, et fut fait prisonnier de guerre. René-Alexandre avait épousé à Saintes, en 1710, Jeanne d'Aiguières, dame de Frignan, d'une ancienne maison de Provence. Il est mort en Allemagne, en 1744.

Sa fille, Marie-Geneviève, épousa, vers la fin du XVIII^e siècle, N... Gréen de Saint-Marsault, baron de Châtel-Aillon, sénéchal du pays d'Aunis.

CULANT (RENÉ-ALEXANDRE, marquis de), fils du précédent, chevalier de Saint-Louis, mestre de camps de dragons, naquit au château de Ciré, en 1717. Il fit la campagne d'Allemagne en 1744. Retiré de bonne heure du service, ce personnage cultiva les lettres avec quelques succès de circonstance. Appelé par la noblesse de Saintonge à l'honneur de la représenter aux États-généraux de 1789, il prit place au côté droit et se mêla rarement aux débats de l'Assemblée. Il dut à sa conduite prudente et à une vie retirée, d'être oublié pendant la terreur. Alexandre de Culant mourut en 1799. Voici la liste de ses ouvrages : *Lettres intéressantes, philosophiques et critiques*, par M. le marquis C. de C... ; Amsterdam, 1753, in-12. — *Nouvelle lettre à M. Rousseau*, de Genève, sur

celle qui parut de lui, il y a quelques mois, contre la musique française, 1754, in-8°. — *Remarques sur quelques évolutions de la cavalerie et des dragons*, 1757, in-12. — *L'Imprudent*, comédie en 5 actes et en vers; La Haye, 1757, in-12. — *Discours sur la manière de combattre de la cavalerie contre l'infanterie, en plaine*, 1761, in-12; autre édition, Cologne, 1786, in-8°. — En 1767, il publia, à La Haye, un livre de poésies, format in-12, intitulé : *Recueil de fables, contes, épigrammes et pensées diverses*, de M. L.-M. de C... C... Autre édition in-8°, Cologne, 1783, sous le titre de *Morale enjouée, ou Recueil de fables, contes, épigrammes*, etc. Ce recueil de fables et d'épigrammes est d'un assez faible mérite sous le rapport littéraire, et malheureusement la morale de l'auteur se ressent beaucoup de l'influence des camps et de cette école anacréontique qui avait alors cours dans les salons les plus à la mode. Le poète avait puisé à ces sources un ton d'incrédulité railleuse et souvent d'impiété philosophique bien regrettables. Cette seconde édition, suivie de pensées diverses en prose, et d'un poème en quatre chants (1), intitulé *Homéide*, dédié au roi de Prusse, vit le jour à Cologne, en 1783, in-8°. Nous avons sous les yeux cette deuxième édition, et nous en extrayons la petite fable ci-après, qui aidera nos lecteurs à juger du savoir faire poétique du marquis de Culant.

LA ROSE ET LA RONCE.

Que trouve-t-on d'agréable et de doux
Chez cette rose qu'on admire ?

(1) Chaque chant répond à l'une de ces questions : *Où suis-je ? Qui suis-je ? Que ferai-je ? Que deviendrai-je ?*

Disait une ronce en courroux
Au passant qu'elle accroche et que la rose attire.
Comme elle n'ai-je pas des épines, des fleurs ?
Quoi ! dit la rose, en éclatant de rire,
Nous brillons des mêmes couleurs !
Mais quand cela serait, chère sœur, on peut dire
Que nous différerions encore infiniment :
Ma pointe pique et la tienne déchire.
C'est par ce trait qu'on distingue aisément
La critique de la satire.

On a encore de cet auteur : *Essai sur les diagonales*, 1781, in-4°. — *Opinions d'un mandarin, ou Discours sur la nature de l'âme*, 1784, in-8°. — *Nouveaux principes de musique*, 1785, in-8°. — *Nouvelle règle de l'octave*, 1786, in-8°. — *Ode sur la mort du duc de Brunswick*, 1786, in-8°. — *Démonstration de la commensurabilité de la diagonale et de son rapport exact avec le côté du carré* ; Cologne, 1786, in-8°. — *Réflexions sur les avantages de l'impôt territorial en nature*, 1787, brochure in-8° de 42 pages.

CUMONT (PATRICE de). Ce gentilhomme, maire de Saint-Jean-d'Angély, se mit, en 1372, à la tête des habitants et chassa les Anglo-Gascons des tours du château et autres points fortifiés de la ville de Saint-Jean, à la suite d'un rude et sanglant combat dans lequel Patrice lui-même perdit glorieusement la vie. Après avoir triomphé des ennemis de la patrie, Saint-Jean-d'Angély ouvrit ses portes à l'illustre cométable Duguesclin. « En considération de cette grande et mémorable action, dit Maichin, Charles V accorda les premiers privilèges de noblesse aux maire et échevins de la ville et à leur postérité (1), pour

(1) Une grande partie de la noblesse dénommée de la Cloche, appartenant à la Saintonge propre-

leur servir d'un titre de gloire et d'une récompense d'honneur (2). » Charles VI, Charles VII et Louis XI confirmèrent ces privilèges, qui furent supprimés toutefois à l'époque du dernier siège de Saint-Jean-d'Angély, par Louis XIII, au mois de juin 1621, et alors que les tours et les murailles de la ville furent démolies par ordre du roi.

On s'étonne, à bon droit, que la patrie du chevalier de Cumont n'ait consacré, par aucun monument ni inscription, le souvenir de l'action glorieuse du héros (3). Nous tâchons de réparer, autant qu'il est en nous, cet oubli regrettable.

Au XVI^e siècle, un autre Patrice de Cumont était avocat de la sénéchaussée de Saint-Jean. Cette famille, originaire du Périgord, a fourni six ou sept maires à la ville de Saint-Jean-d'Angély, depuis le XIV^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. Dès l'année 1178, un de leurs ancêtres était parti pour la Croisade. (4)

CUMONT (RENÉ de) (5), maire de Saint-Jean-d'Angély en 1590 et 1591. Il était lieutenant de la sénéchaussée lorsqu'il procéda, en 1595, à l'instruction du fameux procès contre Brilland, intendant du prince de Condé. Il déploya dans ce travail,

ment dite, tirait son origine de la mairie de Saint-Jean-d'Angély. — Not. manusc. de M. Brillouin aîné.

(2) *Hist. de Saint.*, etc., 1^{er} livre, p. 131. — La mairie de Saint-Jean-d'Angély existait depuis longtemps. Les lettres de Philippe-Auguste, de l'an 1204, confirmèrent cette commune ou municipalité. — Not. manusc. de M. Brillouin. —

(3) Extr. des Notes manusc. de M. H. Joly-d'Aussy.

(4) V. *Seconde crois. des Français et des Vénitiens*, etc., par Geoffroy de Villehardouin, seigneur de Joinville.

(5) Il fut marié avec une demoiselle de l'ancienne maison d'Authon. — Maichin, *hist. de Saint.*, p. 133.

preuve de ce qu'il rapporte. Cette dame trouva grâce devant Tallemant des Réaux, qui déchire tout le monde, comme on sait. Elle était donc réellement d'une haute vertu. Jeanne de Vivonne mourut au mois d'avril 1583.

DARGENTEUIL (PAUL - RENÉ - LOUIS - CÉSAR - AUGUSTE ARNAUD), vint au monde le 17 mai 1784, à Oulme, maison de campagne près d'Aunay. Son père, d'origine calviniste, y exerçait la chirurgie. Né avec le plus heureux naturel, effrayé de l'ombre même du mal, le jeune Dargenteuil fortifia près d'une mère chrétienne, ces précieuses dispositions de la nature. Les premiers livres que l'enfant connut furent le *Catéchisme historique* de Fleury et la *Bible* de Royaumont. Obligé, en 1795, de quitter sa famille pour entrer dans une maison d'éducation, il eut le malheur de trouver dans les établissements d'alors l'exemple de l'irréligion et de l'immoralité le plus révoltant.

Dans ces pièges tendus au premier âge, sa vertu si pure et si touchante fit un naufrage complet ; l'étude ne lui plut qu'en ce qu'elle pouvait lui procurer des succès auxquels le monde applaudit.

La mort précipitée d'une jeune personne de sa connaissance, et quelques autres événements ménagés par la Providence, firent sur Dargenteuil, parvenu à sa 19^e année, une vive impression et lui donnèrent la mesure des vanités du monde. Il se rendit alors dans la capitale pour y achever des études commencées dans la dissipation et sous un régime dépourvu des bonnes méthodes traditionnelles de l'enseignement. Dargenteuil, encore incrédule, irrésolu,

suivit à Paris les cours de médecine et ensuite ceux de droit. Comme la mère de Saint Augustin, M^{me} Dargenteuil ne cessait de prier pour la conversion de son cher fils. Ce moment heureux arriva enfin, et, vaincu par les conférences de M. l'abbé Fraysinoux, il se disposa à faire, en 1804, sa première communion. Cette action sainte, accomplie avec foi et amour, le prépara aux vues de miséricorde du Seigneur qui l'appelait à la vocation sublime du sacerdoce. Il entra au séminaire de Saint-Sulpice, le 4 novembre 1805. Ses talents y eurent de l'éclat, ses vertus surtout en firent un modèle clérical. En 1809, il succéda, pour les catéchismes établis à Saint-Sulpice, en faveur des jeunes personnes de la paroisse, à M. Feutrier, depuis évêque de Beauvais.

Prêchant un jour de fête, dans la belle et imposante église d'Aunay, l'abbé Dargenteuil, qui n'était alors que diacre, toucha le cœur de son père et obtint sa conversion. En 1810, il fut ordonné prêtre. Bientôt il rentra dans le diocèse de La Rochelle, pour y donner des exemples de la ferveur et de l'humilité chrétienne la plus consommée. Nommé vicaire de Tonnay-Charente, il y déploya le zèle d'un bon prêtre embrasé de l'amour de Dieu et du prochain. A propos de ses relations avec le public, il disait alors : « Un prêtre trop répandu dans la société perd l'esprit de son état ; plus nous fréquentons le monde, moins il aura pour nous de respect et d'estime. Si nous y devenons rares, nous sommes mieux considérés et nous y produisons plus de fruits ; le monde, quelque épuré qu'on le suppose, n'est pas sans danger pour les prêtres. »

Nommé professeur de théologie au petit séminaire de Chavagnes, il s'y rendit en 1811.

La suppression de cet établissement qu'amena le décret impérial du 5 novembre de la même année, suggéra aux habitants de Saint-Jean-d'Angély la pensée de solliciter, de l'autorité épiscopale, et l'érection du petit séminaire dans leur ville, et sa direction confiée à M. l'abbé Dargenteuil. Cette double demande fut accueillie favorablement. En 1812, le petit séminaire diocésain prit possession de la vaste maison des bénédictins, sous la direction de son vertueux supérieur qu'une telle charge effrayait et à laquelle il avait vainement fait en sorte de se soustraire.

Cette même année, l'abbé Dargenteuil avait doté la ville d'Aunay d'une petite communauté d'ursulines. Il les avait installées, au nombre de trois, dans sa propre maison, et avait assuré, au moyen de souscriptions locales, l'existence de ces saintes filles, auxquelles il avait confié le soin des malades et l'éducation des jeunes filles; cet établissement a grandi et subsiste encore présentement.

« Ce fut, dit l'auteur de la vie du vénérable Dargenteuil (1), au milieu des soins et des travaux de fondation, que la plus rude de toutes les épreuves vint surprendre le pieux supérieur. Déjà les bâtiments consacrés au petit séminaire étaient sortis du délabrement auquel les avaient condamnés la dispersion des ordres religieux et les ravages de l'hérésie, quand un vio-

lent incendie vint détruire, en neuf heures, ses travaux et ceux des premiers fondateurs. »

Dans la nuit du 3 au 4 mars 1813, pendant que la communauté se livrait au sommeil, le feu prit dans la partie des bâtiments contigus à l'église paroissiale, et ses progrès furent si rapides, qu'on évaluait la marche du feu à vingt pieds par minute; presque tout l'établissement fut détruit.

La chambre même de M. Dargenteuil disparut dans l'incendie; ses livres et ses papiers, auxquels il tenait beaucoup, furent la proie des flammes. L'empressement de tous les diocésains, les sacrifices personnels du supérieur lui-même, réparèrent, en quelques années, une grande partie du désastre. On acheta le vaste bâtiment élevé par les abbés de Saint-Jean sur les ruines du palais des ducs d'Aquitaine. C'est donc à juste titre qu'on donne à M. Dargenteuil le titre de fondateur du petit séminaire de Saint-Jean.

Après qu'il eut passé trois années à relever sa maison, à servir d'édification à ses professeurs et à ses élèves, et à imprimer à tout l'établissement cet ordre d'études où la science s'allie si merveilleusement avec la pratique de la religion, la maladie contraignit le pieux fondateur à se retirer dans sa famille, à Aunay; à la suite de longues souffrances, il s'y endormit de la mort des justes, le 15 février 1816, âgé de 31 ans 9 mois. Durant la soirée du 14, il éprouva quatre ravissements spirituels. Dans le premier, qui fut d'un quart d'heure environ, il ne prononça aucune parole; son visage où, peu avant, était empreint le sentiment de la plus vive douleur, changea tout-à-coup et parut couvert d'un doux

(1) *Vie de l'abbé Dargenteuil*, par M. l'abbé Rainguet, chan. hon., un vol. in-8°; Paris, Gust. Martin, 1846.

et agréable sourire, plein d'une joie impossible à décrire, tellement que son cœur semblait en être enivré. Ses yeux étaient fixés sur une croix; il la montra à plusieurs reprises de la main, comme on ferait à l'aspect de quelque chose de ravissant. Sa respiration, qui était entrecoupée de soupirs continuels et de pieux baisers formés par ses lèvres, annonçait assez les délicieuses jouissances dont son âme était inondée. Dans le second, un souris admirable était également répandu sur sa figure et la joie peinte sur tous ses traits; il avait le regard tendu vers un objet qui absorbait toutes ses facultés. Au sortir de cet état, qui dura cinq ou six minutes, il prononça ces paroles : « O Jésus !.. ô Jésus !.. quel bonheur ! C'est trop peu ! Continuez, ô Jésus !... » Dans le troisième, il savoura, comme dans les précédentes extases, de ces avant-goûts des choses du ciel; au sortir, il n'en exprima rien. Durant le quatrième, qui fut de quelques minutes de moins que le premier, il éprouva les mêmes effets. Ses jouissances furent-elles plus grandes encore ? On ne le sait ; mais en revenant à son état de souffrance, il lui échappa les mots : « Ah ! quel bonheur ! déjà deux minutes dans le Paradis ! Ne me trompez-vous pas, Jésus ? Ah ! que c'est encore douteux. » Et sur ce qu'un témoin voulut lui en donner l'assurance, il chercha à en détourner l'idée, disant qu'il sortait d'un état plus paisible et moins souffrant. Tout cela est arrivé au milieu d'une longue et cruelle agonie où les douleurs de la maladie et les angoisses de la mort étaient à peine supportables. Le mourant semblait les oublier entièrement dans ces précieux instants et être anéanti tout en Dieu qu'il

avait si tendrement aimé et servi avec tant de fidélité pendant sa vie. (1)

Nous applaudissons au projet formé par l'excellent curé d'Aunay, M. Amiet, de transporter les restes de M. Dargenteuil dans le sanctuaire de l'église paroissiale ; c'est bien là la place qui leur est due.

Un jour, peut-être, il nous sera donné de voir l'école religieuse de Saint-Jean se relever. Fondée par un vertueux prêtre, dirigée, pendant plusieurs années, par le regrettable abbé Maréchal, dont nous avons ouï les leçons avec bonheur, elle semblait destinée à fournir longtemps à la société des hommes recommandables par leur science et par leur morale ; mais, hélas ! sur la terre tout n'est que chute et déception ; le jour qui naît prépare un deuil au jour qui le suit. L'homme seul qui embrasse et pratique la loi éternelle de la justice ne sera jamais confondu, et ses actions vivront éternellement devant Dieu et dans la mémoire de ses semblables.

DARGENTEUIL (N... ARNAUD), né sur le domaine de Mons, près Matha, le 31 décembre 1791, se voua à la carrière médicale. Ses opinions démocratiques le firent remarquer à Saintes, où il s'était fixé, surtout à la suite du banquet patriotique qui fut offert, en 1847, à M. Crémieux, par les démocrates de cette ville et des environs. Ce fut Dargenteuil qui dit à quelques convives placés auprès de lui : « J'ai envie de monter sur la table et de crier *vive la République !* car elle ne peut tarder à venir. (2) » En 1848 (23 avril),

(1) Attestation de l'abbé Moquay, ap. *hist. de l'égl. sant.*, etc., de M. l'abbé Briand, III^e vol., p. 468.

(2) *Circul. du comité centr. républ. de la Charente-Inférieure aux élect. de 1848.*

il fut nommé représentant de la Charente-Inférieure à l'Assemblée constituante. Il obtint, dans l'élection, 40,384 suffrages.

Dargenteuil est mort à Paris, dans le mois de mars 1849.

DAUNAS (LOUIS-JEAN-CHARLES), né à Tonnay-Boutonne, en 1795, fit ses études au petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély. Il fut admis dans les ordres sacrés, puis reçu prêtre au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Après avoir exercé le saint ministère dans diverses paroisses de sa province, il fut enfin appelé à la cure de Saint-Vivien de Saintes, où sa foi vive, sa douceur, sa modestie, jointes à une remarquable instruction et à une charité ardente pour les pauvres, lui gagnèrent tous les cœurs.

C'est aux efforts continuels de cet ecclésiastique qu'on doit le nouveau quartier et l'église neuve de cette paroisse, dont les plans furent malheureusement arrêtés avant que la science archéologique eût pénétré dans nos provinces et prouvé la supériorité du style architectural des siècles éminemment catholiques sur l'art payen d'Athènes et de Rome. Le curé de St-Vivien dépensa énormément et consuma les ressources que son zèle religieux avait accumulées pour la construction et la reconstruction d'un édifice qui, en définitive, aura moins de mérite aux yeux des archéologues chrétiens, qu'aux yeux des amis peu difficiles des conceptions singulières de notre époque d'indécision et d'instabilités en tout genre.

Victime d'une longue maladie, à laquelle il a enfin succombé, le 4 janvier 1851, l'abbé Daunas sut rendre ses douleurs profitables pour le ciel. A sa mort, comme

durant sa vie, il donna l'exemple des vertus chrétiennes. (1)

DAUTRICHE (JACQUES-SÉBASTIEN), né à Saint-Jean-d'Angély, en 1750, y exerça la profession d'avocat à partir de 1776. En l'année 1784, lorsque M. Regnault vint à Saint-Jean, Dautriche était l'un des meilleurs avocats plaidants de la sénéchaussée. Il fut nommé député à la Convention le 2 septembre 1791, et alors qu'il était président, en sa ville natale, de la société ou club dit *des amis de la Constitution*.

A l'occasion du jugement du roi, ce député courageux formula son vote de la manière suivante : « On cite beaucoup de factions, moi je n'en connais aucune. Je déclare que je n'ai jamais parlé à ceux qui passent pour être les chefs de ces partis, ainsi mon opinion sera dégagée de toute influence. Je prononce en homme d'état et comme mesure de sûreté générale, parce que je ne crois pas pouvoir cumuler les fonctions de législateur et de juge. Je vote pour la *détention jusqu'à la paix*; et alors le législateur prendra les mesures qu'il jugera convenables. Je demande à déposer sur le bureau cet écrit qui contient l'énoncé de mes sentiments, et qu'expédition du procès-verbal me soit délivrée. »

Sur la question de *sursis à l'exécution du jugement*, Dautriche répondit affirmativement. Il fut ensuite membre du Conseil des Anciens, dont il était secrétaire le 24 avril 1798; il en sortit au mois de mai suivant. Dautriche s'était ensuite retiré dans sa ville natale, où il tenait un cabinet de consultations, lorsqu'en 1811, à l'époque de l'or-

(1) Voir l'article nécrologique inséré dans le *Mémorial de l'Ouest* du 7 janvier 1851.

ganisation des cours d'appel, il fut nommé conseiller à celle de Poitiers. Il prit sa retraite vers 1824, et retourna à Saint-Jean-d'Angély, où il est mort, le 29 janvier 1830, avec la réputation d'un homme de bien et d'un magistrat intègre.

DAVID (JACQUES). Ce Rochelais commandait une des trois barques calvinistes chargées de vivres venant d'Angleterre, et qui entreprirent, le 22 mars 1628, de pénétrer dans La Rochelle malgré la digue de Richelieu. Au moment de forcer le passage, la carène de la barque commandée par David se heurta contre une des carcasses des bâtiments enfoncés dans le canal. Le capitaine, se jugeant capturé, jeta précipitamment ses papiers à la mer. Recueillies aussitôt, les dépêches firent connaître au cardinal de Richelieu la nature du secours que l'Angleterre destinait à La Rochelle, et dont l'envoi dépendait de la cessation des grandes difficultés du moment.

Mais David, ayant tout-à-coup échappé au danger, s'introduisit dans La Rochelle, à la grande satisfaction de ses co-religionnaires. Bientôt une seconde barque l'y suivit ; la troisième fut prise par le capitaine Saint-Germain, de l'armée royale.

Comme récompense de son courageux dévouement, la ville donna à l'intrépide marin une chaîne d'or portant l'écusson de la mairie, avec cette inscription : *Patriæ magni sunt dona pericli*.

DÉCHEZEUX (GUSTAVE), né en 1760, était négociant à la Flotte (Ile de Ré) (1), lorsqu'il fut nommé, le 2 sep-

(1) *Insula reorum*, disaient les Romains en parlant d'une Ile où ils déportaient les hommes condamnés à cette peine.

tembre 1792, député à la Convention. Il s'attacha au parti de la Gironde. Lors du procès du roi, Déchezeaux formula ainsi son vote : « J'ai déclaré Louis coupable et convaincu du crime de haute trahison nationale (2), parce que j'en ai la conviction ; j'ai rejeté la sanction du jugement par le peuple, parce que j'en ai craint des conséquences funestes pour son bonheur, et que j'ai voulu que toute la responsabilité pesât sur ma tête. Je déclare que Louis mérite la mort : mais prononçant comme législateur et non comme juge, de grandes considérations politiques, auxquelles peut-être sont essentiellement liées les destinées de la république, me font voter pour la détention jusqu'à ce que les circonstances permettent d'y substituer le bannissement. »

Il rejeta ensuite le sursis à l'exécution du jugement rendu contre Louis XVI.

En 1793, Billaud-Varennès dénonça Déchezeaux comme un contre-révolutionnaire. L'accusé repoussa de la sorte cette brusque attaque, dans les journaux du temps : « On a dit que j'avais prêché le fédéralisme à La Rochelle ; c'est une calomnie, moi le premier y ai envoyé la constitution. S'il restait encore quelque doute aux amis de la justice et de la vérité, qu'ils lisent le bulletin de la Convention nationale, du 18 juillet. » Une enquête fut ouverte sur les lieux mêmes et ne prouva rien contre Déchezeaux.

Le 11 août 1793, il donna sa démission de membre de la Convention, pour rentrer dans la vie privée ; le moment était mal choisi. Déchezeaux se rendit aussitôt dans sa famille, à la Flotte. Au travers de l'exaltation politique de cet homme, perçait une

(2) Précédent discours prononcé à la tribune.

certaine générosité de principes qui , dans des temps de violentes passions , devaient facilement contribuer à sa ruine. Ayant appris que quelques députés étaient poursuivis pour avoir rendu compte à leurs départements des événements des 31 mai , 1^{er} et 2 juin 1793 , et pour les avoir appréciés sévèrement , l'ex-conventionnel assumait sur sa tête sa part de responsabilité au sujet de cette manifestation d'opinions , et demanda , lui aussi , à être poursuivi : « Car , ajoutait-il , la persécution honore le courage et l'innocence de l'homme de bien ; frappez , si vous l'osez ! » Le défi fut accepté : on ne tarda pas à faire peser sur Déchezeaux l'accusation banale de *conspirer avec Pitt et Cobourg* , et , le 6 novembre 1793 , il fut arrêté à son domicile et amené , sous bonne escorte , à La Rochelle. Arraché violemment des bras de sa vieille mère , de sa jeune épouse et de ses enfants encore en bas-âge , Déchezeaux fut transféré de La Rochelle à Rochefort , pour comparaître , en cette dernière ville , devant le tribunal révolutionnaire , présidé alors par Laignelot et Léquinio.

Ce fut de Rochefort que le détenu écrivit à son épouse cette série de lettres touchantes que l'on voit annexées , comme pièces justificatives , au *Mémoire* présenté par celle-ci à la Convention , le 19 avril 1795 , et dont nous extrayons ce passage : « Ma chère Fanny , on nous a séparés au moment où nous allions vivre ensemble et goûter les douceurs de la vie domestique. Du courage , ma Fanny ! Tu es mère , tu es nourrice , l'amour maternel et la nature t'y conviennent. De l'espoir ! L'innocence de ton mari doit le faire naître et l'entretenir dans ton âme. »

Ses adieux à sa mère et à sa femme inspirèrent les plus vives émotions ; cependant c'est plutôt le philosophe que le chrétien qui s'avance à la mort. Les martyrs , allant au supplice , pardonnaient à leurs bourreaux et priaient pour eux ; participant déjà aux joies célestes , leurs regards ne s'abaissaient plus sur la terre et leurs voix chantaient l'hymne de la dilection éternelle : tandis que le républicain philosophe , concentrant toutes ses affections sur l'existence présente , accuse la vengeance des traîtres , des hommes cruels et barbares qui l'ont perdu , et se complaît dans cette pensée fictive et trop limitée par la mort , qu'il *revivra* dans ses jeunes enfants.

Qui ne sera néanmoins attendri à la lecture de cette nouvelle épître de Déchezeaux à sa pauvre Fanny : « Aujourd'hui , ma tendre amie , je dois te dire la vérité , parce que je touche au moment où , quelque terrible qu'elle soit , il faut pourtant que tu l'apprennes. Au nom du tendre attachement qui nous unissait , au nom de nos enfants , qui ont besoin de toi , au nom de ma mère , dont j'ai abrégé l'existence par deux mois d'angoisses , Fanny , ma bien-aimée Fanny , de la résignation !... de la fermeté !... Mes derniers moments seront moins cruels si , occupé de toi , j'ai la pensée consolante que tu te consacreras à l'éducation de nos enfants. » Combien ces adieux touchants auraient davantage porté , dans l'âme de la jeune femme éplorée , du courage et de la résignation , si la pensée du ciel était venue dominer ce grand drame et l'éclairer d'un reflet tout divin ; si , avec le poète moraliste , Déchezeaux s'était écrié :

Aux confins du malheur , j'aperçois l'espérance !...

Le 17 janvier 1794, il fut conduit devant le tribunal révolutionnaire de Rochefort et impitoyablement condamné à mort, sur les deux questions suivantes posées aux jurés et résolues affirmativement, à l'unanimité : « Est-il constant qu'il ait existé, dans le sein de la Convention nationale, les 31 mai, 1^{er} et 2 juin 1793, une conspiration tendant à rompre l'unité et l'indivisibilité de la République ? — Gustave Déchezeaux est-il convaincu de s'être rendu complice de cette conspiration en répandant des écrits perfides tendant à corrompre l'esprit public et à dissoudre la Convention nationale ? »

L'accusé avait lui-même présenté sa défense, et il terminait ainsi son discours : « Si c'est un aveu des crimes énoncés dans l'accusation qu'on me demande, je répondrai que je n'en fus jamais coupable, que je n'en conçus pas même la pensée. Je saurai mourir plutôt que de mentir à ma conscience, lorsqu'elle me proclame innocent. »

Déchezeaux fut exécuté le lendemain de sa condamnation. Dans ces jours de destruction, vingt-quatre heures constituaient le répit accordé aux condamnés politiques. Ainsi mourut, à l'âge de 34 ans, victime des factions anarchiques, un homme qui, en des temps ordinaires, aurait pu être vraiment utile à sa patrie et jouir du bonheur dont il possédait presque tous les éléments.

Son enfance, ainsi qu'il nous l'apprend, s'était écoulée au sein d'une famille remplie de bonté et de soins attentifs. Pendant sa jeunesse, il s'était, par ses liaisons, préservé des égarements du libertinage. Devenu homme, il avait épousé une femme vertueuse ; le ciel lui avait donné trois

enfants. Sa fortune était satisfaisante, et il jouissait de l'estime de ses concitoyens. Déchezeaux avait trop sacrifié, peut-être, au fantôme de la popularité qui ouvre parfois la porte des honneurs, mais qui souvent aussi conduit à des abîmes. Lui qui avait ainsi dépeint l'anarchie, « cette rivale de l'autocratie, monstre né de l'union impure du despotisme et de l'esclavage, » fut un jour dévoré par elle. Hélas ! comme il le déclare, il devait être « un exemple de plus des crimes commis, au nom de la justice, dans les orages de la révolution. »

La mémoire de Déchezeaux fut réhabilitée à la demande de sa veuve, par la Convention que présidait Boissy-d'Anglas, le 3 mai 1795, et les biens compris en sa succession, pour lors placés sous le séquestre, lui furent incontinent restitués. Tout le poids de l'inique sentence et de son exécution retombèrent sur Billaud-Varennès, Crassous et Parant.

DECRUGY ou **CRUGY** (FRANÇOIS) était né à Saintes, en 1768, d'une ancienne famille originaire de l'Angoumois. Il fit ses études à Saintes et à Poitiers, et fut ordonné prêtre par M^{gr} de Coucy, évêque de La Rochelle, le 18 décembre 1790. Presqu'aussitôt, il refusa le serment à la constitution civile du clergé et préféra l'exil à la prévarication. Il se rendit en Portugal avec MM. Nadaud et Bonnerot. Rentré en France, en 1795, il fut recherché et obligé de passer en Espagne, d'où il ne sortit qu'après le concordat. L'abbé Decrugy était curé de La Tremblade, lorsqu'il donna ses soins à l'étude du piano. Il composa, pour cet instrument, un mécanisme tout particulier au

sujet duquel il obtint, quelques années après, un double brevet d'invention et de perfectionnement (1), sous le titre de *Méthode du clavier monogamme*. Le but de ce travail était de réduire toutes les gammes à une seule, par l'addition d'un certain nombre de touches qui, placées en avant, formaient, au moyen de languettes, le prolongement des touches noires et des touches *fa* et *do* du clavier ordinaire. Il proposa vainement, à certains facteurs renommés de la capitale, son système qu'il avait expliqué clairement dans un *Mémoire* spécial tiré à un petit nombre d'exemplaires. Il se rendit à Londres, où il fut plus heureux et vendit, dit-on, 2,000 livres sterling son ingénieux appareil; mais une faillite vint lui enlever ensuite presque la moitié de cette somme. A de grandes dispositions musicales, cet ecclésiastique joignait une étonnante facilité d'exécution manuelle pour les pièces délicates qui constituent le corps des instruments à clavier. Lui-même les fabriquait et polissait toutes au moyen des nombreux outils qu'il avait su réunir et souvent même élaborer. Les travaux d'art du curé de la Tremblade, ses voyages assez fréquents, l'avaient décidément séparé de sa paroisse. Bientôt il se décida à partir pour l'Amérique. En 1817, il s'embarqua à Royan, avec M^{re} Dubourg, évêque désigné pour la Louisiane, et devint son vicaire-général. Il eut dans le Nouveau-Monde, avec des ministres anglicans, plusieurs conférences religieuses, dont l'orthodoxie n'eut qu'à s'applaudir. Sa santé ayant éprouvé quel-

que atteinte du climat américain, l'abbé Decrigny rentra en France à la fin de juillet 1820 (2). Se trouvant à Paris en 1823, il fut nommé grand-vicaire de l'évêque d'Aire, M^{re} de Trévern. Il prêchait la station du carême à Dax, lorsque M^{re} de Savy fut appelé sur le même siège épiscopal d'Aire, en remplacement de M^{re} de Trévern, transféré à Strasbourg. Il aurait suivi ce dernier prélat, qui l'y avait engagé, si sa santé délabrée eût semblé devoir s'accommoder du climat rigoureux de l'Alsace, et bien que M^{re} Savy parut lui continuer l'estime et la confiance de son prédécesseur, l'abbé Decrigny s'éloigna d'Aire en 1827, et vint à Saintes pour y soigner sa santé. Les deux évêques sollicitèrent alors et obtinrent de M^{re} d'Hermopolis, ministre des cultes, une pension de 1,500 fr. pour leur ancien grand-vicaire. Certainement M. Decrigny fut un homme de haute société, d'un esprit et d'une science peu ordinaires; mais, pendant son séjour à Paris, il s'était malheureusement attaché à cette école rationaliste qui, au lieu d'expliquer l'homme par Dieu, — son verbe, son évangile, — a voulu follement expliquer Dieu par l'homme, c'est-à-dire l'infini par le fini. Ces docteurs prétendaient, sans rien changer aux vérités enseignées par l'église catholique, les montrer sous un jour nouveau et plus approprié, selon eux, au besoin des esprits de notre époque. *Non nova, disaient-ils sed novè*. C'était une illusion funeste. En 1830, l'abbé Decrigny fut nommé visi-

(2) Une lettre de M^{re} Dubourg, datée du 30 novembre 1819, porte, en faveur de son vicaire-général, l'attestation suivante :

« doctrinâ , pietate , moribus que conspicuum , et multiplici scientiâ ornatu distinctum , nullo que præterea quod nobis innouerit , ecclesiasticæ censuræ nodo irretitum. »

(1) V. ordonn. roy. des 9 avril 1817, Bul. 2016, n^o 29, et 9 juillet même année, Bul. 2471, n^o 12.

blement, à cause de ses doctrines politiques avancées, aumônier de la garde nationale de Saintes. Il partagea l'exaltation du moment et, dans deux ou trois allocutions qu'il adressa à la milice citoyenne, il laissa échapper des expressions qui affligèrent les amis de l'orthodoxie chrétienne. Il fut aussitôt réfuté publiquement. Son amour-propre blessé lui inspira une réponse qu'il destinait à la publicité; mais, sur l'observation de quelques personnes, entr'autres de M. D..., avocat, il mit de côté cet écrit qu'il brûla, dit-on, ensuite. Dans un entretien particulier avec l'évêque du diocèse, on assure qu'il convint de ses erreurs. Ses dispositions parurent telles dès lors, que plusieurs ecclésiastiques, qui l'avaient fui auparavant, se rapprochèrent de lui et le visitèrent régulièrement. Il prit pour directeur un jeune prêtre de Saintes, que distinguaient sa piété et sa science, et mourut, dans des sentiments chrétiens, le 2 juin 1843; ses obsèques furent célébrées à Saint-Pierre avec un certain concours d'ecclésiastiques.

L'abbé Decrigny avait laissé plusieurs notes sur les Saintes Écritures, entr'autres une sorte de *Thesaurus biblicus*, renfermant, par ordre alphabétique, une foule de textes de l'Écriture, précieux pour des titres de sermons ou comme preuves des vérités de la religion catholique, 2 vol. in-8°, manusc., reliés dans un seul d'environ 1,200 p. (1). On lui devait encore quelques traductions, entr'autres celles des *Œuvres de Law*, — des *Nuits d'Young*, et autres ouvrages anglais. — *Notes sur la*

Louisiane. — *Opuscules et dissertations sur des points particuliers de la religion, de la morale, etc.* — *Le naturalisme du christianisme*, c'est-à-dire, suivant la correspondance de l'auteur de l'année 1833, l'ordre naturel envisagé comme type et symbole de l'ordre surnaturel; — et enfin plusieurs plans de sermons.

Un ecclésiastique, M. Desortes, attaché à la paroisse de la Madeleine, à Paris, écrivant, en 1843, pour demander qu'on livrât à l'impression les richesses intellectuelles laissées par M. Decrigny, disait: « Je ne partageais pas toutes ses idées, j'ai même combattu très-souvent, soit de vive voix, soit par lettres, certaines de ses opinions; mais je n'ai jamais oublié qu'il avait écrit de sa main, à la tête de ses notes sur le caractère de la vraie religion, ces paroles si catholiques: « *Je rétracte et désavoue tout ce qui, dans mes écrits, serait contraire à la foi de la sainte église catholique, apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je veux vivre et mourir.* » De cette église, ajoute M. Desortes, à laquelle il a rendu, durant sa vie, tant de services. (2)

Voici ce que dit M. Bautain, lorsqu'on lui communiqua, en 1833, le système philosophique de M. Decrigny, qu'il adopta en général: « Il s'est laissé trop influencer par les paroles de Saint-Martin (3) et de l'allemand Boehm (4) au fond du système duquel est le manichéisme. » Il y eut donc au moins imprudence à suivre une voie si environnée de périls.

(2) Mais cet ecclésiastique n'appartenait-il pas lui-même à l'école rationaliste de Kant?

(3) Louis-Claude, surnommé le *philosophe inconnu*, né à Amboise, en 1743.

(4) Jacob, né en 1575, est le père d'une secte dite des *Illuminés*.

(1) Nous avons vu ce long travail à La Rochelle, en janvier 1850; mais les feuilles qui devaient contenir les lettres A, B, C, sont en blanc.

Au moment de la mort de M. Decrigny , sa bibliothèque se composait de plus de 3,000 volumes , parmi lesquels figuraient quelques rares éditions.

DÉFORIS (N....), bénédictin de Saint-Maur , originaire de Montrbrison , naquit vers 1735. C'était un religieux d'un très-grand mérite. Envoyé dans l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély , il devint d'abord vicaire de la paroisse. Il eut ensuite la place de chambrrier , sur la demande du corps de ville , en 1783 ; il était donc à la fois curé et religieux bénédictin. D. Déforis fut un modèle sacerdotal. En 1790 , après le départ du prieur et du cellerier , il administra seul le monastère que dépeuplait le malheur des temps. Les religieux , au nombre de douze , refusèrent , à son exemple , le serment à la constitution civile du clergé. Ils rédigèrent une protestation contre les lois de confiscation de leurs biens , et contre celles qui leur interdisaient leurs fonctions saintes. Le P. Déforis n'en continua pas moins à porter son habit et à dire la messe dans l'église curiale. Il refusa de lire en chaire le mandement du nouvel évêque Robinet. Pourtant il ne fut nullement inquiété jusqu'en 1792 , époque à laquelle l'église lui fut interdite. Il fut alors remplacé par un prêtre assermenté. D. Déforis se disposa à quitter la ville de Saint-Jean-d'Angély ; mais , avant de partir , il insista pour que les officiers municipaux dressassent procès-verbal des objets précieux existant dans l'église ; ce qui eut lieu du 20 mai au 1^{er} juin 1792. Ceci est digne de remarque et prouve que les bénédictins n'ont point dilapidé le monastère , comme l'ont prétendu certaines personnes hostiles aux re-

ligieux , puisque ce dernier procès-verbal renferme une plus grande quantité de linge , argenterie , mobilier et objets rares et précieux appartenant à la sacristie , que celui dressé , en 1789 , par ordre de l'Assemblée nationale. D. Déforis passa en Espagne avec D. Messeix et MM. Lasnier Desbarres et Menepontet (1) , et il mourut à Burgos quelques années après.

Son frère aîné , Jean-Pierre Déforis , appartenant au même ordre religieux , célèbre par ses nombreux ouvrages de controverse , fut mis révolutionnairement à mort , le 25 juin 1794 , et versa son sang pour la défense de sa foi. (2)

DELACOSTE, voy. **LACOSTE**.

DENESLE (F. O.), né dans l'île de Ré , ancien officier au régiment de Provence , associé de l'académie de La Rochelle , a donné un fragment sur l'église de Saint-Martin de Ré — Voir *Mercure* de 1814 , p. 249 ; — *id.* du château de Mauléon de Ré (3) — 22 mai 1813 , p. 341 ; 18 septembre 1813 et juin 1814.

Il était l'auteur d'une *Déclaration contre le jugement de Louis XVI* , insérée dans la *Chron. de Paris* , 21 janvier 1793. — *Chant sur la paix* , *Mag. encyclop.* , 3^e année. — *Odes* une et quatre d'Anacréon , trad. , *Décad.* XII et XIII. — *Plaintes d'une mère* , XIV , p. 46. (4) — Voir , pour les écrits de Denesle , le *Mercure* de 1813 à 1815.

(1) M. Messeix est mort depuis curé de Saint-Eutrope de Saintes ; M. Lasnier , de Saint-Julien de Lescap , et M. Menepontet , de Saint-Palais de Saintes.

(2) V. *les Mart. de la foi pend. la rév.* , par M. l'abbé A. Guillon , t. II.

(3) M. Delayant — Not. manusc. — parle d'un *Poème* et non d'un *Mémoire* sur l'île de Ré , et ajoute que l'auteur habitait encore cette île en 1812.

(4) Extr. des Not. manusc. de M. Delayant.

DENORT (ODET). « En 1574, dit le P. Arcère (1), les ministres de La Rochelle les plus distingués étaient Denort, Laplace et Laubouinière, » tous étrangers, par leur naissance, à cette province. Denort se fit à La Rochelle une telle réputation de savoir et d'enthousiasme de secte, que nous ne pouvons le passer sous silence. Il était né à Agen, en 1540, et avait fait ses études dans un collège catholique. Ensuite il était entré dans une communauté religieuse de Paris (2). Mais alors les doctrines calvinistes agitaient le monde. Un jour Denort quitta son couvent et s'enfuit à Genève, où il se fit recevoir ministre. D'abord il fut envoyé à Castel-Moron, dans l'Agenois, d'où il fut emmené prisonnier de guerre devant La Rochelle, alors que le duc de Montpensier s'empara de cette ville, par surprise, en 1562. Denort était logé chez le médecin Delaunay, dont la femme était déjà imbue des doctrines de Calvin. Elle pensa la blessure que Denort avait reçue lors de la défaite du baron de Duras, à Ver, en Périgord, et lui procura ensuite la liberté. Denort se réfugia à Nieuil, près La Rochelle, d'où il se rendit dans cette ville à la demande des calvinistes rochelais. Il possédait l'art d'émouvoir les masses par l'énergie du langage ; son imagination impressionnable répandait sur ses paroles un charme extraordinaire ; il mettait moins de raisonnements dans ses discours, que de tableaux et d'images, genre qui d'ordinaire fixe et enchaîne l'attention de la foule. Aussi l'effet de ces harangues était-il à peu près certain. « La plupart des hommes, dit le

P. Arcère (3), étant plus sensibles que raisonnables, demandent, non à être convaincus, mais à être ébranlés ; ils ne se persuadent bien que ce qu'ils sentent. »

Fier de ses triomphes, Denort usa de procédés impérieux à l'égard de ceux que son éloquence n'avait pu entraîner, et se fit donner, à raison de ses prétentions à dominer, même par les protestants, le surnom de *pape de La Rochelle*. D'après Baudouin (4), il contribua puissamment à déterminer les Rochelais à résister aux troupes du roi Charles IX. Il haranguait fréquemment le peuple, et, pour le porter à la résistance, il agissait comme Marc-Antoine étalant, du haut de la tribune publique, la robe ensanglantée de Jules-César. Denort mettait continuellement sous les yeux des Rochelais la mort de l'amiral Coligny expirant, avec tant d'autres victimes, sous les coups de leurs cruels meurtriers. L'expression de sensibilité et d'émotion dont il revêtait le récit de ces tristes scènes, enflammait l'imagination déjà si ardente de ses co-religionnaires, et les portait à la vengeance. En 1572, il fut nommé président du synode de Nismes. L'année suivante, un projet élaboré dans le silence, et qui devait remettre la ville de La Rochelle entre les mains du roi, ayant été découvert, Denort excita le peuple à se venger et supporta le principal blâme d'avoir intimidé, par des menaces, les juges chargés de prononcer sur le sort des accusés (5). — V. Dulyon. — Le 28 juin 1581, Denort présida le synode de La Rochelle où fut condamnée l'*Histoire de France* de Lan-

(1) *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 108.

(2) V. *Siège et prise de La Rochelle*, par l'abbé Gauffreteau, curé de Libourne.

Cet ouvrage se trouve à la biblioth. de Bordeaux.

(3) *Hist.* déjà citée, II^e vol.

(4) *Hist. manusc. de La Roch.*, de 1190 à 1589.

(5) *Hist.* citée du P. Arcère, I^{er} vol., p. 538.

celot Voisin, Sr de la Popelinière, imprimée à La Rochelle, chez Abraham Haultin, 1581, 2 vol. in-8°. « On punit, dit Arcère, La Popelinière, écrivain sage et judicieux, qui avait su s'élever au-dessus des préjugés d'éducation et de secte, parce qu'il n'avait pas transformé en héros tous les chefs de son parti, et avait dévoilé certaines vérités qui déplaisaient..... Un exemplaire de cette Histoire, corrigé par les ordres du consistoire, subsiste encore et fait connaître à la postérité les travers d'un siècle où la fureur des partis troublait la raison. » (1)

Denort mourut d'une fluxion de poitrine, à La Rochelle, dans le mois de mars 1593, avec la réputation d'un homme puissant dans son parti.

DÉSAGULIERS (JEAN-THÉOPHILE).

Ce célèbre physicien, de l'école de Newton, naquit à Aytré, près La Rochelle, en 1683. Son père était ministre protestant et seigneur d'Aytré; il se réfugia en Angleterre à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Le jeune Désaguliers avait eu son propre père pour précepteur, et avait appris, sous lui, les langues latine et grecque. Jetés sur une terre étrangère, les deux savants se mirent à enseigner dans l'école d'Illington, près de Londres. Après la mort de son père, Théophile suivit les leçons de l'université d'Oxford et fit, à Londres, un cours de physique expérimentale, à la suite duquel il fut reçu de la société royale de cette ville. En 1717, l'évêque anglican d'Hély le nomma ministre et lui confia le soin de deux paroisses. Ses cours de physique, science fort goûtée à cette époque, continuèrent et devinrent, jusqu'en

1740, le rendez-vous de l'élite de la société anglaise. On raconte que le roi Georges I^{er}, la reine Caroline, le prince de Galles, assistaient parfois à ses expériences aussi curieuses qu'instructives. Newton connut Désaguliers et lui donna des marques de son estime et de sa confiance en l'associant à quelques-uns de ses travaux. Notre compatriote voyagea ensuite en Hollande, étonna, par les merveilles de son art, les villes d'Amsterdam, de Rotterdam, de la Haye, etc., etc. A son retour en Angleterre, il obtint une pension de 300 livres sterling.

Sa célébrité comme mécanicien fut aussi très-étendue. Il exécuta plusieurs machines hydrauliques et astronomiques; une des plus remarquables fut celle destinée, par l'inventeur, à renouveler l'air de la chambre d'un malade: application louable de la science au bien de l'humanité (2). Désaguliers a publié bon nombre de traductions anglaises: *Cours de mathématiques* d'Ozanam, 3 vol. in-8°. — *La mécanique* de Gauger, 1 vol. in-8°. — *Le mouvement des eaux*, de Mariotte, 1 vol. — *L'athonomie* de Grégori. — *L'introduction de la philosophie Newtonnienne*, de Gravesande, de Leyde, 1 vol.

Lui-même a donné au public, *Leçons ou cours de physique expérimentale*, sous le titre de *Syst. of experiment. philosophy*, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, traduit en français, par le P. Pezenas, Paris, 1750, 2 vol. in-8°, ornés d'une nombreuse collection de figures, est maintenant peu suivi.

(2) V. *Transact. philosoph.*, ann. 1733, 1736, pass. trad. en français par M. de Bremond; et *Nouv. méth. pour pomper l'air*, par Lavirotte, Paris, Durand, 1749.

(1) *Hist. citée*, du P. Arcère, II^e vol.

— *Dissertations* insérées dans les *Transactions philosophiques*, et ayant pour but 1^o défense de l'optique de Newton contre les objections de Rizetti; 2^o maintien de l'ancienne opinion sur la mesure de la force des corps en mouvement; 3^o détermination de la figure de la terre en sphéroïde aplati, suivant l'opinion de Newton et les observations de Maupertuis, à la suite de son voyage au pôle Nord. On a reproché à Désaguliers quelques erreurs dans ces *Dissertations*, produites, peut-être, par son enthousiasme sans bornes pour le génie de Newton. — *Opuscule sur une nouvelle manière de construire les cheminées* (1). — *Dissertation sur l'électricité*, ouvrage qui mérita le prix proposé par l'académie de Bordeaux. Ce mémoire fut imprimé à Bordeaux, en 1751, in-4^o, et par les soins de l'académie de cette ville.

Sur la fin de sa vie, Désaguliers perdit la raison; il mourut, dans un accès de folie, en l'année 1743.

DESBROSSES, voy. **BONVALLET**.

DESMIER (NICOLAS) (2), Sr de Beauregard, lieutenant-colonel au régiment de Tiercelin, capitaine et gouverneur de Tonay-Charente, préposé à la garde de Saintes, se fit remarquer au XVI^e siècle par sa prudence et son habileté; aussi Henri III lui écrivit un jour : « Je ne cognois onc-que homme d'un plus grand sens, vaillance, suffisance, capacité et expérience en fait d'armes que vous. »

(1) Not. manusc. de M. D....

(2) L'histoire générale de cette famille, établie en Saintonge au milieu du XVI^e siècle, a été dressée, en 1704, par l'abbé Le Laboureur, et imprimée à Angoulême, en 1709.

DESMIER D'OLBREUSE (ÉLÉONORE) (3), de la même famille que le précédent, épousa, en 1665, Georges-Guillaume de Brunswick, duc de Zell et de Lunebourg. Elle fut mère de Sophie-Dorothée de Brunswick, mariée, en 1682, à Georges-Louis de Brunswick, roi d'Angleterre, le 12 août 1714, de qui descend la famille d'Angleterre aujourd'hui régnante. (4)

DESMIER-DE-SAINTE-AMARANTE (5) (MARIE). Cette dame, née à Saintes et demeurant à Crécy, fut une des nombreuses victimes de la révolution. Son attachement à la royauté avait été cause de son arrestation. Conduite à Paris avec ses deux enfants, un fils et une fille, ils furent renfermés tous les trois dans la prison de la Force. Par esprit de vengeance, un misérable les fit comprendre sur la liste des prétendus assassins de Collot-d'Herbois. Amenés devant le tribunal révolutionnaire, M^{me} de Sainte-Amarante et ses enfants furent impitoyablement condamnés à mort. Cette vertueuse famille excita les regrets de tous les détenus. Les deux enfants surtout attendrirent les spectateurs jusqu'aux larmes, lorsqu'assurés de leur triple condamnation, ils s'écrièrent avec enthousiasme et en sautant au cou de leur mère : « Ah ! maman, nous allons donc mourir avec toi ! » Dans ces jours de désolation, où le crime triomphait, la mort avait ses secrètes et mystérieuses jouissances comprises seulement des âmes honnêtes. On dit que Fouquier-Tainville, prenant

(3) Fille d'Alexandre Desmier et de Jacqueline Poussart du Vigeant.

(4) *Biographie universelle*.

(5) Appartenait à la famille des précédents.

pour de l'effronterie la joie de cette famille innocente en face même du supplice, s'écria, en proie à un sauvage instinct de curiosité sanguinaire : « Il faut que je les voie monter à l'échafaud, pour m'assurer s'ils conserveront ce caractère, dussé-je me passer de dîner. » M^{me} de Sainte-Amarante et ses deux enfants, toujours soutenus par un courage héroïque, privilège de leur innocence, périrent victimes de la terreur, dix jours avant la chute de Robespierre, qui les eût sauvés !...

Le journal *l'Assemblée nationale* a publié, en 1850, un roman historique intitulé : *Le dernier Amour de Saint-Just*, et dont M^{me} de Sainte-Amarante est l'héroïne. Ce feuilleton est signé : Vicomte de Xaintes.

DESMORTIERS, v. BOUCHER.

DESPÉROUX (PIERRE-ANDRÉ) naquit à La Rochelle, le 3 septembre 1757. Il fit ses études en sa ville natale, et eut pour maître l'abbé Moussaud. Il fut ensuite reçu avocat au parlement.

Il a écrit *l'Éloge de Anne de Montmorency, ministre de François I^{er}*, in-8°, qui lui valut de partager le prix proposé à ce sujet avec M. d'Etchégarré. Le *Mémoire* de notre compatriote a été imprimé. A cette occasion, Despéroux fut admis, en 1786, à l'académie de La Rochelle, et alors qu'il était conseiller au présidial. Il lut à l'académie *l'Éloge de Louis XII*, 1786. — *Réflexions sur les bienséances sociales*, 1787. — Dans ces *Réflexions*, Despéroux enseigne à fuir le ridicule et à ménager l'amour-propre ; il blâme presque également l'inattention qui néglige les lois de l'usage et la singularité qui les méprise. — *Réflexions*

sur Horace, 1788. — *Idem sur les Illusions poétiques*, avec cette épigraphe :

« J'ai trop, à mes dépens, appris à les connaître... »

— *Poème des repas*, en quatre chants, imprimé en 1788. — *Épître sur le respect dû aux malheureux*.

Despéroux appartenait à l'école de Delille pour la confection du vers, mais il avait les défauts des poètes secondaires de son temps : beaucoup de recherche et de mignardise, peu d'élévation et de variété. (1)

Après le 31 août 1791, Despéroux se retira dans sa propriété de Nieuil, et s'y occupa de littérature. Il aiguisait chaque jour, mais sans bruit, l'épigramme contre l'ébranlement révolutionnaire dont il croyait à tort la durée très-passagère, et s'escrimait sous ces divers titres : *l'Éléphant voyageur*, — *les Querelles des Loups et des Moutons*, — *le Solcil et la Poussière*, — *la Bascule*, — *le Rat d'église*. — Au moment où l'on planta, dans sa commune, l'arbre de la liberté, il murmurait à demi-voix :

« Je veux que le diable m'emporte,
Si l'arbre de la liberté
Pouvait être mieux qu'à la porte
Du séjour de l'égalité. »

Il avait adressé, à son ami Raboteau, qui suivait la pente révolutionnaire, un écrit servant de leçon, sous le titre de *l'Enthousiasme et la Raison*.

Lorsque l'ordre reparut en France, Despéroux fut employé au ministère de la justice comme membre du bureau de consultation et de révision. Nommé chef de la magistrature à Saint-Domingue, il y suivit le général Leclerc, et y mourut peu de temps après son arrivée, en 1803.

(1) Not. manusc. de M. Delayant.

DESROCHES (JEAN-BAPTISTE-BLAISE PARTHENAY) (1), né à La Rochelle en 1701 (2), mourut à Copenhague en 1766. Il nous a laissé l'*Histoire du Danemark*, 1730-33, 6 vol. in-12. — *Histoire de Pologne*, sous Auguste II, 2 vol. in-8°. — *Nouveau traité sur le Paradis terrestre*, trad. de Hardouin. — *Histoire de Suède*, trad. de Puffendorf, 1732, 3 vol. in-12. — *Mémoire historique sur le siècle courant*, 3 vol. in-12.

L'abbé de Parthenay, dont les écrits sont remarquables par la correction des textes et l'exactitude des dates, traduisit en outre quelques ouvrages danois : *Voyages d'Égypte et de Nubie*, trad. de Noorden ; Copenhague, 2 vol. in-8°. — *Histoire du Groënland*, trad. d'Eggde ; Copenhague, 1753, in-8°. — *Pensées morales d'Holberg*, 1754, 2 vol. in-12.

DESVIGNES (JEAN-JACQUES), avocat célèbre au siège présidial de Saintes et au parlement de Bordeaux, vers la fin du XVI^e siècle. Il est l'auteur d'une *Paraphrase de la coutume de Saint-Jean-d'Angély*. Cet avocat s'était occupé, avant Béchet, du commentaire de la coutume de Saint-Jean, et ses notes n'existaient, à sa mort, que sur des feuilles volantes. Lorsque ses héritiers apprirent que l'ouvrage de Béchet allait paraître, ils livrèrent à l'impression le travail incomplet de Desvignes (3). La *Bibliographie universelle* dit que l'ouvrage fut publié par le fils de l'auteur, en 1687,

sous le titre de : *Paraphrasis ad consuetudinem Santangelicam* (4), in-4°.

DIDONE (ÉLIE de). En l'année 1092, ce chevalier de Saintonge, pour se rendre agréable à Dieu et avancer l'œuvre de son salut, offrit aux bénédictins de la Grande Saune plusieurs de ses possessions sises à Royan (5). Sa libéralité comprenait un vaste enclos, enserrant des jardins, des vignes, un moulin et la forêt de Castellars, le tout étendu près du château que le S^r Elie possédait sur le bord de la mer (6). Saint Gérard lui-même vint prendre connaissance des lieux et jeta les fondements de cette nouvelle communauté dont la chapelle fut mise ensuite sous l'invocation de Saint Nicolas. Un des religieux de la Sauve, nommé Herloy, fut placé à la tête du prieuré. Bientôt, inspirés par le zèle et l'activité évangélique de Saint Gérard, ces religieux bâtirent l'église de Saint-Nicolas en Royan et celle de N. D. en l'île d'Oleron. Etienne, abbé et ermite en l'île de Cordouan, occupée alors par des religieux (7), leur vint en aide ainsi que plusieurs hauts barons de la Saintonge. La communauté de Royan eut, dans la suite, une grande importance. Elle réédifia l'église de Sainte-Marie en l'île d'Arvert (8) et celle

(4) Cet article est signé de M. Weiss.

(5) *Hist. de la Grande Saune*, 1^{er} vol., p. 363.

(6) Plus tard, Elie de Didone et son épouse Aricie donnèrent encore à la communauté les terres de *Thorcé* et de *Doivre*, ouv. cité, II^e vol., p. 5.

(7) *Variétés Bordelaises*, par Baurein.

(8) Cette église de N. D. d'Arvert fut un lieu célèbre de pèlerinages ; elle avait été primitivement érigée sur un vaste *Thumulus* dénommé le *Paradis* par le peuple. En 1704, Louis XIV accorda des secours pour réparer cette église dévastée dans les guerres de religion. Mais on préféra alors abandonner l'ancien emplacement et construire une église nouvelle à Etaule.

(1) M. D... — Not. manusc. — le dit procureur au présidial, ce qui semble hasardé.

(2) Le 4 septembre 1690, d'après les not. manusc. du même.

(3) Lettre de M. Brillouin aîné, novembre 1849.

de Pratifornel en l'île d'Oleron (1). Saint-Nicolas de Royan devait 10 sols pour le cierge de Saint Gérard, et Sainte-Marie d'Arvert, même somme. Faibles liens sans doute, mais qui rattachaient visiblement les filles à leur mère.

Au commencement du XIII^e siècle, Guillaume, prieur de Royan, fut un des trois commissaires désignés par le Saint-Père pour la réforme du chapitre d'Angoulême.

La sagesse et la piété de cette congrégation de bénédictins soutenue par la générosité du sire de Didone, l'estime générale que l'on professait pour elle, lui valurent de nombreux privilèges, qui furent notés successivement par les divers prieurs et qui formèrent un *corps de coutume* particulier. A cette époque, les sires d'Arvert, de Borrels et de Castellars, concédèrent quelques terres à la communauté. Mais un fait religieux d'une haute importance, c'est que, vers le milieu du XIII^e siècle, Almodis de Didone et Guillaume de Tonnay-Charente assurèrent des rentes à la congrégation, afin qu'on célébrât chaque année, dans l'église de Saint-Nicolas, la fête DE LA CONCEPTION IMMACULÉE de la Très-Sainte Vierge, avec grand concours de prêtres et un nombreux luminaire. Cette dévotion remarquable des religieux et des populations, au moyen-âge, envers la mère de Dieu, valurent encore au prieuré de Royan la bienveillante libéralité de Robert de Sableuil, seigneur de Mornac, d'Elizabéth de Royan, de Guillaume de Montendre et du prince Geoffroy Martel, fondateur de l'abbaye de Saintes. Hugues, évêque de

cette dernière ville, les protégea contre certains persécuteurs.

Enfin, le pape Grégoire IX, par une bulle du 5 juin 1237, leur permit de célébrer les offices divins dans leur église, à *voix basse et sans sonner les cloches*, alors que le pays était sous le coup d'un interdit général et pourvu qu'ils n'y admissent pas les excommuniés et les interdits. (2)

DINET (FRANÇOIS). Ce religieux récollet, de l'ordre des frères mineurs, naquit dans les environs de La Rochelle, vers 1615. Il s'acquit la réputation d'un moraliste distingué et fut confesseur de Louis XIII et de Louis XIV. (3)

Dinet nous a laissé : 1^o *Les Institutions de la vie morale*; La Rochelle, Durosne, 1646, in-4^o de 728 p. On rencontre dans cet ouvrage, dit un biographe, des maximes qui feraient le pendant de celles de la Bruyère. — 2^o *Le Théâtre de la Noblesse française*; La Rochelle, Durosne, 1648, in-f^o de 210 p. L'auteur énumère, dans ce livre, les vertus et les grandes actions qui fondent l'illustration des hommes, et s'attache à retracer ensuite, pour donner plus d'attrait et de vie à ses leçons de morale, les exemples éclatants de vertu et de courage fournis en France par les personnages de renom. — 3^o *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, in-8^o.

DIZANT (SAINT). Cet évêque, d'origine saintongeaise, et que l'on croit successeur de Saint Léger, vivait vers la fin du

(1) *Hist. de la Grande Saune*, II^e vol., p. 97.

(2) *Hist. de la Grande Saune*, II^e vol., p. 186.

(3) *Vie de M. Olier*, 1841, II^e vol., p. 113, où se trouve une lettre de 1631, adressée au P. Dinnet, dans le but de rendre la reine favorable au projet chrétien de l'abolition des duels.

VII^e siècle (1). Son épiscopat ne fut pas de longue durée. Ses vertus se sont conservées par tradition dans le diocèse et ont porté nos pères à mettre sous son invocation, deux paroisses du département : Saint-Dizant-du-Gua, dans le canton de Saint-Genis, et Saint-Dizant-du-Bois, dans celui de Mirambeau.

Nous pensons que la commune de Saint-Yzant, en Médoc, doit son nom, actuellement défiguré, au digne évêque de Saintes ; il existait encore, dans le canton de Saint-Savin, près Blaye, une petite paroisse dite Saint-Dizant, maintenant réunie à une autre.

DOHET DE BOISROND (MARGUERITE), naquit à Saint-Ciers-Champagne, près Jonzac, le 6 février 1749 (2) ; elle était fille de Jacques-Martial Dohet de Boisrond et de Marie-Catherine Barbier.

Habitant, depuis plusieurs années, la ville de Bordeaux, elle y donnait l'exemple de toutes les vertus et surtout d'une charité inépuisable à l'égard des pauvres. Ses œuvres de bienfaisance la firent choisir dans sa paroisse — Sainte-Eulalie — pour être la distributrice des secours que plusieurs maisons opulentes et charitables destinaient aux indigents. Lorsque parut la constitution civile du clergé, elle eut à comprendre dans ses actes de charité, bon nombre de prêtres catholiques privés de ressources et qui bientôt furent obligés de se cacher pour se soustraire à la persécution. Grâce à leur saint ministère, Marguerite de Bois-

rond fréquentait les sacrements et entendait la messe chaque jour. Elle ne devait pas tarder à encourir la réprobation de l'inique législation de l'époque, d'abord comme zélée catholique, et ensuite comme parente de nobles émigrés. Elle fut en effet dénoncée à l'autorité sous ces deux rapports ; et, sans égard pour les services signalés qu'elle rendait chaque jour à la classe pauvre et souffrante, on l'arrêta le 4 mars 1794. Elle fut d'abord renfermée dans la maison des Orphelines, convertie en prison, et traitée avec assez de ménagements. Mais bientôt on la mit au secret. Dieu la soutint dans cette terrible épreuve, et elle sembla puiser les forces qui lui étaient nécessaires dans la rigueur même de la persécution. Peu après, elle fut conduite devant la commission militaire de Bordeaux ; mais, vu le grand nombre de victimes traînées ce jour-là à la barre de la commission, Marguerite de Boisrond fut ramenée dans son cachot, sous l'escorte d'un seul militaire. La prison étant éloignée du tribunal, cette vertueuse dame eut à supporter, dans plusieurs rues, les insultes d'une populace en délire. Les mains croisées sur sa poitrine, et de temps en temps les yeux levés vers le ciel, la noble patiente supporta tous ces outrages sans proférer une seule plainte. Quoique bien disposée à sceller sa croyance de son sang, elle conservait une crainte extrême de la guillotine. « Vous savez, écrivait-elle un jour à son directeur, combien j'ai en horreur ce genre de supplice : cette horreur est telle que, si la chose était permise et abandonnée à mon choix, je me jetterais plus volontiers dans un brasier ardent : mais Dieu ne nous donne pas ce qui nous

(1) Il se trouve seulement mentionné sur d'anciens catalogues. — V. Du Tems, *Clerg. de Fr.* t. II.

(2) V. *Mart. de la foi pend. la rév. franç.*, t. II, où elle est désignée, par erreur, sous le nom de Boirou.

plait, ajoutait-elle, et il veut que nous acceptions avec soumission ce qu'il choisit lui-même pour nous purifier. » Elle comparut, à quatre fois différentes, devant le tribunal révolutionnaire, soit que le Seigneur voulût éprouver sa constance et augmenter le mérite de sa fidélité, soit que la commission hésitât à sacrifier la MÈRE DES PAUVRES. La dernière fois qu'elle y parut se trouvait le dimanche des Rameaux — 13 avril ; — elle était si faible de corps, qu'elle dut être transportée devant ses juges en chaise à porteur. La séance dura plus de deux heures ; ne pouvant plus parler, Marguerite de Boisrond ne répondait à l'interrogatoire que par des signes de tête. Toutefois, lorsque la sentence eut été prononcée, la sainte dame recouvra aussitôt de nouvelles forces. Le libellé du jugement la disait atteinte de complicité avec des émigrés et des prêtres fanatiques. — Qu'as-tu à répondre, maintenant que tu es condamnée ? lui cria le président, avec le ton de la barbarie la plus stupide. — « Rien, répondit la victime, puisque vous me trouvez digne de mort ; Dieu veuille vous pardonner, comme je vous pardonne moi-même. » Tous les assistants, atterrés par cette sentence, étaient en proie à la douleur la plus profonde, Marguerite de Boisrond seule paraissait heureuse et satisfaite. Elle écoutait cette voix intérieure de J. C. à l'âme chrétienne : « Renoncez à tout pour vous mettre à la disposition de celui qui vous a créée. Soyez-lui fidèle et obéissante, afin d'obtenir la véritable félicité. » (1) Ceux qui considéraient attentivement cette dame, crurent apercevoir sur son visage un rayon de cette gloire céleste, à laquelle elle tou-

(1) *Imit.*, liv. III, chap. 2.

chait déjà : il n'y restait plus la moindre trace de sa faiblesse précédente ; la pâleur y était remplacée par l'incarnat de l'innocence. Elle se leva alors, traversa la salle avec une dignité qui ravit tout le monde, et lorsqu'elle fut arrivée au pied de l'échafaud, elle demanda au bourreau la permission de faire sa prière. Elle l'obtint aussitôt et se prosterna le visage contre terre sans prendre garde à la boue sur laquelle elle était agenouillée. Plusieurs spectateurs accourus pour la contempler, l'environnant de trop près, la gênaient dans cette imposante et sublime oraison. Elle leur dit avec une douceur angélique : « Mes amis, éloignez-vous, je vous prie, et permettez que je fasse en paix ma dernière prière au Seigneur : c'est aujourd'hui qu'il est entré en triomphe à Jérusalem ; je le supplie de recevoir, ce même jour, mon âme dans la Jérusalem céleste. » La foule s'empressa d'obtempérer à ce pieux désir en se retirant un peu. Quand Marguerite de Boisrond eut achevé sa prière, elle monta courageusement sur l'autel de son sacrifice, et le consumma avec la foi vive et héroïque des martyrs de la primitive église. Telle fut l'attestation générale des témoins de sa précieuse mort. (2)

Le portrait de cette martyre (3) se voit aujourd'hui chez M. Normand, au logis de Boisrond, près Saint-Ciers-Champagne ; elle est représentée avec un agneau à ses pieds et une palme à la main. (4)

(2) *Mart. de la foi*, etc.

(3) Par cette expression, nous n'entendons aucunement anticiper sur les décisions de l'église, à laquelle nous sommes, en tous points, soumis et d'esprit et de cœur.

(4) Extr. d'une lettre de M. l'abbé Martin, curé de Saint-Ciers-Champagne — 20 septembre 1851. —

DORIOLE (PIERRE), né à La Rochelle vers 1407. Son père, Jean Doriole, était seigneur de Loiré, en Aunis, et avait été, à plusieurs reprises, maire de La Rochelle. Pierre Doriole reçut une éducation brillante; en 1430, il était licencié ès-lois. Il fut d'abord maire de sa ville natale, en 1451, puis en 1456. Député, cette même année, à la cour de [Charles VII, pour y défendre les intérêts de sa localité, il s'y fit connaître avantageusement et fut aussitôt appelé à la généralité des finances. La même année, il devint maître des comptes. A l'avènement du nouveau roi Louis XI, en 1461, Doriole conserva son emploi de conseiller et de général des finances, mais non l'entière faveur du souverain. Il était encore à son service lorsqu'éclata la guerre civile dite du *bien public*. En 1464, le conseiller fut arrêté à Moulins, avec le chancelier Guillaume Juvénal des Ursins, par le duc de Bourbon qui les remit aux mains du roi. Tous les anciens serviteurs de Charles VII, et Dammartin, le protecteur de Doriole, étaient entrés dans cette ligue dont le duc de Berry, frère du roi, et le comte de Charolais, étaient les principaux moteurs. Doriole avait donc pu se laisser entraîner facilement sous la bannière des nombreux mécontents. L'œuvre de Louis XI n'était pas encore connue et comprise. Bientôt ce prince eut toutes les sympathies de la classe bourgeoise, au profit de laquelle il abaissait et ruinait le parti de la noblesse. Ce souverain, d'ailleurs si rempli d'astuce, qui marchait d'ordinaire à son but par des voies souterraines, trouva bon de s'attacher Doriole ainsi que Dammartin, en leur rendant le bien pour le mal. Que pouvaient-ils; en effet, objecter, si Louis XI leur était

rude maître, si de temps à autre, quelques mots amers venaient leur rappeler leur chute politique? Ils devaient supporter patiemment l'aiguillon qui les pressait de racheter leurs écarts précédents par de grands et incessants services.

Doriole était général des finances, lorsqu'en 1468, il adressa un mémoire au roi pour lui faire sentir la nécessité de prohiber l'introduction des épiceries en France par navires étrangers. Il avait puisé à La Rochelle, dès ses jeunes années, des notions commerciales qu'il utilisait au jour de son élévation. Les relations fréquentes et amicales qu'il avait journellement avec ses compatriotes étaient aussi d'un grand poids dans ses appréciations d'économie politique. « Citoyen d'une ville, dit Arcère (1), qui doit sa naissance et sa splendeur au commerce, Doriole possédait les grands principes d'un art qui fait valoir l'industrie, augmente les trésors d'un État, et met en œuvre le crédit, ce fonds précieux de confiance et d'opinion, aussi utile que des richesses réelles. » Doriole désirait faire participer l'État, et sa patrie en particulier, aux avantages du commerce si considérable des épiceries, dont les Vénitiens avaient alors le monopole et qui produisait un bénéfice annuel de 400 mille écus. Sa requête fut à peu près sans effet pour le moment, à cause de l'empire tenace et exclusif de la routine; plus tard, elle fut prise en considération. Doriole s'efforça ensuite de réprimer le vagabondage et les excès en tout genre de cette caste d'individus appelés bohémiens. En 1469, il travailla au procès du cardinal La Balue (2), dont il eut en-

(1) *Hist. de La Rochelle*.

(2) Ce cardinal subit un emprisonnement de onze années. — V. art. Versois. —

suite la bibliothèque. Dès l'année 1470, Louis XI voulut marier Doriole avec Charlotte de Bar, veuve de Guillaume de Varie, général des finances. La crainte seule d'assumer sur sa tête les embarras de la gestion financière de Guillaume, retenait Doriole. Le roi leva ces craintes par lettres patentes spéciales. Le 26 juin 1472, Doriole fut élevé à la dignité de chancelier de France, à la place de Juvénal des Ursins qui venait de mourir. Les appointements en furent fixés à 4,000 livres, somme énorme pour le temps, et qui n'avait pas encore été atteinte. Un écrivain (1) suppose, avec beaucoup de raison, qu'indépendamment des qualités personnelles de Doriole, la connaissance que Louis XI venait de faire des Rochelais et de leur ville, alors qu'il écrivait, sur les verrières des tours de la Chaîne, ces mots : « *O la grande folie...* » avait été décisive sur l'élévation à ce poste éminent, d'un enfant de La Rochelle : c'était une flatterie à l'adresse des Rochelais, et qui, jointe à la reconnaissance de leurs anciens privilèges, les rattachait fortement au parti du roi. On l'apprécia bien de même à La Rochelle. Amos Barbot (2) dit, en effet, que « c'était un grand bien et honneur à » cette ville, et particulièrement au corps » d'icelle, pour ce que ledit sieur Doriole, » avec sa charge de chancelier, a toujours » retenu celle d'échevin de cette ville. »

Avant d'aller plus loin, et pour bien comprendre, dit un écrivain (3), l'histoire de Doriole, il faut avoir une idée exacte du prince qui l'employa. Louis XI a presque toujours été représenté comme le type des

mauvais rois, et cependant ce n'était, au fond, qu'un réformateur inflexible, aux allures brusques et impitoyables. Armé de toutes pièces contre la féodalité, il tendait à l'unité du pouvoir en France, et ne reculait devant aucune mesure qui lui semblait utile pour arriver à ses fins. Dans le but de fonder le pouvoir de la loi, Louis XI l'outragea souvent, et celui qui en rendit tous ses sujets tributaires, sans distinction de race et de fortune, s'irrita fréquemment de ses sages lenteurs; il s'efforça plus d'une fois de les supprimer. Cette lutte acharnée, quelquefois sauvage, dut être pénible pour les esprits graves qui se trouvaient associés à l'exercice du pouvoir, et, certes, elle leur promettait moins de gloire, que de déboires et d'angoisses. L'influence de cette situation dut réagir fortement sur la vie civile et publique de Doriole.

Malgré ses hautes fonctions, le nouveau chancelier continua à être employé parfois comme négociateur. En 1473, il fut un des trois envoyés près du duc de Bretagne, pour le décider à être arbitre entre Louis XI et le duc de Bourgogne. A la fin de cette même année, il prit une part active au traité de Senlis, et s'efforça de consolider une paix si ardemment souhaitée par le roi. En 1474, il eut à lutter d'adresse avec les députés du roi d'Arragon, afin de mettre le bon droit du côté de son maître; et lorsque, peu après, ce débat eut été vidé par les armes, Doriole revint près du duc de Bretagne, choisi pour arbitre, afin de lui manifester les intentions du roi de France. Il agit de telle sorte, que ces avances, près d'un prince indépendant, flattèrent son amour-propre et le lièrent complètement à la cause du souverain.

(1) M. D..., de La Rochelle, Not. manusc.

(2) T. I^{er}, p. 285.

(3) Not. manusc. déjà citées.

Tandis que Louis XI traitait avec les ennemis du dehors qu'il ménageait soigneusement, il châtiât avec rudesse ceux du dedans, que cette politique insidieuse multipliait encore. Il donnait ainsi au chef de la justice une lourde et pénible tâche. Le chancelier dut présider la cour des pairs où, en 1474, 1475 et 1477, furent condamnés : le duc d'Alençon, à qui le roi fit grâce ensuite ; le connétable de Saint-Pol (1) et le duc de Nemours. (2)

Dans ces diverses procédures, l'impatience du roi accusait toujours les lenteurs ordinaires de la justice, et le chancelier avait à rendre compte à l'ombrageux et terrible souverain de ces temporisations de formes, auxquelles Louis XI voulait substituer la marche plus expéditive des commissions. On doit juger de quelle dose de courage devait être pourvu Doriolo pour tenir bon contre les exigences despotiques du roi (3). Un jour, à propos de l'affaire Saint-Pol, le chancelier reçut du roi ces lignes inquiétantes : « Si notre chancelier n'eût eu peur que le connétable eût découvert *son maître*, le comte de Dammartin, *et lui aussi*, il ne l'eût pas fait mourir sans le faire géhenner (torturer), et sans savoir la vérité de tout ; encore de peur de déplaire à son dit *maître*, il voulait que le parlement connût du procès du duc de Ne-

mours, afin de trouver façon de le faire échapper. »

Plus tard, Doriolo fut envoyé à Londres dans le but d'aider au renversement du projet de mariage du roi d'Angleterre avec la duchesse de Bourgogne. Il sut même, en 1476, reconcilier le duc de Bourgogne avec le roi. Après la soumission de certaines places fortes de la Picardie, le serment de fidélité au roi fut reçu, en 1476, par le chancelier, dans la ville d'Arras. En 1478, il fut chargé d'une mission secrète de la plus haute importance : l'Angleterre était sur le point de s'allier avec Maximilien d'Autriche, et de menacer ainsi la France de grands dangers. Doriolo vint à bout de conjurer l'orage ; la guerre fut évitée et le traité de paix conclu selon les désirs de Louis XI. Ce fut un des plus grands services diplomatiques rendus par le chancelier.

En 1480, Doriolo négocia un traité avec le roi de Sicile, et obtint du duc de Lorraine la cession de Castel-sur-Moselle. Il obtint, en 1481, contre le vouloir persistant du roi, que le procès du comte de Perche fût renvoyé au parlement qui l'acquitta. En 1482, le chancelier s'interposa encore entre le souverain irrité et quelques évêques qui avaient osé intercéder pour La Balue, tandis que Louis XI ne leur demandait, disait-il, que des prières pour le cardinal. La même année, des débats assez vifs eurent lieu dans le conseil, auquel Doriolo prenait part, relativement à certaines réclamations élevées par le duc de Bretagne. L'opinion extrême du roi n'avait pu prévaloir ; quelques-uns du conseil avaient même osé admettre la justice des plaintes formulées par le duc, entr'autres maître Adam Fumée, qui fut aussitôt disgracié.

(1) Doriolo lui épargna les horreurs de la torture. On raconte que le connétable, au moment de l'exécution, avait, suspendue à son cou, une pierre qui était réputée garantir de la peste et du poison. Le chancelier la retint et, en zélé courtisan, il l'offrit à Louis XI.

(2) V. *Dict. de Moréry*.

(3) Les lettres de Louis XI au chancelier prouvent combien furent vives les querelles des deux personnages au sujet de ces commissions judiciaires, tribunaux terribles que repoussait Doriolo, parce que les convictions des juges ne se seraient formées que d'après les volontés du roi.

Quant à Doriole, qui avait à peu près partagé l'avis de Fumée, il reçut cette lettre du roi, indice de sa prochaine disgrâce : « Je vous prie, beau sire, que, en vos besoignes, vous ne me soyez pas si rigoureux, car je ne l'ai pas été ez-vostres. Je ne sais si M^e Adam le vous fait faire pour ce qu'il n'y a point d'argent.... Je sais bien à l'appétit de qui vous le faites. Vous souveniez-vous de la journée que vous prîtes avec les Bretons. »

En 1483, Louis XI, que ses allures et sa conscience agitée rendaient souvent injuste, ôta à Doriole les fonctions de chancelier ; pourtant il lui donna, en échange, l'emploi, moins élevé sans doute, de premier président de la chambre des comptes, avec une pension de 4,000 livres. Enfin sa déchéance fut motivée sur le grand âge du chancelier.

Doriole n'occupa ce dernier emploi que deux années, et mourut le 14 septembre 1485.

Quelques-uns ont suspecté, par suite de cet échec, le dévouement du chancelier à l'égard de son prince (1) ; ils l'ont même accusé d'avoir trempé dans un complot contre Louis XI ; cette grave accusation n'a jamais été prouvée. Si Doriole eût réellement comploté avec Palamède, comment le roi lui eût-il conservé sa confiance au point de lui donner la place de premier président de la cour des comptes ? ce qui, à l'âge du vieux diplomate, n'était en réalité qu'une honorable retraite. Dans les dernières années de sa vie, et dans des circonstances si graves, Louis XI péchait rarement par excès de longanimité. Le prési-

(1) Le dévouement doit toujours s'arrêter aux limites posées par la conscience.

dent Hénault, dans son *Abrégé chronologique*, justifie notre célèbre compatriote à l'égard de cette inculpation trop hasardée.

Doriole connaissait parfaitement nos lois et nos coutumes ; le droit des gens lui était très-familier. D'un autre côté, il excellait dans l'art si difficile de pénétrer et d'apprécier les hommes. Aussi passait-il pour un négociateur consommé. Magistrat intègre, il était doué du courage civil nécessaire à sa charge, au point qu'il résista parfois ouvertement aux exigences de Louis XI. Ses services ont été mis à profit par deux rois, et il a joué un grand rôle sous le dernier, à cette époque mémorable de l'histoire où croûlait le moyen-âge et où naissait l'ère moderne. De là l'éclat qui réjaillit sur sa personne à l'occasion de ses diverses entrevues avec des têtes couronnées et de l'emploi habile qu'il sut faire des ressorts diplomatiques, dans ses importantes missions qui, il faut l'avouer, tournèrent véritablement à l'avantage de son roi et de sa patrie.

DOUSSIN (JACQUES-LOUIS), né à Soubise, vers 1730, étudia la chirurgie à Montpellier et exerça ensuite sa profession dans la ville de Saintes. Il inventa ou perfectionna quelques instruments de chirurgie, et notamment un *speculum*, pour lequel il obtint une récompense du gouvernement. Persuadé dès cette époque, où la science chirurgicale se transmettait encore isolément de la part de chaque maître à son élève particulier, que les écoles devaient avoir une toute autre influence sur la thérapeutique, et en augmenter les ressources, Doussin mit tout en œuvre pour créer à Saintes une école secondaire de chirurgie.

Après avoir parcouru la contrée environnante, réclamant des secours de plusieurs ecclésiastiques, médecins et notables, il mena son projet à bonne fin. Le marquis de Monconseil — V. ce nom — paya de ses deniers le terrain où devait s'élever l'école, à l'entrée de la paroisse de Saint-Vivien et non loin des Cordeliers. A l'ouverture de l'établissement, vers 1779 (1), Doussin prononça un discours dont nous avons la copie informe sous les yeux, et où, après avoir remercié les fondateurs et les bienfaiteurs de l'école, il passa en revue l'état organique et physiologique des êtres créés. Emporté sans doute par l'ardeur que lui inspirait le bonheur du succès, Doussin émit quelques systèmes métaphysiques assez étranges, mais qu'atténuèrent toutefois ses réserves morales et religieuses.

DOUSSIN (LOUIS), fils du précédent, né à Saintes vers 1756, fit ses études en sa ville natale et embrassa l'état ecclésiastique dans la congrégation de Chancelade, ordre régulier de Saint-Augustin. Il professa pendant six ans la théologie à Cahors, et devint ensuite prieur de Sainte-Marie de l'île de Ré. Au moment de la révolution, il refusa le serment à la constitution civile du clergé et passa dans la Vendée, où il devint aumônier des troupes royalistes. M^{me} de La Rochejacquelein, qui le cite dans ses *Mémoires* — 2^e édition — rapporte que, dans une circonstance où les Vendéens fléchissaient, il les ramena au combat le crucifix en main. Dans une autre rencontre, plusieurs républicains ayant été faits prisonniers et menacés d'être passés par

les armes, l'abbé Doussin prononça, en faveur de ces malheureux, un discours qui se terminait ainsi : « Certes ! vous devez » être intrépides dans les combats ; mais , » après la victoire, vous ne seriez que de » lâches assassins, si vous sacrifiez les » vaincus désarmés. » Son discours produisit l'effet qu'il en attendait, et les républicains furent graciés. Dès que la paix sembla renaitre, desservant une cure de la Vendée, l'abbé Doussin laissa échapper le cri de *vive le roi* à la suite d'un baptême de deux enfants mâles. Pour ce fait, il fut aussitôt dénoncé et traduit aux assises de Fontenay, ou, défendu par M. Cavoleau, prêtre constitutionnel, il fut acquitté. Porté ensuite sur la liste des émigrés, bien qu'il n'eut jamais quitté le sol français, il fut retenu prisonnier, puis conduit à Rochefort pour être déporté. Il parvint à s'évader, avec dix-sept de ses confrères, de l'ancien hôpital de cette ville où il avait été renfermé. La séparation eut lieu au faubourg de La Rochelle, où chacun remercia Dieu de sa délivrance. L'abbé Doussin se retira à Chagnolet, près Dompierre, où il exerça son ministère d'une manière cachée. Au moment du concordat, il eut le malheur de se ranger du côté de ces schismatiques non concordataires et qui formèrent la petite église, dans laquelle il demeura jusqu'à sa mort arrivée vers 1845. L'humilité et l'obéissance sont des vertus indispensables au prêtre : sans elles il s'égare infailliblement.

DOUSSIN-DUBREUIL (JACQUES-LOUIS), frère du précédent, naquit à Saintes, en 1762. Il fit ses premières études de chirurgie sous son père, qui jouissait, dans cet art, d'une réputation méritée, et

(1) L'amphithéâtre dépendant de l'école fut bâti par M. Eymery, entrepreneur, et père du libraire de Paris, mentionné à l'appendice.

qui avait tenté, dans sa province, tous les efforts dont il était capable pour faire avancer l'art de guérir.

Doussin-Dubreuil s'était fixé à Paris, où il fut le fondateur de la Société royale académique dont le ministère prononça la dissolution en 1826. Il concourut, en outre, à l'établissement de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale et de celle dite Société galvanique. Après de longues études, il crut reconnaître la source des maladies dans la matière glaireuse produite par les transpirations; opinion évidemment trop généralisée pour être concluante. A ce sujet, il publia un livre qui a pourtant obtenu les honneurs de plusieurs éditions (8^e édition en 1839), et ayant ce titre : *Des glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens de les combattre*; Paris, 1798, in-8°, et, en 1816, *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, in-8°. Un des premiers entre les médecins français, Doussin fit usage de la vaccine sur ses propres enfants. En qualité de membre de la Société centrale de vaccine, il émit l'idée de dépôts de vaccine sur tous les points de la France, mesure de haute et sage humanité, qui neutralisa les effets désastreux de l'épidémie variolique. Son ouvrage sur la vaccine vit le jour à Paris, en 1826.

Doussin, mort à Paris en 1831, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, a laissé quelques ouvrages de médecine, entr'autres : *Lettre à Lalande, pour l'inviter à expliquer l'influence de la lune dans la production de l'épilepsie*, 1798. — *De l'épilepsie en général et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales*; Paris, 1800, in-8°. Mal-

gré les efforts thérapeutiques de ce médecin, cette terrible maladie attend encore, comme bien d'autres infirmités, désespoir de la science, l'indication d'un traitement efficace. — *De la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches*; Paris, 1814, in-8°. 3^e édition. — *Lettres sur les dangers de l'Onan.*; Paris, 1813, in-12.

DOUSSIN (LOUIS-JOSEPH), frère du précédent, né à Saintes, le 25 septembre 1767, exerça d'abord la profession de libraire; il devint ensuite conservateur de la bibliothèque de Poitiers, et y demeura depuis le mois d'octobre 1831 jusqu'au mois de décembre 1844. Il mit en ordre, avec M. de Marconnay, les manuscrits de Dom Fonteneau. Doussin, mort à Brizambourg, en mars 1851, avait réédité, en 1789 : *Eustelle*, tragédie; Saintes, Tous-saints, in-12. (Auteur inconnu). — Il avait lui-même écrit : *Vatel*, drame burlesque en trois actes; Poitiers, Saurin, 1815. — *Le fond du sac de l'auteur de Vatel*, contenant les bains de Jouvence, vaudeville-féerie en un acte; — des fables et des chansons de table; Poitiers, Saurin, 1846, in-8° de 56 p.

DUBOURG, voy. **BOURG**.

DUBREUIL, voy. **THÉON**.

DUBUIGNON (JEAN), né à Esnandes, près La Rochelle, dans le XVI^e siècle, est l'auteur de quelques poésies françaises sur des sujets religieux. Albert Babinot, dans sa *Christiade*, imprimée à Poitiers en 1560 (1), mentionne avec éloges les vers de notre poète aunisien.

(1) 1559, d'après M. Brillouin, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs notes sur certaines illustrations du département.

DUCHAINE-MARTIMONT (JEAN-NELZIR), chanoine honoraire du diocèse de Paris, né à Saintes vers 1792, fit ses études en sa ville natale. Son père avait été un des députés du tiers-état en 89 (1). Le jeune Duchaine se jugeant appelé à l'état ecclésiastique, entra au grand séminaire de La Rochelle. D'abord professeur au collège de Saint-Jean-d'Angély, il devint ensuite — 1815 — professeur de rhétorique et préfet des études au petit séminaire de la même ville, que dirigeait alors le jeune abbé Mareschal, pendant la maladie du supérieur titulaire M. Dargenteuil. En 1819, M. Duchaine était curé de Montils. Mais peu après, il s'éloigna du diocèse de La Rochelle et vint à Paris, où il fut d'abord un collaborateur actif de M. l'abbé Liautard, au collège Stanislas; puis il fut nommé curé de Boulogne-sur-Seine, et y demeura de 1836 à 1840; il fut envoyé ensuite à Champagny. L'abbé Duchaine, à qui ses supérieurs ont souvent reproché une trop grande frivolité dans le caractère, partageait néanmoins son temps entre les soins à donner aux fidèles et de pieuses études qu'il sut rendre profitables à la société chrétienne. Il fit de constants efforts pour l'éducation morale et religieuse de l'enfance. Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui payer à sa mémoire le tribut de la reconnaissance publique. L'abbé Duchaine est mort le 4^{er} mai (2) 1850, dans la mai-

son de Saint-Maurice, près Paris, où l'avait conduit le dérangement de ses facultés intellectuelles.

Cet ecclésiastique a laissé : *Le Mémorial du chrétien*, suivi d'une notice sur la fondation de l'église de N. D. de Boulogne-sur-Seine, par M. D..., curé de Boulogne; Paris, Leroy, 1833, in-12. — *Les trois frères Ecossais*; Tours, Mame, 1847, in-12 de 303 p., orné de 6 grav. Cet intéressant voyage sur la plupart des points remarquables du globe, renferme une morale salubre, à savoir : que les jeunes gens doivent se tenir en garde contre ce désir illimité de changement de pays et de fortune, et qu'ils ne peuvent s'écarter du respect et de la déférence qu'ils doivent à leurs vieux parents, sans que l'infraction à cette loi divine n'entraîne contre eux des châtimens infaillibles. — *Le disciple de Bossuet*, grand in-18 de 384 p.; Lille, Lefort, 1848. C'est un recueil de passages importants du grand génie dont la France s'honore, et relatifs à l'ensemble de la religion. — *Le disciple de Fénelon*, in-18 de 384 p.; Lille, Lefort, 1848. L'auteur a suivi le même plan que dans l'ouvrage qui précède. — *Nouveau mois de Marie*, avec 10 grav., in-32 de 96 p.; Paris, Dopter, 1849. — *Manuel des jeunes gens*, avec grav., in-32 de 122 p. (t. I^{er}); Paris, Dopter, 1849. — *Manuel des jeunes personnes*, avec grav., in-32 de 130 p. (t. II); Paris, Dopter, 1849.

M. l'abbé Duchaine a encore écrit une foule de petits ouvrages de piété à l'usage de l'enfance, édités et illustrés avec un soin remarquable par Dopter, et mis dans la *Série des livrets religieux*, format in-32, publiée par ce libraire. Nous allons citer

(1) V. un fragment du discours qu'il prononça cette même année. — *Hist. de Saint.*, de M. Massiou, VI^e vol., p. 324.

(2) Sans doute, ce jour fut une faveur signalée de la Reine du ciel, à qui M. l'abbé Duchaine avait adressé cette filiale invocation : « Soyez-moi propice jusqu'au moment où Dieu doit me retirer de cette vallée de larmes; ouvrez-moi vous-même les portes de l'éternité bienheureuse! » — *Mois de Marie*, p. 583. —

les principaux : *Confrérie du Saint Scapulaire*, 16 p., grav. — *Divins conseils de l'enfant Jésus*, 14 p., grav. — *La bonne journée*, 14 p., grav. — *Esprit et maximes de Saint François de Sales*, 16 p., grav. — *La conférence du Saint Sacrement*, 14 p., grav. — *La confrérie du Saint Rosaire*, 14 p., grav. — *La couronne des fêtes de Marie*, 14 p., grav. — *La religion du cœur*, 14 p., grav. — *La Sainte-Enfance de N. S. J. C.*, 14 p., grav. — *La guirlande des fêtes de Jésus*, 14 p., grav. — *Le bon écolier*, 16 p., grav. — *La paix des anges*, 14 p., grav. — *Le chemin de la croix*, 14 p., grav. — *L'école de la piété et de la vertu*, 14 p., grav. — *Le trésor spirituel de la maison de Dieu*, 14 p., grav. — *Les bons exemples*, 14 p., grav. — *Les délices des vierges chrétiennes*, 14 p., grav. — *Les fruits délicieux des bonnes lectures*, 14 p., grav. — *Les fleurs célestes du calvaire*, 14 p., grav. — *Les parfaits modèles*, 14 p., grav. — *L'imitation de la Très-Sainte Vierge*, 14 p., grav. — *Nouvelle relation de l'apparition miraculeuse de la Sainte Vierge à deux petits bergers, sur la montagne de la Salette (diocèse de Grenoble)*, 16 p., 2 grav. — *Pie IX et ses vertus*, 14 p., portrait. — *Précieux souvenir de la première communion*, 14 p., grav. — *Vie de la glorieuse Vierge Marie*, 14 p., grav. — *Vie édifiante et mort héroïque de M^{re} Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris*, 16 p., portrait. — *Visite à la Sainte Vierge*, 16 p., grav. — *Visite au Saint Sacrement*, 14 p., grav.

Tous ces petits ouvrages sont empreints d'une tendre piété envers N. S. et la Sainte Vierge.

DUCHATEL (CHARLES - JACQUES - NICOLAS), comte de l'empire, grand offi-

cier de la légion-d'honneur, grand'croix du même ordre sous la restauration, naquit à Tinchebray (Orne), le 29 mai 1751. Il descendait d'une branche des Duchâtel qui habitaient la Normandie depuis plusieurs siècles et avaient fait leurs preuves dans les armes (1). Il fit ses études au collège de Vire, et vint ensuite les achever à l'université de Caen. Il se voua, par goût et peut-être par suite des conseils du maréchal d'Harcourt, à la carrière fiscale. En 1793, il était directeur de l'enregistrement à Bordeaux, et fut emprisonné au fort du Hâ. Grâce à l'intervention d'un ami, il obtint sa mise en liberté. Il se cacha près de cette dernière ville, au fond d'une campagne, d'où le 9 thermidor vint le tirer fort à propos pour lui donner un emploi dans l'administration centrale du département, dont il fut aussitôt élu président. On lui confia le contentieux domanial, et le département de la Gironde l'envoya bientôt au conseil des Cinq-Cents. M. Duchâtel s'y occupa spécialement des finances. Il fut le rapporteur des lois suivantes : *Timbre des actes*, (13 brumaire). — *L'enregistrement*, (22 frimaire). — *Rentes et pensions*, (22 floréal). — *Dette publique*, (28 du même mois). — La plus importante de ces lois, et celle par conséquent qui fonda la réputation financière de l'élu de la Gironde, fut sans doute celle du 22 frimaire. « Les

(1) V. disc. pron. par le comte Roy, à la chambre des Pairs, le 3 juin 1845. Nous ignorons si le célèbre Tanneguy-Duchâtel, du XV^e siècle, appartenait de près ou de loin à cette famille. À l'égard du rôle qu'il joua dans notre province, sous Louis XI — 1472 — voir *hist. de La Roch.*, t. 1^{er}, p. 285 et 286.

Le P. Arcère mentionne un autre du Chastel, dit abbé *Châtelain*, aumônier de François 1^{er}, puis successivement évêque de Tulle, de Mâcon et d'Orléans, qui disposa le roi à la clémence en faveur des Rochelais.—*Hist. cit.*, 1^{er} vol., p. 315.

jurisconsultes, dit M. Troplong, s'accordent à y reconnaître les traces d'une sagacité et d'une expérience peu communes. » Cette loi groupa, dans une nomenclature méthodique et passablement rationnelle, les diverses conventions sujettes à un impôt dont les revenus produisent à l'État près de 220 millions.

Visant, dit un de ses biographes (1), au rétablissement du crédit et de la fortune publique, M. Duchâtel demanda la clôture de la liste des émigrés, et renouvela cette demande jusqu'à ce qu'il eut obtenu pleine satisfaction. Il s'occupa successivement des questions importantes du régime hypothécaire encore si défectueux de nos jours, des ventes publiques de meubles, du service des postes et des messageries, à l'égard duquel nous sommes en arrière de l'Angleterre. Ses études spéciales et sa longue expérience lui fournissaient des ressources pour aborder avantageusement toutes les questions qui se rattachaient aux finances.

Lorsque le consulat remplaça le directeur exécutif, M. Duchâtel était administrateur de l'enregistrement et des domaines. Le premier consul, dont il avait fixé l'attention, l'appela au conseil d'État, qui venait d'être organisé. Plus tard, il reçut le titre de conseiller d'état à vie. Vers la fin de l'an XI, et sur le rapport de M. Duchâtel, Napoléon dicta, en sa présence, l'arrêté pour l'ouverture de la route du Simplon. Le nombre des administrateurs de la régie de l'enregistrement et des domaines ayant été fixé à huit, M. Duchâtel fut nommé directeur général de cette administration.

(1) M. le comte Roy, *disc. cit.*

Le nouveau fonctionnaire donna une direction ferme et éclairée à un immense service qui enserrait alors cent trente départements dont plusieurs étaient tout-à-fait étrangers à cette forme d'impôts. Ainsi, après avoir établi la perception dans les six départements du Pô, M. Duchâtel l'appliqua, par ordre du chef de l'État, dans les provinces Illyriennes, dans la Hollande, dans la Catalogne, et dans plusieurs parties de l'Allemagne. Le directeur général dut à une sage modération, comme au choix éclairé de ses agents (2), de ne pas soulever contre lui des haines implacables en appliquant nos règlements fiscaux à des populations peu disposées à subir le joug de mesures parfois très-onéreuses et passablement vexatoires. Le souvenir de cette impulsion remarquable donnée par l'habile directeur s'est longtemps conservé dans l'administration de l'enregistrement.

Les événements de 1815 rendirent M. Duchâtel à la vie privée. Il se retira d'abord à Sceaux, dans une terre qu'il avait acquise depuis dix années. Il s'installa, trois ans plus tard, dans le château de Mirambeau que venait de lui céder le marquis de Copenn (3). Depuis ce temps, il lia son existence à celle de la Saintonge. Pendant quelques années, M. Duchâtel vécut paisiblement en son château, cultivant les lettres et dirigeant l'éducation de ses enfants. L'opinion libérale qu'il professait l'avait désigné déjà au choix des électeurs de l'arrondissement de Jonzac, lorsqu'il fut élu député

(2) Il ne faut pas oublier toutefois que le bras puissant de Napoléon, dominant toutes les situations individuelles, facilitait singulièrement l'exercice des moyens de gouvernement.

(3) Ancienne demeure des Pardailan, et d'une branche cadette des sires de Pons.

en 1827 (1). Réélu à diverses reprises par le même arrondissement, il fut, en 1833, nommé pair de France et remplacé dès lors comme député par son fils, M. Tanneguy-Duchâtel, qui depuis est devenu ministre de l'intérieur.

Lorsque le grand âge du comte Duchâtel ne lui permit plus de prendre part aux travaux de la chambre des pairs, il se retira dans sa terre de Mirambeau, qu'il affectionnait beaucoup en raison des témoignages de sympathie qu'il y avait reçus des habitants de la contrée, et aussi pour l'exposition admirable du site et la douceur et la pureté du climat. Sous une apparente sévérité, dit M. le comte Roy (2), M. Duchâtel cachait un doux bienveillance qui d'ordinaire attire l'affection. Sa maison fut longtemps le rendez-vous de ceux qui couraient après les emplois ou qui avaient quelques réclamations à adresser au gouvernement. C'était d'ordinaire par l'entremise agréable de M^{me} Duchâtel (3) que les faveurs se répandaient sur les nombreux visiteurs du castel de Mirambeau.

Le 24 septembre 1844, le comte Duchâtel s'est éteint sans infirmités. Son intelligence, sa force d'âme ne l'avaient point abandonné un seul instant. Fier de ses deux fils, il en montrait, peu d'heures

avant sa mort, les portraits à leur mère, en disant : « Ceux-là ne laisseront pas mourir le nom des Duchâtel. » Plus de 12,000 personnes, dit-on, assistèrent aux funérailles du vieux comte de l'empire, auxquelles présidait M^{sr} l'archevêque de Bordeaux.

DUFOS (DAVID), avocat rochelais qui fut un des chefs du conseil municipal pendant le dernier siège de La Rochelle. Plus conciliant que Guiton dans son système démocratique, il donna, peu avant la réduction de la place, un conseil qui témoignait de sa perspicacité. Dufos est l'auteur d'un ouvrage boursoufflé intitulé : *Relation de ce qui s'est passé à l'entrée de la Reine en la ville de La Rochelle*, au mois de novembre 1632 ; La Rochelle, Charvier, 1633, in-8° de 92 p. ; — 2^e édit., Paris, Guillemot, 1635. A ce propos, un critique éclairé dit : « On craint de toucher la terre quand » il est question de marcher ; on s'élève » donc jusqu'aux nues et l'on s'y perd. » (4)

DUFRENE (PAUL PAROCHIE). Cet ecclésiastique vit le jour à Saint-Jean-d'Angély, le 15 avril 1742. Son père exerçait, dans cette ville, la profession de négociant. Après avoir commencé ses études à Reims, Dufrêne vint les achever à Saint-Jean. Il fit, au séminaire de Saintes, ses cours de philosophie et de théologie, et y fut admis à la prêtrise en 1767. En 1778, il fut nommé curé de la paroisse de Saint-Michel de cette dernière ville, et, en 1783, chanoine de la cathédrale. L'abbé Dufrêne refusa, en 1789, le serment à la constitution civile du clergé, et se retira dans sa famille, où il vécut paisiblement jusqu'au concordat

(1) Il avait pour concurrent M. le comte de Saint-Légier d'Orignac, candidat royaliste qui, à deux reprises, l'emporta sur lui.

(2) Disc. cit.

(3) Nous ne demanderons pas si, en 1848, beaucoup de personnes reconnaissantes sont venues consoler la comtesse qui, triste et fortement agitée dans son château, pleurait sur la disgrâce et l'éloignement brusque et forcé de ses deux fils. Nous savons très-bien que la reconnaissance n'est pas, dans le monde, à l'unisson des appétits vivaces de l'intérêt ou de l'ambition.

(4) Arcère, *Hist. de La Rochelle*.

de 1801. A cette époque, il fut nommé grand-vicaire pour l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély. Il s'occupa d'y faire refluer la religion et de rétablir les écoles de charité, notamment l'institution de Coybo (V. ce nom), dont il resta l'aumônier jusqu'à l'installation, dans la maison, des Dames de Chavagnes.

L'abbé Dufrêne mourut accablé d'infirmités, en l'année 1816. Il était renommé pour son urbanité, la distinction et l'aménité de ses manières. Sa conversation avait un tour gracieux et attrayant que ne comportaient pas ses prédications dont, au dire d'un biographe, le ton était froid et monotone. Cet ecclésiastique nous a laissé les ouvrages suivants : *De l'origine des biens ecclésiastiques*, 2 vol. in-8°, Paris, 1789. Cet écrit, rempli d'érudition, fut recherché à son apparition et est devenu très-rare. — *Barème à l'usage des négociants d'eude-vie, ou Comptes faits en francs et livres tournois*, un vol. in-8°, Paris, 1798. — *Notice historique et chronologique sur le sacre et le couronnement des rois de France*, in-12, Saint-Jean-d'Angély, 1814. Ce livre n'est qu'une sorte d'extrait de l'ouvrage du conseiller Menin, de Metz. — *De l'origine et de l'histoire des séminaires*; Saint-Jean-d'Angély, in-12, 1815; sorte d'abrégé des 3 vol. in-4° du P. Thomassin, sur la *Discipline ecclésiastique*, mis en latin d'après le désir du pape Innocent XI. — *Des prodiges et des bienfaits de la religion chrétienne*, in-12, Saint-Jean-d'Angély, 1816. Il semble que, pour rendre ce livre plus intéressant, l'auteur aurait dû agrandir davantage son tableau et citer plus de faits à l'appui de sa thèse. Quoiqu'il en soit, cet ouvrage n'est pas sans mérite.

Au commencement de 1815, il avait mis chez l'imprimeur une petite production intitulée : *Le lis français ou quelques recherches sur les lis, armoiries de France*. Le retour de Napoléon l'obligea à retirer son manuscrit des mains du typographe. A ce sujet, l'abbé Dufrêne disait, dans une lettre du 21 avril 1815 : *Non erat his tempus*.

DUFRESSE (SIMON-CAMILLE), baron de l'empire, général de brigade, commandeur de la légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, naquit à La Rochelle, le 2 mars 1763 (1). Il débuta comme acteur sur le théâtre Montansier. Soldat en 1792, dans le deuxième bataillon de fédérés nationaux, bientôt il parvint au grade de capitaine. En 1793, étant adjudant-général à Lille, sous le général Lavalette, il fut accusé d'abus de pouvoir par les représentants Duhême et Lesage-Senault, qui le firent arrêter. Mis en jugement, il fut acquitté. Général de brigade après la bataille de Neuwied, il fit successivement partie de l'armée des côtes de Brest, du Rhin et des Alpes. Il se distingua dans la campagne d'Italie sous Bonaparte, et dans celle de Naples sous Championnet. Comme ce dernier, il fut, en 1799, traduit devant un conseil de guerre, sous l'accusation d'avoir attaqué les agents du directoire. La chute de Merlin de Douai et de La Revellère-Lepaux annula la procédure. Réintégré dans son grade, Dufresse eut le commandement de la 12^e division militaire, à Nantes. Ensuite il fit partie de l'expédition d'Espagne, et fut nommé gouverneur de

(1) Ceux qui le font naître en 1753 sont en désaccord avec le *Moniteur* de 1795, qui lui donnait alors 32 ans.

Valladolid, où il demeura trois ans. En 1812, il eut un commandement dans la campagne de Russie. Il se signala à la défense de Stettin, dont il avait été nommé gouverneur, le 6 février 1813. La promptitude et l'intelligence avec laquelle il approvisionna et fortifia cette place, méritent d'être citées. Un mois après son investiture, il put résister aux Russes et aux Prussiens, et répondre à leurs menaces par de vigoureuses sorties qui coûtèrent beaucoup de soldats tués à l'ennemi.

Le 7 juin, à l'époque de l'armistice, les 1,200 soldats commandés par Dufresse tenaient encore invinciblement un poste où, sept ans auparavant, 6,000 Prussiens, sans brûler une amorce, avaient déposé les armes devant un parti de cavalerie commandé par le général Lassalle.

On trouve dans les *Fastes de la Gloire* un trait qui met en relief l'humanité du général Dufresse. Nous nous empressons de le citer.

Pendant le siège de Stettin, le comte de Tawentzien fit savoir au général français, le 1^{er} juin 1813, que des ordres sévères étaient donnés pour empêcher les habitants de Stettin sortis de la place de franchir les avant-postes de l'armée de blocus. Le général français, indigné d'une mesure si barbare de la part d'un officier à l'égard de ses propres concitoyens, lui répondit :

« La place de Stettin est en état de siège, » mais cela ne m'empêche pas de laisser » aux habitants de la ville, qui n'ont plus » de provisions, la possibilité de sortir pour » aller chercher une terre hospitalière ; » refuser le passage à ces malheureux, dé- » vorés de besoins n'est pas un trait d'hu- » manité à citer de la part de militaires de

» la même nation. Mes ordres, mieux ré- » fléchis, sont donnés à cet égard, les » vôtres seront ce que vous voudrez ; cela » ne me regarde pas ; l'extrême malheur » de vos concitoyens ne retombera pas sur » moi. »

Il eut la croix de Saint-Louis en 1814, et en 1815 il reçut de nouveau le commandement de la 12^e division militaire ; peu après, il cessa de faire partie de l'armée active. Dufresse est mort au mois de mars 1833.

DULAURENT, médecin et maire de Rochefort. Cet homme plein d'activité se mit, en 1776, à la tête d'une société qui songeait à dessécher les marais de la Boutonne. Les plans de la compagnie éprouvèrent des entraves de la part de l'intendance générale qui, à notre avis, aurait dû au contraire y mettre beaucoup de bon vouloir. Les entrepreneurs demandaient la moitié des marais noyés et la moitié seulement de la plus-value de ceux qui déjà offraient un certain produit. Le projet de M. Dulaurent consistait, dit-on, dans un système habilement combiné de canaux principaux et de tranchées d'écoulement secondaires ou latérales, de digues provisoires et d'écluses permanentes.

(V. Guéau-de-Reverseaux, Saint-Surin et Serigny fils).

DULYON (JACQUES) fut massacré en 1573, par un parti de réformés, dans l'église même de Saint-Rogatien, au canton de la Jarrie, où il s'était réfugié. La résistance qu'il fit aux soldats envoyés à sa poursuite, et commandés par Gargouillaud, occasionna, dit-on, cette violation sacrilège de l'église. L'antiquité payenne

avait porté jadis plus de respect à ses temples. Souvent, en Grèce, les proscrits y trouvèrent un asile inviolable.

Dulyon était accusé, comme royaliste, d'avoir traité secrètement avec la reine Catherine de Médicis pour lui livrer La Rochelle. On rapporte que lui-même avait laissé échapper certains mots qui avaient mis sur la trace du complot.

DUMESNILS (N.... BEAUPIED), membre de la Société d'agriculture de la généralité de La Rochelle (1), est l'auteur d'un *Mémoire sur les marais salans des provinces d'Aunis et de Saintonge*; La Rochelle, P. Mesnier, 1765, in-12 de 100 p. M. Leterme, ancien sous-préfet de Marennes, dans son *Règlement général et notice sur les marais salans* (2), a traité plus à fond la question des salines de notre province. (V. ce nom.)

Le *Mercur* de juillet 1765 dit que l'ouvrage de M. Dumesnils paraît aussi utile que bien fait.

DUMOUSSEAU, v. THÉNARD.

DUPATY (CHARLES-JEAN-BAPTISTE MERCIER), naquit à Saint-Domingue en 1720. La Rochelle ne notait plus alors comme puissance politique, mais commerciale. Ses importantes relations avec le Canada avaient porté son commerce au plus haut point de splendeur. Saint-Domingue, d'un autre côté, semblait être une des colonies de la capitale de l'Aunis. On courait faire sa fortune dans cette île, et on reve-

nait à La Rochelle pour en jouir (3). C'est alors qu'à peine âgé de trois ans, privé de son père que la mort venait de lui ravir, Dupaty débarqua en cette ville. Il fut élevé dans un collège de la capitale, et y reçut les doctes leçons des Rollin, des Coffin et des Crevier. Il se lia d'amitié avec Bougainville, l'académicien. Dupaty étudia ensuite la médecine, mais il revint à La Rochelle sans avoir encore reçu le bonnet de docteur. Il y épousa la fille du médecin Richard-des-Herbiers. (V. ce nom.) Peu après, son beau-père lui céda l'emploi de trésorier de France.

Dupaty se fit remarquer, dans cette charge, par son aptitude et sa grande loyauté. Rappelé à Saint-Domingue pour des affaires de famille, il siégea au conseil supérieur de l'île, et s'y montra plein de lumière et de justice. A son retour à La Rochelle, il fit partie du conseil de ville et fut élu échevin, puis premier conseiller.

L'académie de La Rochelle avait été établie en 1732. A cette occasion, il est juste de remarquer que cette cité s'est, de tout temps, fait gloire de cultiver les lettres tout en dirigeant de vastes entreprises commerciales. Le culte de Mercure n'a jamais exclu, chez elle, celui des Muses. Il est assez ordinaire que la fortune inspire aux hommes le désir d'orner leur esprit et de le mettre à l'unisson du brillant éclat extérieur qu'elle leur procure. M. Dupaty fut nommé de l'académie en 1744. Il justifia le titre flatteur qui venait de lui être conféré par les études utiles et variées auxquelles il se livra et par les nombreux écrits qu'il offrit à la docte assemblée.

(1) V. *Fr. litt.* d'Hébrail et de Laporte, 1769-1778, t. 1^{er}.

(2) Un vol. in-8° de 320 p., Rochefort, Goujard, 1826.

(3) Notes manusc. de M. Delayant.

Nous allons noter la majeure partie des travaux littéraires de Dupaty.

Mémoire relatif à la marche des insectes sur les corps polis, 1745. — *Mémoire sur quelques arbres singuliers*, 1746. — *Mémoire sur la rareté du bois dans l'Aunis et sur les moyens d'y suppléer*, 1747. Dans cet écrit l'auteur combat victorieusement l'ancien préjugé qui admettait que les bois ne pouvaient prospérer dans la province d'Aunis, et prouve que la destruction des bois avait été opérée systématiquement et pour leur substituer la culture de la vigne. — *Dissertation sur la nature de la comédie relativement à l'état du théâtre*, 1748. — *Mémoire sur les moules et les bouchots*, 1750, (V. Walton). Dupaty fit, sans beaucoup de succès, plusieurs tentatives pour la découverte d'un bois incorruptible (1) propre à l'établissement des *Bouchots* (parcs à moules). — *Mémoire sur la fabrication du sucre brut et du sucre terré*, 1758. — *Mémoire sur l'agriculture dans l'Aunis*, 1763. — *Dissertation au sujet du commentaire de Voltaire sur Corneille*, 1765.

Dupaty fit encore partie de la Société d'agriculture de La Rochelle, titre qu'il avait sans doute mérité par plusieurs d'entre ses *Mémoires* lus à l'académie. Il sut, du reste, joindre l'exemple au précepte et entreprit, le premier dans cette contrée, la culture du platane.

Le *Mémoire sur les bouchots* est le seul qui nous soit resté; il fait partie du II^e vol. des *Mémoires* de l'académie de La Rochelle. Dupaty eut, un jour, la générosité de prendre à sa charge une dette de cette société,

(1) Peut-être l'édit-il rencontré dans l'acacia.

montant à 550 liv., et qui était relative à l'enregistrement de ses lettres-patentes.

Au sein de la fortune et des succès littéraires, une situation de famille inquiétait fortement Dupaty. Il avait découvert dans le plus jeune de ses fils, d'ailleurs doué des plus grandes dispositions intellectuelles, un caractère bouillant, impétueux, et qui l'entraînait jusqu'au-delà des bornes de la prudence et de la réserve imposées surtout dans un certain rang. Il s'efforça, sans beaucoup de résultats, d'enchaîner cette impétuosité de jeunesse. D'un autre côté, de nombreuses infirmités lui présageaient une fin prochaine. Dupaty trouva néanmoins quelques soulagements dans les eaux thermales de Barège; aussi s'occupait-il, à son retour, de faire une fondation qui assurât, chaque année, à deux pauvres malades de sa patrie d'adoption, le moyen de recourir à ces sources bienfaisantes. Il songeait aussi à fonder un hôpital sur ses terres. Mais la mort, dont l'heure fut encore accélérée par le trépas de son ami intime, M. de Chassiron, qu'il regretta beaucoup, arrêta tous ces généreux desseins. Huit jours après, Dupaty quittait la vie, à l'âge de 47 ans.

M. Bernon de Salins prononça, à l'académie de La Rochelle, l'éloge de cette vie peu prolongée, mais si remplie d'efforts pour le bien et l'avantage de la société.

DUPATY DE CLAM (2) (LOUIS-CHARLES MERCIER), né à La Rochelle le 4 décembre 1744, fils aîné du précédent. Il fut d'abord mousquetaire à cheval; mais

(2) Nom du manoir possédé, jusques dans ces derniers temps, par la famille Dupaty, en la commune de Saint-Georges de Cubillac, près Saint-Genis.

il quitta bientôt le service militaire, et, à 30 ans, il était chevalier d'honneur au bureau des finances de La Rochelle. Il fit, en faveur de son frère, un bel acte de générosité, en renonçant à tirer parti des dispositions testamentaires de leur père commun (1). M. Dupaty de Clam s'efforça de réduire en art, fondé sur la physique et la géométrie, l'exercice un peu mécanique de l'équitation. Il avait été reçu de l'académie de Bordeaux même avant d'avoir quitté le service, et son discours de réception avait roulé sur les rapports de l'équitation avec les sciences physiques et mathématiques. Plus tard, lorsqu'il fut rentré dans la vie civile, il poursuivit son sujet favori, étendit et varia davantage ses études d'hyppostatiques.

Le 13 décembre 1775, il fut admis à l'académie de La Rochelle; peut-être le nom de son frère aidait-il à lui ouvrir les portes des assemblées littéraires. Pourtant il justifia son admission par de nombreux mémoires dont la physique et la mythologie se partageaient les sujets.

Il donna dans les erreurs du *San-martinisme*, sorte d'*illuminisme* que l'auteur du livre de *l'erreur et de la vérité*, D. Martinez, avait mis en vogue (2). Comme le dit un écrivain de notre province, la foi est un des grands besoins du cœur de l'homme; privé de cet aliment nécessaire, il se jette dans d'étranges excès. (3)

Dupaty nous a laissé : *La pratique de l'équitation*; Paris, Lacombe, 1769, un

(1) Extrait d'un éloge manusc. du président Dupaty, cité par M. Delayant.

(2) Cazotte avait donné aussi dans cet étrange travers, dont les sectaires se nommaient *Théosophes*.

(3) Not manusc. de M. Delayant, bibliothèque de La Rochelle.

vol. petit in-8°, refondu et augmenté ensuite ou mieux refait sous le titre de : *La science et l'art de l'équitation démontrée d'après la nature, ou théorie et pratique de l'équitation fondée sur l'anatomie, la mécanique, la géométrie et la physique*; Paris, Didot, 1776, in-4°. — Le discours à l'académie de Bordeaux se trouve au commencement de ce livre. — *Traité d'équitation suivi d'un traité de la cavalerie*, trad. de Xénophon, un vol. in-8°; Paris, Lacombe, 1774; c'est la première traduction française de cet ouvrage, dont M. Gail, au rapport de Millin, a fait son profit, ayant principalement borné ses soins à effacer quelques fautes de traduction et à rendre le style moins flasque. — *Mémoire sur l'art de la sellerie, et description d'une selle inventée par M. Dupaty de Clam*, broch. in-8° de 20 p.; La Rochelle, J. Légier, 1779. Voici l'épigraphe du livre : *Solertia crevit artibus et fecere gradum melioribus artes.*

Son style emprunte parfois le ton déclamatoire. L'exemple de Buffon, qui venait de revêtir du brillant coloris de son génie les descriptions ordinairement sèches et arides de la science, avait lancé dans de fausses routes les écrivains du second rang. On remarque aussi, dans cet auteur, quelques incorrections qui portent en général plutôt sur certaines locutions, que sur l'ensemble des phrases.

Dupaty a encore laissé les mémoires suivants, à l'état de manuscrits : *Réflexions sur la philosophie, sur les fêtes des anciens qui avaient l'eau pour objet et pour matière du culte*, 1776. — *Parallèle entre l'interprétation de la fable par les modernes et l'esprit de l'antiquité*. — *Mémoires sur les procédés*

des anciens dans la composition de leurs fables, 1777. — *Le fluide lumineux, l'électricité et le phlogistique aérien*, 1778 (1). — *Le principe des beaux-arts*, 1780. — *Les différentes parties de l'équitation*, 1781. — En janvier 1782, il rédigea le *programme* d'un concours, relatif à l'invention de la meilleure voiture de transport, dont le prix avait été fourni par le baron de Waldener.

DUPATY (CHARLES-MARGUERITE-JEAN-BAPTISTE MERCIER), frère du précédent, vit le jour à La Rochelle, le 9 mai 1746 (2). Il fit une partie de ses études en sa ville natale. Dans sa première jeunesse, la fougue et l'impétuosité de son caractère lui attirèrent, dit-on, de sévères réprimandes de la part de son père.

Le 13 novembre 1765, l'académie de La Rochelle l'admit dans son sein, sur la recommandation du P. Arcère. A la séance suivante, le jeune académicien de 19 ans lut un discours sur l'*utilité des Lettres*. A la séance publique annuelle du mois d'avril de la même année, il prononça l'éloge du chancelier de L'Hôpital (3). Élu directeur de l'académie au mois de novembre 1766, il fut chargé de haranguer M. Senac de Meilhan, nommé intendant de la province d'Aunis, et le fit en ces termes : « Monsieur, la *grâce que le roi vous fait*, en vous permettant déjà d'être utile au peuple, en est une aussi pour cette province. Vous serez *assez heureux* pour trouver ici des cœurs

qui vous attendent et du bien à faire. L'importance des lettres vous est connue; personne ne leur a disputé d'avoir au moins mis, dans la corruption des mœurs, de la douceur, de l'esprit et des grâces. Les malheureux vous demandent du pain; tous les citoyens, de la justice; l'académie vous demande des bontés, et elle vous connaît assez pour vous demander aussi des lumières. » Le ton doctoral et tranchant de Dupaty se révélait dans ce discours officiel, et faisait dès lors présager les violentes oppositions qu'il devait soulever plus tard de la part des hommes haut placés qui, moins que les autres, aiment à se laisser moraliser à tout propos. Cette même année, 1766, Dupaty père céda à son fils sa place de président-trésorier de la marine, et pour le prémunir sans doute contre l'instabilité de son caractère, il le réduisit à sa légitime, par acte de dernière volonté, dans le cas où le jeune président abandonnerait cette carrière avant d'avoir obtenu des lettres de *vétérance*, qui n'étaient ordinairement accordées qu'après vingt ans d'exercice.

En 1767, le jeune académicien offrit 600 francs à l'académie de La Rochelle, pour faire frapper une médaille en or destinée à devenir le prix du meilleur éloge de Henri IV. La même année, il lut à la docte réunion la deuxième partie de son *Mémoire* sur le chancelier de L'Hôpital, et lui communiqua des réflexions sur la littérature allemande.

Cependant Dupaty, déjà reçu avocat, se sentait invinciblement entraîné vers la magistrature. Il obtint du chancelier des lettres de *vétérance* comme trésorier, seulement après trois ans d'exercice, et satisfait de la sorte à la *lettre* du testament de son

(1) On trouve une succincte analyse de ce mémoire dans le *Merc. de France* de 1778.

(2) Note manuscrite de M. Delayant, biblioth. de La Rochelle, qui le dit né dans la paroisse de *Saint-Barthélemy*, de Charles-Jean-Baptiste Mercier Dupaty et de Louise-Elizabeth Carré.

(3) V. le *Mercure de France*, septembre 1766, p. 157, qui contient plusieurs fragments de cet éloge.

père (1). Le 10 février 1768, il fut nommé avocat-général au parlement de Bordeaux. Dans son discours d'admission, on remarquait cette phrase : « Et moi je pourrai donc aussi être utile aux hommes ! Je ne vous cacherai pas, messieurs, que j'ai vu les avantages de votre état avant ses périls ; c'est assez la marche de l'esprit humain, qui voit le terme avant que de voir les écueils, et qui désire toujours avant que de craindre. »

Dupaty, malgré les embarras de sa nouvelle charge, n'abandonnait point la culture des lettres ; il leur demandait, dans ses moments de loisir, d'heureuses et chères distractions. L'académie de Bordeaux l'admit dans son sein, et il s'empessa de faire les fonds d'un prix pour le meilleur éloge de Montaigne. En 1769, se trouvant à une séance de l'académie de La Rochelle, il y lut une imitation du *Cimetière de campagne*, de Gray.

Dupaty prit une part active aux troubles des parlements luttant contre la royauté, et apporta dans la défense de leurs prérogatives cette énergie et cette impétuosité de discussion qui lui était naturelle. Cette fois, « la victoire resta au gouvernement. Le parlement de Paris fut cassé ; les charges de conseiller furent supprimées ; Dupaty n'échappa point à la proscription de son parti. » (2) Par l'intermédiaire du maréchal de Richelieu, intendant de la Guyenne, l'avocat-général fut arrêté et conduit en prison, à Pierre-en-Cise, près de Lyon. Il

adressa de sa prison, à Voltaire, en 1770, des *Essais* de poésie. Les représentations du parlement, les démarches empressées de son épouse, mirent un terme à la captivité de Dupaty, qui eut ordre de se rendre à Roanne. Là il se livra exclusivement à l'étude des lois, et il traduisit et commenta Beccaria, méditant déjà son vaste plan de réforme de la législation criminelle, qu'il développa quelques années plus tard. En 1775, il lisait, à l'académie de La Rochelle, des *Imitations de Tibulle et de Propertius*.

Cependant commençait un nouveau règne que saluaient tant de cris de joie et d'amour, mais qui devait aboutir, au milieu des tempêtes, à une fatale catastrophe. Louis XVI étant parvenu au trône, l'avocat-général fut aussitôt rendu à ses importantes fonctions. Dans son discours de rentrée, on trouve ce passage remarquable : « C'est une chose bien admirable et bien digne de l'Être-Suprême que, dans l'économie de l'ordre moral, la vertu soit la récompense de la vertu ; que le devoir et le plaisir de faire le bien soient inséparables ; que la vertu opprimée n'en paraisse que plus grande ; que les humiliations et les outrages lui donnent plus de lustre, et que rien ne puisse détacher d'autour de l'âme, le bouclier impénétrable d'une bonne conscience. »

Mais la santé fortement dérangée de Dupaty ne lui permettait plus d'exercer les fonctions d'avocat-général ; il sollicita et obtint, en 1778, la place éminente de président à mortier. Ce magistrat s'était fait peu d'amis à Bordeaux. Sa nomination souleva des orages de la part des membres même du parlement. Bientôt le nouveau président se vit obligé de renoncer à

(1) M. Dupaty, de Clam, son frère aîné, reconnu généreusement que la clause du testament du père commun était ainsi suffisamment remplie. (Not. manusc. de M. Delayant.)

(2) *Leçons et modèles d'éloquence judiciaire*, par Berryer, gr. in-8°, 1838.

son emploi ; il se voua complètement dès lors aux exercices d'homme de lettres. En 1785, Dupaty publia un *Mémoire* indiquant son vaste plan de réforme dans la procédure criminelle, et qui, suivi d'autres écrits sur le même sujet, parut en 1788. Le gouvernement, peut-être à cause des formes brusques et acerbes, peut-être aussi à cause des précédents de l'auteur, n'approuva point d'abord ce projet, dont les idées réformatrices se développaient néanmoins dans la société, lorsque la révolution, au lieu de réformer, vint tout renverser.

Cette année, 1785, Dupaty, à peine âgé de 39 ans, forma le beau projet de parcourir les principaux États de l'Europe pour y recueillir les points de législation les plus remarquables, et qu'il destinait à former le nouveau code pénal de sa patrie. L'avocat voyageur ne remplit qu'imparfaitement son programme, pour la réalisation duquel il lui manquait d'ailleurs : à part la situation des esprits de l'époque, cette réflexion calme, cette maturité de jugement qui, chez le légiste, doit entièrement dominer l'enthousiasme et l'entraînement d'une imagination poétique. Cependant nous devons à ce projet quelques traits de lumière et, de plus, les *Lettres sur l'Italie*, délicieuse couronne littéraire et artistique dont les fleurs furent cueillies dans le pays de Virgile et de Michel-Ange, pour être ensuite tressées dans notre Saintonge et sur les rives si gracieuses de la Charente. Pour se distraire agréablement, Dupaty venait fréquemment visiter les campagnes de la Saintonge et passer d'heureux jours, soit dans le manoir de Clam, près Saint-Genis, soit dans celui de Bussac, sur la Charente. C'est particulièrement dans le château de Bus-

sac, si favorablement situé, que se plaisait Dupaty. C'est en ce dernier lieu qu'il rassembla et mit en ordre les matériaux de ses *Lettres sur l'Italie*, qui ne furent réellement qu'un choix parmi le grand nombre de ses notes apportées de Rome ; ce qui a fait dire à quelques biographes, que ces Lettres avaient été écrites à Bussac. Elles virent le jour à Paris, en 1788, en 2 vol. in-18.

L'appréciation enthousiaste, parfois exagérée, mais si savante et si animée de l'auteur à l'égard des chefs-d'œuvre de l'art du dessin et de la sculpture en particulier, jointe aux entretiens chaleureux de l'illustre observateur, développèrent sans doute, chez son fils, Charles Dupaty, ce beau talent dans l'art des Praxitèle, qui le distingua ensuite si avantageusement. « D'autres rapporteront de Rome, disait notre voyageur saintongeais, des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle ; moi, j'en rapporterai des sensations, des sentiments et des idées ; surtout les idées, les sentiments et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords moussus des fontaines.... » Cette leçon, qui résume d'ailleurs toute la pensée de Dupaty sur les beaux arts, fit comprendre à son fils que l'habitude de copier la nature morte, inerte, ne conduisait jamais à rien de grand et de sublime ; que seule la nature vivante, active, était inspiratrice des chefs-d'œuvre. Mais, il faut le dire ! ces enseignements du génie ne peuvent profiter qu'au génie ; la médiocrité ne saurait atteindre à cette hauteur de vue.

Il est à regretter que Dupaty ait mêlé à

ces *Lettres* des pensées et des vœux dignes des jours rétrogrades et nébuleux du panthéisme. Quand la lumière de l'Évangile éclaire le monde, quelle folie de fermer les yeux et d'invoquer les ténèbres froides et abrutissantes du paganisme (1) ! Deux jeunes écrivains de notre province, dans le but d'être utiles à la jeunesse des écoles, donnèrent, en 1832 (2), une édition épurée des *Lettres sur l'Italie*. Nous la recommandons aux pères de famille et aux chefs d'institutions. Cette édition de 1832 nous fournit cette réflexion critique à l'égard des lettres : « Dupaty a d'ordinaire un style court, vif, sententieux, brillant ; il sait en varier les couleurs avec une merveilleuse facilité. Qui croirait que la même plume ait décrit le joli tableau de l'Albane et peint, d'un trait, les Tibère et les Néron ?... »

A la fin de 1785, Dupaty, arrivant d'Italie, venait d'embrasser sa femme et ses enfants, alors qu'il apprit, de la bouche même de son beau-frère, l'histoire des condamnés de Chaumont, Bradier, Simarre et Lar-doise, pour vol nocturne avec violence exercée contre deux époux. Il se voua dès lors à la défense des accusés, et écrivit deux volumes in-4° de mémoires justificatifs. C'était l'application de son plan de réforme à l'égard de la législation criminelle en France, et où se révèle parfois le système

(1) Sans doute Dupaty, s'il eût assisté aux déchirements de notre époque, eût complètement modifié ses idées. S'il eût vu cent doctrines insensées et monstrueuses envahir le monde, arrivant, comme le dit un auteur, « par des voies qui parfois semblent opposées, à un terme final : l'apothéose de l'humanité, la réhabilitation de la chair, et par suite l'intronisation de saturnales universelles », le philosophe eût sans doute reculé d'épouvante et d'indignation, et se fût rattaché invinciblement aux pratiques du catholicisme.

(2) Lyon, Périsse frères, 1 vol. in-12.

d'impunité emprunté par lui au napolitain Calentius. L'arrêt de Chaumont, confirmé par sentence du parlement du 20 octobre 1785, fut cassé et l'affaire renvoyée devant le baillage de Rouen. Les condamnés y furent absous. Le parlement de Rouen évoqua aussitôt l'affaire, et après une éloquente plaidoirie de Dupaty, le jugement du baillage fut maintenu. L'avocat-général Séguier fulmina alors un réquisitoire contre le premier Mémoire de Dupaty qui fut brûlé par la main du bourreau. Condorcet et Lally-Tollendal vouèrent des éloges à l'avocat réformateur. Dans un placet au roi, au sujet des mêmes condamnés, on remarquait cette phrase de Dupaty : « Sire ! l'esprit des peuples attend des lois d'humanité et le cœur de Louis XVI les demande plus haut ; le moment est venu, hâtez-vous !... Peut-être nos lois criminelles mènent, en cet instant, des innocents à la roue, et vous êtes roi !... »

Si Dupaty, dit M. Berryer (3), n'eut pas la satisfaction de voir ses idées de réforme adoptées dans sa patrie, il dut s'en consoler en songeant qu'il venait de sauver la vie à trois innocents. Ce triomphe-là valait bien l'autre ; d'ailleurs il y conduisait.

Le genre de son talent, son courage, semblaient destiner Dupaty, s'il eût vécu plus d'années, aux luttes politiques de son siècle, mais probablement aussi à l'échafaud, car il était du nombre de ceux qui disaient : « Que faut-il faire encore pour la république ? Mourir ? Je le ferai... » (4)

On doit à Dupaty : *Lettres sur la procédure criminelle de France*, 1788, in-8°. — *Mémoires* 2 vol. in-8°, sorte de comple-

(3) *Leç. et mod. d'éloq.* déjà cités.

(4) Not. manusc. de M. Deloyant.

rendu du procès de Chaumont. — *Réflexions historiques sur les lois criminelles d'Europe*, 1788, in-8°, qui parfois sont encore consultées par les jurispérites de nos jours. Il avait travaillé quelque temps à sa traduction en vers de Tibulle et de Propertius. Cette traduction n'a point vu le jour ; on en lit des fragments dans les *Lettres sur l'Italie*. Nous dirons, à ce sujet, que le génie poétique de notre auteur s'accommodait mieux de la prose que du rythme cadencé des vers.

A 44 ans, Dupaty dut renoncer à ses ombrages délicieux de Bussac. Son plaisant manoir, environné d'ormes et de chênes, embelli par les eaux limpides de la Charente, ne put retenir celui qui, à Tivoli, avait adressé des adieux si touchants et éternels à l'Italie. « Adieu vallon, s'était-il écrié, adieu cascade, adieu rochers pendans, adieu fleurs sauvages, adieu arbrustes, adieu mousses, en vain vous voulez me retenir, je suis un étranger, je n'habite point votre belle Italie ; je ne vous reverrai jamais !... » Et maintenant Dupaty quittait prématurément la terre. Il envoyait à la vie de plus solennels adieux. Heureux s'il comprit, au moment d'entrer dans une nouvelle patrie, la vacuité de certains systèmes dont cet homme de génie avait bercé, comme d'un rêve léger et fantastique, sa jeune et vive imagination !...

Il mourut à Paris, le 17 septembre 1788.

Sa mort fit sensation en France, et surtout à La Rochelle. Deux éloges lui furent consacrés, l'un par M. A. Diannières, l'autre par un anonyme que certaines personnes crurent être Robespierre. Un Rochelais, M. de Gaussey, fournit les fonds nécessaires à un prix que l'académie de La Rochelle

devait décerner au meilleur éloge de Dupaty. Plusieurs mémoires parvinrent à l'académie ; aucun d'eux ne mérita la couronne. Les évènements politiques empêchèrent de revenir à cette affaire en 1791.

DUPERRÉ (VICTOR-GUY) est né à La Rochelle le 20 février 1775, pendant que son père remplissait, dans cette ville, les fonctions de trésorier de la guerre. Il fut mis, dès l'âge de huit ans, au collège de Juilly, tenu par les Oratoriens, d'où il sortit au bout de cinq années. Probablement il continua ses études dans sa famille. A seize ans — 1791 — il entra dans la marine marchande et partit pour les Indes. L'année suivante, la guerre ayant été déclarée à la Hollande, Duperré s'enrôla dans la marine de l'État. A bord de la corvette le *Maire Guillon*, il ne cessa de croiser sur les côtes de France et d'Espagne, en qualité de sous-chef de timonerie (1). En 1795, il était enseigne de vaisseau. A la suite du combat livré en 1796, à sir Edward Pelew, depuis lord Exmouth, Duperré fut fait prisonnier sur la frégate la *Virginie*, et conduit en Angleterre. Il ne rentra dans sa patrie qu'au bout de trois années, et à la suite d'un échange de prisonniers. Le gouvernement lui confia, en 1799, un brick de guerre pour escorter des convois sur les côtes de Bretagne. En 1800, il eut le commandement de la corvette la *Pélagie*, qu'il ne quitta qu'après quatre années. Lors de la guerre de 1803, il fit partie de la station des Antilles, comme lieutenant de

(1) V. *Vie de l'amiral Duperré*, par M. F. Chasseriau, sous-chef de cabinet, Paris, Imp. nat., in-8° de 331 p. Cet ouvrage se recommande par le ton de modération et de sagesse, et par les hautes considérations morales et politiques qui le caractérisent dignement d'un bout à l'autre.

vaisseau : mais , pour cause de santé , il dut presque aussitôt revenir en France. Ses soins infatigables avaient amené l'évacuation de la rade de St-Pierre de la Martinique.

Bonaparte songeait à porter un grand coup à l'Angleterre , sa rivale ; il fit organiser la flottille de Boulogne. Duperré fut placé dans l'état-major général. Après le désarmement , en 1803 , il fut compris dans l'état-major du vaisseau monté par le prince Jérôme Napoléon. Il prit ensuite part à une campagne dans les mers d'Afrique et d'Amérique , et fut , à son retour , nommé , le 23 septembre 1806 , capitaine de frégate. En 1808 , il conduisit à la Martinique les troupes embarquées sur la *Sirène* , escortée par l'*Italienne*. A son retour , les vaisseaux anglais le *Gibraltar* et l'*Aigle* lui barrèrent le passage , vis-à-vis de Lorient. Après une heure de combat , bord à bord , Duperré força le passage et gagna le port à la vue de l'ennemi décontenancé. Il fut élevé dès lors au grade de capitaine de vaisseau et prit le commandement de la frégate la *Bellone* , en armement à Saint-Malo. C'est sur ce bâtiment qu'il imagina le système d'exercice des deux bords , qui ne contribua pas peu à ses succès dans les combats. Ce système , adopté durant les dernières guerres , est encore en usage dans la marine (1). Duperré se rendit à l'Île de France en 1809 , et croisant dans les mers de l'Inde , il s'empara de la corvette anglaise le *Victor* , de plusieurs bâtiments marchands , et de la frégate portugaise la *Minerva* , après deux heures de combat. Le 1^{er} janvier 1810 , il rentra glorieusement à l'Île de France avec ses prises et à la barbe de l'escadre an-

glaise. Trois mois après , et à la tête de la *Bellone* , de la *Minerva* et du *Victor* , il prit le large et rencontra trois vaisseaux de la *Compagnie des Indes* , qui transportaient le 24^e régiment d'infanterie anglaise ; il les obligea d'amener. Un d'eux s'échappa toutefois à la faveur de la nuit. Il introduisit sa division dans une baie au N.-O. de l'Île de France , malgré le blocus anglais. Attaqué deux jours après , par des forces supérieures , composées du *Syrius* , de la *Magicienne* , de la *Néréide* et de l'*Iphtigénie* , il les défit ; les quatre vaisseaux furent pris ou détruits. Duperré resta maître du fort. L'Angleterre désirant vivement s'approprier l'Île de France , y envoya une formidable escadre et 100 bâtiments de transport , montés par vingt mille soldats. La colonie , dépourvue de moyens efficaces de résistance , se décida pour une capitulation honorable. Le capitaine rentra en France en 1811 , et y reçut la récompense de ses importants services : il fut créé baron par l'empereur et commandant de la légion d'honneur. La même année , élu contre-amiral , il fut mis à la tête de l'armée navale de la Méditerranée. Dans les premiers jours de 1812 , il fut nommé commandant en chef des forces franco-italiennes dans l'Adriatique. Les événements politiques de 1813 et de 1814 , alors même que l'amiral s'occupait à organiser un bon personnel d'officiers de marine et à faire construire et armer plusieurs vaisseaux à Venise , amenèrent l'évacuation de l'Italie. On lui dut un habile système de défense des lagunes pendant le blocus de Venise par les Autrichiens (2) ; il en eut le com-

(1) *Vie citée* , p. 55 , à la note.

(2) *V. Biog. mar.* de Michaud.

mandement en chef. En outre, il fut chargé de la défense de l'un des quatre arrondissements de Terre-Ferme formés par le prince Eugène. La convention de 1814 n'étant pas assez explicite en ce qui concernait la marine à Venise, l'amiral refusa de remettre les vaisseaux français. Cependant il les livra ensuite, sur l'ordre émané du vice-roi. Revenant en France, à la tête de ses marins, il ne s'en sépara que lorsqu'ils eurent touché le sol de la patrie.

Duperré fut créé chevalier de Saint-Louis en juillet 1814, et préfet maritime de Toulon en 1815. Il garantit cette place contre les tentatives des troupes anglo-siciliennes débarquées à Marseille. En 1818, il retourna aux Antilles pour prendre le commandement des stations françaises, et le conserva jusqu'en 1821. Il s'y rendit utile au commerce en poursuivant sans relâche les pirates qui infestaient ces mers. Cette campagne lui valut le cordon de grand-officier de la légion-d'honneur. Dès l'année 1819, il avait rectifié la position des Bermudes sur les cartes marines. En 1820, il avait donné son opinion sur la Guiane française; il y entrevoyait une source de prospérités pour la métropole. Avec des bras, la terre ne refuserait rien, disait-il. Les cultures des cannes à sucre, du café, du coton et de toutes les épices de l'Inde, y pourraient facilement être élevées au plus haut point de prospérité (1). En 1823, lors de la guerre d'Espagne, il remplaça le contre-amiral Hamelin pour le commandement de l'escadre chargée du siège de Cadix. Il s'empara du fort de Santi-Petri. Avec sept canonnières françaises, trois es-

pagnoles, et quelques autres bâtiments, il s'approcha à 800 toises de la place de Cadix et la bombarda vigoureusement aussi longtemps que le vent le lui permit. Cette attaque consterna les cortès qui ne différèrent plus la reddition de la place. Le 19 août 1824, Duperré fut fait commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il fut invité au sacre de Charles X, le 19 mai 1825. La même année, il reçut le commandement de la station des Indes occidentales, à l'occasion de l'affranchissement de Saint-Domingue. Le 7 janvier 1827, il fut nommé préfet maritime à Brest. Il réorganisa le service de ce premier arsenal maritime de France, précédemment partagé entre l'autorité civile et militaire.

Le 12 mars 1830, l'amiral Duperré fut mis à la tête de la flotte qui portait l'armée expéditionnaire vers une des plus belles et des plus fructueuses conquêtes de la France, celle de l'Algérie. Il arbora son pavillon sur le vaisseau la *Provence*. Voici l'ordre du jour adressé à l'armée navale, par le vice-amiral commandant en chef, le 18 mai, au moment où il montait à bord de son vaisseau :

« Officiers, sous-officiers et marins !

» Appelés avec vos frères d'armes de l'armée expéditionnaire à prendre part aux chances d'une entreprise que l'honneur et l'humanité commandent, vous devez aussi en partager la gloire. C'est de nos efforts communs et de notre parfaite union que le Roi et la France attendent la réparation de l'insulte faite au pavillon français. Recueillons les souvenirs qu'en pareille circonstance nous ont légués nos pères. Imitons-les, et le succès est assuré. Partons !...
Vive le roi !... »

(1) *Vie citée*, p. 133.

La flotte se composait de 103 bâtiments de guerre et de 572 bâtiments de transport, montés par 28,800 hommes. Elle partit de Toulon le 25 mai, et le 30 elle était en vue des côtes de l'Afrique. Un coup de vent ayant dérangé l'ordre du convoi, et sur l'annonce que le littoral était alors peu abordable, l'amiral Duperré relâcha quelques jours dans la rade de Palma. Cette manœuvre fut évidemment commandée par les vents contraires et l'état orageux du ciel qui déjà avait dispersé quelques bâtiments. Aussi l'amiral écrivait-il au ministre de la guerre, à l'occasion de ce retard : « Les éléments m'ont été contraires, je n'ai pu leur opposer que des efforts humains, et j'ai puisé dans mon zèle et mon dévouement au service du roi ceux qui m'ont aidé à prévenir des malheurs, mais qui n'ont pu me mettre à l'abri d'un retard dans l'exécution de l'opération projetée. » (1)

Le 10 juin, la flotte se dirigea sur Alger; le 11 elle s'en éloigna encore à la vue d'un ciel menaçant.

Toutefois, une grande anxiété régnait dans l'armée impatiente de prendre terre et de se mesurer avec l'ennemi.

Enfin, après avoir défilé en bon ordre devant la place et hors la portée des batteries ennemies, la flotte alla jeter l'ancre dans la baie de Torre-Chica, près du fort de Sidi-Ferruch, à cinq lieues d'Alger. Le 13 commença le débarquement. Les câbles-chaines, employés pour la première fois, sauvèrent peut-être la flotte dans la tempête du 16; le 22, tout le débarquement était opéré et les corps s'organisaient. Le 30, sur l'avis que le maréchal de Bourmont

devait attaquer l'ennemi, M. Duperré, pour faire diversion, procéda au bombardement de la ville d'Alger. Pensant que l'expédition de Charles X devait avoir le même sort que celle de Charles-Quint, les indigènes avaient laissé tranquillement s'opérer le débarquement des troupes françaises. Ce fut une première faute qui, suivie de bien d'autres dont la valeur française sut tirer profit, consumma la ruine des Algériens. La dernière heure de l'antique repaire de la piraterie et du plus révoltant esclavage avait sonné!... (2) Dans l'histoire de la transformation des peuples et des empires, ces heures suprêmes ont quelque chose d'imposant et de solennel!... Il semble que le doigt de Dieu se montre visiblement alors.

Mais la France elle-même venait de subir tout-à-coup une révolution. Le 8 septembre, l'amiral Duperré quitta Alger pour revenir à Toulon, laissant dans cette place le général Clausel, qui devait y remplacer le maréchal de Bourmont disgracié.

Par cette belle conquête, dont les trésors compensaient les frais, la France obtenait, entr'autres, les résultats suivants : « Son honneur vengé, la piraterie barbaresque détruite dans son foyer, la suppression du honteux tribut que, depuis des siècles, l'Europe chrétienne subissait; un vaste champ ouvert à l'activité guerrière, intellectuelle et colonisatrice de la France; la sécurité rendue à la Méditerranée, peut-être destinée à redevenir le centre du mouvement politique et commercial du monde, si, comme tout le fait espérer, les mers de l'Inde sont enfin mises, par l'isthme de

(1) *Vie citée.*

(2) *V. Vie de Barberousse, en cette biogr.*

Suez, en communication avec les mers d'Europe. » (1)

Fière d'avoir vu naître l'amiral Duperré dans son enceinte, la ville de La Rochelle lui décerna une épée d'honneur. Cette épée portait d'un côté de la lame : *Prise d'Alger, 5 juillet 1830*, et sur l'autre côté : *La ville de La Rochelle à M. l'amiral Duperré, né dans ses murs.*

Une ordonnance du 13 août 1830 l'éleva à la pairie, dignité que la charte de 1830 lui avait momentanément ravie. Le 26 août, il fut appelé au conseil de l'amirauté, et le présida. Le 22 novembre 1834, il fut nommé ministre de la marine et des colonies. Le corps si précieux de la marine lui dut d'importantes mesures pour l'avenir personnel de ses membres. Les colonies lui furent redevables de l'application de certaines lois de la métropole, et le service de santé, ainsi que l'armée de terre, de notables améliorations. En 1839, il repartit au ministère sous la présidence du maréchal Soult. Le 29 octobre 1840, il fut, pour la troisième fois, rappelé au ministère. A cette époque, il travailla encore puissamment à améliorer le sort des marins et la législation coloniale. Le 6 février 1843, il se retira des affaires à cause du mauvais état de sa santé. Bien que souffrant, il voulut néanmoins prendre part aux travaux du commencement de la session de 1846. Mais sa fin approchait ; tous

(1) Vie déjà citée. Sans doute, il est d'autres résultats immenses omis par M. Chasseriau et dont il faut bénir sans cesse la Providence. Dieu, par le moyen des armes françaises, rappelait à la connaissance de la foi cette vieille terre d'Afrique jadis si célèbre dans les fastes de l'Eglise. Et pour récompense immédiate de son œuvre civilisatrice, il montrait à la France cette belle colonie d'Algérie comme une planche de salut à l'époque si critique de ses nouveaux orages politiques.

les secours de l'art avaient été employés en vain. « Un respectable ecclésiastique de la paroisse de la Madeleine, appelé près du grand homme, lui porta les divines consolations de la religion. Les derniers sacrements furent administrés à cette âme si noble et si pure qui se dégageait peu à peu des liens terrestres pour s'élever au séjour de l'immortalité. La nuit du 1^{er} au 2 novembre fut la dernière de l'illustre malade. A quatre heures du matin, comme la fête des Morts succédait à celle des Saints, l'amiral Duperré rendit à Dieu l'âme héroïque qu'il en avait reçue pour la gloire de la marine française. » (2) On peut dire qu'il fut un serviteur dévoué de la couronne en même temps qu'un grand citoyen, un marin illustre, un législateur consciencieux, un ministre expérimenté en tout et toujours l'esclave du devoir.... » (3)

Ses obsèques eurent lieu aux frais de l'État, et dans l'Hôtel des Invalides. Une pension de 12,000 francs fut votée à sa veuve par les Chambres (4). Pradier exécuta sa statue en marbre pour le musée de Versailles. Une rue de Paris, voisine de celle habitée par le célèbre marin, fut marquée de son nom.

DUPOUZAT, voy. LEMAITRE.

DURAND (N....). Ce matelot, de l'île de Ré, donna en 1625 une preuve éclatante d'un courage froid et héroïque. Il était embarqué à bord d'un navire rochelais, la *Vierge*, faisant partie de la flotte révoltée contre le roi et commandée par

(2) Vie citée.

(3) *Id.*

(4) En 1822, Duperré avait épousé Claire-Adélaïde Lecamus, veuve du comte Morio, ministre de la guerre en Westphalie.

Guïton. Ce bâtiment fut abordé par les vaisseaux le *Saint-Louis* et le *Saint-François*, commandés par les capitaines de Razzilli et Kerquéser de Jussé. On somma Durand et son compagnon Bernicard, blottis près de la Sainte-Barbe, de se rendre. — « Donnez la vie, ou vous ne tenez rien, » répondit l'un d'eux. » On leur crie impitoyablement qu'on ne leur fera point de quartier. Alors, transportés d'un suprême désespoir, les deux matelots mettent le feu aux poudres. Le navire vole en éclats au milieu d'une horrible détonation, et embrase les vaisseaux assaillants et deux autres qui les avoisinaient. Tout périt dans ce désastre, à l'exception de Kerquéser et d'un autre marin qui, lancés fort loin, furent retirés de l'eau par des chaloupes. Le flot apporta sur la côte près de 700 cadavres.

DURAND (N.....) était curé de Bourgneuf, près La Rochelle, au moment de la révolution. Par ses discours et ses exemples, il maintint dans la pratique de la religion, les habitants de sa paroisse. Bientôt, vaincu par leurs sollicitations, songeant d'un autre côté à assurer sa propre conservation, il passa, avec plusieurs de ses paroissiens, dans l'armée catholique et royale de la Vendée. Le corps de troupes dans lequel il se trouvait, et qui était commandé par le général d'Elbée, fut cerné par le général républicain Turreau, dans l'île de Noirmoutiers. L'abbé Durand, tombé au pouvoir de l'ennemi, fut, avec vingt-deux officiers vendéens et leur chef, fusillé comme fanatique, par ordre du général de la république. (1)

(1) V. *Mart. de la foi pend. la rév. fr.*, t. III.

DURET (LOUIS-FRANÇOIS), né à Saint-Jean-d'Angély, le 19 janvier 1752, d'une ancienne famille de commerçants et dont un des membres, Bernardin Duret, notaire, avait fait partie de l'échevinage en 1598. Louis-François fut reçu avocat au parlement de Paris en 1777. Il était homme d'esprit et disert; ayant embrassé les principes de la révolution, il se rangea du côté de M. Normand; il fut nommé un des 36 administrateurs du département de la Charente-Inférieure. Entraîné d'abord, dit un de nos correspondants, par le mouvement extraordinaire qui, dans les temps de révolution, maîtrise souvent les meilleures têtes, Duret ne tarda pas toutefois à apprécier la portée des excès populaires. Aussi, pendant la terreur, des jeunes gens de La Rochelle, coupables sans doute d'étourderie, ayant été accusés d'incivisme, accusation banale à cette terrible époque, mais presque toujours capitale, le tribunal chargé de les juger les acquitta, ou du moins leur infligea une peine légère. Ce tribunal était composé de MM. Seignette, Duchaine-Martimont et Duret; les jeunes gens durent leur grâce particulièrement aux efforts de ce dernier. Léquinio fit arrêter et emprisonner les juges qu'il taxa de prévarication; mais la commune de Saint-Jean réclama M. Duret (2), et obtint sa liberté ainsi que celle de ses collègues. D'après l'*Hist. de l'église Sant. et Aun.* (3), le sanguinaire tribun de Rochefort avait le projet de faire périr Duret avec une foule de personnes recommandables que M. Léri-

(2) Un des députés envoyés vers Léquinio fut M. Mangeais, homme de cœur et d'énergie, que nous avons connu ensuite procureur du roi à Saint-Jean-d'Angély.

(3) III^e vol., p. 72.

get, de Saintes, parvint à arracher au supplice. Après le 18 brumaire, Duret devint le premier sous-préfet de Saint-Jean-d'Angély, grâce à la recommandation de M. Regnault. En 1804, il fut appelé au corps législatif. Rentré ensuite dans ses foyers, il vécut tranquillement, pendant 10 années, à sa campagne de Gicq, pour ses champs, ses livres et ses amis. De 1818 à 1831, il présida, avec science et dignité, le tribunal civil de sa ville natale.

La vertu simple et modeste a toujours eu le privilège de se faire chérir et estimer des hommes : Duret, alors président du tribunal, lui rendit un éclatant hommage dans la personne d'une sainte religieuse, la sœur Sophie, morte au couvent des Dames de Chavagne, de la ville de Saint-Jean. A cette occasion, il écrivit à la supérieure une lettre où perçaient à chaque ligne et son admiration et sa vénération profonde pour les vertus religieuses d'une personne dont la ville pleurait la perte.

Le président Duret qui, dans le cours de ses éminentes fonctions, avait fait preuve d'un désintéressement exemplaire, transmit, en 1831, sa place de président à son fils, et il mourut regretté à Saint-Jean-d'Angély, le 23 décembre 1837. (1)

DUROUZEAU (THOMAS-MAURICE) naquit à Saint-Jean-d'Angély, le 8 avril 1726 ; son père était notaire et procureur dans cette ville. Le jeune Durouzeau fit ses humanités au collège de Saint-Jean, et fut ensuite terminer ses études dans une maison de bénédictins du midi de la France. Contre le gré de ses parents, il prit l'habit de l'ordre à 17 ans. Il fut ensuite ad-

mis à la prêtrise. Durouzeau aimait et cultivait les lettres. Il composa un volumineux ouvrage de piété, en latin, qui est demeuré à l'état de manuscrit et intitulé : *Davidicum pœnitentiale, sive cordis effusiones in pœnitentiales psalmos*, 4 vol. in-8°.

Il prononça, dans l'église de la Madeleine, à Paris, le panégyrique du dauphin, fils de Louis XV, qui lui valut le bénéfice du prieuré de Cormery, dans la Touraine. L'abbé Durouzeau est mort à Paris, en 1788.

On a encore de cet écrivain une *Ode* sur le mariage du Dauphin, Paris, 1770. Cette poésie n'est point, dit-on, dépourvue de mérite, et pour le fond et pour la forme. — Une *Épître* en vers au cardinal de Bernis, au sujet du même mariage. — Un *Éloge* de Catinat, présenté à l'académie française, et suivi de notes historiques et morales ; Amsterdam, 1775, in-8°. Durouzeau, dans cet éloge du grand capitaine, eut le mérite de se faire remarquer, bien que l'académie eût déjà couronné trois *Mémoires* ayant le même objet.

Il a laissé, en outre, bon nombre de pièces de vers manuscrits, qui ont un certain mérite : *Saint-Roch, huissier à Charente*. — *Moreau, des Touches de Périgné, ou l'homme aux sept métiers*; deux poèmes héroï-comiques. (2)

DUSAULT (NICOLAS), fils de Charles Dusault, conseiller au présidial de Saintes, avait pour trisaïeul, Etienne Dusault, qui le premier vint s'établir à Archiac, en Saintonge, dans le XV^e siècle. Il comptait dans sa famille trois évêques : Jean-Jac-

(1) Not. part. de M. J. d'A...

(2) Ces derniers écrits, non encore imprimés, sont au pouvoir de M. Brillouin aîné, à Saint-Jean-d'Angély.

ques et Philibert Dusault, évêques de Dax, et Bernard Dusault, évêque de Saintes au XIV^e siècle. Cette famille a marqué dans l'église, la magistrature et la marine (1). Né dans cette ville (2), vers la fin du XVI^e siècle, Nicolas entra dans la Compagnie de Jésus, et s'y fit remarquer par ses immenses progrès dans la vie intérieure et par les différents ouvrages de piété qu'il livra au public. On les a réunis sous le titre général d'*Œuvres spirituelles* du P. Nicolas Dusault, 2 vol. in-4°; Paris, Sébastien et Gabriel Cramoisy, 1641. Le premier volume est ainsi divisé : 1° *Adresse pour chercher Dieu par les voies naturelles et surnaturelles*; 2° *Traité de la confiance en Dieu*; 3° *Vie de M^{lle} de Neuvillars* (3). — Ce dernier ouvrage a été publié à part, format in-8° et format in-12, divisé en quatre livres, 1649, S. et G. Cramoisy, avec ce titre : *Miroir de la perfection pour les femmes mariées et pour les âmes dévotes*. Ce livre, écrit avec onction et simplicité, le fut pour ainsi dire sous la dictée des PP. Pierre Pyrard et Rigon-

Sales, jésuites (4). Le deuxième volume contient : 1° *Solide direction selon l'esprit de Saint Ignace de Loyola*; — 2° *Tableau de perfection tirée de la vie et des maximes de Saint Etienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont*; — 3° *Pratique de vertus solides dressée sur les exemples de la Sainte Mère Thérèse de Jésus, fondatrice de l'ordre des carmélites*; — 4° *Institution spirituelle pour apprendre à aimer et servir Dieu*.

Ces œuvres sont, comme on le voit, du genre ascétique. On y trouve aussi quelques pièces de vers : odes, quatrains, etc.

Suivant le P. Lelong (5), qui ne mentionne de notre auteur que la *Vie de M^{lle} de Neuvillars*, Nicolas Dusault serait mort à Saintes, en l'année 1655.

DUSAULT (JEAN), de la même famille que le précédent. Ce conseiller du roi au siège présidial de la ville de Saintes, était né dans cette ville, vers 1680; il y succéda ensuite à son père pour la place d'assesseur. Dusault composa le *Commentaire sur l'usage de Saintes, conféré avec la coutume de Saint-Jean-d'Angély*, à l'aide des travaux déjà faits par Desvignes (6), Farnoux, Bechet (7) et Maichin (8). Ce recueil, mis en harmonie avec la jurisprudence de l'époque, avait été destiné par l'auteur à l'instruction particulière de son fils. Sur la demande de ses amis, Dusault

(1) On cite particulièrement Simon Dusault, marin célèbre, lieutenant de vaisseau du roi, né à Bordeaux, qui obtint la croix de Saint-Louis. On lui devait une carte et des plans d'une grande partie des côtes de l'Amérique et du Mississippi.

(2) La branche fixée à Saintes a subsisté longtemps dans cette ville, où elle a rempli les premières charges dans le présidial et la municipalité. Nous estimons que la famille Dusault, de Saujon ou du Chay, qui subsiste encore, descend de cette dernière branche.

(3) Suzanne de la Pommélie, née au château de ce nom, près Limoges, en 1571, épousa Jean de Latour, seigneur de Neuvillars, et mourut en odeur de sainteté, le 7 avril 1616. Suzanne, issue d'une famille récemment vouée au calvinisme, entra par son mariage dans une maison calviniste, et malgré de si énormes obstacles, elle se convertit pourtant à la foi catholique, et obtint même du ciel la conversion de son mari. Leur fils aîné, Charles de Latour, mourut également dans les sentiments d'une piété exemplaire.

(4) Ce dernier, qui avait été directeur de M^{lle} de Neuvillars, mourut à Saintes, vers 1645.

(5) *Bibliot. de Fr.*, t. 1^{er}, n° 4,811.

(6) *Paraphrase de la cout. de Saint-Jean-d'Angély*, in-4°.

(7) *Usage de Saintonge entre mer et Charente*, in-4°.

(8) *Commentaire sur la cout. de Saint-Jean-d'Angély*, in-4°.

le livra ensuite au public (1). La 1^{re} édition a paru à Bordeaux, chez Nicolas de Lacour, en 1722, in-4° de 428 p. C'est peut-être la 2^e édition, que M. Gautier (2) dit avoir paru chez Dondé-Boë, in-4° de 457 p.

Sur la fin de son ouvrage, l'auteur a consigné la généalogie de sa famille dont il relève les services et les emplois éminents jusqu'au règne de Louis XI. M. l'abbé Briand (3) reproche à Dusault d'avoir avancé à tort, au milieu de ses graves préoccupations généalogiques, qu'un de ses oncles, évêque de Dax, avait donné, en 1615, à Louis XIII et à Anne d'Autriche, infante d'Espagne, la bénédiction nuptiale dans la cathédrale de Bordeaux; tandis que cet honneur revenait réellement à l'évêque de Saintes, La Courbe de Brée (4), qui officia en l'absence du cardinal de Sourdis.

Nous dirons du *Commentaire de l'usage* comme nous avons déjà dit du livre de Béchét : ces travaux d'un autre âge ont surtout pour nous le mérite essentiel d'avoir préparé l'état de législation à peu près complet qui nous régit actuellement. Ils offrent encore, de nos jours, un curieux rapprochement entre les coutumes anciennes et les dispositions des codes modernes.

DUVAUROUX (MARIE-ANTOINE SAGOT), membre de la société académique de Rochefort, naquit à Gournay

(1) V. Préface du *Commentaire sur l'usage*, etc.

(2) *Statist. du département de la Charente-Inférieure*, in-4°.

(3) *Hist. de l'égl. sant.*, II^e vol.

(4) Ce qu'il y a de certain, c'est que l'évêque de Dax était présent à la cérémonie, et qu'il prit la parole pour le clergé à la grande place des Chartreux, après le dîner des royaux époux. (*Hist. de Bordeaux*, par D. Devienne, in-4°, 1771, 1^{re} partie, p. 195.)

(Seine-Inférieure), le 30 juillet 1770, et fut élevé à l'école militaire de Beaumont, où il fit de brillantes et solides études, sans perdre de cette modestie et de cette naïveté qui faisaient le fond de son caractère; il y eut pour condisciple l'illustre Laplace. Son goût le portait vers les études sérieuses, aussi se livra-t-il avec ardeur aux mathématiques. A sa sortie de l'école, M. Duvauroux entra avec le titre d'ingénieur au service de la maison d'Orléans et habita, en cette qualité, le Palais Royal. La révolution renversa sa fortune et ses rêves d'avenir. Il dut quitter momentanément la capitale. Bientôt il se fit remarquer par Monge et Lévêque, alors examinateurs de la marine, et fut nommé répétiteur de mathématiques à l'école d'hydrographie de Lorient. La marine lui dut un grand nombre d'officiers de haute distinction et la société un membre aussi précieux par l'amenité de son caractère que par le charme de son langage.

Au moment de la restauration, Duvauroux fut appelé comme professeur des élèves de la marine à Rochefort, et remplit jusqu'en 1828 ces honorables fonctions, avec son aptitude ordinaire; de là il passa à Angoulême comme directeur des études de l'école de marine. A la suppression de cette école, admis à la retraite, il revint à Rochefort, où il remplit plusieurs fois des missions intérimaires d'examineur de la marine.

Ce professeur, qui réunissait un beau caractère à un talent distingué, est mort à Rochefort, le 30 novembre 1847. (5)

(5) V. not. de M. Le Huen, insérée dans les procès-verbaux de la *Soc. d'agric., sciences et belles-lettres de Rochefort*, p. 88 à 90.

EBBON, voy **ABBON**.

ECHILLAIS (FRANÇOIS GOUARD, seigneur d'), fils de Jean Gouard et de Françoise du Bois, était chevalier de l'ordre du roi et gentilhomme ordinaire de la chambre de François de France, duc d'Anjou et d'Alençon (1). En 1574, il avait épousé en secondes noces Jeanne du Lyon. Il se fit tuer, avec une partie de ses gens, le 22 juillet 1577, en défendant, contre les calvinistes, un fort que lui avait confié le duc de Mayenne, au-delà du canal de Brouage, et presque en face de cette ville.

Ce fort, auquel le S^r d'Echillais avait donné son nom, était destiné à la défense du passage des marais, à laquelle ne suffisaient pas les troupes postées à Moëze. La forteresse n'était pas encore achevée d'édifier, quand eut lieu, de la part des calvinistes, l'attaque qui coûta la vie à l'intrépide François d'Echillais.

ELÉONOR ou **ELIANOR**, voy. **ALIÉNOR**.

ELIE II. Ce gentilhomme, d'origine saintongeaise, fut nommé évêque de Saintes en 1223. Sous son épiscopat, Louis VIII fit un puissant effort pour secouer le joug anglais. Il conquit sur l'étranger, Niort, Saint-Jean-d'Angély, Saintes, La Rochelle et tout le pays en-deçà la Garonne. La Gascogne demeurait encore à l'Angleterre.

(1) Cette famille, une des plus distinguées de la Saintonge, avait pour auteur Aimery Gouard, chevalier, qui épousa, vers 1230, Sébylle de Tonnav-Charente; elle avait contracté des alliances avec les maisons Acarie, de Beaumont, Bouchard, Couci-Burie, Frotier, d'Isle, du Gua de Mons, La Tour de Geay, La Rochefoucauld, etc., etc.

(V. Généal. manusc. de la maison Gouard, par M^{sr} L. de Beaumont.)

Les Templiers établis à La Rochelle attirèrent, dès l'an 1223, l'attention d'Elie II. Ces religieux-chevaliers, s'éloignant tous les jours davantage du but de leur institution, commettaient des exactions terribles et révoltantes contre le pays et les habitants d'alentour. Les services par eux rendus à la chrétienté légitimaient, à leur dire, des prétentions trop ambitieuses et entachées d'injustice. Frappé de ces méfaits, Elie en référa au pape Honorius III, qui nomma des délégués ou commissaires apostoliques pour instruire cette affaire.

Les injustices des chevaliers du Temple de La Rochelle furent reconnues et punies; on leur enjoignit de restituer sur-le-champ tous les biens qu'une rapacité coupable leur avait fait dérober.

L'évêque de Saintes eut encore recours au Saint-Père pour des dispositions abusives, que le temps avait introduites dans la *coutume de La Rochelle*, relativement aux biens de communauté entre époux, et dans certaines situations où la morale et la justice étaient lésées.

Ces dispositions furent réformées.

En 1225, Elie II approuva l'établissement des frères mineurs à Saint-Jean-d'Angély.

Vers le même temps, il fut question d'un règlement pour l'abbaye de Notre Dame de Madion (2), maison religieuse qui avait été fondée, comme celle de Cormeille (3), 125

(2) L'auteur de l'*égl. sant.* place cette abbaye dans la commune de Saint-Germain-du-Sendre. Ce qui justifie cette erreur, c'est que la communauté était située sur les bords de la Seudre, rivière de très-mince apparence en cet endroit. Mais ce territoire dépend de la commune de Virollet.

(3) Il n'existe plus de l'abbaye de Cormeille dont nous avons visité, dans notre enfance, les hautes murailles et les restes d'arcades ou cloîtres, en-

ans auparavant, et qui fut ruinée par les calvinistes au XVI^e siècle.

En 1227, Elie apaisa un différend soulevé entre l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély et celle de Cluny. Plus tard, cet évêque assista — le 24 août 1231 — à la dédicace de la nouvelle église de la Grande-Sauve, au diocèse de Bordeaux, bâtie par l'abbé Grimoard, d'abord évêque de Comminges.

ESCHASSERIAUX (JOSEPH), avocat, né à Saintes en 1757, fut nommé en 1790 un des 33 administrateurs du département de la Charente-Inférieure. Élu député à la Convention, le 2 septembre 1792, lors du procès de Louis XVI, il formula ainsi son opinion : « Je vote pour la mort. » Il s'attacha constamment au parti de la Montagne et devint membre du comité de salut public.

Porté au conseil des Cinq-Cents, il demanda le maintien des sociétés populaires et lança contre ses adversaires politiques de violentes inculpations. Il se chargea de plusieurs rapports sur les finances. Un jour, il proposa un moyen, insuffisant en face de l'ébranlement général, pour sauver les colonies, et particulièrement Saint-Dominique. Plus tard, il combattit la rentrée des prêtres dans leur patrie et vota contre la liberté du culte et la clôture des clubs. Le 11 juillet 1797, dans la discussion sur la police des cultes, il dit : « Sans cesse vous

core debout alors, qu'une petite chapelle découverte, appartenant aujourd'hui à M. de Saint-Légier que nous adjurons, pour l'amour de l'art et des traditions religieuses, de mettre dans un état décent d'entretien ; sinon, et avant peu d'années, les dernières traces d'une des maisons conventuelles de Robert d'Arbrissel auront complètement disparu.

parlez de la religion de nos pères, mais vous ne nous ramènerez jamais à d'absurdes croyances.... » Eschasseriaux insista pour le maintien des sociétés populaires, avec un mode de surveillance de la part de l'autorité. Le 23 septembre 1797, il proposa d'ériger un monument à la gloire des fondateurs de la république. En 1799, le Directoire ayant déclaré la patrie en danger, Eschasseriaux s'écria que la patrie était moins exposée du côté de l'étranger que de la part des ennemis intérieurs, les royalistes, qui, chaque jour, perçaient la république au cœur.

Au 18 brumaire, le fougueux tribun se laissa nommer membre du Tribunat et ne refusa point la décoration de la légion-d'honneur, et plus tard le titre de baron. Il fut chargé d'affaires dans le Valais ; c'est alors qu'il épousa la fille de l'ancien sénateur Monge. Il remplit, en Italie, certaines missions diplomatiques, particulièrement auprès de la princesse de Lucques. A la rentrée des Bourbons, il déserta la scène politique. Durant les Cent-jours, il n'accepta aucun emploi et ne signa point l'acte additionnel. Eschasseriaux est mort dans sa maison de campagne, près de Saintes, en 1829.

Il a laissé quelques ouvrages dont les plus remarquables sont : *Rapport fait à la Convention au nom du comité d'agriculture*, 1794, in-8°. — *Tableau politique de l'Europe au commencement du XIX^e siècle*, 1802, in-8°. — *Moyen d'assurer la paix générale*, 1802, in-8°. — *L'homme d'état*, 1803, in-8°. — *Lettres sur le Valais, les mœurs de ses habitants*, etc., 1806, in-8° de 136 p. — *Rapports et Opinions*, imprimés séparément.

ESCHASSERIAUX (RENÉ), frère du précédent, était médecin et procureur-général du département de la Charente-Inférieure. Il fut nommé premier député suppléant à l'Assemblée législative, mais ne fut admis à la Convention nationale que le 31 août 1793, en remplacement de Déchezeaux; par conséquent, il ne siégea qu'après la mort du roi. Bien plus modéré que son frère, il parla souvent en faveur des malheureux parents ou créanciers des pros crits. Le 7 octobre 1794, nommé secrétaire de la Convention, il fit rendre justice à la famille de l'ancien maire de Strasbourg, M. Diétrich, tombé sous les coups de la terreur. En 1798, il fut réélu au conseil des Cinq-Cents. Il vota, en 1799, la suppression des lois qui entravaient la liberté de la presse, et siégea, vers la fin de l'année, au corps législatif qu'on venait de réorganiser; il n'en fit plus partie en 1803. Eschasseriaux était conseiller de préfecture de son département en 1810. Maire de Saintes en 1814. Il fit partie de la chambre des députés de 1815 et de 1827.

ESCHASSERIAUX (CAMILLE), neveu de Joseph, né à Saintes en 1800, fut élu député de la Charente-Inférieure en 1831. Après avoir pris une part active aux travaux des sessions de 1831, 32 et 33, il mourut d'épuisement causé par le travail, le 2 juin 1834, à la suite d'un voyage en Allemagne, entrepris dans un but politique. Il siégeait à l'extrême gauche dans la chambre des communes, et s'y montra dans toutes les occasions fort opposé au clergé (1). Eschasseriaux a été entermé dans

le cimetière de Tenac (2), près de Saintes, où ses amis lui ont élevé, par souscription, un monument qui figure une colonne brisée.

ESPRINCHARD (JACQUES), S^r DU PLOMB, naquit à La Rochelle, d'une famille noble et distinguée, en l'année 1570.

Ce savant voyageur fit ses premières études avec beaucoup de succès à Orthez, en Béarn. Après les avoir achevées, il partit, en 1593, pour visiter l'Angleterre et la Hollande. Il s'attacha quelque temps aux cours de l'Université de Leyde, et il s'y fit remarquer par les thèses de jurisprudence qu'il soutint avec talent et dont il fit hommage à Scaliger. Il parcourut ensuite les différents états de l'Empire d'Allemagne. A Ausbourg, il se lia avec les savants Welser (3) et Hæschelius. Le P. Arcère estime que c'est Esprinchart qui fut recommandé à Rittersbusius, par ce passage d'une lettre de Bongars, datée de Francfort, le 3 avril 1597 : « *Adolentem hunc Rupellannum valde mihi ab amicis commendatum, ut humaniter, qui tuus mos est, excipias valde abs te peto.* »

Rentré en France, notre docte Rochelais, méritant le reproche adressé à plusieurs voyageurs qui ont visité les contrées lointaines, avant même de connaître leur propre pays, se mit à parcourir les diverses provinces françaises.

Le 24 mai 1598, il vint se reposer de ses longues pérégrinations, dans sa ville natale, où il mourut, le 28 août 1601.

2° La famille Eschasseriaux possède un domaine important dans cette commune.

3° La vaste érudition de Marc Welser est connue. C'est à lui que nous devons, dit-on, la conservation de la table ou carte de Peutinger.

1 Supplément à la Biog. de Michaud, article sur par Fourmure.

Au rapport du chancelier de L'Étoile, Esprinhard était un savant de mœurs douces et infiniment agréables. Sa science égalait son profond respect pour la divinité. Et c'est sur de telles qualités qu'étaient fondés l'attachement et la vénération que lui portait le célèbre chancelier, ainsi que l'atteste le témoignage suivant : « . . . Je reconnois avoir fait perte, en cet homme, d'une douce, docte et chrestienne compagnie, et lequel, sur toutes choses, craignoit et aimoit Dieu, qui est cause que je l'aimois et honorois beaucoup, et auquel j'avois délibéré de léguer mes curiosités.... Mais Dieu en a disposé autrement. » (1)

Esprinhard a laissé : *Histoire des Empereurs romains d'Occident, depuis Jules-César jusqu'à Rodolphe II, lequel domine à présent, recueillie de divers auteurs anciens et modernes*, 1600, Samuël Crispin, 2 vol. in-8°. — *Histoire des Empereurs Ottomans*, 1 vol. in-8°. — *Voyages en diverses contrées de l'Europe*, manusc. in-4° qui, en 1757, appartenait à la bibliothèque de M. de Villars, médecin à La Rochelle.

On trouve dans ces *Voyages* le récit d'un docte débat présidé par Francon, auquel Esprinhard assista, à Leipsick. Durant cinq heures, on soutint avec feu des thèses grecques sur l'immortalité de l'âme. C'étaient, dans le XVI^e siècle, des spectacles ordinaires, dit le P. Arcère (2), et aujourd'hui, ajoute-t-il, de telles dissertations seraient considérées comme un prodige, tant la langue d'Homère est négligée.

Dans un monastère proche de Wittemberg, notre voyageur lut une prédiction de Luther, que voici : ANNO 1600 — *Turci*

sunt futuri Domini Italiae et Germaniae, si ultimus dies mundi non obstiterit. Cette prophétie du moine apostat attend encore son accomplissement.

Esprinhard est de plus l'auteur de quelques *Lettres* adressées à Scaliger, dont il cultivait l'amitié; elles ont été insérées dans le recueil de celles reçues par ce savant philologue. Il fit des additions à la traduction française, donnée par Belleforêt, du livre d'Étienne Guazzo de Monferrat, intitulé : *De civili conversatione*; Genève, J. Stoër, in-16 de 436 p. Cette édition porte ce titre : *Nouvellement augmentée d'infinis, beaux et utiles enseignements adjoutés par Jacques Esprinhard*. Il concourut encore à la traduction française des *Méditations historiques* de Philippe Camerarius, de Nuremberg, donnée par Simon Goulart, de Senlis, 1604, 2 vol.

ESTUER (GUILLAUME d') était chevalier seigneur de Saint-Maigrin et sénéchal de Saintonge, alors qu'une commission du roi Louis XI lui fut adressée pour rétablir dans ses biens Jacques de Pons, que la colère du roi Charles VII avait précédemment dépouillé. Maichin (3) s'étonne que cette famille ait changé son nom en celui de Stuart, attendu que le nom d'Estuer jouissait d'une réputation ancienne et fort illustre.

EUDES, issu du sang royal des Francs, de Neustrie, fils de Bogges. Il fut le deuxième duc d'Aquitaine et comte de Saintonge, après que Dagobert eut, en 631, séparé cette dernière province de la couronne et l'eut réunie au duché d'Aquitaine. Il résidait à Saintes de temps à autre; le siège principal de son autorité était à Toulouse.

(1) *Journ. de Henri IV*, t. III.

(2) *Hist. de La Roch.*, t. II.

(3) *Hist. de Saint.*, etc., liv. I^{er}, p. 142.

Ce duc et comte, dont le pouvoir s'étendait de la Loire aux Pyrénées et de l'Océan au Rhône, occupe une place importante dans l'histoire. A cette époque, les Maures venaient de renverser, en Espagne, le trône des derniers princes Gots; le combat de la Guadalète les avait rendus maîtres de la péninsule. Mais, en 721, ils éprouvèrent un échec à Toulouse dont ils avaient entrepris le siège, et reculèrent devant la vaillante épée du prince Eudes. Cependant, en 725, les Maures étaient établis dans la plupart des places sises au pied des Pyrénées et s'étendaient, à l'Est, jusques vers les rives du Rhône. Quand ils voulurent s'avancer vers l'Austrasie, ils rencontrèrent une vigoureuse résistance, comme nous l'allons voir.

Dans une de ses fréquentes incursions, leur chef, Othman-Ben-Abou-Neza, dit Manuza, par d'autres historiens, avait fait prisonnière Lampégie, fille du duc des Aquitains. Épris des charmes de sa captive, le chef maure l'épousa et conclut, par suite de son union, une trêve avec les Aquitains. Confiant dans ce traité, Eudes commit l'énorme faute de se brouiller avec Charles Martel, duc d'Austrasie, en contrariant trop ouvertement ses plans de conquête; il fut battu, et deux fois le vainqueur ravagea l'Aquitaine par le fer et par le feu.

En 732, la paix, que le duc d'Aquitaine croyait avoir assise sur des bases durables avec les Maures, se rompit tout-à-coup. Abdel-Rahman-Ben-Abdallah ou Abdérame, venait d'être élevé par le khalife de Damas à la dignité d'écuyer d'Espagne; il prépara tout pour une lutte définitive avec les Gaules, qu'il se flattait de subjuguier. Bientôt il joignit à ses propres forces de grands renforts venus d'Afrique.

Dès que Othman-Abouneza sut les projets d'Abdel-Rahman, il lui écrivit afin de l'en détourner, et lui alléguait même la trêve conclue par lui avec le duc d'Aquitaine. Le général africain n'en persista que plus obstinément dans ses plans de campagne, et s'arma d'abord contre Othman lui-même, qu'il considéra comme un transfuge et qui périt dans le combat. Sa malheureuse épouse tomba entre les mains du vainqueur. Celui-ci, frappé de la beauté de Lampégie, l'envoya, comme un présent de grand prix, au khalife de Damas. Ainsi l'héritière des ducs d'Aquitaine, d'abord épouse d'un officier maure, passa ensuite dans les harems de l'Orient, où elle termina sa triste carrière. Enflé de ce succès, Abdel-Rahman franchit les Pyrénées avec une nuée de combattants, longea la Garonne, semant sur son passage la dévastation, l'incendie et le meurtre, traînant à sa suite les populations captives. Eudes voulut lui barrer le passage, mais il fut défait. Bordeaux tomba au pouvoir des hordes mauresques; ses églises furent dévastées, ses maisons pillées, ses habitants insultés et ensuite massacrés; déjà la nuée terrible des ennemis de Dieu envahissait le Poitou. Ici faisons une halte pour admirer la main de Dieu protégeant l'empire de Clovis.

Eudes fuyait déconcerté; oubliant ses inimitiés personnelles, au jour du péril, il appela Charles Martel à son secours. Le guerrier prit une prompt décision; sa cause était d'ailleurs trop intimement liée à celle des Aquitains, pour qu'il différât un instant. La jonction des deux armées gauloises eut lieu près de Tours, en 732 (1). Charles,

(1) En 730, au mois d'octobre, dit Maichin. *Hist. de Saint.*, 1^{er} liv., p. 111.

puissamment secondé par Eudes, tailla en pièces les Sarrasins, entre Tours et Poitiers, dans les vastes plaines qui s'étendent sur les rives de la Vienne. Les eaux du fleuve furent rougies par le sang africain. Cent mille barbares (1), suivant le rapport de plusieurs historiens, périrent dans cet immense carnage, et avec eux Abdérame, leur chef.

Eudes, débarrassé des Maures, eut encore des démêlés avec Charles Martel, qui lui avait si vaillamment prêté le secours de son épée. Il mourut au milieu des plus graves conjonctures, en 735 (2), et fut inhumé dans l'église de la communauté de Sainte-Marie, édifiée par lui et son épouse Waltrade, dans l'île de Ré (3), comme preuve de sa reconnaissance pour les habitants de cette île, qui l'avaient si bien secouru dans la guerre contre les Maures, à la journée de Saint-Martin-le-Bel — *Sanctus-Martinus-de-Bello* — près de Tours. Eudes jeta les fondements d'une ville qu'il mit sous la protection de Saint Martin, nom commémoratif et qui devait être un juste motif d'orgueil pour les braves insulaires. L'église de Sainte-Marie fut ruinée par les Normands au commencement du IX^e siècle. En 1730, alors que l'on creusait le sol, à Sainte-Marie,

pour y asseoir les fondements d'une substruction à cette ancienne église, on découvrit le tombeau et une partie des ossements du comte de Saintonge. Sa couronne de cuivre, ornée de brillants, reposait dans le cercueil; cette couronne fut aussitôt adressée au ministre de la guerre, à Paris.

On trouve, dans la *Statistique du département*, de M. Gautier, les vers suivants à l'honneur du comte de Saintonge et duc d'Aquitaine :

. C'est Eudes, dit l'histoire,
Qui du fils d'Héristal décida la victoire,
Etc'est aux fils de Rhé, en ces champs de l'honneur,
Qu'Eudes dut son succès et Martel son bonheur;
Eudes, chez ces héros, vint fonder son asile,
A Saint Martin vainqueur il consacra leur ville.

'EUGÉNIE (4), sœur de la sagesse, née Marie Hervy, à Saint-Nazaire, près Guérande (Loire-Inférieure), le 28 octobre 1754. Elle fit profession, en 1777, dans la maison de Saint-Laurent (Vendée). Après avoir été, en 1790, employée à la pharmacie de l'hôpital de la marine à Brest, où elle se fit remarquer par son intelligence et son affabilité, elle vint, le 4 février 1791, à La Rochelle, comme supérieure de l'hospice Auffrédy. Au moment de la révolution, bien que ses vertus simples et modestes, la grâce de son esprit et de ses manières, eussent édifié toute la ville et gagné tous les cœurs, elle fut néanmoins exilée, en 1795, dans les marais de Brouage. Ce fut un étonnant spectacle que de voir une faible femme aux prises avec le pouvoir exigeant d'elle un serment qu'elle ne pouvait faire, parce qu'il blessait sa cons-

(1) 370 mille, d'après Maichin, *hist.* citée, 1^{er} liv. — Certains écrivains ont prétendu que Charles dut le nom de Martel à cette journée où, disent-ils, il *martela* l'ennemi. D'autres affirment que ce nom de Martel était le même que celui de Martin, qui fut pris par le duc d'Austrasie à cause du lieu de sa victoire.

(2) V. *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 61. — Maichin cite l'an 732, *hist.* déjà mentionnée, 1^{er} liv.

(3) *Hist. de l'église Sant. et Aun.*, par M. l'abbé Briand, 1^{er} vol., p. 105.

Cette fondation est attestée par une charte de Charles-le-Chauve, de 855. « . . . *Monasterium de Rodi insula quod olim in honorem beatæ Mariæ edificavit Ludo, Aquitanie dux, cum uxore sua, bonæ memoriæ, vultrudæ valchisigi ducis, de nostrâ progenie filii et ubi prædictus Ludo sepultus est.* » *Hist. du Languedoc*, t. 1^{er}, p. 86.

(4) Ce nom a inspiré à M. l'abbé Courcelles l'idée d'un excellent ouvrage de morale, ayant le titre d'*Eugénie*, in-8°, Boutet, La Rochelle

science. Déplorant le rôle qui lui était dévolu, l'autorité locale avait tenté, avant le bannissement de la vénérable supérieure, de la soustraire, par une sorte de formalité de complaisance, à la peine que ses seules vertus lui avaient méritée. Mais la noble dame, opposant le langage vigoureux des martyrs aux mille et une raisons d'une philanthropie peu scrupuleuse, avait donné son dernier mot : « Messieurs, c'en est assez ; ma parole définitive, la voici : la guillotine est en permanence, qu'on m'y conduise ; pour un serment contraire à ma conscience, on ne l'obtiendra jamais. » Le désir de conserver un ange de paix et de charité, fit insister les commissaires : « L'arrestation de vos sœurs est décrétée, dirent-ils à la mère Eugénie ; quant à vous, soyez en assurance, nous vous conserverons à La Rochelle. » La liberté à cette condition n'avait aucun prix pour la sainte religieuse ; elle la repoussa en ces termes et en tombant à genoux devant les commissaires : « De grâce, messieurs ! ne me séparez point de mes compagnes ; qu'on les sauve avec moi, ou qu'on m'exile avec elles (1) ! » Après cette noble et fraternelle exclamation, la supérieure d'Auffrédy partait gaiement pour les prisons de Brouage, entourée des saintes filles que la religion lui avait données. Elle fut incarcérée pendant un an. On ne peut dire de quelle considération et de quels respects la mère Eugénie fut environnée dans ce triste séjour, non-seulement de la part de ses compagnes d'exil, mais encore des soldats français préposés à la garde des illustres captives (2). Une des tâches des

prisonnières consistait à couper et à enlever l'herbe qui croissait dans les rues de Brouage ; combien de fois les soldats s'empressèrent-ils d'accomplir un travail dont ils voulaient ainsi éviter la peine aux bonnes sœurs hospitalières, en retour des soins généreux qu'ils se ressouvenaient avoir jadis reçus d'elles. « Honneur à ces cœurs sensibles ! » dit le journal déjà cité, ou mieux, à la vertu qui peut ainsi les émouvoir. » Cette héroïne, calme au milieu des périls immenses de l'époque, est digne de toute notre vénération. Lorsque parurent des jours moins sombres, la sœur Eugénie revint à La Rochelle. Elle se hâta d'élever, en 1795, une maison d'éducation, chose rare à cette époque de ruines ; de jeunes personnes des premières maisons de La Rochelle y furent formées à la pratique des vertus et de la science. Elle fut aidée, dans ses efforts louables et si éminemment français, par les familles Ranson, Bonneau, Chapron, Tessier et autres, qui s'empressèrent de mettre quelques secours en argent et une foule d'objets à la disposition de l'institutrice chrétienne.

En 1802, la sœur Eugénie fut réintégrée dans sa charge de supérieure à l'hôpital militaire. En la présentant aux malades assemblés, le maire, M. Garnier, leur dit ce mot si simple, mais si rempli de l'éloquence du cœur, et qui valait mieux qu'un long discours : « Mes enfants, je vous ramène votre mère !... » Le premier acte de la supérieure fut de procurer un prêtre à un pauvre malade qui, bientôt après, quitta la terre muni des consolations religieuses. La sagesse de son administration, reconnue et vantée par les autorités civiles et militaires de La Rochelle, a été maintes

(1) *Vie de Grign. de Montfort*, in-12, ap. *hist. de l'égl. sant.*, t. III, p. 93.

(2) *Journal de La Rochelle*, 1837.

fois approuvée par les généraux inspecteurs. Le duc d'Abrantès, le prince Berthier, le général Rivault, lui payèrent successivement le tribut de leurs éloges. Au témoignage d'un intendant militaire, personne n'était plus avantageusement noté au ministère que la sœur Eugénie.

Elle était en effet d'une piété si douce, si angélique, sa parole était si suave, son abord si gracieux, son zèle si infatigable, son cœur si généreux, sa connaissance du monde et des affaires si étendue, son respect pour l'autorité était si grand, qu'elle s'attachait irrévocablement tous ceux qui l'abordaient.

Après 46 ans d'une vie méritoire, passée à La Rochelle, la sœur Eugénie mourut, en odeur de sainteté, le 19 décembre 1837. Monseigneur l'évêque voulut lui administrer lui-même les derniers sacrements, et il fut frappé de la noble sainteté des adieux et des exhortations que la supérieure d'Auffrédy adressa à ses filles éplorées en les bénissant du haut de son lit de douleur.

Les autorités militaires s'empressèrent d'assister aux obsèques de la bonne sœur dont l'éclat extérieur ne consistait qu'en une couronne de petites fleurs blanches déposée sur le cercueil d'Eugénie, emblème touchant de sa vertu si simple et si pure.

EUSTELLE (SAINTE). Cette jeune fille, que la tradition nous représente comme issue d'une famille patricienne de Rome, parut dans notre province, alors que son père fut installé dans le Capitole comme gouverneur ou pro-préteur de *Mediolanum* (Saintes). Elle ouït les prédications de Saint Eutrope, envoyé dans cette ville vers la fin du premier siècle, comme mission-

naire apostolique des Santons. Bientôt elle comprit que le culte du vrai Dieu, prêché par Eutrope, assurerait plus infailliblement son bonheur à venir, que celui des idoles du paganisme. Au second voyage de l'apôtre dans la cité gallo-romaine, Eustelle se déclara franchement, et avoua à son père qu'elle était chrétienne et n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Cette jeune personne venait en effet de consacrer à Dieu sa virginité. A une époque où la corruption des mœurs et l'infamie trônaient en reines partout l'univers, cette détermination dut paraître bien étrange ! Aussi indigna-t-elle, au dernier point, le gouverneur qui, après avoir tenté inutilement tous les moyens de faire revenir sa fille sur une résolution qu'il taxait de folie, la chassa indignement de son palais. Eustelle vint habiter une de ces modestes demeures que les nouveaux convertis s'étaient choisies autour de l'ermitage du saint évêque, et qui formaient les prémices du faubourg qui porte encore aujourd'hui le nom de l'apôtre des Santons. « Le lieu qu'habita la sainte faisait partie du terroir qui lui appartenait en propre ; c'est ce que la tradition nous apprend (1). » Non content de cette rude correction et de la mort violente de Saint Eutrope, sacrifié à son ressentiment, le gouverneur payen, désespérant avec raison de ramener sa fille aux pratiques de l'idolâtrie, l'abandonna aux mains des bourreaux qui déjà avaient fait périr le saint évêque. Claude Proust, religieux célestin, raconte (2) que la sainte fut cruellement tourmentée et mise à mort par l'ordre de son propre père.

(1) Not. partic. de M^{sr} l'évêque de La Rochelle.

(2) *Vies des Saints* ; Bordeaux, 1724, 2 vol. in-^{fo}.

« Il ne semble pas croyable néanmoins que
» le père d'Eustelle l'ait lui-même con-
» damnée à mort ; mais très-probablement
» il ne crut pas pouvoir résister à l'autorité
» des Druides (1), qui la demandèrent com-
» me victime, afin d'apaiser le courroux de
» dieux irrités. Ces sacrifices étaient alors
» très-fréquents, et la puissance politique
» n'eût pas osé résister à une autre puis-
» sance que la superstition faisait regarder
» comme sacrée et inviolable. » (2)

Bientôt la jeune Eustelle reçut, à l'âge de 19 ou 20 ans, la palme du martyre et la couronne éternelle de la virginité.

« Que d'idolâtres au sens droit, au cœur noble, aux vues judicieuses, dit un pieux auteur (3), ne prirent pas, en voyant tomber cette jeune héroïne sous la hache du licteur, la résolution d'embrasser le christianisme, religion sublime qui, en rendant intrépide par dévouement, rend si heureux par vertu. »

Sainte Eustelle avait, de son vivant, procuré les honneurs de la sépulture à Saint Eutrope, son père spirituel. Les chrétiens, à leur tour, s'acquittèrent de ce devoir en-

vers la jeune vierge. Elle avait demandé, en mourant, que son corps reposât auprès de celui du glorieux apôtre. Son vœu fut accompli. Les chrétiens firent ensuite davantage et déposèrent ses os dans le tombeau même du saint évêque.

Quelques-uns pensent que le martyre de Sainte Eustelle se consumma dans l'amphithéâtre, au lieu même où se voit la fontaine de la Sainte et où le peuple se rend encore, en grande vénération, dans le temps qui s'écoule du 30 avril, jour de la fête de Saint Eutrope, au 21 mai, jour dédié à la jeune martyre et réputé celui de son sacrifice. On trouve, dans le *Martyrologe de l'église de France*, la notice suivante sur Sainte Eustelle : « Cette hostie vivante, » embellie par le charme de la foi et de » l'innocence, après avoir foulé aux pieds » les promesses trompeuses du siècle, vic- » time de la fureur aveugle de son père, » supporta courageusement la mort. Ayant » ainsi conquis la palme victorieuse et im- » marcessible du martyre, Eustelle s'éleva » vers les célestes demeures où son triom- » phe sera éternel. » (4)

EUTROPE (SAINT). Les temps marqués pour la décadence de l'Empire romain étaient arrivés. A force de conquêtes, Rome avait énérvé sa puissance. Les richesses, le luxe des peuples vaincus avait porté une fatale atteinte à l'austérité de ses mœurs antiques ; mais du sein des ruines de cette puissance terrestre, allait surgir une autorité divine qui, depuis dix-neuf siècles grandit, et s'étend sans cesse sur l'univers, sans éprouver de changements notables dans sa forme et ses effets ci-

(1) M. Chaudruc de Crazannes — *Antiq. de Saintes*, p. 178, — place la résidence d'un collège de Druides à une lieue seulement de *Mediolanum*, vers le Nord-Est, à peu de distance de la rive gauche de la Charente. Ce lieu a, de nos jours, le nom de Dreux, du mot *Druis*. Le même auteur fait observer qu'au premier jour de l'an, coïncidant avec la fête du *Guy sacré*, annoncée par les eubages et les bardes au cri célèbre de : *Hoguilannec* ou *Aguilanné*, traduit en français par *Au Guy l'an neuf*, les enfants du peuple crient encore, en Saintonge : *Au Guy de l'An Neu*. Au V^e siècle, les Druides n'exerçaient plus les pratiques de leur culte que dans des lieux secrets où ils se cachaient avec soin. Mais à l'époque du triomphe de la croix, sous Constantin, ils disparurent complètement.

(2) Not. partic. de M^{re} l'évêque de La Rochelle.

(3) Notice sur Sainte Eustelle, ou mieux *Considérations* sur la conversion et la mort de cette jeune martyre, par M. l'abbé Briand, broch. in-12 de 96 p.; Saintes, Hus, 1837.

(4) *Martyre gall.*, p. 296, 21^e die maii.

vilisateurs et sociaux. Le christianisme venait à peine d'être fondé, Rome était alors gouvernée par l'empereur Trajan (1), prince qui sut allier aux vices les plus abjects et les plus dégradants, les qualités qui d'ordinaire font les bons rois (2). Le pape Saint Clément, premier du nom, avait en mains la direction des affaires spirituelles, quand se présenta à lui un nouvel ouvrier évangélique d'illustre extraction, c'était Eutrope, grec d'origine et dont le pays avait été naguère évangélisé par St Paul, le grand apôtre des nations. Lui aussi désirait faire partie de la milice sainte. Formé dans les écoles savantes de la Grèce, initié aux profondes études de philosophie que cette nation procurait d'ordinaire à l'élite de ses citoyens, notre jeune étranger, secondé d'ailleurs par la grâce divine, était accouru dans la ville des Césars. Accueilli avec bonté par le Père commun des fidèles, élevé bientôt à la dignité sacerdotale, il ne tarda point à être envoyé dans les Gaules.

Eutrope arriva à *Mediolanum* (3) vers la fin du I^{er} siècle (4). Un auteur ancien

(1) Maichin — *hist. de Saint.*, I^{er} liv., p. 108, — place cette mission évangélique de Saint Eutrope sous Domitien, l'an 95 de Notre Seigneur.

(2) On comprend difficilement que Montesquieu ait prodigué des éloges absolus à cet empereur. Si les chrétiens souffrirent moins, en général, sous son règne que sous celui d'autres souverains, par suite des modifications qu'il apporta à son édit de persécutions, sur les représentations de Plinie le jeune, — cause probable des éloges que plusieurs auteurs ont décernés à Trajan, — toutefois, il est juste de dire que ce prince laissa trop librement exercer dans l'empire toutes sortes d'exactions et de cruautés.

(3) M. Massieu dit que ce fut vers le milieu du IV^e siècle, sous l'empereur Julien, que le nom de *Mediolanum* fut remplacé par celui de *Santona*, dont nous avons fait Saintes. *Journ. de l'Inst. hist.*, t. IV, p. 52.

(4) Vers l'an 100, dit l'*Annuaire historique du département*, par M. Filbeau Saint-Hilaire,

rend compte, en ces termes, de l'hésitation d'esprit dans laquelle se trouva notre saint missionnaire à l'aspect de cette ville imposante : « Quand, dit-il, Eutrope arriva à » Saintes, et qu'il vit cette cité environ- » née de fortes murailles, flanquée de tours » majestueuses, délicieuse par son site, » immense dans son parcours, offrant avec » abondance toutes les jouissances de la » vie, riche par ses prairies et les vigno- » bles qui s'étendaient tout à l'entour de ses » murs, enveloppée de l'atmosphère la » plus salubre, l'homme de Dieu se de- » manda si le Seigneur daignerait déli- » vrer ce peuple du culte des idoles (5). »

L'attachement très-probable des Santons aux biens terrestres semblait au missionnaire, un obstacle invincible aux touches de la grâce. En effet, ses premières prédications eurent peu de succès. Quelques-uns d'entre le peuple, dix seulement, se convertirent et cédèrent à cette austère

1814, in-12, et d'après le *Martyrol. gall.* d'Andr. du Saussay. Cette date a été adoptée par M^{re} l'évêque du diocèse, dans son discours du 14 octobre 1843, ci-après rappelé, et il s'est étayé, à cet égard, d'une foule d'autorités imposantes. M. l'abbé Briand, dans sa *Notice hist. sur Saint Eutrope*, publiée à Saintes en 1843, adopte l'an 95 de notre ère. Nous nous arrêterons à cette dernière date, qui permet à Saint Eutrope de venir rendre compte au pape Saint Clément, mort en l'an 100, de sa mission d'Aquitaine. — V. *Hist. de l'égl.*, par Berault Bercastel, I^{er} vol., p. 143. — Il faut rendre à M. Briand cette justice, qu'il a déployé, en tout temps et dans ses divers écrits, un grand zèle en l'honneur du saint apôtre. Sans cesse, il a redoublé d'efforts pour faire briller aux yeux de tous la gloire céleste de notre premier évêque et l'antiquité vénérable de l'église épiscopale de Saintes.

Contrairement à la tradition et au récit de Saint Grégoire de Tours, plusieurs écrivains placent au III^e siècle, l'apostolat de Saint Eutrope. — V. *Les Bollandistes*. — *Clergé de France*, de Du Tems. — *Hist. de Saint.*, de M. Massieu. — *Offic. propria monast. Sanct. Joan. Ang.*, in-12. (V. aussi notre objection à l'art. *Ausone* (saint).)

(5) *Nic Belesfort, ex act. manusc.*

voix qui exigeait, de la part de J. C., le renoncement aux faux dieux. Mais la plus grande partie demeura obstinément attachée à ses idoles, dont les enseignements favorisaient d'ailleurs si bien ses passions. Plusieurs, parmi le bas peuple, s'armèrent de bâtons et chassèrent un jour le missionnaire de la ville. Il se retira alors dans un petit ermitage situé sur le sommet du coteau qui domine l'ampithéâtre, où il se construisit, de ses mains, une cabane en bois; l'apôtre y passait les nuits en prière, conjurant, par ses larmes et ses austérités, la miséricorde divine. Le jour, il exposait aux gentils, dans un style simple, mais inspiré, le mystère fécond de la rédemption des hommes, il les exhortait à embrasser la croix.

Mais à la fin, rebuté de voir ses efforts si peu fructueux, jugeant que chez d'autres peuples, moins bien favorisés de la nature, heureux par conséquent de trouver, dans un culte d'amour et de charité, un adoucissement à ses peines et à ses journalières privations, l'établissement du christianisme aurait plus de chances de réussite, Eutrope s'éloigna tristement du lieu qu'il avait d'abord choisi pour être le théâtre de ses travaux apostoliques. Il prit, par le pays des Allobroges, la route de Rome, et reparut devant le Saint Pontife romain qui s'efforça de relever son courage abattu. Il lui inculqua que ce n'était pas en présence des obstacles que les chrétiens devaient reculer, qu'il leur fallait plutôt alors s'avancer et grandir. Que si l'on devait attendre que les peuples égarés et corrompus vinssent au-devant de la croix et des sacrifices qu'elle imposait, elle ne parviendrait jamais à étendre son empire sur le monde

entier; il l'exhorta ensuite à se rendre de nouveau vers le peuple santon et à lui prêcher une seule foi, un seul baptême. « Ne vous rebutez jamais, lui dit-il, car vous pouvez tout en le nom de celui qui vous a envoyé et qui sera sans cesse avec vous. L'enseignement est votre devoir, laissez à Dieu le soin du succès. » (1)

Reconforté par cette voix du Saint-Père, élevé par lui à la dignité épiscopale, Eutrope s'éloigna bientôt de la capitale du monde et reprit le chemin des Gaules, en compagnie de Saint Denis (2), évêque de Paris, et d'autres ouvriers évangéliques. Notre patrie avait vu dès lors quelques disciples du Sauveur. Saint Paul, se rendant en Espagne, avait laissé son disciple Crescent à Vienne, en Dauphiné, et prêché lui-même à Narbonne. Saint Pierre avait envoyé Trophyme à Arles, et Saint Luc avait évangélisé une partie des Gaules. Ainsi, du temps même des apôtres, nos pères reçurent les bienfaits de l'évangile. C'est donc avec raison que la France se dit la fille aînée de l'église

Eutrope reparut dans la ville des Santons et recommença avec plus d'ardeur que jamais ses prédications et ses exercices de piété. Plusieurs de nos ancêtres se rendirent à la voix de leur évêque et furent baptisés, d'autant mieux que la vie du mis-

(1) Réminiscence du discours prononcé par M^{re} Villecourt, évêque de La Rochelle, dans l'église de Saint-Pierre de Saintes, le 14 octobre 1843, au sujet de la translation des reliques de Saint Eutrope, que nous eûmes le bonheur d'offrir et que nous désirerions voir reproduire comme un digne hommage rendu à l'apôtre des Santons.

(2) Maichin — *hist de la Saint.*, etc., 1^{re} liv., p. 108. — dit que déjà Saint Denis l'artopagite, Saint Rustique et Saint Eleuthère, avaient été envoyés dans les Gaules par Saint Pierre, afin d'y prêcher l'évangile.

sionnaire, où reluisait l'éclat de la sainteté, son extérieur humble et modeste, étaient comme une prédication continuelle. Eustelle, fille du gouverneur (1) de la cité, fit partie des nouveaux convertis.

Irrité des progrès du catholicisme et de l'introduction de ses maximes jusque dans sa propre famille, le gouverneur expulsa sa propre fille de son palais, et à la faveur des édits sanguinaires qui étaient alors en vigueur dans l'empire romain, il arma une troupe de séides, auxquels il distribua une somme de 150 pièces de monnaie (2), à condition qu'ils iraient massacrer Eutrope. A leur aspect, le saint pontife, qui faisait tranquillement oraison dans sa grotte, comprit qu'il allait bientôt rendre son âme à Dieu, et il lui fit dès lors l'oblation entière de sa vie. Les meurtriers accablèrent le saint d'une grêle de pierres et de coups de bâtons; ils déchirèrent impitoyablement son corps avec des fouets plombés, et achevèrent enfin son glorieux martyr, le 30 d'avril, en lui déchargeant un ou deux coups de hache sur la tête. (3)

Saint Eutrope avait exercé son ministère apostolique pendant 27 années (4). Ainsi, entré à Saintes vers l'an 95, il serait mort en l'an 122 (5), sous l'empereur Adrien. Vers

(1) Il avait le titre de *légat ou propréteur des Gaules*, Mass., *Hist. de Saint.* — Vincent de Beauvais lui donne le titre de roi, dans son *Speculum historiale*.

(2) *Solidos centum et quinquaginta impartivit eis*, *Boll. acta sanct.*, t. III.

(3) V *Vie et martyre de Saint Eutrope*, in-18, p. 76. (Anonyme).

(4) *Hist. de l'Égl. Sant.*, 1^{er} vol., p. 14.

(5) L'an 105, suivant le *Recueil des pièces relatives à la reconnaissance et à la translation des reliques de Saint Eutrope*, in-4^o, 1843, p. 105, deuxième partie, dont nous devons un exemplaire à l'obligeance de M^{re} l'évêque de La Rochelle. — L'an 108, d'après l'*Hist. d'Aquit.*, de M. de Verneilh-Puiraseau, 1^{er} vol., p. 45.

cette époque du règne de ce prince, il s'éleva en effet une violente persécution contre les chrétiens dont un grand nombre fut impitoyablement sacrifié, dans toutes les provinces de l'empire, à la fureur des payens. Sur les remontrances que les saints Quadrat et Aristide présentèrent, vers l'an 125, à Adrien, pour lors à Athènes, cet empereur ordonna la cessation des massacres. Mais dans le cours de cette persécution sanglante avait déjà disparu notre premier évêque, ainsi que bien d'autres victimes moins marquantes et ignorées de la Santonie.

Les chrétiens santons, à la tête desquels se distinguait Eustelle, procurèrent, pendant la nuit, la sépulture au glorieux martyr. Son corps fut inhumé au sein de la petite chrétienté naissante, quelques-uns disent sous l'habitation même d'Eustelle. La persécution ne permit pas alors de lui donner une sépulture plus éclatante, et elle enveloppa dans l'oubli les détails de la mort de notre premier évêque (6); toutefois son nom était demeuré cher et vénéré chez les tribus santones.

Au VI^e siècle, ce tombeau précieux fut découvert par Saint Pallais, qui en fit la translation dans le temple imposant qu'il venait d'élever à Saintes en l'honneur du martyr, et à la place même d'une ancienne église tombant en ruine. C'est alors que deux fervents abbés, ayant soulevé le couvercle de la capse où les ossements étaient enfermés, remarquèrent avec étonnement que les os du crâne étaient entamés par un coup de hache. La nuit suivante, le saint étant apparu à ces deux abbés, leur

(6) Saint Grég. Tur., *Glor. martyr.*

dit : « Sachez que c'est par cette blessure » que vous avez remarquée à ma tête, que » j'ai consommé mon martyre. » (1)

Au XI^e siècle — 1081 — Guillaume, duc d'Aquitaine, fit une fondation au profit des religieux de Cluny préposés à la garde du tombeau de Saint Eutrope. En 1096, ces religieux, ayant bâti la crypte que l'on admire encore de nos jours, y placèrent, le 14 octobre, le tombeau du saint. Depuis lors, jusqu'au XVI^e siècle, les peuples et les rois s'empressèrent, à l'envi, de venir vénérer le tombeau du martyr et d'y déposer les gages de leur amour ou de leur reconnaissance. Les mêmes religieux, toujours dépositaires du saint corps, redoutant, au XVI^e siècle, les injures des hérétiques, enveloppèrent les précieux ossements sous une épaisse couche de maçonnerie, et recouvrirent le tout d'un autel en style roman, — 1539. —

Bientôt l'hérésie passa sur nos contrées, promenant de toutes parts l'outrage et la destruction des choses saintes. De 1562 à 1568, une troupe de forcenés dévasta l'église de Saint-Eutrope, et brûla les reliquaires et autres objets religieux. L'opinion s'accrédita dès lors, que les reliques du saint évêque avaient été livrées aux flammes. Cependant le chef de Saint Eutrope, extrait du tombeau et placé dans un reliquaire, longtemps avant le XVI^e siècle (2), pour être de temps à autre exposé par les religieux à la vénération publique, avait été, comme par miracle, soustrait à la fureur

des hérétiques. Dans la crainte de nouveaux désastres, il fut, en 1571, transporté, après constatation authentique, en l'église de Sainte-Eulalie de Bordeaux, par le prieur François Noël, de Saint-Eutrope. La relique demeura, soit dans cette église, soit dans la basilique de Saint-André, jusqu'en 1602, gardée par le dit prieur et son successeur Potentien. Mais Pierre III de la Place la rapporta triomphalement à Saintes, après une absence de 31 ans, sous l'épiscopat de la Courbe de Brée.

En 1843, le 18 mai, un ouvrier employé aux travaux de restauration de la crypte (3), découvrit le tombeau de Saint Eutrope, instauré par les religieux de 1096; c'était le sarcophage même du VI^e siècle, peut-être, d'après M. l'abbé Briand, celui du II^e au III^e siècle, époque de la seconde sépulture de Saint Eutrope (4), avec son inscription laconique EVTROPIVS. Le 19, on procéda à l'enlèvement et à l'ouverture du tombeau, et en l'absence de l'évêque du diocèse, pour lors à Rome, on mit sous les scellés les restes présumés de Saint Eutrope. Deux années furent employées à constater, avec les précautions d'usage, l'identité des reliques. Puis, par décret du 6 septembre 1845, M^{re} Villecourt, évêque du diocèse, proclama la véracité du tombeau et des ossements du martyr (5). Enfin,

(3) Ces travaux ont été exécutés avec une rare intelligence, sous la direction spéciale de M. l'abbé Lacurie et avec l'autorisation de M^{re} l'évêque du diocèse.

(4) Note déjà citée, p. 8.

(1) Saint Grég. Tur., *Glor. martyr.*
(2) Il me paraît probable que le chef de Saint Eutrope fut séparé du corps par Saint Pallais lui-même pour être offert spécialement à la vénération des fidèles. Cette observation avait déjà été faite par M. l'abbé Pallu-Duparc. (Voyez le *Recueil*, p. 37.) — *Note de M^{re} l'évêque de La Rochelle.*

(5) *Pronuntiamus, declaramus et manere probatum affirmamus sepulchrum inventum in ecclesia inferiori Sancti Eutropii Xantonensis Die 19 Maii, anno 1843, esse reipsa tumulum primi episcopi et martyris Xantonie et ossa adulti quæ continebat, esse certissime ossa ejusdem Sancti Eutropii.* — *Recueil* déjà cité, deuxième partie, p. 73.

le 14 octobre de la même année, eut lieu la translation de ces reliques et leur dépôt dans l'endroit même où elles se voyaient du temps des religieux de Cluny. Ce fut, pour la ville de Saintes, une belle fête que cette translation solennelle : le ciel, devenu tout-à-coup magnifique, après une continuité de jours froids et pluvieux, sembla vouloir favoriser l'auguste cérémonie, présidée par l'archevêque de Bordeaux et à laquelle assistaient cinq évêques, y compris celui du diocèse.

Maintenant, qui ne comprendrait la vénération que les fidèles de la Saintonge doivent porter aux restes précieux de leur premier évêque; reliques saintes qui ont traversé dix-huit siècles et que la Providence a daigné conserver presque intactes, au travers de révolutions nombreuses, à l'amour et à la pitié de notre patrie!

Deux églises du diocèse ont été mises sous le patronage du saint évêque, à Saintes et aux Portes — Ile de Ré — (1). La chapelle de l'abbaye de Madion était jadis sous l'invocation du saint apôtre, et la solennité de la fête patronale y attirait chaque année une foule immense de fidèles (2). Une commune de l'arrondissement de Barbezieux, faisant partie de la Saintonge avant 1790, porte aussi le nom de Saint Eutrope.

(1) Il pourrait bien s'en trouver d'autres dans le diocèse, le catalogue des patrons des différentes églises, que nous avons naguère réclamé de l'évêché, se trouvant fort incomplet.

(2) Ce concours continue encore aujourd'hui, malgré la destruction de l'abbaye, et n'est plus qu'une réunion profane connue sous le nom de *frérie*. La commune de Lorignac, qui se trouve dans le même cas, possédait sans doute autrefois un autel dédié au saint évêque.

EUTROPE (SAINT), abbé, succéda, au V^e siècle, à Saint Martin dans la direction du monastère bâti par celui-ci près de la ville de Saintes (3). Sa fête se célèbre le 7 de décembre.

FAURE (JEAN), voy. **VERSOIS**.

FAURE-DOUVILLE (JOSEPH-LOUIS), né à Saintes, vers 1726, mourut âgé d'environ 80 ans. Il avait succédé à son père pour l'emploi de receveur des tailles en cette ville. (4)

Les vertus, de même que l'esprit et l'amabilité de M. Faure l'avaient fait remarquer à Saintes. Il était intimement lié avec M^{sr} de La Rochefoucauld, dernier évêque de cette ville, et il fut en relation d'amitié avec M. de Vergennes, ministre de Louis XVI, ainsi qu'avec plusieurs autres personnages marquants de l'époque.

Au moment de la révolution, M. Faure fut emprisonné dans la maison de la Charité, à Saintes. Rendu presque aussitôt à la liberté, il en profita pour venir au secours de plusieurs proscrits politiques. Les prêtres condamnés à la déportation, pour refus de serment à la constitution civile du clergé, ressentirent les effets de sa pieuse charité. Il en accueillit plusieurs dans sa maison, entr'autres MM. de Feletz et du

(3) L'opinion la mieux accréditée le place à Saint-Martin-de-Sarsey.

(4) M. Faure père, fermier général, habitait d'abord Paris, où il fut ruiné par le système de Law, en 1720; c'est peu de temps après qu'il vint à Saintes. D'une première union, il eut un fils qui mourut curé de Saint-Maur à Saintes, et une fille, mariée à M. de la Guarrigue, aïeul paternel de M^{me} de Blossac; et de sa seconde union, une fille, mariée à M. Delaage, et un fils dont nous retraçons la vie.

Pavillon. A l'époque où arrivèrent, à Saintes, les quelques confesseurs de la foi échappés, comme par miracle, aux indicibles tortures des vaisseaux de l'île d'Aix, M. Faure envoya une domestique de confiance les visiter à l'Abbaye, où ils avaient d'abord été placés. Cette personne, ayant à son cou une petite fille, — M^{lle} de la Guarrigue(1) — s'enquêrait avec sollicitude des plus urgents besoins de chaque ecclésiastique, afin d'y pourvoir aussitôt. L'un d'eux, calme et pensif, ne demandait rien. Et vous, monsieur, dit la pieuse fille, de quoi auriez-vous donc besoin ? — « Eh bien ! dit le pauvre prêtre, faites-moi porter, s'il est possible, une petite table de travail. » Cet ecclésiastique était M. de la Biche de Reigneftort, et cette petite table, dont M^{lle} de la Guarrigue fit l'offre et disposa avec une joie charmante, servit à recevoir la suite de ces Mémoires, tristes et consolants tout à la fois, où l'âme humaine apparaît, forte de son innocence et soutenue par la grâce de J. C., luttant avec la persécution dont elle finit par triompher. Dans ces pages que l'écrivain religieux commençait à tracer et à mettre en ordre, il groupe avec une touchante simplicité, sans haine, sans une parole de blâme ou d'amertume contre leurs bourreaux, les tortures physiques et morales qu'endurèrent 1,200 prêtres, à bord des vaisseaux-prisons le *Washington* et les *Deux Associés*. (2)

La correspondance de M. Faure était empreinte de ce charme de style révélant la bonne éducation et cette haute philoso-

phie chrétienne qui sait subordonner tous les événements de ce monde à la direction providentielle de Dieu.

Écrivant, au sujet de la mort de sa sœur, M^{me} Delaage, à sa nièce, M^{me} de la Guarrigue, de Saintes, le 20 janvier 1800, il lui disait : « . . . Que je me trouve heureux, chère nièce ! de n'être point philosophe, de cette atroce philosophie qui tue tout l'homme à la fois et pour toujours, et d'avoir au contraire cette espérance pleine d'immortalité qui soutenait le saint homme Job. Oui ! nous nous reverrons dans une région meilleure que celle que nous habitons, et nous ne croirons point avoir acheté trop cher le bonheur dont nous jouirons, l'eussions-nous payé de tout notre sang. Laissons donc couler, sans y prendre trop garde, toutes les peines qui sont devenues, depuis quelques années, notre pain quotidien. Elles mènent au ciel, et le terme doit nous faire prendre patience parmi les fatigues du voyage. Demain sera l'anniversaire d'un jour et d'un événement (3) qui nous interdit toute plainte sur nous-mêmes.... »

Écrivant encore à sa nièce du château de Rivaulde, près Salbris, le 5 février 1802, et regrettant l'énorme distance qui les séparait, M. Faure ajoutait : « . . . Nous sommes toujours assurés d'un terme de réunion, et l'éternité nous consolera amplement de ce qui aura manqué à notre bonheur de ce monde. J'ai cru qu'elle allait s'ouvrir pour moi, à la suite de la maladie que j'ai essuyée, et combien n'ai-je pas regretté alors d'avoir attaché quelque importance aux choses de la terre ? Il n'y a

(1) Maintenant madame de Blossac, petite-nièce de M. Faure.

(2) V. *Relation des souffrances endurées par les prêtres déportés en rade de l'île d'Aix, de 1794 à 1795*; Paris, 1801, in-8°. — Anonym. —

(3) La mort du vertueux Louis XVI.

pas jusqu'à la révolution qui ne m'ait paru un petit événement, sauf les moyens de salut qu'elle nous offrait à tous et dont malheureusement j'ai si mal profité pour ma part. Je lui ai pardonné ce qu'elle m'a fait souffrir, en considération du bien qu'elle aurait pu me faire.... »

En parlant de M^{me} d'Amblimont (1), à la conversion de laquelle il travailla sans relâche, dans sa correspondance, M. Faure ajoute : « Dieu n'a doué notre amie d'une âme aussi belle, que pour qu'elle l'aimât, et qu'à la faveur de cet amour, elle méritât le ciel.... » (2)

FERRET (PHILIPPE) était d'abord avocat au parlement; il se fit prêtre et devint sous-chantre de l'église cathédrale de La Rochelle. Il est l'auteur : 1^o d'une *Dissertation anonyme sur la légitimité des intérêts d'argent*, 1757, in-12. — 2^o D'un *Tableau de l'Écriture Sainte* (3). — 3^o D'un livre intitulé : *Tombeau de l'impiété, du libertinage et de l'hérésie, à l'aspect de l'existence de Dieu, de sa Providence, de la divinité de J. C. et de son église, démontrées dans ce petit ouvrage dédié au public*; La Rochelle, J. F. Lhomandie, impr.-lib., an XIII, 2^e édit. — 1805 —

C'est un opuscule de 56 p., divisé en sept articles ou chapitres qui traitent des principales preuves de la religion. A cette époque, tous les bons prêtres sentaient le besoin de réédifier le temple dévasté, et chacun y apportait sa pierre. Toutefois, l'ouvrage de M. l'abbé Ferret n'a rien de

très-remarquable, soit pour le fond, soit pour la forme. Une singularité de ce livre, c'est qu'il commence par un prologue élégiaque de douze vers, dont la composition est assez faible. Nous avons trouvé, dans la bibliothèque de M. l'abbé D...., et relié dans le même volume, un opuscule de 26 pages, intitulé : *Méthode pour s'exciter à la contrition de ses péchés*; La Rochelle, V^e Cappon, impr.-lib. (4) Ce sont de bonnes choses rendues dans un style assez faible.

FIEFMELIN, voy. **MAGE**.

FILLEAU-SAINT-HILAIRE, chevalier de la légion-d'honneur, né à La Rochelle vers 1787, entra fort jeune dans les bureaux de la préfecture de son département dont il était secrétaire-général en 1815. Il fut, la même année, nommé membre de l'académie de sa ville natale; peu après, il devint employé supérieur au ministère de la marine et des colonies. Il avait publié, d'après les conseils du baron Richard, alors préfet de ce département, l'*Annuaire historique et statistique du département de la Charente-Inférieure*, pour les années 1813 et 1814, in-12; La Rochelle, Mareschal, sans nom d'auteur. Ce travail, peu considérable si l'on veut, mais remarquable sous certains rapports, particulièrement en ce qui concerne le *précis historique* sur notre département, et les notices sur un certain nombre de communes, continuait l'œuvre commencée en l'an VII de la république (5), et préparait la voie à la *statistique* plus étendue et plus complète de M.

(1) Chaumont de Quitry, veuve du dernier seigneur de Saint-Fort sur Gironde.

(2) Nous devons la communication de ces lettres à l'obligeance de madame de Blossac.

(3) V. *France illustrée*, d'Hébrail et de Laporte, t. 1^{er}.

(4) Not. manusc. de M. l'abbé R....

(5) V. *Annuaire du département de la Charente-Inférieure*, de l'an VII à l'an XI, publié chaque année à Saintes, chez Dupouy, en un vol. in-12.

Gautier (1). On doit encore à M. Filleau des *Notices statistiques sur les colonies*, qu'il fit publier en 1837, 1838 et 1839, pendant qu'il était directeur du bureau des colonies au ministère de la marine. (2)

Filleau-Saint-Hilaire est mort à Paris vers 1847.

FLANC (JEAN), né à La Rochelle, vers le commencement du XVII^e siècle, a publié certaines poésies qui ont été recueillies sous le titre d'*Œuvres mêlées*. Ces œuvres comprennent des madrigaux, acrostiches, sonnets, placets au roi, des lettres adressées à M^{me} la comtesse de Soissons, à Colbert, Levayer, à M^{me} Pepin, de La Rochelle.

D'abord élevé dans les principes de la réforme, Flanc se convertit ensuite et devint ecclésiastique. (3)

FOIX (FRANÇOISE de). Cette supérieure de la communauté des bénédictines de Saintes, au commencement du XVII^e siècle, réforma la maison que les malheurs des temps avaient grandement bouleversée sous le rapport temporel et spirituel. Elle releva les ruines qui de toutes parts montraient que le couvent avait eu beaucoup à souffrir des guerres et des dissensions civiles.

Par sa vertu douce et éclairée, par les règles sages qu'elle dicta à ses religieuses,

et auxquelles elle se soumit la première, M^{me} de Foix fit refluer la régularité et la ferveur primitive dans l'ancienne abbaye du XI^e siècle.

« La piété de cette noble et sainte formatrice, loin d'être sombre et exigeante, dit l'auteur de *l'Histoire de l'Église Saintone* (4), loin de se montrer avec les grands airs d'une solennelle domination, était au contraire simple et modeste, communicative et gracieuse; elle charmait les cœurs qui, sans résistance et sans peine, sympathisaient avec ses vues, ses intentions et ses désirs. » Telle fut, sans doute, le secret des changements heureux que M^{me} de Foix opéra successivement dans son monastère. Il est vrai qu'elle fut puissamment aidée en cela par les conseils du P. Surin, qui traça, pour la communauté, des règles de conduite intérieure et de perfection monastique que son grand art de la direction des âmes rendait si précieuses et si infaillibles.

FONTAINE, dit DE CLERMONT (CHARLES), fut le premier qui, en qualité de pasteur de la réforme, prêcha, en 1557, à La Rochelle, les doctrines de Genève. Il gagna secrètement un petit nombre de personnes et passa ensuite à Saintes pour y continuer son œuvre de prosélytisme. En 1558, Pierre Richer, dit de l'Isle (5), arrivant d'Amérique, où il était allé pour étendre le calvinisme, aborda à La Rochelle et acheva l'ouvrage de Fontaine qu'il surpassait en éloquence.

(4) Deuxième volume, p. 254.

(5) Quelques-uns ont refusé à Richer le titre d'auteur d'un ouvrage, insignifiant du reste, intitulé : *Réfutation des folles rêveries et mensonges de Nicolas Durand*; Genève, in-8°, 1562.

(1) V. *Statistique du département de la Charente-Inférieure*; La Rochelle, Mareschal, 1839, in-4° de 438 p., première division, et 370, deuxième division. Un travail si considérable, où abondent des tableaux d'une remarquable perfection typographique, exigeait une seule pagination, ce qui eût rendu les recherches plus commodes.

(2) V. Beaussant, *Cod. marit.*, t. II, p. 508.

(3) Extr. d'un manusc. du temps de Louis XIV. tombé entre les mains de M. L. de La M^{re}.

***FONTENEAU (LÉONARD).** Ce savant bénédictin était né à Juilly, près Bourges, en 1706. Nous lui devons une mention particulière toute de reconnaissance; et bien que, par son origine, ce religieux soit étranger à notre province. Il passa ses premières années dans le monastère de Saint-Cyprien, de Poitiers, et vint, en 1741, dans celui de Saint-Jean-d'Angély. Bientôt il fut chargé, conjointement avec Dom Boudet, de recueillir des matériaux pour l'histoire générale de l'Aquitaine. Les deux religieux se mirent à l'œuvre; mais la mort ayant enlevé D. Boudet, en 1743, son confrère ne perdit point courage. Durant 27 années, Dom Fonteneau, tantôt parcourut nos contrées, y recueillant des traits d'histoire locale, tantôt feuilleta les bibliothèques poudreuses de nos monastères ou de nos vieux châteaux, et il en tira une masse prodigieuse de notes et d'histoires manuscrites. Trois volumes renferment environ 1,800 titres relatifs seulement à l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély; onze concernent les chartes des maisons nobles; les autres ont trait aux faits historiques de notre pays, du Poitou, etc. (Voir la table ci-après).

D. Fonteneau collationna et annota, avec beaucoup de soin et d'exactitude, ces nombreux matériaux qui devaient servir à l'histoire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, ou plutôt de toute l'Aquitaine, soumise aux comtes de Poitou. Bientôt, tombé en disgrâce, D. Fonteneau fut appelé à Paris. Ce fut alors qu'en abandonnant ses chers travaux littéraires, il s'écria douloureusement : « *Feci quod potui, faciant meliora potentes* » (1). Plus tard, il revint à

(1) Not. commun. par M. Doussin.

Saint-Jean-d'Angély, où il professa la seconde. En 1769, on lui fit passer ses papiers, et le laborieux bénédictin reprit ses grands travaux interrompus depuis plusieurs années.

A la demande de M^{me} de Duras, abbesse de N. D. de Saintes, ce religieux avait traduit, en français, tous les cartulaires et statuts de l'antique abbaye de Geoffroy Martel.

D. Fonteneau mourut à Saint-Jean-d'Angély, le 27 décembre 1780. Ses écrits furent alors transportés dans l'abbaye de Saint-Cyprien, de Poitiers. D. Mazet fut chargé de continuer les recherches. Ces manuscrits sont maintenant déposés dans la bibliothèque publique de cette ville (2), où tous ceux qui s'occupent de l'étude de notre province, doivent aller puiser d'utiles et consciencieux documents (3). Par l'entremise de M. Brillouin aîné, nous avons eu communication de quelques notes extraites de cette vaste collection

Voilà donc l'histoire de plusieurs d'entre ces moines tant défigurés et décriés dans les siècles d'aberration et d'ingratitude. Ils ont, dans l'intérêt de la société, mis leur vie entière au service des sciences et des lettres, et bien loin de leur en tenir compte, leur propres concitoyens leur ont souvent prodigué l'outrage.

Nous donnons ici la table sommaire des 87 volumes manuscrits composant aujourd'hui la collection de D. Fonteneau, mise

(2) Ils ont été cédés, en 1817, par D. Mazet, à la ville de Poitiers.

(3) Le P. Fonteneau avait eu la précaution de faire dresser, les 11 et 16 juin 1769, un procès-verbal authentique des matériaux par lui colligés. Cet acte démontre que, pour la majeure partie, l'immense travail du laborieux bénédictin a échappé, comme par miracle, au vandalisme révolutionnaire.

en ordre par les soins de MM. de Marconney et Doussin, et avec d'autant plus d'empressement que celle de M. Redet, publiée par la Société des Antiquaires de l'Ouest, n'embrasse que vingt-sept des premiers volumes reliés, et relatifs à des fondations ou redevances d'abbayes.

TOM. 1^{er} A 27. — Copies des chartes recueillies dans les archives des églises, monastères et châteaux du Poitou, de la Saintonge, de l'Aunis, etc. — Les châteaux et les églises sont mentionnés par ordre alphabétique, et les chartes qui les concernent sont classées par ordre chronologique.

TOM. 28. — Rec. de chartes, de mémoires et de notices généalog., relat. à la maison d'Auvergne.

TOM. 29 ET 30. — Extr. des manusc. de MM. Robert du Dorat, père et fils, successiv. lieut.-gén. de la Basse-Marche, pour servir à l'hist. de cette province.

TOM. 31. — Manusc. des mêmes, pour servir à l'hist. du Limousin.

TOM. 32. — 1^o Mém. pour l'hist. du Poitou, par Bourgeois, avocat au siège présid. de Poitiers.

2^o Hist. somm. d'Aquitaine, par P. Robert du Dorat.

TOM. 33. — 1^o Noms des maires de Poitiers, depuis 1213, et remarques des plus considérables et importantes affaires qui se sont passées pendant l'exercice de chacun desdits maires; extrait des registres de l'Hôtel-de-Ville de Poitiers.

2^o Autre liste des maires de la même ville, depuis 1242.

3^o Pandectes de M. Robert du Dorat, où l'on trouve l'origine de diverses dignités et offices.

TOM. 34. — 1^o État du domaine du roi en Poitou.

2^o Mém. sur la ville et duché de Châtellerault.

3^o Mém. pour serv. à l'hist. de la ville et des ducs de Châtellerault, par le P. Fleury, relig. minime, 1654.

4^o Descrip. de divers lieux de Saintonge, d'Aunis et de Poitou, par Masse, ingén. géog. du roi.

TOM. 35. — 1^o Listes des évêques de Poitiers, Luçon et Maillezais.

2^o Extrait des div. titres du chapitre de Saint-Hilaire, par Rapailon, chan. dudit chapitre.

3^o Mém. pour servir à l'hist. de l'église de Saint-Hilaire le grand, à Poitiers, par M. Rapailon.

4^o Mém. pour servir à l'hist. de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély et des comtes de Poitou.

TOM. 36. — 1^o Hist. de l'abbaye de Saint-Maixent, par *** , prieur de ladite abbaye.

2^o Hist. de l'abbaye de Saint-Maixent, par Chazal.

3^o Extrait des journ. manusc. de Michel Leriche, avocat au siège roy. de Saint-Maixent.

TOM. 37. — 1^o Regl. du consistoire de l'Église réformée de Niort, depuis 1629 à 1684.

2^o État de l'électin de Niort.

TOM. 38. — Extr. des archiv. du Poitou, XIII^e et XIV^e siècle.

TOM. 39. — Id. XV^e

TOM. 40 ET 41. — Id. XVI^e

TOM. 42 ET 43. — Id. XVII^e

TOM. 44. — Id. XVIII^e

TOM. 45. — Généalog. des div. seigneurs de la Marche et du Poitou. — Extr. des manusc. de M. Robert du Dorat.

TOM. 46. — 1° Manusc. recueillis par M. le comte de Sainte-Maure, sur diverses maisons nobles de la Saintonge et du Poitou.

2° Rôles de ban et arrière-ban des prov. de Poitou, Saintonge et Angoumois, 1467, 1491 et 1533.

TOM. 47. — Mémoires hist. et généalog. recueil. par M. le comte de Sainte-Maure, sur la maison de Loudun et ses branches.

TOM. 48. — Hist. généalog. et chronolog. de la première et deuxième maison de Sainte-Maure, par le comte de Sainte-Maure.

TOM. 49. — 1° Mém. du chev. de Saint-Georges.

2° Hist. généalog. et chronolog. des marquis de Néelle, en Vermandois, comtes de Joigny, branche aînée de la deuxième maison de Sainte-Maure.

3° Tableau généalog. et hist. de la maison de la Trimouille.

TOM. 50. — Catalog. des noms de personnes contenues dans la collection des chartes jusqu'au XII^e siècle.

TOM. 51. — 1° Vie d'Abailard.

2° Hist. des huit croisades, depuis 1095 jusqu'en 1269 (1).

3° Vie de Saint Léger.

4° Ibid., par Ursin.

5° Ibid., tirée du manusc. de l'église de Chartres.

6° Ibid. de Moissac.

7° Extr. de l'hist. des grands chem. de l'emp. rom., par Bergier.

TOM. 52 A 81. — Titres, not., dissert. et documents div., rangés par ordre alphabétique de matières.

TOM. 82 A 87. — Notices et tableaux généalog., sceaux et armoiries.

FORANT (Job) naquit dans l'île de Ré, vers le milieu du XVI^e siècle. C'était un marin déterminé, appartenant au parti de la réforme. Au mois d'octobre 1621, il conduisit, dans le Pertuis-Breton, vis-à-vis de Chef-de-Baye, un navire de 200 tonneaux, portant seulement quatre canons, qu'il réunit à la flotte rochelaise commandée par Guiton, et où Jacques Forant fils avait le grade de contre-amiral.

Le samedi 16 avril (2) 1622, au combat de Riez, sur la côte de la Vendée, le duc de Soubise ayant lâché pied devant l'armée royale, dont la fière contenance lui fit perdre son aplomb ordinaire, ses gens, au nombre de 4,000, déposèrent leurs armes aux pieds de Louis XIII. Ceux qui prirent la fuite furent massacrés par les paysans. Le lendemain du combat, le duc de la Rochefoucault fit 4,200 prisonniers qui s'étaient retirés au château de la Chaume.

La flotte rochelaise rangeait la côte pour recueillir les débris de l'armée protestante. Le duc, visant à faire des dommages aux bâtiments des révoltés, contraignit plusieurs prisonniers de crier au secours, afin d'appeler, par ce stratagème, les chefs de leur propre flotte et de les faire venir à

(1) Nous pensons que ce travail de D. Fonteneau avait été mis à contribution par M^{lle} Gordon, lorsqu'elle dressa le tableau des huit croisades, pour la maison d'éducation des dames Ursulines de Pons; elle s'est renfermée dans un

cadre absolument semblable à celui tracé par le savant bénédictin.

(2) V. *Mém. de Bassompierre*, t. II, p. 266. — Le 6 d'avril, suivant l'*Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, t. II, p. 177.

portée du feu des mousquetaires échelonnés et cachés le long du rivage ; mais Job Forant aperçut le piège , et pour écarter le danger qui menaçait la flotte , il gravit à la hâte sur un point élevé. Là , d'une voix tonnante , et à laquelle l'amour de son parti donnait plus d'éclat encore , Job s'écria : *trahison ! trahison !*.... Puis , animé d'un héroïque désespoir , il se précipita vers les siens du haut du rocher. Quelques matelots , qui déjà avaient pris terre , le relevèrent tout meurtri de sa chute et le transportèrent à bord des vaisseaux. Peu de jours après , Forant mourut dans l'île de Ré , sa patrie , laissant à son parti le souvenir d'un généreux dévouement digne d'une meilleure cause. (1)

— Le portrait de ce personnage se trouve dans la famille de Bonsonge.

FORANT (JACQUES) , fils du précédent , né dans l'île de Ré , vers 1588. Capitaine de vaisseau , puis lieutenant-général de la marine , amiral de la république de Venise , parut , en qualité de contre-amiral , dans la flotte rochelais de dix-neuf voiles que Guiton opposa , le 1^{er} octobre 1621 , à l'escadre royale envoyée dans le Pertuis-Breton , sous le commandement du chevalier de Malte Razilli. (2)

Par suite de ses actions d'éclat , pendant les années 1624 et 1625 , le roi d'Angleterre l'appela à son service ; il y resta dix années. Il livra de rudes combats à la flotte espagnole et lui fit plusieurs prises en qualité de commandant d'escadre. En 1635 , alors que sa renommée avait pénétré dans

les *Provinces Unies* , le prince d'Orange l'attacha à son service. En 1637 , il fut nommé contre-amiral de la flotte hollandaise. Ayant , un jour , fait rencontre d'une escadre espagnole portant de l'or et des troupees en Flandre , il l'assaillit et la canonna jusques devant Calais , et se signala dans une lutte à outrance de 24 heures ; il aborda l'*Amiral de Naples* , dont il se rendit maître à la suite d'une vigoureuse résistance. Forant empêcha la flotte d'arriver à sa destination , et la contraignit de relâcher dans un port d'Angleterre. Le prince d'Orange pressa le contre-amiral d'attaquer les vaisseaux espagnols , réduits à un état de blocus. A la tête de brûlots , Forant obligea l'ennemi à sortir de sa retraite et à accepter le combat. Il brûla dix à douze vaisseaux de la flotte espagnole , et particulièrement l'*Amiral d'Espagne* ; le reste de l'escadre fut mis en déroute. Le brave capitaine emmena en Hollande le galion le *Saint-Joseph* , qu'il avait capturé. En récompense de sa valeur , le prince d'Orange le gratifia d'une chaîne et d'une médaille en or , où étaient retracées les principales circonstances de cette action. Le roi de France , appréciant le mérite de cet intrépide marin , le rappela dans sa patrie , où il servit dix-huit années.

En 1645 , dirigeant une flottille , sous les ordres de l'amiral Tromp , il empêcha les Espagnols de toucher aux côtes de Flandre et de porter du secours à Gravelines , assiégée par les Français que commandait le duc d'Orléans. Forant prit terre à la tête de ses matelots : il s'empara hardiment des redoutes placées entre le fort Philippe et le bord de la mer ; après la prise de Gravelines , l'armée étant devant le fort de

(1) V. *Hist. du Poitou* , par Thibaudeau , 1840 , t. III.

(2) V. *Hist. de La Roch.* , du P. Arcère , II^e vol. , p. 173.

Mardik, trois frégates vinrent donner des secours à la place. Forant fut chargé de s'y opposer; il attaqua les frégates, en prit une et expulsa les autres. Par suite, le fort Mardik tomba au pouvoir des Français. En 1646, il se distingua encore au siège de Dunkerque.

Forant mourut en 1649.

Deux couleuvrines ou pièces de siège en cuivre, fondues en 1648, aux armes de Jacques Forant, et qui ont appartenu à cet intrépide marin, sont aujourd'hui entre les mains de MM. Henri et Jules de Bonsonge, ses petits-neveux.

FORANT (JOB), fils du précédent, né à la Tremblade, vers 1630, chevalier, chef d'escadre en 1686, fut marié, le 24 avril 1687, à demoiselle Marguerite Richier. Il ne dégénéra pas de la valeur de ses ancêtres. Chargé de croiser sur les côtes de France, il prit trois vaisseaux munis d'approvisionnements, qu'il conduisit à Dunkerque. En 1652, presque au début de Forant dans la carrière maritime, le duc de Vendôme, général des armées du roi, lui ordonna d'attaquer, conjointement avec le capitaine de Saint-Romain, la contrescarpe de Bourg. Forant repoussa l'ennemi, mais fut blessé à la jambe d'un coup de mousquet. Il se signala devant Barcelonne, en 1654, alors que le duc de Vendôme mit les Espagnols en fuite (1); Forant eut la cuisse entamée d'un éclat de canon. En 1658, il reçut l'ordre de visiter, avec le chevalier de Fontenay-Hotmann, les détroits de Magellan et de Le Maire. Près de l'embouchure de Rio de la Plata, il livra

(1) V. *Hist. de la Marine française*, par M. de Lapeyrouse-Bonfils, 1^{er} vol., p. 83.

combat à quatre vaisseaux espagnols. Le chevalier Hotmann fut tué dans l'action. Forant combattit avec le plus grand courage, et s'empara d'un vaisseau qu'il conduisit au Havre-de-Grâce. Il fit, sur la *Renommée*, plusieurs voyages au Mexique. Ayant reçu le commandement du vaisseau le *Brézé*, il fut chargé par le roi de transporter à Cayenne les troupes que commandait M. de Crussy, lieutenant-général. Revenu à La Rochelle, Forant reçut ordre de porter de nouvelles troupes en Portugal. Au retour de cette campagne, il fut attaqué par cinq vaisseaux turcs qu'il combattit vaillamment et mit en fuite. Pendant les années 1666 et 1667, le gouvernement le chargea d'aller faire construire six grands vaisseaux en Hollande (2). Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup d'intelligence et de succès. Comme il passait dans les eaux du Danemarck, avec la Roche de Saint-André, emmenant deux bâtiments du roi, il rencontra six frégates anglaises à qui il donna la chasse. Parmi les bâtiments français était la *Sophie*, que montait Forant, et qui désarma à Tonnay-Charente en 1667, à la conclusion de la paix avec l'Angleterre. Le 8 avril 1668, Forant obtint de Louis XIV de nouvelles lettres de noblesse.

Ses trois frères, Jean, Jacques et Étienne Forant, capitaines de vaisseau, moururent en combattant pour la gloire du roi et de l'État.

(2) La France était encore alors tributaire des puissances maritimes du Nord pour ses vaisseaux. Le cardinal de Richelieu s'était bien efforcé de l'affranchir de ce tribut, mais il était réservé au grand Colbert d'y parvenir. C'est dans ce but que Rochefort fut créé. Aujourd'hui, après les immenses services rendus à la marine de l'État, ce port se voit disputer injustement ses titres à la gloire et à la reconnaissance nationale.

Mademoiselle Forant , leur sœur , qui habitait la Tremblade et qui , la dernière de la famille , était demeurée attachée à la réforme , se convertit en 1687 et obtint du roi , le 15 juillet de la même année , une pension de 200 livres.

FORESTIER (ANNE). C'est surtout aux religieux bienfaiteurs de l'humanité que notre plume se voue avec un attrait tout particulier ; il ne tiendra point à elle que leur nom ne soit vénéré et béni de siècle en siècle. A la suite du terrible hiver de 1709 , la misère se fit cruellement sentir dans notre province. Les fièvres malignes , prenant un caractère épidémique , vinrent y joindre leur désastreuse influence. Une vertueuse personne de La Rochelle , M^{lle} Forestier , qui déjà s'était appliquée au soulagement des personnes de son sexe atteintes de maladie , en admit plusieurs dans sa propre maison. En 1710 , le curé , M. de Bonrecueil , et l'évêque de La Rochelle , M^{sr} de Champflour , secondèrent ce zèle charitable. Ainsi naquit l'hôpital de Saint-Étienne , dont l'administration demeura , de longues années , aux mains d'un conseil de dames établi par M^{lle} Forestier elle-même. Cette maison procurait de plus le bienfait de l'instruction à quelques jeunes personnes de famille dépourvues de fortune. Les lettres patentes d'autorisation de cet établissement sont datées du 10 juin 1723.

La généreuse fondatrice et première supérieure de l'hôpital Saint-Étienne y est morte le 28 mars 1740 , à l'âge de 67 ans. Elle a été inhumée dans la chapelle de Saint-Jean , à Lafond.

FORTET (DOMINIQUE). En 1770 , ce curé de Saint-Martin de Pons fit des re-

cherches dans le cartulaire de l'hôpital neuf de la ville , dressé en 1292 (1). Il nous a laissé , à l'aide de ces vieux titres , une description intéressante de l'ancienne église de Saint-Martin , et surtout de son frontispice , reproduite dans l'*Histoire de l'église Santone* , publiée , en 1843 , par M. l'abbé Briand.

L'église si remarquable de Saint-Martin fut détruite par les calvinistes en 1582.

FOUCAUD (de) , voy. **RAMNULFE**.

FOUILLOUX (CHARLES DE MEAUX , chevalier seigneur du) , capitaine enseigne des gardes du corps de la reine-mère , Anne d'Autriche , naquit en Saintonge , vers 1629 , du mariage de Charles de Meaux , chevalier seigneur de Rudefontaine , et de Madeleine de Lezignac , dame du Fouilloux , en Arvert. Il appartenait à l'antique maison de Meaux , en Brie. Sa sœur était la marquise d'Alluye de Sourdis. Enfant , la protection du cardinal Mazarin le poussa auprès du jeune roi Louis XIV dont il devint le favori et dont il partagea les jeux et les fêtes. Élegant , distingué par sa tournure et son esprit , il figura dans les premiers ballets dansés par le roi. Brave , il se comporta vaillamment au mémorable combat du faubourg Saint-Antoine , où il fut tué auprès de Mancini et du marquis de Saint-Maigrin , à l'attaque d'une barricade , le 2 juillet 1652 , peut-être d'un coup de canon commandé de la Bastille par M^{lle} de Montpensier. L'année précédente , il dansait au Palais-Cardinal , sous le costume d'un valet de fête , dans le ballet de *Cassandre* , et il

(1) Cet hôpital , maintenant abandonné , fut fondé en 1191. (V. art. *Geoffroi de Pons* .)

disait , grâce à Benserade , le poète à la mode :

J'ai l'esprit gaillard et follet ,
Ma raison va comme ma danse ,
Et pour madame la cadence
Je suis son très-humble valet.

Lorsque la mort vint frapper Charles du Fouilloux , il avait environ 23 ans , et depuis deux ans à peine , il avait épousé , au château de Chassagne , en Arvert , M^{lle} Marguerite-Michel de Chassagne , fille du seigneur dudit lieu , de la Branche de Dico-riche et de la Morinerie. (1)

FOUILLoux (**JACQUES**) naquit à La Rochelle en 1670 (2) , et fut élevé au collège des jésuites de cette ville. Il se rendit ensuite à Paris pour y continuer ses études , et parvint au grade de licencié en Sorbonne. Dans l'intérêt du jansénisme , Fouilloux , qui avait été appelé au diaconat , donna son concours à différents ouvrages de polémique philosophico-religieuse qui sont oubliés aujourd'hui et qui , selon un écrivain célèbre , méritent bien de l'être.

En 1703 , cet auteur , inquiet au sujet de ses livres théologiques , tous anonymes pourtant , se retira dans quelque retraite profonde d'où , en 1705 , il s'enfuit en Hollande. Ensuite il revint en France , et mourut à Paris , en 1736. Il fut inhumé , en sa qualité de diacre , dans l'église Saint-Jacques-du-haut-pas.

Nous allons noter les principaux ouvrages de Fouilloux : *Considérations sur la censure de M. l'évêque d'Apt* , etc. , in-12. — *Dé-*

(1) V. Notes de M. L. de la M.... , extraites des Mémoires de M^{lle} de Motteville , — de M^{lle} de Montpensier , — œuvres de Benserade , archiv. de Meaux et de Bremond d'Ars , etc.

(2) 1671 , d'après M. Deloyant.

fense des théologiens , et en particulier des disciples de Saint Augustin , contre l'ordonnance de M^{sr} l'évêque de Chartres , 1706 , in-12. — *Constitutions de notre S. P. le Pape Clément XI , avec observations* , in-12. — *Justification du silence respectueux* , etc. , 1707 , 3 vol. in-12. — *Renversement de la doctrine de Saint Augustin*. (3).

Fouilloux a puissamment concouru à la rédaction des ouvrages ci-après : *De l'action de Dieu sur les créatures* , 6 vol. in-12. — *Quatre gémissements sur Port-Royal* , in-12. — *Histoire du cas de conscience* , etc. , 8 vol. in-12.

FOUILLoux (de) , voy. **SOURDIS**.

FOULQUE-NÉRA , dit LE PALMIER. Ce comte de Saintonge habitait le capitole de Saintes , lorsqu'en 1017 cette ville fut dévorée par un terrible incendie , ce qui donne à penser qu'alors la majeure partie des édifices de Saintes était en bois ; dans ces temps reculés , ce mode de construction était même appliqué aux monuments religieux. Foulque attira un jour Herbert , comte du Maine , dans sa résidence , et le fit massacrer , au mépris des lois de l'humanité et du droit des gens.

FOURNAULT (**FRANÇOIS-EMMANUEL**) , bénédictin de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély , né vers 1728 , concourut puissamment aux progrès de la botanique dans notre province. En 1770 , il fit insérer , dans le quatrième volume du *Dictionnaire raisonné universel des plantes* , de Buchoz (4) , p. 254 , une liste portant le

(3) Not. manusc. du même.

(4) 4 vol. in-8°.

titre de : *Plantes observées sur la route de Souillac à Saint-Jean-d'Angély*. A la page 238 du même volume, on trouve une nomenclature des plantes d'Auvergne, dressée par le même. A la page 249, *une liste des plantes des environs de Souillac, en Quercy, et de Beaulieu, en Bas-Limousin*. Dom Fournault a également procuré quelques indications à Delamarck, qui les a utilisées dans sa *Flore Française* (1) et dans la partie botanique de l'*Encyclopédie*. « D. Fournault, botaniste très-exercé de l'école de Tournefort, allait de couvent en couvent, herborisant partout où il se trouvait; c'est ainsi qu'il parcourut presque toute la France (2). » Les catalogues déjà mentionnés énoncent un certain nombre de plantes découvertes par l'infatigable religieux, en Picardie, en Champagne et dans quelques autres provinces du nord de la France. Des citations de Lamarck, dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, prouvent que D. Fournault, nommé quelquefois, par erreur, Fourmeault, avait également visité les régions bordées par la Méditerranée. La révolution le réduisit à la plus complète misère, et lui fit perdre en même temps ses collections de plantes et ses notes scientifiques. Quelques naturalistes de Paris intercédèrent pour lui près du gouvernement. Alors M. Brémontier, inspecteur des ponts et chaussées à Bordeaux, s'aidant des utiles travaux de l'abbé Desbief, membre de l'académie de la même ville, qui venait d'enseigner l'art de fixer les dunes, avait obtenu qu'on fit des plantations de pin maritime dans les sables de la Teste. D. Four-

nault fut chargé de les diriger. C'était une rude tâche pour un vieillard de 80 ans, et il n'était pas difficile de prévoir qu'il mourrait prochainement dans les dunes. En se rendant à son poste, il passa par Agen, et comme, malgré le poids des ans, il se délectait encore dans l'étude de la botanique, il fut rendre visite à M. de Saint-Amans, déjà connu par son *Voyage aux Pyrénées*. Le vieux bénédictin mourut dans les sables de la Teste, peu après qu'il y eut été installé. (3)

FOURNIER (N...). Ce malheureux ingénieur, né à La Rochelle, vers le milieu du XVII^e siècle, mit les ressources de son talent au profit de l'étranger, contre sa propre patrie. En 1693, l'Angleterre, pour se venger des pertes que les nombreux corsaires de Saint-Malo faisaient éprouver à son commerce, dirigea contre cette ville une terrible machine (4). Si l'effet eût répondu à l'attente de l'ennemi, la ville de Saint-Malo eût été bouleversée de fond en comble; mais la machine infernale, due à l'invention de Fournier, dirigée par lui et quelques marins anglais, vint échouer contre un rocher et s'enflamma prématurément. Cent cinquante ennemis trouvè-

(1) 3 vol. in-8°, 1778.

(2) V. *Catal. des plantes qui croissent dans le depart. du Lot*, par M. le docteur Pucl.

(3) D'après une note insérée dans le *Supplément aux herborisations sur la montagne noire*, par M. Doumenjou, p. 34 et 35, Albi, 1851. D. Fournault se serait trouvé à Castres au plus fort de la révolution. Comme il se disposait à quitter la France, en compagnie de MM. de Vesian, d'Albi, il aurait été arrêté et massacré avec eux dans cette ville. D. Fournault, grand et robuste, aurait eu le courage, dit la note, d'arracher de son sein le fer qui venait de le percer et de s'en faire une arme défensive contre son barbare agresseur.

Nous n'avons pu éclaircir laquelle de ces deux versions était la vraie.

(4) V. le dessin de cette machine dans le *Musée des familles*, oct. 1844.

rent la mort dans cette entreprise téméraire, et le traître Fournier périt misérablement avec eux. Du côté des Français, pas un homme ne fut atteint. La commotion fut terrible dans la ville de Saint-Malo ; de vieilles murailles et quelques toitures s'affaissèrent comme au milieu d'une secousse de tremblement de terre. Heureusement on en fut quitte pour ce mince donnnage et pour la peur.

FOURNIER (PIERRE-VICTOR). Cet ecclésiastique, né à Rochefort, le 23 juin 1809, fit ses premières études au petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély. Il fut appelé, vers 1839, à la cure de Saint-Martin de Pons. En 1841, il contribua puissamment à l'établissement de la *colonie agricole* de Saint-Antoine (1), au canton de Saint-Genis, dirigée par des frères de Saint François-Régis, et de telle sorte qu'il peut à

(1) Quelques-uns de nos lecteurs seront peut-être bien aises d'apprendre qu'au hameau de Saint-Antoine, il existait autrefois une maison d'*hospitaliers* qui remontait au XII^e siècle et dont on voyait, il y a peu d'années, quelques vestiges de chapelle. Ces hospitaliers, connus sous le nom de frères *Antonins*, étaient spécialement chargés de soigner les personnes atteintes d'un mal pestilentiel dit *feu sacré*, et qui, dans le XI^e siècle, faisait d'affreux ravages dans la plupart de nos provinces. Ils portaient, représentées sur leur habit et comme marque distinctive de leur mission charitable, les béquilles dont les estropiés s'aident pour marcher. Cette société, fondée vers 1096, par quelques gentilshommes charitables et sous l'invocation de Saint Antoine, patriarche d'Orient, possédait dès cette époque, à Vienne, en Dauphiné, les reliques du saint, qu'on voyait encore, en 1647, à la Motte-Saint-Didier, relevant de Montmajour-les-Arles, chef-lieu de l'ordre des Antonins, (*Vie de M. Otter*, II^e vol., p. 37). Elle ne fut autorisée qu'en 1297, par le pape Boniface VIII, et alors qu'elle possédait déjà de nombreux établissements chez la plupart des nations catholiques. Le manuscrit de M. de Saint-Légier — 1538, p. 46, — mentionne, dans un partage de 1400, la croix et la terre des hospitaliers, limitrophes du bien d'Orignac.

bon droit en être considéré comme le fondateur. Les dépenses énormes que nécessitèrent l'achat du local et les premiers frais d'établissement, les épines dont l'entreprise se trouva hérissée, dès son origine, suscitèrent bien des ennuis et des peines à l'abbé Fournier, dont le but était éminemment religieux et social : procurer, en effet, à de jeunes orphelins pauvres, du travail et de l'instruction, et un moyen d'existence honorable au milieu de 120 hectares de landes qu'ils étaient appelés à défricher et à mettre en rapport, tel était le charitable projet de cet ecclésiastique. Il succombait sous le poids du fardeau, lorsque quelques personnes recommandables, et à leur tête M^{re} l'évêque de La Rochelle, vinrent à son aide (2). Dès qu'il le put, l'abbé Fournier, dont la santé s'était fortement altérée, prit sa retraite. Alors une grande infortune, auprès de laquelle la sienne devait lui sembler supportable, réclama ses consolations. Il vola près du dernier des Colbert dont le fils unique venait d'être cruellement ravi, par un accident, à des parents infortunés. Il était aumônier de la maison du *Bon Pasteur*, à Angers, lorsque, le 29 janvier 1848, la mort vint frapper, à 39 ans, l'abbé Fournier, modèle éclatant de piété et de vertu, et que l'adversité, sans doute pour épurer cette âme d'élite, s'acharna longtemps à poursuivre et à tourmenter.

FRADIN (JEAN-BAPTISTE-ALEXIS), capitaine de vaisseau, né à Rochefort, le 11 juillet 1769, entra comme volontaire dans la marine, en 1784. Dans plusieurs com-

(2) Madame Duchâtel, mère de l'ancien ministre de l'intérieur, et qui a eu le titre honorifique de *fondatrice* de la maison, fut de ce nombre.

bats, sous la république et l'empire, il se fit remarquer par son sang-froid et ses talents militaires. Envoyé en mission à la Martinique, en 1785, il fit, contre les nègres révoltés, la campagne de Saint-Domingue, de 1791 à 1792. Le 8 avril 1793, il était nommé enseigne de vaisseau; il servait, cette même année, à bord de la *Révolution*, un des vaisseaux de l'escadre de l'amiral Morard de Galles. Lieutenant le 7 pluviôse an II, à bord du vaisseau les *Droits de l'homme*, il prit part au combat de ce bâtiment avec le vaisseau anglais l'*Alexander*. Nommé capitaine de frégate le premier germinal an IV, il eut alors le commandement de la frégate la *Tamise*, avec laquelle il livra trois combats, captura un vaisseau anglais et détruisit un grand nombre de bâtiments de commerce. En l'an VIII, il commandait la frégate l'*Embuscade* pendant l'expédition de Saint-Domingue. Sa conduite lui valut, le 13 ventôse an XI, le brevet de capitaine de vaisseau, et les 15 pluviôse et 25 prairial an XII, ceux de membre et d'officier de la légion-d'honneur; le 18 août 1814, il était nommé chevalier de Saint-Louis, et le 8 avril 1815, commandant supérieur de la marine à Bordeaux. Il fut ensuite adjudant près le préfet maritime de Brest. Il est mort à Saint-Maurice, près La Rochelle, le 14 mai 1834.

FRÉCULPHE ou **FRÉDULPHE** (SAINT). Au XII^e siècle, une église de la ville de Saintes était dédiée à ce saint confesseur, qui avait eu la Saintonge pour patrie (1) et qui avait occupé, au IX^e siècle,

le siège épiscopal de Saintes (2). Le vertueux prélat avait paru avec distinction aux conciles de Soissons et de Pistres, vers 862 et 864. (3)

L'église célèbre sa fête le 5 du mois d'août. (4)

FRION (SAINT), confesseur de l'église santone, au V^e siècle. En 1615, on voyait encore, dans les dépendances de l'hôpital de Saintes, les restes d'une chapelle très-anciennement édifiée en l'honneur de Saint Frion. Cet édifice, bâti sur le sommet du coteau qui jadis portait la citadelle, présentait de loin aux populations, un emblème de paix et de concorde à la place de l'ancien monument témoin des triomphes et des revers sanglants des peuplades guerrières de la Santonie.

Le bourg de Saint-Froult, au canton de Saint-Agnant, doit son nom à celui passablement défiguré du saint de notre province.

FROGER (MICHEL-JOSEPH de), chevalier, seigneur de L'Eguille et de la Rigaudière, naquit à Marennes, en 1702. Son père, lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, fut tué au service. (5)

Michel-Joseph de Froger entra dans la marine à l'âge de 20 ans, et débuta dans la carrière en allant aux Indes; il prit une part active à toutes les campagnes et parvint par son mérite au grade de capitaine

(2) En 864, d'après M. l'abbé Briand, *Not. sur Saint Eutrope*, p. 25. Ce qui ne s'accorderait pas toutefois avec la date du concile de Soissons.

(3) Du Tems, *Clergé de France*, t. II.

(4) *Vie des Saints*, de Claude Proust, 2 vol. in-8^o, Bordeaux, 1724.

(5) Cette famille de Froger, nouvellement établie en Saintonge, était originaire de la Normandie, où elle s'était, depuis plusieurs siècles, distinguée par ses services. (V. le *Dictionnaire* de la Chesnaye des Bois, t. VI, p. 689.)

(1) *Hist. de l'egl. Sant.*, II^e vol., p. 88.

de vaisseau. En 1749, le chevalier de L'Eguille, commandant la frégate la *Fidèle*, soutint une lutte très-vive contre un corsaire anglais bien supérieur en forces et qui l'avait attaqué. C'était depuis la signature de la paix. M. de L'Eguille non-seulement résista avec vigueur, mais encore finit par prendre l'offensive sur son adversaire affaibli par le premier engagement. Il réussit à s'en rendre maître et conduisit ensuite cette importante capture à l'amiral qu'il rencontra en mer.

En 1755, le roi Louis XV appela M. de Froger à la cour pour lui donner des instructions particulières. Ce brave marin commanda successivement les vaisseaux le *Foudroyant* et l'*Entreprenant*, commandement qu'il conserva jusqu'en l'année 1757, époque à laquelle on lui confia une escadre destinée pour les Indes. En 1763, L'Eguille fut nommé commandant de la marine à Rochefort et lieutenant-général des armées navales. Chevalier de Saint-Louis dès l'année 1746, M. de Froger fut commandeur du même ordre le 15 août 1768.

Cet officier général, aussi distingué par son courage que par ses talents, avait fait la guerre pendant près de 40 ans et parcouru cette longue carrière militaire au milieu de périls sans nombre, comme l'attestaient les blessures multipliées qu'il reçut.

Il est mort à Angoulême, le 5 septembre 1772. (1)

FROGER DE L'ÉGUILLE (Louis de), désigné d'abord sous le nom de chevalier de L'Eguille et ensuite sous le titre

(1) *États de services déposés aux archives du ministère de la marine.*

de comte de Froger, fils du précédent et de Marie-Thérèse de Gaudion, naquit à Rochefort, le 15 août 1750. Il entra dans la marine à l'âge de 14 ans, servit longtemps en Amérique, sous les ordres du marquis de Vaudreuil, en qualité de major de l'armée navale, et se distingua dans cette mémorable guerre. Chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau en 1786, M. de Froger eut successivement le commandement de plusieurs vaisseaux, fut désigné pour remplir les fonctions de major-général d'une escadre à Rochefort, et enfin commandant de la même escadre, en 1789. Il émigra et prit part à l'expédition de Quibéron, où il fut fusillé après avoir combattu courageusement pour la cause royale — 25 juillet 1795. — On le cite comme une des plus héroïques victimes de ces temps de proscription politique. Il a laissé plusieurs enfants de son mariage avec M^{lle} de Chavagnac, veuve d'un autre marin célèbre, le brave chevalier de la Clochette. (2)

Michel-Henri de Froger, aîné, suivit la même carrière que son frère et devint également capitaine de vaisseau. Il prit une part active aux longues luttes maritimes de la fin du dernier siècle (3), et périt comme son frère à Quibéron.

GAIFRE, GAIFER ou WAI-FER, duc d'Aquitaine (4), fils et successeur de Hunold ou Kunon, dans le comté

(2) *États de services déposés au ministère de la marine.*

(3) *Id.* *id.*

(4) C'est, dit M. Lesson, le *Gadifer* de nos vieux romans, *Lett. histor. sur la Saint.*, p. 158.

de Saintonge. Il était d'une grandeur et d'une force de corps prodigieuse. Il suivit le même plan d'opposition de son père et reçut chez lui Grifon, frère de Pepin, qui s'était révolté contre son roi. Par suite de ces menées, la Saintonge eut à soutenir, vers le milieu du VIII^e siècle, une guerre désastreuse avec le roi Pepin. Ce prince saccageait et incendiait les villes qui tombaient en son pouvoir. Par une tactique bien déplorable, Gaïfre, de son côté, démolissait ses propres forteresses pour ôter à l'ennemi le moyen de s'en servir dans l'attaque. En ces temps malheureux, notre contrée n'offrait que l'aspect des ruines et de la désolation.

Dans une nouvelle campagne engagée contre les troupes du roi, Gaïfre fut tué en combattant, ou, selon d'autres, assassiné par les siens, qui aspiraient après la cessation d'une guerre funeste et impie (1). « Sa mort, dit un biographe moderne, assura le calme des provinces méridionales de la France et l'extension du royaume jusqu'aux Pyrénées. » C'est ainsi que, par une série d'événements providentiels, se préparait le puissant empire de Charlemagne.

GALLISSONNIÈRE (ROLAND BARRIN, chevalier, marquis de la), d'abord capitaine de vaisseau, chevalier de Malte, puis lieutenant-général des armées navales de S. M., et chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, était né en 1646.

Il se trouva, comme chevalier de Malte (2),

au siège de Candie de 1669, alors que Louis XIV, à la demande du pape, envoya des secours à ce boulevard de l'Europe menacé par la puissance ottomane. La noblesse française fut représentée à ce siège mémorable par une foule de gentilshommes qui y déployèrent un brillant courage. Heureux de servir à cette glorieuse époque où commandaient les Jean Bart, les Tourville, les Duquesne et les Duguay-Trouin, la Gallissonnière fit partie de l'expédition de la Manche de 1673. Relevé de ses vœux de religion, ce capitaine épousa, à Rochefort, Catherine Begon, fille du célèbre intendant. En 1690, il montait le *Maure*, de 58 canons, et était à l'avant-garde de l'armée navale de soixante-dix voiles, mise inutilement, par Louis XIV, au service de Jacques II. Dans le combat de Bevesiers qui suivit, et où Tourville triompha de la flotte anglo-hollandaise, la Gallissonnière eut sa part de gloire (3). Commandant le *Saint-Esprit*, il assista, en 1692, au fameux combat de la Hogue, où l'intrépide Tourville, faisant céder sa propre conviction et celle de ses officiers généraux devant un ordre formel du roi, osa lutter, avec 44 vaisseaux, contre les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande, montant ensemble à 99 vaisseaux, et où cependant le succès de la marine française ne fut point douteux le premier jour, mais qui se termina le lendemain par un grave échec et par la perte de treize vaisseaux. En 1702 la Gallissonnière défendit vaillamment,

salem, qui avait appartenu au marquis de la Gallissonnière et qu'il avait donné, le 8 avril 1681, à un père capucin de Rochefort, avec une suscription de sa propre main.

(3) V. *Hist. de la marine franç.*, par M. de Lapeyrouse Bontils, t. I^{er}, p. 303.

(1) D. Devienne — *Hist. de Bordeaux*, première partie, p. 48, affirme que Pepin le fit assassiner.

(2) On voit encore, à la bibliothèque publique de Rochefort, un exemplaire de l'*Histoire des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*.

contre les Anglais, avec deux vaisseaux, et monté sur l'*Espérance*, une estacade élevée sur la côte de Galice, à la fâcheuse affaire de Vigo. Accablé par le nombre des ennemis, il brûla son vaisseau et fut conduit prisonnier en Angleterre, où il prit une part active aux négociations qui amenèrent la paix d'Utrecht. Il mourut à Poitiers, le 7 mars 1736, et fut inhumé dans l'église Saint-Paul. Le musée de cette ville possède une plaque en marbre noir, haute de 33 centimètres, large de 66, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

Cy devant gist
haut et puissant seigneur Messire
Rolland Barin, chevalier marquis de la
Gallissonnière, chevalier de l'ordre
militaire de Saint-Louis, lieutenant
général des armées navales du roi ;
Lequel après avoir servi sa majesté
pendant cinquante sept ans, se retira
en cette ville, en l'année MDCCXX, et
Y est décédé le 7 mars MDCCXXXVI
Âgé de près de 91 ans.
Requiescat in pace !

GALLISSONNIÈRE (ROLAND-MICHEL BARRIN de la), fils du précédent et de Catherine Begon (1), naquit à Rochefort, le 10 (2) novembre 1693. Il commença ses études dans sa ville natale et fut les achever à Paris, au collège de Beauvais, sous la direction du célèbre Rollin,

(1) Le P. Théodore — *Hist. de Roch.*, p. 89 — dit que, de son temps, « Rochefort était encore embaumé de l'odeur des vertus de cette noble dame qui, à une solide piété, joignait un génie supérieur. »

(2) V. *Hist. de Roch.*, de MM. Viaud et Fleury, II^e vol., et notes manusc. de M. L. Faye, insérées dans les *Tablettes de Rochefort*, — 30 septembre 1836 — qui prouvent que tous les biographes se sont trompés en prenant le jour du baptême du célèbre marin pour celui de sa naissance.

qui entrevit de suite le brillant avenir de son jeune disciple (3). La Gallissonnière débuta dans la carrière maritime, en 1710, et fut nommé garde de la marine. On raconte que son extérieur n'avait rien d'avantageux, ce qui fit dire aux sauvages d'Amérique, lors du débarquement de la Gallissonnière en Canada : « Il faut qu'il ait une bien belle âme puisque avec un si vilain corps, le grand chef notre maître l'a envoyé pour nous commander. » Il fut élevé, en 1738, au grade de capitaine de vaisseau. En 1744, il commandait la *Gloire* et faisait partie de l'escadre de vingt voiles chargées, sous les ordres du comte de Roquefeuil, d'explorer les parages de l'Angleterre et de surveiller la flotte de l'amiral Noris.

Nommé ensuite gouverneur du Canada, il crut ne devoir accepter que provisoirement cet emploi élevé, désireux qu'il était, et comme il le dit alors, de servir le roi en guerrier et non pas en qualité d'administrateur. Cependant le marquis de la Jonquière, appelé au gouvernement du Canada, se rendant à son poste en 1747, fut vaincu et fait prisonnier par les Anglais, en vue du Cap Finistère. La Gallissonnière, qui était alors lieutenant-général, dut momentanément suppléer le chef d'escadre enlevé à sa patrie. Il obtint la promesse

(3) Un petit volume, déposé à la bibliothèque publique de Rochefort, — *Épîtres de Saint Paul à Tite et à Timothée*, en grec, prouve qu'à l'âge de dix ans, la Gallissonnière obtint un premier prix de grec. On y lit : « *In collegio Dom. Bellovaco, in solemni præmiorum distributione, ingenuus ac optimæ spei adolescens Rollandus-Michael De La Gallissonnière, in sextâ scholâ auditor, primum linguæ græcæ præmium pure ac merito consecutus est Die Sabbati decimo octavo anno Dom. 1703, in cujus rei fidem libenter subscripsimus.* » Signé Rollin.

(Notes de M. L. Faye.)

d'être bientôt remplacé dans son gouvernement où il sut se faire aimer par ses administrés de toutes les classes. A un excellent cœur, la Gallissonnière joignait une austérité de mœurs remarquable. En 1749, rappelé en France selon ses désirs, il fut nommé chef d'escadre, et parut au ministre de la marine propre à diriger les opérations navales de la Méditerranée. Toutefois, sa santé était profondément altérée, et ce fut contre l'avis des médecins que la Gallissonnière prit le commandement de l'escadre qui devait porter des troupes aux îles Baléares. L'honneur du nom français, l'amour de la patrie avaient un pouvoir sans bornes sur l'âme du digne marin, aussi ne prit-il dans cette circonstance, conseil que de sa bravoure et non de la prudence et de la circonspection vulgaires. Après avoir dirigé le débarquement à la Ciudella, près Mahon, des quinze mille hommes commandés par le maréchal de Richelieu, le nouveau chef d'escadre apprit, le 16 mai 1756, que les Anglais approchaient. Il ordonna sans retard le branle-bas du combat et se porta à l'entrée de Mahon, pour en défendre le passage. Le 20 mai eut lieu le célèbre combat naval qui amena la défaite et la fin tragique de l'amiral Byng. La flotte anglaise, forte de dix-huit vaisseaux, vint se mesurer avec les dix-sept voiles de l'intépide la Gallissonnière, qui avait arboré son pavillon sur le *Tonnant*, de 80 canons (1). L'action s'engagea chaudement et eut une durée de trois heures et demie à quatre heures. La flotte anglaise avait tout l'avantage du

vent, et Byng, qui montait le *Ramillies*, de 50 canons, en profita pour porter de terribles coups à l'arrière-garde de l'escadre française. Mais il la trouva si serrée et protégée par un feu si bien nourri, qu'il ne put l'entamer. Par une manœuvre en ligne oblique, Byng, en défilant, chargea bientôt l'avant-garde de l'amiral français et tenta de l'écraser sous le feu roulant de ses bordées. Cependant un des vaisseaux anglais essuyait de majeures avaries, et les manœuvres de West et de Byng développaient tellement la colonne anglaise, qu'elle se trouvait comme rompue; dès lors l'effroi gagna les troupes ennemies et mit le désordre dans leurs rangs. La Gallissonnière en sut tirer parti et, forçant de voiles, il courut, suivi de ses vaisseaux, au plus épais de l'avant-garde anglaise. Sûr de la victoire, mais fidèle à ses instructions qui lui interdisaient toute affaire décisive, dans le but de ne point compromettre le sort de l'expédition, l'amiral français longea, à portée de pistolet, la tête de la colonne ennemie et vint se former en bataille par un brusque virement de vent-arrière. Le *Buckingham*, monté par West, reçut tout le feu de la ligne française et fut complètement désarmé. La Gallissonnière, s'il l'eût voulu, pouvait à cette heure anéantir la flotte ennemie. Il laissa Byng s'enfuir et gagner en désordre les eaux de Gibraltar. Le dommage éprouvé par nos vaisseaux fut peu considérable, et reçut une prompte réparation durant la nuit. A la nouvelle de cette défaite humiliante, l'Angleterre poussa un cri d'indignation et fit condamner à mort, par un conseil de guerre, l'infortuné Byng que plusieurs demandes en

(1) Un autre de nos compatriotes, M. Froger de L'Eguille, était capitaine de pavillon à bord du *Tonnant*.

grâce ne purent sauver. Sans doute, Byng avait opéré une fausse manœuvre dont son adversaire habile avait su profiter pour obtenir la victoire. Voilà le premier coup porté à l'orgueil britannique; le second eut lieu, d'après un écrivain de l'époque, alors que l'amiral anglais reconnut devant ses juges la supériorité de la France à égal nombre de combattants. Une condamnation inique ne pouvait rien réparer; seulement elle assouvissait quelques basses et inintelligentes passions. Au point de vue politique, cet acte, indigne d'une nation civilisée, était un moyen infailible pour étouffer dans son germe le dévouement à la patrie, qu'il faut bien se garder de taxer toujours en raison du succès.

De son côté, la Gallissonnière, qui venait de faire provision de gloire, mais aussi de compromettre gravement le peu de santé qui lui restait, trouva une patrie peu reconnaissante. L'honneur de cette campagne, qu'absorbait la prise de Mahon, demeura presque tout entier au maréchal de Richelieu; il se décora du titre de vainqueur de cette place forte. Sur la fin de 1756, l'intrépide marin se mit en route pour Fontainebleau, afin d'obtenir une audience du roi et de lui expliquer les motifs et les résultats de sa conduite. La maladie contraignit le héros de s'arrêter à Nemours, où il mourut, le 26 octobre. Cette nouvelle affligea véritablement Louis XV qui, à cette occasion, prononça ces paroles mémorables : « Je l'attendais pour lui donner moi-même le bâton de maréchal de France, en récompense d'une campagne si glorieuse pour ma couronne et si utile à ma cause. »

La Gallissonnière était membre associé

libre de l'académie des sciences, et possédait des connaissances variées et fort étendues, surtout en hydrographie. Il eut, sous sa direction, le dépôt des cartes et plans de la marine à Rochefort. On lui doit un Mémoire inséré dans les recueils de l'académie, et intitulé : *Observations sur une espèce de granit qu'on trouve près de Montaignu et qui est susceptible d'un beau poli*. La Gallissonnière concourut à la formation des mémoires dus aux commissaires de Louis XV et de S. M. Britannique sur les possessions et droits respectifs des deux couronnes en Amérique, 1755, 4 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. La rédaction de ces mémoires fut confiée à l'abbé de Laville, mais la plupart des documents avaient été fournis par notre célèbre marin qui avait travaillé, conjointement avec Silhouette, à fixer les limites entre le Canada et les colonies françaises (1). Il a de plus laissé : *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces*, etc., 1753, in-12, avec la collaboration de Duhamel et de Dumonceau.

GANES (2). Ce commandant de la citadelle de Tonnay-Boutonne, au VIII^e siècle, usa d'une perfidie atroce à l'égard de Charlemagne, lors de la fameuse affaire de Roncevaux, où périt le brave Rolland. Il paraît que la félonie fut héréditaire dans cette malheureuse famille. (V. Ganelon et Isèle.) Ganes persuada au prince de diviser en trois parties son armée, pour passer plus commodément dans les défilés des Py-

(1) V. *Fr. lit.*, par Hébrail et de Laporte, t. II.

(2) Dans ses *Lettres historiques sur la Saintonge et l'Aunis*, M. Lesson indique — p. 182 — quatorze ou quinze manières d'écrire ce nom, toutes employées par les auteurs.

rénées, et profitant de la faiblesse que cette division avait causée à l'armée du roi, il en tailla en pièces l'arrière-garde, aidé des Basques de Loup II, avec lequel il était d'intelligence. (1)

Charlemagne étant parvenu à faire arrêter Ganes dans une forêt près de Saint-Jean-d'Angles, qui depuis porta le nom du traître, le fit conduire à Aix-la-Chapelle, où il fut impitoyablement écartelé. Depuis lors, ce nom fut voué à l'exécration de tout le peuple. Les historiens, les poètes, les romanciers surtout, le marquèrent à l'envi du sceau de la réprobation, et tellement que le nom de Ganes ou Ganelon devint, à partir de ce moment, une épithète offensante qu'on appliquait aux félons et aux gens sans honneur. Ces vers de Girars, de Vienne (2), relatifs à l'action de Ganes, sont dignes d'intérêt :

« De cel lignage ou tant eust de boisdie (artifice)
Fu Ganellos qui, par sa tricherie,
En grand dolor mist France la chérie
Quant en Espagne fit la grand'félonie... »

Dans le roman des *Quatre fils d'Aymon*, Ganelon est tué par Richard.

GANES ou **GANELON** (le chevalier), fils du précédent, habitait, au VIII^e siècle, avec sa sœur Isèle et leurs parents Ganes et Herfoalde, la puissante citadelle de Vétone — *Vulltonia* (3) — sur la Boutonne. Ganelon et Isèle tentèrent d'introduire dans le château les Maures qui, sous

la conduite d'Abdérame, inondaient le pays et s'acheminaient vers la Touraine, où Charles Martel allait bientôt les tailler en pièces. On dit que Ganelon songeait à embrasser l'islamisme et à mettre au service des Maures la forteresse de Vétone, dont son vieux père devait être dépossédé. Le perfide avait su faire servir à la réalisation de ses affreux projets de félonie contre son Dieu et son père, l'amour de sa jeune sœur pour un chevalier arabe de la suite d'Abdérame, nommé Ismaëli, et qu'elle avait connu à Bordeaux. Par une nuit obscure, le seigneur de Vétone faisait sa ronde ordinaire le long des fossés de la place, qu'environnaient de forts partis d'Arabes, lorsqu'il entendit un certain bruit vers la poterne de l'ouest. Il y courut, et jugeant, non sans raison, que la porte s'ouvrait par trahison, il fit jouer activement son épée, dont il frappa sa propre fille Isèle et le chevalier maure Ismaëli, introduit dans la place.

Cette légende a été insérée dans le troisième volume des *Fastes historiques de la Saintonge*. M. Lesson la termine ainsi :
« Depuis lors, à minuit, Isèle, vêtue de
» blanc, apparaît sur les ruines de la po-
» terne ; elle s'élève comme une légère va-
» peur, en plaçant un doigt sur sa bouche,
» et semble errer comme une ombre, chas-
» sée du ciel, sur le théâtre de sa trahi-
» son. » En 1847, par une délicieuse jour-
née de printemps, nous nous rendions de
Rochefort à Saintes sur le bateau à vapeur.
Comme nous côtoyions les belles prairies
qui s'étendent entre Saint-Savinien et Saintes,
une jeune fille lisait attentivement la
triste légende. A la fin du récit, elle laissa
tomber le livre sur ses genoux et fit en-

(1) On dit, en faveur de Ganes, qu'il avait à venger Waifer, son chef et son ami, empoisonné par les émissaires de Pepin le bref. Cette circonstance ne saurait le justifier ; car l'odieux de donner un conseil à quelqu'un pour le perdre plus sûrement ne peut jamais être excusé.

(2) Poème intitulé : *Huon le roi*.

(3) Tonny-Boutonne.

tendre ces mots que nous recueillîmes avec plaisir : « Quel terrible châtement ! Isèle était pourtant moins coupable que Ganelon.... »

GARGOT (NICOLAS). Ce marin célèbre naquit à La Rochelle en 1619 ; il prouva, par son propre exemple , qu'il existe des hommes qui peuvent difficilement rencontrer le bonheur ici-bas. Avec de l'héroïsme et un noble désintéressement , Gargot brilla dans maintes rencontres et n'en parcourut pas moins une longue série d'infortunes. En 1636 , Gargot fit , en qualité de volontaire , partie de l'armée navale française qui battit la flotte espagnole , composée de quarante-sept galères. L'année suivante , il concourut à l'attaque des îles Sainte-Marguerite ; il passa ensuite dans l'Amérique septentrionale , en qualité de commissaire près l'Acadie ou nouvelle Écosse , sur les confins du Canada. En 1641 , il revint en France et eut le commandement d'une frégate de 20 canons , et croisa sur les côtes de Bretagne. Au siège de la Mothe , en 1645 , étant commissaire d'artillerie , il eut une jambe emportée par un boulet de canon ; ce terrible échec ne rebuta point l'intrépide marin. En 1647 , il obtint le commandement d'un vaisseau faisant partie de la flotte qui , sous les ordres du duc de Richelieu , battit les Espagnols à Castellamare. Après cette affaire , Gargot obtint de la reine le titre de *capitaine entretenu dans la marine royale*. L'ardeur peu commune du brave Rochelais l'emporta vers de nouveaux hasards. En 1649 , il arma en course conjointement avec le comte du Daugnon , et fit quelques prises sur les Espagnols. Il rentra bientôt à La Rochelle , où

son associé lui suscita une foule de déboires. En 1650 , par ordre du gouvernement , il alla croiser dans les parages de Dunkerque. De là Gargot fit voile pour Terre-Neuve , où il rançonna les Espagnols occupés de la pêche de la morue. Comme Gargot se disposait à aller attaquer , près des Canaries , des bâtiments espagnols qui étaient partis de la Plata avec une riche cargaison , une révolte éclata à son bord , où prévalaient deux intérêts rivaux , celui de Daugnon et celui du capitaine Gargot , lui-même. Le parti de ce dernier eut le dessus , Gargot tomba percé de coups. Un des mutins s'avança , armé d'un poignard , pour mettre fin aux jours du capitaine ; mais tout-à-coup , dominé par un sentiment irrésistible de respect ou de pitié , l'assassin s'arrêta et tombant aux genoux de son chef , il lui dit : « J'étais venu pour te tuer , mais je lis je ne sais quoi dans ton visage qui me désarme. » Les révoltés n'osèrent point rentrer en France , ils débarquèrent sur les côtes de l'Andalousie , où ils eurent la lâcheté de livrer Gargot aux ennemis de la patrie. Les Espagnols jetèrent le capitaine dans une obscure prison , où l'infortuné fut confondu avec de vils scélérats. Combien l'intrépide Rochelais regrettait-il de n'avoir point rencontré la mort au milieu des combats livrés pour l'honneur de son pays !

Un jour , le duc de Medina-Cœli fit venir près de lui le capitaine Gargot , flatta son amour-propre , et , pour l'engager au service du roi d'Espagne , lui offrit le titre de chef d'escadre et le commandement de douze vaisseaux. L'instant d'après , Gargot était reconduit en sa prison ; il venait de faire au duc une de ces réponses qui doivent exciter l'admiration et l'attendrissement

des nobles cœurs. Dans un élan sublime de patriotisme , qui certes aurait dû lui valoir sa liberté , il avait répondu aux propositions de l'Espagnol : « Je suis Français, et je n'oublierai, de ma vie, le nom que je porte et la fidélité que je dois à mon prince ! »

Ce fut sans doute à cette belle réponse que Gargot dut, plus tard, quelques adoucissements à sa position. On le transféra dans une tour , d'où il lui fut loisible de sortir de temps en temps.

Le maréchal de Grammont sollicita et obtint sa délivrance. Arrivé, sans habits et sans argent. au port de Sainte-Marie, d'où il devait se rendre à Madrid pour obtenir ses papiers, notre compatriote excita la compassion du duc de Medina qui lui fit accorder quelques secours. Gargot eut aussi à se louer de la généreuse protection d'une grande dame d'Espagne qui , émerveillée de ses aventures et touchée de ses malheurs , voulut lui faire du bien. A son arrivée en France , le capitaine s'empressa d'aller offrir ses hommages au roi , et il reçut du cardinal Mazarin l'assurance que ses embarras avec le comte de Daugnion auraient bientôt une fin.

En l'année 1653 , Gargot prit une part active aux sièges de Bourg et de Libourne; il força une estacade sur la Dordogne et dirigea l'artillerie qui allait agir sur la ville. On le vit servir en Italie , en 1655 , avec le titre de lieutenant-général de l'artillerie du duc de Modène. Il fut blessé et fait prisonnier au siège de Modène et rendu à sa patrie dans un échange de prisonniers. Il commanda , en 1657 , un navire faisant partie du convoi destiné pour Roses , en Catalogne. En 1658 , il se trouva au siège

de Dunkerque. Quatre ans après , Gargot était chargé de conduire un renfort de troupes au Canada , où les Iroquois faisaient à la France une guerre désastreuse ; il eut la douleur de voir périr, dans la traversée, une grande partie de ses concitoyens. L'année suivante , même voyage et même insuccès.

A peine de retour à La Rochelle , il se rend en Suède pour une commission du gouvernement. A cette occasion, Gargot fut victime des malversations de hauts employés de la marine ; ses frais ne lui furent pas même complètement remboursés.

Enfin, pour achever ce lamentable tableau, en 1664 , Gargot , accablé d'infortunes , dévoré de chagrins , mourut au sein de la plus complète indigence ; son frère , pour le faire inhumer convenablement , dut recourir à la piété charitable de l'évêque de La Rochelle, M^{re} Henri de Laval-Bois-Dauphin , qui pourvut à tous les frais des obsèques d'un des plus intrépides et des plus dévoués marins dont la France ait eu à s'enorgueillir.

Les aventures de ce marin ont été imprimées à La Rochelle, vers la fin du XVII^e siècle , en un volume in-4^o de 156 p.

GARGOUILLAUD (Louis), bourgeois de La Rochelle. Il fut un des commissaires désignés par sa ville natale afin de traiter avec le duc d'Anjou de la cessation du terrible siège de 1573. Cette même année , ayant le grade de sergent major , il introduisit à La Rochelle les ambassadeurs polonais qui venaient annoncer au duc d'Anjou sa nomination au trône de Pologne. Il eut ensuite le grade de capitaine dans l'armée calviniste. Les faits

militaires n'ont eu rien de remarquable. C'est lui qui, en 1573, commandait le peloton de soldats qui massacra Dulyon dans l'église de Saint-Rogatien, de la Jarrie. En 1577, Gargouillaud, à la tête d'une faible garnison, occupait Rochefort. A l'approche de l'armée royale, il s'empessa d'en sortir (1). La même année, le prince de Condé s'était efforcé de le faire revêtir de la première dignité municipale; il échoua en présence de l'impopularité de Gargouillaud (2). En 1588, le malencontreux capitaine fit d'inutiles efforts pour s'introduire dans la place de Marans (3). Pourtant, cette même année, il fut nommé maire de La Rochelle. Voici un trait de son administration qui mérite d'être rapporté : On voyait jadis, près de l'embouchure du canal de la *Verdière*, à La Rochelle, un pont dit de la *Gourbeille*. Le continuateur du manuscrit de Conain nous raconte, à ce sujet, que, « En » 1588, Louis Gargouillaud, maire, sur » les plaintes des débauches en la ville, fit » faire une diligente recherche de plusieurs » femmes soupçonnées, et fit redresser la » cage de fer autrement appelée la *Gourbeille*, laquelle depuis longtemps n'avait » été en usage. Cette punition consiste à » enfermer dedans la personne condamnée » et, au gros de l'eau, à la plonger diverses » fois en la mer. Elle fut pratiquée alors » sur une nommée l'Olonaise. »

L'antiquité de ce supplice est incontestable. Spelman — *Codex legum, veterum statutorum Angliæ* — dit qu'il se pratiquait en Écosse. Un autre historien ajoute qu'il

avait été emprunté aux Germains, et cite à l'appui, ce passage de Tacite, dans son livre de *Moribus Germanorum* : « *Corpore infames cæno ac palude injectâ insuper cratè mergunt.* » (4) Ce maire, gardien vigilant et sévère, a donné son nom à une des rues de la ville.

GARNIER (JEAN). Cet avocat était né à Saintes, en 1754. Il fit ses études dans sa ville natale. Il était président d'un comité qui arrêta, les 20 et 21 août 1789, un règlement relatif aux grains, dont la rareté et l'élévation de prix, à la suite de la disette de l'année précédente, inquiétaient vivement la population saintongeaise. Ce règlement, homologué au siège de la sénéchaussée, recherchait la quantité de grains alors existante, mesure d'une très-difficile appréciation dans la pratique, et en surveillait la vente, les achats et exportations, proscrivait l'abus révoltant du monopole et favorisait l'introduction des blés étrangers. Imprimé par les soins du comité, cet arrêté fut adressé ensuite à tous les maires, syndics et curés, pour être exécuté comme émané de la volonté des trois ordres de la province.

Garnier était procureur-général du département, lorsqu'il fut nommé membre de la Convention nationale, le 2 septembre 1792. Il y vota la mort du roi, le 19 janvier 1793. De même que les Montagnards, il admettait que Louis XVI devait être trai-

(4) Nous estimons que les préceptes de la religion fondée par celui qui dit un jour, à la femme adultère, avec l'accent de cette bonté divine qui change les cœurs : « Allez et ne péchez plus !... », ont plus d'empire, pour l'amélioration et la correction des mœurs, que le supplice de la *Gourbeille*, que nous ne conseillerions jamais de rétablir. Seulement nous demanderions plus de vigilance et d'action chez l'autorité civile.

(1) *Hist. de la Saint. et de l'Aunis*, par Massiou, t. IV, p. 443.

(2) *Hist. de la Rochelle*, par Arcère, II^e vol., p. 35.

(3) Massiou, t. V, p. 109.

té, non comme un accusé ordinaire, mais bien comme un ennemi. (1)

« La guerre intestine nous menace, disait Garnier; la guerre extérieure nous épuise, nous sommes sans gouvernement et sans lois, et nous discutons si, nous dégageant d'un devoir obligatoire, nous en renverrons l'exercice au peuple qui nous appelle pour le remplir. Citoyens, songez-y; de la résolution que vous allez prendre dépend le salut de la liberté. Ne dites plus que vous jugerez Louis, car vous n'êtes pas juges; dites qu'au nom du peuple, vous statuerez révolutionnairement sur son sort. » Cependant, l'instant d'après, le conventionnel disait : « Jugeons Louis sans nous inquiéter de ce que dira le peuple, de ce qu'il fera à l'avenir. Le jour où il nous improuvera, la liberté sera perdue. » « Quel que soit le sentiment de commisération qui l'entraîne vers la clémence, l'homme d'état n'a plus sa volonté à lui; un roi et une république ne peuvent jamais être debout à la fois; celle qui n'aura pu abattre son ennemi, sera bientôt écrasée elle-même. » (2)

Le 11 février 1793, Garnier s'écria : « Semblables à la divinité dans sa colère, » les peuples, lorsqu'ils sont trahis, ne » jugent pas leurs rois, ils lancent la foudre et les exterminent. »

Peu après la mort de Louis XVI, on proposa d'entreprendre une réorganisation générale de l'armée par élection. Garnier combattit l'opportunité de la mesure, qu'il considéra comme dangereuse au moment où les puissances coalisées menaçaient la

France et en venaient déjà aux mains avec ses soldats.

« L'Europe entière nous observe et nous craint, dit-il le 11 février 1793. Tous les rois sont ligüés contre notre liberté; une guerre de terre et de mer occupe à la fois toutes nos forces et va donner à l'univers le spectacle nouveau d'un peuple qui, seul contre tous les peuples, n'a d'alliance à leur opposer que son courage, et de supériorité, que sa volonté de vaincre. »

Dans le même discours, se laissant dominer par un élan d'enthousiasme patriotique, Garnier proféra ces paroles dignes d'un tribun superbe : « Quand un individu sera appelé à l'honneur de défendre sa patrie par tous les ressorts qui électrisent le courage, créent les grandes passions et organisent les armées invincibles, il n'y aura personne parmi nous qui ne brigue la gloire d'être soldat, qui ne regarde comme une honte de n'avoir pas sa cartouche à laisser à ses enfants et le souvenir de leurs exploits à leur transmettre; ce sont là les titres de noblesse que briguent les Français et dont se glorifiera leur glorieuse vanité. »

Envoyé en mission au Mans, à la Flèche et à Bordeaux, il y déploya des mesures rigoureuses contre les révoltés. Dans cette dernière ville, il fit cesser la boucherie humaine organisée par Lacombe. Il tenta ensuite de soustraire Carrier au supplice. Garnier avait presque toujours affecté les allures d'un *barde* révolutionnaire. Quand la Montagne déserta son sommet, il écrivit cette note consignée dans les mémoires du temps : « Garnier, de Saintes, se promenait un jour sur les hauts bancs de la salle de la société, dans l'attitude de ces personnages dont les poésies d'Ossian nous ont

(1) Massiou, *Hist. de la Saintonge*, VI^e vol., p. 108.

(2) *Monit.*, t. VIII.

transmis l'idée, et là, il déplorait douloureusement l'abandon dans lequel les *Montagnards* avaient laissé le *rocher de la montagne sainte*. Je suis monté sur la *montagne* ; j'ai vu ses habitants épars ; j'ai gravi sur le *rocher* d'où naguère le patriotisme révolutionnaire lançait la foudre. Je l'ai trouvé désert, abandonné... »

Nommé au conseil des Cinq Cents, il appuya la demande de déportation des parents d'émigrés et d'exclusion des nobles des emplois publics. Il sortit du conseil au mois de mai 1798.

Le 24 avril 1804, nous retrouvons Garnier président du tribunal criminel de Saintes, s'entretenant pour constater l'authenticité des reliques de Saint Eutrope, qu'il avait vues et examinées, dit le procès-verbal signé par lui, dès l'année 1789 (1). Singulière mission pour un homme qui, précédemment, n'avait vu que *fanatisme* dans l'ensemble des actes et des devoirs religieux. Garnier, élu membre de la chambre des représentants de 1815, se rangea sans difficulté, et malgré ses anciens principes démocratiques, au parti de Napoléon. A la séance de l'assemblée du Champ de Mai (28 juin 1815), il proposa de rétablir les commissaires dans l'armée. « Rappelez-vous, disait-il, ces temps où un seul représentant, au milieu d'une armée, électrisait tous les esprits. Nous irons encore combattre dans ses rangs. Pour ceux qui y trouveront la mort, ce jour sera celui de leur *résurrection*. » Il publia, cette même année, une brochure intitulée : *Le retour de la vérité en France*, in-8°. Il a laissé de

plus : *Dette d'un exilé*, ou *Plan nouveau d'éducation nationale*, 1816.

Atteint par l'ordonnance du 24 juillet 1815, Garnier dut s'éloigner de Paris sous trois jours, et fut banni par la loi de 1816. Il est mort tristement dans l'exil, en l'année 1820, alors qu'il voyageait, en compagnie de son fils, le long d'un des grands fleuves d'Amérique.

GASTAUD (JACQUES), né à Niort, vers le milieu du XVI^e siècle, fut reçu docteur de la maison de Sorbonne en 1602. Il était official et grand-vicaire du diocèse de Saintes à l'époque même où l'abbé P. de Bérulle, depuis nommé cardinal, s'occupait sérieusement de fonder la congrégation de l'Oratoire. Il s'était préparé à cette vocation précieuse par le zèle extraordinaire avec lequel il n'avait cessé de travailler à la réforme du clergé de La Rochelle. Dès que l'abbé Gastaud sut que M. de Bérulle allait enfin mettre la main à l'œuvre et exécuter un projet après lequel soupiraient tous les amis de la religion, il s'offrit à cet ecclésiastique pour être un de ses premiers coopérateurs. Dans l'année qui suivit l'établissement de l'Oratoire, l'abbé Gastaud se démit des deux prieurés de Saint-Jean, hors des murs de La Rochelle, et de l'île d'Aix, et il engagea vivement les chanoines du premier prieuré à faire de semblables concessions afin d'assurer, au moyen de tous ces bénéfices réunis, la fondation d'une maison de l'Oratoire à La Rochelle. Ce qui fut exécuté sans aucune contradiction (2). Le P. Bérulle employa son pieux associé

(2) Ces généreuses concessions furent confirmées par brevet du roi, en date du 22 octobre 1615, à la suite duquel parut une bulle du pape Paul V, datée du 6 octobre 1614, qui approuva

(1) *Hist. de l'églis. Sant.*, t. III, p. 451.

dans diverses négociations, notamment à Poitiers, en 1617, pour l'union de la cure de Sainte-Opportune à la mense conventuelle, ce qui ne réussit pas, et à Toulouse, en 1618, où le pieux négociateur vit ses efforts couronnés de succès.

Le P. Gastaud voulut ensuite procurer à sa ville natale le bienfait d'une maison de l'Oratoire. Il sacrifia pour cet objet ses dernières ressources et acheta de ses derniers particuliers un local propre à cet établissement. La précipitation avec laquelle le pieux oratorien tendait à ses fins, lui fit regarder les dispositions plus calmes et plus réfléchies du P. Bérulle comme l'effet d'une volonté mal disposée ou tout au moins indifférente à son égard, ce qui le refroidit vis-à-vis de l'éminent fondateur de l'Oratoire. Toutefois, à la suite d'un voyage à Rome, le P. Gastaud revint à des dispositions plus bienveillantes, et il eut la consolation de voir la ville de Niort en possession de l'établissement qu'il avait tant souhaité. Il y mourut le 6 juillet 1628.

GASTUMEAU (JEAN-BAPTISTE), né à La Rochelle, le 21 juin 1697, était négociant et fut nommé procureur du roi au tribunal des traites de sa ville natale (1). Il fut ensuite élu membre et secrétaire de l'académie de La Rochelle, dès son origine.

l'union desdits revenus et l'établissement des prêtres de l'oratoire à l'hôpital de Sainte-Marguerite.

(1) On appelait alors *Traites foraines* les droits prélevés sur les marchandises qui avaient, dans le royaume, un mouvement d'entrée ou de sortie, et dont jouissaient les possesseurs des *cinq grosses fermes du roi*. Des juges spéciaux connaissaient de l'application de ces droits, et leurs jugements ressortissaient de la cour des aides, suivant l'ordonnance de Henri II, de 1549. — V. *Dict. de Trévoux* et *Dict. de droit de Ferrière*.

Il contribua beaucoup au développement de cette société, à laquelle il fit hommage de plusieurs travaux remarquables et qui figurent dans le troisième volume des pièces de cette académie. On y remarque : 1^o un *Discours sur l'utilité des académies*, lu le 22 juin 1735; — 2^o des *Réflexions sur les motifs qui doivent attirer le public aux exercices de l'académie*, 1^{er} mai 1748; — 3^o un *Discours sur le goût trop vif qui règne dans la littérature pour les choses de pur agrément*, 1^{er} mai 1749. Ce *Discours* a été imprimé dans le deuxième recueil de l'académie, p. 9, et a paru ensuite, avec certaines additions, à Paris, chez Thiboust, 1752, en un volume in-8^o de 205 p. Les reproches adressés par l'auteur à son siècle, au sujet de sa frivolité, s'appliquent merveilleusement au nôtre. — 4^o *Discours sur la question de savoir si nous devons craindre en France la même révolution qu'ont éprouvée les lettres romaines*, 1753, imprimé dans le troisième recueil, p. 89, puis réimprimé sous ce titre : *Discours dans lequel on examine si nous devons craindre pour les lettres la même révolution*, etc., in-4^o, Paris, 1753. L'abbé Raynal en a donné un long extrait dans le *Mercure de France*, octobre 1753, p. 64 (2). — 5^o *Mémoire sur le commerce étranger et sur les secours que peut en tirer la politique*, 1758. Deux autres *Mémoires* figurent dans le troisième recueil de l'académie de La Rochelle, p. 255 et 266, et traitent : l'un, de l'impôt et des objets qui doivent y contribuer; l'autre, de la population et du revenu territorial de la France.

(2) L'auteur de l'article juge ce morceau digne des plus grands écrivains, éloge visiblement exagéré, selon M. Delaunay, bien que l'écrit renferme des

Le style de cet auteur est , en général , correct et facile. Les journaux du temps rendirent un compte avantageux de ses ouvrages imprimés. Indépendamment des Discours lus à l'académie , Gastumeau nous a laissé : *Mémoire pour la ville de La Rochelle, au sujet de la franchise de son port , en réponse à celui de Saint-Malo* , broch. in-4° de 14 p. , La Rochelle. — *Mémoire sur la fabrication et le commerce des eaux-de-vie de sirops, dites tafias, guildives, etc.* , in-4° de 15 p. ; La Rochelle , 1751. Dans ce Mémoire , l'auteur émet , à l'égard des colonies qu'il considérait comme une ferme exploitée par la métropole , des doctrines qui ne s'accordent plus avec les idées sociales de notre temps (1). — *Dissertation sur la légitimité des intérêts d'argent qui ont cours dans le commerce* (2) ; La Haye , 1756, in-12 de 93 p. L'auteur , dit M. de Boissy (3) , s'est efforcé de démontrer qu'on ne peut regarder comme usuraires les intérêts de l'argent établis dans le commerce relativement aux crédits , parce qu'il y a nécessairement une différence entre le prix des marchandises vendues au comptant et le prix de ces mêmes marchandises vendues à terme , autrement le commerce serait impossible. L'excédant de prix stipulé à raison du terme , forme un bénéfice de convention, lequel est légitimement exigible. (4)

idées fort justes et soit fait avec érudition et sagacité.

(1) V. Arcère — *Hist. de La Roch.* , t. II.

(2) V. l'ouvrage récemment publié sur ce sujet par M. Marc Arnauld , banquier à Saintes.

(3) *Merc. de Fr.* , avril et mai 1757.

(4) Not. manusc. de M. Delayant , qui invite ses concitoyens à déposer à la bibliothèque publique de La Rochelle , les écrits de Gastumeau , dont elle se trouve dépourvue ; de même que tous autres ouvrages relatifs au pays et qui deviendraient si précieux pour ceux qui travaillent à son histoire particulière.

Outre les arguments puisés dans l'évidente raison de la pratique générale , Gastumeau s'appuie sur l'autorité de quelques casuistes. Cet ouvrage fut traduit en anglais par un écrivain qui omit d'indiquer l'origine de son travail. Un de nos compatriotes traduisit aussitôt , de son côté , en langue française , le prétendu ouvrage anglais dont il avait goûté le mérite et sans se douter même que l'original de ce livre appartient à notre langue et fût d'un Rochelais. (5)

Gastumeau ne paraît point avoir cultivé la poésie , mais il l'aimait beaucoup , et sa correspondance suivie avec M. de Bologne , relativement aux odes de celui-ci , confirme notre assertion.

GAUFFIER (Louis). Ce peintre distingué naquit , vers 1763 , à Rochefort , où son père était employé dans l'arsenal (6). Dès son enfance , il s'adonna par goût à l'étude du dessin et y brilla tout d'abord. Il n'était bruit dans la ville que du crayon habile du petit Gauffier (7). M. le comte de Vaudreuil voulut voir cet enfant qui lui plut par la douceur et l'ingénuité de ses manières ; il s'en déclara le protecteur. Bientôt Gauffier fut envoyé à Paris et devint l'élève de Taraval l'ainé , professeur de l'académie de peinture et inspecteur des Gobelins. En 1784 , à vingt-un ans (8) , alors que Germain Drouais remportait le premier prix de peinture pour son tableau de la *Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ* , Gauf-

(5) Not. manusc. déjà citées.

(6) Voir la note de M. L. Faye , insérée dans les *Tablettes de Rochefort* , du 11 octobre 1836 , renversant l'assertion de tous les biographes , qui font naître Gauffier à La Rochelle , en 1761.

(7) *Hist. de Rochef.* de MM. Viaud et Fleury , t. II , p. 520.

(8) V. *Mémoires secrets* , 1^{er} septembre 1784 , cités par M. Faye.

un sentiment de tendre piété envers la bienheureuse vierge, a fondé le prieuré conventuel de Sainte-Gemme, de Saintonge, et lui a assuré de belles aumônes (1). En 1105, le duc Willem ou Guillaume allant en Palestine, donna à cette abbaye la dîme de la forêt de Bacône; Edouard II, par une charte subséquente de 1322, fit à cette maison religieuse de nouvelles concessions en fond de terre. » (2)

Au jour anniversaire du 22 mai (3), on couronnait et dotait avec solennité et de temps immémorial, une rosière à Sainte-Gemme.

Les moines d'Auvergne, qui, sous la conduite de l'abbé de la Chaise-Dieu, vinrent des premiers habiter le moutier de Sainte Gemme, y apportèrent le culte de Saint Didier, évêque de Vienne, qui était mort martyr à quelques lieues de leur pays, sur les bords de la Chalaronne, victime des ordres barbares de Brunehaut. La nouvelle chapelle érigée alors, fut donc mise sous l'invocation de Saint Didier, souvenir précieux de la patrie pour les moines exilés.

— La fête de Sainte Gemme se célé-

brait, d'après le martyrologe gallican, le 16 du mois d'août, le 15 d'après le martyrologe du P. Arthur du Moustier et, dans notre province, le 20 juin, époque de la translation, du pays d'Auvergne en celui de Saintonge, des reliques de la jeune martyre. (4)

L'église de Brizambourg est sous le vocable de la Sainte, qui a également donné son nom à une commune du département de la Gironde, près de Monségur. Deux paroisses de la Vendée se trouvent aussi sous l'invocation de la même Sainte; une autre dans les Deux-Sèvres; deux dans le Gers; une autre dans le département de Lot-et-Garonne, dans le Tarn, le Cher, Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, la Marne, la Mayenne; cette multiplicité d'autels prouve la singulière dévotion de nos aïeux envers la jeune martyre du Portugal.

Anciennement, pour le prieuré de Saint-Fort-sur-Gironde (5), l'abbé de Sainte-Gemme présentait et conférait. Quant à la cure, l'abbé présentait aussi, mais l'évêque conférait. On sait qu'autrefois les prieurs étaient des sortes de fermes que les religieux occupaient à la charge de pourvoir aux obligations et aux dépenses curiales.

(1) « In hujus beatæ virginis venerationem pie propensus Guido I, dux Aquitanie et Pictaviensis Comes, nobile asceterium construxit in episcopatu sanctonensi, quod pignori ejus decoravit pretiosis, ipsiusque titulo insignivit glorioso. » — *Martyr. gallican.* de A. du Saussaie. — Lorsqu'au XVIII^e siècle, cette maison fut réunie à celle de Sablonceaux, occupée par les *Chancelais*, elle se composait de 22 religieux. — *V. Statist. du départ.*, deuxième partie, p. 165.

(2) *V. Rôles gascons*, I., 62.

(3) Ce jour, où se célèbre la fête de Sainte Quiterie, sœur de Sainte Gemme, aussi vierge et martyre, était renommé à Bazas et à Aire (Landes), où l'on croyait que Sainte Quiterie était venue souffrir le martyre. Cette circonstance locale avait probablement fait choisir le 22 mai pour le couronnement de la rosière de Saintonge. — Note de M^r l'évêque du diocèse. —

(4) « Nous n'avons pu découvrir l'époque où les religieux bénédictins de la *Chaise-Dieu* reçurent les reliques de Sainte Gemme. » — Note de M^r l'évêque. — Ce pourrait bien être en 1046, année de l'érection de la *Chaise-Dieu*.

(5) Ce furent vraisemblablement les moines de Sainte Gemme qui bâtirent le beau portail roman de l'église de Saint-Fort, restauré en 1847; peut-être nous sera-t-il donné un jour de démontrer que l'ornementation variée de ce portail se lie à son ancienne origine monastique. — *V. Mém. archéol., suivi d'une notice sur l'église de Saint-Fort-sur-Gironde*, in-8° de 90 p.: La Rochelle, 1845.

GENOUILLAC (JACQUES GALIOT de), grand écuyer de France et grand-maitre de l'artillerie sous François I^{er} (1), devint seigneur de Lonzac par son mariage avec Catherine d'Archiac (2), dame de Lonzac. Il rebâtit, en 1530, l'église de sa paroisse, remarquable par ses nombreuses et fines ornements, les vitraux de l'abside et l'élévation du clocher. Cet édifice remplaça celui qui, édifié au VIII^e siècle, tombait alors en ruines. La *Statistique du département* (3) dit que le même personnage restaura, durant cette année 1530, l'église de Jonzac, bâtie au VIII^e siècle (4), ce qui ne pourrait, le cas échéant, s'entendre que de quelques restaurations partielles et très-insignifiantes, puisqu'au moment où cette église vient d'être reconstruite dans le style roman, à l'exception de la façade qui, pour l'amour de l'art antique, a été maintenue, elle était dans un état complet de délabrement. En 1532, Genouillac assista, à Pons, au mariage de sa cousine, Antoinette de Saint-Mauris, avec François de Bremond d'Ars.

Dès le XV^e siècle, nous voyons la famille de Genouillac en possession du fief et port du Plomb, près La Rochelle. (5)

GENTY (JEAN), général de brigade, baron de l'empire, officier de la légion-

d'honneur et chevalier de Saint-Louis, naquit à Saintes, le 20 avril 1774. Il appartenait à une famille très-honnête du peuple, mais dénuée de fortune. Il partit, sans éducation préalable, à dix-sept ans, comme simple soldat du bataillon de la Charente-Inférieure, le 17 octobre 1791, et parvint de grade en grade, et par suite de ses efforts et de ses qualités personnelles, à l'une de ces brillantes positions qu'assurait l'empire en échange des actes de bravoure et du mérite militaire. Adjudant-major, Genty se distingua, le 23 mars 1797, à Tarvis, près Pontéba, dans la Carinthie; le 2 avril suivant, à Faisack, contre les grenadiers hongrois; et le 3 avril de la même année, à Hundsmark, où le général Schraum, alors chef de bataillon au 2^e régiment d'infanterie légère, fut chargé, avec son bataillon, d'enlever ce village; Genty eut ordre de tourner, avec trois compagnies, le village vers la gauche et réussit parfaitement à seconder cette opération. Il fit aussi ses preuves en Egypte et en Syrie. Au combat de Loubieh, dit des *Trois cents braves*, le 8 avril 1799, l'ennemi, en force considérable, ayant cerné la colonne peu nombreuse que commandait le général Junot, le capitaine Genty affronta les plus éminents dangers et traversa deux fois des hordes barbares pour transmettre le signal des manœuvres à des compagnies détachées. Il déploya le même patriotisme à la bataille du Mont-Thabor, où la division Kléber était environnée d'ennemis. Le 6 juin 1809, il brilla dans une expédition dirigée contre la ville insurgée de Toroëlladel-Montgris, dans la Catalogne; il dissipa les rassemblements et fit provision d'une

(1) *Hist. d'Aquit.* de M. de Verneilh-Puyraseau, II^e vol., p. 330.

(2) Cette Catherine d'Archiac n'ayant point eu d'enfants, sa sœur Marguerite d'Archiac hérita de ses biens et les porta à son mari, Adrian de Montberon.

(3) P. 60, 1^{re} partie.

(4) Cette construction était postérieure au IX^e siècle; d'ailleurs, il est visible que l'auteur de la *Statistique* confond ici Lonzac avec Jonzac.

(5) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, 1^{er} vol., p. 142.

quantité de vivres et de matériaux de transport pour l'armée. Cette circonstance lui valut une lettre approbative du général en chef.

Un des titres de gloire du général Genty fut sans contredit la conduite qu'il tint à Roanne, alors qu'il y commandait, en 1814, le 8^e régiment d'infanterie légère, durant le blocus de cette place par les troupes étrangères. La discipline exacte qu'il y fit observer, sa ferme résistance, et enfin les stipulations avantageuses qu'il obtint pour la ville, lorsque tout espoir de la conserver fut perdu, lui méritèrent un témoignage public de reconnaissance consigné dans une délibération du conseil municipal de Roanne, datée du 3 mai 1814. En lui adressant copie de cette délibération, le 6 du même mois, le maire, M. Populle, y joignait l'assurance de son estime et de sa gratitude toute particulière. (1)

Le général Genty est mort à Valence (Drôme), où il commandait la 2^e subdivision de la 7^e division militaire, le 24 décembre 1828, laissant à sa famille et à ses concitoyens le souvenir d'une vie glorieuse et en tous points honorable.

GENTIL (SEGUN), chevalier seigneur de l'Enfreneau, de la Font, de Bras-saud et d'Esnandes (2), était un homme d'une grande capacité et d'un haut renom. Il avait été maire de La Rochelle en 1493. Il fut, en l'année 1501, envoyé à Paris comme député des villes de La Rochelle,

de Saint-Jean-d'Angély et du pays de Saintonge (3). Il présenta un *Mémoire* à Louis XII contre un arrangement de commerce projeté par l'archiduc Philippe, père de Charles-Quint, et qui tendait à créer, au préjudice de la France, un entrepôt de marchandises dans deux villes de Flandre : Lécluse et Dam. Le roi adopta les motifs mis en avant par Gentil. Ce négociateur fut ensuite dépêché en Flandre pour y faire valoir ses raisons auprès des négociants français établis dans ce pays. Il fut assez heureux pour y réussir et pour aplanir certaines difficultés qui existaient entre ces commerçants et ceux de La Rochelle.

GEOFFROY II, surnommé **MARTEL**. Ce comte d'Anjou et de Saintonge, fils de Foulques-Néra ou Narra, résidait habituellement au capitole de Saintes (4). En 1034, il remporta, à la tête des Angevins, une victoire sur les Poitevins commandés par le duc d'Aquitaine, Guillaume le gros, qui contestait le droit de Geoffroy au comté de Saintes. Guillaume fut fait prisonnier et mourut captif peu de temps après. Othon, frère du défunt, élu à sa place duc d'Aquitaine, reprit les hostilités en mettant le siège devant le *Castrum* de Germond, en Poitou, qu'il ne put prendre. Il s'avança, en 1039, vers Mauzé, en Saintonge (5), défendu par les troupes de Geof-

(3) V. *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère.

(1) Nous devons la communication de ces pièces à l'obligeance de madame veuve Genty.

(2) Son petit-fils, Abraham Gentil, eut une fille qui fut mariée à Jean de Montheron et qui lui porta la terre d'Esnandes. Plus tard, la famille Gentil s'allia encore aux Bretinauld de Saint-Surin, aux Lalaurencie, aux Beaumont.

(4) La partie du capitole habitée par les comtes de Saintes, au moyen-âge, était le lieu maintenant occupé par la citadelle ou bastion et par les restes d'une vieille tour démolie en 1817, alors que les fouilles se pratiquaient sur le terrain sis au midi du Cours national. — V. *Antiquité de Saintes* par M. Chaudruc de Crazannes, p. 101.

(5) Maintenant appartenant au département des Deux-Sèvres.

froy, et fut tué au bord des douves du château par une flèche lancée du haut des remparts. Après ces exploits, le fils de Foulques-Néra resta paisible possesseur du comté de Saintonge, qui s'étendait des bords de la Sèvre aux rives de la Gironde.

Le 2 octobre 1047 (1), les époux Geoffroy et Agnès de Bourgogne, mus par un sentiment de tendre piété, fondèrent, sur la rive droite de la Charente, sur un terrain leur appartenant et, à l'extrémité du bourg de Saint-Palais, une abbaye de femmes, qu'ils dédièrent à N. S. et à N. D. et mirent sous la règle de Saint Benoît. Cette communauté surgit sur les ruines mêmes de l'ancien monastère de religieux établi jadis sous l'invocation de l'évêque Saint Palais. Dans leur touchante sollicitude, Geoffroy et Agnès rétablirent sous le titre d'abbaye de Saint-Palais, un chapitre de chanoines chargé de desservir l'ancienne église de ce nom et la nouvelle abbaye des bénédictins (2). Circonstance qui donnait à cette maison quelque rapport avec celle de Fontevault (3). Les dispositions pieuses des fondateurs sont clairement indiquées dans le préambule de l'acte de fondation que voici : « Au nom du Sauveur, notre Dieu, moi, comte Geoffroy et Agnès, mon épouse, considérant la charge onéreuse de nos âmes et tremblant pour le jour si redoutable du jugement dernier, où chacun rendra un compte si rigoureux de ses actes

et sera jugé selon le bien ou le mal qu'il aura opéré, nous avons résolu, pour la rédemption de nos péchés et le salut de nos parents, tant morts que vivants, de payer au Tout-Puissant un tribut de nos richesses, et de fonder, en l'honneur de Dieu sauveur du monde et de la glorieuse Marie, toujours vierge, un monastère de filles, dans un lieu convenable de nos possessions, près de la ville de Saintes. » (4)

Les fondateurs menacèrent ensuite de la colère de Dieu, de la Vierge et de tous les Saints, celui qui porterait atteinte aux droits de l'abbaye. La consécration solennelle de cette communauté eut lieu en présence des archevêques de Bordeaux, de Bourges et de Besançon, et des évêques de Saintes, d'Angoulême, de Périgueux, de Limoges, de Nantes et de Nevers, ainsi que de l'abbé de Saint-Jean-d'Angély. Le Pape Léon IX confirma cette fondation en 1049.

Toute la noblesse saintongeaise avait été convoquée pour cette imposante solennité. On y voyait Guillaume, duc d'Aquitaine, frère d'Agnès, Léger de Tonnay-Charente, Abbon de Tonnay-Boutonne, Aiméric de Rancon, Gilbert de Mortagne, Guillaume de Parthenay, Arnaud de Cosnac, Ebles de Chastel-Aillon, Aiméric de Rochechouart, Foulques ou Fouchard de Rochefort, et autres puissants seigneurs dignement équipés et accompagnés de leurs suivants d'armes.

Le comte Geoffroy et son épouse renouvelèrent le don, à l'abbaye, de biens situés dans la Saintonge, le Poitou et l'Anjou. En Saintonge, la donation comprenait les fonds

(1) V. Mabillon, *Annal. sancti ordin. bened.* Cette fondation est fixée à l'an 1044, par M. P. de V..... *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la chevalerie*, t. III, p. 358.

(2) *In quâ abbatia construxit Comes Goffridus et comitissa Agnes canonicos ad serviendum Sancto Palladio et Monachabus.* — *Gall. christ.*, t. II.

(3) *Tabl. des mœurs franç.*, t. III, p. 360.

(4) *Gall. christ.*, t. II, *ad. inst. in fin.*

ou revenus de quatorze ou quinze églises paroissiales, en outre la dime des forêts et marbres (1) de la terre de Marennes ; la dime encore des peaux de tous les cerfs et biches pris dans l'île d'Oleron (2), pour la couverture des missels des religieuses, avec le droit de *battre monnaie* (3), qui fut ensuite retiré à la communauté par les rois de France. L'île Dieu était aussi comprise dans la pieuse libéralité.

Après les fondateurs, plusieurs nobles personnages tinrent à honneur de doter cette abbaye de nouveaux biens, à la charge, par les religieuses, de prier Dieu pour les donateurs.

En 1054, Geoffroy avait joint ses troupeaux à celles du roi de France, pour combattre le duc de Normandie. Après avoir partagé ses états entre ses deux neveux, Foulques et Geoffroy le Barbu, le comte d'Anjou, qui n'avait point d'enfants, se retira dans l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers, bâtie par son père ; il y prit l'habit religieux et y mourut le 14 novembre 1060. La pieuse Agnès, de son côté, ayant survécu au comte Geoffroy, avait pris rang parmi les religieuses de l'abbaye, sous la direction de sa nièce, l'abbesse Constance I^{re} ;

(1) M. de V...., *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la chev.*, laisse aux géologues le soin de rechercher ces carrières dans la partie indiquée de notre province. Il serait peut-être plus simple de lire *arboribus* à la place de *marmoribus*.

(2) Les comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, avaient rassemblé dans cette île, comme dans un parc si bien enclos par la mer, une quantité de bêtes fauves, afin de s'y procurer le plaisir de la chasse, indépendamment de celui de la pêche. — *Tabl. des mœurs franç.* déjà cité, t. III, p. 129

(3) Les ouvriers monétaires — *monetarii* — avaient prêté serment entre les mains de l'abbesse Constance ; la monnaie qu'ils confectionnaient n'avait cours qu'en le diocèse de Saintes, et elle était fabriquée dans une maison donnée par Agnès elle-même, et sise près l'arche du pont de cette ville.

elle y termina ses jours dans l'exercice des vertus. C'était l'ambition ordinaire de ces temps de foi. Les derniers jours de la vie étaient mis tout spécialement sous l'égide rassurante de la religion.

Après une étonnante durée de 746 ans, pendant lesquels cette communauté fut dirigée par trente-une abbesses, issues des plus illustres maisons de France, elle tomba, riche de souvenirs historiques et d'éclatantes vertus, devant la tourmente révolutionnaire de 1793. Cette abbaye comprenait ordinairement cent religieuses et avait un revenu de 40,000 livres.

GEOFFROY, voy. LOROUX, PÉRUSE, PONS, RANCON.

GIBEAU (MATHIEU). Ce jeune prêtre du diocèse de La Rochelle était né dans l'île de Ré, en 1764, et il y était vicaire en 1791. Il refusa courageusement le serment schismatique à la constitution civile du clergé et ne se soumit point à la loi du bannissement. Mais en 1793, la persécution menaçant sa personne et entravant l'exercice de son saint ministère, il passa dans la Vendée, afin de continuer ses travaux à l'ombre de l'armée catholique et royale. L'abbé Gibeau était dans le Bocage, lorsqu'il tomba aux mains des ennemis de la religion. On crut à La Rochelle, que cet ecclésiastique avait été massacré à l'instant. Toutefois, il fut adressé, avec plusieurs Vendéens, au féroce Carrier qui poursuivait, à Nantes, l'extermination des habitants de l'Ouest, et qui faisait chaque jour de si nombreuses victimes. L'abbé Gibeau fut livré au tribunal criminel de la Loire-Inférieure, qui le condamna, le 29 décembre 1793, à la peine de mort, comme pré-

tre réfractaire. A peine âgé de vingt-neuf ans, il fut aussitôt traîné au supplice pour la cause sacrée de la religion. (1)

GILLET-LEPELLETIER (LOUIS-AUGUSTE-JULES) naquit à Rochefort, le 25 janvier 1820. Son père, M. Gillet, officier de santé de la marine, lui ayant été enlevé de bonne heure, il fut adopté par M. Lepelletier, également officier de santé de la marine, et qui avait épousé madame veuve Gillet. Ce jeune homme montra, dès son enfance, les brillantes dispositions qui ornèrent ensuite une carrière trop tôt brisée. Après avoir achevé ses humanités dans sa ville natale, M. Gillet se fit recevoir licencié en droit à l'école de Caen, puis docteur à Poitiers, à l'âge de 23 ans. Il passa, à cette occasion, un brillant examen, et mérita des éloges publics; on le cita dès lors comme une des espérances du barreau (2). Vers cette époque, étant avocat stagiaire à la cour royale de Poitiers, il prononça, dans la séance de rentrée du 16 décembre 1843, l'éloge de René-Josué Valin (3), de La Rochelle. Ce discours lui valut les suffrages unanimes de la cour. (4)

La complexion délicate de M. Gillet lui ayant interdit la plaidoirie, il se tourna bientôt du côté de l'enseignement, auquel le rendaient si propre ses connaissances profondes de la législation, ses habitudes de travail et sa précoce maturité de jugement. Il se fit remarquer dans le concours ouvert à Rennes en 1844, et fut nommé

professeur suppléant à la faculté de droit de cette ville. Il justifia ce choix par de nouvelles preuves d'un talent distingué. M. Gillet se disposait à faire un cours public sur l'organisation judiciaire et la procédure des Romains, quand la mort, suite d'une inexorable maladie de poitrine, est venue l'enlever à sa famille et à la faculté de droit, le 23 mars 1845.

« Les vertus de M. Gillet-Lepelletier, dit un publiciste (5), reposaient sur une base inébranlable, la religion. Elle lui avait assuré de vrais et nombreux amis que charmaient l'aménité de ses manières, la modestie de ses relations et l'élévation de ses talents. Fortement attaché aux principes religieux de sa famille, M. Gillet leur fut constamment dévoué dans la pratique pendant sa courte existence; ce fut une immense consolation pour ses parents qui virent mourir leur fils comme il avait vécu, en chrétien fervent et plein d'espérance en une patrie meilleure. »

Indépendamment de l'*Éloge de Valin*, M. Gillet-Lepelletier a laissé : *Essai sur la transmission de la propriété mobilière*; Poitiers, 1843, in-8° de 52 p.

GIRARD DE VILLARS, célèbre médecin de La Rochelle, qui fut admis, en 1741, à l'académie de cette ville. Il était de plus membre correspondant de l'académie des sciences de Paris. Girard communiqua d'importantes notes au P. Arcère, pour son *Histoire de La Rochelle*. (6)

Ce médecin avait dressé un recueil manuscrit des plantes du pays d'Aunis, avec

(1) V. *Mart. de la foi pendant la rév. franç.*

(2) *Tabl. des deux Char.*, Journ. de Rochefort, 3 mai 1843, article communiqué par M. Lesson.

(3) Poitiers, Saurin, 1843, in-8° de 30 p.

(4) *Le Progrès, Courrier de la Bretagne*, 26 mars 1845.

(5) V. *le Progrès*, journal cité.

(6) V. 1^{er} vol., p. XXVII.

leurs vertus et leurs noms vulgaires (1), et qui malheureusement n'a pu encore être retrouvé. Il lut dans une séance de l'académie, en 1772, un mémoire où il parlait de ses observations sur la *Torpille*, poisson singulier qui possède des propriétés électriques et qui avait été observé déjà par Réaumur et par Pierre-Henri Seignette.

Parmi les plantes rares recueillies sur nos côtes par Girard de Villars, M. L. Faye (2) cite : *Echium italicum*, *Onosma echinoides*, *Lithospermum tinctorium*, etc. Cette dernière espèce ne paraît point, dit-il, avoir été récoltée depuis.

GIRAUD (M.-A.-A.), né à Dom-pierre, était juge de paix à La Rochelle quand il fut nommé, le 2 septembre 1792, membre de la Convention nationale. Son vote, à l'égard de Louis XVI, fut ainsi motivé : « D'après ma conscience, je crois » Louis coupable ; d'après le code pénal, » il doit être puni de mort ; mais, comme » législateur, je crois plus utile de le laisser vivre : je vote pour la détention et » son bannissement à la paix »

Alors que la condamnation du roi fut prononcée, Giraud vota pour le sursis.

Ce conventionnel modéré fut ensuite élu au Conseil des Cinq-Cents, puis envoyé dans les colonies, en qualité de commissaire du Directoire. Il partit pour Saint-Domingue avec Raymond et Leblanc. Giraud est mort à Paris, en 1820.

GIRAUDEAU (BONAVENTURE). Ce savant et vertueux religieux de la compagnie de Jésus était, au rapport de plu-

sieurs biographes, originaire du Bas-Poitou. Toutefois, en 1845, un des membres de sa famille, ayant donné à Paris, une nouvelle édition du chef-d'œuvre de l'auteur (3) que nous avons actuellement sous les yeux, certifia que le P. Giraudeau, avait pris naissance dans l'ILE DE RÉ, en 1697, mais d'une ancienne famille originaire de Talmont, près de la Roche-sur-Yon (4). Nous préférons, à tous égards, cette version qui restitue à la Saintonge une grande illustration et qui s'appuie d'ailleurs sur une autorité imposante dans la personne d'un parent du vénérable religieux, plus à portée par suite de constater le lieu exact de sa naissance, au moyen des titres de famille (5). Le P. Giraudeau fut quatorze années durant professeur de hautes études au séminaire de La Rochelle. Ayant été appelé à Rome pour y exercer les fonctions de secrétaire du général de l'ordre, il y fit imprimer une méthode ou grammaire grecque, en 1739. Rentré en France, il retoucha son ouvrage et le fit paraître successivement à La Rochelle,

(3) Cette édition a été publiée dans le format in-12, sous ce titre : *Histoires et Paraboles, Pensées et Maximes de l'Évangile médité* du P. Bonaventure Giraudeau, mises en leçons par E. A. Giraudeau, son petit-neveu. M^{re} Affre, d'héroïque et sainte mémoire, avait accepté la dédicace de ce volume, illustré par Vattier et Frère.

(4) Depuis NAPOLÉON-VILLE, par suite d'un décret de 1804; BONAPARTE-VENDÉE, en vertu d'une ordonnance de la restauration, et redevenue encore NAPOLÉON-VILLE sous la république de 1848. Peut-être, un jour, un autre flot politique lui restituera-t-il son vieux nom de la ROCHE-SUR-YON. Ces versatilités sont détestables, sous le rapport historique surtout. D'ailleurs, un peuple qui ne tient ni à ses vieilles dénominations, ni aux traditions qui l'environnent, fait preuve d'une singulière légèreté de caractère.

(5) Il existe encore aujourd'hui, dans cette Ile, des parents de ce religieux et portant son même nom.

(1) V. *Statist. de la Charente-Inférieure*.

(2) *Not. sur les progr. de l'ét. de la botan. dans le départ. de la Charente-Inférieure*, p. 8.

dont il contribua à mettre les presses en grand renom (1). En 1751, il donna la première partie de l'*Introduction à la langue grecque*, destinée à la classe de cinquième ; La Rochelle, R.-J. Desbordes, in-12 de 88 p. (2). — La même année fut éditée la deuxième partie, à l'usage de la quatrième. — La troisième partie parut à La Rochelle, en 1752, in-12 de 400 p. Le P. Giraudeau donna à cette troisième partie la forme d'un poème portant le titre d'*Ulysse, roi d'Ithaque*. Il cherchait à faire disparaître, sous le dehors de la poésie, la forme sèche et rebutante d'une grammaire. « Nul mieux que le P. Giraudeau, dit un biographe moderne, n'a peut-être composé les vers grecs, saisi l'analyse du rythme ; il parlait aussi bien la langue de Plutarque que celle de Fénelon. — La quatrième partie, destinée aux élèves de seconde, vit le jour, en 1753, La Rochelle, Desbordes, in-12 de 396 p. — La cinquième partie, réservée pour la rhétorique, parut chez le même imprimeur, en 1755, in-12 de 523 p. — Nous devons encore au P. Giraudeau un dictionnaire hébreu : *Praxis linguæ sacræ*, etc., Desbordes, 1757, in-4° ; par ce dernier volume, imprimé correctement et en beaux caractères, le typographe rochelais devint dès lors l'émule du célèbre Haultin, (voy. ce nom). En suivant dans ce dictionnaire la méthode de Schrevelius, pour son lexique grec, le P. Giraudeau voulut épargner aux

commençants les difficultés attachées à la recherche des racines. En 1760, il publia une grammaire hébraïque et française, La Rochelle, Desbordes, in-12, qui a été, de nos jours, réimprimée, avec abréviations, par MM. Seguin, d'Avignon, et qui est encore admise dans quelques établissements ; elle est suivie d'un *Lexicum contractum* dont la forme est ingénieuse. (3)

À la suite d'immenses travaux, le P. Giraudeau est mort dans l'île de Ré, sa patrie, en 1774. Comme nous l'avons déjà mentionné, son chef-d'œuvre fut sans contredit son livre de *Paraboles*. Le sage professeur ne voulut point qu'il ne tombât du haut de sa chaire que les rudiments arides des langues hébreuse, grecque, latine, française ou italienne, il voulut encore s'adresser au cœur de ses jeunes élèves, ses amis ou ses enfants, comme il les nommait et les traitait sans cesse, et à qui il consacra trente des plus belles années de son existence. Il écrivit donc son livre de *Paraboles*, enseignements enfantins revêtus de la forme historique, et qui, de même que les fables, plaisent à tous les âges et contribuent à faire naître dans l'âme de sages pensées et à provoquer des résolutions utiles. Par une suite de considérations morales pleines de vie, d'à-propos, de philosophie touchante et chrétienne, à l'aide d'une narration simple mais entraînante, toujours à la portée de la jeunesse, il a rendu d'immenses services à cet âge si digne d'intérêt. Le 18 septembre 1765, il obtint l'autorisation, pour son petit livre de morale, qu'il fit aussitôt imprimer à Paris, en un vol in-12. Depuis, cet ouvrage a eu plus

(1) Le manuscrit de cette méthode se trouve encore dans la bibliothèque publique de Poitiers, où il a été déposé par les soins du savant bénédictin D. Mazet.

(2) Quelques établissements publics suivaient encore, en 1823, cette grammaire grecque. Elle a fourni à M. Burnouf, d'après l'éditeur cité de 1843, le plan d'une méthode plus étendue.

(3) Note de M. l'abbé Rainguet, supérieur du petit séminaire de Montlieu.

de cinquante éditions, et a été traduit en toutes les langues. Il a eu plusieurs contre-façons qui n'ont pu faire oublier le style gracieux et tendrement paternel du moraliste saintongeais. On peut dire que les *Paraboles* du P. Giraudeau ne sont jamais tombées entre les mains de la jeunesse sans y laisser d'heureuses impressions.

Son *Évangile médité*, qui a obtenu l'éloge d'un ministre anglican (1), a vu le jour par les soins de l'abbé Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit du P. Giraudeau avait été remis par M^{sr} de Beaumont, archevêque de Paris; d'autres disent que l'abbé Duquesne avait rédigé l'*Évangile médité*, sur les notes du P. Giraudeau. « C'est bien là, dit un » critique, en parlant de ce livre, la phi- » losophie de l'Évangile. Le vrai chrétien » surtout, le chrétien instruit y trouve de » quoi nourrir substantiellement sa pensée » et son cœur. »

GOGUET (N...), né à la Flotte, Ile de Ré, vers le milieu du XVIII^e siècle, a laissé, dit-on, un écrit remarquable sous le titre de : *Questiones medicæ XII propositione pro regiâ cathedrâ vacante, per obitum* D. J. Sabatier; Montpellier, 1790, in-4^o.

GOMBAUD ou **GOMBAULD** (JEAN OGIER de) naquit de parents honorables, à Saint-Just-de-Lussac, près Marennes, en 1577 (2). Il fit ses études à Bordeaux, sous les meilleurs maîtres de l'époque. A 20 ans, beau cavalier, pétillant d'esprit, Gombaud parut à la cour de la reine Marie de Médicis et à l'hôtel de

Rambouillet, où régnait tant d'affectation, mais aussi tant d'élégance et d'esprit. Ses vers y firent les délices des princes et des courtisans; il rima sur la mort du duc d'Orléans, fils de Henri IV, sur les charmes de Marie de Médicis; à ce sujet, il obtint de la reine une pension de 1,200 écus, qui lui permettait, dit Conrard, de *paraître en fort bon équipage à la cour*, soit à Paris, soit dans les voyages qui étaient fréquents en ce temps-là. Plus tard, cette pension fut réduite à 400 écus, puis à moins, encore à cause des dissensions civiles et des embarras du trésor. Gombaud, tombé dans la détresse, écrivit cette sorte d'épithaphe, au sujet de Malherbe : « Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort. » Aveu touchant qui sensibilisa plus d'un cœur ! Le chancelier Seguier, entr'autres, ému de voir le mérite littéraire réduit à une telle extrémité, fit obtenir au poète saintongeais une modeste pension sur le sceau.

Cependant trois monarques avaient honoré Gombaud de leur bienveillance : Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Plusieurs écrivains l'ont dit calviniste (3), malgré son intimité avec le cardinal de Richelieu qu'il chanta dans ses vers, notamment au sujet de la prise de La Rochelle, et dont il obtint une pension plus forte que par le passé.

Il fut, en 1629, avec Conrard et Godeau, fondateur de la réunion littéraire qui, dans la suite, a donné naissance à l'académie. En 1634, Gombaud fut un des trois membres chargés de reviser les statuts de l'académie naissante, et il fournit des notes pour leur rectification.

(1) M. Nallat, recteur de l'église de Saint-Pierre, de Guernesey

(2) M. Delayant — *Not. manusc.* — le croit né vers 1500.

(3) V. *Dict.* de Moréry.

Le 12 mars 1635, il prononça, pour la sixième fois, le discours académique d'usage au commencement de chaque semaine; il exerça sa façon de sur le *Je ne sais quoi*. Ce fut lui qui revint, en dernier ressort, le jugement de l'académie sur le *Cid* (1). On raconte que son purisme à l'égard de la langue française était poussé à l'excès. Un jour, il proposa, dit-on, à la docte assemblée dont il était un des premiers membres, de faire prêter à chaque académicien le serment de n'employer que les mots admis par la compagnie à la pluralité des voix (2): prétention puérile, si l'on ne considère que déjà Gombaud avait formé le plan du dictionnaire de l'académie qui devait faire loi dans l'empire des lettres. Un biographe dit que Gombaud, malgré son zèle outré pour la langue française, ne lui rendit pourtant aucun service signalé avec ses poésies faibles et sa prose décousue. Il est pourtant juste de dire que les hommes qui présidaient à cette académie naissante méritèrent bien de la patrie; ils perfectionnèrent et arrêtrèrent dans ses formes la langue française qu'ont depuis enrichie, sans la changer notablement, tant de grands écrivains. (3)

Gombaud et son école avaient donc préparé avec ardeur les voies dans lesquelles d'autres entrèrent pour l'honneur de notre langue; aussi Boileau dit-:

« Enfin Malherbe vint. . . . »

(1) V. *Cours de Littérature* de Laharpe, qui condamne ce jugement sur l'œuvre du grand Corneille.

(2) Ce fait est contesté par M. Deloyant, not. manusc.

(3) C'est alors que naquit le titre de l'Académie pour la gouverner de notre langue et pour le monopoliser d'un dictionnaire. L'instabilité du langage,

Quelques savants, entr'autres Pélisson, — *Hist. de l'Académie* — ont fait de Gombaud une mention honorable, sous le rapport surtout des efforts qu'il tenta au profit des lettres. Son plus grand tort fut de ne pas se tenir assez en garde contre le mauvais goût du jour dont l'école était très-influente.

« Son ami Conrard lui promettait l'immortalité en toute confiance », dit un écrivain de notre province (4). Ses vers, en effet, avaient eu un immense succès, les plus savants hommes de son temps ne trouvaient pas assez d'expressions pour louer ses admirables sonnets, son excellent recueil d'épigrammes, ses immortelles tragédies, son beau roman, etc.

Gombaud, mort en 1666, a laissé plusieurs tragédies qui ont un mérite contestable sous le rapport des vers et du choix des sujets (5). — Une pastorale en cinq actes, in-8°, intitulée *Amaranthe*, où les bergers et les bergères, ce qui est passablement invraisemblable, connaissent et parlent fort bien, quoique en patois, le langage des courtisans; Paris, 1634, in-8°. — Des *Sonnets*, 1646, 1649, in-4°. Parmi le grand nombre de ces petites poésies, Boileau, qui du reste ne ménage point notre auteur, n'en compte que deux ou trois passables :

« A peine dans Gombaud, Maynard et Maleville.
On peut en admirer deux ou trois entre mille. »

Art Poét., ch. II.

dans lequel le néologisme grec ou latin, parfois même italien ou autre, fait sans cesse irruption, démontre assez l'éminent service rendu par la docte compagnie.

(4) M. Deloyant, not. manusc.

(5) Aussi Boileau, au regard de ses œuvres théâ-

Des *Épigrammes*, sortes de censures des mœurs corrompues de l'époque, 1657, in-12, préférées aux *Sonnets* du même auteur, quoique composées dans sa vieillesse. On les a comparées quelquefois à celles de Maynard; elles sont rares et recherchées, et au nombre de 319; nous en citerons deux seulement :

LA VIE DE L'HOMME.

Que d'aveugles erreurs, de fureurs indomptées !
Que d'avares désirs et de folles amours !
Les hommes sont, Philandre! autant de Prométhées,
Et leurs soins infinis sont autant de vautours.

L'AMBITIEUX.

Philotème languit d'une atteinte mortelle,
Et son ambition fait son dernier effort;
Il veut être honoré d'une charge nouvelle,
Afin d'aller en pompe au-devant de la mort.

Les Danaïdes, tragédie, 1658, in-12. — *Poésies diverses*, 1646, in-4°. — *Lettres*, 1647, in-4°, en prose. — *Endymion* ou *les Amours de la Lune*, in-8°, roman jadis fort applaudi du public et maintenant relégué dans les anciennes collections de lecture frivole; Paris, 1624, 1626, in-8°. — *Traité et Lettres touchant la Religion*; Amsterdam, 1669, 1678, in-12, ouvrage de faible portée.

Si nous reproduisons encore quelques-uns de ses vers, adressés au cardinal-ministre c'est afin de donner une idée de la poésie de Gombaud :

« Il (1) fait tomber la ville aux superbes remparts
Qui ne redoutait point la colère de Mars.

trales vieillissant chez le libraire, a-t-il dit, six ans après la mort de Gombaud :

« On sait de cent auteurs l'aventure tragique,
Et Gombaud, tant loué, garde encor la boutique »
Art Poét., chap. IV.

(1) Le cardinal de Richelieu.

La mer, pour soutenir leur commune querelle,
Eut beaucoup plus de montre et moins de force
qu'elle;

Mais il fallut ouvrir les portes à son roi
Et s'aider seulement des armes de la foi.

Quoi de surprenant que le cardinal ait dit au poète : « Voilà des choses que je n'entends point ! » Et lorsque Gombaud eut eu le double tort de répondre *ce n'est pas ma faute*, Richelieu s'honora en lui passant cette boutade outrecuidante.

Gombaud fut cependant un homme de bonne compagnie, qui avait réellement de l'esprit et qui sut parfois revêtir d'une expression gracieuse et vive des pensées délicates ou piquantes.

GONDÉGISIL, surnommé DODON, fut fait comte de Saintonge par le roi Gontran, vers le milieu du VI^e siècle (2). Ensuite il devint archevêque de Bordeaux et fut sacré par ordre du même prince, au mépris des volontés dernières du précédent archevêque Bertramne. L'insubordination et la révolte ayant éclaté dans l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers, à la fin du VI^e siècle, Gondégisil se rendit sur les lieux, accompagné des évêques d'Angoulême et de Périgueux. Après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, il excommunia les religieuses rebelles. Mais une troupe de gens armés, ayant pris le parti des religieuses, maltraitèrent les prélats et les forcèrent à prendre la fuite. Cette affaire se termina, à la demande de Childebert, par la nomination d'une commission d'évêques faite par Gontran, et parmi lesquels se trouvait Saint Grégoire de Tours.

(2) V. *Hist. de Fr. de Saint Grég.*, liv. VIII.
— *Hist. de Saint. de Maichin*, II^e liv., p. 103.
— *Clergé de Fr. par Du Tens*, t. II.

L'abbesse Leubovère, qui avait été valablement élue, fut mise en possession de son monastère tandis que les princesses Chrodiede et Basine, dont l'ambition pour la mitre, avait causé tout le mal, furent privées de la communion jusqu'à ce qu'elles eussent fait une pénitence convenable. Ces censures furent ensuite levées dans un concile assemblé par Childebert.

GONY (M^{lle}). Cette personne charitable, originaire de Rochefort, donna, en 1731, un local où l'abbé Jouvenon, curé de Saint-Louis, établit l'hospice Saint-Charles. Châteaubriand, frappé de l'heureuse influence morale de la femme dans la société, a consacré quelques pages sublimes et touchantes au mérite des femmes juives. Celui des dames françaises, passé depuis longtemps en proverbe, a été chanté par Legouvé, qui, malgré ses beaux vers, est certes resté bien en arrière de sa tâche.

GORDON (ANGÉLIQUE) (1). M^{lle} Gordon, dont la famille était d'origine écossaise, vit le jour à Pons, à une époque d'agitation, en 1791, et ne reçut à La Rochelle qu'une éducation très-imparfaite. Dès qu'elle fut rentrée dans sa famille, ravie d'avoir un libre accès dans la bibliothèque importante que son père, homme de talent et de goût, avait su élever, elle acquit, en peu d'années, et grâce à une pénétration d'esprit et une facilité de travail surprenantes, plus d'instruction qu'elle n'aurait pu en puiser dans les écoles d'alors. Avec le secours de son père, elle s'initia, de bonne heure, à l'étude des langues latine

et anglaise. Elle fit de grands progrès dans la science exacte des mathématiques, à tel point qu'elle fut souvent consultée pour la solution des problèmes les plus épineux. Comme délassement, elle apprit ensuite les langues italienne et espagnole.

Les entreprises commerciales de M. Gordon n'ayant pas toujours été couronnées de succès, la gêne se fit sentir dans sa famille; c'est ce qui décida M^{lle} Angélique, âgée de 19 ou 20 ans, à entrer en qualité d'institutrice dans une maison opulente dont elle fut regardée comme l'amie intime et avec laquelle elle fit plusieurs voyages. M^{lle} Gordon dut à cette circonstance de sa vie, d'observer et de connaître à fond les usages et les allures du monde dont elle fronde sévèrement les ridicules dans ses écrits.

Les études fortes et étendues que nous avons indiquées n'avaient eu, jusqu'en 1819 (14 avril), qu'un but ordinaire et presque sans portée : la satisfaction personnelle de M^{lle} Gordon.

A cette époque, l'accomplissement d'un devoir de charité chrétienne (2) lui valut une grâce signalée du ciel. Elle comprit aussitôt la mission importante que la Providence lui avait réservée. Ses travaux furent dès lors dirigés vers un but éminemment religieux et social. Une circonstance fortuite l'ayant fait connaître, en 1829, du directeur de l'*Œuvre des bons livres*, de Bordeaux, elle se rendit depuis infiniment utile à cet établissement populaire, en indiquant une quantité d'ouvrages qui devaient figurer dans sa collection, en corrigeant une foule de livres et en portant un jugement sur beaucoup d'autres. M^{lle} Gordon a laissé,

(1) Cet article a paru en grande partie dans la *Séguine*, journal hebdomadaire de Jonzac, du 23 juin 1848.

(2) Le baptême qu'elle procura à un petit enfant délaissé

dans cette bibliothèque morale et religieuse, plus de vingt cahiers remplis de ses judicieuses observations littéraires, et qui seront d'un grand secours pour celui qui dressera le catalogue général et raisonné des volumes possédés par l'*Œuvre des bons livres*.

En rapport de correspondances et d'affection avec les supérieures de plusieurs établissements d'éducation chrétienne, telles que celles du *Sacré Cœur*, de *Lorette*, de *Chavagnes*, des *Ursulines de Pons*, etc., etc., elle contribua à imprimer à l'enseignement général de ces maisons une direction sagement combinée et progressive. La maison de Pons, nouvellement établie, fut particulièrement l'objet de ses sollicitudes et de ses efforts quotidiens, à une époque où, la société sortant du chaos révolutionnaire, l'instruction publique avait tout à acquérir.

Douée d'une imagination vive, d'une grande facilité d'écrire, d'une critique sage et modeste, M^{lle} Gordon prit la plume sous l'inspiration d'une pensée grave qui, depuis le jour de sa conversion, fut celle de toute sa vie : ÊTRE UTILE A LA RELIGION ET A LA SOCIÉTÉ. Elle composa particulièrement, pour la communauté de Pons, des couplets, des cantiques encore inédits, et de petits drames dont quelques-uns furent, plus tard, à la sollicitation de personnes vouées à l'enseignement, imprimés à Lille, chez Lefort.

En 1826, elle publia les *Essais poétiques d'une jeune solitaire*, in-8° de 83 pages; Paris, bureaux de la Biblioth. cathol.

La presse religieuse du temps en fit un grand éloge. La poésie de M^{lle} Gordon se distingue par un charme de style mélanco-

lique et touchant qui parfois ne manque point d'énergie.

Citons cette strophe :

Quoi ! j'ose à vos tourments comparer mes souffrances,
Vous qui, pour mes péchés, êtes mort sur la croix !
O mon Dieu ! pardonnez.... j'ai mérité cent fois
Le châtimement de mes offenses !
Une vapeur brillante avait séduit mon cœur,
Je m'égarais dans une nuit profonde,
Mais, pour me détacher du monde,
Vous m'avez envoyé l'ange de la douleur !

En 1829, elle donna *Elzine et Deliska*, un vol. in-18 dont la première édition parut à Nantes et que nous retrouvons sur le dernier catalogue des frères Périsset.

En 1831, sur la demande des dames ursulines de Pons, elle entreprit un abrégé de l'histoire d'Angleterre du D. Lingard⁽¹⁾. « Je me flattais, écrivait-elle à un ecclésiastique, que ce genre d'ouvrage, fruit d'une simple compilation, me distrairait de mes idées noires; mais il n'a fait que rembrunir mon imagination, en me montrant sans cesse des scènes analogues à celles qui se passent dans notre pays. » Elle faisait ainsi allusion aux malheurs dont la société et la religion étaient alors menacées.

Vers la même époque, elle entreprit une Nouvelle sur le proverbe, un des plus pernicieux du monde : *Il faut que jeunesse se passe*. « Le fouet de la satire, disait-elle dans une de ses correspondances intimes, venait se placer entre mes mains, je me suis alors souvenue de cet autre proverbe : *On ne prend pas les mouches avec le vinaigre*, et j'ai brûlé les pages commencées. »

(1) Les pages manuscrites de cet abrégé sont utilisées pour les cours d'histoire, par la communauté de Pons, à qui elles appartiennent.

En 1832, elle publia *Victorine et Eugénie*, ou *Politesse et Charité*, un vol. in-18; Lille, Lefort.

En 1833, *les Vacances*, ou *Lettres de quelques jeunes personnes*, 2 vol. in-18, Lille. Ces aimables et profitables causeries de quatre amies en vacances, dont les caractères et les goûts particuliers sont dessinés avec tant d'art, ont fait dire à des personnes de mérite que c'était là le chef-d'œuvre de l'auteur.

La même année, parurent *Augustine ou les Avantages d'une éducation chrétienne*, 1 vol. in-18, — et *la Marraine et la Filleule ou Considérations religieuses et touchantes sur le baptême*, 2 vol. in-18, Lille.

En 1834, *les Sœurs jumelles ou la Vocation*, 2 vol. in-18, Lille.

En 1835, *les Dangers de la légèreté*, un vol. in-18, Lille.

En 1839, *Drames et Proverbes*, un vol. in-18, fig.

Ce dernier ouvrage, adressé à Lille par M^{lle} Gordon, l'année même de sa mort, parut à tort sous le nom de l'auteur de la *Famille de Luzzy* (1) et du *Prix de sagesse*.

En 1843, *la Vie de Sainte Catherine de Sienne*, un vol. in-18, fig., Lille. (2)

Tous ces ouvrages ont paru sans nom d'auteur. On y rencontre de fréquentes citations des livres saints dont M^{lle} Gordon avait fait, depuis 1821, une étude consciencieuse, et dont sa mémoire lui fournissait, sans beaucoup de travail, les nombreux textes appropriés aux circonstances

où elle plaçait les jeunes héroïnes de ses productions morales.

« Il était sans doute dans la destinée de cette demoiselle si modeste, écrivait une de ses amies, de laisser d'autres personnes recueillir les éloges dus à ses travaux; » car, avant l'apparition des *Drames et Proverbes*, les *Élégies chrétiennes*, publiées d'abord sous le titre d'*Essais poétiques*, furent revendiquées par une jeune poète d'un département de l'Est, qui, à cette occasion, se fit même couronner et fêter dans une séance littéraire. La fraude finit par être connue, et M^{lle} Gordon fut la première à rire de la justification, à son détriment, de ce vers de Virgile : *Sic vos non vobis mellificatis apes*.

Par sa douceur, sa modestie, sa vertu aussi simple qu'éclairée, M^{lle} Gordon fut le modèle des personnes de son sexe, comme elle le fut aussi des femmes auteurs, en soumettant tous ses écrits à l'appréciation d'hommes religieux et éclairés dont elle suivait aveuglément les avis. Elle avait eu la pensée d'un journal spécial pour les écoles de demoiselles, auquel elle voulait donner le nom, si bien choisi, de *l'Ange Gardien*. Ce projet louable fut communiqué par elle à quelques personnes du plus haut mérite; mais le temps, les moyens pécuniaires, son séjour habituel et forcé dans une petite localité, ne permirent point à M^{lle} Gordon de le réaliser. Depuis, cette pensée chrétienne a germé et porté ses fruits. *L'Ange Gardien* a paru sous les auspices de la religion; mais, hélas! celle qui l'avait rêvé et qui aurait donné à sa rédaction un si habile et si précieux concours, n'était plus!...

Nous avons sous les yeux un arbre généalogique des sires de Pons, accompagné

(1) Quelques personnes ont pensé que le petit ouvrage intitulé *Famille de Luzzy* était aussi de M^{lle} Gordon.

(2) C'est M^{lle} Rigaud, amie de la défunte, qui envoya le manuscrit de cette *Vie* à M. Lefort.

d'une notice historique sur les principaux personnages de cette maison , dressé par M^{lle} Gordon pour l'établissement des dames ursulines de Pons.

Qu'on ne croie pas pourtant qu'une personne ainsi vouée à de grands travaux littéraires , et à la retraite qui en favorise si bien l'exécution , se dispensât des devoirs que la société chrétienne impose à chacun de ses membres. Bien loin de là , elle pratiquait ces devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. « Sous un extérieur froid et sévère , dit une de ses connaissances , elle portait un cœur ardent et dévoué. » Ses aumônes , bien qu'elle fût pauvre , ses paroles de consolation , ses instructions aux jeunes enfants du peuple , se multipliaient sans cesse et au gré de son excellent cœur. — Qui le croirait ? A l'exemple de Saint François de Sales , M^{lle} Gordon fut en butte à de violentes tentations de désespoir. Elle n'en fut délivrée que par sa soumission à suivre les avis d'un sage directeur. S'applaudissant ensuite du calme dont elle jouissait , elle écrivait à une personne de sa confiance : « Que le Seigneur lui avait envoyé d'autres souffrances infiniment moindres , puisqu'elles n'atteignaient que le corps. »

A l'âge de 48 ans , ravie à la terre sur laquelle , à l'exemple du divin Maître , elle était passée en faisant le bien , M^{lle} Gordon dut à une cruelle maladie les avantages d'une patience et d'une résignation sans bornes. Souvent elle manifesta la crainte que ses douleurs , parfois atroces , ne rachetassent pas les douceurs de sa vie qui avait été pourtant remplie de privations. Elle édifia constamment les religieuses , ses amies , dans les bras desquelles elle mourut , le 11 février 1839. Son dernier mot , à la vue du

crucifix que lui présentait un prêtre , avait été celui-ci : « O bonne croix !.... » Puis elle avait embrassé l'image du Sauveur qui semblait lui faire partager dès lors sa glorieuse immortalité , tant le visage de la mourante venait de revêtir et conserver , même après avoir perdu la vie , une douce sérénité.

Sous l'inspiration de la vertu sublime de l'humilité chrétienne , M^{lle} Gordon , à son lit de mort , exigea de ses amies éplorées qu'elles brûlassent quelques-uns de ses manuscrits , entr'autres une *petite Nouvelle* destinée aux jeunes personnes , un recueil de poésies intitulé *Album Saintongeais* (1) , et un projet de *Journal des Études* , sacrifice qu'elle se plut à consommer en vue de Dieu au sortir de la vie et alors que les projets de la terre s'effacent au grand jour de l'éternité.

Cette mort occasionna à Pons un deuil public. Les obsèques de notre digne compatriote , qui eurent lieu le mercredi des Cendres , suspendirent le cours des folles joies du monde. Ce bon peuple , dont le tact exquis apprécie toujours les vertus touchantes et modestes , s'empressa d'escorter à sa dernière demeure le corps de celle qu'il pleurait comme une véritable amie et à laquelle il était en effet si grandement redevable.

GRANGIER (JOSEPH), né en 1747, à Allègre, près le Puy en Velay, entra dans l'ordre des bénédictins, congrégation de Saint Maur, et fut placé dans l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély. Il refusa le ser-

(1) On sait, par des notes trouvées dans les papiers de M^{lle} Gordon, que le produit de cette publication était destiné en bonnes œuvres pour le diocèse de La Rochelle.

ment schismatique de 1791 et continua, jusqu'en 1793, à exercer son saint ministère dans la Saintonge. Il ne tarda pas à être arrêté par ordre de l'autorité révolutionnaire et condamné à la déportation maritime. On le conduisit à Rochefort, où il fut embarqué sur le vaisseau-prison les *Deux Associés*, en rade de l'île d'Aix. Ce religieux, mort victime de sa foi, fut inhumé dans cette île, le 21 juin 1794. (1)

GRIFFON DE PLEINEVILLE

(JEAN-BAPTISTE), né à Pilon de Chante-Merle, près Tonnay-Boutonne, en 1765, d'une famille de Saint-Jean-d'Angély, anoblie au XV^e siècle, sous Charles VII, servit comme garde du corps dans la compagnie de Villeroi. Il s'occupait d'entreprises commerciales, alors qu'en 1805, il fut nommé maire de sa ville natale, et, en 1809, sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Jean. Sous son administration, il fut créé plusieurs établissements publics qui témoignaient de sa sollicitude pour les intérêts de ses concitoyens. Saint-Jean lui doit ses halles neuves, vaste construction qui repose sur un nombreux ensemble de colonnes en pierres aux fûts cannelés et élégants; son abbatoir public, sa boucherie, son marché; le pavage de certaines rues, la fontaine du marché. Il pourvut à toutes ces dépenses, sans imposer de nouvelles charges à la commune, mais uniquement avec des fonds obtenus du gouvernement. Toutefois, n'ayant jamais dirigé ses loisirs vers l'étude si attrayante de l'archéologie sacrée, M. Griffon négligea et laissa profaner les monuments consacrés à l'exer-

cice du culte. Il supprima l'intéressante chapelle des Ursulines qui, en 1801, avait été érigée en succursale. Il se prêta à la transformation en maison d'arrêt du *pro-naos* de la vaste basilique commencée par les bénédictins. Il ne tenta aucun effort pour rendre décente l'unique église paroissiale de Saint-Jean, qui, sous l'administration de ce fonctionnaire public, fut constamment moins propre et moins imposante que les halles (2). A l'arrivée de Louis XVIII en France, M. Griffon fut maintenu dans ses fonctions de sous-préfet. Sa proclamation contre les Bourbons, lors du débarquement de Napoléon à Cannes, lui valut sa révocation, en 1816. Il rentra dès lors dans la vie privée. Il est mort à Saint-Jean, le 23 juillet 1826, à l'âge de 61 ans, environné des secours de la religion qu'il avait négligée durant sa vie.

GRIMOUARD (3) (NICOLAS-HENRI-RENÉ, comte de), seigneur de Lhoumée en Saintonge, était né à Lhoumée, près Saint-Porchaire, vers 1738 (4). Il étudia chez les prêtres de l'oratoire à Niort, et débuta ensuite à Rochefort dans la carrière maritime en acceptant l'emploi de garde-marine le 17 décembre 1757. Il avait, en 1778, le commandement de la frégate la *Minerve* de 32 canons. Chargé de croiser, l'année suivante, dans les eaux de Saint-Domingue, il s'empara de cinq corsaires anglais, parmi lesquels était le *Belkart*, de 20 canons.

(2) La plupart de ces détails sont empruntés au manuscrit de M. Brillouin aîné, *Hist. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély*.

(3) Grimoire, suivant M. Massiou, *hist. de Saint.*, t. VI, p. 321

(4) Le *Dict. hist. et géol. des fam. de l'anc. Poitou*, t. II, p. 183, le dit né à Fontenay, le 25 janvier 1743, d'une ancienne famille du Poitou dont la filiation remonte au XV^e siècle.

(1) V. *Tabl. nécrol.* de M. l'abbé Marette, — 1845 — et *Mart. de la foi pend. la révol.* fr., t. III.

Peu après, il se rendit maître de la *Débora*, de 24 canons, et d'un brick de 16, et parvint à Ynago sans avoir perdu un seul homme. Le 4 janvier 1781, toujours à bord de la *Minerve*, Grimouard eut la témérité d'attaquer deux forts bâtiments anglais de 74 canons ; il leur coupa la route et engagea le combat à portée du pistolet. Ayant été blessé et la moitié de l'équipage mis hors de combat, son second, M. de Villeneuve, continua le feu et n'amena son pavillon que lorsqu'il vit la frégate près de couler bas. Lord Mulgrave, commandant l'un des deux vaisseaux, rendit leurs épées aux officiers de la *Minerve*, en leur témoignant son estime, et combla leur brave commandant d'égarde et de soins. Par suite d'un échange de prisonniers, Grimouard fut presque aussitôt rendu à la France. Louis XVI le nomma chevalier de Saint-Louis, capitaine de vaisseau et commandant en second de l'*Actif*, qui contribua à sauver une partie du convoi français, lors de la rencontre de l'amiral Kempenfel. Il se trouva aux différentes affaires du comte de Grasse, des 9 et 12 avril, étant second à bord du *Magnifique*. Peu après, il fut nommé commandant du *Scipion*, de 74 canons. Étant parti du cap Français pour escorter un convoi, il rencontra, le 17 octobre 1782, deux vaisseaux anglais : le *London*, de 90 canons, et le *Torbay*, de 74. Le *Scipion* provoqua et soutint bravement le feu de l'ennemi et donna au convoi le temps de s'échapper. Par une manœuvre fort habile, Grimouard était parvenu à éviter le choc du *London* ; c'est alors qu'il envoya à ce vaisseau plusieurs bordées qui, l'enfilant en plein, parvinrent à le désenrayer et le forcèrent à refuser le combat.

Le commandant français mit en panne pour réparer ses manœuvres, et, avant que l'ennemi eût repris sa poursuite, il s'échappa ; mais, hélas ! pour aller se briser dans la baie de Samona, sur une roche inconnue. Tout l'équipage fut sauvé. Louis XVI fit représenter, en 1788, le combat du *Scipion*, et en envoya une copie au brave officier, avec ce titre : DONNÉ PAR LE ROI A M. DE GRIMOUARD. C'est à cette occasion que cet officier reçut le titre de comte, avec une pension de huit cents livres.

Élevé au grade de vice-amiral, Grimouard fut envoyé en Amérique, sur le *Borée*, et eut, durant les troubles de Saint-Domingue — 1791 — le commandement stationnaire des forces maritimes de la France dans ces parages. Son équipage se composait de marins fortement imbus de l'esprit démagogique ; il fallut toute sa vigueur pour maintenir dans le devoir, ces hommes exaltés. Un jour, au Port-au-Prince, les plus mutins, excités par quelques gens de la ville, s'emparèrent de la chaloupe. Grimouard s'y précipita seul, l'épée à la main, et parvint à les faire remonter à bord. Ce n'était qu'un succès passager. Les insurgés, rendus à terre et aidés du régiment colonial du Port-au-Prince, massacrèrent le brave colonel Mauduit qui les commandait. Le vice-amiral déploya, pour arrêter le cours des excès populaires, tout ce qu'il avait de fermeté et de prudence. Par ses efforts pour maintenir les droits de ses nationaux et pour faire respecter partout le drapeau et les privilèges français, par la protection éclairée qu'il accorda au commerce, le vice-amiral servit bien son pays. Pendant le pillage du Port-au-Prince, déployant les ressources de son excellent cœur, il accueillit

lit à son bord des femmes, des vieillards, de jeunes enfants, qui fuyaient leur patrie en feu. Durant un mois, il leur prodigua tous les secours qu'exigeait leur situation lamentable. Le ministre de la marine, Monge, malgré une violente opposition, le maintint dans son grade de vice-amiral, le 1^{er} janvier 1793. Peu après, il l'appela au commandement en chef de la flotte de Brest. Grimouard refusa, pour cause de santé, mais bien plus, dit-on, par répugnance, de servir un gouvernement dont la plupart des actes le révoltaient. Le ministre prévoyant que cet officier-général serait bientôt victime de son refus, insista pour lui faire accepter, comme sauve-garde, le commandement du port de Rochefort, auquel il l'appela effectivement, le 1^{er} février 1794. Grimouard se montra inflexible et eut le tort de rentrer dans cette ville comme simple particulier. Il donnait à ses ennemis toute prise sur lui.

Sa mission d'Amérique, si honorablement remplie, fournit pourtant l'occasion de citer, le 7 février 1794, le vice-amiral devant le tribunal révolutionnaire de Rochefort. Grimouard fut condamné à mort, comme coupable de haute-trahison, et conduit à l'échafaud dans les vingt-quatre heures; il fut exécuté à la lueur des torches. Au milieu du silence morne et caractéristique qui environnait le supplice du vice-amiral, une voix courageuse et libre fut entendue. Elle osa infirmer en ces termes la condamnation de Grimouard : « Voilà donc un héros de moins !.... » Appel éternel de l'histoire, contre une sentence inique.

Les biens du vice-amiral s'étendaient sur les communes de Romegoux, Beurley,

Lhoumée et La Vallée. La république s'en empara et les vendit sans merci. (1)

Quand peu après, l'ordre arriva, de Paris (2), de rendre la liberté au brave marin, qu'on supposait toujours en prison, il n'était déjà plus. Sur la terre sanglante et désolée de sa patrie, il avait laissé trois enfants en bas-âge, qu'à l'heure suprême il avait prié la France de prendre sous sa protection. La même année, la *Société populaire* de Rochefort vengea la mémoire de Grimouard et dévoila la ténébreuse intrigue qui l'avait conduit à la mort. « Le crime a maintenant fait place à la vertu, et la terreur à la justice, disait le rapport; on n'assassine plus les hommes au nom de la tyrannie, on les écoute au nom de l'humanité et on les juge au nom de la loi !... »

Trois colons déportés de Saint-Dominique, hommes sans moralité comme sans principes, intéressés, par esprit de vengeance, à perdre un grand citoyen, le firent condamner et exécuter; et le motif de cette indigne vengeance était la résistance si légitime opposée par Grimouard, en station devant le Port-au-Prince, aux tentatives d'une poignée de misérables qui voulaient porter la révolte à son bord. Il leur avait dit, en mettant la main sur la garde de son épée et en présence de ses fidèles marins qui couraient aux armes : « Venez nous prendre ici, si vous l'osez ! » Lâches comme des malfaiteurs, ces hommes avaient regagné la terre, mais la pâleur au front et la rage dans le cœur (3). C'étaient les mêmes

(1) *Hist. de la Saint.*, de M. Massiou, VI^e vol., p. 330.

(2) C'était après le 9 thermidor, alors que la Convention avait ordonné d'ouvrir les cachots aux victimes politiques.

(3) Massiou—*Hist. de Saint.*—VI^e vol., p. 520.

colons parvenus ensuite à Rochefort qui demandaient la tête de Grimouard. Une seule séance suffit pour juger de faits accomplis à 1,800 lieues de la métropole et pour condamner un de nos plus intrépides marins.

La nature des faits, le caractère des témoins, l'éloignement prodigieux de la scène, auraient exigé de la part des juges plusieurs mois pour l'instruction et l'examen d'une procédure qui, dans ce cas, n'aurait pu que couvrir de confusion les indignes accusateurs du vice-amiral.

GROUSSAUD DE CHAPITRE (HENRI), capitaine de grenadiers, né à Saint-Jean-d'Angély, vers la fin du XVII^e siècle, assista à différentes batailles : Weissembourg, Mons, Charleroy, où il se distingua par sa bravoure. Au siège de Fribourg, une bombe éclata à ses pieds et le couvrit de terre. Le bruit de l'explosion lui affecta les organes de l'ouïe ; Henri de Chapitre devint sourd à l'instant même. Nommé aide de camp du marquis de Maupou, il fit partie de l'expédition envoyée en Provence pour en expulser l'ennemi. En récompense de ses nombreux services, il fut nommé, en 1760, chevalier de S^t-Louis, avec jouissance d'une pension de 400 liv.

GUA DE MONS (PIERRE du) (1), célèbre marin, possesseur du château de Mons, près Royan, au commencement du XVII^e siècle. Ce gentilhomme saintongeais

(1) Un de ses ancêtres, Guillaume du Gua, chevalier de Beautreuil, vivait à la fin du XIII^e siècle, et possédait les châteaux de Mons, de Chastelars, d'Arces, de La Rochebreuillet. Cette famille s'était alliée au Beaumont de Rioux, aux Labarthe, aux Laigle, aux La Rochefoucauld, aux Saint-Mauris, aux Goumarde de Blanzay, aux d'Asnières, aux Bremond.

proposa au roi de travailler, à ses frais et dépens, à l'affermissement de nos établissements coloniaux de l'Amérique du Nord. Le prince y consentit et le nomma son lieutenant-général de l'Acadie ou *Nouvelle France*. De plus, on le gratifia du commerce exclusif des pelleteries de cette immense contrée (du 40^e degré au 46^e). De Mons associa à ses travaux quelques négociants de La Rochelle, entr'autres Samuel Georges et Macquin. Le départ eut lieu de cette ville, sur des vaisseaux équipés par les soins des associés. Celui monté par du Gua de Mons s'appelait le *Jonas*. Un des navigateurs, Lescarbot, fit imprimer à ce sujet ses adieux poétiques à la France, La Rochelle, 1606. Un auteur de l'époque disait : « Que si jamais ce pays était habité par des chrétiens, on le devrait à M. de Mons et à ses associés. »

C'est ainsi qu'alors se fondaient, par les soins d'hommes énergiques et précieux à la France, nos colonies, école féconde de la marine nationale, et sans lesquelles il est si difficile de la soutenir. C'est une des questions politiques, de nos jours, à l'étude comme tant d'autres.

GUADDO. Ce comte de Saintonge (2), au VI^e siècle, sous Chilpéric IX, était issu, selon quelques chroniqueurs, d'une famille gallo-romaine établie dans notre province. Parvenu au titre de majordome, il fut, en 585, chargé, avec Bobon, de conduire en Espagne Rigonthé, fille de Chilpéric, avec un déplorable cortège de personnes appartenant au fisc, d'après les lois barbares d'alors, tribut levé de force sur des familles explorées.

(2) V. Saint Grég. de Tours, *Hist. de Fr.*, liv. VI.

On a reproché à Guaddo d'avoir fait servir les connaissances qu'il avait acquises dans les lettres, à flatter basement les puissants du jour (1), et à s'élever ainsi au détriment de sa dignité de philosophe. Combien de personnages depuis lors, et à des époques de civilisation plus avancée, ont mérité le même reproche !

GUADRADE ou **GUADRAGI** (GUILLAUME), était fils du S^r de Jonzac. Il parvint, en 1127, au siège épiscopal de Saintes, et mourut vers 1140. Cet évêque se fit remarquer par la sagesse et la fermeté avec laquelle il sut diriger son administration spirituelle. Il évita de donner dans le schisme d'Anaclet, dont ne se préservèrent point quelques prélats voisins, et demeura fermement attaché au pontife de Rome, clef de voûte indéfectible de l'édifice chrétien. Innocent II fut toujours pour lui le seul pape légitime. Guadradi, d'accord avec le grand Saint Bernard, avec le célèbre Vulgrin, évêque d'Angers, sous lequel il avait étudié dans sa jeunesse, combattit sans cesse pour l'orthodoxie en repoussant, de tout son pouvoir, l'intrusion et le schisme. Il fut assez heureux pour voir enfin Guillaume X, duc d'Aquitaine, et le plus ferme soutien du schisme, venir à résipiscence. Après avoir passé quelques jours de pénitence dans le monastère de Clairvaux, le duc vint faire une publique rétractation de ses erreurs dans l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély. Ensuite, et comme moyen d'expiation de ses fautes et de marquer le repentir profond qu'elles lui inspiraient, Guillaume fonda, le 25 mars 1135, suivant les conseils du saint évêque, l'abbaye

(1) *La domination Franke*.

de la *Grâce-Dieu*, au diocèse de Saintes. A cette époque, comme le remarque le pieux historien de l'église saintone, on se laissait certainement aller au mal, l'humanité a toujours été essentiellement peccable, mais enfin sonnait l'heure de l'expiation prompte ou tardive, et l'on s'empressait noblement alors de chercher dans le repentir une seconde innocence.

Guadrade, se rappelant avec délices les jours d'étude passés avec l'illustre Vulgrin, dans une communauté de Saintes dirigée par celui-ci et dédiée à Saint Maurice, éleva, là même, une plus vaste église sous l'invocation du saint. En 1817, nous vîmes mettre à découvert les débris de cet édifice dont les colonnes et les pilastres brisés furent pris à tort, par plusieurs de nos antiquaires, pour les derniers restes d'un temple payen. (2)

GUEAU, voy. **BEVERSEAUX**.

GUERCHEVILLE (ANTOINETTE DE PONS DE SILLY, marquise de), fille d'Antoine, dernier sire de Pons, et de Marie de Montchenu, marquise de Guercheville. Elle avait épousé Henri de Silly, comte de Roche-Guyon, dont elle devint veuve à 25 ans, en 1586.

« Antoinette, dit un historien moderne, avait puisé à la cour élégante de Henri III, cette aisance de manière et ces grâces de

(2) Bon nombre de personnes doivent encore se ressouvenir de ces découvertes faites à la suite des fouilles et des déblais opérés sur les terrains au nord du capitole, où repose maintenant tout un quartier nouveau et un peu au-dessus du pensionnat Amoureux. Là gisaient pêle-mêle, enfouis par le temps et les révolutions, des débris romains et des ruines du moyen-âge. L'erreur était donc facile et excusable. — V. *Notice sur les antiq. de Saintes nouvellement découvertes*, par M. Chaudruc de Crazannes, 1817, in-8°.

bonne compagnie, qui ajoutent aux charmes de la figure et aux agréments de l'esprit, » et dans les leçons de sa mère, des exemples de sagesse et de vertu plus précieuses encore.

Henri IV, qui la vit un jour, en devint éperdument amoureux ; tous les moyens pour arriver à son but furent mis en œuvre par ce prince, envers lequel, sous ce rapport, l'histoire a eu plus d'un blâme sévère à formuler. Déclarations, riches présents, tout fut refusé par la vertueuse et noble comtesse de la Roche-Guyon, marquise de Guercheville. Pour éviter les obsessions du prince, elle abandonna son château d'Arvert (1), et se retira dans sa terre de la Roche-Guyon.

La cour étant une fois en partie de chasse, dans le voisinage de la Roche-Guyon, vers la tombée du jour, le roi se sépara de sa suite, et fit demander l'hospitalité à la belle marquise ; celle-ci répondit aussitôt à l'envoyé que le prince lui ferait beaucoup d'honneur en venant prendre un logement dans son château. Antoinette donna immédiatement à ses gens l'ordre de disposer un splendide repas, ensuite elle se revêtit d'habits somptueux et, à l'arrivée du roi, fut le recevoir au grand portail d'entrée accompagnée de ses femmes et de quelques gentilshommes de ses voisins.

Henri, qui trouvait la marquise plus belle que jamais, fut enchanté d'un pareil accueil. En attendant le souper, il fut se reposer

dans l'appartement qui avait été mis à sa disposition ; mais quelle ne fut pas sa surprise et sa douleur, lorsqu'il apprit qu'Antoinette avait ordonné qu'on attelât son carrosse ; il descendit consterné, et la voyant prête à partir : « Eh ! quoi, madame, lui dit-il, je vous chasserais de votre maison ? » — « Sire, répondit la marquise, un roi doit être toujours maître partout où il se trouve. » Elle s'élança aussitôt dans sa voiture et fut passer la nuit à deux lieues de la Roche-Guyon.

Antoinette fut encore exposée depuis aux obsessions d'Henri IV. Un jour, il lui proposa de l'épouser ; mais elle fut sourde à cette nouvelle et insidieuse proposition : « Sire, répondit-elle, je ne suis pas d'assez bonne maison pour devenir votre épouse, et j'ai le cœur trop haut pour n'être que votre maîtresse. »

Le 17 janvier 1599, la noble dame présenta requête au parlement de Bordeaux, en faveur de la paroisse de Saint-Vivien de Pons, dont les prieurs de l'hôpital voulaient dérober les droits honorifiques ; Antoinette gagna sa cause.

Tant de vertu fit enfin sur le prince une salutaire impression ; émerveillé et attendri à la vue d'un modèle que notre Saintonge s'enorgueillit encore d'offrir aux personnes du sexe, Henri dit à la marquise : « Vous êtes véritablement une dame d'honneur, et je vous supplie de vouloir bien en accepter l'emploi près de celle que je placerai un jour sur le trône de France. » En 1600, Marie de Médicis étant devenue l'épouse d'Henri IV, la noble marquise de Guercheville ne fut pas oubliée et reçut, à juste titre, l'emploi de première dame d'honneur de la reine.

(1) Le 25 février 1578, il fut passé transaction entre la dame Montchenu de Guercheville, baronne d'Arvert, et les habitants de sa baronnie, pour le recreusement par ceux-ci du canal dit de la Mer, sur une largeur de 18 pieds, avec rétablissement, par ceux-ci, des ponts en pierre et anciennes écluses.

C'est à la noble dame que le cardinal de Richelieu dut la faveur dont il jouit à la cour. A sa recommandation, il fut nommé directeur de la reine ; ce premier pas lui suffit pour franchir seul ensuite tous les degrés de l'élévation sociale.

La noble et vertueuse marquise de Guercheville est morte à Paris, en 1632.

GUÉRIN (l'abbé). Cet ecclésiastique vertueux et de mœurs douces et sociales était né à La Rochelle, de parents peu favorisés des dons de la fortune. En 1792, il partit pour l'Angleterre avec son protecteur, M. Legris, chanoine de La Rochelle, afin de se soustraire à la persécution. Passant à Paris, il fut tellement charmé de la vie du grand-séminaire, qu'il pria M. Legris de l'y laisser.

Après trois mois d'une vie paisible et presque toute consacrée à la prière, dit l'auteur de l'*Hist. eccles. Sant.*, il reçut, le 2 septembre 1792, la palme du martyr, lors du massacre des prêtres dans la chapelle des Carmes à Paris.

GUERRIER (Dom). Ce religieux bénédictin, natif de l'Auvergne, vint, en 1700, au monastère de Saint-Jean-d'Angély, où il eut le titre de chambrier. Pendant trente-une années qu'il coula dans cette ville, il y acquit le titre honorable de père des pauvres. Il fut nommé prieur de la paroisse de Saint-Jean en 1717. C'est à lui qu'on dut l'établissement de l'association des dames de la charité. Il eut l'estime particulière de M^{sr} de Beaumont, évêque de Saintes qui plus, d'une fois, le choisit pour arbitre dans des questions de droit canonique. Il fut chargé, par l'autorité religieuse, de rétablir la discipline dans plu-

sieurs communautés d'hommes et de femmes des environs, et eut la consolation d'y faire revivre la ferveur des premiers temps. Supérieur des religieux bénédictins de Niort, il leur prêchait, chaque année, une retraite, de même qu'à la confrérie du Saint Sacrement, de Saint-Jean-d'Angély. Il présenta une requête au roi tendant à employer successivement les revenus de l'abbaye — 15,000 livres — à la construction de la nouvelle église commencée en 1691, mais dont les travaux languissaient faute de fonds. L'intendant de La Rochelle, chargé d'une enquête à cet égard, évalua à plus d'un million les constructions restant à faire et qui n'ont jamais été reprises depuis.

En 1729, D. Guerrier présida l'assemblée générale de l'ordre des bénédictins, où, contre le règlement, on déposa Dom Thibaud, directeur général. A ceux qui se plaignaient de cette décision, on répondit que la présence d'un *guerrier* à la tête de l'assemblée devait leur faire trouver la résolution opportune. On assure que le religieux bénédictin refusa alors la supériorité générale de l'ordre. On lit dans l'*Histoire littéraire de Saint Maur*, de D. Tassin (1), que le P. Guerrier était très-estimé de l'évêque de Senez, janséniste fameux, et qu'il en reçut trois lettres, ce qui, joint à quelques ouvrages attribués au bénédictin par D. Tassin (2), fait appréhender que D. Guerrier ne soit tombé dans les erreurs de l'époque (3). On sait que le jansénisme

(1) 1770, in-4°.

(2) On prétend que ces écrits se trouvent au séminaire de La Rochelle. (Manusc. de M. Brilouin aîné.)

(3) Nous n'y verrions pas, en l'absence d'autres témoignages, la preuve évidente de la culpabilité de D. Guerrier. Dès le 30 octobre 1623, la communauté de Saint-Jean était venue en la

infecta la plupart des membres influents de la congrégation de Saint Maur, dont plusieurs écrivirent en faveur de l'hérésie et tâchèrent de justifier les excès en tout genre dont cette doctrine fut la cause ou le prétexte ; à tel point que Clément XI songea sérieusement , en 1721 , à supprimer la congrégation de Saint Maur.

Dom Guerrier conseilla aux administrateurs de l'hospice Saint-Louis , destiné à remplacer les aumôneries qu'on venait de supprimer , d'y appeler les religieux hospitaliers de Sainte-Marthe. Il produisit plusieurs mémoires pour revendiquer l'administration du temporel de l'abbaye qui , à la suite des guerres civiles , était passé aux mains de prêtres séculiers ; ce qui ne fut redressé qu'en 1704 , après de nombreuses procédures.

D. Guerrier mourut en 1731 , généralement regretté ; aussi toute la ville de Saint-Jean assista à ses funérailles.

'GUILLAUME VIII (1), duc d'Aquitaine, comte de Saintonge, se rendit « célèbre par ses belles actions et ses nombreux témoignages de piété et de bienveillance envers les églises et les religieux (2). » En 1043, il maria sa fille Agnès avec Henri III, empereur d'Alle-

possession de la congrégation de Saint Maur. La correspondance signalée ne prouverait donc rien par le fait seul de son existence qui était tout naturel. — Du Tems, *Clerg. de Fr.*, II^e vol., p. 370. — Quant aux ouvrages annoncés vaguement, nous n'en voyons pas même l'indication du titre.

(1) Il est désigné sous le nom de Guillaume VII au regard du comte de Poitou.

(2) V. *Hist. de la Grande Saue*, I^{er} vol., p. 242 et suiv., où l'auteur raconte avec quelle charité empressée Guillaume mit à la disposition de Saint Gérard, fondateur, en 1079, de l'abbaye de la Grande Saue — *Silva majoris* — les terres et les biens qu'il possédait dans l'Aquitaine.

magne. Il fonda, en 1068, l'abbaye de Saint-Séverin, près de Saint-Jean-d'Angély. Cette communauté, que desservaient les chanoines réguliers de Saint Augustin, fut ruinée par les calvinistes, dans les guerres de religion. Guillaume était un des pieux zélateurs de la relique de Saint Jean-Baptiste, possédée par la chapelle des bénédictins du bourg d'ANGÉRI. Un jour, arrivant d'un dévot pèlerinage à Rome, le duc plaida fortement pour que la relique fût exposée à la vénération des fidèles. On vit successivement accourir, à cette exposition, le roi et la reine de France, le roi de Navarre et une foule de princes, de comtes et de simples particuliers de tous les pays. Lorsque leur dévotion fut satisfaite, le duc Guillaume fit remettre la relique dans sa châsse de pierre qu'il enveloppa d'une autre châsse de bois argenté.

A ses derniers moments, en 1086, il fut assisté, à Chizé, par Eudes, premier abbé du monastère de Saint-Jean-d'Angély, qui avait toute sa confiance et son amitié.

Cette mort fut, dans nos provinces, le sujet d'un deuil universel. Un auteur contemporain s'écrit en la racontant : « O églises d'Aquitaine ! pleurez la mort du duc Guillaume qui nous faisait jouir d'une paix si profonde. » (3)

'GUILLAUME IX (4), duc d'Aquitaine, comte de Poitiers et de Saintonge, naquit le 22 octobre 1071, et succéda à Guillaume VIII, son père, en 1086. Il se montra peu disposé en faveur des commu-

(3) D. Marten., t. III, coll. 1217, ap *hist. cit.*, I^{er} vol., p. 334.

(4) Guillaume VIII. A Poitiers (v. l'*Art de réviser les dates*), ses états s'étendaient alors de la Loire aux Pyrénées et de l'Océan à la Narbonaise.

nautés religieuses. Toutefois, il confirma d'abord les privilèges accordés par son père à l'abbaye de la *Grande Sauve*, il visita cette abbaye en 1087, 1088 et 1089. Guillaume semblait se complaire alors à y venir sans éclat et sans y être attendu (1). Mais quand l'âge eut développé chez ce prince les fortes passions, il s'écarta du droit sentier suivi par Guillaume VIII, qui s'était si admirablement prêté à l'exécution des vastes plans d'organisation religieuse et politique de Saint Grégoire VII. Ses courriers de Rome ne lui apportaient plus que les plaintes d'Urbain II, touchant les violences du duc contre les monastères et les gens d'église. Un auteur dit que les traits les plus saillants de son caractère paraissent avoir été une impiété extraordinaire pour son temps, un amour sans frein du plaisir, et un enjoinement toujours prêt à dégénérer en bouffonnerie (2). Marié fort jeune avec une princesse de la maison d'Anjou, il la répudia bientôt, pour épouser, en secondes noces, Philippe, fille de Guillaume IV, comte de Toulouse et nièce du fameux Raymond de Saint-Gilles.

En 1095, à la première croisade, Guillaume fut du petit nombre des seigneurs français qui refusèrent de prendre la croix; pourtant ce prince tenait l'épée haute et avait une grande réputation de bravoure; mais les vues ambitieuses qu'il portait sur le comté de Toulouse lui faisaient souhaiter l'absence de son oncle Raymond, qui partit en effet à la tête de cent mille Aquitains, en octobre 1096. Dès lors Guillaume s'a-

battit sur sa proie, et s'empara de Toulouse. Ce fut vers le même temps que, faisant retomber les torts d'Ebles de Châtel-Aillon sur son fils Isambert, il ravagea l'antique cité de Châtel-Aillon et la mit, dit le P. Arcère (3), dans l'état de misère et de dévastation où elle se trouvait au commencement du XII^e siècle. Cet état n'a fait que s'accroître dans la suite, au point que Châtel-Aillon n'est plus aujourd'hui qu'un simple hameau de la commune d'Angoulins. Guillaume IX se rendit alors maître de toutes les possessions d'Isambert dans l'Aunis, y compris la ville de La Rochelle.

Ebles de Mauléon et Geoffroy de Rochefort prirent les armes, après la mort de Guillaume, pour revendiquer la possession de leur parent Louis. Le jeune mari d'Aliénor rendit justice à ces seigneurs, en leur rendant les biens confisqués par Isambert. (4)

Guillaume cultivait les lettres avec succès. Il se livra un des premiers à ce genre de compositions poétiques qui commençaient à faire les délices des maisons opulentes et qui se chantaient aussi dans les réunions populaires des grandes villes (5). Il acquit donc, en première ligne, le titre de Troubadour. Malheureusement ce personnage fut aussi relâché dans ses écrits que dans ses mœurs. On ne trouve plus aujourd'hui que quelques fragments de ses poésies formant à peine 500 vers (6). Au printemps de 1101, Guillaume se décida pourtant à

(3) *Hist. de La Roch.*, t. 1^{er}, p. 177.

(4) *Hist. de Rochef.*, du P. Théodore, p. 17.

(5) Guillaume IX est le plus ancien des troubadours dont les œuvres nous soient restées. — *Hist. de la littérat. en France*, par Buron, 1851, in-8^o, p. 93.

(6) *Hist. de la poés. provenç.*, 1^{er} vol.

(1) *Hist. de l'abb. et congrég. de N. D. de la Grande Sauve*, t. 1^{er}, p. 358 et 359.

(2) *Hist. de la poésie provenç.*, par C. Faurel, 1846, 1^{er} vol., p. 452.

suivre ce grand mouvement social imprimé à l'Europe par les guerres d'Orient : d'ailleurs il y allait de l'honneur d'un chevalier, car on envoyait un fuseau et une quenouille à quiconque, pouvant se croiser, ne le faisait point (1). Le comte de Poitiers assembla une troupe d'hommes et de femmes, évaluée à cinquante ou soixante mille, dont trente mille combattants seulement. Ce fut alors qu'il adressa tristement ses adieux à son pays. Nous transcrivons ici quelques strophes de cette pièce remarquable :

« Pus de chanter m'es pres talens .
Farai un vers don sai dolens :
Non serai mais obediens
De Peytan ni de Lemozi.

Ieu m'en anarai en eyssilh ;
Lassarai en guerra mon filh
En gran paor et en perilh
E faran li mal siey vezi.

Pus lo partirs m'es aitan g rieux
Del seignoratge de Peytieus
En garda de Falco d'Angieus
Lais ma terra e son cozi.

.....

Aissi lais tot quant amar suelh
Cavalairia et orgueulh ,
E vauc m'en fay , ses tot destueilh
Ou li peccador penran ti

Merce quier a mon companho
S'anc li ti tort , que lo m perdo ,
Et ieu pree ne Jesu del tro
Et en romans et en lati . »

.....

Totz mos amicea pree a la mort
Qu'il vengan tot al men couort ,
Qu' anese amey joi e deport
Luenh de me et en mon aizi.

(1) *Hist. d'Aquit.* par M. de Verneilh-Puira-
beau t. II. p. 151.

« Aissi guerpisc joi e deport. (2)

.....

L'expédition ne fut pas heureuse. Guillaume s'enfuit à pied, accompagné de cinq ou six chevaliers, après le fameux massacre de la vallée du Halys.

Un ancien biographe parle ainsi de Guillaume : « *Lo coms de Peitieu si fo uns de maiors cortes del mon...., e bons cavaliers d'armas et lures de dompneiar, e saup ben trobar* (3) *e cantar* (4). » — Le comte de Poitiers fut un des plus courtois du monde, excellent homme d'armes, prodigue en ses largesses et qui savait bien trouver et chanter.

Un fait digne de remarque et précieux à constater ici, c'est que la *gaie science* —

(2) Voici la traduction de ces vers : « Désir m'a pris de chanter et je chanterai ce qui m'attriste ; je vais quitter le commandement du Poitou et du Limousin.

» Je vais m'en aller en exil ; je vais laisser mon fils en guerre, en frayeur, en péril, à la merci de tous ceux qui voudront lui faire du mal.

» C'est pour moi chose dure d'abandonner la seigneurie de Poitiers. Je mets sous la garde de Foulques d'Anjou ma terre, et son jeune cousin.

» Je laisse tout ce que j'ai aimé : la chevalerie et la vanité ; je m'en vais, sans plus tarder, où les pêcheurs font leur paix.

» Je demande merci à mes compagnons ; si je leur ai fait tort qu'ils me le pardonnent ; et que Jésus, maître du ciel, veuille agréer mon pardon ; je l'en prie en roman et en latin.

.....
» Mes amis ! quand je serai en présence de la mort, venez tous près de moi, accordez-moi vos regrets et vos encouragements. Hélas ! j'ai aimé trop la joie et les plaisirs, soit quand j'étais chez moi, soit lorsque j'en étais éloigné.

» Aujourd'hui j'abandonne joie et plaisirs.

.....

(3) Telle est l'étymologie du mot *troubadour*, personnage qui trouve, qui invente ; d'autres le cherchent dans les dialectes teutoniques et font dériver le mot *troubère* du gaulois *trew* ou *trew*, fidèle, ou de l'ancien proverbe allemand *treffen*. — *Encyclop. du XIX^e siècle.* —

(4) V. *Tabl. des manusc. franç. aux temps de la chartr.*, t. I^{er}, p. 274.

lo gai saber — fut de bonne heure cultivé dans les contrées septentrionales de l'Aquitaine, et cette antériorité est due aux comtes de Poitiers qui, la plupart, furent des princes spirituels et amis des lettres; aussi notre province a-t-elle produit successivement plusieurs poètes romans, que nous mentionnons dans cette biographie.

Les troubadours écrivaient leurs poésies en langue provençale, qui était alors entendue des populations depuis la Loire jusqu'en Catalogne (1), quoique tous les idiomes populaires des provinces comprises dans cette vaste région n'appartinssent pas à la langue d'Oc.

L'arrivée des Romains dans nos provinces avait introduit, dans l'idiome gallique, de nombreuses locutions romaines, car les vainqueurs ne purent jamais imposer l'intégrité de leur langage aux peuples vaincus (2). Il en résulta, dans la suite, un langage dit *romain rustique*, ou simplement *langue romane*. « En continuant le latin, le roman hérita pour ainsi dire de son autorité et de ses privilèges; il en poursuivit les conquêtes sur ceux des idiomes primitifs

de la Gaule qui subsistaient encore alors.... Sous cette nouvelle forme de *roman*, le latin triomphant, dans la Gaule entière, des idiomes teutoniques, devint la langue des conquérants germaniques. » La transition de la poésie à demi populaire et en latin monacal, à une poésie décidément populaire, en pur roman, eut lieu au commencement du IX^e siècle (3). Chez nous, il fut enjoint aux évêques de se servir de la langue romane pour instruire les peuples. Dans le courant du XI^e siècle, il est fait mention d'ouvrages en *roman-français*, composés par des ecclésiastiques et pour l'usage des fidèles. (4)

Le provençal, tel que l'écrivirent les poètes du XII^e siècle, put être et fut probablement parlé dans les petites cours du Midi et par les classes nobles et chevaleresques. Mais il ne le fut certainement jamais par le gros du peuple. L'idiome de celui-ci était bien plus pauvre, plus informe et grossier. Il y eut donc ainsi un provençal rustique et un autre grammatical.... A la suite des désastres qui anéantirent la civilisation provençale, l'idiome poli des troubadours cessa d'être parlé, et il n'y eut plus, dans les contrées où il avait fleuri, que les dialectes populaires aujourd'hui même persistant, bien que très-modifiés par le français. Ce fut, en petit, la même révolution qui avait mis le roman méridional à la place du latin. (5)

Du temps de Guillaume, la Saintonge, l'Angoumois, le Berry, le Bourbonnais, appartenaient bien à la langue d'Oïl ou

(1) Dès le IX^e siècle, l'idiome roman provençal était parlé dans les provinces, au midi de la Loire, conquises par les Bourguignons et les Visigoths. Il fut l'instrument de la poésie des troubadours, et périt avec cette sorte de littérature. Le roman de la Provence — roman méridional, langue d'Oc — s'étendait, en France, de l'Orient en Occident, depuis le Var jusqu'à l'embouchure de l'Adour, et du Sud au Nord, depuis les Pyrénées jusqu'à la rencontre de la langue d'Oïl, entre les 43^e et 46^e degrés de latitude. — *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la cheval.*, III^e vol., p. 371 —

(2) A Rome même, comme on le conçoit aisément, le latin n'était point parlé avec la même pureté par la classe du peuple que par la classe lettrée. Les changements énormes que les habitants des campagnes firent subir à cette langue, donnèrent, dans la suite, naissance à la langue italienne. Dès lors le latin cessa d'être parlé et devint la langue des savants.

(3) *Hist. de la poés. prov.*, I^{er} vol.

(4) *Ibid.*, *ibid.*

(5) *Hist. de la poés. prov.*, I^{er} vol. — V. *Hist. de La Roch.*, I^{er} vol., p. 30.

d'Oui, mais pourtant la langue d'Oc était celle adoptée par les seigneurs de Poitiers et les troubadours de nos provinces de l'Ouest. — V. Geoffroi et Renaud de Pons. — L'idiome provençal mélangé se répandit ensuite dans les pays de Basse-Bretagne, de Galles, dans l'intérieur de l'Irlande et jusques dans les montagnes de l'Écosse. (1)

Le comte de Poitiers avait, selon l'usage du temps, un jongleur chargé d'aller débiter ses vers aux lieux où ils devaient être applaudis; la musique et l'action mimique accompagnaient le récit de ces sortes de compositions. Guillaume s'adressait à ce jongleur lorsqu'il disait :

Monet tu m'iras al mati ,
Mo vers porteras , el borsi ,
Dreg à la molher d'en Gari
Et d'en Bernat ;
E digas lor que per m' amor .
Anciro l' cat.

TRADUCTION :

Monet tu m'iras , au matin ,
Porter mes vers au bourg ,
Droit à la dame de Gari
Et de Bernard ,
Et tu leur diras que , pour l'amour de moi ,
Elles tuent leur chat.

Les historiens représentent Guillaume comme une sorte d'esprit fort, affectant de suivre, en tout, les lois du plaisir; se mettant peu en peine de croire à Dieu et à sa providence; doué, au suprême degré, du talent dangereux de faire rire aux éclats, par ses facéties et ses bons mots, ceux qui venaient l'ouïr parler. Ces bouffonneries indécentes étaient semées sans doute de

saillies gaies et originales, puisqu'il se trouvait beaucoup de personnes pour y applaudir.

En 1114, excommunié par l'évêque de Poitiers, Pierre II, il fit à ce prélat de violentes menaces de mort, au moment même où celui-ci commençait à prononcer la formule d'excommunication. L'évêque, s'arrêtant tout-à-coup, demanda au comte un instant de répit. Puis, après s'être recueilli un peu de temps, il acheva la formule d'excommunication, à la grande surprise de Guillaume. Se mettant alors à la disposition du prince, l'évêque lui dit : « Frappe, maintenant, j'ai fini ! » Tant de fermeté désarma Guillaume, qui répondit froidement : « Je ne vous aime pas assez pour vous envoyer tout droit en Paradis. » Il le chassa toutefois de la ville épiscopale.

Guillaume IX mourut le 10 février 1127.

GUILLAUME X, dernier duc d'Aquitaine et comte de Saintonge et de Poitou. La Saintonge doit trop d'établissements religieux à ce prince, pour qu'il soit possible de le passer sous silence. Sa jeunesse fut orageuse. En 1130, après avoir battu Isambert, sire de Châtel-Aillon, et l'avoir réduit à ses seules possessions de l'île de Ré, il prit, avec Gérard d'Angoulême, parti pour l'anti-pape Anaclet, et se fit persécuteur de l'église. Un jour, il pénétra brusquement dans la chapelle abbatiale de Saint-Jean-d'Angély, interrompit le chant des moines à l'office, et s'empara des offrandes déposées sur l'autel. Guillaume encourut l'excommunication ecclésiastique. Afin de ramener le duc dans la voie de la vérité, le pape Innocent II lui envoya Saint Bernard qui le joignit à Parthenay, en octobre

(1) *Hist. de la poés. prov.* 1^{er} vol.

1131 (1). Dès avant, les sages et nobles paroles du saint abbé étaient parvenues à Guillaume, sous le couvert de Hugues de Bourgogne. « Si quelqu'un du peuple s'é-
» gare, disait Saint Bernard, il périt seul;
» mais l'égarement d'un prince se com-
» munique à plusieurs et nuit à autant de
» personnes qu'il a de sujets. Vous savez
» bien que vous n'êtes pas souverain pour
» perdre vos peuples, mais pour les gou-
» verner selon la justice. Celui par qui les
» rois règnent, vous a établi pour défendre
» vos sujets et non pour les ruiner, et il
» ne vous a point élevé en puissance pour
» dominer sur l'église sainte, mais pour
» la servir. » — Lett. 127. — Les exhortations du saint abbé de Clairvaux avaient assez peu d'effet sur le naturel obstiné et intraitable de Guillaume. Un jour, Saint Bernard venait de célébrer la sainte messe dans une chapelle de Parthenay, à la porte de laquelle se trouvait le duc d'Aquitaine, comme excommunié. Transporté d'une foi vive, l'homme de Dieu s'élança tout-à-coup vers Guillaume, tenant en main le corps du Sauveur sous les apparences du pain :
« Nous vous avons prié, dit-il d'une voix
» terrible, au pécheur endurci, et vous
» nous avez refusé, et même méprisé; déjà,
» dans une autre conférence que nous avons
» eue avec vous, la foule des serviteurs
» de Dieu vous a supplié, et vous l'avez
» dédaignée; voici maintenant que J. C.
» le fils de la Vierge, le chef et le maître
» de l'église que vous persécutez, vient à

» vous; devant vous est votre juge, le juge
» du ciel, de la terre et des enfers, en
» présence de qui tout genou fléchit; de-
» vant vous est votre juge dans les mains
» de qui tombera votre âme; osez-vous
» bien le mépriser lui-même, osez-vous
» bien le dédaigner comme vous avez mé-
» prisé ses serviteurs? » Puis le menaçant de la colère du ciel, il le déclara entièrement séparé de la communion des fidèles, s'il persistait dans sa rébellion. Tous les assistants fondaient en larmes et, plongés dans la prière, attendaient la fin de cette triste affaire. Le duc atterré se roulait convulsivement dans la poussière. Relevé par l'abbé de Clairvaux, il se soumit et donna le baiser de paix à l'évêque de Poitiers, qu'il avait naguère renversé de son siège. Presque aussitôt, disent certains écrivains, il oublia ses promesses (2). Des châtiments exemplaires attestèrent alors que le ciel avait ratifié les menaces de Saint Bernard. Justement effrayé, le duc Guillaume rentra en lui-même et courut s'enfermer dans le monastère même de Clairvaux, où il déplora ses longs égarements et se réconcilia enfin avec son Dieu. Peu de temps après sa conversion, il fit une réparation éclatante de sa conduite sacrilège dans l'église des bénédictins de Saint-Jean-d'Angély, à qui il restitua les biens dont il avait naguère dépouillé les religieux au mépris des actes de donation émanés de ses ancêtres. Sa charte, contenant amende honorable faite après le 13 octobre 1131, comprend le don, aux religieux bénédictins, du palais du duc, des maisons et emplacements sis auprès des murs du monastère, ainsi que

(1) La plupart des historiens disent 1135. L'hist. manuscrite de la ville et de l'abbaye de Saint-Jean, déjà citée, s'étaye de graves autorités pour fixer l'année 1131. — V. Bonneval, *hist. de Saint Bernard*. — L'abbé Expilly, *Dict. géog.*, t. V, p. 347, art. Poitou. — Besly, *D. d'Aq.*, et D. Mège, *Ann. congrég. S. Maur*.

(2) M. Brillouin, manuscrit cité, nie cette rechûte, d'après plusieurs savants chroniqueurs.

des droits féodaux qui s'y rattachaient (1). En l'année 1136, Guillaume confia à Saint Bernard, dont il était devenu l'ami, des sommes suffisantes pour fonder l'abbaye de la Grâce-Dieu, ordre de Cîteaux, dans la belle forêt d'*Arianzum*, aujourd'hui Benon, appartenant alors au duc d'Aquitaine. Le 22 octobre de la même année, il fonda le monastère de S^{te}-Marie de Sablonceaux (2), et y plaça des moines de l'ordre de Saint Augustin (V. Geoff. de Loroux), auxquels les religieux de Chancelade succédèrent, en 1623 (3). Guillaume se complaisait dans sa solitude de Sablonceaux, et de temps à autre il venait lui demander des jours de calme et de bonheur. A cet effet, il y avait érigé un manoir spécialement affecté à son usage personnel. D'après l'auteur de l'*Hist. de Saint.* (4), on montrait encore, il y a peu d'années, à Sablonceaux, un ancien bâtiment contigu au monastère, dit *château de Guillaume*, et une pièce dénommée *salle des pages*. Vers le même temps, le prince fonda l'aumônerie de Surgères, qui fut ensuite confirmée par Aliénor, sa fille, et Richard, son petit-fils, et de plus l'abbaye de Fontaine-le-Comte. Le duc d'Aquitaine, poursuivant le cours de ses œuvres pies, et pour expier complètement ses anciens torts envers le monastère de Saint-Jean-

d'Angély, lui donna, le 9 août 1137, sa terre d'Esnandes (5). Puis il se couvrit d'un cilice, et, revêtu de l'habit de pèlerin, il mit à exécution le vœu qu'il avait formé de se rendre dévotement à Saint-Jacques, dans la Galice. C'est là que, repentant de ses fautes, il mourut, le 9 avril 1138 (6), fortifié par les sacrements de l'église. A son lit de mort, il laissa la direction de ses nombreuses affaires au roi Louis le Gros, le priant de marier sa fille Aliénor suivant sa condition (7). Cette pomme de discorde échut d'abord à Louis VII, roi de France, puis à Henri Plantagenet, roi d'Angleterre. Telle fut la source des grandes calamités qu'eut à endurer la Saintonge, pendant trois siècles d'asservissement au joug d'une puissance étrangère. (V. Aliénor.) Guillaume X avait le titre de saint dans plusieurs diocèses de l'Aquitaine, bien que l'église ne l'ait jamais placé au rang des bienheureux. Le *propre* (8) de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély fixe sa fête au 9 d'avril.

(5) V. manuscrits de D. Fonteneau, bibl. de Poitiers.

(6) Nous suivons ici le manuscrit de M. Brillouin, conforme en cela au *propre* du monastère de Saint-Jean. Cette différence de date provient évidemment du commencement de l'année en Aquitaine, qui avait lieu jadis le 25 mars — jour de l'Annonciation — u age qui ne cessa chez nous qu'en 1565, suivant l'ordonnance de Henri III, de 1564. En 1582, l'Europe catholique adopta ensuite la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII.

(7) M. Brillouin, manuscrit cité, pense que Guillaume maria lui-même, le 7 juillet 1137, sa fille Aliénor à Louis, encore dauphin, régla ses affaires d'Aquitaine et partit ensuite pour son pèlerinage d'Espagne.

(8) *Offic. propr. monast. Sancti-Joann.-Ang.* . Saintes, Delys et Toussaints, 1747, in-12. On voit, à la page 263 de ce livre, les armoiries de l'abbaye de Saint-Jean : l'écu d'azur est parsemé de neuf fleurs de lys d'argent, avec canton de gueules, sur lequel repose le chef de Saint Jean-Baptiste ; le tout bordé d'hermine et surmonté d'une couronne fleurdelysée, à côté de laquelle sont la crosse et la mitre abbatiales.

(1) L'histoire manuscrite déjà citée contient la traduction fidèle de cette chartre, passablement défigurée dans l'*Hist. de Saint.*, 1^{er} vol.

(2) *Abbatia de Sabluncellis*, mot dérivé du sable blanc et fin qui, dans ce site parfaitement choisi pour la vie claustrale et contemplative, se mêle en abondance au sol naturel. On dit qu'au milieu du jardin de la communauté, il existait une source d'eau minérale.

(3) Au moment de la révolution, les 12 ou 13 religieux de Sablonceaux ne jouissaient plus que d'un revenu de 3,000 livres, à la place des 4,000 montant de l'ancienne fondation.

(4) 1^{er} vol., p. 505.

GUILLAUME I^{er}, vicomte d'Aunay, était fils de Calon III et lui succéda au mois de juin de l'année 1025. Il disparut en 1070. Guillaume avait, comme son père, fait main basse sur quelques dépendances de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, l'église de Saint-Martial et autres; mais il les restitua en 1068, afin de travailler, dit-il, au salut de son âme et de celles de ses proches; afin encore d'effacer, comme il le confesse humblement, l'énormité des crimes qu'il avait commis contre les moines, ensemble ceux de son fils Cadelon.

En 1067, ce même Guillaume avait pris le titre de seigneur de Pons dans la cession qu'il fit, aux religieux bénédictins de Saint-Florent de Saumur (1), de l'église de Saint-Martin de Pons, et de ses dîmes, terres, vigeries, prairies et droits de coutume (2). A ce don était jointe la chapelle de la bienheureuse Vierge Marie, sise au-dessus de la porte du château de Pons (3). Cette charte fut souscrite conjointement par lui, son fils Calon et ses *vassaux* de Pons. Il voulut qu'elle fût confirmée par ses compagnons d'armes ou chevaliers, en tête desquels figurent Renaud et Guillaume, ses neveux. La chapelle de Notre-Dame (4) fut, par suite, mise sous la desserte des religieux de Saint-Florent.

GUILLAUME V (5), dit le Grand, comte de Poitiers et de Saintonge, avait épousé Agnès de Bourgogne. (6)

(1) V. *Hist. de l'égl. Sant. et Ann.*, II^e vol., p. 637 et suiv.

(2) Consistant en pêcherie, *id.*, p. 639.

(3) *Hist. de l'égl. Sant.*, *id.*

(4) Nous estimons que c'est la chapelle romane qui se voit encore à l'extrémité du jardin public de Pons, et qu'une main amie des arts et des souvenirs historiques ferait bien de restaurer.

(5) C'est par erreur que ce nom n'a pas été mis avant celui de Guillaume VIII, p. 286.

(6) Cette princesse, après la mort de Guillaume, s'unit à Geoffroy Martel.

« Il eut la gloire, dit Besly (7), de dompter tous les seigneurs de Guyenne qui cessèrent de se rébellier. Il réunit en un seul corps de seigneurie les trois Guyenne ensemble, comme elles étaient du temps d'Auguste-César. Ce qui fit le plus d'honneur à Guillaume V, ce fut son amour pour les lettres et la protection dont il honora les savants. Il avait dressé une bibliothèque curieuse en son palais de Poitiers. Le temps qu'il ne donnait point aux affaires publiques était employé par lui à la lecture, surtout pour tromper les longues nuits d'hiver; il fallait que le sommeil lui arrachât le livre des mains. Guillaume attirait les savants à sa cour et les comblait de ses bienfaits. Il fut un de ceux qui, en 1010, s'empressèrent de venir révéler, à Saint-Jean-d'Angély, la relique de Saint Jean-Baptiste, trouvée par l'abbé Hilduin... » En 1027, les princes et prélats italiens lui offrirent le royaume d'Italie. Guillaume passa les monts, mais il ne crut point devoir accepter les dures conditions qui lui furent faites à ce sujet, et il revint de Rome fort mécontent (8). En 1018 ou 1019, il arrêta, près de Saint-Jean-d'Angély, les brigandages des Normands. Ce fut encore ce prince qui, pour reconnaître les services éminents de Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême, et de Foulques Nerra, comte d'Anjou, dont les épées avaient été fréquemment mises à son service, donna au premier plusieurs terres et domaines dans le pays d'Aunis, parmi lesquels on comptait le *Grand Fief*; et au second, la ville de Saint-

(7) *Hist. des comtes de Poitou et ducs de Guyenne*, p. 59, et *Hist. de Niort*, par Briquet, 1^{er} vol.

(8) *Hist. d'Aquit.*, par M. de Verneilh-Puyrassau, t. II, p. 128.

tes , à condition toutefois de lui en faire hommage (1). Le père Arcère , qui ne partage point tout l'enthousiasme de Besly pour Guillaume V , blâme la conduite peu prudente de ce prince au regard des largesses qu'il fit à Foulques Nerra.

Guillaume mourut le 31 janvier 1030 , dans l'abbaye de Maillezais , par lui fondée , où il avait , selon l'usage de ces époques de foi vive , pris depuis quelque temps l'habit religieux.

Guillebaud (François) (2) , aumônier du roi Henri IV , fut pourvu de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély en 1608 , après une vacance de deux mois. Il s'occupa aussitôt de relever de ses ruines l'église si remarquable du XIV^e siècle , brûlée en 1568 (3). Mais il ne bâtit qu'un monument informe que , dans ces derniers temps , la piété des fidèles vient de décorer et embellir à l'intérieur. Cet édifice sert aujourd'hui d'église paroissiale ; le saint sacrifice y fut célébré , pour la première fois , le premier novembre 1608 , ou mieux 1609. L'abbé Guillebaud consentit à l'union du prieuré de Saint-Sixte , de Muron , à la mense conventuelle de Saint-Jean. Cet abbé mourut à Blois , en 1613.

Guillemette (4). Vers l'année 1379 , vivait , à La Rochelle , une personne nommé Guillemette , « qui devait , dit Ar-

cère (5) , à une vie exemplaire , l'éclat de sa réputation. » Elle jouissait , dans sa ville , de l'estime générale. Le peuple , disposé à mettre du merveilleux partout , lui prêtait des communications extraordinaires avec la divinité. « J'ai ouï récorder , disait , à ce sujet , Christine de Pisan , qu'en contemplation , on l'a vue aucune fois s'enlever de terre en l'air plus de deux piés. » Le roi Charles V , qui avait entendu parler de Guillemette , voulut la voir. Elle partit donc pour Paris , et eut de longs entretiens avec le prince , qui demeura émerveillé de sa piété et qui avoua à plusieurs que le secours de ses prières lui avait été très-profitable.

Guillonnet-Merville de Fief-Brun (Louis-François) , naquit à Saint-Jean-d'Angély , le 21 août 1769 , et était fils de François-Jacques Guillonnet-Merville , seigneur de Fief-Brun , et de dame Henriette-Françoise de Bonnegens. Il fit ses premières études avec succès au collège de cette ville , tenu par les PP. bénédictins. Plus tard , il suivit , à Paris , les cours de médecine qui n'en firent un médecin-pratique que pendant les six années qu'il passa à Paris après l'achèvement de ses cours , mais qui l'initièrent à la connaissance des sciences naturelles dont , toute sa vie , il fit une étude raisonnée et de sentiment. Revenu dans sa patrie en 1796 , il y exerça quelque temps la médecine , à laquelle il renonça bientôt , excepté toutefois à l'égard des pauvres , qu'il ne cessa jamais de voir et de soigner gratuitement. Il nous apprend lui-même , dans sa préface de l'*Hi-*

(1) *Hist. de La Rochelle* , du P. Arcère , 1^{er} vol. , p. 172.

(2) On le croit oncle de Pierre Guillebaud , dit de Saint-Romuald , auteur du *Trésor chronologique* , mort en 1667.

(3) V. le dessin de cette église gothique au II^e vol. de l'*hist. de l'égl. Sant.* , de M. l'abbé Briand , p. 172.

(4) Elle ne doit pas être confondue avec une fanatique du XIII^e siècle , qui remplit Milan de ses extravagances ridicules et sacrilèges.

(5) *Hist. de La Roch.* , 1^{er} vol.

toire de Saint-Jean-d'Angély, qu'il abandonna l'exercice de son art pour se livrer à des études historiques approfondies sur sa ville natale. Lorsque les idées révolutionnaires bouleversaient toutes les têtes, et jusque dans sa propre famille, Guillonnet-Merville n'en poursuivait pas moins assidûment la carrière des lettres, et parcourait son arrondissement dans le but d'en étudier les monuments et les principaux faits historiques. Sous l'empire, il accepta quelque temps des fonctions administratives; ce dont la ville de Saint-Jean dut lui savoir gré. Élu un des adjoints du maire, il consacra ses loisirs à mettre dans un ordre plus convenable, les archives de l'hôtel de ville. Il en recueillit de nombreuses notes qui servirent ensuite à l'ouvrage qu'il projetait sur la ville de Saint-Jean. Guillonnet-Merville vivait par caractère dans un isolement et une solitude qui l'ont fait considérer par quelques-uns comme étranger aux relations agréables de la société, mais qui, d'un autre côté, offrent à l'homme studieux des avantages réels et qui durent nécessairement faciliter les travaux littéraires et scientifiques auxquels il se livrait. Il fit un voyage dans la capitale, où il avait de puissants protecteurs, non pour y briguer un emploi, quoique sa position de fortune fût très-modeste, mais pour obtenir la restitution, à la ville de Saint-Jean-d'Angély, de l'ancienne bibliothèque des bénédictins; ce qui ne lui fut point accordé. On a reproché à Guillonnet de ne s'être pas élevé, dans ses écrits, au degré de perfection qu'il aurait pu atteindre s'il eût davantage consulté les vieilles chroniques locales, et surtout les importants manuscrits de D. Fonteneau, qui renferment,

dans 60 ou 80 cahiers in-4° (1), plus de 3,000 chartes concernant l'histoire, soit de l'abbaye, soit de l'arrondissement entier de Saint-Jean-d'Angély. Toutefois, il est juste de savoir gré à cet écrivain des travaux auxquels, dans l'intérêt de son pays et de ses concitoyens, il s'est livré avec tant d'ardeur. Il a certes fourni son contingent au grand monument historique que les siècles amoncellent, et dans la proportion de ses facultés et de son génie. Malheureusement, il n'a pas toujours respecté les deux bases éternelles de la société : la religion et la morale.

Cet auteur, mort à Saint-Jean le 15 novembre 1830, emporta les regrets sincères d'un petit nombre d'amis et l'estime générale de ses concitoyens. Si sa vie fut celle d'un philosophe indifférent sur ses destinées futures, sa mort fut celle d'un chrétien qui reçut avec empressement les secours et les consolations de la religion. Il nous a laissé : *Recherches topographiques et historiques sur la ville de Saint-Jean-d'Angély, depuis 837, époque de la fondation de son abbaye, jusqu'en 1789 exclusivement*, un vol. in-8° de 551 p.; Saint-Jean, veuve Lacurie, 1830. C'est le seul ouvrage de Guillonnet qui ait eut les honneurs de l'impression. Calqué sur le plan d'Arcère (2) et du P. Théodore de Blois (3), mais dans des proportions moins vastes et moins érudites, cet ouvrage nous donne la biogra-

(1) Ce travail immense existe dans la biblioth. publique de Poitiers, où notre ami M. Brillouin aîné a puisé d'amples documents qu'il destine à une histoire spéciale de la ville et de l'abbaye des bénédictins de Saint-Jean-d'Angély, et à l'obligeance duquel nous devons, sur Guillonnet-Merville et sur plusieurs autres personnages célèbres, des notes vraiment précieuses.

(2) *Hist. de La Rochelle*, 2 vol. in-4°.

(3) *Hist. de Rochefort*, 1 vol. in-4°.

phie de plusieurs célébrités de l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély. Ce livre ne fut toutefois que l'extrait d'un grand travail sur tout l'arrondissement de Saint-Jean, sorte de statistique historique que Guillonnet avait laissée manuscrite dans ses papiers, et dont les feuillets ont été employés, par ses héritiers peu soigneux (1), aux usages les plus vulgaires. Les deux manuscrits suivants du même auteur ont eu un meilleur sort ; des mains amies les conservent précieusement. Ils ont pour titres : 1° *Dictionnaire des mots usités dans le patois saintongeais, avec synonymie de chaque mot et dissertation sur son origine*, in-4°, relié. En 1847, nous avons parcouru avec intérêt ce dictionnaire de linguistique locale. — 2° *Histoire naturelle de l'arrondissement*, in-4°, contenant l'*Ichtyologie* (2), la *Flore* et l'*Entomologie* du pays de l'auteur. Ces deux dernières branches de l'histoire naturelle sont surtout remplies d'intérêt sous le rapport des ressources immenses que le Créateur a su développer, avec une brillante et admirable profusion, dans la formation des corps les plus fragiles comme les plus parfaits. Quels tendres pinceaux ne faut-il pas, entre les mains de l'historien comme du peintre, pour retracer la beauté et la délicatesse d'une fleur ou d'un insecte, miniatures où se montre si bien le doigt puissamment organisateur de la divinité ?

Nous devons encore à Guillonnet : *Histoire des noms de rues de Saint-Jean-d'An-*

gély. — Histoire des monuments des principales localités de l'arrondissement de Saint-Jean. — Journal quotidien tenu par l'auteur et renfermant quarante années de faits locaux. Ces trois derniers ouvrages manuscrits n'ont pu être retrouvés, malgré les actives recherches des amis des lettres. (3)

GUILLONNET DE MERVILLE

(JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS), né à Saint-Jean-d'Angély, le 21 juin 1765, fils du précédent et de Henriette de Bonnégens. Il commença ses études au collège de Saintes et vint les achever à Paris, où il fit son droit. Au commencement de 1790, Merville fut fait conseiller au Châtelet et y demeura jusqu'au moment de la suppression de ce siège royal. Lié avec M. Colin, et confidant de ses pensées intimes, il dut à cette intimité, le bonheur de connaître M. Desèze, que M. Colin venait d'indiquer à M. Malesherbes comme défenseur de Louis XVI.

Ému à la vue de tant d'infortune, Merville offrit à M. Desèze le concours de ses jeunes talents et le secours de son zèle et de son dévouement. Ses offres furent acceptées ; on le chargea de compiler les brochures et les journaux du temps, et d'en extraire une foule de notes. Merville se livra à des recherches et à des détails immenses, avec l'ardeur, l'intelligence et le courage que commandait une si grande et noble cause. Il se rendit vraiment utile, et le but de son ambition fut atteint.

Après le dénouement de cet horrible drame, et pendant les plus violents orages de la révolution, Merville se relégua à la cam-

(3) V. la *Notice* de M. Joly-d'Aussy, lue à la Société littér. de Saint-Jean-d'Angély, le 2 octobre 1841.

(1) Nous citons M. Brillouin aîné.

(2) M. Guillonnet s'est attaché à décrire les divers genres de poissons qui peuplent la Boutonne, ainsi que ses ruisseaux affluents. L'auteur y parle de la mauvaise qualité des eaux de cette rivière, qu'il dit *imposables*. Il doute même que l'action du philtre remédie à leurs défauts ; nous ne saurions partager cet avis.

pagne de Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise) ; il y fut suivi par son ami fidèle M. Colin. Il sut utiliser les loisirs de sa retraite par des travaux particuliers de cabinet et l'étude de la littérature, qu'il ne négligea à aucune époque de sa vie (1) ; ne se mêlant en aucune façon des affaires publiques, rendant autour de lui tous les services qui étaient en son pouvoir, mais simples et modestes comme sa position d'alors.

Quand, après la tempête révolutionnaire, Napoléon chercha à réunir les débris épars de la société et songea d'abord à réorganiser la justice, les anciens magistrats ne furent point oubliés. Merville fut nommé juge au tribunal de 1^{re} instance de la Seine. Il passa ensuite conseiller à la cour impériale. En 1814, il fut nommé président de chambre à la cour royale, et y présida constamment la chambre des mises en accusation pendant une période de douze années. Pour récompenser une longue et belle carrière dans la magistrature, le gouvernement nomma, en 1826, M. de Merville conseiller à la cour de cassation.

Bientôt sa santé affaiblie ne lui permit plus de remplir ces hautes fonctions ; il obtint sa retraite avec le titre de conseiller honoraire, et se retira loin du monde, à Maisons-Alfort (Seine-et-Oise), bien de campagne dont il voulut que l'amitié doublât le charme.

Après avoir été magistrat intègre et éclairé, homme du monde et de société, rempli d'obligeance et d'aménité à l'égard de ses concitoyens, récompensé de ses vertus civiles par les titres d'officier de la légion-d'honneur et de chevalier de l'ordre

(1) Souvent il servit de guide à MM. de Balzac, Casimir Delavigne et Scribe.

de Saint-Michel, M. de Merville, parvenu à la fin de sa carrière, a fait demander, en chrétien digne et soumis, les secours de la religion, et les a obtenus des mains de M. le curé des *Missions étrangères*. Il est mort le 18 avril 1832.

« Animé du désir de servir son pays, M. de Merville songeait à consacrer ses derniers loisirs de la campagne à terminer une ouvrage important sur la législation criminelle, fruit des études, de l'expérience et des méditations de toute sa vie ; la mort ne lui en a pas laissé le temps. » (2)

GUILLOTIN (JOSEPH-IGNACE). Ce personnage dont le nom devait, plus tard, acquérir, dans nos dissensions civiles, une si funèbre célébrité, naquit à Saintes, le 28 mai 1738. Il fit ses premières études dans sa ville natale. Pour parvenir ensuite au grade de maître ès-arts, il soutint, à l'université de Bordeaux, une thèse qui produisit un grand effet. Il songea quelque temps à entrer en religion, et devint professeur au collège des Irlandais, tenu à Bordeaux par les pères jésuites. Sentant que sa vocation l'appelait ailleurs, Guillotin se rendit à Paris pour y suivre les cours de médecine. Il s'y fit remarquer parmi les élèves du célèbre Antoine Petit. Ayant été reçu docteur à Reims, il eut l'honneur de remporter, dans un concours, le prix annuel décerné par la faculté de Paris. Plus tard, il devint docteur-régent et se fit un nom parmi les célébrités médicales de Paris. Lorsque le *magnétisme animal*, prêché et

(2) Extr. de notes dressées par M. de Merville, juge de paix et frère du conseiller.

(3) Extr. de quelques mots pron. sur la tombe de M. Guill.-Merville, 19 avr. 1832, Paris, Vinchon fils, rue J.-J. Rousseau, in-4^o de 8 p.

enseigné par Mesmer, eut opéré une vraie révolution dans le monde savant de la capitale, Guillotin fut un des commissaires nommés pour examiner la science du docteur étranger, et n'y trouva que pur charlatanisme. Cependant l'horizon politique s'assombrissait, l'organisation des états-généraux devenait le point de mire de la politique conservatrice d'alors ; Guillotin publia une brochure sous le titre de *Pétition des citoyens domiciliés à Paris*, in-8° de 35 p., Paris, 1788. Ses doctrines parurent trop avancées au pouvoir qui le fit mander à la barre du parlement. L'auteur acquitté fut porté chez lui en triomphe par le peuple. Il fut ensuite nommé, par le tiers-état, député à l'assemblée constituante. Ses vues, dans cette assemblée, portèrent en particulier sur des points d'utilité publique, notamment sur l'organisation de la médecine. L'assemblée ayant décidé que les crimes étaient personnels, Guillotin demanda, le 4^{er} décembre 1789, qu'on substituât la décapitation aux supplices anciens, estimant, on ne comprend pas bien pourquoi, que ce nouveau mode ne ferait point rejaillir l'infamie sur la famille du supplicié. Il indiqua alors une machine, connue auparavant, et particulièrement des Anglais, sous le nom de *Maiden*, dont la promptitude d'action devait, d'après lui, ôter à la mort ses horreurs et ses souffrances. Le docteur Louis, de son côté, démontra que, pour opérer, le tranchant du fer devait être oblique. Après quelque hésitation sur le nom à donner, chez nous, à l'instrument de mort qui devait, quatre ans plus tard, couvrir la France de sang et de larmes, retentissant et frappant en tous lieux comme une main infernale, on l'appela *Guillotine*.

Combien cette appellation dut, plus tard, semblable à un horrible et intolérable cauchemar, peser sur l'esprit et le cœur de notre médecin saintongeais ! Sous le régime de la terreur, Guillotin passa quelques mois en prison, et dut au 9 thermidor sa mise en liberté ; il rentra dès lors dans la carrière médicale. Après la chute des sociétés savantes, il établit une compagnie qui prit le titre d'*Académie de médecine*, et qui ensuite se réunit au *Cercle médical*. Ce médecin, mort à Paris, le 26 mai 1814, a peu écrit. On cite de lui une brochure étrangère à son art et qui a pour titre : *Résultat d'une séance du conseil du roi, et très-humble adresse de remerciements présentés au roi par les six corps de la ville de Paris* ; Paris, 1788, in-8°.

(La biographie de Guillotin se trouve dans le *Moniteur universel* du 25 février 1851, par le docteur Réveillé-Parin ; elle contient trois colonnes et demie.)

***GUITARD** (CHARLES de), S^r des Brousses, en Saintonge. Ce conseiller du roi et sénéchal de Saintonge naquit dans l'Angoumois, en l'année 1519, et mourut à Saintes, le 10 novembre 1598. Il appartenait à une ancienne famille du Midi, originaire, dit-on, de Barcelonne, et qui, sur la fin du XIII^e siècle, s'étendit dans le Languedoc, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, et fournit plusieurs évêques et abbés à ces provinces ; aux armées de terre et de mer des officiers supérieurs de distinction. (1).

Charles de Guitard avait, en qualité de sénéchal, durant quarante-deux années.

(1) V. Gall. christ. — *Hist. du Languedoc*, de D. Vaissette. — Saint-Allais, etc.

rendu d'importants services à notre province. Il dirigeait les affaires de la Saintonge dans des temps difficiles et avec une prudence rare. Aussi cette haute magistrature lui avait été conservée sous les règnes successifs de François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Il fut aussi recommandable, pendant sa longue administration, par son courage et l'inébranlable fermeté de sa conduite que par la distinction de ses manières. En 1563, après ample information sur les lieux mêmes (1), il rendit une sentence, par contumace, contre Arnaud Rolland et ses complices, coupables du sac de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély : Rolland et Cherpentier furent condamnés à mort. Toutefois, par un tempérament politique facile à apprécier, et sur les attestations du prince de Condé, des 22 et 24 juin de la même année, le commissaire du roi P. de Massiparrant, commis pour l'exécution de l'édit sur la pacification des troubles du Poitou et de la Saintonge, cassa la sentence du sénéchal de Saintonge, le 23 octobre 1563. (2)

Après avoir honorablement consacré soixante-huit années de sa vie aux soins des affaires du monde, cet homme éminent se voua, pour le reste de ses jours, au service de Dieu et prit l'habit ecclésiastique. Il reçut le titre de doyen de l'église cathédrale de Saintes et s'y fit remarquer, onze années durant, par l'éminente sainteté de ses œuvres. Après sa mort, le chapitre de l'église de Saint-Pierre décida que la chapelle dédiée à Saint Thomas — aujourd'hui

Saint Michel — serait consacrée à la sépulture du doyen et des personnes de sa famille (3). Une plaque en marbre noir, gravée par Epiphane Fuesham, sculpteur anglais, fut destinée à redire les vertus civiles et religieuses de Charles de Guitard (4). Cette plaque, ôtée dans la révolution, a été remplacée, il y a peu d'années, par les soins de M. l'abbé Réveillaud, curé actuel de St-Pierre.

Il paraît que Charles de Guitard avait été lié d'amitié avec le poète saintongeais Mage de Fiefmelin, qui lui adressa un jour les deux quatrains suivants :

Comme l'orfevre expert enchâsse proprement
La pierre précieuse en l'or que plus il prise,
Aux honneurs de renom s'attache mon éprise,
Pour se faire valoir en son ravissement.

J'exalte encore en vers le nom des grands et graves,
Pour m'abaisser sous eux leur grandeur honorant,
Puisqu'entre les peureux paraissent les plus braves,
Et parmi les petits est mieux veu le plus grand.

Le fils de Charles de Guitard, nommé Jacques de Guitard, écuyer S^{er} des Brousses, conseiller du roi, président au siège présidial de Saintes, contribua à faire bâtir le collège de cette ville, et en exécution des dernières volontés de son père (5). Guillaume de Guitard, de la même famille, avait été prieur de Saint-Vivien de Saintes, et avait reçu de son évêque, en 1459, la mission de porter à Rouen des reliques de Saint Vivien (6). — Jean-Louis de Gui-

(3) Déjà Louis de Guitard, son frère, doyen du même chapitre, avait été inhumé dans cette chapelle, en 1584.

(4) V. l'épithaphe au long transcrite dans l'*Hist. de Saint*, de M. Massiou, et l'*Hist. de l'égl. Sant.* et *Ann.*, de M. l'abbé Briand.

(5) V. *Hist. de l'égl. Sant.*, déjà citée, t. II, p. 240.

(6) *Hist. de l'égl. Sant.*, déjà citée, t. II, p. 9 et suiv.

(1) Cette procédure forme 46 pages in-^{fo} d'écriture minuscule

(2) V. Massiou, *Hist. de Saint*, IV^e vol., p. 518 et suiv.

tard, capitaine des vaisseaux du roi au port de Rochefort, brigadier des armées navales, chevalier des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare, était né en Angoumois, de la branche de Riberville; il se fixa en Saintonge, en 1773, par suite de son mariage avec une demoiselle Bretinauld de Saint-Surin, qui lui apporta les terres de Rioux et de Rétaud.

GUITON (JEAN), né en 1585 (1), à La Rochelle (2), d'une famille distinguée, originaire de la Normandie, et dont les rameaux s'étaient, au XV^e siècle, étendus dans l'Agénois, le Périgord et l'Aunis (3). Son père, Jean Guiton de Lhoumeau, était maire de La Rochelle en 1587.

Celui dont nous esquissons la vie, négociant, armateur actif, était attaché au parti de la réforme. Il succéda, en 1625, au prince de Soubise dans la charge d'amiral des Rochelais. Après certains succès contre les forces de la marine royale, il perdit, la même année, le combat contre la flotte commandée par le duc de Montmorency, et forte de soixante voiles. Ayant fait échouer son vaisseau pour qu'il ne tombât point au pouvoir de ses adversaires, Guiton aborda à La Rochelle sur un frêle esquif. En 1627, alors qu'il était président du bureau de la marine, il fut chargé, avec David Fos, de présenter à l'intendant de la ville un projet de traité avec l'Angleterre. Le 30 avril 1628, durant le siège de La Rochelle, di-

rigé par le cardinal de Richelieu, et dans les circonstances les plus graves, alors qu'une armée de 40,000 hommes assiégeait la ville, et qu'une digue de 1,443 mètres lui ôtait toute communication avec l'Océan; que l'ennemi avait détourné le cours des fontaines publiques, et qu'une population de 28,000 âmes se trouvait enfermée dans les murs de la cité avec peu de vivres (4). Guiton fut élu maire de sa ville natale (5) sur la désignation de l'assesseur Colin, qu'il osa plus tard faire incarcérer (6). M. Callot (7) le disculpe de cette faute en accusant Colin d'être brouillon, ennemi de tout pouvoir établi, de jalouser toute autorité, et d'avoir même, dans une réunion secrète, pris contre le maire un arrêté qui vint à la connaissance de celui-ci.

On raconte que, pressé par plusieurs d'entre ses concitoyens, d'accepter l'emploi de maire, pour lequel il témoignait d'abord une certaine hésitation, Guiton s'écria, en agitant un poignard qu'il venait de tirer de sa ceinture : « Eh bien ! je serai maire puisque vous l'exigez, mais à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui proposera la reddition de la place..... Que l'on s'en serve contre moi-même si jamais je songeais à faire une telle proposition ! » En souvenir de cette imprécation, le poignard demeura sur la table du conseil (8).

(1) V. la Notice remarquable sur J. Guiton, par M. P. S. Callot, ex-maire de La Rochelle, A. Caillaud, 1847, p. 95.

(2) Sa maison est la seconde de la rue des *Merciers*, avec issue dans l'impasse des *Gémeaux*; V. *Not. cit.*

(3) On dit que M^{re} Guiton, décédée, en 1849, évêque de Poitiers, appartenait à une de ces branches.

(4) *Notic. cit.* de M. Callot, p. 41 et 42, 2^e la note.

(5) Il obtint 75 voix sur 82 votants.

(6) Arcère, *hist. de La Roch.*

(7) *Not. cit.*

(8) Cette table, à dessus de marbre, se voit encore dans la grande salle de réception à l'hôtel-de-ville de La Rochelle. — *Indépendant de Saintes*.

Peu de temps après son entrée en charge, Guiton ne recula pas devant la condamnation à la peine du fouet et au bannissement d'un enfant de dix ans, accusé d'avoir porté une lettre au camp du roi. A la terrible inflexibilité d'un tribun, cet édile joignait l'art de subjuguier les masses par l'autorité du geste et du langage. Au plus fort d'une émeute, Guiton se montrait-il, le calme renaissait soudain et le flot populaire s'écoulait doucement à la voix impérative du magistrat. Alors même que les poignantes étreintes de la faim se faisaient rudement sentir et moissonnaient la population rochelaise, sa parole brève et énergique, entremêlée de vibrantes excitations patriotiques, en imposait à ces hommes si étrangement fanatisés. C'était, dit Moréry (1), un personnage courageux, intrépide et de grande expérience. Au mois de mai 1628, le grain manqua dans la plupart des greniers de la ville; le peuple dut se nourrir dès lors de légumes, d'herbes et de coquillages. Un jour, il se mutina et parla hautement de recourir à la clémence royale. Guiton fit saisir et pendre les chefs de cette émeute. Un autre jour, en plein conseil, il souffletta un membre du présidial qui, sur l'avis de sa compagnie, proposait de capituler. Une personne lui montrant alors un malheureux qui se mourait d'inanition : « Cela vous étonne, dit Guiton, il faudra bien que vous et moi en venions là, si nous ne sommes secourus par l'Angleterre. Ce sera assez qu'il reste dans la place un citoyen en vie pour en fermer

la porte. » Horrible résolution ! qui, pour avoir le caractère de l'héroïsme, n'aurait dû menacer que son propre auteur. Bien loin de là, cinquante des principaux de la ville avaient, dit-on, encore des provisions qui leur laissaient ignorer une grande partie des terribles angoisses de la faim au milieu desquelles périssaient chaque jour une foule d'infortunés. Le secours de l'Angleterre, sur lequel les Rochelais révoltés avaient mis leur appui, leur ayant fait défaut, les horreurs de la famine n'eurent bientôt plus de bornes. On ne voyait dans les rues que des fantômes ambulants; sous les pieds, on rencontrait à chaque instant de livides cadavres, les maisons mêmes en étaient jonchées; la faiblesse des vivants ne leur permettait plus d'inhumer les morts. Les cuirs, les animaux immondes, les os pulvérisés, la paille hachée, étaient transformés en aliments (2). La duchesse de Rohan mangea ses chevaux, et le peuple dévora les harnais qu'il trouva dans ses écuries. On en vint jusqu'à assouvir sa faim avec des lambeaux de chair humaine. Qui le croirait pourtant ? dans un accès de frénésie, Guiton fit jeter par-dessus les remparts, le pain que sa nièce Catherine venait de recevoir de son amant Philippe de Sur-gères, officier dans l'armée du roi. Il ne balança point ensuite à livrer au supplice le jeune homme coupable surtout d'avoir sacrifié à l'amour de Catherine, bien au-delà de ce que sa consigne pouvait lui permettre. Puis Guiton s'écria : « Encore une victime !... Le pain noir du soldat catholique l'eût sauvée; mais il est écrit que

1849. — Un tableau remarquable d'Omer Charlet, déposé à la bibliothèque publique, rappelle ce fait historique nié par quelques auteurs.

(1) Ap. Arcère, *hist. de La Roch.*, t. II, p. 284.

(2) V. à l'art. *Masse*, le prix de certaines provisions alimentaires, sur la fin du siège de La Rochelle.

tous les défenseurs de La Rochelle doivent périr comme les habitants de Tyr et de Samarie... » Avec ces exclamations, cruellement fatalistes, le chef déterminé de l'insurrection aidait puissamment lui-même à accélérer l'épouvantable destruction de sa patrie. Un jour, pourtant, dit un biographe moderne, Guiton repoussa avec indignation, *malgré l'extrémité où il se trouvait réduit*, la proposition d'assassinat sur la personne du cardinal. Le conseil l'ayant poussé à consulter, à cet égard, le ministre Salbert, celui-ci approuva le refus du maire, disant que Dieu ne pouvait user d'une voie aussi violente pour leur délivrance (1). Guiton fit ouvrir, le 28, les portes de la prison de l'assesseur Colin, voulant réunir tous les corps constitués pour aviser enfin aux termes de la capitulation, et, le 29 octobre, après quinze mois de siège, la ville, ne pouvant plus compter sur l'Angleterre, se rendit à discrétion. Ses forces militaires ne consistaient plus qu'en 64 soldats français et 90 anglais. Depuis une année, la population de La Rochelle était réduite de 28,000 âmes (2) à 5,000, tant la mort y avait fait de victimes, secondée qu'elle avait été par la faim et la misère. En contemplant ce petit nombre d'hommes couchés sur la terre, ou qui ne se soutenaient plus qu'à l'aide de bâtons, pâles, décharnés, n'ayant plus la force de porter leurs armes, Guiton pouvait bien se dire : Voilà mon ouvrage, voilà ce que ma cruelle obstination a déversé de maux sur ma patrie....

Aussitôt après l'entrée de Louis XIII à

La Rochelle, le duc d'Angoulême et quelques principaux officiers furent visiter Guiton, afin de connaître l'homme dont la stoïque résistance avait étonné l'Europe. « Ils le trouvèrent, dit un historien, petit de corps, mais grand d'esprit et de cœur. » Il fit au cardinal de Richelieu une réponse remarquable, lorsque S. E. proposa de lui délivrer un sauf-conduit pour l'Angleterre : « Il vaut mieux, dit Guiton, se rendre à un roi qui a su prendre La Rochelle, qu'à un autre qui n'a pas su la secourir (3). » Comme on le voit, la question de nationalité n'était aucunement mise en cause. Mais il laissa échapper une réflexion malheureuse alors que le cardinal eut froissé son orgueilleuse susceptibilité, en lui faisant savoir qu'il eût à cesser immédiatement ses fonctions de maire ; « que le roi étant au milieu de la ville, devait être regardé comme le seul maire de La Rochelle. » Si j'avais cru, dit Guiton à un de ses amis, qu'on eût dû ainsi me manquer de parole, le roi n'eût pas trouvé un seul homme dans la ville, j'eus soutenu jusqu'à la fin. » Triste et cruel regret d'un fonctionnaire qui mettait son amour-propre, idole de sa puérile vanité, bien au-dessus de la vie de ses infortunés concitoyens ! Le roi fit dire à Guiton qu'il ne voulait point le voir, et qu'il eût à sortir de la ville pour six mois. L'ex-maire se rendit d'abord à Surgères, où il fut assez mal accueilli des gens de son propre parti. Il reparut plusieurs fois à La Rochelle, notamment en 1650, et se rendit ensuite à Tonnav-Boutonne, où il s'était établi en dernier lieu. Le 2 novembre 1628.

(1) Not. cit. de M. Callot.

(2) Recensement fait au commencement du siège par le maire Godefroy.

(3) M. Callot, dans sa *Notice* déjà citée, prétend que ce mot aurait été dit devant le conseil et avant la reddition de la place.

un arrêt d'exil fut rendu contre Guiton ; mais déjà il en avait prévenu l'effet , en se mettant à l'écart. M. Lesson (1) dit qu'après la mort du cardinal-ministre , arrivée en décembre 1642 , Guiton fut nommé , par le roi , capitaine de vaisseau. Mais il paraît que , dès l'année 1636 , il était entré dans la marine (2). Guiton mourut à La Rochelle , dans le mois de mars 1654 (3) , âgé de 69 ans.

Sans doute , Guiton offre à la postérité un de ces grands caractères qui se plaisent à lutter avec d'énormes difficultés de situation. Seul il osa soutenir le choc de l'armée royale commandée par d'habiles généraux et renforcée encore par le génie de Richelieu. Fatigué d'un long siège , tout le monde autour de lui appelait une capitulation ; mais lui songeait à ensevelir dans les ruines de sa patrie , la honte de sa défaite. Pourtant , cette résolution désespérée , se traduisant chaque jour en actes d'une inflexibilité sauvage , à l'égard de ses proches comme de ses concitoyens , déparait , à notre point de vue , ce fier caractère. « Sous une république , dit un auteur (4) , Guiton eût pu faire un grand citoyen ; tandis que , sous une monarchie , il ne fit qu'un célèbre factieux. » Pour nous , nous estimons que , sous quelque forme de gouvernement qu'il soit placé , un citoyen n'est grand qu'autant qu'il élève bien au-dessus de son amour-propre , l'amour sacré de ses semblables.

Le 19 février 1841 , le conseil municipal de La Rochelle vota une statue à son an-

cien maire ; mais cette délibération ne fut pas approuvée par l'autorité.

Les armes de Guiton consistaient en un *rebus* assez singulier : écu ovale , mi-partie rouge et bleu ; un chêne étalait son *gui* au-dessus d'un *thon* qui nageait dans une mer légèrement agitée ; deux lions debout supportaient cet écu , surmonté d'un casque empanaché. (5)

HARDY (CHARLES-AUGUSTIN) , appelé en religion P. MARTIAL. Ce célèbre prédicateur naquit à Taillebourg , en 1718 (6). Son père , Jacques Hardy , était notaire et procureur fiscal du comté ; sa mère , Marie-Suzanne Perraudau , était sœur de l'avocat distingué de ce nom. Les études du jeune Hardy , couronnées de succès , eurent lieu au collège de Saint-Jean-d'Angély , tenu alors par les religieux bénédictins. Lorsqu'il les eut achevées , il partit avec un de ses condisciples pour Clermont , en Auvergne , afin d'entrer dans une communauté de l'ordre de Saint Benoît. Par réflexion , le jeune cénobite s'éloigna bientôt de ce séjour et fut demander un asile à la maison des récollets de Bordeaux. Comme simple délassement , le P. Hardy cultiva , dans sa jeunesse , la poésie légère. A 21 ans , il écrivit *la Vie* de M. de Laroche , avocat. En 1744 , il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de M^{me} Catherine-Elizabeth de Verthamon-de-Lavaux , abbessede Limoges. Le succès de ce discours , qui se soutint après l'impression (7) , com-

(1) *Fastes histor.* , III^e vol. , p. 18.

(2) *Not.* de M. Callot.

(3) V. l'extrait de son acte de décès , dans la *Not.* de M. Callot , p. 66. — Le 22 septembre 1646 , sa fille , Suzanne Guiton , avait été fiancée à Jacob Duquesne , frère du grand capitaine.

(4) Arcère , *Hist. de La Rochelle*.

(5) V. la *Note* de M. Callot , qui contient en outre le *facsimile* des trois signatures successives de Guiton.

(6) M. Delayant — *Not.* manusc. — dit en 1719.

(7) Limoges , J. B. Dalesme , 1744 , in-4^o de 23 p. , par un père récollet de la province de Guyenne , — *sans nom d'auteur*. —

mença la réputation de son auteur et décida de son avenir. Dès lors s'ouvrit sa brillante carrière de prédicateur. Les ouvrages du P. Hardy sont, de nos jours, devenus si rares, que nous cédon au plaisir de citer quelques lignes extraites de l'oraison funèbre qu'il prononça à 25 ans : « Il » n'est rien de solide, rien de durable » dans ce monde ; tout y est du domaine » de la mort, tout aboutit à ce terme fatal, tout se perd à cet abyme éternel : » plaisirs, richesses, dignités, grandeurs, » rien ne passe au-delà du tombeau..... » Tirons maintenant la conséquence de ces » principes : tout est vanité dans le monde ; » le monde lui-même n'est qu'une brillante chimère qui nous joue, qu'un fantôme amusant qui, malgré nous, s'échappe et s'évanouit. C'est donc folie, » aveuglement et le dernier des malheurs » de s'attacher à lui. Oui, sans doute ! Mais » c'est une folie dont l'homme abusé ne » rougit pas. C'est un aveuglement où il » se plait, c'est un malheur qui le plus » souvent ne finit qu'avec le malheureux. » On sait bien que les choses d'ici-bas » sont sujettes à des vicissitudes, à des révolutions continues ; on sait que la vie » n'est qu'un songe, qu'entre le berceau » et le cercueil, l'espace n'est qu'imaginaire ; on sait que la terre n'est qu'un lieu d'exil, qu'une patrie plus heureuse, » que des biens plus réels attendent » le chrétien. Inutiles considérations pour » l'homme charnel ! Le monde lui est cher » malgré ses inconstances ; la vie présente, » occupe et arrête son cœur, malgré sa » brièveté et les misères qui l'accompagnent.... Que de regrets, que de troubles, que d'alarmes, lorsque, sur le lit

» de douleur, il voit approcher ce moment » terrible qui, malgré lui, doit le faire » passer du temps à l'éternité ! Que ne » ferait-il point, que ne donnerait-il pas » pour changer l'ordre du Très-Haut et » pour renouer le fil de ses jours ? Il n'en » est pas ainsi de l'âme forte, de l'âme chrétienne, etc., etc.... »

Après ce début si remarquable, le P. Hardy obtint de ses supérieurs de faire le voyage de Paris, où il entendit d'habiles prédicateurs. De retour à Bordeaux, il fut envoyé à Mirambeau, où il profita des loisirs de la campagne pour continuer ses études de la chaire. Il fut ensuite nommé gardien du couvent de Sainte-Foi. De là il vint à Saintes, avec le même titre. Il obtint, plus tard, l'emploi de gardien dans la communauté du même ordre établie dans cette dernière ville (1). Ce poste l'ayant rapproché de sa famille, le P. Hardy, fidèle au culte si précieux des souvenirs d'enfance, bâtit, près de la maison paternelle, une gracieuse villa qu'il appelait son ermitage, et dans lequel il venait fréquemment respirer l'air pur de la campagne et composer, au milieu du calme de ses allées et de ses bois, ces sermons qui devaient émouvoir les populations des grandes villes et retentir bientôt aux oreilles des princes. Nous aimons à voir le P. Martial, un des célèbres orateurs de son temps, venir essayer, durant trois années, dans la petite église d'Asnières, d'où dépendait son ermitage, ses admirables panégyriques chrétiens. En 1761, il prêcha le carême

(1) Nous avons vu, avec douleur, transformer, il y a quelques années, cette ancienne maison et la chapelle qui en dépendait, en établissement commercial.

dans l'église de la Charité, à Paris. Il parut, en 1762, dans la chaire de Saint-Roch. Ses succès d'éloquence furent tels, que l'archevêque de Paris le retint pour prêcher, l'année suivante, le carême à Notre-Dame et, en 1765, aux Quinze-Vingts. Louis XV qui ne tarda pas à connaître le mérite du P. Martial, voulut aussi l'entendre. En 1766, il prêcha donc le carême devant le roi, environné du plus imposant auditoire qui fût au monde. Un historien nous a transmis les premiers mots de son début dans la chapelle royale. Nous les transcrivons ici parce qu'ils nous semblent empreints d'une haute dignité catholique.

« Sire ! posséder la plus brillante couronne,
» commander à un peuple digne d'obéir
» au premier maître du monde, régner
» sur autant de cœurs que l'on compte de
» sujets, voilà, sire, les privilèges de votre
» sceptre et l'étendue de votre empire :
» redoutable à vos ennemis alors même
» que le succès couronne leurs efforts ;
» respecté de vos alliés qui vous trouvent
» équitable dans vos projets ; désintéressé
» dans vos vues, invariable dans vos engagements, chéri, adoré presque d'une nation inépuisable dans ses ressources quand elle les cherche dans son amour, que manque-t-il à votre gloire ? Osons le dire cependant ! tant d'avantages réunis n'assurent point la VRAIE GRANDEUR. Ils peuvent fixer ici-bas la plus vaste ambition, mais, après tout, ils n'offrent rien que de frivole et de périssable. La mort les efface, le tombeau les anéantit. Il n'est de gloire solide que celle que donnent les vertus chrétiennes. Le vainqueur de Fontenoy (1), le pacificateur de l'Eu-

(1) Fameuse bataille que les Français, com-

» rope, le père des Français, vivra à jamais
» dans nos fastes, mais nos fastes périront
» un jour !.... Le digne fils de l'église, le
» prince vraiment chrétien, le monarque
» religieux, voilà vos titres les plus augustes ; titres durables, que la religion consacre et qui seuls peuvent vous assurer
» la véritable immortalité.... »

Le P. Martial était d'une taille avantageuse, d'un physique extrêmement agréable. Sa belle voix avait une puissance d'intonation qui se prêtait merveilleusement à l'étendue des plus vastes basiliques. Ses gestes pleins de hardiesse et de grandeur accompagnaient parfaitement son débit oratoire qui, parfois, prenait une chaleur et une véhémence irrésistibles. Aussi le prédicateur des bons paysans de la Saintonge obtint-il, dans la capitale, un succès complet. En l'année 1767, l'ordre des récollets crut devoir l'en récompenser en le nommant provincial et visiteur de l'ordre. C'était toujours dans sa retraite de Floins, que le P. Hardy venait avec un nouveau plaisir se délasser de ses grands travaux de prédication. Les avances qu'on lui fit à la cour, pour qu'il vînt respirer l'air enchanteur des maisons de plaisance, ne le tentèrent jamais ; ses dispositions naturelles et religieuses le ramenaient de préférence parmi ses bons villageois et dans sa chapelle de campagne, première halte de son éloquence.

La province, à son tour, voulut posséder le célèbre prédicateur. En 1768, le P. Hardy prêchait le carême à Nîmes. Catholiques et calvinistes furent ouïr cette voix

mandés par le maréchal de Saxe, gagnèrent, le 11 mai 1743, sur les Anglais et les Autrichiens réunis.

qui retraçait si solennellement les devoirs de l'homme envers Dieu, qui excitait si puissamment les élans amoureux de la créature pour l'auteur de la création. Tous applaudirent et s'en retournèrent remplis d'admiration. Pourtant le nombre des conversions ne fut pas, dit-on, considérable. Le cœur de l'homme est un mystère impénétrable, et les voies de Dieu nous sont célées... Le P. Hardy prêcha ensuite à Bordeaux et à Montpellier. En 1770, le roi, qui avait conservé de l'éloquent récollet un heureux souvenir, voulut l'ouïr encore une fois. Le religieux prêcha de nouveau le carême à Versailles. L'année suivante, il reparut dans la chaire des Quinze-Vingts. Mais là se bornèrent les succès apostoliques de notre éloquent compatriote. En 1772, travaillé par un violent accès de goutte, dont il avait ressenti les premières atteintes dès l'âge de 30 ans, il se vit contraint de renoncer à la prédication. Dès lors, il se retira humblement dans la petite communauté des récollets, à Cognac. Il s'y rendit utile en faisant rebâtir, sur ses plans, la maison que l'ordre possédait dans cette ville. Quelques années plus tard, il passa, en qualité de gardien, dans la communauté de La Rochelle. Là encore il appliqua ses notions d'architecture à la reconstruction d'une partie de la maison et de l'abside de la chapelle. L'académie de cette dernière ville lui ouvrit ses portes, en 1780. A la séance publique de 1781, il lut un discours sur *Les avantages de la société*. Tels sont les héros du catholicisme entre les mains de Dieu; instruments simples et dociles, ils se prêtent volontiers à toutes les œuvres qui concourent à sa gloire.

Les infirmités du P. Martial allant crois-

sant, il vint demander à sa famille des soins tendres et soutenus. C'est au milieu d'elle qu'il mourut, à Saint-Jean-d'Angély, le 26 février 1787 (1), âgé de 68 ans. Le célèbre prédicateur possédait les qualités de l'esprit et du cœur. Il était un modèle de douceur et d'urbanité. Volontiers il faisait céder son opinion en présence de celle d'autrui. Sa charité à l'égard des malheureux était exemplaire; aussi sa perte fut-elle vivement sentie. Le P. Hardy a laissé ses Sermons, en cinq volumes petit in-8°, Paris, 1783, qui sont aujourd'hui fort rares. (2)

L'éloge de ce religieux fut prononcé à l'académie de La Rochelle, en mai 1787, par M. Seignette Desmarais.

HARDY (MODESTE), frère puîné du précédent, originaire de Taillebourg, entra dans la communauté des récollets et fut prieur de Montboyer, en Angoumois. Il se distingua également comme orateur chrétien. Quelques-uns ont supposé qu'il aurait pu égaler, sinon surpasser son frère, le père Martial, s'il n'eût toujours borné ses soins au ministère pastoral. Il ne se fit jamais entendre que dans les chaires de la province, mais avec l'approbation générale des fidèles.

HARDY (N....), frère des précédents. Après le départ des jésuites, il fut choisi pour principal du collège de Saintes.

(1) V. *Journ. de Saint. et d'Angoum.*, par Bourignon — 1787, p. 83. —

(2) M. l'abbé Migne qui, dans ces derniers temps, s'est distingué à Paris par ses importantes publications religieuses, recherche, dit-on, cette édition de 1783, pour la reproduire. Nous estimons que ce département en possède encore quelques exemplaires; car nous ne partageons point l'opinion d'un littérateur, de nos compatriotes, qui admet que ces sermons n'ont point été imprimés.

Il exerça sa charge vingt années, et fut, au bout de ce temps, nommé *émérite*. Pourvu alors d'une pension, il se retira dans un petit bien de campagne qu'il possédait près de la ville. L'abbé Hardy et le père Gabriel, provincial des récollets, furent élus commissaires à l'effet de pacifier la communauté de Sainte-Marie, de Saintes, où certains troubles avaient surgi et dont le scrutin secret de 1785, violé à la mort du dépositaire, n'avait été que le prétexte. A l'époque de la révolution, l'abbé Hardy fut incarcéré pour refus de serment; mais le représentant Garnier qui, dans certaines circonstances, et malgré son exaltation révolutionnaire, fit preuve d'un bon cœur, en sacrifiant au culte touchant des souvenirs, secondé en cela par quelques autres démocrates puissants, respectèrent en cet ecclésiastique leur ancien supérieur, et le sauvèrent, en le mettant sous leur protection immédiate. Dès que le calme eut été rendu à l'église, l'abbé Hardy fut appelé à la cure de Saint-Pierre de Saintes. Une des premières fois qu'il monta en chaire, devant une foule immense, attirée par la nouveauté et aussi par le besoin de se rattacher à la religion, le curé de Saint-Pierre commença ainsi son discours, et sans autre préliminaire :

I. Il y a un enfer, c'est mon premier point.

II. Qu'est-ce qui fait aller en enfer? c'est mon second point.

III. Beaucoup, parmi ceux qui m'entendent, iront en enfer, c'est mon dernier point.

Et il donna de ces vérités terribles, dit le narrateur, M. l'abbé D..., des preuves irréfragables.

L'abbé Hardy était un vieillard quand, au sortir de la révolution, la cure de Saint-Pierre fut confiée à son zèle qui était d'une rare intrépidité. Les modes des femmes étaient alors d'une indécence qui dépassait toutes les bornes; cet ecclésiastique s'en montra l'adversaire implacable. A l'exemple du Sauveur, il tressa un jour, dans la sacristie, un fouet de cordes dont il chassa des personnes étalant leur nudité dans la chapelle même de la Sainte Vierge. Un autre jour, il pourchassa une jeune personne jusques dans la rue. Son père s'en plaignit. Le vieillard lui répondit vivement : « Mais, monsieur, ne laissez plus sortir votre fille sans qu'elle soit vêtue ! » (1)

Cet ecclésiastique cultiva, dit-on, les lettres avec amour et un succès ordinaire; mais il fut toujours assez froid orateur. Il est mort à Saintes, en 1805.

HARPAIN (MARIE-EUSTELLE) naquit à Saintes, au faubourg de Saint-Palais, le 19 avril 1814, de parents chrétiens, mais obscurs selon le monde. Son père exerçait l'état de couvreur. A cinq ans, elle fut envoyée à l'école et elle en sortit à dix. Marie-Eustelle avait beaucoup de mémoire, un caractère vif, susceptible, une imagination ardente et impressionnable, un cœur tendre, sensible, compatissant, mais porté à la dissipation et à la vanité. (2)

Parvenue à sa onzième année, elle se prépara à sa première communion; l'exemple d'une personne pieuse de la paroisse lui indiqua la route à suivre; Eustelle comprit qu'il était temps de se séparer des enfants de son âge : elle s'attacha particu-

(1) Extr. des Not. fournies par M. l'abbé D....

(2) Lett. ci-après citées, 1^{er} vol., p. 33.

lièrement aux exercices du *Chemin de la Croix*, et le fit quatre fois la semaine. Le moment de sa première communion était venu ; voici comme elle rend compte de cet acte décisif de sa vie : « Ce jour tant désiré arriva enfin. Jésus, l'amour éternel, ce Dieu avec nous, après avoir, pour la première fois, purifié mon âme dans le bain salutaire de la pénitence, m'admit à la participation de son corps adorable. Ah ! je fus nourrie de ce pain vivant descendu du ciel ; je reçus ce gage de la tendresse et de l'amour d'un Dieu ; Jésus entra dans mon âme qui ne le comprenait pas encore (1), et pourtant combien j'étais heureuse alors ! Oh ! comme mes résolutions paraissaient généreuses ! Hélas ! dans peu de temps, mon cœur les eut lâchement oubliées !.... » (2)

A la suite de sa première communion, Eustelle parut changée. Elle avait de la piété ; cependant l'amour-propre régnait toujours en elle. Ce qui arrive à bien d'autres, elle s'enorgueillissait parfois de ses qualités personnelles. « Insensée ! s'écriait-elle à ce sujet, je croyais donc pouvoir élever l'édifice de ma sanctification sur les fondements ruineux de l'orgueil et de l'amour-propre ! Hélas ! à la première tempête, tout a croulé : juste châtiment de ma sotte prétention. » (3)

Les vanités et les amusements ordinaires du monde prirent quatre des plus belles années de cette sublime fille du peuple. Mais, à quinze ans, elle s'approcha, pour ne plus le quitter, du Dieu du tabernacle.

(1) Plus tard, une intelligence extraordinaire de ce sublime et consolant mystère fut accordée à cette humble fille.

(2) Lett. ci-après cit., 1^{er} vol., p. 37.

(3) *Id.*, p. 39.

« Mon esprit s'étonne et se perd, avouait-elle avec l'enthousiasme d'un bonheur infini, dans cet abyme de la miséricorde du Sauveur ! Jésus ! ô nom qui m'est mille fois plus cher que la vie ! nom pour la gloire duquel je m'estimerai si heureuse de donner mon sang (4) ! c'est ce sacrement divin, au souvenir duquel mon âme se dilate d'amour et d'espérance, qui m'a fait comprendre avec tant de rapidité, la différence que je devais mettre entre Dieu et la terre. Qu'on me pardonne cet indigne parallèle. (5) J'étais votre ennemie, l'esclave de Satan, et vous, amour infini, vous pensiez avec complaisance aux jours où, par votre grâce, je deviendrais habituellement votre tabernacle, à ces jours où vous deviez prendre en moi vos chères délices ! Vous avez daigné me le dire vous-même, ô vérité éternelle ! Vous m'avez dit que vous n'aviez plus de secret pour moi. Bonté, amour, miséricorde !.... » (6)

Cette direction d'Eustelle dans des voies si élevées de l'amour divin, lui valut bientôt des contradictions et des obstacles extérieurs. Elle en éprouva de la part de ses proches et de ses anciennes amies. Au sortir de son apprentissage, on voulut la mettre en service. Cette condition aurait satisfait son humilité, mais contrarié ses plans de conduite religieuse. Le Seigneur lui évita ce sacrifice ; elle fut d'ailleurs constamment pourvue d'ouvrages d'aiguille.

Chaque jour, elle consacrait une ou plusieurs heures à l'oraison. Ses communions étaient devenues très-fréquentes ; tous les jours, dans les quatre dernières années de

(4) Lett. ci-après cit., 1^{er} vol., p. 56.

(5) *Id.*, p. 58.

(6) *Id.*, p. 64.

sa vie, elle s'unit, par la sainte communion, à l'objet sacré de ses desirs. « O sainte eucharistie ! soupire l'amante de Jésus, tu m'enlèves à moi-même, tu me transportes déjà dans la région céleste. Que je t'aime ! Tu fais mes délices. Tu me fais mourir pour mieux revivre ; laisse-moi expirer à tes pieds, la mort m'est un gain... » Pour l'amour de Jésus au Saint-Sacrement de l'autel, Eustelle sacrifia tout, même les promenades et les récréations les plus innocentes. Peu, sans doute, comprendront ce degré sublime de l'amour divin. Citons les propres paroles de la vierge de Saint-Palais, notre récit ne pourrait en rendre la valeur. « Lorsque, le dimanche, après les offices, la pensée me venait d'aller me promener, j'entendais la voix de ce céleste ami me dire : Ne puis-je pas te tenir lieu de tout ? Ne puis-je pas te récréer et délasser ton esprit ? O ma fille ! les jouissances qui te seront données si, pour moi, tu te privas de toute créature, surpasseront infiniment les satisfactions d'ici-bas, et tout ce que ton esprit même pourrait en concevoir. Je suis infini, ajoutait ce bon maître, et tout ce que je suis est à ceux qui m'aiment. » (1)

Un orage terrible s'éleva bientôt contre Marie-Eustelle ; des distractions sans nombre traversèrent ses pieuses oraisons. Mille tentations contre l'angélique vertu l'assaillirent le jour et la nuit. Puis à cet état violent succéda un délaissement intérieur ; des ténèbres profondes enveloppèrent cet esprit d'ordinaire si éclairé des lumières célestes. Ensuite vinrent des tentations de vanité, de blasphème contre Dieu, de dés-

espoir ; enfin des scrupules outrés ne tardèrent point à s'y joindre. Du sein de ces tempêtes, Eustelle éleva la voix vers Jésus ; elle lui offrit le don de sa virginité et sollicita, à 22 ans, l'autorisation de la lui consacrer par un vœu formel. On ne lui accorda cette faveur que deux ans après. « O combien, dit-elle, la grâce du Dieu sauveur fut abondante dans mon âme par suite de cet engagement irrévocable ! Combien Jésus récompensa avec libéralité le sacrifice léger que j'avais fait de moi-même, et qui avait été inspiré et consommé par sa grâce ! » (2)

On se demande, dit l'éditeur des Lettres de la pieuse ouvrière, s'il est possible, sur la terre, de pousser plus loin la perfection et de suivre de plus près Jésus-Christ notre modèle. Ajoutez à cela, une humilité qui ne se dément jamais, une pureté qui doit faire l'admiration des anges, un détachement porté jusqu'à l'héroïsme, une foi toujours vive, une espérance inébranlable, une charité toute de feu ; une conformité à la volonté divine qui l'identifie en quelque sorte avec son bien-aimé lui-même.

Tout le monde regrettera que le récit de Marie-Eustelle ait été interrompu par sa maladie. Combien les quatre dernières années de sa vie, retracées par elle-même, auraient eu d'attrait pour ses lecteurs ! Ses combats étaient terminés et avaient fait place à la paix des enfants de Dieu et aux continuels élans d'amour de cette âme prédestinée.

Ce que l'on sait pourtant, c'est que ces quatre années ne furent qu'une incessante pratique de l'amour divin, qu'un cantique

(1) Lett. ci-après cit., 1^{er} vol., p. 80.

(2) Lett. ci-après cit., 1^{er} vol., p. 113, 114.

de reconnaissance pour l'instituteur de l'adorable eucharistie. Eustelle s'endormit paisiblement dans le cœur de Jésus, le 29 juin 1842, fête de Saint Pierre et de Saint Paul ; ou, comme le dit poétiquement un pieux auteur : « Ce lys éclatant fut déraciné du champ de l'église militante, pour être transplanté dans le jardin délicieux de l'église triomphante. »

Après la mort de Marie-Eustelle, une main respectable a rendu au public chrétien le service de rassembler les lettres et les notes particulières de cette pieuse ouvrière, et en a formé deux volumes in-8° qui ont paru à La Rochelle, chez Boutet, en 1843. La deuxième édition a été publiée à Lyon, 2 vol. in-12. Nous conseillons fortement cette lecture qui ne peut que réveiller, dans les âmes tièdes, l'amour pour l'Instituteur auguste de la sainte eucharistie.

Sous un autre point de vue, et ce qui confondra toujours l'imagination de ceux qui n'admettront pas notre langage d'admiration et de vénération profonde pour la vierge de Saint-Palais, c'est le style étonnant, pour ne pas dire sublime, de ces Lettres, au nombre de deux cents, écrites dans les dernières années de la vie d'une simple fille du peuple, plus appliquée aux travaux de l'aiguille qu'à ceux de la littérature. Son corps, en proie à la douleur, s'affaiblissant sous le coup d'une inexorable maladie de poitrine, semblait ajouter par là à l'énergique fécondité d'expressions de cette âme aimante. Les mots, au gré des pensées, se multipliaient sans cesse sous sa plume, pour rendre plus sensibles ses élans amoureux envers son Dieu, son unique fin.

Ses cantiques spirituels, au nombre de quatorze, prouvent encore que cette vierge chrétienne avait reçu d'en haut une science que les hommes ne lui avaient point révélée. Nous citerons cette strophe adressée au divin cœur de Jésus :

Vainement le monde s'apprête
A troubler ma paix, mon bonheur,
Je laisse gronder la tempête,
Je repose en ce divin cœur.
Oui, je brave, sous cette égide,
Tous mes ennemis à la fois,
Et de souffrir je suis avide,
Quand je vois mon chef sur la croix. (1)

A ceux qui douteraient de la sincérité des écrits de Marie-Eustelle, on montrerait volontiers ses manuscrits, que nous avons vus nous-même, et qui sont déposés au secrétariat de l'évêché, à La Rochelle.

En 1844, après nous être agenouillé pieusement sur le tombeau de Marie-Eustelle, nous voulûmes visiter la petite chambre qu'elle avait habitée deux ans auparavant, et à laquelle se rattache le souvenir des grâces si prodigieuses du Sauveur. Nous n'en perdrons jamais la mémoire ; puisse-t-elle nous aider à marcher de loin sur les traces de cette admirable servante de Jésus-Christ !

HARPEDANE (JEAN II de), fils de Jean de Harpedane, connétable d'Angleterre, et de Jeanne de Clisson, dame de Belleville. Il fut seigneur de Belleville, de Saint-Hilaire, de Cosnac, de Mirambeau (2), d'Aunay, et possédait encore le château-fort de Taillebourg, vers le milieu du XIV^e.

(1) Lett. cit., II^e vol., p. 170.

(2) Jean de Harpedane acheta ces deux terres de Cosnac et de Mirambeau, le 10 octobre 1415, huit mille écus d'or, de François de Montberon.

siècle. Il était sénéchal de Saintonge (1), en 1370, et résidait tantôt à La Rochelle et tantôt à Saint-Jean-d'Angély. En 1371, avant le combat acharné qui eut lieu devant La Rochelle, entre la flotte castillane et la flotte anglaise, Jean de Harpedane conseillait aux Rochelais de joindre leurs forces navales à celles de l'Angleterre (2); ils s'en gardèrent avec raison. Bientôt la flotte espagnole, alliée de Charles V, remporta une victoire signalée sur les ennemis du nom français. Une circonstance très-mémorable se rattache à la vie de ce sénéchal : en 1402, les forces anglaises, commandées par Rutland, s'avançaient de la Guyenne vers la Saintonge; les troupes françaises, sous le commandement du sire de Harpedane, tenaient Mirambeau, Saint-Maigrin et Archiac; elles marchèrent à la rencontre de l'ennemi venant de Bordeaux. On se joignit à Montendre. Les deux armées environnaient le castrum d'*Andronis*, placé sur une éminence haute d'environ 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les deux armées en présence, on convint de s'en remettre au sort d'un combat particulier entre sept preux choisis dans chaque armée. Ceux de la France étaient : G. de Barbazan, G. Duchâtel, A. de Villars, C. de Brabant, G. Bataille, Caronis et Champagne; l'Angleterre avait pour champions : Scales, A. Clouet, J. Héron, R. Witevalle, J. Fleury, T. Trays et R. Scales. Le sénéchal de Harpedane, présidant la bataille au nom de Charles VI, ayant donné le signal du combat, un héraut d'armes cria : « *Que chacun fasse son devoir !...* » Les guerriers se précipitèrent les uns sur les autres; ils

brisèrent plus d'une lance et le combat continua ensuite avec la hache. Les Anglais furent vaincus et se retirèrent emportant un des leurs qui avait été occis dans la mêlée. Les sept Français vainqueurs furent emmenés en grand honneur dans la principale église de Pons, où il fut rendu grâce à Dieu de cette heureuse victoire. Une des collines de Montendre, nommée *Motte à Vaillant*, consacre le souvenir de ce brillant fait d'armes, auquel assistaient les barons de Saintonge, entr'autres les Srs de Saint-Maigrin, d'Archiac, de Pons et de Matha. (3)

Guerrier redoutable, habitué aux allures des camps, Harpedane administrait assez durement le pays qui lui était confié. Pour ce motif, il fut, en 1406, révoqué de ses fonctions, bornées alors à la sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angély, et remplacé par le sire de Montberon. Cette disgrâce l'indisposa fortement et lui fit concevoir des projets de vengeance. La ville de Saint-Jean en fut instruite, et redoutant le voisinage du château-fort de Taillebourg, elle supplia Charles VI de vouloir bien acquérir ce castrum par retrait féodal; ce que Charles pouvait faire comme roi et seigneur suzerain. Mais l'état des finances s'opposait à ce qu'on prit un tel parti, conseillé d'ailleurs par une sage politique. Dans cette conjoncture embarrassante, la ville de St-Jean offrit au souverain de faire l'avance des deniers nécessaires. Les trois ordres votèrent, à cet effet, un impôt particulier, et Jean de Harpedane fut dépossédé de son chà-

(1) V. *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, II^e vol.

(2) V. *Hist. cit.*, I^{er} vol., p. 251.

(3) V. la relation de ce combat, écrite par M. Moreau, de Saintes, et insérée dans la *Revue Anglo-Française*, t. III, p. 271.—V. aussi *hist. de Saint.*, II^e vol. p. 463, et l'*hist. de l'égl. Sant.*, I^{er} vol., p. 678.

teau-fort. Par traité passé entre la commune de Saint-Jean et le roi, le manoir de Taillebourg fut cédé à la couronne. En 1419, le château de Nuaillé, appartenant au S^r de Belleville, reçut pour prisonnier le duc de Bretagne, arrêté par suite de la trahison du comte de Penthievre. (1)

Le 22 juin 1430, se sentant près de passer à une autre vie, Harpedane de Belleville déposa sur l'autel du monastère de Sainte-Marie de la Grâce-Dieu, fondé en Aunis, par Guillaume X, une charte constatant la dévotion particulière du vieux baron pour la benoîte Vierge Marie. Par cet acte, il ordonnait que deux messes solennelles fussent chantées, chaque année, et à perpétuité (2), par les religieux, afin d'obtenir, pendant la vie du fondateur, l'assistance divine, et après son trépas, aide et miséricorde. Il recommandait de ne point omettre la récitation de l'oraison « *Deus cui proprium est misereri semper et parcere*, etc. » En retour de cet obit, il donnait à l'abbaye quelques propriétés sises dans les environs. (3)

HAULTIN (JÉRÔME), célèbre imprimeur rochelais, mort en 1600, qui avait édité, en 1590, la grammaire hébraïque de Martinus, in-8°, chef-d'œuvre d'impression, d'après le P. Arcère. Jadis La Rochelle, par ses nombreuses et célèbres productions en ce genre, s'était fait une réputation typographique très-étendue et justement méritée. La famille Haultin n'y

avait pas peu contribué. On citait Pierre Haultin, mort en 1580, et Abraham, mort en 1581. Par ses brillants travaux typographiques, cette famille avait presque rivalisé de mérite, dit l'historien cité, avec les Morel et les Etienne (4). Elle avait pris pour marque ou enseigne, la *religion chrétienne foulant aux pieds la mort et élevant d'une main l'évangile*. (5)

HÉARD DU TAILLIS (N....), avocat à Saintes, issu d'une ancienne famille d'origine anglaise et dont quelques membres habitent encore la commune de Saint-Thomas de Cosnac, était né dans cette dernière commune, vers le milieu du XVIII^e siècle, et avait fait ses études à Saintes. Au moment de la révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles et fut nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Charente-Inférieure, le 2 septembre 1791 (6). Son département l'envoya, en 1799, au conseil des Cinq-Cents. Il parut rarement à la tribune. On cite une motion d'ordre de ce député, où il sollicitait l'adoption de certaines mesures rigoureuses contre les traitres à la patrie et tous ceux en général qui se rendaient coupables de dilapidations (7). Héard reparut au barreau à sa sortie du conseil et fut ensuite nommé juge au tribunal d'appel du département de la Vienne. Il est mort vers 1815. Bourignon (8) parle du goût particulier de cet avocat pour l'étude des antiquités.

(1) V. *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 268.

(2) Dans le langage humain, et malgré la précaution des titres authentiques, ce mot ne signifie jamais qu'une période fort limitée. Dieu seul dispose de l'éternité.

(3) V. *Hist. de Saint*, par M. Massiou, III^e vol.

(4) Arcère, *hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 399.

(5) Not. manusc. de M. D....

(6) V. Massiou, *hist. de Saint.*, t. VI.

(7) V. *Biog. nouv. des contemp.*, de MM. Arnault, Jay, Jouy et Norvins, 20 vol. in-8°. — *Biog.* Breslau, 1806.

(8) *Rech. topogr. et histor.*, p. 81.

HILAIRET (N....), médecin distingué de Saint-Jean-d'Angély, au commencement du XVI^e siècle. Une inscription, retrouvée en 1845, a révélé que lors de la peste qui, en 1524, affligea la Saintonge, et qui enleva une grande partie de sa population, le charitable docteur fit ériger, près de sa maison, un bâtiment servant de succursale à l'aumônerie de Lussant, et y déposa un grand nombre de pestiférés qu'il traita à ses frais. Le docteur Hilaret était membre de la société littéraire de Saint-Jean, distinction à laquelle lui donnaient d'ailleurs un droit incontestable ses travaux littéraires et son goût pour la poésie.

HILAIRIE I^{re}, neuvième supérieure de l'abbaye de Saintes, dès l'année 1225, mourut en 1244.

Sous le gouvernement d'Hilairie I^{re}, en 1242, il se passa un fait historique de la plus haute importance. Après la victoire de Taillebourg et le combat de Saintes, Saint Louis reçut la soumission de cette ville et y fit son entrée triomphale le 29 juillet ; il s'empressa de venir s'agenouiller dans l'église de Saint-Pierre, pour y rendre grâce à Dieu de son double succès sur les troupes anglaises. Le roi prit un logement au palais épiscopal, mais il voulut que les princesses fussent logées à l'abbaye, afin d'y jouir d'un repos incompatible avec le bruit et le fracas d'une cour environnée de guerriers au lendemain d'une bataille.

L'abbesse Hilairie reçut donc dans son royal monastère, la reine-mère Blanche de Castille, ses deux belles-filles et les nobles dames de leur suite. La maladie grave que le saint et vaillant prince fit à Saintes, prolongea, pendant huit mois, le séjour des

princesses à l'abbaye où Hilairie eut l'honneur et la consolation de leur donner une preuve de son dévouement respectueux et de sa fidélité à la noble couronne de France.

HILDUIN ou **ALDUIN**, neuvième abbé de Saint-Jean-d'Angély, en 998, fut élu sur la recommandation particulière de Guillaume V, duc d'Aquitaine.

Ce fut du temps de cet abbé, en l'an 1010 (1), que se fit la découverte de la relique de Saint Jean-Baptiste (2), cachée à l'occasion des guerres. On la trouva enveloppée dans un reliquaire d'argent, déposé lui-même dans une châsse de pierre taillée en forme pyramidale, et telle que jadis elle avait été mise, par le fondateur Pepin, dans le monastère d'Angéri. Guillaume revenait, après Pâques, d'un pèlerinage, quand il demanda que la relique de Saint Jean fût exposée à la vénération du peuple.

A cette époque de foi vive et chaleureuse, cette nouvelle, promptement répandue, eut le pouvoir d'attirer, dans l'abbaye de Saint-Jean, une foule de personnes de tout rang, de toute fortune et de toute nation, qui s'accrut prodigieusement d'année en année. Ce fut vers cette époque, d'après

(1) Maichin dit à Pâques de l'an 1018, *hist. de Saint.*, 1^{er} liv., p. 118 et 121. — V. Arcère *hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 170.

(2) Baillet estime que le chef trouvé en 1010, était celui de Saint Jean, martyr d'Alexandrie ; Ducange le dit de Saint Jean d'Edesse. On se serait épargné ces interminables discussions, si l'on eût remarqué que l'abbaye de Saint-Jean ne possédait jamais qu'un simple fragment, une *partie*, comme le dit Maichin, *hist. de Saint.*, etc., 1^{er} liv., p. 121, *in fine*, de la tête de Saint Jean-Baptiste, que la piété des fidèles avait renfermée dans un riche reliquaire en argent, *ayant la forme d'une tête*. On exposait donc, de siècle en siècle, à la vénération publique, le *chef* de Saint Jean-Baptiste, sans pour cela posséder la tête entière du précurseur de J.-C.

certain auteurs, que l'on ajouta le nom de Saint-Jean à celui d'Angéri que ce bourg portait déjà, et que la localité reçut une extension considérable (1). — V. Aimeric. Son église, qui avait été rétablie vers le milieu du X^e siècle, par les comtes Ebbon et Ratgaire, fut réédifiée plus tard en le *style rayonnant*, et vers le milieu du XIV^e siècle (2); elle fut ensuite renversée, en 1568, dans les guerres de religion.

Du temps de l'abbé Hilduin, une dame du pays, nommée Gelia, donna à l'abbaye de Saint-Jean un *aleu* désigné sous le nom de *Cherbonnière*.

HILLERIN (CHARLES de), né à La Rochelle, vers 1670, se fit recevoir docteur en Sorbonne. Il était trésorier de la cathédrale, lorsqu'il fut nommé doyen du chapitre, le 4 février 1722. L'abbé Hillerin faisait partie de l'académie de La Rochelle. Il mourut à Puyravaut, le 6 octobre 1748, et fut inhumé dans la chapelle des religieuses hospitalières.

On lui doit : *Oraison funèbre du dauphin et de la dauphine*; La Rochelle, Salvin, 1712. — *Considérations sur la procédure criminelle*, traduction de Pagano, 1715, in-8°. On trouve à la page 17 de la préface une digression historique concernant la ville de La Rochelle. Cet ecclésiastique, d'un mérite éminent, écrivit, en 1746,

(1) Jusques là, les moines s'étaient bornés, pour vivre, à exploiter la forêt très-étendue qui les avoisinait, et à défricher et cultiver les terres incultes qui se reposaient faute de bras. — V. *Rech. hist.*, par Guillonnet-Merville, p. 20.

(2) V. dans le deuxième volume de l'*hist. de l'égl. Sant.*, le dessin de cette belle église qui avait dans œuvre 100 mètres de long sur 50 de large, non compris les bas-côtés qui avaient 12 mètres; la voûte de la grande nef comportait 33 mètres d'élévation.

une *Lettre* intéressante à un chanoine d'Angers, dans laquelle il était rendu compte d'une conversation de l'abbé Hillerin avec le P. Thomassin, de l'oratoire, et qui dévoilait certaines hypocrisies des partisans de *Port-Royal*. (3)

HOGUETTE (PHILIPPE FORTIN de la) (4), fut nommé précepteur du duc de Longueville, et ensuite brigadier du roi et chevalier de son ordre. La Hoguette fut tué, vers la fin du XVII^e siècle, dans une bataille en Piémont, et inhumé, ainsi que son épouse, Louise de Péréfixe (5), dans la chapelle de Chamouillac, qu'ils avaient édiflée, et près de laquelle ils possédaient un manoir dit château de la Hoguette. Avant la révolution, on lisait l'épithaphe du guerrier, inscrite sur une pierre de la chapelle; nous la devons à l'obligeance d'un bibliophile saintongeais :

Ci-git Philippe, batailleur,
Qui, n'étant point de Macédoine,
Chez nous n'en fut pas moins idoine
A cueillir palmes de l'honneur.
Si donc sous la pierre il repose,
Lecteur, tu dois prendre sa cause
Et faire valable oraison,
Pour qu'il ait de Dieu le pardon.

AMEN.

HOGUETTE (HARDOUIN FORTIN de la), fils du précédent et de Louise de Beaumont-Péréfixe, était né au château de la Hoguette, commune de Chamouillac, en Saintonge (6), vers le milieu du XVII^e siècle.

(3) *Hist. de l'égl. Sant.*, t. III, p. 348; — *Mécan. appliq. de Berthelot*. — Quérard — *Franc. litt.*; — Not. manusc. de M. Delavant.

(4) D'une ancienne famille noble de Normandie.

(5) Sœur de Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, historien d'Henri IV.

(6) Le château de la Hoguette passa aux Goulard de Saintonge; il appartient aujourd'hui à M. Sénigon de Rousset-Roumefort.

cle. Son père lui procura une éducation très-soignée, bien que la fortune de cette maison eût alors une médiocre importance (1). La Hoguette parvint au grade de docteur en Sorbonne. Il fut ensuite nommé chanoine de l'église de Paris, agent du clergé, et enfin appelé à l'évêché de Saint-Brieuc, en 1676. De là il fut transféré, en 1680, au siège de Poitiers. Ce fut cet évêque qui consacra, le 3 août 1682, l'église de l'abbaye de Saint-Maixent. M^{sr} de la Hoguette fut promu, en 1685, à l'archevêché de Sens, où il mourut, le 28 novembre 1715. (2)

HOGUETTE (HARDOUIN FORTIN de la), frère du précédent, né en Saintonge, embrassa, comme son père, le parti des armes, et fut tué à Candie, en 1670. L'affligeante nouvelle de sa mort, qui ne tarda point à être transmise à Louise de Péréfixe, sa mère, impressionna tellement celle-ci qu'elle perdit subitement l'usage de la parole. En 1690, c'est-à-dire vingt ans après l'événement, Louise de Péréfixe était encore muette, au rapport de M. de Saint-Légier de Boisrond. (3)

Un autre fils de Louise se signala, en 1690, à Dublin, en Irlande, dans la bataille que perdit Jacques II, contre le prince d'Orange.

HOGUETTE (CHARLES FORTIN, marquis de la), frère du précédent, était d'abord enseigne au régiment d'infanterie de Duras, le 2 février 1665; il servit aux sièges de Tournay, Douay et Lille; à la conquête de la Franche-Comté, en 1668.

(1) Mém. manusc. de M. René de Saint-Légier de Boisrond, de 1675 à 1690, p. 82.

(2) Du Tems, *Clergé de France*. — V. aussi *Gallia christ.*, t. II.

(3) Mém. manusc. déjà cités, p. 110.

Il était de l'expédition de Candie, et s'y distingua en maintes occasions; il fut blessé d'un coup de mousquet qui lui cassa la cheville du pied. Il fut fait cornette de la première compagnie des mousquetaires, le 20 mars 1672, et se trouva à tous les sièges que le roi fit en personne pendant cette campagne. Au siège de Maestricht, en 1673, il était un des vingt mousquetaires qui repoussèrent une sortie avec beaucoup de valeur. Il eut part à l'attaque des chemins couverts et des demi-lunes, et y fut blessé. La Hoguette se distingua encore au siège de la citadelle de Besançon, à ceux de Dinan, de Huy et de Limbourg, et fut de nouveau blessé au siège de Condé. Nommé mestre de camp de cavalerie, il commanda les mousquetaires au siège de Valenciennes, combattit à Cassel et au siège de Cambray, à la prise de Gand et d'Ypres. Créé maréchal de camp, le marquis de La Hoguette servit, en 1689, à l'armée d'Allemagne, alla en Irlande, sous les ordres du comte de Lauzun et contribua à la prise de Charlemont et de plusieurs autres places. Plus tard, il eut le commandement de la Savoie, sous le général Catinat; passa le mont Saint-Bernard pour entrer dans la vallée d'Aoste, força l'ennemi retranché au Pont-César; il prit la ville de Chambéry, et emporta, l'épée à la main, l'un des faubourgs de la ville. En 1693, il eut le commandement de Mézières et le grade de lieutenant-général. Employé de nouveau à l'armée d'Italie, il dirigea l'infanterie de la première ligne à la bataille de la Marsaille, et y fut tué (4). Il laissa une fille, mariée au maréchal de Nangis.

(4) *Chronologie historique-militaire*, par Pinart, t. IV, p. 370 et suiv.

HUET (ÉTIENNE), écuyer, S^r de Château-Roux, lieutenant particulier et assesseur civil en la sénéchaussée et siège présidial de La Rochelle, en 1593, était le frère de Jean Huet, maire en 1591. Son intégrité et sa science le firent briller dans la magistrature de l'époque. On le dit mort avant le dernier siège de sa ville natale. Huet a laissé un *Commentaire sur la coutume de La Rochelle et pays d'Aunis*; La Rochelle, Mancel, 1688, in-4° de 815 p. Arcère (1) reproche à l'auteur d'avoir déployé trop d'érudition dans cet ouvrage, et d'y avoir entassé, sans mesure et sans nécessité, des citations grecques et latines. Cet étalage de savoir, d'après l'oratorien, est un hors-d'œuvre dans un ouvrage de jurisprudence. Toutefois, ce *Commentaire* a toujours passé pour un livre recommandable au fond.

— Vendôme Huet, chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi au port de Rochefort, en 1720, était peut-être de la famille de ce jurisconsulte ?

HUNOLD ou **HUNALD** ou **KUNON**, troisième duc d'Aquitaine, fils de Eudes, fut père de Gaifre ou Waifer, auquel il céda ses droits sur la Saintonge. Il voulut en vain opposer, en 741, de la résistance à Charles Martel. Hunold vaincu se soumit et fut maintenu dans son gouvernement. Après la mort de Charles, se croyant sans doute délié de son serment, Hunold osa livrer bataille à Carloman et Pepin (2); mais il fut encore battu et se lia à Pepin par de nouveaux serments dont celui-ci appréciait bien le peu de valeur.

(1) *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 366.

(2) V. *Hist. de Bordeaux*, par D. D'Agneaux de Vienne, in-4°, première partie, p. 17.

Toutefois, l'armée victorieuse ayant évacué l'Aquitaine, Hunold se démit, en 745, de son gouvernement, en faveur de Waifer, et se retira aussitôt dans un monastère de l'île de Ré, fondé par son père. Sans doute, il désirait expier, dans la solitude et la mortification, sa barbare cruauté à l'égard de son frère Hatton, dont il venait de faire crever les yeux; d'autres disent qu'il prit cette détermination par un sentiment de dépit qui avait sa source dans les défaites successives que ce duc avait éprouvées.

Vingt-trois ans après, vers 768, Hunold sortit du cloître pour venger son fils tué par les troupes de Pepin, ainsi que la femme, les sœurs et les filles du malheureux Waifer, immolées à Saintes à la rage des vainqueurs; ses efforts ne furent couronnés d'aucun succès. Forcé de fuir devant Charlemagne, il demanda un asile à Loup, duc de Gascogne, son neveu, qui le livra ensuite au vainqueur. On ignore si Charlemagne le relégua dans son monastère, ou s'il le tint en prison; mais deux ans après, Hunold s'étant échappé, s'enfuit chez Didier, roi des Lombards, et s'enferma dans Pavie que Charlemagne vint assiéger. C'est alors qu'il mourut tragiquement loin de son pays, au sein d'une crise populaire: les habitants de Pavie, aux abois, le regardant comme la principale cause de leurs désastres, l'assommèrent à coups de pierres.(3)

HUGON. En 1096, ce seigneur possédait le castrum de *Rocafortis* ou *Rupefortium*, seule construction importante qui se voyait alors sur la rive droite de la Charente. Une longue avenue conduisait de la forteresse au bourg où s'était élevée, en 1050.

(3) *Hist. de La Roch.*, I^{er} vol., p. 60.

l'église dédiée à Notre-Dame, aujourd'hui paroisse du faubourg. (1)

Hugon donna, en 1096, l'église de Saint-Gaudens, de Fouras, aux moines de Rochefort. Un auteur (2) affirme que cette famille posséda le castrum de Rocafortis jusqu'en 1299.

Il était réservé à Louis XIV de donner à Rochefort toute l'importance que nous lui voyons aujourd'hui. Dès qu'il eut formé le projet d'y créer un arsenal maritime, le grand roi n'épargna rien pour la réalisation de ce plan que favorisait d'ailleurs la situation avantageuse de la bourgade rochefortine, au bord d'un fleuve magnifique, dont les eaux peu distantes de la mer ont une marche rapide et une grande profondeur.

Les effluves marécageuses qui, chaque année, créent et entretiennent à Rochefort des fièvres pendant six mois, appellent aujourd'hui encore l'attention soutenue des amis de l'humanité (3). Un des puissants moyens pour assainir ces marais serait, à notre gré, de les canaliser davantage, de les soumettre à l'action de la charrue, et de planter les revers des fossés de nombreux saules, frênes et peupliers. Ce dernier moyen, trop négligé, offrirait d'ailleurs une ressource à Rochefort dépourvu, comme l'Aunis, jadis si boisé, des provisions de chauffage.

V. Yolande de Rochefort.

(1) Cette ancienne église, peu remarquable sous le rapport de l'art, qui a été rapiécée de siècle en siècle, existe encore à notre époque; mais elle semble près de tomber en ruines.

(2) M. Lesson, *Fastes hist. de la Saint.*

(3) V. *Précis d'observ. sur les malad. de Rochefort*, par le docteur Retz, Paris, 1784, in-8°, et *Mém. sur les malad. familiares à Rochef.*, par le docteur Lucadou, Paris, 1787, in-8°.

HUGON (PIERRE), gentilhomme de Dompierre-sur-Boutonne, composa plusieurs chansons en l'honneur de Béatrix d'Agoult, *sa dame*, qui présidait la cour d'amour. — Il mourut vers l'an 1321. (4)

IMBERT (JEAN) naquit à La Rochelle, vers l'an 1522, et fit ses premières études dans sa ville natale. Il exerça, pendant plus de trente années, la profession d'avocat à Fontenay-le-Comte (5), et devint ensuite lieutenant criminel au siège royal de cette ville. Sa grande réputation d'habileté dans le droit civil le fit choisir, en 1559, pour assister à l'assemblée de Poitiers, qui travaillait à la réformation de la coutume du Poitou (6). Le célèbre Tiraqueau fut lié d'amitié avec Imbert; Dumoulin et Mornac louèrent sa vaste érudition (7). Ils le considéraient comme un magistrat qui joignait la pratique du barreau à la connaissance approfondie des lois. Les ouvrages d'Imbert ci-après mentionnés eurent un succès prodigieux et firent autorité au barreau, comme dans le cabinet du jurisconsulte; cependant nous avons à enregistrer les plaintes touchantes de notre célèbre compatriote que la fortune n'avait point favorisé de ses dons, et qui parfois gémissait dans la détresse. Ces plaintes allaient à l'adresse des Mécènes du jour, dont la dure insensibilité résistait aux dédicaces d'excellents ouvrages de droit et de procédure.

(4) *Hist. du Poitou*, par Thibaudéau, nouv. édit. annotée par H. de Sainte-Hermine, t. I^{er}, p. 485.

(5) *Bibl. du Poit.*, t. III, p. 463. Not. de M. A. de B.

(6) *Cout. du Poitou*, édit. de 1560, p. 82.

(7) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, II^e vol., p. 82.

Imbert a laissé une pratique du barreau généralement admise et suivie de son temps, publiée sous le titre d'*Institutiones forenses*, 1538, in-8°. En 1541, ce livre était à sa troisième édition, qui fut donnée en le format in-4°. La quatrième édit. parut à Lyon, en 1552, format in-8°, sous le nouveau titre d'*Institutionum forensium Galliae pene totius quæ moribus regitur libri, quatuor*, etc. A la demande de plusieurs personnes, Imbert traduisit en français le premier livre de cet ouvrage qui parut en 1545. Les trois autres livres, traduits par Limandas, furent imprimés à Lyon, en 1550. Une traduction complète du même ouvrage par Imbert, en forme de paraphrase, moins les annotations de l'original, fut par lui dédiée au chancelier Olivier, sous ce titre : *Pratique judiciaire de M^e Jean Imbert, licencié ès-droits, translâtée du latin en françois par le même auteur*. Guénois, désireux de conserver le texte original de l'ouvrage, en donna une nouvelle édition latine et française, qui vit le jour à Paris, en 1602. D'autres tirages se succédèrent en 1609, 1612 et 1615. Le texte latin fut retranché de l'édition de Genève, de 1625, mais elle contient les annotations de Guénois et de B. Automne. Certes, un tel succès ne permet pas de comprendre comment Imbert, en proie au besoin, fut obligé d'élever des plaintes accusatrices contre les puissants de son siècle. Il n'en aurait pas été ainsi probablement, si la propriété littéraire eût été équitablement réglée et protégée. Le second ouvrage d'Imbert, son *Manuel du droit écrit ou Enchiridion juris scripti Galliae*, etc., in-4°, eut presque le même succès. Sur le frontispice, on lit cette citation du Deutéronome — 32 —

Quasi Imber super herbam, allusion euphonique au nom de l'auteur, ce qui était en usage et très-bien goûté alors. La seconde édition fut faite à Lyon, en 1556, in-8° ; celle de 1559, Lyon, in-8°, fut traduite en français, par Tiraqueau, admirateur sincère de notre jurisconsulte.

Parfois Imbert se délassait de ses graves occupations en cultivant la poésie. Plusieurs éditions de ses livres ont en tête une ou deux pièces de vers adressées à quelques personnages en faveur. C'était d'ailleurs le goût du temps, et Imbert y sacrifiait volontiers, sans en retirer toutefois un grand avantage ; les muses, sourdes à ses cajoleries, refusaient au pauvre Rochelais une protection efficace.

Ce jurisperite mourut vers la fin du XVI^e siècle.

ISAMBARD (MICHEL) naquit à Saint-Hilaire, près Saint-Jean-d'Angély, le 27 mai 1773, d'une famille d'artisans (1). Il était garçon charpentier lorsqu'il entra au service, en 1792, et savait à peine lire et écrire. Il devint sous-lieutenant au bout d'une année, et prit part à l'expédition d'Egypte et à celle de Saint-Domingue où il devint prisonnier des Anglais. Rentré en France en 1803, il assista comme adjudant-major aux scènes sanglantes qui marquèrent le passage de Junot sur le territoire portugais et fut blessé à Buzaraco. Nommé alors capitaine et chevalier de la légion d'honneur, il fit, sous les ordres des maréchaux Soult et Masséna, la guerre d'Espagne, où il parvint au grade de chef de bataillon du 66^e de ligne. Le 25 octobre

(1) V. Isambard (l'abbé), de la même famille. — V^o Latierce. —

1812, il s'élança, à la tête du bataillon, dans une petite rivière qu'il traversa près de Villa-Murial, sous le feu des Anglo-Espagnols. Il décida par cet acte énergique le passage de toute l'avant-garde qui, après avoir débusqué l'ennemi, bien supérieur en nombre, se rendit bientôt maîtresse de la position. Il reçut à Villa-Murial une grave blessure à la mâchoire inférieure; ce qui l'obligea de rentrer en France. Dès qu'il fut rétabli, nommé, le 30 septembre 1813, major en second au 21^e de ligne, il s'achemina vers Gorcum — *Bouches de la Meuse* — où il rejoignit le premier régiment des gardes nationales d'Anvers. Il prit une part active aux terribles luttes qu'amena la fin de l'empire. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis, le 27 novembre 1814. A l'arrivée de Napoléon de l'île d'Elbe, Isambard commandait la citadelle de Blaye. Le 1^{er} avril 1815, il refusa d'abord le passage au bâtiment emportant, hors de France, la duchesse d'Angoulême; mais bientôt, sur l'ordre de son chef immédiat, il laissa partir le navire et s'opposa à ce qu'il ne lui fût fait aucun outrage de la part de certains officiers exaltés. Il fut nommé officier de la légion-d'honneur, le 9 juin 1815. Mais le brevet ne lui ayant point été expédié, sa nomination fut renouvelée en 1821, pour prendre rang à partir du 1^{er} mars 1815. Appelé à Bordeaux, Isambard fit partie du corps d'armée du général Clausel. Depuis le 13 juillet 1815, il était commandant de cette place, sur laquelle flottait encore le drapeau tricolore, bien que Bonaparte eût abdiqué dès le 22 juin précédent. Il se mit en rapport avec le maire, M. de Grammont, afin d'éviter une collision entre la troupe et les

habitants de la ville, à l'occasion du changement de drapeau. Après le licenciement de l'armée, il revint à Saint-Jean-d'Angély où, plus tard, il obtint une pension de retraite. Il fut, dans la vie civile, un modèle d'urbanité et de politesse. Dans tous les cercles, il était accueilli avec un empressement bien mérité. Sa charité à l'égard des pauvres et des malheureux était exemplaire. Isambard fut un des administrateurs de l'hospice de la ville, et membre du bureau de bienfaisance; il contribua à l'établissement d'une caisse d'épargne, d'une salle d'asile et d'un bureau d'extinction de la mendicité. En 1830, il avait été appelé à la tête de la garde civique de Saint-Jean-d'Angély, et, par la sagesse de son esprit éminemment conciliateur, il avait su maintenir l'ordre dans la cité. Il y est mort, le 25 avril 1843, regretté de ses concitoyens ou plutôt de ses amis qui tous se sont empressés de concourir à la pompe de ses obsèques.

ISEMBERT, maître des écoles de Saintes, au commencement du XIII^e siècle, dirigea les travaux du pont de cette ville (1) et de celui dit *Saint-Sauveur* de La Rochelle. Jean Sans-terre encouragea les efforts de l'ingénieur, en lui donnant un secours de 2,000 livres (2), et exempta de tous droits, à perpétuité, les édifices construits autour de ce dernier pont, moyennant une redevance annuelle de cinq sous, applicables à

(1) La partie ogivale de ce pont, démolie en 1843 — rive gauche — était celle même édiflée par Isembert, et la partie plein-cintre de la rive droite avait été rebâtie, en 1663, par l'ingénieur Blondel. — V. *Antiq. de Saint.*, par M. Chaudruc de Crazannes, p. 91 et 96.

(2) V. Arcère, *hist. de La Roch.*, t. 1^{er}, p. 101 et 102.

la couverture, à l'entretien et l'éclairage de cet édifice. Le roi avait conçu une telle idée du savoir-faire d'Isembert qu'il l'appela pour présider, en Angleterre, à l'édification du pont de Londres. (1)

ISLON ou **ALO**. Cet évêque de Saintes adopta, en l'an 1000, les dispositions du concile de Poitiers. Dans le but de donner à son clergé l'exemple de la régularité et de la discipline ecclésiastique, il soumit, en 1011, ses chanoines et ses clercs à la clôture, en leur appliquant les règles monastiques. Les chanoines dont l'institution remonte au IV^e siècle (2), suivaient en général l'observance de S. Chrodegand, évêque de Metz, qui avait réformé l'institution au VIII^e siècle, et leurs maisons étaient considérées comme autant de monastères. Les vertus du prélat disposèrent les chanoines de Saintes à embrasser et à suivre la règle monastique. A une époque d'ignorance et de barbarie, ils partageaient, à l'exemple de cet évêque si remarquable, leur temps entre la prière et l'étude. L'auteur de l'*Histoire de l'église Santone et Aunisienne* (3) regrette, avec raison, que les guerres et les révolutions nous aient privés des précieuses chartes que renfermaient jadis ces asiles de la vertu où venaient alors s'abriter la littérature et les arts.

JAILLLOT (CLAUDE-HUBERT), prêtre de l'oratoire à La Rochelle, qui, pendant trente-quatre années, consacra dans cette ville ses soins et ses veilles à l'ensei-

gnement, à l'étude de la chaire et à la culture des lettres, mérite, d'après le récit du P. Arcère (4), une mention toute particulière dans notre biographie locale. Le P. Jaillot, né à Paris, le 18 février 1690, était fils d'un célèbre géographe. Se sentant un goût particulier pour la retraite et l'étude, il choisit la congrégation de l'oratoire, où il trouvait tous les moyens propres à seconder ses nobles penchants. Après avoir donné quelques années à l'enseignement, il se livra ensuite à la prédication, où il eut des succès. Le P. Jaillot était « clair et naturel dans ses instructions familières, méthodique dans ses sermons, et il n'ignorait point l'art de toucher dans la peinture des divers sentiments. Ses panegyriques brillent par la pureté et l'élégance du style. On y rencontre des pensées ingénieuses, surtout dans l'éloge que, peu de jours avant sa mort, il consacra à la gloire d'un nouveau saint. » Toutefois, il manquait quelque chose à cet orateur chrétien : les grâces extérieures de l'éloquence.... Il avait besoin de tout le feu d'une déclamation impétueuse pour fondre la glace d'une timidité extrême qui venait refroidir sa mémoire et aurait presque rendu sa langue immobile (5). Le savant oratorien devint curé de Saint-Sauveur. Il n'épargna rien pour orner son église qui avait été réédifiée, en 1705, à la suite d'un incendie.

« Rigide partisan de l'ordre, mais homme de bien, sans faste, dit le P. Arcère (6), il faisait, dans sa paroisse, la guerre aux vices et non aux hommes qui, étant plus

(1) *Mém. de la société des antiq. de l'Ouest*, année 1845, p. 148.

(2) Leur instituteur est Saint Eusèbe, évêque de Vercell, en 354.

(3) 1^{er} vol., p. 200.

(4) *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 429.

(5) Extr. de l'*Or. funéb. du P. Jaillot*, que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Ranjard, professeur au grand séminaire de La Rochelle.

(6) *Hist.* déjà citée.

faibles que méchants méritent dans leurs chutes plus de commisération que de colère. »

Bien qu'il n'aimât point l'embarras des affaires, le P. Jaillot sacrifiait volontiers ses répugnances au plaisir d'être utile et au devoir si chrétien de servir l'innocence opprimée et la juste cause sans appui. Naturellement mélancolique et un peu sombre, le digne oratorien se livrait cependant parfois à des épanchements de gaieté dans la conversation intime qu'il savait assaisonner de traits saillants et de reparties heureuses. Il fut prié, par l'académie de La Rochelle, de rassembler quelques traits historiques épars dans une foule d'ouvrages et concernant cette ville, afin de les insérer ensuite dans les *Éphémérides rochelaises*. Le comte de Matignon, ami du savant oratorien, lui fit remarquer qu'il serait bien préférable de travailler à une histoire particulière de La Rochelle. Cette idée plut au P. Jaillot qui, dès lors, s'entoura d'un grand nombre de livres et de manuscrits. Mais le temps lui manqua pour mettre à profit ses richesses historiques, accumulées pendant des années entières (1). Trois fois le P. Jaillot fit le voyage de Paris pour conférer avec les savants et pour découvrir des faits, éclaircir des anecdotes au moyen des immenses bibliothèques de la capitale. L'excès du travail détruisit bientôt sa santé robuste et, en apparence, à l'abri de tout échec. Il mourut à 59 ans, le 31 juillet 1749, objet des regrets et du deuil général à La Rochelle, regretté surtout des pau-

vres envers lesquels il prodiguait ses aumônes. Le P. Arcère qu'il avait associé, dans les derniers temps, à son utile et vaste entreprise, augmenta encore le nombre des matériaux, et mena l'œuvre à bonne fin. *L'Histoire de La Rochelle* vit le jour huit ans après la mort de celui qui avait préparé sa confection avec tant de zèle et à la suite de longues et pénibles recherches (Voyez Arcère.) Le P. Jaillot composa parfois de petites pièces de poésies légères, où le genre badin et enjoué marchait sans cesse à côté de la plus austère décence.

JARRY (LAURENT JUILHARD du), naquit au Jarry, près Bussac de Saintes, en 1658, et y termina sa carrière en 1730. Cet ecclésiastique s'était appliqué de bonne heure à l'étude de la chaire et obtint des succès dans la province comme à Paris. Il cultivait aussi la poésie, et, doué d'une verve ordinaire, il remporta néanmoins deux couronnes à l'académie, en 1679 et 1714. Le sujet du concours était, cette dernière année, le *Vœu de Louis XIII*. L'abbé Du Jarry lutta contre l'auteur de *la Henriade*, et lui fut préféré. Ce dont Voltaire se vengea, à sa manière accoutumée, en ridiculisant le lauréat et les juges. En 1683, l'abbé Du Jarry remporta, conjointement avec La Monnaye, le prix de l'académie. A cette occasion, une médaille fut donnée à chacun des vainqueurs. L'abbé Du Jarry a laissé : *Recueil ou Catalogue de divers ouvrages de piété*, 1688, in-12. — *Sentiments sur le ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726; ouvrage rempli d'observations utiles. — *Essai sur les sermons et les panégyriques*, 1692-1698, 5 vol. in-8°. — *Sermons sur*

(1) En janvier 1850, nous avons vu, à la biblioth. publ. de La Rochelle, quelques manuscrits du P. Jaillot, remarquables par le mérite concis de la diction, et par la netteté et la correction délicate de l'écriture.

les mystères de N. S. et de la Sainte Vierge, 1709, 2 vol. in-12. — *Panegyriques et oraisons funèbres* (1), 1709, 2 vol. in-12. Sans être du premier mérite, dit un critique, ces panegyriques renferment pourtant des beautés incontestables. — *Deux oraisons funèbres*, 1711-1712, in-12. — *Description de Rochefort*, poème, in-18 (2). — *Poésies chrétiennes, héroïques et morales*, 1715, in-12. La versification en est un peu faible.

JEAN, dit DE LA ROCHELLE, né dans cette ville au XIII^e siècle, était frère mineur de Saint François. Il eut pour maître, à Paris, Alexandre d'Halès. Reçu docteur-régent, en 1238, il succéda bientôt à son maître, et signa la décision des docteurs contre la pluralité des bénéfices. Il fut un des quatre théologiens qui rédigèrent, en 1242, la fameuse déclaration adressée au général des franciscains et interprétative de la règle de leur saint fondateur. Il mourut avec une grande réputation de savoir, à La Rochelle, le 13 février 1271. On a de lui plusieurs manuscrits conservés dans la bibliothèque de la Sorbonne, et dont Casimir Oudin a donné la liste raisonnée : *Sermones*, in-4^o. — *Questiones Fratris Joannis de Rupellâ*. — *Postilla in evangelium Mathæi*, in-f^o (contesté), (Bib. roy.) — *Summa questionum diversarum de animâ*. (Bib. roy.) — *De divisione gratiæ et linæ justitiæ*. (Id.) — *Alia summa de animâ*. (Id.) — *Summa de malo*. (Bibl. de Pembroke à Cambridge.) — *Sermones Fratris Joann. de Rupellâ*. (Bibl. de Laon.)

Jean de La Rochelle eut, dans sa chaire, Saint Bonaventure pour successeur.

(1) On y trouve l'Oraison funèbre de Fléchier.

(2) Not. manusc. de M. Delayant, et *hist. de Rochefort*, du P. Théodore.

JEAN DE LA ROCHELLE, docteur en Sorbonne, du XIII^e siècle. Il est l'auteur de différents ouvrages manuscrits dont voici les principaux titres : *Summa super epistolas Pauli*, du 20^e verset du chap. V de l'Épître aux Romains au 2^e verset du chap. XII de la deuxième Épître aux Corinthiens. (Bibl. de Sorbonne.) — *Summa theologica*, in-f^o. (Biblioth. d'Oxford.)

Le portrait jadis placé à la Sorbonne, et qui portait le titre de *Johannes de Rupellâ, doctor et socius Sorbonicus*, était sans doute celui de notre docteur rochelais. (3)

JEUDI (l'abbé). C'est à cet ecclésiastique, nommé curé de Rochefort aussitôt après la tourmente révolutionnaire, que l'on doit la conservation des restes de l'illustre Begon et de sa fille, M^{me} de la Galissonnière. Dans un but que les révolutions seules expliquent, on avait jeté hors de leur capse de plomb ces ossements vénérables. Il fallait, disait-on, des balles pour la défense de la république. Triste nécessité, sans doute, qui impose à un peuple la violation des tombeaux.

Lorsqu'en 1812, la Société littéraire de Rochefort s'occupa de la continuation de l'histoire de cette ville, l'abbé Jeudi fut chargé de ce travail (4) et rassembla plusieurs notes précieuses.

JODEAU (M^{lles}). Ces deux personnes recommandables, de la paroisse de Saint-

(3) Nous serions disposé à croire que ces deux personnages, portant le même nom, ne sont que le même individu qui, d'abord religieux franciscain à La Rochelle, devint ensuite docteur en Sorbonne. Mais M. Delayant, d'après le P. Arcère, pense autrement; nous avons, par suite de ses notes manuscrites, composé deux articles différents.

(4) Not. de M. L. Faye.

Trojan (île d'Oleron), fournirent un asile aux prêtres pros crits à l'époque de la révolution française. Un jour, un prêtre belge, évadé de la citadelle, vint chercher un refuge chez les pieuses dames dont la foi et la charité rappelaient si bien les premiers âges du christianisme. La force armée cerna la maison, et comme le malheureux prêtre arrivait sur le seuil de la porte pour se livrer aux mains des soldats, l'un d'eux le coucha en joue et le frappa mortellement d'une balle. Le martyr eut le temps, avant de rendre son âme à Dieu, de recevoir les secours de la religion et de pardonner à ses bourreaux. Après la tourmente, les sœurs Jodeau se firent religieuses de la sagesse et fondèrent une petite communauté dans leur paroisse. (1)

JONZAC (LÉON DE SAINTE MAURE, marquis d'Ozillac, comte de), lieutenant-général des provinces de Saintonge, Aunis et Angoumois. Ce fut lui qui, en 1560, offrit l'hospitalité aux voyageurs Chapelle et Bachaumont. (2)

Le comte Sainte Maure de Jonzac avait réuni diverses notes sur les maisons nobles de la Saintonge et du Poitou, ainsi que sur sa propre maison et celles de Loudun et de Neesles de Joigny. Ces manuscrits, communiqués, vers le milieu du XVIII^e siècle, au bénédictin D. Fonteneau, ont formé les tomes 46, 47 et 48 de la vaste collection du savant religieux, actuellement déposée à la bibliothèque publique de Poitiers. — V. D. Fonteneau. —

JONZAC (ALEXIS DE SAINTE MAURE, marquis d'Ozillac, comte de), né vers

1633, était fils de Léon de Sainte Maure, comte de Jonzac, et de Vivienne de Polignac-Écoyeux. Il fut d'abord capitaine dans le régiment de cavalerie-Mazarin; il passa ensuite au régiment d'infanterie de Navaille, et combattit à Candie, où il fit plusieurs actions d'éclat. A la campagne de Hollande, il fut fait brigadier et mestre de camp du régiment de Jonzac. La campagne suivante lui valut une maladie grave dont il ne guérit jamais. Cet état de souffrance ne l'empêcha point cependant d'agir avec vigueur au poste important de lieutenant-général des provinces de Saintonge et Angoumois, dont la mort de son père venait de l'investir. Le comte de Jonzac était aussi premier écuyer du duc d'Orléans.

Une émeute soulevée à Bordeaux, à l'occasion du papier timbré, s'était propagée jusques dans l'Angoumois. Les mutins s'assemblèrent, au nombre de quatre ou cinq mille, près d'Angoulême. L'avant-garde vint passer, tambour battant, sous les murs de cette ville. A cette nouvelle, le comte de Jonzac, quoique malade, sauta sur son cheval et, à la tête de trente ou quarante gardes et d'un pareil nombre d'amis dévoués, il s'avança au-devant de l'émeute; il chargea intrépidement les rebelles, les défit, et ordonna qu'on pendit deux des plus turbulents de la troupe. (3)

Peu de temps après cet acte de vigueur, le comte de Jonzac mourut dans un âge peu avancé, en janvier 1677. De son mariage avec Suzanne de Castellon, Alexis de Sainte Maure ne laissa que des filles: la comtesse d'Aubeterre, la marquise de Ver non-Bonneuil, la marquise d'Ars, la baronne de Chasseneuil et l'abbesse de Puyber-

(1) V. *Hist. de l'égl. Sant.* t. III p. 75.

(2) V. *Statist. du départ.*

(3) V. *Mém. de M. de Saint Legier de Boisrond.*

land, qui se partagèrent les grands biens de cette branche de la maison de Sainte Maure-Montansier.

JONZAC (LOUIS-PIERRE-JOSEPH BOU-CHARD D'ESPARBEZ DE LUSSAN D'AUBETERRE, comte de), petit-fils du précédent, et fils de Pierre, comte d'Aubeterre, lieutenant-général des armées du roi, chevalier des ordres, etc., et de Julie de Sainte Maure, comtesse de Jonzac, marquise d'Ozillac, porta avec distinction le nom de Jonzac. Il servit avec éclat dans la campagne de Flandres, en Piémont, aux sièges de Kell et de Philipsbourg, aux batailles d'Oudenarde, d'Ettlingen et de Clausen (1). Ses talents militaires lui valurent le grade de maréchal de camp et la charge de lieutenant-général des provinces de Saintonge et Angoumois, en 1714, charge dont il se démit en faveur de son fils, en 1747, afin de vivre loin du monde et de pouvoir se livrer tout entier aux exercices de la plus haute piété. Il mourut à Bordeaux, le 3 juin 1750, à l'âge de 59 ans. (2)

JONZAC (PIERRE-CHARLES-FRANÇOIS BOUCHARD D'ESPARBEZ DE LUSSAN D'AUBETERRE, marquis de), né le 28 janvier 1714, assista avec son père aux sièges de Kell et de Philipsbourg, combattit en Westphalie, en Bohême, en Bavière et à l'armée du Rhin, et contribua à chasser les ennemis de l'île de Reignac. On le vit encore au siège de Fribourg, à la bataille de Fontenoy, aux sièges de Tournay, de Dendermonde, de Mons et de Charleroy,

aux combats de Rancoux, de Lawfeld, d'Hastembeck, etc., etc. Il parvint, en passant successivement par tous les grades, jusqu'à celui de lieutenant-général des armées du roi (17 décembre 1759). Lieutenant-général des provinces de Saintonge et d'Angoumois, il maintint la tranquillité dans son gouvernement (3). Il épousa la fille du marquis de Colbert-Seignelay. — Un de ses frères, appelé le chevalier de Jonzac, se distingua également d'une manière toute particulière à la bataille de Fontenoy, et fut tué au siège de Bruxelles, en 1746.

JOUBERT (FRANÇOIS), S^{sr} de Lancet, maître des requêtes sous François I^{er}, était né à La Rochelle vers la fin du XV^e siècle. Il ne laissa qu'une fille qui épousa, en premières noces, Charles Chabot, S^{sr} de Sainte-Foix, mort en 1573, et en secondes noces, François de Ferrières.

JOUNEAU (JEAN-JOSEPH), naquit à Doves, près de Barbezieux, en 1761. Il a passé quarante-huit années dans notre département et a presque toujours habité les Nouillers, près de Saint-Jean-d'Angély. Il entra d'abord dans la gendarmerie et était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'il fut envoyé en garnison dans l'île de Ré. En 1790, il occupait le poste de Rochefort, c'est alors qu'il fut nommé un des 36 administrateurs du département. Chargé avec Bréard d'informer sur les troubles de Varaize, à l'occasion du meurtre de Latierce, il se comporta avec courage et prudence, et mit fin au désordre. En 1791, il

(1) *Chronologie militaire*, par Pinart, t. VII, p. 149.

(2) *Dictionnaire de la Chesnaye des Bois*, t. VI, p. 101.

(3) *Chronologie militaire*, t. V, p. 643 et suiv.

fut envoyé à l'Assemblée législative, et siégea au côté droit. Il combattit le projet de Carra d'armer les citoyens avec des piques. Quoique participant aux idées de changement alors en vogue, il ne se rangea jamais du côté des politiques exaltés. A propos de l'amnistie de Jourdan, demandée par le girondin Grangeneuve, un différend très-grave s'éleva entre les deux représentants, à la suite duquel Jouneau frappa Grangeneuve (1). L'affaire fut portée devant les tribunaux, qui ne donnèrent point gain de cause au girondin : le battu paya l'amende. Toutefois, après le 10 août, Jouneau fut incarcéré à l'Abbaye. Il y était encore le 2 septembre 1792, époque de l'affreux massacre dans les prisons.

Il écrivit alors, à un de ses amis, une lettre où se trouve le passage suivant :
« Lorsque vous recevrez cette lettre,
» je n'existerai plus. Depuis hier soir —
» 6 heures — on ne fait autre chose que
» massacrer les prisonniers de l'Abbaye.
» Plus de deux cents sont déjà tombés sous
» le coutelas des patriotes égarés, qui pa-
» raissent plus altérés de sang à mesure
» qu'ils en répandent. Mes trois compa-
» gnons de chambre ont déjà subi leur
» sort. Mon tour ne peut manquer d'arri-
» ver bientôt. Au nom de l'humanité et de
» ma triste fin, faites passer sur mes mal-
» heureux enfants, qui font toute ma pei-
» ne au moment de quitter cette demeure
» de désolation, l'amitié que vous m'avez
» toujours témoignée.... Je vous dis un
» éternel adieu.... » Le lundi 4 septembre 1792, Jouneau échappa comme par mi-

racle à cette infâme boucherie. Plus tard, il consigna les tortures morales de sa situation, pendant les massacres, dans une brochure intitulée : *Mon agonie de quarante-huit heures*. Cependant poursuivi par Grangeneuve, Jouneau fut encore incarcéré, et cette fois aux Feuillans ; ce qui fournit à Marat l'occasion de reprocher à un prétendu philosophe son peu de sensibilité (2). A l'arrivée de la Convention nationale, Jouneau fut mis en liberté, et revint dans le département de la Charente-Inférieure, suivi de ses quatre enfants, encore en bas-âge et qui avaient perdu leur mère à Paris. Sous le Directoire, il fit encore partie de l'administration départementale de la Charente-Inférieure. Il demeurait alors aux Nouillers, dont il fut maire trente années, cultivant avec soin le domaine des Razes, appartenant à sa seconde épouse. En 1814, à la rentrée des Bourbons, il fut nommé député de l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély et reçut la croix de Saint-Louis. Il fut réélu en 1816, et demeura à la chambre, jusqu'en 1820. Il opina contre la loi qui ordonnait la déportation des régicides. On cite à sa louange un trait de rare désintéressement. M. Deziles, directeur de la poste à Saint-Jean-d'Angély, venait d'être destitué pour cause de politique. Jouneau réclama sa réintégration près du directeur-général. On lui opposa que c'était un fait consommé ; qu'au reste, le gendre du réclamaient allait être mis à la place de M. Deziles. Jouneau n'en persista pas moins et fit maintenir l'ancien titulaire. Il fut longtemps du conseil général de la Charente-Inférieure, et s'y fit remarquer par ses vues sage-

(1) *Biog. universel et portat. des contemp.* Rabbe. — Et *hist. de la rév. du 10 août*, par Pelletier.

(2) Pelletier, ouv. déjà cit.

patriotiques. Il est mort aux Nouillers vers 1840. (1).

JOUSLAIN (JOSEPH-ALPHONSE) naquit à Saint-Jean-d'Angély, le 5 février 1805. Il fit ses humanités dans l'établissement de cette ville, dirigé avec tant d'aptitude par l'abbé Mareschal. Ce fut seulement à partir de sa première communion qu'il parut comprendre l'importance de l'étude; dès lors il marcha de succès en succès jusqu'à la fin de ses études. La modestie simple et touchante avec laquelle Alphonse recevait ses couronnes littéraires laissait entrevoir qu'il en offrait la gloire au seul auteur de l'intelligence et du savoir. Il fit, à Montmorillon, sa philosophie, sous la direction d'éminents religieux qui eurent le soin de juger de sa vocation naissante. Comprenant que Dieu l'appelait au sacerdoce, il le bénit de cette élection sublime. Pendant trois années, il suivit les cours de théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et y reçut le diaconat des mains de M^{sr} de Quélen. En 1826, il fut appelé au séminaire de La Rochelle pour y professer la philosophie et ensuite la théologie dogmatique, et il y fut extrêmement goûté et applaudi. A peine élevé au sacerdoce — 1827 —, le cœur brûlant d'un amour et d'un zèle tout apostolique, le jeune professeur reçut avec plaisir sa nomination à l'aumônerie de la maison de détention de La Rochelle et à la direction des filles repentantes de la communauté des Dames blanches. Heureux cumul qui permettait désormais au saint prêtre de verser dans l'âme des jeunes lévites les trésors de la science

ecclésiastique, et dans celle d'infortunés que la loi avait frappés, les intimes et souveraines consolations de la religion de J. C. ! Indépendamment des aumônes, il aimait à répandre le don de la parole divine. Le ciel l'avait heureusement doué sous ce rapport, et les trésors de son éloquence, qui naissaient de la grande sensibilité de son cœur, agissaient avec un empire merveilleux sur l'esprit de ses auditeurs; mais les forces corporelles ne répondaient point à l'énergie de cette âme enflammée pour le service du ciel. L'abbé Jouslain tomba malade au mois de novembre 1829; on craignit pour ses jours. Peu à peu, cependant, la force revint, et l'on apprit que le jeune ecclésiastique avait promis à Dieu, s'il recouvrait la santé, d'entrer dans la Compagnie de Jésus. En 1831, il fit ses dispositions de départ. Avant de s'éloigner, l'abbé Jouslain vint auprès du lit de son père souffrant, et le double caractère de fils et de prêtre se confondant dans celui qui prodiguait au malade les plus suaves et les plus touchantes exhortations, eurent le pouvoir de rappeler la santé au chevet du moribond. Alors le prêtre dit adieu à ses proches et à son pays; il s'achemina en toute hâte vers les Alpes. Après avoir passé quelques mois à Turin, puis à Fribourg et à Aix, où l'abbé Jouslain donna des exemples de la plus grande humilité jointe au savoir le plus éminent, il fut contraint de rentrer dans sa patrie et de renoncer à ses projets de religion. Le mal était revenu, profond, opiniâtre, et menaçait de trancher les jours du digne ecclésiastique. Sous l'action de cette maladie qui lui montrait sa fin prochaine, et qui le familiarisait avec la pensée de l'éternité, l'abbé Jouslain com-

(1) Extr. de l'hist. manusc. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély.

posa un écrit intitulé : *Préparation à la mort, ou Traité du passage de l'âme* (1). Le rétablissement momentané de ses forces lui permit d'exercer encore le saint ministère. Il fut nommé curé de Saint-Pallais, de Saintes. Il y excita, peu après, d'unanimes regrets lorsque l'autorité diocésaine l'appela à la cure de Jonzac, au mois d'août 1835. Là, comme partout ailleurs, son zèle, l'exemple de ses vertus, l'entraînement irrésistible de sa parole, avaient produit un bien immense. Hélas ! le ciel allait bientôt retirer ce flambeau qui ne pouvait briller de tout son éclat que dans un monde meilleur. La veille et le jour de Noël de 1836, ses travaux multipliés l'accablèrent, les vomissements de sang réparurent bientôt et consternèrent ses nombreux amis. Il reçut les derniers sacrements. Un instant de répit lui permit de se rendre à Saint-Jean, au sein de sa famille. Presque aussitôt il se démit de la cure de Jonzac, et il se retira à La Rochelle, au couvent des Dames blanches. Là il attendit la mort qui s'avancait à pas mesurés, mais sensibles. Il disait la messe de communauté, lorsque ses forces le lui permettaient. Ce fut dans cet asile de paix qu'il composa, pour ne pas demeurer ouvrier oisif dans le champ de l'église, un petit ouvrage intitulé : *Moyen pour un prêtre de se sanctifier dans son presbytère* (2), et un opuscule sur la foi qui n'a pu être retrouvé en entier. Il fit aussi paraître, dans l'*Écho Rochelais*, quelques articles réfutant, au sujet de Saint-Pallais, les allégations regrettables de l'auteur de

l'*Histoire politique, civile et religieuse de la Saintonge et de l'Aunis*, qui parut en 1836.

L'abbé Jouslain revint à Saint-Jean-d'Angély d'après l'ordonnance de M. Récamier, qui lui prescrivait d'aller respirer l'air natal (3), mais en réalité pour dire à sa famille un éternel adieu. Là, dans un entretien intime avec un prêtre de ses amis, qui lui faisait chercher des motifs de confiance dans son caractère sacerdotal, il répondit un jour, avec l'accent d'une foi sublime : « Pour tout au monde, je ne voudrais pas avoir un autre juge que N. S. Jésus-Christ. » Sa fin approchait ; le prêtre qui l'assistait lui cita ces expressions consolantes du psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi in domum Domini ibimus*. Le mourant répondit : « *Lætans ! lætans !*... oui, c'est avec joie que je m'en vais à Dieu. » Il embrassa le crucifix avec transport, puis, le 12 décembre 1837, cette belle âme prit congé de la terre qu'elle avait, pendant quelques années, embellie et édifiée, pour aller se reposer au sein de Dieu.

Tous les opuscules de l'abbé Jouslain, à l'état de manuscrits, se ressentent plus ou moins de l'état de souffrance où il se trouvait en les composant. Les négligences qu'on y remarque de temps en temps auraient certainement disparu si l'auteur eût pu revoir ses écrits en santé. (4)

JOUVENON (CHARLES). Ce charitable ecclésiastique, supérieur des prêtres de la Mission et curé de Saint-Louis à Rochefort, fit, en 1723, tous ses efforts pour

(1) On ne sait ce que cet écrit est devenu.

(2) Nous ne pensons point que ce soit le même écrit que celui portant le titre de *Douze épreuves de la vie sacerdotale*.

(3) Ce célèbre médecin passait à La Rochelle lorsqu'on eut recours à ses conseils.

(4) Son portrait, peint à l'huile, se trouve chez M. l'abbé Lataste, aumônier des frères de l'école chrétienne à La Rochelle.

établir dans cette ville une communauté de religieuses de Notre-Dame. « Une personne aussi considérable par sa naissance que par sa piété, animée d'un esprit pur de religion, disait, à cet égard, le procureur du roi au corps de ville, voulant fonder une communauté, a jeté les yeux sur la ville de Rochefort, offrant non seulement tout ce qui serait nécessaire pour l'achat d'une maison, pour la construction d'une chapelle et pour toutes les autres dépenses et frais, mais encore de donner un fonds suffisant pour entretenir à perpétuité quatre religieuses (1). » Le corps de ville accueillit favorablement cette proposition, que le mauvais vouloir de la cour fit échouer; mais plus heureux ensuite, l'abbé Jouvenon fonda, en 1731, l'hospice de Saint-Charles, dans un local qui fut donné, à cette fin, par une personne de mérite, M^{lle} Gony. (Voyez ce nom). Des lettres royales, du 6 mai 1733, confirmèrent cette fondation et lui assurèrent quelques ressources. L'établissement civil de Saint-Charles avait encore peu d'importance, mais en 1739, la ville vint au secours du pieux fondateur qui fut alors élu premier administrateur de cet asile des pauvres. Le 6 juillet 1741, l'abbé Jouvenon fut enlevé à sa famille adoptive et fut recevoir au ciel la récompense de ses vertus. En souvenir du vénérable abbé Jouvenon, on mit l'hôpital sous l'invocation de Saint Charles, patron du fondateur. L'hospice ayant reçu d'importants développements, après la mort du curé de Saint-Louis, on y envoya, en 1742, ces admirables et si modestes filles de Saint Vincent de Paule, dont tous les instants

(1) *Hist. de Rochef.* de MM Viaud et Fleury, t. 1^{er}, p. 514.

sont marqués par des bienfaits en faveur de l'humanité. « Depuis ce moment, ces pieuses filles se sont légué cette mission, et toutes la remplissent avec une touchante humanité (2). » En 1750, l'hospice de Saint-Charles possédait déjà 80 lits, distribués dans deux grandes salles. La chapelle, attenante à l'établissement, fut agrandie cette même année 1750, et un aumônier spécial fut attaché à la maison (3). Dès l'année 1746, les chirurgiens de la marine s'étaient chargés de l'inspection gratuite des salles. C'est là que le célèbre Cochon-Duvivier déploya tant de talent et de bienfaisance (4). En 1802, les enfants trouvés et abandonnés furent admis dans l'hospice. Vers la même époque, on vendit diverses petites maisons de la ville, léguées à l'*ami des pauvres* (5), et on en plaça le capital en rentes sur l'Etat, ce qui produit aujourd'hui un revenu de près de 8,000 francs.

La mémoire des bienfaiteurs de l'humanité doit être mise avant celle des conquérants; elle rappelle une vie moins bruyante sans doute, mais infiniment plus profitable à la société. (6)

JULIUS-AFRICANUS. Les Saisons étant, même après la conquête, considérés comme alliés de Rome, avaient chez la maîtresse du monde, des chargés d'affaires.

(2) Ouvrage cité, p. 337.

(3) Des souvenirs précieux nous reportent vers l'aumônerie de Saint-Charles, en 1846, alors qu'elle était occupée par M. l'abbé Rainguet, et l'admiration et la reconnaissance exigent que nous ne passions pas sous silence la vénérable supérieure et ses filles à qui l'hospice doit une si admirable direction.

(4) V. *Not. sur l'hosp. civ. de Rochef.*, par M. Tuffet, insérée dans les *Mém.* publiés par M. Thomas; Rochefort, Faye, 1828, p. 205 à 218.

(5) Nom donné par le peuple à l'abbé Jouvenon.

(6) *Lu memoriâ eternâ erunt justi.*

faïences ou représentants — *defensores*. — C'est à ce titre que Julius s'y trouvait, lorsqu'il fut enveloppé dans la proscription de Séjan (1), l'an 31 de l'ère chrétienne.

KERQUETTE (JEAN DIGARD de), né à Paris, en 1717, ancien ingénieur du roi, fut d'abord nommé hydrographe au Croisic, puis professeur de mathématiques à Rochefort. Il était correspondant de l'académie royale de marine. Entr'autres ouvrages, il a publié, dans l'intérêt de cette province, ou mieux du port de Rochefort : *Expériences sur la lumière de l'eau de mer*. — *Observations sur la marine et sur le commerce*, 1760, in-4°. — *Cours de navigation*. — *Nouvelle pratique du pilotage*, 1764. — *La méridienne de Rochefort*, 1774. — *Mémoire et plan du cours de la Charente*. (2)

KROHM (JOSEPH-HYACINTHE-ISIDORE), capitaine de vaisseau de première classe, chevalier de Saint-Louis, officier de la légion-d'honneur, naquit à Montreuil-sur-mer (Pas-de-Calais), le 16 août 1766, et fut attaché pendant trente-six années au port de Rochefort. Il partit d'abord, en qualité de mousse, sur la gabare l'*Écluse*, sortie de Rochefort le 1^{er} juin 1778. Deux ans après, il s'embarquait, dans ce port, comme volontaire de marine. En 1781, il avait le même titre sur le vaisseau le *Saint-Michel*, en mission pour les Iles sous le vent et pour les Indes orientales. Il prit part à toutes les actions d'éclat qui illustrèrent alors les armes françaises dans ces lointains parages. Il fut blessé à la cuisse

au siège de Trinquemalé ; il assista à la défense de Goudelour, et concourut à trois sorties contre l'armée anglaise. Il contribua à prendre à l'abordage le vaisseau de la compagnie des Indes le *Blancfort*, et à brûler la *Ville de Gangeam*. Il reçut quatre blessures dans ces différents combats. En 1787, il fut fait sous-officier de marine. Il reçut deux balles dans le corps, lors de la prise, à l'abordage, d'un pirate en Morée et dans un des ports des anciens Spartiates, appelé aujourd'hui *Porto-Vitulo*. Une de ces balles lui fracassa la poitrine, l'autre lui coupa la gorge en traversant l'œsophage et la trachée-artère ; cette dernière balle lui perça aussi l'épaule (3). Son capitaine, le marquis de Saint-Félix, demanda pour lui la croix de Saint-Louis, et l'obtint (4). Sur les quarante hommes employés à cette expédition, trente-deux furent tués. Capitaine de la frégate la *Charente*, en 1794, il fut chargé d'escorter un convoi considérable pour le port de Brest. Le 7 février de la même année, il était, à 27 ans, capitaine du vaisseau le *Timoléon*, en escadre sous les ordres de l'amiral Martin. Ce vaisseau soutint, pendant six heures et demie, le feu de toute l'escadre anglaise. Ses blessures à la gorge s'étant rouvertes pendant

(3) V. la *Gazette de France* du mois d'octobre 1788, qui rend un compte détaillé de cette affaire.

(4) Dans cette expédition figura le chevalier Carrey d'Asnières, lieutenant de vaisseau, appartenant à une famille saintongeaise. M. Pichon de La Gord, s'étant jeté à la mer afin d'éteindre le feu de ses vêtements, allait périr infailliblement, lorsque M. Bessey de Contenson, élève de première classe, se précipita à l'eau pour le sauver. Après un combat de générosité entre les deux frères d'armes, qui ne voulaient pas occasionner la mort l'un de l'autre, M. Pichon consentit à monter sur les épaules de son camarade, qui le transporta jusqu'à la chaloupe et sous le feu sauvage de la mousqueterie ennemie.

(1) Tacit., *Annal.*, lib. VI. — *Note sur le pays des Sant.*, par M. l'abbé Lacurie, 1844, p. 16.

(2) Notes de M. L. Faye.

l'action , la voix de Krohm s'éteignit , et il fut obligé de cesser le commandement. Il fut relevé par une frégate de sa nation et conduit à Toulon. Tous ses mâts étaient criblés et son côté de babord désemparé. Le capitaine Krohm refusa alors modestement le grade de contre-amiral qui lui fut offert par un représentant du peuple , disant qu'il avait encore trop peu fait pour le service de la patrie. Il fut nommé major de la marine à Toulon , en 1795 , et , la même année , commandant de la marine à Villefranche (Alpes-Maritimes). Le général Kellermann , commandant l'armée d'Italie , fut si satisfait de ses services , qu'il le fit jouir du traitement d'officier-général et l'admit journellement à sa table.

En 1801 , Krohm montait le *Sant-Jénaro* , vaisseau frété à Cadix et chargé de désarmer des corsaires français en Espagne , puis de se joindre à l'escadre de l'amiral Linois qui devait servir à l'expédition du général Leclerc , à Saint-Domingue. Les nègres ayant enlevé les pavillons qui balisaient les récifs du Cap-Français , toute la division faillit y périr. Le vaisseau le *Desaix* fut seul complètement perdu. Les savantes manœuvres de Krohm sauvèrent son vaisseau qui en fut quitte pour de fortes voies d'eau. L'équipage , de 710 hommes , ayant été réduit à un cinquième par suite des affreux désastres de la fièvre jaune , le commandant , aimant mieux la mort que l'abandon de son vaisseau , osa le ramener en France à l'aide de 300 forçats espagnols ajoutés au reste de son équipage , et qu'il contint au moyen d'une discipline très-rigoureuse.

En 1804 , Krohm commandait le vaisseau le *Vengeur* , lorsqu'il reçut , le 6 août , de l'amiral La Touche-Tréville , une lettre

aussi flatteuse qu'honorable où se trouvaient ces deux phrases : « J'ai appris avec bien
» du plaisir , le choix qu'a fait de vous l'a-
» miral Gantheaume , pour commander ce
» beau vaisseau qui ne pouvait être en de
» meilleures et plus énergiques mains. J'ai
» lu votre lettre au premier consul , dans
» laquelle j'ai reconnu votre âme brûlante
» de l'amour du pays et de la gloire.... »
La même année , il montait le *Patriote* ; ce fut à son bord qu'il reçut , le 14 mai 1805 , du grand-amiral de l'empire , Murat , une lettre où celui-ci disait : « S'il entraît
» dans les intentions de S. M. de me for-
» mer un état-major maritime , je m'esti-
» merais heureux de pouvoir fixer auprès
» de moi un marin aussi distingué que
» vous l'êtes. » Le 24 juin 1806 , près de la Martinique , profitant habilement d'une fausse manœuvre de l'amiral Cochrane , dont l'escadre était composée de quatre vaisseaux et de trois frégates , Krohm entra avec le *Patriote* et le *Cassard* au fort de France , à la barbe de l'ennemi. Quelques jours après , une division de l'escadre Wilhaumez s'empara de quatre navires anglais près de la Guadeloupe ; le *Vétéran* et le *Patriote* étaient à l'avant-garde de la division qui remorquait les prises.

Entouré par les glaces , à Chésapéack (Amérique) , durant le cruel hiver de 1809 , il parvint à sauver son équipage en forçant la passe gardée par un vaisseau anglais , le *Croissant* , de 74 canons , et par une frégate de 40. Cependant le vieux commodore Douglas lui avait fait savoir que jamais le *Patriote* ne sortirait entre le cap Henri et le cap Charles ; que s'il prétendait retourner en France , il lui faudrait pratiquer une autre sortie. Krohm fit répondre aux An-

glais que le *Patriote* et l'*Éole* sortiraient de la Chesapéack par où ils étaient entrés. Si l'*Éole* avait eu des mâts, Krohm eût tenu complètement sa promesse. Toutefois, le *Patriote*, muni de grappins d'abordage dans ses basses vergues, emporté par un élan d'enthousiasme désespéré, s'élança, au jour qui lui sembla favorable, et gouverna, en plein midi, droit sur le vaisseau commandant. Celui-ci ne l'attendit pas et fut se réunir aux deux autres voiles ennemies. A la vue de ses trois adversaires terrifiés, le capitaine Krohm passa outre et fut relâcher à Ampton-Rade. Bientôt après, il profita d'un coup de vent qui avait forcé les trois bâtiments anglais d'appareiller, pour s'enfuir et cingler vers les côtes de France. Il y parvint dans un état déplorable, et faisant six pieds d'eau à l'heure. A la faveur d'une brume épaisse, il eut le bonheur de passer au milieu de l'escadre de l'amiral Cochrane, mouillée à l'embouchure de la Charente. Cette entrée en rivière fit sensation à Rochefort. M. le commandant Thibault citait, à cet égard, le sang-froid, l'habileté, ainsi que le bonheur du capitaine français.

Vers ce même temps, Krohm sauva, par un temps affreux, l'équipage d'un navire anglais chaviré à 400 lieues de l'île Dieu.

Lors de la prise de la frégate anglaise l'*Embuscade*, conduite en rade de Rochefort par la corvette la *Bayonnaise*, Krohm visita à bord le capitaine Henry Ginkins, atteint d'une balle qui lui avait traversé le bas-ventre. Par suite d'un élan naturel de son excellent cœur, il voulut retirer le capitaine anglais dans sa maison, et, malgré la pénurie de ses ressources, il lui prodigua les soins les plus empressés. Il appela près du malade le célèbre chirurgien en

chef Cochon-Duvivier qui, après une opération douloureuse, réussit à rendre Ginkins à la vie.

Le 25 octobre 1814, Krohm commandait le *Duc d'Angoulême*, vaisseau envoyé avec une mission de Rochefort à Brest, et afin de transporter en toute hâte des troupes de ce dernier port au Sénégal. Par suite des tempêtes affreuses qui régnaient sur nos côtes, il ne put atteindre Brest que le 1^{er} mars 1815.

Krohm est mort à Saint-Jean-d'Angély, le 21 mars 1823, à peine âgé de 56 ans, et désespéré de ne pouvoir être encore utile à son pays qui, dit-on, lui imposa sa retraite.

Le général Minot fit l'épithaphe du courageux marin. On y lisait ces mots : « Brave parmi les braves, il se distingua dans dix combats, et sa vie militaire réunit les plus beaux faits d'armes.... » (1)

LABOISSIÈRE (TEXIER de), né à Marans, en 1723, et mort en 1807, dans un âge très-avancé, est l'auteur supposé d'un livre intitulé : *Observations sur le traité de l'art des armes, confirmant le principe enseigné par les maîtres d'armes de Paris*, in-8°, anonym. (2)

LACASE (VACHER ou LEVACHIER de), surnommé DIAN-POUSSI, né à La Rochelle vers 1626. Il arriva à Madagascar,

(1) Le nom du courageux marin est dignement porté aujourd'hui par ses deux fils dont l'un est capitaine de cavalerie et l'autre officier d'administration dans la marine.

(2) *Not. manusc. de M. Delayant.* — Dans une nouvelle note du 18 avril 1850, notre honorable correspondant cesse d'attribuer à Laboissière les *Observations sur le traité de l'art des armes*.

en 1656, sur un vaisseau qu'y avait envoyé, dans l'intérêt de la compagnie des Indes (1), le maréchal de la Mellerie. Durant la guerre allumée entre les Français et les Insulaires, il fit de tels prodiges de valeur qu'il devint la terreur de l'île. Sa présence suffisait pour mettre l'ennemi en fuite. Dans un combat singulier à la tête des deux armées, il défit un jour le chef ennemi. Ayant remis en possession de ses états une princesse indienne Dian-Nong, fille du souverain d'Amboul (2), elle l'en récompensa en le prenant pour époux. La manière dont se fit la connaissance des deux personnages mérite d'être rapportée : Dian-Nong, renversée du trône à la suite d'un coup de main organisé par quelques mécontents, errait dans le voisinage d'une tribu qu'elle supposait lui avoir conservé un reste de dévouement, lorsqu'elle ouït parler du brave Lacase ; elle lui fit offrir, par un de ses fidèles serviteurs, des fleches ornées de plumes brillantes, des perles, du corail et autres ornements, marques de son amitié. L'envoyé était en outre chargé de demander à Lacase un entretien au nom de sa souveraine. Le Rochelais, ami des aventures, accepta volontiers. Dian-Nong vint au rendez-vous, parée de ses plus beaux habits et armée comme pour le combat. A l'approche du guerrier, elle mit en terre la pointe de son javelot et posa une main sur son cœur. Lacase s'inclina. L'entretien des héros eut lieu en langue madécasse et sur les bords de l'Océan : « Tu vois, dit Dian-Nong, les flots nombreux que soulève la tempête, mes enne-

mis sont aussi terribles, mais ta main les réduira, comme un regard du grand Esprit apaise les flots de la mer ; montre-toi donc à eux..... » Aussitôt le traité de se secourir mutuellement fut scellé par un serrement de main et une légère collation dans laquelle la coupe des deux convives passa successivement d'une main dans une autre. Dian-Nong avait alors 24 ans ; sa taille était élancée, sa démarche gracieuse et noble. En prenant congé de Lacase, elle lui assigna le jour, peu éloigné, où ses ennemis devaient éprouver les effets de leur valeur commune. Trois semaines après, la faction anti-royale était vaincue et les noces des deux guerriers se célébraient sous la tente de la princesse. Ce fut une singulière destinée que celle de l'intrépide Rochelais unissant son sort à celui d'une fille de l'Inde, à l'affection et au dévouement de laquelle il fut ensuite redevable de la vie.

A la tête de six mille combattants ramassés, et organisés à la hâte Lacase, défit bientôt un redoutable ennemi du nom français dont l'armée était forte de 18,000 hommes. Le conseil de Madagascar, pénétré de reconnaissance et d'admiration pour le brave Rochelais, et à la suite d'importants services dans le cours de neuf années, lui fit présent d'une épée d'honneur. L'envie arma des séides contre Lacase ; mais sa compagne fidèle, la princesse Dian-Nong, détourna leurs coups et fut même une fois blessée en combattant pour la défense de son époux. Lacase était major de l'île, lorsqu'il mourut, d'une violente colique, en juin 1670.

Quelques années après, Dian-Nong se remaria secrètement avec un autre Français nommé Thomassin.

(1) Arcère, *Hist. de La Roch.*, t. II, p. 710.

(2) Dumont d'Urville, *Voy. pit. aut. du monde*, t. I^{er}, p. 72.

LACORÉ (SIMON-PIERRE de). L'abbaye de Madion (1), qui ne vit aujourd'hui que dans le souvenir de ceux qui, il y a environ quinze ans, ont vu ses quelques ruines dispersées çà et là, a donné deux évêques à la ville de Saintes : Louis de Rochechouart au XV^e siècle, et Simon-Pierre de Lacoré au XVIII^e. Ce dernier abbé, né le 2 juin 1691, était fils de Charles de Lacoré, auditeur de la chambre des comptes à Paris. Il fut d'abord visiteur des carmélites, puis abbé de Madion. Étant devenu doyen des chanoines de Saintes et vicaire-général, il fut enfin appelé à l'épiscopat, le 7 décembre 1744. Plein de mansuétude, animé des vues les plus élevées et les plus pieuses, ce prélat se fit chérir de tout son diocèse. Il tint deux synodes presque dès son arrivée sur son siège, et publia des règlements synodaux remplis de sagesse et de science canonique. Il pourvut à l'organisation de l'hôpital neuf de la ville de Pons. Cet évêque fit voûter en briques et plâtre et orner sa cathédrale. Cependant, il faut le dire, ses plans de voûte manquèrent de cette élévation et de cette majesté qui convenaient à l'édifice et que les siècles catholiques savaient si bien imprimer à ces sortes de constructions. Ce prélat mourut d'apoplexie, à son château du Douhet (2), le 12 septembre 1763, d'autres disent étouffé par une graine de raisin.

Les règlements plus haut mentionnés ont été imprimés à Saintes, en 1748, chez

(1) On regarde que cette abbaye, de l'ordre de Saint Benoît, fut fondée au commencement du XIII^e siècle, sur les bords de la Seudre. Érigée entre un marais et une vaste lande, elle fut peu à peu tous les terrains environnants.

(2) Ce château, d'une architecture remarquable, avait été bâti vers 1740, par le marquis de Thors.

Déllys et Toussaints, sous le titre de : *Ordonnances syndicales du diocèse de Saintes, lues et publiées aux synodes tenus le 18 avril et le 2 mai 1746*, par Simon-Pierre de Lacoré, seigneur évêque de Saintes, in-4^o de 75 pages.

LACOSTE (J. A. de), avocat du XVIII^e siècle, fut reçu, en 1768, de l'académie de La Rochelle. Il est l'auteur d'un *Mémoire* qui concourut pour le prix proposé, la même année, par l'académie de cette ville. Ce mémoire est intitulé : *Hommage rendu au bien bon ami des Rochelais, par un Rochelais, ou éloge de Henri IV*; Paris, Callot, 1769, in-8^o de 60 p. (3). Lacoste fut député de la Charente-Inférieure à l'Assemblée législative. En septembre 1795, il fut réélu au Conseil des Anciens et en sortit en 1799. Il fut ensuite nommé président du tribunal civil de La Rochelle; en 1805, il était membre de la cour de cassation.

LACROIX (JEAN-GABRIEL) naquit en 1769, à Saint-Ciers du Taillon, d'une famille de simples agriculteurs, et ne reçut qu'une éducation très-bornée. A 15 ans, il s'embarqua, à Bordeaux, comme simple matelot. C'était l'époque où la république armait ces audacieux corsaires qui couraient les mers pour harceler les nations ennemies, et particulièrement l'Angleterre. Monté sur une goëlette-corsaire du port de Bordeaux, la *Carmagnole*, avec son compatriote Ragondin, Lacroix se fit remarquer par son sang-froid et son intrépidité. Bientôt, et

(3) *Not. manusc. de M. Delayant.* — C'est par erreur que la *Biog. univ.* de Michaud et la *Franc. littér.* de Quérard attribuent cet *éloge* à un avocat de Dijon.

après une action d'éclat, il tomba au pouvoir des Anglais. Comme il osait un jour élever la voix à l'égard des insultes et des mauvais traitements que l'on faisait éprouver aux prisonniers, il lui fut brutalement répondu : « Que le traitement digne d'un républicain était la geôle. » Cette réponse exaspéra les deux marins saintongeais et rendit plus vif leur amour de la liberté. Ils s'échappèrent de prison et parvinrent à la Martinique. Lacroix contribua bientôt à la capture d'une frégate anglaise. Excellent fils, notre marin adressait fréquemment à sa vieille mère, de ces épitres où l'amour filial se montrait à l'unisson du plus fervent patriotisme. Écoutons ce passage d'une lettre qu'il lui adressait du Cap-Français, le 1^{er} thermidor an IV : « Nous appareillâmes de la rade du Cap, le 11 messidor, avec la frégate la *Renommée*, et remontâmes le long de la côte de Saint-Domingue, pour aller établir notre croisière au vent des Iles. Le 19, à huit heures du matin, on signala une flottille qui suivait notre vent ; à midi nous reconnûmes que ces bâtiments étaient anglais. Ils comprenaient une frégate et cinq vaisseaux marchands. A trois heures, étant à portée et demie des bâtiments marchands, la frégate anglaise a viré de bord sur nous et est venue passer à portée de canon avec un grand pavillon anglais flottant. Rendue par notre travers, elle nous a envoyé trente et quelques coups de canon, auxquels nous avons riposté avec vitesse. Comme nous faisions route au forcé les uns des autres, nous n'avons eu le temps de nous tirer qu'une quarantaine de coups de canon. Bientôt nous avons reviré de bord, dans la persuasion que la frégate voulait se battre pour sauver son convoi. Point

du tout : elle a forcé de voiles et nous a laissé amariner les cinq bâtiments de son convoi ; ce qui a été fait dans une heure. Nous avons ensuite donné la chasse à la frégate anglaise qui avait eu le temps de faire bien du chemin et que la nuit nous a fait perdre de vue. » Cette affaire valut à Lacroix le brevet de lieutenant de vaisseau. Ce grade, si justement acquis, fut maintenu au brave marin sur la recommandation de son parrain, le représentant Vinet.

La révolution de Saint-Domingue et l'avènement de Toussaint Louverture enlevèrent à Lacroix une grande partie de ses prises. Racontant à sa mère ses échecs particuliers de fortune, le bon fils ajoutait : « Malgré tous mes malheurs passés, si j'étais assez heureux pour que ma lettre vous trouvât tous en bonne santé, je me croirais au comble de tous mes désirs. »

Lacroix est mort à Saint-Domingue, en 1813, laissant, dit-on, une fortune assez importante. (1)

LAFAILLE (CLÉMENT de). Ce naturaliste distingué est né à La Rochelle, le 20 novembre 1718. Il y fit ses premières études qu'il acheva à Toulouse, où il avait une partie de sa famille, et où il fut reçu avocat au parlement. Nommé ensuite contrôleur ordinaire des guerres à La Rochelle, il rentra dans sa patrie qui lui ouvrit les portes de son académie, le 3 février 1751. Il fit aussi partie de la société d'agriculture de la même ville. Le 27 novembre 1765, lors de la démission du P. Arcère, Lafaille fut nommé second secrétaire de l'académie. L'exemple du célèbre

(1) Extr. des not. manusc. de M. Potut, chevalier de la légion-d'honneur, ancien soldat de l'empire, neveu de Lacroix.

Réaumur, son compatriote et son contemporain, excita l'ardeur de Lafaille pour l'histoire naturelle. Il s'appliqua à l'étude des coquillages de la province d'Aunis, et travailla sans relâche à la formation d'un cabinet d'histoire naturelle. A la suite de ses remarquables travaux, la réputation de Lafaille s'était tellement répandue qu'il fut, vers 1765 et postérieurement, nommé membre correspondant de l'académie impériale d'Ausbourg, de la société de Lunébourg, de la société économique de Berne, et des sociétés d'agriculture de Lyon, de Tours, de Nantes, d'Angers, etc. Lafaille fut victime d'une vieillesse prématurée. A 52 ans, en 1770, accablé d'infirmités, il résigna ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'académie, malgré les vives instances des membres de la société. En se retirant il fit à l'académie, le cadeau d'un beau médailler, et, par son testament, il lui légua encore sa bibliothèque, composée de 1,500 volumes (1), et ses richesses scientifiques (2), comprenant son cabinet d'histoire naturelle et sa collection ornithologique presque entièrement préparée par ses mains et qui lui avait valu des éloges de plusieurs savants d'Europe (3); plus une somme de 12,000 livres. Lafaille survécut douze ans à cet acte de libéralité si patriotique; mais sa vie ne fut dès lors qu'un enchaînement de

misères. Sa raison s'était sensiblement altérée; il se consumait en de vaines et puériles discussions avec le créancier de la rente à laquelle un de ses vignobles était assujéti. L'affaiblissement de ses facultés intellectuelles lui empêchait de voir sous son vrai jour la question litigieuse qu'il perpétuait d'une façon déplorable. Lafaille mourut à Paris, pendant un voyage qu'il voulut y faire en juin 1782. (4)

Nous devons aux veilles savantes de l'illustre Rochelais : Un *Mémoire sur les différentes espèces d'huîtres qui se trouvent sur les côtes de La Rochelle*, lu à l'académie en 1751, et reproduit dans le *Mercure de France* du mois de septembre de la même année. — Un *Mémoire relatif aux progrès de la mer sur les côtes de La Rochelle*, lu en 1752. — Un *Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis*, contenant 30 pages in-4° et 15 planches dessinées par l'auteur, reproduit par extrait dans le *Mercure* d'octobre 1754 et dans les *Mélanges d'histoire naturelle* d'Alléon-Dulac, t. 1^{er}, p. 304. On y trouve de fort longs détails sur un *Céraunias* formé par la foudre en 1752, et sur des *Grammites* portant différentes lettres composant un alphabet presque complet. C'était une étude puérile à laquelle la science n'accorde plus maintenant de place dans ses livres. — *Mémoire sur la Pholade*, coquillage connu dans l'Aunis sous le nom de *Dail*, 1755, imprimé dans le troisième recueil de l'académie de La Rochelle, 1763. — C'est un des principaux *Mémoires* de Lafaille, et qui compléta les études déjà com-

(1) Lorsque l'académie voulut réunir ces volumes à ceux légués, trente années plus tôt, par M. Richard-des-Herbiers, et afin d'en faire jouir commodément le public, la municipalité y mit malencontreusement des entraves. — Not. manusc. de M. Delayant. —

(2) On y joignit, plus tard, les objets donnés par M. de Sainte-Gemme. — Not. manusc. déjà cités. —

(3) Cette collection intéressante, et à laquelle on a beaucoup ajouté depuis, est devenue une des plus importantes de la province.

(4) La plupart des biographes le font, à tort, mourir en 1770. — Un *Annuaire* in-18, anciennement édité par Mareschal, imprimeur à La Rochelle, reporte sa mort en 1787, ce qui n'est pas plus exact.

mencées sur ce testacé par Réaumur, Adanson et d'Argenville. — *Mémoire sur les manœuvres des taupes, leurs dégâts et les moyens d'y remédier*, 1760. — *Mémoire sur le moyen de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis*; La Rochelle, Mesnier, 1762, in-42. — *Mémoire contenant l'examen des différents sentiments des anciens et des modernes sur l'origine des macreuses*, 1767, inséré dans les *Mémoires* présentés à l'académie des sciences par les savants étrangers, t. IX, p. 331. Lafaille y remplace une erreur des anciens par une autre erreur des modernes, et y joint une description détaillée des conques anatifères (1). — *Préface d'un traité de coquillages de mer et d'eau douce, ainsi que de terre, du pays d'Aunis*, 1769. — *Essai sur l'histoire naturelle de la taupe et sur les différents moyens que l'on peut employer pour la détruire*; La Rochelle, Lègier, in-8° de 126 p., 1769, 2 grav. (2) Cet ouvrage fort estimé, et dans lequel l'auteur fonde le *Mémoire* de 1760, fut traduit en allemand, avec additions, et imprimé à Francfort en 1778, in-8°, fig.

Lafaille fournit à l'*Oryctologie* de d'Argenville, une liste complète et par communes, des fossiles, pétrifications et minéraux du pays d'Aunis (3). Il prit une part plus grande à la *Conchyliologie* du même auteur, intitulée *Zoomorphose*. Sur vingt-six familles, dix-neuf — figures et mémoi-

res — sont dues à Lafaille. Le premier, il donna une description intéressante du *Conchylure* ou taupe du Canada. Une question importante d'histoire fixa l'attention spéciale de Lafaille. Un fléau redoutable avait, vers le milieu du XVIII^e siècle, frappé les vignobles de l'Aunis. Un insecte, s'attachant aux feuilles de la vigne, les rongea rapidement et enlevait au cep sa verdure et sa sève (4); dès lors le fruit se desséchait et trompait l'espoir du vigneron. Lafaille reconnut dans ce terrible ver une chenille de moyenne espèce dont la longueur ne dépasse point douze lignes. Il décrit le papillon qui en résulte, ses habitudes, sa coutume pour le dépôt de ses œufs, et indiqua certains remèdes au fléau. (5)

Ce naturaliste ayant refondu ses divers *Mémoires*, en forma sa *Conchyliographie du pays d'Aunis*, qui est demeurée manuscrite et que l'on voit à la bibliothèque publique de La Rochelle. C'est bien là l'œuvre capitale de Lafaille. On trouve, dans la préface, ces lignes qui donnent une idée de ce grand travail : « Tous ceux qui ont écrit des coquillages ne se sont attachés, en quelque sorte, qu'aux beautés de la coquille. Sans négliger ce que celle-ci a de curieux, c'est principalement au mécanisme de l'animal et à ses opérations les plus secrètes que j'ai apporté tous mes soins. Des observations

(4) Ce fait se renouvelle souvent aux environs de Saint-Sauveur-de-Nuaillé. (Note de M. l'abbé R....)

(5) Des études plus récentes et plus complètes sur la *pyrale* de la vigne ont rectifié certaines allégations hasardées de notre savant compatriote, mais n'ont pu lui enlever l'honneur d'avoir, le premier, traité pour nos contrées une question du plus haut intérêt agricole. — V. Audouin. *hist. des insectes nuisibles à la vigne*, et particulièrement de la *pyrale*, 1841, in-8°, et *Rapport* de M. Sauzet à la société d'agriculture de Lyon, 1844, sur la destruction de la *pyrale*.

(1) Ce mot doit sa composition à une opinion singulière : les anciens croyaient que certaines coquilles donnaient naissance aux canards; c'est de là, sans doute, que sera venu depuis le nom de *canard* donné à un fait incroyable.

(2) Pourtant les cuivres gravés pour ce livre sont au nombre de huit et ont été donnés par la ville de La Rochelle à M. d'Orbigny père; ils représentent différentes espèces de taupes et divers pièges pour les prendre.

(3) In-4°, 1757, p. 437.

assidues, faites et suivies, pendant un très-grand nombre d'années, sur la nature même de ces animaux à coquilles, m'ont éclairé sur bien des détails cachés ou inconnus jusqu'à nos jours..... » Ce traité, d'après l'ordre même suivi par d'Argenville, est divisé en trois parties, contenant vingt-six familles de coquillages ; savoir :

Les univalves , 11 familles.
Les bivalves , 10 »
Et les multivalves , 5 »

Il s'y trouve joint des dessins au crayon ou à la sanguine, de la main même de Lafaille, qui donnait assez de perfection et de ressemblance à ses croquis. (1)

Quelques biographes ont avancé que la fortune assez limitée de Lafaille ne lui permit pas de publier cet important travail qui, maintenant, serait certes en arrière des progrès de la science. Touchante et regrettable analogie entre deux savants de notre province ! Lafaille et Lesson, qui, tous deux, consacrèrent leurs veilles à d'intéressantes études locales et qui, pour la publication de ces études, manquèrent des ressources nécessaires.....

LAFAVOLIÈRE (N...). Cet ingénieur naquit à La Rochelle, au commencement du XVII^e siècle. Il étudia particulièrement l'architecture militaire et se fit un nom dans l'art relatif à l'attaque et à la défense des places de guerre (2). Lafavolière avait quitté son pays et servait avec distinction à l'étranger, quand le génie du grand Colbert, ce ministre, dit un écrivain, à qui la France doit une reconnaissance

éternelle, découvrit cet habile ingénieur et le fit rentrer dans son pays. Colbert accueillit avec empressement l'ingénieur qui apportait avec lui les plans si précieux des principales forteresses étrangères du Nord, et il le combla d'honneurs et de fortune. Bientôt il l'appela à la direction supérieure des fortifications importantes du pays d'Aunis, et le chargea de lever la carte hydrographique des côtes de l'Océan, depuis les Sables d'Olonne jusqu'au centre du Médoc.

(3) Tous les coups de sonde, indiquant les profondeurs du littoral, étaient marqués en chiffres sur cette carte qu'on voyait au dépôt général des plans. Les attestations des pilotes, à l'égard des divers sondages, étaient suspendues à la carte de l'ingénieur avec des lacets de soie. Un ingénieur ordinaire du roi qui, après la mort de Lafavolière, entreprit le même travail, reconnut que le gisement des côtes était savamment indiqué, mais que la situation géographique des lieux, sur le continent, était dépourvue d'exactitude. Le point capital intéressant la marine militaire avait, il paraît, exclusivement attiré l'attention de l'ingénieur rochelais.

La vie de Lafavolière aboutit tristement à une catastrophe. Ce personnage était doué de talents incontestables ; mais il lui manquait la modestie, ce bel attribut de la véritable science. « Il aurait dû savoir, dit le P. Arcère (4), qu'il est quelque chose de plus estimable encore qu'un rare mérite, le soin de ne pas se produire. » Il avait de plus un caractère vif et emporté. Un

(1) Not. manusc. déjà citées.

(2) V. *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, II^e vol., p. 388.

(3) Nous avons vu cette carte, faite en 1674, et qui s'étend depuis Talmont en Saintonge jusqu'à la pointe du platine, en Poitou.

(4) *Hist. de La Roch.*, II^e vol.

jour, à Rochefort, il s'oublia au point de frapper un de ses chefs. Le respect et la déférence sont les premiers devoirs du subordonné. Lafavolière l'apprit bientôt cruellement dans la prison où il fut jeté pour le reste de ses jours. L'infortuné ne survécut que dix-huit mois à sa condamnation.

LAHAIZE (JEAN de). Cet avocat rochelais du XVI^e siècle (1) est dépeint dans Arcère (2) comme un homme éloquent, au langage vif, imposant, mais aussi comme un esprit brouillon, plein de haine et d'emportement contre l'autorité établie. A leur apparition, il embrassa chaleureusement les doctrines de l'hérésie. Ce fut lui qui, le 15 septembre 1565, porta la parole devant Charles IX à son entrée à La Rochelle. Amos Barbot l'accuse d'avoir tenu un langage indigne d'un patriote (3). Ce passage, combattu par M. Delayant (4), a servi de base à l'accusation d'Arcère (5). Ce fut encore Lahaize qui fut député, avec Jacques Cochon, près du même prince, afin d'obtenir une réduction sur l'impôt extraordinaire de 50,000 livres dont la ville venait d'être onérée. Il harangua Jeanne d'Albret et son fils, de même que le prince de Condé, à leur arrivée à La Rochelle. Jeanne d'Albret ayant, malgré la parité de doctrines, taxé la ville à 60,000 écus, avec peine de mort contre les récalcitrants, on réclama contre cette mesure despotique, et la ville s'imposa elle-même pour 80,000 livres.

(1) M. Delayant — Not. manusc. — pense que Lahaize naquit au commencement du XVI^e siècle, et qu'il mourut avant le siège de 1573.

(2) Premier vol. de l'*hist. de La Rochelle*, p. 350, et II^e vol., p. 85.

(3) Hist. citée, t. II, p. 149.

(4) Not. manusc. déjà citées.

(5) Tome I^{er}, p. 350.

Lahaize fut un des répartiteurs nommés pour la collection de l'impôt.

Cet avocat est l'auteur de : *Premier discours brief et véritable sur ce qui s'est passé en la ville et gouvernement de La Rochelle, de 1567 à 1568*; 1573, in-4^o. — *Deuxième discours brief, etc., de 1568 à 1570*; 1575, in-4^o (6). D'après Amos Barbot, ce discours fut très-répandu par les gens du parti, même dans les royaumes voisins. — *Quarante-sept sermons de Jean Calvin sur les huit derniers chapitres des prophéties de Daniel*; La Rochelle, 1565, in-f^o, publiés par Lahaize, qui prétendait les tenir d'un sien ami, et qu'il dédia à Jean Larchevêque, baron de Soubise. On peut bien douter de l'impartialité d'un écrivain que des tendances outrées d'insubordination dirigeaient sans règle ni mesure. Son éloquence, dit un écrivain moderne (7), paraît aujourd'hui diffuse et prétentieuse; elle est encore déparée par cette manie d'accumuler deux ou trois mots synonymes pour renforcer apparemment l'expression de la pensée.

On doit admettre, avec le P. Arcère, que les écrits de Lahaize sont de curieux documents pour apprécier la fin du XVI^e siècle, qui eut passablement de rapports avec la fin du XVIII^e. « On y trouve le même respect affecté pour la royauté, et le même déchainement contre ceux qui l'entourent.... » (8)

LALANDE (ROBERT de), S^{er} de Saint-Étienne, né au commencement du XVII^e siècle, à Saint-Jean-d'Angély, d'une

(6) Les deux dates 1575 et 1573 ne sont, au dire de M. Delayant, que des dates de réimpression; ce qui semblerait exact.

(7) M. Delayant, Not. déjà citées.

(8) *Ibid.*

famille originaire du Poitou. C'était un gentilhomme d'un mérite si grand et si généralement reconnu qu'en 1646 on le nomma sous-gouverneur de Louis XIV. Ce fut, dit un historien, la récompense de la bravoure militaire, de l'aptitude et du désintéressement que Robert de Lalande avait déployés dans les divers emplois publics qui lui avaient été précédemment confiés.

LA MAGDELEINE, v. CASTIN.

LAMARTINIÈRE (SAMUEL-ALEXANDRE BREJON de), avocat du roi à Saintes, mérite d'être mentionné pour le courage avec lequel il manifesta son opinion à une époque où la franchise et la loyauté étaient presque toujours un motif pour être conduit à l'échafaud. La Convention ayant prescrit aux magistrats de tous les tribunaux de signer leur adhésion à l'assassinat juridique de Louis XVI, la conscience de l'avocat du roi s'y opposa. On le menaça de le traîner au tribunal révolutionnaire ; il resta inébranlable et ne voulut pas signer la déchéance de celui dont il était l'organe. Le courageux magistrat se fit porter au palais et refusa publiquement d'obtempérer à l'ordre du pouvoir. (1)

LAMOTTE (de), voy. **LUCHET**.

LANDRY, comte et gouverneur de Saintes au IX^e siècle (2), époque où les Normands faisaient de terribles incursions dans la province de Saintonge. Au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, les seigneurs de ce temps-là bataillaient entre

eux. Landry fut tué dans un combat (3) qu'il soutint contre Emenon (4), comte d'Angoulême, blessé lui-même mortellement de la main de son adversaire. L'action eut lieu dans la vallée d'Annepont, en 866 ou 890, au sujet de la propriété du château de Taillebourg, dit alors *Ranconia*, que se disputaient les deux gouverneurs. Emenon ne survécut que huit jours à la mort de son adversaire, et fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Cybar, selon A. de Chabanais.

LANGLOIS, seigneur d'Angliers. En 1472, Louis XI se trouvant à Bourgneuf et sur le point de faire son entrée à La Rochelle qu'il regrettait, mais trop tard, d'avoir fait passer sous la dépendance de son frère, le duc de Guyenne, reçut une députation de cette ville. Le roi fit surtout éclater son ressentiment contre Langlois qui faisait partie de cette députation et qu'il savait fort attaché au duc de Guyenne. Langlois, comme beaucoup d'illustres Rochelais, avait vu avec peine, en 1469, La Rochelle séparée de la couronne, pour faire partie du duché de Guyenne. Les opposants avaient même protesté ; mais forcés, par l'autorité royale, de souscrire au traité et de prêter serment au duc, ils avaient dès lors aliéné leur liberté. C'est donc sur ces considérations que reposaient les remontrances des envoyés rochelais. Toutefois, en présence de Louis XI irrité, le S^{er} d'Angliers comprit aisément le sort qui lui était réservé à la suite du triomphe du roi. Aussi dès que Louis XI, après la cérémonie du

(1) Art. communiqué et extr. de fragments de mémoires inédits de M. le comte P. de Bremond d'Ars.

(2) *Statist. du départ.*, 1^{re} partie, p. 6 ; — 11^e partie, 32.

(3) V. description de ce combat dans la *Chron. de l'an 866*, par Adon, archev. de Vienne.

(4) Frère et successeur de Turpion ; V. *Mai-chin*, liv. 1^{er} de l'*hist. de Saint.*, etc., p. 103.

serment, fut entré dans l'église de N. D. de La Rochelle et s'y fut agenouillé devant l'image de la Vierge, pour laquelle il était rempli de dévotion, Langlois accourut et, se jetant aux pieds du prince, il le supplia, au nom de la mère de Dieu, d'oublier sa faute qui toutefois ne pouvait en être une qu'aux yeux d'une politique à double face. Louis XI lui ayant demandé quel il était, à ce nom de Langlois, un mouvement d'indignation et de colère crispa les traits du prince qui, peu après se radoucissant, dit au S^{er} d'Angliers : « Puisque vous m'avez supplié de la part de ma bonne Dame et Maitresse, je vous remets la peine et l'offense de ce que vous avez fait contre moi. » (1)

— Claude d'Angliers le fils, lieutenant-général du présidial à La Rochelle, frappé de l'énergie avec laquelle quelques calvinistes résistaient à ses barbares traitements, se tourna, en 1552, de leur côté, et scella, par un acte d'apostasie, ses précédents marqués au coin de la cruauté la plus révoltante. Les fausses routes aboutissent à des précipices. « Pour convertir, il faut des instructions et non pas des foudres, dit le P. Arcère ; la vérité doit subjuguier, par son seul ascendant, les cœurs et les esprits ; c'est la seule victoire digne d'elle. » (2) En 1562, le malheureux Claude d'Angliers assistait au sac et au pillage des églises de La Rochelle. Celle des dominicains, fondée et enrichie par ses ancêtres, ne fut pas

même épargnée, et il y vit de sang-froid profaner les tombes de ses pères et jeter au vent leurs ossements vénérables. A ce sujet, le P. Arcère dit, avec l'accent de la douleur la plus légitime : « Un nouveau genre de guerre surprit l'univers ; on insulta des os desséchés ; plus cruelle que la mort même, la haine s'efforça d'anéantir ce que la mort avait épargné. Rome payenne, si pleine de respect pour les cendres de ses concitoyens, aurait frémi à la vue de ces barbares excès. » (3)

LANOUE (FRANÇOIS de), issu d'une ancienne maison de Bretagne, passa la majeure partie de sa vie militaire dans les provinces de Saintonge et d'Aunis ; La Rochelle, particulièrement, le retint longtemps dans ses murs et il en devint comme le fils adoptif par le haut emploi qu'il y exerça (4). Jeté dans les camps dès son bas-âge, il fit ses premières armes en Italie. Ensuite rentré en France, il s'attacha au parti de la réforme. En 1567, il prit Orléans sur les catholiques. Il conduisit, en 1569, l'arrière-garde de l'armée à la bataille de Jarnac, fatale au parti, et où périt le prince de Condé. Lanoue accourut, sur la fin du mois de juin, au secours de Niort, où les chefs du parti réformé l'avaient, dès le 20 février, nommé gouverneur de La Rochelle. La même année, il fut fait prisonnier à la journée de Moncontour où Coligny fut battu par le duc d'Anjou (5). A ce sujet Lanoue dit : « Le combat dura un peu plus de demi heure et fut toute l'armée huguenote mise à vau de route. Quasi

(1) Sans ce tempérament religieux, Louis XI aurait ajouté bien des crimes à ceux que les historiens lui reprochent déjà, et contre lesquels réclame M. Collin de Plancy — *Légendes de l'hist. de France*, p. 340, où il s'efforce de restituer à ce roi sa grande figure de restaurateur puissant et éclairé du royaume de France.

(2) *Hist. de La Rochelle*, 1^{er} vol.

(3) *Hist. citée*, p. 327.

(4) Arcère, *hist. citée*, II^e vol., p. 97.

(5) Lanoue fut remplacé par le capitaine Mouy, dans le commandement de La Rochelle.

toute notre infanterie fut taillée en pièces ; l'artillerie et les enseignes prises... » Il s'empara ensuite de Surgères ; il prit d'assaut la ville d'Olonne, après un vigoureux siège, et la livra au pillage. En 1570, il se rendit maître de la place de Marans, d'où il vola au siège du château de Luçon et de la ville de Fontenay dont il s'empara au bout de dix jours (1). Mais ayant eu, à cette dernière affaire, le bras gauche cassé d'un coup d'arquebuse, il fut amputé à La Rochelle et il se fit mettre un bras artificiel, à ressorts en fer. On dit qu'il s'en servait aisément en maintes rencontres, notamment pour tenir la bride de son cheval. De là lui vint le surnom de *Bras-de-fer*. En 1571, il surprit Valenciennes et s'en rendit maître. Après la perte de Mons, en 1572, que Lanoue et Louis de Nassau furent obligés de rendre à la suite d'une défense énergique, Lanoue, triste et abattu, se trouvait à Cambrai, lorsque Charles IX jeta les yeux sur lui pour amener les Rochelais à un accommodement. Le gentilhomme fut donc envoyé à La Rochelle avec les pleins pouvoirs du roi. Mal accueilli d'abord, il reçut ensuite, de la ville, le commandement en chef de la force armée. Un biographe (2), d'après le P. Daniel (3), accuse Lanoue d'avoir usé de la confiance du roi pour fortifier le parti des rebelles. Cette accusation n'est fondée qu'en partie, car, au rapport d'historiens dignes de foi, Lanoue employa d'abord son autorité pour le bien de la paix et afin de porter les Rochelais à la soumission. Son discours de

1573, conservé par Caurian, écrivain catholique (4), corrobore puissamment cette assertion (5). « Acceptez des conditions raisonnables, disait-il aux Rochelais, et vous retrouverez encore le cœur de votre prince! » A cette occasion, Lanoue fut en butte à la haine et aux invectives des plus exaltés, notamment d'un forcené, le ministre Laplace, qui poursuivit Lanoue jusques dans sa propre maison et finit par lui asséner un soufflet. L'officier-général eut la générosité de pardonner cette grave offense et se contenta de dire, avec sang-froid : « Ramenez ce fou furieux à sa femme, afin qu'elle le tempère et en prenne soin. » Cette même année, perdant enfin l'espérance de conclure un arrangement, Lanoue quitta La Rochelle. Il tenait donc la promesse faite au roi de sortir de la ville, s'il ne pouvait y ramener l'ordre et la soumission au souverain (6). Bientôt après Lanoue fut nommé un des commissaires du roi au regard de la capitulation de La Rochelle. Mais il n'est que trop vrai de dire que, sur la fin de cette même année, Lanoue vint dans cette ville y semer le trouble. L'année suivante, il plaida près des Rochelais la cause du prince de Condé. Arcère (7) attribue ce changement de conduite à la crainte éprouvée par cet officier-général que le gouvernement ne tendit à détruire le parti calviniste. En 1574, Lanoue maintint les Rochelais dans la résolution de porter les armes contre le roi et reçut d'eux le commandement de la place. Cette même année, il se rendit maître de Royan, de Brouage

(1) *Hist. de Niort*, par Briquet, 1^{er} vol., p. 267.

(2) Feller, *Biog. univ.*, édit. de 1834, IV^e vol.

(3) *Histoire de France*.

(4) Manusc. latin in-f^o, intitulé : *De obsidione Rupellæ commentarius*.

(5) Arcère, *hist.* citée, 1^{er} vol., p. 472.

(6) *Ibid.*, p. 481.

(7) *Hist.* citée, 1^{er} vol., p. 540 et suiv.

et de l'île de Ré, points importants pour assurer les subsistances de La Rochelle, en cas de siège; puis de Soubise et de Marennnes. Ensuite il alla mettre à contribution l'île d'Oleron; il s'assura des petites places de Melle, de Lusignan, de Fontenay, etc.; il opina pour la guerre, contre le vœu du maire de La Rochelle, Huët, comme jadis il avait éloquentement plaidé pour la paix. C'est un des fâcheux côtés de la vie de Lanoue, que, suivant le P. Arcère, le vaillant homme d'armes racheta à l'affaire de Lamballe où il donna sa vie pour son roi. Le 5 octobre 1574, au point du jour, Lanoue, à la tête de cinquante lances et de quatre cents arquebuses, vint s'emparer de Marans. Il croyait surprendre la place; mais on l'y attendait. Les mesures prises par les royalistes avaient été telles que des vingt hommes qui accompagnèrent Lanoue et pénétrèrent avec lui jusqu'à la halle, il n'en demeura que deux debout autour de leur chef. Le gouverneur Bruyère accourut vers Lanoue afin de le faire prisonnier; mais les trois braves, à la vue du péril, sentant doubler leur courage, s'accablèrent contre une porte et se disposèrent à vendre chèrement leur vie. Bientôt Lanoue fut secouru par les siens et évita de tomber au pouvoir de l'ennemi.

Cette même année, 1574, Lanoue tenta vainement de s'emparer de Niort; il défendit le célèbre château de Lusignan, qui fut pris et rasé par le duc de Montpensier. En 1575, Lanoue s'empara du château de Benon qui interceptait les provisions destinées à La Rochelle. Il entra, en 1578, au service des états-généraux des Pays-Bas, et il fit prisonnier le fils du comte d'Egmont. Mais lui-même tomba ensuite au pouvoir de l'en-

nemi, en 1580, et demeura cinq ans en prison. Il utilisa ses heures de captivité en écrivant ses *Mémoires* ci-dessous mentionnés. De retour en France, Lanoue prit encore parti pour la réforme. En 1591, au siège de Lamballe, dans la Haute-Bretagne, il fut tué les armes à la main et pour le soutien de la cause royale. (1)

Lanoue se fit un nom par sa vaillance et par ses talents réels dans les lettres; sa probité et sa bonne foi étaient généralement reconnues; son éloquence était vive et persuasive, et malgré le côté fâcheux de sa situation particulière à La Rochelle, en 1572-1573, il prouva maintes fois quelle était la puissance de sa parole sur des hommes révoltés. On lui a reproché, dans l'exercice de sa profession, certaines barbaries indignes d'un guerrier français; mais il faut tenir compte de l'époque où il vivait et de l'exaspération des partis. Lanoue est l'auteur de *Discours politiques et militaires*, 1587, in-4°, qu'il composa, comme on l'a dit, durant sa détention militaire. Pierre Coret (2) et le P. Possevin ont signalé dans ce livre bon nombre d'erreurs historiques et dogmatiques. Cependant cet ouvrage a été loué par les PP. Lelong, Daniel et Arcère, qui y ont vu l'œuvre de l'un des plus braves et des plus honnêtes généraux de la réforme. Le P. Lelong dit « Que ces discours font connaître la beauté de son esprit et la force de son jugement. » — Il a laissé encore : *Observations sur plusieurs choses advenues aux trois premiers troubles sous Charles IX, depuis l'an 1562 jusqu'à l'an 1569*. Du Fresne-Canaye loue l'impartialité de cet écrit. —

(1) Arcère, *hist.* citée, 1^{er} vol.

(2) Arcère, *hist.* citée, t. II, p. 99, dit « Qu la critique de ce Flamand est chicaneuse et pleine de minuties. »

Déclarations de François de Lanoue pour la prise d'armes et la défense de Sedan et de Jamets, in-8°, Verdun, 1588.

LANOUE (ODET de), fils aîné du précédent, naquit à La Rochelle et fut un des serviteurs dévoués d'Henri de Navarre, depuis Henri IV. Un jour, ce prince dit au gentilhomme, probablement en reste avec ses créanciers : « Lanoue, il faut payer ses dettes ; je paye bien les miennes ! »

Lanoue mourut vers 1618.

Il a laissé : *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8°, aussi dépourvues, dit un écrivain (1), du génie poétique que de la qualité essentielle de l'orthodoxie.

LARIVE (J. MAUDUIT de). Ce célèbre tragédien naquit à La Rochelle en 1749. Il commença ses humanités dans sa ville natale. Ayant embrassé la carrière théâtrale, il débuta à Lyon. Ensuite il devint l'élève de M^{lle} Clairon de la Tude, célèbre par son école de déclamation. Larive parut au Théâtre Français en 1770, à peine âgé de 21 ans, chargé du rôle de *Zamore*, dans la tragédie d'*Alzire*. Ce n'était pas peu que d'avoir à lutter contre un adversaire tel que Le Kain, qui disposait alors de la faveur publique ; aussi le talent réel de l'artiste rochelais fut-il quelque temps méconnu. En 1775, Larive reparut sur la scène, à Paris, dans le rôle d'*Oreste* de l'*Iphigénie en Tauride*, et la même année, on l'associa à Le Kain. Dès lors il redoubla d'efforts et obtint un succès complet. Pendant six années, il partagea, avec son chef d'emploi, les applaudissements empressés du public. La mort de celui-ci, qui eut lieu en 1778,

lui transmit des droits exclusifs au sceptre de Melpomène. On s'accorde à dire que Larive brillait principalement dans les rôles de *Tancrède*, d'*Achille*, d'*Oreste*, de *Coriolan*, de *Bayard* et de *Montaigu*. Ce tragédien possédait un physique d'une rare beauté ; sa pose magnifique, son organe plein de sonorité, sa prononciation nette et élégante, en un mot, l'intelligence complète de son art, avaient assis ses brillants succès sur une base qui semblait inébranlable. Mais Talma parut, et l'école de Baron croula. C'est en vain que Larive voulut lutter quelque temps contre son jeune rival ; le talent prodigieux de Talma, plein de sève et de puissance dès son début, secondé d'ailleurs par des intrigues de coulisse, obligèrent Larive à prendre sa retraite. Il avait su faire des épargnes dans ses jours de triomphes, et, avec leur produit, il s'était acquis un bien de campagne à Mollignon, dans la vallée de Montmorency. C'est là que Larive vint, en 1790, se consoler philosophiquement de l'abandon prématuré du public. Il fut élu maire de sa commune. La révolution française venait d'éclater ; Larive en embrassa les principes, mais avec une modération sage qui le compromit, puisqu'en 1793 il fut décrété d'arrestation. Il existe donc de tristes époques où la modération est regardée comme un crime ! La liberté ne fut rendue à Larive qu'à la mort de Robespierre. L'ancien acteur était lié d'amitié avec le général Lafayette. On rapporte qu'en 1790, il lui fit cadeau d'une chaîne que Bayard portait à son cou. Larive vivait paisiblement au milieu de ses champs. Parfois il rompait la monotonie de cette existence, en parcourant la province pour y recueillir, par l'exercice de

(1) Feller, *Biog. univ.*, édit. 1834, IV^e vol.

son art, des applaudissements et de brillantes recettes dont il n'avait point su perdre entièrement l'habitude. En 1804, il ouvrit un cours de déclamation à Paris. Deux ans plus tard, Joseph Bonaparte ayant été placé sur le trône de Naples, s'attacha Larive en qualité de lecteur, et l'emmena avec lui. Il fut admis à l'académie de cette ville, et y fut réélu en 1817. Il revint en France lorsque Joseph fut envoyé en possession du trône d'Espagne, usurpé sur Charles IV et Ferdinand VII. Après une absence de quinze années, en 1816, Larive reparut tout à coup sur la scène et y fit preuve d'un grand talent. Le motif qui l'y amenait était honorable : la représentation était au profit d'un ancien acteur nécessiteux. Depuis lors on ne le vit plus sur le théâtre, et il mourut en 1827 (1), dans un âge avancé, objet de critiques amères et d'éloges outrés. Cet artiste, placé entre Le Kain et Talma, fut certes une illustration scénique. Le défaut de sensibilité dans certains rôles, qui lui a été reproché plusieurs fois, fut racheté chez lui par d'autres qualités particulières qui lui ont valu le titre d'un des premiers acteurs français.

Larive, qui ne manquait point d'instruction, a plus d'une fois cultivé les lettres. On lui doit : *Pyrame et Thysbé*, scène lyrique, 1784, in-8°, et 1791, in-8°. — *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801, in-8°. — *Cours de déclamation, divisé en douze séances*, 1804, in-8°; 1810, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage, écrit avec talent, est semé d'anecdotes très-attachantes. — *Thomas, ou le Sauvage civilisé*, 1812, 2 vol. in-12.

(1) V. *Annuaire* in-18, édité par Mareschal, et Not. manuscr. de M. Deloyant.

LATIERCE (PIERRE-NICOLAS-JOSEPH), né en 1731. Ce maire de Varaize, que trente années d'une vie irréprochable ne sauvèrent point de la fureur de ses administrés, périt le 22 octobre 1790, dans une émeute populaire provoquée par un furieux nommé Laplanche. Cinq personnes du peuple ayant été tuées, près de Varaize, dans un conflit avec la troupe, les insurgés en rendirent mal à propos Latierce responsable, et jurèrent sa perte. Un homme rempli d'une héroïque charité, M. Isambart, curé de Ternant, tenta, mais en vain, de soustraire leur victime aux mains des assassins. Il chargea donc Latierce, à demi mort, sur ses épaules, et le cacha dans une maison de Saint-Jean-d'Angély. Mais la porte, refermée avec soin, céda bientôt sous les coups de haches d'une troupe de forcenés. Le malheureux Latierce, traîné au milieu de la rue, fut indignement sacrifié. Ce meurtre, avec les circonstances de barbarie et de cruauté atroce qui l'environnèrent (2), effraya tous les honnêtes gens. Bréard et Jouneau, membres du directoire départemental, furent envoyés sur le théâtre de l'insurrection, et contribuèrent puissamment à le pacifier. Le 28 octobre, les commissaires du département firent célébrer, à Saint-Jean, en l'honneur de l'infortuné Latierce, un service solennel. Par décret du 30 novembre suivant, l'assemblée nationale applaudit à la conduite des membres du directoire et de la force armée, ainsi qu'au dévouement de M. Isambart. Elle prit sous sa protection la femme et les enfants du maire de Varaize, et ordonna qu'on pourvût, s'il était nécessaire, aux besoins de la famille de ce généreux citoyen.

(2) V. Massieu, *hist. de Saint.*, t. VI, p. 90 à 100.

LAUNAY ou **DELAUNAY** (LOUIS). Ce médecin de La Rochelle fit paraître, en 1563, un traité sur l'antimoine, prôné d'abord comme un grand remède (1) et condamné ensuite comme un poison par arrêt du parlement de Paris. Vers 1650, l'autorité publique restitua au remède de Launay sa réputation première. L'ouvrage de notre médecin parut à La Rochelle sous ce titre : *De la faculté admirable de l'Antimoine*. Jacques Grevin, dans son *Traité sur les venins* (2), prit à partie le docteur Rochelais, mais pourtant en termes fort courtois, et lui fit ce qu'on appelle une bonne guerre, tout en décrivant son remède. Launay risposta par un *Mémoire* qui parut, en 1566, à La Rochelle, chez B. Berton. (3)

LAURIÈRE (JOEL), auteur d'une collection faite vers 1610 et intitulée : *Privileges de La Rochelle*, in-f°, conservée dans la bibliothèque des pères de l'Oratoire, et maintenant placée à la bibliothèque publique.

LAVAU (JACQUES de), né à La Rochelle au commencement du XVIII^e siècle, se voua à l'état ecclésiastique. Il fut d'abord prieur d'Aytré, puis chanoine de l'église cathédrale de La Rochelle. En 1755, l'abbé de Lavau, étant directeur de l'académie de cette ville, prononça un discours qui fut ensuite imprimé, et qui mit en émoi tout le monde savant. Il prétendit que le latin moderne différerait de celui du siècle d'Auguste, à tel point que les grands écrivains de Rome,

s'ils reparaissaient sur la terre, auraient de la peine à le comprendre. Un anonyme combattit vigoureusement cette opinion singulière. Le *Journal de Trévoux*, le *Mercure de France* prirent part à la dispute. A la suite de ce long et fastidieux débat, il demeura prouvé, contre l'abbé de Lavau, que si notre haute latinité moderne n'a pas toutes les qualités que possédait la langue de Virgile et de Cicéron, lorsqu'elle était parlée et enrichie par ces grands maîtres, qualités du reste qui ne peuvent se rencontrer dans tous les auteurs, au même degré de perfection, mais dans chacun en raison de son talent particulier, il n'en est pas moins vrai que notre latinité moderne serait parfaitement entendue et jugée par les auteurs de l'ancienne Rome, s'ils reparaissaient aujourd'hui parmi nous. Une preuve péremptoire de cette allégation gît dans ce fait seul : qu'un enfant de nos écoles, familier avec la poésie de Virgile, n'a pas besoin de nouveaux maîtres pour expliquer les vers de Vanière.

L'abbé de Lavau adressa quelques lettres aux auteurs des *Mémoires de Trévoux*.

LAVILLEMARIS (CASIMIR), né à La Rochelle le 1^{er} avril 1754, appartenait à une famille recommandable de cette ville. Il fut reçu membre de l'académie en 1778. Il embrassa l'état ecclésiastique. On a de lui : *Nouvelle réponse d'Abaylard à Héloïse*, 1763, in-12. — Traduction en vers français d'*Hymnes choisies*, etc., 1776, in-12. (4)

Quelques bibliographes attribuent ces deux ouvrages, l'un à M. Lavillemarais oncle, et l'autre à son neveu. (5)

(1) V. *Révé. des mystères des teint. essent. des sept métaux et de leurs vert. médicin.*, par W. Valentin, Paris, 1646, in-4°.

(2) Anvers, 1567, in-4°.

(3) V. *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, II^e vol., p. 89.

(4) Not. manusc. de M. Delayant.

(5) V. lettre de M. l'abbé Fargenel, 1851.

LEBERTON (MARC-ANTOINE), baron de Bonnemie (1), était, au XVII^e siècle, colonel-général des milices de l'île d'Oleron, où il est mort, en la paroisse de Saint-Georges. Il nous a laissé un ouvrage intitulé : *Abrégé historique de l'établissement du calvinisme en l'île d'Oleron* (2) ; La Rochelle, 1650 ; réimprimé à Bordeaux en 1699, chez P. Séjourné, marchand libr., rue Sainte-Colombe. La même année, le baron de Bonnemie publia une autre brochure, de 56 pages, intitulée : *Mémoire concernant l'île d'Oleron* ; Bordeaux, Simon Lacourt.

Nous empruntons au baron de Bonnemie le passage suivant, qui donnera une idée du style de cet écrivain et qui renferme d'ailleurs de curieux détails : « Si on connaît, dit-il, l'arbre par ses fruits, on jugera, par les actions si noires que les calvinistes ont commises, et par les temples de Dieu qu'ils ont détruits, que c'étaient des gens sans religion et poussez par l'esprit de Satan, ennemi de Dieu et de toute justice. Aussy s'étudiaient-ils à en prendre la figure par leurs déguisements ; car ils portaient tous des bonnets de peaux de chèvres, avec tout leur poil, faits en morion ; et s'habillèrent tous d'une nouvelle façon, apparemment pour se mieux reconnaître entre eux ; ils étaient si hideux dans leurs déguisements,

que le pauvre peuple tremblait à leur aspect, et ce n'était pas sans raison, puisque, le 28 mars 1595, les catholiques de Saint-Pierre furent obligés de députer à Brouage Laurent Baudier et Louis Morpain pour présenter requête au sieur de Saint-Luc et le supplier de faire cesser les insolences, malversations, injures et batteries que leur faisoient les dits relligionnaires. » (3)

— Son petit-fils, Marc-Auguste Leberton, chevalier baron de Bonnemie, ^{S^r} du Fouilloux, la Grossetière, haute et basse Guarenne, était, en 1746, président au présidial de Saintes et lieutenant-général de police de la sénéchaussée de Saintonge. Il avait épousé Louise de Gasq, qui mourut en 1767, et fut inhumée dans l'église de Saint-Michel, à Saintes.

LÉCHELLE (A. B.) était maître d'armes à Saintes, et menait une vie pauvre et obscure, lorsque la révolution éclata. Bientôt il s'enrôla dans les gardes nationales du département de la Charente-Inférieure où son talent pour l'escrime le fit bien venir des officiers. Parvenu au grade de chef d'escadron, il fut mis dans les cadres d'activité de service et devint rapidement général de brigade, et enfin général de division. Grâce à la protection du ministre Bouchotte, il fut nommé général en chef de l'armée de la Vendée. Léchelle avait plus d'audace que de talent réel, et il était certainement au-dessous du rôle que venait de créer pour lui la faveur ministérielle. Il obtint d'abord quelques avantages à Mortagne et à Cholet, contre des bandes de paysans mal organisés et mal équipés. Mais

(1) La baronnie de ce nom, située près de Saint-Pierre, dans l'île d'Oleron, donnait, avant la révolution, un revenu de huit mille livres. Elle avait été érigée par les barons d'Oleron en faveur du mariage de Jean Leberton avec une Martel, érection confirmée par Louis XIII en faveur de Philippe Leberton. — *Mémoires manusc. sur l'île d'Oleron*, p. 5 et 55.

(2) La Réforme s'introduisit à Saint-Denis, dans la même île, dès 1646, mais plus en grand vers 1650. — *V. hist. des égl. réf.*, p. 44 et 45.

(3) Page 6 dudit abrégé historique.

à Laval, il perdit contenance en face de commandants expérimentés. On lui tua plus de dix mille hommes dans cette dernière campagne. La Convention, pour se venger de cet échec, ordonna l'arrestation de Léchelle et le fit emprisonner à Nantes, où il mourut, selon les uns, de chagrin et de désespoir; selon d'autres, par suite du poison qu'il avait avalé dans son cachot.

LECLERC (BERTRAND). L'annaliste Conain (1) nous a transmis que, le jour de Pâques de l'an 1460, sur les dix heures du matin, il s'opéra un miracle en l'église de Saint-Barthélemy, de La Rochelle. Le jeune Leclerc, fils de Jean Leclerc, pair de cette ville; et de Perrette du Château, était depuis l'âge de sept ans frappé d'un complet mutisme. Ayant obtenu après maintes demandes et ferventes supplications d'être admis à la communion pour la grande solennité de la résurrection du Sauveur, sa langue fut aussitôt déliée; à l'instant même où le jeune homme eut reçu la sainte hostie des mains de l'officiant, il prononça à haute voix ces mots, expression chaleureuse de sa foi: « *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* » On célèbre encore de nos jours, à la cathédrale de La Rochelle, la messe anniversaire dite *du muet*, le lundi de Pâques. (2)

LEFÈVRE (N...), né à La Rochelle, s'appliqua à l'étude des langues anciennes, et devint principal du collège de cette ville. En 1588, il se démit de ses fonctions pour monter dans la chaire de langue hébraïque. Il occupait encore cette place en 1599, lorsque ses concitoyens le choisirent pour député à l'assemblée de Millaud. Lefèvre

est mort au commencement du XVII^e siècle. (3)

LEIDET (GABRIEL) (4), né à Pons, le 3 janvier 1731, fut reçu avocat au parlement de Bordeaux, où son père avait occupé le même emploi. Il fut le dernier jurat de cette ville, et exerça cette fonction de 1783 à 1789. En 1790, au moment de la révolution, il rentra dans sa province et fut ensuite nommé président du district de Pons. Il devint président du tribunal de la Charente-Inférieure, établi à Saintes. En 1800, au moment de la création des cours d'appel (5), il fut nommé président de celle de Poitiers. M. Leidet conserva cette éminente fonction jusqu'à sa mort, qui arriva le 10 octobre 1820, alors que le vénérable magistrat se disposait à se rendre dans sa terre de Poupot, commune de Lornac où, d'ordinaire, il venait prendre ses vacances en famille. Comme jurisconsulte, M. Leidet s'était acquis une grande réputation. A Bordeaux ainsi qu'en Saintonge, on recourait à ses bons avis pour toutes les situations embarrassantes. Il présidait le tribunal avec beaucoup de dignité, et ses conclusions judiciaires étaient remarquables par la lucidité et l'à propos de leurs considérants.

Un jour, à la même heure, au palais de justice, à Poitiers, sous la restauration, M. Leidet présidait la cour royale, chambres réunies; son fils aîné, Gervais, présidait la cour d'assises de la Vienne; et son second fils, Gabriel, le tribunal de pre-

(3) V. Arcère, *hist. de La Roch.*, II^e vol.

(4) Un de ses frères, chanoine régulier de Chancelade, ordre de Saint Augustin, aussi remarquable par sa science que par sa piété, avait commencé l'*histoire du Périgord*, qu'il ne put achever avant sa mort.

(5) Loi du 27 ventôse an VIII.

(1) Manusc. de la biblioth. de La Rochelle.

(2) Note de M. l'abbé R....

mière instance de Poitiers. Ce fait, probablement unique dans les fastes de la magistrature française, impressionna plus d'un témoin de la mémorable coïncidence.

LEMAISTRE - DU - POUZAT (JEAN-BAPTISTE), issu d'une famille originaire du Mans, naquit en 1726, à Saint-Jean-d'Angély, où son père fut maire en l'année 1743. Il fit ses études d'abord chez les bénédictins de Saint-Jean, et ensuite à Poitiers, chez les jésuites, où il eut pour professeurs les PP. Léchelle et Martineau, dont le dernier fut précepteur du duc de Bourgogne. Lemaistre conserva depuis une vive reconnaissance pour ses instituteurs, dont il parlait toujours avec des sentiments de la plus vive estime (1). Rentré dans le monde, où l'appelaient ses goûts et son humeur joviale, il brilla dans les cercles qu'il égayait par ses réparties vives et les saillies d'un esprit plein de finesse et d'une opposition railleuse. Ses compositions poétiques faisaient le charme des réunions particulières qu'il fréquentait. Lemaistre, reçu avocat, brilla au barreau et fit preuve, dans le cabinet, d'une grande pénétration et de la plus heureuse application des textes de lois et des arrêts de la jurisprudence que

sa mémoire lui rendait aussitôt présents. Il épousa la fille du célèbre Perraudéau, et succéda ensuite à ce dernier dans ses fonctions d'avocat du roi. En 1790, il fut fait syndic du district de Saint-Jean. A l'organisation judiciaire, l'empereur Napoléon le nomma juge au tribunal civil de sa ville natale, où depuis il a été remplacé par son fils et où il est mort en 1821. Lemaistre avait ajouté des notes manuscrites à celles déjà rédigées par son beau-père Perraudéau, sur la coutume de Saint-Jean-d'Angély, actuellement possédées par la famille. Elles forment dix-sept cahiers in-f°.

Nous extrayons d'un recueil de poésies de l'auteur (2), ce fragment de l'épître à sa femme, composée pendant l'hiver de 1794 :

J'écris du fond de la *Norwège*,
Entouré de monceaux de neige ;
Tapi chez moi comme un lapon,
Dans le coin d'une cheminée,
Je passe toute la journée
A me fumer comme un jambon.
Te souvient-il qu'à la Benâte (3),
Un jour, n'ayant ni pain, ni pâte,
Je craignis de mourir de faim ?
Ici, je crois, c'est pire encore ;
Outre l'ennui qui me dévore,
Je ne peux plus couper mon pain. (4)
Tel que Noé, dans son navire,
Qui, ne songeant du tout à rire,
Pour en sortir fit sonder l'eau,
Moi qui n'ai corbeau, ni colombe
Pour toiser la neige qui tombe,
Au hasard, j'ai lâché Cailleau. (5)
Il part, et que n'a-t-il des ailes
Pour m'apporter de tes nouvelles

(1) En 1818, il disait à M. Brillouin, en lui racontant les détails de sa vie : « Que les mesures rigoureuses contre les PP. jésuites lui avaient fait une peine sensible ; qu'elles étaient injustes sous tous les rapports. J'ai été étonné, disait-il, de l'intolérance et de l'impartialité de certains *philosophes* qui, après avoir gémi de la sortie de France des calvinistes, lors de la révocation de l'édit de Nantes, ne trouvèrent pas une larme à donner à la proscription de trois à quatre mille Français qui rendaient des services à l'Etat et aux familles dans l'éducation de la jeunesse, dans les lettres et dans les sciences ; qui étaient chacun personnellement irréprochables et qu'on n'a pu condamner qu'en cherchant, dans les règles de leur institut, des prétextes pour les noircir. »

(2) Ce manuscrit nous a été communiqué par M. Brillouin ; il abonde en vers faibles, et presque toujours érotiques.

(3) Petit village près de Saint-Jean-d'Angély.

(4) Il était complètement gele.

(5) Domestique du poète.

Et calmer enfin mon ennui ;
Ou plutôt , devant ses traces ,
Que ne puis-je , en fondant les glaces ,
Près de toi me rendre avec lui !

Vers latins sur une pièce de vingt-cinq centimes à l'effigie de Napoléon :

« *Qui tot , tanta que gessit , in arcto hic clauditur orbe ,
Orbis cum totus dum vix includere possit !...* »

LEMERCIER (LOUIS - NICOLAS).

Nous allons suivre une de ces longues existences dont toutes les phases ont été environnées de succès et d'honneurs. M. Lemer cier naquit à Saintes, le 23 décembre 1755, de Jean-Elie Lemer cier , lieutenant criminel au siège présidial de Saintes, et d'Anne Lecercler, veuve de Jacques Rollet , commissaire de la marine. Il était petit-fils de Jean Lemer cier, lieutenant-général de l'amirauté de la province de Saintonge. Après avoir étudié dans sa ville natale, il se fit recevoir avocat. Vers 1778, il succéda à son père dans la charge de lieutenant criminel. Mis par là en évidence, il fut nommé , par la ville de Saintes, député du tiers-état à l'Assemblée constituante, le 21 mars 1789. Il ne chercha point à se faire remarquer, mais il s'efforça d'être utile à son pays. Lemer cier demanda , en 1790, le maintien à Saintes du siège de l'administration supérieure et l'obtint de l'assemblée, contre le vœu d'Alquier et de Régnault. « Il ne faut, disait-il, qu'une carte, des yeux et de l'équité pour décider la question sur-le-champ » (1). Peu après il était nommé président du tribunal criminel de la Charente-Inférieure, séant à Saintes. Elu par son

département président du collège électoral, il fut, en mars 1798, nommé membre du conseil des anciens. Le 24 octobre, il en fut le secrétaire. Membre de diverses commissions, il y fit des rapports sur les droits de bacs et sur l'établissement des conseils de guerre ; « les intérêts de la France », dit la *Biographie des contemporains* (2), ont toujours semblé être le but où tendait M. Lemer cier. » Ce qui est un grand éloge de ce fonctionnaire public. Dans un discours qu'il prononça sur les besoins de la guerre, il émit le vœu d'une retenue sur le traitement des fonctionnaires publics, afin d'accroître les ressources du trésor. Il combattit alors le projet d'un impôt sur le sel. Le 28 août, il signala, au conseil des anciens, un écrit contenant le plan d'une confédération royaliste. Lemer cier présidait cette assemblée à l'époque du 18 brumaire (9 novembre 1799), et seconda, avec d'autres membres, le plan de Bonaparte contre le directoire. Le 4 décembre de cette même année, il fut appelé au sénat-conservateur, récompense de son dévouement à la cause qui venait de triompher. Lemer cier présidait le sénat en 1800; il en était encore président lorsqu'en 1804, il reçut la sénatorerie d'Angers. Il eut, en 1809, les titres de comte de l'empire et de commandant de la légion-d'honneur. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon et il fut placé, par Louis XVIII, à la chambre des pairs où l'influence de sa parole fut souvent remarquée. Parmi les discours qu'il y prononça et qui ont été publiés, on cite celui relatif à la liberté de la presse; la contrainte par corps; les attributions judiciaires de la chambre des pairs; la liberté indivi-

(1) Quelle est donc celle des trois choses qui de puis a fait défaut à nos gouvernants ?

(2) 1830, t. III.

duelle; le serment des fonctionnaires publics. Lemer cier qui n'avait point paru dans la chambre des pairs aux Cent jours , en fit partie après le retour de Louis XVIII. Ce prince lui accorda des lettres patentes de comte et pair , en 1818.

Homme d'état plein d'autorité et de zèle, jurisconsulte distingué , Lemer cier eut le mérite de servir son pays tant que ses forces le lui permirent. L'âge seul le contraignit à la retraite. C'était un de ces caractères pleins d'urbanité et de cette charité chrétienne qui , habituée à faire le bien , ne peut soupçonner le mal chez autrui. Lemer cier pratiquait sa religion sans faiblesse comme sans ostentation ; il est mort doucement, entouré des soins tendres de sa fille, M^{me} de Croze , le 12 janvier 1849. Longtemps, dit un écrivain , il servira d'exemple aux hommes qui parcourent la carrière difficile des emplois publics.

LÉONARD (LOUIS - MARIE - HENRI - JOSEPH) , né à Chevanceaux , près Montlieu , en 1749 , était curé de Marenn es , lorsque parut la constitution civile du clergé , à laquelle il prêta serment , afin sans doute de rester tranquille dans sa cure. Il s'abandonna même un instant au tourbillon politique , de telle sorte qu'il devint président d'une société révolutionnaire installée à Marenn es. Il prononça de plus le serment de liberté-égalité prescrit au mois d'août 1792. Bientôt l'abbé Léonard dut comprendre que ces innovations tendaient à l'anéantissement de tout culte religieux. Malgré les sacrifices imposés à sa conscience, il ne put continuer l'exercice de son ministère et il fut jeté dans les fers; puis condamné à la déportation par les tribunaux révolu-

tionnaires et dirigé sur Rochefort où il rencontra une foule de prêtres fidèles et que la vue des persécutions n'avait pu ébranler. On le mit à bord du vaisseau-prison les *Deux-Associés*, en rade de l'île d'Aix, où il éprouva , de même que ses confrères du *Washington* , les traitements les plus barbares (1) et où il mourut, le 15 août 1794, âgé de 46 ans. L'abbé Léonard fut inhumé dans l'île d'Aix. Sa fin fut sans doute hâtée par une condamnation à mort, injustement prononcée contre lui , à l'occasion d'un propos qu'on lui attribuait calomnieusement ; condamnation qui toutefois fut réformée presque à l'instant même. Mais la sensation causée par cet événement , jointe à la maladie dont relevait à peine l'abbé Léonard et à dix jours de cachot qu'il venait de subir, avaient développé chez lui le germe d'une affection incurable. Nous devons consigner ici que cet ecclésiastique se faisait remarquer dans sa captivité, non seulement par l'expression agréable de sa noble figure, mais encore par la dignité de son maintien , l'aménité et l'exquise sensibilité de son caractère ; ses soins officieux, ses égards continuels à l'égard de ses confrères lui avaient concilié l'affection et l'estime générale. Une des plus rudes et intolérables peines de cet ecclésiastique était sans doute l'aspect de son élégant clocher qui , s'élevant majestueux en vue de la rade de l'île d'Aix , lui rappelait à chaque instant des jours de calme qui n'étaient plus.

Quelque temps avant de mourir , l'abbé Léonard , touché par l'exemple de ses pieux confrères et par les peines particulières que

(1) V. *Relat. très dét. des souff. endur. par les prêtres déportés en rade de l'île d'Aix*, par M. de la Biche , Paris , 1801 , in-8°.

le Seigneur lui avait ménagées, s'était sincèrement converti. Il avait rétracté ses serments et demandé qu'on donnât à sa rétraction la plus grande publicité possible (1). Depuis lors « il montra suffisamment à ses confrères, dit M. l'abbé Guillon (2), qu'il était devenu leur égal en mérites comme il l'était en souffrances. » Il fut digne de la même gloire que tous ces généreux confesseurs de la foi, parce qu'il racheta ses quelques jours d'égarement par une mort pénitente et grandement méritoire.

LÉONCE II, neuvième archevêque de Bordeaux (3), naquit à Saintes, en 510 (4), d'une famille sénatoriale. Plusieurs écrivains l'ont à tort confondu avec l'évêque de cette dernière ville du même nom de Léonce, et l'ont fait accueillir Saint Macoux à son débarquement sur les côtes de la Santonie. Nous rectifions ces fausses données à l'article Saint Macoux. Léonce II s'engagea d'abord dans la profession des armes, et se fit remarquer dans la guerre de l'an 531, entreprise par Childebart contre les Visigoths, en Septimanie. Il épousa Placidine, fille d'Arcadius qui, en 525, avait joué un grand rôle dans les troubles de l'Arvernie. Celui-ci était petit-fils de Sidoine-Appolinaire, si célèbre dans l'église et les lettres. Par cette source, Placidine remontait au sang impérial : elle comptait Avitus parmi ses ancêtres. Reconnaisant l'inanité de sa profession au regard de la grande affaire de salut, Léonce se tourna

vers la milice de J. C. Il fut élevé sur le siège de Bordeaux, quoique engagé dans les liens du mariage, vers l'an 541 ; et, à l'exemple des premiers apôtres, il ne considéra plus dès lors son épouse que comme sa sœur. Il assista aux conciles de Paris de 555 (5) et de 557. En 563 (6), il présida, comme métropolitain (7), le concile de Saintes où fut déposé Emérius, évêque de cette ville, nommé par le roi Clotaire sans la participation du clergé et du peuple. Charibert, fils et successeur de Clotaire, jaloux de l'autorité royale, remit Emérius en possession de son siège, et condamna Léonce à une amende de mille pièces d'or. Saint Grégoire de Tours nous a conservé, dans ses fidèles chroniques, le récit de ce fâcheux incident : « Au temps du roi Charibert, dans la ville de Saintes, Léonce ayant réuni les évêques de sa province, chassa Emérius du siège épiscopal, alléguant qu'il n'avait pas été porté canoniquement à cet honneur ; car il y avait un décret du roi Clotaire pour qu'il fût consacré sans l'avis du métropolitain, alors absent. L'ayant donc rejeté, ils firent un acte de commun accord en faveur d'Héraclius, alors prêtre de la ville de Bordeaux, et l'ayant signé de leurs propres mains, ils l'envoyèrent au roi Charibert, par le prêtre Nuncupatus. Celui-ci étant arrivé à Tours, exposa la chose au bienheureux Eufronius, le priant de vouloir bien signer cet acte d'accord, ce que l'homme de Dieu refusa nettement. Lors donc que cet ecclésiastique, ayant passé les portes de la ville de Paris, fut arrivé en la présence du roi, il lui dit :

(1) V. *List. des ecclésiast. franç. morts dans la déport. rév. de Rochefort*, 1794-1795, par M. l'abbé Marette, in-8°, manusc. de 22 p.

(2) *Mart. de la foi pend. la rév. fr.*, t. III.

(3) Treizième, d'après Saint Fortunat.

(4) Godescard — *Vies des Saints*, 15 nov., — dit, par erreur, 410.

(5) 551, d'après M. Delayant, Not. manusc.

(6) Cette date est controversée.

(7) *Hist. de l'égl. Sant.*, 1^{er} vol., p. 217.

Salut, roi glorieux ! Le siège apostolique adresse à ton Éminence un salut respectueux. Mais le roi l'arrêtant : Quoi ! lui dit-il, est-ce que tu es passé par la ville de Rome pour nous apporter le salut du pape ? — Ton père Léonce, reprit le prêtre, avec ses évêques provinciaux, t'adresse ce salut, en t'annonçant qu'Emulus (nom d'enfance d'Emérius) a été rejeté de l'épiscopat, parce que c'est sans la sanction des saints canons, qu'il s'était emparé de l'épiscopat de la ville Saintes. Pour cela, ils t'envoient leur acte d'accord, afin qu'un autre soit mis en sa place.... Comme il parlait ainsi, le roi, grinçant des dents, ordonna qu'on l'ôtât de sa présence, qu'on le jetât sur un charriot rempli d'épines et qu'on le conduisit en exil, disant : Penses-tu donc qu'il n'y ait pas au-dessus de vous autres quelqu'un des fils du roi Clotaire pour veiller sur les actes de son père, le concile ayant, sans notre jugement, rejeté l'évêque que sa volonté avait choisi ? Aussitôt il envoya des gens religieux pour rétablir l'évêque dans sa place, et imposa diverses amendes aux évêques. » (1)

Léonce possédait trois biens de campagne sur les rives de la Garonne, dont Saint Fortunat nous a conservé les noms, *Bissone*, *Vérine* et *Preignac*. Il fit servir ses richesses à l'érection de plusieurs églises à Bordeaux et dans le diocèse. Le plus célèbre de ces édifices était sans contredit celui érigé dans la métropole en l'honneur de la Sainte Vierge Marie. Il y avait placé un si grand nombre de lampes que les offices de la nuit étaient éclairés comme au milieu du plus beau jour (2). Il n'oublia point non plus

les églises de sa ville natale, et concourut à leur réparation et à leur embellissement. Placidine y joignit ses offrandes particulières; elle envoya à l'église de Saint-Vivien une belle châsse d'argent où devaient être renfermés les restes du saint évêque. A la mort de Léonce, arrivée vers 567, Placidine lui fit faire des funérailles magnifiques, comme pour éterniser sa douleur et répondre à celle si générale du siège métropolitain. Plusieurs auteurs ont affirmé que sa mémoire était honorée d'un culte public; toutefois, Iliérosme Lopes, chanoine théologal de Bordeaux, le niait en ces termes : « Le P. Lecointe a écrit que l'église de Bordeaux en célébrait la mémoire le quinzième de novembre, mais cette feste nous est inconnue. » (3)

Saint Fortunat adressa son dernier hommage à Léonce dans une épithaphe de treize distiques latins qui commencent ainsi : « Tout bien s'écoule vite, et les joies du monde sont fugitives; avec quelle rapidité la prospérité des hommes s'envole, s'évanouit. Je voulais venir ici le saluer de mes vers, et mes vœux sont renversés, et il me faut pleurer sur son sépulcre..... » (4)

LÉONCE (SAINT), né vers le milieu du VI^e siècle, commença à gouverner l'église de Saintes vers l'an 596 (5). On lui accorde un fond inépuisable de science et de piété. Il succéda à Saint Pallais. Un des faits les plus marquants de cet épiscopat, fut la réception généreuse et empressée faite par Léonce à Saint Macoux.

(3) La *Vie des Saints*, de Claude Proust, à la fête au même jour, 15 novembre.

(4) *Trad. extr. des Not. manusc.* de M. D. layant.

(5) M. Lesson — *Fastes historiques*, II, vol. p. 52 — indique aussi le VI^e siècle.

(1) *Hist. de Fr.*

(2) Du Toms, *Clerg. de Fr.*, t. II, p. 180.

évêque d'Aleth, en Bretagne, qui, fuyant les rives inhospitalières de l'Armorique, était venu se réfugier dans le territoire des Santons. Notre évêque lui fournit une maison rapprochée de la ville, avec des revenus suffisants pour la fondation d'une petite communauté.

On rapporte que, sous ce pontificat, l'île de Ré, couverte de bois, n'offrait d'asile qu'aux pêcheurs ou navigateurs battus par la tempête. Dès le VI^e siècle, on voyait, au lieu dit encore Sainte-Marie, une chapelle dédiée à la Sainte Vierge et qui était en grande vénération dans la Saintonge et dans l'Aunis. On y venait en pèlerinage de tous les points d'alentour. Vers le IX^e siècle, ce pieux édifice, ainsi que la maladrerie qui en dépendait, furent renversés par les Normands. Saint Amand choisit cette île, du temps de l'évêque Léonce, pour s'y livrer à la contemplation des grandeurs divines et aux travaux des mains. Ce saint, issu d'une ancienne famille de Poitou, encore bercé par les rêves d'une jeunesse florissante, avait pourtant jugé le monde et ses fausses joies. Il s'en était aussitôt séparé, avec quelques hommes de religion, pour vaquer plus librement aux œuvres spirituelles.

Le concile de Reims, en 625, réunit plus de quarante évêques des Gaules. Saint Léonce en fit partie (1) et y apporta les lumières de sa sainte et pastorale expérience. Cette vie exemplaire fut couronnée de la mort des justes, le 19 mars 640, et le corps du saint évêque fut inhumé à côté du tombeau de Saint Eutrope qui était dès lors placé dans la crypte, là même où il

se voit encore de nos jours. La fête du pontife Léonce se célèbre chaque année, le 22 mars (2) ou le 19, d'après Godescard et *Gall. christ.* (3), ou même le 17 novembre, d'après Cl. Proust (4). M. l'abbé Briand, auteur de l'*Hist. de l'égl. Sant.* (5), présume que les reliques du saint reposent dans un pilier de la crypte, non loin du tombeau de Saint Eutrope. (6)

LESCAILLE (J.), né à La Rochelle, est l'auteur d'un écrit en vers burlesques, avec ce titre : *La burle de Lescaille à la noblesse ridicule*, et qui a rapport à un épisode de l'histoire de La Rochelle, 20 p. in-4°. C'est une boutade sans portée.

LESSON (RENÉ-PRIMEVÈRE), un des plus célèbres naturalistes d'Europe, naquit à Rochefort, le 20 mars 1794. Il nous apprend lui-même (7) que son prénom devait être simplement René, mais que l'officier de l'état-civil chargé de constater sa naissance y ajouta celui de *Primerère* qui, dans le calendrier républicain du représentant Romme, coïncidait avec le 20 mars, première journée du printemps. Quelques jours plus tard, ajoute-t-il spirituellement, j'aurais pu être nommé *chou* ou *panais*. Son père, commis de la marine à Rochefort, était originaire de la Touraine. Avec de minces ressources, il pourvut néanmoins à l'éducation de ses deux enfants dont le plus

(2) *Off. prop. monast. Sanct.-Joann.-Anger.*, in-12.

(3) *Tom. sec.*

(4) *Vie des Saints*, 2 vol. in-8°, Bordeaux, 1724.

(5) III^e vol., p. 589.

(6) Il ne le présume guères maintenant. (Not. partic. de M^{re} l'évêque.)

(7) Not. auto-biogr., p. 53 et suiv. du *Musée-Anaïs*, somptueux vol. in-8°, Rochefort, H. Lous-tau, 1846.

(1) V. Du Tems, *Clerg. de Fr.*, t. II.

jeune, Pierre-Adolphe, est depuis parvenu au grade de chirurgien en chef des établissements français de l'Océanie, et a suivi l'amiral Dumont-d'Urville dans son second voyage de découvertes.

Ce fut au collège créé à Rochefort, en 1805, que M. René Lesson fit ses premières études. On ne pouvait y parvenir qu'à une médiocre troisième ; aussi ce jeune homme, doué d'une imagination active, dut-il lui-même suppléer plus tard à l'insuffisance de ces études par un travail opiniâtre qui le mit à même, en 1822, de prendre, à la faculté de Paris, le grade de bachelier ès-lettres. Dès son enfance, le jeune Lesson était dévoré du désir d'apprendre. Sa mémoire était prodigieuse ; après quelques jours de lecture, il pouvait retenir la matière d'un volume entier. Jusqu'à seize ans, il habita la campagne, formé par une mère attentive et soigneuse. Dès l'âge de dix ans, il dressait déjà des herbiers et des collections de papillons. A douze ans, il s'occupa d'une classification intéressante et raisonnée de nos bois indigènes, avec les noms français et saintongeais en regard. Un peu plus tard, préluant à l'objet favori de ses vastes études, il disposait avec grand soin, et dans leur attitude propre, une foule d'oiseaux du pays. A sa sortie du collège, en 1809, M. Lesson entra, comme étudiant, à l'école de médecine navale de Rochefort. Le grand nombre des malades, à cette époque où la guerre frappait sans relâche l'humanité, commanda, en 1811, la création de chirurgiens auxiliaires de troisième classe. Le jeune Lesson en fit partie, et se rendit à l'hôpital le 16 août. Il fut embarqué, le 16 octobre suivant, sur la frégate la *Saal*, faisant partie de l'escadre de l'amiral

Jacob, et devint bientôt le second chirurgien de cette frégate. Embarqué, le 2 mars 1812, à bord du *Regulus*, où il assista ensuite à un de ces terribles drames amené par un sentiment exagéré de patriotisme. Pour ne point laisser leur vaisseau tomber aux mains des Anglais, alors maîtres de la Gironde, et à la suite d'une action meurtrière, les Français incendièrent leur propre bâtiment, le 5 avril 1814. M. Lesson quitta l'avant-dernier le vaisseau le *Regulus*, devenu la proie des flammes. Le 30 avril 1816, il reçut du jury médical le titre d'officier de santé. Le 20 mai de la même année, il obtint la première place au concours ouvert pour l'emploi de pharmacien de troisième classe. Peu après, en raison des améliorations qu'il avait introduites dans le jardin botanique de Rochefort, il fut nommé à la place de jardinier-botaniste titulaire, vacante depuis quelque temps. A vingt ans, époque où la plupart des hommes ne s'occupent encore que de plaisirs et de frivolités, M. Lesson rédigea sa *Taxidermie*, ou art de l'empeilleur d'oiseaux, qui fut insérée dans le grand Dictionnaire des plantes naturelles de Levraut. Cet encouragement provoqua les dispositions déjà si manifestes du jeune Lesson pour l'étude des sciences naturelles. A vingt-trois ans, il composa sa *Flore Rochefortine*, qu'il retoucha et publia plus tard. Le 10 juillet 1820, à cause de son mérite personnel, il fut admis, avant l'âge ordinaire, dans la Société des sciences, arts et belles-lettres de sa ville natale, et il ne tarda pas à lui communiquer : 1° un mémoire sur la possibilité de cultiver avec avantage le *phormium tenax* dans les dunes de Fouras, de l'île d'Aix, de l'île d'Oleron ; 2° une notice sur

les moyens de corriger l'insalubrité de l'air des marais par des plantations de *tamarins* ; 3^e un mémoire sur le tatouage chez les Européens et les peuples sauvages ; 4^e un mémoire sur le dolmen de Charras et sur le tombeau du comte de Cominges. M. Lesson commençait ainsi la carrière qu'il devait parcourir avec tant de courage et de succès.

Le 19 mai 1821, il fut nommé pharmacien de deuxième classe de la marine. L'examen de concours, qui avait précédé sa nomination, avait été si satisfaisant que le ministre de la marine fit, par une faveur exceptionnelle, don au candidat de plusieurs livres à son choix. (1)

En 1822, le ministre désigna M. Lesson pour faire partie, en qualité de naturaliste et de second chirurgien, du voyage d'exploration tenté dans les mers du Sud par la corvette la *Coquille*, commandée par M. Duperrey, et alors en armement à Toulon. Les vastes connaissances géographiques et scientifiques de notre compatriote, le rendaient fort apte à remplir le poste éminent qui venait de lui être confié.

Après une absence de trois années, et lorsqu'elle eut visité les côtes d'Afrique, les côtes occidentales des deux Amériques, et exploré les terres Australes, la *Coquille* revoyait la France, en 1825, sans avoir perdu un seul homme. C'était un résultat bien satisfaisant pour M. Lesson qui seul avait été chargé, durant la traversée, du double emploi de médecin et de naturaliste. Notre savant rapportait en outre du Nouveau Monde d'immenses richesses scientifiques qui furent l'objet d'un rapport à l'Institut de la part de l'illustre Cuvier, le

(1) *Eloge histor. de R. P. Lesson*, par M. A. Lefèvre, 1830.

18 juillet 1825. On y trouve ce témoignage bien flatteur : « M. Lesson a répondu à tout ce qu'on pouvait attendre d'un voyageur actif et instruit. » A cette occasion, élevé, en 1825, à la première classe de son grade, M. Lesson fut presque immédiatement décoré, par Charles X, de la croix de la légion-d'honneur. Le gouvernement ayant ordonné, conformément à la demande de Cuvier, la publication du voyage de la *Coquille*, notre savant compatriote fut appelé à concourir à la rédaction de ce travail pour la partie zoologique ; il s'établit donc alors à Paris. De 1825 à 1829, il contribua à la rédaction du *Bulletin universel* de Férussac, dont il dirigea la partie zoologique ; du *Dictionnaire classique* de Bory-Saint-Vincent ; du grand *Dictionnaire* de Levrault. Il rédigea les *Suites* de Buffon, publiées par Roret. Le 28 août 1828, l'académie de médecine le nomma un de ses membres correspondants. Les travaux de M. Lesson étaient continuels. Chaque année fut marquée par quelque publication au profit de la science. Ses seuls délassements étaient des voyages d'artistes, des recherches archéologiques et des notes sur les légendes locales. Le 9 mai 1829, il fut nommé professeur titulaire de botanique à Rochefort ; il succéda, dans cette chaire, à MM. Réjou et Bobe-Moreau. Pendant ses voyages dans sa ville natale, il se glissa des erreurs dans la gravure des planches de la zoologie du voyage de la *Coquille*, publiée à Paris ; ce qu'il regretta beaucoup. Les journaux français et étrangers payèrent à M. Lesson, au sujet de ce grand travail, un juste tribut d'éloges pour ses immenses et intéressantes découvertes d'histoire naturelle.

A la révolution de 1830, commença pour M. Lesson une série d'infortunes bien déplorable. La plupart de ses éditeurs firent faillite ; la phtysie dont son épouse était atteinte prit un terrible développement. M. Lesson se sentait abattu, découragé, quand il reçut sa nomination à l'emploi de deuxième pharmacien en chef de la marine, à Rochefort. Il se hâta de corriger les dernières épreuves du voyage de la *Coquille*, et se rendit bien vite à son poste, où l'appelait l'ordonnance contre-signée par son compatriote, l'amiral Duperré. Le 13 mai 1833, l'académie des sciences lui donna le titre de membre correspondant pour la section d'anatomie et de zoologie, vacante par la mort de M. Luber, de Genève ; et en cela il fut préféré à une foule de savants français et étrangers. Le 27 novembre 1835, il fut nommé premier pharmacien en chef de la marine. Notre célèbre naturaliste avait à peine quarante ans. Le ministre de la marine le chargea, en 1836, de rédiger la partie zoologique du voyage de la *Thétis*, qui avait eu lieu sous le commandement de l'amiral Bougainville, travail interrompu par suite de la mort du chirurgien-major à qui il avait été confié.

M. Lesson, sans l'avoir sollicité, avait été nommé membre de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères. En 1837, il fut appelé dans le conseil municipal de Rochefort. Malgré ses prodigieux travaux de toute sorte, il trouvait encore le temps de faire un cours de chimie à l'hôpital de cette ville. Il se livrait à des études technologiques intéressantes pour la marine ; telles que : *Recherches sur les substances flammeuses* ; — *les concrétions des chaudières* ; — *l'analyse des eaux de Rochefort* ; — *Études*

sur les farines (1). En 1847, il fut honoré du titre d'officier de la légion-d'honneur, ce qui n'avait été accordé à aucun de ses devanciers à l'hôpital de Rochefort.

Les navigateurs Duperrey et d'Urville ont donné le nom de M. Lesson, ainsi que celui de son frère, Pierre-Adolphe, à des îles de la Papouasie et à un promontoire de la Nouvelle Irlande. Le géographe Balbi, dans son *Ethnographie*, a ajouté le nom de Lesson aux langues *Tidor* et *Alfourous*. M. Tardard, de Rochefort, lui a dédié son roman *des Effets et des Causes*. Les zoologistes ont joint son nom à trente-neuf sujets de diverses classes, et les botanistes, à vingt-quatre sujets et à deux genres. A titre de récréations, cet homme laborieux a publié des études fort étendues sur les antiquités de son département dont ses compatriotes doivent lui savoir gré. Toutefois, ses définitions étymologiques de tous les noms de lieux de la province ont, en général, paru hasardées à plusieurs personnes instruites. Ce travail, imprimé à un petit nombre d'exemplaires, était destiné aux amis de l'auteur. Il projetait la publication d'un plus grand travail sur son pays, avec un recueil de planches somptueuses, « exécutées, dit-il, dans le format in-f^o, à l'instar de celles de la *France historique* de Taylor ou de l'*ancien Bourbonnais*. » Vains souhaits ! ajoute l'auteur, avec une expression touchante de regret. Hélas ! il n'avait point assez de fortune pour y pourvoir, et les encouragements que l'on rencontre dans la voie de la science et des lettres, sont d'ordinaire d'une insuffisance désespérante....

(1) La vérité trop nue de ce dernier écrit déplut à certains fournisseurs de mauvaise foi, et suscita des ennemis sérieux à M. Lesson.

Ce glorieux enfant de l'Aunis, toujours occupé de sciences et de mémoires scientifiques, est décédé presque subitement, à Rochefort, le 28 avril 1849, dans les bras de sa vieille mère accablée de douleur. Ses obsèques ont eu lieu le 30, au milieu d'un nombreux concours d'habitants de la ville et d'officiers de l'armée de terre et de mer. M. Lefèvre, second médecin en chef de la marine, a retracé, dans un discours que distingue l'éloquence du cœur (1), la vie laborieuse et justement récompensée de M. Lesson; vie que traversèrent cruellement de nombreuses infortunes. La mort lui ravit deux épouses et deux filles. Il ne se consola jamais de la perte de sa dernière fille, sa chère Anaïs, qu'il aimait si tendrement. On peut dire que cette perte immense, vers laquelle toutes les pensées de M. Lesson étaient sans cesse ramenées, a puissamment contribué à abrégerses jours. Ces douleurs intimes devaient infailliblement le conduire bientôt à la pratique d'une religion qui adoucit les peines les plus cuisantes, en offrant à l'homme un divin modèle abreuvé d'outrages et de douleurs, et une immense compensation à ses chagrins dans un monde meilleur. Aussi notre célèbre naturaliste, admirateur éclairé de la sublimité du culte catholique, lié d'intimité avec plusieurs dignes ecclésiastiques, lui qui, dans ses écrits, avait exalté plus d'une fois les bienfaits et les chefs-d'œuvre de la religion, venait-il d'entreprendre la lecture des *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Nicolas, de Bordeaux (2). La mort interrompit brusquement cette médi-

tation religieuse, prélude des dispositions les plus consolantes de son esprit et de son cœur.

Les nombreux ouvrages publiés par M. Lesson comprennent : 1° *Aperçu statistique sur les marais de Brouage*, inséré dans le *Journal des Voyages*, novembre, 1825. — 2° *Manuel de mammologie, ou histoire naturelle des mammifères*, in-18 de 441 p.; Paris, Roret, 1827. — 3° *Manuel d'ornithologie, ou description des genres et des principales espèces d'oiseaux*, 2 vol. in-18, 421 et 448 p.; Paris, Roret, 1828. — 4° *Histoire naturelle, générale et particulière des mammifères et des oiseaux découverts depuis 1788 jusqu'à nos jours*, 10 vol. in-8° de 450 à 500 p., avec atlas de 120 planch. color.; Paris, Baudouin et Pourrat, 1828 et suiv. — 2° édit., 2 vol. à deux colonnes, gr. in-8° de 600 p., avec 120 planch. col.; Paris, Pourrat, 1839. — 5° *Voyage médical autour du monde*, exécuté par la corvette la *Coquille*, commandée par M. Duperrey, pendant les années 1822, 23, 24 et 25, ou rapport sur l'état sanitaire de l'équipage pendant la durée de la campagne, etc.; suivi d'un mémoire sur les races humaines répandues dans l'Océanie, la Malaisie, l'Australie, 1 vol. in-8°, 224 p.; Paris, Roret, 1829. — 6° *Histoire naturelle des oiseaux-mouches*, ouv. orné de 85 planch. grav. et color. avec le plus grand soin, 1 vol. in-8° de 223 p.; Paris, Arth. Bertrand, 1829. — 7° *Voyage autour du monde*, exécuté par ordre du gouvernement, sur la corvette la *Coquille*; Paris, Arth. Bertrand, 1830; Zoologie, 2 vol. in-4° de 400 à 500 p., en quatre parties, atlas de 150 planch. in-f° (aux frais de l'État). — M. Garnier est auteur des pages 507 à 613 du t. I^{er},

(1) V. *Tablettes de Rochefort*, feuille du 2 mai 1849, dont M. l'abbé Person nous a fait l'envoi avec un zèle empressé.

(2) 4 vol. in-12, Paris, Périsse.

- et M. Guérin a décrit les insectes et les crustacés, formant 316 p. du t. II. — 8° *Centurie zoologique, ou choix d'animaux rares, nouveaux ou imparfaitement connus*, avec 80 planch. color., 1 vol. in-4° et in-8°; Paris, Levrault, 1830. — 9° *Histoire naturelle des colibris*, suivie d'un supplément à l'histoire des oiseaux-mouches, avec 66 pl. color.; Paris, A. Bertrand, 1830. — 10° *Traité d'ornithologie, ou tableau méthodique des ordres, sous-ordres, familles, tribus, genres, sous-genres et races d'oiseaux*, 1 vol. in-8° de 659 p., atlas de 80 pl. color.; Paris, Levrault, 1831. C'est à cette partie de la science naturelle, objet de prédilection de notre auteur, qu'il a fait faire les plus sensibles progrès. — 11° *Illustrations de zoologie, ou recueil de figures d'animaux peintes d'après nature*, avec 60 pl. color., 1 vol. in-4°, le même in-8°; Paris, Arth. Bertrand, 1831. — 12° *Les trochilidées, ou les colibris et les oiseaux-mouches*, etc., ouvrage enrichi de 66 pl. grav. et color., 1 vol. in-8° de 171 p.; A. Bertrand, 1832. — 13° *Manuel d'histoire naturelle, médicale et pharmacographie*, etc., in-18 de 606 p.; Paris, Roret, 1833. — 14° *Manuel d'ornithologie domestique, ou guide de l'amateur des oiseaux de volière*, in-8° de 303 p.; Paris, Roret, 1834. — 15° *Histoire naturelle des oiseaux de Paradis et des épimaques*, in-4°, avec 45 pl.; Paris, A. Bertrand, 1835. — 16° *Flore rochefortine, ou description des plantes qui croissent spontanément ou qui sont naturalisées aux environs de la ville de Rochefort*, in-8° de 634 p.; Rochefort, Goulard, 1835; Proust-Branday, 1846. — 17° *Pro-drome d'une monographie des méduses*, in-4° de 62 p.; Rochefort (autographie), 1837. — 18° *Histoire naturelle de l'expédition de la frégate la Thétis*, t. II°, p. 299, 12 pl. in-f° color.; Paris, A. Bertrand, 1838. — 19° *Mélanges littéraires*, 1 vol. petit in-f°, à deux colonnes, de 98 p.; Rochefort, Thèze, 1838. — 20° *Voyage autour du monde, entrepris par ordre du gouvernement, sur la corvette la Coquille*, 2 vol. in-8°, pap. vélin, de 508 et 540 p., atlas de 40 planch. gravées en taille-douce; Paris, Pourrat frères, 1838. — 21° *Species des mammifères bimanés et quadrumanes*, in-8° de 292 p.; Rochefort, 1840 (tiré à 200 exempl.). — 22° *Lettres historiques et archéologiques sur la Saintonge et l'Aunis*, in-8° de 318 p.; La Rochelle, 1840 (tiré à 100 exempl.). — 23° *Catalogue d'une faune du département de la Charente-Inférieure*, in-8° de 64 p., 4 pl. noires (tiré à 25 exempl.). — 24° *Mœurs, instincts et singularités de la vie des animaux mammifères*, in-12 de 294 p.; Rochefort, 1842. — 25° *Fastes historiques, archéologiques et biographiques du département de la Charente-Inférieure*, t. I^{er}, in-8° de 168 p., 2 planch. dédiées à Anais Lesson; Rochefort, 1842. — 26° *Nouveau tableau du règne animal (mammifères)*, in-8° de 204 p.; La Rochelle, 1842. — 27° *Histoire naturelle des zoophytes acalèphes*, suite de Buffon; Paris, Roret, in-8° de 596 p., 12 pl. color., 1843. — 28° *Voyage de P. A. Lesson aux îles Mangarova (Océanie)*, 1 vol. in-8°, 1844. — 29° *Fastes historiques*, etc., t. II, avec atlas de 115 dessins, in-8°, 1845. — 30° *Histoire, archéologie et légendes des marches de la Saintonge*, in-8°, 1845. — 31° *Notice sur l'amiral Dumont-d'Urville*, in-8°, 1846. — 32° *Histoire de la soie considérée sous tous ses rapports, depuis sa découverte jusqu'à nos*

jours, in-8°, 1846. — 33° *Ère celtique de la Saintonge*, in-8°, 1846. — 34° *Musée Anaïs, ou choix de vues, de monuments historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, in-8°, 50 pl. au trait; Rochefort, H. Loustau, 1846. — 35° *Description de mammifères et d'oiseaux récemment découverts*, 1847, in-12, avec fig.

OUVRAGES MANUSCRITS :

36° *Première décade zoologique*, in-4°, 10 pl. color., 1838. — 37° *Figures color. d'acalèphes*, 4 vol. in-4°, 1839. — 38° *Complément de la monographie des oiseaux-mouches, espèces nouvelles*, 2 vol. in-4°, avec 80 velins de M. Prêtre, 1839. — 39° *Illustrations de zoologie*, 3 vol. petit in-8°, avec vélins peints par M. Prêtre, 1839. — 40° *Idem*, 2 vol. grand in-8°, 47 vélins de M. Charles Thélot (1), 1840-41. — 41° *Iconographie de mollusques et autres animaux*, 4 vol. in-4°, avec vélins de MM. Prêtre, Thélot et Gousset, 1840 à 45. — 42° *Saintonge pittoresque*, 2 vol. grand in-4°, avec 387 dessins à la mine de plomb d'Auguin, 1839 à 42. — 43° *Saintonge illustrée*, avec 49 aquarelles de M. Bourdeau (3), grand in-4°, 1839-40. — 44° *Species mammalium*, 1 vol. in-4°, 1839-43. — 45° *Catalogus avium*, 2 vol. in-4° de 1000 p., 1839 à 1845.

(1) Ce peintre, né à Rochefort, le 27 septembre 1793, ajoute chaque jour aux richesses artistiques qu'il possède dans ses galeries et ses albums. Ses nombreux tableaux dérobés aux rives de notre Charente, la hardiesse de ses chasses, le gracieux de ses aspects champêtres, de ses bergeries, de ses études de fleurs, d'oiseaux ou de fruits à l'aquarelle ou au crayon, assurent à M. Thélot un rang distingué dans l'école de la peinture.

(2) V. sa notice dans la *Biog.*

LETERME (N....), ancien sous-préfet de Marennes. Les services éminents qu'il a rendus à cet arrondissement, sous le rapport agricole et hygiénique, exigent un juste tribut de reconnaissance payé à la mémoire de cet habile administrateur. Il naquit à Angers, le 7 août 1787. Son père, d'abord membre du conseil des Cinq-Cents, fut fait sous l'empire sous-préfet et décoré de la légion-d'honneur. Le jeune Leterme fit ses études au collège de Vendôme, tenu par les oratoriens. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la jurisprudence, qu'il abandonna pour la carrière administrative. Il donna au ministère de l'intérieur de telles preuves de capacité, qu'à l'époque de la captivité déplorable de Pie VII (1), M. de Tournon, étant nommé préfet du Tibre, se l'adjoignit comme secrétaire-général. Durant quatre années, il occupa ce poste où, pour suffire au travail, il passait ses journées entières à son bureau et souvent même une partie des nuits. Rentré en France à la suite des événements politiques de 1814, M. Leterme fut nommé sous-chef de bureau à la direction générale des communes et hospices. Après le 20 mars, il occupait le même emploi près du ministre Carnot. A la rentrée du roi, il fut, à la demande de M. de Tournon, nommé secrétaire-général du Cantal. Il mit de l'ordre dans les bureaux de la préfecture, et s'occupait à rédiger le premier *Annuaire statistique* de ce département, lorsque l'or-

(3) M. Leterme assure, dans une notice autobiographique insérée dans son nouveau *Système de traitement des fonctionnaires publics*, que cet enlèvement du Saint Père n'avait pas été fait *par l'ordre*, mais bien *contre l'intention* de l'empereur. Il aurait dû administrer la preuve de cette allégation.

domnance du 9 avril 1817 supprima les secrétaires-généraux. Son travail de statistique le fit accueillir favorablement du ministre de l'intérieur, M. Lainé. Le 1^{er} mai 1818, le même ministre l'appela à la sous-préfecture de Marennnes. On se ferait difficilement une idée de l'état de cet arrondissement à une époque si voisine des désastres révolutionnaires et des guerres de l'empire, si M. Leterme ne nous apprenait lui-même qu'au 7 JUIN, il ne put se rendre de Rochefort à Marennnes, vu l'état impraticable du chemin; et que de Saintes à Marennnes, il dut se faire traîner par un cabriolet attelé de deux chevaux. Il comprit aussitôt que ce pays, dévoré par des fièvres endémiques, plus cruelles que la fièvre jaune de Cadix, qui moissonnaient annuellement le douzième de la population, possédait pourtant des éléments incontestables de prospérité et de bien-être. Mais tout était à améliorer ou à créer. Le gouvernement, dans la situation où les derniers événements l'avaient réduit, ne pouvait que faire des vœux en faveur des projets les plus sagement combinés. Le 8 septembre 1818, M. Leterme se rendait à La Rochelle pour faire approuver un arrêté qui convoquait tous les propriétaires notables de l'arrondissement de Marennnes, à l'effet d'aviser, sans retard, à ce qu'exigeait l'intérêt commun. Le préfet, M. Dalmas, approuva bien volontiers ces premières tentatives qui rencontrèrent toutefois de la résistance dans le premier chef de bureau. Après avoir rapproché, par une série de fêtes et d'affables réceptions, tous les hommes influents du pays, que des différences d'opinions ou des rancunes particulières divisaient, le sous-préfet, à la veille d'une vaste organisation

syndicale, fut nommé, le 6 septembre 1820, secrétaire-général du Puy-de-Dôme. M. Pepin de Bellisle, entrevoyant tout ce que ce changement allait avoir de fâcheux pour Marennnes, obtint le maintien du sous-préfet dans cet arrondissement. Peu après M. Leterme ayant reconnu que la stagnation des eaux marécageuses n'était point due à un mouvement rétrograde de la mer, mais bien à l'obstruction complète des anciens canaux, comprit que le simple reculement de ces canaux rendrait aux marais leur ancienne fertilité. Il fut, chose inouïe, autorisé à suivre et à diriger seul, *sans ingénieur*, les travaux de cet immense dessèchement qui comprenait les 8,000 à 10,000 hectares du bassin de Brouage (1). Il prit communication du grand projet rédigé, en 1812, par l'ingénieur Masquelez et se mit à l'œuvre avec les simples ressources locales. Dans des vues d'économie que lui commandait sa position, le sous-préfet supprima beaucoup de travaux indiqués dans les plans de cet ingénieur et tendant à coordonner les pentes en longueur qui devaient faciliter tout à la fois le dessèchement et l'irrigation; ce qui est à regretter, dit l'auteur de la *Statistique du département*, car ces deux choses doivent particulièrement occuper l'attention de tout entrepreneur de dessèchements : l'écoulement des eaux stagnantes d'abord, puis l'irrigation convenable des terrains desséchés, qui autrement deviennent improductifs. Néanmoins, M. Leterme avait obtenu d'immenses résultats. Son travail

(1) M. Gautier — *Statist. du départ.* — dit que le travail de M. Leterme ne peut être regardé que comme préparatoire, et qu'il existe encore les trois quarts des marais-gâts de la contrée à assainir.

avait également profité à l'agriculture et à la santé publique (1). Le conseil-général de la Charente-Inférieure, dans ses sessions de 1821, 1823 et 1824, applaudit à ces grands efforts du génie persévérant et sollicita, dans sa dernière session, la décoration de la légion - d'honneur pour le sous-préfet de Marennes. Cette récompense si justement acquise fut mal à propos différée, et le gouvernement ne l'accorda qu'au moment du sacre de Charles X.

C'est en 1826 que M. Leterme fit paraître à Rochefort, chez Goulard, son *Règlement général et notice sur les marais salans de l'arrondissement de Marennes*, in-8° de 320 p., avec cartes et plans du plus haut mérite; cet ouvrage est véritablement le code des marais salans, la partie réglementaire ayant été autorisée par ordonnance royale du 29 septembre 1824.

En 1828, M. Leterme fournit à M. Charles Dupin, pour la *Statistique générale*, des renseignements précis sur les défrichements et mise en valeur des marais de Brouage.

Vers 1830, M. Leterme lutta quelque temps avec le préfet du département dont il ne partageait point les tendances politiques, appuyé sur des raisons plausibles jusqu'à un certain point. Mais il fut toujours du grand nombre de ces hommes à vue limitée qui, dans le renversement du principe héréditaire en France, ne virent qu'un simple changement de nom propre et à qui les événements de février 1848 donnèrent

une terrible leçon de logique gouvernementale. Singulier effet des violentes commotions politiques! M. Leterme, accouru à Paris après les journées de juillet, y fut réprimandé par M. Guizot, auprès duquel il dut se justifier en citant son opposition au gouvernement déchu (2). C'est avec peine, suivant son aveu (3), qu'il fut maintenu sous-préfet de Marennes. Il s'occupa alors de compléter l'amélioration des routes, chemins vicinaux, ponts, canaux, etc., et de dresser une *Statistique annuelle et progressive relative aux intérêts de toutes les communes de son arrondissement*; système qui tend à ne laisser aucun besoin en souffrance et que le gouvernement devrait adopter pour les arrondissements de France, afin de répartir avec justice les secours publics. Le conseil-général vota l'impresion de ce travail qui avait reçu son application dans les années 1833, 34 et 35, et qui fut transmis par M. Leterme à tous les préfets et sous-préfets de la France. Après avoir terminé ou grandement avancé d'immenses travaux d'amélioration locale, M. Leterme donna sa démission de sous-préfet de Marennes, le 15 août 1837, espérant être élu député de son arrondissement; mais le ministre l'appela à la sous-préfecture de Fontainebleau. Il était dans la nature de M. Leterme de porter l'ordre, le rangement et l'économie dans toutes les administrations qui lui étaient confiées; il signala son passage à Fontainebleau par l'extinction de la mendicité et sut y tra-

(1) La mortalité, dit M. Leterme, était descendue du douzième au trente-quatrième, et le prix de l'hectare de marais s'était élevé de 120 fr. à plus de 2,000 fr., et tout cela dans l'espace de 12 ou 15 années et avec une dépense d'environ 300,000 fr., jadis évaluée, pour un travail, plus complet il est vrai, à 3,000,000 par le génie.

(2) De tels moyens de gouvernement sont de très-actifs dissolvants sociaux. Les *doctrinaires* eux-mêmes doivent le comprendre à cette heure.

(3) V. *Une carrière administrative dans le Nouveau système de traitement, salaires et pensions, applicables aux services publics*, etc., deuxième partie.

verser heureusement les années calamiteuses de 1846 et 1847. Il demeura convaincu que son système d'assistance publique, précédemment utilisé à Marennes (1), pourrait être appliqué à la France entière.

A son grand déplaisir, M. Leterme se vit bientôt nommé chef de la première section du secrétariat-général du ministère de l'intérieur. Il mit de la régularité dans le travail des bureaux et s'occupa d'un projet qui devait réduire énormément les frais de ces bureaux. Il a consigné ses plans et ses calculs dans la brochure déjà mentionnée. Il fallait enfin que cet homme de talent, sans cesse ballotté suivant les exigences du service et parfois au gré du caprice ministériel, vint tristement clore sa carrière administrative à Charenton. Cette maison dépérissait par suite d'un vice intérieur d'administration. M. Leterme fut désigné pour remédier aux désordres et aux abus nombreux qui ruinaient cet asile des plus désolantes infirmités humaines. Il y parvint à un tel point, que cet établissement peut être aujourd'hui offert en modèle à toute l'Europe. Il fit admettre, contre la volonté de la commission, les sœurs de Saint Vincent-de-Paule dans l'établissement où ces saintes filles obtinrent, dès l'abord, une économie de 20,000 journées sur la consommation annuelle. Pendant l'hiver de 1847, elles purent secourir 150 indigents de la commune.

(1) Il repose sur trois points principaux : 1° éloigner les mendiants étrangers ; 2° donner du travail aux pauvres valides ; 3° secourir les indigents sans relâcher ou rompre les liens de famille comme le font les dépôts de mendicité. Créer ensuite avec les dons de la charité ordinaire, adoucis toutefois par le système proposé, un fonds de réserve dont l'excédant annuel est placé en rentes sur l'Etat.

Sous M. Ledru-Rollin, le 29 juin 1848, M. Leterme se vit remplacé par un chef de bureau du ministère de l'intérieur. L'arrêté de remplacement laissait, il est vrai, entrevoir son admission à la retraite ; ce qui n'eut point lieu ensuite. Cette situation particulière et déplorable de M. Leterme, d'ailleurs peu favorisé des dons de la fortune, le fit davantage insister sur la portée de son écrit traitant des *Devoirs et des droits de tous les fonctionnaires publics*. Il le revit et y ajouta une seconde partie, Paris, Dupont, brochure in-8° en deux parties, 1843, 54 p., et 1849, 104 p.

Cet actif et vigilant fonctionnaire est mort, en trois heures, d'une violente attaque de choléra, le 20 septembre 1849. (2)

— Voy. Sérigny fils, Saint-Surin, Dumesnil, Dulaurent, Reverseaux. —

LEUDASTE (3) naquit vers le milieu du VI^e siècle (4), à Saint-Martin, île de Ré, de parents esclaves ; son père Léocadius était serf de l'intendant des vignobles du fisc dans l'île. Une certaine hauteur que Leudaste tenait de la nature, une grande tenacité de caractère jointe, à une intelli-

(2) Le *Journal de Marennes*, du 30 septembre 1849, qui contient un *art. nécrol.* sur l'ancien sous-préfet, dit que, dès 1846, il avait été question d'élever une statue à M. Leterme au milieu des marais, et insiste sur la réalisation de ce projet ; nous pensons que si la statue était votée un jour, sa place devrait être dans la ville même de Marennes.

Faisons observer toutefois que Louis XIV n'a pas de statue à Rochefort, dans la ville qu'il a fondée !....

(3) M. Delayant pense que ce nom, d'origine germanique, était celui du patron ou protecteur de la famille. — Not. manusc. communiquée. —

(4) Vers 545, dit M. Delayant ; nous croyons qu'il faudrait reculer cette naissance de sept ou huit ans et la placer vers 537, ce qui donnerait à Leudaste les trente années auxquelles il était parvenu quand il fut fait comte de Tours.

gence peu commune , lui inspirèrent le mépris de sa condition et le désir ardent de l'échanger contre une meilleure. Il s'échappa un jour pour aller chercher fortune à l'étranger ; il fut pris aussitôt et ramené dans son fief. Il tenta de s'évader une seconde et une troisième fois. Mais arrêté de nouveau, il subit un châtiment terrible et eut une oreille coupée. Justement irrité, le serf Leudaste se fit présenter, par une femme de chambre de la reine Ingoberge, au roi d'Aquitaine ; il lui fit ses doléances et en obtint une certaine inspection sur ses écuries. Cet emploi aiguillonna l'ambition de Leudaste, qui n'avait déjà que de trop fortes racines dans son âme. Il brigua la charge de connétable (1), et l'obtint. Cette nouvelle faveur mit en relief les vices dont le parvenu était l'esclave : c'est ainsi que souvent nous voyons la dépendance des hommes pour tomber dans une autre plus honteuse encore, parce qu'elle est volontaire : celle des passions. Leudaste se montra plein d'orgueil et de hauteur, avide de richesses et de plaisirs. Certains écrivains racontent qu'il fut employé à la cuisine et à la boulangerie du roi. Quoi qu'il en soit, ayant flatté le prince par des présents habilement choisis et offerts, il fut, pour le malheur des populations, nommé par Charibert, en 567, comte et gouverneur de Tours. Ses penchants n'étant plus dès lors assujettis à la même contrainte, se changèrent en excès révoltants, en injustices et en débauches criantes. Il fut chassé de son poste, lors de la conquête de Sigebert. Les leudes pillèrent ses grands biens. Alors le comte

de Tours se retira près de Chilpéric ; et, après la victoire de Théodebert, fils de celui-ci, Leudaste fut rétabli dans ses honneurs et son autorité. Saint Grégoire venait d'être placé sur le siège épiscopal de Tours. « Entre les chefs militaires et les évêques de cette époque, il n'y avait aucune parité : les uns, en flattant ou en servant les rois, en obtenaient le droit d'opprimer et de dépouiller les peuples, les autres au contraire étaient chéris des populations qu'ils protégeaient et redoutés des rois qu'ils dominaient de toute leur autorité morale ; ils étaient respectés de tous. » Dans la crainte de perdre encore son gouvernement, Leudaste feignit de revenir à des dispositions meilleures et rechercha l'amitié de Saint Grégoire ; il jura même, sur le tombeau de Saint Martin, de protéger l'église et de n'écouter désormais que les sentiments du devoir. Bientôt ce serment fut oublié. Se croyant assez fort, Leudaste leva le masque ; un jour, il se rendit impoliment à l'évêché, la cuirasse sur le dos, le casque en tête, le carquois sur l'épaule et le javalot à la main ; allant plus loin et désirant perdre le saint évêque de Tours, qui était pour lui un censeur incommode, il l'accusa de propos diffamatoires contre la reine Frédégonde (2). Pour l'ordinaire, lorsque Leudaste rendait la justice au peuple, il se laissait aller à des emportements furieux ; il injuriait les citoyens, il faisait mettre parfois les fers aux mains des prêtres et frapper de verges des guerriers Francs. Il semblait se venger sur ceux au-dessus desquels il s'était élevé, de l'abais-

(1) *Comes stabuli.*

(2) V. l'exposé de ce procès dans la *Rev. des deux mondes*, 1^{er} mai 1836, article écrit par Aug. Thierry.

sement servile dans lequel il avait primitivement languï. « Entre Grégoire et Leudaste, dit un écrivain moderne (1), il devait y avoir bien peu de rapports. Tous les deux étaient gaulois ; mais l'un, sorti d'une des plus illustres familles de l'Auvergne, en avait maintenu la splendeur par les qualités propres à sa race : la douceur, la dignité, la patience, rehaussées par les lumières de la science et surtout par une piété exemplaire. Saint Grégoire était justement réputé l'un des premiers évêques de la Gaule et avait conquis l'affection de la ville de Tours ; l'autre, fils d'un serf, s'était élevé bien haut en adoptant les mœurs des barbares : des souplesses quand il était faible, de la violence quand il était fort ; nommé comte de Tours, il s'en était fait la terreur. La fermeté même, qui était commune aux deux personnages, différait essentiellement chez eux. Dans l'un elle tenait à une conviction religieuse, dans l'autre à une opiniâtreté brutale..... »

Tôt ou tard, le ciel châtie l'impiété : bientôt le misérable calomniateur fut excommunié par les évêques réunis en concile à Berni, près Compiègne (2), en 580. De son côté, le roi Chilpéric, justement exaspéré, le fit poursuivre et ordonna que, dans ses états, nul ne lui fournit un asile. De ce moment, Leudaste, à qui la mort venait d'enlever son fils, et qui avait vu son épouse effrayée tomber entre les mains de la force armée, qui l'avait conduite en exil à Tournay, devint, soit à Tours, soit à Poitiers, l'objet de la terreur publique. A la tête de quelques misérables bandits, il pillait cer-

taines maisons opulentes et se portait aux plus révoltants attentats contre les mœurs. D'un autre côté, souple et plein d'astuce, il rampait près de quelques hommes en faveur, et mettait tout en œuvre pour calmer la colère du prince. Il y parvint jusqu'à un certain point. Mais il était moins facile de désarmer l'implacable Frédégonde ; en vain il se jeta à ses pieds avec abondance de larmes, et usa de mille stratagèmes pour l'attendrir. En désespoir de cause, il s'avisa d'un moyen qui lui avait déjà réussi plus d'une fois et qui, prenant sa source dans les bas instincts de la nature humaine, ne produit ordinairement d'effet que par la corruption qu'il enfante : Leudaste, s'étant échappé, à Paris, des mains de ses gardes, parcourut divers magasins pour y acheter de riches cadeaux avec lesquels il se flattait de faire impression sur le cœur de la reine. Les soldats, acharnés à sa poursuite, ne lui laissèrent pas le temps d'achever son projet. Serré de près, le fugitif porta la main à son épée et en blessa quelques-uns. Ceux-ci, irrités, ripostèrent et lui firent à la tête une blessure profonde ; on le prit et il fut jeté dans un cachot. Bien que les médecins attestassent que l'indigne parvenu n'avait que peu de moments à vivre, Frédégonde, avide de vengeance, ordonna qu'on l'étendît sur un gibet, le dos renversé, et qu'on le tuât impitoyablement à coups de bâtons. Ainsi périt misérablement un homme de basse extraction qui était arrivé au faite de la fortune et des honneurs sans l'avoir mérité. Preuve entre mille que l'ambition et l'orgueil sont de tristes recommandations, sous quelque forme de gouvernement que ce soit, pour les candidats destinés aux graves fonctions publiques.

(1) M. Delayant.

(2) A Braine, près Soissons, dit M. Delayant. Not. manusc. citées.

LEVAISON, voy. TRÉVILLE.

LEZEAU (JEAN) fit ses premières études à La Rochelle, sa ville natale. Il tourna ensuite ses loisirs vers la littérature. Lezeau entreprit, à 23 ans, un voyage à l'étranger. Il se fixa quelques années à Louvain, où il donna des leçons publiques d'éloquence. En 1561, il fut nommé recteur de l'université de Poitiers. On remarque dans les écrits de Lezeau plus d'élégance que de fonds. C'était, dit un historien, le défaut du temps : « On s'efforçait d'arrondir une période et de la rendre coulante et sonore, mais il n'était pas donné à l'esprit de procéder par quelque invention émouvante et de s'élever au sublime de l'éloquence (1). » Cet écrivain rochelais, mort vers la fin du XVI^e siècle, a laissé : *Symbolæ, seu breves et argutæ sententiæ ad vitam recte probe que instituendam*, etc. ; Poitiers, 1561, in-4°. C'est un recueil de quatrains dédié à Jean de Saint-Gelais, abbé de Saint-Maixent. — Deux harangues latines prononcées devant l'académie de Poitiers, sous ces titres : *Joannis Læzii rupellani oratio parænetica quam, rector academix pictaviensis designatus, primis comitiis habuit*, etc., 9^e die jan. 1561; — *Ibid.*, 24^e mart. 1561. Cette sorte d'écrits de circonstance n'offre plus d'intérêt aujourd'hui. — *Joann. Læzii rupell. carmen ad Carolum regem, quo illi adrentum Rupellam gratulatur*; La Rochelle, B. Berton, 1566, in-8°. Pour fêter l'arrivée de Charles IX dans la capitale de l'Aunis, le poète met en mouvement tout l'empire mythologique des eaux. Il n'est pas jusqu'aux poissons ébahis qui ne jouent un rôle dans cette imposante solennité royale.

(1) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, t. II.

— *Joann. Læzii rupell. de poeticorum studiorum utilitate*, etc. ; Anvers, 1560, in-8°.

— *Joann. Læzii rupell. ad clarissimum virum Michaëlem Hospitalium, Franciæ cancellarium, carmen*; La Rochelle, B. Berton, 1566, in-4°. Ce petit poème de congratulation et de demande fut adressé au chancelier de l'Hospital, alors qu'il relevait d'une grande maladie. La Rochelle, dans sa visite au chancelier, s'y montre coquettement ajustée :

*Ipsa enim comas ornata decoras
Cultius et solito multo jucundior, atque
Blandior, in tantam sese festiva resolvit
Lætitiâ.....*

Arcère (2) dit que, dans les vers de Lezeau, on trouve une expression latine, quelques étincelles éparses çà et là, mais jamais le feu poétique. Il aurait pu ajouter que les enjambements continuels d'un vers sur l'autre donnent à cette poésie une allure fort disgracieuse et à peu près prosaïque.

LHOMANDIE (P. F. M.), de La Rochelle, est l'auteur d'un livre intitulé : *Xiphonomie, ou traité d'escrime*. M. Delayant (3) pense que cet ouvrage a eu deux éditions. Lhomandie publia encore, en 1804, une traduction, en prose, des *Fables* de l'espagnol Dom Thomas Yriarte.

LONGCHAMPS (PIERRE CHARPENTIER de), né à Saint-Maurice, près La Rochelle, en 1740 (4), fit ses études en cette dernière ville. Il prit le titre honorifique d'abbé, et fut reçu de l'académie de La Rochelle. Pendant la révolution, il resta

(2) *Hist.* citée, t. II.

(3) Notes manuscrites communiquées.

(4) M. Delayant le dit né à La Rochelle, vers 1738.

étranger aux mouvements convulsifs de la politique ; mais , en sa qualité de noble , il fut renfermé dans la prison politique de Brouage (1) , qu'on appelait l'*antichambre de la guillotine*. Longchamps est mort à Paris , en 1812.

Il a laissé *Malagrida* , tragédie en trois actes ; Lisbonne , 1763 , in-12. Ce drame est assez mal conçu , dit un critique estimable , et rempli de déclamations inutiles contre un ordre religieux. — *Tableau historique des gens de lettres* , ou *abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française* , etc. , 1767-1770 , 6 vol. in-12. C'est un abrégé de l'*Histoire littéraire de la France* , entreprise par Dom Rivet et continuée par d'autres bénédictins , ce qui aurait dû être avoué avec bonne foi par Longchamps. On peut , du reste , considérer ce travail comme de très-faible portée. — *Aventures d'un jeune homme* , etc. , 1768 , in-12 ; ouvrage dangereux et sans mérite littéraire. — *Élégies de Properce* , traduites en français , 1772 , in-8° ; nouvelle édit. augm. , 1802 , 2 vol. in-8°. Pour cet ouvrage , le moins faible de ceux publiés par Longchamps , l'écrivain fut aidé par son frère ; néanmoins on lui reproche de n'avoir pas toujours fidèlement rendu l'original. — *Élégies de Tibulle* , également traduites en prose , 1776 , in-8°. — *Histoire impartiale des événements militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du monde* , 1785 , V. Quérard , 3 vol. in-12. Ce livre est aujourd'hui totalement oublié. — *Ancienne Héloïse* , publiée , en 1823 , par Puyberland , 2 vol. in-8°. Long-

champs a prêté son concours à la *Nouvelle Bibliothèque de campagne* , in-8°.

LONGCHAMPS (LOUIS CHARPENTIER de) , frère du précédent , né en 1736 , fut nommé membre de l'académie de La Rochelle en 1772. Il y a résidé jusqu'en 1818 , et y est mort le 2 octobre. Dans les dernières années de sa vie , il fut bibliothécaire de la ville. Il avait , comme on l'a déjà dit , pris part à la traduction de *Properce*. Louis de Longchamps s'occupa toute sa vie de littérature. En 1807 , il publia un volume de fragments traduits de Stace.

LOROUX (GEOFFROY de) , religieux de l'ordre de Saint Augustin , originaire de la Touraine , célèbre par son savoir , son éloquence et son immense crédit au rapport de Saint Bernard , qui le pressa vivement de combattre le schisme dans la personne de Gérard , d'Angoulême. Geoffroy fut en 1136 , année de la fondation , par Guillaume X , de l'abbaye de Sablonceaux , premier abbé de cette maison (2). La même année , il devint , par la protection du puissant duc d'Aquitaine , archevêque de Bordeaux , sous le nom de Geoffroy II , et donna , l'année suivante , la bénédiction nuptiale à Louis VII et à Aliénor , fille de Guillaume (voy. Guillaume X et Aliénor). Ce fut encore ce même Geoffroy qui , sur la fin de 1151 , eut la triste mission de présider , comme légat du saint siège , l'assemblée de Beaugency (3) , où , sur le consentement formel du roi et de la reine , et

(1) V. *Mémorial de l'Ouest* , journal de Saintes , du 25 septembre 1849.

(2) Quelques auteurs le nomment G. de Loré ou de Lauréole , et en latin *Gaufredus Laureoli*. Baluze place trois abbés avant Geoffroy et les fait remonter à 1114 , mais il paraît certain qu'à cette époque l'abbaye de Sablonceaux n'était pas encore fondée.

(3) Du Tems , *Clerg. de Fr.* , t. II , p. 230.

sous prétexte de parenté, on résolut leur séparation. Ce savant prélat eut des relations d'amitié avec Saint Bernard et Pierre-le-Vénérable. On lui attribue la fondation de la nef romane dont on voit encore les ruines au midi de l'église de Sablonceaux.

LORTIE (ANDRÉ), ministre calviniste de La Rochelle, en 1674. On lui donnait du mérite et du savoir (1). Il fut, en 1680, accusé d'avoir proféré en public quelques paroles contre le gouvernement. Il en résulta un procès que le ministre perdit et au sujet duquel il se décida à faire le voyage de Paris, mais sans pouvoir obtenir gain de cause. Une nouvelle affaire vint compliquer sa situation : au moment où Lortie se disposait à revenir à La Rochelle, un prétendu fugitif lui demanda des lettres de recommandation pour la Hollande ; mais c'était pour les rendre publiques. De nouvelles poursuites furent ordonnées contre le ministre qui se vit obligé de passer en Angleterre.

Il a laissé : *Traité de la cène divisé en trois parties où sont examinées les subtilités de M. Arnauld sur ces paroles : Ceci est mon corps* ; La Rochelle, Jacob Manuel, 1674, in-12. — *Défense du sermon de M. Hespérien, prononcé à Marennes*, ou réponse (2) à un écrit intitulé : *Éclaircissements de la doctrine de l'église touchant le culte des*

Saints (3) ; Saumur, Izaac et Henri Desbordes, novembre 1675, in-12 de 288 p. — L'abbé Bourdaille répondit à ce dernier livre, en 1677, par une sorte de *traité* sur le culte des Saints. (V. Bourdaille). —

LOUSTALOT (ÉLYSÉE). Cet avocat naquit à Saint-Jean-d'Angély, le 12 avril 1762. Il étudia d'abord au collège de cette ville, tenu par les bénédictins, et vint ensuite dans celui de Saintes achever ses humanités. Plus tard, il suivit à Poitiers les cours de philosophie et de physique. En 1780, il fit ses cours de droit à Bordeaux où il fut reçu avocat ; il resta attaché au barreau de cette ville et plaida avec assez de distinction jusqu'en 1788. Un Mémoire, offensant pour les juges du siège de Saint-Jean-d'Angély et publié par Loustalot, lui attira certains désagréments et l'obligea bientôt à s'éloigner de Bordeaux. Il se rendit à Paris ; la commotion révolutionnaire s'annonçait alors grosse d'événements. Loustalot voulut y prendre une part active. Il fonda avec Prudhomme, le 15 juillet 1789, le *Journal des révolutions* qui portait cette épigraphe : « *Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux ; levons-nous donc !....* » Ce journal ne gardait aucune mesure, soit en politique, soit en morale ou en religion. Loustalot était d'une taille élancée, faible de complexion, mais plein d'énergie et de pétulance. Sa vanité dépassait de beaucoup son savoir : un soir — en 1790 — dans une loge du Théâtre Français, Loustalot avoua, à un de ses amis, qu'il était dégoûté,

(1) Arcère, *Hist. de La Roch.*, II^e vol.

(2) Tout en condamnant l'emploi de la peinture et de la sculpture appliquées aux objets religieux, le ministre Lortie voulait bien reconnaître, toutefois, que ces arts n'étaient point *criminels en eux-mêmes*. Les peintures, d'après lui, étaient du nombre de ces choses dont l'usage est *indifférent* en soi. Que diraient aujourd'hui les amis des arts de ces appréciations dont le point de vue est si pauvre et si étroit !

(3) Ce petit écrit, de l'abbé Bourdaille, avait paru dans le carême de 1673, et était une réponse au sermon du ministre Hespérien, qu'on avait distribué à La Rochelle sur la fin de 1674.

fatigué de l'existence. Son interlocuteur lui fit observer, avec beaucoup de raison, que l'étude et la culture des lettres étaient un remède infaillible pour cette sorte d'affection morale qui se nomme vulgairement l'ennui. Loustalot, avec une présomption puérile et prétentieuse, répondit brusquement qu'il avait tout lu et tout appris. « *En ce cas, relisez, répondit spirituellement son ami; une première lecture est toujours trop rapide.* » Combien, il faut l'avouer, notre compatriote différait essentiellement de Socrate qui avait coutume de dire : Ce que je connais le mieux, c'est mon ignorance à l'égard d'une infinité de choses. Ce journaliste mourut à Paris, en 1790, à la fleur de l'âge, victime sans doute de ses excès en tout genre, plutôt que du poison dont certains pamphlétaires assuraient qu'il avait été victime. Les clubs des jacobins et des cordeliers portèrent pendant trois jours le deuil de ce jeune citoyen.

On a de lui : *Véritable ami des hommes et de toutes les nations*, 1790, br. in-12.

LOZEAU (P.-A.) était né à Soubise, et se livrait au commerce, à Marennnes, lorsque, le 2 septembre 1792, il fut nommé député à la Convention nationale. Il y vota la mort du roi en ces termes : « Louis a été entendu, il a reconnu la compétence de ses juges et produit ses moyens de défense. Après un examen sérieux, je m'arrête à cette opinion : « L'inviolabilité de Louis ne peut être objectée comme moyen de le soustraire à la peine qu'ont méritée ses crimes. Son défenseur n'est point parvenu à le justifier, et à mes yeux, il est coupable. Cette opinion est conforme à mon

sens intime, et je n'en énoncerai pas d'autre, dussé-je porter ma tête sur l'échafaud. » « L'espoir de sauver Louis et de le replacer sur le trône est, pour les rois, un motif de nous faire la guerre ; sa mort au contraire diminue l'intérêt qu'ils ont à nous attaquer ; elle anéantit leurs espérances (1), elle peut jeter la terreur et la désunion parmi eux..... Nous n'avons pas trois partis à prendre ; il faut vaincre ou périr : c'est à notre attitude fière que nous devons la diminution du nombre de nos ennemis et l'augmentation de celui de nos alliés (2). » Puis il ajouta : « Si je considère les crimes de Louis, il mérite la mort ; si j'examine mes pouvoirs, je puis le condamner ; que Louis subisse donc la peine de mort. »

Lozeau fit traduire au tribunal révolutionnaire, dit un biographe (3), les administrateurs et le procureur syndic du département de la Moselle, qui furent condamnés à mort pour une adresse signée par eux à Louis XVI, à l'époque du 20 juin 1792. Il fut ensuite élu membre du conseil des Cinq-Cents, et il en sortit en mai 1797.

LUCADOU (ANTOINE-SAMUEL), médecin de la faculté de Montpellier, membre correspondant de la société royale de médecine, conseiller médecin du roi, fut envoyé de Brest à Rochefort, en 1774, pour y remplir les fonctions de second médecin suppléant de la marine. La place était alors occupée par M. Dulaurent qui de

(1) La mort du juste est une terrible prime jetée aux passions de la multitude.

(2) *Monit.* t. VIII.

(3) *Biog. des convent.*, 1816, in-12, Paris. Eymery.

plus était maire de Rochefort et qui, à cause des embarras nombreux de sa charge de magistrat, avait sollicité lui-même un suppléant. Lors de la démission de ce dernier, le 6 mai 1776, M. Cuvillier devint deuxième médecin, et M. Lucadou lui succéda comme troisième médecin de la marine. Au commencement de 1779, celui-ci fut choisi par le ministre pour être médecin en chef de l'escadre combinée et armée dans le port de Brest. Au retour de cette campagne, et vers la fin de la même année, il revint à Rochefort reprendre sa place. C'était alors que commençait cette série d'années désastreuses qui grandirent la réputation d'insalubrité de cette ville (1). Lucadou supporta avec courage et persévérance les fatigues que lui imposait l'obligation de visiter, chaque jour, 2 ou 300 malades dans les hôpitaux et dans l'intérieur de la ville. Le deuxième médecin étant mort au commencement de 1781, Lucadou lui succéda, le 1^{er} février. Sept ans plus tard, il fut nommé premier médecin en remplacement de M. Cochon-Dupuy, qui venait de mourir. Il resta à son poste jusqu'à la fin de 1791, époque où son opposition aux principes politiques qui commençaient à prévaloir le décida à se retirer du service et à se rendre à Bordeaux, où il se livra encore quelques années à la pratique de la médecine civile, et où il mourut, en 1814. Il a laissé :

Mémoire sur les maladies les plus familières à Rochefort. L'auteur réunit à ce tra-

(1) C'est par erreur qu'à la page 317, nous avons donné aux fièvres intermittentes crées à Rochefort par les affluves marécageuses, une durée annuelle de six mois. De nos jours ces affections morbides ne se représentent point chaque année et leur règne se limite à un ou deux mois. L'état sanitaire de Rochefort s'est donc grandement amélioré.

vail celui qu'il avait précédemment écrit et intitulé : *Observations sur les maladies qui ont régné dans l'armée navale combinée pendant la campagne de 1779*, et il en forma un volume unique, imprimé à Paris en 1787.

LUCAS (JEAN-JACQUES-ÉTIENNE). Ce vaillant capitaine naquit à Marennes, le 28 avril 1764 (2). Il était fils d'Étienne Lucas, huissier, et de Jeanne Melon-Duplessis. D'une petite stature, mais doué de cet esprit énergique et entreprenant qui est, avec le sang-froid, le caractère distinctif du marin, Lucas, pourvu d'une éducation fort ordinaire, débuta à quatorze ans dans la carrière nautique. Il s'embarquait à Rochefort le 1^{er} mai 1778, comme simple mousse, à bord de la prame la *Bathilde*. Le 14 mai 1779, il était pilotin à bord de l'*Hermione*, et il assista à la prise de deux corsaires anglais dont cette frégate s'empara sur les côtes de l'île Dieu. En 1782, il passa sur la corvette l'*Adour*, qui fit naufrage à l'île de Ré. De 1783 à 1791, il servit comme aide-pilote, second et premier pilote sur la corvette la *Fauvette* et la frégate la *Néréide*. Lucas s'était dès lors fait remarquer avantageusement de ses chefs. En février 1792, il fut nommé, sur la frégate la *Fidèle*, enseigne de vaisseau, et lieutenant au mois d'avril 1794. Après une campagne de quatre années, dans les mers de l'Inde, pendant lesquelles Lucas s'était appliqué à des études astronomiques, la *Fidèle* vint désarmer à Brest, en 1795. Dès le lendemain du débarquement, ce capitaine passa sur le vaisseau le *Fougueux*, qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Morard de Galles. En

(2) La maison où naquit Lucas est située dans la rue Saint-Valière. — *Journal de Marennes*, 17 janvier 1847.

1799, devenu capitaine de frégate, il servit en cette qualité sur le vaisseau l'*Indomptable*, qui participa à l'attaque contre Porto-Ferrajo. Sous l'amiral Linois, le capitaine Lucas prit une part glorieuse au combat du 6 juillet 1801, dans la baie d'Algésiras. Au mois de septembre 1803, il fut fait capitaine de vaisseau, et il prit le commandement du *Redoutable*. Lucas était donc parvenu, de grade en grade, à celui de capitaine de vaisseau, poste éminent que lui avaient si bien mérité ses talents maritimes et son intrépidité. Ses équipages étaient toujours parfaitement dressés; ils se distinguaient par une excellente tenue et la promptitude de leurs manœuvres. Au célèbre combat de Trafalgar, en 1805, Lucas commandait encore le *Redoutable* qui était le troisième serre-file du *Bucentaure*, sur lequel flottait le pavillon du vice-amiral Villeneuve. Voyant que le *Victory*, monté par Nelson, et suivi de douze vaisseaux, manœuvrait pour couper la ligne française et atteindre le *Bucentaure*, Lucas, comprenant tout le danger de la situation, força de voiles et vint audacieusement poster son vaisseau dans la hanche du vent du *Bucentaure*. Par cette habile et prompte manœuvre, Lucas couvrit son amiral et mit le *Victory* dans l'impossibilité d'exécuter son projet. Le signal du combat était donné sur toute la ligne, et le *Victory*, exposé au feu du *Bucentaure*, du *Redoutable* et de la *Santissima-Trinidad*, perdit tout son grément en moins de dix minutes. Nelson cessa de gouverner sur le *Bucentaure*, et fit à Lucas l'honneur de s'attaquer à son vaisseau. Le brave capitaine tint ferme à son poste. L'amiral anglais laissa tout-à-coup venir au vent, et tombant alors en

travers, il aborda le *Redoutable* de long en long; Lucas ordonna de lancer ses grappins d'abordage sur le *Victory*. Les deux vaisseaux ainsi engagés se tirèrent, à bout portant, plusieurs volées meurtrières. Bientôt l'équipage du *Victory*, abandonnant ses batteries, se porta en foule sur les gaillards comme pour aborder le *Redoutable*. En réponse à cette manœuvre, Lucas fit monter tous ses marins sur le pont. Une vive fusillade s'engagea entre les deux équipages. Des grenades et des obus à main, lancées des hunes du *Redoutable*, pleuvaient sur le pont de l'amiral anglais. Le feu des Français devint tellement supérieur qu'en moins d'un quart d'heure il fit taire celui du *Victory*. Les gaillards et les passavants de ce dernier vaisseau étaient jonchés de morts. C'est dans ce moment que Nelson lui-même, atteint d'une balle à l'épaule gauche, tomba mortellement blessé (1). Cet événement porta le trouble à bord du *Victory*. Lucas

(1) Les historiens s'accordent généralement à dire que la balle du mousquet qui frappa Nelson à la partie supérieure du bras gauche était venue des hunes du *Redoutable* : — Voir *Victoires et conquêtes, etc., des Français, de 1792 à 1815*, édit. 1819, t. XVI, p. 175; — *Hist. des combats d'Aboukir et de Trafalgar, etc.*, 1829, p. 109; — *Hist. d'Angleterre*, par Olivier Goldsmith, traduction de M^{me} Aragon, 1838, t. III, p. 440; — *Hist. du consulat et de l'empire*, de M. Thiers, édit. de 1847, t. VI, p. 157; — *Guerres marit. sous la républ. et l'emp.*, par M. Jurien de La Gravière, 1847, t. II, p. 199; — *Biog. marit. de M. Hennequin*, 1837; et non pas des hunes de la *Sancta-Trinidad*, comme l'avance Feiler. *Biog. univ.*, édit. 1854, gr. in-12, V^e Nelson.

Voici comment le fait de la mort de l'amiral anglais a été raconté, en 1851, à M. Y... de Marennes, par un vieux marin du Chapus, Michel Reigner, qui avait connu le capitaine Lucas : « Après avoir lutté avec opiniâtreté contre le vaisseau amiral le *Victory*, le *Redoutable* fut attaqué par un fort bâtiment anglais qui le mit ainsi entre deux feux et lui occasionna beaucoup de mal. C'est alors qu'un fusilier, placé dans les hunes du *Redoutable*, et courroucé de voir son vaisseau dans une si lamentable situation, se se-

fit amener sa grande vergue et s'en servit comme d'un pont pour communiquer avec le vaisseau anglais. Mais au moment de l'abordage, le *Téméraire*, joignant le *Redoutable* du côté opposé, lui envoya toute sa bordée. L'effet de cette attaque fut terrible ; près de deux cents hommes furent frappés par les boulets et la mitraille. Lucas fut lui-même blessé, mais pas assez gravement pour l'empêcher de donner ses ordres. L'arrivée du *Téméraire* avait relevé le courage du *Victory*, qui recommença son feu avec une nouvelle ardeur. Le *Redoutable* leur opposait la plus héroïque résistance, lorsqu'un troisième vaisseau ennemi, le *Tonnant*, de 80 canons, se plaçant dans sa poupe, l'écrasa par ses bordées d'enfilade tirées à bout portant. En moins d'une demi-heure, le *Redoutable* fut mis dans un état déplorable, et ne présentait plus qu'un monceau de débris. A cet instant, le commandant du *Téméraire* lui hêla de se rendre. Lucas, dont les canons étaient éteints, répondit à cette sommation par une vive fusillade. Le petit nombre d'hommes restés debout autour de lui criaient toujours : Vive l'empereur ! Nous ne sommes pas encore pris, disaient-ils ; le commandant n'est-il pas là ?... Tout-à-coup le grand mât du *Redoutable* s'abattit en travers du *Téméraire*, tandis que les deux mâts de hune de ce dernier vaisseau tombaient sur la poupe du *Redoutable*, écrasant plusieurs hommes dans leur chute. Pour comble de désastre, on vint apprendre à Lucas que le

rait écrit : « Je voudrais bien connaître celui qui commande ce bâtiment (en désignant le *Victory*). — Tu le vois, aurait répondu Lucas : c'est cet habit blanc. — Eh bien ! capitaine, regardez-le tomber, aurait répliqué le soldat. » Au même instant, faisant feu sur Nelson, il l'aurait atteint et renversé sur le pont. »

feu avait pris à la braie du gouvernail. « Eh bien ! mes amis, nous serons vaincus par les éléments conjurés, et non par les forces de l'Angleterre !... »

Ce combat acharné d'un vaisseau de 74 canons contre trois bâtiments portant ensemble plus de 300 bouches à feu, dura plus de deux heures. Sur les 643 hommes du *Redoutable*, 522 étaient hors de combat : 300 avaient été tués, et 222 couverts de blessures plus ou moins graves. La plupart des officiers et dix aspirants étaient au nombre de ces derniers. Les canons étaient démontés, les pompes brisées et les deux côtés du vaisseau démembrés. Il fallut donc enfin succomber.... Lucas balançait encore à amener son pavillon, lorsque le mât d'artimon, à la cime duquel il flottait, tomba sur le pont.... Sublime fait d'armes digne de la valeur française ! On peut affirmer que si le *Redoutable* n'eût eu à lutter qu'avec le *Victory* et le *Téméraire*, il en eût triomphé, malgré son infériorité de force numérique et grâce à l'intrépidité des braves qui le montaient et à la supériorité de ses manœuvres. Mais l'arrivée du *Tonnant*, et ses décharges foudroyantes, avaient rendu inutiles les efforts de Lucas, auquel il demeura la gloire d'avoir battu le vaisseau amiral et renversé son chef.

Notre capitaine, mis sur le *Swifsure*(1), fut emmené prisonnier en Angleterre, où il fut traité avec une distinction toute particulière. Sa captivité ne fut pas d'une longue durée. Par suite d'un échange de prisonniers, il rentra dans sa patrie dès le mois d'avril 1806. Il fut honorablement

(1) Le lendemain du jour où Lucas fut retiré à bord d'un vaisseau anglais, le *Redoutable* s'abîmait dans les flots.

accueilli à Saint-Cloud, le 4 mai suivant, par l'empereur, qui le félicita publiquement sur sa conduite à Trafalgar, et le créa aussitôt commandant de la légion-d'honneur. En 1807, Lucas eut le commandement du *Regulus*, seul vaisseau de haut-bord échappé, par une manœuvre habile, à l'incendie des brûlots de l'amiral Cochrane et à un triste échouement sur le banc des Palles, en face de l'île d'Aix (12 avril 1809). Dépourvu d'ancre et de câbles, Lucas s'était vu contraint de faire échouer son vaisseau sur les vases de Fouras. C'est là que, barricadé comme dans une place forte, plus de quinze jours durant, et attendant une grande marée pour se relever, il dut lutter contre une flottille anglaise composée de onze bâtiments et de trois brûlots lançant sur lui des boulets, des fusées à la congrevé et des ballons soufrés. L'amiral Lallemand donna l'ordre à M. Audran de Montenay d'aller porter secours au *Regulus*, avec une canonnière. L'ennemi, quoique disposant de forces grandement supérieures, s'éloigna pendant la nuit (1). Remis à flot, le *Regulus* rentrait bientôt dans le port de Rochefort, où il était reçu en triomphe. Le 29 avril 1810, Lucas fut nommé commandant du vaisseau le *Nestor*, mouillé en rade de Brest, et il en conserva la direction jusqu'en 1816, époque de sa mise à la retraite. On assure qu'en 1814, il avait été désigné pour le grade de contre-amiral; les événements politiques dérangèrent des plans si justement conçus. Il fut nommé, en 1815, colonel du 6^e régiment de la marine impériale. Le *Nestor* était devenu, sous la direction du même capitaine, un

vaisseau-école pour l'artillerie des canoniers de marine en rade de Brest. Lucas est mort sans fortune, dans cette dernière ville, le 6 novembre 1819, avec la réputation d'un marin rempli de bravoure et d'excellentes qualités personnelles (2), laissant trois filles, dont une habite encore la ville de Brest (3) et deux autres Le Longuet.

Il est grandement question aujourd'hui d'élever, à Marennes, une statue au capitaine Lucas; nous applaudissons à ce projet si national.

LUCHET (CLAUDE de) naquit à Saintes, au commencement du XVII^e siècle (4). Il embrassa d'abord le parti des armes, et devint officier dans les armées du roi. Après avoir fait plusieurs campagnes, rentré dans sa patrie, et livré au calme de la retraite, M. Luchet fit un retour sur lui-même et sentit le besoin de travailler à la grande affaire du salut. Dès lors il abandonna le monde pour entrer dans l'état ecclésiastique. Devenu membre de la congrégation de Saint Lazare, il prêcha plusieurs missions dans les diocèses de Luçon, de Langres et de Besançon. C'est dans ce dernier diocèse qu'il mourut, en 1688, avec la réputation d'un homme évangélique, rempli de piété et de science oratoire.

(2) *L'histoire de la ville et du port de Rochefort* contient, t. II, p. 488, une allégation grave contre le capitaine Lucas, mais qui semble être le résultat d'une méprise. A ce propos, le vieux marin Reigner disait que les auteurs de ce passage historique n'avaient pas connu le brave Lucas. — Lettre de M. Y.... du 11 janvier 1851. —

(3) En 1844, M. de Mackau fit obtenir à cette dame un bureau de tabac, afin de lui assurer une existence.

(4) Cette famille tire son nom du château de Luchet, paroisse du Chay, près Royan. — Not. de M. A. de B..... —

(1) Extrait du *Conciliateur*, journ. de Rennes, 7 avril 1851.

LUCHET DE LA MOTTE (MICHEL-DOMINIQUE de), né à Saintes, en 1734, appartenait à la même famille que le précédent, et était fils du chevalier Louis de Luchet et de Marie-Anne Réveil-laud. Son père, homme de bien et d'une excellente noblesse, était néanmoins sans fortune. Le ciel lui avait donné neuf enfants. Parmi ses cinq garçons, trois entrèrent dans la compagnie de Jésus et un autre dans le clergé du diocèse. L'abbé de Luchet qui nous occupe était d'abord entré dans la société de Saint Ignace; il devint ensuite chanoine de la cathédrale de Saintes. Les doctrines philosophiques soutenues par les parlements s'infiltraient activement dans toutes les classes de la société, souvent même jusqu'au sein du clergé, et présageaient dès lors de tristes catastrophes. Le chapitre de Saintes s'opposa, en 1773, à l'installation canonique de l'abbé de Luchet, attendu qu'il appartenait à une compagnie religieuse « dont le lien était réprouvé par les arrêts des cours souveraines, et que dès lors il devenait impossible de procéder à son installation sans attenter à l'autorité du parlement (1). » Les chanoines reconnurent ensuite leurs torts et n'hésitèrent plus à rendre hommage aux vertus et au caractère de M. Luchet de la Motte. Ce chanoine refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé, et n'obéit point à la loi de la déportation. Au printemps de 1793, il fut arrêté et mis à bord du navire les *Deux-Associés*, en rade de l'île d'Aix. Cet ecclésiastique, ornement de la société par les qualités du cœur et de l'esprit qui embellissaient, chez lui, les vertus

les plus éminentes, mourut pour sa religion, après trois mois de souffrances et de privations inexprimables. Son corps fut inhumé dans l'île d'Aix, le 20 août 1794. (2)

LUCHET (JEAN-PIERRE-LOUIS, marquis de), frère du précédent, naquit à Saintes, le 13 janvier 1739 (3). Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il embrassa, comme deux de ses frères, l'état religieux, et se fit jésuite. A la suppression de l'ordre, il rentra dans le monde (4) et prit le parti des armes; il devint officier de cavalerie. Luchet était alors connu, dans le public, sous le pseudonyme de marquis de La Roche du Maine. Son goût pour la littérature lui fit abandonner le service de bonne heure, et grâce à la fécondité étonnante de sa plume, à la variété de ses écrits, à la nature libre et caustique de quelques-uns, il attira sur lui l'attention publique qu'il tint presque continuellement en éveil de 1763 à 1792. Ses succès les moins contestés, il les dut surtout au choix de ses sujets de circonstance. En effet, quelles peintures singulières naquirent sous son pinceau, quels portraits pleins d'à-propos et de raillerie il esquaissa sur les mœurs de son époque, sur les pratiques de quelques sectes étranges, sur les folies de maint philosophe!... Mais si ces tableaux peu flattés, parfois scandaleux, des mœurs générales du temps, firent sourire un certain public, elles produisirent un effet

(2) V. *Relation très-détaillée des souffr. des prêtres détenus en 1794 et 1795*, etc., par M. de la Biche. — *Mart. de la foi pend. la rév. franç.*, t. III, et *Liste des prêtres*, etc., de M. l'abbé Marette, déposée aux archives de l'évêché.

(3) En général, toutes les biographies sont fautives à l'égard de cette date, que nous avons recueillie sur preuves authentiques.

(4) *Mart. de la foi pend. la rév. franç.*, t. III.

(1) *Hist. de l'égl. Sant.*, t. II, p. 674.

contraire sur plus d'un auteur qui se crut attaqué. Si Voltaire parut satisfait ; si, de par le *Mercur*, placé sous la direction de Marmontel, M. de Luchet fut rangé parmi les meilleurs écrivains du siècle, Rivarol et Grimm aiguisèrent leurs pointes, afin de transpercer ce rival dangereux : « Il est » triste, pour un gentilhomme, écrivait » ce dernier, d'être réduit à faire le métier » de mauvais écrivain. » Rivarol, venant à son tour, mais perfide et tout emmiellé : « Monsieur le marquis de Luchet, disait- » il, jadis marquis de La Roche du Maine ; » soixante volumes de vers et de prose » caractérisent cet illustre écrivain. Rien » ne lui a résisté : poèmes, drames, ro- » mans, opéras, chansons, histoire ; toute la » littérature lui est échue en patrimoine ou » par droit de conquête. Lassé des applau- » dissements de sa patrie, il a porté sa » gloire en Allemagne ; on ne conçoit pas, » d'un côté, l'ingratitude de M. de Luchet » et, de l'autre, l'insouciance des Fran- » çais. Que de guerres entreprises pour » de moindres sujets. » (1). Voilà le trait lancé ; c'est un bouquet de fleurs empoisonnées. Après Grimm et Rivarol, viennent rompre leurs lances d'autres combattants secondaires. La riposte est vive du côté de notre compatriote ; dans ses romans, sous des noms supposés, dans ses journaux, le marquis de Luchet saisit vigoureusement ses deux adversaires et les poursuit, de page en page, avec une verve entraînante ; la verve est en effet la qualité réelle de son esprit, sous une forme quelquefois déclamatoire ; mais c'était la tendance du moment. Luchet est bien l'image

de ce XVIII^e siècle : un composé d'éléments disparates et trop souvent désorganiseurs, gentilhomme et citoyen, moraliste et licencieux, un peu poète et philosophe.

Un beau jour, le marquis s'aventura dans des opérations de commerce qui lui réussirent fort mal ; c'était une grande exploitation de mines, où il perdit sa fortune. A la suite de ce malheur, et pour se soustraire, dit-on, aux actives poursuites de ses créanciers, il s'enfuit à Lausanne où, en 1776, il fonda un journal qui ne put se soutenir. Muni des recommandations de Voltaire auprès des divers souverains de l'Allemagne, il se rendit près du landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II, qui l'accueillit favorablement et le fit son bibliothécaire. De plus, il le nomma son conseiller privé des légations ; il lui confia la direction du théâtre français, du musée, de la galerie de peinture et des autres collections scientifiques de sa capitale. Les rapports les plus intimes s'établirent entre le landgrave et le marquis de Luchet, et leurs plumes se réunirent dans la rédaction d'un ouvrage intitulé : *Pensées sur les princes*. La société des antiquités de Cassel l'admit dans son sein et le nomma son secrétaire perpétuel. Il reçut du collège de commerce de la même ville, les titres de président et d'historiographe. Après la mort du landgrave, survenue le 30 octobre 1785, le marquis de Luchet suivit le prince Henri de Prusse et fut quelque temps attaché à sa personne. Il revint en France vers 1787 ; peu après, il créa le *Journal de la rille*. que, par bizarrerie, il datait de Charenton. La convocation des États-généraux lui donna occasion de faire paraître deux ouvrages que nous mentionnerons spécialement

(1) *Almanach des grands hommes*.

à cause du prodigieux succès qu'ils obtinrent : *Galerias des États-généraux*, et *Galerias des dames françaises*, faisant suite au premier. Cette suite de portraits brille par l'esprit de la touche et la variété singulière des couleurs. Mirabeau, Choderlos de Laclos et peut-être Senac de Meilhan, ont concouru à l'esquisse de quelques-uns de ces portraits. Mirabeau s'y serait, dit-on, reproduit sous le pseudonyme de *Iramba*. Luchet survécut peu à ces deux dernières productions, et mourut à Paris le 6 avril 1792. Il avait épousé, en 1765, M^{lle} Suzanne Delon, de Genève, femme distinguée par toutes les grâces de l'enjouement et les séductions de l'esprit.

Nous reproduisons ici une épigramme contre le marquis de Luchet, trouvée dans un carton d'anciens papiers et que nous supposons échappée à la plume de l'abbé P. D.... de Saint J^{***}.

Cy gist qui le froc étrenna ,
Puis le commerce malmena ,
Des armes un jour s'affubla ,
Gazette et théâtre guida ;
Qui tant de livres édita ,
Que cent imprimeurs éreinta ,
Deux cents libraires dérouta ,
Et tous ses lecteurs fatigua ;
Quand le grand prosneur trépassa ,
Sans l'avoir dit rien ne laissa.

Ce littérateur fécond était membre des académies de Marseille et d'Erfurt, de l'institut de Bologne, de la société royale de Lunebourg, de la société patriotique de Hesse-Hombourg, et secrétaire de diverses académies. La rapidité et les libres allures de sa plume ont bien plus contribué, que la profondeur de ses recherches et de ses conceptions, à le mettre en évidence.

Au demeurant, le moraliste déplorera toujours ces prodigieuses dépenses d'esprit qui blessant, en beaucoup de points, la religion et les mœurs, ne servent aucunement à réformer la vie et à rendre l'homme meilleur et plus heureux. Aussi, Laharpe disait-il, en parlant du roman intitulé : *Vicomte de Barjac* : « C'est l'ouvrage d'un homme qui n'est pas sans esprit, mais qui est bien sans goût et sans principes, et qui a vécu en mauvaise compagnie. » (1)

Nous allons donner, par ordre chronologique, la liste des nombreux ouvrages du marquis de Luchet : *Analyse raisonnée de la sagesse de Charron*; Amsterdam, M.-M. Rey, 1763, deux parties in-12. — *Les Nymphes de la Seine*; Paris, 1763, in-12. — *Considérations politiques et historiques sur l'établissement de la religion prétendue réformée en Angleterre*; 1765, in-12. C'est le premier volume de l'ouvrage suivant : — *Essai sur les principaux événements de l'histoire de l'Europe, ou considérations politiques et historiques sur les règnes d'Elisabeth et de Philippe II*; Londres, 1766, 2 vol. in-8°. — *Histoire de l'Orléanais depuis l'an 703 de la fondation de Rome jusqu'à nos jours*; Amsterdam-Paris, Gueffier fils, 1766, in-4°; (le premier volume seul a paru, de 703 à 1430). — *Les Tablettes de Lisphée*, 1766. — *La reine de Benni*; Amsterdam-Paris, Grangé, 1766, in-12. — *Mémoires de M^{me} la baronne de Saint-Lys*, 1770, in-12. — *Nouvelles de la république des lettres, à dater de Juillet 1775*; Lausanne, 1775 et ann. suiv., 8 vol. in-12. — *Examen d'un livre qui a pour titre : sur la législation et le commerce des grains* (de

(1) *Correspond. littér.*, t. IV, p. 223.

Necker); 1775, in-8°. — *Parallèle entre le siècle dernier et le siècle présent*; 1775, in-12. — *Histoire de MM. Paris, ouvrage dans lequel on montre comment un royaume peut passer, dans l'espace de cinq années, de l'état le plus déplorable à l'état le plus florissant*, par M. de L... , ancien officier de cavalerie, 1776, in-12. — *Dissertation sur Jeanne d'Arc, dite la pucelle d'Orléans*, 1776, in-8°. — *Journal de Lausanne*, 1776. — *Pensées diverses sur les princes*, (en collaboration avec le landgrave de Hesse-Cassel); Lausanne, 1776, in-8°. — *Recueil de poésies*; Londres, 1777, in-12. — *Eloge de M. Charles-Philippe Kopp, conseiller privé de S. A. S. M^{te} le Landgrave régnant*; Cassel, 1777, in-12. — *Eloge de M. de Voltaire*; Cassel, 1778, in-8°. — *Eloge de M. le marquis de Calvières, lieutenant-général des armées de S. M. T. C.*, 1778, in-8°. — *Eloge de M. de Haller*; Cassel, 1778, in-8°. — *Essais sur la minéralogie et la métallurgie*; Maëstricht, J.-E. Dufour et Ph. Roux, 1770, in-8°. — *Le Pot-pourri*, 1781, 4 vol. in-8°, continué sous le titre de : *Journal des gens du Monde*, 1782-1785, 10 vol. in-8°. — *Discours sur la célébration du jour anniversaire de la naissance de S. A. S. le Landgrave, prononcé le 14 août 1781*, (discours maçonnique); Cassel, 1781, in-8°. — *Histoire littéraire de M. de Voltaire*; Cassel, 1781, 6 vol. in-8°. — *La comtesse de Tessan*, 1783, in-12. — *Petit tableau de Paris*, 1783, in-12. — *Le temple de la postérité*, intermède joué, à Cassel, pour l'inauguration de la statue de Frédéric II, landgrave de Hesse; Cassel, 1783, in-12. — *Les folies philosophiques, par un homme retiré du monde*, 1784, 2 vol., in-8°. — *Le vicomte de*

Barjac ou mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle; Dublin, Wilson, 1784, 2 vol. in-12. — *Mémoires de M^{lle} de Baudéon*, 1784, in-12. — *Olinde*, par l'auteur des mémoires du vicomte de Barjac; Genève, 1784, 2 vol. in-8°. — *Paris en miniature, d'après les dessins d'un nouvel Argus*; Londres et Paris, Pichard, 1784, in-12. — *Amusements des gens du Monde*, 1785, 2 vol. in-8°. — *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, 1785, in-8°. — *Mémoires de M^{me} la duchesse de Morsheim ou suite des mémoires du vicomte de Barjac*; Dublin, Wilson, 1786, 2 vol. in-18. — *Mémoires pour M^{me} Kornmann*, par M. S., 1787, in-8°. — *Une seule faute*; Strasbourg et Paris, 1788-90, 2 vol. in-12. — *Essais sur la secte des illuminés*, 1789, in-8°. — *Galerie des États-généraux*, 1789, 2 vol. in-8°. — *Journal de la ville*, 1789 à 1792, in-8° et in-4°. — *Les contemporains, 1789-1790*, par l'auteur de la *Galerie*, etc.; Paris, Lejay, 1790, 3 vol. in-8°. — *La galerie des dames françaises, faisant suite à la galerie des États-généraux*; Londres, 1790, in-8°. — *Mémoires pour servir à l'histoire de l'année 1789*, (en collaboration avec plusieurs hommes de lettres); Paris, 1790, 4 vol. in-8°. — *Histoire de la vie et de la mort de Bianca Capello*, trad. de l'allemand Meissner; Paris, Maradan, 1788, 3 vol. in-12.

LUSSANT (ADHÉMAR de), maire de Saint-Jean-d'Angély en 1317, fonda l'aumônerie de cette ville qui portait son nom.

M. Guillonnet-Merville (1) cite un autre maire de Saint-Jean, en 1328, du nom

(1) *Rech. sur la ville de Saint-Jean-d'Angély*.

d'Aimar de Lussan; nous pensons que c'est le même personnage dont le nom a été mal orthographié.

MACOUX (SAINT) (1), né vers le milieu du VI^e siècle (2), en Angleterre, près de Cambridge, de parents de la plus haute extraction. Il comptait dans sa famille les saints évêques de Dol, Samson et Magloire (3). Formé, dès sa jeunesse, par Saint Brendan ou Bradon, à la pratique des vertus chrétiennes comme à l'exercice des plus hautes études, il entra d'abord dans le monastère de Lan- Carvann dont il édifia les religieux par sa piété, sa douceur et son extrême charité. Ses talents pour la prédication, le don des miracles que Dieu lui avait accordé, l'ayant désigné pour l'épiscopat, Saint Macoux, prenant conseil de sa profonde humilité, aima mieux s'exiler que de charger sur ses épaules le lourd fardeau de la prélature. Il vint donc débarquer en Bretagne, près de la ville d'Aleth (4), où se voyaient encore beaucoup d'idolâtres. Le voyageur se mit sous la direction d'un saint solitaire nommé Aaron, et, après la mort de celui-ci, il lui succéda dans la direction

de la petite communauté dont il porta le nombre des religieux à soixante-dix. L'éclat de sa sainteté, les miracles qu'il opérait, trahirent la retraite de Saint Macoux. Malgré son opposition, il fut élevé sur le siège épiscopal d'Aleth (5). Il convertit presque tout son diocèse, et le couvrit de monuments religieux, à la place des temples payens que les fidèles s'empressaient de détruire (6). Comme délassément à ses grands travaux, il se procura un jour la consolation d'aller visiter le célèbre fondateur du monastère de Luxeuil, Saint Colomban, et une des premières illustrations des Gaules, Saint Martin de Tours. Les entretiens de ces âmes d'élite roulèrent uniquement sur la perfection évangélique à laquelle elles tendaient toutes si héroïquement. L'épiscopat de Saint Macoux durait depuis près de quarante années (7), lorsque l'enfer, irrité de tant de perfection et de succès évangéliques, s'agita avec violence; pour ses œuvres même de charité, le digne évêque fut en butte à la calomnie; et malgré deux nouveaux miracles faits en faveur du peuple, il fut indignement chassé de son siège par le prince et le peuple de la Bretagne. Secouant la poussière de ses souliers, l'apôtre quitta ces bords rebelles

(1) Appelé encore Maclovius, ou Maclou, Machutes, Malo, Macout et Mahout.

(2) M. Brillouin aîné, dans un manuscrit de 32 p. in-8°, qu'il s'est empressé de nous communiquer et qui est le fruit d'immenses recherches, puisqu'il ne cite pas moins de 60 ouvrages imprimés ou manuscrits relatifs à Saint Macoux, fixe à l'an 500 la naissance du saint, et sa mort de l'an 627 à 630. Nous inclinons plus volontiers vers l'indication de D. Lobineau — *Vies des saints de Bretagne*, 3 vol. in-8° — qui reporte la naissance de Saint Macoux vers 547, et sa mort à 630. Nous verrons, plus loin, sur quoi se fondent nos motifs de préférence.

(3) Sa mère était sœur d'Hamont, pere de Saint Samson.

(4) Maintenant Saint-Malo.

(5) V. Bili, diacre d'Aleth, auteur de la plus ancienne vie de Saint Macoux, au IX^e siècle, imprimée seulement en 1553, in-12, et insérée dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne* de D. Morice, 3 vol. in-4°.

(6) Il est à remarquer que les premiers chrétiens détruisaient, en général, les temples pollués des faux dieux, au lieu de les faire servir au culte catholique. « *Jam mille Divum templa solo ruunt* » ; hymn. de la Pentecôte.

(7) V. Bili, Godescard; ce qui justifie la chronologie de D. Lobineau; car Saint Macoux étant venu à Aleth à l'âge de 25 ans, son épiscopat ayant duré 40 années et son exil 18, c'est un total de 83 ans, justement indiqués par ce dernier écrivain.

et prit la mer, en 612. Quelques semaines après, il abordait sur les côtes de la Santonie, « *in portu Santonico anchoram fixit* (1), » probablement en l'île d'Aix, comme l'estiment certains écrivains (2), accompagné de trente-trois religieux, parmi lesquels se trouvait sans doute Saint Amand, depuis évêque de Maëstricht. Dès que Léonce, évêque de Saintes (3), eut été instruit, par les envoyés de Saint Macoux, des cruelles aventures de ce dernier pontife, il s'empressa de l'aller recevoir, de lui donner toutes les marques de la plus tendre charité et de lui offrir l'hospitalité la plus empressée. Il lui abandonna, près de la ville, une maison de campagne où le saint exilé pouvait librement vaquer aux exercices de la vie claustrale, et lui assigna en outre certains revenus propres à assurer son existence et celle de sa suite (4). On pense généralement que ce local était situé à l'entrée du faubourg actuel de Saint-Macoux, là même où existe aujourd'hui une croix en pierre du même nom. Là, le saint pontife priait Dieu jour et nuit pour son troupeau révolté. Bientôt le ciel divulgua, dans notre province, les rares mérites de

son serviteur. La fille du comte ou gouverneur de Saintes venait d'être mordue par un serpent venimeux ; toute la ville épouvantée attendait la mort prochaine de la jeune personne, quand Saint Macoux, instruit de l'événement, ayant fait le signe de la croix sur l'enfant et récité une courte prière, la rendit pleine de vie et de santé à sa famille ivre de joie. Par reconnaissance, le comte abandonna au saint évêque une terre d'un fort revenu, afin, dit-il dans l'acte de concession, que l'homme de Dieu pût augmenter ses largesses vis-à-vis des nécessiteux. (5)

Léonce, se disposant à parcourir son diocèse, invita le prélat exilé à l'accompagner dans ses courses pastorales (6). Arrivés dans un lieu dit *Brea* ou *Brya*, où se voyaient deux chapelles dont une était devenue l'oratoire de Saint Macoux et l'autre réservée par l'évêque du diocèse, un jeune serviteur de la maison de Saint Léonce tomba malencontreusement dans un puits et s'y noya. L'évêque de Saintes fit transporter le corps du jeune homme dans l'oratoire de Saint Macoux, et les parents du défunt y passèrent la nuit en prières. Le lendemain matin, l'évêque d'Aleth se mit en oraison et obtint la résurrection du noyé.

(1) V. d'Hérouval, vie du saint, insérée dans les *Acta ord. sanct. Bened.*

(2) MM. Briand, Lesson, Trévoux et Brillouin, d'après Bili, qui dit *Agentis*, mot qui, aussi bien qu'*Aia*, *Agia*, *Aquensis*, *Agernia*, dénominations jadis usitées, peut signifier *Aix* (île d'Aix).

(3) *Santonica sedis rectorem*, dit le brev. du diocèse de Saintes, de 1542, in-12, déposé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris. C'est donc par erreur que Baillet, Lecoq, Sainte-Marthe, Mabillon, Proust et la plupart des hagiographes français, parlent ici de Léonce le jeune, archevêque de Bordeaux, qui était mort en 567, c'est-à-dire 45 ans avant l'arrivée de Saint Macoux en Saintonge.

(4) *Juxta urbem tribuit prædium quo monasticæ vitæ, und cum discipulis, incumbere liceret*, brev. de 1542.

(5) *Ut haberet unde tribueret necessitatibus pauperibus pro Christo*. V. Sigisbert ou Sigebert, religieux qui a écrit, au commencement du XII^e siècle, la vie de Saint Macoux, insérée dans Surius.

(6) *Ut secum dignetur suam diocesim parochiam ac vicatim visitare* (brev. de 1542). Cette circonstance vient grandement à l'appui de la chronologie citée de D. Lobineau. Car si Saint Macoux eût eu alors plus de 110 ans, d'après la supputation de certains chroniqueurs, Saint Léonce eût-il jamais songé à lui proposer une aussi fatigante tournée ? Mais, d'après l'auteur de la *Vie des SS. de Bretagne*, Saint Macoux n'ayant alors pas plus de 65 ans, pouvait bien entreprendre encore une visite pastorale et aider Saint Léonce.

Mais, par un sentiment d'humilité exemplaire, il attribua ce miracle aux seuls mérites de l'évêque de Saintes.

Cependant la main de Dieu s'était appesantie sur le territoire d'Aleth et avait vengé le prélat si brutalement expulsé de son siège. La famine, la contagion, des nuées d'insectes avaient enveloppé le pays comme d'un voile de deuil et de misère. On cherchait partout le saint évêque, afin qu'il apaisât la colère divine. Sa retraite fut enfin découverte. A l'arrivée des messagers bretons, le saint demanda trois jours de réflexions, et il les passa en prières afin de connaître sûrement la volonté du ciel. Un ange lui étant apparu, lui manifesta les ordres de Dieu; il partit pour l'Armorique, après avoir pris congé de St Léonce. L'évêque d'Aleth étant parvenu dans son diocèse, les fléaux qui le désolaient cessèrent à l'instant, et la joie reparut sur tous les visages. Il pardonna publiquement à ses diocésains leur injuste conduite, et rétablit parmi eux la paix des enfants de Dieu. Puis, malgré les efforts du prince Judicaël, du clergé et du peuple, Saint Macoux installa son successeur et prit congé de son église en larmes, pour revenir dans son ermitage de Saintes. Il obéissait en cela à la voix de l'ange qui s'était montré à lui au moment de son départ (1). Il accourait ainsi au-devant de sa dernière heure, dit un de ses historiens, avec autant d'empressement que la plupart des hommes en mettent à poursuivre les biens et les avantages terrestres. Saint Macoux revit les côtes de Saintonge, vers 630 (2); et quelques

(1) *Debes Santonas repetere, quia illic habes prope diem obire.* Sigisbert vel Surius, *de probatis sanctorum vitis*, 6 vol. in-^{fo}.

(2) Nous suivons le manuscrit de M. Brillouin

mois à peine après son retour parmi ses religieux, il expirait tranquillement au milieu d'eux, en présence de Saint Léonce, le 15 de novembre, plein de mérites et d'années (3). Par esprit de pénitence et d'humilité chrétienne, il s'était fait placer sur la cendre, enveloppé d'un cilice. Sur le tombeau vénéré de l'évêque d'Aleth, Saint Léonce fit édifier une magnifique église remplaçant le petit oratoire de la communauté (4). Plusieurs miracles, opérés par l'intercession de Saint Macoux, rendirent célèbre cette basilique qui, vers le X^e siècle, fut attachée au monastère de Saint-Jean-d'Angély, et par conséquent desservie par des religieux bénédictins. Elle fut ensuite ruinée par les Anglais (5); d'autres disent qu'elle tomba de vétusté (6), au XV^e siècle. Les bénédictins demeurèrent fidèles à ces ruines sacrées, et s'y maintinrent tant que cela leur fut possible. Le chef de Saint Macoux, transporté, vers le XII^e siècle, dans l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, fut détruit par les calvinistes en 1568. (7)

qui, pour cette date, s'appuie sur une foule d'autorités imposantes; d'ailleurs, les nombreux partisans de l'an 565 se trompent visiblement, puisque Saint Léonce, qui accueillit l'évêque d'Aleth, ne monta qu'en 596 sur le siège épiscopal de Saintes.

(3) *Santonas regressus, expiravit*—Sigisbert. — Plusieurs hagiographes, probablement par une erreur de calcul, lui donnent de 130 à 133 ans, tandis qu'il ne devait en avoir alors que 83.

(4) *Constructa que novâ ecclesiâ* — Sigisbert — *corpus reverenter, pio funere, honoravit Leontius. Sepelivit que in æde eodem Macuto consecratâ, proximè Santonensis urbis mœnia quæ occasum respiciunt.* — Brev., 1342. —

5) D. Lobineau, ouvr. cité.

(6) Alain, *de Santonum regione*, in-4^o.

(7) Manuscrit cité de M. Brillouin.

M. l'abbé Briand — *hist. de l'égl. Sant.*, 1^{er} vol., p. 204 et suiv., — mentionne la division des reliques de Saint Macoux, transportées à Aleth, à Saint-Macoux de Pontoise, à Saint-Jean-d'Angély. Il estime que la seule portion de relique existante aujourd'hui est vénérée à Saint-Macoux de Moizelles, près de Versailles.

Nous avons cru devoir consacrer un article un peu détaillé à ce saint évêque si célèbre dans toute l'église, étranger il est vrai à ce diocèse par sa naissance, mais non par sa vie et ses œuvres évangéliques pendant une assez longue période de dix-huit années. L'évêque d'Aleth fut tellement vénéré de nos vieux catholiques Santons, que non seulement ils lui bâtirent une somptueuse église dans la ville de Saintes, mais qu'ils donnèrent son nom à un faubourg de la même ville, et qu'ils lui dédièrent des autels à Ars, près Cognac; à Thésac, à Nantras (1), etc. La fête de Saint Macoux a lieu le 15 de novembre. (2)

MAGE DE FIEFMELIN (5) (ANTOINE), né dans l'île d'Oleron, vers le milieu du XVI^e siècle (4), est l'auteur de poésies qui lui valurent une certaine réputation et qui sont, pour notre province, d'une importance réelle. Il était cousin d'Izaac Mage de Fiefmelin, avocat à Saintes et beau-frère de J. Seguin, juge d'Oleron. Plusieurs membres de cette famille avaient pris chaudement le parti de la réforme durant les guerres de religion. Antoine cultivait cet art où brillaient alors les Du Bartas, les Desportes, les Bertaut, les Du-

(1) Cette dernière chapelle, fondée en 1079, par Guy Geoffroy, jadis à la présentation du grand prieur d'Aquitaine, était en dernier lieu desservie par des religieux augustins. — Pouillé, manusc. du diocèse de Saintes, 1700. — On voit à Rome, près de la basilique de Saint Pierre, une église dédiée à Saint Macoux. Il s'en trouve plusieurs en Bretagne et sur d'autres points de la France.

(2) *Off. propr. monast. Sanct.-Joann.-Ang.*, in-42, 1747.

(3) Le petit tîef de ce nom, relevant de la seigneurie du Château, donnait un faible revenu de 400 livres. — *Mém. manusc. sur l'île d'Oleron*, p. 19.

(4) En 1570, d'après M. Delayant; mais il est évident que ce poète était né même avant 1550.

chesne et les Garnier. Il nous dépeint de la sorte le moment précis où il gravit le Parnasse :

Je n'estois point encore en l'auril de mon âge,
Qu'un beau désir d'escrire eschauffait mon courage,
Je n'avois rien plus cher que le chant des neuf sœurs
Et estois seulement rauy de leurs douceurs.
L'air de la poésie était mon ambroisie
Et son miel le nectar propre à ma fantaisie.

Plus tard le poète dit adieu aux muses, pour s'adonner à l'étude de la jurisprudence; il nous annonce ainsi son changement d'état :

Cet Hélicon je laisse et renie Apollon....

.....
Puis d'un plus hault dessein, plus seur et plus vtile,
A la loi plus civile et au gain plus fameux,
Du grand Iustinian je m'applique et fay mieux.

Les premiers vers que le poète déserteur avait composés vers l'avril de son âge, furent en grande partie perdus; il s'en plaignait un jour, en vers fort touchants, à un de ses proches, M. Lacroix-Maron (5). Voici sa conclusion lamentable :

.....
Je ne saurois donner preuve
D'avoir vescu jusqu'icy
Et mon âme, des siens venue,
Semble avec eulx morte aussi....

Quant aux poésies qui restent d'Antoine de Fiefmelin, nous les devons surtout à Anne de Pons, comtesse de Marennes (6) et baronne de l'île d'Oleron. C'est par considération pour cette dame, que notre poète se décida, alors qu'il était descendu de l'Hélicon, à recueillir ses œuvres et à les livrer à l'im-

(5) Son manoir, portant le même nom et situé en la commune de Pons, vient de se vendre en 1851.

(6) V. Marennes.

pression. Ce recueil de poésies est intitulé : *Oeuvres du sieur de Fieffelin*, divisées en deux parties.... à Poitiers, à l'imprimerie du Pelican, par Jean de Marnef, imprimeur et libraire du roy, MD CI, in-42. Ce livre, autrement dit la *Polymnie*, contient les *Jeux poétiques*, les *Meslanges*, et l'*Image d'un Mage* ou le spirituel. Nous croyons devoir donner quelques détails sur chacune de ces parties dignes d'intérêt, pour nos compatriotes surtout, sous le point de vue historique et littéraire : 1° Les *Jeux poétiques*, à la suite de la dédicace à Anne de Pons, viennent : *Eloge contre l'exercice poétique ingrat à son maistre ; accreil poétique et chrétien* fait par A. M. S. D. F. (initiales de l'auteur), en faveur de H. et P. dame Anne de Pons, comtesse de Marennes, etc. *Sur son entrée ex-isles de Saintonge*, le 25 décembre 1597. C'est un dialogue à cinq personnes, l'église, l'ange et les trois nymphes : la latine, l'oleronaise et la marénaude. A la suite de stances et quatrains, les *Jeux poétiques* se terminent par de véritables pièces de théâtre, parmi lesquelles sont : *Aymée*, *lev tragécomique*, avec prélude latin à M^{lle} de Marennes, et épilogue à la même et à M^{me} de Pons. *Iephté*, tragédie en cinq actes assez courts, imités de Buchanan, poète écossais. — 2° Les *Meslanges*, deuxième partie de la *Polymnie*, offrent un puissant intérêt pour les familles saintongaises ; la plupart des pièces qui y figurent, au nombre d'environ cent cinquante : stances, odes, sonnets et épigrammes, sont adressées, par l'auteur, à ses compatriotes, à ses parents et à ses amis ; ainsi passent, tour à tour, sous les yeux du lecteur, les Pons, les Culant, les Saint-Gelais, les Gombaud, les Guitard,

les Vigier, les Lecomte, les Michel, les Joubert, les Seguin, les Le Berton, les de Queux, les Baudouin, les Alloue, les Montel, les Lacroix et plusieurs autres. C'est dans cette seconde partie que se trouve le poème intitulé le *Saunier ou de la façon des marois salans et du sel marin des isles de Saintonge* ; nous en citerons ce passage :

César, vers nous venu du fond de l'Italie,
Apporta l'art premier de nostre savnerie.

Le poète dit avoir su cette particularité de la bouche d'un pèlerin en tournée ; puis il ajoute, pour la gouverne du lecteur :

Crois ce que tv voudras du dernier dire appris. (1)

Ce poème est rempli de curieux détails techniques sur le mode de fabrication du sel, et il n'est pas sans intérêt de rapprocher cet ouvrage des travaux à peu près contemporains de Nicolas Alain et de Bernard Palissy, sur le même sujet. — 3° La dernière partie, toute spirituelle, et divisée en sept essais, se compose de poésies morales et religieuses empreintes d'une grande piété. Par allusion à son nom, notre auteur l'a intitulée : *L'image d'un mage ou le spirituel* d'Ant. Mage, sieur de Fieffelin. En tête figurent des stances, quatrains, etc., inspirations de muses saintongaises. Le premier essai, sous forme d'odes et de sonnets, n'est, à vrai dire, qu'un recueil de pièces détachées ; le second : *De l'homme spirituel*, contemple l'homme sous l'aspect de ses misères en ce monde ; le troisième traite, en vers héroïques, de l'immortalité de l'âme. Le quatrième, sous la rubrique

(1) V. *Notic. sur l'arrond. de Marennes*, par M. C.-J.-B. Guillet, 1817, p. 2 et 3.

de *Soupirs*, exhale une longue plainte sur les misères de cette vie. C'est une pieuse aspiration vers une patrie meilleure. Le cinquième, *Essai sur les muses célestes*, est une contemplation du bonheur des saints, une peinture gracieuse du Paradis. Le sixième forme une série de méditations sur certaines vérités indispensables au salut, imitées de celles de Pelisson sur les psaumes. Le dernier essai a pour titre : *La chrestienne ou les saintes amours du spirituel enuers Jesus-Christ et l'église chrestienne*.

Les œuvres d'Antoine Mage (1) sont loin d'être sans mérite. Assurément elles portent l'empreinte de l'époque où elles ont paru, mais elles renferment beaucoup d'idées heureusement rendues et dénotent une grande facilité de composition. A quelques exceptions près, pour les dédicaces, elles sont imprimées en petits caractères italiques. La pagination qui figure au recto seulement est assez irrégulière. Ce livre est rare et n'a pas été connu de certains bibliographes.

MAGISTEL (GABRIEL), né à l'Étang, commune du Chai, le 14 juin 1768, fit ses études à Saintes et fut reçu docteur en médecine à Montpellier. Il se rendit ensuite à Paris pour y perfectionner ses connaissances médicales; il suivit la clinique des hôpitaux. La terreur et l'impiété étaient à l'ordre du jour. On courait assister au procès de Marie-Antoinette ou aux orgies du temple de *la Raison*. Magistel s'éloigna constamment de ces voies de perdition, et, avec un petit nombre d'amis, il accomplissait sans bruit ses devoirs religieux.

(1) V. l'exemplaire qui existe à la biblioth. de l'arsenal à Paris, et qui nous a servi pour l'analyse ci-dessus.

Bientôt une bonne mère qu'il chérissait réclama ses soins; il accourut près d'elle en Saintonge. Médecin estimé, un cas extraordinaire concourut surtout à le mettre en évidence. Au mois d'octobre 1822, il parut, dans le marais de Saint-Just, près Marennes, un loup hydrophobe qui exerça d'affreux ravages parmi les habitants des communes voisines. L'autorité administrative fit choix du docteur Magistel pour aller porter des soins à un grand nombre d'infortunés atteints de morsures plus ou moins graves. On peut dire qu'il se dévoua, bien plus qu'il ne se soumit à cette tâche pénible. Un petit hôpital fut établi à Beurlay, aux frais de l'administration départementale. C'est là que, pendant plus de six semaines, par des soins assidus et une surveillance vraiment paternelle, le charitable médecin arracha à une mort affreuse et trop certaine, bon nombre de malheureux dont la société terrifiée évitait et fuyait le contact. Pendant qu'il donnait ses soins aux malades, il tenait, jour par jour, un registre d'observations minutieuses, rempli d'intérêt au point de vue scientifique, et qui a été imprimé sous le titre de *Journal de Beurlay*. Ce dévouement héroïque du docteur Magistel fut apprécié comme il devait l'être, et peu après, ce médecin reçut du gouvernement de Louis XVIII, une médaille en or de grand module, à l'effigie de ce prince et à titre de récompense nationale. On lit sur cette médaille :

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.
A M. MAGISTEL,
DOCT. MÉD.,
POUR AVOIR SOIGNÉ
PLUSIEURS PERSONNES
MORDUES PAR UN LOUP ENRAGÉ.
1822.

A l'occasion de ce traitement, M. Magistel écrivit un *Traité ou Observations sur l'hydrophobie*, qu'il présenta lui-même, en 1823, à Charles X, et qui fut déposé à la bibliothèque Mazarine. Cet honorable médecin est mort aux Gonds, près de Saintes, avec tous les sentiments d'une résignation chrétienne, en juillet 1832. (1)

MAGISTEL (ANTOINE-JEAN-LOUIS), naquit à Cozes, en décembre 1803. Son père, qui exerçait honorablement, dans cette localité, la profession de notaire, lui donna une éducation soignée. Le jeune Magistel suivait, depuis quelques années, les cours de médecine, lorsque l'armée française franchit les Pyrénées, en 1823. Il entra comme chirurgien aide-major dans le 5^e régiment d'infanterie de ligne, et fit la campagne d'Espagne. Au retour en France de son régiment, ce médecin s'établit définitivement à Paris. M. Magistel, mort dans cette ville, en 1845, a laissé plusieurs ouvrages qui ont fixé l'attention de l'académie de médecine. Nous citerons : *Anatomie de la langue et expérience physiologique sur le goût*, in-4°. — *Traité sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*, in-8°. — *Essai sur le choléra-morbus*, in-8°. — *Traité pratique des émissions sanguines*, in-8° de 480 p. ; Paris, 1838. Ce dernier ouvrage, le plus considérable de ceux publiés par M. Magistel, et dans lequel l'auteur a considéré la saignée sous ses rapports *chirurgicaux et thérapeutiques*, c'est-à-dire le mode de l'opération, son utilité en certains cas, ses effets dans les diverses maladies, obtint de hauts et judicieux suffrages.

(1) Nous devons la plupart de ces détails à l'obligeance de notre ami M. L. Valentin, de Saint-Fort, gendre de M. Magistel.

MAICHIN (ARMAND), écuyer, S^{er} de Maisonneuve, conseiller du roi, naquit à Saint-Jean-d'Angély, en 1617 (2), et fit ses études chez les bénédictins de sa ville natale. Il devint ensuite lieutenant particulier de la sénéchaussée de Saintonge, charge qui avait été précédemment occupée par ses ancêtres. A une piété tendre et éclairée, ce magistrat joignait un ardent amour de son pays et de son souverain. La pensée d'une domination étrangère soulevait d'indignation son ardent patriotisme. « Nos princes, disait-il avec l'accent de la plus louable fierté nationale, chassèrent les *léopards* d'Angleterre (3) de la province de Saintonge, pour y rétablir le lustre et l'éclat des fleurs de lys (4). » Les doctrines de Maichin auraient besoin d'être prêchées de nos jours à la grande majorité des peuples qui sont descendus à un tel mépris de l'autorité, qu'ils semblent désormais ingouvernables : « Si c'est une chose admirable et précieuse, dit le sage historien, d'avoir établi des règles pour le gouvernement de l'homme en particulier, il y a bien plus de gloire de lui avoir donné des instructions pour la conduite des États et des Monarchies ; de lui avoir appris le devoir et l'obéissance des peuples envers leurs souverains ; l'amour et la tendresse des princes envers leurs sujets ; l'obligation qu'ont les magistrats à la protection de ceux

(2) Son père, Daniel Maichin, écuyer, exerçait la médecine à Saint-Jean-d'Angély. Il fut échevin de cette ville en 1612, et maire en 1618. Sa mère, Anne de Madronnet, était fille de Raymond de Madronnet et de Catherine de Cumont. Son bis-aïeul, Arnaud Maichin, S^{er} de Séchaux, était parent d'Olivier d'Aguesseau, S^{er} de Rabaine. — V. 1^{er} liv. de l'*hist. de Saint.*, p. 136. —

(3) Allusion aux armes de la Grande-Bretagne.

(4) Page 126 de l'ouvr. cité.

qui leur sont soumis ; le respect que doivent ceux-ci à la dignité de leurs caractères et l'union qui doit être inviolablement gardée entre tous les membres de l'État (1). » Maichin fait remonter ensuite tous ces avantages de la société à la Providence de Dieu qui a voulu, dit-il, être représenté sur la terre par des lieutenants, qui ne sont autres que les souverains des différentes nations. On juge, dans les temps de révolution, combien il en coûte aux peuples pour renverser cette sage et divine économie des sociétés humaines.

Nous devons à ce digne magistrat, mort en 1703 : 1° *Commentaire sur la coutume de Saint-Jean-d'Angély*, 1 vol. in-4° de 395 p. ; Saint-Jean, Paul d'Angycourt, 1660 ; deuxième édit., Saintes, Delpech, 1708, in-4° de 418 p. Ce commentaire a eu, dans le temps, une immense réputation. — 2° *Summa juris civilis*, 1654 (2). — 3° *Histoire de Saintonge, Poitou, Aunis et Angoumois, avec notes historiques sur la France, l'Italie, etc., et des observations sur l'état de la religion et sur l'origine des plus illustres familles de l'Europe*. La première partie seulement de cet ouvrage, dédiée au duc de Montausier (3), et divisée en deux livres, a été imprimée à Saint-Jean-d'Angély en 1671, chez Boisset, 1 vol. in-f° de 240 p. pour le premier livre,

(1) Hist. citée, p. 8.

(2) V. *Biog.* d'Aimé André, 1834. — M. Delayant refuse d'admettre cet ouvrage de Maichin.

(3) Ce nom illustre avait ses titres en Saintonge. Le duc de Montausier, issu de l'illustre maison de Sainte-Maure et allié à celles d'Albret et de Lusignan, possédait le château de Pisany, par son mariage, en 1645, avec la célèbre Julie-Lucine d'Angennes, marquise de Rambouillet et de Pisany, gouvernante du dauphin.

et de 185 pour le second (4). Le premier livre consacre 83 pages à la description de l'ancienne Gaule, divisée en dix-sept provinces ; 74 pages regardent la Saintonge ; 23 le Poitou ; 16 l'Aunis, et 19 l'Angoumois, y compris la généalogie des maisons nobles des différentes châtellenies. Le deuxième livre contient l'histoire des quatre provinces depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J. C., avec la liste des rois de la Gaule. On comprend que, dans ce second livre, Maichin a pu donner carrière à son imagination. Il a visiblement trop emprunté à des ouvrages dépourvus de critique, tels que Béroze et Annius de Viterbe, qui avaient sacrifié la vérité au merveilleux (5). La seconde partie de cet ouvrage, contenant ce qui s'était passé de mémorable, dans les mêmes pays, depuis la naissance de J. C. jusqu'en 1670, n'a pas vu le jour (6). — 4° *Théologie payenne*. 2 vol. in-8°.

On a reproché à notre écrivain saintongeais, d'être un peu diffus, amant du merveilleux aux dépens de la critique, et partial en faveur de sa ville natale, particulièrement dans l'histoire plus haut mentionnée. Cependant on ne saurait lui refuser de l'érudition et une connaissance approfondie de la jurisprudence locale. Maichin avait,

(4) Nous avons actuellement sous la main, un exemplaire de l'*hist. de Saint.*, etc., jadis possédé par l'Oratoire de La Rochelle, et portant cette suscription : *Oratorii Rupellensis*. Il est annoté, à la page 98, de la main du P. Jaillot. C'est donc évidemment l'exemplaire sur lequel travailla le P. Arcère pour son histoire de La Rochelle.

(5) V. *Biblioth. histor. de la France* qui, abstraction faite des fables contenues à la fin du deuxième livre, rend un compte avantageux de cet ouvrage ; et *Méthod. hist.* de Lenglet du Fresnoy, in-4°.

(6) M. Delayant présume que cette seconde partie n'a pas même été écrite.

sans contredit, étudié l'histoire avec soin; il se complaisait dans l'étude des lettres; et si l'on rencontre dans ses écrits quelques hors-d'œuvre et plusieurs faits hasardés et fabuleux, il convient de les attribuer plutôt aux anciens auteurs qu'il avait suivis avec trop d'abandon, qu'au système historique de notre savant compatriote. Il faut aussi, pour être juste, tenir compte de l'époque où Maichin écrivait. Quoi qu'il en soit, cet auteur sera toujours fort remarquable au regard de ses sages doctrines religieuses et politiques, et précieux à consulter pour ceux qui s'occuperont de l'histoire de cette province.

M. Guillonnet-Merville (1) dit que Maichin « avait un esprit juste et une excellente judiciaire qui doivent le faire regarder comme un des plus grands hommes de la ville de Saint-Jean-d'Angély. »

MAICHIN (BENJAMIN), frère puîné du précédent, docteur en médecine, eut aussi la ville de Saint-Jean-d'Angély pour lieu de naissance. M. Guillonnet-Merville (2) présume que Benjamin écrivit quelques ouvrages qui se sont perdus dans la poussière des bibliothèques. Il ne cite de ce médecin que la préface, en langue latine, de la théologie payenne de son frère, Armand Maichin. Cette préface, d'après le même historien, est d'une latinité pure, remplie de pensées justes et annonce, de tous points, un homme versé dans les lettres.

MAINGOT (3) (HUGUES), fils de Guillaume, vivait en 1027: il était S^{er} de

(1) *Recherch. topog. et histor.*, p. 134.

(2) *Ibid.*, p. 134.

(3) M. de Vaudreuil — *Tabl. des mœurs franç. au temps de la chev.*, 1^{er} vol., p. 243 — dit que ce nom vient de l'exclamation Mein-Gott qui, en alle mand, signifie mon Dieu.

Surgères (4), en 1076. Il reçut le titre de premier entre tous les grands du palais de Geoffroi, duc d'Aquitaine. Ce Hugues épousa Pétronille, fille d'Adalbert, S^{er} de Dompierre-sur-Boutonne.

MAINGOT (GUILLAUME III), S^{er} de Surgères (5), sénéchal de Poitou, en 1177, fonda un hôpital à Surgères, conjointement avec son épouse Berthe de Rancon, fille de Geoffroi, S^{er} de Taillebourg. Ils concoururent aussi à l'érection de l'église paroissiale, qui se faisait remarquer par les nombreux détails de son architecture et par sa double crypte superposée. Plusieurs parties romanes de l'édifice subsistent encore de nos jours et fixent l'attention des archéologues.

Un des fils de Maingot fut vicomte de Châtellerault par suite de son mariage avec Aénor, fille du vicomte de cette ville. Leur fille, Clémence de Surgères, épousa Geoffroi de Luzignan, comte de La Marche.

MAINGOT (GUILLAUME IV) (6), fils du précédent et de Berthe de Rancon, S^{er}

(4) Cette baronnie, de l'ancien pays d'Aunis, donna son nom à l'illustre famille de Maingot. Au XIV^e siècle — 1363 — le château de Surgères passa dans la maison de Clermont; au XV^e siècle — 1475 — dans celle de Fonsèque; et enfin dans celle des La Rochefoucauld, en 1600, par le mariage d'Hélène de Fonsèque avec Isaac de La Rochefoucauld, baron de Montendre. Les Maingot eurent successivement des alliances avec les maisons d'Albret, de Parthenay, de Maillié, de Luzignan, de Clermont, de Bretagne, de Dinan, de Thouars, de Chabanais, de Tonnay-Charente, de Chevreuse, de Bouchard, de Vivonne, etc.

(5) V. *Hist. de la mais. de Surg.*, par D. Vialart.

(6) Vers la fin du règne de Hugues Capet ou au commencement du règne de Robert, son fils, les Maingot ajoutèrent, à leur nom de famille, celui de Surgères. C'est de cette époque — fin du X^e siècle — que date l'usage, généralement adopté par la noblesse, de prendre les noms de fief comme marque distinctive et honorifique. (V. Arcère, *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol.)

de Surgères, vint, en 1215, accompagné de ses amis et de ses suivants d'armes, devant le chapitre des bénédictins de Saint-Jean-d'Angély, afin de faire don à l'abbaye de tous les droits qu'il tenait du roi Jean et de la reine Aliénor sur les prieurés de Muron, Charentenay et Ferrières. Cette donation avait pour but de rendre le ciel favorable au salut des premiers donateurs, Aliénor et Jean, son fils. Au sortir du chapitre, Guillaume et son fils Hugues se rendirent à la chapelle et là, les mains posées sur l'autel du bienheureux Saint Jean-Baptiste, confirmèrent, devant Dieu, cette libéralité.

MANES (MARIE-MONIQUE-ARMANDE-JOSEPHE de). Cette pieuse et sainte fille, qui eut la ville de Saintes pour patrie, était née le 26 novembre 1766 (1), et avait fait son éducation à l'abbaye de N.-D. ; elle passa toute sa vie dans la pratique des vertus chrétiennes et se recommanda surtout par une profonde humilité. Elle fut enfermée pendant la Terreur, avec une foule de personnes recommandables, dans la prison politique de Brouage. Cette captivité, qui sembla ensuite à M^{lle} de Manes la plus belle époque de sa vie, dura dix-huit mois. Cet ange de douceur et de charité, dont l'énergique amour pour ses compagnons d'infortune venait d'en haut, ne cessait de prodiguer, à ceux qui souffraient du côté de l'esprit ou du corps, les consolations et les soins qui leur étaient devenus si nécessai-

(1) Son père était François de Manes du Gazon et sa mère Marie-Claire de Bremond d'Ars. Un membre de cette famille d'origine Albanaise, fut naturalisé français, en 1538; l'un de ses descendants s'établit en Saintonge au XVII^e siècle, en épousant Jacqueline de Turpin.

res en ces jours de malheur. « Sa présence, dit un auteur ecclésiastique, charma tous les maux, calmait toutes les angoisses; au milieu de ces scènes de désolation, elle se réjouissait de souffrir pour le nom du sauveur (2). » Une circonstance essentielle de la vie de M^{lle} de Manes se rattache à un fait qui honore un ancien conventionnel de Saintes; nous allons le retracer : pendant une longue maladie de poitrine dont l'épouse du représentant Bernard fut victime, M^{lle} de Manes, son amie, qui prélu-dait alors à ses exercices méritoires de charité chrétienne, lui donna des soins tendres et soutenus. En 1794, l'élévation de Bernard était bien connue à Brouage; M^{lle} de Manes, du fond de sa prison, s'adressa à lui pour obtenir justice. Au milieu de ses entraînements révolutionnaires, le conventionnel fut sensible au souvenir d'un bienfait jadis reçu, et il s'empressa d'acquitter sans retard une dette de cœur. Il fit bien vite parvenir au comité de sûreté générale la déclaration suivante : « Je déclare et atteste au comité général, que non seulement la citoyenne de Manes dit la vérité dans ses réponses, mais encore qu'elle est très-modeste dans ce qu'elle avance; car je ne connais point une plus belle âme que la sienne, et toujours elle s'est consacrée au soulagement des pauvres avec un zèle dont je ne connais point d'exemple. Quelque confiance que j'aie dans la justice de mes concitoyens, je ne puis m'empêcher de dire que la rigueur seule de la loi peut les excuser d'avoir fait incarcérer une personne aussi honnête et aussi vertueuse. »

M^{lle} de Manes fut aussitôt rendue à la

(2) M. l'abbé Briand, *Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.*, III^e vol., p. 91.

liberté. « Elle revint, dit l'auteur déjà cité, édifier longtemps encore la ville de Saintes par sa piété et par ses bonnes œuvres. » Elle y mourut dans la paix du juste, le 7 juillet 1838.

MARCHANT (CHARLES), né à Saint-Jean-d'Angély, le 5 février 1724, d'une famille originaire de Nérac, en Guyenne. Il commença ses humanités en sa ville natale, et se rendit ensuite à Toulouse pour y achever ses études. Il cultiva avec succès, dès sa jeunesse, la poésie latine et française. En 1747, Marchant fut reçu avocat à l'université de Toulouse; mais il n'exerça jamais cette profession et préféra s'appliquer aux mathématiques, à l'astronomie et à la physique, qu'il cultiva par goût toute sa vie. Malgré son penchant naturel pour les sciences exactes, il accepta l'emploi de juge au tribunal civil de Saint-Jean, qu'il remplit, plusieurs années, avec une intégrité irréprochable. Il fut ensuite élu premier échevin et, par suite, un des administrateurs de l'hôpital. Marchant, d'un naturel gai et enjoué, enclin à la douceur, aimait une vie paisible et exempte des secousses et des revirements de la politique. Aussi, pendant la révolution, s'effaça-t-il complètement. Ce savant est mort à Saint-Jean-d'Angély, le 12 février 1810, dans un âge avancé.

Il a laissé, mais à l'état de manuscrits : *Physique des demoiselles*, 3 vol. in-8° reliés par les soins de l'auteur. — *Essai universel sur la littérature et les sciences*, 1 vol. in-4°. Ce résumé, écrit par l'auteur pour son usage particulier, avait la forme d'un colloque entre trois personnages : un homme du monde, un ecclésiastique et une demoiselle.

Nous ignorons où sont passés maintenant ces écrits de notre laborieux compatriote, rédigés dans un style correct, mais sans prétention. La ville de Saint-Jean devrait bien faire en sorte de les acquérir pour sa bibliothèque publique.

(V. Lemaistre du Pouzat.)

MARCHANT (JEAN-MATHIAS-GABRIEL), frère du précédent, naquit à Saint-Jean-d'Angély, le 24 février 1725. Il fit, avec l'application la plus soutenue, ses premières études au collège de sa ville natale. Il entra ensuite dans l'établissement tenu par les oratoriens de Toulouse. Marchant brilla dans la poésie latine et mérita, pour sa pièce de vers intitulée : *Augustinus pœnitens*, les louanges du célèbre Rollin. Il obtint de l'académie de Toulouse, à l'occasion de ses divers succès en poésie, un prix consistant en une épée d'honneur remise par la ville, et avec laquelle il avait droit d'entrée au Capitole. Après avoir achevé ses études et s'être fait remarquer, dans ses cours de philosophie, par la rectitude de ses pensées et la sagesse de ses appréciations, Marchant se rendit à Montpellier pour y suivre les cours de médecine. Il y reçut le bonnet de docteur, le 12 mars 1747. Pendant quelques mois, il fit un cours de clinique conjointement avec le docteur Fizès. Peu après, rentré dans ses foyers, il se fit un nom comme praticien. On assure que, grâce à l'influence de ses observations, les médecins de sa contrée diminuèrent, pour la généralité des cas, la dose ordinaire de l'émétique (*tartrate de potasse et d'antimoine*).

Ce médecin partageait son temps entre l'exercice de sa profession et la culture des

lettres. Souvent il ravissait à la nuit des heures pour le travail, et sa santé robuste le prémunissait contre les inconvénients d'un tel système. A vingt-neuf ans, il fut nommé lieutenant-général de police pour sa localité; ce qui l'obligea à étudier les lois administratives, étude à laquelle il ne se livra point sans fruit. Toutefois, la médecine était toujours le but principal des veilles et des efforts de Marchant. Il était fréquemment appelé en consultation à des distances considérables, et soutenait à merveille la réputation qu'il s'était acquise à Saint-Jean. En l'année 1781, la société royale de médecine lui décerna une médaille au sujet d'un mémoire sur le mercure employé comme agent thérapeutique; elle en ordonna l'impression à ses frais.

Les connaissances historiques du docteur Marchant étaient aussi variées qu'étendues. Sa mémoire, secondant ses vastes études, lui retraçait sans peine les principaux points de nos chroniques françaises dont il ornait sa conversation intime. Témoin des violentes secousses que la révolution imprima à la société française, il gémit plus d'une fois au sujet des maux que la patrie eut à endurer. Les attaques et les outrages à la religion excitèrent surtout sa douleur profonde. Cet homme de bien mourut regretté, à Saint-Jean-d'Angély, le 24 janvier 1800.

Il a laissé : *Analyse raisonnée des eaux minérales de la vallée d'Archingeay, en Saintonge*; Saintes, 1777, in-4°. — Nonobstant les efforts du docteur Marchant pour populariser cette précieuse source thermale de notre province, les baigneurs ne sont point encore arrivés. Ici-bas chaque chose a son temps. Sous la période gallo-romaine, l'é-

lite de la société se rendait à Archingeay (1) comme l'on va maintenant à Vichy ou à Bagnères, et, de nos jours, qui connaît la vertu de la source saintongeaise? Peut-être un jour le caprice de la mode y ramènera-t-il l'élite de la société française (2)? Ces eaux, d'après l'analyse du docteur Marchant, sont *minérales, froides, ferrugineuses et hydro-sulfureuses*, dites encore *sulfo-acidules*. Elles sont claires; leur saveur et leur odeur affectent, comme dans les Pyrénées, le goût des œufs pourris; mais elles ont des rapports plus frappants d'analogie avec les eaux de Forges, de Spa et de Saint-Amand. Un critique prétend que le docteur Marchant généralisa trop l'efficacité des eaux minérales d'Archingeay, qui ne peuvent, dit-il, être salutaires que dans quelques cas particuliers, tels que les obstructions du foie, de la rate, du pancréas et du mésentère. Nous pensons que cette remarque pourrait bien s'adresser aussi à beaucoup d'autres sources qui certes n'ont point des effets curatifs universels. — Nous avons encore du même auteur : *Mémoire sur le moyen de combiner le mercure, soit avec l'acide végétal, soit avec l'acide phosphorique, pour le traitement de quelques maladies particulières*, couronné et imprimé dans le 3^e vol. du *Recueil de la Société royale de médecine*, 1781. Marchant a laissé de plus quelques manuscrits possédés par sa famille, à Saint-Jean; les principaux sont : 1^o Tra-

(1) Lesson, *Fastes histor.*, III^e vol., p. 43. — Gautier, *Statist. du départ.*, in-4^e, p. 51.

(2) Les travaux considérables exécutés à Archingeay, durant la période gallo-romaine, témoignent de l'importance de cette fontaine. On demeure vraiment surpris à l'aspect de ces immenses et imposantes ruines qui ont éveillé l'attention de tous les antiquaires et qui avaient à si juste titre provoqué les études du médecin de Saint-Jean-d'Angély.

duction des aphorismes d'Hypocrate, en vers latins. — 2° *Dissertation sur l'emploi du magnétisme et de l'électricité pour le traitement des maladies*. — 3° *Observations sur les erreurs populaires au sujet de la médecine*. — 4° *Notes relatives à la maladie du comte de Broglie et à celle du P. Martial Hardy*, morts ensuite l'un et l'autre à Saint-Jean-d'Angély.

MABENNES (ANNE DE PONS, comtesse de), avait aussi le titre de dame d'Oleron. Elle était fille d'Antoine de Pons et d'Anne de Parthenay-Soubise. Sa mère lui avait inculqué le goût des lettres ; aussi fut-elle toute sa vie en relation avec les savants et les écrivains de son siècle. — Voy. *Mage de Fieffmelin*. — Anne épousa François Martel, chevalier S^{er} de Luis-de-Bœuf, en Normandie.

La baronnie d'Oleron se divisa, en 1612, par le partage qu'en fit Anne de Pons entre ses enfants, suivant son testament de l'année précédente. (1)

L'île d'Oleron était un ancien démembrement du comté de Saintonge ; elle appartenait longtemps aux ducs de Guyenne. Othon lui accorda, en 1118, les droits de commune franchise et jurande confirmés plus tard par Aliénor, en 1199. Par le mariage de cette princesse avec Henri II, roi d'Angleterre, cette île était passée aux Anglais. Elle ne fut inséparablement réunie à la couronne de France que sous Charles V, le 17 février 1372 (2). Ensuite ce prince en fit don à Renaud VI de Pons ; elle passa un instant aux Villequier, mais peu après à Jacques de Pons, puis à Antoine.

(1) V. *Mém. manusc. sur l'île d'Oleron*, p. 4.

(2) Secousse, *Ord.*, t. V. Ap. Arcère, *Hist de La Roch.*, t. 1^{er}.

MARESCHAL (JEAN-PIERRE-MATHIAS) naquit à Cognac, le 28 novembre 1790, l'année même où cette ville et celle de Barbezieux furent détachées de la Saintonge pour être réunies à l'Angoumois. Il fit, à Saintes, ses premières études qu'il alla terminer ensuite à Chavagnes. La vivacité de son esprit, son amour du travail et sa piété, le firent également remarquer de ses maîtres et de ses condisciples. Appelé à la prêtrise en 1814, l'abbé Mareschal fut nommé supérieur du petit-séminaire de Saint-Jean-d'Angély, le 16 février 1816 (3), à la mort de M. l'abbé d'Argenteuil. La gravité naturelle du nouveau supérieur, son talent pour le maintien de la discipline, la promptitude et l'énergie de ses déterminations dans les circonstances difficiles, démontraient que la Providence l'avait formé pour la direction d'un grand établissement. Aussi l'abbé Mareschal ayant été envoyé, en 1825, à Paris pour défendre, près du gouvernement, certains intérêts religieux du diocèse, le ministre des affaires ecclésiastiques, frappé de cet ensemble de qualités éminentes qui distinguaient l'envoyé de La Rochelle, songea aussitôt à le proposer pour l'épiscopat. Le digne ecclésiastique s'en défendit, alléguant son âge peu avancé. Mais alors, dans cinq ou six ans, dit le ministre, vous ne m'objecterez plus le même motif. On assure qu'en 1835, on renouvela, par écrit, l'offre d'un évêché à M. l'abbé Mareschal et qu'il y répondit par un nouveau refus.

Après les déplorables ordonnances de 1828, le petit-séminaire de Saint-Jean-

(3) En retraçant ces faits, nous nous rappelons que, deux ans plus tard, nous entrâmes comme élève dans cette maison, dont nous avons conservé un bien doux souvenir.

d'Angély fut transformé en établissement de plein exercice. Alors on vit le prêtre zélé et consciencieux lutter deux ans contre de nombreux éléments désorganiseurs qui, à la fin de 1830, le contraignirent à quitter la direction d'un établissement dont le nom était devenu célèbre et où près de trois cents internes recevaient une éducation aussi distinguée sous le rapport de la morale que des belles-lettres. Il vint dès lors à La Rochelle prendre sa place au chapitre diocésain. L'abbé Mareschal fut investi du titre de vicaire-général sous MM^{es} les évêques Bernet et Villecour, et se démit de son canonikat en faveur de M. l'abbé Jacquemet, actuellement évêque de Nantes. Il déploya dans sa nouvelle charge, cette vigueur d'esprit, cette promptitude de coup-d'œil (1) et cette aptitude aux affaires qui lui étaient comme naturelles. Il fut nommé, peu après, supérieur du grand-séminaire de La Rochelle, et il contribua beaucoup à l'établissement du couvent des dames Ursulines de La Rochelle, en souvenir sans doute de la direction qu'il avait eue, pendant douze ans, de la communauté du même ordre à Saint-Jean-d'Angély. Le premier juillet 1839, l'abbé Mareschal revenait de l'évêché, en compagnie de deux jeunes prêtres, lorsqu'il tomba au milieu d'eux, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, et en prononçant ces paroles, qui furent les dernières : « Oh ! mon Dieu !.... mon Dieu !.... » Transporté aus-

(1) Quelques personnes lui ont reproché de s'être quelquefois laissé aller trop vite à cette rapidité de décision qui d'ordinaire exclut l'examen approfondi. Nous ne saurions nous associer entièrement à ce reproche qui, chez l'abbé Mareschal, ne dut porter le plus souvent que sur une apparence de précipitation rachetée par une sagacité peu commune.

sitôt sur son lit, il ne donna plus signe de vie. Ses anciens et nombreux élèves (2) ouvrirent une souscription pour lui ériger un monument sur un terrain dépendant de la maison de campagne du grand-séminaire, dans la commune de Périgny.

MARIE (SŒUR). Nous ignorons le nom de famille de cette religieuse du couvent des Clarisses de Saintes, qu'on appelait en religion sœur *Marie de l'Enfant Jésus*. Elle a laissé un manuscrit relatif à l'origine et à l'esprit de régularité de ce couvent, fondé par M^{me} de Dreux Cerizay, et qu'elle écrivit, vers la fin du XVII^e siècle, d'après le conseil du P. Macaire Duverger. Nous pensons que ce manuscrit est encore entre les mains de M. l'abbé Briand (3), qui s'en est servi pour retracer en détail l'histoire de ce monastère.

MARTEL, v. GEOFFROY II.

MARTIN (SAINT). Cet abbé naquit dans les environs de Saintes, vers le milieu du IV^e siècle. Il fut disciple du grand Saint Martin de Tours, et passa ses premières années monastiques dans une communauté de l'île de Noirmoutiers. Il vint ensuite fonder un monastère près de la ville de Saintes, où il mourut et fut inhumé l'an 400 de J. C. (4) M. Lesson présume que

(2) A ce titre, nous concourûmes aussi, de grand cœur, à cette fondation ; mais nous apprîmes, avec peine, que le monument élevé à notre digne supérieur avait été conçu dans des proportions mesquines qui n'avaient aucunement répondu à l'attente de ses chers et empressés disciples.

(3) Auteur de *l'hist. de l'égl. Sant. et Ans.*

(4) *Martinus Santonice urbis abbas, Martinus, ut ferunt, nostri discipulus, apud vicum urbis ipsius in monasterio quod ipse post magistri domata edificavit, in pace quiescit..... ad cuius tumulum creberrima divinitus sunt miracula.* Sanctus Gregor. Turon., *Gloria confes.*, cap. 57. — V. *hist. de Saint.*, de Maichin, 1^{re} liv., p. 108.

ce pourrait être dans l'île de Courcoury (1), où se voit une ancienne église dédiée au saint abbé, que fut fondée la communauté qui nous occupe, ou encore dans la paroisse de Nouillers (2), ou bien dans celle de Saint-Martin-de-Sarsey, près Saint-Illaire (3). Quoi qu'il en soit, le saint reçut dans son monastère Saint Cybar, d'Angoulême, qui, après avoir quitté l'ermitage par lui creusé sous les murs de cette dernière ville, était venu lui demander un refuge. Un autre disciple des plus remarquables de l'abbé Martin fut Saint Emilion, si célèbre dans l'Aquitaine. Fuyant l'Armorique, où sa piété avait jeté un tel éclat et lui avait si grandement attiré les regards du public que l'humilité et la modestie du saint jeune homme en étaient offusqués, il se dirigeait pieusement vers le tombeau de Saint Jacques en Gallice, lorsque, traversant la Saintonge, il ouït parler de la communauté du bienheureux Martin. Il la visita et y fut accueilli avec un empressement tout fraternel par l'abbé et ses moines. Martin ne tarda point à connaître le mérite extraordinaire de son hôte ; il l'exhorta donc à différer son pèlerinage en Espagne et à revêtir l'habit religieux dans la communauté de Saintes. Bientôt il lui confia l'emploi de cellérier. L'ennemi du salut éprouva Saint Emilion dans la retraite qu'il

venait d'adopter. Il eut à subir d'abord des calomnies, puis d'excessives louanges auxquelles il opposa la patience et l'humilité chrétiennes enseignées par le divin modèle. Mais Dieu l'appelait ailleurs. Emilion quitta, après dix ans de séjour, les bords de la Charente pour ceux de la Dordogne. Là, dans une forêt dite de *Combes*, il se livra à l'exercice des plus hautes vertus cénobitiques. Habitant le creux d'un rocher, il donnait en paroles et en exemples des leçons de rare sagesse. Bientôt il eut de nombreux disciples et jeta les fondements d'une communauté qui a duré jusqu'à la révolution. La petite ville de Saint-Emilion (Gironde) doit son nom au saint ermite de Bretagne.

Vers 590, Saint Pallais, évêque de Saintes, transféra le corps de Saint Martin, abbé, dont le tombeau était devenu célèbre par les nombreux miracles qui s'y étaient opérés (4), dans l'église que le prélat venait de bâtir à Saintes et de dédier à Saint Martin, de Tours. Il y plaça également des reliques de ce dernier saint qu'il dut à la libéralité chrétienne de Saint Grégoire de Tours. Ainsi cette église paroissiale de Saintes posséda les restes vénérables du maître et du disciple, tous deux portant le même nom et tous deux jouissant d'un grand cré-

(1) *Fastes hist. de la Charente-Inférieure*, 1^{er} vol.

(2) *Idem*, III^e vol.

Quelques auteurs ont placé aux Nouillers le *Pajus Noverus* d'Ausone ; retraite fortunée où le poète bordelais venait, au IV^e siècle, passer des jours de calme et d'inspiration. M. Lesson veut que cette maison des champs ait existé entre Pissany et Rétaud.

(3) *Fastes histor.*, III^e vol., p. 208. C'est le lieu généralement admis ; quoique d'autres citent Saint-Martin de Juillers au canton d'Aunay.

(4) M. Massiou n'a pas craint d'avancer, à deux reprises différentes, — *hist. de la Saint. et journal de l'Institut histor.*, 1836, t. IV, — que le plus éclatant miracle de l'abbé Martin était le privilège qu'eut le saint de reposer à la fois dans deux tombeaux divers. Cet écrivain se fût épargné cette réflexion regrettable, s'il eût considéré que, de tous temps, les fidèles divisèrent et subdivisèrent les restes vénérés des saints, et que, grâce à ce culte empressé de vénération, non seulement deux églises, mais deux cents et plus ont pu jadis, chez nos pieux ancêtres, posséder des châsses ou reliquaires du même thaumaturge. L'examen consciencieux n'est jamais l'ennemi né de la foi.

dit auprès de Dieu. Nous supposons que, parmi les trente-cinq ou quarante églises de ce diocèse mises sous l'invocation de Saint Martin, et celles bien moins nombreuses des diocèses d'Angoulême et de Bordeaux, il s'en trouve plusieurs spécialement dédiées au saint abbé. Cinq communes du département portent le nom de Saint Martin.

MARTIN (FRANÇOIS) naquit à Saintes, en 1735 ; il était curé d'Agonay, près Saint-Savinien, quand il eut le malheur de prêter le serment schismatique de 1791. Il fit pareillement celui de liberté-égalité. Emprisonné néanmoins, il fut conduit à Rochefort où, plein de repentir, il rétracta ses deux serments. Placé sur les vaisseaux-prisons, il y mourut le 16 septembre 1794, et fut inhumé dans l'île Madame. (1)

MARTIN (PIERRE), né à Louisbourg (Amérique), le 29 janvier 1752, était fils d'un simple sergent des compagnies franches de la marine. Par son mérite personnel il parvint aux grades éminents de vice-amiral et de chef d'escadre. C'est, dit l'*Histoire de Rochefort* de MM. Viaud et Fleury, un de ces hommes d'énergie et de talent qui apparaissent de loin en loin pour la gloire de leur patrie (2). Cet officier supérieur de marine appartenait à Rochefort pour y être venu débarquer à l'âge de 7 ans, y avoir reçu son éducation, pris ensuite son domicile et terminé enfin sa brillante carrière, le premier novembre 1820.

En 1765, Martin était un des élèves les plus remarquables de l'école d'hydrographie

(1) V. *Martyrol. du clerg. franç. pend. la révol.*, p. 275.

(2) II^e vol., p. 407.

de Rochefort, et il fut mis cette année là, comme mousse, à bord de la frégate la *Nourrice*. En 1786, il n'était encore que pilote entretenu ; cependant il avait été remarqué par le comte d'Estaing aux combats de la Grenade et de la Dominique, en 1779. En 1786, il reçut, en qualité de lieutenant de frégate auxiliaire, le commandement de la goëlette la *Cousine*, chargée d'une mission pour le Sénégal. Parvenu à sa destination, il trouva un ordre du roi qui le nommait lieutenant de port à Gorée. Martin languissait dans un service sédentaire. Comme il ramenait en France le chevalier de Boufflers, en l'année 1787, il fut remarqué par cet officier supérieur qui l'aida à reprendre son service actif. Le 28 mars 1788, Martin fut nommé, sur la recommandation de M. de Boufflers, au grade de lieutenant de vaisseau auxiliaire. Confirmé dans ce grade, en 1791, il eut le commandement de la corvette l'*Espoir*, de 14 canons, et fit de nouveau voile pour le Sénégal. La célérité et le talent avec lesquels il s'acquitta de cette mission, lui valurent les félicitations du ministre de la marine et le commandement d'une division composée de la frégate l'*Hermione* et des corvettes la *Pomone* et l'*Espoir*. Il fut ensuite chargé des convois de Nantes à Bordeaux et fit plusieurs prises importantes sur l'ennemi. Il fut nommé capitaine de vaisseau le 10 février 1793 et donna maintes preuves de bravoure et d'intrépidité ; le 15 octobre, il reçut le grade de contre-amiral et fut placé sous le commandement de M. Villaret-Joyeuse. Le 25 décembre, il fut envoyé à Toulon pour prendre le commandement des forces navales de la Méditerranée ; à son arrivée, il rétablit, dans le port, par

des moyens énergiques, l'ordre et la discipline militaire à peu près détruits. On regarde que, par vigilance et patriotisme, il préserva ce point du littoral de l'invasion britannique. Sa conduite et la défense de l'escadre qu'il avait mouillée au golfe de Jouan lui valurent, en 1796, le grade de vice-amiral et le poste de commandant des armes à Rochefort. En 1799, le ministre lui offrit le commandement d'une expédition qui devait seconder les révoltés en Irlande. L'amiral n'entendait pas ainsi l'emploi des principales forces de la France ; il n'accepta point et resta dans le port de Rochefort, qu'il sut relever de l'état d'infériorité où l'avaient conduit les derniers événements politiques (1). En 1800, il fut nommé préfet du cinquième arrondissement maritime. Peu après, appelé à Paris, il fit partie du conseil chargé de recomposer le corps de la marine. Il fut créé membre de la légion-d'honneur, en 1804, et grand officier, en 1805. Le 4 juin 1810, Napoléon le nomma comte de l'empire avec une dotation de 4,000 francs assise sur une forêt du Hanovre.

L'amiral Martin était préfet maritime à Rochefort en 1808, lors du passage de l'empereur et en 1809, durant le désastre des brûlots. En 1810, il fut remplacé à la préfecture et mis en disponibilité. Le gouvernement le maintint dans cette position jusqu'en 1814, époque à laquelle il fut admis à la retraite. L'empereur n'accorda jamais une confiance entière à l'amiral Martin (2), peut-être par suite d'insinuations malveillantes de la part de quelques ennemis du brave marin, peut-être à cause de la rai-

teur de caractère et de principes de cet officier général. Toutefois, lorsque Napoléon déchu arriva à Rochefort en 1815, il fit appeler l'amiral et le consulta touchant sa situation personnelle. Martin combattit la détermination prise par Bonaparte de se confier aux Anglais et lui proposa plusieurs moyens d'échapper aux croisières ennemies. Rien ne put ébranler la résolution du grand homme courant à sa perte.

« Le fond du caractère de l'amiral était une extrême franchise, poussée souvent jusqu'à la brusquerie. Élevé loin du monde, il avait peu d'urbanité dans les manières ; ses paroles étaient empreintes de rudesse et son extérieur était peu agréable ; mais au fond, il était plein de bonté et les marins aimaient à servir sous ses ordres. On conçoit qu'avec de telles dispositions, l'amiral Martin ait eu peu de succès à la cour. » Le fait seul que nous allons citer prouve suffisamment les qualités de son cœur : comme il commandait les forces navales de la Méditerranée, il reçut ordre, de la Convention, de fusiller tous les prisonniers dans les vingt-quatre heures. L'escadre captura le même jour la corvette anglaise l'*Expédition*, dont tout l'équipage fut mis à la disposition de l'amiral Martin. Malgré l'insistance du représentant Niou, l'amiral ne voulut jamais se faire l'exécuteur des ordres sauvages du terrorisme ; il obtint que les prisonniers fussent envoyés dans l'intérieur de la France.

MASCELIN, Sr de Tonnay-Charente, fonda, au X^e siècle, l'abbaye de ce lieu. Il y appela des chanoines qui ne tardèrent pas à s'écarter des règles de leur institut. Geoffroy, petit-fils du fondateur,

(1) V. Hist. cit., p. 411.

(2) Hist. cit., p. 412.

mit à leur place , en 1090 , des religieux bénédictins de Saint-Jean-d'Angély. L'église était sous l'invocation de la Sainte Vierge et de Saint Hippolyte. Cette communauté cessa d'exister au commencement de la révolution.

MASSE (CLAUDE) naquit à Salles de la Jarrie , près de La Rochelle , vers 1650 , et mourut à Mézières , en 1737. Il était ingénieur ou officier du génie militaire en cette ville quand il écrivit , au commencement du XVIII^e siècle , ses *Mémoires et Plans géographiques*, encore manuscrits , touchant la description de la Saintonge , de l'Aunis et du Poitou. M. Gautier — *Statistique du département de la Charente-Inférieure* — affirme , avec raison , que ces *Mémoires* sont remplis d'intérêt. Nous avons eu , le 30 janvier 1850 , communication de deux volumes de ces mémoires , formant les tomes V et VI de la collection originale des plans levés par ordre du roi (1) , et qui ont trait aux pays d'Aunis et de Poitou (îles et châteaux-forts) , et à une partie de la Saintonge , le tout dessiné avec le plus grand soin et le plus haut mérite. Ces mémoires manuscrits , transportés de La Rochelle , en 1724 , par M. Masse lui-même , ainsi qu'il nous l'apprend , furent reliés à Lille en 1728 (2). Le tome V contient 147 feuilles. La feuille 92 est consacrée au plan de La Rochelle. La feuille 89 nous montre la maison de l'ingénieur Masse. Les feuilles 93 et

suivantes , jusqu'à la fin du volume , renferment l'histoire de La Rochelle depuis sa fondation que l'ingénieur attribue à quelques pêcheurs de Châtel-Aillon , au commencement du X^e siècle , et qu'il poursuit jusqu'à l'année 1718. Il aborde la question , tant débattue depuis , du *Portus-Santonum* — f^o 96 , v^o — et ne le trouvant point à La Rochelle , il le suppose à Toulon , près de Saujon (3) , ou à Talmont , sur la Gironde. Il nous donne , à la feuille 125 , le prix des vivres sur la fin du siège de La Rochelle.

Une vache valait.	2000 liv.
Un boisseau de blé.	800
Un mouton.	300
Un biscuit.	25
Une livre de sucre.	24
Id. de beurre.	19
Id. de pain de riz avec du sucre.	14
Id. de bœuf.	11
Id. de cheval.	6
Une pinte de vin.	7
Une once de pain fait de paille avec du sucre.	1
Une pomme.	1

Le VI^e volume contient 87 feuilles ou plans , y compris la table. On y remarque le plan de Rochefort.

L'ingénieur Masse avait dressé un projet de canal communiquant de la Seudre à la Gironde ; le P. Arcère dit l'avoir vu dans ses mémoires manuscrits. (4)

MATEVAULX ou **MERVAL** (SÈ-NEGONDE de) était , au XI^e siècle , dame

(1) In-folios oblongs. — Cet ouvrage dont nous avons eu communication , grâce à l'obligeante intervention de M. l'abbé Chollet , appartient à la bibliothèque publique de La Rochelle.

(2) Ils n'ont rien de commun avec la copie , en 2 vol. in-4^o , faite , suivant M. Gautier , par les soins de P. Arcère , et que nous n'avons point vue.

(3) V. *Notice sur le pays des Santons* . 1^{re} M. l'abbé Lacurie ; Caen , 1844 , p. 45.

(4) *Hist. de La Roch.* , II^e vol. , p. 458.

du Castel de Matevaux , commune de Genouillé , en Aunis , jadis baigné par l'Océan (1). Vers 1050 , elle prit l'habit religieux et se choisit une retraite proche l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, alors que l'abbé Geoffroy II gouvernait cette maison. La noble dame vécut avec austérité dans son ermitage durant dix années , recevant humblement les aumônes de l'abbaye à qui elle avait donné ses terres d'Essouvert , le vignoble de Saint-Félix , ainsi que le terrain , les moulins et les marais lui appartenant près le bourg d'Angéry. Après sa mort , arrivée vers l'an 1060 , elle fut inhumée dans le cimetière de la communauté (2). La donation de la dame de Merval , d'abord contestée et aussitôt son trépas , par son fils Aimerick , fut ensuite confirmée par lui-même dès qu'il se vit parvenu au terme de sa carrière. Lui aussi prit alors l'habit religieux et fut inhumé à côté de sa pieuse mère. Guillonnet-Merville (3) , d'après certains auteurs , ajoute une circonstance à l'histoire de la vie de cette dame au sujet de laquelle Besly (4) ,

(1) Aussi G. Merville — *Rech. sur Saint-Jean-d'Angély* , p. 28 — désigne-t-il cette dame sous le nom de *Merval* ; ce qui nous semble assez exact ; car dans notre province , le mot *mathe* désigne le littoral , le bord de la mer.

(2) La foi naïve de ces temps reculés attachait un grand prix à la réception de l'habit religieux , surtout à l'article de la mort ; ce qui exista longtemps encore après le XI^e siècle. Deux religieux étaient chargés de cet office et le remplissaient vis-à-vis des personnes du monde qui , pour obtenir cette faveur , venaient se renfermer dans l'abbaye ou dans une de ses dépendances. Cette *véture* donnait droit à être inhumé dans le *champ de la résurrection* appartenant aux cénobites. D'autres ambitions travaillent le siècle aujourd'hui.....

(3) Ouvrage déjà cité.

(4) *Hist. des comtes de Poitou et ducs de Guyenne* , Paris , 1647 , in-f^o , p. 343. Cet ouvrage précieux coûta 40 années de peines et de recherches à son auteur.

était sans doute bien mieux renseigné. Il renouvelle à son égard la légende de Sainte Marine, vierge de Bithynie au VIII^e siècle, et de Sainte Hildegonde , vierge de l'ordre de Cîteaux , au XII^e siècle.

MATHAN (SAINT) fut évêque de Saintes après Saint Dizant, du VII^e au VIII^e siècle. Avant son épiscopat, et revêtu alors du sacerdoce, il fut envoyé en mission dans l'Écosse où il annonça l'évangile avec un succès heureux et digne des premiers apôtres. (5)

MAUDET (MADAME) (6). A la suite de la révolution française , cette pieuse dame, de concert avec l'abbé Saboureau , chanoine de la cathédrale, rétablit , à La Rochelle , la communauté des Dames blanches , fondée près d'un siècle auparavant — en 1715 — par les soins du digne évêque Etienne de Champflour.

A la religion catholique seule il appartient d'ouvrir des asiles de paix et de vertu à l'innocence comme au vice repentant. Le monde précipite ses victimes dans l'abîme du mal et il les y abandonne. La religion au contraire leur tend la main et les secourt ; à chacun ses œuvres.

MAULÉON (EBLE de) , seigneur de l'île de Ré. Il fonda , en 1178 , le monastère de Cîteaux , en l'île de Ré , sous le vocable de Sainte Marie des Châteliers , du nom du fief ou quartier. Aimeric, Raoul et Savary de Mauléon , approuvèrent ensuite

(5) V. Du Tems , *Clergé de France* , II^e vol. , p. 347.

(6) Elle appartenait à la famille des Maudet père et fils qui ont donné les *Nouvelles annales de La Rochelle* , de 1643 à 1718 , continuant celles de Raphaël Collin.

cette fondation qui fut l'objet de leurs libéralités. La communauté fut incendiée par les Anglais, en 1462, et détruite dans les guerres de religion, en 1574. On en voit aujourd'hui les ruines près du fort La Prée, commune de la Flotte. Eble était aussi S^{er} de La Rochelle; on lui attribue la fondation de la porte Malvaut qui d'abord, dit Amos Barbot, porta le nom de son fondateur (1). — V. Mongon. —

MAULÉON (SAVARY de) (2), fils de Raoul ou Rodolphe de Mauléon (3), était seigneur de Benon, de Châtelailon, d'Angoulins, de la Flotte (île de Ré), et possédait d'autres terres dans le Poitou. Il fut longtemps sénéchal du Poitou et de la Saintonge, et il retint ce poste éminent, dans cette dernière province, de 1208 à 1219. C'était un des plus terribles et des plus valeureux chevaliers de son temps (4), aussi renommé dans les camps que dans les tournois et les cours d'amour. Il s'attacha d'abord à Richard-cœur-de-lion, et, après sa mort, à Jean, son frère. En 1203, se trouvant sous les murs du château de Mirebeau, en Poitou, où Aliénor était investie par les bandes du Midi, Savary fut fait prisonnier avec d'autres seigneurs de l'Aquitaine, par

Jean-sans-terre, accouru promptement au secours de sa mère. En l'année 1207, il fit un traité d'alliance avec ce même prince et conjointement avec de hauts barons saintongeais. En 1208, il fut battu, avec le vicomte de Thouars, par Guillaume Des Roches, sénéchal d'Anjou. Il traita, en 1209, avec Philippe-Auguste, roi de France, qui exigea caution et lui concéda, en retour de son hommage, les gouvernements de La Rochelle, et de Cognac, et lui assura la possession du château de Benon et de ses dépendances. Ce n'est pas un des côtés les moins curieux de cette singulière époque, que ces pactes d'alliance entre les rois et de simples chevaliers. En 1214, se croyant délié de son serment envers Philippe-Auguste, parce que ses terres étaient tombées au pouvoir du roi d'Angleterre, — alors le Poitou, la Saintonge et la Guienne étaient compris dans le patrimoine du prince anglais, — Savary de Mauléon mit sa vaillante épée au service du roi Jean. Il fut nommé sous-lieutenant en Guienne. D'autres disent, et notamment le P. Arcère (5), que, par un sentiment de politique cauteleuse, il travailla à négocier cet accommodement avec le roi d'Angleterre quelques années auparavant, dans la crainte du naturel farouche du roi Jean et en vue des mauvais succès de Philippe-Auguste. Le roi d'Angleterre vint lui-même à La Rochelle pour sceller ce pacte dont la reddition de vingt-six forts environnants fut le gage. (6)

Après la prise de Rochester, en 1215, par le monarque anglais et où Savary lui était venu en aide, on assure que ce capitaine présenta au roi une requête mémo-

(1) V. Arcère, *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 100, et II^e vol., p. 584.

(2) V. *Vie de S. de Mauléon*, par Hugues de Saint-Cyr. — Millot, *Hist. des Troub.*, t. III. — Raynouard, *Poés. orig. des Troub.*, t. V. — Massiou, *hist. de Saint.*, t. II. — Lesson, *Fastes histor. de la Charente-Inférieure*, t. 1^{er}. — De la Fontenelle de Vaudoré, *Rev. anglo-franc.*, 1843, 2^e série, t. II, p. 309.

(3) En 1199, Rodolphe passa en Angleterre pour réclamer d'Aliénor, la ville de La Rochelle qui avait été enlevée à son père par Henri II. Il obtint en échange, le château de Benon et cinquante livres de rente. — *Hist. de Rochefort*, par le P. Théodore, p. 18.

(4) *Belliger et cruentus*. — Math. Paris, *hist. maj.*, etc., Londres, 1571, in-f^o, p. 274.

(5) *Hist. de La Roch.*, p. 206.

(6) *Ibid.* *ibid.*

nable tendant à arrêter les massacres ordonnés par le vainqueur contre les seigneurs d'Angleterre. « Prince, aurait-il dit au roi, la guerre n'est pas finie et le sort des combats est inconstant ; si vous déshonorez vos victoires par le sang des vaincus, vainqueurs à leur tour, vos ennemis exerceront sur vous des cruautés qu'ils sauront être justifiées par les vôtres mêmes.... » Était-ce, chez Savary, un noble sentiment d'humanité, ce que sa conduite militaire en général ne justifie guère, ou un irrésistible pressentiment personnel ? Quoi qu'il en soit, l'année d'après, en 1216, il donna tout au travers d'un piège que les habitants de Londres lui avaient tendu ; on le releva percé de coups. Cependant il ne mourut point de ses blessures. En 1217, il entreprit le voyage de la Terre Sainte. Aussitôt la prise de Damiette sur les Infidèles, Savary signa avec d'autres seigneurs une requête au pape Honorius, pour obtenir des secours en hommes et en argent. En 1224, alors que Savary était commandant de La Rochelle pour les Anglais, le roi de France, ayant passé la Loire avec son armée, s'avança vers l'Aunis. Il reçut la soumission des seigneurs qui s'étaient mis dans le parti de l'Angleterre. Seul, Savary de Mauléon résista aux promesses et aux menaces du roi. Enfermé dans la place de Niort, avec une forte garnison, il attendit les assiégeants de pied ferme. Le 4 juillet, la place fut investie par douze cents cavaliers et une quantité de fantassins. Savary, à la suite d'une belle défense, capitula et se retira à La Rochelle avec ses gens. Louis VIII enleva successivement à Savary de Mauléon la place de Saint-Jean-d'Angély et le château de Rochefort. A la suite d'une résistance opiniâ-

tre durant un siège en règle de vingt-un jours, La Rochelle se rendit au roi de France (1). Savary jura, sur l'Évangile, que jusqu'à la Toussaints suivante, il ne mettrait point l'épée à la main pour les Anglais. Il s'embarqua presque aussitôt pour l'Angleterre, afin de conjurer l'orage que ses ennemis y excitaient contre lui. Mais, effrayé des dispositions des Anglais à son égard, il retourna promptement en France et fut très-bien accueilli de Louis VIII, qui le mit en possession de ses domaines, à charge d'hommage. L'actif chevalier prit part à la campagne contre les Albigeois ; mais, après la mort du roi, il rompit de nouveau ses engagements avec la France. Il incita Richard, frère du roi, à venir attaquer La Rochelle et à ravager le pays. Lui-même se prêta à ces brigandages détestables.

Savary fit, en 1227, sa paix avec Blanche de Castille, et reconnut la suzeraineté de son fils, pour, trois ans après, piller, au nom d'Henri III, le pays d'Outre-Sèvres et Charente, et porter la désolation jusqu'aux portes de Saint-Jean-d'Angély. « Il faut l'avouer, dit le P. Arcère, tant de variations décèlent un esprit mobile au gré de l'intérêt, idole à laquelle la politique de ce seigneur sacrifia hardiment les devoirs de la fidélité et du véritable honneur. »

Ce soldat-troubadour, célèbre par ses compositions provençales, non moins que par ses exploits belliqueux, obtint le droit

(1) Une médaille fut frappée à cette occasion. On y voyait La Rochelle représentée sous la figure d'une femme qui offrait les clefs de la place à Louis VIII portant le sceptre en main et la couronne sur la tête. La légende portait : *Rupella obsidione cincta et deditione recepta* ; au bas : *Clementia victoris*. — *Hist. de Rochefort*, du P. Théodore, p. 49.

de frapper une monnaie qui était reçue dans toute la province d'Aquitaine (1). Au bonheur d'être né grand, dit un historien, Savary sut joindre celui plus précieux encore de le paraître dans les camps et dans l'empire des lettres. Cet éloge ne nous paraît point complètement mérité. Sans doute, comme l'ajoute un écrivain moderne, Savary, jeune, beau, généreux, plein de bravoure et de courtoisie, passait sa vie au milieu des tournois et des cours d'amour. Il tenait même chez lui ces doctes réunions, ainsi que nous l'apprend Cazeneu (2) : « Savarus de Mauléon était, dit-il, un grand poète provençal, comme témoignent les vers que j'ai vus de lui, et tenait cours d'amour dans sa maison où il attirait les plus excellents de cette profession, par les prix et récompenses que sa main libérale leur départait. » Aussi le troubadour, Hugues de Saint-Cyr, sollicita et obtint un jour la faveur d'être présenté à Savary de Mauléon (3). Mais aujourd'hui quelle est donc la production littéraire du chevalier qu'on pourrait citer comme digne de passer à la postérité? L'ardeur de la passion la plus vulgaire caractérise tellement ces poésies, que, malgré notre bon vouloir, nous n'avons rien pu en détacher pour l'offrir à nos lecteurs consciencieux et graves. La conduite de Savary à la guerre, de même que dans ses courses de paladin, est loin d'être exempte de blâme. Nous savons que des auteurs anciens et modernes ont prodigué au chevalier-poète les titres outrés de Virgile et de Mécène de son temps, et

ils ont cité ensuite comme à l'appui, ces langoureuses plaintes du troubadour à laquelle Iris absente :

« O cor ingrat, rude é inésourablé,
Plus dur cen fés
A plégar qu'un gros aubré,
Couro aura fin vers my ta crudelté. »

Qu'avait donc fait Virgile à ces écrivains pour qu'ils le soumissent à une telle comparaison? Sans doute, Savary ne manque parfois ni de délicatesse ni d'originalité; il a souvent un tour poétique incontestable. En le lisant, on marque la distance parcourue par notre langage poétique depuis le milieu du XIII^e siècle; mais ces raisons sont loin d'être suffisantes pour l'élever à l'égal du prince des poètes latins. Savary de Mauléon, après avoir rempli notre province du bruit de ses actions, mourut au Bois, paroisse de l'île de Ré, en 1234. Il fut inhumé, dit-on, dans l'église du monastère de Sainte-Marie-des-Châteliers, dotée par lui et fondée par son aïeul, Eble de Mauléon.

MAURICE (MATHURIN), originaire de la Saintonge, vivait au XVI^e siècle (4). Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Traité de l'origine de la vraie noblesse et nourriture d'icelle pour les enfants généreux*, par Mathurin Maurice, Xaintongeais; Paris, 1551, in-8°. — V. *Bibl.* du P. Lelong. —

MENOU DE CHARNISAY (ARGUSTE-ROCH de), sixième évêque de La Rochelle (5), né dans le diocèse d'Auxerre, le 15 mai 1681, d'une des plus anciennes familles de France, entra au séminaire de

(1) Ménage, *hist. de Sablé*, rapporte que les Templiers donnèrent un jour en aumône : *Quinquaginta solidos SAVARIORUM veterum*.

(2) *Jeux floraux de Toulouse*.

(3) *Biogr. des Deux-Sèvres*.

(4) Extr. des not. manusc. de M. L. de La M.

(5) Extrait des not. manusc. de M. l'abbé Ragnard, ancien professeur du grand-séminaire de La Rochelle, qui avait rassemblé quelques notes propres à une biogr. ecclési. du diocèse.

Saint-Sulpice et s'y fit remarquer par sa piété tendre et éclairée et par son application soutenue à l'étude des sciences ecclésiastiques. Il fut reçu docteur de la faculté de théologie de Paris ; il était archidiacre de Dreux , lorsque , en 1725 , il fut élu député de deuxième ordre , par la province de Paris , à l'assemblée générale du clergé. En 1729 , il fut appelé à l'évêché de La Rochelle , en remplacement de M^{sr} de Brancas , transféré à l'évêché d'Aix. Il n'accepta qu'avec larmes et appréhension , un siège qu'avaient illustré les Laval de Bois Dauphin , les Frezeau de la Frezelière , les Champflour et M^{sr} de Brancas lui-même. Au sacre qui eut lieu à Paris , en 1730 , par les mains de l'archevêque de Bordeaux , le nouveau prélat fut assisté de MM^{rs} Léon de Beaumont , évêque de Saintes , et de Méroville , évêque de Chartres. A un air de grandeur et de dignité , M^{sr} de Menou réunissait une profonde modestie et un abord facile et prévenant ; tout chez lui respirait la simplicité évangélique. Il aimait le travail , pour lequel il avait de l'aptitude , et se distinguait dans l'art si difficile de gouverner les intelligences. L'intérieur de sa maison était sans luxe et sans faste , réglé comme autrefois le logis de Saint François de Sales. Sa charité envers les pauvres était inépuisable ; elle était si ingénieuse que , ses ressources se trouvant parfois épuisées , elle lui suggérait mille et un moyens pour y suppléer. Un jour il aliéna une partie de son mobilier , une autre fois , son argenterie , dont la vente produisit 17,000 livres , qu'il fit distribuer aux hospices. Par son testament , il choisit les pauvres pour ses héritiers et demanda à être inhumé parmi eux , afin , disait-il ,

d'avoir part à leurs prières et leurs bénédictions. Sa charité compatissante allait de plus chercher une foule de misères et d'infortunes cachées ; aussi plusieurs familles honorables de La Rochelle , momentanément ébranlées dans leur crédit , furent-elles soutenues et rétablies par ce digne évêque. Il faisait ces bonnes œuvres tellement en vue de Dieu , qu'il n'aimait pas , en général , à connaître les noms de ceux qu'il avait secourus. Il fit reconstruire , à ses frais , le monastère des Saintes Claires dévoré par un incendie , le 5 août 1760. La contagion apportée à Rochefort par la garnison de Louisbourg fournit à M^{sr} de Menou une nouvelle occasion de montrer son zèle et son ardeur pour le salut de ses chers diocésains. Il n'épargna rien pour procurer aux malades des secours et des consolations de toute sorte.

Il pourvut aux réparations de l'église de Saint-Nicolas de La Rochelle. Le 18 avril 1742 , il fit avec solennité la pose de la première pierre de l'église cathédrale , monument vaste , mais dépourvu du caractère artistique que les âges de foi imprimaient si bien à leurs monuments religieux.

Bientôt les infirmités accablèrent le vertueux prélat et le retinrent dans sa chambre pendant une longue période de trente années. La patience avec laquelle il endura ses souffrances augmenta ses mérites déjà si éminents. M^{sr} de Menou ne se plaignit jamais , parfois seulement on l'entendait dire : « Je souffre , mais pas autant que bien d'autres ; qu'ai-je donc fait à Dieu pour être traité plus favorablement que mes frères ? Je souffre , mais notre Seigneur a bien souffert davantage. » Dans les plus fortes

étreintes de la douleur, il répétait cette parole de soumission : « Dieu le veut ainsi. »

Afin de lutter victorieusement contre les attaques de l'hérésie et de la philosophie moderne conjurées contre l'église de J. C., il établit dans son diocèse, et par une lettre pastorale de l'année 1732, des conférences ecclésiastiques. Il espérait ainsi vivifier l'esprit apostolique dans son clergé. En 1733, 1735 et 1759, il insistait pour que ces conférences eussent lieu exactement et il leur attribuait l'avantage de former de bons pasteurs et d'assurer le bien spirituel du troupeau. Ses lettres pastorales de 1747, 1762 et 1763 faisaient encore ressortir les avantages de ces conférences où devaient briller le zèle, la prudence du prêtre, sa mansuétude à l'égard des pécheurs, et sa vigilance pour conserver le dépôt sacré de la foi. Il parlait de la nécessité du bon exemple et de l'empressement à répandre la parole de Dieu. Semblable à ces pilotes prudents et expérimentés qui prennent sagement leurs mesures à l'approche de la tempête, le saint évêque préparait les pasteurs et les brebis à la grande persécution déjà imminente de la fin du XVIII^e siècle. Tout ce qui sortait de la plume de cet éminent prélat démontrait qu'il avait fait une étude habituelle des écrits du grand apôtre Saint Paul.

M^{sr} de Menou fit son testament en 1747. C'est un monument de piété et d'humilité chrétienne. Nous y lisons cette belle profession de foi : « Je veux mourir comme j'ai toujours vécu dans le sein, et dans la doctrine de l'ÉGLISE CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAINE; toujours soumis à ses dogmes et à ses décisions; toujours uni au

saint siège, centre de la religion, et au pape qui y préside en qualité de chef visible de ladite église. »

Le digne évêque mourut à La Rochelle le 26 novembre 1767. Sa mort fut le signal d'un deuil général; l'immense amour du peuple, les pleurs et les gémissements surtout des pauvres faisaient l'éloge du prélat passé à une meilleure vie et à qui toutes les bouches décernaient le titre de saint. Il fut inhumé le premier décembre suivant, dans la chapelle de l'hôpital général de Saint Louis qu'il avait institué son légataire. On lit encore dans cette église son épitaphe inscrite sur une table de marbre noir (1). Elle retrace de hautes vertus dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous. (2)

MÉRICHON (JEAN), sieur de la Gord, d'Uré et des halles de Poitiers, maire de La Rochelle, en 1468, « fit reprendre, dit Amos Barbot, la construction de la tour de la Lanterne, et y fit telle diligence que partie de la pointe ou aiguille d'icelle selon qu'elle est de présent et entièrement la lanterne étant sur l'escalier, pour servir de phare aux vaisseaux par le feu qui s'y devait mettre la nuit en mauvais temps, furent faites ainsi qu'il appert par l'inscription posée, avec les armes du maire, au haut de la tour. »

Mérichon fut aussi sénéchal du pays rochelais, conseiller du roi Louis XI; il a décrit

(1) V. cette épitaphe dans le rituel du diocèse.

(2) Les notes que nous avons suivies donnaient à M^{sr} de Menou le titre de membre de l'académie de La Rochelle; nous supposons que l'auteur de ces notes a confondu le prélat avec le P Joseph Menou, auteur d'ouvrages ascétiques, contemporain de l'évêque, mais étranger à sa famille et qui avait été reçu de l'académie de La Rochelle, en 1736.

antiquités de La Rochelle. Son manuscrit conservé jadis chez les PP. de l'Oratoire, est maintenant déposé à la bibliothèque publique de cette ville. Il contient le *striculus* des maires de La Rochelle en 1468, continué ensuite par Amos jusqu'en 1574. Le 6 juillet 1469, hon reçut dans son hôtel le duc de Bretagne, maître de La Rochelle. En vertu d'un traité d'Amboise, le roi Louis XI ayant pris son entrée à La Rochelle, le 24 mai, vint, aussitôt après la cérémonie d'entrée, faire sa prière en l'église de Notre-Dame de Cougnes. Ensuite il monta à cheval, traversa la grand'rue et se rendit à l'hôtel de Méricchon où il fut reçu par l'illustre rochelais, en possession d'héberger les couronnées. Ce fut pendant ce séjour à La Rochelle que le prince, étant monté sur la tour de la Chaîne et embrassant d'un coup d'œil l'ensemble de la ville, écrivit instant, sur un carreau de verre, avec un pinceau qu'il portait au doigt, ces mots latins : O LA GRANDE FOLIE !... (1). À l'explication qu'on se hasarda à lui en faire, il répondit : « O grande folie de m'avoir cédé une ville de si majeure importance, ce que je ne ferai plus maintenant si elle n'est en ma possession ; exhortant les successeurs à agir en conséquence de cette arrière détermination. » Louis XI abandonna dès lors le projet de venir de temps en temps habiter La Rochelle, et fit faire des marches près de Méricchon afin d'accroître son hôtel. Le mystère dont le roi enveloppa nuisit aux négociations et les rochelais furent débarrassés du voisinage

Réminiscence du traité d'Amboise qui, en 1510, avait joint La Rochelle à l'apanage du duc de Bretagne.

d'un prince ombrageux et cruel, à qui cependant leur ville dut certaines immunités. Méricchon fut, en 1484, député par La Rochelle aux états-généraux de Tours. On lui donne parfois le titre de chambellan de Louis XI, et on lui attribue la construction du château d'Auzances, près Poitiers. (2)

MÉRINDOT (ÉTIENNE), natif de l'île de Ré (3), était simple valet dans la maison de Jean Méricchon, rochelais et chambellan du roi, lorsqu'il fut appliqué, par Louis XI, à une haute et importante négociation. Ligué avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, ennemis personnels du roi de France, Edouard IV, roi d'Angleterre, vint, en 1475, débarquer à Calais, menaçant de porter la guerre jusqu'au cœur de l'État. Habitué à se servir d'expédients peu ordinaires et voilant toujours une grande astuce diplomatique, Louis XI jeta les yeux sur un homme de basse extraction, mais en qui il avait découvert une rare intelligence et un langage séduisant et passablement adulateur. Cet homme n'était autre que le serviteur de Méricchon (4), qui fut à l'instant décoré, par le prince, du titre de héraut d'armes et à qui il donna des instructions étendues en le dépêchant vers le roi d'Angleterre. Louis XI chargea son négociateur improvisé d'exposer à Edouard que si le comte de Warwick avait été précédemment accueilli en France, ce n'avait

(2) *Mém. de la soc. des antiq. de l'Ouest*, t. I^{er}, p. 47.

(3) Arcère, *Hist. de La Roch.*, t. I^{er}.

(4) « Le roi Loys... envoya un simple serviteur, varlet de messire J. Méricchon, pour parler au roi d'Angleterre, ce qui fut une fort nouvelle ambassade, mais il s'en trouva mieux que des plus grands personnages. » Bouchet, *Annal. d'Aquit.*, p. 159.

été que dans le but de l'opposer au duc de Bourgogne ; que l'entreprise présente du monarque anglais, en admettant qu'elle fût couronnée de quelque succès, servirait bien plus la vengeance du duc, que les intérêts réels de la Grande-Bretagne ; qu'après tout, les chances des combats étaient incertaines, et que les approches de l'hiver ne contribueraient pas peu à les augmenter au désavantage d'Edouard ; que l'intérêt bien entendu des deux souverains, dégagé des griefs particuliers de leurs vassaux, semblait exiger, dans l'état des choses, plutôt la paix que la guerre. Le monarque anglais apprécia ces raisons adroitement exposées par le héraut d'armes, ébranlé qu'il fut surtout, d'après certains historiens, par l'argent qui lui fut offert de la part du roi de France. Les ambassadeurs des deux couronnes se réunirent donc près d'Amiens, et la paix fut conclue (1). Edouard IV rentra dans ses états. En témoignage de sa reconnaissance pour une telle mission si heureusement remplie, Louis XI, ainsi que nous l'apprend Commines (2), donna à Mérindot, indépendamment d'une fortesomme d'argent, une *élection* en l'île de Ré. Cet emploi lucratif avait été créé pour la collecte des impositions volontaires auxquelles les habitants s'étaient assujettis sous l'autorisation formelle de Charles VII et dans l'intérêt général de l'île. (3)

Si Mérindot eut quelques points de ressemblance avec Leudaste, son compatriote, pour l'élévation inouïe à laquelle il parvint,

(1) *Hist. de La Roch.* déjà citée, t. 1^{er}, p. 291.

(2) *Mém.*, liv. IV.

(3) L'île de Ré était exempte des subsides royaux.

du moins il ne l'imita point du côté des défauts ; car rien ne prouve que l'électeur ait, dans la suite, abusé de son autorité.

MERLAT (ÉLIE), né à Nieuil le Virouil près Mirambeau, vers 1630, reçut une certaine éducation et fit quelques voyages dans le nord de l'Europe. Elevé dans la religion calviniste, il fut fait ministre et demeura dix-neuf années à Saintes, vers la fin du XVII^e siècle. Merlat publia plusieurs ouvrages, entr'autres : *Réponse générale au livre d'Antoine Arnauld, intitulé : Le renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, 1678. Le parlement de Bordeaux supprima cette réponse par arrêt du 16 juillet 1680. Suivant cet arrêt, l'écrivain fut condamné à faire amende honorable et ensuite à être banni du royaume. Le livre devait être brûlé devant l'église de Saint-Pierre, de Bordeaux. Merlat se retira à Genève et de là à Lausanne, où il fut professeur et où il mourut, en 1704. (4)

MERVAULT (PIERRE). Ce négociant était né à La Rochelle, en 1608, et était fils de Paul Mervault, pair du corps de ville et maître de l'artillerie durant le dernier siège. Il cultivait les lettres et a laissé le *Journal des choses mémorables qui se sont passées au dernier siège de La Rochelle* — de juillet 1627 à octobre 1628 — dont il avait été lui-même le témoin, 1 vol. in-8^o de 324 p. ; La Rochelle, 1644. — Le même ouvrage, revu et augmenté, Rouen, 1671, in-12 de 693 p., maintenant très-rare. Le P. Lelong (5) mentionne une édition de 1628 et une version anglaise du même livre.

(4) V. *Hist. des égl. réf.*, par A. Crottel, 1845, p. 71.

(5) *Biblioth. histor.*

imprimée à Londres en 1630. Jamais histoire, dit M. l'abbé Briand (1), ne fut écrite avec plus de tact et d'impartialité.

On possède, dans la bibliothèque publique de La Rochelle, indépendamment du *Journal* précité sur le siège de cette ville, quelques manuscrits de Mervault qui ont trait aux événements survenus à La Rochelle, avant les faits de 1627-1628.

MESCHINET (JACQUES), sieur de Beugnon, conseiller du roi, civil et criminel, au siège présidial de Saint-Jean-d'Angély, était issu d'une ancienne famille du Poitou, anoblée vers le XIV^e siècle. Il fut un des trois membres présentés à l'agrément du roi pour l'emploi de maire de Saint-Jean en 1618. Le parti réformé le repoussait comme *servent catholique et trop zélé pour le service du roi*. Le 20 février de cette année-là, le maire dressa un procès-verbal sur l'état de l'abbaye des bénédictins, qui ne présentait alors qu'un monceau de ruines. L'abbé du monastère, Pierre Chapin, en préparait la restauration, de même que la reconstruction de l'église qui avait essuyé les plus grands désastres dans les guerres de religion; c'était l'unique motif de l'état dressé en 1618. Mais les ennemis de Jacques de Meschinot y virent contre lui un nouveau grief. En 1620, sa maison fut pillée et incendiée; lui-même n'échappa que par miracle à ce déplorable auto-da-fé.

MESCHINET (JOSIAS de), S^r du Cochet et de Bellevue, petit-fils du précédent (2), épousa, au mois d'avril 1672, Louise de Colincourt. « Il acquit une telle

réputation dans la jurisprudence, dit Guillonnet-Merville (3), qu'on le prenait pour arbitre dans les différends qui s'élevaient entre les gentilshommes du pays. » Dans un âge peu avancé, J. de Meschinot se retira dans la baronnie de Tonnay-Boutonne, d'où dépendait le manoir de Bellevue, et il y mourut encore jeune, le 11 octobre 1693 (4), laissant à ses trois enfants une belle réputation d'homme intègre et profondément versé dans l'étude de la législation.

MESCHINET (FRANÇOIS-ALEXIS de). Cet ecclésiastique, né à Saint-Jean-d'Angély, le 10 mai 1772, était de la même famille que les précédents. Son père, François de Meschinot, avait été lieutenant d'infanterie au régiment de Boulonnais. Le jeune Alexis fit ses premières études au collège tenu, dans sa ville natale, par les bénédictins. Il les acheva ensuite au collège de Navarre, à Paris. En 1790, il entra au séminaire d'Issy pour y faire ses hautes études de philosophie et de théologie. Il était au séminaire de Saint-Sulpice, dirigé par l'abbé Duclaux, quand la révolution éclata. C'est à peine s'il échappa au massacre de la prison des Carmes où il fut renfermé, le 15 août 1792, et où périt, dix-sept jours plus tard, l'évêque de Saintes, M^{sr} de la Rochefoucauld-Bayers, avec tant d'autres martyrs de la foi. Arrivant dans cette prison, triste et abattu par la fatigue et les pénibles émotions de la journée, éprouvées soit dans le séminaire, soit dans la maison de Saint-François, lieu de retraite des prêtres infirmes, le jeune élève

(1) *Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.*, III^e vol.

(2) Son père, Jean de Meschinot, était seigneur de Boiseguain.

(3) *Recherch. sur la ville de Saint-Jean-d'Angély*, p. 104.

(4) Lettre de M. Jules de Meschinot, de Niort, 40 janvier 1851.

reçut des encouragements de la part de M^r Duleau, archevêque d'Arles, dont la modestie et la piété égalaient le savoir; c'était, dit un auteur ecclésiastique, un Ambroise pour l'église moderne. On ne tarda pas à faire la séparation des séminaristes entrés dans les ordres d'avec ceux qui n'y avaient pas encore été admis. Cette séparation fut bien cruelle de part et d'autre, comme nous l'apprend M. de Meschinot. Aux uns, elle annonçait une fin prochaine; aux autres, une triste liberté qui, à cette époque de désolation, leur pesait presque plus que la mort même. Après un interrogatoire de *suspects*, subi le 16 août, les jeunes élèves ecclésiastiques furent relâchés; l'abbé de Meschinot en faisait partie. Il portait encore, à sa sortie de prison, l'habit ecclésiastique proscrit depuis deux mois. Pour soustraire notre compatriote aux insultes et aux fureurs populaires, un officier de la garde nationale l'escorta en lui donnant le bras jusqu'au séminaire de Saint-Sulpice, auquel il dut faire, le 14 septembre, un dernier adieu. Lorsqu'il remémorait cette époque de sa vie, l'excellent ecclésiastique avait coutume de dire, avec un certain accent de regret, que « Dieu ne l'avait sans doute pas jugé digne du martyre. » Rentré dans sa famille, à Saint-Jean-d'Angély, l'abbé de Meschinot laissait passer le flot révolutionnaire. Un jour, il fut appelé à La Rochelle — 1792 — afin d'être incorporé dans un régiment, mais sa débilité naturelle l'en exempta. Ce fut à cette occasion qu'il composa sa chanson patoise :

« M'envoyrunt à La Rochelle,
Pre me fère vaire au jury,

Me disiant qu'en tout le pays
O n'y avait ja ville si belle. » (1)

Lorsqu'aidé par la main puissante d'un soldat, l'ordre reparut dans la société française, le vertueux sulpicien suivit sa vocation première, et fut ordonné prêtre en 1806. Pour l'honneur de la religion et du sacerdoce, il coula des jours nombreux dans ce diocèse. En 1807, il fut nommé aumônier de l'hospice de Saint-Jean-d'Angély. Homme d'esprit et de science, profond théologien, poète distingué, rempli de cette urbanité, de cette sensibilité touchante qui s'épure encore au contact de la charité chrétienne, cet ecclésiastique est mort dans la ville de Saint-Jean, le 24 janvier 1848, regretté de ses concitoyens, surtout des pauvres qu'il avait tant de fois aidés et consolés. Il a laissé plusieurs pièces de vers latins et français; quelques chansons populaires écrites en patois, et où brillent une finesse et une originalité de pensées et d'expressions singulières. Nous avons sous les yeux celle du conscrit, connue de tout le département, et qui commence ainsi :

« J'avis nessut en mon village,
De mon père j'étais le fils;
O m'était ben encoire avis
Que j'étais quasiment dans l'âge... » (2)

L'abbé de Meschinot avait écrit la *Relation de ce qui se passa à la campagne du sé-*

(1) V. *Affiches de Saint-Jean-d'Angély*, 5 février 1848.

(2) Ce genre de compositions semble héréditaire dans la famille. Nous devons au neveu de l'abbé de Meschinot, abbé lui-même, une autre chanson remarquable connue de toute la province, et dans laquelle un paysan saintongeais, chabot, rend compte de sa visite au petit séminaire de Montlieu. Elle commence ainsi :

« Pusque je ne seus pus malade,
Demain matin si o fait bias,
Mon feil tu prendras ton chapias,
Tchieu que tu mets pre la ballade,
..... »

minaire de Saint-Sulpice et dans la prison des Carmes pendant les journées des 15 et 16 août 1792. Ce manuscrit a été en la possession de l'auteur de l'*Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.*, qui en a largement usé. — Il nous a encore laissé une notice sur un de ses confrères décédé à Saint-Jean-d'Angély.

MICHEL (JEAN), de Marennes, vivait entre 1570 et 1602, et fut contemporain et ami d'Antoine Mage de Fiefmelin; il s'adonna à la culture de la poésie. Nous ne connaissons de lui que deux pièces de vers : un sonnet et un quatrain insérés dans les œuvres de Fiefmelin. Nous transcrivons le quatrain qui regarde les *Essais spirituels* d'Antoine Mage :

« Barts ayant chanté la naissance du monde ,
Il remporte un honneur sur tous les beaux esprits.
Mage qui rait l'homme en ses sacrés escrits
Y acquiert mesme los et Salluste (1) seconde. »

La fin du sonnet, aussi relatif aux œuvres de Mage, et au talent poétique de cet écrivain, mérite par son originalité, d'être reproduite ici :

.....
Ainsi Mage, inspiré de si docte fureur,
En ce livre comic, lyric, tragédie, harpeur,
Fait cognoistre qu'il a des Muses l'influence.

Fiefmelin n'oublia pas son ami et compatriote, comme il le nommait; il lui dédia son ode II, intitulée : *Toutes grâces à tors, non en sont données*. Nous en citerons les premiers vers qui dépeignent le caractère et la tournure d'esprit de Jean Michel :

(1) Guillaume de Salluste, sieur du Barts, était un des poètes les plus renommés de l'époque.

« Tout terroir, mon Michel, ne porte tovttes choses,
Tout homme aussi ne peut pas tovt,
Tu te plains donc à tort, quand tovt tenter tu oses,
Si de tovt tu ne viens à bout;
Contente toi des dons que la mère nature,
Par le vouloir du Tout-Puissant,
Te prodigue non chiche. »

MICHOT (ALEXIS) était vicaire en la paroisse de Saint-Jean de Liversay, près Nuaillé, lorsqu'il fut obligé de fuir son pays, envahi par les agents de la Convention. Il se retira à Argentré-Mayenne. Arrêté dans ce lieu, après les désastres de l'armée Vendéenne sous les murs d'Angers, il fut conduit à Saint-Malo. Une commission militaire le condamna à être fusillé comme brigand de la Vendée, le 12 décembre 1793; il fut exécuté le même jour. (2)

MIGRÉ (3) (JOSIAS II DE BREMOND D'ARS, marquis de), né le 20 septembre 1632, au château d'Orlac, en Saintonge, était fils de Jean-Louis de Bremond et de l'héroïque Marie-Guillemette de Verdelin, marquise d'Ars. Formé à l'école d'une telle mère, il donna de bonne heure de grandes espérances. A dix-huit ans, il composa un traité sur la tactique militaire (4). On lui avait donné pour précepteur l'abbé Pierre Pelleprat, de Bordeaux, qui lui dédia son recueil de discours latins intitulé : *Prousiones oratoriæ*, in-8° (5).

(2) V. *Martyrol. du clergé fr. pend. la rév.*, 1840, in-18, et *Martyrs de la foi pend. la rév.*, t. IV.

(3) Petite commune du canton de Loulay, près Saint-Jean-d'Angély, où se voient encore les ruines d'un château qui appartient successivement aux maisons de Surgères, de Clermont, de Bremond, et passa à celle d'Abzac par le mariage de la sœur du marquis de Migné avec Jacques d'Abzac, marquis de Mayac.

(4) V. *Biblioth. du P. Lelong*, t. IV, p. 158.

(5) Au frontispice de ce livre, imprimé à Paris en 1644, on voit le portrait en pied du jeune

Voilà en quelles dignes paroles le maître parlait à son élève : « Ne croyez pas que votre conduite, quand vous aurez atteint la gloire de vos ancêtres, soit épargnée par ces langues qui ne font pas grâce à Dieu même. Soyez convaincu que nul ne peut conserver sa réputation intacte, dans un tel degré d'élévation, à moins qu'il ne soit parfait de tous points. Une qualité suffit pour illustrer un homme de condition moyenne ; pour vous si vous, ne les réunissez toutes, vous aurez plus de déshonneur que de gloire. Comme, en effet, nous remarquons mieux les éclipses des astres, que leur lumière, ainsi nos yeux sont moins frappés des qualités qui brillent dans les grands, que de celles dont ils sont dépourvus... » (1). Le marquis de Migré mourut fort jeune ; sa fin mérite d'être rapportée. Suivant l'exemple de ses pères, il avait embrassé la profession des armes, et s'était rangé à la cause royale. Il était enseigne dans le régiment de Montansier et combattait en Périgord, lorsque, le 15 juin 1652, à l'attaque du bourg de Montanceys, les royalistes furent enveloppés par les frondeurs, bien supérieurs en nombre. La mêlée fut sanglante et les troupes du roi furent contraintes de céder. Migré est tout-à-coup séparé des siens et bientôt environné d'ennemis nombreux qui s'efforcent de lui arra-

marquis de Migré, en costume de cour. Au bas de la gravure se trouvent ces deux distiques latins qui renferment un jeu de mots sur le nom d'Ars.

*Martem amo qui, sociâ musis, sit Pallade concors,
Nec magis esse animi, quam colo mentis inops ;
Ars vocat, una mibi jungatur littera ero Mars ;
Nimirum studio Mars stat et arte meus.*

TRADUCTION :

J'aime Mars si ce Dieu des muses s'environne.
Car je ne veux manquer ni d'esprit ni de cœur.
Je m'appelle Ars, et Mars avec une consonne,
Pour moi Mars, sans les arts, ne peut être vainqueur.

(1) Extrait de la dédicace des *Prolusiones*.

cher le drapeau qu'il défend si vaillamment. Il se bat à outrance, mais voyant qu'il allait enfin succomber, le jeune héros s'enveloppe dans les plis de son étendard et tombe percé de 17 coups d'épée. Ce jeune guerrier n'était âgé que de dix-neuf ans (2) et il emportait dans la tombe l'honneur d'être mort sans avoir lâché le drapeau confié à sa bravoure toute française.

Un de ses frères puîné, Pierre de Bremond d'Ars, déploya aussi, dans ce combat, une grande valeur. Criblé de blessures, il fut fait prisonnier et emmené à Périgueux où il mourut deux jours après.

MINGUETIÈRE. Dans une descente que les réformés de La Rochelle firent dans l'île d'Oleron, en 1570, l'église de St-André de Dolus fut complètement ruinée ; cette troupe était commandée par le rochelais Minguetière. L'église de Dolus a été rebâtie en 1600, et à une époque de décadence de l'art, aussi n'offre-t-elle rien de remarquable. Les calvinistes mirent le siège devant l'église de Saint-Pierre, qui fut vaillamment défendue, pendant dix jours, par le Sr de Bonnemie (3), avec une faible escouade de onze soldats. Cette expédition de Minguetière amena la destruction de presque tous les monuments religieux de l'île. Les cloches descendues de leurs campaniles furent transportées à La Rochelle, de même qu'un grand nombre de prisonniers catholiques.

MOSSANS (HENRI II, baron de Pons et de), épousa, en 1611, Anne de Goudrin, fille du marquis de Montespan : il

(2) V. *Pièces fugitives pour servir à l'hist. de France*, par le marquis d'Aubais, t. III, p. 15.

(3) V. l'art. *Leberton de Bonnemie*.

reçut de sa mère, Antoinette de Pons, la seigneurie de ce nom. En 1630, alors que la famine ravagea notre province (1) et fut suivie de la peste, messire de Miossans fit construire un grand nombre de huttes près de la ville de Pons et vers le lieu même où depuis fut bâtie — 1631 — la chapelle de Saint-Roch pour l'accomplissement d'un vœu fait par les habitants que tourmentait le double fléau depuis une année.

On recevait indistinctement dans ces abris provisoires et que la prudence faisait éloigner des habitations, les catholiques et les protestants (2). Les religieux récollets s'étaient voués charitablement au service des pestiférés.

MIRABEL (3) (ARNAUD de), S^{sr} de Cosnac, vers la fin du XI^e siècle, abandonna à Saint Gérard, fondateur de l'abbaye de la Grande Sauve, le droit d'épaves (4) qui appartenait au château de Cosnac, et qui le rendait maître de tous les vaisseaux que la tempête et la fureur des flots jetaient sur ce point dangereux de la côte. (5)

MIRAMBEAU (BERTHOLD (6) de)
Ce jeune seigneur avait, durant la campa-

gne de Taillebourg, combattu vaillamment pour Henri III, roi d'Angleterre dont il était vassal (7). Après la bataille de Saintes — 1242 — il se présenta devant le prince et lui dit : « Sire, quelques soient vos malheurs, je suis tout disposé à m'en-sevelir sous les ruines de mon château, plutôt que de le rendre à votre ennemi. » Mais Henri, qui dès lors préparait une paix honorable avec le roi de France, lui répliqua qu'il ne se résoudrait jamais à sacrifier, sans profit, un si brave serviteur, et il le releva de son serment. Le S^{sr} de Mirambeau vint alors auprès du roi de France, à Colombiers, pour lui faire hommage, et en l'abordant, il lui dit : « Sire, il y a peu de jours que j'ai renouvelé, entre les mains du roi d'Angleterre, le serment de mourir pour sa cause moi et tous les miens, vous ne me voyez maintenant ici que parce que Henri m'a rendu ma foi, je vous la porte. » Le roi de France charmé répartit : « S^{sr} Berthold, vous avez glorieusement accompli le devoir d'un fidèle vassal, vous ne cesserez de le faire, et, de ce jour, je vous compte au nombre de mes plus loyaux serviteurs (8). » Berthold remit donc Mirambeau entre les mains du roi de France qui, après la réception du serment de fidélité, octroya à ce digne seigneur son château en fief et avec pleine confiance. Un jeune écrivain, de la Saintonge, donne à la conduite de Berthold les éloges qu'elle mérite, puis il ajoute : « Nous avons besoin de

(1) On raconte que le nombre des victimes, dans la Guyenne, ne fut pas inférieur à 40,000.

(2) V. *Hist. des égl. réf.*, p. 117.

(3) Tirait son nom du château de Mirebeau, en Poitou, bâti par Fouques d'Anjou, au commencement du XI^e siècle.

(4) Ce droit barbare fut réprimé par les *Rôles d'Oleron*. — V. *Aliénor*.

(5) *Perdonavit coram Dom. Geraldo..... consuetudinem quam habebat in ripâ maris in territorio de Cosnac, de navibus quas illic ventus vel turbatio maris inducit. Cum enim accidere solet, statim illuc apulsa navis rapiebatur, etc.*

Chart. maj. silv., p. 253, ap. *hist. de la gr. Saun.*, 1^{er} vol., p. 320.

(6) Henri Martin — *Hist. de France* — le nomme Hertauld.

(7) La domination anglaise, comme la puissance féodale, avaient contrarié le développement de ce beau sentiment de nationalité qui, de nos jours, a jeté de si profondes racines dans les mœurs françaises.

(8) *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la chev.*, 11^e vol., p. 204.

nous instruire à ces leçons du passé ; pour être loin de nous , ces traits de mœurs n'en sont pas moins exemplaires. » (1) Louis IX reçut aussi l'hommage des seigneurs de Pons et de Mortagne , et accorda , dans le château de Pons , un noble et généreux pardon à Hugues de Lusignan et à la coupable Isabelle , que l'ambition avait égarés. (2).

MIRAMBEAU (JACQUES DE PONS, baron de), fils de François I^{er} sire de Pons , et de Marguerite de Coëtivy , avait épousé Catherine de Ferrières. Une circonstance extraordinaire se rattache à son nom. Une ville maritime de ce département a laissé dans l'histoire une bien courte trace de durée ; elle n'existait pas encore au commencement du XVI^e siècle et maintenant elle a disparu. Au bord de l'Océan , à peu près à égale distance de Rochefort et de Marennes , existait une plage renommée de tout temps par l'excellence de ses salines ; c'était le rendez-vous assidu des peuples du nord ; leurs navires déposaient sur la côte les cailloux et le sable qui leur servaient de lest et s'en retournaient chargés de sel. Sur ce point ainsi exhaussé et à l'aide de cette multitude de blocs de lestages , le baron de Mirambeau , comte de Marennes , etc. , entreprit , en 1555 , de bâtir une ville à laquelle il donna d'abord le nom de *Jacopolis* (3) ou *Jacquerville* , afin de revivre dans son œuvre ; nom toutefois

que les habitants transformèrent , après la mort du fondateur , en celui de *Brouage* , tiré , disent les uns , de la dénomination du canal qui baigne les remparts de la ville , et , selon d'autres , d'une ancienne tour dite de Broué , située dans le voisinage. La ville naissante fut environnée de pieux terrassés à l'intérieur avec du gazon et des fascines et soutenus en dehors avec des planches et des mâts de navires. En 1570 , Brouage conservait encore les attributs de sa naissante marine ; elle n'était point alors environnée de murailles , mais elle avait la réputation d'une importante place de commerce. Son havre , l'un des plus sûrs de l'Aunis , était fréquenté par un grand nombre de navigateurs étrangers. Durant le dernier siège de La Rochelle , Brouage devint le centre des opérations maritimes du cardinal de Richelieu qui n'épargna aucune dépense pour élever ses fortifications et améliorer son canal (4). Maichin (5) assure que , de son temps , c'était une des meilleures places de France. Le roi de Navarre et le prince de Condé , ne pouvant s'emparer de Brouage , résolurent de ruiner son havre. Ils en donnèrent la commission au sieur de Saint Gelais qui ne l'exécuta que trop bien. Il fit sombrer , à l'entrée du fort , plusieurs vaisseaux

(1) M. Feuilleret — *Taillebourg et Saint Louis* — deuxième édit. , p. 58 et 59.

(2) *Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.* , 1^{er} vol. , p. 590

(3) V. *Œuvr. complet.* de Bernard Palissy , édit. 1844 , in-12 , où , dans son *Traité des eaux et fontaines* , l'auteur parle de *Jacques-Paully* ou *Jacopolis* (Brouage).

(4) Cette place marqua dans les guerres de religion. En 1570 , elle fut enlevée par les réformés. En 1577 , elle fut assiégée et prise sur eux par le duc de Maine. En 1585 , le prince de Condé l'assiégea de nouveau. Ces trois sièges furent mémorables dans l'histoire de notre province. En 1589 , Brouage embrassa le parti de la ligue. Le cardinal de Richelieu la fit fortifier en 1628 , et 40 ans plus tard — 1668 — l'ingénieur Ferri fit raser ses fortifications. — V. *Notic. manusc. sur l'arrond. de Marennes* , par M. J. B. Guillet , p. 19 et 20.

(5) *Hist. de Saint. . Aunis et Poitou* , 1^{er} liv. p. 156.

remplis de lest. La vase s'étant ensuite accumulée dans ce lieu, y forma un véritable écueil que Saint-Luc et le cardinal de Richelieu tentèrent vainement de faire disparaître. Ce dernier dépensa cent mille francs et ne fit retirer qu'un seul vaisseau. (1)

Maintenant le génie de la destruction semble s'être emparé de la malheureuse ville du baron de Mirambeau : on ne peut se figurer la tristesse de ces ruines et de ces monuments isolés que recouvrent la ronce et le violier sauvage. On dirait la désolation de Tyr ou de Palmyre. Du moins ces grandes cités avaient longtemps vécu et rempli le monde de leurs exploits et de leurs noms. Elles se courbaient sous cette dure et inévitable loi du temps qui détruit tout. Mais Brouage, sortie un jour comme du sein de la mer, n'a brillé que quelques instants dans le panorama si changeant du monde. Elle a pourtant été honorée de la présence d'un roi et a occupé le génie de son célèbre ministre ; à la fin du siècle dernier, elle était transformée en une geôle politique, puis elle s'est anéantie au point de ne plus même figurer dans la statistique du département. Son nom, comme pour être plus sûrement abandonné à l'oubli, a été accolé à celui peu sonore d'une petite commune de cent-cinquante habitants qui se dit maintenant : Iliers-Brouage. Cette pauvre ville, d'après M. Gautier (2), « est bien moins maintenant une cité qu'un désert. Ses bastions, ses remparts, plantés d'arbres majestueux, annoncent une ancienne place de guerre

importante. Si, trompé par les apparences extérieures, le voyageur franchit les murs d'enceinte, il se trouve au milieu d'importantes ruines. L'impression profonde et mélancolique qu'il éprouve alors, ne peut être excitée au même degré, par aucune autre ville de France. » Parmi les causes nombreuses de ruine qu'on assigne à la ville fondée par le S^r de Mirambeau, une des plus actives fut, après la ruine de son port, sa situation malsaine. Les émanations délétères des marais, enveloppant cette localité pendant huit mois de l'année, la transformèrent chaque été en un triste et vaste hôpital où régnaient continuellement des fièvres meurtrières.

MIRAMBEAU (FRANÇOIS DE PONS, baron de), seigneur de Brouage (3), fut nommé, par le prince de Condé, aide de camp du comte de La Rochefoucauld et pour agir en Saintonge. En 1575, il fut député, avec Jacques Guiton de la Valade, maire de La Rochelle, par le parti huguenot de Saintonge, d'Aunis et de Poitou, vers le roi Henri III et la reine Catherine de Médicis, à Paris, dans le but de faire un traité favorable au parti. Leur demande portait sur : 1^o l'exemption temporaire de tous impôts pour les provinces unies dévastées par la guerre ; 2^o la réduction des tailles au taux même où elles étaient sous Louis XII ; 3^o convocation prochaine des États-généraux et remise aux confédérés de

(3) Issu de l'ancienne famille des sires de Pons, et cousin d'Antoine, dernier seigneur de cette ville, dont il était vassal. Son frère, le S^r de Berneuil, fut gouverneur de Pons pour les calvinistes, en 1568.

La terre de Mirambeau passa dans la maison de Pons par le mariage de N...., sire de Pons, avec la fille de Guy de Belleville. — V. *Hist. de Saint.*, etc., de Maichin, p. 172. —

(1) *Hist. de Rochefort*, par le P. Théodore, p. 8.

(2) *Statist. de la Charente-Inférieure*, p. 311, deuxième division.

deux villes par gouvernement, outre celles qu'ils possédaient déjà. Le prince rejeta la plupart de ces demandes comme attentatoires à sa puissance souveraine; cette mission n'eut, par suite, aucun résultat. L'année suivante, le baron de Mirambeau fit, à Brouage, une brillante réception à Henri de Navarre et à sa sœur. Il leur servit un repas somptueux et les rendit ensuite témoins d'un combat naval où un bâtiment ennemi, attaqué par une flottille française, devint la proie des flammes. En 1577, le prince de Condé s'empara, par surprise, de la ville de Bronage, gardée par le capitaine Daguern dont il appréhendait la prochaine soumission au roi. Mirambeau, à la tête de 400 hommes et de 60 chevaux, tenta de reprendre la ville; mais il fut enveloppé et défait au milieu des marais qui entouraient Brouage, et contraint de regagner presque seul son château de Mirambeau. Poursuivi de près par l'ennemi, il n'eut point le temps de s'y fortifier: le château fut investi par 250 chevaux et 1,800 fantassins. Le prince de Condé ne voulut entendre à aucune proposition de la part des assiégés, qui dès lors résolurent d'opposer à l'ennemi une résistance désespérée. Une sortie du capitaine du Cluzeau, habilement ménagée, et soutenue par le baron de Vaillac, tira heureusement de ce mauvais pas le baron de Mirambeau.

MOGON (PIERRE de), religieux de Cluny attaché au couvent de l'île d'Aix, dirigé par l'abbé Guillaume, fut chargé, au milieu du XII^e siècle, de bâtir l'église de Saint-Barthélemy de La Rochelle, sur la demande de Eble de Mauléon et de Geoffroy de Rochefort. Ces seigneurs de l'Aunis

avaient pris en considération la requête de nombreux étrangers qui depuis peu étaient venus, de tous les points du globe, se fixer à La Rochelle. A cette époque de croyance religieuse, ainsi que pendant tout le moyen-âge, où les constructions d'églises étaient proposées aux fidèles comme un sûr moyen de racheter leurs péchés, on allait chercher des architectes dans les cloîtres. Là, des plans formés au pied de l'autel, ennoblis par les inspirations de la foi, réchauffés par les saintes et extatiques visions de l'amour divin, étaient complétés sous ces voûtes conventuelles, asiles pleins de calme et de la plus austère gravité. De là, ce ton d'inspiration répandu sur ces figures religieusement allégoriques de l'époque et mêlé à la touche sublime du pinceau ou du ciseau monastiques. Il ne faut point être surpris si l'architecture du moyen-âge comporte une perfection grandiose — à part ses différentes phases — et à laquelle le maniéré si mesquin de notre temps ne peut plus atteindre. La foi nous manque: le peu qui en reste à certains artistes compromet ses élans au milieu du fracas d'un siècle aux continuels et tumultueux déplacements. Si le nom du moine, architecte de Saint-Barthélemy, nous est parvenu, nous ne le devons qu'à la circonstance fortuite d'une opposition aux travaux de la part de l'évêque de Saintes, Bernard I^{er}, célèbre pourtant lui-même à l'égard de l'œuvre si méritoire des églises, mais qu'un manque d'égards ou de juridiction avait sans doute indisposé (1). La modestie des religieux constructeurs, leur besoin d'oubli égalait ordinairement l'activité et l'étendue de leur

(1) *Hist. de La Roch.*, par Arcère. II^e vol. p. 407.

science. Ils n'attachaient de prix qu'à un regard du ciel, qu'à l'approbation tacite de leur conscience. Aussi, au lieu du nom de l'architecte inscrit sur le front des édifices sacrés, on retrouvait parfois son portrait relégué dans le coin d'une voussure ou dans les nombreux détails d'un chapiteau, sous l'habit et la pose la plus humble.

L'utilité d'une nouvelle église à La Rochelle était devenue bien évidente depuis que la population de la ville s'était accrue d'une foule d'étrangers qui avaient campé en dehors des portes de la cité, sur un terrain vague désigné sous le nom du champ de *Guillaume le Sire*. Eble de Mauléon et Geoffroy de Rochefort, pour favoriser cette construction, avaient donné vingt coudées de terrain en longueur et en largeur, sur lesquelles le prieur Guillaume de l'île d'Aix avait fait creuser les fondations, lorsque le travail fut suspendu. Mais les difficultés survenues ayant été aplanies par le souverain pontife Eugène III, Pierre de Mogon reprit ses travaux au printemps de 1152, et l'église paroissiale de Saint-Barthélemy s'éleva riche de ses décors et de son symbolisme chrétien. Au commencement du XV^e siècle, Charles VII prit ce monument sous sa protection spéciale. Mais, en 1562, il fut ruiné par les calvinistes; le clocher seul resta debout. Le P. Arcère (1) nous apprend qu'en 1599, quelques chrétiens zélés tentèrent de relever l'œuvre du moine de Cluny; mais ils furent traversés dans leur entreprise par le mauvais vouloir du maire de La Rochelle. Ce ne fut qu'à la fin du XVII^e siècle qu'on rétablit l'église de Saint-Barthélemy.

(1) *Hist.* citée.

MONCONSEIL (ÉTIENNE GUINOT, marquis de) (2), naquit au château de Tesson, vers 1695; il fut page du roi en 1707; plus tard, il devint colonel d'un régiment de son nom. Il assista aux sièges de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone, de Milan — 1733 — de Novarre, de Tortone, de la Mirandole; il concourut aux batailles de Parme et de Guastalla, à la prise de Gonzague et de Reggiolo; il fut ensuite employé en Languedoc jusqu'en 1743, sous le maréchal de Coigny; il aida à la défaite des 3,000 ennemis qui avaient passé le Rhin à Reinach, ainsi qu'à la reprise de Weissembourg. Le marquis de Monconseil figura à la prise de Fribourg; plus tard, il assista aux sièges de Mons, de Charleroy, de Namur, et au combat de Rancoux; nommé lieutenant-général, le premier janvier 1748, il eut le commandement de la Haute-Alsace, le 9 septembre 1761. Ce pieux guerrier, voulant améliorer la situation des pauvres de l'hôpital de Saint-Louis, à Saintes (3), fit édifier, en 1770, un bâtiment composé de deux salles, destinées à l'établissement d'une manufacture qui, dans la pensée du charitable fondateur, devait bannir du sein des pauvres l'oisiveté et rendre inexcusable l'habitude désordonnée de la mendicité, et y ajouta une somme de onze mille francs pour meubler le local de métiers et d'objets convenables.

(2) Cette famille, originaire du Poitou, s'établit en Saintonge dès l'an 1404; elle y posséda de grands biens, notamment la terre de Tesson, qui lui vint de Charlotte de Bremond, mariée, le 26 février 1623, à Gilles Guinot, seigneur de Moragne. — Not. manusc. de M^{sr} Léon de Beaumont, évêque de Saintes. —

(3) M. Lesson, au III^e vol. de ses *Fastes hist. de la Saintonge*, considère ce personnage comme fondateur de l'hôpital Saint-Louis, tandis qu'il n'en fut que le bienfaiteur.

M. de Monconseil mit, pour condition à sa libéralité, qu'on célébrerait à perpétuité, dans la chapelle de l'hôpital Saint-Louis, et au jour anniversaire de sa mort, un service solennel pour le repos de son âme, et qu'on y recevrait trois pauvres à son choix ou à celui de ses héritiers (1). Il établit de plus, en 1777, un hospice à Tesson où étaient réunis vingt vieillards infirmes, savoir : cinq de chacune des paroisses de Tesson, Rioux, Tenac et Courcoury, dans lesquelles le marquis de Monconseil avait des terres.

On voit dans une chapelle de l'église de Tesson, le monument où reposent les restes mortels de M. de Monconseil; nous transcrivons son épitaphe gravée sur une table de marbre noir, et qui honore sa vertu aussi modeste que généreuse :

A Dieu éternellement Bon
et
à la mémoire de l'homme vertueux
qui a fait du bien partout où il a vécu :
à Saintes ,
capitale de sa province ,
en Alsace
où il a longtemps commandé ,
à Monconseil, Tesson, Tenac, Courcoury ,
dans toutes ces communes
au milieu desquelles il a passé vingt années ,
couvrant la terre de ses pères
des établissements de sa sagesse et de sa charité ,
Nourrissant le pauvre ,
Secourant l'infirme ,
Recueillant la vieillesse ,
Instruisant l'enfance ,

(1) Par le mariage de l'aînée des filles du marquis de Monconseil à M. de la Tour-du-Pin-Gouvernet, le château de Tesson est passé dans cette dernière famille qui l'a fait démolir il y a 11 ans. La seconde fille de M. de Monconseil épousa le prince d'Henin d'Alsace; madame de Créquy parle beaucoup d'elle dans ses *Mémoires*.

vivifiant et conservant tout autour de lui
par le travail, l'industrie, la morale, la religion :
sa vie

s'est écoulée ainsi par de là 87 ans.

Ses cendres

reposent ici depuis le 15 octobre 1782 ,
aux pieds des autels et à l'ombre des hospices
qu'il avait élevés, fondés, enrichis.

Son testament

défendit alors d'inscrire son nom sur sa tombe ,
mais ne pouvait commander d'oublier ses bienfaits,

après des temps

qui ont rendu si nécessaire le souvenir des bons
exemples.

Son âme

pardonnait le salutaire et modeste hommage
que lui rendent aujourd'hui, sans oser le nommer ,

la piété filiale

et la reconnaissance publique.

XV OCT. MDCCC VII.

MONNET (MADAME), née Marie ou Mariette Moreaud, à La Rochelle, en 1752. Elle était fille d'un perruquier de cette ville et reçut quelque éducation grâce à une grande dame qui la prit en amitié, et lui fit faire un voyage à Paris. Elle mourut en 1798. On lui doit une foule d'ouvrages. (2)

Contes orientaux ou récits du sage Caleb, voyageur persan, par M^{lle} M....., 1772. in-12. « Ils sont écrits avec soin, dit M^{me} Briquet; le sentiment, l'art de peindre les situations diverses, l'harmonie et la richesse du style en font le mérite. — *Essais* en vers présentés à M. Lambert, contrôleur-général, par l'auteur des *Contes orientaux*. Paris, Demonville, 1788, in-8°; réimprimés la même année. Les *Essais* furent publiés au profit des agriculteurs maltraités par l'orage du 13 juillet 1788. Ce recueil, qui

(2) V. Quérard, *France littér.*, t. VI, p. 212.

fut tout à la fois un acte de bienfaisance et de talent, contient : la *Femme docile*, contes ; des *vers à Berthe* ; un *Impromptu*, à M^{lle} Beaulieu, de l'académie de peinture, au sujet de la veuve d'Hector ; des *Stances sur la vanité* ; *vers présentés à un ami* (Thomas) le jour de la Saint-Antoine, son patron (1). Toutes ces pièces sont remplies de charme ; les stances surtout. — *Histoire d'Abd-el-Mazour, suite des contes orientaux, troisième récit du sage Caleb, voyageur persan*, 1784, in-12. — *Lettres de Jenny Bleinmore*, Surate et Paris, Regnault, 1787, 2 vol. in-12. — Ces lettres sont, dit-on, pleines d'esprit et d'images élevées. Elles renferment la charmante *Idylle sur les fleurs* (2), empreinte de cette fraîcheur gracieuse qui caractérise les compositions de M^{me} Deshoulières, et une petite comédie en deux actes et en prose, intitulée *Zading ou l'épreuve nécessaire* (3). Pour donner une idée du savoir faire poétique de M^{me} Monnet, nous allons citer quelques vers de son *Idylle sur les fleurs* :

La diligente Aurore, au teint frais et vermeil,
A versé dans nos champs ses larmes amoureuses,
Et sur son char de feu, j'aperçois le Soleil
Qui dore des rochers les cimes orgueilleuses.
La Nature s'éveille et reprend ses couleurs ;
Sur son sein rafraîchi, vous naissez tendres fleurs !
Dans les plis d'un bouton, vos grâces resserrées
Croissent avec le jour... quels parfums ! quel éclat !
D'un vert, ami des yeux, vos tiges sont parées,

(1) Thomas y répondit par : *Vers à Caleb* (M^{lle} Moreau) pour le jour de sa fête, 8 septembre 1783.

(2) V. *Almanach des muses*, 1778.

(3) V. *Mercur de France*, 18 février 1788. — A la suite de ces *Lettres* se trouve encore une *Idylle* intitulée *l'Heureuse mère*, hommage à M^{lle} M..... (Moreau), par son compatriote A. Rans... de La Ro....

De l'écharpe d'Iris vos feuilles diaprées
Ont le fragile émail, le tissu délicat ;
Comme elle au dieu du jour, vous devez la naissance ;
Comme elle vous brillez d'un rayon emprunté ;
Comme elle vous n'avez qu'un moment d'existence !
Et tel est parmi nous le sort de la beauté.

Madame Monnet a fait encore imprimer les *Montagnards*, comédie en trois actes et en prose, Paris, Toubon, in-8°, an III.

Les poésies de cette dame ont été insérées dans divers recueils de l'époque. On cite entr'autres : *Stances sur le bonheur de la sagesse*, qu'elle composa à seize ans. — Elles les adressa à Voltaire, après les avoir retouchés à dix-neuf ans. A cette occasion, elle reçut le compliment qui suit :

Vers de M. de V.... (Voltaire), envoyés de F.... (Ferney) à La Ro.... (Rochelle) à Miss** (à M^{lle} Moreau) à propos de ses stances sur le bonheur :

L'odeur de vos bouquets vient ranimer mon être ;
Je lis vos vers avec étonnement.
Que vous parlez éloquentement
Sur le bonheur ! vous devez le connaître.
Le Dieu du goût fut votre maître,
Et vous seriez le mien si mes quatre-vingts ans
Me laissaient le desir d'apprendre quelque chose.
Cultivez de si beaux talents !
Et sans appréhender qu'un sot jaloux en glose,
Brillez comme la jeune rose,
Chantez les fleurs, vous êtes au printemps ;
Du beau Phaon l'amante trop fidèle
Vous légua sa lyre immortelle,
D...., qui jamais ne ment,
M'a dit que vous étiez et moins tendre et plus belle,
Je vous en fais mon compliment.

Elle est encore l'auteur des *Dangers de la célébrité*, poème qu'elle écrivit à 18 ans et qui n'a jamais été imprimé. — Plusieurs pièces de théâtre admises au répertoire ou qui n'ont point été présentées à la direc-

tion. — Sa *Correspondance avec Thomas* est dit-on très-remarquable. (Voir l'éloge de M^{me} Monnet dans le *Cabinet des fées*).

MONTAIGNE (RAYMOND de), écuyer, S^r de Saint-Genez, de La Vallée, de Courbiac et autres lieux, conseiller du roi, président et lieutenant-général au siège présidial de Saintes, fut député du tiers-état de la sénéchaussée de Saintonge aux États-généraux de 1614. Il remplit avec distinction tous ces hauts emplois. Marié à Saintes, il eut bientôt la douleur de perdre son épouse (1). Dès lors Raymond de Montaigne renonça au monde dont il avait compris le néant. Voué à l'état ecclésiastique, il devint abbé de Sablonceaux (2) en 1624, à la charge de pourvoir aux réparations de l'église et des bâtiments de l'abbaye. Mais, en 1630, il fut appelé à l'évêché de Bayonne et fut sacré à Saintes le 14 juillet, par l'évêque de cette ville et ceux de Maillezais et de Mirepoix, et laissa, à son successeur dans l'abbaye de Sablonceaux, Henri d'Écoubleau de Sourdis, depuis archevêque de Bordeaux, le soin de faire restaurer l'abbaye; ce qui eut lieu en effet de 1631 à 1632. Douze religieux de Chancelade vinrent prendre possession de cette communauté, en 1633. Elle leur fut un instant disputée par les religieux partisans de Raymond; mais un seigneur voisin maintint dans leur droit les moines de Chancelade, qui y sont demeurés ensuite jusqu'au moment de la révolution. Raymond de Montaigne, que l'on croit neveu du célèbre auteur des *Essais*, assista à l'assemblée du clergé de Paris,

(1) Il laissa plusieurs enfants dont la postérité s'est longtemps perpétuée dans la ville de Saintes.

(2) V. Guillaume X et Geoffroi de Loroux.

en 1635, et il mourut au mois de mars 1637.

Nicolas Pasquier, fils d'Étienne, lui adressa un grand nombre de lettres qui se voient dans le recueil publié en 1624.

MONTESPAN (FRANÇOISE-ATHÉNAÏS DE ROCHECHOUART-MORTEMART, marquise de). Nous avons à retracer la vie d'une femme qui, dans un rang élevé, porta un terrible coup à la morale publique. Toutefois, descendue dans l'état de désordre qu'elle avait d'abord elle-même condamné, elle n'étouffa jamais le cri de sa conscience; au milieu de ses plus grands égarements, elle ouït cette voix salutaire et n'en dédaigna point les solennels avertissements. Dans cette lutte déplorable de l'âme et du corps, M^{me} de Montespan fut, hélas! vaincue durant quatorze années.

Françoise-Athénaïs de Rochechouart qui, selon l'expression naïve de M^{me} de Sévigné, fut *surprenante de beauté*, naquit dans le vieux château-fort de Tonnay-Charente, en 1641. Elle était fille de Gabrielle de Rochechouart, duc de Mortemart, prince de Tonnay-Charente, pair de France, chevalier des ordres du roi (3). Elle passa une partie de sa jeunesse dans le manoir où

(3) Sa sœur aînée, Gabrielle de Rochechouart, marquise de Thiange, et sa cadette, Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, abbesse de Fontevault, étaient les plus belles femmes de leur temps. On dit que la beauté de l'abbesse surpassait encore celle de ses deux sœurs. Mais ses vertus et l'excellence de son esprit la rendirent surtout recommandable. Marie fit profession à l'abbaye Aux-Bois, le 18 août 1670. C'était vraiment un prodige. Elle connaissait les langues latine et grecque, et possédait la théologie. Une rare modestie rehaussait ses talents. C'est surtout chez elle que brillait le tour original de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté et de finesse qu'on appelait l'*ESPRIT DES MORTEMART*. — V. *Œuvres de Louis XIV.* —

Dona Rudel, de Blaye, avait été chantée, au commencement du XIII^e siècle, par maints troubadours. Confiée ensuite aux dames de l'abbaye royale de Sainte-Marie, de Saintes, où vivaient encore d'honorables souvenirs de famille en la personne de la célèbre abbesse Agnès de Rochechouart, elle reçut une éducation digne de sa naissance. En 1663, M^{lle} de Tonnay-Charente (1) épousa Henri-Louis de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables et n'en fit pourtant qu'une ingratitude. Aussi célèbre par les grâces de son esprit enjoué et si finement railleur, que par celles du visage, M^{me} de Montespan parut à la cour de Louis XIV où la présenta son mari. Sans cesse, dit un biographe, elle agaçait le roi qui ne la regardait d'abord que comme une aimable étourdie, mais qui peu à peu se laissa prendre à ses charmes. M^{me} de la Vallière s'étant oubliée, une fois dans sa vie, jusqu'à devancer le carrosse de la reine pour se montrer plus tôt aux regards du prince, on en fut généralement indigné, et une des dames qui accompagnaient la reine s'écria, dit-on : « Le plus vil état, à mes yeux, est celui de maîtresse d'un roi ; mais si jamais je pouvais devenir capable d'une telle bassesse, je voudrais du moins le cacher à tous les yeux. » La beauté sévère qui parlait ainsi était M^{me} de Montespan elle-même (2), par qui M^{me} de la Vallière fut bientôt supplantée. Hélas ! se reposer présomptueusement sur ses propres forces, c'est courir à de lourdes chûtes. Bien que la marquise eut alors la conviction de ce qu'elle disait, elle accepta la succes-

sion ignominieuse de M^{me} de la Vallière et donna le triste exemple d'une personne commettant chaque jour des actions en opposition avec ses principes, et professant une morale en contradiction avec sa conduite. D'un caractère impérieux, altier, M^{me} de Montespan dicta ses lois à la cour. Bien souvent le roi se laissa aller à des prodigalités excessives pour satisfaire les caprices de sa favorite, qui prenait le faste et les honneurs pour de la gloire, selon M^{me} de Genlis. Le marquis de Montespan se récria bien haut contre les torts de sa femme ; il la frappa même un jour à la suite d'une vive altercation. Mais cent mille écus consacrés au paiement de ses dettes lui imposèrent silence. (3)

C'est à cette époque que le vieux château de Tonnay-Charente, berceau de la belle Athénaïs, et qui menaçait ruine, fut rebâti. Il perdit alors son caractère de forteresse, et racheta, par l'élégance de ses tourelles, les lourdes et puissantes formes de ses donjons du moyen-âge. M. Lesson affirme qu'il ne fut achevé que sous Louis XV (4). Il n'en existe plus de traces aujourd'hui.

M^{me} de Montespan fut éloignée de la cour en 1680, et n'en disparut complètement que vers 1686 (5). Elle s'appliqua dès lors à réparer, par sa conduite pénitente, les scandales qu'elle avait donnés au monde. Il est bon de remarquer, toutefois, qu'au milieu même des égarements du cœur, ces grandes figures du siècle de Louis XIV brillaient toujours par un côté qui laissait à la religion des motifs d'espérance. Telle

(1) Nom de M^{me} de Montespan dans sa jeunesse.

(2) *Ephémér. polit., littér. et relig.*, mois de mai.

(3) *Ephémér.* déjà citées.

(4) *Fastes hist.*, 1^{er} vol., p. 76.

(5) *Ephémér.* déjà citées.

fut Athénais de Montespan durant son règne d'emprunt et à jamais regrettable. Elle se fit remarquer par sa charité et la plus exquise obligeance. Son respect, bien que spéculatif sans doute, pour la religion et pour les lois de l'église, fruit d'une éducation première, avait survécu au triste naufrage de sa vertu. Effrayée à l'approche du tonnerre, elle se faisait suivre d'une toute petite fille, qu'elle tenait sur son cœur au plus fort de l'orage, espérant être épargnée grâce à ce rempart de l'innocence. Lorsqu'elle eut transformé en dispositions à la pénitence et à l'austérité ses allures mondaines d'autrefois, elle marcha à grands pas dans la voie d'une conversion sincère ; tellement que plusieurs regardèrent comme excessives ses dispositions nouvelles et ses pratiques de piété (1). Elle fit plusieurs dons à l'église, surtout à N. D. des Ardilliers. Écoutons ce passage des *Mémoires de Saint-Simon*, qui nous édifiera au sujet du changement inoui qui s'opéra chez M^{me} de Montespan : « Elle vint à donner tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour, à des ouvrages bas et grossiers. Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale ; ses jeûnes furent fort multipliés ; sa prière interrompait sa compagnie et le plus petit jeu auquel elle s'amusait à toutes les heures du jour ; elle quittait tout pour aller prier Dieu dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles ;..... elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à petites pointes de

(1) Les *Ephémérides* que nous avons mentionnées, à force de sévérité, sont peut-être injustes à l'égard de cette conversion. Le monde se montre d'ordinaire plus sévère que Dieu touchant les grands pécheurs qui viennent à résipiscence.

fer, qui lui faisaient souvent des plaies. Sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. » Sans beaucoup de preuves, un écrivain raconte que son directeur exigea de M^{me} de Montespan qu'elle offrit à son mari de rentrer sous son autorité. Celle-ci obéit ; mais elle fut assez heureuse, ajoute cet auteur, pour que le marquis dédaignât de la punir et refusât de la reprendre. » (2)

Par l'introduction de Bossuet à la cour, la France est peut-être redevable à M^{me} de Montespan d'une partie des chefs-d'œuvre de l'immortel évêque de Meaux. A cette vue, on est presque tenté d'accorder à la marquise le pardon des coûteuses folies dont ses caprices grevèrent le trésor de l'État. A l'égard de la morale publique, les dommages furent autrement graves ; Dieu cependant a des pardons pour toutes les offenses que suivent des regrets sincères ; car le repentir est une seconde innocence.

M^{me} de Montespan mourut à Bourbon-l'Archambault (3) où, selon sa coutume, elle était allée prendre les eaux, le 28 mai 1707. On raconte que la fin de sa vie fut précipitée par une saignée faite à contre-temps. Son fils, le marquis puis duc d'Antin, averti de cette catastrophe, accourut diligemment près de sa mère et après s'être assuré, dit-on, du contenu de sa cassette, s'éloigna aussitôt (4). Terrible châtimement du ciel pour une mère coupable ! Le testament de la défunte ordonnait que ses entrailles fussent portées à la communauté de Saint-Joseph, de Paris. Mais leur odeur fétide ayant empêché d'exécuter compli-

(2) *Ephémér.* — mai — p. 252.

(3) D'autres disent à Bourbonne-les-Bains.

(4) *Ephémér.* déjà citées.

tement cette disposition, le porteur les remit aux Capucins de Bourbonne. Le père-gardien ne pouvant tenir à l'excès de l'inféction, les fit jeter à la voirie. Quand on sut à Versailles ce qu'étaient devenues les entrailles de la marquise, une personne s'écria : « Est-ce qu'elle en avait ?.... »

Ainsi disparut une femme que ses égarements rendirent malheureusement plus célèbre que ses grâces et son esprit ; possédant, à un haut degré, le talent de l'intrigue, insatiable et frivole dans ses désirs, elle voulut absolument dominer, non pour conduire et régner, mais seulement pour paraître et briller au premier rang. Elle fut châtiée par l'excès même de ses convoitises, et elle s'appliqua, dit-on, plus d'une fois ce vers chrétien :

Le bonheur ne peut être où la vertu n'est pas.

MONTMIRAIL (ROBERT de), premier maire de La Rochelle, en 1199. Il avait fondé une chapelle, sous l'invocation de Saint-Hilaire, à Puilboreau, commune de Dompierre. Il y fut inhumé la même année 1199. Telle était la suprême ambition de ces époques simples et religieuses où la grande pensée de l'éternité dominait tous les actes de la vie publique et privée. Son fils lui succéda dans la mairie de La Rochelle.

MONTMORENCY (JEANNE de), veuve de Louis III de la Trimouille, comte de Taillebourg, etc., tué au siège de Melle, en 1577. Elle avait deux enfants, Claude de la Trimouille et Charlotte-Catherine de la Trimouille qui, à dix-sept ans, épousa Henri de Bourbon, prince de Condé dont la fin tragique épouvanta, quelques années plus tard, la ville de Saint-Jean-d'Angély. Jeanne

de Montmorency avait, en 1578, fait dresser un état des ruines de son château de Benon, en Aunis, sacragé et brûlé par les calvinistes de La Rochelle (1). Indisposée contre l'hérésie et par conviction religieuse et par souvenir des pertes qu'elle lui avait fait éprouver, la noble dame manifestait, en 1585, une forte opposition au mariage du prince calviniste, Henri de Bourbon, avec la jeune Charlotte, élevée dans les principes de la religion catholique. Par un stratagème, que les illusions et les folles inspirations de l'amour peuvent seules expliquer, et que ne contrariait point le jeune comte, son frère, Charlotte força la main à sa mère, en mettant à la disposition du parti huguenot, avec lequel elle entretenait des intelligences, le château de Taillebourg, protégé extérieurement par une garnison catholique. Combien les convictions religieuses de la comtesse Jeanne de Montmorency, durent être froissées lorsqu'en 1586, le prince de Condé, arrivant d'Angleterre avec les secours qu'il avait reçus de la reine Elisabeth, épousa Charlotte de la Trimouille, dans la chapelle du château de Taillebourg, convertie, dit un historien (2), en temple de la religion réformée !.... Fatale union, terrible dénouement qui, deux siècles et demi plus tard, devaient avoir leur écho au château de Saint-Leu, où s'éteignit, dans une catastrophe, cette illustre branche des Bourbon-Condé !....

MORINERIE (ÉTIENNE MICHEL de la), chevalier seigneur de Diconche, près Saintes, capitaine de cavalerie, maréchal-

(1) M. Massiou, *Hist. de la Saintonge et de l'Aunis*, IV^e vol., p. 497.

(2) *Hist. citée*, V^e vol., p. 33.

des-logis des gardes du corps, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, membre de la société d'agriculture de Saintes, naquit au château de Diconche, le 3 août 1749 (1). Destiné d'abord à la marine, M. de la Morinerie passa quelque temps à Rochefort auprès de MM. d'Amblimont et de Vaudreuil, auxquels il tenait par divers liens de famille. Plus tard, le 28 juin 1772, il entra dans les gardes du corps de S. M. Louis XV, compagnie de Beauvau. Lorsque vint à éclater la révolution, M. de la Morinerie, attaché par souvenirs et par principes, aux idées monarchiques, trouva dans différentes occasions à signaler son dévouement à la cause royale. Durant la nuit du 5 octobre, tombé au milieu d'une bande de forcenés qui s'acharnaient après lui, il se débattit courageusement et parvint à se dégager de leurs mains. Plusieurs coups de feu furent dans ce moment, dirigés sur lui, à travers l'obscurité, mais ne l'atteignirent point. Les camarades de M. de la Morinerie, entendant cette détonation, le crurent perdu, et le bruit de sa mort circula dans le château. Plus heureux que MM. des Huttes et de Varicourt, il s'était échappé sain et sauf. Cependant les quatre compagnies des gardes du corps avaient été licenciées. Louis XVI avait cru devoir faire cette concession, comme tant d'autres, aux exigences populaires. C'est sur ces entrefaites, que se leva la terrible journée du 10 août 1792.

(1) Il appartenait à la maison des Michel, barons de Saint-Dizant. Son père était Izaac Michel de la Morinerie, S^{gr} de Diconche, Feusses, Romas, le Puyau, Féolle, etc. L'ancienne famille des Michel avait pris alliance avec les Audebert de Lanbuge et de la Morinerie, Renard de Fuschamberg d'Amblimont, Gentil de la Fond et de Brassaud, de Grailly, de Meaux, de Meschinot, de Valles, de Bourdeille, de la Rochefoucauld, de Talleyrand-Périgord, Normand de la Tranchade, etc.

La Morinerie, qui n'avait point encore quitté Paris, où il demeurait, à l'hôtel de la marquise de Boufflers — Marie-Charlotte-Hippolyte Campet de Saujon — proche parente de sa femme, apprenant le danger que courait le roi, se rendit en toute hâte aux Tuileries. Là, les gardes du corps, au nombre d'environ deux cents, presque tous sans armes, mais animés du plus sublime dévouement, se rangèrent sous la conduite du maréchal de Mailly, leur doyen. Le peuple eut bientôt forcé les grilles et massacré les Suisses, trop faibles pour opposer une longue résistance. Incapables de se défendre devant les masses qui se ruaient dans le château, éloignés du roi qui s'était rendu à l'Assemblée nationale, les gardes du corps se retirèrent non sans avoir perdu quelques-uns des leurs. Après la mort de Louis XVI, M. de la Morinerie revint en Saintonge où d'autres dangers l'attendaient. N'écoulant que la générosité de son cœur, il avait accueilli, à Diconche, deux prêtres proscrits et poursuivis pour refus de serment, les abbés Deschamps et Denéchaud. Cette action souleva l'indignation du tribunal révolutionnaire local, qui fit arrêter et conduire à sa barre, le chevalier de la Morinerie. Sa femme (2) vint en personne présenter la défense de son mari; mais il était condamné d'avance, et il fut jeté dans la forteresse malsaine de Brouage où, grâce à la célérité des jugements du tribunal, il eut bientôt de nombreux compagnons de captivité; c'étaient : M. Brunet de Montreuil, M^{me} de Campet, M^{me} de Bremond

(2) Pauline-Charlotte-Elizabeth de Codin de Frédoville, fille de Charles-Armand de Codin, colon de Saint-Domingue, et de Anne-Aimée Campet de Saujon, dame de Frédoville, près Saint-Eugène.

d'Ars, M^{me} du Portail, et cent autres. Heureusement, le 9 thermidor et la mort de Robespierre rendirent ces innocentes victimes à la liberté. A la rentrée des Bourbons, M. de la Morinerie fut offrir ses services au roi Louis XVIII qui, du grade de brigadier, l'éleva à celui de maréchal-des-logis des gardes du corps, et le nomma chevalier de Saint-Louis par lettres du 21 juin 1814. Retiré du service à la même époque, il passa les dernières années de sa vie à Di-conche ou dans sa maison de Saintes. Il y vécut entouré de la considération générale, récompense de ses vertus, de la droiture de son esprit et de la loyauté de son caractère. Il mourut le 7 octobre 1820, à l'âge de 71 ans.

MORNAC (LÉON BOSCAL DE RÉALS, baron de), S^r de Champagnac, était fils de César Boscal de Réals et de Jeanne de Pradines. Il épousa Marguerite de Courbon et fut élu, par la noblesse de Saintonge, pour la représenter aux États-généraux tenus en 1649 et ceux tenus à Tours en 1651. Léon de Réals échangea, en l'année 1659, la terre d'Anzac et deux maisons qu'il avait à Cognac, ainsi que certaines redevances, pour la terre et baronnie de Mornac, qui appartenait à Jean Leberton de Bonne-mie. (1)

MORTAGNE (PIERRE et ARNAUD de). Ces deux frères, nobles Saintongeais, fondèrent, vers l'an 1074 (2), l'importante

abbaye de bénédictins de Saint-Étienne de Vaux, près de Royan, qui, vers la fin du même siècle, se soumit à la juridiction de l'abbaye de Maillezais, — 1093. — La fondation fut approuvée dans le concile tenu à Saintes en 1075, et présidé par Boson, évêque de cette ville. Les pieux fondateurs avaient libéralement doté le monastère de Vaux. Toutefois, le prélat déjà nommé y ajouta les revenus de quelques églises environnantes. Au XII^e siècle, Arnaud de Gaumon y joignit d'autres libéralités. L'an 1170, le pape Alexandre III donna une bulle de confirmation touchant l'érection de cette communauté qui fut ensuite ruinée au XVI^e siècle, dans les guerres de religion.

MORTAGNE (PONS de), vicomte d'Aunay, fonda, le 24 décembre 1352, le monastère des carmes à Aunay. Dès l'année 1293, une communauté de cet ordre existait à La Rochelle.

MOTAYE (MATHURIN), botaniste distingué, naquit dans l'Anjou et vint s'établir à La Rochelle au milieu du XVI^e siècle. Dans le but de perfectionner ses connaissances, il avait parcouru bon nombre de pays. Ainsi, après avoir exploré le Midi de la France et les Pyrénées, Motaye avait visité plusieurs parties de la Catalogne, et ajouté beaucoup de plantes à sa vaste collection. Aussi Olivier Poupard, botaniste lui-même, disait-il de Motaye que c'était « un homme fort grand chercheur d'herbes et fort excellent apothicaire, » qui avait trouvé la *Scorsonère* (3) entre les *Brosses*

(1) La famille Boscal de Réals, de Mornac, est aujourd'hui représentée par le comte de Mornac, chevalier des ordres de Saint-Louis, de la légion d'honneur et de Saint-Ferdinand d'Espagne, colonel d'infanterie, et par le comte de Réals, ancien député de Saintes, chefs des deux branches de la maison Boscal de Réals.

(2) V. *Royan moderne et ancien*, par Madame E. Ferrand, p. 184.

(3) M. L. Faye — *Note sur les progr. de la bot. dans le départ. de la Charente-Inférieure* — pense que c'est le *Scorsonera angustifolia* de Linnée.

des environs de La Rochelle (1), et l'avait montrée à plusieurs comme un remède efficace contre la morsure des vipères et autres serpents venimeux.

Motaye fut un des premiers savants qui contribuèrent à répandre, dans notre province, le goût de l'étude d'une science utile et agréable, alors que la « botanique n'inspirait d'intérêt, à la plupart des hommes, qu'autant qu'ils pouvaient trouver, dans les plantes, des remèdes à leurs maladies. » (2)

MOUSSAUD (JEAN-MARIE) naquit à Courçon, en 1743. Ce vertueux ecclésiastique, renommé par la simplicité et la douceur de ses manières, se dévoua d'abord à l'enseignement. Il avait été nommé membre de l'académie de La Rochelle en 1778. Banni de France par les lois révolutionnaires, il eut à déplorer, à son retour, la perte de ses livres et de ses nombreux manuscrits. Bientôt il fut appelé dans le chapitre de la cathédrale de La Rochelle. L'abbé Moussaud est mort dans cette ville, le 11 janvier 1823 (3). Il a laissé : *Encomium Rupellæ*, ou *Éloge de La Rochelle*, latin-français, dédié aux Rochelais, 1771, in-8° de 60 p., réimprimé en 1812, avec le *Nouveau plan de rhétorique*; Paris, Belin. — *Discours et dissertation littéraire sur différents sujets*; La Rochelle, Chauvet, 1812, in-8° de 395 p. — *L'Alphabet raisonné*, 2 vol. in-8°; Paris, Maradan. — *Roman d'optique*, in-8°, Maradan; in-12, Barba. — *Plaidoyer sur quatre espèces de fleurs, le lis, la rose, l'œillet et l'immortelle* (la no-

blesse, la beauté, l'estime et la durée), ou *Discours sur l'importance de la rhétorique*, in-8°; La Rochelle, Bouyer, 1817. — *L'incompréhensibilité des mystères*; La Rochelle, 1817. — *Des merveilleux effets de la vis d'Archimède*; La Rochelle, Bouyer, 1820, in-8° de 70 p., avec pl. — *De la nature et de l'origine de la poésie*, 1820, in-8° de 40 p. L'auteur attribue aux Grecs l'invention et l'usage de la poésie proprement dite.

MÜLLER (JACQUES-LÉONARD), baron de l'empire, lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis et commandeur de la légion-d'honneur, était fils d'un officier suisse. Il vint à Saintes en 1784, avec le régiment de Courten dont il était quartier-maître. Il se maria dans cette ville, avec M^{lle} Bernardeau de la Briandière. Müller gagna tous ses grades sur le champ de bataille, et se distingua particulièrement à Jemmapes. Il commanda en chef l'armée chargée de pénétrer en Espagne, et fut ensuite employé à l'armée du Rhin. En France, il fut longtemps inspecteur-général et remplit ces fonctions avec une rare sagacité. Retiré à Saintes, sa patrie d'adoption, le général Müller y est mort le 1^{er} octobre 1824. A ses derniers moments, il a montré les sentiments de religion qui l'avaient accompagné toute sa vie. Plus d'une fois, le baron Müller avait rendu de bons offices aux prêtres et aux émigrés français qu'il rencontra en Espagne. On cite de lui plusieurs traits d'humanité qui honorent le guerrier chrétien. Il n'a laissé que deux filles, M^{mes} de Sainte-Gemme et de Laborde-Lassale. (4)

(1) *Hist. de La Roch.*, t. II, p. 80.

(2) Poiret, *De Eruditione triplici*, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1707.

(3) En 1828, ont dit, par erreur, MM. Lesson, *Fastes histor.*, 1^{er} vol., p. 20, et M. Gautier, *Statist. du départ.*, art. biog.

(4) Extrait des Notes manusc. de M. P.-R.-A de Bremond d'Ars.

NICOLAS, dit DE LA ROCHELLE, naquit dans cette ville, d'un père juif, vers le commencement du XV^e siècle. Il était rabbin lorsqu'il se convertit au catholicisme, en 1438. Il s'occupa dès lors activement de la conversion de ses anciens co-religionnaires. Ayant cru découvrir, dans le Talmud (1), la cause de leur obstination et de leur résistance à ses prédications, il fut demander une audience au pape Grégoire IX, et il engagea fortement le souverain pontife à faire saisir la compilation juive du Talmud. Aussitôt la cour de Rome écrivit, dans ce sens, aux évêques de France.

NIOU (N...) était ingénieur de la marine et devint maire de Rochefort, le 12 juillet 1790. Il fut nommé membre de l'Assemblée législative en septembre 1791. Le 2 septembre 1792, il fut appelé à la Convention nationale. Les temps de révolutions ont de bien déplorables influences : jusqu'alors Niou s'était montré de mœurs douces, essentiellement affables et sociales, et voilà que tout-à-coup il revêt des formes terribles et invoque, en termes dignes de la terreur, le supplice du roi : « Si la Convention nationale, écrit-il à ses amis de Rochefort, cédant à quelques consciences timorées, fait un appel au peuple du jugement du scélérat Louis XVI, le déchirement de la république sera assuré. » Aussi Niou vota-t-il la mort du roi sans appel ni sursis. En 1794, le corps législatif, considérant que cet ingénieur-constructeur pouvait être, attendu ses connaissances spéciales, utile

à la nation, le chargea de hâter, par tous les moyens possibles, la construction, le radoub et l'armement des vaisseaux et frégates dans les ports de Lorient, de Rochefort, de la Montagne (Toulon), de Nantes, de Bayonne, de Bordeaux, et on l'investit, à cet effet, de pouvoirs illimités. Niou fut ensuite chargé de plusieurs missions à Londres, et notamment pour l'échange des prisonniers de guerre. A son retour d'Angleterre, il fut élu membre du conseil des prises, emploi qu'il occupa jusqu'à la restauration.

Niou est mort tristement comme il avait vécu.

NOÉ (MARC-ANTOINE de), né au mois d'avril 1724 (2), au château de la Grémeaudière (3), commune de Sainte-Soulé ou Soline, près La Rochelle, d'une des plus anciennes familles du Languedoc qui tirait son nom du château de Noé, au diocèse de Rieux. Son père mourut au moment où il venait d'être nommé gouverneur de la Guyenne. Sa mère, Charlotte-Marguerite Colbert de Saint-Mars, était petite-fille du célèbre ministre de Louis XIV. Cette famille tenait à l'Aunis par ses alliances avec la maison de Mauléon. Marc-Antoine de Noé fit ses études à Paris. Il suivit, à 25 ans, le cours de rhétorique du célèbre professeur Lebeau, et fit sa théologie en Sorbonne. Il s'adonnait avec passion à l'étude des anciens auteurs. On rapporte qu'un jour, le directeur du grand-séminaire, en faisant allusion au livre que parcourait l'élève, lui dit :

(2) M. Auguis recule cette date jusqu'en 1726, dans sa Notice en tête de l'édition des œuvres complètes de M. de Noé, 1818, et le fait mourir en 1801, bien qu'il donne un *fac simile* de l'écriture du prélat de l'an 1802.

(3) La plupart des géographes, et même Cassini, écrivent *Grimaudière* ; c'est une faute.

(1) Explication ou commentaire de la loi de Moïse, dont le recueil, en langue hébraïque, commencé vers la fin du II^e siècle, n'a été achevé qu'au VI^e. Le Talmud porte, en plusieurs endroits, la marque évidente de la haine rabbinique contre la religion chrétienne.

« M. de Noé, celui-là ne vous conduira pas à un évêché. » « Non, répondit le séminariste peu déconcerté, mais il me consolera de n'y être point encore parvenu. » Noé était grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, lorsqu'il fut nommé, en 1762, député à l'assemblée du clergé. Il fut appelé, en 1763, à l'évêché de Lescar et à la présidence des États du Béarn. Il partageait son temps entre les soins de sa charge et la culture des lettres anciennes. Il s'était entouré d'amis de ces sortes d'études. Luce de Lancival, un des plus brillants élèves de l'université; son vicaire-général, l'abbé Auger, traducteur de Démosthènes et d'Eschines, etc., prenaient part à ses travaux. Quelques mandements seuls venaient, de temps à autre, révéler au public le talent de M^{sr} de Noé. En 1768, le Barnabite Mirasson lui avait dédié son histoire des troubles du Béarn. En 1795, M. Desfours de la Genetière lui dédiait son livre intitulé : *Avis aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons*, etc. La charité du nouvel évêque brilla, à l'égard de ses diocésains, dans une épizootie terrible qui vint affliger le Béarn en 1770. Il obtint un million du gouvernement en faveur des victimes du fléau, et il demanda d'autres secours à la charité des personnes opulentes; lui-même donna 30,000 livres. Les secours furent répartis sans distinction de classe et de religion, mais en raison des pertes et des besoins de chacun. Un conflit d'autorité s'éleva, en 1784, entre le frère de l'évêque de Lescars, le vicomte de Noé, maire de Bordeaux, et le maréchal de Richelieu, gouverneur de la province de Guyenne, et il suscita beaucoup de peines au prélat. Son frère s'exila en

Espagne, après avoir été condamné à la prison par l'arrêt d'une cour martiale composée de maréchaux et que présida M. de Richelieu (1). Dans un entretien avec M. de Vergenne, au sujet de l'exécution du jugement des maréchaux, qu'était venue soutenir une lettre de cachet, le ministre ayant dit à M. de Noé : « Monsieur l'évêque, contestez-vous au roi le droit de disposer du sort d'un de ses sujets? » Le prélat fit cette belle et digne réponse : « Monsieur, je conteste à vous le droit de supposer le roi injuste, car ce serait le calomnier... » Une telle réplique termina la discussion. On dit que M^{sr} de Noé s'était, en 1784, mis sur les rangs pour l'académie; probablement le procès de son frère l'éloigna d'un projet dont il ne fut plus question. En 1785, le prélat avait été choisi pour prononcer le discours d'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France. Ce discours fut écrit et non débité. Quelques passages un peu hasardés, et qui semblaient affecter un ton prophétique, peut-être la crainte de réveiller les embarras mal assoupis du jansénisme au sujet des parlements, s'y opposèrent alors, mais il fut imprimé sous le titre de *Discours sur l'état futur*, etc. On y trouve l'expression d'un talent hors ligne. « plein de science et de gravité, et coloré par un feu sombre qui rappelle parfois l'accent des prophètes hébreux. » (2)

Également recommandable par ses vertus et par sa science, M^{sr} de Noé fut élu, en 1789, député de sa province aux États-généraux. Bientôt, désespérant d'obtenir les sages réformes sur lesquelles il comp-

(1) Louis XVIII a depuis qualifié cet arrêt de jugement de vandales.

(2) Not. manusc. de M. Delayant.

tail, mesurant d'un coup d'œil la pente irrésistible sur laquelle allaient crouler pélemêle le trône et les institutions de son pays, le député protesta contre la réunion des trois ordres et revint dans son diocèse. Son siège ne tarda pas à être supprimé et, plus tard, transféré à Oléron.

Pour échapper à la persécution, le prélat passa en Espagne, puis en Angleterre. Plus d'une fois il porta des secours religieux et autres aux prisonniers français, disant qu'il était prêtre pour bénir et consoler ses concitoyens. En 1801, pour ne point entraver les dispositions du concordat, il donna la démission de son siège. Rentré en France, il fut élevé, en 1802, au siège épiscopal de Troyes. Il y mourut quelques mois après, le 27 septembre 1802, et alors que le gouvernement le proposait pour le cardinalat.

D'un caractère doux, conciliant, modeste, longtemps formé à l'école de l'adversité, cet évêque savait conquérir, de prime-abord, l'estime et l'affection de ceux qui l'approchaient; aussi fut-il regretté généralement à Troyes où il avait à peine eu le temps de se faire connaître. Le département de l'Aube proposa un prix pour le meilleur éloge de son évêque défunt. Le prix fut gagné par Luce de Lancival dont le mémoire fut imprimé par les soins de l'académie de Troyes.

Monseigneur de Noé cultivait les lettres par goût. Souvent il avait trouvé dans leur commerce un adoucissement aux ennuis de l'exil. Connaissant l'hébreu et le grec, il avait puisé aux sources les plus pures de l'antiquité des connaissances infiniment précieuses. Son style brillait de ce suave coloris qui fait le charme de la langue hébraïque.

On doit à ce savant évêque quelques écrits peu étendus. Nous citerons les plus remarquables : I. *Mandement sur le jubilé de l'année sainte 1775*, écrit fort remarquable, traitant des caractères de la vraie pénitence et répondant à de nombreuses objections contre les indulgences. — II. *Discours prononcé à Auch pour la distribution des guidons au régiment du roi* (1), 1784. Ce discours est revêtu d'une teinte sagement religieuse et d'un patriotisme noble et généreux, fondé sur l'ordre et le respect des lois. L'auteur nous rappelle Massillon prêchant pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat; s'il lui est généralement inférieur, il semble toutefois le surpasser lorsqu'il parle de l'heureuse alliance des vertus du chrétien avec les devoirs du soldat. — III. *Mémoire en faveur du vicomte de Noé*, 1784. — IV. *Discours sur l'état futur de l'église*, 1785; avec notes et remarques, 1801. — V. *Discours pour la confirmation*; Londres, 1779. Cet écrit, adressé par un père exilé à des enfants qui partageaient son exil, est empreint d'une bonté touchante, mais grave et solennelle. La péroraison emprunte surtout à la situation de l'auteur un caractère émouvant et pathétique. — VI. *Traduction* d'un discours de Périclès, conservé par Thucydide, et insérée dans la traduction de l'abbé Auger. — VII. *Mandement* du 10 mai 1791, au sujet de l'élection d'un évêque constitutionnel (*Sanadon*), dans lequel M^{gr} de Noé prémunit ses diocésains contre les dangers de l'intrusion.

Les discours et œuvres complètes du digne

(1) En l'absence du colonel marquis de Lafayette, ce régiment de dragons était commandé par le comte de Viella, neveu de M^{gr} de Noé.

évêque ont été imprimés à Londres en 1801, in-12; nouvelle édition, Paris, Auguis, 1818, 4 vol. in-8°.

Les sermons de M^{sr} de Noé sont fort remarquables. Celui sur l'*aumône*, prêché à Paris, et le panégyrique de Sainte Thérèse, prononcé à Toulouse, sont, dit-on, perdus. On assure que lui-même détruisit, au moment de sa mort, un *Commentaire sur les épîtres de Saint Paul*. Dans son mandement au sujet de la mort de Louis XV — 1774 — on remarque cette phrase : « Il rejeta la liberté des impies, et préféra le remords à leur affreuse sécurité. »

NOEAU (ÉTIENNE), avocat, licencié en droit, maire de La Rochelle en 1532. L'impôt de la *gabelle*, édité en 1541, à Châtelleraut, occasionna de grands troubles dans le Poitou et la Saintonge. Une émeute, dans laquelle périrent plusieurs gens de guerre, éclata à La Rochelle en 1542, et en grande partie par le défaut de prudence du gouverneur Jarnac. François I^{er} vint en personne dans l'Ouest, et accompagné d'une nombreuse cour, pour mettre fin à ces désordres. Les représentants de La Rochelle, prosternés au pied du trône, invoquèrent la clémence du roi, et Noeau plaida la cause de la ville. Ainos Barbot nous a conservé ce discours dont voici les premiers mots : « Sire, si onques journée fut lamentable, piteuse, malheureuse et fatale..... » François I^{er} pardonna avec bonté aux Rochelais en révolte. Le lendemain, le même avocat prit la parole pour porter au pied du trône de S. M. les remerciements de La Rochelle, et débuta ainsi : « Sire, la féconde, résonnante,

prompte et assurée prolotion de Demades (1), orateur grec, et tout propos de bien dire ne seraient suffisants à vous rendre grâce pour le bienfait..... » On voit, par ces courtes citations, que l'éloquence du XVI^e siècle laissait beaucoup à désirer, et qu'elle fit moins sans doute pour le salut de La Rochelle, que le bon naturel de François I^{er} qui inclinait fortement à la clémence.

NOGERÉE (GASTON-LOUIS-FRANÇOIS de), officier supérieur et chevalier de la légion-d'honneur, était fils de Gaston-François de Nogerée, chevalier de Saint-Louis, ancien officier de marine, et de M^{lle} de Bourdon. Né en Touraine, le 17 juin 1785, il est mort à Saintes, le 5 février 1843. M. de Nogerée est l'auteur d'un petit ouvrage historique écrit à Saintes et intitulé : *Souvenirs d'un officier supérieur sous l'empire*.

NOUGARET (PIERRE-JEAN-BAPTISTE). Cet infatigable compilateur, généralement dépourvu de goût et de critique, qui a jeté plus de cent cinquante volumes dans le commerce de la librairie (2), est né à La Rochelle, le 16 décembre 1742. Son éducation fut très-ordinaire et ne s'étendit pas beaucoup au-delà des limites de l'enseignement populaire. Toutefois, Nougaret aimait beaucoup la lecture, et était doué d'une mémoire prodigieuse; à l'aide de ces deux dispositions naturelles, il fit un certain bruit dans la république des lettres. A dix-huit ans, il mit sur le théâtre de Toulouse une comédie en vers qui eut du succès, et qui portait le titre de l'*a-*

(1) Orateur populaire, marinier de profession qui parut à Athènes 300 ans avant N. S.

(2) Formant près de cent ouvrages différents.

certaine, en un acte, imitée de l'*Irrésolu*, de Destouches. Il fit un voyage à Ferney pour y voir Voltaire, qu'il savait n'avoir point été insensible à une *héroïde* intitulée l'*Ombre de Calas*, publiée naguères par Nougaret. Plus tard, il tira parti de la protection du poète-philosophe. A son retour, et passant par Lyon, au moment où s'imprimait la *Dunciade*, de Palissot, il s'ingéra d'y incorporer une addition critique, ce qui déplut fortement à l'auteur. En 1763, se trouvant à Paris, Nougaret publia un supplément au plus infâme des poèmes, et qui, dit-on, le surpassait en turpitude. Il fut emprisonné à l'occasion de cet écrit; mais cette punition augmenta sa vogue et le fit rechercher de certains libraires coupables qui, pour un vil gain, saturèrent de poisons de jeunes et faibles intelligences. C'est avec raison qu'on a reproché à Nougaret d'avoir écrit le pour et le contre, suivant les demandes des libraires, au service desquels il s'attacha, faisant ainsi une sorte de trafic de ses nombreuses productions littéraires. En effet, presque au même moment où il déversait la calomnie ou l'invective sur les ministres des autels, il écrivait les *Beautés de l'histoire ecclésiastique*; il faisait l'éloge de la révolution, après avoir parlé en faveur des races dynastiques. Toutefois, nous devons dire, en faveur de notre compatriote, que, nommé en 1792 agent du comité de sûreté générale dans certains départements, il rendit d'importants services à de malheureux suspects. Cette modération lui valut probablement sa disgrâce. Bientôt, en effet, il perdit sa place de chef de bureau de surveillance à la commune de Paris. Plus tard, au moyen de ses amis, il obtint, en qualité d'homme de lettres,

une pension de 2,000 livres, aux termes du décret de la Convention nationale du 4 septembre 1795. Nougaret, mort à Paris au mois de juin 1823, dans un âge avancé, a laissé les ouvrages dont voici la liste à peu près complète (1) :

ŒUVRES DE CIRCONSTANCE : *Aventures du Colysée, ou le dernier mot sur les affaires du temps.* — *Contrat social des républiques, ou Essai sur les abus.... principalement en France*; Paris, an VIII, in-12. — *Les destinées de la France sous la 4^e dynastie*; Paris, 1806, in-8°. — *Doutes patriotiques sur le nouveau règne*; Paris, Demonville, 1774, in-8°. — *Hymnes pour toutes les fêtes nationales.... couplets patriot. pour les dif. fêtes républic., et poés. relativ. à la révol.*; Paris, 1796, in-12. — *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la républ. franç.*; Paris, Mongie, 1802, in-8° de 16 p. — *Réflexions essentielles relatives au droit de timbre sur les journaux, les prospectus, etc., et la liberté de la presse*; Paris, an VII, in-8°.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE : *Les aventures remarquables des marins, ou précis des naufrages et accidents sur mer les plus extraordinaires, depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours*; Paris, Tourneux, 1824, in-12, 4 grav. — *Les Beautés de l'hist. d'Allemagne, ou précis de ce qu'il y a de plus intéressant dans les annales de la Germanie, etc.*, 16 grav.; Paris, Leprieur, 1817, in-12. — *Beautés de l'hist. d'Angleterre, etc., depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la fin du règne de Georges II*, par P. J. B. N...; Paris, Leprieur, 1811, in-12, 16 fig. — *Beautés de l'hist. d'Espagne et du Portugal*;

(1) V. *France litt.* de Quérard et *Journal de la librairie*.

Paris, Leprieur, 1814, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. d'Égypte, ancienne et moderne...., particul. sur le Nil, sur les solit. de la Thébàide, les relig. cophites et les maronites*, 5 fig.; Paris, Cretté, Eymery, 1824, in-12. — *Beautés de l'hist. de Paris*; Paris, Tourneux, 1820; deuxième édit., Paris, Belin, 1824, in-12, 9 grav. — *Beautés de l'hist. de Pologne*, etc.; Paris, Leprieur, 1817, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. de Prusse*, etc.; Paris, Brunot-Labbe, 1821, in-12. — *Beautés de l'hist. de Savoie, de Genève, du Piémont, de la Sardaigne et de Gènes*; Paris, Cretté, 1818; 2^e édit. augm.; le même, 1821, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. de Sicile et de Naples*, etc.; Paris, Brunot-Labbe, 1818, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. de Suède*; Paris, Leprieur, 1817, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. des États-Unis d'Amérique*; Paris, Brunot-Labbe, 1824, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. du Bas-Empire...., depuis Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II*, par P. J. B. N^o; Paris, Leprieur, 1811, in-12 de 465 p. et 16 grav.; 2^e et 3^e édit. — *Beautés de l'hist. du Danemarck et de la Norvège*, etc.; Paris, Leprieur, 1817, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. du règne des Bourbons*, etc.; Paris, Lerouge, 1822, in-12, fig. — *Beautés de l'hist. ecclés.*, etc.; Paris, A. Eymery, 1822, 2 vol. in-12, 10 grav. — *Beautés et merveilles du christianisme*; Paris, Belin-Leprieur, 1820, 2^e édit.; les mêmes, 1825, 2 vol. in-12, fig. — *Beaux traits de dévouement à la religion et au roi; de piété filiale, magnanimité*, etc., pendant la rév. franç.; Paris, Cretté, 1819; 2^e édit., Paris, le même, 1828, 2 vol. in-12, fig. — *Les enfants abandonnés, ou les malheurs d'une famille illustre*, etc.; Paris, Gide, 1805, 2 vol. in-12. — *Les enfants célèbres chez les peuples anciens et modernes*, etc.; Paris, Brunot-Labbe, Cretté, 1810, in-12; 3^e édit., Paris, Belin-Leprieur, 1834, 2 vol. in-12, fig. — *Histoire abrégée de Russie*; Paris, Leprieur, 1813, in-12, fig. — *Histoire curieuse et amusante des singes*, etc.; Paris, Lerouge, 1813, in-18. — *Histoire des chevaux célèbres*, etc.; Paris, Duprat-Duverger, 1813, in-12; nouv. édit., Paris, De Pelafol, 1821, in-12, fig. — *Histoire des jeunes personnes célèbres et faisant suite aux enfants célèbres*; Paris, Cretté, 1810, in-12, fig.; réimp. en 1834, sous le titre de *Vies des jeunes personnes célèbres*; Paris, Belin-Leprieur, 1834, in-12, 2 grav. — *Instructions morales et amusantes à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe*, rédigés par P. J. B. N^o; Paris, Duprat-Duverger, 1813, in-12. — *Précis de l'hist. des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople*; Paris, Remont, 1813, in-12. — *Précis histor. des départements français*, par P. J. B. N. D. L. R.; Paris, Pernier, 1803, in-12 de 219 p., avec 3 cartes géogr. — *Le Raynal de la jeunesse, ou précis de l'hist. intéres. de l'établiss. des Européens dans les deux Indes*; Paris, A. Eymery, 1821, in-12, fig. — *Le J. J. Rousseau de la jeunesse*. Paris, 1808, 2 vol. in-12. — *Théâtre à l'usage des collèges et des pensions partic.* Paris, Maisonneuve, 1789, 2 vol. in-12.

LITTÉRATURE ET CRITIQUE : *Apollon*, poème au sujet des vaisseaux offerts au roi par différentes provinces, 1762, in-8°. — *Le Basson*, quatrième chant ajouté à la *Duaciade*; Lyon, 1771. — *Coup-d'œil d'un*

Arabe sur la littérature française, ou le barbier de Bagdad faisant la barbe au barbier Figaro; Londres et Paris, Guillot, 1786, in-8°. — *Les Éclipses*, badinage, 1763, in-8°. — *Éloge de Voltaire*, poème; Genève et Paris, Gueffier, 1799, in-8°. — *Philadelphie et Paris*, 1779, in-8°. — *Eloge des femmes*. — *Épithalame* sur le mariage de M. le prince de Lamballe, 1766, in-4°. — *Équipée*, poème histori-comique; Londres et Paris, V^e Duchesne, 1776, in-12, avec J. H. Marchand. — *L'hommage de l'enfance*, adressé au roi et à la reine; Paris, 1774, in-8°, publié sous le nom de Charlotte-Éléonore Nougaret, âgée de six ans. — *Hommages qu'on doit aux femmes*, 1775. — *Léopold de Brunswick*, poème; Paris, V^e Duchesne, 1787, in-8°. — *Lettre à M. Poinciset sur sa comédie du cercle*, etc., in-8°. — *La littérature renversée, ou l'art de faire des pièces de théâtre sans paroles*, etc., avec un traité du geste, etc.; Berne et Paris, Cailleau, 1775, in-8°. — *Mémorial des gens d'esprit*; Paris, Desnos, 1775, in-24. — *La mort de l'opéra comique*, élégie pour rire et pour pleurer, par un jeune homme âgé de dix-sept ans; Partout, 1762, in-8°. — *L'ombre de Calas*, etc., héroïde; Amsterdam et Paris, Cailleau, 1765, in-8°. — *Les Parques*, ode sur la mort de M^{or} le dauphin, 1766, in-8°. — *Recueil de poésies*. — *Les Rosières*; Paris, Lefuel, 1820, in-8°. — *Les Saisons, ou extraits des plus beaux passages de tous les poèmes connus sur les Saisons*; Paris, Desnos, 1775, in-24. — *La voix du peuple*, au sujet de la cherté et de la baisse du prix des grains, par M. N^{on}; Amsterdam et Paris, 1769, in-8°.

ROMANS : Sous ce titre, la France litté-

raire cite dix-sept ou dix-huit ouvrages différents, plus ou moins hostiles à la morale, et formant 45 volumes. Les écarts de l'une de ces productions furent tels qu'ils provoquèrent, en 1765, l'arrestation de son auteur et son emprisonnement à la Bastille pendant quelques mois.

THÉÂTRE : *L'art du théâtre en général*, etc.; Paris, 1769, 2 vol. in-12. — *La Bergère des Alpes*, pastorale; Lyon, 1763, in-8°. — *Le bon Frère*, parodie de *Castor et Pollux*, un acte et prose, vaud.; Paris, 1799, in-8°. — *La Grippe*, comédie épisodique, un acte et prose, 1775, in-8°. — *Incertain*, parodie de *Zulica*, un acte et en vers; Avignon, 1760, in-8°. — *Les petits Spectacles*, calendrier historique et chronologique; Paris, Duchesne, huit part., in-18. — *Sémiramis*, tragédie lyrique en 3 actes, vers libres; Paris, 1802, in-8°. — *Théâtre forain*, 1774 à 1788, in-24.

COMPILATIONS HISTORIQUES : *Anecdotes de Constantinople et du Bas-Empire, depuis le règne de Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II et jusqu'à nos jours*; Paris, Belin, 1799, 5 vol. in-12. Ces anecdotes ont été réimprim. en partie sous le titre ci-dessus de *Beautés de l'hist. du Bas-Empire*, etc. — *Anecdotes des beaux arts*, avec Leprince, l'aîné; Paris, Bastien, 1776-81, 3 vol. in-8°. — *Anecdotes du règne de Louis XVI*; Paris, 1791, 6 vol. in-12. La première édition, parue en 1776, ne comportait qu'un volume. — *Anecdotes militaires, anciennes et modernes, de tous les peuples*; Paris, F. Louis, 1808, 4 vol. in-12. — *Anecdotes secrètes du XVIII^e siècle.... pour faire suite aux Mém. de Bachaumont*; Paris, L. Colin, 1808, 2 vol. in-8°. — *Hist. de la guerre civile en France*, etc.

depuis les États-généraux de 1789 jusqu'au 18 Brum. an VIII ; Paris, Lerouge, 1803, 3 vol. in-8°, fig. — *Histoire des prisons de Paris et des départements*, etc., pour servir à l'hist. de la rév. franç. ; Paris, 1797, 4 vol. in-12. — *Histoire des triomphes militaires*, composée par Nougaret et publiée par A. B*** (Antoine Bailleul) ; Paris, Bailleul, 1808, in-12. — *Histoire du donjon et du château de Vincennes*, revue par M. A. de Beauchamps ; Paris, Brunot-Labbe, 1807, 3 vol. in-8°, reprod. en 1814 comme une nouvelle édition. — *Londres, la cour et les provinces d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande* ; Paris, Briand, 1816, 2 vol. in-8°. — *Notice histor. des découvertes et inventions*, — commencée en 1768 et continuée jusqu'en 1791, par Guillaume Deschamps, et depuis 1805, par Nougaret ; Paris, Demoraine, 1768-1823, in-4°. — *Les Numéros parisiens*, ouvr. utile et nécessaire aux voyageurs à Paris ; 1788, in-18. — *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642 et celle de France*, etc. ; Paris, Moutardier, in-8°. — *Les six suites de Buonaparte*, y compris la dernière qui sauva la France ; Paris, Lerouge, 1815, in-8°. — *Voyages intéressants dans les différentes colonies françaises, espagnoles, anglaises, etc.*, par M. N*** ; Londres et Paris, Bastien, 1788, 2 parties, in-8°.

Quelle fécondité surprenante !... Si, dans ces innombrables écrits, Nougaret a déployé un certain esprit de métier ou de vogue, la négligence de son style, l'absence d'études et de pensées profondes, sa malheureuse versatilité de principes, ses écarts, en ont fait un écrivain fort médiocre, souvent dangereux, et dont les œuvres ne passeront point à la postérité.

NOURRY, dit GRAMMONT (GUILLAUME-ANTOINE). Cet acteur, né à La Rochelle, le 10 juin 1750 (1), s'exerça d'abord en province. Il parut au Théâtre Français le 5 février 1779, et y obtint des succès ; *Orosmane*, *Gengis-Kan*, *Mahomet*, *Vendôme*, *Tancrède*, furent les personnages qu'il choisit ; il s'essaya dans la haute comédie et réussit dans le rôle du *Glorieux*, de Destouches. Grimm nous a conservé l'anecdote suivante : « Après lui » avoir vu jouer *Vendôme*, dans *Adélaïde*, » le public, ce public qui s'est gâté comme » les acteurs, a demandé Roselli, (nom » théâtral de Nourry), avec des cris d'im- » patience si furieux, qu'on a été obligé de » le faire paraître sur le théâtre, tel qu'il » était dans sa loge, en mauvaise redin- » gote, en pantoufles, les cheveux et les » bas tout défaits ; c'est dans ce noble » costume, que son rival et son compatriote » Larive l'a présenté à l'auguste assemblée » qui en a été ravie et qui a redoublé ses » cris et ses applaudissements. » Grimm lui trouvait des rapports frappants avec Lekain, bien qu'il n'eût pas le jeu profond de sa physionomie. Par ses excentricités, Nourry perdit bientôt la faveur du parterre : le 19 janvier 1782, on donnait *Zaire*. lorsque *Orosmane* (Nourry) se présenta. il fut accueilli par des huées et des sifflets. on l'empêcha de parler et les cris de Larive, Larive !... témoignèrent qu'on voulait le chef d'emploi. Nourry s'éloigna momentanément du théâtre. Un mois après, le

(1) Not. manusc. de M. Deloyant, qui a rectifié, à La Rochelle, paroisse de Saint-Jean, l'erreur des biographes qui tous citent l'année 1752. Ce n'est pas la seule erreur de date relevée par M. Deloyant à l'égard des hommes célèbres nés à La Rochelle. Voir Dupaty, Lafaille, etc.

23 février, grâce à la bienveillante protection de la reine, il prit un engagement au Théâtre Montansier et fit sa rentrée dans le rôle de *Don Pèdre*, de la tragédie de *Pierre le cruel*, où le public l'applaudit à outrance, même avant qu'il eût ouvert la bouche; de sorte que l'acteur piqué supplia les spectateurs de suspendre leurs battements de mains, jusqu'à ce qu'il les eût mérités. Ses défauts ordinaires l'ayant suivi à ce nouveau théâtre, sa position ne put s'y améliorer. La révolution étant survenue, Nourry embrassa les principes avec chaleur et enthousiasme; on l'a accusé d'avoir pris part au massacre des prisonniers transférés, le 9 septembre 1792, d'Orléans à Versailles. Il devint adjudant-général de l'armée révolutionnaire qui agit contre la Vendée. Ses excès lui acquirent un certain renom. Cependant la terrible accusation de Lequinio, contre les partisans de Ronsin, bien qu'elle poursuivait à outrance le général de brigade Grignon, placé sous les ordres de Nourry, ne chargea point ce dernier. Revenu à Paris, le chef d'état-major se rangea parmi ces hommes turbulents connus sous le nom d'*épauletiers* qui un moment inquiétèrent Robespierre, et qu'il fit poursuivre comme ultra-révolutionnaires.

Nourry et son fils âgé de 19 ans, périrent ensemble sur l'échafaud, le 13 avril 1794, et en compagnie de la veuve de Camille Desmoulins, de Ronsin, Hébert, et autres célèbres démagogues. A cet instant suprême, le père et le fils montrèrent un grand courage et bien digne d'une meilleure cause.

OLIVIER, élu, en 1285, supérieur de l'abbaye des bénédictins de Saint-Jean-d'Angély, montra un grand zèle pour le soutien des intérêts de la communauté, notamment contre les templiers de La Rochelle qui, possédant certains fiefs enclavés dans le territoire des bénédictins, furent tenus, après discussion, de payer, à eux-ci, une redevance annuelle et de reconnaître la juridiction de l'abbé sur leurs colons, avec interdiction d'avoir, en ce lieu, une chapelle particulière. Sur la demande de Philippe-le-Bel, Olivier consentit à un arrangement au sujet d'une rente de 20 livres fondée par Alphonse, duc d'Aquitaine, pour l'entretien d'un luminaire devant l'autel de Saint-Jean-Baptiste (1). L'église des bénédictins servait aussi d'église paroissiale; trois chapelles dédiées à N. D., à Saint-Pierre et à Saint-Révérend, y avaient été dès lors fondées par le clergé séculier; les offices se célébraient dans ces trois chapelles selon le rit romain, et dans les autres parties de l'église, suivant le rit propre à la communauté (2). Des difficultés fâcheuses surgirent, à cette occasion, entre les religieux et les chapelains. L'abbé Olivier eut recours à Rome et le pape Clément V, par une bulle du 8 février 1306 (3), les aplanit. Il accorda à l'abbé le titre curial dans son église, avec desserte de toutes les chapelles et perception des revenus entiers, sauf indemnité pour les chapelains.

Mais le fait capital de cette administration abbatiale est sans contredit l'entrevue

(1) *Gall. christ.*, t. II.

(2) *V. Offic. propr. monast. sanct. Joann. Anger.*, déjà cité.

(3) Et non pas le 8 février 1305, comme ledit Du Tems, — *Clergé de France*, — ce qui ferait quatre mois avant même l'élection du pape Clément.

qui, d'après certains historiens, aurait eu lieu, en 1305, à LA FAYOLLE, maison de campagne de l'abbaye, entre Philippe-le-Bel et Bertrand-de-Got, archevêque de Bordeaux. Le roi aurait promis à Bertrand de lui faire obtenir la tiare à six conditions dont une concernait l'abolition des temples. L'archevêque, ayant juré sur le corps de J. C. de remplir ces conditions, serait devenu pape, le 5 juin, sous le nom de Clément V. Dans une brochure très-remarquable, récemment publiée par M. Lacurie (1), celui-ci a victorieusement combattu le fait de l'entrevue et de la convention secrète. Un écrivain de Saint-Jean-d'Angély a soutenu l'opinion contraire et fixé au dimanche 16 mai, l'entrevue des deux personnages à La Fayolle (2), conformément à l'assertion de Villani. Mais grâce à notre savant compatriote, M. l'abbé Lacurie, la question paraît aujourd'hui amplement résolue. Nous croyons devoir admettre les motifs de ce dernier écrivain, si solidement appuyés sur une foule de raisons et d'autorités. Nous les préférons au récit particulier et trop dénué de preuves du chroniqueur de Florence (3), que beaucoup d'historiens ont copié ensuite sans examen. D'après la remarque de Bérault-Bercastel (4), la plupart de ces historiens copistes agissaient si précipitamment qu'ils ne rectifièrent même pas l'erreur matérielle et palpable de Villani, qui donnait à l'archevêque de Bordeaux le nom de Rai-

mond au lieu de celui réel de Bertrand. L'empressement de quelques écrivains modernes de Saint-Jean-d'Angély, à soutenir une thèse qui, sans fondement réel, accuse de simonie un prince éminent de l'église, a bien pu prendre sa source, même à leur insu, dans ce désir si naturel de conserver à son pays, la célébrité que lui assurent certains faits notables de l'histoire. Il faut espérer que si, dans la suite, quelque historien poursuit le rôle trop facile des Sponde, des Pagi, des Dupin, des Daniel, etc., etc., il s'en trouvera d'autres qui, dirigés par l'écrit consciencieux de M. l'abbé Lacurie, adopteront les sages réserves de Bérault-Bercastel, de M. Artaud, et des vieux historiens cités en foule par notre auteur saintongeais (5). Ils admettront qu'une entrevue a sans doute eu lieu, non en 1305, mais bien en 1307, entre Clément V et Philippe-le-Bel : d'abord à Lyon, et ensuite à Poitiers, suivant que l'exigeait nécessairement l'état déplorable des affaires entre les deux cours. Ils diront que, cette même année, Clément V vint à La Fayolle, où il posa, en présence et à la prière de l'abbé Olivier, la première pierre de la chapelle, à la construction de laquelle il voulut concourir, pour donner aux bénédictins une preuve de sa protection bienveillante. Mais ils se garderont bien de confondre, ainsi que le fait Villani, toutes ces dates, et d'incriminer la conduite de Clément V, qui d'après Rainoldi, écrivain italien, tout à fait désintéressé dans la question, fut un grand pape et un digne pasteur. (6)

OLIVIER (JEAN) naquit à Boorgneuf, canton de la Jarrie, localité qui jadis

(1) *Dissertation sur l'entrevue de Philippe-le-Bel et de Bertrand-de-Got*, in-8° de 62 p., Saintes, Rose Scheffler, 1849.

(2) A la fin de sa brochure, M. Lacurie a généreusement imprimé les dires de son adversaire.

(3) *Dissert.* citée, p. 60.

(4) *Hist. de l'Egl.*, t. VII., p. 69, édit. 1829, in-8°.

(5) *V. Dissert.* citée, p. 51, 52, 53 et 62.

(6) *Ibid.*, p. 55.

eut une grande importance et qui, si l'on en croit d'anciennes chartes, prenait rang après La Rochelle. Olivier, issu d'une ancienne famille recommandable, oncle du chancelier de France, François Olivier, après avoir fait une partie de ses études à Poitiers, embrassa l'état religieux. Il fut successivement aumônier de Saint-Denys, de Saint-Médard, de Soissons; enfin l'évêché d'Angers lui échut, en 1532. Ce prélat partageait son temps entre les occupations pastorales et la culture des lettres. Il mourut, en 1540, avec la réputation d'un digne évêque, qui s'était attaché à faire le bien de la religion avec un zèle intelligent, mais sans ostentation. Il est l'auteur d'un poème latin ayant ce titre : *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12, et Reims, 1618, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par Gabriel Michel et par Bouchet. (V. ce dernier nom).

OLIVIER (FRANÇOIS), seigneur de Leuville (1), naquit à Bourgneuf en Aunis, en 1497 (2). Il fut d'abord président à mortier au parlement de Paris, puis ambassadeur aux diètes de Spire de 1542 et 1544. François I^{er} le nomma chancelier de France, le 18 avril 1545. Ses vertus et ses talents le rendirent extrêmement recommandable; de Thou a dit de lui : « *Vir tanto fastigio dignissimus*. » Sous Henri II la duchesse de Valentinois lui fit perdre les sceaux; le roi le rappela, en 1559. Ce

fut de son temps, que l'empereur Ferdinand I^{er} envoya en France l'évêque de Trente, afin de demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. Le conseil d'État parut incliner vers cette mesure qui semblait assez fondée en équité. Mais le chancelier président déclara qu'il ferait trancher la tête au premier qui opinerait pour la restitution. Sa volonté ainsi formulée valut toute une série de raisonnements, et la demande de l'empereur fut repoussée. Dans les additions aux mémoires de Michel de Castelnau, J. Le Laboureur (3) parle ainsi de ce chancelier : « Si, après sa retraite, sa maison de Leuville fut moins remplie de gens de cour, elle n'en fut que plus honorée pour être devenue le temple et l'asile de la justice, et d'être consacrée, sous ce nom, par le témoignage des sages et des illustres du siècle, et principalement par les vers de Michel de l'Hospital (4), ami intime de ce chancelier et qui fut non seulement son successeur, mais un autre lui-même en fortune et en vertu. »

Olivier mourut à Amboise, en 1560.

ORIGNAC (ITHIER d'). Sa famille, alliée à celle des seigneurs de Mirambeau et dont elle était peut-être une branche, possédait Orignac dès l'an 1200 (5). On trouve dans le testament d'Ithier, daté du jour de Saint-Nicolas d'hiver (6 décembre) 1342, et fait sous Philippe VI de Valois, ce paragraphe qui a évidemment trait aux

(3) Deux vol. in-8°.

(4) Ces poésies latines parurent sous le titre de : *Epistolarum seu sermonum*, libri VI. — Amsterdam, 1752, in-8°.

(5) Cette terre d'Orignac passée, au XIII^e siècle, des mains d'Ithier d'Orignac dans celles des Lefourestier, n'est plus sortie de la famille de Saint-Légier, depuis qu'elle y est entrée; par le mariage, en 1578, de Marie Lefourestier avec René de Saint-Légier de Boisrond.

(1) Son aïeul, Jacques Olivier, procureur au parlement de Paris, seigneur de Leuville et de Coudray, était né à Bourgneuf, dans le XV^e siècle. Son père, Jacques Olivier, avait aussi été président au parlement de Paris.

(2) Nous avons, par déférence pour le P. Arrière, fait naître en Aunis le chancelier Olivier, bien que nous regardions comme mieux fondée l'assertion de Feller.

croisades : « Si le passage d'Outre-Mer se
» faisait que ung homme d'armes de ma
» lignée, esleu par mon héritier ou ung
» autre en cas qu'il ne s'en trovast de
» ma lignée, s'ey transportast prenant de
» mon bien tant qu'il sera besoing pour
» faire ledict voyaige, pour avoir indul-
» gence plénière de peine et de coulpe du
» souverain pontife le Pape, comme si j'y
» allais en personne. »

Ithier d'Orignac mourut vers le milieu du XIV^e siècle (1). Il avait demandé à être inhumé en l'église de Saint-Ciers-du-Tailon, devant l'autel de N.-D., en la sépulture de sa mère. Il défendit, par un sentiment d'humilité chrétienne, qu'on mit et apposât sur son corps le *drap d'or* accoutumé, mais bien trois aunes de drap noir, et que cette étoffe fût ensuite donnée à quelque pauvre. A cette époque, on commettait sans doute des fautes et Ithier lui-même en fournit la preuve, mais du moins venait le jour du repentir et de la réparation solennelle. L'homme reconnaissait alors son extrême bassesse en face de la divinité.

Ithier avait bâti, quelques années avant sa mort, un hospice pour les pauvres, à mi-chemin d'Orignac à Saint-Ciers ; il n'en existe plus de traces.

ORIGNAC (Yvon LEFOURESTIER d') (2), né sur la fin du XIV^e siècle, fut nommé écuyer des écuries du roi Charles VII, suivant lettres patent^s datées de Poi-

(1) Not. extr. d'un manusc. intéressant du XVI^e siècle (1598) fort bien conservé, d'une belle écriture, contenant 101 pages, dont l'historique remonte jusqu'à 1200, et qui nous a été communiqué par M. de Saint-Légier d'Orignac.

(2) Extrait du manusc. de M. de Saint-Légier d'Orignac, p. 50 et suiv.

tiers, le 26 janvier 1434. Yvon était en la compagnie de M^{sr} Artus de Bretagne, connétable de France, lorsqu'il chassa et *expella* les Anglais de la ville de Paris (3). Le 16 février 1441, pour récompenser Yvon de ses exploits guerriers et autres services, et l'indemniser des pertes et dommages qu'il avait éprouvés dans la guerre, le même prince, étant à Saintes, lui concéda la coupe de huit arpents de bois à prendre dans la forêt royale de Charnay, avec mandement, au comte Guillaume d'Harcourt de Montgomery, grand-maitre des eaux et forêts, de lui faire délivrer, sans entrave ni obstacle, ladite allégeance. L'année suivante, Yvon fut nommé lieutenant de la ville de Talmont-sur-Gironde, avec le commandement de vingt lances, pour garder la place contre les Anglais. Cette ordonnance, datée de Montils-les-Tours, le 19 mars 1452, est intéressante pour l'ouest de la Saintonge, en ce qu'elle organise la défense de ses places fortes. Cosnac avait aussi vingt lances, sous le commandement du S^r de Belleville ; Plassac, quinze archiers, sous l'autorité de Jehan de la Villedieu, etc. Le même acte charge Yvon de visiter, avec un autre officier, les églises et places fortes sises entre les rivières de Charente et de Gironde, et de pourvoir à leur rétablissement ou, en cas de trop grand dommage, d'en transporter les *forces militaires* sur des points mieux fortifiés. En 1419 (19 juin), il fit hommage de la terre d'Orignac à Jehan de Harpedane, seigneur de Belleville, de Cosnac, de Mirambeau et d'Aunay. En 1445, il renouvela cet hommage.

(3) Extrait du manusc. de M. de Saint-Légier, p. 55.

OTARD DE LA GRANGE (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), officier de la légion-d'honneur, député de 1820 à 1824, naquit à Brives-sur-Charente, en 1764; il descendait d'une famille anglaise qui avait émigré à la révolution de 1688 (1). Walter-Scott (2) atteste la constante fidélité de cette maison à Dieu et au roi, dans l'une comme dans l'autre patrie.

Le jeune Otard de la Grange fut élevé à Pontlevoy, et eut pour professeur le célèbre bénédictin Dom Marquet. Durant la révolution, il fit preuve de courage, et refusa d'émigrer à l'exemple de la plupart de ses amis politiques. Il fut enfermé deux fois à l'abbaye de Saintes, en 1791 et 1795, et fut assez heureux pour sortir sain et sauf de cette terrible crise, et ne pas être dépouillé de ses biens; il lui fut même donné de sauver son frère et plusieurs autres personnes compromises à cette époque calamiteuse.

Quelque temps avant sa première incarcération, il avait obtenu l'emploi d'ingénieur cadastral pour son canton. Il fut ensuite nommé maire d'une petite commune. Lorsque le calme revint, M. Otard embrassa la carrière commerciale, et fut plus tard nommé maire de la ville de Cognac; il garda cet emploi durant trente années. Elu député en 1820, il venait de voir renouveler son mandat, en 1824,

(1) Le baron Grange O'Tard de Dunn avait suivi le roi Jacques II en France, et assisté à la réception de ce prince, par Louis XIV, à Saint-Germain-en-Laye. Son épouse, dame d'honneur de la reine d'Angleterre, étant venue à mourir, il se remaria, en 1704, à Bordeaux, avec Marie de Bruneau. Telle fut l'origine de la famille Otard du Périgord et de la Saintonge.

(2) *Historical, and Geographical description of Scotland.*

lorsque la mort le ravit à sa famille et à ses nombreux amis. (3)

Lié avec MM. de Villèle, de Clermont-Tonnerre et de Peyronnet, M. Otard dont le caractère noble et désintéressé était connu et admiré, fut plus d'une fois à même de rendre d'importants services à son pays ainsi qu'à ses compatriotes des deux Charentes.

Attaché, par conviction et par amour, à la religion comme au principe monarchique, il poursuivit de son animadversion, les complots d'Espagne, des Pyrénées, de La Rochelle, etc.

Il admit toujours que la monarchie, mal assise sur la Charte de 1814, ne devait point désarmer en présence de la révolution menaçante. (4)

PAILLOU (GABRIEL-LAURENT), né à Puy-Béliard (Vendée), le 7 mars 1735. Orphelin à l'âge de trois ans, il fut confié aux soins d'un oncle, digne ecclésiastique de la contrée, qui s'appliqua à jeter dans le cœur de son élève des semences de vertu et de science qui se développèrent ensuite, à Nantes, dans le collège tenu par les oratoriens, et où le jeune Paillou fut placé pour l'achèvement de ses études. Il s'y fit chérir également de ses maîtres et de ses

(3) Son frère aîné, Pierre Otard de la Grange, commandait la ville de Bordeaux, en 1814 et 1815. Il accueillit, en 1815, les alliés au nom de Louis XVIII, et remit les clefs de la ville au duc d'Angoulême. En 1820 et 1822, la duchesse d'Angoulême honora cette maison de ses visites, et la récompensa ainsi de son dévouement et de sa fidélité monarchiques. La révolution de Juillet 1830 fit perdre sept à huit millions à cette famille. — Not. part. de M. L. Otard de la Grange. —

(4) Il a laissé dans ses enfants, à Cognac, de dignes héritiers de ses principes monarchiques et religieux.

condisciples. C'est à Saint-Sulpice que M. Paillou vint suivre ensuite les cours de théologie. Son esprit droit et judicieux, son goût pour le travail, sa piété douce et communicative le firent bientôt remarquer dans sa nouvelle position, et on lui confia les répétitions connues sous le nom de *Conférences*. Ses connaissances étendues dans la science des mathématiques avaient dépassé de beaucoup les limites ordinaires. Un astronome célèbre, l'abbé La Caille, en fut frappé, et dans l'intérêt de la vocation de M. Paillou, il engagea ce dernier à ne pas trop accorder à son goût si prononcé pour les sciences exactes qui d'ordinaire captivent exclusivement l'esprit de ceux qui s'y livrent. Lorsqu'il rentra dans le diocèse de Luçon, M. Paillou était licencié en Sorbonne. Bientôt il fut pourvu d'un canonat que lui avait d'ailleurs assuré le succès d'une thèse soutenue à Paris. Il fut nommé directeur du séminaire, et s'y montra avec distinction dans les chaires de philosophie et de théologie. Pendant six ans, il enseigna la théologie dogmatique. En quittant le séminaire, il fut élu chanoine capitulaire et fit prévaloir les droits du chapitre dans plusieurs circonstances litigieuses dont l'issue semblait embarrassée de difficultés. La bonté de son cœur, si plein de charité, brilla dans une rencontre où, au sein de l'hiver, une bourgade, voisine de l'évêché, pliait sous le faix de l'indigence et du dénûment. Le zélé chanoine visita les familles désolées et il pourvut à tous leurs besoins. Il recueillit, à ce sujet, les mille bénédictions de ces malheureux échappés, grâce à lui, au double fléau du froid et de la faim.

M. Paillou était vicaire-général de l'évê-

ché de Luçon, lorsque la révolution éclata. Il passa en Espagne, afin de conserver sa foi qu'il préférait à tous les avantages du siècle. Il y fut reçu avec distinction par l'évêque d'Astorga. Il se trouva ensuite en relation d'amitié avec le saint évêque d'Orléans qui se montra si généreux à l'égard des prêtres français exilés. L'évêque de La Rochelle, M^{sr} de Couci, exilé lui-même, établit l'abbé Paillou son vicaire-général pour les ecclésiastiques de son diocèse dispersés dans la péninsule. Dans l'exercice de ce nouvel emploi, ce dernier se fit chérir et estimer de tous ceux qui l'environnaient et qui avaient recours à lui. Rentré dans sa patrie en 1801, l'abbé Paillou fut fait chanoine de La Rochelle. Dès lors cette ville devint le centre du vaste diocèse qui comprenait les évêchés de Saintes, de Luçon et de La Rochelle proprement dit, et ci-devant de *Maillezois*. M^{sr} de Mandolx nomma l'abbé Paillou son vicaire-général. A la translation du prélat au siège d'Angers, en décembre 1804, M. Paillou, alors âgé de 72 ans, fut appelé à lui succéder. Il avait déjà refusé deux sièges épiscopaux, celui de Poitiers en dernier lieu. Cet ecclésiastique était trop digne pour être ambitieux, aussi fallut-il que le légat du saint siège usât de contrainte, pour lui faire accepter l'épiscopat. Son sacre eut lieu à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice, le 2 février 1805, par les mains de l'illustre pontife Pie VII^e, de sainte et glorieuse mémoire. Mais ce ne fut qu'au 24 juin 1806, que M^{sr} Paillou vint prendre possession de son siège. En 1811, il obtint du gouvernement l'ancienne maison de l'oratoire à La Rochelle, et des fonds assez considérables pour y établir un séminaire (1).

(1) *Hist. de La Roch.*, de Dupont, p. 618.

On dut à cet évêque l'érection, en 1812, du petit-séminaire de Saint-Jean-d'Angély. Cet établissement recommandable s'écroula en 1830 par suite des événements politiques d'alors. (V. Dargenteuil et Mareschal.) M^{re} Paillou établit ensuite le petit-séminaire de Pons (V. Barraud), qui reçut plusieurs des élèves sortis de la maison de Saint-Jean. Luçon lui dut aussi un petit-séminaire. Cet évêque contribua puissamment à la formation et au développement de la congrégation des religieuses de Chavagnes. Il fonda des missions diocésaines, et établit à La Rochelle une maison des frères de la doctrine chrétienne; il mit tout en œuvre pour relever les nombreuses ruines amoncelées dans son diocèse, par la révolution. En 1816, Louis XVIII, dans la pensée, dit-on, d'éteindre un schisme (1), nommé la *petite église* (2), qui affligeait quelques départements de l'Ouest et du Midi, fit demander, par le cardinal de Périgord, archevêque de Paris, la démission de l'évêque de La Rochelle, pour lors âgé de 82 ans. Dans une réponse pleine de dignité et des plus hautes considérations religieuses, M^{re} Paillou exposa qu'il s'en remettait pleinement, à cet égard, à la décision du Saint-Siège. Il en écrivit dès lors lui-même à Rome (3). L'élévation d'âme et en même temps l'abnégation chrétienne et la soumission filiale de M^{re} Paillou vis-à-vis du père commun des fidèles, donnent à cette épltre ce caractère antique et sacré que les pasteurs de la primitive église imprimaient à leurs écrits. Le Saint-

Père ne vit point, dans la demande du roi de France, de raisons canoniques suffisantes pour déterminer l'évêque de La Rochelle à descendre d'un siège dont il était l'ornement. Le digne évêque resta donc à son poste, où il mourut, vénéré de tout son diocèse, le 15 décembre 1826, et à l'âge de 92 ans (4). Par son testament olographe, il avait établi le séminaire son légataire universel. Sa dépouille mortelle fut placée dans les caveaux de l'église cathédrale. L'auteur de l'*Histoire de l'église Santone et Aunisienne* (5) se plaint de l'abandon et de l'oubli dans lequel il avait vu naguère la chapelle qui recèle le corps du vénérable prélat.

PALISSY (BERNARD) dit *Bernard des Tuileries*, créateur des émaux, né à Saintes, selon quelques auteurs (6), vers l'année 1505, d'une famille agenoise, ou selon la notice de M. Cap, mise en tête des *Œuvres complètes* de Palissy (7), à la Chapelle-Biron, petit village du Périgord, en l'année 1510. Il reçut une éducation très-imparfaite; dès sa jeunesse il s'était appliqué par goût au dessin, à l'arpentage et à l'histoire naturelle. Il entreprit plusieurs voyages en France et en Allemagne. Dans le but d'augmenter ses connaissances, il conçut alors le projet d'étudier la chimie, fort peu connue de son temps. Après s'être livré à l'étude de cette science, il établit

(4) V. *Éloge funèbre de M^{re} Gabr.-Laurent Paillou*, par M. l'abbé Gaboreau, vicaire-gén.; La Rochelle, 1827.

(5) Troisième vol., p. 517.

(6) C'est la l'opinion de MM. Lesson — *Fastes histor.* — Lallemand — *Dict. géog.*, édit. 1828. — Hervé — *Nouv. géog. et statist. de la France*, 1835, in-4°. — Olivier de Serres, contemporain de Palissy, dans son *Théâtre d'agriculture ou Ménage des champs*, appelle ce dernier le *paysan* de la Saintonge.

(7) Un vol. in-12, Paris, 1844.

(1) V. *Hist. de l'égl. Sant.*, t. III.

(2) Cette dénomination seule, si opposée à celle d'*Eglise universelle*, était, à notre avis, la condamnation des partisans de ce schisme.

(3) V. ces deux lettres dans l'*Hist. de l'égl. Sant.*, III^e vol.

à Saintes, vers l'année 1539, un atelier de peinture sur verre ; peu après il se maria dans cette ville ; Palissy y fit un grand nombre d'expériences céramiques qui ne furent d'abord couronnées d'aucun succès. En 1543, il fut chargé par le gouvernement de dresser la carte des marais salants de la Saintonge et de l'Aunis, au sujet de l'établissement de la Gabelle, sous François I^{er}.

La vue d'une belle coupe antique, en terre, émaillée avec art, et ornée d'arabesques, transporta un jour Palissy ; il s'écria, dit-on, avec enthousiasme : « ET MOI AUSSI JE SERAI PEINTRE !... » Pendant seize années de sacrifices et de peines inouïes, obligé, faute de ressources pour acheter du combustible, de brûler ses planches et ses meubles pièce à pièce, afin d'alimenter ses fourneaux, il tourmenta sans cesse l'argile et fatigua ses creusets. Privé d'encouragement de la part de ses voisins et de ses proches, honni par sa propre femme, déconcerté par la présence d'une nombreuse troupe d'enfants qui lui demandaient du pain, il s'obstina pourtant à chercher ce merveilleux secret de couleur vives et brillantes, que Faenza (1), en Italie, appliquait seule alors à ses poteries, et qu'elle avait transmis ensuite à Venise. « Je m'allais, dit Palissy, en son langage naïf, souvent pourmener dans la prairie de Saintes, en considérant mes misères, et, sur toutes chouses, de ce qu'en ma maison mesme, je ne pouvais avoir nulle patience, ni faire rien qui fust trouvé bon. » Aussi avait-il pris cette devise, qu'en définitive, il sut se rendre applicable : Po-

(1) De la est venu, dit-on, le nom de faïence.

VRETÉ EMPESCHE LES BONS ESPRITS DE PARVENIR (2). Il justifia ce mot de Buffon : « Le génie du savant est la persévérance. » A la fin, Palissy venait de découvrir l'émail blanc si longtemps envié à l'heureuse Italie (3). Au sein des déchirements et des conflits religieux, le chimiste qui, un des premiers, avait embrassé la réforme, à Saintes, se mit en 1562, sous la sauvegarde du duc de Montpensier et du comte de la Rochefoucault, et son atelier fut déclaré lieu de franchise ; néanmoins il fut un jour envahi et dévasté comme lieu de réunion politico-religieuse. Palissy fut conduit dans les prisons de Bordeaux, malgré la protection des S^{rs} de Pons, de Burie et de Jarnac ; aussitôt sa mise en liberté, il quitta Saintes (4) où il s'était appliqué, depuis vingt années, à l'art de la faïencerie, et vint à La Rochelle où, au milieu de ses nombreux co-religionnaires, il se promettait une position moins incertaine. L'impulsion donnée par Palissy s'est longtemps soutenue à Saintes. Le genre de vaisselle, pour l'usage journalier du ménage, qu'il créa vers le

(2) V. *Magasin pittoresque*, janvier 1845, où se trouve le dessin admirable d'un plat de Palissy, conservé alors au musée Charles X.

(3) Il n'obtint pourtant jamais la blancheur éclatante de l'émail de della Robia, *Encyclopédie du XIX^e siècle*, V^o Poterie.

(4) Dans un mémoire lu à la société archéol., séance du 10 février 1843, — M. Dugibeaud, juge d'instruction, mort à Saintes, le 5 mars 1849, s'est occupé de rechercher l'emplacement où jadis se trouvaient, à Saintes, la maison et l'atelier de Bernard Palissy. Voici le résumé de son mémoire : dans l'espace compris entre les maisons Bonnain et Coindreau, sur le quai, plus près du nouveau que de l'ancien pont, à peu près la même où se trouve maintenant le café de la Couronne, il existait, en 1560, une tour dite de MAISTRE BERNARD PALISSY, et qu'il occupait pour l'étendue de son œuvre, suivant la supplique de 1576, émanée d'un sieur Launay, propriétaire du local. La maison de l'artiste était sise auprès de la tour.

milieu du XVI^e siècle, subsiste encore de nos jours, soumis à une allure routinière; il conserve, dans ces faïences blanches ornées de fleurs, les caractères que lui assigna le célèbre émailleur. Dès l'an 1542, on avait débarqué à La Rochelle plusieurs caisses de faïence prises sur les Espagnols, et qui provenaient des fabriques de Valence et de Venise. François I^{er}, alors à La Rochelle, fit acheter cette vaisselle pour son compte particulier. Il en fit transporter une grande partie à Paris, et l'autre fut, par ses ordres, offerte en cadeau à plusieurs dames de La Rochelle. Palissy trouva dans ces objets un nouveau modèle de composition. Ses progrès dans l'art céramique s'étant fait connaître au loin, le potier saintongeais fut, vers 1563, mandé à Paris et logé dans un bâtiment de l'État qui depuis, conservant son nom industriel (1), mais changeant sa destination modeste pour une autre bien plus élevée, fut souvent le théâtre de brillants honneurs et de hautes infortunes. Palissy donna dès lors à la faïencerie nationale, un développement prodigieux. C'est là, dit un historien, qu'il jeta au four ces admirables pièces qui allaient ensuite embellir le château bâti, dans le bois de Boulogne, par François I^{er}. Il excella aussi dans la peinture sur verre, son premier état; mais alors la dégénérescence de l'art catholique ayant amené la chute de cette sorte de peinture, l'artiste se borna à faire des dessins en miniature sur l'émail et la faïence. Il multiplia à l'infini ses chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et de statuaire qui ornèrent les cabinets des savants et les palais des souverains. En 1575, il ouvrit,

dans le musée même d'histoire naturelle qu'il avait fondé aux Tuileries, un cours public d'histoire naturelle et de physique pratique, qu'il continua jusqu'en 1584, et auquel assistaient les hommes les plus marquants de l'époque. Il eut Ambroise Paré, chirurgien de Charles H, parmi ses auditeurs (2). Encouragé par le connétable Anne de Montmorency, qui l'avait connu et protégé en Saintonge dès l'année 1548, il jeta au four, vers 1580, ces admirables faïences qui devaient servir au dallage de la chapelle du château d'Ecouen, appartenant à son protecteur. Ces dessins, calqués sur les fresques de Raphaël, retraçaient l'histoire de Psyché. Depuis, ces morceaux d'art ont été déposés au Musée des monuments français. On reconnaît, dans les vitraux de la même chapelle, la touche habilement chaste de la touchette du célèbre Palissy. Il avait représenté, d'après Albert Dürer, la passion du Christ en seize tableaux. Le château royal de Saint-Germain-en-Laye possédait une foule de sujets exécutés par le même artiste et empruntés à l'école de Léonard de Vinci, de Raphaël et du Primatice (3). Les *figulines* de Palissy, ornées de bas-reliefs mythologiques, inondèrent les palais et les châteaux, principalement ceux de Chaulnes, de Nesles, de Reux; il travailla aussi à l'ornement du palais et du jardin des Tuileries, que Catherine de Médicis fit construire, de 1566 à 1572 (4). La situation

(2) La substance de cet enseignement fut publiée en onze traités, et dédiée au prince de Pons, en 1580. — V. feuillet de l'*Union républic.* du mois de janvier 1851, par M. A. Dumesnil-Michelet.

(3) La plus belle collection des ouvrages céramiques de Palissy était, en 1844, celle de M. Charles Sauvageot. — *Œuvr. complet.* citées, édit. 1844.

(4) Même feuillet de l'*Union*.

(1) Les Tuileries.

du pauvre potier de Saintes était bien changée alors. Au sein de la fortune et de la gloire, il oubliait les années de privation et d'angoisses passées sur les rives de la Charente. En 1588, les ligueurs le firent renfermer à la Bastille pour cause de religion, et l'on admet généralement que ce fut dans cette prison d'état que Palissy, presque nonagénaire, termina tristement sa carrière, en 1590. (1)

Tout en donnant ses soins à l'industrie, Palissy cultivait aussi les lettres. Il publia, en 1557, à La Rochelle, sa *Déclaration des abus et ignorances des médecins*. — Il a laissé, en outre, l'*Art de terre*, publié à La Rochelle, sorte de compte-rendu de ses essais et de ses tentatives inouïes, enfin couronnées de succès. L'*Encyclopédie* déjà citée, — V^e *poterie* — reproche à Palissy de n'avoir initié personne à ses secrets de fabrication qui lui furent comme dérobés par quelques membres de sa famille. — Nous lui devons encore des *Notes géologiques et topographiques sur le sol de la Saintonge et de l'Aunis*. — *Secrets admirables de la nature*, ou *Traité des eaux des fontaines* (2), *des métaux, sels et salines, des terres, des pierres, du feu et des émaux*; Paris, 1580, in-8°. — *Recette véritable par laquelle tous les hommes de France peuvent apprendre à multiplier et augmenter leurs trésors, ou moyen de devenir riche par l'agriculture*; La Rochelle, 1564, Paris, 1636, deux vol. in-8°. On a fait entrer dans le second volume le *Traité de la nature des eaux* du même auteur. Ces deux ouvrages contiennent plu-

sieurs propositions hasardées, mais pourtant ils offrent une foule d'observations justes et fondées sur l'expérience. Ils ont été réimprimés à Paris en 1777, in-4°, avec des notes de Faujas de Saint-Fond et des recherches sur la vie de l'auteur, par Gobet. Palissy, le premier, soutint que les coquillages fossiles étaient de véritables testacés rejetés par la mer, assertion que combattit Voltaire, dans le but sans doute de faire une pointe sur la géologie, comme sur tant d'autres sujets qu'il avait superficiellement étudiés. Le philosophe de Ferney consigna ses objections systématiques dans une brochure intitulée *les Singularités de la nature*; Bâle, 1768, in-8°. Une chose surprend, dans Bernard Palissy, c'est qu'étranger aux langues de l'antiquité, il multiplie des citations empruntées à des auteurs grecs et latins; citations qui ne manquent presque jamais d'à-propos. Aussi Lacroix-du-Maine — *Biblioth. Franç.* — donne-t-il à Palissy, son contemporain, le titre de *philosophe naturel* et homme d'un *esprit merveilleusement prompt et aigu*. Fontenelle dit que c'était un grand physicien que la nature seule avait formé (3). En effet, si nous le considérons comme géologue, B. Palissy expliqua la cause des fontaines naturelles et enseigna l'art des fontaines artificielles: allant plus loin, et pressentant dès lors le forage des puits artésiens ou l'indiquant aux modernes, il leur apprit que le sol « était formé de plusieurs couches ou bancs superposés de terre, de sable, de chaux, de craie ou d'argile, et enfin de roc. » En perçant ce roc, dit-il, à l'aide d'une tarière-torcière, on peut encore trouver au-dessous des terres de marne, voire des eaux

(1) V. Journal de P. Lestoile.

(2) Dans ce traité, Palissy mentionne l'aqueduc conduisant l'eau du Doubet à Saintes et l'arc de triomphe gallo-romain récemment renversé et reconstruit si malencontreusement.

(3) M. Massieu, *hist. de Saint.*, IV^e vol.

pour faire puits, lesquelles bien souvent pourront *monter plus haut* que le lieu où la pointe de la tarrière les aura trouvées, et cela se pourra faire moyennant qu'elles viennent *de plus haut* que le fond du trou que tu auras fait (1). — Chiniste, il appliqua sa découverte des sels dans les différents corps, à sa théorie du blanchiment, au tannage des cuirs, à la fabrication du nitre, à celle des engrais, à la pratique de l'écobuage. — Physicien, il combattit l'alchimie, science ou mieux charlatanisme alors en vogue, et dont l'ignorance avait puisé l'idée dans la plus vulgaire cupidité; il démontra la puissance de l'eau et du feu; il indiqua celle de la vapeur, qu'il dit *inconnue des hommes*. Examinant un jour les couleurs irisées de certains coquillages, il pressentit la décomposition de la lumière, avant Dominis, Descartes et Newton.

Cet homme extraordinaire s'excusait au regard de son style. « J'écris, disait-il, en un langage rustique et mal plaisant. Je ne suis ni grec, ni hébreu, ni poète, ni rhétoricien, mais un simple artisan, bien povrement instruit aux lettres (2) »; et cependant, dit un de ses biographes, ses écrits sont étonnants de profondeur, d'imagination et de génie, à tel point qu'on a parfois comparé le style de Palissy, si naturel, si vif, si pittoresque, à celui de Montaigne (3). » L'éloge est outré; ensuite nous devons avertir nos lecteurs que ces écrits renferment bon nombre de propositions erronées sous le rapport de la science

et de la théologie, et contre lesquelles il est bon de se tenir en garde.

PALLAIS (SAINT). Ce pontife, célèbre dans les fastes de l'église de Saintes, naquit vers le milieu du VI^e siècle. Il était issu d'une ancienne famille de l'Auvergne. Aux séductions d'un nom illustre et d'une position de fortune brillante, il préféra le titre de ministre du Seigneur, et il abandonna tout, pour suivre une vocation qui lui venait d'en haut. Dans un âge peu avancé, il fut placé sur le siège épiscopal de Saintes. On croit que c'est en 573 qu'il succéda à l'évêque Didyme. Antestius, gouverneur d'Angers, exerça la vertu du saint prélat. L'ayant accusé, par un sentiment de basse cupidité, de trahison contre le roi Gontran, ou du moins ayant profité de cette accusation calomnieuse, le gouverneur arrêta l'évêque au moment où, après avoir achevé une retraite de carême dans une île de son diocèse placée sur le littoral de l'Océan, il se rendait dans l'église épiscopale, pour y célébrer les cérémonies augustes de la semaine sainte. Le pontife n'obtint sa liberté qu'au prix d'une maison qu'il possédait à Bourges, et qu'il fut contraint de céder à Antestius qui la convoitait depuis longtemps.

Saint Pallais montra un grand zèle pour l'édification et la décoration des églises et des monastères de son diocèse. Par ses soins, une basilique imposante fut élevée à Saintes, sur la fin du VI^e siècle, en l'honneur de Saint Pierre et de Saint Paul. Le pontife envoya ensuite, auprès du pape Saint Grégoire-le-grand, un prêtre vertueux du diocèse, afin d'en obtenir des reliques pour quatre des treize autels érigés dans sa basilique. L'évêque des Santons obtint, avec

(1) *Œuvr. complét.* citées, p. XXVIII.

(2) *Id.*, p. XXXIII.

(3) Les amateurs d'antiquités sauront gré à l'éditeur de 1844, d'avoir conservé intact le vieux langage du docte artisan.

les reliques demandées, une lettre du père commun des fidèles (1). Il bâtit encore, à Saintes, une église en l'honneur de Saint Étienne, premier martyr. Un poète contemporain, Saint Venance Fortunat, célébra dans ses vers latins, l'imposante majesté de ce dernier édifice, et le zèle du pieux constructeur (2). En creusant les fondements de ce temple, on découvrit les restes précieux de Saint Eutrope, premier évêque de notre province. Ces reliques vénérables furent transférées, avec une grande solennité, dans la nouvelle église, et Saint Pallais préposa des religieux à la garde du tombeau de l'évêque martyr. « Il est probable que ce fut à cette époque, que le chef de Saint Eutrope fut séparé du reste du corps pour être exposé à la vénération des fidèles (3). » De plus, Saint Pallais éleva, dans sa ville épiscopale, une autre église sous le vocable de Saint Martin. En 589, il sollicita de Saint Grégoire de Tours, des reliques du grand évêque Saint Martin; il en obtint, et eut la consolation de voir, par leur moyen, plusieurs miracles s'opérer dans l'église de Saintes.

Le pape Saint Grégoire, à qui l'Angleterre est redevable du flambeau de la foi, envoyant des missionnaires dans cette île payenne dont les enfants étaient alors vendus comme des esclaves sur les différentes places de l'Europe, recommanda ses envoyés apostoliques à Saint Pallais, alors qu'ils devaient traverser la ville sainte. Une certaine fraternité chrétienne lie donc notre Saintonge à la population catholique de la

Grande-Bretagne qui, depuis quelques années surtout, marche à grand pas vers l'unité catholique à laquelle l'avait rattachée un pape illustre du VI^e siècle. (4)

C'est à Saint Pallais qu'on doit l'érection du monastère d'hommes qui porta son nom et où il faisait habituellement sa demeure. Plus tard, et sur les ruines de ce couvent, fut édifiée l'abbaye de Sainte-Marie, par les soins et largesses de Geoffroy et Agnès. On rapporte que c'est sur les fondements de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, quoique dans des proportions moins grandioses, que l'église actuelle de Saint Pallais fut postérieurement élevée. On attribue encore au zèle du même saint, l'érection du moultier de Saint Vaise. (V. ce nom.) Il assista à plusieurs conciles qui, sous son épiscopat, eurent lieu dans les Gaules. Il présida le synode de Saintes où Nantinus, comte d'Angoulême, excommunié pour plusieurs crimes, fut ensuite juridiquement absous. Le saint évêque dont la vie fut éprouvée par tant de tribulations (5), mourut dans un âge avancé, en 596 (6), d'autres disent en 625. Il fut inhumé dans l'église de son monastère. « L'illustre pontife, dit l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* de notre province, reçut enfin la couronne de gloire que l'évêque éternel réserve au zèle

(1) V. cette lettre dans le premier vol. de l'*hist. de l'égl. Sant. et Aun.*, p. 138.

(2) Poém., lib. I, p. 827, ap. biblioth. PP., t. VIII.

(3) Not. de Monseigneur l'évêque du diocèse.

(4) Le célèbre architecte catholique Pogin, âgé d'environ 47 ans, a, de nos jours, bâti en Angleterre autant d'églises qu'il compte d'années. Son style noble et chrétien, et qui tend à faire revivre les traditions architectoniques des âges religieux, se ressent visiblement des inspirations harmonieuses et sublimes de sa foi. — Enfin, S. S. Pie IX vient de diviser l'Angleterre en provinces ecclésiastiques, ce que réclamait vivement le développement de la foi religieuse dans ce royaume.

(5) V. *Vie des Saints*, de Claude Proust, 2 vol. in-8°; Bordeaux, 1724.

(6) *Off. prop. monast. Sancti-Joanni-Ang.* Saintes, Delys et Toussaints, 1747, in-12, p. XXVI.

persévérant, à l'humilité généreuse et aux bonnes œuvres que la charité produit. » Saint Pallais légua à son successeur une église édifiante, autant par la piété des fidèles de tous les rangs, que par la sainteté des religieux et des prêtres qu'il avait su former à l'esprit évangélique par ses leçons assidues et par ses bons exemples. Il existe dans ce département quatre paroisses sous le vocable de Saint Pallais; une dans la Charente, près Cognac; dans la Gironde, les Basses-Pyrénées, le Cher, l'Yonne, l'Allier et l'Ain. Sa fête se célèbre le 6 septembre (1). Elle était remise au 12 octobre dans l'ancien monastère des bénédictins de Saint-Jean-d'Angély.

PARABÈRE (MARIE - MADELEINE DE BAUDÉAN de), fille de César-Alexandre de Baudéan, marquis de Parabère, et de Marie-Madeleine de la Vieuville. Dernière abbesse du monastère des bénédictines de Saintes, élue en 1754. Cette dame était remarquable par sa beauté et bien plus encore par la bonté de son cœur et la sagesse de son esprit. L'énergie de son caractère en imposa un jour à l'homme que la révolution avait choisi pour procéder à l'expulsion des religieuses de leur asile séculaire. Il paraît constant que cette abbesse fit vouter une partie du chœur et du sanctuaire de l'église de Marennes; cette voûte fut reprise et terminée en 1769 et 1770. Il est à regretter que, pour cet important travail, les prescriptions artistiques n'aient pas été scrupuleusement observées (2). On attribue à

M^{me} de Parabère, un manuscrit possédé actuellement par M. l'abbé Briand, auteur de l'*Histoire de l'église Santone et Aunisienne*, et contenant l'historique de cette célèbre communauté qui, pendant une durée de sept siècles, fut dirigée par des abbesses appartenant aux premières familles de France. M^{me} de Parabère avait demandé à Dieu de mourir dans sa chère solitude; elle y rendit en effet son âme noble et vertueuse à son créateur, le 30 septembre 1792. Dernièrement, d'après l'auteur précédemment cité, on avait tenté d'exhumer le corps de la vénérable supérieure pour le transporter dans le cimetière de la paroisse; ces efforts ont été superflus et M^{me} de Parabère, par sa dépouille mortelle, du moins, règne encore sur les ruines de son abbaye. (3)

PARTHENAY (CATHERINE), voy. **ROHAN**.

PARTHENAY - LARCHEVÊQUE (ANNE de), fille de Jean de Parthenay-Larchevêque et de Michelle de Saubonne, gouvernante de Renée de France. Elle naquit au commencement du XVI^e siècle et reçut une éducation brillante, à la cour. Ses talents distingués la firent remarquer parmi les femmes célèbres de son époque; elle fut sans contredit un des principaux ornements de la maison de la fille de Louis XII, qui devint duchesse de Ferrare, par son mariage avec Hercule d'Est. M^{lle} de Parthenay connaissait, dit-on, le grec et le latin, et expliquait avec facilité les ouvrages écrits dans ces deux langues, lors-

(1) Le 7 octobre, d'après la *Vie des Saints* de Cl. Proust, déjà citée, et celle de Godescard.

(2) L'auteur de la *Statist. du départ.* place au XIV^e siècle (1380) la construction du splendide clocher de Marennes.

(3) En 1850, deux ou trois personnes de Saintes firent au gouvernement une prétendue révélation d'un énorme trésor enfoui par cette abbesse dans la communauté de Sainte-Marie. Des fouilles ont eu lieu, mais n'ont produit aucun résultat.

qu'elle fut mariée, sous le titre de comtesse de Marennes, avec Antoine sire de Pons. Annes'était encore appliquée à l'étude de la théologie, science peu en harmonie avec les goûts et les dispositions d'une femme (1). Aussi, dans son étude des livres saints, la belle savante fit-elle fausse route : elle donna dans les erreurs de l'hérésie qui, favorisant, il est vrai, l'indépendance de pensée et d'action, avait si bien conquis alors les suffrages de presque toute la noblesse de nos provinces.

Anne de Parthenay prenait plaisir à discuter sur la religion et à faire briller, dans les disputes, son esprit dégagé de la contrainte nécessaire de l'austère théologie catholique. Les auteurs à la mode lui prodiguèrent force louanges, surtout au regard de ses grandes dispositions musicales et poétiques. Une tête virile eut à peine résisté à ces flots d'encens ; il n'est donc point surprenant que la comtesse de Marennes y ait été infiniment sensible. Durant le séjour que les deux époux avaient fait à la cour de Ferrare, ils s'étaient passionnés pour les doctrines de Calvin, et de retour en Saintonge, ils mirent tout en œuvre, surtout la comtesse, pour propager les doctrines dans la ville de Pons et dans ses alentours. (2)

PASQUIER (NICOLAS) (3), écuyer seigneur de Mainxe, fils du célèbre avocat-général Etienne-Denis Pasquier, épousa, en 1593, Suzanne de Bremond (4), fille

de François de Bremond, baron de Balanzac. Il habita longtemps le château de ce nom (5) et y cultiva la littérature avec un certain succès. On lui doit un *Recueil de lettres*, imprimées dans l'édition des *Œuvres d'Étienne Pasquier*, en 1723, et éditées d'abord, en 1623, en un volume in-8°. Il y traite des événements survenus en France, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Plusieurs de ces lettres sont adressées à des personnages de la Saintonge, et offrent ainsi un intérêt tout-à-fait local. Nicolas Pasquier fut conseiller du roi et maître des requêtes. Il avait auparavant suivi la carrière des armes. La liste des ouvrages de Nicolas Pasquier est assez étendue. Il composa le *Gentilhomme*, recueil de préceptes pour l'éducation de ses fils. L'un d'eux, Jacques Pasquier, appelé M. de Balanzac, servit sous les ordres de Thoyras, dans l'île de Ré, et fut tué en combattant contre les Anglais.

Pasquier composa plusieurs autres livres où il traite de la politique du temps ; il se montra toujours dévoué au roi, à Dieu et à la liberté. Ce personnage est mort dans un âge peu avancé avec la réputation d'écrivain remarquable, de magistrat intègre et de guerrier dévoué à son pays. Dans sa jeunesse, Nicolas Pasquier avait servi avec distinction dans les armées du roi.

à Josias de Donissan de Citran, quatrième aïeul de M^{me} la marquise de la Rochejaquelein, auteur des *Mémoires historiques sur les guerres de la Vendée*.

(5) Le château actuel de Balanzac, au canton de Saujon, a été bâti au commencement du XVII^e siècle, par le vicomte Achard-Joumard de la Brangélie, sur les ruines d'un autre château qui datait du XIII^e siècle. M^{me} la comtesse de Turpin de Joubé, descendant des familles Pasquier et Achard, possède encore ce château.

(1) Biog. de Feller, 1834, in-12.

(2) *Hist. des égl. réf.*, p. 82.

(3) Le chancelier duc Pasquier descend d'un frère de Nicolas Pasquier de Balanzac.

(4) Leur fille, Suzanne Pasquier, fut mariée

PATOUREAU (GUILLAUME), appartenant à la congrégation de Chancelade, était né à Nontron, vers 1752. Il était curé de Saint-Ciers, au diocèse de Saintes, lorsque la révolution éclata. Il refusa le serment à la constitution civile du clergé, et se retira dans sa province, croyant s'y mettre à l'abri des vexations de l'impiété. Mais il ne tarda pas à fixer l'attention des autorités révolutionnaires de la Dordogne, qui le firent arrêter, en 1793. Condamné à la déportation, il fut envoyé à Rochefort et placé sur le navire les *Deux-Associés*. Il mourut le 22 septembre 1794 et fut enterré dans l'île Madame. Le mémoire sur l'état de la religion dans le diocèse de Saintes, durant la révolution et le schisme de France, rédigé et envoyé à Rome par l'abbé Taillet, vicaire-général de M^{gr} de la Rochefoucauld, renferme l'éloge des prêtres de Chancelade employés dans le diocèse. « Plus des trois quarts, dit ce mémoire, ont donné l'exemple d'une invincible résistance au schisme... ; et, ce qui doit être remarqué, c'est que les plus éclairés et les mieux favorisés de la fortune ont soutenu la cause de la foi avec la plus courageuse abnégation. »

PAUTARD (GUILLAUME), curé de Macqueville, près Matha, né en 1751, était demeuré en Saintonge après les réformes schismatiques de 1791. Il fut emprisonné, en 1793, et condamné à la déportation ; on l'embarqua à Rochefort sur le navire les *Deux-Associés* où il ne supporta que durant quelques mois, les maux extrêmes qu'y enduraient les confesseurs de la foi. Il mourut et fut inhumé dans l'île Madame, le 22 septembre 1794. « Ce diocèse s'honore, disait le mémoire cité, de la conte-

nance évangélique de ces prêtres qui ont subi la rigueur de la réclusion, qui entassés dans des vaisseaux, comme en de tristes cachots, ont succombé à l'infection et à la misère. S'ils n'ont pas répandu leur sang, ils ont subi une sorte d'agonie plus effrayante, plus douloureuse. Leur mort, et par ses causes et par ses circonstances, peut et doit être appelée un véritable martyre. » (1)

PAVILLON (JOSEPH DU CHEYRON du), naquit à Périgueux, le 1^{er} mars 1740, et se voua à l'état ecclésiastique (2). Il était, depuis plusieurs années, grand-vicaire de l'évêque de Saintes, M^{gr} de la Rochefoucauld, et il était investi de toute sa confiance, lorsque la révolution éclata. Marchant sur les traces de son évêque martyr, il embrassa la persécution qu'il préférait à l'apostasie. L'abbé du Pavillon fut un des huit cents prêtres déportés en rade de l'île d'Aix. Deux cents confesseurs de la foi survécurent aux mille tortures endurées, pour le nom de J. C., sur les vaisseaux-prisons ; le grand-vicaire de Saintes fut de ce nombre. Transportés dans cette dernière

(1) V. *Martyrol. du clerg. franç. pend. la révol.*, p. 318.

(2) Son frère aîné, le chevalier Jean-François du Cheyron du Pavillon, né le 29 septembre 1730, fut le créateur de la tactique navale des signaux maritimes de jour et de nuit. Il s'embarqua ou débarqua plusieurs fois au port de Rochefort. Au fatal combat du 12 avril 1782, il fut tué sur le vaisseau le *Triomphant*, qu'il commandait en second. Ce brave officier s'affaissa aux pieds de MM. Eymeriau et de la Panouze, qui s'empresèrent de le relever : « Messieurs, dit-il, ne me plaignez pas, puisqu'en mourant, je n'aurai pas la douleur de voir les désastres qui se préparent. » Le chevalier du Pavillon réunissait, à la science et à la pratique, toutes les vertus qui constituent l'homme de bien et le guerrier. — V. *Biogr. univ.* de Michaud ; et *Hist. de la mar. franç.* de M. Lapeyrouse-Bonfils, t. III, p. 204.

ville, alors que la révolution ne semblait relâcher qu'à regret sa proie, ces pauvres ecclésiastiques y furent encore prisonniers six mois après le 9 thermidor. Les confesseurs de la foi étaient arrivés à Saintes dans un état de misère difficile à concevoir. Les plus touchantes consolations et les secours les plus abondants leur furent prodigués. On ne saurait diminuer le mérite de la charité des fidèles de Saintes, en disant qu'elle fut particulièrement excitée par la vue de leur ancien grand-vicaire, si aimé, si chéri, si respecté, et dans un état bien différent de celui où ils l'avaient vu naguère parmi eux. La vive compassion qu'ils lui portèrent rejaillit sur ses confrères. Il fut l'interprète de leurs besoins, l'organe de leurs misères, le distributeur de tous les dons qui leur furent prodigués. Il ne songea à lui-même que lorsque tous ses compagnons d'infortune furent pourvus et soulagés. L'abbé du Pavillon, dit M. de Feletz, fut le lien entre le malheur et la bienfaisance, entre le plus absolu dénûment et les secours les plus multipliés, les plus attentifs, les plus délicats. Un médecin habile, le docteur Bruslé, prodigua ses consolations, ses soins et les fruits de son expérience, aux nombreux malades qu'avait fait la plus barbare captivité de la révolution. » (1)

Rendu enfin à la liberté, l'abbé du Pavillon se retira dans sa famille. Une nouvelle tourmente le força à se dérober par la fuite, à une seconde persécution et à chercher, un asile en Espagne. Rentré définitivement dans sa patrie en 1801, il refusa toute espèce d'emploi public, et se borna à remplir avec zèle les fonctions sacerdotales. L'âge

avancé de l'abbé du Pavillon ne lui permit point de remplir les éminentes fonctions de grand-vicaire, auxquelles venait de l'appeler M^{re} de Lostanges, et son désintéressement lui conseilla d'en refuser les appointements; le même motif de désintéressement l'empêcha de solliciter du gouvernement la pension à laquelle il avait droit comme ancien grand-vicaire; il se contenta de son modeste patrimoine qu'il partageait avec les pauvres. La franchise, la loyauté et la gaieté de son caractère le rendaient cher à tout le monde. Il est mort dans sa ville natale, le 7 novembre 1823, regretté de ses compatriotes et particulièrement de ses neveux et nièces, qui le considéraient à bon droit comme le patriarche de la famille. (2)

PAYEN (JEAN-CHARLES BEAU-REPAIRE), naquit à Rochefort, le 1^{er} avril 1793. Il y reçut une éducation aussi complète que le permettait l'époque. Le premier avril 1808, il fut admis comme élève à l'hôpital de la marine, et le 16 août 1811, comme chirurgien auxiliaire de troisième classe. Sous une complexion délicate, ce jeune médecin cachait une volonté ferme pour le bien du service. Il travaillait sans cesse, et, par sa modestie, savait donner un nouveau lustre aux connaissances variées qu'il acquérait chaque jour. Il aimait les arts, et ses heures de loisir étaient consacrées à l'étude de la peinture à l'huile ou à l'aquarelle. Lorsqu'en 1814, la paix amena le licenciement d'une foule d'officiers de santé de la marine, Payen se rendit à Paris pour y achever ses études médicales. Quelques années après, il était reçu docteur en médecine. Il se fit inscrire, en

(1) V. *Mélanges*, t. 1^{er}, p. 114.

(2) V. art. nécrol. inséré dans l'*Ami de la Reliq.*

1823, sur les cadres militaires, et reçut le brevet de médecin-adjoint. C'est en cette qualité, qu'il servit à Toulouse et à Toulon. Il demanda, en 1830, à faire partie de l'armée d'expédition qui allait conquérir Alger. Depuis lors, il n'abandonna plus, sauf pendant un seul trimestre, la terre d'Afrique. On le rencontrait sur tous les points périlleux et là même où le médecin, faisant abnégation de sa propre existence, reste ferme au poste de la douleur et du devoir. C'est ainsi qu'on le vit suivre nos soldats dans leur expédition de Médéah, diriger les hôpitaux de Bone et de Bougie, quitter Oran pour courir devant Tlemcen ; faire différentes stations à Alger durant l'invasion du choléra, se montrant toujours empressé à secourir ses compatriotes à quelque genre de fléaux qu'ils se trouvasent en butte. Harassé par la ténacité de ses travaux, sous une climature brûlante, Payen obtint, en 1836, un congé pour rentrer en France. Il espérait trouver dans les tendres embrassements de sa famille, l'oubli des scènes de deuil et de désolation dont il avait été si longtemps le témoin comme le consolateur dévoué, lorsqu'en débarquant à Marseille, il apprit la campagne projetée contre Abd-el-Kader. C'en fut assez ; le digne médecin ajourna dès lors ses rêves de bonheur, et demanda à faire partie de la nouvelle expédition. Son congé fut aussitôt annulé et Payen ajouta de nouveaux services à ceux qui l'avaient déjà fait remarquer. Sa belle conduite lui mérita la croix de la légion-d'honneur. En 1837, le docteur Payen, qui depuis longtemps était médecin de première classe, vint enfin passer trois mois à Rochefort, près de sa sœur mariée à M. Gravouille,

capitaine de corvette en retraite. Après une si longue absence, le brave médecin ne retrouva plus son vieux père qui était mort depuis peu à La Rochelle. Payen regagna de nouveau le littoral africain et suivit nos troupes à Constantine. C'est dans cette ville qu'il termina sa carrière si patriotique, le 8 février 1838, moissonné par une de ces terribles affections des hôpitaux. Cette mort obscure du médecin, que n'enregistrent point les pompeux bulletins de l'armée, mais qui se grave en lettres ineffaçables dans les annales de l'humanité, est digne des plus grands éloges et, dans nos pages essentiellement morales, nous devons la signaler à l'admiration de nos concitoyens.

Divers mémoires, d'un puissant intérêt, ont été laissés par le docteur Payen. Presque tous ils ont rapport à des améliorations dans le mode de transport des malades de l'armée d'occupation. Il proposait un service de bateaux à vapeur chargés de ramener, en France, les hommes impropres au service, par suite d'affections devenues chroniques. Toutes ses vues tendaient donc au soulagement de ses chers compatriotes. Homme d'études, ami distingué des arts, Payen avait, durant son séjour en Afrique, formé une collection de vues et de sites ravis à nos belles possessions de l'Algérie. Elles sont empreintes de cette vérité et de cette vigueur de dessins propres à son crayon, et qui nous font vivement regretter que l'artiste n'ait pas eu le temps de les publier, comme il le désirait. Lorsqu'il vint à Rochefort, en 1836, Payen déposa au musée de l'école de médecine de cette ville, une collection d'objets curieux d'Afrique. C'est un legs scientifique dont sa ville natale connaît le prix.

« Payen, disait M. Lesson, laissera, derrière lui, d'utiles exemples à suivre. Praticien probe, zélé; subordonné vraiment esclave de ses devoirs; chef rempli d'aménité, tout en conservant la rigidité de ses principes; homme instruit; cœur honnête et pur; tels sont les titres qui survivront à sa perte et qui préserveront sa mémoire de l'oubli. » (1)

PELLIGNEAU (LOUIS-FRANÇOIS) était, au moment de la révolution, chanoine de la cathédrale de Bourges, vicaire-général et l'un des neuf archidiacres du diocèse. Cet ecclésiastique, distingué autant par sa piété que par sa science, était né à Pons, en 1737. On l'arrêta en 1793, comme ayant encouru, pour le refus de serment, la peine de la proscription, édictée par la loi barbare du 26 août 1792. Il fut conduit à Bordeaux, pour être déporté au-delà des mers. On le transféra bientôt à Blaye, où il fut inhumainement jeté dans un cachot souterrain dépendant du Pâté (2). Les maux inouis que le confesseur de la foi eut à subir dans son obscure et humide prison, ne lui permirent point d'attendre le prochain embarquement du printemps de 1794; déjà il touchait à sa dernière heure. Nul de ses gardiens n'eut l'inspiration humaine de conduire l'abbé Pelligneau dans un lieu de refuge où il pût trouver l'air et les soins convenables à son état. Il expira dans son affreux souterrain, martyr de la foi catholique, le 28 mai 1794, âgé de 57 ans. (3)

(1) Extr. d'une note manusc. qui nous a été obligeamment communiquée par M. Lefevre, second médecin en chef de la marine, à Rochefort.

(2) Nom donné à une forteresse de forme circulaire, placée dans une île de la Gironde, et en face de Blaye.

(3) V. *Mart. de la foi pend. la révol.*, t. IV, — et *Martyrol. du clergé de Franç.*, p. 323.

PÉNEVERT (HUBERT), né à Rochefort, le 16 janvier 1754, appartient d'abord à la classe des élèves-mâteurs. Le baron de Bombel, directeur de l'artillerie, voulant donner aux frégates des canons de 18, communiqua ses idées à Pénevert, et l'on vit sortir des chantiers de Rochefort la belle frégate la *Pomone*, que les Anglais ont refondue à trois fois différentes. De 1782 à 1794, l'ingénieur Pénevert a construit 21 frégates, corvettes et avisos, dont 17 sur ses plans particuliers. En 1785, Lapeyrouse l'avait compris dans son expédition; mais il le fit ensuite débarquer à Brest, l'*Astrolabe* et la *Boussole* ayant renoncé à prendre des ingénieurs. De 1794 à 1816, Pénevert fut nommé directeur du deuxième arrondissement forestier de la marine, composé de vingt-trois départements. A raison de son âge, il fut mis à la retraite et remplacé par M. Tupinier. En 1808, M. de Champagny, qui sortait des gardes de la marine, et qui avait eu Pénevert pour professeur de constructions, conseilla à l'empereur de faire venir cet ingénieur à Bayonne, afin de remettre à son expérience le soin de faire franchir la barre de l'Adour au vaisseau de guerre qui devait se construire à Bayonne.

Bien qu'admis à la retraite, l'ingénieur Pénevert travaillait toujours avec ardeur. En 1817, le gouvernement ayant mis au concours la construction de frégates de 60 canons, l'ingénieur, tout en tenant compte des dimensions principales fournies par l'État, apporta des modifications essentielles à son œuvre et de manière à ce que la partie de l'avant présentât plus de défense contre la mer. L'expérience a démontré ensuite l'excellence de cette modification.

L'ingénieur Pénevert est mort dans sa

ville natale, le 5 juin 1827. *L'Histoire de Rochefort* de MM. Viaud et Fleury (1) fait, en ces termes, l'éloge de cet ingénieur : « M. Pénevert était un de ces hommes de talent dont la modestie rehausse le mérite. Son art était tout pour lui, et il l'avait porté à ce degré de supériorité qui lui a valu, à diverses époques, des témoignages honorables et un avancement assez rapide... Il a légué à ses enfants, avec l'exemple d'une longue existence de vertus et de travaux utiles, un recueil de plans et d'écrits que l'homme, amant de l'étude, consultera toujours avec fruit. »

• **PEPIN**, duc d'Aquitaine et comte de Saintonge, fils de Louis le Débonnaire, roi de France, habitait de temps à autre une demeure royale placée sur les rives de la Boutonne, aux frontières du Poitou et de la Saintonge. C'est dans ce lieu, nommé Angéri, et au milieu d'une forêt, qu'il fonda, en 837 (2), et à l'instigation de son père, une communauté dédiée à Saint Jean-Baptiste (3); il y plaça des religieux de l'ordre de Saint Benoît. Cette communauté s'étendit sur une partie des dépendances du château-fort depuis longtemps possédé par cette famille princière. Le fondateur déposa dans la chapelle de la communauté naissante, une relique de Saint Jean-Baptiste qu'il avait, dit-on, reçue d'Orient. Voici comment un auteur ano-

nyme, fort ancien, rend compte de l'arrivée, en Europe, de la relique de Saint Jean (4) : Un solitaire nommé Félix, escorté de sept d'entre ses frères, s'embarqua à Alexandrie, porteur du dépôt sacré. Pepin, averti en songe du débarquement des religieux en France, marcha aussitôt à la rencontre de la pieuse troupe à la tête d'une armée victorieuse et encore teinte du sang de ses ennemis. Des miracles nombreux signalèrent la présence des restes vénérés du précurseur de J.-C. Ce fut encore Pepin qui, pour remplir le vœu de son père, éleva, à Saintes, une basilique dédiée au prince des Apôtres.

Le monastère d'Angéri, pillé et dévasté par les Normands, en 867, fut rétabli par les comtes Ebbon et Ratgaire, en 942, sur les plans du moine orléanais, Abbon de Fleury. Déjà Guillaume, dit *tête d'étaupe*, duc d'Aquitaine et comte de Saintonge, avait relevé pieusement, vers 930, les ruines de cette abbaye, amoncelées par les hommes du Nord. En 950, il donna à la même communauté la *villa Muronis* (Muron) (5). Cette donation fut confirmée, en 971, par Guillaume-fier-à-bras. L'abbaye parvint, en 1010, à un haut point de célébrité, par la suite de la découverte que fit l'abbé de ce temps là, de la précieuse relique cachée à cause des dévastations des barbares. — Voy. Hilduin. — Quelques années plus tard, vers 1036, la communauté, fondée par Pepin, fut réformée par Saint Odilon, célèbre abbé de Cluny, qui avait été appelé par le duc d'Aquitaine. La réputation du saint abbé s'était établie dans

(1) Deuxième vol., p. 240.

(2) *Rez Pipinus tunc morabatur in territorio Alniense, super fluvium Vultonæ, in palatio qui vocatur Engeriacus, inter medios fines Pictavorum et Xantonæ. — De incert. auct., ap. Arcère, hist. de La Rochelle, 1^{er} vol., p. 168.*

(3) *Pipinus rex Aquitanie, filius Ludovici imperatoris obiit, sepultus apud Sancti. Radegondem, Pictavia. Hic, jussu patris fecerat monasterium Sancti Joannis-Baptiste Angeliaco. — Chronic Malleac, Labbe, t. II, p. 96.*

(4) Arcère, hist. citée, 1^{er} vol.

(5) Alors Muron était placé sur le bord de la mer et avait dans ses dépendances l'île d'Able, mentionnée dans les chartes du XI^e siècle.

nos contrées à l'occasion d'une cruelle famine que Saint Odilon avait combattue au moyen des immenses ressources de sa charité. Dès lors la ferveur fut telle dans l'abbaye de Saint-Jean qu'on y venait, de fort loin, puiser des exemples de conduite et d'édification. M. Guillonnet-Merville (1) mentionne, d'après Du Tems (2) qu'il copie fort scrupuleusement, cinquante-un abbés qui, dans l'espace de neuf siècles, administrèrent cette importante abbaye (3) dont les revenus, dès le XV^e siècle, s'élevaient au chiffre considérable de cent cinquante mille livres.

PÉRAULT ou PÉRAUD (RAIMOND) (4). Cet homme extraordinaire naquit à Surgères (5), en 1455, d'une pauvre famille d'artisans. Les dispositions naturelles suppléèrent chez le jeune Raimond à ce qui lui manqua du côté de la fortune et de la naissance. D'abord il fut maître d'école à Surgères, puis à La Rochelle. Quelques temps après, au moyen de ses économies, aidé de la protection de ses amis de La Rochelle, il se rendit à Paris pour y faire ses études. On l'admit comme boursier au collège de Navarre; il ne tarda pas à prendre le grade de bachelier en théo-

logie. Ses études achevées, revêtu du titre imposant de docteur, il voulut revoir sa patrie, et fut nommé prieur de Saint-Gilles (6) de Surgères. Peu de temps après, Pérault s'éloigna de la France, pour aller visiter la capitale du monde chrétien. Ses connaissances variées, son génie éminent, l'énergie et la forte trempe de son caractère fixèrent sur lui les regards du Souverain-Pontife. On l'appela aux affaires, en 1488; il fut chargé, par Innocent VIII, en qualité de Nonce apostolique, de parcourir une partie de l'Allemagne pour y recueillir des aumônes qui devaient aider à la guerre contre la Turquie. Cette mission difficile, au sein de populations animées de sentiments divers, et qu'un vague désir d'indépendance religieuse tourmentait déjà, eut pour le Nonce une issue fort désagréable. Quelques-uns attaquèrent son désintéressement, d'autres qui ne s'en piquaient guères, l'assaillirent à main armée et lui ravirent le produit de sa collecte. Cependant la justice réprima ce larcin, et les voleurs étant pris, subirent une rigoureuse condamnation.

L'empereur d'Allemagne, Maximilien I^{er}, nomma Pérault à l'évêché de Gurck, en Carinthie, preuve évidente que notre compatriote n'avait point abusé, en Allemagne, de l'autorité qu'il tenait de Rome. En 1482, le prélat parut à la cour de France en qualité de Nonce du Pape Sixte IV (7). Alexandre VI le fit cardinal de l'ordre des prêtres, le 22 avril 1493 (8). A la recom-

(6) *Sanctus Egidius*, c'est sous ce nom bien que le prieuré desservi par Pérault est désigné dans la *Biogr. des Deux-Sèvres*.

(7) C'est par erreur que M. Massieu — *Hist. de Saint.* — le nomme Sixte V.

(8) M. Massieu — ouv. cit. — dit en septembre 1493.

(1) *Rech. topog. et hist. sur la ville de Saint-Jean-d'Angély*.

(2) *Clerg. de Fr.*, t. II.

(3) Si notre ami M. Brillouin se décide à publier un jour son *Hist. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean*, ses vastes recherches sur cette maison de bénédictins intéresseront vivement les amis de la religion, de l'histoire et de l'archéologie catholique.

(4) On peut voir son portrait dans l'intéressante collection d'évêques de M. l'abbé Briand, à Saintes.

(5) D'autres le font naître à Marencennes. La *Biogr. des Deux-Sèvres*, par Briquet, fixe son lieu de naissance à Javarsay, près Chef-Bouffonne; ces opinions sont peu accréditées.

mandation du roi Charles VIII. Ce prince, venu en Italie pour la conquête du royaume de Naples, visita Rome, en 1494, et convint avec le pape que le cardinal de Gurck jouirait des revenus attachés à sa dignité, qu'il résiderait à Rome ou partout ailleurs. Cependant Charles VIII méditait une grande entreprise ; il chargea le cardinal français d'entrer en conférence avec le chevalier d'Aubusson, grand-maître de Rhodes, à l'égard de ses projets sur l'empire Ottoman. Le 6 septembre 1494, un acte inouï fut signé à Rome, par le cardinal Pérault, agissant pour son roi. C'était une donation ou cession de l'empire même de Constantinople qu'André Paléologue, prince ou despote de Romanie, seul héritier de l'empire (1), faisait au roi Charles VIII (2). Quelques années après, cet illustre prince, malgré ses immenses projets, descendait dans la tombe, à Amboise. Le cardinal de Gurck s'empressa d'accourir dans cette ville, et ce fut lui qui conduisit solennellement la pompe funèbre jusqu'à Saint-Denis, où le cardinal de Luxembourg acheva la cérémonie. Durant les grands événements de ce temps-là, les rois et les papes confièrent à Pérault d'importantes négociations. En 1500, il fut envoyé à Trente en qualité de Nonce, pour ménager un accommodement entre Louis XII et Maximilien I^{er}. Ces graves emplois n'empêchaient point le cardinal de songer aux intérêts spirituels de l'église ;

il se dérobaient souvent aux embarras des cours, pour aller rompre le pain de la parole aux populations chrétiennes. En 1503, Pérault assista à la diète convoquée à Francfort-sur-le-Mein. Jules II, à son arrivée au suprême pontificat, lui continua la légation d'Allemagne. Après avoir été successivement évêque de Gurck, de Novare et de Viterbe, Pérault devint évêque de Saintes, en 1503 (3), et succéda à Louis de Rochecouart, mais il ne résida point dans son évêché. Jules II lui donna la légation du patrimoine de Saint-Pierre. Le cardinal, comblé de biens et d'honneurs, mourut à Viterbe, le 5 septembre 1505, âgé de 70 ans ; il fut inhumé dans la chapelle des religieux augustins.

On conçoit aisément qu'un homme, parti du dernier échelon social, et qui, par ses propres mérites, s'était élevé au faite des grandeurs, ait excité bien des jalousies et des haines ; aussi le cardinal Pérault ne fut-il point épargné. Un ouvrage recommandable (4) nous le représente toutefois comme un prélat désintéressé et qui faisait servir, au soulagement des nécessiteux, les grands biens que la Providence lui avait départis. Au sein de la grandeur, il n'oublia point le collège de Navarre où il avait reçu le bienfait de l'éducation, et les deux localités où, dans sa jeunesse, il avait donné de simples leçons à l'enfance. La ville de La Rochelle, en particulier, se ressentit de sa protection sage et éclairée. Un écrivain de notre époque dépeint le cardinal comme un prélat d'une vie sainte et de mœurs austères, grand zélé de la jus-

(1) André était fils de Thomas Paléologue, despote d'Achale, neveu de Constantin Paléologue, dit Dracose, dernier empereur de Constantinople.

(2) Six ans plus tard, André céda les mêmes droits à Ferdinand d'Aragon. — V. pour les détails : *Eclaircissements historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie*, Mém. de M. de Foncemagne, publié dans les *Mém. des Inscriptions et Belles-Lettres*.

(3) Cet évêché comprenait alors plus de 700 paroisses.

(4) *Gallia Christiana*, t. II.

lice et plein d'indifférence pour les honneurs et les richesses du monde (1). Au milieu des travaux les plus nombreux, Pérault trouva le moyen de cultiver les lettres. Ses lumières et son érudition étaient peu communes ; son coup-d'œil était profond. Il a laissé un *Traité de la dignité sacerdotale*, qu'il place avant celle des rois (2), ce qui ne saurait être contesté sous le rapport purement spirituel, puisque, d'un côté, il s'agit de l'empire des corps, et de l'autre, de la direction des âmes. — Des Mémoires sur ses négociations en Danemarck et à Lubeck. — Quelques Lettres adressées au savant Reuchlin. — *Harangues pour ranimer le zèle des chrétiens affaiblis par les doctrines des infidèles d'Orient* ; et, selon le continuateur de Fleury, deux Lettres importantes écrites dans le cours de son voyage d'Allemagne, alors que la goutte le retenait captif dans sa chambre.

Octavien de Saint-Gelais (3) parle ainsi de ce cardinal :

Sy regarday un peu plus hault,
Lors vy maistre Raymond Pérault,
Qui gouvernoit et Roys et Pape,
Empereurs et ducs pour certain,
Tant avoit le pouvoir haultain,
Et par ly, les grandes menées
Étoient toujours desmenées.

PERRAUDEAU (PIERRE-AUGUSTIN), Sr de Beaufief. Ce jurisconsulte éminent naquit à Mazeray, près de Saint-Jean-d'Angély, le 11 décembre 1701, d'Etienne Perraudéau, procureur en l'élection, et de Suzanne Croizé. Ainsi que tous

les génies d'une forte trempe, empressé de rendre ses devoirs à Dieu et à sa patrie, Perraudéau fut constamment, aux yeux de ses concitoyens, un modèle et comme chrétien et comme avocat. On venait, des points les plus éloignés, réclamer ses conseils sur les questions épineuses de la jurisprudence. Ses décisions, s'harmonisant avec les prescriptions de la morale et du droit, pesaient d'un poids immense dans la balance de la justice. Son nom, à peine invoqué, attirait l'attention du juge et des clients, et portait de toutes parts une conviction d'autorité et de raison souveraine. En 1765, Perraudéau fut élu maire de Saint-Jean. Cet avocat célèbre qui n'avait pas peu contribué à la réputation de l'ancien barreau de Saint-Jean-d'Angély, est mort dans cette ville, pleuré et regretté de tous ses concitoyens, en l'année 1781. Il avait, dit un historien, un esprit juste, un jugement sain, une imagination vive et une rare sagacité. Il était plein d'affabilité et de douceur. Sa modestie égalait son vaste savoir, son désintéressement était connu surtout de ses compatriotes dont il n'exigea jamais d'honoraires. Il dut à sa frugalité et à sa tempérance, la prolongation d'une existence naturellement frêle et délicate. Perraudéau ne nous a laissé de ses longs et remarquables travaux que des mémoires et des notes manuscrites fort remarquables, sans doute, sous le rapport du droit, et possédées, dit un écrivain moderne, par la famille qui habite encore à Beaufief, commune de Mazeray.

— Le fils de Pierre-Augustin Perraudéau fut secrétaire de l'ordre de la Noblesse de Saint-Jean-d'Angély, en 1789.

(1) M. l'abbé Briand, *Hist. de l'égl. Sant. et Aun.*, II^e vol., p. 104.

(2) Cet ouvrage latin a pour titre : *De dignitate sacerdotali super omnēs reges*.

(3) *Séjour d'honneur*.

PERRIÈRE DE ROIFFÉ (JACQUES-CHARLES-FRANÇOIS de la), né à Surgères, en 1694, et issu d'une ancienne famille du Nivernais, fit ses premières études à Saint-Jean-d'Angély et alla les continuer ensuite au collège de Pontlevoy, dirigé par les savants bénédictins. Il s'acquit une certaine célébrité par l'étude des hautes sciences, et mourut à Paris en 1776. Cet auteur, qui sacrifia tout son temps et sa fortune à l'étude de la physique et de l'astronomie, eut le tort de vouloir s'aventurer trop hardiment dans des routes nouvelles. Il adopta des opinions qui heurtaient de front les systèmes de Descartes et de Newton. Il osa accuser Lemonnier et Lalande de lui avoir dérobé l'idée des réfractions écliptiques. Cette façon d'agir le brouilla avec de hautes illustrations de son siècle, et quoique doué d'un certain mérite, la Perrière fut généralement délaissée. Cependant l'académie des sciences et arts de Metz l'admit dans son sein. Ce savant a laissé : *Mécanismes de l'électricité et de l'univers*, 2 vol. in-12, Paris, 1755-56, fig. — *Extrait du nouveau système*, 1761, in-12. — *Nouvelle physique céleste et terrestre à l'usage de tout le monde*, 3 vol. in-12, Paris, 1766. En tête de cet ouvrage se voit le portrait de l'auteur, au-dessous duquel on lit les vers suivants :

De Descartes et de Newton ,
Osant attaquer les systèmes ,
De la nature il prit le ton ,
En découvrit les lois suprêmes ,
Et de leur lumineux flambeau
Il éclaira son système nouveau.

La Perrière de Roiffé a encore donné au public : *Arrêt burlesque*, 1770, in-12.

PERRINET-DUPIN. Ce Rochelais s'attacha à ce genre d'écrit qui a la galanterie pour objet, et composa, en 1447, un roman intitulé : *La conquête de la Grèce, par Philippe de Madien, chevalier blanc*, qui ne fut imprimé, à Paris, qu'en 1527, chez Galliot-Dupré, in-12. Ces sortes d'ouvrages frivoles ont principalement deux inconvénients graves : dégoûter des lectures sérieuses et prédisposer la jeunesse à des sentiments et à des rêves que dément l'expérience journalière.

PERROTIS (N....). Ce naturaliste apporta, en 1740, des Iles Philippines, à Rochefort, le mûrier *multicaule* qui se voit encore dans le jardin public de cette ville. C'est, dit M. Fleury (1), la souche des milliers de sujets connus sous le nom de mûriers Perrotet et répandus aujourd'hui dans toute l'Europe.

PERSONNE (JEAN de La), vicomte d'Acy, au XIV^e siècle, reçut des rois Jean, Charles V et Charles VI, les terres de Didonne et de Montendre, en Saintonge; de Fouras et de Nuaillé, en Aunis. Il épousa Marguerite de Mortagne, vicomtesse d'Aunay, dame de Mortagne, de Cosnac, de Saujon, de Cozes, Mirambeau, Saint-Fort, Fontaine-Chalendray, et de plusieurs autres terres, tant en Saintonge qu'en Poitou. La maison de La Personne, fort ancienne et recommandable en cette province, possédait encore les terres de Varaize, Bussac, Torfou. Elle s'était alliée aux Beaumont de Rioux, aux Goumard d'Eschillais, aux Beauchamps, et aux Lagoublaye d'Usseau ou Gibaut. (2)

(1) *Hist. de Rochef.*, 1^{er} vol., p. 376.

(2) Not. manuser. de M^{rs} Léon de Beaumont.

— En 1585, François de La Personne conduisit des canons de La Rochelle à Brouage, et fut chargé, dans l'intérêt du parti calviniste, de diriger les opérations du siège de cette place du côté de l'Océan. En 1586, il amena encore, par la Charente, des canons à Coligny, occupé à faire le siège du château de Soubise. (1)

PÉRUSE (GEOFFROY de), issu d'une ancienne famille de Saintonge. Cet évêque de Saintes, au commencement du XV^e siècle, fut admis dans les conseils de Charles VII et employé dans les graves négociations de l'époque. D'après l'auteur de l'*Hist. de l'égl. Sant. et Aunis.*, il contribua, par la sagesse de ses avis et son invincible dévouement au roi, à la cessation des troubles qui agitaient alors le royaume et à sa complète délivrance du joug étranger que hâta si vaillamment l'héroïne infortunée de Domrémy. Le Pape Jean XXII employa aussi cet évêque qu'il nomma son légat et auquel il donna, en cette qualité, une mission embarrassante dans les provinces du midi, celle de lever le *subside* imposé par le souverain pontife sur les revenus ecclésiastiques pour l'aider à triompher de ses deux compétiteurs. (2)

PIERRE V. Ce pontife de Saintes, monté sur le siège épiscopal en 1240, l'occupait lorsque Saint Louis remporta, à Taillebourg et à Saintes, en 1242, sa double victoire sur les Anglais. Ce fut lui qui présenta au roi le fils du comte de la Marche, qui venait solliciter la grâce de son père en compagnie du chevalier de Mauclerc. Ils

— Biblioth. de M. de Beauchamps. — V. Massiou, *hist. de Saint.*, III^e vol., p. 98.

(1) *Hist. de Saint.*, V^e vol., p. 58, 55.

(2) *Clerg de Fr*, II^e vol., p. 353

entrèrent dans la tente du roi, à Colombiers, près de Saintes, et furent reçus avec beaucoup de bienveillance; ils eurent la joie de voir leur mission couronnée d'un plein succès. Lorsque le vainqueur fit son entrée triomphale dans la ville, l'évêque, à la tête de son clergé, et suivi du prieur de Saint-Eutrope, alla recevoir le saint roi. Le premier soin de Louis fut de se rendre dans l'église de Saint-Pierre, bâtie, en 1117, par Pierre de Confolens, pour y remercier Dieu du succès de ses armes. La cérémonie fut imposante; l'évêque célébra les saints mystères avec toute la pompe que comportait une telle circonstance.

Quel ne fut pas le bonheur de Pierre V de donner asile, dans son palais épiscopal, au grand et vertueux prince qui faisait l'admiration du monde entier! (V. Hilairie I^{re}.)

PIERRES (JEAN), né à La Rochelle, au XVI^e siècle, se fit un nom par ses études du droit. En 1544, il fut nommé lieutenant-général de la sénéchaussée de La Rochelle. Son érudition, d'après un écrivain, égalait son amour de l'humanité. Peut-être cet éloge souffre-t-il quelque exception. Jean Pierres a laissé un *Commentaire sur l'édit des arbitres* (3), etc., avec cette épigraphe faisant allusion, par la consonnance, au nom de l'auteur, suivant le goût de l'époque : *Ut sugeret mel de Petrá, oleum que de saxo durissimo*. Deutér., La Rochelle. 1564, in-8^o de 87 p., dédié à Charles IX. L'auteur partage son encens entre le souverain et son auguste mère qu'il désigne sous le nom d'*Homérique Minerve*, *rigilante tutrice de la monarchie*. Après avoir consi-

(3) Cet édit fut rendu par Charles IX, au mois d'août 1560.

gné dans ce livre la nécessité d'obéir au pouvoir établi, l'auteur devint inconséquemment, dans sa ville natale, l'un des chefs de la révolte. Il est mort à La Rochelle, en 1588.

PIIS (ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN), né à Paris, le 17 septembre 1755, appartenait à une famille distinguée de la Guyenne (1). Bien qu'étranger à cette province par sa naissance, le chevalier de Piis peut être regardé comme poète saintongeais. Il passa sa jeunesse à Saintes, non loin du marquis de Piis, son parent, qui avait épousé Bayonne (2) de Copenne, et qui habitait le château de Mirambeau. L'aspect de notre beau pays aida à développer, chez M. de Piis, le goût de la poésie. Il fut inspiré surtout par les bords si gracieux de la Charente (3). La plupart de ses œuvres se ressentent des premières impressions de son enfance. Il s'essaya d'abord dans l'*Almanach des Muses*, sous le nom d'Auguste; dans les *Étrennes d'Apollon*, et autres recueils de ce genre. Les *Ismène*, les *Églé*, les *Dorimène*, etc., ont une large part dans tout ce *Marivaudage*. Mais il dut sa réputation à quelques recueils de contes et de chansons, et surtout à ses nombreuses productions dramatiques. On sait que lui

et Barré furent les fondateurs du vaudeville. Sedaine, qui n'aimait pas le genre pastoral, lançait fréquemment des épigrammes contre ses deux confrères en poésie. Le chevalier de Piis avait transporté sur la scène les airs, les bals, et jusqu'au patois saintongeais; c'était une réminiscence de ses visites à Panloy, à Bussac, au port d'Envaux, à Cognac, à Dompierre, à Chaniers, et au Portublier, charmant petit castel si coquettement posé au milieu de grands peupliers, en face des vastes prairies de Courcours, qu'on dirait l'original d'un gracieux tableau de Paul Poter. Aug. de Piis a surtout rappelé, dans les scènes qu'il a décrites, son séjour au Portublier qu'il affectionnait particulièrement et dont il ne se détacha qu'à regret. Devenu secrétaire-général de la préfecture de la Seine, sous l'empire, il dut abandonner pour toujours la Saintonge, mais il lui consacra une large place dans ses affections et ses souvenirs.

La fécondité littéraire de M. de Piis était prodigieuse; ses principales compositions forment un grand nombre de volumes. On peut croire que la médiocrité domine dans plus de soixante-dix vaudevilles, plusieurs opéras, six volumes de contes et poèmes, et sept volumes de chansons, cantates et romances; malheureusement toutes œuvres où la légèreté et parfois, hélas! des boutades irrégulières le disputent à la mondanité la plus complète. Un de ses critiques lui jeta un jour cette mauvaise épigramme résultant d'une invocation travestie de l'église catholique :

Auge Piis ingenium!...

Le chevalier de Piis est mort le 22 mai 1832, alors qu'il rédigeait ses *Mémoires*

(1) Cette notice a été extraite d'un intéressant feuillet du *Mémorial de l'Ouest*, dû à la plume exercée de M. Anatole de Bremond d'Ars. — 29 juillet 1851. —

(2) Présentée sur les fonts de baptême par la ville de Bayonne, elle eut l'honneur d'en porter le nom.

(3) Un de nos aquarellistes, M. Thélot, de Rochefort, a subi la même influence, et ses jolis tableaux ont reproduit avec bonheur une foule d'aspects et de vues ravis aux bords animés et vraiment inspirateurs de cette charmante rivière qu'Henri IV nommait le plus beau ruisseau de son royaume. — V. p. 359. —

dont nous ignorons le sort. Nous devons dire que, revenu à des sentiments religieux sur la fin de sa vie, Piis regretta les écarts de sa plume et les désavoua : hommage tardif rendu à la morale chrétienne, mais qui n'en est pas moins rempli d'enseignements salutaires !

PISANY (JEAN DE VIVONNE, marquis de). Ce célèbre diplomate naquit au château de Pisany, près Saujon, en l'année 1530. Il était issu d'une illustre famille qui semblait se rattacher à la maison de Bretagne, et s'était établie en Poitou où elle avait pris le nom de la petite ville de Vivonne qu'elle possédait. Jean était le quatrième fils d'Artus de Vivonne, S^r de Saint-Gouard et de Pisany, et de Catherine de Bremond d'Ars-Balanzac (1). « Il donna, dit de Thou, un nouveau lustre à la noblesse de son sang par sa piété, sa probité et sa politesse. Ces belles qualités furent encore soutenues par un grand courage et par sa science dans l'art militaire..... » Fort jeune encore, Pisany débuta dans la carrière des armes, en servant dans l'armée des Pays-Bas. Il fut blessé et fait prisonnier devant Mariembourg. Rendu à la liberté, il servit en Italie, sous les ordres du duc François de Guise et des maréchaux Strozzi et de Brissac. Il assista, en 1562, à la bataille de Dreux ; puis il vola au secours de l'île de Malte, attaquée par les Turcs, et s'y fit remarquer par son courage. A son retour, il fut créé chevalier de l'ordre de

Saint-Michel. Il assista aux affaires de Saint-Denis, de Jarnac, et à la bataille de Moncontour, où il reçut une grave blessure. Envoyé en 1571, de la part de Charles IX, près du pape Pie V, il obtint la mise en liberté du comte de Gajazzo, emprisonné à Rome comme fauteur de l'hérésie. En 1572, Pisany partit, en qualité d'ambassadeur, pour Madrid où, à la mort de Charles IX, la confiance d'Henri III le maintint pendant plusieurs années. A son arrivée, et en récompense d'une mission diplomatique qui avait duré onze ans, le roi le nomma, en 1583, chevalier du Saint-Esprit. Peu de mois après son retour d'Espagne, le marquis de Pisany fut envoyé de nouveau à Rome comme ambassadeur et, par déférence pour le Saint-Père, le roi d'Espagne ayant aussi demandé, pour sa cour, le même diplomate. Le poste était difficile à cette époque de tristes conjonctures. Le ministre s'en sortit avec honneur et avec l'estime particulière de Sixte V. Pendant son séjour à Rome, il avait épousé la princesse Julie Savelli, petite-fille de Clarice de Médicis, nièce du pape Léon X, et alliée aux maisons régnantes de France et d'Espagne. Revenu à Rome en 1588, il fit valoir les droits de la couronne de France sur le marquisat de Saluces (2). Un jour, le souverain pontife dit à l'ambassadeur français : « Plût à Dieu que votre maître eût autant de courage que vous, nous ferions bien nos affaires. » Sixte-Quint songeait alors à expulser les Espagnols du royaume de Naples. Comme il retournait en France,

(1) V. le feuillet du *Mém. de l'Ouest*, journal de Saintes, des 31 août, 4 et 7 septembre 1849, où se trouvent quelques notes sur le personnage qui nous occupe, omis à tort dans la *Biog. universelle*. — De Thou disait : « Je ne connais pas de plus belle vie à écrire. »

(2) V. sa correspondance avec Henri III, relativement à cette affaire, et qui atteste la haute capacité du chargé d'affaires. — *Mém. du duc de Nevers*, in-⁸, 1663, t. 1^{er}.

après les troubles de la ligue, Pisany tomba au pouvoir de corsaires turcs. Non seulement il se débarrassa de leurs mains, mais encore il ramena captif en France Barberousse, leur chef, et le livra au connétable de Montmorency. Un des gens du pirate, émerveillé des qualités éminentes du ministre français, sollicita de demeurer à son service, et il l'obtint. A la mort du roi, le marquis de Pisany fut un des premiers à prendre parti pour Henri IV. Il le servit avec fidélité et énergie, et assista aux batailles d'Arques et d'Ivry. Il prit encore part au siège de Paris. En 1592, chargé, conjointement avec le cardinal P. de Gondy, de l'importante mission d'aplanir les difficultés existantes entre le roi de France et le pape Clément VIII, les négociateurs éprouvèrent d'abord un refus. Mais après l'abjuration du roi à Saint-Denis — 25 juillet 1593 — les obstacles disparurent, et le duc de Nevers, les cardinaux Duperron et d'Ossat, qui avaient été adjoints aux premiers envoyés, furent accueillis favorablement par Clément VIII. Ils eurent l'insigne honneur de réconcilier Henri IV avec le Saint-Siège. Les services importants du marquis de Pisany furent récompensés par les titres de colonel-général de la cavalerie légère italienne, de conseiller d'État et de sénéchal de Saintonge. On raconte qu'un jour, Henri IV, ayant confié à M. de Pisany l'enlèvement d'un poste difficile, un des officiers fit observer au prince que le marquis était trop âgé pour mener cette entreprise à bonne fin. Le roi s'excusa en disant : « M. de Pisany est si bien fait, si propre et si bien à cheval, que je l'ai pris pour un jeune homme. Mais courez après lui et prenez sa place. » Le marquis riposta vive-

ment : « J'y irai, et si j'en reviens, je prierai le roi d'y prendre garde de plus près une autre fois. » Le roi laissa un jour échapper cette parole si flatteuse pour le marquis de Pisany : « Si tous les seigneurs de ma cour et tous les officiers de mon armée étaient aussi ardents à mon service que Jean de Vivonne, il ne faudrait point de trompettes pour sonner le boute-selle. » Sur la recommandation du duc de Nevers, Henri IV le nomma, en 1595, gouverneur du jeune Henri II, prince de Condé (1), qui était alors le plus proche héritier de la couronne de France. En accordant l'absolution au roi de France, le Souverain-Pontife avait exigé que son héritier fût retiré des mains des hérétiques. Lorsqu'il lui confia cette importante mission, le roi dit au marquis de Pisany : « Si j'avais un fils, je vous le donnerais de même ; prenez grand soin de celui qui doit régner après moi, la France vous aura l'obligation de lui avoir préparé un bon roi. » Le marquis se rendit aussitôt à Saint-Jean-d'Angély, d'où il ramena à Paris la princesse de Condé et son fils. Le digne précepteur se livra dès lors exclusivement à l'éducation du prince de Condé, auquel il s'efforça d'inculquer les principes de la religion catholique et les traditions les plus pures du vieil honneur français. On raconte qu'un jour, Pisany et son élève, étant ensemble à la chasse, un paysan, près duquel ils passaient, se courba profondément par respect et sans que le jeune prince daignât pourtant le saluer. Le marquis indigné reprit son élève fort aigrement : « Sachez, monsieur, lui dit-il,

(1) Massieu, *Hist. de Saint.*, t. V. — Guillonnet-Merville, *Recherch. sur Saint-Jean-d'Angély*.

que si cet homme et ses semblables ne labouraient la terre, vous et vos semblables seriez en danger de mourir de faim ! » Pisany termina sa carrière au château de Saint-Maur-les-Fossés, près Paris, le 7 octobre 1599. Une mort chrétienne couronna cette vie de tous points honorable et donnée tout entière à sa patrie. En mettant alors le comte de Belin à la place de Pisany, le roi prononça ce mot si flatteur pour la mémoire de ce dernier : « Quand j'ai voulu faire un roi du prince de Condé, je lui ai donné le marquis de Pisany ; mais quand j'ai voulu en faire un *sujet*, je lui ai donné le comte de Belin. »

D'Aubigné (1) fait ainsi l'éloge de Vivonne de Pisany : « Catholique fort passionné (2), amateur des mœurs, langage et vêtements de l'Espagne, mais au fond vieux Gaulois, et d'une ronde probité. » Brantôme (3), à son tour, au sujet de l'abbaye de Valence, près Poitiers, qui avait été donnée au marquis de Pisany pendant son ambassade en Espagne, fait ainsi l'éloge de l'habile diplomate : « L'abbaye de Valence fut adjugée et donnée au S^r de Saint-Gouard, pour lors ambassadeur en Espagne, ce très-grand et non pareil de la chrestienté pour les affaires d'Etat. » Ce personnage a laissé de fort longs Mémoires sur son ambassade en Espagne, et où il apprécie en homme compétent, l'état politique de ce royaume. Ces Mémoires manuscrits embrassent de février 1572 à décembre 1582, et forment 5 vol. in-f° ; ils doivent être déposés actuellement à la Bibliothèque royale. D'après M. Monmer-

qué (4), « la correspondance de Henri IV avec cet ambassadeur fait partie du riche cabinet de M. Lucas de Montigny, et elle vient d'être en partie publiée dans la *Revue rétrospective* (5). Quant à la correspondance du marquis avec le roi, pendant ses ambassades, il en existe une copie ancienne dans la bibliothèque de M. de Broé, conseiller à la cour de cassation. »

La fille de Pisany, Catherine de Vivonne, mariée, en 1600, à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, et sa petite-fille, Julie-Lucine d'Angennes, mariée, en 1645, au duc de Montausier, exercèrent sur la littérature de leur époque, une influence bien connue, et que résume le nom seul de l'hôtel de Rambouillet. Malgré certains travers inhérents à une société que dominait l'esprit de coterie, on ne saurait nier les services rendus aux lettres par ces deux femmes célèbres (6). Un des membres les plus influents du docte aréopage fut sans contredit Malherbe, surnommé le restaurateur de la poésie française.

PLUSQUALET (MAURICE, GUILLAUME et CHARLES), gentilshommes et bandits du XV^e siècle, très-célèbres dans l'histoire de la Saintonge. Sous la direction des trois frères, s'étaient formées des hordes de vagabonds et gens sans aveu, d'abord partisans avoués de l'Angleterre, mais connus ensuite sous le nom d'*écorcheurs*, qui imprimaient à toute la province une terreur indicible. Ils portaient tantôt des cha-

(1) *Hist. universelle*.

(2) Sous la plume de d'Aubigné, ce mot signifie *servent, inébranlable*.

(3) Tome VI, p. 321.

(4) *Hist. de Tall. des Réaux*, annotées par M. de M..., de l'Institut ; Delloye, 1840.

(5) Deuxième série, XI, 13.

(6) V. *Cours de littér. au XVII^e siècle*, par Lefranc, 8 vol.

teaux des sires de la Tremouille, de Pons et de la Rochefoucault, où ils s'étaient fièrement installés et, semblables à de rapaces vautours, fondaient sur les pays des environset rançonnaient, à qui mieux mieux, les vilains et manans, détroussaient les voyageurs, et commettaient, en un mot, toutes sortes d'excès et de brigandages. Rentrés dans leurs forts, ils employaient en orgies le produit de leurs exécrables larcins. L'autorité, instruite de ces actes criminels, avait ajourné les Plusqualet devant le parlement de Paris; mais ils se gardaient bien d'obtempérer à ces sommations. Ils avaient même résisté aux ordres réitérés de Charles VII qui leur prescrivait de sortir de leurs forteresses et d'en remettre les clefs à des officiers chargés de les recevoir au nom du roi. Charles VII résolut enfin de marcher en personne contre ces brigands de haut parage. En 1441, l'armée royale vint mettre le siège devant le château de Taillebourg, principal boulevard des Plusqualet. Le siège de cette place fortifiée et vaillamment défendue, fut long et meurtrier, mais enfin le succès demeura au bon droit; le château fut pris d'assaut et les trois chevaliers pillards tombèrent vivants au pouvoir du roi qui les fit transporter aussitôt dans les prisons de La Rochelle. Les frères Plusqualet, convaincus de flagrante rébellion, forfaiture et crime de lèse-majesté, le roi décréta confiscation de leurs corps, possession, héritages, droits et actions sur la châtellenie de Taillebourg; on leur ôta enfin la *vie civile* pour leur laisser seulement le *souffle de la vie physique*.

Le 24 septembre 1442 (1), le roi, se

(1) Maichin, *Hist. de Saint.*, etc., 1^{er} liv., p. 153, dit le 12 mai 1444.

trouvant à Marmande, transmet les terres de Taillebourg (2) et du Cluseau, confisquées au préjudice des frères Plusqualet, à l'amiral Prégent de Coëtiwy (3), en récompense de ses loyaux services.

POCHÉ-LAFOND (JEAN), né à Saint-Genis, le 7 août 1752, se voua de bonne heure à l'art médical et devint professeur à l'école de médecine de Rochefort. Il publia un catalogue des plantes du jardin botanique de cette ville (4), Rochefort, an II, sans nom d'auteur, in-12 de 237 p. L'introduction de XXIX pages, traitant des éléments de botanique, d'après la méthode de Tournefort, avait été écrite par M. Bobe-Moreau (5). Ce livre contient l'énumération de 672 plantes. Le docteur Poché avait embrassé chaudement les principes de la révolution et il joua, à Rochefort, un rôle politique qui lui fit beaucoup d'ennemis. Lorsque le calme revint, il se retira à Saint-Genis et y exerça la profession de médecin. Il donnait toujours ses soins gratuitement aux personnes de sa localité. La bibliothèque et le cabinet de physique et de minéralogie du médecin Poché avaient une importance réelle (6). La révolution de 1830 lui procura la décoration de la légion-d'honneur. Ce médecin est mort, fort âgé, dans son pays natal, en 1849.

(2) Ces terres avaient déjà appartenu, en 1407, au domaine royal. — V. ouv. cité. —

(3) Par le mariage de Louise de Coëtiwy avec un La Tremouille, Taillebourg passa, au XVI^e siècle, dans cette illustre maison.

(4) *Réfut. de M. Lesson*, par M. Bobe-Moreau, p. 3. — Saintes, Hus, 1837 (avril.)

(5) *Rép. de M. Lesson à M. Bobe-Moreau*, p. 125, Rochefort, Goulard, 1837 (juin.)

(6) V. *Statist. du départ.*, II^e partie, p. 269.

POLIGNAC (ACHARD de), seigneur d'Ecoveux, de l'illustre maison de Polignac, en Velay, mais d'une branche établie depuis longtemps en Saintonge où elle posséda des terres considérables et jeta un grand éclat pour ses services. (1)

En 1253, cet Achard de Polignac fit un legs important au roi Saint Louis, et institua l'archevêque de Bordeaux et l'évêque de Saintes, défenseurs et soutiens de son testament.

Le comte Héracle de Polignac vient de mourir à son château d'Outrelaise, près Caen, le 30 novembre 1851. En lui s'est éteinte cette branche de l'antique maison des Polignac, établie en Saintonge, et dont un petit bourg de l'arrondissement de Jonzac retient le nom.

PONCE III et IV, voy. PONS.

PONS (SIRE de). Cette puissante lignée qui jeta un vif éclat dans notre pays, et dont l'histoire se rattache d'une manière si intime à celle de la Saintonge, remonte à la plus haute antiquité et semble, dans l'origine, se confondre avec la maison d'Aunay. Ses armoiries révèlent que, dès les premiers temps de la monarchie, un seigneur de cette famille tailla en pièces les ennemis du nom français, et teignit de leur sang les eaux d'un de nos fleuves. Grâce à ses alliances, la maison de Pons s'étendit dans la plupart de nos provinces, et y posséda de grands biens; elle obtint de la couronne, de laquelle seule elle relevait, d'immenses privilèges; à tel point que le dicton suivant était admis en proverbe :

(1) *Dictionnaire véridique des maisons nobles*, par M. Lainé, t. II, p. 351.

« Si roi de France ne puis, sire de Pons veux être.. »

Nous allons successivement passer en revue ceux de ses membres qui se sont le plus distingués :

PONS (GUILLELME ou GUILLAUME I^{er}, vicomte d'Aunay, sire de), V. Calon.

PONS (GEOFFROI ou GODEFROI). Ce seigneur était fils de Pons ou Ponce II, et de Germanie de Bourgogne. Lui et son frère, Renaud ou Raynaud, furent, le 3 février 1190, signataires de l'acte par lequel Richard-Cœur-de-Lion approuva les privilèges de l'abbaye de la *Grande Saune*, fondée par Saint Gérard (2). On présume que c'est du temps de Geoffroi que l'ancien château-fort de Pons fut détruit par ce même Richard, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine du chef de sa mère Aliénor (3). En 1191, Geoffroi bâtit, pour les pèlerins, l'hôpital de cette ville, dit *Aumosnerie de Chansac*, paroisse de Saint-Vivien; il fut ensuite inhumé dans les dépendances de cet hospice qui était sous l'invocation de la très-sainte Vierge (4) et confié aux templiers. Après l'abolition de l'ordre, cet hospice passa aux chevaliers de Malte. Depuis sa réédification, par Camille de Lorraine, au XVIII^e siècle, il a été nommé l'*Hôpital neuf*.

Geoffroi de Pons ainsi que son frère Renaud (5) s'étaient acquis le renom de troubadours (6), à cause des tençons qu'ils composaient et chantaient en l'honneur des

(2) V. *Hist. de la Grande Saune*, II^e vol., p. 117, 118 et 119.

(3) V. *Hist. d'Aquit.*, t. I^{er}, p. 213.

(4) V. l'art. Fortet (Dominique).

(5) Durant les XIII^e et XIV^e siècles, les sires de Pons affectèrent de porter le nom de Renaud.

(6) V. Jordan de Bonels, Richard de Barbazieux, Savary de Mauléon, etc.

dames. Nous ne connaissons de ces poètes d'une époque déjà si éloignée de la nôtre, qu'une petite pièce de vers, sorte de dialogue poétique bien intéressant puisqu'il a trait au fameux Arthur de Bretagne (1) qui a tant exercé l'imagination des guerriers et des écrivains du moyen-âge.

Geoffroi s'exprime ainsi :

E n'amas mais l'atendre qu'el jauzir
Per so s'en fan li Breton escarnir.

Renaud à son tour répond :

Segner Jaufre ! Artus non atend ia,
Qu'a tal ai dat e mon cor e ma vis ;
E si me fai mas ric pena endurar,
No m'en dei ges per so desesperar
Seigner Jaufre !

Que nous traduisons de la sorte :

J'aime mieux jouer que l'attendre ;
C'est à cause de cette espérance que les Bretons
Se font railler.

Seigneur Geoffroi, je n'attends plus Arthur,
Aussi ai-je donné à une autre personne
Et mon cœur et ma vie,

Et si elle me fait endurer de grandes peines,
Je ne veux point pour cela me désespérer,
Seigneur Geoffroi.

Millot (2) confirme que ces deux personnages étaient frères.

PONS (RAYMOND de), frère de Pons II, évêque de Saintes, et fils de Bertrand, dit le Fort, sire de Pons, et d'Élizabeth de

(1) Les neuf preux, si fréquemment cités par les romanciers et les poètes de l'âge chevaleresque, étaient : Josué, David, Judas-Machabée, Hector, Alexandre, César, Arthur ou Arthus, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. Les romanciers avaient, comme on le voit, fait la part des Juifs, des Payens et des Chrétiens. — *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la chev.*, 1^{er} vol., p. 261 et 262.

(2) *Hist. des troub.*

Toulouse (3), était évêque de Périgueux dès l'an 1220 (4). Le pape Grégoire IX lui donna le chapeau de cardinal, en 1227 ; Raymond siégeait encore en 1232 (5). C'est de son temps, d'après Jean Dupuy, qu'il se fit un grand miracle en Périgord. Un misérable, nommé Boni, ayant décoché, par impiété, une flèche contre l'image du Sauveur en croix, placée à l'entrée d'une bourgade, le sang en jaillit soudain, et le profanateur tomba raide mort. Ce fait, arrivé en 1233, d'après l'historien cité, confirme la date mentionnée par le *Gall. purpur.*

PONS (RENAUD II, sire de), fils de Renaud I^{er} et de Marthe de Barbezieux, naquit sur la fin du XII^e siècle. Il épousa Agathe d'Angoulême, et différa essentiellement de son père, sous le rapport du caractère et des allures. Autant l'un était dur et sombre, autant l'autre se montra bienveillant et courtois ; le château de Pons fut, sous ce nouveau seigneur, le rendez-vous des troubadours et des chasseurs. La Saint-Hubert y était fêtée annuellement avec un entrain et une affluence inimaginables. Renaud II avait bien certains sentiments de respect pour la religion et les gens d'église, mais ses mœurs devinrent fortement dissolues, et on s'accordait à dire, dans toute la contrée, que, sans cet énorme défaut, il eût été un personnage accompli. Il composa diverses poésies pour être chantées à la louange des dames dans les jours de fêtes, ce qui lui acquit la réputation et le nom de troubadour. Renaud II avait été

(3) V. *Gallia purpurata*, Paris, in-f^o, 1638.

(4) Du Tems, *Clerg. de France*, t. II.

(5) En 1233, suivant le *Gall. purpur.*

compris dans le rôle des *Barons du royaume*, dressé par ordre de Philippe-Auguste.

Après la double victoire sur les Anglais, à Taillebourg et à Saintes, en 1242, Saint Louis étant venu à Colombiers, sur Charente, y reçut l'hommage de Renaud (1). Guillaume de Nangis, dans ses *Annales* (2), relate de la sorte le fait en question : « Le mardi après la feste Saint Jacque, Renaud sire de Pons, qui avait été en l'ayde au conte de la Marche fu tous espouvantez de la force du roy et de la grant victoire que Diex lui avait envoyé, si vint à lui, en la ville de Colombiers qui siet à une leue de Pons.... » Ce seigneur parut devant le roi armé de toutes pièces, la visière baissée et tenant un faucon sur le poing (3) ; il dit à Louis IX :
 » Sire, je viens à vous pour vous faire hom-
 » maige de ma terre de Pons et vous sup-
 » plier de me maintenir en la jouissance
 » de tout mes privilèges. » Le roi lui répondit : « Sire de Pons, je reçois votre
 » hommaige et vous baille cette mienne
 » espée (4), pour vous en servir à la défense
 » de ce royaume ; alors le roi se décei-
 » gnant de son épée, la donna à Renaud
 » qui fléchit un genou pour la recevoir et
 » le roi reprit : je vous sermons que vous
 » remettiez vos lettres d'hommage à nos-
 » tre chancelier et que sous quarante jours
 » au plus tard, vous nous fassiez votre aveu
 » et dénombrement. Renaud répliqua :
 » mon doubté sire et souverain seigneur à

» tout cela je ne faudrai ; et il remit à Phi-
 » lippe d'Antogny, qui tenait le scel du roi,
 » sa lettre d'hommage ainsi conçue : Nous
 » Renaud, sire de Pons, faisons savoir à
 » tous que nous sommes devenus *homs* et
 » vasseaux de notre très redoubté seigneur,
 » monseigneur le roi de France et entré
 » en sa foi et son hommaige ; et si nous
 » avons promis foi et loyauté comme à
 » notre souverain seigneur pour lui et ses
 » successeurs contre tous. Pourquoi nous
 » ne récepterons ni soutiendrons dans nos
 » forteresses et châteaux, aucuns pour *gré-*
 » *ver* notre dit seigneur en son royaume,
 » ains résisterons de nos forteresses afin
 » que par icelles nuls dommaiges n'avié-
 » gnent à notre seigneur ou à son royaul-
 » me, *sans mal engien* (5). Et avons pro-
 » mis de défendre notre dit seigneur et
 » son royaume contre tous à venir, en
 » propre personne (6), quand notre dict
 » seigneur nous requerra, sans nul engien.
 » — En témoin de ces choses, nous Re-
 » naud, dessus dict, avons ces présentes
 » lettres scellées de notre scel. » (7)

Ce seigneur de Pons fut un des pleiges ou cautions de Saint Louis pour la trêve de cinq ans, que ce prince signa le 7 avril 1245, avec les plénipotentiaires du roi d'Angleterre. (8)

(5) Sans arrière-pensée.

(6) Ils ont fait un très-grand mal ceux qui depuis, et dans nos temps de révolution, ont, pour amoindrir et annihiler l'autorité du pouvoir, persuadé au peuple que le trône des rois n'était qu'un assemblage matériel de pièces de bois recouvertes d'un drap d'or. La sagesse de nos pères avait vu un piédestal tutélaire et justement vénéralisé dont elle avait confié la garde à l'amour chevaleresque des preux, et derrière lequel venaient s'abriter, d'âge en âge, la fortune et les gloires nationales.

(7) V. *Tabl. des mœurs franç. aux temps de la cheval.*, II^e vol., p. 303 et 306.

(8) *Hist. de Saint*, de M. Massieu, t. II, p. 325

(1) Le sire de Pons, les châtelains de Mirambeau, d'Archiac, de Montendre, étaient rangés sous la bannière de Henri III, leur suzerain. — V. *Taillebourg et Saint-Louis*, p. 27. —

(2) Edit. in-f^o dite de Joinville.

(3) C'était un privilège extraordinaire des sires de Pons, de paraître armés devant le souverain.

(4) Autre privilège fort ancien et fort honorable des mêmes seigneurs.

PONS (RENAUD III, sire de), avait épousé Marguerite de Turenne, dame de Bergerac (1). Il combattit, en 1266, à la tête de 400 lances levées dans ses domaines et équipées à ses frais, dans l'expédition de Naples. Renaud défendait la cause de Charles de France, comte d'Anjou, contre Mainfroy.

PONS ou **PONCE III**, frère de Renaud II, évêque de Saintes, assista, en 1262, au concile tenu à Cognac et présidé par l'archevêque de Bordeaux. Le concile fit défense aux chrétiens de veiller dans les églises et les cimetières. De graves désordres étaient résultés de cet usage, encore suivis alors, d'assister aux offices de la nuit (2). Les danses dans les églises, au sujet de la fête des SS. Innocents, furent aussi interdites. Il en fut encore de même des combats de coqs dans les écoles. L'église a toujours veillé attentivement à la conservation des mœurs et à l'abolition des usages qui tendaient à entretenir ou à ramener la barbarie dans une société formée sur de nouvelles bases par le catholicisme. Toutefois, les offices de nuit dans les cimetières, abolis par le concile du XIII^e siècle, reprirent ensuite sur quelques points, et ne disparurent complètement qu'après le XVI^e siècle.

PONS ou **PONCE IV**, neveu du précédent et fils de Renaud II, sire de Pons, et d'Agathe d'Angoulême. Sous cet évêque de Saintes, qui occupa le siège en 1275, la dernière croisade trouva en Saintonge,

et grâce aux efforts du prélat, des guerriers dévoués qui contribuèrent à ce grand mouvement de l'Occident contre l'Orient ; mouvement qui, en refoulant chez elles les armées puissantes de l'islamisme, préserva l'Europe de la plus dangereuse invasion, celle du *fatalisme* et de la barbarie.

PONS (RENAUD V, sire de), fils de Geoffroy II et d'Elizabeth de Rodez, épousa, en premières noces, Jeanne d'Albret et, en secondes, N.... de Flotte. Au moyen de ses propres ressources, il assista Charles, comte de Valois, oncle de Louis X, et le connétable Raoul de Nesles, contre l'Angleterre. Il fut tué, en 1356, à la bataille de Poitiers, alors que le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais.

PONS (RENAUD VI, et dernier de ce nom, sire de), comte de Marennes et de Blaye, né vers 1345, était fils de Renaud V et de N.... de Flotte (3). Il fut un des guerriers les plus célèbres du XIV^e siècle, et reçut le titre de *cousin* du roi. Il fut d'abord capitaine de gens d'armes, puis lieutenant de l'amiral de France, chambellan de Charles VII, conservateur des trêves pour la France, et lieutenant-général du roi dans les provinces de Saintonge, Poitou et Angoumois. Ayant perdu son père fort jeune, il fut confié aux soins du chevalier Guillaume de Mauléon et d'Arnaud Roux, docteur ès-lois. Il eut aussi pour tuteur, en 1360, le chevalier G. de Montberon. Par dérogation à l'antique usage, il fit hommage, en 1365, au comte de Poitiers, duc de Guyenne,

(1) V. *Arbre généalog. des sires de Pons*, dressé, en 1835, par M^{lle} A. Gordon.

(2) Quelques-uns de nos anciens cimetières conservent encore des fanaux destinés à éclairer ces antiques cérémonies nocturnes.

(3) Son père, Guillaume de Flotte, vicomte de Turenne et de Sarlat, S^r de Ribérac, de Saint-Maigrin, des Iles de Marennes, était chancelier de France.

pour la sirie de Pons et la ville de Château-Renaud, en Angoumois (1). Le sire de Pons porta d'abord les armes pour le roi d'Angleterre, ce qui occasionna l'occupation militaire, par les troupes françaises, de sa vicomté de Sarlat. Pour l'en dédommager, Édouard, prince de Galles, lui abandonna, le 26 juin 1369, le comté de Périgord, confisqué sur le comte Roger Bernard; mais cette donation n'eut aucun effet. Malgré les avances de l'Angleterre, Renaud VI comprit qu'il devait plutôt mettre son épée au service de la couronne de France, sous la protection de laquelle ses ancêtres avaient tant de fois placé leurs domaines, et, dès l'année suivante, 1370, il rentra au service du roi Charles V, et devint dès lors le plus redoutable ennemi des Anglais. A la tête de ses vassaux, il seconda puissamment Duguesclin dans sa conquête du Poitou, en 1374, notamment à la prise de Montmorillon et à la journée de Moncontour. Appelé à la lieutenance générale du Poitou et de la Saintonge, il soumit la ville de Saintes et enleva aux Anglais Cognac, Mervins, Saint-Maixent, Marans, Châtel-Aillon, Saint-Jean-d'Angély, Mornac, Royan, et plusieurs autres points fortifiés de notre province. Il les battit en diverses rencontres et seconda si bien les efforts de son roi, pour l'expulsion des ennemis hors de la France, qu'il mérita, en raison de ses exploits, les titres glorieux de PÈRE, PROTECTEUR ET CONSERVATEUR DES DEUX AQUITAINES, titres que la reconnaissance publique lui avait déjà décernés

(1) D'après Guillaume de Nangis, Renaud II en usa de même en 1242 : « Il fit son hommage au conte de Poitiers, communalelement, devant tous... » — *Annal. de Saint Louis*, édition de Joinville, in-f°.

lorsque le roi Charles VII les inscrivit dans diverses lettres par lui adressées à Jacques de Pons, fils et successeur de Renaud VI. Dès le 22 juin 1371, Charles V avait fait don, à son cher et féal cousin, le sire de Pons, de mille écus d'or, et au mois de juillet suivant, il mandait au maître des comptes, Talayrand de Périgord, de lui remettre encore quatre mille livres. Déjà le même prince l'avait gratifié de deux mille livres de rente, à prendre sur des fonds de terre sis en l'île d'Oleron et dans les pays de Saintonge, Angoumois, Auvergne, etc. (2) En 1373, Auger de Montguyon, ayant remis son château à Maynard d'Archiac, capitaine de Pons, celui-ci nomma, pour le sire de Pons, André Barte, capitaine de cette place.

Renaud assiégea et prit de vive force, en 1379, le château de Bouteville sur Charente, et emmena prisonnier à La Rochelle Jean Heliot de Plassac, qui en était gouverneur. Le sire de Pons fut moins heureux dans la campagne de Picardie. Froissard raconte qu'il fut fait prisonnier par les Anglais entre Ardres et Guines, avec les seigneurs de Châtillon, de Nesle et de Saint-Paul. Mais il ne tarda pas à recouvrer sa liberté. Charles VI constitua le sire de Pons conservateur des trêves pour les provinces de Saintonge, Poitou et Angoumois, et avec les seigneurs de Thors et de Naillac. En 1385, le sire de Pons servit en Guyenne avec le seigneur de Coucy, et prit part à toutes les affaires importantes de cette campagne. Le duc de Berry, lieutenant du roi en Guyenne et en Languedoc, donna, en

(2) *Mém. sur l'île d'Oleron*, p. 3, manusc. déjà cité.

1388, pouvoir à son *cousin*, le sire de Pons, ainsi qu'à Renaud de Montferrand, Geofroy de Celles et Ithier Bonneau, ses chambellans, de proroger les trêves qui existaient entre la France et l'Angleterre. Le 5 juillet 1389, Renaud VI fut nommé, avec le sire de Coucy, conservateur du traité de paix fait entre la France, l'Angleterre et le Portugal, le 18 du mois précédent. En 1395, il remit le château d'Amore à Jean de Rochechouart, chevalier, qui promit de le garder et de le défendre contre les ennemis du roi de France. Jean de Clermont, vicomte d'Aunay, lui abandonna les revenus de la chàtellenie de Mirambeau, jusqu'à ce qu'il l'eût désintéressé de tout ce qu'il lui devait. Se trouvant dans son château d'Oleron, en l'année 1400, il donna pouvoir de retirer sa terre de Pons qu'il avait sans doute engagée par suite de sa captivité. Le roi Charles VI lui vint en aide. Par ordonnance de la même année, le prince manda au receveur-général des aides de Saintonge, d'avoir à payer à son *cousin*, le sire de Pons, ce qui lui était dû d'appointements, en qualité de conservateur des trêves entre la France et l'Angleterre, pour les provinces de Saintonge, de Périgord, d'Angoumois et autres pays de Guyenne; les dits appointements étant de mille livres tournois par an. Aymar, seigneur d'Archiac, se déclara son homme lige, en 1404. La même année, Pierre de Mornay et Bérard d'Albret lui firent une obligation de 1,200 écus d'or, et Jean de Laroche lui rendit hommage, en 1412, pour les dîmes de Soubran et de la Chapelle. Il était, depuis l'an 1408, conservateur des trêves en Guyenne et en Auvergne. Il se fit remarquer à l'attaque du château de Soubise qui

fut pris sur les Anglais en 1413. Ce fait d'armes amena la défaite et la capture du grand capitaine Jean de Grailly, captal de Buch, l'un des meilleurs généraux du parti anglais, et qui, depuis la mort de Jean Chandos et d'Édouard d'Angleterre, dit le *Prince noir*, inquiétait beaucoup Charles VI. L'honneur de ce brillant fait d'armes revint principalement au sire de Pons.

Le 20 septembre 1419, Renaud confia la tutelle de son fils Jacques de Pons, alors âgé de six ans, à Georges de la Trémoille, comte de Guines, de Boulogne, etc., son beau-frère. Il fit son testament le 17 juillet 1425, et en confia l'exécution à son neveu, l'archevêque de Sens, et à Arnaud de Torrette. Il mourut fort âgé, en 1427. Renaud avait épousé, en 1365, Marguerite de Périgord. Le 17 janvier 1411, il se lia en secondes noccs à Marguerite de la Trémoille, fille de Guy VI, duc de la Trémoille, porteoriflamme de France; et en troisièmes noccs, vers 1416, à Catherine de Montberon, fille de Jacques de Montberon, maréchal de France, et de Marie de Maulévrier. (1)

La maison de Pons était alors fort puissante et ses alliances tout-à-fait illustres; elle était en effet unie par mariages aux familles de Thouars, de la Trémoille, de Rudel, de Coëtiwy, de Valois, etc., etc. Elle avait placé ses descendants dans la plupart des châteaux de la province et de celles environnantes; ses richesses territoriales étaient vraiment énormes. — Voy. Pons Antoine. — Aussi n'exigeait-elle en général, de ses vassaux, que des redevances purement honorifiques : *deux sols ou une anguille, quatre chapons blancs, un coq*

(1) V. *Hist. de Fr.*, de Courcelles, IV^e vol.

rivant paré de toutes ses plumes, sous peine d'amende; *une levrette, un épervier, un paon*, etc.; ainsi, d'après un titre de 1384, Poincy, seigneur d'Asnières, tenait-il de noble et puissant homme monseigneur Renaud, sire de Pons, le fief dit *Breuil-Charlot* au devoir d'une anguille et la meilleure qui serait prise en temps d'hiver sur la fuerne — déversoir — du moulin d'Asnières. Telle fut sans doute l'origine de la trop célèbre légende de l'anguille de Pons. En l'absence du guerroyant seigneur Renaud, amateur de l'excellente anguille *prise en temps d'hiver*, que faire de celle ainsi capturée à grand'peine et transportée saine et sauve dans le manoir féodal de Pons. L'idée vint tout naturellement au gouverneur de la glisser dans un puits. Les plaisants n'ont pas manqué d'ajouter ensuite que, pour retrouver facilement l'anguille, on lui avait attaché un grelot au cou, et que, malgré ces précautions, la redevance féodale s'étant perdue ou ayant été dérobée, longtemps après, les habitants du pays prêtaient l'oreille à l'orifice du puits afin de savoir si le grelot indicateur ne se faisait point entendre. On voit que du titre de 1384 à la célèbre légende, vivant encore dans la tradition locale, il n'y avait qu'un pas à faire.

Dès l'année 1400, Renaud VI avait fondé, au monastère de Sablonceaux, un certain nombre de messes pour le repos de son âme.

PONS (JACQUES 1^{er}, sire de), né en 1413, était fils de Renaud VI et de Marguerite de la Trémoille. Il fut fiancé, le 20 septembre 1425, à Isabeau-Marguerite de Foix, fille de Gaston de Foix, capitai

de Buch, seigneur de Grailly. Jacques était seigneur des îles d'Oleron, de Marennes et d'Arvert; des comtés de Ribérac, de Montfort, etc. Il avait les titres de cousin et de chambellan du roi. Il se montra généralement dévoué pour le soutien des intérêts du roi de France, et en fut ensuite mal récompensé. Comme son père, il se trouvait, dit un historien, « partout où il y avait des services à rendre et des périls à affronter (1). » En 1429, il avait fourni 400 lances pour la solennité du sacre de Charles VII. Lors de la première campagne de Guyenne, en 1422, il s'était distingué à la tête de ses vassaux. Au commencement de l'année 1433, les Anglais s'étant emparés, par surprise, de Mornac sur la Seudre, on résolut, à La Rochelle, d'expulser l'ennemi de ce poste important. Cette ville expédia, par mer, 300 hommes commandés par R. Girard et L. Poussard, qui devaient agir simultanément avec les troupes du sire de Pons chargé d'attaquer la place du côté de la terre. Le siège fut meurtrier surtout pour la flotte, et par suite des secours que les assiégés reçurent des anglo-gascons. Mais enfin le sire de Pons obtint la reddition de Mornac (2). On le vit aux batailles de Formigny — 1450 — de Jonzac (3), de Castillon — 1451 — de même qu'au siège de Bordeaux contre les Anglais, à l'occasion duquel il défendit, la même année, la cause du roi « avec nombre d'hommes et de vaisseaux équipés à ses dépens (4) », et qu'il fit partir des divers ports de la Gi-

(1) *Hist. de la Saint. et de l'Ann.*, par M. Massiou, t. III, p. 302.

(2) *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 272.

(3) *Hist. de l'Aquit.*, par Verneilh-Puirasseau, t. II, p. 267.

(4) *Ibid.* *Ibid.*

ronde. Lui-même, avec un corps de *soudoyers*, se battit vaillamment sous les remparts de la place. En un mot, depuis vingt années, le sire de Pons avait mis, sans réserve, ses services militaires à la disposition du roi. Mais en l'année 1453 (1), des familiers du prince, entr'autres le seigneur de Villequier, ayant tenu des propos insultants contre Georges de la Tremouille, Jacques de Pons prit le parti de son oncle et opposa un démenti formel aux assertions des courtisans. Sur la plainte que ceux-ci en firent à Charles VII, ce prince promit vengeance. Prigent et Olivier de Coëtivy, ennemis déclarés de la Tremouille, obtinrent, aidés d'un puissant parti, un arrêt du parlement de Paris, le 28 juin 1449, qui déclarait le sire de Pons coupable du crime de lèse-majesté, ordonnait la confiscation de ses biens et son bannissement à perpétuité hors du royaume. Le sire de Pons se réfugia en Espagne, où il demeura jusqu'en 1461. Ses grands biens confisqués furent donnés au seigneur de Villequier, son adversaire. Jacques de Pons ne reparut dans la Saintonge qu'après la mort du roi. Ce fut Guillaume d'Estuer, seigneur de Saint-Maigrin, qui reçut l'ordre exprès de remettre le sire de Pons en possession de ses domaines et au gré de l'ordonnance réparatrice de Louis XI. D'autres racontent que Jacques I^{er}, ayant embrassé le parti du roi d'Angleterre, s'était vu enlever, dès l'année 1445, et conformément à l'arrêt rendu par le parlement de Paris, la baronnie d'Oleron et ses dépendances, dont Charles VII avait ensuite fait don à Antoine de Villequier, et que le sire de Pons

(1) 1450, dit le *Mém. manusc. sur l'île d'Oleron* déjà cité.

étant plus tard rentré en grâce, aurait été réintégré dans la possession de ses biens en 1483. (2)

Jacques I^{er} est mort en 1472 ou 1473, couvert de vingt-cinq blessures, outre cinq arquebusades reçues en plusieurs combats. Depuis lors les grands biens des sires de Pons en l'île d'Oleron, à Marennes, Arvert, Brou, ne semblèrent plus être pour cette maison que l'objet d'un perpétuel litige; deux siècles après, nous voyons encore le parlement de Paris rendre un arrêt — 7 septembre 1639 (3) — pour réintégrer la maison de Pons dans ses anciens héritages de l'Aunis.

PONS (JACQUES de), voy. **MIRAMBEAU**.

PONS (ANTOINE, sire de), né le 2 février 1510, fils de François II et de Catherine de Ferrières, était comte de Marennes, baron d'Oleron, S^r de Pérignac, Plassac, Royan, Mornac, Arvert, Nieul, Guercheville, etc. Il avait les titres de conseiller et chambellan du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, chevalier de ses ordres, gouverneur de Montargis, de Saintes et de la province de Saintonge. Il était capitaine de cinquante hommes d'armes et de cent gentilshommes de la maison du roi. En 1525, Antoine fut placé comme enfant d'honneur auprès de François I^{er}. Il accom-

(2) Arcère, *Hist. de La Roch.*, t. 1^{er}, p. 487. Toutefois cette date semble erronée; car l'année 1483 doit être postérieure de dix ans à la mort du sire de Pons.

(3) Le *Mém. manusc. sur l'île d'Oleron*, déjà cité, mentionne cet arrêt et un autre du 16 septembre 1514. Il attribue tous ces conflits judiciaires à la jalousie des seigneurs de Villequier qui, se voyant dépossédés, persuadèrent au procureur-général du parlement de Paris que l'île d'Oleron faisait partie du domaine de la couronne.

pagna, en 1528, Odet de Foix, vicomte de Lautrec, maréchal de France, son parent, dans l'expédition du royaume de Naples, et y fut blessé d'un coup d'arquebuse. Après la mort du maréchal — 15 août 1528 — il continua de servir sous M. de Saluces, et s'étant enfermé avec lui dans la ville d'Averse, il y fut assiégé et pris par les Espagnols. Rentré en France, le sire de Pons accompagna François I^{er} à Calais, et assista à son entrevue avec le roi d'Angleterre, en 1546. Depuis, il fut envoyé à Ferrare avec Renée de France, duchesse de Modène, en qualité de chevalier d'honneur de cette princesse. Il demeura près de quatorze années en Italie, employé à diverses affaires importantes. A son retour, le sire de Pons figura dans les guerres civiles comme lieutenant de Henri II et de Charles IX ez-pays de Saintonge. Il fut honoré de plusieurs lettres de rois, reines et princes du sang, qui prouvent la distinction de ses services et la haute considération dont il jouissait. C'était, en effet, un noble et fier chevalier dont l'épée ne faiblit jamais devant le nombre des ennemis, et dont la bourse fut ouverte à tous les sacrifices commandés par l'honneur. Il sut maintenir ses vassaux sous l'autorité du roi dans un temps de défection presque générale. Toutefois, vers le milieu du XVI^e siècle, suivant le torrent des innovations religieuses, Antoine de Pons, influencé d'ailleurs par Anne de Parthenay, sa première épouse, bel esprit occupé de latin et de grec, façonnée dans les cours, et qui était attachée aux doctrines de Calvin, laissa introduire la réforme dans la ville de Pons (1). Mais lorsqu'il fut

passé à de secondes noces, avec Marie de Montchenu, dame de Massy, le sire de Pons se rattacha fortement à la religion de ses pères. En 1562, il s'empressa de lever un corps d'infanterie sur la demande du roi, pour barrer la marche d'une armée calviniste forte de plus de douze mille hommes, forte surtout de ses deux chefs, Louis de Bourbon-Condé et Coligny. C'est alors que commencèrent ces luttes acharnées et déplorables connues sous le nom de guerres de religion, et dont notre pays fut le principal théâtre. Tandis que, la même année, le duc de Montpensier opérait du côté de la mer, contre les îles d'Oleron, d'Arvert et de Marennes, et que La Combaudière se rendait maître d'Oleron, Antoine de Pons s'emparait, du côté de la terre, des îles de Marennes et d'Arvert, dépendant de sa sirie, et traitait ses vassaux réduits avec l'humanité d'un père et d'un brave capitaine. Toutes les places fortes de la Saintonge, sauf La Rochelle, étaient alors tombées au pouvoir des armées royales. En 1568, après avoir mis dans le château de Saint-Jean-d'Angély une imposante garnison, et y avoir laissé des munitions considérables, Antoine vint s'enfermer dans son château-fort de Pons, où les seigneurs de Pérignac, de Combaudières, et l'abbé de Sablonceaux, le rejoignirent avec leurs hommes d'armes; d'autres capitaines s'y rendirent aussi, ce qui permit à Antoine d'envoyer quelques renforts à Saint-Jean-d'Angély. Le château de Pons tomba au pouvoir du prince de Condé, chef des religionnaires. Après avoir défendu cette place avec une valeur qui fut admirée de ses ennemis eux-mêmes, le sire de Pons se porta sur Angoulême, où il fut fait prisonnier

(1) *Hist. des égl. réf.*, p. 82.

niral Coligny. Cette même année, huguenote, étant maîtresse de Saint-Jean, subit aux monuments religieux de la ville les plus fâcheux outrages. La tour de Saint-Pierre surtout, ce beau monument du style ogival secondaire, chef-d'œuvre du célèbre Guy de Rochechouart, complètement dévastée. Le clocher lui-même allait être démoli, lorsqu'on repré-
l'amiral Coligny que cette tour pouvait devenir en ses mains une forteresse formidable, observation qui sauva une première fois cet imposant édifice encore intact de nos jours, et qui attend une seconde flèche. Cependant le sire de Pons ne put recouvrer sa liberté. Dès l'année suivante il leva de nouvelles troupes et commença le siège de Moncontour le 20 octobre. Il marcha sur la ville de Saintes, avec dix compagnies de fantassins et quelques cavaliers. Peu après, le valeureux Antoine était dans son château-fort par de nombreux partis calvinistes que commandaient le sire de Piles et le sieur de Piles. La place fut prise d'assaut, malgré les secours amenés de la hâte de Saint-Jean-d'Angély par les seigneurs de Vivonne et de la Chastaigne. Huit cents hommes de la garnison impitoyablement passés par les armes. Le capitaine Blanchereau fut précipité dans les flots au pied du rocher, et le sire de Pons fut envoyé prisonnier à La Rochelle. Le sire de Pons, de Clermont de Piles ayant dit au sire de Pons, sur le ton de la plaisanterie, qu'il avait combattu comme un homme qui défendait son bien, le vieux capitaine, restant à la tête, fit cette belle réponse digne de l'admiration des siècles à venir : « De deux ans, j'ai défendu cinq places qui n'appartenaient pas, et j'espère avoir

suffisamment démontré que mon bien était partout où la sûreté du pays était menacée et l'honneur du roi compromis ! »

En 1570, Antoine de Pons fut atteint, à Saint-Just, d'une balle calviniste, et sauvé par Puytaillé de Canillac. Les combats de Saint-Sorlin et de Saint-Just, où triompha Antoine de Pons, sont regardés comme de beaux faits d'armes. En 1574, Pons seigneur de la Case, et le seigneur de Plassac, s'emparèrent encore de la ville de Pons pendant la nuit et par surprise. Ce fut alors que les calvinistes détruisirent les églises de Saint-Sauveur et de Saint-Martin. (1)

Le sire de Pons, qui avait déjà le titre de *Cousin* du roi, fut décoré, en 1579, de l'ordre du Saint-Esprit ; mais il ne jouit pas longtemps de la dignité due à son infatigable bravoure et à la noblesse de son caractère. Il mourut, sans descendants mâles, l'année suivante, d'autres disent en 1586. En lui s'éteignit dignement cette puissante maison de Saintonge qui rivalisait avec toutes les autres de France et qui, ne relevant que de la couronne, ne le cédait qu'à elle seule en richesses et en illustrations. Deux cent cinquante fiefs (2) reconnaissaient alors la juridiction et la suzeraineté du château de Pons, et ses dépendances réunies auraient, à elles seules, composé une belle province de France.

Antoine avait épousé, en 1533, Anne

(1) *Hist. des égl. réform.*, p. 89.

(2) *Hist. d'Aquit.* de Verneilh-Puyraseau, t. I^{er}, p. 310. Parmi ces fiefs, les annalistes du temps comprennent entr'autres lieux : Bergérac, Blaye, Château-Renaud, Cognac, Brouage, Arvert, Gensac, Marennes, Montfort, l'île d'Oleron, Mortagne-sur-Gironde, Limeuil, Montignac, Sarlat, Ribérac, Saint-Fort-sur-Gironde, la vicomté de Turenne, etc.

de Parthenay, et le 29 janvier 1555, Marie de Montchenu, dame de Guercheville. (1)

PONS (FRANÇOIS de), voy. **MIRAMBEAU**.

PONTARD (HUGUES), maire calviniste de La Rochelle en 1527, et procureur du roi dans la même ville en 1564, se signala par ses violences contre le clergé catholique. Suivant Amos Barbot (2), les meneurs de ces scènes sacrilèges, après avoir dévasté les églises et les couvents en l'année 1562, firent leur profit des trésors ainsi amassés.

François Pontard, sieur du Treuil-Charays, fils du précédent, le surpassa de beaucoup en atrocités. Il fut élu maire de La Rochelle en 1567, à l'âge de 27 ans. « Sous un air timide et réservé, il cachait, d'après un historien moderne (3), une volonté ferme de ne consulter que lui-même et de tourner à son profit toute l'autorité de sa place. » Peu après son élection, et pour flatter la cour, il envoya une autruche à Charles IX. C'était un oiseau pour lors fort rare en Europe, et qui avait coûté 700 livres à la commune (4). D'un esprit porté à la révolte et à l'insubordination, de mœurs dissolues (5), Pontard ne tarda pas à se détacher sourdement de la cause du roi, pour s'attacher au parti du prince de Condé. Il ne put jamais entraîner à sa suite son parent Claude d'Angliers, homme de cœur et d'action, à qui sa fermeté et

son opulence donnaient un grand poids dans la cité. Le gouvernement venait de commettre une lourde faute en retirant, par mesure d'économie, la garnison de La Rochelle. Pontard en profita; il leva ouvertement l'étendard de la révolte et fit fermer les portes de la cité au capitaine Jarnac, qui voulait y entrer de la part du roi. Chaque jour fut marqué dès lors par des exactions et des violences. Les églises, les communautés, une foule de maisons recommandables furent dévastées et pillées. Les prêtres furent arrêtés; trente d'entre eux ayant été enfermés dans la tour de la Lanterne ou du Garot, on précipita ensuite ces martyrs du haut des murs dans la mer ou dans les fossés; ceux qui survécurent à cette horrible chute furent achevés à coups de dagues ou de bâtons. Pontard s'appropriä les plus précieuses dépouilles de ses victimes, et inspira tant de terreur qu'il obtint de l'échevinage l'approbation de ses actes criminels.

Lorsque la place de La Rochelle fut remise sous l'autorité du roi, en 1568, Pontard fut expulsé de la ville.

PONTHIEU (MARGUERITE de), née en Angleterre, était fille de Charles de Ponthieu, gentilhomme saintongeais qui s'était réfugié dans ce royaume lors de la révocation de l'édit de Nantes — 1685 — et de Marguerite de la Rochefoucauld du Parc d'Archiac. La maison de Ponthieu, l'une des plus anciennes du Poitou, s'était établie en Saintonge depuis l'an 1432.

Cette Marguerite de Ponthieu ne mérite d'attirer l'attention que pour avoir été la femme du trop célèbre Jean Cavalier, alors que, cessant de commander les *Camisards*,

(1) C'est de ce dernier mariage que naquit Antoinette de Pons, marquise de Guercheville. — V ce nom. —

(2) *Inv. manusc.* déjà cité.

(3) M. Dupont, *Hist. de La Roch.*

(4) *Ibid.*

(5) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, 1^{er} vol.

dans les Cévennes, il parvint en Angleterre au grade de major-général et eut le gouvernement de l'île de Jersey. (1)

POPELINIÈRE (LANCELOT VOISIN de la), issu, en 1540, d'une famille originaire du Bas-Poitou, possédait le domaine de la Barouère, près La Rochelle (2). C'est dans cette ville qu'il passa une grande partie de sa vie et qu'il composa ou mit au jour ses productions littéraires. Il prit, en qualité de calviniste, une part très-active aux guerres de religion de son temps, et marcha sur Toulouse en 1562. Député en 1574, par La Rochelle, avec Lefèvre, à l'assemblée de Millaud, l'un et l'autre furent arrêtés à Caussade et emprisonnés un mois à Cahors. Dans le synode de Millaud, la Popelinière fit entendre des paroles de paix peu goûtées par l'assemblée qui, sous une feinte soumission au roi, cachait des projets de révolte (3). En 1575, il s'empara de Saint-Martin de Ré et de Tonnay-Charente (4). Le prince de Condé l'envoya, en 1576, aux États de Blois où il concourut à la protestation de ses co-religionnaires. L'année suivante, il parut devant La Rochelle. Sur la représentation d'un des chefs, que ses forces étaient trop inférieures en nombre à celles de l'ennemi, un vif débat s'éleva entre les deux militaires, et la Popelinière reçut de son adversaire un coup d'épée en pleine poitrine. Cette blessure faillit le mener au tombeau. Quelque temps après, il fit son abjuration, et mourut à Paris en 1608. C'était un homme plein d'ardeur, d'une impétuosité rare dans l'at-

taque, et d'une imagination vive et peu asservie aux règles ordinaires. Il a laissé : *Histoire de France, enrichie des plus notables occurrences, depuis 1550 jusqu'en 1577*, 2 vol. in-f° ; La Rochelle, A. Haultin, 1581 (5); deuxième édit., 4 vol. in-8°. On reproche à l'auteur, malgré l'abondance de la matière à une époque de discordes, de n'avoir point su se renfermer dans un cadre plus restreint. Quoi qu'il en soit, il se fait remarquer par la netteté et l'exactitude du récit, quelquefois forcé par des considérations particulières de politique religieuse. Dans le onzième synode des églises réformées, tenu à La Rochelle, le 28 juin 1581, sous la présidence d'Odet de Nort, ce livre fut condamné, et l'auteur déclaré indigne d'être admis à la cène, comme ayant *diffamé plusieurs gens de bien vivants et morts*. Cette circonstance aida sans doute beaucoup à la résolution prise ensuite par la Popelinière d'entrer dans le sein du catholicisme. Nous avons encore du même auteur : *Les trois Mondes*, in-4°. — *L'Histoire des Histoires ou Recueil de bruits populaires*, in-4°. — *Histoire des derniers troubles depuis 1562*, Cologne, 1571, qu'il fonda ensuite dans son *Histoire de France*. — *L'amiral de France*, 1584.

PORTAIL (RENÉ BOUET du), chevalier de Saint-Louis, né à Saintes, s'occupa beaucoup d'horticulture. Il a publié plusieurs mémoires relatifs à cette science; nous citerons seulement : 1° *Notice sur la taille d'été du poirier et du pommier*; Sain-

(1) Manusc. de M^{re} Léon de Beaumont.

(2) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, 1^{er} vol.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 559.

(4) *Hist. de La Rochelle*, de Dupont, p. 284.

(5) D'après le P. Arcère, — *Hist. citée*, II^e vol., p. 595, — on conservait à la biblioth. de l'oratoire de cette ville le premier vol. de l'ouvrage de la Popelinière, corrigé par les ordres du consistoire.

tes, Hus. — 2° *Précis sur la taille d'hiver du poirier et du pommier*, (Ibid.)

Le chevalier du Portail émigra. Sa femme, Marthe de Saint-Légier, fut pendant ce temps renfermée d'abord dans la communauté de N.-D., à Saintes, puis dans les cachots de Brouage. La chute de Robespierre mit fin à la détention politique de M^{me} du Portail. (1)

POULHIOT (VICTORIN), religieux récollet du couvent de La Rochelle. Pendant qu'il habitait cette ville, il publia le *Mémorial de controverses des églises prétendues réformées en France*, etc.; La Rochelle, Etienne Durosne, 1639, in-16 de 458 p. Il reproche aux réformés des erreurs dans la prière, l'administration du baptême, de la cène, du mariage, etc., etc. — *Recueil des privilèges octroyés par Louis XIV à ceux de la religion prétendue réformée, dressé en faveur des Rochelais*; La Rochelle, Tous-saints de Gouy, 1644, in-8°.

POUPARD (OLIVIER), né dans le Poitou, vers le milieu du XVI^e siècle, vint s'établir comme médecin à La Rochelle. Il s'acquit une telle réputation de savoir, que la municipalité de cette ville lui conféra le droit de bourgeoisie. Henri de Navarre, depuis Henri IV, l'appela près de lui dans une maladie grave qu'il fit sur les confins du Poitou. Poupard a laissé plusieurs ouvrages dont le temps a diminué la valeur : Traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*; La Rochelle, P. Haultin, 1580. — *Abrégé latin de quelques livres de Galien*, sorti des mêmes presses, 1581. — *Le conseil divin touchant la maladie divine et peste*

(1) V. *Mémor. de l'Ouest*, feuilletton du 18 septembre 1849 et suiv.

en la ville de La Rochelle, dédié aux magistrats municipaux de cette ville, édité d'abord en latin, puis en français, La Rochelle, J. Porteau, 1583. Le P. Arcère (2) dit que ce traité est très-superficiel et prouve chez l'auteur plus de pratique que de théorie. Il est digne de remarque que la peste du XVI^e siècle, comme le choléra de 1832 et de 1849, sévit cruellement dans l'île de Ré. Poupard constate que les *sudorifiques* opéraient merveille dans le traitement des pestiférés de son temps : une fiole de suc de carthame ou chardon bénit, administrée par une femme de la Flotte à plusieurs de ses voisins malades, les guérit radicalement. Olivier Poupard, qui fréquentait aussi le Parnasse, a cru devoir entremêler quelques vers dans son traité de la peste. Nous citons les suivants :

Aux uns faisait grand bien d'avaler la liqueur
Du joyeux Empampré (3) et des Indes vainqueur,
Ce remède était seul estimé salutaire;
Incontinent après, mortel tout au contraire. (4)

PRIMEROSE (JACQUES). Ce médecin naquit à Saint-Jean-d'Angély, vers 1590, et était fils d'un ministre protestant écossais. Il se rendit à Montpellier en 1615. Après avoir obtenu, dans cette ville, le bonnet de docteur — mai 1617 — sous le nom de *Jacobus Primerosius*, il se rendit à Paris où il exerça d'abord la médecine avec distinction; il passa ensuite en Angleterre où son habileté lui conquit beaucoup de suffrages. Primerose a légué plusieurs écrits à l'art de guérir; entr'autres : *De Mulierum morbis*; Rotterdam, 1655, in-4°. — *Acc-*

(2) *Hist. de La Roch.*, t. II.

(3) Bacchus.

(4) Cette indecision de traitement était la m^{re} en 1849.

demia Montpellensis descripta; Oxford, 1631. — *Enchyridion medico praticum*; Amsterdam, 1654, in-8°. — *Ars pharmaceutica*; ibid., 1651, in-8°. — *De vulgi erroribus in medicinâ*; Leyde, 1664, in-8°; traduit en français par Rostagny, Lyon, 1689, in-8°. — *De morbis puerorum partes duæ*; Rotterdam, 1659, in-12. — Enfin plusieurs dissertations pleines, dit un biographe, de raisonnements captieux qu'il opposa à la démonstration de G. Harvey touchant la circulation du sang. (1)

PRIOLO (BENJAMIN). Sous le règne de Henri II, vint à Paris Antoine Priolo ou Prioli, ancien doge de Venise; il y fit la connaissance d'un gentilhomme de Saint-Jean-d'Angély dont il épousa bientôt la fille. Le sénat de Venise vit d'un mauvais œil une union qui lui semblait une dérogation aux usages nationaux. Aussi lorsque le noble vénitien rentra dans sa patrie avec sa jeune épouse, ses compatriotes ne songèrent qu'à faire prononcer la nullité de son mariage. Une circonstance pourtant arrêta le sénat : le contrat de mariage de Priolo avait reçu, en France, la signature de l'ambassadeur de Venise. On se contenta donc de faire prononcer, en 1554, l'exclusion de Priolo de la dignité sénatoriale. Piqué de cette injure, le noble vénitien adopta la patrie de son épouse et vint se fixer à Saint-Jean-d'Angély. Il obtint de Charles IX des lettres de naturalisation. Priolo laissa plusieurs enfants. L'un d'eux, Marc, eut un fils nommé Julien, qui fut père de Benjamin. Celui-ci naquit à Saint-Jean, le 1^{er} janvier 1702, et fit ses premières études dans sa ville natale. Il est l'auteur

d'une *Histoire de France*, en latin, à partir de la mort de Louis XIII — 14 mai 1643 — jusqu'à l'année 1664, ayant ce titre : *Ab excessu Ludovici XIII, historiarum, libri VII*. La meilleure édition est de 1686, in-4°. M. Guillonnet-Merville (2) assure que cet ouvrage est écrit dans un style qui convient à l'histoire; cependant il en extrait une maxime qui nous semblerait plus propre à figurer dans un recueil de traits pour rire que dans un grave commentaire historique : « L'homme, dit Priolo, ne possède que trois choses, à savoir : l'âme, le corps et les biens qui sont perpétuellement exposés à toutes sortes d'embuscades : l'âme à celles des théologiens, le corps à celles des médecins, et les biens à celles des avocats et des procureurs. » Le motif temporel qui pourrait guider l'avocat ou le médecin, les erreurs dommageables de l'un ou de l'autre, toutes limitées dans leurs effets actuels, quoique souvent bien fâcheuses, n'ont pas, ce nous semble, de parité avec les intérêts éternels confiés à un directeur qu'il faut toujours choisir prudent et éclairé; intérêts que, du reste, surveille et dirige ensuite la Providence admirable de Dieu.

Priolo avait dédié son histoire au doge et au sénat de Venise qui, en le reconnaissant pour un noble chevalier vénitien, avaient réparé l'injustice faite par leur pays, un siècle auparavant, au bisaïeul de notre historien. Peu après, il partit pour la Hollande et suivit, à Leyde, les cours d'histoire et d'éloquence des savants Heinsius et Vossius. Pendant trois années, qu'il passa dans cette ville, il fit une étude assidue des historiens et des poètes grecs et latins. Il se rendit

(1) *De circulatione sanguinis*; Rotterdam, 1649.

(2) *Rech. sur Saint-Jean-d'Angély*, in-8°.

de là à Paris, et eut plusieurs conférences avec Grotius, qui venait d'y chercher un asile. Priolo passa ensuite à Padoue pour y étudier les doctrines hasardées des anciens philosophes, et notamment les principes d'Aristote, sous Cremonini et Liceti. Dans la suite, il s'attacha au duc de Rohan, et devint le plus intime confident de cet homme d'état. Après la mort du duc, il se retira dans une terre qu'il possédait près de Genève. Henri d'Orléans, duc de Longueville, qui se rendait à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, l'emmena avec lui en Allemagne. Au retour de cette mission, Priolo, étant revenu à Genève pour y prendre sa famille et la conduire à Paris, connu, en passant à Lyon, le cardinal-légat François Barberino, avec lequel il entreprit une discussion religieuse qui aboutit heureusement à la conversion de Priolo : lui et toute sa famille abjurèrent les erreurs du luthéranisme, à Lyon, vers 1646, et rentrèrent dans l'unité catholique. En 1667, se rendant, de la part du gouvernement français, auprès du doge de Venise, pour une mission secrète, il fut atteint d'une maladie grave dont il mourut à Lyon. (1)

PUYMOREAU. Sous François I^{er}, l'impôt vexatoire de la gabelle fut étendu au pays de Saintonge. Il donna un prix factice et trop élevé au sel (2), ce produit de nos marais, de première nécessité pour le peuple, et qui ne provient, selon l'ancienne et judicieuse définition locale, que

de la liberté du soleil. Cette enchère, jointe aux exactions et aux vexations que les employés, les traitants et les sous-traitants faisaient éprouver au peuple, qu'ils torturaient sans ménagement, occasionna une véritable insurrection en Saintonge. Le soulèvement eut lieu en 1548, d'abord dans les environs de Jonzac. Six mille paysans, principalement armés de bâtons et d'instruments aratoires, se levèrent, au son des cloches, et marchèrent sur Chasteauneuf. Ils ouvrirent les portes de la prison de cette petite ville à certaines personnes détenues pour infractions aux lois sur le sel, et massacrèrent impitoyablement huit officiers de la gabelle. La troupe se grossissant à chaque pas, ne trouva plus aucune résistance. Le gouvernement de la Guyenne dépêcha, contre les paysans, une compagnie de huit cents chevaux qui fut mise en déroute et se sauva précipitamment à Barbezieux, où le mouvement ne s'était pas encore étendu et où faisait bonne contenance le comte Charles de la Rochefoucault. Mais bientôt le tocsin se fit entendre dans les campagnes voisines, et les lansquenets d'Henri d'Albret se replièrent prudemment sur Montlieu, pour de là gagner le Béarn. Aux cris mille fois répétés de *mort aux gabelous* (3), la Saintonge entière s'était ébranlée. Seize mille hommes marchaient sous la conduite de certains bourgeois exaltés et dont l'histoire nous a transmis quelques-uns des noms : tels que Bouillon, Châteauroux, Cramailon, Boismenin dit Galafre. Le commandement général des insurgés fut donné

(1) Quelques-uns des membres de cette famille ont écrit leur nom Prioleau.

(2) Pauvre humanité ! après 300 ans de peines et de révolutions, on débattait encore hier la question d'abolition ou de modifications des taxes sur le sel....

(3) Cette dénomination est encore un terme de mépris dans la bouche des gens du peuple, qui désignent ainsi les douaniers chargés de surveiller le mouvement des sels.

à Puymoreau, gentilhomme des environs de Barbezieux, personnage ardent, rempli de résolution et d'audace, et qui fut salué du titre de *Couronnal* (1) de la Saintonge. Cette sorte de dictature investit Puymoreau d'une puissance illimitée et qui allait jusqu'au droit de vie et de mort. Il ordonna à tous les curés de rassembler leurs paroissiens au son des cloches et de les faire *embâtonner* (armer de bâtons), sous peine d'être *saccagés*. Cet ordre, exécuté avec toute l'ardeur qu'inspiraient le mécontentement général d'une part, et la crainte des insurgés de l'autre, grossit tellement la troupe de Puymoreau, que les puissants seigneurs de la Saintonge et de l'Aunis, justement terrifiés, se renfermèrent dans leurs châteaux-forts, n'osant en sortir pour se mesurer, en rase campagne, avec l'armée des manants. Le couronnal s'avança de Barbezieux vers Archiac, en fit incendier le château, et ravagea les terres du seigneur qu'il taxa d'être *gabelleur*, mais qui, en réalité, était coupable d'avoir fait peser trop lourdement sa justice féodale sur quelques hommes du peuple. Les mutins arrivèrent à Saintes et y recrutèrent les mécontents de Marennes, d'Arvert et de la Tremblade. Devant une telle multitude, la ville ouvrit ses portes. Bientôt les prisons furent forcées, et tous les faux-sauniers ou contrebandiers recouvrèrent leur liberté. La troupe victorieuse envahit l'hôtel du lieutenant-général de la gabelle et les demeures des commis à la perception; tous furent cruellement massacrés, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. Les forcenés pillèrent ensuite les maisons de leurs vic-

times. La bande de Cognac, après avoir procédé au massacre du directeur-général dans cette dernière ville, vint aussi se joindre au gros de l'armée. Les commis au grenier à sel de Saintes s'étaient sagement enfuis à l'approche du couronnal, et étaient allés s'enfermer dans le château-fort de Taillebourg. Les paysans mirent le siège devant cette place; mais désespérant bientôt de la prendre, ils abandonnèrent forcément leur proie. Une masse considérable de ces bandits, rencontrée près de là par vingt-cinq lansquenets bien montés, bien équipés, fut taillée en pièces et mise en déroute; elle laissa le sol jonché de bâtons. De là ce combat prit le nom, dans notre histoire locale, de la *journée des bâtons*. Puymoreau se présenta devant Cognac, dont l'entrée lui fut refusée; cette place ne tarda pas à être prise d'assaut et livrée au pillage. Là cette armée de paysans se grossit encore des bandes de l'*Angoumois*, du *Périgord*, de l'*Agenois* et de la *Guyenne bordelaise*; elle s'éleva, par suite, au chiffre énorme de 50,000 hommes, mal équipés, indisciplinés sans doute, mais décidés à l'attaque, trouvant bons et légitimes tous les expédients pour arriver à la satisfaction de leurs appétits de vengeance, et frappant rudement avec leurs bâtons ferrés, leurs piques et leurs épées à deux mains. Puymoreau marcha audacieusement sur Bordeaux, brûlant et saccageant tout sur son passage. Les jurats de la ville, sommés de venir à la rencontre du chef de la troupe des révoltés, hésitaient; mais le bas-peuple de la ville sonna le tocsin, mit en mouvement la grosse cloche de l'hôtel de ville, et pilla l'arsenal. Les portes de la grande cité s'ouvrirent au puissant couronnal. Pendant plusieurs

(1) Colonel.

jours, cette ville fut le théâtre des plus énormes excès. L'effet produit en Saintonge et dans les pays voisins, par cette insurrection, était pitoyable et désolant. Nul n'osait sortir de sa maison pour vaquer à ses affaires ; à chaque pas il courait le risque d'être mortellement frappé. La vengeance particulière prenait le masque de l'intérêt public pour assouvir ses plus bas instincts ; il lui suffisait de désigner son ennemi sous le nom de *gabelleur*.

Henri II était à Turin lorsqu'il eut connaissance de ces désordres. Il fit partir aussitôt, pour la Guyenne, le comte de Sainte-Foy, qu'il chargea de lettres spéciales, recommandant aux populations égarees de rentrer immédiatement dans le devoir, sous peine d'encourir les plus sévères châtimens. Le prince s'écarta en cela des conseils barbares du connétable Anne de Montmorency, qui voulait qu'on exterminât la race des Santons, qu'il considérait comme essentiellement portée à la rébellion et incapable de supporter le joug de l'autorité, et qu'on repeuplât leur pays de nouvelles familles. Les lettres du roi furent publiées à Saintes, à Cognac, à Marennes, à Angoulême, à Jonzac, à Bordeaux. Leur esprit sage et conciliant calma l'effervescence populaire, et il se fit aussitôt un calme plat dans un pays naguère si fortement agité. Cependant l'armée royale, divisée en deux corps, s'avancait à marches forcées vers notre patrie, pour assurer l'exécution des ordres du roi. Leur jonction s'opéra près de Bordeaux, et alors que le parlement s'occupait à informer contre les coupables. Le duc d'Aumale, commandant les troupes, jugea inutile de frapper un pays rentré dans l'ordre, et où l'action des lois avait déjà

repris son empire. Quant au vieux connétable de Montmorency, il fit dresser des gibets tant à Bordeaux que dans la Saintonge (1), et épouvanta la province par l'appareil des supplices. Puymoreau, par suite de sa qualité de gentilhomme, fut *seulement* décapité. Les autres chefs subalternes périrent dans les supplices inventés par la cruauté la plus raffinée, au commencement de l'année 1549. Ainsi se termina un mouvement populaire qui, au fond, s'étayait sur des motifs plausibles, mais qui, par ses excès et ses brigandages, avait dépassé toutes les bornes de l'opposition populaire pour le cas d'oppression ou de vexation de la part des gouvernans.

PUYTAILLÉ, voy. RIVIÈRE.

QUINTIL (JACQUES). Ce poète naquit dans un hameau de Saintonge, dans les environs de Saint-Jean-d'Angély, et sur les confins du Poitou, au commencement du XVI^e siècle.

Il a laissé la comédie du *Pauvre Villager*, qui amusa beaucoup le public lors de son apparition. Cette pièce fut représentée à Paris, devant la cour, en 1559, par la troupe dite *des Enfants sans souci*, à l'occasion du mariage de Charles III (2), duc de Lorraine, avec la princesse Claude, fille de Henri II, roi de France.

Les trois scènes de ce drame tendent à

(1) Nous pensons que l'antique ormeau dit *arbre des Justices*, dans la commune de Saint-Thomas de Cosnac, et où la tradition locale rapporte qu'un homme fut jadis exécuté, consacre un épisode de la terrible répression exercée par Montmorency.

(2) C'est par erreur que le *Magasin pittoresque* — année 1844 — dit Charles II.

fronder les rigueurs des agents du fisc qui tourmentaient souvent sans mesure les habitants des campagnes. Malgré les vives réclamations d'un paysan et de sa femme, auxquels on a déjà enlevé pièce à pièce tout leur mobilier, un collecteur s'obstine à faire ouvrir par deux sergents un énorme bahut, seul objet qui reste aux villageois, et qui leur sert d'armoire et de siège. Mais tout-à-coup il en sort trois diables qui emportent le collecteur et les sergents plus morts qu'en vie.

On doit encore au même auteur un poème intitulé : *Nouvelle manière de faire son profit des lettres*, suivi du *Poète courtisan* ; Poitiers, 1559.

RABAYNE (PIERRE de), fils d'Emmanuel de Rabayne, Sr^e du fief de ce nom et de la terre de Pisany. Il naquit au château de Pisany et devint cardinal du titre de *Sainte Marie sur la Minerve*, vers 1170. Cet illustre prélat, au sujet duquel nous manquons de détails, appartenait à l'ancienne maison de Rabayne qui jeta un grand éclat dans la Saintonge au moyen-âge, et acquit du renom grâce aux guerriers nombreux qu'elle produisit. Cette famille possédait le château de Pisany dès l'an 1018, et au XVI^e siècle elle tenait le château d'Usson, près Pons ; elle embrassa les doctrines de la réforme dans la personne de Jacques de Rabayne, Sr^e d'Usson (1). Esther sa fille, zélée calviniste, aida beaucoup, dans son entourage, à la propagation des erreurs de Calvin.

Cette antique race est éteinte depuis près d'un siècle.

(1) V. art. Rouspeau.

RABOTEAU (PIERRE-PAUL) naquit le 29 octobre 1765, à La Rochelle où il fit ses humanités. En 1788, il concourut pour le prix de poésie décerné par l'académie de La Rochelle, et présenta une églogue sous le titre de *Rebecca* qui obtint le deuxième accessit (2). A raison de ses travaux littéraires, de son goût fin et exercé, de ses aimables causeries d'homme de lettres, l'académie de sa ville natale l'admit dans son sein, le 4 février 1789. Quelques jours après, Raboteau lut, dans une séance publique, un discours en vers sur la gaieté, un petit poème imité d'Ossian, *Culthon et Colmall*. Pendant ce temps, dit un écrivain de notre province (3), la révolution changeait la face de la France et du monde entier ; jeune encore, ami de l'indépendance, le poète Raboteau célébra avec entraînement le premier acte de la force populaire, terrible préface du grand livre où allaient s'inscrire tant de forfaits, mais aussi tant de réformes politiques. Il publia une ode *sur la prise de la Bastille*, 1790, in-8°. Il vint ensuite à Paris, qui n'était plus le séjour des muses. Sous le directoire, vers 1796, il se fit connaître par des vaudevilles et autres productions que nous mentionnerons plus bas, et qui furent reçues favorablement du public. De 1815 à 1820, Raboteau occupa l'emploi de sous-chef au ministère de la police. A cette dernière époque, il vint demander du repos à sa ville natale, et y termina sa carrière le 24 octobre 1825.

Cet écrivain a laissé : *La ville et le village*, divertissement, 1801, in-8°. — *Urbain et*

(2) L'églogue était alors un genre fort à la mode. Cette même année vit paraître : *Ruth, Estelle, Paul et Virginie*.

(3) M. Delayant, not. manusc.

Joséphine, vaudeville, 1802; le fonds assez léger de ce vaudeville roule sur un procès entre deux propriétaires que l'amour de leurs enfants réconcilie. Ce cadre a fourni à Raboteau le moyen d'étaler une grâce facile, avec des sentiments doux et sans affectation (1). — *Poème des Jeux de l'Enfance*, 1802, in-8°, ouvrage qui fut beaucoup lu et qu'on réimprima avec des additions en 1805 (2). Ce petit poème de vers de dix pieds, d'une tournure gracieuse, rempli d'intéressants détails présentés avec choix et sobriété, fit un certain bruit dans le monde littéraire. La critique s'occupa sérieusement de cette production. On le compara aux poèmes des hollandais Catz et de Feutry sur le même sujet, compositions que Raboteau assura, plus tard, n'avoir jamais connues. Le *Magasin encyclopédique* consacra plusieurs pages à l'examen de ce poème qui porta assez loin le nom de son auteur. Dans la seconde édition, Raboteau ajouta l'anecdote d'Alcibiade enfant se couchant dans la rue pour protéger ses jouets contre le passage d'une lourde charrette (3). En 1803, élu membre de la Société philotechnique, sur le rapport d'Andrieux, il lut, dans les séances publiques, un *poème adressé aux artistes*, et l'éplogue de *Rébecca* retouchée. De concert avec Radet, Raboteau publia l'*Avare et son ami*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, 1801, in-8°. — Avec Lachabeaus-

sière : 1° *L'Asthénie* ou une journée d'Alcibiade, 1802, in-8°. — 2° *Attendre et courir*, drame, 1802, in-8°. — Raboteau a de plus laissé en portefeuille, un petit poème sur les *quatre parties du jour au Palais Royal*. — Un recueil de fables qui, dit-on, ne sont pas sans mérite — et des notes remarquables sur Plaute. (4)

Nous cédon's au plaisir de citer quelques vers de l'intéressant poème des *Jeux de l'Enfance*, et nous commençons par la dédicace :

Parents heureux qu'entourent mes modèles,
A votre amour, à vos cœurs attendris
Je viens offrir ces peintures nouvelles.
De mes efforts j'aurai reçu le prix,
Si vous daignez accueillir mon hommage.
Ah! quand ma main ébaucha cet ouvrage,
De mes enfants j'étais environné !.....

Voici des vers adressés au chantre de *Vert-Vert* et qui énoncent une frappante vérité littéraire :

Toi dont la muse effleura chaque objet !
Ainsi qu'on voit l'abeille printanière
Piller galement la rose et le muguet !....
L'art de choisir fut toujours l'art de plaire,
Préserve-moi de l'ardeur de tout faire,
Pour m'épargner l'ennui d'avoir tout fait.

Dans le tableau qui suit, le poète dessine avec art les penchants divers du frère et de la sœur :

De mon héros s'agrandit la carrière;
Déjà fleurit son sixième printemps;
Depuis cinq ans sa sœur voit la lumière;
A ses ébats parfois elle s'unit;
Mais, dans un choix moins bruyant, moins rapide,
Rose décèle un sexe plus timide,

(4) V. *Recueil encyclopédique*, 1826, t. I^{er}, p. 346.

(1) M. Delayant, not. manusc. déjà citées.

(2) Cette seconde édition se trouve à la bibliothèque publique de La Rochelle.

(3) M. Delayant émet le vœu que les descendants de Raboteau donnent une nouvelle édition des *Jeux de l'Enfance*, poème devenu fort rare aujourd'hui, et qu'ils y joignent un ou deux de ses meilleurs vaudevilles avec quelques pièces inédites tirées de ses manuscrits.

Et de Fanfan le tambour l'étourdit.
Près de sa bonne , à ses genoux assise ,
Venez la voir de ses adroites mains
Placer déjà des pompons enfantins
Sur ce jouet , dont l'étoffe déguise ,
Aux yeux trompés , les ressorts incertains.
Dans ce carton , dans ce joli visage ,
Que le pinceau vernit et colora ,
L'aimable Rose a trouvé son visage ,
C'en est assez ; elle l'embellira..... »
.

Nous terminerons par le gâteau des rois,
craignant d'avoir déjà trop prolongé nos
citations :

Fanfan est roi, tous les cœurs applaudissent !..
Un cri s'élève et de sa majesté ,
En mille vœux , on porte la santé.
Le peuple avide attend sa souveraine
Et , dans sa sœur , Fanfan choisit sa reine.
Nouveaux éclats ! nouveaux ravissements !
Mais d'abdiquer Fanfan voit le moment ,
L'heure s'avance, et le sceptre éphémère
Va s'échapper de sa main débonnaire ;
Aux coups du sort il se soumet galement
Et , déposant l'autorité suprême ,
Sur le duvet il va tranquillement
Se délasser du poids du diadème.

Un des ancêtres du poète , Jean Raboteau , était médecin à St-Fort, vers le milieu du XVII^e siècle. Ce fut un des chefs de la réforme. Un écrivain protestant (1), raconte que J. Raboteau assista , comme ministre, au synode tenu à Pons , le 25 juin 1667 , et qu'il épousa , vers 1670 , Anne Péane , fille d'un médecin de Saint-Fort ; cette dame fut un jour présentée à la cour de Louis XIV où elle fixa l'attention par sa beauté et la distinction de ses manières.

(1) M. Crottet , *Hist. des églises réformées* , p. 120.

RAGOT (FRANÇOIS) , curé de Marans, a publié une oraison funèbre de M^{re} Frezeau de la Frezelière , évêque de La Rochelle , et qui se trouve à la bibliothèque publique de cette dernière ville ; La Rochelle , Mesnier , 1703 , in-4°.

RAMARD (SUZANNE) , née à Saint-Jean-d'Angély en 1733 , d'une famille honorable de commerçants , se consacra de bonne heure à l'éducation et à l'entretien des jeunes personnes indigentes. Elle se réunit avec M^{lle} Coybo (V. ce nom) , dès que celle-ci fonda une salle d'asile à Saint-Jean. Elle dirigeait l'établissement , après la mort de la vertueuse fondatrice , lorsqu'il fut dévasté en 1790. On en appliqua les bâtiments au service de l'hôpital ; le mobilier de la communauté fut vendu au mépris des droits de la ville à qui M^{lle} Coybo en avait fait don. Dès lors, M^{lle} Ramard dut rentrer dans sa famille et attendre des jours plus calmes. Ils luiurent enfin et la bienfaitrice des pauvres reparut dans sa communauté dévastée, elle s'occupa à en réparer les ruines et en effacer les désastres. Tous les travaux de réparation furent au compte de l'héroïne de la charité. Bientôt elle acheta quelques bâtiments adjacents pour agrandir la maison. En 1812 , ses forces démentant son zèle religieux , M^{lle} Ramard appela à son secours les généreuses filles du père Montfort. Pendant cinq ans , elle eut la consolation de voir le bien s'opérer dans la grande famille du peuple par les soins des religieuses de Chavagnes : elle recueillit le fruit précieux et si suave pour son âme chrétienne , de plus de soixante années de travaux assidus. Au mois de février 1817 ,

environnée des soins tendres de ses filles d'adoption, M^{lle} Ramard fit son adieu à la terre, et son âme s'éleva légèrement vers son créateur, escortée des mille bénédictions du pauvre.

Telle est la simple et toute petite philosophie chrétienne qui possède le secret éminent de faire beaucoup d'heureux sans avoir pourtant jamais rien emprunté aux brillants projets des philanthropes modernes.

RAMULFE DE FOUCAUD.

Cet évêque de Saintes, succédant à deux pontifes qui n'avaient pas gouverné l'église de notre province avec le zèle que Dieu inspire, eut beaucoup à faire pour ranimer l'esprit de religion et de piété. Mais Ramulfe était animé d'une telle foi et d'un amour si actif pour la gloire de Dieu, qu'il réussit à faire renaître dans le cloître, comme dans le siècle, la ferveur des premiers temps. Il contribua à la réforme du monastère de N.-D. à Tonnay-Charente qui possédait les reliques du martyr Hippolyte. Les chanoines qui habitaient le monastère furent remplacés, en 1090, par des bénédictins venus de Saint-Jean-d'Angély et que le supérieur Odon vint installer en présence de l'évêque de Saintes. En 1094, cet évêque assista au concile de Poitiers et y acquit la réputation d'un prélat illustre et rempli de la plus sainte énergie pour le gouvernement de son diocèse. En 1096, il eut le bonheur de recevoir dans sa ville épiscopale, le Pape Urbain II, qui officia pontificalement à la cathédrale, le dimanche 13 avril, jour de Pâques.

RANCON (GEOFFROY de), S^r de Taillebourg (1), plein de courage et de

(1) Cette terre était alors connue sous le nom de *Ranconia*.

patriotisme, soutint, en 1179, dans son château-fort, un siège contre Richard, comte d'Anjou et duc de Guyenne (2). Seulement, après trois jours de siège. Geoffroy, impatient de se mesurer avec l'ennemi, précipita sa défaite par une sortie malheureuse dont sut profiter son redoutable adversaire. Le vainqueur fit raser les murailles et les hautes tours du manoir féodal (3). En 1187, Geoffroy de Rancon, ayant tenté de soulever le joug britannique, vit son château, à peine rebâti, tomber de nouveau sous les coups du terrible comte d'Anjou. Une des conditions que Richard imposa au vaincu en lui donnant la vie sauve, fut qu'il le suivrait dans la nouvelle croisade qui s'organisait. Geoffroy, obligé par serment au voyage de Palestine, décida la haute noblesse de Saintonge à l'y accompagner, et le grand mouvement (4) qui portait alors l'Occident vers l'Orient, n'exigeait pas de grands efforts d'éloquence pour décider les chevaliers à se croiser. La revue des troupes que Philippe-Auguste, roi de France, et Richard, alors roi d'Angleterre, destinaient pour la terre sainte

(2) Fils d'Henri II et d'Aliénor. En 1189, il monta sur le trône d'Angleterre et dut à sa levure impétueuse et sauvage, le titre de *Cœur-de-Lion*, qui lui fut donné par les Sarrasins eux-mêmes.

(3) *Similiter fecit Richardus, duc Aquitanie de Gaufrido de Rancon, nam castrum Taillebourg, quod videbatur inexpugnabile, obsidu capit, diruit.* — Richard du Mont, ap. Maich. *hist. de Saint.*, etc., 1^{er} liv., p. 152.

(4) Ce mouvement eut, au dire de tous les historiens, deux effets principaux, grandement avantageux pour nos sociétés modernes : 1^o Il affaiblit et frappa au cœur la puissance ottomane qui menaçait alors d'envahir et de fanatiser toute l'Europe ; 2^o il porta à la féodalité des grands royaumes d'Europe, en l'obligeant à contracter des dettes, et à aliéner ses biens et ses prérogatives pour suffire aux énormes dépenses des voyages d'outre-mer et d'une guerre interminable, un coup terrible dont elle ne se releva plus.

eut lieu dans les plaines de Vezelay, en Bourgogne, l'an 1190 ; elle constata le nombre considérable de 200,000 soldats et pèlerins. Richard s'embarqua à Marseille, et Philippe à Gènes où le sénat mit des vaisseaux à sa disposition. Les croisés ayant décidé de relâcher à Messine pour y attendre la fin des tempêtes de l'équinoxe, un différend survint entre Philippe et Richard. Le Roi de France fit venir à sa tente les seigneurs d'Aquitaine croisés avec Richard, et les somma de s'engager par serment à le suivre en terre sainte ; Geoffroy de Rancon fut du nombre de ceux qui le jurèrent. Ce nouvel engagement excita au dernier point la colère de Richard, qui promit de s'en venger sur les hauts barons. En 1194, Geoffroy éprouva l'effet de ses menaces ; son château fut pris une troisième fois par Richard, à la tête d'une immense troupe d'aventuriers dirigés par le fameux Mercader. Ces défaites successives ne sauraient nous faire taxer Geoffroy d'inhabileté ou de manque de valeur ; il était difficile, en effet, que le baron Saintongeais, malgré ses qualités personnelles de vaillance, résistât dans son château aux attaques du puissant et terrible Richard-Cœur-de-Lion, disposant des forces de l'Angleterre et dont les troupes aguerries étaient de beaucoup supérieures à celles du S^r de Taillebourg. Oser se mesurer avec Richard, la terreur des Maures, était déjà, sinon une témérité, du moins une preuve de courage chez un simple châtelain.

RANCON (GEOFFROY de), fils du précédent, avait, par un sentiment de crainte, et sans doute au souvenir des malheurs de son père, arboré sur les tours de son châ-

teau l'étendard britannique. Mais à l'arrivée de Saint Louis à Taillebourg, en 1242(1), il se hâta de mettre ses fortifications à la disposition du prince et se rendit à sa tente, entouré de ses suivants d'armes :
« Sire, lui dit-il, en fléchissant un genou
» en terre et posant ses mains jointes dans
» celles du monarque, recevez mien hom-
» maige pour ma seigneurie et recours de
» ma lance comme vostre homme lige. »
L'accueil que fit le roi au S^r de Rancon fut très-favorable et le soir même du samedi 21 juillet 1242, Saint Louis lui fit l'honneur d'aller prendre gîte en son château et d'y reposer pendant la nuit. Cette nuit fut bien mémorable, puisqu'elle précéda un des plus héroïques faits d'armes consignés dans nos fastes historiques et dont la Saintonge fut l'heureux théâtre. La double victoire de Louis IX, sur Henri III, au pont de Taillebourg et sous les murs de Saintes, porta un terrible coup à la domination britannique en France ; surtout en ce sens qu'elle réveilla, dans nos provinces, ce sentiment d'orgueil national qui, sous la vassalité anglaise, s'était visiblement annihilé.

RAOUL (MICHEL) était doyen du chapitre de Saintes lorsqu'il fut appelé, en 1618, à l'épiscopat, en remplacement de messire de la Courbe de Brée. Il reçut la consécration à Paris, dans la chapelle des dominicains et des mains du nonce de Sa Sainteté. Sous son épiscopat, les religieux de Saint François d'Assise s'établirent en l'île de Ré. Il assista au concile provincial convoqué à Bordeaux par le cardinal de Sour-

(1) V. feuilletton de l'*Indépendant*, journal de Saintes, du 12 Décembre 1850.

dis, et où les droits et obligations des chanoines, des curés furent soigneusement retracés. Par les soins de messire Raoul, deux communautés nouvelles s'établirent à Saintes : une dans le faubourg de Saint-Vivien, connue sous le titre de *Notre-Dame*; c'était une colonie de la maison de Bordeaux fondée, en 1607, par M^{me} Jeanne de Lestonnac, nièce du célèbre Michel Montaigne; et l'autre dans le faubourg de Saint-Palais, sous le vocable de *Sainte-Claire*. (V. M^{me} de Cerizay.)

RAOUL (JACQUES), né en 1589, neveu du précédent, était sénéchal de Nantes et ancien conseiller au parlement de Rennes, lorsqu'il fut nommé évêque de Saintes, en 1631. Il parut aux assemblées du clergé de France, des années 1635 et 1645. Peu avant cette date, il avait édifié le grand-séminaire de Saintes, sur les ruines du vieux monastère de Saint-Vivien. On y employa les matériaux provenant des anciennes fortifications de la ville (1). En 1646, le prélat fut transféré sur le siège de Maillezais, d'où il passa à celui de La Rochelle dont il fut le premier évêque, en 1648. Le 15 mai 1650, eut lieu le traité indemnisant le diocèse de Saintes au regard des paroisses qui en avaient été détachées dans le but purement politique de former le diocèse de La Rochelle. Jacques Raoul est mort le 15 mai 1661 et a été inhumé à Fontenay-le-Comte. (2)

RATUIT (LOUIS), comte de Souches ou des Ouches, était fils de Jean Ratuit, écuyer. Il naquit à La Rochelle, en 1608.

D'un esprit vif, pénétrant, aventureux, Ratuit embrassa la profession des armes et quitta bientôt sa patrie où s'agitaient de continuels ferments de discorde qui n'offraient aucune chance favorable à l'essor de son génie. En 1628, il passa en Suède où, sous Gustave-Adolphe, ce pays occupant alors le premier rang dans le monde militaire, il prit du service dans l'armée. Son mérite perça bientôt, et il eut le commandement d'un régiment de dragons, puis d'un autre d'infanterie. Par suite d'une affaire d'honneur avec son général, le comte Stalhauss, il dut abandonner la Suède. Ratuit de Souches partit avec l'intention de rentrer en France, après avoir d'abord parcouru l'Allemagne et l'Italie. Mais se trouvant à Vienne, en Autriche, l'archiduc Guillaume, frère de Ferdinand III, lui fit proposer un engagement pour le compte de l'empereur. Ratuit, âgé de 30 ans, accepta un régiment de dragons. Par une circonstance singulière, il eut bientôt à lutter contre la nation qu'il venait naguère de servir. En 1645, l'armée suédoise ayant conquis une partie de la Moravie, vint, avant de se mettre en marche sur Vienne qui était dans la plus grande perplexité, assiéger la ville de Brinn (3), défendue par le comte de Souches. Celui-ci fit si bonne contenance, qu'il permit à l'armée impériale de venir à son secours. Le général suédois Torstenson fut repoussé avec grande perte; il laissa 4,000 hommes sur le champ de bataille. On raconte que, dans une de ses soirées, le général de Suède ayant intimé à Ratuit de Souches de se rendre.

(1) *Hist. de l'égl. Sant. et Aunis*. II^e vol., p. 380.

(2) *Clerg. de Fr.*, II^e vol.

(3) Alors la ligue protestante pressait de toutes parts la maison d'Autriche. — Not. manusc. de M. Delayant.

ou qu'il ne lui serait fait aucun quartier ; celui-ci répondit bravement à l'envoyé : « Allez dire à votre chef que je ne demanderai jamais de quartier , mais que je n'en accorderai point non plus. » Brinn délivré devint le chef-lieu de la province à la place d'Olmütz. Ratuit , qui venait peut-être de sauver l'Autriche , fut nommé baron , seigneur de Sayspitz , placé dans le conseil de guerre , et fait commandant du marquisat de Moravie. Il contraignit les Suédois à évacuer la Moravie , l'Autriche et la Bohême ; il les battit ensuite à Prague. Devant Cracovie , il les défit de nouveau , s'empara de Thorn en 1659 , et prit d'assaut la ville de Lowentz. Il poursuivit toujours le Suédois et leur enleva Wieldembourg , Greiffenhagen , Altembourg et autres places fortes. En 1664 , il culbuta les Turcs , commandés par Michel Abassi , vaivode de Transilvanie , lui enleva le château-fort de Lewens et lui tua 6,000 hommes , s'empara de son camp , de ses bagages et de son artillerie. Dans cette brillante campagne , Ratuit demeura quinze heures à cheval , quoique affaibli par la maladie. Soutenu par son grand courage , et à la tête de 30,000 hommes , il défit une armée trois fois plus nombreuse que la sienne. En 1674 , il se trouva à la bataille de Sénéf , où les lauriers du grand Condé , comme le dit un historien , furent à la fois trempés dans le sang ennemi et dans celui des Français. Le comte de Souches , général des armées impériales , répara l'imprudente boutade du prince d'Orange. Ayant ses fils à ses côtés , Ratuit accourut à la défense du prince qui venait d'essuyer une énorme perte de 2,000 hommes. Il combattit avec tant d'ardeur , que l'ennemi ne put conquérir sur lui un pouce de terrain.

Quelques jours après , le prince d'Orange étant venu assiéger Oudenarde , recula à l'approche des bataillons valeureux de Condé. Sans le secours du comte de Souches , l'armée d'Espagne aurait , d'après un historien , été entièrement défaite. Ce ne fut pas sans doute une petite gloire pour Ratuit , que de mettre des bornes au triomphe du grand Condé ; quoique , au point de vue national , il aurait fallu que l'une et l'autre épée combattissent pour la gloire de la France. La jalousie du prince d'Orange , excitée par la supériorité évidente du général rochelais , amena la disgrâce momentanée de celui-ci. Ratuit fut exilé en Moravie , sous l'accusation énorme d'avoir favorisé la France tout en combattant contre elle. Deux ans après , le comte de Souches fut rappelé à Vienne , et envoyé en Hongrie pour soumettre une partie du peuple à l'obéissance de son souverain ; il y parvint heureusement. Le jour des récompenses était venu : de Souches fut créé baron par Ferdinand III , puis comte et grand-croix de l'empire par Léopold I^{er}. Il fut nommé enfin conseiller d'état et de la guerre de S. M. impériale , et commandant-général des frontières de l'Esclavonie.

Ratuit de Souches , comblé d'honneurs , termina sa brillante carrière à Brinn , l'an 1682 , à l'âge de 74 ans. Un fait plus méritoire , quoique moins éclatant que tous ses hauts faits d'armes , à notre point de vue de moraliste , lui attira longtemps les bénédictions des pauvres de son pays. Il donna pour eux , à l'hôpital de La Rochelle , la maison qu'il possédait dans cette ville (1).

(1) Enivré de sa grandeur , le fils de Ratuit tint à prouver la distinction de son origine. On regardait généralement son père comme issu d'un

Son petit-fils, Charles-Joseph Ratuit, comte de Souches et du Saint-Empire, lui fit élever, à Vienne, un monument de marbre où tous les exploits du héros étaient soigneusement retracés.

RÉAUMUR (RENÉ-ANTOINE FERCHAULT de), naquit à La Rochelle, le 28 février 1683. Son père, René Ferchault, Sr de la Forest, occupait dans cette ville la place de juge au présidial.

Sans contredit, il est des hommes que Dieu a marqués du sceau impérissable du génie : dans la carrière qu'ils parcourent, et grâce à la pénétration dont ils sont doués, ces hommes d'élite s'élèvent au-dessus de leurs rivaux. Tel fut Réaumur. Il commença son éducation dans sa ville natale, qu'il alla continuer chez les PP. jésuites, à Poitiers, et l'acheva ensuite au collège de Bourges. Il fit, dans les mathématiques, des progrès surprenants et qui dénotèrent dès lors à quel degré d'élévation il devait parvenir dans les sciences. Tout était pour le jeune Réaumur un sujet d'observations. Ses premières années, passées sur les bords de l'Océan, lui avaient fourni l'occasion d'étudier d'abord les coquillages et les insectes marins. De 1708 à 1715, il fit connaître au public les résultats de ses travaux qui dévoilèrent les plus étonnants secrets de la nature. Par lui nous fut révélé le mode de croissance des coquilles et à l'aide de nouvelles parties calcaires préparées par l'être vivant à ces fins organisé ; le naturaliste nia toutefois le dé-

marchand épicier de La Rochelle. Le comte de Souches fit constater, en 1686 et 1687, par déclaration émanée des premiers magistrats de cette ville, que les père et mère du général appartenaient à l'ancienne noblesse de l'Aunis. — V. le Dictionn. crit. de Bayle, 2^e édition. —

veloppement par intus-susception. Il indiqua le mode de translation des coquillages fixés aux rochers qui les ont vu naître, tels que les étoiles de mer ou autres mollusques ou zoophytes dont on n'avait pas admis jusques-là la locomotion. Il en désigna un qui contenait un liquide de couleur pourprée analogue à la belle teinture du Levant. En 1712, il soutint l'assertion que les crabes et les homards régénéraient leurs membres perdus. En 1715, il décrivit l'action étrange de la torpille et l'appareil au moyen duquel elle l'exerce ; mais il ne put saisir les véritables effets de l'action électrique, par la raison que les phénomènes de l'électricité étaient encore trop peu connus. Il indiqua, dans l'ablette, une matière nacrée qui fut employée à colorer les perles fausses. Étudiant aussi la formation des perles chez certains coquillages, il rechercha si l'on ne pourrait point aider ces coquilles à en produire davantage ; il se prononça pour l'affirmative. Il fit des observations sur la lumière que répandent quelques coquillages, particulièrement le *dail* ou *pholade*. — V. Lafaille. —

Réaumur n'était point de ces savants égoïstes dont la science stérile ne franchit jamais la porte de leur cabinet ; bien loin de là, il la fit constamment servir au plus grand avantage social ; il s'efforça sans cesse d'agrandir le cercle des procédés industriels. Venu à Paris, dès l'année 1703, notre compatriote s'était lié, par l'entremise du président Hénault, son parent, avec les savants les plus recommandables de l'époque. Ses deux mémoires de géométrie, publiés en 1705 et 1706, donnèrent la solution de deux importants problèmes scientifiques ; ils contribuèrent à lui ouvrir, en

1708, les portes de l'Académie des Sciences. Cette société le chargea fort heureusement de donner une description des divers arts et métiers d'une importance première. Au lieu d'une sèche nomenclature descriptive, Réaumur versa, sur presque toutes les branches de la science, la lumière de sa belle intelligence, et ouvrit par là des voies certaines au progrès. Il s'y élança des premiers. Depuis son entrée à l'académie, il ne s'écoula presque aucune année sans qu'il publiât des mémoires ou des ouvrages d'une utilité réelle. S'occupant, en 1715, des bancs de turquoises osseuses ou odontolithes du Midi de la France, et des moyens employés pour leur faire revêtir une belle couleur bleue, il enseigna le premier que ces prétendues pierres n'étaient que des débris d'animaux; il y reconnut des dents pétrifiées de mastodonte. (1)

La France était alors tributaire de l'étranger pour la plupart des fers employés dans les arts. Après plusieurs tentatives, Réaumur l'affranchit de ce tribut. Il démontra que nos minerais ne le cédaient point à ceux des nations voisines en quantité et en qualité; il indiqua les moyens faciles d'extraction. Sa patrie lui dut, en 1725, l'art d'obtenir l'acier par la fonte ou par certaines préparations du fer déjà coulé. Instruit de la ductilité et de la malléabilité des corps métalliques, il enseigna bientôt le moyen de fabriquer, par des procédés simples et peu dispendieux, le fer-blanc qu'on tirait auparavant du centre de l'Allemagne. Par suite de ces découvertes précieuses, il obtint du gouvernement une pension de 12,000 livres, qu'il n'accepta

(1) Les turquoises pierreuses d'Orient ou de vieille roche ont infiniment plus de prix.

que pour l'appliquer, après lui, et par le concours de l'académie, à l'encouragement des découvertes et des produits de l'industrie. Dans ses nombreuses expériences, Réaumur avait remarqué que les métaux fondus prenaient, en se ligeant, des formes régulières; cette observation lui suggéra la pensée, en 1724, d'un mémoire sur la cristallographie métallique. Il s'efforça encore de procurer à son pays le moyen de fabriquer la porcelaine dont le secret appartenait depuis longtemps à la Chine. Il rechercha soigneusement les matières de fabrication possédées par la France; il les compara ensuite aux produits de la Chine, et qu'il obtint par l'entremise des missionnaires de cette contrée; il reconnut combien grande était l'analogie de ces matières, et il indiqua, sans délai, des procédés de fabrication. Si ses mémoires de 1727 et 1729 n'ont pas complètement atteint le but, du moins ils ont servi, à MM. Darcet et Macquer, pour y parvenir plus heureusement. Nous devons aux efforts successifs de ces savants les nombreuses fabriques de porcelaine qui existent maintenant en France. Au moyen du verre rendu opaque, Réaumur obtint, en 1739, une sorte de porcelaine de Saxe qui porte encore son nom (2), et dota, de cette sorte, la France d'une nouvelle industrie domestique précieuse pour l'éclat de ses produits et le peu de frais de fabrication.

Naturaliste et physicien essentiellement pratique, observateur infatigable et studieux, tout captivait l'attention de Réau-

(2) Nous désirerions qu'on appliquât ce procédé à la fabrication des verrières ordinaires d'églises. La transparence douce et monochrome de cette nature de verre produirait, ce semble, un demi-jour très-convenable à la soennelle gravité des édifices religieux.

mur et excitait, au dernier point, son intérêt et son zèle. Il indiqua le moyen d'empêcher l'évaporation des liqueurs spiritueuses au moyen du mercure. Il perfectionna la suspension des voitures et l'emboîtement des essieux. Poursuivant l'application de la science à l'industrie la plus usuelle, il décrit le procédé égyptien de l'incubation artificielle des œufs au moyen des fours ou du fumier. Il démontra aussi le procédé pour conserver les œufs en les enduisant d'un corps gras. A l'aide d'une belle volière, peuplée à grands frais, il étudia le système digestif chez les oiseaux. Il commença aussi dès lors sa collection d'oiseaux empaillés qui devint le principe de celle du jardin des plantes. Il compara les produits des insectes fleurs, et admit que les fils de l'araignée, malgré leur beauté et leur finesse, ne pourraient jamais être utilisés, surtout à cause de leur haut prix de revient. Son mémoire à cet égard, daté de 1710, fut traduit en manchou par le P. Perennin, à la demande de l'empereur de la Chine, qui avait montré le désir de lire ce travail curieux de notre savant compatriote. Ses expériences sur les abeilles servirent de point de départ à Hubert. Il s'occupa du mode de fabrication des câbles de la marine, et apporta à cette œuvre son contingent d'efforts. Il pensa que la torsion des fils qui les composent nuisait à leur résistance ; ce que l'expérience n'a pourtant point confirmé. — V. Lesson. — On doit à Réaumur l'invention du thermomètre, instrument bien précieux dont la construction repose sur le choix de deux points extrêmes de la gradation entrevus par Newton, la congélation de l'eau et son ébullition, points toujours fixes dans les mêmes circonstances. La division de cet in-

tervalle en 80 degrés, fondée sur la dilatation de l'esprit de vin rectifié, était plus arbitraire et a été remplacée par la division centésimale. Toutefois, les deux bases indiquées ayant été maintenues, tous les thermomètres, y compris celui de Deluc, sont patronnés de nos jours par le nom célèbre de Réaumur. Les observations et expériences si nombreuses auxquelles il dut se livrer pour parvenir à cette importante découverte, donnèrent une notable impulsion aux études météorologiques. Ce fut vers ce temps que Réaumur constata l'évaporation de la neige nonobstant la continuation de la gelée ; assertion qui fut complètement vérifiée durant l'hiver de 1830. Ce savant avait décrit, en 1720, les fameux bancs de coquillages fossiles connus, en Touraine, sous le nom de *Faluns*. Il constata, en 1752, la différence bien tranchée de l'appareil digestif chez les oiseaux de proie et les granivores.

Réaumur, reçu membre de l'académie de sa ville natale dès l'origine de cette société, en 1732, fut nommé depuis commandeur de l'ordre de St-Louis et membre de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères. Il mourut le 17 octobre 1757(1), d'une chute de cheval, à sa terre de la Bermandière, dans le Maine.

Ce savant laborieux, qui mérita le titre de Pliny du XVIII^e siècle (2), a laissé comme le résumé si patriotique de ses immenses travaux : I. *Examen de la soie des araignées*, 1710, in-4^o. — II. *Histoire des rivières aurifères de France, où se trouve le*

(1) Le 18 octobre, d'après Fouchy, le P. Arcère, le journal de Verdun et le portrait gravé de Tardieu ; et le 18 novembre, d'après l'abbé Rouer. — *Tabl. de l'acad. des sciences*. —

(2) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, II^e vol., p. 436.

détail des moyens employés pour retirer les paillettes d'or que charrient certaines eaux, 1718, in-4°. — III. *Sidérotechnie ou l'art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis qu'en fer forgé*, 1 vol. in-4°, 1722, suivi de *l'Art de l'épinglier et du fabricant d'ancres*, 2 vol. in-4° ou in-8°. — IV. *Art de faire éclore et élever les poulets*, 2 vol. in-12. — V. Divers mémoires contenant : *l'Art de faire éclore des oiseaux*, 1751, in-12; *Description du cabinet d'histoire naturelle de l'auteur*, 1767, in-4°; *Monographie des oiseaux*, 1767, in-4°; une foule d'autres mémoires relatifs à divers points d'histoire naturelle, imprimés dans la collection de l'académie des sciences. — VI. *Histoire naturelle des insectes*, 6 vol. in-4°. Ce grand travail qui commença à paraître, à l'imprimerie royale, en 1734, et se continua jusqu'en 1742, est sans doute susceptible aujourd'hui de rectifications et d'additions; mais, en général, il est fort attrayant et instructif, et prouve chez l'auteur de longues et patientes recherches. Cette histoire est telle, dit *l'Encyclopédie du XIX^e siècle* (1), que, malgré les progrès actuels des sciences, elle fait encore autorité aujourd'hui, tant pour l'exactitude des renseignements scientifiques, que pour les procédés de destructions des insectes nuisibles. Cette histoire n'a pu être achevée par Réaumur; le VII^e vol. manuscrit, échu après la mort de l'auteur, à l'académie des sciences, s'est trouvé si en désordre et si peu complet, qu'il a été impossible de le publier (2). Vu l'importance de cet ouvrage, nous mentionnons ici l'époque de la publi-

cation de chacune de ses parties et le titre succinct des matières qu'il renferme : Tome I^{er} (1734), des chenilles et de leurs métamorphoses. — Tome II (1736), suite des chenilles, des papillons et des insectes qui les attaquent ou qui vivent à leurs dépens. — Tome III (1737), des teignes ou fausses teignes, pucerons des arbres, etc. — Tome IV (1738), des mouches qui occasionnent les noix de galle, des vers qui produisent les mouches à deux ailes, dont le genre de vie est si diversifié, depuis le cousin jusqu'à l'œstre. — Tome V (1740), indépendamment d'autres insectes curieux, tels que les mouches à scies, les cigales, etc., l'auteur traite de la république si merveilleuse des abeilles et de leur singulier gouvernement. — Tome VI (1742); c'est le plus curieux des volumes : l'auteur y décrit les républiques moins peuplées, et moins doctes dans leurs produits, des bourdons, des frélons, des guêpes, etc.

Réaumur légua à l'académie des sciences, ses collections d'oiseaux, son cabinet d'histoire naturelle; ce qui a fourni à Brisson les premiers matériaux de son ouvrage sur les quadrupèdes et surtout de sa grande ornithologie en 6 volumes in-4°, dont toutes les descriptions originales sont tirées des oiseaux de Réaumur. Il lui légua encore tous les minéraux et plantes par lui rassemblés; plus, 138 portefeuilles remplis d'ouvrages et mémoires complets ou ébauchés; surtout *l'Histoire des arts*, en feuilles manuscrites et presque en état d'être misc sous presse, que le pays aurait grand intérêt à voir imprimer sinon en entier au moins par extrait, en raison des progrès modernes de cette branche importante des connaissances humaines.

(1) *XLII^e vol.*, p. 437.

(2) *Biogr. univ. de Michaud.*

Un biographe a reproché à notre illustre compatriote, d'avoir senti l'aiguillon de la jalousie alors que Buffon, son ancien élève, débuta avec tant d'avantage et de génie dans la carrière de l'histoire naturelle. Mais ce fut là, ajoute-t-il ensuite, le seul travers de ce grand homme. Heureux, dirons-nous à ce propos, celui qui n'a eu qu'un seul travers et qui l'a puisé dans un noble sentiment d'émulation scientifique, que fortifiait sans doute chez Réaumur le désir si persévérant d'être utile à ses concitoyens !

RÉGNAUD ou REGNAULT (JEAN-MATHURIN) naquit à Tonnay-Charente en l'année 1740. Il fit, avec succès, ses études au collège de l'oratoire, à Niort, et fut reçu docteur-médecin à Montpellier, en 1766. Après avoir exercé quelque temps la médecine dans sa patrie, il devint médecin en chef de la marine, à Rochefort, et mourut, en 1775, avec la réputation d'un homme chez qui le talent et l'expérience avaient devancé le nombre des années. Régnaud, qui avait un attrait tout particulier pour la chimie et la botanique, a laissé un herbier naturel, in-f°, composé de 1,300 à 1,400 espèces de plantes presque toutes indigènes (1), d'après M. Lesson, et classées avec beaucoup d'art, selon la méthode de Linnée. (2)

Guillonnet-Merville lui reproche d'avoir

fait entrer dans sa classification quelques plantes dont les organes n'étaient pas assez apparents pour justifier la place qui leur avait été assignée par notre botaniste saintongeais. (3)

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY (LOUIS-MICHEL-ETIENNE, comte), était né en 1762, à Saint-Fargeau (Yonne). Son père, président du bailliage de cette dernière ville, avait épousé à Saint-Jean-d'Angély, une demoiselle Allenet. Après avoir achevé ses études à Paris, sous le patronage de la famille Lepelletier, le jeune Regnault vint en 1784, à Saint-Jean, avec l'intention de débiter comme avocat au barreau de cette ville ; mais quatre jurisconsultes bien connus, MM. Lemaistre, Normand, Meaume et Merville, s'y partageaient alors les affaires importantes. N'osant pas sans doute lutter avec de tels hommes, Regnault entra dans le comptoir d'un négociant de sa famille, à Saint-Jean-d'Angély, M. Parent. On dit que, frappé de l'activité et de la pénétration de son jeune commis, l'homme de négoce s'écria un jour : « Regnault fera son chemin ou se fera pendre. » (4) Bientôt dégoûté de la vie commerciale, le jeune Regnault se plaça chez M. Héry, lieutenant criminel, où il travailla plusieurs années, comme secrétaire. Peu après, un de ses parents, M. Meaugeais, procureur du roi, lui confia quelques causes qui furent défendues avec un talent réel, et que le succès couronna. Cet avocat ne tarda point à se faire un

(1) M. L. Faye — *Not. sur les progr. de l'ét. de la Bot. dans le départ. de la Charente-Inf.*, p. 10, — assure que cet herbier, malgré son état satisfaisant de conservation, ne peut être d'aucune utilité pour la flore de notre département.

(2) Les vingt-quatre classes de Linnée ont pour base les organes sexuels ou de fructification des plantes. Cette classification, si remplie de discernement et de justesse, et qui semble dérobée à la nature même, a reçu l'approbation des savants.

(3) *Rech. topog. et hist.*, p. 135.

(4) *Not. partic. de M. Brillouin aîné.* C'était une simple allusion à la pente glissante et souvent dangereuse des dignités publiques, à laquelle Regnault fut en effet exposé plus tard.

nom dans la sénéchaussée. Il brilla surtout à l'audience présidée, en 1788, par le grand-sénéchal. Regnault avait un extérieur avantageux, une élocution facile, un son de voix net et agréable; pourtant quelques-uns accordent plus d'élégance que de solidité à ses discours. En 1789, il fut député de sa ville d'adoption aux états-généraux et eut en mains la rédaction des cahiers du tiers-ordre. Il prit part au mouvement révolutionnaire avec une certaine mesure. Un jour, il fournit à Mirabeau, et lors de la discussion relative à la permanence et à l'unité du corps législatif, l'occasion d'un beau mouvement oratoire, en combattant la proposition du célèbre tribun. Cette circonstance suggéra à Regnault, l'idée de quelques articles de polémique qu'il donna au *Journal de Versailles*, puis au *Postillon de Calais*. Il y fit preuve de principes constitutionnels qui lui attirèrent la haine des *Marseillais*. Plus tard, il écrivit dans le *Journal de Paris* et l'*Ami des Patriotes*, feuille hebdomadaire. Regnault, qui avait désapprouvé l'évasion de Louis XVI et voté pour son arrestation et celle de sa famille, défendit ensuite, comme capitaine, et à la tête d'une compagnie de la section des Filles-Saint-Thomas, le roi attaqué le 10 août 1792, dans le château même des Tuileries. Il fit bonne contenance en présence de la populace qui venait d'envahir les Tuileries, et revint avec sa troupe plusieurs fois à la charge. Les révoltés, instruits d'avance qu'il défendrait vigoureusement son poste, et qu'il protégerait de son épée, le roi et la famille royale, l'avaient voué lui-même à la mort. Toutefois leurs poignards frappèrent à sa place l'infortuné Suleau; par suite de cette

méprise, Regnault échappa à la mort. Dès que cette erreur fut reconnue, on tenta de prendre celui-ci; mais grâce à quelques amis dévoués, il avait été déjà mis en lieu de sûreté; les scellés furent apposés sur ses papiers et ses meubles. En 1796, Regnault fut nommé, par le directoire, administrateur des hôpitaux d'Egypte; il suivit Bonaparte à Malte, et revint quelque temps après à Paris, il aida à préparer la révolution du 18 Brumaire; il venait par là de s'ouvrir la porte des honneurs et de la fortune. En 1801, il fut nommé procureur-général de la haute cour impériale et grand-officier de la légion-d'honneur. La même année, il fut reçu membre de l'académie, qu'il présida en 1804. Banni par l'ordonnance de 1815, Regnault passa aux Etats-Unis, puis il revint en Prusse et se fixa à Aix-la-Chapelle. Il obtint, pour cause de santé, de revoir sa patrie en 1819; mais il mourut à Paris, le soir même de son arrivée, le 10 mars. Il n'entre point dans notre plan, de retracer en détail la vie de Regnault étranger à ce département par sa naissance. Il a été diversement et parfois sévèrement jugé par les différents biographes qui, en général, lui ont reproché sa versatilité continuelle et au gré de son ambition, et certains votes dont la religion eut à gémir. Il convenait toutefois de tenir compte de la position de cet homme d'État à une terrible époque d'ébranlement et de renversement politique.

S'il rendit parfois d'importants services à sa province adoptive, on lui a pourtant infligé le blâme d'avoir puissamment contribué à la translation, en 1810, du siège de la préfecture à La Rochelle. Dès l'année

1790, de concert avec Alquier, il avait contesté, à la ville de Saintes, le droit si naturel de rester le centre administratif du département de la Charente-Inférieure. Mais Lemer cier (1), dans une véhémence improvisation, combattit ce système et obtint un décret pour le maintien, dans sa ville natale, du siège administratif que, pour l'intérêt bien entendu du pays, nous désirerions voir rétablir à Saintes, point le plus central et le plus convenable de tout le département. (2)

Le Maistre du Pouzat a composé, en l'honneur du comte Regnault, le distique suivant destiné à être mis au bas du portrait ou buste de l'homme d'Etat :

*Illustrat, qui nunc nostræ urbis mœnia lustrat ;
Quem latuit puerum, nunc stupet illa virum.* (3)

RÉGNIER (ÉLIE), avocat à Saint-Jean-d'Angély, en 1520. Il travailla avec Pierre-Constant-Antoine Avril, François Prévost, Denis Élie, Jean Gasche et Denis Rousselin, à la rédaction de la *Coutume de Saint-Jean*, et de concert avec les officiers du siège et les commissaires du parlement de Paris envoyés en Saintonge par François I^{er}. Ce travail fut adopté au milieu d'une réunion solennelle qui mérite d'être mentionnée. Le chapitre de Saintes, l'archidiacre d'Aunis, enfin les trois-ordres du ressort, auxquels s'adjoignirent les sept avocats ci-dessus et les commissaires délégués par le roi de France, se rendirent à

Saint-Jean-d'Angély, en l'année 1520. Les séances se tinrent dans le réfectoire des jacobins de cette ville, et le travail important des avocats et des commissaires du parlement fut définitivement arrêté chapitre par chapitre. (4)

RÉJOU (PIERRE-BENJAMIN), chevalier de la légion-d'honneur, membre correspondant de la société médicale d'émulation de Paris, pharmacien en chef de la marine à Rochefort, naquit dans cette ville, le 13 mars 1775. Il y fit de brillantes études, et se voua de bonne heure au service de la marine; l'autorité l'envoya au port de Brest; Réjou profita des leçons du chef habile qui dirigeait alors la pharmacie dans l'arsenal, et il mérita par son aptitude, la protection de M. Gesnoin que ses fonctions législatives mettaient en crédit. Ce fut grâce à cette protection que Réjou obtint d'aller à Paris pour perfectionner ses études, aux frais du gouvernement. Le jeune pharmacien se fit remarquer avantagement de l'illustre Fourcroy qui illustrait alors la chaire de chimie de la capitale. Condisciple de Thénard, il conserva toujours avec lui, depuis ce temps, des liaisons d'amitié. Le 10 juin 1801, il fut placé dans le cadre des pharmaciens de 1^{re} classe entretenus de la marine, et il fut chargé de professer à Rochefort, la *pharmacie théorique et pratique* et de diriger, chaque année, les herborisations. Cet emploi le mettant sous les ordres de Bobe-Moreau, lui donna occa-

(1) *Monit.* du 17 septembre 1790, ap. *Hist. de Saint.*, par M. Massiou, VI^e vol., p. 70 et 71.

(2) C'est un vœu qu'émet, chaque année, mais sans résultat, le conseil-général du département, tant les allures routinières ont un empire tenace.

(3) Ces deux vers se peuvent traduire ainsi :

Le voi i dans no-murs celui qui les reconnoît ;
Il y vécut enfant, il s'y montre grand homme.

(4) C'est à cette *coutume* qu'il est fait allusion dans ce passage de Chopin, livre II, p. 164 : *Consuetudo Sanctorum scripta pro ressortu Sancti-Angeliani. Civitas enim ressortusque Sancti-nensis inter mare et carentonum, est regio non scripti; ut patet Burdigalensis curie arresto die 20 Aug. 1562.*

sion d'enseigner l'histoire des médicaments dus à la botanique; ce qu'il fit avec une grande facilité de diction. Ses élèves composaient pour Réjou une vraie famille qu'il aimait de l'affection la plus tendre.

En 1814, il avait pris le titre de docteur en médecine à la faculté de Paris. A la restauration, Robe-Moreau ayant été mis à la retraite, Réjou fut nommé, le 16 avril 1816, deuxième pharmacien de la marine, et le 1^{er} juin 1817, il devint premier pharmacien en chef de la marine. Il fut admis, le 1^{er} mars 1831, à faire valoir ses droits à la retraite. Il est mort dans sa ville natale, le 15 septembre 1836. On cite de lui plusieurs traits de hauts désintéressement qui honorent sa mémoire.

La thèse que soutint Réjou, en 1814 : *Réflexions sur les sécrétions des végétaux et sur quelques uns des produits excrétés qu'ils fournissent à la médecine*, n'était point, d'après M. Lesson (1), un de ces écrits éphémères que la circonstance impose aux jeunes aspirants au doctorat. C'était au contraire, et alors que la chimie végétale n'avait fait que bien peu de progrès, un travail neuf, consciencieux et important qui valut à son auteur des éloges mérités. Réjou fut longtemps secrétaire de la société de littérature, sciences et arts de Rochefort. Cette société possède de lui plusieurs rapports remarquables. Il avait préparé quelques travaux intéressants pour la ville de Rochefort, et consigné aussi par écrit ses plans d'économie pratique en agriculture; ces diverses productions n'ont pas vu le jour.

1) V. l'art. *nécrolog.* inséré dans les *Tablettes*, journal de Rochefort, du 20 septembre 1836.

RAMPNOULX (PIERRE-PAUL), né à La Rochelle en 1751, se voua à l'état ecclésiastique et devint curé de Rochecouart, au diocèse de Limoges. Atteint d'une affection nerveuse qu'il considérait comme un obstacle à l'accomplissement parfait de tous ses devoirs de pasteur, l'abbé Rampnoux venait, par délicatesse de conscience, de se démettre de ses fonctions curiales, et il continuait de résider dans le diocèse, lorsque fut décrétée la constitution civile du clergé, à laquelle il ne voulut point souscrire, animé qu'il était d'une invincible fidélité à la foi catholique. Il fut emprisonné en 1793, et le tribunal criminel de la Haute-Vienne le condamna à la déportation. Sa santé dépérissait visiblement dans l'étroite enceinte de la prison, et lorsqu'on voulut faire partir pour Rochefort le confesseur de la foi, avec les autres ecclésiastiques déportés, l'abbé Rampnoux subissait, étendu sur son lit, un terrible accès de fièvre. Il n'en fut pas moins jeté sur une charrette et inhumainement traîné à la suite de ses confrères. Parvenu à Rochefort dans les premiers mois de 1794, il fut mis sur le navire les *Deux-Associés*, où ses souffrances empirèrent de jour en jour et jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juillet suivant. Ses confrères l'enterrèrent à l'île d'Aix. L'abbé de la Biche (2) rend hommage à la société douce et agréable et à la piété édifiante de ce martyr de la foi catholique.

(2) *Relat. très-dét. de ce qu'ont souff. les prêtres dét. en rade de l'île d'Aix*; Paris, Leclère, 1801. — V. aussi les *Mart. de la foi pendant la révol. franç.*, t. IV, — et *Martyrol. du clerg. franç.*, p. 356.

RENAUDIN (JEAN-FRANÇOIS), né à Saint-Martin (1) du Gua, sur les bords de la Seudre, dans le mois de mars 1757, d'une famille peu aisée qui avait presque constamment habité l'île d'Oleron (2). Employé d'abord dans la navigation commerciale, il était ensuite devenu officier bleu dans la marine, lorsque la révolution éclata. Renaudin s'éleva rapidement de grade en grade et fut nommé capitaine de vaisseau. Il eut bientôt le commandement du *Vengeur* et se réunit à la flotte de 26 vaisseaux du contre-amiral Villaret-Joyeuse chargée d'aller escorter un convoi de grains revenant des Etats-Unis d'Amérique. Par suite de l'ordre et de l'impéritie vraiment déplorable de Jean Bon-Saint-André, on présenta, le 13 prairial an II, sans aucune chance de succès et contre les instructions formelles du ministre, le combat à la flotte anglaise commandée par l'amiral Howe et forte de 36 voiles. On se battit mal du côté des Français, sans aucun plan suivi et d'ensemble, et l'extrême timidité du conventionnel, au moment du danger, aggravant la position, nous dûmes subir les plus cruels désastres. Toutefois le dévouement héroïque du capitaine et de l'équipage du *Vengeur* est tombé dans le domaine de l'histoire (3). Le *Vengeur* qui, dès le 10, avait essuyé le feu de dix vaisseaux anglais, ripostait, le 15, au feu terrible de deux autres vaisseaux ennemis, lorsqu'un troi-

sième tâcha de lui couper la ligne. Pour l'en empêcher, Renaudin força de voiles et vint tout-à-coup au lof; cette manœuvre eût pu réussir, et le feu continuel de ses batteries eût certainement criblé le vaisseau anglais, si une circonstance imprévue n'eut rendu tous ses efforts infructueux. Dans son ardeur à ne point se laisser couper la ligne par son adversaire, le capitaine français résolut de tenter l'abordage; mais, en élongeant, il se trouva accroché dans son bois, par l'ancre du vaisseau ennemi. Renaudin lui envoya d'abord toute sa bordée, mais il ne put ensuite lui tirer que quelques coups de canons de l'arrière et de l'avant, parce que l'espace manquait entre les deux vaisseaux pour passer les écouillons de bois, tandis que les Anglais, munis d'écouvillons de cordes, continuaient encore le service de leurs pièces. Les Français désespérés s'élancèrent rapidement à l'abordage; toutefois l'arrivée de deux autres vaisseaux ennemis arrêta cet élan magnanime : il fallut courir aux batteries. Les décharges recommencèrent plus terribles. Le *Vengeur* déjà disloqué reçut plusieurs bordées à bout portant; ses mâts s'abattirent avec fracas sur le vaisseau criblé et faisant eau de toutes parts. L'ancre de l'ennemi s'étant alors dégagée, laissa libres les deux adversaires. Mais un vaisseau à trois ponts vira de bord et courant sur le *Vengeur*, lui lâcha deux bordées. A cet instant, l'eau pénétrait dans les soutes; toute défense devenait désormais impossible. Deux vaisseaux français, parmi lesquels était le *Trente-un-Mai*, tentèrent de remorquer le bâtiment de Renaudin; ce fut en vain, les ennemis y mirent obstacle; malgré les efforts inouïs de cent bras attachés

(1) Ce petit bourg ne forme plus qu'un hameau de la commune du Gua.

(2) Extr. des notes partic. de M. Fleury, conservateur de la biblioth. publ. de Rochefort.

(3) Notes partic. de M. F..., qui reproche à l'auteur des *Girondins* d'avoir dit, poétiquement peut-être, mais non pas historiquement, que le capitaine du *Vengeur* avait été coupé en deux pendant l'action.

aux pompes , il fallait périr. Bientôt l'Océan entr'ouvrit ses abîmes , et le *Vengeur* disparut. (1)

La conclusion de ce drame fut exposée de la sorte dans le rapport fait à la Convention nationale , le 21 messidor an II : « Après le combat le plus terrible entre l'armée navale de la république française et celle d'Angleterre , le vaisseau le *Vengeur* resta désarmé au milieu de l'escadre anglaise qui , le cernant de toutes parts , comptait sur une faible capture ; mais les Français , animés par la gloire et l'amour de leur patrie , se sont battus avec intrépidité jusqu'à ce qu'ils aient senti leur vaisseau couler ; alors pleins d'enthousiasme , ils sont montés sur le haut de leur bâtiment pour le décorer , en arborant tous leurs pavillons , et criant jusqu'à leur dernier soupir : vive la liberté ! vive la république française (2) » ! Les Anglais , frappés de tant de valeur et d'infortune , accueillirent comme des frères les malheureux , au nombre d'environ 267 , échappés à la mort ; parmi eux se trouvaient le capitaine Renaudin , son cousin , second officier du vaisseau , et leurs deux enfants embarqués comme mousses. Quatre cent cinquante-six hommes avaient péri dans les flots.... (3)

(1) Extr. du rapport dressé par Renaudin , à Tavistock (Angleterre) , le 1^{er} messidor an II.

(2) Le rapport cité du capitaine Renaudin atténue un peu le stolque sang-froid républicain prêté à l'équipage du *Vengeur* , par le pompeux récit des bulletins de la Convention « Les mains levées au ciel , dit Renaudin , nos camarades restés sur le *Vengeur* imploraient , en poussant des cris lamentables , des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer.... Nous entendîmes , en nous éloignant , quelques-uns de ces infortunés formant encore des vœux pour la patrie ; leurs derniers cris étaient ceux de *vive la république !* Ils moururent en les prononçant. »

(3) Extr. du rapport de Renaudin déjà cite.

L'admiration que le capitaine du *Vengeur* excita en Angleterre fut telle , qu'on lui accorda la faveur , bien rare alors , de retourner en France avant son échange légal. La rentrée de Renaudin dans sa patrie fut pour lui un vrai triomphe. Presque aussitôt il fut promu au grade de contre-amiral. Au mois de mars 1795 , il obtint , en cette qualité , le commandement d'une division de six vaisseaux organisée à Brest pour aller croiser dans la Méditerranée , sous les ordres de l'amiral Martin. En l'an VII , il eut le commandement , en rade de Brest , de la division navale qui venait d'être ôtée au contre-amiral Lelarge , et il plaça son pavillon sur le magnifique vaisseau l'*Océan*. Renaudin commandait encore les forces navales du port de Brest , le 6 ventôse , lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Naples , en qualité de commandant d'armes. Rappelé en France , sous le gouvernement consulaire , il devint inspecteur - général des ports maritimes de l'Océan , depuis Cherbourg jusqu'à Bayonne. En 1805 , il obtint sa retraite ; et après les longues fatigues d'une vie si active , couvert de plusieurs blessures , le contre-amiral vint goûter les douceurs d'une vie tranquille au sein de sa famille. Ce fut dans la campagne qui l'avait vu naître qu'il se retira , et où il mourut , le 30 avril 1809 , dans un âge peu avancé.

REPAIRE (JEAN GUIOT , baron du) , chevalier seigneur du Repaire , de La Lalande , des Essarts , de Loumède , Massignac , La Vergne , la Chatre , lieutenant - général des armées du roi , commandeur des ordres royaux et militaires de Saint-Louis et de la légion-d'honneur , naquit à Alloue , en Poitou , le 10 septembre 1756 , et suivit , à l'exemple de

ses ancêtres, la carrière des armes (1). Il commença à servir dans le régiment d'Auvergne et fut employé ensuite, en qualité d'aide-de-camp, auprès de plusieurs généraux, entr'autres le général de Beauregard, de Saintes. Il gagna successivement tous ses grades sur les champs de bataille. Il fit les campagnes de l'armée du Nord et de l'armée des Pyrénées occidentales; c'est alors qu'il fut nommé général de brigade. Ses nombreuses blessures le forcèrent à se retirer momentanément du service. On le rappela bientôt avec le grade de général de division et on lui donna un commandement à l'armée des Pyrénées. Il eut encore des missions importantes à Toulon, à Brest et à Tours. Il fut cité plusieurs fois à l'ordre de l'armée. Par sa conduite intrépide sous la république, le général du Repaire, qui servait son pays comme Custine, Dumouriez et tant d'autres, fut souvent soupçonné par les chefs du pouvoir de ne pas être en parfaite communauté d'idées avec les démocrates. L'honneur qui s'était réfugié dans les camps ne fut pas toujours à l'abri de la haine et de la jalousie. Nommé provisoirement général de division sur le champ de bataille, en récompense de ses nombreux services, par les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées occi-

(1) Le général du Repaire était issu d'une des plus anciennes maisons du Poitou, divisée en un grand nombre de branches qui toutes ont produit des guerriers distingués, plusieurs chevaliers de Malte, et ont contracté des alliances avec les maisons de Frondeboeuf, Vasselot, Frothier, Desmier, Vigier, Montbas, Asnières, Pierrebuffières, Roffignac, Chamborant, Ponthieu, Vaudreuil, etc. Huon Guiot, l'un des personnages de cette famille, fut au nombre des chevaliers poitevins qui se croisèrent en 1248. — V. *Dict. hist. du Poitou*, par Beauchet-Filleau, t. II, p. 191. — V. *Hist. du Berry*, par Le Thaumassière, G^{re} Guiot.

dentales, le général du Repaire fut pendant quelque temps sans voir cette nomination ratifiée. L'adjoint du ministre de la guerre écrivait à ce sujet, au représentant Neveu : « La nomination provisoire du grade de » général que toi et tes collègues avez faite » en faveur du citoyen Guiot du Repaire, » pour les services signalés qu'il a rendus » à l'armée des Pyrénées occidentales, n'a » point été confirmée, vu que ce mili- » taire a le malheur d'appartenir à la caste » ci-devant privilégiée; les trahisons sans » nombre dont nous avons été victimes » depuis l'aurore de la révolution, justi- » fient assez la sévérité de cette mesure. » Sous l'empire, le général du Repaire eut encore des commandements importants qu'il remplit avec distinction. Sous la restauration, il fut nommé commandeur de Saint-Louis, juste récompense de l'attachement qu'il avait montré aux Bourbons, et de ses longs services militaires. Les blessures qu'il avait reçues s'étant rouvertes, il fut obligé de prendre sa retraite et mourut peu de temps après, à Saintes, le 24 avril 1818, dans les sentiments dignes d'un guerrier chrétien. Le général baron du Repaire eut plusieurs commandements dans notre département, auquel il n'était donc point étranger. Sa famille s'est fixée depuis dans la ville de Saintes où habite son fils, M. Léon du Repaire, ancien officier de la garde royale. Un des fils du général du Repaire, capitaine aux grenadiers à pied de la garde impériale, officier de la légion-d'honneur, fut tué sur le champ de bataille d'Esling, au moment où il emportait une redoute ennemie. « Non, non, dit-il, à ses grenadiers qui voulaient le transporter à l'ambulance, après qu'un

boulet lui eut emporté les deux cuisses, ne diminuez pas les combattants de sa majesté; je meurs pour la France : Vive l'Empereur. » (*Courrier de Brest*, journal officiel du 8 juillet 1810.) Ce digne officier, âgé alors de 24 ans seulement, avait fait neuf campagnes.

• **REPEY** (JEAN-BAPTISTE), docteur en médecine, second médecin en chef de la marine, à Rochefort, chevalier de la légion-d'honneur, naquit à la Guadeloupe, le 23 juin 1780. Il vint de bonne heure à Rochefort, et suivit les cours de son école de médecine; il y acquit tous les grades à la suite de divers concours. Le 29 août 1807, il fut reçu docteur en médecine à Montpellier; la thèse qu'il soutint a pour titre : *Dissertation sur la fièvre jaune des Antilles*. Vers l'année 1823, et au retour d'une station qu'il venait de faire aux Antilles, le docteur Repey inséra, dans les *Annales maritimes* publiées à Paris, un *Mémoire sur la fièvre jaune* dans lequel il s'éleva contre les idées des contagionistes; ce mémoire, en opposition avec les idées qu'on cherchait alors à faire valoir, fut dédié à l'amiral Meynard de la Farge, commandant la frégate sur laquelle était embarqué M. Repey. Nommé professeur, en 1824, il dirigea l'établissement du nouveau jardin botanique. Pour l'inauguration de ce jardin et à l'occasion d'un cèdre du Liban qu'on y introduisit, il prononça un discours rappelant l'utilité de la botanique pour les médecins.

En 1833, après avoir traversé la première invasion du choléra à Rochefort, le docteur Repey publia, dans les *Annales maritimes*, une relation des faits qu'il venait

d'observer, sous le titre de *Mémoire sur le choléra morbus, observé à Rochefort en 1833*. Ce travail offre de l'intérêt, il est écrit avec indépendance et clarté (1). Le docteur Repey est mort à Rochefort, le 14 août 1837.

• **RÉVERSEAUX** (JACQUES-PHILIPPE-IZAAC GUEAU de), conseiller du roi, maître des requêtes honoraire de son hôtel, dernier intendant de La Rochelle, nommé en 1784, était né à Paris, le 26 juin 1739, et il y fut guillotiné, en 1794, fatalement condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Notre contrée doit beaucoup à cet habile administrateur animé du plus ardent désir de faire le bien. La plupart des grandes voies de communications du département furent ouvertes ou réparées par ses soins, entr'autres la route départementale de Rochefort à Périgueux, traversant les chef-lieux de canton de Saint-Aignant, Saujon, Cozes, Mirambeau, Montendre, Montlieu et Montguyon. Ses plans progressifs, et sagement combinés dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce et de l'hygiène publique, reçurent leur application jusqu'aux extrémités de la province. Saintes lui est redevable en particulier du projet de son *Cours national*, tout-à-l'heure achevé, quartier le plus brillant de la ville, et des deux chaussées, avec parement en pierres de taille, de la rive gauche de la Charente, sur chaque côté de l'entrée du vieux pont (2); elle lui doit encore une partie de ses quais, trop étroits il est vrai, mais élargis pourtant

(1) Not. manusc. de M. Lefevre, deuxième médecin en chef de la marine, à Rochefort.

(2) V. *Antiq. de Saintes*, par M. Chaudruc de Crazannes, p. 97.

par les soins de l'intendant et plantés d'arbres sur les bords si gracieux de la Charente, depuis la place Blair (1) jusqu'à l'ancienne communauté des récollets (2). En 1782, M. de Réverseaux qui regardait comme un service essentiel à rendre à la province, le dessèchement de ses nombreux marais, reprit ces grands travaux ainsi que ceux de canalisation du bassin de la Charente et de Brouage, commencés en 1684, repris en 1688 et abandonnés depuis 1716. On y employa plus de 2,500,000 francs qui procurèrent le creusement de 96,238 mètres courants de canaux principaux, 71,812 mètres de canaux de jonction, 117,775 de contre-fossés, 21,860 de fossés d'écoulement ; on construisit 58,100 mètres courants de digues et on rendit à l'agriculture 64,000 arpens de terres (3). Le laborieux intendant fit exécuter, en 1785, de vastes travaux de dessèchements et de plantations dans les marais de Lafont, commune de Cognehors, près La Rochelle. En 1786, il fit commencer de semblables travaux dans les marais de la Boutonne, autorisés le 30 octobre 1782. Les plans de canalisation mis, cette même année, par M. de Réverseaux, en cours d'exécution dans les marais salans de Marennes et de Saint-Symphorien, ont été ensuite continués avec zèle et avec une intelligence pratique, par M. Leterme, sous-préfet de cette dernière ville.

RIBEREYS (SIMON-PIERRE de), chanoine régulier, aumônier de Saint-Vi-

(1) Nom d'un autre intendant de La Rochelle, Louis-Guillaume de Blair, nommé en 1749, et qui fit aplanir et planter d'arbres cette place, une des plus belles de la ville de Saintes.

(2) Par un juste sentiment de reconnaissance, la ville donna, en 1810, à cette partie du quai, le nom de *Réverseaux*.

(3) V. *Statist. du départ.*, 1^{re} partie, p. 322.

vien-les-Saintes, fut nommé à la cure de Jonzac, le 7 février 1777 ; ce fut lui qui rebâtit en entier la maison presbytérale et ses servitudes. Lorsqu'éclata la révolution, cet ecclésiastique refusa le serment à la constitution civile du clergé. Dénoncé par un de ses paroissiens, il fut arrêté et conduit à Rochefort où il parut devant le tribunal révolutionnaire qui prononça sa condamnation. M. de Ribereys monta courageusement sur l'échafaud en 1794, préférant la mort à l'apostasie. Sur la voie du supplice, le martyr aperçut son dénonciateur qui, dans son exaltation révolutionnaire, était accouru à Rochefort pour jouir du succès complet de sa dénonciation.

Le crime a ses secrets, il a ses abîmes dont la conscience de l'honnête homme n'a jamais mesuré les profondeurs ! Le curé de Jonzac, calme et digne à l'approche de l'exécution, vit et reconnut son persécuteur. Il lui reprocha sa faute en peu de mots et l'exhorta à en faire promptement pénitence ; sinon il le menaça des châtimens dont le ciel punit le crime souvent même dès cette vie. Le malheureux persévéra dans sa coupable et sanguinaire audace. A quelques jours de là, les flammes consumaient une maison de Jonzac, c'était celle du coupable. On se hâta d'accourir, mais déjà l'incendie avait tout dévoré : le délateur et sa demeure. (4)

RICHARD (ELIE). Ce médecin célèbre naquit à Saint-Martin de l'île de Re. le 11 décembre 1645. Son père, Etienne Richard, avocat au parlement de Paris, était issu d'une famille originaire de Saint-Savinien. Ce fut lui qui commença l'édu-

(4) V. *Hist. de l'égl. Sant. et Ann.*, III^e vol.

cation du jeune Elie. Plus tard , il l'envoya à l'école de Saumur tenue par les protestants. Après y avoir terminé sa philosophie, Elie Richard se rendit à Paris pour y étudier la médecine. Il suivit le cours d'anatomie de Duvernai et fit sa chimie sous Lémery. Il brilla dans les conférences de physique expérimentale établies par Rohault. Après trois ans d'étude dans la capitale, l'immense réputation des docteurs Chycoineau, Barbeyrac et Vieussens, l'attira à Montpellier. Richard y soutint publiquement une thèse sur les aphorismes de Galien, et y reçut le bonnet de docteur à 21 ans, le 18 décembre 1666. Voulant perfectionner ses connaissances par les voyages, il parcourut les principales académies de l'Italie et de l'Angleterre. A Oxford, il prononça deux discours latins en présence de l'université ; à Londres, il se lia d'amitié avec les savants Boyle et Grew, membres de la société royale. Il vint ensuite à La Rochelle où il se livra avec ardeur et un grand succès à l'exercice de son art. Ses soins désintéressés pour la classe pauvre le firent remarquer et chérir de toute la population. Après trente-cinq ans des plus brillants services rendus à l'humanité, Richard, atteint d'une hémiplegie, ou paralysie d'une moitié du corps, comprit que sa fin n'était pas éloignée. Pour complaire à sa famille, il se laissa pourtant conduire aux bains de Bagnères. Les eaux thermales ne changèrent rien à la situation du malade, qui revint bientôt à La Rochelle où il mourut, regretté de toute la ville, le 14 mars 1706.

Richard a laissé : 1° *Lettres sur le choix d'un médecin*, 1674. Dans cet opuscule, Richard ne veut point qu'on juge du méde-

cin sur ses discours, mais bien d'après sa conduite morale et pratique. Nous ne voyons pas bien pourquoi un biographe n'applaudit point à cette proposition raisonnable de l'auteur. — 2° *Réflexions physiques sur la transsubstantiation* et sur ce que M. Rohault a écrit dans ses entretiens, Saumur 1675, in-12 de 44 pages. Richard fut assez mal inspiré en voulant soumettre à des considérations physiques des doctrines purement dogmatiques, aussi échoua-t-il complètement. Il aurait agi d'une manière plus rationnelle en adoptant la doctrine de son contemporain et ami, le ministre Lortie, qui disait : « S'il y a des textes clairs et précis, croyons cette doctrine, nonobstant les absurdités apparentes qui frappent nos yeux ; il est juste que la raison se taise, dès qu'on sait que Dieu a parlé. » — 3° *Description anatomique d'une porcille nommée Dauphin par quelques-uns*. — 4° *Description physique des marais salans de l'île de Ré*, 1680. Ces mémoires lui valurent le titre de membre de la société savante de Londres.

RICHARD (ÉLIE), fils du précédent, naquit à La Rochelle vers 1692 et mourut à 28 ou 29 ans, en 1720. Il a laissé des *Mémoires* sur sa ville natale et un *Éloge* d'Élie Richard, son père, 1706, 1 vol. in-8°, sorte d'album rempli de dessins et de figures. — *Un recueil manuscrit des voyages de l'auteur*, accompagné de réflexions intéressantes.

RICHARD-DES-HERBIERS (Louis). Ce second fils d'Élie Richard, né à La Rochelle en 1694, fut nommé trésorier au bureau des finances de cette ville. Il était membre de l'académie de La Ro-

chelle. Plusieurs de ses compositions littéraires lues devant la docte assemblée, eurent les honneurs de l'insertion dans le *Mercure de France*. Le 13 avril 1750, au moment de se rendre dans la capitale, il donna à sa ville natale une partie de sa bibliothèque que son père et son frère avaient d'abord contribué à enrichir. (Voy. Mathurin Cartier et Jean Faure.) Richard-des-Herbiers est mort à Paris, en 1753. Nous lui devons le *Parallèle de la poésie et de la peinture*, Paris, Proult, 1737, in-42 de 29 p. On assure que cette production contient certains passages fort remarquables.

RICHARD (GABRIEL). Ce missionnaire, devenu célèbre à plusieurs titres, naquit à Saintes, le 15 octobre 1764. Quelques biographes assurent qu'il tenait par sa mère, Geneviève Bossuet, à la famille du grand évêque de Meaux. Il fit ses premières études dans sa ville natale; ayant achevé sa rhétorique avec succès, son père, fier des lauriers que venait de remporter le jeune Gabriel, voulut en orner la voiture qui les emportait à la campagne. L'élève, qui unissait la modestie au savoir, s'y opposa doucement et en ces termes : « Oh ! mon père ! mes succès me viennent de Dieu, à lui seul en doit retourner la gloire; le considérer, autrement blesserait sa justice; non, non ! je lui dois toute ma reconnaissance. » Il suivit les cours de philosophie et de théologie au séminaire d'Angers. En 1791, il fut ordonné prêtre à Saint-Sulpice. L'année suivante, son supérieur, M. Emery, l'envoya aux États-Unis, avec mission d'enseigner, au collège naissant de Baltimore, les mathématiques, science pour laquelle l'abbé Richard avait montré une rare pénétration.

Mais trois ans après, l'évêque, M^{re} Carroll, le dépêcha vers le territoire des Illinois pour y prendre soin d'une petite colonie d'anciens Canadiens français. Cet ecclésiastique y exerça, pendant six ans, son ministère pastoral; il en sortit ensuite pour aller dans la Ville-du-Détroit, centre de population le plus renommé du Michigan, et qui contenait alors 1,800 catholiques, originaires pour la plupart du Canada. En outre, cette grande ville était le point de réunion de six à sept mille catholiques de la même origine, disséminés dans toute la province. L'abbé Richard fut depuis constamment attaché à cette mission et fut choisi pour grand-vicaire de M^{re} l'évêque de Cincinnati pour le Michigan. En 1805, un violent incendie ayant consumé, indépendamment d'une grande partie de l'ancienne ville, l'église en bois du Détroit, édifiée, en 1750, par le père Roque, l'abbé Richard réussit à en bâtir une en pierre, ayant 39 mètres de long sur 20 de large. Cet ecclésiastique, plein de vertu et de science, cherchant tous les moyens de faire pénétrer la civilisation chrétienne dans ces immenses régions encore enveloppées des ombres du paganisme, créa, en 1809, une presse avec des caractères français; il fit paraître un recueil périodique intitulé : *Essais du Michigan*. Toutefois, la dissémination des familles catholiques, l'absence de courriers sur une infinité de points, l'indifférence encore d'une foule de chrétiens illétrés, s'opposèrent au succès de cette utile entreprise. Néanmoins la presse de l'abbé Richard fut longtemps l'unique du pays, et elle rendit plusieurs services sous sa sage direction. Pendant la guerre des États-Unis avec l'Angleterre,

notre compatriote fut fait prisonnier par les Anglais qui le transportèrent à Sand-Wich, dans le Haut-Canada, où il trouva le moyen d'exercer avec fruit son ministère sacerdotal. Un jour, il parvint à tirer des mains des Indiens, qui allaient les faire périr dans les tourments, de malheureux prisonniers d'Europe. Lorsque sa captivité eut cessé, l'abbé Richard retourna au Détroit; la ville avait horriblement souffert de la guerre; la famine menaçait d'y joindre ses horreurs. Le charitable prêtre se procura du blé qu'il distribua gratuitement aux plus indigents. En 1817, il s'occupa de l'édification d'une chapelle dédiée à Sainte Anne; le pieux évêque de Bardstown en bénit la première pierre. Le manque de fonds empêcha d'achever l'édifice selon le plan grandiose primitivement adopté. L'abbé Richard fut élu député au congrès en l'année 1823. Ce fut le premier ecclésiastique à qui cette dignité fut conférée; il l'accepta dans le but de se rendre utile à la religion et à la société. Ce qu'il fit en contribuant de tout son pouvoir à l'érection des églises et à l'envoi de zélés missionnaires dans les diverses tribus du Michigan. Souvent il fit servir à ses entreprises religieuses ses propres ressources et son traitement de représentant. Ces services sont rappelés dans ces quelques lignes d'un ecclésiastique qui d'abord avait blâmé le mandat de représentant accepté par l'abbé Richard: « Je vous ai improuvé, lui écrivait-il, mais je vois maintenant que vous nous valez mieux que dix missionnaires. » En 1832, le choléra ayant éclaté dans la ville du Détroit, Richard, ne consultant que son zèle, vola au secours de ses frères qu'il soigna pendant trois mois.

Mais il succomba lui-même en héros chrétien, le 13 septembre de la même année. Après avoir demandé les sacrements avec une piété et une foi exemplaires, il mourut en récitant le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon. On avait songé à nommer l'abbé Richard évêque du Détroit; des circonstances déplorables, et qui augmentèrent devant Dieu le mérite du vertueux prêtre, tout en diminuant la faveur dont il jouissait près des puissants du siècle, le dispensèrent du lourd fardeau de l'épiscopat. Nous ajouterons que la vie de ce pieux ecclésiastique fut dignement remplie puisque, pendant 40 années, elle ne fut, à vrai dire, qu'une active et intelligente pratique de la charité chrétienne.

***RICHARD (JOSEPH-CHARLES)**, baron de l'empire, originaire du Mans. Il fut député par son département à la convention nationale où il vota la mort du roi. En 1800, il fut appelé à la préfecture de la Haute-Garonne (1) et y demeura quelques années. On lui a reproché, dans le choix des employés, un certain faible pour ses amis de la révolution. De 1806 à 1814, le B. Richard fut préfet du département de la Charente-Inférieure, et s'y fit remarquer par une administration pleine d'activité et de savoir. M. Chaudruc de Crazannes (2)

(1) Le B. Richard s'était entouré, à Toulouse, d'une société de choix où se rendaient même plusieurs personnes appartenant à la noblesse. Un soir, on jouait l'*écarté* dans les salons de la préfecture, le préfet, qui faisait très-bien les honneurs de sa maison, s'apercevant qu'une dame oubliait de désigner le roi tombé dans son jeu, lui dit avec un certain empressément: « Madame, veuillez donc accuser le roi. » Monsieur le préfet, répondit cette dame: « On n'accuse pas le roi, mais on le nomme. » Sans doute le baron crut voir, dans cette réplique, une allusion à son vote de 93, et il se tut.

(2) *Antiq. de Saintes*, p. 163.

rend justice aux soins éclairés de ce fonctionnaire qui préserva d'une ruine certaine plusieurs morceaux d'antiquité de la ville de Saintes, qu'il transporta à la sous-préfecture et qui se voient maintenant au musée de cette ville. Ce fut du temps du B. Richard que le siège préfectoral fut, en 1810, transféré de Saintes à La Rochelle, contrairement aux intérêts du département. — V. Lemercier. — Ses vues administratives portèrent principalement sur le commerce et sur l'agriculture. Il fit étudier la question de l'alimentation de ce département et constata que, par suite de l'immense création de vignobles, dès cette époque même, la Charente-Inférieure ne récoltait point la quantité de grains nécessaire à la nourriture de ses habitants. Il indiqua Marans comme le point d'où nous arrivaient les blés qui comblaient le déficit (1). Les progrès de l'agriculture, depuis 35 années, ont à peu près rétabli l'équilibre désirable. Malgré l'accroissement de la population, malgré l'extension illimitée de la vigne, les produits fromentacés se sont singulièrement augmentés. Ce bienfait est dû particulièrement à l'élève en grand des bestiaux, aux amendements plus considérables qui en sont résultés, à un système mieux combiné de jachères, de plantes sarclées et de prairies artificielles. Si la guerre eût laissé quelque répit au B. Richard, ce fonctionnaire eût pu rendre à notre contrée d'immenses services. Ses dispositions étaient excellentes, mais les moyens d'action lui firent constamment défaut. Il avait un goût prononcé pour la littérature et la statistique; c'est lui qui

(1) V. *Statist. du départ.*, p. 260 de la 2^e division.

fournit à M. Filleau-Saint-Hilaire — V. ce nom — l'idée et le plan de son *Annuaire historique*, qui parut en 1813. En l'année 1815, le B. Richard fut nommé par Napoléon à la préfecture du Calvados; la rentrée du roi rendit sans effet cette nomination impériale. Richard touchait dit-on une pension de 3,000 francs sur la cassette de Louis XVIII, à l'occasion de certains services rendus à la duchesse d'Angoulême, partant pour l'exil (2). Rentré dans la vie privée, le B. Richard se ressouvint de notre département, vers lequel l'entraînaient d'ailleurs des relations pleines d'affabilité. Il s'y fixa pour toujours et choisit pour son habitation une maison de campagne appelée la Bauche, à une lieue de Saintes, où il menait une vie simple et frugale, recevant parfois quelques amis qui appartenaient à l'élite de la société. A sa mort, arrivée en 1830, il réclama les immenses pardons d'une religion qui les proportionne toujours à l'étendue du repentir de l'homme. Richard n'ayant pas laissé de quoi payer ses funérailles, la ville de Saintes y pourvut.

RIVIÈRE-PUYTAILLÉ (N.... DE VILLIERS, Sr de la), fut successivement capitaine au régiment de Piémont, capitaine des gardes de Monsieur et capitaine des cheval-légers. Devenu un des principaux chefs catholiques, durant les guerres de religion, il acquit, dit un historien, une belle réputation et fortune aux dépens des huguenots (3). Sous Charles IX

(2) Dans une lettre écrite par l'ex-prefet à M. l'abbé de Saint-Médard, — 30 mars 1816 — il porte à 6,000 fr. cette pension que lui accorda le gouvernement royal, le 15 du même mois.

(3) V. *Siège de Poitou*, par Liberge, éditeur annot. par M. H. Beauchet-Filleau, Poitiers. 1846.

— 1569 — il fut chargé de garder les passages de la Charente et de pousser ses reconnaissances jusqu'aux îles de Marennes et d'Arvert, occupées par les Rochelais (1). Il s'empara de Soubise et prit six vaisseaux qu'il conduisit à Tonnay-Charente, où Romegoux vint les lui enlever. Après une première tentative infructueuse, il se rendit maître, au moyen d'intelligences secrètes, de la ville de Saintes, où commandait un vieux gentilhomme, nommé Bussac. Celui-ci sortait par une porte tandis que Puytaillé entra par l'autre. De là ce chef catholique courut s'emparer du château de Mornac, et occupa Royan sans coup férir; se repliant ensuite sur les îles de Marennes, il enleva la Tremblade et attaqua le fort d'Arvert; dans cette affaire, Puytaillé fut grièvement blessé. L'année suivante, remis de sa blessure, il résolut de poursuivre son plan de conquête du littoral; il attaqua les îles de Marennes et de Brouage; il avait associé à ses projets de campagne, Antoine, sire de Pons, qui fut blessé à Saint-Just et faillit tomber au pouvoir des calvinistes, mais Puytaillé le sauva de leurs mains. Ce fut alors que ce jeune capitaine se distingua par un brillant fait d'armes. Grâce à la rapidité et à l'habileté de ses manœuvres, favorisées d'ailleurs par les sentiers détournés de la presqu'île de Marennes, il mit ses adversaires entre deux feux et les tailla en pièces. Le lendemain, il eut le même succès devant Brouage, et s'empara de la place après avoir défait dans ces deux journées une colonne de 1,200 huguenots. Aidé des conseils de Bellarmat-Befano, ingénieur italien, Puytaillé fortifia cette

ville. La perte de Brouage ne contribua pas peu à amoindrir la puissance des Rochelais. La Rivière-Puytaillé qui avait lutté, avec Lanoue-bras-de-fer, à armes à peu près égales et qui, en 1570, avait repris les îles d'Arvert, de la Tremblade et de Marennes (2), mourut à Brouage cette même année.

Nous ne mentionnons qu'à regret de tels exploits qui ne composaient au fond que les sanglants épisodes des guerres civiles dont notre province fut trop longtemps le principal théâtre.

Le frère puîné du précédent, Hardouin de Villiers, dit la Rivière-Puytaillé le jeune, fut gouverneur de Marans, pour le roi, après s'en être rendu maître en 1569. Il avait la garde du littoral de l'Océan depuis Saint-Michel en Lherm jusqu'à La Rochelle. Aidé de huit compagnies d'infanterie et du régiment de Lude, il fortifia le château de Nuaille et tenta de s'emparer, par surprise, de La Rochelle, en 1570. Ce capitaine eut aussi occasion d'en venir aux mains avec le célèbre Lanoue, et de lui rendre échec pour échec. Cette même année, il fut battu près d'Asnières, avec le capitaine catholique Guittinières, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, par les troupes calvinistes que commandaient Goulaine et Chaumont. Guittinières fut tué d'un coup d'arquebuse, et Puytaillé, ayant rallié sa troupe, gagna en toute hâte la place de Saint-Jean. Il ne fut pas plus heureux devant le château d'Archiac, dont il leva le siège, harcelé par les sorties vigoureuses de d'Aubigné, qui était venu en toute hâte s'y renfermer. Un jour de l'an 1570, après

(1) *Hist. de Saint.*, IV^e vol., p. 157.

(2) *V. Hist. de Saint.*, IV^e vol., p. 211.

la mort de son frère aîné, Puytaillé s'efforçant de rassembler des secours pour contrebalancer les succès des réformés sur le littoral de l'Aunis, avait quitté Saint-Jean-d'Angély avec le regret de n'avoir pu obtenir, des chefs catholiques de cette place, tout ce qu'il en attendait; il cheminait triste et pensif vers la ville de Saintes, espérant trouver néanmoins dans cette ville et dans le château de Pons, plus de dévouement au service du roi. Absorbé par la gravité de ses pensées, ce capitaine avait devancé les hommes de sa suite et marchait seul, ne redoutant rien des chefs huguenots, qu'il croyait tous devant Brouage. En passant sous les murs du château du Douhet, à la porte de Saintes, il reçut un coup d'arquebuse tiré du haut des tours et eut la cuisse brisée. Son cheval effrayé l'emporta à travers champs. Bientôt désarçonné, ayant un pied engagé dans l'étrier, Puytaillé fut traîné sur la terre, et expira brisé contre les pierres et les arbres des chemins. On attribua à Romegoux le coup d'arquebuse qui venait d'enlever au parti royaliste, un jeune et brave capitaine : « le plus diligent et le plus laborieux caval-léger qui fut, dit d'Aubigné, au service du roy. »

ROBERT (JEAN), plus connu sous le nom de capitaine La Limaille, était huguenot et bourgeois de La Rochelle; il se fit une grande réputation d'homme de guerre. En 1585, il se signala au combat d'Oleron (1). Il concourut, le 23 février 1586, à la prise de Royan, à la suite d'une périlleuse escalade (2). La même année, il défendit le Château (île d'Oleron), avec

d'Aubigné et Guisoli, contre Saint-Luc, accouru de Brouage avec une flotte. A une seconde attaque de Saint-Luc, sur la côte d'Ars (île de Ré), d'Aubigné dépêcha La Limaille avec 30 hommes pour défendre ce point de la côte (3). En 1593, La Limaille se tenait à Chef-de-Baye avec dix vaisseaux, et rançonnait les navires qui entraient à La Rochelle ou qui en sortaient. La ville s'en plaignit à Henri IV; mais sans attendre la décision des conseillers du roi, le maire de la Rochelle J. du Jau, S^r de Maupertuis, envoya trois pièces de canon à la pointe de Coreilles ou des Minimes, avec 150 arquebusiers; en outre Gargouillaud se mit à la tête de treize bâtiments armés en guerre. A l'approche du danger, La Limaille déguerpit, et souscrivant aux prescriptions royales, il accourut devant Blaye que le maréchal de Matignon, gouverneur de Guyenne, voulait enlever aux ligueurs (4). Forcé bientôt d'abandonner le siège de cette place, où commandait Esparbez de Lussan, le maréchal dépit accusa La Limaille du mauvais succès de son entreprise. Celui-ci tâcha de se justifier de cette imputation. Précédant, avec ses dix vaisseaux, la flotte rochelaise que commandait le jeune Henri de Coligny, il n'avait pu empêcher, au mois d'avril, les Espagnols de secourir, avec une escadre de seize voiles, la place de Blaye, par suite des vents contraires, disent les uns, par suite d'un marché secret passé avec l'ennemi, disent les autres, et qui lui aurait valu cinquante mille écus (5); peut être

(3) Ibid., p. 64.

(4) M. Dupont, *Hist. de La Rochelle*, p. 286 — Verneilh-Puyraseau, *Hist. d'Aquit.*, III^e vol.

(5) *Hist. de la Roch.*, citée p. 287.

(1) D'Aubigné, t. III, liv. 1^{er}, ch. 3.

(2) Massiou, *Hist. de Saint.*, V^e vol.

tout simplement à cause de la faiblesse numérique de sa flottille. Toutefois, quand l'escadre rochelaise arriva devant Royan, Blaye était ravitaillée (1) et les Espagnols, vainqueurs des Anglais au bec d'Ambès, sortaient de la Gironde, après avoir tranquillement passé à la barbe de La Limaille et à demi-portée de canon de ses vaisseaux. (2)

Comme ce capitaine se plaignait un jour à Henri IV d'avoir été peu récompensé de ses longs services, le roi lui répondit avec un ton que d'Aubigné taxe d'ingratitude à l'égard d'un vieux et brave serviteur : « Il y a tant d'années que mon royaume est au pillage, pourquoi n'avez-vous donc rien volé?... » Singulière apostrophe, dont on trouverait peut-être l'explication dans la conduite du capitaine en présence de l'escadre espagnole; circonstance que Henri IV aurait encore eu sur le cœur.

La Limaille fut tué au siège d'Amiens, en 1597.

ROBINET (IZAAC-ETIENNE), né le 29 novembre 1731, à Saint-Jean-d'Angély, d'une famille bourgeoise, se voua à l'état ecclésiastique. Il était curé de Saint-Savinien, alors que, le lundi 28 (3) février 1791, les électeurs de Saintes (4), réunis dans l'église de Saint-Pierre, procédèrent, contre les règles ecclésiastiques, à la nomination d'un évêque en remplacement de M^{rs}

de Larochehoucauld, encore vivant, mais qu'ils considéraient sans doute comme démissionnaire. Leur choix tomba, par une triste préférence, sur le curé de Saint-Savinien qu'un auteur ecclésiastique (5) représente « comme dépourvu de science et d'élévation d'âme; plus faible que pervers » (6) et qui, en réalité, avait un caractère sans énergie, des mœurs paisibles, était homme d'assez d'esprit, d'un savoir ordinaire, de bonne société et qui se faisait aimer de ses paroissiens sans distinction de parti et de religion. Le propre de cette nature facile est d'être dépourvue de résolution dans les circonstances graves, timide à l'excès, aimant mieux se laisser entraîner au torrent, plutôt que de lui résister péniblement. Toutefois, sondant du premier coup d'œil l'abîme où des amis perfides l'entraînaient comme malgré lui, l'abbé Robinet ne cessait de leur répéter : « Vous me faites faire un faux pas qui me coûtera la vie! » Ceux qui l'ont connu dans le court intervalle qui sépara son intrusion sur le siège épiscopal de Saintes de son trépas, assurent qu'il ne céda qu'en présence de considérations peu éclairées sans doute, mais appuyées sur le motif spécieux qu'en se dévouant ainsi, il empêchait un plus grand mal. L'auteur de l'*Histoire de la Saintonge et de l'Aunis* (7) paraît donc s'éloigner de la vérité lorsque, voulant interpréter les sentiments intimes de Robinet, il donne à son entrée à Saintes l'air d'un ravissant triomphe. Ce dernier avoua que ce fut pour lui le commencement d'un vrai supplice. De nos jours,

(1) *Hist. de La Roch.*, de Dupont.

(2) *Hist. d'Aquit.* déjà citée, III^e vol., p. 293 et 294.

(3) Le 27, d'après M. Massiou, *Histoire de la Saint.*; mais cette date ne nous semble point exacte.

(4) Les électeurs inscrits étaient au nombre d'environ 800. Moins de 400 prirent part au vote qui donna 200 suffrages seulement au curé de Saint-Savinien. — *Réflex. aristocrat.* ci-après citées.

(5) V. *Hist. de l'égl. Sant. et Aun.*, t. III.

(6) Mêmes ouvr. et tom., p. 66.

(7) VI^e vol., p. 115 et suiv.

un homme grave habitant les lieux mêmes où Robinet fut curé durant les plus belles années de son existence, a cru devoir plaindre l'homme faible dont le premier malheur fut de se trouver en présence de circonstances si impérieusement funestes. Toutefois, ces considérations ne sauraient justifier le curé de Saint-Savinien, qui se perdit pour s'être laissé aller à cette pensée d'orgueil que lui simple berger était appelé à donner des lois à tout le berrail et à le préserver des dangers que des mains plus fermes et plus habiles que les siennes n'auraient pu détourner. En assimilant, dans son premier mandement, son élection à celles de la primitive église, n'aurait-il pas dû sentir qu'elle ne leur était en rien comparable ? Pas un prêtre n'avait, en cette qualité, paru au scrutin. Les fidèles de la ville épiscopale s'étaient abstenus. Cette complète absence des éléments religieux, à sa nomination, eût sans doute été significative pour tout autre que pour un homme possédé par les enivrements trompeurs de l'ambition. Le 31 mars 1791, Robinet avait consenti à recevoir le caractère de l'intrusion et du schisme (1). Confirmé dans ses fonctions d'emprunt par Talleyrand-Périgord (2), sur le refus de l'autorité

ecclésiastique compétente, il était entré dans la ville épiscopale entre deux lignes de grenadiers que précédaient les tambours et la musique exécutant tour à tour des roulements et des airs nationaux. Le bruit de l'artillerie, le son des cloches annonçaient bruyamment, et avec des formes passablement militaires, l'arrivée du faux pasteur. Au jour de la fête dite de la *Fédération* — 14 juillet 1791 — on dressa, dans la prairie et sur le bord de la Charente, un autel à la patrie ; Robinet, assisté de ses acolytes, célébra une messe et prononça un discours, qu'applaudit une nombreuse population égarée. Le président du département, Rondeau, lut ensuite la formule du serment fédératif, et toutes les autorités militaires, civiles et religieuses y souscrivirent en levant les mains.

Dans l'écrit pastoral déjà cité, Robinet osa avancer que la Constitution française était la seule qui convint à des chrétiens, parce qu'elle était la plus conforme à l'évangile. L'auteur anonyme de la réfutation plus haut mentionnée, après avoir établi que la religion produit ses fruits de salut dans toutes les régions et sous toutes les formes de gouvernement, même sous les verges du despotisme, puisqu'elle sait obéir et souffrir, puisque la persécution qui l'attaque ne peut jamais l'entamer, ajoutait ensuite : « Serait-ce, par hasard, parce » que cette constitution est favorable au » développement des vertus chrétiennes ? » Jetons les yeux sur ce qui nous environne. » et nous prononcerons : les temples ont » été spoliés, les autels renversés, les évêques et les prêtres chassés du sanctuaire

(1) Le 1^{er} avril 1791 parut l'ordonnance de M^{re} de la Rochefoucauld que nous avons sous les yeux, et qui frappait de nullité l'élection de Robinet, comme n'étant pas le produit de l'autorité compétente. « Il est de foi, dit l'évêque martyr, qu'il y a dans les ministres de l'église deux pouvoirs très-distincts : le pouvoir de l'Ordre, qui est conféré par l'ordination, et celui de la Jurisdiction, qui est transmis par l'église, émanant l'un et l'autre de Jésus-Christ. »

Mais l'orgueil, qui d'ordinaire fait les schismatiques, les empêche ensuite de retracter leurs erreurs.

(2) Au sujet de cette usurpation sacrilège et autres du même genre, Talleyrand encourut l'ex-

communication de la part de Rome, gardien scrupuleuse de l'unité dans la foi.

» et remplacés par des usurpateurs; le
 » vrai culte est souillé ou proscrit, les
 » ordres religieux abolis; la licence est au
 » comble, les crimes impunis, et même
 » encouragés; l'hérésie triomphe sur les
 » ruines du catholicisme; le paganisme
 » même a le droit de rétablir ses honteux
 » sacrifices; tous se réunissent pour faire
 » la guerre au Seigneur et à son Christ...
 » C'est donc une dérision de dire que la
 » constitution est conforme à l'évangile. »
 Robinet avait encore imprimé, dans le
 même mandement, cette invocation : « Le-
 » vez-vous, Seigneur ! pour défendre notre
 » cause qui est la vôtre. » L'auteur ano-
 nyme lui répond : « Quoi ! le Dieu trois
 » fois saint serait le Dieu des intrus, le
 » Dieu des apostats..... le Dieu des régi-
 » cides ! Prends garde, blasphémateur ! il
 » est aussi le Dieu des vengeances ; c'est
 » lui qui juge et punit les coupables :
 » *Utique est Deus judicans eos in terrâ...* »
 On lit dans l'*Histoire de l'Eglise Santone* que
 l'évêque constitutionnel reçut un jour, soi-
 gneusement enveloppé dans une caisse, un
 agneau mort et qui sentait mauvais, avec
 cette note explicative : A TEL TROUPEAU
 TEL PASTEUR. Ce dut être pour Robinet un
 grave sujet de méditation. Un premier pas
 dans la voie de l'erreur en amène bien
 d'autres. L'évêque intrus ne balançait point
 d'imposer les mains à plusieurs jeunes gens
 peu disposés et dont quelques-uns étaient
 même d'une moralité douteuse; ce que
 l'écrivain anonyme déjà cité (1) lui reproche

en termes sévères, l'exhortant à répandre
 des larmes de sang sur ces sacrilèges pro-
 fanations. Un curé envoyé par Robinet à
 Saint-Vivien de Saintes, y fut reçu avec
 indignation par la masse du peuple; les
 femmes surtout l'accueillirent avec des
 clameurs énergiques et le forcèrent, à coups
 de pierre, à battre en retraite.

Bientôt la révolution, après avoir ren-
 versé les autels du vrai Dieu, brisa aussi
 les vains simulacres de culte qu'elle avait
 tenté de leur substituer; elle ne tarda pas
 à faire descendre le prêtre coupable du
 siège où elle l'avait assis et où il se trou-
 vait lui-même si déplacé. Alors Robinet se
 retira à la campagne, au château de Péré,
 commune de Torxé, chez un de ses neveux.
 Là, au sein du repos le plus complet, en
 compagnie de deux prêtres assermentés,
 il cherchait à calmer ses ennuis en prenant
 quelquefois part aux occupations champê-
 tres. Cet ecclésiastique, naturellement gai
 et communicatif, devint extrêmement mor-
 rose et taciturne sur la fin de sa carrière;
 il paraissait en proie aux regrets et au re-
 mords. Sa fin arriva à Torxé, le 8 septem-
 bre 1797. Rien ne nous démontre que le
 repentir soit venu effacer à temps les grandes
 prévarications de l'abbé Robinet.

ROCHEBAUCOURT (JEAN, com-
 te de la), chevalier-seigneur de la Roche-
 baucourt, Sainte-Mesme, Brassac, etc.,
 conseiller, chambellan du roi, gouverneur
 d'Angoumois et sénéchal de Saintonge, était
 né à Varaize, près de Saint-Jean-d'Angély,

(1) Cette brochure remarquable, que nous
 croyons sortie des presses de P. Toussaints, rue
 Saint-Maur, à Saintes, sur la fin de 1791, et
 qui est due à la plume savante et énergique d'un
 ecclésiastique de l'époque, est intitulée : *Reflex.*
aristocrat. sur le mandem. constitutionn. de J. E.

Robinet, év. de Saintes, in-12 de 14 p. Elle ré-
 fute victorieusement les fausses doctrines de ce
 prélat intrus, et relève, dans un écrit de six pages,
 cinq mensonges, trois calomnies, et trois blas-
 phèmes. « Pourtant, dit l'auteur, je n'ai pas tout
 compté. »

en 1533, de parents rebelles à Dieu et au roi (1). Il commandait cinquante hommes d'armes, lorsque le prince de Condé fut, en 1576, nommé gouverneur de Saint-Jean-d'Angély et de Cognac. Il facilita à ce prince sa mise en possession de la ville de Saint-Jean. A la mort du prince de Condé, il exerça seul le commandement de cette importante place de guerre dans lequel il fut maintenu durant presque toute sa vie. Ce gouverneur fit éprouver beaucoup de vexations aux personnes demeurées fidèles à la foi de leurs ancêtres. Il força les religieux bénédictins à sortir de leur communauté et à demeurer sur un point éloigné de plus d'une lieue de Saint-Jean-d'Angély. Il continua la démolition des églises de la ville commencée en 1568, et avec leurs débris il fit construire, à Saint-Julien, des ponts sur la Boutonne, au haut desquels son nom est demeuré gravé. Charlotte de la Trimouille, détenue pendant six années à Saint-Jean, eut beaucoup d'humiliations à endurer de la part de la Rochebaucourt. Il concourut à l'organisation du tribunal exceptionnel qui condamna cette princesse (2). Constamment il voulut tenir sous sa main l'élection du maire, et mit tout en œuvre pour éloigner un choix catholique. Les réclamations portées au pied du trône restaient sans effet à une époque de discordes civiles et alors que les chefs de la réforme rendaient vaines les prescriptions royales. La Rochebaucourt avait d'abord été nommé gouver-

neur du jeune prince de Condé (3). Lorsqu'en 1595, Henri IV eut prescrit de faire venir la veuve de Condé à Paris, la Rochebaucourt résista d'abord aux ordres du roi, et il fallut les réitérer pour vaincre son obstination. Ce gouverneur est mort à Saint-Jean-d'Angély vers 1603 (4). Il avait été remplacé, en 1601, dans son emploi où il avait plus d'une fois fait preuve de violence et d'arbitraire, par le duc de Rohan. Tallemant des Réaux, dans ses *Mémoires*, le dépeint ainsi : « M. de Brassac était un gentilhomme de Saintonge qui tenait rang de seigneur. Dans les guerres de religion, il fut gouverneur de Saint-Jean-d'Angély. Il était hargneux, toujours en colère, et quoiqu'il eût étudié, il n'avait pourtant point pris le beau des sciences et des lettres. »

ROCHEBAUCOURT (JEAN, comte de la), fils du précédent, naquit à Saint-Jean-d'Angély, en 1579. Il fut nommé, en 1606, et grâce à l'influence du duc d'Épernon, lieutenant du gouverneur de cette ville, le duc de Rohan (5). Il eut, en 1612, de tels démêlés avec ce dernier, au sujet de l'exécution de l'édit de Nantes, que le duc demandait, avec les non *judicieux*, conforme à sa première expédition et non à son enregistrement; et ensuite relativement à l'élection du maire de la ville de Saint-Jean, que la reine Marie de Médicis y envoya le conseiller de Thémis pour les aplanir; ce qui du reste fut exé-

(1) V. Moréry et *Dict. héraldique*, 3 vol. in-12. Les seigneurs de la Rochebaucourt étaient issus des comtes d'Angoulême de la première race. La terre de ce nom est en Angoumois.

(2) *L'Hist. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély*, par M. Brillouin, jette un grand jour sur ce procès fameux et sur le rôle qu'y joua Jean de la Rochebaucourt.

(3) Extr. des Notes manusc. de M. A. de B... — V. Vivonne, marquis de Pisany. —

(4) En 1609, selon quelques écrivains, mais ce qui paraît peu probable.

(5) V. *Rech. sur la ville de Saint-Jean-d'Angély*, p. 333.

cuté avec une modération et une sagesse exemplaires. Jean de la Rochebaucourt fut bien différent de son père ; il ne se fit point persécuteur des catholiques ; au contraire, il maintint religieusement tous les droits du souverain et ceux des particuliers. Victime des intrigues du duc de Rohan , dont il gênait les allures , il fut expulsé de sa ville natale où il s'était fait beaucoup d'amis par sa modération et son équité ; il se retira à Paris où il abjura le calvinisme et fut créé, en 1633, chevalier du Saint-Esprit, en récompense de son invariable attachement à la couronne. Nommé ensuite ministre d'État, il fut envoyé en ambassade près du Saint-Siège. La Rochebaucourt eut encore la surintendance de la maison de la reine, et plus tard le gouvernement de la Lorraine, de la Saintonge et de l'Angoumois. Il avait épousé Catherine de Sainte-Maure de Montausier dont il n'eut point d'enfants. Il mourut à Paris, le 14 mars 1645. (1)

ROCHECHOUART (AGNÈS II de). Cette abbesse de Sainte-Marie de Saintes, élue en 1312, dressa elle-même, en 1319, des statuts propres à opérer dans sa maison des réformes salutaires. Ses travaux furent couronnés de succès et elle parvint à y faire revivre la ferveur primitive. Un fait historique de la plus haute importance se rattache à l'administration abbatiale d'Agnès, puisqu'il occasionna une prise d'armes entre deux souverains ; nous allons le rapporter succinctement. Agnès, dont le cœur était éminemment français, souffrait de subir continuellement le joug de l'auto-

rité anglaise. En 1322, elle mit tout en œuvre pour rentrer sous le pouvoir de l'héritier de Saint-Louis. D'ailleurs, les vexations et les déprédations des lieutenants du gouvernement étranger, portant principalement sur les châteaux et les monastères du sud de la Saintonge, leur faisaient désirer un prochain affranchissement. Une circonstance qui de plus militait puissamment en faveur des prétentions de l'abbesse, c'est que, d'après le traité de 1259, la rive droite de la Charente était au roi de France et la rive gauche au roi d'Angleterre ; l'abbaye de Sainte-Marie comme le faubourg de Saint-Palais devaient nécessairement relever de la couronne de France. Des commissaires à ces fins, expédiés de Paris, vinrent à Saintes et, pendant les années 1322 et 1323, examinèrent sans trop d'aptitude et de bonne foi, cette question majeure de dépendance territoriale par rapport à l'abbaye. Edouard, roi d'Angleterre, écrivit pour se plaindre de la manière dont cette affaire était conduite, deux fois au roi de France et une fois au pape ; ses observations ne furent point admises.

La persistance, légitime au fond, d'Agnès et de Charles-le-Bel, indisposèrent le prince anglais ; la guerre s'en suivit. Mais, dans ces temps de puissance féodale, il s'agissait le plus souvent d'actions particulières de province à province. Une troupe d'Anglo-Gascons eut ordre de se jeter de l'Aquitaine dans la Saintonge du sud. Elle inonda Saintes qu'elle pillait et dévasta, et mit l'abbaye du faubourg dans un état déplorable. Charles-le-Bel, quand l'orage eut cessé, fut obligé de venir au secours de ses protégées. Il leur fit compter 4,000 livres par son bailli du grand fief d'Aunis, tant pour

(1) Extr. de l'*Hist. manusc. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély*, par M. B....

leur subsistance que pour relever les ruines et dévastations amenées par la guerre, et rétablir enfin dans l'abbaye les augustes cérémonies de la religion qui étaient demeurées interrompues. Cette question de nationalité, courageusement soutenue par Agnès, eut la solution qu'elle désirait, mais par la voie des armes, ce dont elle eut lieu de gémir. La sage économie de son administration répara tous ces désastres en peu d'années. Cinq ans après ces événements, l'abbesse de Saintes donna à Pierre de Luck, archevêque de Bordeaux, une preuve de sa fermeté administrative. Ce prélat ayant voulu visiter l'abbaye, sans un motif de nécessité reconnu, elle s'y refusa, alléguant les privilèges de son monastère consignés dans les bulles de plusieurs souverains pontifes. Le métropolitain céda devant le droit énergiquement mais respectueusement démontré. Cette noble et digne abbesse mourut dans les premiers jours de janvier 1333.

— L'abbaye de Sainte-Marie de Saintes eut encore trois autres abbesses de la maison de Rochechouart : Alix en 1352, Agnès IV en 1368, et Agnès V en 1386. (1).

ROCHECHOUART (AIMERY II de), seigneur de Mortemart, de Saint-Germain, etc., conseiller et chambellan du roi, fut d'abord au service du prince de Galles qu'il accompagna en Espagne; il se réunit ensuite à son légitime souverain et l'aïda à chasser les Anglais du Poitou et de la Guienne. Il fut établi sénéchal du Limousin en 1384, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély et de Saintonge par lettres du 19 décembre 1392. Il mourut en 1397

et fut enterré aux cordeliers de Poitiers. Il s'était marié deux fois : 1^o avec Jeanne d'Archiac, dame de Saint-Germain; 2^o avec Jeanne d'Angles, fille du célèbre Guichard d'Angles.

ROCHECHOUART - MORTEMART (Gui de), fils du précédent et de Jeanne d'Angles, embrassa l'état ecclésiastique. Gui était archidiacre d'Aunis, lorsqu'il fut élevé le 1^{er} mai 1426 sur le siège épiscopal de Saintes. En 1451, le souverain pontife Nicolas V accorda, sur la demande de cet évêque, des indulgences spéciales aux fidèles qui contribueraient à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre de Saintes déjà restaurée au commencement du XII^e siècle, par Pierre de Confolens. Les largesses des fidèles contribuèrent à l'érection de ce somptueux monument où brille l'art chrétien du XV^e siècle (2). L'ardeur de ces époques de foi active donnait à ces grandes entreprises un degré d'animation, d'ensemble dont nous n'avons plus l'idée. Chaque artiste, chaque manœuvre élevaient leur génie au niveau de leur croyance, et sous des mains inspirées, naissaient promptement des chefs-d'œuvre qui font l'admiration même des âges sceptiques. Hélas! en 1568, cette basilique, si magnifiquement élaborée, subissait les désolants outrages de l'hérésie. Elle croulait pitoyablement sous le marteau des modernes vaudales. Leur culte sans poésie, étranger à l'harmonie des sons et des idées, n'a jamais su grandir jusqu'au niveau des œu-

(2) M. Massieu — *Hist. de Saint.* — dit que le somptueux portail de la cathédrale fut conservé tel qu'il avait été bâti un siècle auparavant. Cette construction, qu'il faut attribuer à Gui de Rochechouart, exigerait, de nos jours, une intelligente restauration.

(1) *Gallia christiana*, t. II, p. 4129.

vres et des conceptions esthétiques du génie ! Au mois d'août 1459, Gui de Rochechouart avait adressé à l'église de Saint-Vivien de Rouen des reliques de son saint patron et chargé le prieur Guillaume Guillard de les porter à leur destination. Ce prélat se démit de son évêché en 1460 et mourut en 1466. Les deux neveux de Gui de Rochechouart, Louis de Rochechouart, fils de son frère Jean, et Pierre de Rochechouart, son petit-neveu, furent successivement évêques de Saintes, l'un en 1460, l'autre en 1492. Pierre mourut à Paris en 1505, après avoir fait son église héritière de ses biens. Trois de ses frères furent archidiacres d'Aunis et de Saintonge. Un de ses autres frères Aimery III, fut prince de Tonnay-Charente, sénéchal de Saintonge et gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, en 1500.

ROCHEFORT (YOLANDE de) était sœur de Jeanne, dame de Fouras, de l'île d'Oleron, et fille de Geoffroi de Rochefort; elle avait épousé Pierre Bouchard, S^r de Cornefou. Elle fut seule héritière de la seigneurie de Rochefort sur la fin du XIII^e siècle. Yolande fit, le 22 octobre de l'année 1300 (1), la vente de son château à Guillaume Larchevêque, S^r de Parthenay. Les seigneurs de Surgères (2) intervinrent dans cet acte pour l'abandon de leurs droits sur la châtellenie qui était alors importante, possédait forêt et garenne, et jouissait de basse et haute justice (3). Le

château, d'après le P. Théodore (4), avait de beaux privilèges; tout ce qui passait devant ses murs, en suivant le cours de la Charente, devait un droit au seigneur : on payait six deniers par muid de sel, deux deniers et une maille pour chaque tonneau de vin, et un pot pour chaque charge de pots de terre, etc., etc.

Philippe-le-Bel réunit cette châtellenie à la couronne de France, en 1307. La famille de Vivonne posséda ensuite le château de Rochefort à titre d'hommage. Le roi Jean l'ayant détaché du domaine de la couronne, en gratifia Guichard d'Angles (5). En 1367, Edouard, prince de Galles et duc de Guienne, reçut à Bordeaux l'hommage de cette châtellenie.

ROCHEFOUCAULD (CHARLES de la), S^r de Barbezieux, gouverneur de Paris, lieutenant-général au gouvernement de Champagne, grand-sénéchal de Guyenne, était fils d'Antoine et d'Antoinette d'Amboise. Ceguerrier célèbre sut, pendant l'insurrection de 1548 (6), maintenir longtemps, par sa fermeté, l'ordre et la paix dans son pays. A la fin des troubles, et lorsque le garnison de Saintes, commandée par le comte de la Vieilleville, s'attirait l'estime de tous les habitants de cette ville, la Rochefoucauld se faisait remarquer parmi la noblesse qui environnait le capitaine, et brillait de tout l'éclat de son nom et des vertus guerrières de son père qui avait fait échouer si habilement l'expédition de Charles-Quint contre Marseille. En 1579, Charles de la Rochefoucauld fut appelé à énumérer ses titres pour obtenir le collier de l'ordre

(1) 1301, d'après le P. Théodore, *Hist. de Rochefort*, p. 21.

(2) *Hist. de la maison de Surgères*, par L. Vialart.

(3) Nous possédons une carte de la Saintonge et de l'Aunis, antérieure à l'établissement, par Louis XIV, de la ville de Rochefort, mais qui n'indique point cette forêt.

(4) *Hist. de Rochef.* déjà citée, p. 20.

(5) *Ibid.*, p. 22.

(6) V. art. Puymoreau.

du Saint-Esprit, créé deux ans auparavant. Comme il ne citait que ses faits d'armes contre les armées étrangères et accomplis sous les rois précédents. « Je ne vois là, dit Henri III, que des actes brillants, tous étrangers à mon règne. » « Sire, répondit le brave guerrier, nos succès étaient alors à l'encontre des Anglais et des Espagnols, et je m'en glorifie; mais depuis, à Saint-Denis, à Dreux, à Jarnac, à Montcontour, on vit 80,000 Français partagés en deux camps: des frères s'entregorgaient; ma bouche doit taire de tels faits d'armes et ne point les compter parmi les services rendus à la patrie. »

L'honneur français est de tous les temps et de tous les lieux!... Il survit à toutes les révolutions et, pour la gloire de notre belle France, il brille d'un vif éclat au sein des bons comme des mauvais jours.

ROCHEFOUCAULD (ALEXANDRE),
voy. **SURGÈRES.**

ROCHEFOUCAULD-BAYERS
(PIERRE-LOUIS de la), né dans le diocèse de Périgueux, le 13 octobre 1744 (1), fut élevé au séminaire de Saint-Sulpice et devint prieur commendataire de Nanteuil. En 1775, il fut nommé agent général du clergé et fit, en cette qualité, plusieurs rapports au conseil d'Etat. En 1781, il fut pourvu de l'évêché de Saintes et sacré à Paris, le 6 janvier 1782. M^{sr} de la Rochefoucauld sut se concilier l'estime de son diocèse. Nommé député du clergé de la province aux États généraux de 1789, il s'y montra défenseur fidèle de la religion et de la monarchie. On ne conçoit pas, à

(1) Issu de la même maison que les La Rochefoucauld de Barbezieux et de Surgères.

l'égard de ce digne évêque, l'opposition violente d'un historien de la Saintonge (2). Nommé député pour soutenir les intérêts de la religion et du clergé, M^{sr} de la Rochefoucauld devait-il, mandataire lâche et infidèle, fouler aux pieds les intérêts qu'il était chargé de défendre, et faire retomber sur sa tête l'infamie qui suit toujours la transgression d'un immense devoir? « Il » s'opposait, dit cet historien, aux réformes » décrétées par l'Assemblée nationale; la » constitution civile du clergé devint sur- » tout le but de ses protestations et de ses » attaques. » Quelle chose surprenante! la constitution civile du clergé, du 24 août 1790, contenait cette disposition exorbitante qui dominait toutes les autres: abolition de l'investiture canonique par le Saint Siège (3), et notre évêque aurait pu se taire, et il aurait pu courber sa tête sous un joug de honte et d'apostasie! Gloire à lui s'il aimait mieux accepter la mort, dernier et digne argument des tyrans et des persécuteurs!...

Ses mandements (4) adressés les 1^{er} avril (5) et 3 juin 1791, à son diocèse, pour

(2) V. t. VI de l'*Hist. polit., civ. et relig. de la Saint. et de l'Aunis*, p. 109 et 110.

(3) Par un bref du 10 mars 1791, adressé aux archevêques et évêques de l'Assemblée nationale, le vénérable Pie VI^e démontra que la constitution civile du clergé était en opposition manifeste et directe avec la foi catholique, les lois générales de la discipline, les écrits des pères, les décisions des conciles. — Par celui du 13 avril suivant, adressé au clergé français, le Saint-Père défendit aux évêques consacrés et aux évêques consacrant d'après les formes de la loi nouvelle, d'exercer aucune fonction épiscopale; il déclara illicites, sacrilèges et de nul effet, les élections épiscopales et curiales. (V. Robinet.)

(4) V. *Hist. de l'égl. Sant.*, III^e vol., p. 34 et suiv.

(5) On lit, dans cette ordonnance épiscopale: « Les nouveaux pasteurs qu'on vous donne ne sont point vos pasteurs, ils sont de faux pasteurs: ils

le prémunir contre les dangers de l'hérésie naissante, sont des modèles de courage et de piété. Ses deux lettres expédiées la même année au respectable abbé de Rupt, principal du collège de Saintes, honorent, comme le dit fort bien M. l'abbé Briand (1), et l'évêque qui les écrivit, et l'ecclésiastique qui les reçut. Dans la séance du 4 juin 1792, l'évêque de Beauvais, Joseph de la Rochefoucauld, frère de celui de Saintes, ayant été dénoncé par l'ex-capucin Chabot comme dévoué au prétendu *comité autrichien*, les deux frères quittèrent Paris incognito et vinrent demander un asile à leur sœur, abbesse de N.-D. à Soissons; le lieu de leur retraite fut bientôt découvert et environné de troupes. Pour ne point compromettre leur sœur, les deux évêques quittèrent, à la faveur de la nuit, leur refuge de Soissons et retournèrent à Paris. L'évêque de Beauvais fut arrêté, et aussitôt son digne frère demanda à partager sa captivité : « Messieurs, dit cet admirable » prélat à ses geôliers, j'ai toujours été » uni à mon frère par les liens de la plus » tendre amitié, je le suis encore par mon » attachement à la même cause. Puisque » son amour pour la religion et son hor- » reur pour le parjure font tout son cri- » me, je vous supplie de croire que je ne » suis pas moins coupable que lui. Il me » serait d'ailleurs impossible de voir mon » frère conduit en prison et de ne pas aller » lui tenir compagnie. Je demande à être » incarcéré avec lui. » Les deux frères

n'ont point l'institution de l'église, ils n'ont point la mission de J. C.; ils sont hors de la succession légitime; ils sont des mercenaires, des usurpateurs, des intrus, des schismatiques; ils entrent dans la bergerie, selon l'expression de N. S. pour égorger et pour perdre... » — Jean, chap. X.

(1) *Hist.* citée, p. 35.

furent donc renfermés dans l'église des Carmes. Un trait qui honore infiniment notre pontife, mérite d'être mentionné ici : sur la fin d'août, le valet de chambre de l'évêque de Saintes pénètre dans la prison et annonce à son maître qu'il est porteur d'un costume qui va faciliter son évasion; et celle de mon frère, pouvez-vous aussi l'assurer? dit Louis de la Rochefoucauld. Sur la réponse négative du serviteur fidèle. eh bien! n'en parlons plus, reprit le héros. M^{sr} de la Rochefoucauld conserva dans sa captivité volontaire toute sa sérénité (l'âme; toujours riant, toujours prévenant, dit l'auteur de *l'Histoire du clergé de France pendant la révolution*, il se complaisait surtout, de même que son frère, à accueillir les nouveaux prisonniers avec cette bonté, ces attentions qui faisaient oublier à ceux-ci une grande partie de leurs peines. Je ne me souvins plus des miennes, dit l'un d'eux, lorsqu'enfermé aux Carmes, je vis M^{sr} l'évêque de Saintes s'approcher de moi avec un air de calme et de gaieté qui me faisait douter s'il était aussi du nombre des prisonniers. Le 2 septembre, au milieu du massacre, sa première pensée fut de chercher son frère bien-aimé. « Qu'est devenu mon frère, s'écria-t-il, en pénétrant jusqu'au chœur de l'église. Mon Dieu, je vous en prie! ne me séparez pas de lui. » Il l'aperçoit alors étendu par terre frappé de la balle homicide et impie qui venait de l'atteindre à l'instant. Il court à lui, le presse entre ses bras, et veut à cette heure suprême, lui prodiguer les secours de la religion. Mais une troupe de cannibales s'y oppose. Louis de la Rochefoucauld fut un des derniers appelés pour le massacre. Il mourut en bénissant Dieu de verser son

sang pour la foi (1). Son frère n'expira qu'un moment après sous les coups redoublés des bourreaux. Un de leurs assassins, un misérable ouvrier dont le nom ne viendra point souiller notre récit, se fit un sauvage plaisir de mutiler les corps sans vie des deux évêques, et leur coupa le nez et les oreilles. Il est donc vrai que l'homme civilisé, façonné par une éducation chrétienne, une fois entré dans la voie du crime, ne met plus de mesure à ses sauvages excès !

Glorieuse église de Saintes ! à dix-sept siècles d'intervalle, ton premier et ton dernier évêque ont versé leur sang pour la religion de J. C. Deux martyrs apparaissent aux extrémités de cette échelle mystérieuse établie par l'Homme-Dieu comme point de contact entre le ciel et la terre. Qui pourrait s'empêcher d'admirer cette disposition de la Providence à l'égard de notre province ?...

ROHAN (CATHERINE DE PARTHENAY LARCHEVÊQUE, vicomtesse de), était fille de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, et d'Antoinette Bouchard d'Aubeterre. Née au Parc, en Poitou, le 22 mars 1554, Catherine fut mariée, en 1568, à Charles de Quellenec, baron de Pont, tué dans le massacre de la Saint-Barthélémy (2). Ce fut une des femmes les plus instruites et les plus courageuses de son temps. Elle était nièce d'Anne de Parthenay, princesse de Pons et comtesse de Marennes. Devenue veuve, elle se remaria, le 10 septembre 1575, à René II, vicomte de Rohan, qui mourut dix ans après. Elle

fut mère du célèbre Benjamin de Rohan-Soubise qui joua un si grand rôle dans les guerres de religion. Un jour du mois de juillet 1627, que les autorités de La Rochelle refusaient l'entrée de leur ville à ce capitaine débarqué avec le ministre anglais Buckingham, survint la duchesse de Rohan qui, à la porte Saint-Nicolas, embrassa tendrement son fils et l'exhorta à pénétrer dans une ville dont il était l'espérance ; le maire Godefroi, subjugué par la noble fierté de la duchesse et par cette autorité douce et imposante à la fois qu'elle s'était acquise sur les esprits, n'osa plus résister comme son devoir et les intérêts de La Rochelle l'exigeaient.

Appliquée à l'étude, cultivant les lettres avec succès (3), et fortement dévouée au parti de la réforme, M^{me} de Rohan se montra jalouse de diriger elle-même l'éducation de ses trois enfants ; elle leur inculqua des sentiments du plus fier héroïsme, mais alliés malheureusement à des idées d'insubordination qu'elle prenait sans doute pour un zèle chevaleresque en harmonie avec les dispositions de l'hérésie naissante. Combien la noble dame eût plus sagement agi, sous un gouvernement monarchique, si elle eût proposé pour modèle à ses enfants les nobles hommes de la province, en petit nombre sans doute, qui étaient demeurés fidèles à leur Dieu et à leur roi !

Pendant l'hiver de 1574, et au milieu des préoccupations de la guerre, cette dame avait fait jouer, sur le théâtre de La Rochelle, une tragédie de sa composition, intitulée la *Mort d'Holoferne*. Les Rochelais, pour plusieurs raisons sans doute, s'em-

(1) Extr. du *Rit. du dioc. de La Roch.*, in-4°, 1829.

(2) Varillas, *Hist. de France*.

(3) Le *journal d'Henri III* lui attribue une apologie satirique contre Henri IV.

pressèrent de venir applaudir aux efforts du génie de cette muse locale. Ces germes de l'art dramatique en France, qui tendaient à se développer dès lors au sein même de notre province, en s'abritant derrière la poésie saisissante des scènes bibliques, excitaient à un degré prodigieux l'enthousiasme populaire.

On a dit que la duchesse avait été la tête de cette déplorable révolte dont ses fils Henri et Benjamin furent les bras ; quoi qu'il en soit, renfermée à La Rochelle pendant le terrible siège du XVII^e siècle, la duchesse de Rohan aidait à réchauffer le zèle des réformés. Elle ne put obtenir le sauf-conduit que la municipalité avait demandé, en 1628, pour elle, sa fille et deux cents femmes qu'on désirait faire sortir de la place. Le cardinal de Richelieu la considérait comme une des causes agissantes de la prolongation du siège et la taxa un jour publiquement d'avoir été le flambeau qui avait consumé ce malheureux peuple. (1)

Cependant la famine sévissait cruellement dans la ville de La Rochelle. Dès la fin de juillet 1628, on faisait bouillir de vieux morceaux de cuir, des parchemins mêlés avec du suif, pour en composer de tristes aliments ; les objets les plus vils et les plus immondes servaient alors de nourriture à une population affamée. La vieille duchesse et sa fille soutinrent leur vie, pendant trois mois, avec de la chair de cheval. Leur cuisinier déconcerté se livra aux troupes royales « aimant mieux, disait-il, être » pendu que de mourir de faim, à côté de » ses fourneaux indignement souillés. »

(1) *Mémoires de Richelieu*, liv. XIX.

Après la prise de La Rochelle, M^{me} de Rohan et sa fille furent arrêtées et emprisonnées dans le château de Niort (2). Le P. Arcère admire son courage, digne d'une cause meilleure, et dit que cette femme demeura seule debout au milieu des ruines de son parti.

Catherine mourut au château du Parc, en Poitou, le 26 octobre 1631. (3)

Ce fut Catherine de Rohan, l'une de ses filles, qui fit cette belle réponse à Henri IV : Je suis trop pauvre pour être votre femme, et de trop bonne maison pour être votre maîtresse. (4).

ROIFFÉ (de), voy. **PERRIÈRE**.

ROLLAND (ARNAUD) était maire de Saint-Jean-d'Angély en 1562. Il se montra un des plus fougueux partisans de la réforme. Après avoir saccagé l'abbaye des bénédictins et profané la chapelle (5), il fit brûler les meubles d'église et les ornements sacrés dans le cimetière de Saint-Georges, au milieu des huées et des imprécations d'une multitude en démente. Il accabla les religieux de mauvais traitements. N'ayant pu en obtenir par force les reliques de Saint-Jean-Baptiste, il les eut par ruse et les livra pareillement aux flammes, après les avoir fait promener dans la ville au bout d'une pique (6). Il dispersa ensuite

(2) *Mém. cit.*, id.

(3) *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 508.

(4) Not. partic. de M. A. de B.... — Ce mot est aussi attribué à Madame de Guercheville, Antoinette de Pons.

(5) Le procès-verbal de ces dévastations fut dressé par Guillaume Daunas, avocat et procureur du roi à Saint-Jean, en présence de témoins. — V. Guillonnet-Merville, *Rech. topog. et hist. sur la ville de Saint-Jean-d'Angély*, et Massiou, *Hist. de Saint.*

(6) D'après M. Brillouin aîné, — *Hist. manusc. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély* —

et chassa les religieux hors de Saint-Jean-d'Angély.

A l'arrivée des troupes royales dans cette ville, en 1563, Rolland et son complice Cherpentier furent condamnés à mort. L'édit d'Amboise du 24 mars de la même année, arrêta l'exécution de cette sentence.

Quelques années plus tard, Rolland se disposait à monter à cheval, lorsque l'animal devenu tout-à-coup indocile et furieux lui lança un coup de pied qui l'étendit sans vie; on ne saurait préciser l'époque de cette fin tragique. Toutefois, Rolland n'existait plus en 1568.

ROLLET (JEAN-LOUIS-SIMON), né à Rochefort vers 1760 (1), prêtre du diocèse de Saintes, était frère utérin du sénateur Lemer cier. En 1802, M. Rollet fut nommé, grâce à l'influence de son frère, évêque de Montpellier, et prit possession de son siège le 5 décembre de la même année. Cet ecclésiastique avait accepté les fonctions épiscopales à une époque difficile où les traces de la révolution étaient encore vivantes dans la plupart des diocèses de France; alors qu'un double schisme de *constitutionnels* (2) et de la *petite église* (3) avait ses nombreux adhérents et ses chapelles dans plusieurs diocèses, et particu-

le reliquaire en argent, dit *chef de Saint Jean-Baptiste*, contenait seulement UNE PORTION DU MAXILLAIRE INFÉRIEUR du précurseur de Jésus-Christ. Ce fait, justifié dans son histoire par notre savant collaborateur, aplanira bien des difficultés.

(1) Il était fils de Jacques Rollet, commissaire de la marine, et d'Anne Le Cercler, qui se maria, en 1754, avec Jean-Elie Lemer cier.

(2) Ecclesiastiques qui, ayant souscrit à la constitution civile du clergé, ne s'étaient pas encore rétractés.

(3) Schisme qui, s'étayant sur l'autorité d'évêques et de prêtres non concordataires ou opposants au concordat, avait dans plusieurs diocèses ses oratoires particuliers.

lièrement dans celui de Montpellier. Si le prélat était plein d'esprit, solidement vertueux et d'une grande piété, il manquait pourtant de la force d'âme et de l'énergie nécessaire à ces époques péniblement exceptionnelles. D'autre part, son caractère était singulier, irrésolu, ce qui contribuait à éloigner de lui plusieurs d'entre ceux qui semblaient le mieux disposés en faveur de la religion. La première visite pastorale qu'il fit dans son diocèse couvert de tant de misères et de ruines, porta le découragement dans son âme. Son vicaire-général, M. l'abbé Coustou mit tout en œuvre pour le reconforter. Cependant une mesure qui mérite des éloges à M^{re} Rollet fut de rédiger, avec le concours de son grand-vicaire, un *Mémoire* détaillé des maux qui affligeaient le diocèse et des moyens d'y remédier. Cette sorte de statistique traitait des églises et des cures vendues ou dévastées pendant la révolution; elle opinait pour l'augmentation du traitement des succursalistes, et notait les dispositions d'ordre civil et religieux à exiger de certains maires. Le mémoire remis au préfet de l'Hérault, M. de Nogaret, amena, grâce aux bonnes dispositions de ce magistrat une notable amélioration dans l'état du diocèse. La simplicité des manières de cet évêque était remarquable; il faisait toutes ses visites à pied, dans la ville, sa canne à la main. Il se distinguait par une grande pureté de mœurs, et, à cet égard, sa délicatesse était extrême. On sait que, sous l'empire, les hauts fonctionnaires étaient tenus de déployer un certain luxe de représentation. Plusieurs fois, dans l'année, l'évêque de Montpellier était invité à des dîners ou à des soirées d'app-

rat à la préfecture. Il convenait de rendre ces invitations après les avoir acceptées. C'était pour le pieux évêque une source d'embarras, surtout lorsque, selon l'usage du temps, il fallait introduire les dames dans le salon, en leur donnant la main. Le bon prélat s'en ouvrit un jour à l'abbé Coustou et alors que sa modestie s'alarmait en présence des usages du monde. « Vous savez, lui disait-il, que j'ai résolu depuis longtemps, comme d'ailleurs cela est convenable à mon état, de ne jamais toucher la main d'une femme. » — « J'estime dès lors, Monseigneur, reprit le vicaire-général, que la religion doit passer avant la politesse. » Réponse aussi digne de ce dernier que de l'évêque à qui elle s'adressait (1). Abreuvé de dégoûts et d'ennuis dans l'ensemble de son administration, cédant aux ordres pressants de l'empereur lui-même, M^{sr} Rollet fut appelé, en 1806, de l'évêché de Montpellier à la place de chanoine de Saint-Denis, et dès l'instant même de la création de ce chapitre épiscopal. La manière dont le gouvernement enleva ce prélat à son diocèse mérite d'être rapportée : les plaintes élevées contre l'administration de l'évêque de Montpellier étaient arrivées jusqu'à Napoléon ; il résolut dès lors de mettre le prélat sur la liste des chanoines de Saint-Denis. M^{sr} Rollet qui aurait dû, ce semble, accepter avec empressement une si honorable retraite, et qui d'ailleurs trouvait le moyen d'échapper à une position fâcheuse et désormais intolérable, résistait néanmoins aux volontés de l'empereur ou peut-être du ministère.

(1) V. *Vie de M. Coustou, vic.-gén. du dioc. de Montpellier*, par M. l'abbé Coste ; Pézenas, 1846. in-8° de 331 p., 2^e édit.

A la fin d'avril 1806, il reçut de M. Portalis, ministre des cultes, une lettre dans laquelle il lut avec surprise que S. M. *acceptait sa démission* et qu'à partir du 20 février précédent son traitement d'évêque de Montpellier cessait ; mais aussi que, de ce même jour, commençait son traitement de chanoine de Saint-Denis. « M^{sr} Rollet se récria » contre cette manière insolite anti-canonique et tant soit peu brutale d'arracher un évêque à son siège. L'empereur, disait-il, accepte ma démission.... mais je ne l'ai pas encore donnée.... ; il l'accepte, c'est-à-dire qu'il me l'impose. On ne peut se mettre plus visiblement au-dessus de toutes les lois, de toutes les règles de l'église. Napoléon fait là ce que le pape n'oserait faire, etc. M^{sr} Rollet avait raison, mais il fallut se soumettre. » (2)

ROMEGOUX (JEAN ACARIE, baron du Bourdet, de Crazannes et de), était fils de Jean Acarie, S^{sr} du Bourdet et de Crazannes, et de Catherine Goumard, dame de Romegoux. Il épousa Catherine de Belcier, fille de Pierre de Belcier, baron de Cozes, etc., et de Catherine de Boulainvilliers (3). Ce seigneur saintongeais était d'abord gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et capitaine d'une compagnie de ses gardes ; il prit ensuite parti pour la réforme, vers le milieu du XVI^e siècle. Toutefois, bien que calviniste, Romegoux fut, en 1565, au secours de l'île de Malte, assiégée par les Turcs. Il était allé à cette expédition avec Brantôme, qui le nomme du Bourdet,

(2) Vie citée, p. 233 et 234.

(3) Extr. de la Généalog. manusc. de la maison de Goumard, par M^{sr} Léon de Beaumont.

dit Romagou (1). On raconte que le capitaine saintongeais s'empara du château de Taillebourg au moyen de poignards fixés dans la muraille et dont quelques-uns de sa troupe se servirent comme d'une échelle pour escalader les fortifications. En 1569, Romegoux étant encore maître de Taillebourg, s'embarqua dit-on à Cónac, sur une frêle patache, avec 35 hommes déterminés, et vint prendre terre dans les marais avoisinant Bordeaux. Il tomba à l'improviste sur le riche monastère des Chartreux de cette ville qu'il pillà à outrance. Comme il transportait à son bord, le vin, le blé et les autres provisions, fruit de son larcin, un boulet parti du Château-Trompette, où déjà le bruit de l'expédition s'était répandu, vint briser le gouvernail de l'embarcation. Cet événement fit hâter le départ de Romegoux qui répara en route le dommage survenu à sa barque et atteignit bientôt le port de Taillebourg. La même année, dans une autre entreprise sur Tonnay-Charente, le hardi maraudeur s'empara de six barques appartenant à la Rivière-Puytaillé, pillà la ville basse et s'enfuit chargé de butin. Ce même Romegoux, homme déterminé s'il en fût, escalada nuitamment, à la tête de quelques hommes, les remparts de Saintes et enleva le gouverneur de la ville, Combaudière, sans même lui donner le temps de prendre ses habits. Informé de cette équipée, Charles IX envoya, quelques jours après, Antoine, sire de Pons, dans la ville de Saintes, pour donner main-forte au parti royaliste. Ce nouveau coup de main ajouta à la réputation du gentil-homme protestant et l'encouragea à suivre le cours de ses exploits aventureux. En

1570, la cour étant au château de Landes, Romegoux tenta d'enlever le roi comme il avait fait à Saintes à l'égard du gouverneur ; mais cette fois son entreprise échoua. La même année, un coup d'arquebuse, parti du haut des murs du château du Douhet et attribué à Romegoux, blessa à la cuisse la Rivière-Puytaillé qui, emporté par son cheval, et traîné le long des chemins, expira mutilé au sein d'horribles souffrances. L'armée royaliste regretta ce brave officier qui était regardé, à bon droit, comme un des plus intrépides cavaliers qui fu au service du roi. On dit que le coup d'arquebuse tiré sur Puytaillé fut une vengeance de la part de Romegoux au désespoir d'avoir manqué son coup de main sur Charles IX.

ROSTAN (JEAN-BAPTISTE) était pasteur protestant à La Rochelle sur la fin du XVI^e siècle. Il avait épousé, en 1594, la veuve du ministre Odet Denort. Le P. Arcère lui prête des sentiments de calme et de modération (2). Il fut vaincu par le cardinal du Perron, pour lors évêque d'Evreux, et dont les raisonnements solides avaient déjà ramené bon nombre de calvinistes au giron de l'église ; mais les gens du parti, et particulièrement d'Aubigné, reprochèrent à Rostan d'avoir lâchement déserté le champ de bataille. Il aurait été plus digne de s'incliner devant le nouveau triomphe du rude et éloquent jôuteur catholique qui avait déjà renversé Duplessis-Mornay en présence de Henri IV et de Sully. (3)

Rostan avait publié à La Rochelle, d's

(2) *Hist. de La Roch.*, t. II.

(3) Il releva, dit-on, plus de cinq cents fautes dans le *Traité contre l'Eucharistie*, écrit par ce

(1) Mém. de Brantôme, t. X, p. 155.

l'an 1596, un livre intitulé : *Traité orthodoxe de l'Eucharistie*. Jules-César Boulenger, de Loudun, opposa à ce traité une réponse catholique.

ROUGEMONT (MICHEL - NICOLAS BALISSON de), né à La Rochelle, le 7 février 1781, mourut à Paris, le 16 juillet 1840. Il faisait partie de la société qui, au commencement de ce siècle, se forma dans la capitale sous le titre de *Caveau moderne* (1). Rougemont a laissé plusieurs ouvrages en vers, productions légères et de théâtre en général, dont voici les principaux titres : *Retour du héros*, poème, 1805. — *Stances sur le mariage de Napoléon*, 1813, in-8°. — *Le Rôdeur français*, 1816 à 1822, 5 vol. in-12. — *Le Bonhomme ou nouv. observ. sur les mœurs paris.*, 1818, in-12. — *Marcel*, tragédie. — *Petit drame libéral*, 1823, in-12. — *Chansons et poésies*, Paris, Grandin, 1822, in-18. — *La mort de Charette*, poème élégiaque, 1824, in-8° de 8 pages. — Il fournit plusieurs articles aux journaux, et en dernier lieu à la *Gazette de France*. On met sur le compte de Rougemont 83 pièces pour les petits théâtres avec divers collaborateurs, et 35 pièces sans collaborateurs (2). Pour donner une idée du talent poétique de cet écrivain, nous citerons les vers suivants empruntés à sa chanson intitulée : *Je ne sais pas l'âge que j'ai*. (3)

J'ai vu le Nil réfléchir nos images,
Moscou, Lisbonne arborer nos drapeaux,

seigneur calviniste ; à tel point que le roi s'écria :
« Le pape des protestants est vaincu. » — V. Feller.

(1) *Hist. de la poés. franç. à l'époque imp.*, par Bernard Jullien, 1^{er} vol., p. 162 et 163.

(2) V. *Fr. Hist.* de Quérard, t. VIII, p. 174.

(3) *Les Enf. du Cav.*, 1834.

Paris foulé par des hordes sauvages,
César vaincu s'exiler sur les eaux ;
J'ai vu régner la paix, la monarchie,
Couthon, Barras, le sabre, le clergé,
Les lois, la peur, la gloire et l'anarchie,
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Pour allonger, pour recrépir ma vie,
L'art ne m'a point refait une santé ;
Mon sang bouillonne au seul nom de patrie,
Mon cœur palpite au mot de liberté.
Voué par goût à d'humbles destinées,
Aucun plaisir n'est par moi négligé,
Sans les compter j'amasse mes années,
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Le chansonnier Rougemont a fait preuve de talents ; le tour de ses poésies est heureux et facile ; le refrain est toujours amené d'une façon vive et spirituelle, jamais forcé. Nous citerons encore le troisième couplet de sa chanson de table intitulée : *Et tic et toc*. (4)

Tant que la table est garnie,
Gardons-nous de la manie
De parler à tous moments ;
Point d'esprit, point de harangue,
Songeons qu'un seul coup de langue
Fait perdre.... vingt coups de dents ;
Et tic et toc, et tic et toc,
Et toc et tic et toc,
Que ce joyeux carillon
Se repète à l'unisson. } *Bis.*

Nous terminerons cet article par le récit d'un fait emprunté aux pages d'un journal politique : « Un individu du nom de Tachereau, se présente, en 1840, sur une des places publiques de Paris. Messieurs, dit-il à la foule assemblée, pour commencer cette séance, je vais avoir l'honneur de vous chanter le *Cabaret immortel*, pro-

(4) *Chansons et Poésies*, 1822.

duction du seul chansonnier qui nous reste, du gai, du malicieux, du spirituel Rougemont.... — Il est défunt depuis trois jours, s'écria un des auditeurs. — Comment ! il serait mort, répondit le virtuose ambulant, le dieu de la chanson, la providence des chanteurs ! Rougemont est aussi parti !... Messieurs, quand les chansonniers déménagent, les musiciens n'ont plus de voix, et les rejoindre est leur devoir. A l'instant Tachereau remit son violon dans sa boîte et l'œil morne, l'air abattu, il courut s'enfermer dans sa chambre, où il mourut, dit-on, d'asphyxie. » Ce dévouement au chansonnier rochelais, poussé au-delà des limites avouées par la raison et la religion, est extraordinaire, mais digne de pitié.

ROUSPEAU (Yves), né à Pons vers 1540. Protégé d'abord par Antoine, sire de Pons, il se rendit à Genève pour y étudier les doctrines de Calvin ; mais le sire de Pons ayant épousé, en secondes noces, Marie de Montchenu, changea de dispositions et revint franchement à la religion de ses pères. Il délaissa dès lors son ancien protégé qui vint à Saujon. Plus tard, il retourna dans sa ville natale dont il fut ministre en second. Le synode protestant réuni à Paris, le 1^{er} février 1576, chargea Rouspeau d'écrire l'histoire des événements relatifs à la réforme. On a pensé que ces mémoires avaient pu servir à l'ouvrage de Théodore de Bèze (1). Rouspeau fit imprimer à Pons un livre intitulé : *Poesmes sacrez du Saint Sacrement de la cène de nostre seul sauveur et rédempteur Jésus-Christ, avec le sacrifice d'Abraham décrit*

par Moïse — Gen. 22. — *nouvellement mis en lumière par Yves Rouspeau, saintongeois*, 200 p. in-12. Pour apprécier le mystère de l'Eucharistie, gage immense de l'amour d'un Dieu à l'égard de sa créature, il faut un cœur droit plutôt qu'un esprit subtil ; aussi a-t-on appliqué avec raison ce passage du livre de l'Imitation de J.-C., au ministre Rouspeau : « *Fides a te exigitur et sincera vita, non altitudo intellectus, neque profunditas mysteriorum Dei. Si non intelligis, nec capis quæ infra te sunt, quomodo comprehendes quæ supra te sunt? Subdere Deo et humilia sensum tuum fidei et dabitur tibi scientiæ lumen, prout tibi fuerit utile et necessarium* (2). »

Rouspeau publia un second livre de poésies de 142 pages, dédié à Jacques de Pons, baron de Mirambeau, et Jacques de Rabayne, S^r d'Usson (3) ; il y dissuade ces jeunes seigneurs de lire les ouvrages de Ronsard et de Desportes, accusant surtout ce dernier poète d'avoir discrédité le mariage dans ses compositions érotiques, et d'avoir ainsi autorisé le libertinage. Il fit paraître encore un autre ouvrage renfermant de la prose et des vers, et qui avait pour titre : *Traicté de l'office des malades, contenant une sainte instruction et consolation pour toutes sortes de malades et affligés en leurs corps*, etc., ainsi que plusieurs quatrains et sonnets sur la crainte de la mort....., avec cette épigraphe : *Soyez prêts, car le fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne cuiderez point*, par Y. Rouspeau, saintongeois, à Pons, chez Thomas Portau, 1590. A la fin de cette année, il pu-

(1) *Hist. des égl. réf.*, etc., par A. Crottet, 1841.

(2) *De Imitat. Christi*, lib. IV, cap. 18, v. 2.

(3) Château situé dans la commune d'Échebrune, près Pons.

blia, chez le même imprimeur, un cantique au sujet de la bataille d'Ivry, gagnée par Henri IV, le 14 mars précédent.

Rouspeau mourut à Pons, en 1601.

Voici deux strophes choisies dans les œuvres de ce poète et qui aideront à juger de son savoir faire :

Lorsque je regarde en hault ,
Du Très-Hault
Je vois la vertu notoire ;
Les cieux , tant bien compassez ,
Font assez
Reluire , en tous lieux , sa gloire.
.....
Quand aussi , parmi les bois ,
J'oy la voix
De maint oiseau qui fredonne ,
En recordant , par ce son ,
Ma leçon ,
A louer Dieu je m'adonne.

ROUSSILLON (GEOFFROY DE BLOIS, chevalier, S^r de). Ce gentilhomme se distingua par sa constante fidélité au service de Henri IV (1), qui l'honorait d'une amitié toute particulière, ainsi que le démontrent les nombreuses lettres que ce prince lui adressa. Lors de l'entrevue du roi de Navarre avec la reine Catherine de Médicis, au château de Saint-Bris, près Cognac, au mois d'octobre 1586, Henri écrivit à son fidèle serviteur : « Monsieur,

(1) Son bisaiseul, Jean de Blois, avait épousé Ysabeau de Mortagne, dame de Saint-Germain du Seudre et de Roussillon; et son trisaïeul, Arnaud de Blois, un des écuyers d'Anne de Bretagne, fut le premier qui vint s'établir en Saintonge. Il était regardé comme descendant de Charles de Blois. La terre et le château de Roussillon, où la tradition constante du pays veut que Henri IV ait plusieurs fois logé, sont situés dans la commune de Saint-Germain-du-Seudre, sur la route de Saint-Fort à Gemozac. Depuis quelques années, ce domaine a été vendu en détail aux cultivateurs qui l'avoisinaient.

suyvant ce que je vous escripvois dernièrement de vous tenir prest pour me venir trouver, lorsque je seroys prest de voir la Royne, je vous pryé vous acheminer vers moy incontinent ceste lettre receue, avec le plus d'amys que vous pourrez, car la tresve est accordée jusqu'à la fin de ce mois, dans lequel temps il faut que je la voye. Je ne vous feray donc ceste plus longue que pour vous assurer d'estre à jamais votre bien affectionné amy.

« Signé : HENRY. »

Le 18 septembre 1588, le même prince étant à Tiffauges, écrivit à M. de Roussillon pour l'appeler près de lui et le faire venir le plus diligemment possible avec ses armes et équipages; *ayant besoing, disait le roi, de ses plus affectionnés serviteurs*. Le chevalier saintongeais montra la même fidélité à l'égard de Louis XIII. La reine Marie de Médicis lui écrivit la lettre suivante : « Monsieur de Roussillon, l'affection et dévotion que mon cousin le duc d'Espérnon m'a assuré que vous tesmoignez par delà, au service du roy, Monsieur mon fils, et particulièrement sur l'occasion de ces derniers mouvements et occurrences, m'a donné subject de vous faire cellecy pour vous dire le bon gré que je vous en sçay et vous convier aussy de continuer à luy rendre les effects de vostre devoir que vous pouvez croire qui ne seront mis en oubly, mais plustôt que j'auray tousjours vos services en bonne considération et ne perdray point les occasions de vous en reconnoistre, lorsquelles se présenteront de pouvoir faire pour vous chose qui soit à vostre contentement et avantage, selon que vous fera encore particulièrement sçavoir mon dit cousin. Priant Dieu, Mon-

sieur de Roussillon, vous avoir en sa sainte garde. Escrit à Paris ce XXVII^e d'avril 1614. » (1)

Signé Marie, et plus bas Phelypeaux.

Il faut conclure de cette lettre que Geoffroy de Blois, qui appartenait à la religion *prétendue réformée*, suivit l'exemple de Henri IV et abjura l'erreur comme lui, puisqu'en 1614, il se battit contre le parti protestant. (2)

Jacques de Blois, fils de Geoffroy, accompagna son père dans toutes les expéditions de ce temps-là (3). Il avait successivement épousé Jeanne de Pons, Jeanne de Culant-Ciré, Jeanne de Ruchaud et Anne de Polignac.

RUAMPS (PIERRE-CHARLES), né à la Mothe-Aubert, commune de Saint-Saturnin-des-Bois, près Surgères, était agriculteur lorsqu'il fut nommé, en 1791, à l'Assemblée législative par le département de la Charente-Inférieure. Le 2 septembre 1792, il fut appelé à la Convention où il vota en ces termes la mort de Louis XVI : « Louis est coupable, il est convaincu de conspiration, je le condamne à mort. » (4). Né avec un caractère violent et irascible, Ruamps ne prononça, au lieu de discours, que des menaces et des imprécations. (5).

Ce conventionnel est mort à Saint-Jean-d'Angély, le 5 octobre 1807.

(1) Les originaux des deux lettres ci-dessus sont entre les mains de M^{me} Josias de Bremond d'Ars, née Bigot de Beaulon.

(2) Not. de M. A. de B....

(3) Cette maison de Blois-Roussillon s'est éteinte vers 1826, en la personne de M^{me} Marie-Jeanne de Blois, veuve de M. Pierre Bigot de Beaulon.

(4) V. *Hist. de Saint.*, VI^e vol., p. 201.

(5) V. *Petite Biogr. convent.*, 1816, in-12.

RUFUS (CAIUS-JULIUS). Quelques auteurs (6) ont pensé qu'il existait dans l'île de Courcoury, à l'époque gallo-romaine où fut érigé l'arc de triomphe de Saintes, un temple payen consacré au culte de Rome et d'Auguste (7). Ils désignent Rufus, qui était en outre intendant des travaux publics, comme prêtre de ce temple. On suppose que ce fut lui qui fit la dédicace de l'arc de triomphe de Saintes placé à l'entrée de la voie de *Médiolanum à Limonum*. (8)

Pour asseoir leur opinion, ces écrivains se fondent d'abord sur l'inscription qui se lisait jadis sur la frise de l'arc de triomphe, inscription qui, d'après eux, avait rapport au fait en question, et ensuite sur les ruines d'un temple découvertes à Courcoury, vers la fin du siècle dernier. Rufus fut un des premiers Santons qui, sous l'empire d'Auguste, prit une épouse, nommée *Caesonia* (9) parmi les dames romaines. (10)

RUF (SIGISBERT de), issu vers 1745, d'une ancienne famille noble de la Lorraine, vint comme professeur de rhétorique au collège de Saintes, en 1766 ; il en fut ensuite nommé principal. A l'époque de la révo-

(6) V. Massieu, *Hist. de Saint. et d'Amis*; Lesson, *Fastes histor.*; Bourignon, *Recherch. topog. et histor. de Saint.*; Chaudruc de Crazannes, *Antiq. de la ville de Saintes*, in-8^o, p. 95.

(7) Le souvenir de leur ancienne liberté s'était dès lors effacé chez les Santons ; ils avaient admis les dieux de leurs vainqueurs, et, comme ces derniers, poussé la servilité jusqu'à élever des autels aux empereurs romains.

(8) De Saintes à Poitiers.

(9) Cette dame était née le même jour que l'empereur Domitien, l'an 50 de l'ère chrétienne et le 24 octobre.

« *Ille et Santonici genita est Caesonia Rufi Mari.* »

(10) V. Martial, lib. IX, épigr. 40, cit. par Bourignon, ouv. déjà mentionné.

lution, il passa en Angleterre. A la mort de l'abbé Hardy, en 1805, il fut nommé curé de Saint-Pierre. C'était un prêtre selon le cœur de Dieu, plein de sagesse, de dignité, et d'une charité exemplaire (1). Nous lisons, à ce sujet, dans une lettre du baron Richard — 30 mars 1816 — « Notre bon curé de Saint-Pierre a la goutte depuis six semaines; quel malheur que cet excellent homme n'ait pas autant de santé que de vertus et de mérites. »

L'abbé de Rupt fonda, vers la fin de sa carrière, arrivée à Saintes, le 19 janvier 1819, la communauté de Sainte-Marie de la Providence, qui occupe aujourd'hui l'ancienne maison des carmélites, au capitole. — V. Bernard. — Cette communauté, déjà renommée par ses nombreuses fondations (2), se livre de nos jours, avec autant de zèle que d'aptitude, à l'éducation des jeunes personnes, sous la direction d'une femme de mérite et de piété, M^{me} Vassal, sa première supérieure générale.

La modestie et l'humilité du vénérable abbé de Rupt l'avaient empêché de divulguer, durant sa vie, son titre de gentilhomme; il ne vint à la connaissance du public, que quelque temps après la mort de ce saint prêtre.

SAINT-ANDRÉ (PAULINE AUGIER de), fille de M. Augier de Saint-André et de M^{lle} de La Laurencie de Villeneuve la Comtesse, naquit au château de Néré, près d'Aunay, le 29 juin 1804. Elle commença

(1) Placé tout jeune dans une pension de la ville de Saintes, et recommandé à M. de Rupt, nous eûmes l'avantage d'être plusieurs fois visité et encouragé par ce vénérable ecclésiastique.

(2) Elle compte au nombre de ses filles, les maisons de Matha, Rochefort, Royan, Mortagne, Gemozac et Poitiers.

son éducation à Paris et vint l'achever chez les dames de Chavagnes, à Saint-Jean-d'Angély, où se décélérent bientôt ses rares qualités et sa piété angélique. Rentrée dans sa famille en 1822, elle y passa douze années dans la pratique des plus éminentes vertus, chérie de ses proches, soutien d'une tante qui lui tenait lieu de mère, vénérée des pauvres à qui elle prodiguait toutes les marques de sa tendre charité. Ecrivant un jour de fête de la Sainte-Vierge, à une de ses amies, après avoir exalté les grandeurs de la mère de Dieu, M^{lle} de St-André ajoutait : « Efforçons-nous de marcher » sur les traces de notre auguste reine, » imitons-la dans sa pureté. O vertu, digne » de toute notre estime! elle nous fait » semblables aux anges.... C'est elle qui » nous rend les amis de Dieu et nous fait » participer à ses secrets. Avançons tous » les jours dans la perfection de cette belle » vertu; mais comme l'humilité en est la » gardienne, pratiquons-la dans toutes les » occasions.... Amassons, non pas les richesses, non pas les honneurs, tout cela » n'est qu'une vaine fumée qui s'évapore » en un instant, mais amassons l'or pur » des bonnes œuvres et de toutes les vertus. » (3)

Préférant le titre d'humble épouse de J.-C. à tous les avantages que le monde pouvait lui offrir, M^{lle} de Saint-André avait dès longtemps formé le projet d'entrer en religion; elle l'exécuta en 1834. Pauline fut admise comme sœur converse au sacré-cœur, sous l'humble nom de sœur Elizabeth, et dut faire son noviciat au couvent de

(3) Voir la vie édifiante de cette demoiselle, publiée en 1847, par M. l'abbé Briand, un vol. in-12, La Rochelle, F. Boutet.

Montès , en Suisse ; elle fut transférée ensuite dans la maison de Turin , après avoir séjourné un mois à Chambéry. Elle y fut un modèle de cette vie cachée qui ravit les saints. Sans cesse elle s'efforçait de voiler, sous son nom de sœur Elizabeth, et la distinction de son origine et de son éducation. Sa santé s'affaiblissant visiblement, elle fut envoyée à l'*Abbadia*, ancienne communauté de l'ordre de Saint-Bernard , près Pignerol. C'est là qu'elle mourut en odeur de sainteté, le 14 septembre 1840. Les élans de son cœur se traduisaient , à ses derniers moments , en chaleureuses exclamations : « O que les jugements de » Dieu sont doux , disait-elle , au milieu » de ses souffrances !.... O éternité ! mon » cœur s'élance vers toi , je ne puis le » retenir..... Beau ciel ! ajoutait-elle en » suite avec un ravissement indicible ; ô » mon Dieu ! dans quelques moments être » unie à vous. Purifiez-moi , que je sois » parfaitement pure , mais pure de votre » pureté céleste.... » Dans le but de se sanctifier de plus en plus, elle aspirait sans cesse après la souffrance : « Voilà , disait-elle , un petit moment de calme qui me » permettra de souffrir ensuite davantage ; » quel bonheur !.... Comment est-il possible d'avoir une pensée d'orgueil, quand » on se voit au lit de la mort , et quand » on voit Dieu ?.... » Le moment d'après, comme elle ressentait des douleurs excessives , on lui demanda si elle était contente : « Oh ! oui, bien contente !... Mon corps se » détruit , quel bonheur ! » Répétant les saints noms de Jésus et de Marie , cette âme d'élite secoua enfin la poussière de la terre , et s'éleva radieuse vers l'Époux des vierges.

Quelle belle et magnifique philosophie ! Toutes ses pages sont empreintes d'un cachet divin.... Si nous disions maintenant que le bonheur de mourir comme M^{lle} de Saint-André mérite bien le sacrifice des joies sensuelles que le monde préconise , qui oserait donc nous contredire ?

SAINT-ANGEL, voy. **RALOUFEAU**.

SAINT-DIZANT (JACQUES-BARTHELÉMY MICHEL, de) , baron de Saint-Dizant, S^r de Panloy, du Château et de Saint-Trojan, du Treuil, près Dolus — Ile d'Oleron, — de Boisroche, de la Tour, de la Chaume de Nancras, capitaine des gardes côtes de la capitainerie dite d'Oleron, naquit à Saint-André de Dolus, le 12 juillet 1732 (1). Dès l'âge de onze ans — le 28 juillet 1743 — il fut nommé enseigne au régiment de Bretagne ; lieutenant l'année suivante, et capitaine à l'âge de 13 ans, à l'armée du Mein, le 27 septembre 1745. Il suivit, en 1746, l'expédition de Flandres, et celle d'Italie pendant les années 1747 et 1748. Il se retira momentanément du service en 1753. Le baron de Saint-Dizant fut ensuite pourvu, le 15 juillet 1757, de la capitainerie générale de l'île d'Oleron ; il reçut la croix de Saint-Louis le 24 février 1759, et fut promu au grade de lieutenant-colonel, le 30 mai 1760. Cette même année, il épousa Marie Sarry de la Chaume, dame de Panloy, de Nancras, etc. Lorsque, l'année suivante, le marquis de

(1) Il était fils de Barthélémy Michel de Saint-Dizant, écuyer baron du château d'Oleron, etc., capitaine-général des milices et gardes-côtes de l'île, chevalier de Saint-Louis, capitaine au régiment de Hainaut, et de Marguerite-Genevieve Guillen de Piton.

Montalembert, fut envoyé dans l'île d'Oleron pour la fortifier, Saint-Dizant, par sa coopération énergique, contribua à mettre le pays en état de résister aux Anglais (1). Démissionnaire en 1762, il se retira définitivement du service, le 15 août 1763, avec une pension de 1,200 livres. Le 20 décembre 1767, il fut nommé un des syndics généraux de l'île d'Oleron, et il se démit volontairement de cet emploi en 1777. (2)

On voit, par ses états de services, qu'il avait fait neuf campagnes (3). Jacques Michel mourut le 10 décembre 1790. On raconte que, pour recevoir dignement le maréchal de Richelieu, avec lequel il était intimement lié, il fit reconstruire à la hâte toute la façade de son château de Panloy. Sa fille avait épousé le marquis de Grailly, d'une famille illustre de la Guienne.

SAINT-FORT (IZAAC MICHEL DE LA MOTHE, S^r de), écuyer, S^r de Saint-Fort-sur-Gironde, d'Usson (4), de Bresneau, du Bouquet, etc., capitaine commandant des vaisseaux du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (5), naquit en Saintonge, vers

(1) *Corresp. du marq. de Montalembert*, t. II.

(2) Le second syndic était Jean Gillis, juge de Saint-Pierre. — V. *Mém. manusc. sur l'île d'Oleron*, rédigés vers 1700, p. 2. — Biblioth. de M. l'abbé Brunaud, curé du Chay.

(3) Cet état, relevé au ministère de la guerre, classe ainsi la plupart de ces faits d'armes : En 1743, à l'armée de Bavière ; en 1744, à celle de la Moselle, en Allemagne et en Souabe ; en 1745, à l'armée du Mein ; en 1746, à celle de Flandres, et en 1747 et 1748, en Italie. — Not. manusc. de M. L. de la M.... —

(4) Terre de la Gorce, que posséda ensuite la famille Brard, par suite de son alliance avec les Blois de Roussillon.

(5) Il doit être considéré comme la tige de cette famille qui posséda les châteaux de Saint-Dizant, la Morinerie, la Chaume, Diconche, la Lande, le Puyau.

1649 (6). Nommé lieutenant de frégate au port de Toulon, le 4 février 1676, il signala son énergie, en 1678, dans une course qu'il fit le long des côtes de France. M. Dauzé, capitaine de frégate du roi, ayant été attaqué par deux armateurs de Flessingue, à deux lieues de Port-Louis, les reçut avec vigueur, mais il fut tué au second coup de canon de l'ennemi. « De la » Mothe - Michel, alors lieutenant des » vaisseaux du roi, fit tenir au vent sur » sur eux et se battit, pendant deux heures, avec une ardeur qui ne se peut concevoir. S'étant aperçu que les deux frégates avaient dessein de le prendre de poupe en proue, il fit mettre une pièce de canon dans sa chambre, sur le derrière de son bâtiment, et le canon ainsi placé et la mousqueterie incommodèrent si fort l'armateur qui venait l'aborder par derrière, que celui-ci fut obligé de se mettre au large et de renoncer à l'espoir de l'enlever. Les frégates revinrent à bord du vaisseau français, et il ne se fut pas plutôt mis en devoir de se défendre, malgré ses mâts fracassés et ses voiles percées et déchirées, qu'il vit disparaître les deux armateurs. On a su qu'ils avaient eu plus de 10 ou 12 de leurs gens mis hors de combat et en danger de mourir de leurs blessures. M. de la Mothe - Michel ne fit pas moins voir de bravoure, dans tout le cours de cette action, que

(6) Son père, Jacques Michel, écuyer, conseiller du roi, seigneur de Saint-Dizant-du-Gua et de Mons, etc., était receveur des tailles de l'élection de Saintes. Ce fut lui qui, en 1630, passa un traité avec le duc de Saint-Simon pour le dessèchement de 6,830 journaux de marais dans le comté de Blaye. La propriété de 100 journaux environ revint à Izaac Michel, après le dessèchement. — *Titre orig. archiv. nation.* —

» d'expérience en ce qui regarde la marine; » la cour a été fort satisfaite de lui (1). » Après le glorieux siège de Gênes où il assista, la Mothe-Michel obtint, le 28 février 1686, en qualité de capitaine, le commandement d'une frégate. La bravoure qu'il montra dans un grand nombre de rencontres avec les Hollandais et les Anglais, lui valut de la part de S. M., le 2 février 1688, une pension de 800 livres sur le trésor. Le 1^{er} janvier 1696, il fut élevé au grade de capitaine commandant des vaisseaux du roi. Lorsque la paix fut signée en 1697, à Riswick, la Mothe-Michel se retira en Saintonge. La même année, il était devenu seigneur du bourg et chàtellenie de Saint-Fort-sur-Gironde (2), dont il retint plus particulièrement le nom. Encore cette même année, parti de Brest avec le baron de Pointis, pour l'expédition de Carthage, il se distingua au siège périlleux de cette ville, que les Espagnols furent forcés d'abandonner après une vigoureuse défense. La capitulation eut lieu le 2 mai 1697. A ce siège, la Mothe-Michel servait comme lieutenant-général, avec MM. de Lévi, de Gombaut, de Coëtlogon, d'Ambleville, etc.. Louis XIV, voulant reconnaître les longs et honorables services du S^r de Saint-Fort, et le mettre à même de goûter un repos dont il avait été si longtemps

(1) Extr. du *Mercur*, juillet 1678.

(2) Cette terre, venant de messire Henri de Bonnefoy, précédent seigneur de Saint-Fort et héritier de Renée de Ciret, sa mère, dame dudit lieu, avait été par lui transmise à messire Isaac Michel et à dame Marguerite Meschinot, son épouse, par acte du 26 janvier 1697, reçu par M^e Coudret, notaire à Saint-Fort, confirmé ensuite par arrêt du parlement de Bordeaux. — V. *Mém.* de l'intendant Begon, dressé en 1698, où il est dit que la terre de Saint-Fort-sur-Gironde appartenait aux sieurs de Bonnefoy et de la Vigerie, tous deux de la même famille.

privé par suite de la guerre, le nomma, suivant lettres-patentes données à Versailles le 21 janvier 1703, à l'un des deux offices héréditaires de conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France, en la chancellerie de LA COUR DES AIDES de Guyenne, créé par édit du mois d'octobre 1701. C'est aussi vers cette époque, qu'il le décora de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. La Mothe-Michel mourut le 20 janvier 1719, à l'âge de 70 ans, et fut enterré le jour suivant, dans l'église de Saint-Fort (3). Il laissait de sa femme Marguerite de Meschinot, entr'autres enfants demoiselle Marguerite Michel de Saint-Fort qui épousa, vers 1726, Claude-Thomas Renart de Fuschemberg, chevalier marquis d'Amblimont, chef d'escadre des armées navales, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ex-page de la petite écurie du roi Louis XIV, commandant du port de Rochefort, et fils du célèbre marquis d'Amblimont, chef d'escadre, gouverneur de la Martinique, et vainqueur de Ruyter, en 1674. — V. d'Amblimont. —

SAINT-LÉGIER (JEAN-GEORGES-LAURENT de). Cet officier d'infanterie, dont la famille était venue de la Bourgogne en Saintonge au milieu du XV^e siècle (4), naquit à Saintes le 18 janvier 1769. Son père, Alexis-René-Georges marquis de Saint-Légier et de la Sausaye (5), était ancien

(3) V. *Saint-Fort-sur-Gironde, esquisse historique*, par M. L. de la M....; Paris, V^e Dondès-Dupré, 1849, in-8^o de 27 p.

(4) V. Boisrond.

(5) Un titre de 1586, signé d'Henri, roi de Navarre, gouverneur, lieutenant-général et amiral pour le roy Henri III es-pays de Guyenne, autorisait un des ancêtres du marquis de Saint-

officier de la marine royale ; sa mère , Marie-Marguerite Leberton de Bonnemie (1), lui inculqua de bonne heure les premiers éléments de la langue latine. A la fin de 1778 , le jeune de Saint-Légier fut placé comme élève du roi à l'école militaire d'Auxerre ; il passa peu après à celle de Paris , où il eut Bonaparte pour condisciple. Il entra ensuite comme officier au régiment de Provence , en 1791 , partit , avec son régiment pour l'Amérique et assista à la ruine de Saint-Domingue. Il se fixa à la Martinique en 1797 , et ne l'abandonna que pour rentrer en France , en l'année 1802. Après avoir passé quelques mois de l'année 1803 à Saintes , chez sa mère , M. de Saint-Légier vint à Paris où il se mit en relation avec son parent , M. de la Touche-Tréville. En 1805 , il devint , par suite des désastres de la révolution , secrétaire intime de M. Charles Lacretelle. Il mit volontiers ses lumières et son expérience au service de cet homme de lettres , et contribua à la rédaction de l'*Histoire de France au XVIII^e siècle* , ainsi que du *Précis historique sur l'Assemblée législative* , du même auteur (2). Il revit le texte du *Voyage pittoresque à Constantinople* , par M. Melting dont la rédaction avait été confiée à M. Lacretelle.

A l'époque de la restauration , M. de Saint-Légier fut fait chevalier de Saint-Louis. Il a marqué sa place dans la république des lettres par la publication de la *Muse créole ou recueil de poésies fugitives* ,

Légier à fortifier son chaste! de la Saulsaye pour le service du roy et pour le bien et la conservation publique du pays d'Aulnix.

(1) Petite-fille de l'auteur de l'*Abregé histor. de l'établis. du calvinis. en l'isle d'Oleron*.

(2) La famille de Saint-Légier possède la preuve écrite de cette collaboration.

par J.-G.-L. de Saint-Légier , ancien officier d'infanterie , avec cette épigraphe : *Quæ legat ipsa Lycoris*. Paris , Delobelle , 1806 , in-12 de 153 p. (3). La plupart de ces poésies avaient été composées en Amérique. L'*Amanach des muses* , 1807 , rendant compte de ce recueil , s'exprime ainsi : « Loisirs d'un militaire ; vers sans prétention , qui ne manquent ni de facilité ni d'esprit. » Cet écrivain livra encore au public , un roman moral qui parut en 1809 , sous le nom de sa sœur , M^{me} de Saint-Légier , ex-chanoinesse , et portant le titre de : *Albert et Ernestine ou le pouvoir de la maternité* , 2 vol. in-12. Un biographe dit que cet ouvrage , offrant une situation singulière , est écrit avec goût. En 1808 , M. de Saint-Légier était un des principaux rédacteurs du *Publiciste* , journal qu'il abandonna en 1810. Cet ancien officier est mort en 1824. Nous empruntons aux *Muses de Saintonge* (4) , quelques vers dus à la plume du chevalier de Saint-Légier , et empreints de la plus touchante mélancolie :

STANCES DANS UN CIMETIÈRE.

(Imitation de l'anglais.)

En traversant des morts la demeure paisible ,
Tendres zéphirs , pourquoi soupirez-vous ?
Déesse du matin , sur leur cendre insensible ,
Pourquoi pleurer ? Leur sommeil est si doux !...

.....
.....
Dans ce havre assuré , la barque fracassée ,
Des vents , des flots n'est plus à la merci ,
Et l'espérance , après la tourmente passée ,
Les yeux au ciel , jette son ancre ici !...

(3) V. *Tabl. des écriv. franç.* , par E.-N.-F.-D.-S. , 1809.

(4) Un vol. in-12 de 147 p. ; Saintes , Hus et ChARRIER , libraires , 1825. Malheureusement , ce petit recueil de poésies méconnaît , presque à chaque page , le respect dû à la religion et à la morale.

SAINT-MANDÉ (GUILLAUME-ALEX-ANDRE DU BOIS de), né à Saint-Jean-d'Angély, était chevalier de Saint-Louis et capitaine au régiment d'Orléans-dragons. Il fut blessé au siège de Fribourg, en 1744 et tomba au pouvoir de l'ennemi. Rendu à la liberté, il prit sa part dans les affaires des Pays-Bas, dirigées par les maréchaux de Saxe et de Lœwendal. En 1789, il présida, à Saint-Jean, l'ordre de la noblesse dans l'assemblée d'élection des États-généraux.

SAINT-MANDÉ (JACQUES-AMÉDÉE DU BOIS de). Ce jeune poète est né à Saint-Jean-d'Angély le 1^{er} avril 1810, d'une famille chez qui l'honneur était héréditaire et qui habitait cette ville depuis plus de six siècles. Il commença ses études à Saintes, et vint les achever dans le petit-séminaire de sa ville natale où il obtint des succès littéraires. Son caractère était plein d'énergie et son âme ferme, ardente, se complaisait dans la contemplation des vérités religieuses. Il puisait, jeune encore, dans la pratique de la religion, des forces contre les douleurs qui allaient bientôt l'assaillir. Le jeune de Saint-Mandé vint faire à Paris son cours de droit ; mais il évita constamment la société des jeunes gens dissolus dont fourmillent les écoles publiques. Il choisit de préférence des amis vertueux et adonnés à l'étude, et suivit quelque temps les cours de littérature du collège de France. C'est vers cette époque, qu'il composa un volume de poésies empreintes d'une mélancolie touchante où l'on remarque une certaine facilité de composition. Cet ouvrage parut sous ce titre : *Premières feuilles*, par A. de S..., Paris, Dentu, 1835. Nous cédon's au désir de citer quelques-

uns des vers de cette muse de Saintonge :

A UN JEUNE ENFANT JOUANT SUR LES GENOUX DE SA MÈRE ET QUI PORTAIT UNE ROSE A SA BOUCHE :

Une rose, un enfant, tableau ! douce harmonie !
Fleurs qu'un même matin fit éclore à la vie !
Disputant de fraîcheur sur le sein maternel.

Enfant, où cherches-tu ton miel ?

Crains que, par ton erreur, la rose ne périsse.
La nature a, pour toi, fait un autre calice.
Tes lèvres ont leur miel et l'abeille a le sien.
Donne vite la fleur.

Rentré dans sa famille, Saint-Mandé mena une vie paisible et solitaire. Il se maria à une jeune personne de 18 ans, pleine de mérite et d'amabilité, et il s'occupa d'agriculture sur un bien de la famille ; un système de culture sagement combiné augmenta ses revenus de plus de moitié et le mit à même de secourir plusieurs familles pauvres des alentours. Il donnait quelques heures de la journée à des études historiques où il apportait un esprit sage et indépendant, mais exempt des erreurs philosophiques du XVIII^e siècle.

La santé déjà si frêle du jeune poète donnait de sérieuses inquiétudes à sa famille. Chaque jour ses souffrances augmentaient visiblement. Enfin, pendant l'été de 1841, il mourut d'une pleurésie, à l'âge de 31 ans, regretté de ses voisins dont il était l'ami et le protecteur. Ses derniers instants furent adoucis par la religion dont il avait toujours scrupuleusement mis les lois en pratique. Il a laissé, indépendamment de son livre, une ode à Châteaubriand qui fut favorablement accueillie par l'illustre écrivain et quelques autres vers manuscrits. Le style du poète ne manque point de pu-

reté et d'élégance, et d'une sensibilité triste, qu'il empruntait visiblement à son état continuel de souffrance; mais on lui a reproché d'être souvent faible, diffus et dépourvu de cette suave harmonie qui distingue les grands maîtres. M. Brillouin (1) veut qu'on sache gré à la muse de Saint-Jean d'être descendue des nuages maintenant habitées par la plupart de nos poètes, et de s'être rendue intelligible à ses lecteurs.

SAINT-MARSULT (LOUIS-ALEXANDRE-BENJAMIN GRÉEN de), issu d'une ancienne famille originaire d'Angleterre (pays de Galles), dont le chef accompagna, en 1356, le duc de Lancastre en France. Le nom de Saint-Marsault substitué, à la longue, à celui de Gréen, venait à cette famille d'un manoir ainsi dénommé et situé près d'Aubeterre (Charente). Les principales possessions de cette maison, en Aunis, étaient la baronnie de Châtel-Aillon et le château de Roulet, commune de Salles, près La Rochelle. La plupart de ses membres brillèrent dans la carrière des armes; quelques-uns remplirent de hauts emplois administratifs. En 1686 et 1687, un Gréen de Saint-Marsault était commandant de La Rochelle. Louis de Saint-Marsault était sénéchal d'Aunis en 1755 (2). Le comte de Saint-Marsault qui nous occupe naquit à Châtel-Aillon, le 5 mars 1768. Il fut élevé à Paris où il suivit les cours du collège de Sainte-Barbe. En 1782, le jeune Gréen de Saint-Marsault entra à l'école militaire et en sortit, en 1784, avec le titre de lieutenant dans le régiment-cavalerie de la reine; il y fut nom-

mé capitaine en 1789. L'orage révolutionnaire grondait; le comte de Saint-Marsault se rendit à Worms et prit du service dans l'armée de Condé, il fut un des aides-de-camp du prince. A l'affaire de Bersteim, le 2 décembre 1793, il reçut, en combattant à côté de son chef, une grave blessure dont il se ressentit toute sa vie. En 1794, il fut nommé colonel, et chevalier de Saint-Louis en 1796. Rentré en France, sous l'empire, le comte de Saint-Marsault se livra à l'agriculture dans sa terre de Salles et y cultiva un des premiers la pomme de terre en grand, et donna l'exemple des prairies artificielles et des plantes sarclées substituées aux jachères. A la restauration, le comte de Saint-Marsault fut d'abord fait chevalier, puis officier de la légion-d'honneur. Il fut nommé colonel des gardes du corps, compagnie-écossaise. En 1816, il fut envoyé à La Rochelle comme maréchal de camp commandant la deuxième division militaire, séant en cette ville. A la fin de 1817, il fut mis en disponibilité. En 1824, il avait été élu député par le collège de La Rochelle. En 1825, il reprit le commandement de cette place, qu'il conserva jusqu'en 1830. A cette époque, il sut maintenir l'ordre dans la ville au milieu d'une violente agitation politique, et reçut des félicitations de la plus saine partie de la population qui avait même songé à lui offrir à ce sujet une épée d'honneur, que refusa la modestie du général.

Les dispositions naturelles du comte de Saint-Marsault, l'éducation soignée qu'il avait reçue, en avaient fait un homme tout-à-fait distingué, et qui brillait dans toutes les positions où le plaçaient les circonstances et les besoins de son pays. Il cultivait

(1) Not. manusc. communiquées.

(2) *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., p. 181; II^e, p. 372, 373.

les lettres avec goût ; l'étude du dessin charma ses loisirs. Les soirées délicieuses qu'il donna, pendant son long séjour à La Rochelle, sont encore présentes à l'esprit d'une foule de personnes distinguées de cette ville. Il en faisait l'ornement par sa conversation élégante et spirituelle et ses manières remplies de noblesse et d'urbanité. Depuis 1830, il s'était fixé dans son château du Roulet, s'y occupant d'agriculture et de soins domestiques, veillant sur sa famille dont il était vénéré, se rendant utile à ses voisins, et ne se faisant redouter que des méchants. Il y est mort le 27 octobre 1837, consolé par la religion qu'il avait pratiquée avec conviction et dignité durant sa vie.

SAINT-MÉDARD (SAMUEL), né dans l'île d'Oleron vers le milieu du XVIII^e siècle, se voua à l'état ecclésiastique. En 1792, il passa en Espagne pour se soustraire à la persécution. Deux ans après, il se rendit en Angleterre où il resta huit années. Pendant ce temps, son patrimoine fut vendu, et, à son retour en France, il dut un instant l'hospitalité et des moyens d'existence à une sœur célibataire. Le 26 mai 1803, il fut nommé curé de Saint-Georges (île d'Oleron), et peu après vicaire-général, par M^{re} Paillou, avec lequel il vivait dans l'intimité. Un décret du 1^{er} novembre 1805 l'autorisait à cumuler les deux traitements. Il fut reçu membre de l'académie de La Rochelle le 17 décembre 1806. Ayant présenté un Mémoire sur la vaccine, en l'année 1807, il reçut du comité central, pour l'extinction de la petite vérole, un médaille en argent gravée à son nom. Le 20 mars 1812, l'abbé Saint-Médard était nommé chanoine de La Rochelle, avec

le double titre de vicaire-général. Le gouvernement impérial, ayant fait enfermer à Vincennes l'évêque de Tournay, de même que deux autres de ses confrères, obtint ainsi leur démission forcée. Le ministre des cultes supposant les sièges vacants, fit savoir aux chapitres la cessation de pouvoirs des vicaires-généraux, et leur ordonna de procéder à la nomination d'autres grands vicaires capitulaires. C'est dans cette fâcheuse conjoncture que l'abbé Saint-Médard fut nommé à l'évêché de Tournay (1), le 14 avril 1813 (2), en remplacement de M^{re} Hirn. On dit qu'en raison des circonstances, M^{re} Paillou dissuada l'abbé Saint-Médard d'accepter cet évêché. Après quelques jours d'indécision, cet ecclésiastique se rendit pourtant à Tournay ; il dut y faire face à un terrible orage. Durant une année, le ministre Bigot de Préameneu exerça, pour faire accepter le nouveau dignitaire comme vicaire-général et l'associer ainsi à l'administration, une forte pression sur le diocèse (3). Le chapitre se montrant sourd aux menaces du pouvoir, refusa d'admettre le vicaire capitulaire étranger (4).

(1) Cette ville de la province du Hainaut, en Belgique, formait, sous l'empire, le chef-lieu d'une sous-préfecture du département de Jemmapes.

(2) M. l'abbé Robiano, dans sa continuation de l'*Histoire de l'église*, t. III, p. 236, dit le 16 avril ; ce qui est une légère erreur de deux jours.

(3) Cette pression déplorable s'exerça même sur l'*Ordo* préparé dans le diocèse de Tournay pour l'an 1814. La lettre du ministre des cultes, du 19 octobre 1813, se réserve la haute censure et la révision dernière de ce règlement purement ecclésiastique ; elle descend jusqu'à corriger les épreuves de cette petite brochure et à tracer la ligne à suivre par l'imprimeur.

(4) Nous avons sous les yeux une lettre, de M^{re} Latour d'Auvergne, évêque d'Arras, du 4 septembre 1815, qui, d'après un précédent relatif au siège vacant de Saint-Omer, depuis 1684 jusqu'en 1689, se montrait favorable à l'admission de l'abbé Saint-Médard à la dignité de grand vicaire.

M. Saint-Médard désirait vivement son admission et eut le grand tort de la solliciter de l'autorité personnelle du ministre des cultes, ainsi que l'attestent sa lettre du 17 septembre 1813 et la réponse de M. de Préameneu du 21 du même mois où le ministre allègue « que les moyens à mettre en œuvre doivent s'accorder avec le respect dû au gouvernement et avec la dignité ecclésiastique. » Toutefois, le séminaire diocésain fut supprimé ; on menaça Tournay de la perte de son évêché ; de grands maux semblaient prêts à fondre sur ce diocèse, lorsque les événements politiques de 1814 changèrent complètement l'état des choses. L'abbé Saint-Médard qui, dans cette affaire, s'était montré le docile instrument du pouvoir, doué d'une certaine ambition (1) et de peu de méchanceté au fond, se retira tranquillement dans son île, rapportant, dit-on, sa crosse comme souvenir de sa demi-grandeur.

Il ne tarda pas à être nommé membre du conseil général de la Charente-Inférieure. La vie de cet ecclésiastique, que les derniers jours de l'empire avaient si fortement agitée, à tel point que M. de Préameneu avouait un jour, dans sa correspondance, qu'il traversait les plus graves difficultés de son ministère, s'écoula désormais dans le calme de la solitude. En 1818, il reçut le renouvellement de son brevet de chevalier de la légion-d'honneur. Parmi le grand nombre de papiers mis à notre disposition, touchant la conjoncture de Tournay (2), et qui démontrent la fâcheuse influence de l'action trop active du pouvoir temporel

sur les intérêts directs de l'église, nous avons lu avec plaisir un mémoire bien remarquable de l'abbé de Lobel, curé de Péruwelz, ancien secrétaire du prince de Salm-Salm, évêque de Tournay avant 1794. Son langage, si rempli de dignité et de savoir, tendait à aplanir les difficultés graves du moment. « La division religieuse, disait-il, est un grand mal ; cent fois malheur à qui la prêche ; on doit lui ôter, autant que possible, tout prétexte, toute occasion, et votre prudence, Monseigneur, ne donnera certainement pas matière à cette plaie spirituelle, qu'il est plus aisé de prévenir que de guérir (3). » Nous avons lu avec le même intérêt une autre lettre de l'abbé de Lobel, datée du 20 septembre 1813, dans laquelle il reconnaît que le quatrième canon du second concile de Lyon n'étant pas observé dans les églises de France et de Belgique, persuadé, d'autre part, par les docteurs de l'université théologique de Douay et la lettre déjà citée de l'évêque d'Arras, il se range avec empressement, et vu l'état désolant du diocèse, à l'avis de ceux qui voulaient admettre l'abbé Saint-Médard comme vicaire capitulaire de Tournay.

En 1822, l'abbé Saint-Médard obtint du gouvernement un secours de 1,000 francs, et le ministre de l'intérieur, en le lui annonçant, lui donna le titre d'ancien administrateur capitulaire du diocèse de Tournay. Cet ecclésiastique est mort dans l'île d'Oleron, en 1825.

SAINT-RÉMY (TRANQUILLE de), supérieur du couvent des Capucins de La Rochelle, missionnaire plein de zèle et de

(1) Ouvr. cité de M. l'abbé Robiano, t. III.

(2) Nous devons cette communication à l'obligeance de M. l'abbé B...., curé du Chay.

(3) Mém. adresse à M. l'abbé Saint-Médard, év. nommé de Tournay.

science, se livra à la controverse religieuse et fit imprimer, en cette ville, deux ouvrages qui eurent une certaine vogue. Le premier est une *Lettre* adressée au ministre Vincent, de La Rochelle, au sujet d'un livre de M. Champvernon, intitulé : *Défense des droits de Dieu*. — Le second a pour titre : *Exposition littéraire de la Sainte-Eucharistie, selon la foi catholique*, E. Durosne, 1633, in-12 de 441 pages.

SAINT-SIMON (CLAUDE-ANNE, marquis de), né en 1740, au château de la Faye, commune de Villexavier, d'une famille distinguée, entra à 17 ans à l'école militaire de Strasbourg. Il fit, en qualité de colonel, la campagne d'Amérique. En 1789, il fut nommé député aux Etats-généraux et y vota avec la minorité fidèle au roi. Il émigra en Espagne, et prit du service dans ce royaume où il obtint le grade de lieutenant-général. Pendant la campagne de 1808, il fut pris les armes à la main et condamné à mort ; mais le gouvernement commua sa peine en une détention perpétuelle ; il fut incarcéré à Besançon. En 1814, il recouvra sa liberté et rentra en Espagne où il fut créé capitaine-général, duc et grand d'Espagne. Il est mort, dans sa patrie adoptive, en 1826.

SAINT-SURIN (CHARLES DE LA MOTTE-FOUQUÉ, baron de), célèbre chef protestant qui joua un rôle actif dans les guerres de religion dont notre province fut si longtemps le théâtre. Il naquit vers le milieu du XVI^e siècle, au château de Saint-Surin-d'Uzet, en Saintonge, d'une famille distinguée, originaire de la Normandie (1).

(1) V. La Chesnaye des Bois, t. XII, p. 170.
— Jean de la Motte-Fouqué épousa, le 8 août

L'historien d'Aubigné cite souvent le baron de Saint-Surin comme l'un des plus intrépides et des plus expérimentés capitaines huguenots qui parurent dans ces déplorable luttes où la politique avait le plus souvent pour prétexte les questions religieuses. En 1585, lors de l'édit de Nemours, rendu par Henri III, Saint-Surin était sous la bannière du prince de Condé et commandait un régiment à la tête duquel il se signala en maintes rencontres. Lorsque le prince partit pour l'Anjou, il laissa le baron de Saint-Surin devant Brouage pour en continuer le siège, qu'on vit bientôt se terminer par un sauve-qui-peut de la part de l'armée calviniste.

Ce gentilhomme combattit longtemps, et il serait trop long d'énumérer ici les différents faits d'armes auxquels il prit part. A ce sujet, nous renvoyons le lecteur aux histoires particulières de notre province (2). Saint-Surin se distingua avantageusement à l'affaire de Coutras.

SAINT-SURIN (HENRI DE LA MOTTE-FOUQUÉ, baron de), S^r de Tonnay-Boutonne, était fils de Charles de la Motte-

1432, Marguerite de Sainte-Maure, baronne de Saint-Surin. La baronnie de Saint-Surin, — autrefois Saint-Séverin, Saint-Seurin, — appartenait successivement aux maisons d'Archiac, de Sainte-Maure, de la Motte-Fouqué, et passa, en 1630, dans la famille Bretinauld qui la possède encore aujourd'hui et en porte le nom. Le bourg de Saint-Surin, placé au-dessous du château, a un petit port sur la Gironde.

(2) *Hist. univ.* de d'Aubigné, *Hist. de Saint*. de M. Massiou, etc., etc. Il règne chez les historiens beaucoup de désordre au regard des Saint Surin Volontiers ils confondent le personnage qui vient de nous occuper avec son fils Henri, gouverneur de Royan en 1622 et qui parut à la cour en 1627, dépêché par Buckingham ; le contrat de mariage d'Henri de Saint-Surin, date du 13 décembre 1619, trouvé dans les archives du château, et constatant qu'à cette époque son père était déjà mort, nous a puissamment facilité le moyen de relever ces erreurs.

Fouqué, baron de Saint-Surin, et d'Elizabéth de la Cassagne, de Tonnay-Boutonne. Il naquit au château de Saint-Surin-d'Uzet et fut, comme son père, l'un des plus ardents soutiens de l'hérésie. Il fit partie des bandes armées descendues dans l'île d'Oleron en 1621, et qui renversèrent les églises, abattirent les bois, s'emparèrent des sels et levèrent de fortes taxes sur les habitants catholiques (1). Il concourut à la prise de Royan, le 12 décembre de la même année. Les bourgeois de cette ville, étant presque tous protestants, le siège n'en avait point été difficile; le prince de Soubise et Saint-Surin y entrèrent sans coup férir. Louis XIII et le duc d'Épernon vinrent assiéger la ville rebelle peu de temps après — mai 1622. — Saint-Surin, que Soubise avait laissé à Royan avec une bonne garnison, était bien disposé à défendre la position avantageuse confiée à son commandement; mais il apprit que son frère, son beau-frère, Jean Bretinauld de Plassay, et son cousin, avaient été faits prisonniers du roi en l'île de Ré. Louis XIII, profitant de cette circonstance, avait fait savoir à Saint-Surin, par le duc d'Épernon, que ses parents subiraient le traitement des prisonniers de guerre, s'il ne consentait à rendre Royan. Cette affaire, habilement négociée, amena la promesse, faite par le commandant, de remettre la place en échange des trois prisonniers. Dans une entrevue que Saint-Surin eut à ce sujet avec le duc d'Épernon, en dehors des murs, les assiégés, d'après un avis reçu tout-à-coup de La Rochelle, fermèrent les portes de leur ville, en criant à la trahison. Ils s'empressèrent de pointer quelques pié-

(1) *Hist. de Saint.*, t. V.

ces de canon sur les deux chefs militaires (2), qui jugèrent prudent de se retirer. Royan fut pris, grâce au courage déployé par Louis XIII et son armée (3). Saint-Surin s'engagea dès lors sous les drapeaux du roi de France, et obtint la liberté des trois prisonniers. Le 14 septembre 1627, il fut dépêché à la cour par Buckingham, pour offrir au roi la remise de l'île de Ré par les Anglais, à condition que le fort Louis, de La Rochelle, serait rasé. Cette proposition fut hautement repoussée, ainsi que les avances particulières de Buckingham auprès de la reine. L'insistance de l'envoyé déplut, dans cette circonstance, au cardinal de Richelieu qui, par ses menaces, l'obligea à déguerpir précipitamment. Bientôt les Anglais furent expulsés de vive force de l'île de Ré, grâce aux manœuvres lentement calculées de Toiras et aux brillantes évolutions du maréchal de Schomberg (4). — Pendant son séjour à Paris, Saint-Surin avait publié : *Lettre du baron de Saint-Surin à un sien ami, écrite le dix septembre 1627, de la citadelle de Saint-Martin de Ré*; Fusy, 1627, in-4°.

Henri de la Motte-Fouqué vendit, en 1630, à son beau-père Jean Bretinauld, Sr de Plassay, les baronnies de Saint-Surin et de Tonnay-Boutonne (5). Nous croyons

(2) *Mém. de Bassompierre*, t. II, p. 208.

(3) V. le siège de Royan dans le *Merc. franç.* de 1622.

(4) Cette victoire sur les Anglais a été célébrée dans un poème latin dû à Jacques Isnard, avocat; Paris, 1629, in-4°.

(5) Les historiens ont encore confondu les deux Saint-Surin dont nous avons parlé avec Jean Bretinauld, baron de Saint-Surin, qui va suivre, et un Saint-Seurin — *San-Severino* — gentilhomme piémontais qui combattit vaillamment sous les ordres de Mayenne et qui fut tué à l'attaque des faubourgs de Paris. — V. d'Aubigné, *Hist. univ.* —

que Henri n'eut point d'enfants de son mariage avec Élisabeth Bretinauld qu'il avait épousée à Saintes, le 13 décembre 1619. Ce personnage est mort après 1677, d'après M. René de Boisrond. (1)

SAINT-SUBIN (JEAN BRETINAULD 1^{er}, baron de), S^{er} de Tonnay-Boutonne, Pampin, Plassay, etc., fils d'Antoine Bretinauld et de Nicole de Farnoux-la-Clocherie, issu d'une famille originaire de Bretagne et établie en 1480 à La Rochelle, où elle remplit longtemps des charges municipales (2). Jean Bretinauld appartenait au parti huguenot, et combattit pour cette cause avec son fils et son gendre, la Motte-Fouqué. Il eut de longs démêlés avec MM. de la Trémoille et les habitants de Saint-Jean-d'Angély, au sujet des moulins qu'il possédait sur la Boutonne (3). Ce fut Jean Bretinauld qui contribua à l'érection du temple de *Saint-Surin-d'Uzet*, en 1639. « Il fit donation en outre aux acquérants des lots et ventes qui pouvaient lui être dus à raison dudit contrat et de la rente seigneuriale qu'ils pouvaient et pourraient lui devoir pour les lieux vendus (4). » Ainsi la noblesse encourageait la propagation de l'hérésie; elle ne voyait pas alors que c'était saper le pouvoir dans sa base que de travailler au renversement de l'autorité religieuse.

Jean Bretinauld II, fils du précédent, s'occupa d'un vaste projet dont l'utilité était inappréciable. Il passa, en 1656, un

traité avec les entrepreneurs Samuel Massonneau et Pierre Thévenin, habitants de l'Angoumois : 1^o pour le dessèchement compris entre le pont de Tonnay-Boutonne et le point nommé *Quart d'écu* (5); 2^o pour la mise en culture et établissement en prairies et pacages des terrains desséchés. Le travail devait être exécuté en trois années et moyennant l'abandon des deux tiers des terrains aux entrepreneurs. Cette tentative ne fut pas couronnée d'un plein succès; malgré les efforts récents de MM. de Sérigny et de Sartre, il reste beaucoup à faire à cet égard, et ce serait donner un bon conseil à l'agriculture, que de l'engager à poursuivre une si vaste et si utile conquête. — On ne doit donc point oublier les noms de ceux qui les premiers en conçurent l'idée. A part les avantages que les cultivateurs retireraient du dessèchement des marais de la Boutonne, il faut considérer que cette œuvre renferme une haute question de salubrité publique intéressant une grande partie de la contrée.

La famille Bretinauld, divisée en deux branches, celle de Saint-Surin et celle de Méré, abandonna le parti de l'hérésie dès 1664 (6); elle s'est rendue recommandable, dans notre province, par ses alliances distinguées et ses services dans les armées de terre et de mer.

SAINTE-MARTHE (Louis de), S^{er} d'Esnandes, possédait au XV^e siècle cette châtellenie, une des plus anciennes de l'An-

(1) *Mém. manusc.*, p. 50.

(2) *Hist. de la Rochelle*, t. 1^{er}.

(3) *Précis hist. et statist. sur le département de la Charente-Inférieure*, par A. P. Lacurie.

(4) *Hist. des égl. réf.*, p. 197.

(5) Ce travail avait été commencé en 1661 par un Hollandais nommé Humfroy-Bradeley, et abandonné faute de ressources suffisantes. Après Saint-Surin, les projets furent repris en 1776 par Dulaurens, maire de Rochefort.

(6) *Hist. des égl. réf.*, p. 199.

nis (1). Il fut la tige de cette famille illustre qui a fourni à la théologie, aux lettres, aux sciences et aux emplois publics une nombreuse série d'hommes remarquables (2), entr'autres les continuateurs de l'ouvrage intitulé *Gallia Christiana* (3) entrepris par Claude Robert.

SALOINE ou **SÉROINE** (SAINT). Ce confesseur de la foi, qui eut la ville de Saintes pour patrie et pour le lieu de son martyre, existait vers le III^e siècle. Lorsque Dieu, dit le Martyrologe de France, eut accordé la paix à son église, les fidèles s'empressèrent d'ériger un temple en son honneur. On pense que ce monument fut élevé au IV^e siècle, dans l'endroit même où le généreux athlète de J.-C. avait répandu son sang. L'église de Saint-Saloine dont le dernier pan de muraille, d'après le pieux historien de l'église Santone, a été renversé en 1830, était avant 750, la cathédrale de Saintes. A son retour d'Espagne, Charlemagne, ayant séjourné quelque temps dans cette ville, aimait à venir prier dans l'antique église et sur le tombeau du saint martyr qui, durant sa vie et après sa mort, avait par ses miracles répandu tant d'éclat dans cette province. Hélas ! tout tombe et croule ici-bas : les monuments qui, par leur solidité, semblent à l'abri des coups

du temps, subissent eux-mêmes, à la longue, cette terrible loi de dissolution qui pèse sur toute la nature. C'est à peine si maintenant, au milieu des ronces qui embarrassent le sol, au travers des pierres et des fragments de brique et de ciment romain qui se voient en quantité à 200 pas au N.-O. de la nouvelle église de Saint-Vivien, on peut indiquer encore l'emplacement où fut le temple de Saint-Saloine. Qu'il est triste de penser que trop souvent l'homme vient en aide aux éléments pour hâter la ruine et la dispersion des pierres que des mains pieuses et savantes avaient jadis dressées en édifices commémoratifs !.. On sait qu'au XI^e siècle, l'église de Saint-Saloine et la maison claustrale qui en dépendait subsistaient dans l'intégrité de leur forme, malgré les ravages et les dépredations si ordinaires d'une féodalité trop rapace et guerroyante. Geoffroy Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, s'efforça de rétablir ces lieux consacrés, après les avoir délivrés, ainsi que ses propres domaines, du joug militaire qu'ils subissaient. Il annexa l'église et le cloître au monastère de Saint-Vivien, et avec l'agrément de Boson, lors évêque de Saintes, il les dota de cens et de terrains assez étendus qu'il possédait sur les coteaux de Saint-Vivien et de Saint-Saloine. Au XVII^e siècle, un jeune homme de 18 ans, sorti de chez les capucins et qui avait passé deux mois dans l'ermitage de Mortagne, voulut s'établir dans les ruines de Saint-Saloine. L'autorisation qu'il sollicita de la ville, à cet effet, ne lui fut point accordée, sur l'opposition des deux ordres religieux mendiants de Saint François.

C'est avec édification que nous verrions

(1) Le P. Arcère — *Hist. de La Roch.*, 1^{er} vol., — n'explique point cette possession, qui advint probablement, par mariage, à L. de Sainte-Marthe.

(2) Dreux du Radier — *Biblioth. du Poitou* — en compte jusqu'à 45 dignes de vivre dans la mémoire de leurs concitoyens.

(3) Un volume in-^{fo}, publié par C. Robert, en 1623, augmenté de quatre volumes in-^{fo}, par les frères Scévole et Louis de Sainte-Marthe, en 1666, auxquels les religieux bénédictins de Saint-Maur ajoutèrent ensuite sept volumes, qui n'ont pas encore complété ce grand et précieux ouvrage.

M. le curé de Saint-Vivien consacrer, dans sa nouvelle église, une chapelle à Saint Saloine.

SANDER-RANG, né à La Rochelle, au commencement du XVII^e siècle, d'une famille hollandaise, publia un *Manuel de l'histoire naturelle des mollusques*, de l'*histoire naturelle des aplysies*. Plus des *Mémoires sur les zoophytes, les nautilus, etc.* — Voy. Lafaille, Réaumur. —

SAUJON (DENIS DE CAMPET, chevalier, baron de), S^r de Mornac, du Chay, de Ribérou, etc., de l'ancienne et illustre maison de Campet (1), était gentilhomme ordinaire de la chambre du duc d'Alençon. Elevé dans les principes de la réforme, il en fut un des plus intrépides champions. Après le massacre de la Saint-Barthélémy dont il avait juré de tirer vengeance, il fut se renfermer dans la ville de La Rochelle. Cette place, le foyer du calvinisme, venait d'être investie par les troupes catholiques, commandées par Armand de Gontaut, baron de Biron. Durant ce siège, en 1573, sorti de la ville avec un seul cavalier, Campet, « que depuis, écrit Brantôme, on appela Monsieur de Saujon, très-brave et vaillant gentilhomme, comme il l'a bien montré depuis, et déterminé avec cela » alla défier Biron en face de sa propre armée. Le brave capitaine catholique, suivi d'un de ses serviteurs, courut accepter ce

combat singulier. Dès la première décharge, Biron blessa rudement le cheval de son adversaire. Campet étant renversé, Biron fonça sur lui l'épée haute; mais Saujon, arrêtant le bras de son adversaire, lui cria avec force : « Monsieur, vous êtes monsieur de Biron, et moi je suis Campet ! » et il se rendit à l'instant. La prise du capitaine huguenot fut accueillie par les catholiques avec de grandes marques de joie. Une bonne escorte le conduisit à Niort. Saujon n'y demeura pas longtemps; il réussit à s'échapper (2), et reprenant le chemin de la Saintonge, rassembla bientôt un certain nombre d'hommes de son parti et investit subitement Royan dont il se rendit maître par escalade. Malgré la garnison qu'il y mit, cette ville, trop faible pour tenir contre une attaque, fut reprise presque aussitôt par les royalistes. Joignant alors ses forces avec celles de Lacaze et de Plassac, Saujon enleva de nouveau la ville de Royan aux catholiques. L'année suivante, 1574, il déploya sur terre et sur mer sa prodigieuse activité. Aidé du capitaine Normand, il surprit Dominique Lichani, dans une des anses de l'île de Ré. Le corsaire était alors en course, le long des côtes de l'île, avec une galiotte et une chaloupe dite l'*Hiron-delle*. Le baron de Saujon se saisit des deux bâtiments et les emmena, avec bon nombre de prisonniers, à La Rochelle, où cette prise fut reçue avec enthousiasme. En 1576, le duc d'Alençon continua Denis Campet dans le gouvernement des villes de Royan et de Mornac; peu après, le prince de Condé, généralissime des réformés, voulant remettre le commandement de Royan en de-

(1) Il avait pour père Jean de Campet, IV^e du nom, chevalier baron de Campet entre deux mers, chambellan d'Antoine, roi de Navarre; sa mère était Ysabean de Jagonas. Cette famille, qui a brillé dans la Saintonge, l'Angoumois et la Guyenne, transplantée ensuite à Paris et à Orléans, ne s'est éteinte qu'en 1826.

C'est par erreur que M. Massiou, dans son *Hist. de Saint.*, écrit *Compét*.

(2) V. *Hist. de la ville de Niort*, par H. A. Briquet, 1^{er} vol., p. 272.

maines fermes et déterminées, le confia, le 12 janvier 1577, au baron de Saujon. Maître de cette place, qui par sa position domine la Gironde, notre capitaine fait d'immenses préparatifs pour la mettre en état de soutenir un long siège et d'arrêter au besoin une forte armée. L'enceinte est restaurée ; des vivres, des munitions de tous genres garnissent des magasins construits à cet effet. Puis des navires, des barques sillonnent chaque jour le fleuve, et font une rude guerre aux vaisseaux catholiques. De sorte, dit la Popelinière, « que le trafic de Bordeaux estoit par ce moyen » merveilleusement difficile et hasardeux. » Pendant quatre années consécutives, de 1574 à 1577, Saujon ravitailla donc la place et la rendit imprenable. Cependant le duc de Mayenne était entré en Saintonge avec une armée considérable. Attiré du côté de Royan par le désir de reprendre cette position aux protestants et de satisfaire aux plaintes des Bordelais, il s'avança jusqu'aux barrières mêmes de la ville. Un de ses détachements fut repoussé avec perte. Jugeant, d'après la contenance de Saujon et ses préparatifs, de la résistance opiniâtre qu'il rencontrerait, et redoutant un échec, funeste pronostic au commencement d'une campagne, le duc se retira et alla mettre le siège devant Brouage. Sur-le-champ Saujon vola au secours de la ville assiégée et, sous le feu de l'ennemi, y fit pénétrer plusieurs barques chargées de vivres. Bientôt et à la nouvelle que les catholiques, sous la conduite de Jacques de Lévi, sieur de Quélus, et de Philibert de Guiche, sont entrés dans le bourg de Saujon, Campet part à la tête de 200 arquebusiers et de 30 hommes armés pour les surprendre. Arrivé près de Ri-

bérou, il esquive adroitement le poste où étaient placées quatre compagnies catholiques, passe le canal au moyen des nombreuses intelligences qu'il avait dans son pays, et, au milieu de la nuit, pénètre dans Saujon même ; là, il tombe sur les deux chefs catholiques, les fait prisonniers, leur tue Messelière, un de leurs lieutenants, et une cinquantaine de soldats. Mais la marée montante, inondant le canal et menaçant de lui fermer la retraite, l'oblige à se retirer. Les troupes de Ribérou, bien supérieures à la petite compagnie du baron de Saujon, marchent à sa poursuite. Le capitaine huguenot se multiplie ; il veille à la tête d'une arrière-garde de cinquante hommes déterminés. Chargé, près du bois de Mornac, par les catholiques, il soutient vigoureusement leur choc. Quatre fois il est attaqué, autant de fois il repousse l'ennemi, et grâce à son sang-froid et à son intrépidité, la retraite s'effectue en bon ordre. L'armée catholique avait subi un sanglant échec en cette rencontre : elle laissait quatre-vingts morts sur le champ de bataille et, entre les mains de Saujon, deux de ses plus braves capitaines, Lévi de Quélus et de la Guiche, tous deux ensuite favoris du roi (1). Le baron de Saujon perdit seulement onze des siens dont il remporta les corps. Dans ce combat, lui et sa famille avaient donné des gages de bravoure et de dévouement au parti de la réforme : le baron avait été blessé, un de ses frères tué, et le troisième estropié. Le roi de Navarre lui écrivit, le 18 avril 1578, touchant la capture de MM. de Quélus et de la Guiche. A la veille de la bataille de Coutras, le

(1) V. *Hist. d'Aquit.*, de Verneilh-Puyraseau, III^e vol., p. 53.

même prince fit cet appel chevaleresque au valeureux Campet :

« Monsieur de Saujon , par ce que l'on m'avait dit que vous étiez à Pons , je ne vous ai point écrit pour me venir trouver , m'imaginant que M. de Plassac vous aurait adverti , et pour ce que je suis sur le point de combattre M. de Joyeuse , je vous ay bien voulu faire ce mot pour vous prier de vous en venir incontinent cette lettre reçue , car je m'assure que vous seriez bien marri de ne vous trouver point à une si belle occasion. Me promettant donc de vous voir , je ne vous dirai autre chose si non que je suis votre affectionné amy.

« HENRY. »

Campet de Saujon avait épousé , le 30 janvier 1571 , damoiselle Bertrande de Burlé ou Beurly , dame de la baronnie de Saujon (1) , fille de François de Burlé , chevalier seigneur de Dercie et d'Echervaire , et de Madeleine de la Motte-Fouqué. Bertrande de Burlé était veuve d'un S^r de Caillères.

Campet testa le 27 mai 1591 et ne vivait plus au mois de juillet 1593.

SAUJON (SAMUEL-EUSÈBE de CAMPET , chevalier , baron de) (2) , fils du

(1) Bertrande possédait , de son chef , une partie de la baronnie ; l'autre fut acquise par elle et son mari , de Georges de la Trimouille , seigneur de Royan , ainsi qu'on le voit dans l'hommage rendu au roi le 12 août 1593.

(2) Quelques historiens , entr'autres Saint-Simon , ont fait deux personnages du baron de Saujon , l'un qu'ils désignent sous le nom de Samuel , marié à Claude de Comminges , et l'autre qu'ils nomment Samuel-Eusèbe , marié à Marthe de Viau-Champlivault. C'est le même seigneur de Saujon qui épousa successivement ces deux dames. Grâce à M. de la Morinerie de Diconche , nous avons pu rectifier cette fausse donnée qui a beaucoup d'importance pour l'histoire de la Saintonge.

précédent (3) , S^r du Chay , de Ribérou . etc. , gentilhomme ordinaire de la chambre du roi , son lieutenant au Havre , épousa , le 7 octobre 1597 , demoiselle Claude de Comminges. D'abord il prit chaudement le parti de la réforme dans laquelle il avait été élevé. A cette époque , presque toute la Saintonge était soulevée ; le duc de Rohan , à la tête des calvinistes , résistait aux armées royales. En 1612 , le baron de Saujon fut envoyé dans le midi par l'assemblée de La Rochelle et afin de conférer avec les chefs du parti , venus de la Guienne , du Languedoc et de la Provence , touchant la prise d'armes alors projetée. Il s'opposa à l'entrée de Bertichères dans Aigues-Mortes. Comme il revenait rendre compte de sa mission au duc de Rohan , il fut capturé et emprisonné à Villefranche , par le même Bertichères. L'assemblée de La Rochelle se réunit et adressa entr'autres , cette proposition à la reine : « Il ne sera fait aucun desplaisir au baron de Saujon et il sera mis en liberté.... » Celui-ci fut en effet relâché , et il retourna guerroyer en Saintonge. A la tête de ses partisans , il prit et saccagea , en 1615 , le logis noble de Châteaubardon , défendu par Claude Dubreuil de Théon. Il abjura ensuite le calvinisme et fit sa soumission au roi. Son propre mérite , le renom dont il jouissait dans le pays , le souvenir de son père et des services qu'il rendit au feu roi Henri IV , mirent Samuel-Eusèbe en évidence parmi les principaux gentilshommes de la province. Aussi Louis XIII lui adressa-t-il de Paris , le 20 juin 1618 , un manifeste en forme de lettre , destiné à détruire les

(3) Sa mère était Bertrande de Burlé.

bruits calomnieux que les ennemis de la couronne faisaient circuler en Saintonge, et qui tendaient à accréditer que le roi n'ayant d'affection que pour les catholiques et non pour les huguenots, ne mettait aucune confiance dans ces derniers. « Ces artifices, disait Louis XIII, sont malicieux et éloignés de mon intention, laquelle paraît assez au soin extrême que je prends de faire observer les édits, et aux preuves que je donne en toutes occurrences, de ne vouloir faire distinction quelconque entre mes sujets de l'une et de l'autre religion, que celle qu'ils m'obligeront eux-mêmes d'y apporter par leurs services; n'y ayant rien au monde qui me puisse empêcher de laisser vivre en liberté de leurs consciences, ceux qui demeureront dans le respect et l'obéissance qu'ils me doivent, non pas même quand tous les autres seraient si méchants et si misérables que de s'élever contre mon autorité, ce que je ne pense nullement; car faisant profession étroite d'être juste, je saurai toujours apporter cette différence entre les bonnes et les mauvaises intentions... J'espère que jamais les gens de bien n'ont ressenti une plus grande satisfaction et reconnaissance de leurs services, que celles qu'ils éprouveront sous mon règne, et que les méchants ne trouveront jamais aussi une pareille rigueur ni une semblable fermeté à les châtier comme ils le méritent.... »

Cette même année, 1618, le baron de Saujon s'entremet dans les démêlés qui surgirent parmi les bourgeois de La Rochelle. Le roi lui en témoigna toute sa gratitude par lettres données à Saint-Germain-en-Laye, le 21 juillet 1618; il l'exhorta à continuer ses loyaux services que S. M.

considérerait comme précieux au bien de l'Etat. En 1626, lors de la descente des Anglais dans l'île de Ré, Campet contribua à la défense de La Prée avec le brave Toiras. Deux des fils du baron de Saujon tentèrent de pénétrer dans la place avec un vaisseau chargé de vivres. Mais la mer en descendant, contraria les plans de ces jeunes héros, ils vinrent échouer sur un fond vaseux où les Anglais, forts de cinquante chaloupes, les investirent aussitôt. Au lieu de se rendre, les deux frères se firent sauter avec leur vaisseau au moment de l'abordage par l'ennemi. L'un d'eux, Charles de Campet, chevalier de Malte, âgé seulement de quatorze ans, périt dans ce désastre. L'autre, Gaspard, criblé de blessures, fut retrouvé par les Anglais étendu sur la vase au milieu des débris de son vaisseau. Buckingham adressa le jeune prisonnier à la reine d'Angleterre, qui, émerveillée de l'action courageuse des deux frères, fit mettre Gaspard en liberté.

Appréciateur de son mérite, le cardinal de Richelieu plaça le baron de Saujon auprès de son petit-neveu, en qualité de gouverneur. Le baron fut alors gratifié de la lieutenance du Havre. Samuel-Eusèbe de Campet avait eu une jeunesse fort orageuse, durant laquelle il avait dissipé majeure partie de son patrimoine. Le 20 août 1633, la baronnie de Saujon (1), châtellenie du Chay et baillage de Ribérou, furent vendus, par décret de justice, au cardinal de Richelieu (2). C'est sur ce point même que le

(1) Le 12 septembre 1630, Marthe de Viau-Champlivault avait fait hommage au roi pour cette baronnie.

(2) Le château de Saujon, reconstruit, vers 1473, par Olivier de Coëtivy, suivant les lettres patentes de Louis XI, et rebâti à la moderne, en

cardinal-ministre projetait de faire aboutir le canal de jonction de la Gironde à la Seudre (1), ce qui aurait fait de Saujon le centre du grand établissement commercial de la Saintonge rêvé par Richelieu (2). Vers la fin de ses jours, Campet voulut travailler sérieusement à l'affaire de son salut. Les exemples de sa seconde épouse, très-fervente catholique, ne contribuèrent pas peu à exciter chez lui des élans d'une piété extraordinaire. Il fut s'enfermer chez les PP. de l'oratoire à La Rochelle, où il rédigea ses *Mémoires*, peu estimés d'après Tallemant des Réaux (3), et dans lesquels il développa les motifs de sa conversion. Ce gentilhomme mourut à l'oratoire en 1646.

SAUJON (CÉSAR-LOUIS de CAMPET, chevalier, baron, puis comte de), capitaine des gardes de Gaston, duc d'Orléans, maréchal des camps et armées du roi, gouverneur de la souveraineté de Dombes, était fils du baron Samuel-Eusèbe de Cam-

1644, par le cardinal de Richelieu, était placé au N.-O. du bourg, à peu près où se trouvent aujourd'hui le champ de foire et la rue nouvellement tracée pour joindre Saujon à Ribérou; cette rue traverse un pont récemment jeté sur la Seudre. Des vastes pièces de ce château, il n'existe plus que deux parties encadrées dans des constructions toutes récentes.

(1) V. art. Masse.

(2) V. *Statist. du départ.*, v^e Saujon. — En 1763, la baronnie de Saujon et dépendances fut vendue, par M. d'Aiguillon, héritier du cardinal de Richelieu, au maréchal de Senneterre, moyennant 150,000 livres qui servirent à payer une partie des dettes du cardinal.

(3) Les injustes préventions de cet historien sont d'ordinaire en harmonie avec ses boutades et ses excentricités contre la morale et la religion. C'est lui qui rapporte l'anecdote tragique dans laquelle Samuel-Eusèbe de Campet aurait tué d'un coup de pistolet une jeune personne qu'il aimait, au lieu de l'oncle de celle-ci, auquel il destinait la balle meurtrière. A cette occasion, Campet aurait, d'après le même narrateur, fait cinq années de pénitence volontaire, renfermé chez lui et ne voulant communiquer avec qui que ce fût.

pet et de Claude de Comminges; nous pensons qu'il naquit en Saintonge vers 1624. Esprit vif et remuant, porté par nature aux intrigues, le comte de Saujon joua un certain rôle dans la petite cour de Monsieur, et de sa fille, Mademoiselle de Montpensier. Il débuta en qualité de capitaine au service des États de Hollande, par commission du 20 novembre 1638. Rentré en France, après la mort de son frère, Cyrus de Campet, chevalier de Saujon, lieutenant aux gardes, tué devant Arras, le 2 août 1640, il fit, comme capitaine au régiment de Piémont, la guerre de Flandre, et se distingua aux sièges de Gravelines le 28 juillet 1644, de Courtray et de Mardick en 1645, puis à la reprise de cette dernière ville le 24 août 1646. Il brilla surtout au siège de Dunkerque, à la tête des gardes-françaises. Au retour de la campagne, il fit assidûment sa cour au duc d'Orléans et à M^{lle} de Montpensier. Mettant bientôt toute sa confiance en lui, cette princesse le chargea de négociations intimes. Malgré la faveur dont elle honora Saujon, Mademoiselle se plaignit vivement de lui dans ses *Mémoires*. Ce qui forme un singulier contraste avec la conduite de cette princesse vis-à-vis du courtisan, au regard des missions intimes qu'elle ne cessa de lui confier en toute circonstance. Elle s'étend longuement sur son ingratitude, et pourtant elle le récompense de ses services par le gouvernement de la principauté de Dombes. Voici peut-être la raison de cette conduite : M^{lle} de Montpensier, mal avec la cour, en opposition avec elle dans presque toutes les occasions, s'efforce dans ses *Mémoires* de se réhabiliter aux yeux du roi; elle ne veut plus avoir donné des or-

dres à ses serviteurs , elle fait donc entendre qu'ils ont agi sans sa participation. Mademoiselle fait amende honorable sur ses vieux jours , en sacrifiant le comte de Saujon. « C'est un visionnaire digne des petites-maisons » ; souvent aussi ce sacrifice lui pèse , et elle rend alors justice « à la capacité du capitaine dont elle est d'ailleurs persuadée. » Comme on le sait , la princesse avait une manie , celle du mariage , et une grande partie de l'existence de Saujon , à l'exception du temps qu'il passa aux armées , fut consacrée à des négociations matrimoniales qui n'aboutirent à rien , mais qui faillirent une fois entr'autres le conduire à l'échafaud. La cour avait leurré M^{lle} de Montpensier en lui faisant entrevoir comme possible son mariage avec l'empereur Ferdinand III ; mais , comme tous ceux que la princesse avait déjà contractés en espérance , avec le comte de Soissons , Louis XIV , le cardinal infant , le roi d'Espagne , etc. , ce mariage avait échoué. Force donc fut à Mademoiselle de jeter les yeux sur un autre parti , et ils tombèrent sur l'archiduc , frère de l'empereur , alors dans les Pays-Bas. On était au commencement de l'année 1648. Saujon se chargea d'entamer secrètement les pourparlers même à l'insu de la cour. A cet effet , il se débarrassa de sa compagnie des gardes et se disposa à partir pour la Flandre. Déjà il avait noué des relations avec ce pays , lorsqu'il fut subitement arrêté et conduit à Lyon , au château de Pierre-Encise , sous l'accusation d'avoir voulu enlever M^{lle} de Montpensier pour lui faire épouser l'archiduc. Mandée à la cour où s'étaient réunis , en conciliabule secret , Monsieur , la Reine-Mère et Mazarin , la princesse y parut non

sans fierté. Monsieur la reçut avec colère , Mazarin avec son sourire habituel , Anne d'Autriche , avec aigreur. Cette dernière lui fit subir un long interrogatoire dont Mademoiselle se tira avec les honneurs de la guerre. « Il est beau que , pour récompenser un personnage attaché à votre service , vous lui mettiez la tête sur l'échafaud , » dit la reine. — « Au moins ce sera le premier , » repartit vivement Mademoiselle. Terrible reproche qui semblait faire apparaître devant ses juges les têtes sanglantes de Chalais , de Montmorency et de Cinq-Mars ! Rien ne fut conclu. Mazarin cependant promit d'intervenir et de solliciter la grâce du capitaine. Sur ces entrefaites , la cour , aux prises avec les frondeurs , obligée de céder et d'accepter les conditions du parlement , donna son acquiescement à cette fameuse déclaration du 24 octobre 1648 qui ouvrait les portes aux prisonniers. En vertu de la déclaration , Saujon put sortir de Pierre-Encise. L'ordre fut donc envoyé de le mettre en liberté , à M. l'abbé d'Ainay , lieutenant du roi en Lyonnais , et qui commandait en l'absence du maréchal de Villeroy , son frère. Une fois libre , le capitaine sollicita sa rentrée en grâce , et sa requête accueillie , il alla se présenter à Saint-Germain , où la Reine-Mère lui fit gracieux visage. Il obtint même un commandement considérable , celui de cinq ou six compagnies qu'il rejoignit à Pontoise. C'est deux ans après — 1650 — que Saujon fut gratifié , par M^{lle} de Montpensier , du gouvernement de la souveraineté de Dombes , auquel étaient attachés 2,000 écus d'appointements. Ferdinand III venait de perdre sa seconde épouse , Marie-Léopoldine d'Autriche ; Mademoiselle sen-

tit renaître ses premières espérances. Mazarin, qui ne cessait de les entretenir, lui fit proposer d'envoyer Saujon en Allemagne; ce qui fut accepté et le voyage conclu. Muni des instructions de la cour, le négociateur arriva à Vienne. La rupture de la paix ne tarda pas à briser les pourparlers déjà commencés, et Saujon fut presque aussitôt rappelé. A cette époque, les intrigues, les cabales de toutes sortes divisaient la cour et les princes. Monsieur, irrésolu comme à son ordinaire, flottait entre les deux partis. Sa fille, d'un caractère autrement énergique, se saisit par un coup hardi de la ville d'Orléans, chef-lieu de l'apanage du prince, et s'opposa au passage du roi. Mêlé à toutes ces intrigues sur lesquelles il exerçait sa propre influence et celle de sa sœur, amie intime de Monsieur, le comte de Saujon fut rejoindre la princesse à Orléans. Cependant une amnistie générale fut signée le 21 octobre 1652, après les combats de Bléneau, de Saint-Antoine, et la retraite momentanée de Mazarin. Gaston se retira à Blois, et Mademoiselle dans son castel de Saint-Fargeau. Là, durant plusieurs années, elle ne s'occupa plus que de fêtes et de festins dont elle faisait les honneurs avec sa grâce ordinaire. Saujon était un des habitués de ces réunions qu'embellissait la présence de Mesdames de Sévigné, de Monglat, de Lavardin, de Sully, de Béthune, de Frontenac et autres, célèbres par leur mérite, leur esprit, leur beauté ou leur naissance. A partir de cette époque, soit que, par lassitude, il ait renoncé aux affaires, soit qu'il ait cherché, dans une grave retraite, l'expiation d'une vie passée dans l'inutile futilité des intrigues, le comte de Saujon disparaît complètement de la

scène. Nous ignorons même le lieu et l'époque de sa mort qui toutefois arriva avant 1670. Il avait épousé, en 1659, Marguerite de Croizilles, veuve de Charles de Lescour et fille de messire Nicolas de Croizilles, chevalier, conseiller d'Etat. (1)

SAUJON (MARTHE CAMPET de), fille du baron de Saujon Samuel-Eusèbe, et de Marthe de Viau-Champlivault, était née à Saujon, au commencement du XVII^e siècle. Formée de bonne heure à tous les exercices de piété par une mère éminemment chrétienne, M^{lle} de Saujon voulut, dans ces temps de discordes civiles, abriter sa vertu à l'ombre du cloître. Elle entra donc, comme religieuse, aux hospitalières de La Rochelle où elle prit le nom de Marthe de la Croix. Le R. P. Surin lui adressa plusieurs lettres (2) pour sa direction spirituelle. On y voit qu'elle fut supérieure de sa communauté et une des premières, puisque la maison des dames hospitalières ne fut établie qu'en 1629 (3). Elle se déchargea ensuite de ce soin dans un but tout-à-fait louable, puisque le célèbre directeur l'en félicita sincèrement (4). « Pour témoigner, dans sa profession, qu'elle ne dégénère pas de la vertu de ses sœurs (5), ni du courage de ses frères (6), et qu'elle contribue, en ce qui dépend d'elle, par son zèle et sa piété.

(1) Extrait des Not. manusc. de M. de la M.

(2) Cinq de ces éphres figurent dans la collection des *Lettres spirit.* de ce savant religieux.

(3) *Hist. de La Roch.*, du P. Arcère, II^e vol. p. 547.

(4) Tome II, p. 57 et suiv.

(5) Diane-Marie de Campet, marquise de Beauvau; — Anne-Marie de Campet, dame d'atours de la duchesse d'Orléans.

(6) Louis de Campet, baron de Saujon et de la Rivière, son frère germain; Gaspard-Charles. Cyrus, César-Louis, Scipion et Henri, ses cinq frères consanguins, issus du premier mariage de Samuel-Eusèbe avec Claude de Comminges.

à réparer les désordres que son aïeul (1) a faits à la religion, non contente des bons exemples dont elle a édifié sa communauté, elle part présentement pour aller faire un établissement de son ordre à la Martinique, S. M. lui ayant fait l'honneur de la préférer à beaucoup d'autres pour cet emploi. » (2)

SAUJON (ANNE-MARIE CAMPET de), sœur de la précédente, demoiselle d'honneur, puis dame d'atours de M^{me} Marguerite de Lorraine, seconde épouse de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Elle naquit, en Saintonge, sur la fin de 1628. M^{lle} de Saujon fut placée près de Madame, par les soins de M^{lle} de Montpensier. Sa grâce, sa beauté, sa jeunesse firent une vive impression sur Gaston d'Orléans. En effet, dit M^{me} de Motteville, « elle était aimable, elle avait les yeux beaux, de belles dents et une belle bouche, mais elle était fort brune.... » Le duc d'Orléans mit tout en œuvre pour toucher son cœur. Mais cette jeune personne, foncièrement vertueuse, résolue de sauver son innocence, alla un jour se réfugier dans la communauté des carmélites. Le parlement, sur la requête des frères de M^{lle} de Saujon, et attendu sa minorité, rendit, le 27 septembre 1649, un arrêt qui constata le manque d'égards de la fugitive envers Louis-César de Campet, son frère et son tuteur, et Scipion de Campet, son autre frère, ainsi qu'à l'égard de la duchesse d'Orléans; vu, d'autre part, que la complexion délicate d'Anne de Sau-

jon ne s'accommoderait point de l'austérité de la règle carmélite, ordonna que la jeune personne fût remise entre les mains de ses deux frères pour être conduite à la duchesse d'Orléans. Il faut avouer que la justice, sans le savoir peut-être, venait en aide à la corruption. Anne de Saujon répliqua qu'étant entrée dans le couvent des carmélites, en résolution d'y prendre l'habit de novice, s'y éprouver, et pour cet effet ayant fait couper ses cheveux volontairement, sans regret, et néanmoins ayant été instruite que ses frères auraient présenté la dite requête; à ces causes, demandait que cette requête fût rejetée comme présentée par personnes incapables... La cour passa outre. Le P. Léon, confesseur de M^{lle} de Saujon, les religieux de S.-Sulpice, redoutant sans doute un trop grand éclat, unirent leurs instances aux injonctions du parlement, et la pauvre novice dut quitter les carmélites. Rentrée au palais du Luxembourg, le désespoir dans l'âme, elle fit de son appartement un véritable cloître. Ses beaux cheveux avaient disparu, la serge couvrait son corps délicat, elle voulut dormir sur des claies. Son premier chagrin adouci, elle reprit une existence un peu moins dégagée des usages du monde, avec son ancienne charge de dame d'atours de la duchesse d'Orléans. Mais elle continua de pratiquer les devoirs de la religion avec une sévérité exemplaire. Monsieur, qui trouvait toujours un grand charme dans sa conversation, ne cessa de l'aimer un seul instant, « mais en tout bien, tout honneur, » selon l'aveu même de M^{lle} de Montpensier, qui ne professait pas pour elle une grande affection, mais qui rend cette éclatante justice aux vertus réelles d'Anne de Saujon. En toute circonstance,

(1) Denis Campet, baron de Saujon, célèbre chef huguenot.

(2) Extr. d'un manusc. du dernier siècle, qui se trouve dans la biblioth. de M. Léonce de la Morinerie, un des descendants de l'illustre maison des Campet.

celle-ci se servit de son influence pour faire le plus de bien qu'elle put ; les pauvres se ressentirent de ses bienfaits. Elle réforma la maison de Gaston et jusqu'au caractère de ce prince qui, grâce à elle, mourut dans des sentiments bien éloignés de ceux qu'il avait puisés dans les conseils de ses premiers favoris. « Je dois dire, écrit Mademoiselle de Montpensier, à la louange de M^{lle} de Saujon, qu'elle avait fort contribué à changer Monsieur le duc, et à le faire penser à son salut. Il allait régulièrement tous les jours à la messe, et le dimanche, il ne manquait jamais à la grand'messe de sa paroisse, ni aux vêpres. Il ne pouvait pas souffrir qu'on jurât dans sa maison, et il s'était lui-même corrigé de cette méchante habitude. » Après la mort du duc d'Orléans, M^{lle} de Saujon conserva sa place de dame d'atours auprès de Madame. Lors de la cérémonie du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne — 9 juin 1660 — c'est elle qui accompagna les deux jeunes princesses, Mesdemoiselles d'Alençon et de Valois, filles de Gaston, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Toujours préoccupée des intérêts de l'église, et voulant se livrer tout entière aux soins de son salut, M^{lle} de Saujon se démit de sa charge, en 1664, et, d'après les conseils des religieux de Saint-Sulpice, forma le projet d'établir une communauté des *Filles de l'intérieur de la Vierge*. Ces dames, placées sous la dépendance temporelle et spirituelle de Saint-Sulpice, ne devaient pas être assujéties au cloître. Elles auraient eu le dimanche toute liberté d'entendre la messe où bon leur aurait semblé, et les autres jours de la semaine, dans leur chapelle. Leur vie devait se passer en une continuelle prière ; le bâti-

ment affecté à ces saintes filles aurait eu une étendue assez considérable pour fournir un grand nombre de logements à des dames du monde désireuses d'y faire des retraites ou d'y vivre dans la paix du Seigneur. Mais ce projet louable ne put être mis à exécution, faute de l'argent nécessaire.

M^{lle} de Saujon mourut à Paris, le 10 février 1694 (1), et elle fut inhumée dans l'église de Saint-Sulpice sa paroisse ; elle avait beaucoup contribué à l'établissement du séminaire de ce nom. La sainteté de sa vie, la régularité de ses mœurs au milieu des joies et des illusions mondaines de la cour d'alors, sa fuite dans un asile sacré pour se soustraire à de puissantes séductions, l'amitié qu'elle sut inspirer à un grand prince à la place d'un amour criminel, font de M^{lle} de Saujon un type à la fois sévère et gracieux, marqué surtout au coin de la morale religieuse (2). On lui prête le distique suivant :

« Le bonheur est bien moins dans les palais des rois
Qu'aux champs, sous les plus humbles toits. »

M^{me} A. Tastu, dans ses *Chroniques de l'histoire de France*, a brodé, sur l'épisode de M^{lle} de Saujon aux carmélites, une ou deux scènes entre Monsieur, la duchesse d'Aiguillon et le P. Léon. C'est une reproduction dialoguée des différents passages de M^{me} de Motteville, enjolivés par le style poétique de M^{me} Tastu.

SAUJON (LOUIS - CÉSAR CAMPET, marquis de), chef d'escadre des armées navales, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et des ordres de N.-D. du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, etc.

(1) V. *Gazette de France*, ann. 1674, pièce retrouvée par M. L. de la Morinerie.

(2) Le R. P. Surin a adressé plusieurs de ses *Lettres spirituelles* à Mademoiselle de Saujon.

fils de Louis de Campet , chevalier , comte de Saujon , baron de La Rivière , S^{er} de Bloyac , de la Motte , des Arènes , etc. , et de Anne-Marguerite de Murray , écossaise de nation , naquit vers 1666. Connu d'abord sous le titre de chevalier de Saujon , il entra comme volontaire de la marine au port de Rochefort , le 30 mars 1674 ; il fut nommé enseigne à Toulon , le 13 janvier 1677 , et il assistait la même année à la prise de Cayenne sur les Hollandais , alors que l'escadre était commandée par le comte d'Estrées (1). Le 26 janvier 1680 , il recevait le brevet de lieutenant de vaisseau. L'année d'après , le roi lui accorda une Commanderie de l'ordre de Saint-Lazare de 1,200 livres. Cette même année 1681 , le marquis de Saujon suivit le célèbre Duquesne dans toutes ses expéditions contre les Tripolitains. Il assista au bombardement d'Alger en 1682. Il montait l'*Aquilon* au fameux siège de Gênes , en 1684. A l'occasion de la blessure que le marquis de Saujon reçut à l'épaule dans le combat naval livré par Châteaurenault contre le vice-amiral anglais Herbert , sur les côtes d'Irlande , S. M. l'éleva au grade de capitaine , le 1^{er} novembre 1689. Lorsque le roi institua l'ordre de Saint-Louis , il en récompensa , dès la première promotion du 8 mai 1693 , les services éminents de Saujon , avec la pension de 1,500 livres. En 1695 , celui-ci secourut avec Châteaurenault , Saint-Paul et la Bruyère , la ville de Dunkerque , bombardée par 70 bâtiments hollandais. Malgré les brûlots de l'ennemi , les jetées sont vaillamment défendues par les assiégés qui en demeurent les maîtres (2).

(1) V. *Gazette de France* , 1678.

(2) *Ibid.* , 1695.

En 1703 , Saujon commandait la *Renommée* , en partance pour la Martinique. L'année suivante , avec la *Thétis* , il soutint un long combat contre six vaisseaux anglais. Pendant cette action , il eut la jambe emportée par un boulet. En 1706 , il montait le *Héros* , en croisière sur les côtes du Canada. Trois ans après , il obtint une pension de 2,000 livres dans l'ordre de Saint-Louis et fut mis à la haute-payé le 6 octobre 1712. Enfin le roi l'éleva au grade de chef d'escadre le 10 décembre 1720. Il mourut à Rochefort , le 8 mai 1722. Le *Mercure de France* (3) annonça sa mort de la manière suivante : « M. le marquis de Saujon , chef d'escadre des armées navales , mourut à Rochefort , âgé d'environ 56 ans , le 8 mai , généralement regretté. Il s'était rendu recommandable par sa valeur , par sa probité et par son désintéressement , qualités qui lui avaient acquis l'estime de tous les officiers. Son frère est M. le chevalier de Saujon , enseigne aux gardes du corps , aide-major de la compagnie de Villeroy. »

SAUZAYE (N.... AUGIER de la) , élève du collège de Sorrèze , était neveu du représentant de l'Angoumois aux États généraux de 1789. Il était négociant à Charente , lorsqu'il fut aussi envoyé aux États-généraux par la sénéchaussée de Saintes. Il se montra vif partisan des doctrines réformatrices. Augier ne fut point député à la Convention. En 1795 , le département de la Charente-Inférieure le nomma au Conseil des Anciens , puis à celui des Cinq Cents. Après le 18 brumaire , il devint sous-préfet de Rochefort. En 1811 , il fut envoyé , avec le titre de commissaire du gouverne-

(3) Mai 1722.

ment, à Hambourg, pour apprécier la conduite, dans cette ville, du chargé des affaires de France, M. Fauvelet de Bourienne. Il se tira de cette mission délicate avec une modération et un tempérament de justice qui lui firent honneur. Versé dans les questions administratives, fort de l'expérience qu'il avait puisée dans le poste de Rochefort, il a laissé des mémoires estimés concernant la marine et les colonies. (1)

SAUZY (JEAN-BAPTISTE). Ce vénérable ecclésiastique, vicaire-général du diocèse de La Rochelle, chanoine de la cathédrale et représentant du chapitre au bureau diocésain, était originaire de l'île de Ré. Il mourut victime de sa foi durant la persécution du dernier siècle. « J'aime des témoins qui se font égorger, » avait dit le célèbre Pascal. Les annales de l'église catholiques sont remplies des noms de ces généreux témoins qui ont préféré la mort à la honte de l'apostasie. La révolution française n'a pas peu contribué à grossir ce glorieux martyrologe. L'abbé Sauzy avait d'abord été curé dans une petite paroisse de campagne, et il s'était élevé, par son propre mérite, aux charges éminentes qu'il occupait. Sa direction religieuse comme sa prédication étaient grandement appréciées à La Rochelle et dans les diocèses de Luçon et de Poitiers, où il avait prêché plusieurs retraites. L'esprit nourri de la méditation des livres saints, il donnait à son débit oratoire, d'ailleurs simple et sans art, un grand empire sur ses auditeurs, et portait de toutes parts une solide convic-

tion. Ce vicaire-général n'écrivait jamais ses sermons; il se contentait d'en tracer le canevas sur un petit carré de papier de la dimension d'une carte à jouer. Voici son éloge tracé de la main même de l'abbé de la Biche de Reignefort (2) : « L'abbé Sauzy n'excellait pas seulement à traiter les matières contentieuses, il possédait encore, dans un degré peu ordinaire, presque toutes les branches des connaissances ecclésiastiques. Il se livrait avec un zèle et un succès prodigieux, à tous les divers genres de ministère sacerdotal. Il dirigeait la conscience d'un très-grand nombre de fidèles.... Il s'était principalement attaché à l'œuvre trop négligée des retraites. Quoique bon juge et même un peu sévère en fait de prédicateurs, il n'avait rien de recherché dans sa manière d'annoncer la parole de Dieu; il visait uniquement à produire un grand effet de piété sur son auditoire, et il y réussissait ordinairement, parce qu'il était plein de bonnes doctrines et des maximes des livres saints; parce qu'en lui la bouche parlait de l'abondance du cœur, et les exemples venaient à l'appui des préceptes. »

La charité de l'abbé Sauzy, particulièrement à l'égard des pauvres, était vraiment évangélique. Un tel homme devait être en butte à la persécution. Ayant refusé de faire le serment à la constitution civile du clergé, et celui de liberté-égalité, il fut violemment arraché à son poste pour être jeté dans les cachots, puis condamné à être déporté à la Guyane. Les souffrances qu'il endura à bord du navire les *Deux-Associés*.

(1) V. *Biog. univ. et port. des contemp.*, par Rabbe, etc., 1839, édition microscopique de Raymond Bocquet, à Paris.

(2) *Relat. très-détail. des souffr. end. par les ecclés. dép. en rade de l'île d'Aix*, in-8°, Paris, 1801.

en rade de l'île d'Aix , ruinèrent promptement sa santé. Il languit durant quelques mois et pourtant ne relâcha rien des travaux de son saint ministère ; son zèle évangélique ne l'abandonna jamais. Aussi jouissait-il , à bord du vaisseau - prison , d'une grande réputation de sainteté. Toujours oubliant ses propres douleurs et ses misères , l'abbé Sauzy se montrait fort et compatissant à l'égard de ses compagnons d'infortune. Alors qu'on prit le parti de mettre à terre les nombreux confesseurs de la foi entassés sur les vaisseaux le *Washington* et les *Deux-Associés*, déjà près de cinq cents de ces athlètes chrétiens étaient morts pour la religion. Plusieurs en prenant terre marquèrent la place de leur tombeau ; l'abbé Sauzy fut de ce nombre. Sa mort eut lieu le 28 août 1794 , et il fut inhumé dans l'île Madame. (1)

SAVARY DE MAULÉON, voy. **MAULÉON**.

SAVARY (DANIEL) (2). Ce contre-amiral naquit à Salles , près La Rochelle , d'une bonne famille de la province de l'Aunis , le 1^{er} février 1743. Devenu orphelin à l'âge de 4 ans , il fut élevé par un de ses oncles. Se sentant entraîné vers la carrière maritime , Savary , dont l'instruction première était à peine ébauchée , alla s'embarquer à Rochefort dès l'âge de 14 ans ; il eut le grade de pilotin à bord d'un navire marchand qui faisait voile pour Saint-Domingue. La guerre s'étant allumée entre la France et l'Angleterre , Savary s'engagea ,

à son retour , comme volontaire dans la marine royale. Lors de la paix de 1763 , il revint à la marine du commerce , et navigua , durant cinq années , pour le compte de la Compagnie des Indes , d'abord comme lieutenant , et ensuite comme second capitaine. A la suite de nombreux voyages en Amérique , aux Indes et en Chine , Savary acquit une connaissance tout-à-fait pratique de la mer. Lors de la reprise des hostilités avec l'Angleterre , en 1778 , il fut admis dans la marine du roi , avec le grade d'enseigne auxiliaire ; il dut cet emploi à son mérite personnel et alors que la noblesse disposait de tous les emplois ; règle trop rigoureusement invariable , mais qui subissait pourtant certaines exceptions dans les temps de guerre. Embarqué sur l'*Ajax* , Savary servit dans l'Inde , sous le bailli de Suffren , et prit part à tous les combats que les escadres soutinrent contre l'amiral Hughes. Malgré la forte blessure qu'il reçut devant Sadras , en 1782 , il sollicita la faveur de concourir au siège de Trinquemalé , et fit partie des détachements mis à terre pour cette expédition. Chargé de diriger une batterie , il amena la capitulation du fort d'Ostembourg. Le 20 juin 1783 , il assista au combat de Goudelour , à bord du *Saint-Michel*. Débarqué à Rochefort , en 1784 , Savary rentra dans sa famille ; mais il ne put s'accommoder du repos que lui laissait la paix. Il accepta les offres d'un armateur rochelais et prit le commandement d'un navire chargé pour les Indes. A son retour , le 1^{er} mai 1786 , il fut nommé lieutenant de vaisseau , sur la recommandation du bailli de Suffren , qui se ressouvénait de ses éminents services. Il revint aussitôt croiser dans les mers de l'Inde.

(1) V. *Martyr. du clerg. fr. pendant la rév.* , p. 389.

(2) Aujourd'hui ses trois fils occupent un rang distingué dans la marine , l'armée et la magistrature.

En 1788, Savary obtint la croix de Saint-Louis. La révolution française éclata, et dès lors son avancement fut bien plus rapide. En 1791, il était lieutenant en pied de la *Néréide*, à Rochefort, lorsque cette frégate fut désignée pour le transport de troupes à Saint-Domingue. Sous les Açores, elle fut assaillie par une de ces épouvantables tempêtes qui ne laissent plus d'espérance que dans Celui qui commande aux vents et à la fureur des flots. La *Néréide*, après être restée vingt et quelques jours à la cape, et le plus souvent à sec de voiles, reçut un coup de mer extraordinaire qui lui enfonça trois sabords de l'arrière, remplit d'eau toute la cale, le faux-pont et la batterie où il se noya plusieurs hommes. La frégate, placée dans une position horizontale, allait couler bas. L'équipage aux abois quittait déjà la manœuvre ; mais Savary parvint à relever les esprits abattus et à diriger activement le sauvetage de la *Néréide*. Ses efforts furent couronnés d'un plein succès : il la ramena dans le port. Sa conduite fut appréciée par le gouvernement qui lui confia le commandement de la frégate la *Capricieuse*, destinée à la même mission. Il fut ensuite mis à la tête de la station navale de Saint-Louis. Savary ramena en France Rouxel de Blanchelande, gouverneur de Saint-Domingue, qu'il ne voulut point descendre à Lorient dans la crainte des excès populaires, et qu'il préféra remettre à Rochefort sous la sauve-garde des autorités constituées. Nommé capitaine de vaisseau au commencement de 1793, il fut envoyé dans la Loire, pour prendre sous son escorte un convoi destiné pour les Antilles. Alors éclataient les premiers troubles de la Vendée ; il s'efforça de les réprimer de son

propre mouvement à Saint-Nazaire, Paimboeuf et Nantes. Le ministre de la marine, Monge, l'enfélicita et le chargea de croiser à l'embouchure de la Loire avec sa frégate. Descendu à terre avec l'état-major et une partie de son équipage, il fit une rude guerre aux troupes vendéennes. La Convention, instruite de son zèle patriotique, décréta : « que le citoyen Savary avait bien mérité de la patrie. » En septembre 1793, il eut le commandement du vaisseau *Le Pelleter* et fut pendant cinq mois à la tête de la division navale de l'île d'Aix. « On sait la malheureuse organisation de la marine française durant la république. Chaque vaisseau était devenu un club où les matelots dominaient en maîtres absolus, n'exécutant plus les ordres des officiers, les chassant selon leur bon plaisir. On peut dire que ce fut une des principales causes des désastres de notre marine à cette époque. » (1) Une pareille insubordination ne se vit point à bord du vaisseau commandé par Savary ; il sut maintenir les équipages sous les règles de l'ancienne discipline. Parfois il dut se montrer sur le pont l'épée à la main, pour faire rentrer dans le devoir les matelots mutinés. Cette fermeté contrariait fortement les idées d'indépendance illimitée de l'époque, aussi le capitaine fut-il dénoncé à la société populaire de Rochefort comme un ennemi de l'égalité. Sommé de comparaître devant elle, il se borna, pour sa défense, à lire le règlement de bord. Ce procédé si raisonnable n'eût point suffi si plusieurs témoins n'eussent déposé en sa faveur. Alors les membres de l'étrange juridiction renvoyèrent Savary

(1) *Biog. univ.* de Michaud.

absous avec cette note : « *Bon patriote, talents distingués.* » Toutefois le ministre ordonna dans son intérêt, son changement de résidence et l'envoya à Toulon pour y prendre le commandement de la *Victoire*, qui, en 1795, fit partie de l'escadre de l'amiral Martin envoyée dans la Méditerranée. Savary montait ce vaisseau pendant le combat du *Ça-ira*. Enveloppé par trois bâtiments anglais, il sut par, une habile tactique, éviter leurs feux croisés et, plus heureux que le *Censeur* et le *Ça-ira*, échapper à une destruction qui semblait inévitable. Dans l'espace de six heures, il tira 2,060 coups de canon. C'est alors, dit-on, qu'il refusa le grade de contre-amiral que lui offrait Letourneur. Il ne voulait pas tenir d'un simple représentant, le titre d'officier général. En 1796, il fut nommé chef de division. Revenant à cette époque visiter sa famille, il apprit avec douleur que les détenteurs de sa petite fortune, si péniblement et si glorieusement amassée, s'étaient libérés en assignats. La vue de ses jeunes enfants le rendait très-sensible à ce revers de fortune. Deux ans après, Savary eut le commandement de l'expédition composée de trois frégates et une corvette, chargée de conduire le général Humbert en Irlande. Parti de Rochefort sur la *Cocarde*, le 6 août 1798, il passa au travers des croisières anglaises; quinze jours après, il débarquait les troupes saines et sauvées à Killaléa, au comté de Mayo. A son retour à Rochefort, on lui donna la mission de mener un renfort au premier corps déjà débarqué en Irlande. Il remplit heureusement cette seconde mission environnée alors de tant de périls; mais en vue des côtes, il apprit la capitulation du général Humbert et la

capture de Bompard par les Anglais. Dès lors il crut prudent de se retirer sans débarquer les troupes. A la sortie du golfe de Higo, il se trouva en face du commodore Warren, qui lui barra le passage et le crut déjà en son pouvoir, ainsi qu'il était advenu à Bompard. Savary ne perd point courage; il attaque brusquement le commodore, démâte un de ses vaisseaux et coupe sa ligne, renouvelant ainsi un des glorieux faits d'armes de l'immortel Jean Bart. Au milieu de la confusion dans laquelle cette manœuvre a plongé l'ennemi, le capitaine français se soustrait aussitôt à une perte évidente. L'ennemi le poursuit, mais sans pouvoir l'atteindre. Savary triomphant gagne Rochefort avec sa petite escadrille. Depuis lors jusqu'à la paix d'Amiens, il obtint divers commandements entr'autres celui du vaisseau le *Foudroyant* et de six vaisseaux stationnés en rade de l'île d'Aix. Sur la fin de 1801, il eut sous ses ordres une division de l'escadre du contre-amiral Latouche-Tréville, qui venait d'être armée à Rochefort pour agir de concert avec les escadres de Brest et de Toulon, toutes trois destinées à l'expédition de Saint-Domingue. Savary montait le *Héros*. Ce fut lui qui amena en France Toussaint-Louverture, enlevé de vive force par le général Leclerc, au milieu d'un banquet. C'est alors que le premier consul nomma Savary contre-amiral et commandant de la légion-d'honneur (23 juillet 1802), en récompense du zèle qu'il avait déployé dans cette conjoncture. L'expédition de Boulogne réclama le concours actif et énergique de Savary; il reçut le commandement d'une des trois grandes divisions de la flottille. Lorsque Napoléon renonça à son pro-

jet d'une descente en Angleterre, le contre-amiral, déjà souffrant, obtint un congé. Sa maladie de poitrine empira bientôt et devint mortelle. Il termina sa longue et active carrière à Mauzé (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1808, laissant pour héritage à ses fils son exemple et son nom. Savary jouira toujours de la réputation d'un homme de mer distingué. Si l'occasion ne lui fut point offerte de diriger les grands mouvements d'une armée navale, du moins il prouva suffisamment qu'il excellait dans le commandement d'un vaisseau et d'une division navale ordinaire. Sa manœuvre était prompte, hardie, téméraire quelquefois. Jamais, chose rare dans ces temps d'action, il ne subit d'échec et ne plia sous l'ennemi. Toujours, avec une dextérité merveilleuse, il sut échapper aux périls les plus imminents. Son épouse, Françoise Busseau, fille d'Emmanuel Busseau, conseiller à l'élection de La Rochelle, lui survécut ; c'était une femme dont l'âme égalait celle de Savary en courage et en vertus. (1)

SAVARY (PIERRE-HECTOR) était né à Saintes, en 1765. Il fit ses études en sa ville natale et fut reçu avocat au parlement de Toulouse en 1789. Il vint aussitôt briller au barreau de Saintes où l'on conserve encore le souvenir d'une personne innocente qu'il arracha aux mains de la justice, et dont la vie exemplaire a depuis ratifié les chaleureux et nobles accents du jeune orateur. Il fut nommé maire de Saintes, en remplacement de M. Goût, son beau-père. Peu après, il fit partie de l'administration départementale de la Charente-

Inférieure. En l'an VIII, il fut nommé commissaire au tribunal criminel, et sous l'empire, procureur-général de la cour criminelle séante à Saintes. La fermeté du magistrat, jointe à la douceur et à la bonté naturelle de son cœur, lui concilièrent, dans le cours de ses hautes et graves fonctions, l'estime de ses concitoyens. A la suite de la révolution, le vols'était organisé en grand dans plusieurs parties de la France et avait étendu ses dévastations jusques dans notre province. M. Savary fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à la découverte et à la destruction de ces bandes sauvages qui frappaient le pays de stupeur. On a cité plusieurs de ses réquisitoires comme des modèles de précision et de logique. Il fut appelé au couronnement de l'empereur, et y reçut la décoration de la légion-d'honneur. En 1814, par suite de la nouvelle organisation judiciaire, les cours criminelles ayant été supprimées, M. Savary fut nommé conseiller honoraire à la cour de Poitiers et vint aussitôt prendre sa place au conseil municipal de Saintes dont il était, depuis 1809, un membre actif et intelligent. En 1832, la même ville le nomma membre du conseil-général. Il est mort à Saintes, environné des soins d'une famille respectable, le 16 janvier 1850.

M. Delauzon, procureur près le tribunal civil de Saintes, a prononcé, sur la tombe du défunt, un discours qui a retracé les qualités éminentes du patriarche de la magistrature. — V. *L'Indépendant* du 22 janvier 1850. —

SAVIGNY (JEAN-BAPTISTE-HENRI).
naquit à Rochefort, le 10 avril 1793. D-

(1) *Biog. des Deux-Sèvres*, p. 225.

l'enfance, il annonça les heureuses qualités que l'âge mûr développa chez lui. Après avoir fait d'excellentes études au collège de sa ville natale, il entra, comme élève de médecine, à l'hôpital de la marine, et ne tarda point à s'y faire remarquer de ses professeurs par son aptitude et sa pénétration. Ce fut, suivant l'expression d'un de ses meilleurs amis, au pas de course qu'il conquit ses deux premiers grades dans la médecine navale. (1).

Savigny était, depuis quelque temps, chirurgien de seconde classe, lorsque le gouvernement décida de se mettre en possession de notre colonie du Sénégal, qui venait d'être restituée à la France. Le jeune chirurgien fut désigné pour faire partie de l'expédition, et il s'embarqua sur la *Méduse*, en rade de l'île d'Aix, le 17 juin 1816; il avait sur cette frégate le titre de second chirurgien-major.

On connaît le cruel naufrage de la *Méduse* qui vint échouer tristement le 2 juillet sur le banc d'Arguin, à douze lieues de la côte d'Afrique, malgré les avertissements réitérés de MM. Maudet et Lapérère, jeunes officiers dont les lumières ne purent contrebalancer l'incurie obstinée du commandant. On a lu l'épouvantable histoire des 150 malheureux jetés sur un frêle radeau; Savigny en faisait partie. Une vingtaine d'hommes avaient été laissés à bord de la frégate, à la merci des tempêtes, en proie à toutes les horreurs d'un abandon total (2),

(1) Disc. de M. Jossand, méd. à Rochefort, prononcé sur la tombe de J.-B.-H. Savigny.

(2) Dans le but de gagner la terre, quatorze de ces malheureux se confièrent à un second radeau, construit à la hâte, et périrent en mer. — Cinquante-deux jours après l'abandon de la *Méduse*, on y retrouva encore trois hommes vivants, mais qui se soutenaient à peine.

tandis que le reste des passagers, avec le commandant, s'étaient mis dans les chaloupes, chargées d'abord de remorquer le radeau, mais qu'elles abandonnèrent ensuite sans vivres, sans gouvernail et sans boussole. Soixante-trois hommes furent mis à terre par la chaloupe, près le cap Mirick, et arrivèrent exténués au Sénégal, le 23 juillet. Parmi eux se trouvait M. Brédif, ingénieur des mines, qui a fait le récit de leur lamentable passage sur un coin du désert. Le reste des passagers de la chaloupe, montant à quarante, y compris ceux d'une pirogue recueillis à bord, arriva à Saint-Louis, le 13 juillet, après d'incroyables fatigues.

S'il avait été moins esclave du devoir, moins sensible à l'honneur, Savigny aurait pu sans doute se dérober à des dangers trop certains; mais il dédaigna de prendre place dans les chaloupes et il se mit volontiers sur le terrible radeau (3), où la faim, la soif et la propre fureur des malheureuses victimes les décimèrent d'une façon si horrible. On peut dire que l'énergie de Savigny, son sang-froid et sa présence d'esprit, au milieu des plus affreuses tortures, contribuèrent puissamment au salut des quinze personnes qui échappèrent à cette lamentable destruction humaine.

Après avoir été conduit à Saint-Louis, sauvé miraculeusement par le brick l'*Argus*, et s'y être un peu rétabli, Savigny revint en France sur l'*Écho* et débarqua à Brest dans le plus complet dénuement. Il fit, de concert avec M. Corréard, l'un de ses compagnons d'infortune (4), la relation de leur

(3) M. Coudein, qui a été major-général de la marine à Rochefort, était aussi sur le radeau dont il prit le commandement.

(4) La conduite de M. Corréard fut admirable. Il se jeta à la mer pour sauver un ouvrier révolté

naufnage. Les circonstances qui accompagnaient cette publication, bien plus peut-être que les conséquences accusatrices qui pouvaient découler, contre le pouvoir, de ces pages écrites avec franchise et fermeté, déplurent au ministre de la marine (1). En effet, une copie du manuscrit déposé, le 12 septembre, dans les bureaux du ministère, échut aux colonnes du *Journal des Débats* qui publia la relation à l'insu du ministre de la marine. Savigny fut dès lors contraint de donner sa démission. Ce fut à cette époque qu'il vint à Paris pour y compléter ses études de médecine, et prendre le grade de docteur.

La thèse qu'il soutint, le 26 mars 1818, et qui était le résultat de ses études à bord du fatal radeau, avait pour titre : *Observations sur les effets physiologiques de la faim et de la soif*. Elle lui valut bien des éloges et lui acquit l'estime bienveillante des hommes éminents qui composaient la commission d'examen. Il reçut en particulier les félicitations de MM. Dubois, Desgenettes et Dupuytren, qui engagèrent Savigny à se placer sur un théâtre où il pourrait donner l'essor à son talent. L'illustre médecin de la peste de Jaffa lui dit : « Monsieur, vos malheurs nous sont connus ; la manière brillante dont vous avez passé vos examens, nous a fait apprécier vos talents ; veuillez voir en

qu'on venait d'y précipiter ; il se dévoua encore pour un passager et sa femme, du département des Hautes-Alpes, qu'il eut le bonheur de retirer des flots.

(1) Il est équitable de constater que les instructions du ministre de la marine portaient de courir à 22 lieues au large, après avoir reconnu le cap Blanc, et de ne venir sur la terre qu'avec les plus grandes précautions et la sonde à la main. En s'écartant de ces instructions, on donna dans le banc d'Arguin. — *Tabl. de l'horrible naufr. de la Méduse*, in-18, Paris, Tiger, p. 5 et 6 ; — et *Naufr. de la Méduse*, in-8°, 1821, p. 42.

nous, non pas des examinateurs, mais des hommes intéressés à recueillir les renseignements que vous voudrez bien leur fournir sur le sujet dont vous avez fait une si cruelle expérience. »

La thèse de Savigny, document précieux en médecine, énumère les tortures endurées sur le terrible radeau par le jeune chirurgien de marine et ses compagnons d'infortune, et apprécie leurs singuliers effets physiologiques.

Elle constate que battus par l'orage, plongés jusqu'à mi-cuisse dans les flots qui couvraient le radeau, les naufragés, au désespoir, se gorgèrent d'abord de boissons spiritueuses. En proie dès lors à une sorte de rage qui tenait de l'ivresse et du transport fébrile, ils se livrèrent, le second jour de leur détresse, une lutte acharnée dans laquelle succombèrent soixante-trois infortunés (2). Savigny reçut dans la mêlée deux coups de sabre et deux ou trois morsures aux jambes et à l'épaule (3) dont il s'aperçut à peine dans l'instant même, tant étaient grandes ses souffrances dues principalement à la macération, par l'eau de mer, de l'épiderme de ses jambes. Ses blessures ne l'empêchèrent pas pourtant de sauver M. Griffon du Bellay, qui s'était jeté à la mer. Des instincts différents remplacèrent bientôt chez les naufragés, le sentiment moral qui s'affaiblissait graduellement. Plusieurs, il est vrai, furent emportés par les vagues

(2) A l'honneur du nom français, il est bien à constater que l'armée d'expédition avait été composée des éléments les plus détestables et par conséquent les moins accessibles aux sentiments de la pitié. On y voyait des libérés des bagnes, des réfugiés piémontais, espagnols, etc., etc. — *Tabl. de l'horr. naufr.*, etc. —

(3) *Tabl. de l'horr. naufr. de la Méduse*, p. 21

qui balayaient la surface du radeau, mais quelques-uns se précipitèrent d'eux-mêmes à la mer, tandis que d'autres, se cramponnant à la vie, dépecèrent les cadavres de leurs frères pour s'en nourrir. Le quatrième jour seulement, Savigny et les officiers surmontèrent leur répulsion et mangèrent de la chair humaine, après l'avoir fait griller. Ces horribles mets prolongèrent l'existence de quelques-uns, mais dès lors la faim, dit Savigny, devint un énorme supplice et frappa impitoyablement ses victimes. Les personnes de vingt-cinq à quarante ans résistèrent le mieux aux dures angoisses de la faim, de la soif, de la nudité et de toutes les misères réunies. Après un nouveau combat à mort, trente des naufragés restèrent étendus sans vie sur le radeau. Deux jours plus tard, le nombre des vivants était réduit à quinze. A mesure que le radeau s'élevait et se préservait de l'immersion, la soif des infortunés qu'il portait augmentait visiblement et devenait plus intolérable. Un morceau d'étain mis dans la bouche, en excitant les glandes salivaires, rafraichissait un peu la bouche desséchée. Un flacon vide d'essence de rose, possédé par M. Coudein, passa plusieurs fois de main en main ; flairé par ces malheureux, il trompait leur soif en communiquant à tout l'organisme, un certain fluide frais et délectable. Le docteur Savigny confirme que le tourment de la soif surpasse de beaucoup celui de la faim. Le treizième jour, après leur si cruel abandon, les quinze naufragés survivants furent, comme on l'a dit, providentiellement sauvés : leurs yeux caves presque farouches, leurs longues barbes, leurs corps et leurs visages flétris, leurs jambes ulcérées, dépouillées en grande

partie de l'épiderme, attestaient d'indicibles souffrances.

Chose inouïe ! tandis que chez Savigny, l'homme était courbé sous le poids de la douleur, le médecin observateur demeurait encore debout ; il était admirable par son courage, sa présence d'esprit qu'il employait à relever le moral abattu de ses compagnons d'infortune. Il raconte que l'excès des maux et de la faiblesse produisit chez quelques-uns une sorte d'hallucination, mirage trompeur qui leur montrait, pendant la nuit et quelquefois durant le jour, des rivages enchanteurs, rêves gracieux, semblables à ceux qu'éprouvent parfois les marins lorsque, traversant des latitudes embrasées, ils sont atteints de la *Calenture*.

La thèse de Savigny n'avait été qu'un extrait entouré d'observations scientifiques de la relation déjà faite en collaboration avec Corréard. Drame infernal ! digne de la plume du Dante. En le reproduisant sur la toile, le pinceau sombre et terrible de Géricault épouvanta nos regards en 1819. (1)

Aussi remarquable par la modestie que par la science, Savigny, malgré les avances brillantes de la fortune, revint dans son pays natal, près d'une bonne mère et d'une sœur qu'il chérissait, et il choisit pour résidence un lieu malsain et ignoré, le petit bourg de Soubise !....

Là, son excellent cœur, aidé de son génie, trouva le moyen de devenir précieux à ses concitoyens. Soubise était alors un foyer de fièvres intermittentes qui moissonnaient chaque année une grande partie de la population. S'appliquant avec soin

(1) Le ciel de ce tableau était de M. Dreux-Dorcy. — *V. Biog. des contemp.*, V^e Géricault.

à l'étude des affections morbides du pays, le médecin charitable parvint à les combattre avec un plein succès et devint de la sorte une providence pour toute la contrée qui gardera longtemps le souvenir de ses efforts généreux.

Peu après son arrivée à Soubise, Savigny épousa une jeune personne de Rochefort qu'il aimait depuis longtemps et qui, par les qualités éminentes du cœur et de l'esprit (1), justifiait si bien son affection. Passant tour à tour de l'exercice de ces graves fonctions aux doux épanchements de la famille, Savigny avait rencontré le bonheur; quelques amis intimes en étaient parfois les heureux témoins. L'un d'eux écrivit à ce sujet : « Le foyer domestique était pour lui un asile fortuné, et sa famille lui tenait lieu des plaisirs que tant d'autres recherchent dans le tourbillon du monde. (2) »

Savigny possédait l'art de bien raconter; les faits les moins importants prenaient dans sa bouche, de la grâce et de l'expression. Le gouvernement de 1830 le nomma, à bon droit, chevalier de la légion-d'honneur. Doué d'une intelligence supérieure, Savigny fut, après quelques études spéciales, apte à remplir diverses fonctions publiques. C'est ainsi qu'il devint successivement maire de Soubise et juge de paix du canton de Saint-Aignant. Il se montra ad-

ministrateur aussi zélé que magistrat habile et intègre.

Il était encore dans la force de l'âge, mais miné par le mal dont il avait contracté le germe dans son naufrage, lorsque, malgré les soins empressés de son épouse et de ses amis, il mourut le 27 janvier 1843. Sa mort fut un deuil général pour le pays.

« L'homme intègre, courageux, dit un des confrères de Savigny, à qui l'on peut appliquer ces paroles de l'Ecclesiaste : *Transiit bene faciendo*, initié aux mystères de la science, prodigue de son existence pour le bonheur de l'humanité, laisse après lui, comme le vaisseau qui va se perdre dans l'espace, un sillage lumineux que nous avons suivi pieusement, guidé par des souvenirs personnels, par les larmes d'une veuve digne et inconsolable, et par les regrets de ses amis.... » (3)

SAVIGNY (PIERRE-CLÉMENT-HENRI), fils du précédent, naquit à Soubise, le 4 mars 1821, et mourut, consumé par une lente maladie de poitrine, à Rochefort, le 29 juillet 1846. (4)

Savigny fut doué dès ses plus tendres années du germe de la poésie. Heureuse disposition naturelle qui enfante de si gracieuses et de si touchantes conceptions, quand la religion vient la réchauffer de son souffle divinement inspirateur !

A quinze ans, Savigny, ému par ce beau spectacle du printemps qui ranime la na-

(1) En nous adressant quelques notes, le 24 octobre 1850, Madame V^e Savigny disait : « ... Offrir à ses concitoyens de rares vertus à imiter, jeter sur des tombes bénies des paroles qui consolent ceux qui les entourent d'un culte pieux et sacré, c'est là, Monsieur, l'œuvre d'un homme de bien, d'un esprit supérieur. » Nous aimons à citer ce langage touchant et élevé dont il convient toutefois de retrancher l'éloge final.

(2) *Disc. cit.*

(3) Lett. de M. Dutouquet.

(4) Nous serions grandement satisfait si cet article, tombant sous les yeux de la pauvre mère du jeune Savigny, frappée par la double perte d'un époux et d'un fils, pouvait apporter quelque adoucissement à sa douleur trop légitime.

ture entière, à la suite d'un long et triste engourdissement, chantait avec délices :

Flore a repris sa plus belle parure,
Le rossignol a retrouvé sa voix,
Tout à l'envi renaît dans la nature,
Et le printemps a reverdi nos bois ;

.
.
.

A seize ans, le jeune poète, s'essayant dans le genre adopté par Cl. Marot, flagellait ainsi les caméléons politiques :

Maître arlequin à la tribune
Répond à nos propos railleurs,
D'opinion qu'il n'en a qu'une,
Et son habit a vingt couleurs !...
Grand Dieu ! que d'esprit il dénote,
Même je crois qu'en son jargon
Il jure qu'il est patriote,
Chanson !...

Peu après, le jeune poète adressa à Béranger une suite de strophes dont chaque vers final était emprunté au célèbre chansonnier. Nous citons les deux strophes suivantes :

Bien qu'il paraisse un peu volage,
Le siècle est trop grave aujourd'hui ;
Ses aînés valaient davantage,
Pourtant ils riaient plus que lui.
Notre ciel, qui se décolore,
De jour en jour s'assombrira ;
Mais Béranger n'a qu'à chanter encore :
Amis ! chez nous la gaieté renaitra.

Quand il chanta ces jours de liberté
Où, sur nos pas, s'avancait la victoire,
Ses chants ont revêtu cette époque de gloire
D'une double immortalité.
Et quand des temps, où seule a souri l'espérance,
Il célébra les malheurs,
On s'écriait partout, dans l'univers en pleurs :
Honneur aux enfants de la France ! ...

Béranger paya les vers du jeune Savigny par une lettre de remerciement fort gracieuse et qui a été depuis insérée dans les *Tablettes des Deux-Charentes*, journal de Rochefort. (1)

Nous croyons devoir extraire d'une ode contre l'incrédulité, composée à 18 ans, par le même poète, les vers qui suivent :

.
De ma puissance, eh bien ! l'Océan est l'emblème.
Je l'ai jeté chez toi, langage harmonieux,
Afin que, tous les jours, il murmure à toi-même :
« Le Dieu que je t'inspire, homme ! il est dans les
cieux.
• Un écueil a suffi pour briser ma colère,
• Mais le courroux de Dieu par rien n'est arrêté.
• Ma vie est d'un instant, mon règne est éphémère ;
• Son règne, c'est l'Éternité !... »

Au moment de sa mort, Savigny retrouvait une tragédie qu'il avait lue, à l'âge de vingt ans, au célèbre Béranger.

SEGUIN. Ce personnage, d'origine saintongeaise, était comte de la ville de Saintes lorsque Charlemagne (2) lui donna de plus le gouvernement ou comtat de Bordeaux, en remplacement de Totilus.

En 850 (3) les Normands ayant fait une descente sur nos côtes et non loin de Saintes, Seguin se mit en devoir de les repousser ; mais son armée fut défaite et lui-même perdit la vie dans l'action.

Plusieurs écrivains l'ont dit père d'Huon de Bordeaux si renommé parmi les vieux romanciers. (4)

(1) Numéro du 21 août 1850.

(2) V. Aimoy, *Hist. de Fr.*, liv. V, et Dom d'Agneaux Devienne, *Hist. de Bordeaux*, in-4°, 1771, 1^{re} partie, p. 19.

(3) En 833, d'après D. Devienne, *ouvr. cité*, p. 19.

(4) V. Mainchin, *Hist. de Saint.*, 1^{er} liv., p. 103, et D. Devienne, *ouvr. cité*, p. 18.

SEIGNETTE (PIERRE) naquit à La Rochelle, le 4 décembre 1660. Il fit avec beaucoup de succès ses hautes études dans la célèbre académie de Saumur. Ayant embrassé la profession de la médecine, héréditaire dans sa famille (1), il fut reçu docteur à Caen en 1683. Aussitôt après, il rentra dans sa patrie où il exerça son art avec ce zèle, cette prudence et cette sagacité qui en firent un des praticiens les plus distingués de son temps. « Seignette, dit un écrivain recommandable, étudiait la nature et se décidait bien moins par des conjectures physiques que par l'expérience, ce grand flambeau qui doit servir de guide dans le sentier obscur qui mène à la guérison du corps humain. » S'étant arrêté au projet d'analyser et de décrire les eaux minérales du royaume, Seignette s'en ouvrit à Fagon, premier médecin du roi, qui applaudit à ses desseins. Après une conférence avec le docteur parisien, Seignette partit de Paris muni d'ordres royaux adressés aux divers intendants de France, près desquels devaient le conduire ses plans d'exploration. Ses travaux à l'égard des sources thermales étant achevés, Seignette revint à Paris en 1701, et fut pourvu, en sa qualité de médecin, d'emplois importants et lucratifs. Il mourut en sa ville natale, dans un âge peu avancé, le 14 mars 1719, et fut inhumé dans l'église de Saint-Barthelémy, sa paroisse. Le travail de Seignette sur les eaux

thermales de France forme un manuscrit de 240 pages, intitulé : *Analyse de plusieurs eaux minérales*. Arcère (2) s'étonne que l'auteur n'ait pas livré à l'impression un aussi intéressant recueil d'observations. Barbeyrac, un des premiers médecins d'Europe, écrivait à Seignette, au sujet de ce manuscrit : « Je ne trouve rien de si exact que l'examen que vous avez fait des eaux des provinces de France; j'attends avec impatience que vous mettiez au jour cet ouvrage qui effacera tout ce qui a été écrit depuis plusieurs siècles sur ce sujet. »

SEIGNETTE (JEAN), cousin du précédent, né à La Rochelle vers le milieu du XVII^e siècle, étudia la chirurgie à Montpellier et exerça avec distinction la pharmacie dans sa ville natale où il est mort en 1702 (3); il a donné son nom au *tartrate de potasse et de soude* ou sel purgatif dit de *Seignette*, quelquefois même de *La Rochelle*, remède dont le temps n'a pas affaibli la réputation. La devise du célèbre praticien, qui résumait l'intelligence et le but de ses études médicales et chimiques, était celle-ci : *cum sole et sale omnia fiunt*.

SEIGNETTE (PIERRE-HENRI) naquit à La Rochelle, le 5 janvier 1735; il était petit-fils du médecin Pierre Seignette, mentionné en cette biographie. Il fit son droit à Poitiers et fut reçu à Paris avocat au parlement. Il revint ensuite dans sa patrie et se montra quelque temps au barreau où son défaut de hardiesse l'empêcha de briller. Seignette se délassait des graves travaux de sa profession par des études

(1) Jacques Riffeau, son grand oncle, était médecin à La Rochelle en 1620. — Jean Seignette, son oncle, mort en 1663, était apothicaire et docteur de Padoue. Durant le terrible siège de 1628, il unit ses soins à ceux du médecin Goyer pour guérir les malades atteints du scorbut. — V. *Hist. de La Rochelle*, de Dupont, p. 367, et Not. du P. Arcère. —

(2) *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 424.

(3) V. Arcère, *Hist. de La Roch.*, II^e vol. p. 123.

intéressantes sur la physique et l'histoire naturelle, et une aptitude très-distinguée pour la numismatique. Aussi l'académie de La Rochelle l'admit-elle dans son sein, le 1^{er} avril 1761. Cette même année, il prit part aux expériences faites à l'égard du thermomètre de Crest. Il tenta en 1762, et alors qu'il était maire de La Rochelle, d'établir dans cette ville une école de chirurgie; l'état financier de la ville s'y opposa (1). En 1767, il en était le second secrétaire, lorsque la retraite de Lafaille, qui venait de donner son médailler à l'académie, l'en fit premier secrétaire en 1770. Seignette compléta et enrichit cette collection de médailles. Il donna à la bibliothèque publique la plupart des livres qui traitaient de cette matière. Il dressa ensuite le catalogue de cette riche collection numismatique. Ces documents, qui sont encore fort précieux de nos jours, dénotent chez leur auteur autant de connaissance que de goût. (2)

En 1772, il seconda de tous ses efforts l'anglais Walsh, venu exprès à La Rochelle pour des expériences sur la torpille, et il eut la modestie de laisser toute la gloire de ces intéressantes études à son collaborateur. Déjà Réaumur et Girard de Villars avaient observé les propriétés électriques de ce poisson. Mais les expériences à peu près complètes de Walsh et de Seignette déterminèrent ce qui n'avait été d'abord que vaguement aperçu, savoir : que la propriété de la torpille était analogue à celle de la bouteille de Leyde, quoique dans des proportions plus faibles; qu'aucune étincelle n'accompagnait la commotion de

la torpille, qui n'avait du reste aucun effet d'attraction, ni de répulsion sur les corps légers. En 1773, Seignette fut maire de La Rochelle; l'année suivante, il fut nommé assesseur au siège présidial de la même ville, et reprit ses fonctions de maire en 1775. Avec un abord froid et réservé, Seignette avait pourtant un ton doux et affectueux avec ceux qui lui étaient connus. Au nombre de ses devoirs, il comptait surtout l'observation stricte des convenances sociales qui contribuent, il est vrai, au charme de la vie civile et dont les antiques traditions vont tous les jours en s'affaiblissant parmi nous. A la prière de Seignette, M. de Lavillemarais avait traduit les écrits de Walsh et divers autres mémoires anglais qui durent le jour aux curieuses expériences de 1772. Ces travaux firent tant de bruit dans le monde savant, qu'en 1777, Joseph II d'Autriche, visitant la France sous le nom de comte de Falkenstein, Condorcet écrivit à Seignette pour qu'il voulût bien répéter ses expériences devant l'empereur. A cette occasion, l'académicien rochelais adressa à Condorcet un compte-rendu aussi plein de justesse que de modestie. Il répéta ses expériences devant Joseph II avec assez de succès, pour que ce prince les rappelât ensuite comme un souvenir intéressant de son voyage de France. Seignette adressa en 1778, à l'académie des sciences, des observations sur les hauteurs des marées, et le flux et le reflux de la mer, faites conjointement avec M. Vialis, et qui lui valurent un remerciement flatteur de Lalande. En 1782, l'académie de Mannheim écrivit à celle de La Rochelle pour obtenir son concours dans d'importants travaux météorologiques. Elle accompagnait

(1) *Hist. de La Roch.*, par Dupont, p. 550.

(2) Not. manusc. de M. Delavant.

sa demande d'instruments fabriqués avec soin, et don précieux de l'électeur palatin. Seignette fut chargé de ces observations, et les continua pendant 17 ans avec une application digne des plus grands éloges. Un mémoire récent de M. Flouriau de Bellevue résume ces importants travaux. En 1782, Seignette mit un grand zèle d'artiste à classer la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle donnés par Lafaille. Malgré son aptitude et son application au travail, Seignette était un des membres de l'académie qui écrivit le moins. Il avait lu cependant, dans une séance de 1762, un discours *sur le danger des systèmes en physique*. — En 1764, une dissertation démontrant *jusqu'à quel point chacun doit s'attacher à un genre particulier dans les lettres et les sciences*, et il se prononça pour les études spéciales. — En 1767, une explication de deux médailles frappées à La Rochelle en 1632 et 1637, en l'honneur de M. Villemontré. — En 1775, un précis des expériences faites sur la *torpille*. — La même année, *Observations sur un ancien sceau de La Rochelle*, où il crut voir un Montmorency, protecteur de cette ville et contemporain de Louis VIII. En 1784, il rendit compte, en sa qualité de secrétaire de l'académie, de différents mémoires pour le prix proposé au sujet de la construction d'une voiture de transport *la plus légère que possible, quoique solide, bien roulante et peu susceptible de dégrader les chemins*. Au moment de la révolution, Seignette fut quelque temps incarcéré; rendu à la liberté, il devint membre du district et passa ensuite en qualité de juge à la cour de cassation. Sa connaissance du droit criminel le fit remarquer, et il fut mis à la tête de

la *section criminelle*. C'est alors qu'il eut à complimenter le jeune vainqueur d'Italie, objet de tant d'espérances. Seignette fut nommé président du tribunal de révision séant à Trèves, et fut rappelé à la cour de cassation le 28 fructidor an VIII. En 1803, lorsque l'académie de La Rochelle se reconstitua, Seignette, quoique absent, fut compris parmi ses membres titulaires.

Il siégeait à la cour de cassation lorsqu'une maladie de poitrine l'enleva en novembre 1808, à l'âge de 73 ans.

SEMÉ (ANNE). D'après d'Aubigné (1), cette jeune fille calviniste, âgée de 16 ans, donna à Saint-Jean-d'Angle, lors d'un assaut par les troupes royales, en 1570, l'exemple d'une chasteté héroïque. Vivement inquiète sur le sort de son père, traqué dans sa maison, Anne court de chambre en chambre, cherchant à sauver l'objet de sa pieuse sollicitude. Le capitaine Cader, qui aperçoit la jeune fille, est épris de sa beauté extraordinaire; il tente de lui faire violence. Mais celle-ci, bien que placée dans une chambre haute, s'élance hardiment par une fenêtre, afin de se soustraire aux poursuites brutales du militaire. Cader, frappé de cette détermination courageuse et désespérée, hésite un instant, puis se met à la poursuite d'Anne Semé, qui, par une permission toute providentielle, ne s'était point blessée dans sa chute. Tout en courant, la jeune fille appelle ses voisins aux armes et leur crie de faire feu, dussent-ils les tuer tous les deux. Le fossé du château, plein d'une eau vaseuse, s'offre aux regards de l'infortunée; éperdue, elle s'y précipite. Aussitôt Cader la saisit par l'extrémité de sa

(1) *Hist. univ.*, t. 1^{er}, liv. V.

robe dont un morceau lui reste dans la main. Mais à cet instant suprême, une arquebuse part et le coup atteint le militaire dont il brise la cuisse. Anne est sauvée !.... Ses amis accourent, la tirent du fossé et l'emportent en triomphe à la demeure de son père dont elle faisait le plus bel ornement par l'héroïsme de sa pudeur et de sa tendre piété filiale.

Nous nous faisons, dans cette circonstance, une douce obligation d'ajouter foi au récit touchant de l'écrivain saintongeais dont les assertions n'ont pas toujours, il faut l'avouer, le caractère d'impartialité et de gravité qui convient à l'histoire.

SENNECTERRE (JEAN-CHARLES, marquis de), gouverneur de La Rochelle, possesseur du château de St-Georges-de-Didonne (1), lieutenant-général des armées du roi, avait été ambassadeur à Turin ; il eut le commandement des provinces d'Aunis, de Saintonge et de Poitou. En 1756, il fut chargé de mettre Rochefort à l'abri d'un coup de main de l'Angleterre ; il prépara si convenablement ses moyens de défense, qu'en approchant de Fouras, l'ennemi comprit que la côte était bien gardée, et, après une tentative infructueuse, il se retira laissant toutefois à réparer de grands dommages causés par une descente dans l'île d'Aix. Le marquis de Sennecterre résidait habituellement à La Rochelle. En 1757 et 1758, il compléta son plan de défense contre les tentatives de l'Angleterre. Ses dispositions militaires, dans les îles de Ré, d'Oleron et sur les rives du continent, parurent savamment combinées (2) et lui méritèrent

(1) Arcère, *Hist. de La Rochelle*, II^e vol., p. 373.

(2) Ibid., p. 709. — La défense de la rive

une récompense nationale. Le 5 mars 1757, il reçut, à La Rochelle, le bâton de maréchal de France. Les lettres envoyées, en 1758, de la part de Louis XV, pour convocation du ban de la noblesse de Saintonge à Saintes, de l'Aunis à Mairans, et du haut et bas Poitou à Fontenay et à Saint-Jean-d'Angély, étaient signées du maréchal de Sennecterre (3). On rapporte qu'en 1768 (4), il fit raser le nouveau temple calviniste de Gemozac, qu'on rétablit six ans après (5). L'emplacement du premier temple protestant avait été fourni par M. de Candelay, S^r dudit lieu, sur la fin du XVI^e siècle. Ce temple avait été abattu en 1685. (6)

Le maréchal de Sennecterre est mort au château de Didonne, commune de Saint-Georges, rebâti au commencement du XVI^e siècle, et dont il était possesseur. En 1749, il avait acquis le château de Pisany, reconstruit en partie et environné de larges douves pendant l'année 1525, et restauré, en 1602 (7), par Charles d'Angesne, marquis de Pisany. (8).

Le maréchal de Sennecterre avait encore acquis, en 1763, le château de Saujon,

droite de la Charente avait été remise alors à M. le comte de Langeron, et de la rive gauche à M. le marquis de Surgères, tous deux lieutenants-généraux des armées du roi.

(3) Feuillet, de l'*Indépendant*, journ. de Saintes, 27 juillet 1849.

(4) *Hist. des égl. réf.*, p. 223.

(5) Annibal-Julien de Sennecterre, probablement de la même famille que le maréchal, fut chevalier de Malte, et abbé de Saint-Jean-d'Angély depuis 1679 jusqu'en 1688. De son temps — 1683 — on détruisait le temple calviniste bâti à Saint-Jean avec les débris de l'église.

(6) *Hist. des égl. réf.*, p. 215.

(7) C'est par erreur que la *Statistique du département* dit que le maréchal de Sennecterre avait bâti ce château en 1602.

(8) V. Pisany.

qui relevait de la couronne moyennant le devoir de 19 livres, à cause du château royal de Saintes.

SERAIN (PIERRE-EUTROPE). Ce médecin littérateur est né à Saintes en 1748. Il était élève de l'école-pratique de médecine de Paris. Il devint ensuite membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen. Appelé à Canon, en Normandie, pour donner des soins gratuits aux pauvres du pays, par M. Elie de Beaumont, il mourut au château de Canon, en 1820 (1). Serain, dont les études avaient toujours été dirigées vers la médecine usuelle, l'agriculture et l'économie domestique en général, a laissé divers ouvrages d'utilité publique qui honorent sa mémoire; savoir : *Instructions pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-8°; nouvelle édition, Lausanne, 1788, avec notes par le docteur d'Apples; 8° édition, Paris, 1803, in-12. L'auteur avait su profiter des notes de l'édition de Lausanne pour les tirages subséquents. — *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, Paris, 1783, in-12. — *Instructions sur la manière de gouverner les abeilles*, Paris, 1802, in-8°. — *Idée d'une grande entreprise relative aux sciences, aux arts et à l'industrie, offrant au public ainsi qu'aux personnes qui voudront concourir à ce travail, des avantages extraordinaires*, avec un tableau, Paris, Mignoret, 1817, in-8°. Indépendamment de ces ouvrages, Serain avait fourni plusieurs articles ou mémoires à différents journaux de médecine et de physique.

SÉRIGNY (HENRI-HONORÉ LEMOYNE de), né dans l'arrondissement de Roche-

fort, était, en 1789, lieutenant de vaisseau. Pendant la révolution, il se tint à l'écart plutôt par un sentiment honorable d'abstention, que par prudence personnelle. En l'année 1809, il fut appelé à la mairie de St-Jean-d'Angély où il se fit remarquer par la fermeté de son caractère et par la sagesse de son administration. Il contribua, de tout son pouvoir, en 1813 et 1814, à l'érection du petit-séminaire de Saint-Jean qu'un décret impérial, daté du 23 janvier 1813, venait d'autoriser. Sa correspondance avec l'évêque de La Rochelle, au sujet de la séparation des différents élèves fréquentant l'école religieuse et l'école civile, est pleine de dignité et de bienveillance. Celle avec l'université n'est pas moins remarquable (2). Dans sa lettre au recteur de l'académie de Poitiers, en date du 8 novembre 1814, on remarque ce passage qui caractérisait l'enseignement de l'université impériale : « Cinq années de soumission au système universitaire, trente mille francs de dépense pour le maintien du collège de cette ville, m'ont convaincu que l'organisation de ces écoles pouvait faire de très-bons conscrits, mais qu'il n'en sortirait jamais un membre de l'Institut, ni même un homme doué des connaissances les plus communes. » Dès lors, comme on le voit, l'habile magistrat avait jugé le monopole universitaire et n'aurait point hésité à se prononcer pour la liberté de l'enseignement, après laquelle soupire d'ailleurs tout homme sage et éclairé. Ses démêlés avec les hauts fonctionnaires de l'université durèrent une année; et il sut enfin, par son bon droit, autant que par

(2) V. à l'appendice de la *Vie de l'abbé d'Argenteuil*, par M. l'abbé Rainguet, p. 256 et suiv.

(1) 1821, Not. manusc. de M. Delayant.

l'énergie de son langage , mettre des bornes à l'envahissement de cette corporation. Sérigny avait salué avec enthousiasme le retour des Bourbons. A l'arrivée de Bonaparte, en 1815, une proclamation du maire de Saint-Jean , conçue dans un esprit d'opposition , lui valut une dénonciation en règle dont Napoléon ne tint pourtant aucun compte. Il conserva Sérigny , en disant qu'il *aimait des hommes de cette trempe de caractère*. Le maire de Saint-Jean fut, en 1815, chargé d'aller complimenter Louis XVIII au sujet de son heureux retour en France. En s'acquittant de cette haute mission , Sérigny sut ajouter encore à l'estime et à l'affection que lui avaient vouées ses concitoyens à l'égard de son intelligente et digne administration. Aussi dès la première nouvelle de l'arrivée du maire à Saint-Jean-d'Angély , la population entière accourut au-devant de lui ; après avoir dételé les chevaux de sa voiture , elle l'entraîna avec enthousiasme jusqu'à la porte de son hôtel. Ce fut avec regret qu'en 1816 , on le vit s'éloigner pour aller prendre à Rochefort la sous-direction des mouvements du port. Il est mort en 1824 , au château de Luret , près Tonnay-Boutonne.

SÉRIGNY (HENRI LEMOYNE), frère du précédent , né au château de Luret (1), sur la Boutonne, en 1767 , fut d'abord ingénieur des constructions à Rochefort ; il créa dans le port certains établissements hydrauliques importants. Lorsqu'il eut sa retraite , il s'occupa d'agriculture et acquit la réputation d'un agronome distingué. Le 10 avril 1813 , il fut nommé maire de Ro-

chefort et traversa des époques difficiles , de 1813 à 1829 , avec un tempérament de sagesse et de modération qui honorèrent son administration. En 1817 , il travailla à l'érection d'une école gratuite d'instruction primaire. L'année suivante , il obtint des fonds pour la création d'une bibliothèque publique qui renferme maintenant plus de 8,000 volumes. Il apporta son contingent d'efforts à l'assainissement de la ville et de ses alentours ; il étendit les moyens d'irrigation des rues , rectifia le nivellement des pavés pour l'écoulement facile des eaux pluviales (2), et mérita bien d'une cité qui , grâce à de zélés et habiles magistrats, a été successivement amenée au point de prospérité et de richesse où nous la voyons aujourd'hui.

La position de M. de Sérigny , ses études particulières, lui suggérèrent la pensée de travailler à l'amélioration et au dessèchement des nombreux marais qui bordent la Boutonne. Sous ce rapport , il rendit à l'humanité d'éminents services. Il fournit à l'*Annuaire* de Lacurie, les notes relatives à ces marais et constatant les grands travaux qui restent encore à exécuter dans l'intérêt de l'agriculture et de l'hygiène publique. M. de Sérigny est mort le 30 juillet 1848. — V. Saint-Surin. —

SOLIMAN-RAYS. « Dans le temps, » dit Arcère(3), où les Rochelais se signalaient par leur indocilité envers leur souverain , un de leurs concitoyens se distinguait par sa bravoure contre les infidèles. »

(1) En 1569 , lors du siège de Saint-Jean-d'Angély , Charles IX prit son gîte dans ce château.

(2) V. *Hist de Rochefort* , de MM. Viaud et Fleury , II^e vol. , p. 515 , 516 , 517 et 518.

(3) *Hist. de La Roch.* , II^e vol. , p. 226.

Ce marin dont le nom de famille est demeuré jusqu'ici inconnu(1), fut pris par les pirates de Barbarie, vers le commencement du XVII^e siècle et conduit à Alger. Cédant aux rigueurs de l'esclavage, il changea ses doctrines calvinistes pour celles de Mahomet, et prit le nom sous lequel nous le désignons ici. Devenu à son tour corsaire intrépide, plein d'activité et d'audace, Soliman imprima une terreur profonde aux vaisseaux du commerce. Une tempête le jeta, en 1621, sur les côtes de Provence, où, après un vigoureux combat, il fut capturé par une galère française qui s'appelait la *Guisarde*. Conduit à Marseille, Soliman fut réuni à cette tourbe de malfaiteurs désignés sous le nom de galériens, et que l'État employait dès lors aux plus rudes travaux de la marine. Souvent la Providence châtie nos corps dans l'intérêt seul de nos âmes. Soliman laissa passer sans se plaindre la justice de Dieu ; il eut honte de son dévouement à l'islamisme, et résolut de rentrer dans le sein du catholicisme dont les admirables enseignements, qu'il devait au zèle d'un saint prêtre, avaient touché son cœur. Sur ces entrefaites, un échange de prisonniers rendit Soliman, qui n'avait point divulgué le secret de sa naissance, à l'Afrique, sa patrie d'emprunt. Revenu à Alger, il équipa un vaisseau pour voler à de nouveaux exploits de piraterie. Indépendamment de sa milice Algérienne, il s'entoura d'esclaves chrétiens, et après avoir dirigé sa chiourme vers le Levant, il vint tout-à-coup prendre terre à Suze, ville importante du royaume de Tunis.

(1) Nous souhaitons que quelque littérateur rochelais entreprenne d'éclaircir ce point obscur de notre biographie locale.

Pendant que l'élite de la milice s'occupe à aller quérir des rafraîchissements par la ville, Soliman invite les esclaves chrétiens à se débarrasser de leurs chaînes, et fait résonner à leurs oreilles le cri magique de liberté !.... Les miliciens maures de rang inférieur, stupéfaits, se laissent emprisonner. Dans ce moment même, Soliman appareille pour les côtes de France ; mais le vent ayant contrarié ses plans, il vint débarquer à l'île de Malte, où il fut très-bien accueilli aux cris d'enthousiasme de l'île émerveillée. Le Mahométan converti entra dans l'ordre de Malte, et tourna dès lors contre les ennemis du nom chrétien, des armes qu'il avait trop longtemps mises au service de ces mêmes ennemis. Bientôt il fut élu *Chevalier de grâce* et fit sentir aux barbares la puissance de son bras dans différentes actions. Il fut tué d'un boulet de canon dans une rencontre avec des galères turques, heureux de voir en mourant la victoire pencher du côté des chrétiens qui s'emparèrent, dans cette journée, de quelques vaisseaux ottomans.

SOUBISE (BENJAMIN DE ROHAN, prince de), fils de René II de Rohan et de Catherine de Parthenay-L'archevêque, fut, avec son frère Henri, un des chefs les plus influents de la réforme dans nos contrées de l'Ouest, au XVII^e siècle. En 1620, il fut témoin de la réception brillante faite par Saint Jean-d'Angély à Louis XIII, alors que ce prince s'avavançait pour soumettre le Béarn ; il en gémit, parce qu'il y trouvait un motif d'appréhension pour les intérêts de son parti. L'année suivante, le roi marchant contre les révoltés de la Saintonge et de l'Aunis, reçut la soumission de la

plupart des seigneurs , mais Henri et Benjamin de Rohan , forts de l'appui des places de La Rochelle et de Saint-Jean-d'Angély , osèrent résister ouvertement à leur souverain. Louis XIII publia , le 27 mai , à Niort , des lettres par lesquelles il déclarait rebelles et criminels de lèse-majesté les habitants de ces deux villes. Les réformés de La Rochelle se mirent en révolte ouverte. Henri de Rohan prit le commandement de cette dernière ville et donna à Benjamin , son frère , celui de Saint-Jean-d'Angély , avec Hautefontaine , guerrier expérimenté , pour lieutenant. Saint-Jean fut assiégé par l'armée royale , et Hautefontaine ayant été tué pendant le siège , Soubise se rendit à discrétion et obtint son pardon après avoir juré fidélité au roi avec promesse de ne plus porter les armes contre sa majesté. Pour laisser une marque de son juste ressentiment à l'égard d'une place , qui la première avait osé fermer ses portes à son roi légitime , Louis XIII ordonna que ses fortifications fussent rasées , ce qui s'exécuta sur-le-champ. Oubliant dès la même année , et à six mois d'intervalle , ses serments , le prince de Soubise prit de nouveau les armes contre le roi et ravagea , avec Favas et Saint-Surin , les églises et les propriétés particulières des habitants de l'île d'Oleron ; il s'empara de Royan sans coup férir. De concert avec les calvinistes maîtres de la place , ce qui contraria vivement Louis XIII , Soubise réduisit en cendre l'église et les bâtiments de l'abbaye de Sablonceaux , déjà fortement endommagés. L'année suivante , à la tête de 3,000 fantassins et 200 cavaliers , il livra le Bas-Poitou aux horreurs de la guerre et du pillage. Il s'empara de la ville des Sables-d'Olonne ,

ensuite il commit mille excès à Luçon , et dévasta l'église de cette dernière ville , chef-d'œuvre d'architecture religieuse (1). Ses archives étaient remplies de chartres , de statuts , de vieux manuscrits ; tous les papiers en furent lacérés , jetés au vent ; on en précipita une masse énorme dans le puits voisin où l'on entassa même des meubles d'église ; quant à l'argenterie , aux cloches et aux dalles en plomb , le tout fut enlevé et pillé. Louis XIII se mit à la poursuite de ce vrai chef de bandits et l'atteignit dans la petite île de Rié (en Vendée) , à l'embouchure de la Vie. Le prince de Soubise abandonna lâchement sa troupe pendant la nuit et se sauva à la nage. Le lendemain , l'armée royale eut facilement raison de ces misérables dépourvus de leur chef , et elle en fit une horrible boucherie. Soubise , accouru à La Rochelle , y avait reçu , le 21 avril 1622 , un accueil peu flatteur et justement mérité (2). Pendant ce temps , Louis XIII marchait sur Royan , et s'en emparait après six jours d'une attaque vigoureuse. Cependant , à la tête d'une flottille de dix bâtiments équipés à la hâte , Soubise ravageait les côtes de la Saintonge et du Poitou. La Rochelle sembla désavouer un instant ces actes de révolte audacieuse ; mais quand elle vit le succès couronner les entreprises du chef des révoltés , elle se rangea à la théorie des faits heureusement accomplis. De son côté , Henri de Rohan poussait au soulèvement du Midi , et faisait une immense

(1) V. procès-verbal et relation du XVII^e siècle , insérés dans l'*Hist. de Saintonge* de M. Massiou , V^e vol. , p. 561 et suiv.

(2) Voir les singulières excuses alléguées en faveur de Soubise dans l'*Hist. de Saint.* , V^e vol. , p. 309. Nous aimons à croire que si l'auteur revoyait , en 1852 , son ouvrage écrit en 1836 , il modifierait la plupart de ses propositions religieuses et politiques.

diversion aux opérations de son frère ; ce qui ne laissait pas de beaucoup embarrasser Louis XIII. En 1625, Soubise attaqua la flotte royale, brûla le vaisseau amiral et causa de grands dommages à deux ou trois autres bâtiments de l'escadre. Content de ce succès, obtenu par une indigne supercherie, comme le dit Arède (1), il s'échappa aussitôt et vint mouiller dans le Pertuis-Breton. La flottille calviniste ayant été bloquée, le 15 septembre de la même année, à l'entrée de la fosse de Loie (île de Ré), Soubise en laissa le commandement à Guillon et courut s'embusquer sur les rives de l'île, avec 120 chevaux, 600 fantassins et quatre pièces de canon, pour empêcher le débarquement des royalistes (2). Ses efforts furent inutiles, les calvinistes ne purent soutenir le choc des troupes royales ; dès lors Soubise, qui se tenait prudemment à distance, recourant à sa méthode de la Vendée, confia son salut à l'agilité de son cheval. Bientôt il s'embarqua et fit voile pour l'Angleterre ; il en revint avec la flotte que commandait Buckingham. Les Anglais firent une descente en l'île de Ré, s'emparèrent du bourg de Saint-Martin ; mais les forteresses de l'île tinrent bon pour le roi de France. En 1627, le prince de Soubise fut déclaré criminel de lèse-majesté, tandis que son frère Henri était pendu en effigie par sentence du parlement de Toulouse. Benjamin était alors souffrant à La Rochelle, et voyant que Buckingham allait se retirer, il fit, malgré ses souffrances, un voyage en l'île de Ré pour retenir le duc ; il ne put rien

obtenir. Le combat *des Passes*, près Loie, gagné par le maréchal de Schomberg, qui survint alors, ne fit que précipiter le départ des Anglais ; il leur coûta 2,000 hommes taillés en pièces, 60 drapeaux enlevés et 280 officiers de haut grade et gentilshommes tués ou faits prisonniers. Dans la nuit qui suivit cette fameuse affaire, Buckingham embarqua précipitamment le reste de ses hommes et de ses chevaux, et fit voile pour l'Angleterre, le 17 novembre, emmenant avec lui le prince de Soubise malade. Ce personnage, l'âme de cette guerre funeste, débarqua à Plymouth et se rendit de là près du roi d'Angleterre, afin de justifier, autant que possible, le mauvais succès de l'entreprise contre le roi de France.

L'an 1628 amena le fameux siège de La Rochelle. Le 17 septembre de cette année, une flotte anglaise partait de Plymouth, sous le commandement de lord Lindsey, pour venir porter secours à la ville assiégée ; elle ramenait Benjamin de Soubise et plusieurs autres réfugiés calvinistes. Les tentatives de cette flotte sur la place défendue par la digue du cardinal de Richelieu, furent infructueuses, et, malgré les instances de Soubise et autres chefs calvinistes, elle prit le parti de s'éloigner ; d'aller mouiller près de l'île d'Ar. Le prince de Soubise tenta un accommodement avec le cardinal, et y stipula le maintien de ses privilèges avec remise de ses biens par lui et sa mère, M^{re} de Rohan. — V. Fournay. — Le cardinal de Richelieu, romain hautement, comme il le devait, ces négociations audacieuses. Benjamin et le prince de Soubise disparurent alors de la scène politique ; il s'en fit un triste souvenir, et ses amis les Anglais, et même le

(1) *Hist. de La Roch.* II, vol. 1, p. 211.

(2) Ce fait historique est raconté d'une manière inexacte par M. Massieu.

dres, le 9 octobre 1642, sans avoir paru se repentir d'une révolte criminelle qui avait accumulé tant de ruines sur sa patrie. Comme il était allié à la couronne d'Angleterre, le roi lui fit faire de magnifiques funérailles, et ordonna que son corps fût inhumé dans la chapelle royale de Westminster.

SOURDIS (BÉNIGNE de MEAUX, marquise d'Alluye, de), naquit au château du Fouilloux (1), près Arvert, en 1648. Elle était fille de Charles de Meaux (2) et de Madeleine de Léznac (3). M^{lle} du Fouilloux joignait aux avantages de la naissance, de l'esprit et de la fortune, une beauté tout à fait remarquable. Nommée demoiselle d'honneur de la Reine-Mère, Anne d'Autri-

che, puis de Madame Anne-Henriette d'Angleterre, première épouse de Monsieur, Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, elle parut à la cour où elle se distingua par la vivacité de son esprit et le charme de sa conversation. Elle devint l'amie intime de la comtesse de Soissons et des duchesses de Bouillon et de Mazarin, de M^{lle} de la Vallière et du Gast d'Artigny. Connue d'abord sous le nom de comtesse du Fouilloux, elle fut recherchée de tout ce que la cour avait de plus distingué. Louis XIV lui-même ne fut pas insensible à ses charmes. Benserade lui rendit hommage dans les vers qui commencent ainsi :

« Sans que je parle on m'admire à la cour. »

Admise aux ballets du roi, elle les embellit de toutes les grâces de sa personne. Le brillant Lauzun lui adressa ses vœux, si l'on en croit les *Mémoires* de Saint-Simon (4) qui tracent de notre compatriote un long portrait souvent peu flatteur. Saint-Simon, comme on le sait, ménage peu les réputations. Du reste, celle de M^{lle} du Fouilloux ne fut point exempte de blâme. Elle dépensa follement sa vie dans les intrigues de la cour. Les mœurs de cette grande époque, il faut l'avouer, étaient fortement relâchées. M^{lle} du Fouilloux fut sans doute du nombre de ces femmes supérieures qui, malgré leur légèreté, dirigèrent le grand mouvement social du XVII^e siècle, mais qui, par suite de cette fatale atteinte portée, en si haut lieu, à la morale religieuse, précipitèrent la monarchie du faite de la gloire et de la civilisation la plus avancée, dans un abîme de catastrophes et de ruines. Dotée par le

(1) Cette terre appartient aujourd'hui à M. Jean Echoussiers.

(2) La maison de Meaux, qui avait réuni tous les genres d'illustration, éteinte il y a cent ans, était originaire de la Brie. Elle avait, dit-on, donné à l'église : Saint Faron, év. ; Sainte Fare, abb. ; Saint Cagnoald, év. ; Saint Agile, apôtre de Bavière ; Saint Ouen, év. ; Sainte Baude, Sainte Mode, Saint Agilbert et Saint Elbrigisile, év., etc. Cette noble famille, descendant des anciens vicomtes de Meaux, vint s'établir en Saintonge vers l'an 1624. Elle acquit plusieurs terres en cette province, et notamment celles de l'Isle, d'Orliou, du Fouilloux, de Chassagne, de Marlonges. Gauthier de Meaux et son frère Giffart avaient suivi le roi Saint Louis en Palestine. Giffart fut chargé, par le pieux roi, d'aller chercher, en 1238, à Venise, pour l'apporter en France, la couronne d'épines de Notre Seigneur, précieuse relique qui se trouve maintenant à la sainte chapelle de Paris. En souvenir de ce fait important, Giffart de Meaux obtint de Louis IX de quitter les armes des vicomtes de Meaux pour prendre un écusson d'argent, à cinq couronnes d'épines de sable. Le nombre de cinq rappelait les cinq plaies du Sauveur. Ces armoiries furent conservées par les descendants du vaillant croisé. — *Extr. de l'esquisse histor. sur la maison de Meaux, etc.*, somptueux manusc. de cent pages, possédé par M. A. de Bremond d'Ars, à Saintes, et dû à la plume exercée de M. L. de la Morinerie de Dieuche.

(3) Fille d'Isabeau de Comminges, branche de Saintonge.

(4) Tome XXXIV, p. 80 et suiv., édition de 1843.

roi de cent cinquante mille écus, M^{lle} du Fouilloux épousa, le 16 février 1667, Paul-Henri d'Escoubleau, chevalier, marquis de Sourdis et d'Alluye, gouverneur de l'Orléanais et du pays Chartrain, neveu du cardinal de Sourdis. La marquise d'Alluye, compromise en 1680, avec son mari, la comtesse de Soissons, et la duchesse de Bouillon et autres, dans l'affaire de la trop célèbre Voisin, fut condamnée à l'exil. Son innocence ayant été ensuite constatée, elle put rentrer au Palais-Royal où elle mourut dans un âge avancé, le 15 mai 1721 (1). Elle fut inhumée dans l'église de Saint-Eustache. Durant les dernières années de sa brillante mais futile carrière, la marquise d'Alluye présidait, au Palais-Royal, un cercle composé des beaux esprits de l'époque. On y jouait souvent gros jeu, et l'on devisait sur les intrigues galantes de la cour et de la ville.

Sous le titre d'*Hôtel Pimodan*, M. Roger de Beauvoir a publié, en 1847, un roman historique (2) où il est fréquemment question de Bénigne de Meaux, qu'il mêle à toutes les intrigues du temps. (3)

SOUTY (JEAN-JACQUES-AUGUSTE-ARMAND), docteur-médecin, chirurgien de 1^{re} classe de la marine nationale, chevalier de la légion-d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à San-Yago, l'île de Cuba, le 26 septembre 1804. Il perdit de bonne heure son père, médecin à

Saint-Domingue, et que les événements politiques avaient forcé à s'expatrier. Il suivit en France sa mère qui se rapprochait, avec ses cinq enfants, de son vieux père, avocat en Saintonge. Le jeune Souty (4) fut élevé, grâce à la généreuse protection de son oncle, au collège de Saintes, où il se fit remarquer par son aptitude et ses succès. Il justifiait, dit M. Lefèvre, cet axiome « que l'adversité, en concentrant l'âme au milieu de ses facultés, augmente leurs ressorts, et leur donne plus d'énergie. » (5) En 1824, il fut embarqué à Rochefort comme chirurgien de marine, à bord de la frégate la *Circé*, commandée par M. de Mackau et portant l'ordonnance de Charles X qui fixait les conditions de l'émancipation de Saint-Domingue. De retour à Rochefort, en 1826, il obtint bientôt la place de chirurgien de 2^e classe, pour le service des établissements français dans l'Inde. Il partit en 1828, pour Pondichéry, et eut la direction du service de santé de Karikal. Homme d'étude et d'observations, Souty s'appliqua, dans ces parages, à l'examen des races d'hommes qui l'environnaient; leurs mœurs, leurs habitudes, leurs maladies fixèrent son attention.

A sa rentrée en France, en 1832, il retrouva sur les bords de la Seine le terrible fléau qu'il avait déjà connu dans les aldées de l'Indoustan. C'est alors qu'il publia un *Mémoire sur le choléra-morbus observé dans l'Inde et comparé à l'épidémie qui régnait*

(1) Son portrait, peint par le célèbre Mignard, est aujourd'hui dans la possession de son arrière-petit-neveu, M. le comte Auguste Potier de Pommeroy, ancien député de la Haute-Marne.

(2) Paris, 4 vol. in-8°.

(3) V. p. 244, la notice sur le chevalier du Fouilloux, marié en 1680, à Marguerite MICHEL DE CHASSAGNES, dame dudit lieu, en Arvert.

(4) Son frère aîné, élève au même collège et parvenu au poste d'ingénieur civil, est allé se fixer en Russie. — V. *Notice sur la vie et sur les travaux de M. J.-J.-A.-A. Souty*, par M. Lefèvre. 2^e médecin en chef de la marine, in-8° de 22 p.: Rochefort, Loustau, 1851.

(5) Not. citée.

en Europe, adressé, sous la forme de rapport, à M. le vice-amiral de Rigny, ministre de la marine; il y déclarait, en opposition avec les doctrines de Broussais, que le choléra n'était point une gastro-entérite, mais que ses signes caractéristiques dénotaient plutôt une altération du système nerveux, analogue à celle qu'occasionnent certains poisons subtils. Toutefois, son traitement — le sulfate d'alumine — ne fut point couronné par le succès. De 1832 à 1839, Souty, attaché au service des ports, passa de l'hôpital de Rochefort à la fonderie nationale de Ruelle, et de celle-ci au service de la flotte. Embarqué sur plusieurs navires, il parcourut successivement l'Archipel de la Grèce, les côtes de l'Asie mineure et la mer des Antilles. Il dut à ces situations diverses, les progrès qu'il fit dans l'hygiène du soldat et de l'homme de mer. En l'année 1835, il rédigea une note sur l'influence que le séjour dans les casernes du port de Rochefort, exerce sur la santé des soldats. Ce travail consciencieux aida à l'abandon du mode si peu satisfaisant de campement de la garnison pendant la période caniculaire.

En 1839, il fit, comme chirurgien de 1^{re} classe, un voyage à la Martinique. Ce nouveau séjour dans les régions intertropicales permit à Souty de constater l'erreur de ceux qui admettaient qu'en formant les garnisons des Antilles, d'hommes nés dans les départements du midi de la France, la mortalité parmi eux serait moins considérable. Il indiqua certains moyens d'acclimatement pour les soldats qui devaient servir sous la zone torride. En 1840, il remit au gouverneur de la Martinique un mémoire démontrant l'injustice qu'il y aurait à exclure

du service de la métropole, les officiers de santé en chef attachés au service colonial. Il inséra dans les *Annales maritimes* du mois de mars 1842, une lettre au docteur Bertulus, et qui contestait ou modifiait les propositions insérées dans un mémoire sur les dangers de l'importation de la fièvre jaune en Europe, avec les provenances commerciales des Antilles. C'est peu après — le 28 avril — que Souty fut nommé membre de la légion-d'honneur. En 1845, il présenta, sous forme de thèse, à la faculté de Montpellier, un mémoire résumé des nombreux documents qu'il avait recueillis pendant son séjour sous la zone torride et intitulé : *Considérations générales sur les maladies des Européens dans les climats chauds, et spécialement sur la dysenterie, l'hépatite et la fièvre jaune*. Ce travail lui valut le titre de docteur et le prix annuel de la faculté de médecine.

Depuis plusieurs années, la santé de M. Souty déclinait visiblement; pour la rétablir, on lui conseilla de se rendre aux Eaux-Bonnes. Il y mourut, le 28 juillet 1850. « Au moment suprême, après avoir reçu les secours de la religion, n'ayant près de lui que sa femme, sa fille et un ami dévoué, ses pensées se portèrent vers Rochefort, vers les amis qu'il y avait laissés; il exprima le regret de mourir loin d'eux. Ses dernières paroles adressées à sa femme et à sa fille furent celles-ci : « Du haut du ciel, je veillerai sur vous, je prierai pour vous. » (1).

SPONDE (JEAN de) naquit à Mauléon en 1557. Son père étant conseiller et secrétaire de Jeanne d'Albret, mère de

(1) Not. citée, p. 21.

Henri IV, ce prince mit le jeune Sponde sous sa protection particulière, et le combla de ses bienfaits. Pendant le peu d'années qu'il fut lieutenant-général en la sénéchaussée de La Rochelle, Sponde publia *Les travaux et les jours d'Hésiode*, sous ce titre : *Hesiodi Ascrae opera et Dies J. Spondanus, Rupellanæ provinciae praefectus, recensuit et commentariis illustravit*; Rupellæ, apud Hieronimum Haultinum, 1592, in-12 de 227 p., très-belle édition dédiée à M. de Harlay, premier président au parlement de Paris. — *Recueil de remontrances faites en la cour de parlement de Paris aux ouvertures des plaidoiries par feu M. Jacques Faye, Sr Despeisses, avocat du roy et président en la dite cour ; plus adjoint à la fin les remontrances du Sr de Pibrac*; La Rochelle, Hiérôme Haultin, 1592, in-12 de 318 p.

Élevé dans le sein du calvinisme, Sponde se convertit en 1593. Il fit paraître à Bordeaux, chez Millange, en 1595 : *Réponse au traité de Théodore de Bèze, intitulé des marques essentielles de l'Eglise*, in-8°. — Il fut aussi l'auteur d'un *Commentaire sur Homère*, et de *Notes sur la logique d'Aristote*.

Sponde est mort le 18 mars 1595.

SURGÈRES (JACQUES de). En l'année 1361, il employa la violence contre les héritiers du chevalier Guillaume Baritault. Le fils aîné de Guillaume fut injustement chargé de fers. Charles V prit les opprimés sous sa protection et se disposait à sévir contre J. de Surgères, lorsque ce dernier demanda merci, faisant valoir ses bons et agréables services et ceux de sa race pour la défense de la royauté. Le souverain lui

pardonna à cette considération, et lui fit délivrer par le lieutenant d'Aquitaine, le 5 août 1361, des *lettres d'allégeance*. Il paraît que depuis lors, Surgères suivait passablement bien le chemin de la loyauté. Pourtant, en 1378, le hargneux seigneur, renouvelant les anciennes disputes de sa famille avec celle de Granges en bas Poitou, brisa par deux fois l'écusson de la maison de Surgères, porté par Louis de Granges et apposé par celui-ci dans la chapelle des jacobins de Fontenay. Le 20 août 1379, les commissaires délégués au sujet de ce grave différend héraldique, donnèrent gain de cause à de Granges. Jacques de Surgères fut nommé chambellan du roi Charles VI, le 28 février 1407. Plus tard, le gentilhomme se sentant affaibli par le poids des années, et se jugeant incapable de tenir tête aux bandes armées qui le menaçaient, mit, le 5 août 1450, sous la protection et sauve-garde du roi, lui, sa famille et ses possessions. Pour marque de cette protection royale, et afin qu'elle fût connue des vindicatifs et malveillants voisins du vieux seigneur, qui sans doute jouait alors le rôle passif du lion décrépît de la fable, apposition fut faite sur ses logis et bâtiments des *panonceaux et bâtons royaux*. — V. Maingot. —

SURGÈRES (HÉLÈNE de FONSEQUE de), fille de René de Fonsèque, baron de Surgères, et de Anne de Cossé (1), était

(1) V. *Hist. des Chasteigners*, d'André du Chesne, p. 431. — *Dict. hist. du Poit.*, de B. Filkau t. 1^{er}. — *Nobiliaire de Fr.*, du P. Anselme. — C'est par erreur que plusieurs historiens de la Saintonge et de l'Aunis, et en particulier le P. Arcère, *Hist. de La Roch.*, t. 1^{er}, p. 134 ; — M. Maschou, *Hist. de la Saint.*, t. IV, p. 511. — la disent fille de Louis de Clermont et de Roderique de Fon-

une des nombreuses dames d'honneur de Catherine de Médicis. Elle descendait, par une de ses aïeules, de l'illustre maison des Maingot de Surgères, et des comtes de Monterey, en Espagne, du côté paternel. Hélène, célèbre par sa beauté, se trouva au château de Landes, près Saint-Jean-d'Angély, en 1569, pendant le siège de cette ville. Mezerai nous apprend que la Reine-Mère ne se déplaçait jamais sans le séduisant cortège de ses filles d'honneur, au nombre d'une centaine. « Le même équipage, dit-il, traînait les machines de guerre et celles convenables pour les ballets. L'on voyait dans une même lice, des combats où des Français s'égorgeaient et des carrousels où les dames prenaient leurs plaisirs (1). » On peut aisément juger des mœurs de cette cour trop rapprochée de la licence des camps.

Hélène de Surgères plut à Ronsard dont elle excita la verve poétique, si renommée à une époque de mauvais goût. Nous citerons ces quelques vers déjà souvent reproduits, et composés en l'honneur de la belle Saintongeaise :

.
Deux Vénus, en avril, de même déité,
Naquirent l'une en Chypre et l'autre en la Saintonge;
La Vénus cyprienne est des Grecs le mensonge,
La chaste Saintongeaise est une vérité !...

En outre de ces vers à l'honneur de sa dame, le poète donna le nom d'*Hélène* à une fontaine dépendant de sa maison des

sèqne, et enfin épouse de Philippe de Barbezières. Celle chantée par Ronsard n'était que la petite-nièce de Madame de Barbezières. — Extr. des Not. manusc. de M. A. de B. —

(1) V. *Hist. de Fr.*, règne de Charles IX.

champs. Cette source avait, dit un commentateur de Ronsard, le pouvoir, tout en désaltérant les jeunes poètes, de leur inspirer des compositions dans le style tendre et gracieux. Pour éviter un déplacement inutile aux jeunes rimeurs de notre époque, nous devons leur confier qu'aujourd'hui cette charmante source a tout à fait cessé de distiller le tendre nectar de la poésie. Hélène de Surgères ne se maria point, comme on l'avance à tort; André du Chesne le prouve (2). Il est donc surprenant que les historiens l'aient tantôt confondue avec une autre Hélène de la même famille, mariée, ainsi que nous l'avons déjà dit, avec Philippe de Barbezières, presque septuagénaire lorsque versifiait à si beaux frais le poète Ronsard, et tantôt avec une troisième Hélène de Surgères qui épousa Isaac de la Rochefoucauld, baron de Montendre, mais qui n'était probablement pas née lorsque brillait la belle Saintongeaise, objet des vers cités; nous pensons que cette courte observation rectifiera désormais un anachronisme généralement commis, et qui faussait singulièrement nos chroniques de Saintonge.

SURGÈRES (ALEXANDRE - NICOLAS DE LA ROCHEFOUCAULD, marquis de) (3), né le 29 janvier 1709, épousa le 29 juillet 1728, Jeanne-Thérèse Fleuriau de Morville, fille du comte de Morville, ministre des affaires étrangères. Il suivit la carrière des armes, et fut successivement mousquetaire, capitaine, lieutenant des cheval-légers de la reine, mestre de camp d'un régiment de dragons qui portait son

(2) *Hist. des Chast.*, p. 431 et 432.

(3) Cette branche était issue de celle des barons de Montendre.

nom ; il assista au siège de Kell , en 1733 ; à l'attaque des lignes d'Ettingen , au siège de Philisbourg , à l'affaire de Clausen , en 1735. Il servit dans l'armée du Bas-Rhin , en 1741. Au combat de Sahay , en Bohême , le 25 mai 1742 , il eut son cheval tué sous lui. Le 5 juillet de la même année , il entra dans Prague , et concourut à la défense de la place , sous les ordres du maréchal de Belle-Isle. Nommé brigadier , M. de Surgères fut employé à l'armée du Rhin , sous les ordres du maréchal de Noailles ; il contribua à la défense des frontières de la basse Alsace. Employé dans l'armée de la Moselle , sous les ordres du duc d'Harcourt , en 1744 , il aida à la défaite du corps d'armée du général Nadasti , auprès de Saverne , traversa le Rhin pour suivre l'ennemi , et concourut à la prise de plusieurs points importants. Il parut au siège de Fribourg , en 1745. Fait maréchal de camp , il servit sous les ordres du prince de Conti et se trouva aux sièges de Mons , de Charleroy , de Namur. Il prit part à la bataille de Raucoux. Le marquis de Surgères fut ensuite préposé , en 1747 , à la défense des côtes du Poitou , de la Saintonge et de l'Aunis ; l'année suivante , il fut fait lieutenant-général des armées du roi. Employé de nouveau dans la Saintonge et l'Aunis , en 1750 , M. de Surgères résida à La Rochelle et y commanda en chef en l'absence de M. de Senneterre , jusqu'au 29 avril 1760 , époque de sa mort. (1).

Il s'était livré à la culture des lettres , et il a laissé une comédie intitulée : *l'École du monde* , in-12. — *Un abrégé de Cassandre* , in-12 , roman fastidieux que la Roche-

foucauld s'est efforcé , mais en vain , de rajeunir et de rendre intéressant. — *Un abrégé de Pharamond* , 4 vol. in-12 , même genre que le précédent. En 1804 , on a publié les œuvres de la Rochefoucauld de Surgères , contenant ses traités sur la guerre , le gouvernement et la morale , in-8°.

TABOURIN (N....). Ce chanoine , né à Saintes vers 1540 , avait d'abord été enfant de chœur de la cathédrale de Saint-Pierre , en l'année 1553. Il mourut pourvu d'un canonicat avec semi-prébende , vers 1620. Cet ecclésiastique avait consacré ses loisirs à la rédaction d'un mémoire assez étendu et resté inédit , touchant la même cathédrale , qu'il avait vue avant les désastres que lui infligèrent les hérétiques. L'auteur de *l'Histoire de l'Eglise Santone et Anisienne* possède un extrait de ce mémoire fait , en 1784 , par l'abbé Doussin , alors vicaire d'Arvert. Cet extrait fut dédié , par le copiste , à M^r Pierre-Louis de la Rochefoucauld , évêque de Saintes. Quant au manuscrit original de cette monographie , on ignore maintenant ce qu'il est devenu. L'auteur ecclésiastique déjà cité a emprunté les récits très-circonstanciés du chanoine pour retracer la splendeur de cette cathédrale avant les guerres de religion. (2).

TAILLET (N....) , docteur des facultés de Navarre et de Sorbonne , fut grand-vicaire de l'évêque de Saintes , en 1789. A l'époque de la révolution , il fut exilé en Espagne où il continua un mémoire sur l'église de Saintes , de 1789 jusqu'à la fin de 1796 (3). L'abbé Taillet fit présen-

(1) V. *Chronol. milit.* , par Pinart , t. V , p. 326.

(2) *Hist. de l'égl. Sant.* , II^e vol. , p. 45 et ss.

(3) V. *Martyrs de la foi pendant la rév.* , t. IV , p. 401. — Art. Rochefoucauld. —

ter, en 1797, ce mémoire au Saint-Père Pie VI^e. On y trouve d'intéressants détails sur le dernier évêque de Saintes, M^{sr} de la Rochefoucauld dont l'auteur avait été le condisciple, et avec lequel il avait vécu vingt-cinq années dans l'intimité la plus étroite.

Quelques théologiens ayant à tort blâmé la fuite des ecclésiastiques français violemment persécutés dans leur patrie, l'abbé Taillet, alors à Orense, en Galice, leur opposa une réplique victorieuse et où il joignait à l'exposition de la doctrine constante de l'église, l'autorité des Pères et d'autres saints personnages de l'antiquité ecclésiastique. (1).

TALLEMANT DES BÉAUX (FRANÇOIS). L'ancien château des Réaux, près de Jonzac, fut le berceau d'une famille qui a marqué dans les lettres. François Tallemant y vit le jour en 1620. Son père, du même nom, avait été deux fois maire de La Rochelle (2). Ce fut dans cette ville que le jeune Tallemant reçut sa première éducation, qu'il acheva ensuite à Paris. Il brilla dans l'étude de plusieurs langues vivantes, et surtout dans celle des anciennes langues grecque et latine, qui, alors comme aujourd'hui, constituaient une brillante éducation. En l'année 1651, l'Académie française ouvrit ses portes à Tallemant des Réaux qui avait alors embrassé l'état ecclésiastique. L'abbé Tallemant composa plusieurs poésies sévèrement jugées par Boileau et qui ont paru dans différents recueils.

(1) V. *Mart. de la foi*, t. 1^{er}, p. 509.

(2) C'est sur ce même Tallemant que Desherbiers leva son bâton de commandant, alors que le premier insistait, en 1628, pour qu'on livrât La Rochelle à Louis XIII. — *Hist. de La Roch.*, par Dupont, p. 409, 410 et 411.

Ses travaux en prose ont été l'objet de jugements divers, mais comportent plus de mérite réel que ses poésies. Les hautes dignités auxquelles il parvint : — aumônier du Roi et de M^{me} la Dauphine, abbé du Val chrétien et prieur de Saint-Irénée de Lyon, — n'avaient aucunement changé son caractère dont le fond était une grande douceur jointe à une politesse liante et pleine de condescendance pour autrui. Il avait une certaine pétulance de mouvements qui, même dans un cercle, le laissait peu d'instant en repos. M. Walkenaër (3) considère sa vie privée comme assez peu régulière ; cet écrivain prétend que, désireux de se convertir à la mort, Tallemant fit appeler le P. Poujet de l'oratoire, vicaire de Saint-Roch, le même qui avait déjà travaillé à la conversion de Lafontaine et de M^{me} Deshoulières. Quoi qu'il en soit, cet abbé mourut sous-doyen de l'académie, le 6 mai 1693. Simon de Laloubère hérita de son fauteuil à l'académie. Dans le discours que le nouvel académicien prononça à cette occasion, se trouvait la phrase suivante : « Je vais remplacer un homme d'esprit et d'érudition, qui aimait l'étude des langues, qui en connaissait plusieurs et qui s'était longtemps appliqué à l'étude de la nôtre. » Que penser alors de l'allégation moderne de Geoffroy qui a prétendu, dans le *Spectateur français*, que Tallemant ne savait point le grec, et connaissait médiocrement le français ?

L'abbé Tallemant a laissé : *Vies des hommes illustres* de Plutarque, traduites du grec en français ; Paris, 1665, 8 vol. in-12. On a reproché au traducteur d'avoir main-

(3) *Vie de Lafontaine*, p. 44.

les fois copié trop servilement Amyot et de l'avoir souvent défiguré; dans son épître VII, Boileau lui adresse ce vers, qui seul comporte une amère critique :

« Ou le sec traducteur du français d'Amyot. »

Néanmoins cette traduction eut sept éditions successives du vivant même de l'auteur. — Première partie de l'*Histoire de la république de Venise*, par Baptiste Nani, traduit de l'italien en français; Paris, 1679 et 1680, 4 vol. in-12; Cologne, 2^e édit., 1682, 4 vol. in-12. Cette traduction fut mieux accueillie des critiques que celle de Plutarque, et elle le méritait, disent certains bibliographes. — *Lettre concernant Furetière*, dans le *Merc. gal.*, mai 1688.

TALLEMANT-DES-RÉAUX (GÉDÉON), cousin du précédent, naquit à La Rochelle, en 1619, d'une famille calviniste (1). Son aïeul, originaire de Tour-nay, s'était depuis longtemps établi dans l'Aunis, et y avait épousé une demoiselle Thévenin, d'origine rochelaise. D'un esprit orné de bonne heure, Tallemant voyagea, dès 1637, en Italie, avec deux de ses frères, et jugea dès lors, avec perspicacité, un certain abbé dont ils firent la rencontre fortuite et qui fut depuis le cardinal de Retz. De retour à Paris, Tallemant y prit ses degrés en droit civil et canon. Il exerça quelque temps la charge de contrôleur des milices en la Basse-Bretagne, et parvint tout-à-coup à la fortune par son mariage avec sa cousine Elisabeth Rambouillet, fille d'un opulent financier. En 1650, il acheta en Touraine, et moyennant cent quinze

mille livres, la terre seigneuriale de Plessis-Rideau dont il changea le nom en celui des Réaux qu'il portait depuis son enfance. A l'occasion de ce domaine, il eut, contre Antoine Arnauld, un procès dans lequel Patru plaida pour lui. Tallemant fut admis à l'hôtel Rambouillet. Ce fut là, dit-on, qu'il recueillit la plupart des anecdotes qu'il consigna dans un *registre de souvenirs, de réflexions, de confidences intimes*, vrai recueil de boudoir dont il ne fit confidence à personne, et que, 130 ans plus tard, la presse devait jeter en pâture à une société trop avide de récits scandaleux. Pendant qu'il fréquentait le premier salon littéraire de France, Tallemant se livrait à la culture des lettres : il composa un madrigal pour la *Guirlande de Julie*, un sonnet sur la mort d'une parente, et commença bravement sa tragédie d'*Edipe* qu'il n'acheva jamais. Il fit une épitaphe sur Patru et se mit à écrire des mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche, qui n'ont point encore été retrouvés. Les manuscrits qui ont servi à MM. Montmerqué, Château-Giron et Tasche-reau, pour leur publication, extrêmement complète, de 1834-35, intitulée : *Mémoires sur les règnes de Henri IV et de Louis XIII*, 6 vol. in-8°, Paris, Levavasseur (2), leur venaient, assure-t-on, des familles Trudaine et Boulard : circonstance qui ramène à leur source originaire, dit un écrivain de notre époque, les notes de Tallemant, sur l'authenticité desquelles des doutes sont pourtant venus à plus d'un lecteur. Voici le compte que rendait, de cette publication, le *Constitutionnel* du 29 septembre 1834 : « Cet ouvrage, qui n'est qu'une peinture

(1) V. l'art. de M. de Montmerqué, *Revue des deux Mondes*, 15 septembre 1835, 4^e série, t. III, p. 697.

(2) Cet ouvrage a été réimprimé depuis en 10 vol. in-18.

des mœurs déréglées de la régence et du règne de Louis XIII, est plein d'historiettes malignes et piquantes, de détails graves et de scandales; l'auteur est un homme qui a connu, pratiqué, aimé, trompé, raillé la plupart des hommes et des femmes dont il parle sans ménagement aucun. Ce ne sont que des histoires ordurières et des détails licencieux (1), qu'avec un peu plus de vertu on aurait laissé dans l'oubli. »

Un écrivain (2), pour faire l'éloge de Tallemant, dit que : « La gloire la plus haute ne lui imposait nullement; aux rois comme aux poètes, il ôtait bientôt leur auréole; c'était toujours l'homme qu'il voyait et qu'il faisait voir. » Mais hélas! de nos jours, on s'est trop habitué à voir l'homme dépouillé du prestige de l'autorité, et tout commandement est devenu aujourd'hui bien difficile, sinon impossible. Nous ne serons donc jamais tenté, surtout dans notre siècle, fécond en grands désordres, de féliciter les auteurs qui auront porté cette rude atteinte à l'organisation sociale.

Une note écrite par le P. Rapin nous apprend que, dans un âge avancé, Tallemant se fit catholique. Il mourut vers 1695.

Il est permis de croire que si Tallemant eût, à son lit de mort, abandonné lui-même à la presse les Mémoires de 1834-35, il en eût retranché toutes les pages indignes de son nouveau titre de converti, et qui sont un véritable outrage à la pudeur publique.

TAUDIN (JEAN) était originaire du Médoc où il naquit en 1763. Il fut conduit

(1) On doit s'étonner, à bon droit, qu'un historien de notre province ait, pour caractériser des hommes haut placés, fait de nombreux emprunts à un tel recueil.

(2) V. *Journal la Charente-Inf.*, 1835, n° 42.

à Royan à l'âge de 18 mois, et il y passa le reste de sa vie. Ce pilote-côtier, dont la vertueuse probité et l'amour de ses concitoyens étaient passés en proverbe à l'époque de la révolution, exerçait sa profession de marin dans sa patrie adoptive. C'est là qu'il eut souvent occasion de signaler sa pieuse et constante sollicitude à l'égard de hautes infortunes qui fuyaient leur patrie. Le faible lucre de sa profession lui tenait bien moins à cœur que le besoin d'obliger ses semblables. Dans ses *Mémoires historiques*, la marquise de Larochejaquelein a payé à Taudin son tribut de reconnaissance, qu'elle a doublé encore en transmettant à l'homme généreux, un exemplaire de son livre. L'éloge de ce brave marin a paru aussi dans le supplément littéraire du *Journal des villes et des campagnes* du 12 décembre 1838. Un trait qui dépeint le beau caractère de Taudin mérite d'être mentionné; il prouve que le pilote pratiquait, sans acception d'opinion, quoique ses préférences politiques fussent bien connues, la belle devise de Sénèque : *Res sacra misce*. En 1815, il concourut, quoique ardent royaliste, à mettre en lieu de sûreté un des membres proscrits de la famille de Napoléon.

Sur la fin de ses jours, Taudin avait obtenu du gouvernement de la restauration une faible pension de 150 francs. Cet argent suffisait à peine pour donner du pain à celui qui jadis l'avait rompu si généreusement à ses frères malheureux. Si dès lors le besoin assiégea fréquemment la porte du vieux marin, assurément il en souffrit beaucoup, mais il ne murmura point contre l'autorité. Sa grande âme rejetait le murmure comme elle avait autrefois résisté à l'appât d'un gain illicite.

Le brave pilote, consolé par une religion qu'il avait aimée et pratiquée durant sa vie, mourut à Royan, le 6 janvier 1825, âgé de 62 ans. (1)

TESSEREAU (ABRAHAM), sieur de Bernai ou de la haute Garenne, près de Marans, issu d'une famille qui s'était mis dans le parti de la révolte à La Rochelle (2), naquit dans cette ville au commencement du XVII^e siècle ; il devint conseiller-secrétaire du roi, le 7 juin 1653, à la place de Nicolas Longueil, décédé. Lorsqu'en 1672, un arrêt réunit dans un seul corps les secrétaires du roi, Tessereau publia le fruit de ses études sur les ordonnances et règlements, et sous le titre de : *Observations sur les règlements et privilèges des charges de conseillers-secrétaires du roi*. Cet écrit fut jugé favorablement, mais on demanda à son auteur plus de développements. Tessereau se mit aussitôt à l'œuvre et publia l'ouvrage mentionné plus bas. Après l'arrêt du 19 janvier 1684, Tessereau fut obligé, comme protestant, de résigner son office ; il se réfugia en Hollande, où il mourut en 1691.

Durant son emploi, il avait rassemblé des notes sur les fonctions de grand chancelier de France. Il les fonda dans son *Histoire chronologique de la grande chancellerie de France, contenant son origine, etc., ensemble de l'établissement et des règlements des chancelleries près les cours de parlement*,

(1) Son petit-fils, M. l'abbé Maulard, est actuellement curé de Chaillevette.

(2) Son père, Abraham Tessereau, de Bernai, et son oncle, Mathieu Tessereau, conseiller au présidial, avaient figuré dans les derniers troubles de La Rochelle. Le premier avait fait tirer le canon de la Verdrière contre le fort Louis, et avait ainsi donné le signal de la guerre de sujets révoltés contre leur souverain. — Arcère, *Hist. de La Roch.*, t. II, p. 309.

autres cours et sièges présidiaux du royaume, etc., etc., avec des notices sur les officiers qui ont successivement occupé ces places éminentes, par A. Tessereau, de Bernai, un gros volume in-f^o, Caen, 1676 ; 2^e édition, Paris, 1706, in-f^o. Cette même histoire, continuée depuis l'an 1676, par l'auteur et par les premiers syndics des secrétaires du roi, parut en 1708, in-f^o. En 1710, cet ouvrage, alors épuisé, fut réimprimé à Paris, en deux volumes in-f^o, avec continuation par René Lecomte. On assure que cette histoire fourmille de recherches curieuses et intéressantes, le tout appuyé sur des citations fort exactes. Quelques bibliophiles croient que, pendant son exil, Tessereau publia à Leyde, chez C. Jordan, l'*Histoire des réformés de La Rochelle, depuis 1660 jusqu'en 1685*, un volume in-12 de 316 p., réimprimé en 1708. Le P. Arcère, d'après une note mise par le P. Jaillot sur l'exemplaire possédé par celui-ci, attribue cet ouvrage à Louis Renard, qui n'était qu'un libraire d'Amsterdam, probablement éditeur du livre. (3)

Dans les notes manuscrites qu'il a bien voulu nous communiquer, M. Delaunay résume ainsi les péripéties de l'existence de Tessereau : « Né au sein des dernières guerres de religion, peut-être au bruit du canon qui anéantissait, dans son pays, la réforme comme parti politique, ce personnage reçut des titres du fils même du souverain que Tessereau père avait combattu et il mourut dans l'exil par suite d'un ordre arraché au prince qui l'avait d'abord comblé d'honneurs. »

(3) V. *Biblioth. histor. de la France*, de Le-long, in-f^o. — *Journal de Trévoux*, fév. 1709 p. 364. — Barbier, *Dictionn. des anonym.*

TEXIER (CLAUDE), né à La Rochelle (1), en 1610. Il entra dans la Société de Jésus à l'âge de 18 ans, et se voua cinq années à l'enseignement des humanités et de la rhétorique. Après qu'il eut prononcé ses vœux, il devint successivement recteur de plusieurs collèges, entr'autres de ceux de Limoges, de Poitiers et de la maison professe de Bordeaux, et enfin provincial d'Aquitaine. Ces hauts emplois ne l'empêchèrent pas de se livrer à la direction des consciences, et à l'étude de la chaire dans laquelle il acquit un grand renom. En 1664, il prêcha le carême devant Louis XIV.

Le P. Texier, mort dans la maison professe de Bordeaux, le 24 avril 1687, a publié les œuvres d'éloquence chrétienne dont voici les titres : *L'impie malheureux ou les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'Avent*; Paris, 1673 et 1678, in-8°. — en 1695, il fut fait de cet *Avent* une traduction latine, imprimée en Allemagne, format in-4°. — *Sermons pour tous les jours du carême*; Paris, 1675, 2 vol. in-8°. — *Octaves du Saint-Sacrement et de la croix*; Paris, 1676, in-8°. — *Sermons sur les mystères de la vie de N. S. et de la Sainte Vierge, et sur les autres mystères de notre religion*; Paris, 1677, 2 vol. in-8°. — *Panegyrique des Saints*; Paris, 1678, 2 vol. in-8°. — *Sermons pour les dimanches*, Paris, même année, 2 vol. in-8°. — *Conduite spirituelle pour la retraite*; Paris, 1678, in-12.

Le P. Texier, dit Feller (2), avait la méthode des prédicateurs de son temps : il

donnait l'autorité de l'Écriture pour preuve de la première partie de son discours; les sentiments des Pères pour la seconde, et des raisonnements scholastiques pour la troisième. Ses sermons sont excellents à consulter, mais ils ne sauraient aujourd'hui servir de modèles. (3).

'TEXIER (FRANÇOIS). Ce confesseur de la foi était curé de Bédénac, près Montlieu, lorsqu'on lui proposa de souscrire à la constitution civile du clergé. Il repoussa cette proposition avec énergie. En butte à de violentes persécutions, il fut bientôt obligé d'abandonner sa cure et de se retirer à Saint-Saturnin-d'Angoulême où il était né, en 1744. Son dévouement au service spirituel des catholiques attira sur lui l'attention des autorités révolutionnaires du pays, et il fut décrété d'arrestation en 1793. Condamné à la déportation, il fut ensuite embarqué à Rochefort, en 1794, sur le navire les *Deux-Associés* et il ne tarda pas à trouver la mort dans l'entrepont pestilentiel du vaisseau où il fut inhumainement entassé avec tant d'autres confrères. Il y mourut le 14 août 1794, et fut inhumé dans l'île d'Aix. (4)

THENARD-DUMOUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), né à Montguyon, le 24 janvier 1762. Son père, originaire de la Champagne, était avocat à Bordeaux et juge sénéchal de Montlieu. Le jeune Dumousseau fit de brillantes études au collège de Saintes, et eut M. l'abbé de Rupt pour professeur de rhétorique. Après avoir suivi avec succès le cours de droit de l'université

(1) Not. manuser. de M. Delayant, qui renverse ainsi l'allégation de Feller dont la biographie faisait naître le P. Texier en Poitou.

(2) *Biog.*, édition 1834, gr. in-12.

(3) M. l'abbé Migne vient de donner un choix de ces sermons.

(4) V. *Mart. de la foi pendant la rév.*, t. IV, et *Martyrol du clerg. fr.*, p. 404.

de Bordeaux, il fut reçu, en 1783, avocat au parlement de cette ville. Le 20 juin 1790, il fut nommé un des 36 administrateurs du département de la Charente-Inférieure et continua ces mêmes fonctions en 1791. Après avoir exercé divers emplois honorables dans son département, il se vit, en 1796, nommé au conseil des Cinq-Cents, où il resta trois années ; il fit ensuite, jusqu'à la fin de 1802, partie du corps législatif. Ses principaux discours dans les assemblées portèrent sur l'organisation des justices de paix, sur les presbytères aliénés en plusieurs communes, sur l'institution du jury, et enfin sur l'amélioration de la police rurale. Le 17 décembre 1803, il fut appelé à la sous-préfecture de Jonzac. Par lettre close du 26 octobre 1804, signée de Napoléon, M. Dumousseau fut invité au sacre et au couronnement de l'empereur. En 1808, le collège électoral de Jonzac l'envoya de nouveau au corps législatif. Au mois d'août 1813, voulant rentrer dans la vie privée, et après plus de trente années de services, il se démit de ses fonctions de sous-préfet avec une demande d'une pension de retraite, car ses emplois n'avaient rien ajouté à ses modestes revenus. L'empereur lui accorda, sur la fin de 1813, une pension de 4,200 francs.

La Charente-Inférieure l'envoya à la chambre des représentants, le 12 mai 1815. Le 8 octobre de la même année, il fut appelé de nouveau à la sous-préfecture de Jonzac. C'est alors que, sur une dénonciation malveillante et qui lui imputait d'arrières dispositions révolutionnaires, M. Dumousseau fut impitoyablement destitué (1). Cette circonstance, qui fit à son

(1) Lettre de M. B.-F..., 23 mai 1849.

cœur d'honnête homme une plaie profonde, le décida à vivre désormais loin du monde et à se concentrer dans les intimes épanchements de la vie de famille et d'une société dont il faisait l'ornement par ses manières élégantes, sa conversation spirituelle et pleine d'amabilité, et son goût distingué pour la musique. Cependant, et dans l'intérêt seul de la localité, il accepta, de 1819 à 1830, le titre de membre et président du conseil de son arrondissement. Il fit aussi, pendant plusieurs années, partie du bureau de bienfaisance et du conseil de fabrique de Jonzac. M. Thénard-Dumousseau voua constamment ses forces et son savoir, fruit d'études profondes et consciencieuses, au service de son pays.

Celui qui, en 1815., était taxé de tendances révolutionnaires, avait pourtant, en 1794, au péril de sa vie, accueilli dans sa maison M. l'abbé Bart, curé de Montguyon, au moment de son départ pour l'exil. Il avait rendu, à cette époque, plusieurs autres services à certains d'entre ses compatriotes. (2)

En 1830, la population de Jonzac, se rappelant la disgrâce de 1815, vint solliciter M. Dumousseau de rentrer à la sous-préfecture ; mais il ne répondit à ces avances que par un refus bien formel. Il n'avait que trop connu le flot des révolutions pour se confier encore à l'incertitude et à la violence de ses tempêtes. Le 22 décembre 1837, en récompense de ses longs services civils, il fut nommé à juste titre chevalier de la légion-d'honneur. Vers cette époque, il avait ouvert à Jonzac un cabinet de consultation. L'interprétation lumineuse de

(2) Lettre déjà citée.

nos codes et de la jurisprudence, leur corrélation avec nos anciennes coutumes se mêlaient dans ses sages avis à de paternelles invitations à la conciliation, découlant chez lui de cette charité chrétienne si peu observée d'ordinaire par la foule des plaideurs. Ses honoraires, exigés seulement des personnes aisées, et déposés soigneusement dans une cassette, tournaient à l'avantage exclusif de la classe indigente. Ses visites, ses consolations, ses secours prodigués aux prisonniers étaient chose connue et admirée de tous à Jonzac. Un de nos amis, M. A...., incarcéré préventivement pendant quelques semaines et jusqu'à l'ordonnance de *non lieu*, éprouva, en 1831, les effets de la bienveillante et paternelle affection du vertueux jurisconsulte. « M. Dumousseau pensait que les souffrances donnent du relief à l'humanité; elles n'avaient point en effet été inutiles pour lui-même. Le malheur lui avait montré la vanité des convoitises ordinaires des hommes (1). » Il faisait ses délices de la lecture de nos meilleurs ouvrages français, des classiques latins, des pères et des orateurs de l'église.

Cet honorable fonctionnaire est mort justement regretté à Jonzac, le 12 janvier 1846. A son heure dernière, il fut consolé par la religion, qu'il avait pratiquée durant sa vie avec un zèle qui naissait d'un cœur pur et d'une conviction profondément raisonnée. « La retraite dans laquelle cet homme de bien vivait depuis trente années, imprimait la *Gazette des Tribunaux* du 20 janvier 1846, n'a pu obscurcir, dans la contrée, l'éclat de ses services. »

(1) Lettre citée.

M. Dumousseau a laissé des études fort étendues sur la plupart de nos codes français. (2)

THÉON (GILLES du BREUIL de), chevalier seigneur de Théon, Méchers, Château-Bardon, Javrezac, etc. (3), fut d'abord enseigne, puis lieutenant, et enfin capitaine d'une compagnie de cinquante hommes d'armes des ordonnances de sa majesté et chevalier de l'ordre du roi. Pourvu de la lieutenance générale du gouvernement de Saintonge, il représenta la noblesse de cette province aux États-généraux de 1588, convoqués à Blois pour remédier aux désordres qui affligeaient alors le royaume de France. On sait que ce fut à la suite de cette assemblée des États que le duc de Guise fut assassiné, au château de Blois.

Gilles du Breuil reçut, à divers reprises, des lettres d'Henri III qui attestaient la confiance que le monarque avait dans le mérite et la capacité du gentilhomme saintongeais. Marié en premières noces — 1577 — avec Charlotte de Rochechouart-Faudoas, Gilles s'allia — 1593 — avec Gabrielle Fedic ou Faydit de Chermants.

THÉVENOT (JEAN - PIERRE - FERDINAND), docteur en médecine, chirurgien de 1^{re} classe de la marine, correspondant de l'académie royale de médecine, naquit à Rochefort, le 14 décembre 1801. Après

(2) Ces notes manuscrites sont actuellement classées dans la bibliothèque de M. Blanc-Fontenille, procureur de la républ. aux Sables, et comprennent une trentaine de cahiers in-folio.

(3) Fils de Gilles du Breuil, chevalier seigneur de Théon, et de Renée de Chandfn ou Champ-de-foin.

La maison du Breuil de Théon, originaire du Périgord, est l'une des plus anciennes de notre province où elle s'est distinguée par ses services et ses alliances. Elle est représentée aujourd'hui par M. le marquis de Châteaubardon.

de brillantes études, faites au collège de cette ville, Thévenot fut admis à l'école de médecine navale, en 1819, et s'y fit remarquer par son zèle et son aptitude. Nommé successivement élève entretenu, chirurgien de 3^e et de 2^e classe, il servit dans les ports jusqu'en 1836, époque à laquelle il fut nommé chirurgien de 1^{re} classe, et envoyé au Sénégal. Il dirigea le service de santé de cette colonie pendant plusieurs années. A son retour, il soumit au conseil de santé du port de Rochefort le résultat de ses observations sur les maladies particulières au climat qu'il venait d'habiter. Le conseil ayant demandé la publication de ce travail qui lui parut d'un haut intérêt pour la marine, on l'imprima, en 1840, sous le titre de : *Traité des maladies des Européens dans les pays chauds et spécialement au Sénégal*, 1 vol. in-8^o de 399 p., Paris, 1840. Thévenot avait été reçu docteur en médecine à la faculté de Paris dès le 23 janvier 1828. Sa thèse, qui offre un attrait particulier pour notre province, porte ce titre : *Esquisse médicale sur la ville de Rochefort ou considérations sur les fièvres intermittentes*.

Envoyé à la Guadeloupe vers 1840, et chargé du service de l'hôpital de la Pointe à Pitre, le docteur Thévenot se proposait de continuer d'importantes recherches sur l'influence du climat de la zone torride, lorsque la mort vint le frapper inopinément, le 13 août 1841. La perte de notre laborieux compatriote, qui était alors dans la force de l'âge et du talent, a été vivement sentie par le corps médical de la marine, qui avait pu apprécier son dévouement à la science et qui entrevoyait en lui une de ses célébrités futures.

Thévenot a publié, dans les *Annales maritimes*, une *Note sur la médecine en Espagne*. tom. 35, p. 121. — *Voyage pittoresque et médical de Toulon au Brésil*, tom. 55, p. 653. — Un discours sur l'hygiène maritime, tom. 64, p. 832. (1).

THÉVENOT (JEAN-PIERRE-ALEXANDRE), frère du précédent, naquit à Rochefort, le 26 octobre 1810, et mourut dans la même ville, le 7 octobre 1832. « J'ai toujours été surpris, dit un de ses compatriotes, que jusqu'ici pas une voix amie ne se soit élevée pour honorer la mémoire de cet infortuné jeune homme, victime sans doute de son imagination ardente, et qui ne put trouver, dans un amphithéâtre de médecine, l'air convenable à son existence de poète (2). » Thévenot accueillit avec enthousiasme la révolution de juillet, qu'il considérait comme l'ère d'une merveilleuse liberté. C'est alors que le jeune poète s'écria :

« Mon cœur français
A voir nos trois couleurs a battu d'allégresse ! »

Bientôt il courut demander des inspirations au ciel de l'Italie, à la grande ville essentiellement inspiratrice, Rome, cette patrie de tous les artistes du monde. Mais il avait déjà contracté le germe d'une maladie lente et cruelle qui le consumait sensiblement. Il revint sur ses pas et, peu après avoir touché le sol natal, il mourut tristement et comme abattu par le désenchantement et la déception. Hélas ! les rêves fantastiques du poète, comme ceux du romancier, ne sauraient trouver leur accom-

(1) Extr. des not. manusc. de M. Lefèvre.
2^e méd. en chef de la marine, à Rochefort.
(2) Not. de M. L. Faye.

plissement dans la réalité positive de ce monde. Au milieu des bouleversements et des secousses incessantes, tout croule et disparaît ; comment l'illusion, ce rêve léger des jeunes imaginations, dominerait-elle souverainement toutes ces ruines ? La vertu seule reste debout et ne peut voir ses œuvres anéanties. C'est donc en s'étayant sur cette base, et en se réchauffant au feu sacré de la conscience, que le génie est assuré de remonter vers le ciel d'où il est descendu un moment pour illuminer la terre.

Les poésies que Thévenot a livrées à l'impression sont en très-petit nombre ; on cite un dithyrambe intitulé : la *Polonaise*, qui fut vendu au profit des réfugiés de Pologne. Une élégie qui a pour titre : *Mort à vingt ans !!!* consacrée à la mémoire d'un ami. Ces vers sont pleins de charme et révèlent l'âme tendre et impressionnable du poète. Thévenot a participé à un ouvrage intitulé : la *Dragoneïde*, fiction mythologique, par P. E. S.... (Sers) ; Rochefort, Faye père, 1830, in-8°.

THIBAUD DE CASTILLON, neveu, par sa mère, de Guillaume de la Mothe, évêque de Saintes en 1313, succéda à son oncle en 1316 (1). Durant l'épiscopat de Thibaud, le Souverain Pontife Jean XXII, ayant appris avec édification qu'on était en usage, dans la ville de Saintes, d'honorer la Sainte Vierge et le mystère de l'Incarnation du Sauveur par la récitation de l'*Angelus* le matin, au milieu du jour et dans la soirée, sanctionna cet usage par une bulle datée du 13 octobre 1318. Suivant un autre rescrit du 7 mai

1327, le même pape confirma cette disposition touchante et y ajouta dix jours d'indulgence pour ceux qui feraient cette prière à genoux, au son de la cloche.

C'est donc dans notre antique et célèbre ville de Saintes, que cette invocation religieuse et poétique, répandue maintenant dans le monde entier, a pris naissance. Chaque matin le hameau, réveillé par les tintements argentins de la cloche, s'en va gaiement au travail, après avoir invoqué Marie, refuge assuré des chrétiens, que le marin nomme l'*Étoile de la mer*. Le soir, le voyageur attardé, recevant au travers des bois, le soupir de l'airain sacré, récite avec plaisir et reconnaissance l'*Ave* qui le console, en lui révélant un gîte prochain pour la nuit. L'hospitalité est de droit sous le toit campagnard, et si ceux qui, de nos jours, semblent redouter l'influence du clocher, avaient pu apprécier les antiques mœurs villageoises — qui s'effacent, il est vrai, de plus en plus — telles que la religion les avait su faire (2), ils se seraient certes inclinés devant cette influence sociale et civilisatrice au lieu de la décrier.

TILLY (ARMAND LE GARDEUR, comte de). Parmi les hommes distingués qui contribuèrent le plus à la gloire de la marine française sous Louis XVI, on peut citer le comte Armand le Gardeur de Tilly, chevalier de Saint-Louis, contre-amiral. Aussi modeste qu'il était brave, il ne rechercha jamais les faveurs de la cour et ne dut qu'à son mérite personnel, le grade élevé qu'il atteignit. Il naquit à Rochefort, en 1733,

(2) La paroisse a précédé la commune. Tous ces nombreux centres de population que nous voyons maintenant si bien organisés en France, doivent leur naissance à l'action religieuse.

(1) *Gal. christ.*, t. II, p. 1077.

et était fils de M. le Gardeur de Tilly , capitaine de vaisseau , et de Mademoiselle de Robert. Sa famille originaire de Normandie , possédait près de Caen , la terre et le château de Tilly dont elle avait pris le nom. Au commencement du XVII^e siècle , un des membres de la famille le Gardeur de Tilly alla s'établir au Canada ; c'est de cette branche qu'est issu le contre-amiral de Tilly. Dès l'âge de dix-sept ans , il entra au service comme garde de la marine ; quelques années plus tard , il épousa M^{lle} Jeanne-Rosalie Magnan de Montaigu , fille d'un ancien officier de cavalerie qui habitait la terre de la Salle , dans les environs de Rochefort. C'est à partir de cette époque que la famille de Tilly figura parmi les notabilités de la Saintonge.

Quelques années après son mariage , il fut promu au grade de lieutenant de vaisseau , et obtint le commandement de la frégate la *Concorde* , de 26 canons. En 1778 , il reçut l'ordre de porter la déclaration de guerre contre l'Angleterre. Après avoir accompli sa mission à la Martinique et aux autres îles du vent , il fait route pour St-Domingue ; en approchant du Cap Français , il voit flotter le pavillon anglais sur la frégate la *Minerve* , d'une force égale à la sienne et secondée de plus d'un sloop portant à son avant un canon de fort calibre ; avec cette promptitude et cette énergie qui le caractérisaient , il met de suite sa frégate à portée de pistolet de la frégate anglaise et commence avec elle un engagement très-vif qui dura deux heures (22 août 1778). Le sloop placé derrière la poupe de la frégate française lui tua beaucoup de monde. Néanmoins le commandant anglais Stod , voyant son équipage décimé par le feu de

la *Concorde* et sa frégate démâtée et criblée de boulets , fut obligé d'amener son pavillon et de se rendre. Le lendemain , le commandant de Tilly entra au Cap avec sa prise , aux acclamations de toute la population. Quant au sloop anglais , il lui était échappé. La joie que lui causa un si éclatant succès fut péniblement troublée par la mort de son frère , second de sa frégate , qui fut tué sur la fin du combat.

Aussitôt que la nouvelle de cette brillante victoire parvint au gouvernement , M. de Tilly fut nommé capitaine de vaisseau , et son fils aîné qui avait partagé ses travaux comme garde de la marine , fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Après avoir complété sa mission , il retournait en France , lorsque , parvenu à l'entrée du golfe de Gascogne , il essuya une forte tempête. La foudre tomba à bord de son navire et lui coupa son grand mât à sept pieds au-dessus du pont ; après avoir pénétré dans la cale , le fluide électrique perça la frégate et fit déclouer deux bordages à la flottaison. Dans un instant la cale et les soutes aux poudres furent remplies d'eau. M. de Tilly , conservant tout son sang-froid habituel , n'hésita pas , pour le salut commun , à jeter à la mer son artillerie de babord , afin de faire pencher la frégate sur tribord. A l'aide des pompes , on se rendit maître de l'eau et les bordages furent réparés à la hâte. Peu de jours après cet événement — 18 février 1779 — on rencontra la frégate anglaise la *Concorde* dont il fut impossible d'éviter l'attaque. Le capitaine français se mit bravement en panne et recommanda à ses canonniers , munis de la petite quantité de poudre échappée au désastre , de pointer tous en un

seul endroit , à la ligne de flottaison du bâtiment ennemi. Après trois heures d'un feu très-vif , la *Congré* , percée à sa flottaison , s'enfuyait avec une énorme voie d'eau et gagnait au plus vite un port d'Angleterre. Il ne restait plus à M. de Tilly que quelques coups de canon à tirer , et si la *Congré* eût prolongé sa résistance, la *Concorde* eût été obligée de se rendre ; il fut blessé dans le combat d'une balle de mousqueterie. Pour ce fait d'armes , qui fut peut-être plus beau que le premier , M. de Tilly fut inscrit , pour une pension de mille livres , sur la caisse des invalides. Peu de jours après , il ramenait sa frégate dans la Charente. A peine remis de sa blessure , il fut nommé commandant du vaisseau l'*Eveillée* , de 64 canons ; il eut l'ordre d'aller rejoindre l'escadre française envoyée à la Nouvelle-Angleterre pour favoriser l'indépendance de cette colonie ; ensuite le commandant de l'escadre l'envoya à la Havane pour escorter une corvette américaine qui allait y chercher des fonds. Malgré les forces anglaises très considérables qui se trouvaient dans ces parages , il eut le bonheur de la ramener en face de la baie de Chesapeak ; mais il y avait déjà quelques temps qu'il était chassé par un vaisseau à trois ponts et deux frégates anglaises qui étaient à portée de canon. Le commandant de Tilly n'hésita pas un seul instant à combattre les deux frégates , afin de donner le temps à la corvette américaine d'être hors de danger ; celle-ci lui en ayant fait le signal , il se remit en route. Les deux frégates anglaises , d'une marche supérieure au vaisseau qui les accompagnait , avaient atteint l'*Eveillée* ; elles le combattirent par la hanche à babord et à tribord. M. de Tilly ,

sans répondre à leur feu , continua sa retraite , toutes voiles dehors. Vers la soirée , s'étant aperçu qu'il n'avait rien à craindre du vaisseau anglais , dont la marche était inférieure à la sienne , il présenta son travers alternativement aux deux frégates ; il leur fit un feu si vif qu'il les obligea à la retraite.

Les hasards de la guerre semblaient ne pas lui laisser un instant de repos. Quelques jours après , il rencontre le vaisseau anglais le *Romulus* , de 50 canons , et deux corvettes , escortant un convoi chargé de poudre ; il les attaque , et après un combat de peu de durée , il s'empare du *Romulus* et de tout le convoi de poudre (1782) ; les corvettes , d'une meilleure marche , parvinrent à s'échapper. Pour escorter ces prises , M. de Tilly retourna dans les ports de la Nouvelle-Angleterre et se réunit à l'escadre commandée par M. le comte de Grasse , vice-amiral. Il assista à tous les combats que livra cette escadre , et entr'autres à ceux des 9 et 12 avril 1782 , qui eurent lieu près de la Guadeloupe (1). Dans le combat du 12 avril , de déplorable mémoire , le général de Grasse , dont l'escadre se trouvait au vent de celle des Anglais , commandée par l'amiral Rodney , donna l'ordre à tous ses vaisseaux d'arriver vent arrière sur l'ennemi en forçant de voiles , et d'engager le combat. Il résulta de cette fausse manœuvre que les vaisseaux fins voiliers , et particulièrement l'*Eveillée* , arrivant les premiers , furent obligés de se battre contre des forces entièrement supérieures. M. de Tilly se trouva pendant quelque temps tête à tête avec deux vaisseaux à trois ponts et

(1) V. *Hist. de la mar. franç.* , par M. Lapeyrouse-Bonfils , III^e vol. , p. 283 et suiv.

un vaisseau de 80. Il eût été coulé sans la belle conduite du comte de Vaudreuil, commandant un vaisseau de 80, qui n'hésita pas à défendre l'*Eveillè* contre le plus fort des vaisseaux assaillants. La nuit était survenue que le feu des batteries durait encore ; la confusion la plus grande régnait dans les deux escadres. L'amiral français ne songea plus qu'à se rendre. Cinq vaisseaux tombèrent au pouvoir de l'amiral anglais ; quant à M. de Tilly, il fut assez heureux pour se retirer de la mêlée et se rendre à l'île hollandaise de Curaçao, où était le point de ralliement en cas de déroute. La paix fut alors signée avec l'Angleterre, et peu de temps après M. de Tilly ramena son vaisseau dans le port de Rochefort.

Dans la dernière organisation de la marine, sous le ministère de M. de Castries, en 1786, il fut nommé chef de division et commandant de la huitième escadre ; quelques années après, il fut fait contre-amiral. C'est alors qu'arrivèrent la révolution de 1789 et l'émigration. M. de Tilly était déjà fort âgé. Il servit jusqu'à la mort de Louis XVI, époque à laquelle il se retira. Méconnaissant alors les services rendus à la patrie par cet officier de marine, les terroristes le dénoncèrent et il fut emprisonné au temple, à Rochefort, avec sa femme et sa fille. Deux de ses fils, MM. Etienne et Alexandre de Tilly, tous deux au service de la marine, émigrèrent en Espagne. La loi des suspects ayant perdu de sa rigueur, le contre-amiral de Tilly fut rendu à la liberté et se retira à sa terre de la Salle, près de Rochefort, où il habita jusqu'en 1812. C'est à cette époque qu'il termina, dans la pratique des vertus de la vie privée, une carrière

qu'il avait ennoblie par tant de vertus guerrières. (1)

TOLLÉ. — Un livre singulier parut, à La Rochelle, au XVII^e siècle. Il appartenait, d'après un historien, aux conceptions de ces têtes creuses qui vont cherchant dans l'impossible, le moyen sûr d'arriver à l'indigence : c'est assez indiquer l'art de l'alchimiste.

Voici le titre du livre : *Mutus liber, in quo tamen tota philosophia hermetica figuris hieroglyphicis depingitur, ter optimo, maximo Deo, misericordi, consecratus, solis que filiis artis dedicatus, auctore cujus nomen est ALTUS* ; La Rochelle, 1677, in-f., avec 16 grav.

Arcère (2) admet que l'auteur de cette singulière production doit être Tollé, médecin de La Rochelle, dont le nom, dit-il, est assez bien désigné par le mot *ALTUS*.

TOUCHE-TRÉVILLE (LOUIS-RENÉ-MADELEINE LEVASSOR de la), naquit à Rochefort, le 3 juin 1745, d'une famille déjà célèbre dans les fastes maritimes (3). Ses premières études à peine ébauchées, il entra fort jeune dans la marine de l'État et y déploya un zèle et des talents qui décélérent tout d'abord l'homme

(1) Extr. des notes communiqu. par M. Alexandre Le Gardeur de Tilly fils, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur, capitaine de frégate en retraite.

(2) *Hist. de La Roch.*, II^e vol., p. 384.

(3) La maison où est né la Touche-Tréville, aujourd'hui transformée en caserne de la marine, rue des Fonderies, avait été achetée, pour cet objet, par la ville de Rochefort, en 1787. Par suite de la révolution, le prix, montant à 99,000 livres, n'en fut jamais soldé. Les héritiers de l'amiral eurent part, sous la restauration, à l'indemnité qu'on alloua si justement à de malheureux Français spoliés pendant la terreur. — V. *Hist. de Rochef.*, par MM. Viaud et Fleury, II^e vol., p. 42 et 43.

de mérite. A treize ans, il était nommé garde de la marine. Il fit partie de l'armée navale sous les ordres du maréchal de Conflans et prit part, sur le vaisseau le *Dragon*, au combat de Belle-Isle. En 1768, alors qu'il venait d'être fait enseigne de vaisseau, sa famille, par certaines considérations particulières, le fit incorporer dans l'armée de terre; la Touche y parvint au grade de capitaine de cavalerie. Après avoir été aide-de-camp du général Denner, gouverneur de la Martinique, en 1771, il servit avec le même grade dans le régiment de la Rochefoucauld-dragons. Mais cette position nouvelle ne répondait pas aux goûts de la Touche-Tréville; il sollicita et obtint, en 1772, de rentrer dans la marine; il fut fait capitaine de brûlot. En 1778, la guerre s'étant rallumée, il fut nommé lieutenant de vaisseau et eut le commandement du *Rossignol*, avec ordre de croiser dans la Méditerranée; il captura à l'Angleterre deux corsaires et plusieurs bâtiments marchands. Au grand déploiement de forces fait en 1779, lorsqu'une flotte franco-espagnole fit trembler l'Angleterre, la Touche, monté sur la *Couronne*, de 80 canons, dirigeait une escadre légère de cinq vaisseaux dont faisait partie le *Triton*, commandé par un de nos compatriotes, M. de la Clocheterie. En l'année 1780, monté sur la frégate l'*Hermione*, il fut chargé de transporter dans l'Amérique du Nord, six mille hommes de troupes et le marquis de Lafayette, arrivé à Rochefort dès le 11 mars. A peine la frégate avait-elle déposé ses passagers sur le sol américain, qu'elle fut attaquée, à l'entrée de New-York, par la frégate anglaise l'*Iris*, de 32 canons. Préludant dès lors à sa brillante carrière maritime, la Touche-

Tréville soutint vigoureusement, pendant deux heures et demie, le feu terrible de l'ennemi et en présence de deux autres vaisseaux anglais. Ne pouvant, soutenir le travers de l'*Hermione*, l'*Iris* se laissa culer et vint la canonner par la hanche; le brave la Touche s'avança un peu, en serrant le vent et, prenant la frégate anglaise en écharpe, il l'écrasa de son feu. Criblée de boulets, dégrée, ayant la moitié de son équipage hors de combat, l'*Iris* s'éloigna à toutes voiles. Sa vitesse la déroba bientôt aux poursuites du vainqueur, qui s'abattit sur un schooner anglais et le conduisit à coups de canon jusques sous la terre (1). Cette journée si honorable fut pourtant douloureuse; il y eut à bord de l'*Hermione* 37 hommes tués et 53 blessés, parmi lesquels était le lieutenant en second, M. de la Villemarais; la Touche-Tréville lui-même eut le bras gauche traversé par une balle. A cette occasion, le brave marin fut nommé chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. Débarqué à Brest, il reçut une mission pour les États-Unis et prit à son bord plusieurs soldats et officiers français. En 1784, la Touche-Tréville montait encore l'*Hermione*. De concert avec l'infortuné Lapérouse, qui commandait l'*Astrée*, il accepta bravement un combat inégal contre quatre frégates et deux corvettes anglaises, qui furent presque désemparées et mises en fuite; la frégate commandante et l'une des corvettes ennemies restèrent au pouvoir des Français. L'année suivante fut encore témoin d'un brillant fait d'armes: la Touche-Tréville, commandant les frégates l'*Aigle* et la *Gloire*, était chargé de transporter des trou-

(1) V. *Hist. de la marine franç.*, par M. Lapérouse-Bontils, III^e vol., p. 234.

pes et trois millions aux États-Unis ; il soutint , avec ses deux bâtiments , le choc de toute l'escadre du commodore Elphinston. Malgré le feu terrible de l'ennemi , il débarqua ses passagers et son or en Amérique , et mit ses frégates en lieu de sûreté. Ici le sort des armes va changer ; le commodore , brûlant de se venger , attaqua la Touche-Tréville au mouillage ; le capitaine se mit aussitôt sur la défensive , mais la maladresse du pilote l'ayant fait échouer , il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre , d'où il ne sortit qu'à la paix , en 1783. A cette époque , la Touche-Tréville fut appelé à la direction du port de Rochefort. On lui confia de plus le soin de dresser la carte marine de l'île d'Oleron ; cette carte se trouve dans le premier volume de l'*Hydrographie française*. Appelé à Paris , en 1786 , il concourut à la rédaction de l'ordonnance sur la marine et apporta à cette œuvre nationale le tribut de ses études consciencieuses et de son expérience. Le bailliage de Montargis le députa aux États-généraux , en 1789 ; il fit ensuite partie de l'Assemblée constituante. En 1792 , à la déclaration de la guerre avec l'Angleterre , la Touche-Tréville s'empressa de mettre ses talents maritimes au service de sa patrie. Il fut fait contre-amiral et plaça son pavillon sur le vaisseau le *Languedoc*. Bientôt il parut devant Naples , exigeant la réparation d'une insulte faite à M. de Sémonville , notre ambassadeur à Constantinople. Il obtint satisfaction entière. Réuni à l'escadre commandée par le contre-amiral Truguet , il prit part aux opérations dirigées contre certaines places de la péninsule italique et coopéra à la reddition de Nice. Ces hauts faits n'empêchèrent pas la Touche-Tréville ,

à l'époque désastreuse du 1793 , d'être destitué et plongé dans un noir cachot. Il est vrai qu'alors la proscription était souvent un titre de gloire , puisqu'elle atteignait presque exclusivement les gens de bien. La réaction thermidorienne rendit la liberté à la Touche-Tréville , et le 18 brumaire sa réintégration sur les cadres de la marine. Il ne tarda pas à être mis à la tête d'une escadre qui appareillait à Brest. En mars 1801 , il mouilla en rade de l'île d'Aix , avec quatre vaisseaux de 74 , armés à Brest ; il prit à Rochefort des vivres et les bateaux canonnières réclamés de cet arrondissement maritime , pour la colossale entreprise de Napoléon ; quelques jours après , la Touche-Tréville prenait à Boulogne le commandement de la flottille qui devait agir directement contre l'Angleterre. Albion s'émut et Nelson accourut du fond de la Baltique avec trente vaisseaux de toute grandeur ; il jugeait la victoire facile ; mais la Touche-Tréville opposa une résistance si énergique au plan d'attaque combiné par Nelson , que celui-ci eut constamment le dessous , et prit le parti de se retirer. La semaine suivante , Nelson revint à la charge avec de prodigieux renforts de frégates , de bricks , de chaloupes canonnières ; il y eut un combat à outrance ; mais l'amiral anglais eut le dessous ; il s'éloigna de Boulogne regrettant les suites d'une affaire qui venait d'amoindrir l'éclat de son nom. Cette habile défense de Boulogne , en donnant à l'Angleterre une haute idée de notre puissance maritime , hâta la sanction de la paix , dont les préliminaires furent signés le 1^{er} octobre et la conclusion le 4 mars 1802. Napoléon , alors étonné de la conduite de la Touche-

Tréville, avait dit : « Seul, ce marin m'a fourni l'idée d'un vrai talent; j'estime qu'il aurait pu donner une immense impulsion aux affaires de la marine. » En octobre 1803, la Touche-Tréville arrivait de Saint-Domingue où il s'était rendu de Rochefort avec 12 bâtiments et 3,000 hommes destinés à défendre notre colonie. Son escadre avait pénétré de vive force dans la rade du Port-au-Prince, après avoir éteint le feu des batteries qui en défendaient l'entrée. Il préserva la ville du sac et de l'incendie qui la menaçaient. En 1804, il eut le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Grâce à lui, la rade de Toulon resta fermée à l'Angleterre qui, avec des forces supérieures, n'osa point forcer le passage. Une maladie grave dont il avait déjà ressenti les atteintes, et qui fut généralement considérée comme la suite de longues et pénibles fatigues, frappa la Touche-Tréville. Il mourut, en brave marin, le 19 août (1) 1804, à bord du vaisseau le *Bucentaure*. Ses officiers insistant pour le faire transporter à terre où des soins plus complets lui auraient été donnés, la Touche-Tréville répondit : « Un amiral est trop heureux lorsqu'il peut mourir sous son pavillon. » Son corps fut inhumé sur le sommet du cap Sicié d'où naguère son œil plongeait sur les mers pour surprendre les évolutions des ennemis de sa patrie.

TOUFAIRE, ingénieur à Rochefort, qui dressa, en 1782, le plan du nouvel hôpital de la marine de cette ville destiné à remplacer celui de la porte Saint-Clément, bâti un siècle plus tôt et désormais reconnu

insuffisant (2). Ses prévisions furent grandement dépassées lors de l'édification. Le plan comprenait huit salles pouvant contenir 640 malades, ainsi que les cuisines, pharmacie, lingerie, servitudes, logements des médecins, chirurgiens et sœurs de la charité, etc., etc.; le tout évalué 463,826 livres. Ce chiffre était déjà épuisé, bien qu'on ne fut arrivé qu'à la moitié des travaux. Le ministre se récria, blâma l'ingénieur et y ajouta pourtant un secours de 230,039 livres. Mais, disent deux historiens modernes (3), l'ingénieur Toufaire n'avait pas encore prononcé son dernier mot. Au mois de juillet 1786, l'intendant adressa au gouvernement l'état général des dépenses, montant à 959,000 livres, c'est-à-dire à plus de moitié en sus du devis primitif, et sans y comprendre les nombreux matériaux fournis par le port et estimés plus de 50,000 écus. Aussi le ministre écrivit-il : « Rien ne peut excuser une méprise aussi extraordinaire; elle prouve ou le peu d'intelligence ou le peu d'attention de M. Toufaire, à qui vous pourrez

(2) Ce fut le premier établissement de la Saintonge et de l'Aunis qui posséda des filles de la charité ou sœurs de Saint Vincent de Paule. Elles y furent appelées dès l'année 1685, vingt-cinq ans seulement après la mort de leur saint fondateur. En 1686, elles vinrent tenir écoles à Marennes, à la Tremblade et à Soubise; la même année, elles furent installées dans l'hôpital milit. de l'île de Ré. En 1693, elles furent placées à Royan, grâce aux largesses de la maison de Conflans. En 1698, elles ouvrirent une école à Ton-nay-Charente; et à Saujon, l'année suivante. En 1700, on les plaça à Saintes. Dix ans plus tard, on leur confia l'école de Surgères, et celle de Marans, en 1713. La Rochelle les appela dans son hôpital en 1726, et Rochefort, dans l'hospice des orphel. de la mar., en 1741.

Extr. de la *Vie de Madame de Marillac-Legras*, première supérieure générale des filles de la charité, par M. l'abbé Gabillon : Paris, 1769, i n-12.

(3) MM. Viaud et Fleury, *Hist. de Rochefort*, II^e vol., p. 215.

(1) Le 30, dit l'*Hist. citée de Rochef.*, t. II, p. 440.

faire connaître combien j'en suis mécontent... » (1) Enfin, après cinq années de travaux et de dépenses inouïes, le chef-d'œuvre de l'inconcevable Toufaire fut achevé, et un des plus beaux hôpitaux de France fut remis, le 9 juin 1788, à l'intendant, M. Charlot de Grandville. Le P. Théodore, dans son *Hist. de Rochefort* (2), cite ce distique latin, qui servait d'inscription à cet hôpital :

*Si Mars scivit atrox morbis, seu fulmine, miles
Solve metus ! domus hæc regia præstat opem.*

Quand Mars sur votre corps assouvit ses fureurs,
Ici, soldats ! un roi répare vos malheurs.

TOURNEUR (LAURENT). Ce célèbre marin était fils d'un vitrier de Saint-Jean-d'Angély, où il naquit en 1762. Il reçut dans sa ville natale, une éducation imparfaite. Cependant son père, le destinant à la marine, lui fit faire un cours de mathématiques et de pilotage. En 1776, le jeune Tourneur fit sa première campagne à bord d'un navire marchand. Mais en 1779, à l'âge de 17 ans, il fut admis comme pilotin à bord du vaisseau de l'État le *Pluton*, commandé par M. de la Touche. En 1783, il fut blessé dans l'Inde, devant Goudelour, à bord du *Saint-Michel*, faisant partie de l'escadre dirigée par le bailli de Suffren. Tourneur était, en 1793, enseigne sur la frégate l'*Inconstance*, lorsqu'on accepta le combat, à la hauteur de Saint-Domingue, contre deux frégates anglaises. Notre brave marin, malgré la blessure dangereuse qu'il venait de recevoir, voulut rester constam-

ment à son poste. Il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1794, et s'embarqua sur la frégate la *Concorde*. Ce bâtiment fut rencontré, près des côtes d'Irlande, par trois vaisseaux anglais; la *Concorde* fit éprouver de fortes avaries à la flottille anglaise et parvint à se dégager de son feu.

En 1804, Tourneur fut élevé au grade de capitaine de frégate. La même année, il prit le commandement d'une division de canonnières. Éloigné de sa division, il attaqua scul, sur les côtes du Morbihan, la corvette anglaise le *Vencegos* et eut la gloire de s'en rendre maître. Le nouveau capitaine déploya dans ce combat le talent d'un chef expérimenté, et après la victoire, il fit preuve d'un admirable désintéressement. Dans les coffres du capitaine anglais se trouvait une somme de 400,000 francs à laquelle Tourneur ne toucha point et qui devint ensuite la proie de ceux qui escortèrent à Paris le commandant du *Vencegos*, fait prisonnier de guerre. A la fameuse affaire de Trafalgar, le capitaine Tourneur commandait l'*Algésiras*. Blessé grièvement et obligé de quitter son poste, il encourageait encore les combattants et recommandait aux canonnières de pointer juste. L'*Algésiras* venait d'être pris par l'ennemi, mais complètement désemparé et privé de son chef intrépide, qui était passé à bord d'un autre vaisseau. A la suite de ce combat, une effroyable tempête s'éleva et dispersa vainqueurs et vaincus; chacun songeait à se soustraire au naufrage et à une mort qui semblait imminente. Tourneur, malgré sa blessure, en dépit de la fureur des éléments, eut assez de sang-froid pour songer à délivrer son bâtiment des mains de l'ennemi; secondé par un petit nombre

(1) On comprend qu'après de semblables méprises, le gouvernement ait senti le besoin de limiter, par des adjudications, le prix des travaux publics.

(2) Page 251.

de braves , il y parvint et le ramena triomphalement à Cadix. A sa rentrée en France , Tourneur fut élevé au grade de capitaine de vaisseau. En 1810 , il reçut le commandement du *Magnanime* qu'il ne quitta qu'en 1814. A cette époque , Louis XVIII le nomma directeur du port de Rochefort et chevalier de Saint-Louis. Le 21 février 1821 , Tourneur mourut à Rochefort , avec la réputation d'un des plus habiles officiers de la marine. La bonté de son cœur s'était révélée , dans le cours de sa brillante carrière , par une modération et une bienfaisance qui ne s'étaient point démenties un seul instant. Sa taille avantageuse , son port noble et distingué lui avaient rendu facile un commandement que , d'ordinaire , les marins appuyent sur la rigueur et la brusquerie des manières.

TRANQUILLE, voy. **St-RÉMY**.

TRÉVILLE, voy. **TOUCHE-TRÉVILLE**.

TRIMOUILLE (dela), voy. **MONT-MORENCY** et **CONDÉ**.

TROJAN (SAINT). Cet évêque de Saintes prit possession de son siège au commencement du VI^e siècle — en 511. — On assure qu'il était né d'un israélite et d'une mauresque (1). Ses parents le conduisirent fort jeune dans la métropole des Santons , où ils comptaient séjourner quelque temps. L'évêque de Saintes (2) fut frappé des heureuses dispositions du jeune étranger qu'il eut occasion de connaître. Il lui donna ses soins , lui procura

l'avantage du baptême et l'éleva dans les principes de l'église catholique.

Trojan répondit merveilleusement aux efforts paternels de son évêque , il fit dans la science et la piété des progrès surprenants. Bientôt il fut admis à la cléricature et ensuite au diaconat. Appelé plus tard au sacerdoce , il fut envoyé à Toulouse pour combattre l'arianisme comme dans sa source ; preuve évidente des lumières et de l'inébranlable fermeté de doctrines du saint prêtre.

Au retour de cette mission et malgré sa résistance , Trojan fut élevé à l'épiscopat et mis à la place du pontife santôn qui venait de mourir. Ses qualités et ses vertus éminentes brillèrent alors d'un vif éclat. Partageant tout son temps entre la prière , l'étude , la prédication , et la visite de son diocèse , il se fit une telle réputation de sainteté , qu'on venait de toutes parts visiter et ouïr le prélat , et qu'on s'estimait heureux de pouvoir remporter quelque objet qui lui eut appartenu. La science théologique de cet évêque l'avait aussi rendu très-recommandable , de sorte que des points les plus éloignés on s'empressait de recourir à ses lumineux conseils. C'était un des flambeaux de l'église des Gaules.

Saint Trojan mourut le 30 novembre 532 , d'après Saint Grégoire de Tours (3). Il fut inhumé , au rapport du même hagiographe , à côté de Saint Vivien , son prédécesseur. Ses reliques ont été profanées et dispersées par les calvinistes en 1568. Saint Grégoire rend à notre digne évêque un hommage que nous aimons à reproduire : « Trojan , pontife de l'église san-

(1) *Martyr. gall.*

(2) Saint Vivien , d'après l'auteur de l'*Hist. de l'égl. Sant. et Ann.* et autres hist. ecclés.

(3) *Op. omn. -- Glor. confess. , colon. 94.*

tone, réuni dans le ciel au bienheureux Vivien, a son tombeau peu distant du sien ; la renommée célèbre les grandes vertus de ce prélat.... On le révérait durant sa vie comme le plus illustre et le plus distingué de la ville. On raconte que, lorsque, pour parcourir son diocèse, il revêtait un ornement neuf, plusieurs d'entre les fidèles se disputaient la frange de ce vêtement, convaincus que tout ce qu'on pouvait ravir au saint évêque était un remède infailible. Maintenant que son corps est confié à la terre, son âme vit aux cieux d'où elle manifeste son pouvoir par une quantité de miracles. Tous les malades et infirmes qui viennent prier sur son tombeau s'en retournent guéris. » (1)

Une paroisse, sous le vocable du saint évêque, existe dans l'île d'Oleron, dont l'église a été bâtie vers 1070; nous en trouvons une autre du même nom près de Cognac, et une troisième près de Blaye (Gironde); l'église de Rétaud, près de Saintes, est dédiée au même saint.

TUFFET (PIERRE-LOUIS-AGATHE), premier médecin de la marine, chevalier de la légion-d'honneur, membre correspondant de l'académie de médecine, naquit à Saint-Maixent, le 22 juillet 1769. Il suivit les cours de chirurgie de Rochefort et entra au service en 1790, comme chirurgien de 3^e classe. Embarqué sur la frégate la *Virginie*, il fut fait prisonnier par les Anglais et il prodigua, en pays étranger, ses soins aux prisonniers français qui encombraient les pontons de la Tamise et les prisons. Protégé constamment par M. Cochon-Duvivier, qui l'honorait de son amitié,

Tuffet lui dut, en grande partie, le bienfait de sa liberté. En 1800, après des études consciencieuses faites à Paris, il fut envoyé à Rochefort, comme professeur d'anatomie; il revint à Paris en 1804, pour s'y faire recevoir docteur en médecine, et, en 1808, il fut placé à côté de son protecteur, comme second chirurgien en chef. Il dut suppléer plus d'une fois l'illustre Cochon-Duvivier qui faiblissait sous le poids des années. A l'époque de la mise à la retraite de ce dernier—31 décembre 1812—M. Tuffet lui succéda comme chirurgien en chef. Il fut nommé premier médecin en octobre 1821. On lui doit diverses pièces d'anatomie servant aux leçons journalières de l'école et qui enrichissent l'amphithéâtre de l'un des plus beaux hôpitaux de France. Ses connaissances en médecine étaient sans doute étendues et variées; mais on lui a reproché une abondance d'élocution qui parfois nuisait à son enseignement et en rendait l'intelligence difficile.

Il défendit fréquemment les intérêts de la ville de Rochefort au sein du conseil municipal, et proposa divers moyens d'amélioration et d'embellissement : tels que le déblaiement du cours d'Ablois, la clôture de la rue des Treilles et la plantation de l'allée de maronniers qui la borne. On doit peut-être à ses instances répétées, l'ouverture de l'avenue du cimetière si convenable pour la banlieue; la nouvelle division et la plantation des allées de ce cimetière sont assurément le résultat de ses pressantes sollicitations. Plus d'une fois, il fit la demande de crédits nécessaires à l'achat de livres destinés à augmenter la bibliothèque publique de la ville et il s'efforça pour la fondation d'écoles gratuites de lec-

(1) *Op. omni.* — *Glor. confess.*, colon. 24.

ture, d'écriture, de dessin, de musique et de mathématiques, suivant le système mutuel. Il aida à la création du collège de Rochefort, et tenta d'y établir une chaire de notariat ou tout au moins de jurisprudence usuelle. Il plaida, plus tard, pour l'érection d'une chaire de physique appliquée aux arts. Créé membre de la société linéenne de Bordeaux, il s'occupa de l'étude de la botanique et rédigea quelques mémoires relatifs à cette science agréable. En 1806, il concourut à fonder la société de littérature, sciences et arts de Rochefort. Ce fut à tort que M. Bobe-Moreau (1), qui désigna M. Tuffet par ce singulier assemblage d'initiales P. L. A. T., soutint le contraire. Cette erreur fut réfutée victorieusement par M. Faye, en 1837. (2)

M. Tuffet présenta à la société divers mémoires, la plupart relatifs à sa profession. Dans l'un, examinant la coloration du corps humain chez les différentes races, il fut amené à conclure, avec les pathologistes modernes, qu'une sécrétion de matières colorantes dont la nature est encore peu connue, se fait sous l'épiderme. Dégénérée et décolorée, cette matière constitue l'albinisme, le blafard, etc. Il combattit l'usage immodéré des purgatifs, surtout sous un ciel brûlant et dans les zones marécageuses. Il lut à la société un mémoire sur l'aberration de la sensibilité chez quelques malades et qui leur fait croire à la présence d'un membre déjà amputé. S'il émit parfois quelques propositions hasardeuses, elles n'en étaient pas moins méritoires au point de vue humanitaire et philanthropique.

Dans un but de louable charité, il s'unit à quelques personnes animées des mêmes sentiments pour faire distribuer des soupes économiques à plusieurs familles nécessiteuses. Il tenta même de composer une sorte de pain avec la racine de certaines plantes bulbeuses, telle que l'asphodèle — *Asphodelus ramosus* — si abondante dans les marais de Rochefort (3). Il dirigea ses études vers l'assainissement de nos habitations et crut le rencontrer dans un système d'isolement ou de dédoublement des murailles capable, selon lui, de garantir les maisons de l'humidité et des variations de l'atmosphère. Sa position particulière le porta à étudier la part contributive des marais dans le développement des fièvres intermittentes à une certaine époque de l'année, et il crut apercevoir dans les terrains argileux, humectés après de fortes chaleurs, une cause de décomposition de l'air et la formation d'une certaine masse d'azote. Plus tard, il revint encore à cette opinion et lui donna de très-longues développements. « Sujet bien digne, dit un de ses amis (4), de fixer l'attention d'un médecin qui avait fait de Rochefort sa ville d'adoption. » Il conseilla la plantation des surfaces humides et indiqua l'essence des arbres convenables sous le rapport de l'hygiène et des agréments de la promenade.

Autant par goût que par raison de santé, il se tenait sur un bien de campagne qu'il avait acquis près de Rochefort, et il s'y livrait à plusieurs expériences d'agriculture et d'horticulture. Traitant un jour une question agricole de la plus haute importance, il adopta le piétinement des che-

(1) Mém. contre M. R.-P. Lesson, p. 98.

(2) V. *Tablettes* du 4 juillet.

(3) *Tablettes* du 17 novembre 1837.

(4) M. L. P...., *Tablettes* du 21 novembre.

vaux et l'usage du cylindre pour le battage des grains , moyen infailible , suivant lui , pour ménager la santé des hommes et épargner leurs forces tout en les quintuplant.

Livré par goût à l'étude des antiquités, il fit déposer au museum d'histoire naturelle de l'école de médecine , des amphores romaines trouvées à Muron. Il lut à la société de Rochefort , une notice sur un *Tumulus* celtique exploré près de Surgères et dans lequel on venait de découvrir des ossements et des armes de la plus haute antiquité ; on y voyait une lame de haste ou javelot en silex.

M. Tuffet rédigea encore des notes historiques sur deux peintres célèbres de Rochefort , Audebert et Gauffier.

Plusieurs de ses écrits , précieux pour l'histoire de Rochefort , particulièrement celui relatif à l'hôpital civil , furent insérés dans les *Mémoires sur Rochefort* , par M. Thomas. (1)

Après avoir passé vingt-huit années dans sa patrie adoptive , visant sans cesse à en augmenter la prospérité et le bien-être , M. Tuffet y est mort , le 9 avril 1828. (2)

TURPIN DE JOUHÉ (JEAN-BAPTISTE, vicomte de), chevalier de Saint-Louis, brigadier des armées navales de S. M. , commandant des gardes marines au port de Rochefort (3) , a dirigé successivement

(1) V. p. 205 à 218.

(2) V. *Notic. nécrolog.* , par M. Dubois , reprod. par les *Tablettes* du 9 juin 1837.

(3) La maison de Turpin , connue dès le règne de Charlemagne , s'est divisée en un grand nombre de branches. Les Turpin de Juhé , seigneurs du Breuil , nouvellement établis en Saintonge , descendaient de Guillaume Turpin , seigneur de Juhé , en Angoumois , qui , avec son fils Imbert Turpin , accompagna Saint Louis en Palestine. Cette famille s'est toujours distinguée par ses services sur terre et sur mer. — V. *Généalog.* dressée par MM. de Sainte-Marthe , La Chesnaye des Bois , etc.

la frégate l'*Écureuil* , le vaisseau le *Fier* avec une division dans l'escadre d'Orvilliers et le vaisseau l'*Hercule*. Il assista aux combats d'Ouessant et de la Grenade avec d'Estaing ; du Fort-Royal , avec Lamotte-Piquet. Il servit encore sous les ordres du comte de Guichen et du comte de Grasse. Le vicomte de Turpin fit avec distinction toute la guerre d'Amérique. Il est mort à Saintes , en 1784 , à peine âgé de 47 ans et avec la réputation d'un marin aussi habile que courageux. — Son fils aujourd'hui existant , Jacques-Gaspard , comte de Turpin de Juhé , a suivi la même carrière , et a été capitaine de frégate , chevalier de Saint-Louis et gouverneur de Marie-Galade ; c'est à lui que nous devons les documents ci-dessus :

TURPIN DE JOUHÉ (JACQUES-GASPARD de) , nommé le chevalier de Turpin , frère du précédent , naquit en 1732 et suivit la carrière des armes. Il assista aux sièges de Bergopzoom et de Louisbourg. A la paix , il rentra dans sa famille. Ses relations avec ses proches comme avec ses concitoyens le firent généralement aimer et estimer. Après vingt années de travaux militaires et cinq campagnes tant en Flandre qu'en Amérique , à Mahon et en Portugal , le chevalier de Turpin reçut , en 1783 , la croix de Saint-Louis. Ami d'une sage liberté , il concourut d'abord au mouvement général de 89 ; lors de la réunion des trois ordres de la sénéchaussée de Saintonge , il fut un des commissaires choisis pour demander , de la part de la noblesse , la convocation des États-généraux. Il se mit ensuite de côté par un pur sentiment de modestie , et ne fit point

partie de la première assemblée de la nation. L'empressement qu'il avait mis à procurer des approvisionnements à la ville de Saintes, le fit ensuite accuser, par quelques agitateurs, d'avoir tendu à l'accaparement des grains. Il s'en disculpa dans une lettre imprimée et adressée aux habitants de Saintes, le 11 octobre 1789. L'amertume dont son âme si loyale fut abreuvée à ce sujet, perça dans les termes de cette lettre. Les habitants, syndics et députés de toutes les corporations de la ville lui répondirent d'une manière fort honorable et firent justice de cette odieuse calomnie (1). Dans l'espoir d'être utile à son roi et à la France, M. de Turpin, quoique déjà vieux, n'hésita pas à abandonner sa famille et passa en Allemagne. Il fit partie de l'armée des princes, et fut un véritable ami et un père pour ses compagnons d'armes, qu'il conduisit aux affaires de Munster et de Mayenfeldt. Sous l'empire, il revint à Saintes, où il est mort en avril 1818. « Sa fin, dit un de ses amis, fut celle d'un philosophe chrétien. Dès les premières atteintes de sa dernière maladie, entouré d'amis fidèles et d'une famille digne de lui, M. de Turpin, heureux de ne pas survivre à celle qui lui fut si chère, avait demandé les secours consolants de la religion, et il s'est endormi tranquillement dans ses bras, plein de confiance dans les promesses qu'elle fait à notre foi. » (2)

(1) On y voit 43 signatures, parmi lesquelles nous remarquons celles de MM. Garnier, maire, Dières-Monplaisir, Dangibeaud, de Luchet, Arnauld, Limal, Viollaud, Dumey, Duchaine-Martimont, Briault, Senné, etc.

(2) Discours prononcé sur la tombe de M. le chevalier de Turpin, par M. le comte Pierre de Bremond d'Ars.

VAISE (SAINT). Au V^e siècle, les Visigoths dictaient des lois à notre beau pays de Saintonge. Alaric leur roi, ayant conquis l'Espagne, étendit son pouvoir non seulement sur la péninsule ibérique, mais encore sur une grande partie des provinces de l'Est et du Midi de la Gaule. Sous ce sceptre de fer vivait Saint Vaise, issu d'une famille patricienne de Saintonge. Ayant perdu fort jeune les auteurs de ses jours, il possédait des biens considérables sur les bords de la Charente. Un jour, aux pieds des autels qu'il fréquentait souvent, le pieux jeune homme ouït cette voix d'en haut : « N'aimez point le monde ni les choses du monde, parce que celui qui en fait l'objet de sa dilection, ne possède point la charité divine (3). » Dès lors, suivant pas à pas les lois austères de l'Évangile, il distribuait aux pauvres la majeure partie de ses biens, et soulageait les esclaves et les captifs. Quelques-uns de ses proches, qui déjà et par anticipation se considéraient comme ses héritiers, lui firent à cet égard des représentations auxquelles le saint répondit comme il le devait faire. Je ne vous conteste point, leur dit-il, le droit de disposer à votre gré de ce qui vous appartient, pourquoi n'userais-je pas moi-même d'une semblable liberté, surtout envers le roi des cieux ? Cette réponse exaspéra les parents avides de Saint Vaise. L'un d'eux, nommé Proculus, ayant appelé son fils Namantius, lui représenta que, par ses folles libéralités, Vaise le privait d'un héritage sur lequel il avait des droits. Alors sous l'inspiration de la cupi-

(3) *Nolite diligere mundum nec ea quæ in mundo sunt, si quis diligit mundum, non est charitas patris in eo. — Epist. Joann. II, 15.*

dité la plus désordonnée , le jeune homme s'arma d'un bâton et chassa brutalement le héros de la charité chrétienne de la maison de campagne qu'il habitait. Celui-ci eut , dans cette pénible extrémité , recours à Alaric qui donna l'ordre de rétablir le saint dans son patrimoine. « Je jure par mon Dieu , dit le barbare , que si Proculus ne te remet tous tes biens , je tirerai , dans ma colère , une terrible vengeance des outrages qui te sont faits. » Ce prince , quoique rangé parmi les conquérants que l'histoire nomme les fléaux de Dieu , eut pourtant des notions de justice et de droit plus étendues que beaucoup de politiques de nos temps modernes. Il rendit plusieurs décrets qu'il classa dans un recueil en partie extrait , il est vrai , des *lois théodosiennes* et qui porte le nom de *CODE ALARIC*.

Vaise , rentré à Saintes , communiqua à Proculus les ordres du roi. Il demeure avéré , dit ce dernier , que tu t'efforces d'attirer sur ma tête la colère d'Alaric ; je saurai bien t'empêcher d'en agir ainsi dans la suite. Alors il ordonna à ses subordonnés de charger de chaînes le serviteur de Dieu , de le suspendre à un poteau et de l'accabler de mauvais traitements. On lui appliqua sur les côtés des torches enflammées ; mais l'homme de Dieu endura ces persécutions avec une grande patience et une sainte résignation. Que penser , dit Proculus à son fils , d'un homme sur qui les tourments font une si faible impression ? J'estime , répartit l'hypocrite Namantius , qu'il convient de lui pardonner ses torts et de lui rendre tous ses biens. Ils feignirent de le mettre en liberté et arrêtrèrent de venir ensemble le lendemain comme pour le rétablir dans la jouissance de son patri-

moine ; mais en réalité pour le faire mourir. Lorsque , le lendemain , Saint Vaise les vit venir , il pénétra de suite leurs noirs desseins. Se mettant à genoux , il leva les yeux au ciel et dit à Namantius : « Viens me procurer l'héritage que je dois posséder à jamais dans le royaume céleste. » A ces mots , l'indigne persécuteur tira son glaive dont il trancha la tête du saint ; c'était le 15 mai , vers l'an 490. Puis il commanda à ses suppôts de porter le corps du jeune martyr dans un lieu retiré et de le dérober ainsi à la vue des hommes. Mais par une permission divine , il se fit qu'après avoir péniblement porté le saint corps depuis la 9^e heure du jour jusqu'au lendemain matin , les gens de Proculus se retrouvèrent au lieu même où ils avaient pris le corps du martyr. Namantius , instruit du prodige , s'avisa de faire jeter dans les flammes les restes de Saint Vaise , en insultant à sa mémoire par une invocation impie. Dans l'excès de sa folle joie et au milieu de ses rires indécents , le malheureux homicide fut atteint d'une poignante douleur d'entrailles , et expira au milieu d'affreuses tortures , répandant de toutes parts une exécrable puanteur. Un pieux chrétien de la contrée , nommé Francus , enveloppa dans un suaire les os du martyr et les déposa dans un tombeau qu'il fit édifier sur les rives de la Charente , et non loin de la voie romaine de *MEDIOLANTUM* à *BERNEIUM*. Les nombreux miracles qui s'opérèrent dès lors à ce tombeau décidèrent Saint Pallais , évêque de Saintes , à bâtir , en 589 , une chapelle et un monastère dans l'endroit même où reposaient les reliques du martyr , et à deux lieues environ de la ville de Saintes. Attirés par la sain-

teté du lieu , plusieurs chrétiens s'empres-
sèrent de venir se loger à l'ombre du mou-
tier et jetèrent ainsi , vers la fin du VI^e
siècle , les fondements du bourg de Saint-
Vaise , que l'on voit encore aujourd'hui en-
tre Saintes et Taillebourg , sur la rive
droite de la Charente. On érigea une cha-
pelle à Saint Vaise , sur la colline au S.-O.
de Notre-Dame de Niort , où se fixa plus
tard une colonie de Normands, que baptisa
un évêque de Saintes. Cette église et ses
dépendances , relevant de l'abbaye de Saint-
Jean-d'Angély , furent ensuite comprises
dans l'enceinte de la citadelle de Niort, édi-
fiée en 940 ; ce qu'on lit dans une charte
de 989 (1). En 1096, cette église de Saint-
Vaise fut cédée à l'abbaye de Charron qui
ne prétendait rien de plus dans l'intérieur
du château-fort.

La fête de ce martyr se célèbre, de nos
jours , aux diocèses de La Rochelle et de
Saintes réunis , le 16 du mois d'avril ; il en
était de même autrefois dans le monastère
de Saint-Jean-d'Angély. (2)

VALENTIN (LOUIS - ANTOINE) na-
quit à Saint-Jean-d'Angély , le 18 septem-
bre 1735, d'un père qui exerçait hono-
rablement , dans cette ville , la profession
de chirurgien (3). Il fit ses études au collège
tenu à Saint-Jean par les bénédictins , et
se rendit ensuite à Paris pour suivre les
cours de chirurgie du collège de Saint-
Côme. Il y fut reçu docteur en chirurgie.

(1) V. manusc. de D. Fonteneau , à la biblioth.
de Poitiers. — Notes de M. Brillouin aîné.

(2) V. *Bréviaire de ces diocèses* , 1833 , in-12 ,
et 1851 , in-12 , — et *Offic. propr. monast.*
Sancti-Joann.-Ang. , p. 81.

(3) Son père était originaire du Languedoc ; il
vint s'établir à Saint-Jean vers le milieu du XVII^e
siècle , où il épousa une demoiselle Laloyat. Cette
famille n'existe plus dans cette ville.

Par une étude consciencieuse et appron-
die de son art , Valentin s'acquitt bientôt
dans la capitale la réputation d'un habile
chirurgien. On lui dut bon nombre de cures
remarquables. En récompense de ses utiles
travaux , il ne tarda pas à être nommé
membre honoraire de l'académie royale de
médecine. Peu d'années avant la révolution,
Valentin s'était retiré dans sa terre de la
Jarrie , près Loulay , à deux lieues de Saint-
Jean , où il comptait vivre paisiblement du
fruit de ses labeurs et pour ses amis et ses
livres. Mais les troubles politiques de la
France l'arrachèrent promptement à sa
retraite. Il fut contraint de s'exiler. S'étant
attaché , en qualité de médecin , à l'armée
de Condé , il rendit d'immenses services à
ses compatriotes. Plus tard , il reçut à ce
sujet , de Louis XVIII , la décoration de l'or-
dre de Saint-Michel. Après le licenciement
de l'armée de Condé , il demeura encore
en Allemagne où il exerça sa profession
avec beaucoup de succès. En 1814, Valen-
tin profita de la paix pour revoir la France.
Mais à cette époque, notre compatriote avait
perdu une grande partie de sa fortune.
Etabli à Paris , il chercha dans ses talents
des ressources contre le besoin ; puis la
munificence royale vint à son secours. Il
fut nommé un des inspecteurs généraux
des hôpitaux militaires. Valentin est mort
à Paris , le 9 août 1823.

Nous lui devons : *Traité des rapports en
chirurgie* , 1 vol. in-12 ; Paris , 1767. —
*Question chirurgicale relative à l'affaire de
la demoiselle Faucin , épouse Laneret , accu-
sée de suppression de part* ; Berlin , 1768 ,
in-12. Ce mémoire , extrait du *Traité des
rapports en chirurgie* et augmenté de ré-
flexion que l'étude approfondie de la ques-

tion avait ultérieurement suggérée à l'auteur, était relatif à une jeune femme sur qui planait l'accusation d'infanticide, et qui, par suite de cette grave accusation, venait d'être condamnée à mort. Valentin démontra que la prétendue grossesse de cette personne n'était en réalité qu'une hydro-pisie de poitrine, et sauva ainsi d'une mort ignominieuse une femme innocente. — *Éloge de Lecat*; Paris, 1769, in-12. Guillonnet-Merville (1) prétend que ce panegyrique a vu le jour à Londres, et assure que c'est là le chef-d'œuvre de l'auteur. — *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à M. Louis*; Amsterdam, 1772, in-12. A propos de cet ouvrage, on a reproché à Valentin de s'être laissé emporter par une prévention trop obstinée contre certaines autorités médicales et des systèmes justement renommés. — *Causes de la mort du jeune roi Louis XVII*; Amsterdam, in-12.

VALENTIN (ANTOINE), avocat et médecin de Saint-Jean-d'Angély, frère du précédent, né en 1740, fut maire de cette ville en 1772, et continua ses fonctions jusqu'en 1789, année où il fut élu par le peuple, dont il avait l'affection, en vertu du décret du 14 décembre 1789. Il combattit, en 1790, la fixation du siège administratif à Saintes et s'efforça, dans un sentiment d'intérêt local, de faire pencher la balance en faveur de sa ville natale, tandis que d'autres délégués cherchaient à faire prévaloir La Rochelle, Rochefort ou Marennes. Dès lors qu'une localité seule devait obtenir l'avantage du choix, les vues des hommes raisonnables auraient dû se

porter sur le point qui offrait la plus grande somme d'avantages à la masse entière des citoyens; aussi les électeurs, réunis le 20 juin 1790, fixèrent-ils le centre administratif à Saintes, qui devint dès lors le chef-lieu du département.

Le conflit entre lui et M. Normand (2), pour la place de maire de Saint-Jean-d'Angély, et qui constitua, pendant quelques mois, deux municipalités rivales en cette ville, donna lieu à un décret de l'Assemblée nationale, daté du 8 juillet 1790, qui ordonna de nouvelles élections municipales. Elles eurent lieu du 1^{er} au 6 août. Valentin fut réélu maire à une imposante majorité, et la municipalité régulièrement constituée. Bientôt l'agitation des partis, devenue d'une violence extrême et menaçant son existence même, contraignit le maire à abandonner son poste et à se retirer dans sa terre de Rennebourg où il comptait vivre tranquille. Vain espoir! la terreur l'en fit bientôt sortir; il fut incarcéré pendant deux années à Rochefort et à Pons. Enfin rendu à la liberté, il se retira à la campagne, dans la commune du Pin, près Saint-Jean, où il mourut, en 1799.

VALIN (RENÉ-JOSUÉ). Ce nom s'offre à la postérité non seulement comme celui d'un éminent jurisconsulte, mais encore d'un chrétien et d'un magistrat ferme et éclairé, digne de servir en tous temps de modèle à ses concitoyens. Valin était fils de René Waslin, avocat à La Rochelle, puis président du siège royal établi à Rochefort; il naquit à La Rochelle (3).

(2) M. Normand représentait, à Saint-Jean-d'Angély, le parti de la démocratie.

(3) M. A. Beaussant dans sa notice imprimée en 1856, chez Mareschal, dit que Valin était né à

(1) *Rech. sur Saint-Jean-d'Angély*.

le 10 juin 1695. Son père l'envoya au collège de Poitiers où il fit ses études avec distinction et où il obtint le grade de licencié en droit. En 1715, il fut reçu avocat au siège présidial de La Rochelle. Sa timidité et sa modestie naturelles, jointes à son goût prononcé pour les travaux de cabinet, lui firent négliger la plaidoirie pour s'attacher principalement à la consultation. Il ne tarda point à se faire remarquer autant par la profondeur et la supériorité de son savoir comme jurisconsulte, que par son désintéressement dans l'exercice de sa profession. Un riche banquier de la cour lui ayant une fois adressé, pour une consultation, des honoraires que l'avocat jugea excessifs, celui-ci n'en voulut accepter que la dixième partie et renvoya le reste au banquier. Toutes les contestations importantes soulevées dans la province étaient soumises à son appréciation (1). En 1730, les avocats de La Rochelle reprirent, à la demande de Valin, leurs conférences interrompues depuis 1723. On y traitait des difficultés résultant de l'application journalière de la coutume de la province et des questions générales du droit coutumier (2). Ces réunions acquirent bientôt une importance majeure et se tinrent au palais de justice, en la chambre du conseil. Valin avouait avec modestie, que ces conférences avaient produit son *Commentaire de la coutume de La Rochelle* (3), bien qu'il y eût consacré plus de trente-cinq

années de travail. Ainsi, dit M. G. Lepelletier (4), Valin, qui fait la part de tout le monde, oublie de faire la sienne; il ne nous est point permis d'accepter cette complète abnégation. Valin fut, en 1732, un des membres fondateurs de l'académie de La Rochelle. En 1756, il acheta la place de procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel-de-ville, et il y fut installé le 2 mars de la même année : ses fonctions se rattachaient au dispositif de l'ordonnance du mois d'août 1681. Notre patrie, de même que toutes les nations commerçantes du monde, accueillit comme un bienfait cette ordonnance si remarquable et qui passa depuis presque littéralement dans notre code de commerce. Les appréciations de Valin, lors de l'apparition de cet édit, sont inscrites dans ces quelques lignes empruntées à la préface de son *Commentaire* : « L'admiration fut universelle à la vue » d'une ordonnance si belle dans sa distribution économique, si sage dans sa police générale et particulière, si exacte » dans ses décisions, si savante enfin que, » dans la partie du droit, elle présente » autant de traités abrégés de jurisprudence, qu'il y a de sujets qui en sont » l'objet..... ; elle est telle enfin, que les » nations les plus jalouses de notre gloire » l'ont adoptée comme un monument éternel de sagesse et d'intelligence. » La mise en pratique journalière de la loi inspira naturellement à Valin l'idée d'un *Commentaire*, qu'il réalisa avec un grand succès. En complétant pour ainsi dire l'ordonnance, le *Commentaire* rendit partout célèbre le nom de son auteur. Cet ouvrage peut être proposé pour modèle à ceux qui

d'une famille catholique de Hollande, du nom de Waslin, qui, vers le milieu du XVII^e siècle, s'était réfugiée en France et fixée dans l'île de Ré, afin de sauvegarder sa foi.

(1) *Eloge de R.-J. Valin*, par M. Gillet-Lepelletier ; Poitiers, Saurin, 1843.

(2) Ibid.

(3) *Préf.*, p. X.

(4) *Elog.* cit., p. 12.

entreprennent de commenter un monument législatif. Ce fut à cette occasion, que Valin connut et apprécia le célèbre Emerigon d'Aix (1), qui lui adressa avec empressement le travail considérable que ce dernier venait de faire touchant la même ordonnance. A la réception de ces nombreux documents classés titre par titre, prêts à recevoir la dernière main de l'auteur, Valin refusa par délicatesse d'en faire son profit ; mais dans cette lutte de générosité, il fut vaincu par la noble persistance d'Emerigon, et se décida enfin à accepter les importants travaux de son confrère (2). L'expression de sa vive gratitude se trouve consignée à la page IX de la préface. Depuis lors les deux plus beaux noms de la jurisprudence maritime furent inséparablement unis. (3)

Pour servir de commentaire au préambule de l'ordonnance de 1681, Valin a retracé la naissance et les progrès de la puissance maritime en France, ainsi que la création successive de ses établissements coloniaux. Au commencement de chaque titre de l'ordonnance, il donne une vue d'ensemble de la matière qu'il accompagne de l'énumération des divers changements survenus dans la législation depuis les temps les plus reculés ; puis vient le commentaire de chaque article dont l'auteur explique l'origine et le sens avant de résoudre les questions proposées. On ne saurait ouvrir un seul des nombreux ouvrages publiés sur cette matière, en Angleterre, aux Etats-

Unis, sans y rencontrer le travail de Valin cité à chaque page. Aujourd'hui encore, tous les jurisconsultes étrangers l'étudient et le consultent comme leur guide le plus certain. On assure que récemment la Russie elle-même vient encore de revêtir ce commentaire de la sanction légale. Ainsi ce livre échappe, de nos jours, à la loi de destruction qui a frappé tant de vieux ouvrages de droit.

Le grand siècle de Louis XIV avait répandu de toutes parts un éclat inusité ; on marchait visiblement à l'unité dans la législation. Valin, saluant cet avenir, s'était rangé à l'école progressive des Domat, des d'Agnesseau et des Pothier, « qui tendait » à fondre le droit romain et le droit coutumier en faisant prédominer ce qui, » dans l'un et dans l'autre, était conforme » à l'équité, à la raison naturelle et aux » lumières du christianisme. (4) » Quelques-uns ont reproché à Valin certaines duretés d'expression, surtout à l'égard des réformés. Peut-être n'ont-ils pas assez tenu compte de l'esprit d'irritation qui, à la suite de longs débats religieux, animait la plupart des hommes d'alors, et des souvenirs de l'intolérance dont la propre famille de Valin avait été victime.

D'un autre côté, celui-ci était d'une certaine rudesse d'expressions naturelle qui contrastait avec l'aménité et les allures de son commerce habituel, chaque fois surtout qu'il découvrait dans quelque personne des torts ou des abus à réformer. Un écrivain attribue encore cette amertume de langage aux infirmités dont la vieillesse de Valin fut prématurément assaillie. Lorsque cet homme de bien adressa, le 4 juillet

(1) Auteur du *Traité des assurances et des contrats à la grosse* ; Marseille, 1784, 2 vol. in-4°.

(2) *Elog.* cit., p. 21.

(3) V. *Notice sur Emerigon*, par M. Cresp, prof. à la facul. de droit d'Aix, 1839.

(4) *Notice* de M. Beaussant, p. 17.

1764, sa démission à l'académie de La Rochelle, on établit cette mention sur les registres de la compagnie : « L'assemblée donne des regrets à la retraite de M. Valin, que des infirmités habituelles mettent hors d'état d'assister à nos séances, et accorde des éloges bien mérités à son assiduité constante, à cet amour du travail qui lui a fait remplir sa tâche avec honneur dans les assemblées publiques, à ce caractère de bonté et de douceur qui a fait le bien et l'agrément des sociétés, et surtout à ces productions savantes qui vivront après lui et qui ne mourront qu'avec notre coutume et le code maritime. »

Dans les dernières années de sa vie, Valin vint habiter la commune de Nieul-sur-mer, où il était dans la plus grande intimité avec le curé de la paroisse. Au dire de quelques personnes, il partageait la sainte mission du pasteur, en expliquant le catéchisme aux jeunes enfants (1). Les mœurs de Valin avaient toujours été simples et austères. Ses pratiques religieuses conservaient cette même ferveur qui avait jadis animé son aïeul, et chez lui la morale et la religion formaient un tout indissoluble. Souvent il déplorait l'affaiblissement de la foi qui, chez les chrétiens, fait place à une indifférence tenant presque de la stupidité sur le sort d'une autre vie. Il distinguait l'homme de bien, rigoureusement ou religieusement parlant, d'avec l'honnête homme selon le monde. (2)

Valin mourut à Nieul, le 23 août 1765. Ses cendres furent déposées dans la chapelle de Saint-Philibert, au prieuré de *Sar-maise ou Sernaise*, ancienne maison de

templiers de la paroisse de Nieul. Le 30 août 1841, grâce aux efforts de M. l'abbé Giraud, curé de la paroisse, et d'autres personnes recommandables, l'exhumation des restes du savant et vertueux jurisconsulte eut lieu en présence de M. l'abbé Gaboreau, vicaire-général, délégué à cet effet, et de plusieurs hauts fonctionnaires de l'arrondissement, de même qu'au milieu du plus grand concours de fidèles. Une place plus convenable fut donnée aux ossements de Valin, dans une des chapelles de l'église de Nieul, et depuis un modeste monument, élevé grâce aux dons des admirateurs du célèbre jurisconsulte, indique le lieu de sa sépulture. L'esprit se repose agréablement en considérant une existence si paisible et si honorable, qui s'est écoulée tout entière dans les jouissances des grands travaux de cabinet si bien accomplis, des devoirs de l'homme en société fidèlement remplis, constamment soutenue par la tendresse de la famille et les soins de l'amitié.

On doit à Valin : 1° *Nouveau Commentaire sur la coutume de La Rochelle et du pays d'Aunis* (3), 3 vol. in-4°; La Rochelle, Desbordes, 1756; nouvelle édition, Paris, 1768, 3 vol. in-4°. Valin y développe et explique avec talent le texte de la coutume de l'Aunis qui fut rédigée, pour la première fois, par ordre de Louis XII, en 1514, et revue en 1584; il l'accompagne des décisions de la jurisprudence locale; le tout suivi d'un traité judicieux du droit commun coutumier; à ce sujet, Valin se rangea du côté de ceux qui adoptaient la coutume de Paris comme expression du droit commun

(1) V. Notice déjà citée de M. Beaussant.

(2) *Notices cit.*

(3) Avant lui, deux commentateurs, Huet et Vigier, avaient exécuté le même travail.

coutumier. Il sut réunir, concilier les deux mérites essentiels que l'on recherche dans les ouvrages de droit : la théorie et le mode d'application. Fort instruit des origines de notre droit, Valin, grâce à ses savantes investigations historiques, éclaircit le texte de la coutume par l'exposé des anciennes institutions auxquelles il remonta. Sa science se résume toujours en notions clairement applicables (1). — 2° *Le Commentaire*, déjà cité, sur l'ordonnance de la marine du mois d'août 1681, dédié au duc de Penthièvre, amiral de France, 2 vol. in-4°, La Rochelle, 1760; 2° édition, 1766; 3°, 1770, et 4°, 1776 (La Rochelle). M. V. Bécane, professeur à la faculté de droit de Poitiers, a donné récemment une nouvelle édition de cet ouvrage, mais réduite aux seules parties qui présentent encore un intérêt pratique; il y a joint des notes corrélatives avec le code de commerce; Poitiers, 1829, 1 vol. — deux tirages — in-4° et in-8°. — 3° *Traité des prises*, 2 vol. in-8°, 1762-1763. Ce fut par ordre du duc de Penthièvre que Valin entreprit ce traité fait sur le même plan que le *Commentaire sur l'ordonnance de la marine*, et qui serait encore aujourd'hui, pour le cas d'une guerre maritime, un excellent ouvrage à consulter (2). Comme délassément à ses grands travaux de droit, Valin avait écrit, pour être lues à l'Académie de La Rochelle, diverses poésies : le *Triomphe des beaux-arts* (dialogue). — *Critique du temple du goût*. — *Épître contre les mauvaises critiques*. — *Épître*, en vers marotiques, sur le danger de produire ses écrits. — *Ode sur la naissance du prince de Conti*. — En prose : *Discours*

sur les causes qui rendent les bonnes critiques fort rares. — Ibid. sur l'usage qui permet de dire du bien de son cœur et qui défend de le dire de son esprit. — Ibid. sur ce que la satire plaît plus que l'éloge, — sur l'esprit de raillerie, — sur ce qu'il est moins de véritables ingrats que de faux bienfaiteurs (3). — Si la perfection qu'on exige aujourd'hui n'est point plus nuisible que profitable aux progrès des lettres. — Sur l'erreur. — *Dissertation sur l'Iliade d'Homère*. — *Réflexions sur la Comédie de Racine*. Ces dernières productions, rédigées avec goût et empreintes d'un cachet d'originalité qui caractérise en général les écrits du célèbre rochelais, se trouvent imprimées soit dans le *Mercur de France*, soit dans le *Recueil de l'Académie de La Rochelle*. Cet écrivain laborieux avait encore fourni des notes au P. Arcère pour son article sur la coutume de l'Aunis dans l'*Histoire de La Rochelle* (4). M. Viault, avocat, possède plusieurs chansons manuscrites composées par Valin pour des réunions de famille. (5)

VALLÉE (BRIAND de) (6), Sr du Dohet, près Saintes, devint président au présidial de cette ville; en 1538, il était conseiller au parlement de Bordeaux. Il s'acquit une certaine renommée par son érudition peu commune. Son aptitude aux belles

(3) La recherche trop minutieuse du motif inspirateur du bienfait est déjà très-voisine de l'ingratitude, et ne prouve pas une heureuse disposition de cœur chez celui qui a reçu le bienfait. Quant aux ingrats, l'expérience démontre qu'ils sont bien plus nombreux que les faux bienfaiteurs.

(4) Premier vol., p. 50 et suiv.

(5) *Elog.* cit., p. 31.

(6) Briandus Vallæus, Santo, propter quæ singularem eruditionem, Francisco rege Musagete, in senatorum Burdigalensium ordinem cooptatus est. — *De illustribus Aquitania viris*. par Lurbe, 1591, in-12.

(1) *Elog.* cit.

(2) *Notic.* déjà citée.

lettres le fit remarquer des savants de l'époque. C'est pour rendre hommage à son mérite personnel que le roi le plaça parmi les sénateurs bordelais. Vallée rendit d'importants services à Joseph Scaliger, accusé d'avoir transgressé la loi religieuse de l'abstinence durant le carême. Le *Pentagruel* de Rabelais (1) mentionne aussi ce Briand Vallée, qui était sans doute fils de Michel de Vallée, licencié ès-lois, procureur du roi en Saintonge, en 1485, et proche parent de Joachim de Vallée, écuyer, S^r de Gibran et de Monsanson, près Brie-sous-Mortagne, vivant en 1553. (2)

VALTON ou **WALTONN**, célèbre chasseur et pêcheur né aux environs de La Rochelle, d'une famille originaire d'Irlande et qui était venue se réfugier à Esnandes, vers le commencement du XI^e siècle. Il fut le premier qui, en 1070, établit, au S.-E. de l'anse de l'Aiguillon, sur une plage vaseuse, les *bouchots* ou parcs à moules. Cet homme industrieux s'était aperçu que ceux d'entre ces coquillages qui venaient s'attacher aux pieux par lui plantés sur le littoral de l'Océan, afin de soutenir ses filets pour la capture des oiseaux de mer, acquerraient un développement rapide et un goût délicieux qui les faisait rechercher des gourmets. Il construisit dès lors, sur la vase, des palissades en forme de V, et dont l'angle tronqué était dirigé vers l'Océan. L'exemple de Valton fut suivi, et à tel point qu'aujourd'hui le littoral de l'Aiguillon compte près de 350 *bouchots* dont le produit brut est, pour chaque établissement, de 1,500 francs par an, donnant un bénéfice net

d'environ 360 francs ; de sorte que l'industrie *Waltonnienne* répand chaque année, aux alentours de l'anse, une somme assez considérable de 126,000 francs, sans porter aucune atteinte aux autres travaux agricoles ou mécaniques de la contrée. La commune de Charron, près Marans, qui participe à cette industrie, a donné son nom au coquillage ainsi modifié et amélioré par l'invention du célèbre pêcheur. La reconnaissance nous fait un devoir d'inscrire dans nos pages essentiellement nationales, le nom d'un personnage qui a rendu un immense service à une portion de la classe indigente de l'Aunis. (3)

VANDEBORG (MARTIN-MARIE-CHARLES DE BOUDENS, vicomte de), naquit à Saintes, le 8 juillet 1765, d'une famille distinguée, originaire de la Flandre autrichienne (4). Il passa quelque temps aux écoles militaires d'Effiat et de Paris, et en sortit sous-lieutenant en 1781. Il s'enrôla dans la marine de l'État et partit pour les Indes sur la frégate l'*Hermione*, le 1^{er} juin 1782. Il était lieutenant de vaisseau en 1788. Bientôt la révolution vint ébranler la France. Le 24 septembre 1793, Vanderbourg s'éloigna de sa patrie. Il trouva en Allemagne un accueil favorable chez plusieurs personnes distinguées, et notamment dans la famille Jacobi qui l'emmena dans le Holstein. Il eut l'avantage d'y con-

(3) V. pour plus ample description des parcs à moules, la *Statist. du départ.*, par M. Gautier, art. Esnandes.

(4) Il était fils de messire Charles-Benoît de Boudens de Vanderbourg, chevalier de S.-Louis, capitaine au régiment de Hainaut-infanterie, et de Marie-Madeleine Berry, et petit-fils de Charles-Louis Boudens-Vanderbourg, bourguemestre de la ville de Bergues-St-Vinox, au diocèse d'Ypres. (*Regist. de Saint-Pierre de Saintes.*)

(1) Edition de 1732, liv. IV, ch. 37, not. 5.

(2) La famille de Vallée existe encore à Pons et à Mortagne.

naitre le comte de Stolberg, circonstance qui eut sur cette époque de sa vie une notable influence. Vers 1794, chargé des intérêts d'une famille danoise, il se rendit dans l'Amérique septentrionale et ne laissa l'île de Sainte-Croix des Antilles qu'au mois de juin 1800. Il rentra dans le Holstein, où il connut M. Quatremère de Quincy qui lui donna des encouragements au sujet de sa traduction d'Horace qui l'occupait déjà. Vanderbourg désirait vivement rentrer en France. Au commencement de 1802, il eut la consolation de revoir sa patrie. Dès ce moment, sa vie fut entièrement consacrée à l'étude des lettres. Grâce à ses relations avec la famille Jacobi, Vanderbourg avait déjà traduit en français un roman de Henri Jacobi, intitulé *Woldemar*, 2 vol. in-12, imprimés à Paris en 1796, pendant l'absence même du traducteur. On lui doit *Voyage en Italie*, par F.-J.-L. Mayer, traduit, 1802, in-8°. Bientôt il publia une traduction plus importante, celle du *Laocon*, de Lessing, ou limites respectives de la poésie et de la peinture; Paris, Renouard, 1802, in-8°. Les difficultés de cette traduction donnèrent à Vanderbourg une réputation de savant. Mais un incident fortuit concentra sur lui toute l'attention publique : il avait connu, dit-on, dès l'année 1794, les poésies de Clotilde de Surville, prétendue poète du XV^e siècle, et les avait vues entre les mains d'un des petits-fils de Clotilde, à l'époque de l'émigration. A son retour d'Amérique, il demanda des nouvelles du manuscrit et de son propriétaire. M. de Surville, impliqué dans une affaire politique, avait été fusillé en 1798, et le précieux ouvrage était passé en des mains étrangères. Vanderbourg parvint à se le

procurer et le livra à l'impression, accompagné d'une préface révélant les circonstances singulières de cette publication posthume. Les poésies de Clotilde de Surville eurent un immense succès, mais leur origine fut suspectée; M. Renouard et depuis M. Villemain la révoquèrent en doute. Le *Mercure de France* (art. de Michaud) crut à cette découverte. La *Décade philosophique* la combattit puissamment, tom. XXXVIII; ainsi que la *Revue des deux mondes* (art. de Sainte-Beuve), tom. L, p. 368. M. Daunou estima que l'éditeur avait eu « la principale part au volume imprimé en 1803, in-8°; qu'il était le véritable auteur des meilleurs morceaux, et que ce qu'ils avaient acquis de renommée lui appartenait. » Néanmoins il paraît évident que le nom de l'auteur avait une quasi-réalité. M. Dupetit-Thouars, rédacteur de l'article Surville, dans la *Biographie universelle*, affirme avoir vu, dès l'année 1790, entre les mains du marquis de Surville, le manuscrit des poésies éditées par Vanderbourg. D'un autre côté, quel motif aurait empêché celui-ci de se nommer enfin, s'il eût été l'auteur d'un écrit favorablement accueilli du public? Il semblerait aujourd'hui bien difficile de ne pas attribuer à M. de Surville le rôle littéraire de Thomas Chatterton (1) et de Fabre d'Olivet (2). On a cité souvent ces vers de Clotilde à son premier-né :

O cher enfantelet ! vrai pourtrait de ton père.
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé :
Dors petiot ; cloz ami , sur le seyn de ta mère .
Tien doux œillet par le somme oppressé.
Bel amy , cher petiot ! que ta pupille tendre
Gousté ung sommeil qui plus n'est faict pour moy .

(1) Poésies de Rowley.

(2) Poésies occitaniques.

Je veille pour te voir , te nourrir , te défendre ;
Ains qu'il m'est doux ne veiller que pour toy .
Dors mien enfantelet , mon souley , mon idole ,
Dors sur mon seyn , le seyn qui t'a porté.... (1)

Depuis cette publication , Vanderbourg fut recherché par les rédacteurs des feuilles littéraires ; il travailla au *Mercure de France*, aux *Archives littéraires*, aux *Annales de la littérature et des arts*, etc. En 1812, on lui attribua , sans fondement , la traduction des contes de Wieland et du baron de Ramdorh (2). Mais Vanderbourg s'occupait sérieusement de sa traduction des odes d'Horace, dont il avait publié plusieurs fragments dans les *Archives littéraires*. L'année 1812 en vit paraître les deux premiers livres. Les journaux lui décernèrent de pompeux éloges ; le *Mercure de France* lui dédia un madrigal que nous aimons à reproduire :

Plus en rival qu'en traducteur ,
Tu marches à grands pas sur ceux de ton modèle ,
Tu rends son coloris , son éclat , sa fraîcheur ,
Et trait pour trait , la peinture est fidèle.
Chez toi la modestie embellit le talent ,
Ton savoir le dispute aux grâces ,
Et chacun dit , en te lisant ,
Que la nature enfin a produit deux Horaces.

R....

En 1813, Vanderbourg publia le reste des odes et les épodes. Un littérateur de notre province admet que le traducteur , mieux qu'aucun de ses devanciers, est parvenu à rendre fréquemment la variété des tons , si bien maniée par Horace, mais que pour l'expression gracieuse et si pleine d'en-

train et de gaie philosophie du poète , il n'a pu la faire passer dans notre langue (3). A côté de sa traduction, Vanderbourg donna le texte d'Horace , revu sur les meilleures éditions et sur dix-huit manuscrits , avec notes et commentaires. Ce travail considérable , attestant le goût et l'érudition de l'écrivain , est encore grandement apprécié de nos jours. Grâce à cette traduction , Vanderbourg fut , en 1814 , admis à l'Institut , en remplacement de L.-S. Mercier. La même année , il fut nommé chevalier de Saint-Louis. En 1815 , revêtu du titre de *Censeur*, il donna lecture à l'Institut d'une dissertation savante sur de prétendues *Fables* de Phèdre (au nombre de trente-deux) nouvellement découvertes , et publiées par Casitto et Janelli (4). Cette dissertation remarquable , et qui ôta toute créance à l'œuvre supposée , a été en partie reproduite dans la traduction des fables de Phèdre , publiée par le libraire Panckoucke. Vanderbourg concourut avec MM. Langlès, Ginguené et A. Duval , à la publication du *Mercure Étranger* , qui fut abandonnée en 1816, et il devint , au mois de mai de cette même année , un des rédacteurs du *Journal des savants*, qui venait d'être rétabli. Il fournit vingt-six articles à la littérature française et étrangère. Bien que Vanderbourg fut un des premiers introducteurs en France de la littérature allemande , il prit , dans le grand combat des *romantiques* et des *classiques* , parti pour ces derniers , et fournit d'excellentes raisons pour le soutien de sa thèse. En 1817 et 1818 , il donna à la *Biographie universelle* , les articles

(1) V. *Hist. de la poés. franç. à l'ép. imp.*, par Bernard Jullien , 1844 , t. II.

(2) M. D.... , à qui nous devons des notes sur Vanderbourg , ne croit pas à cette traduction de notre compatriote.

(3) Notes manusc. de M. D....

(4) C'était le temps des voyages à la recherche des manuscrits.

Horace et Klopstock. Il publia ensuite la traduction de *Cratès et Hipparque* et des *Pythagoriciennes* de Wieland, 2 vol. in-18, 1818.

Depuis quelque temps, la santé de Vanderbourg était fortement altérée. Il quitta Paris pour aller respirer l'air de la campagne; il y mourut le 16 novembre 1827, avec la réputation d'un savant et d'un littérateur distingué. M. Daunou a prononcé, le 2 août 1839, devant l'académie, l'éloge de Vanderbourg, qu'il termine ainsi : « Ceux qui avaient eu avec lui des relations particulières, étaient devenus ses amis intimes. Il inspirait à tous les autres la plus profonde et la plus affectueuse estime. » « Ecrivain correct et élégant, dit un critique, mais sans expression vive et chaleureuse, Vanderbourg dut sa principale illustration à une œuvre contestée, tombée peut-être, par aventure, dans les plis de son portefeuille. Singulière et modeste destinée!... » Pour être juste, il faut ajouter que la traduction d'Horace contribua, dans une très-grande proportion, à la renommée de notre célèbre compatriote. (1)

VARÈZE. La maison de Varèze, qui tirait son nom d'un petit bourg de Saintonge, maintenant appelé Varaise, près Saint-Jean-d'Angély, n'avait pas moins, dit André du Chesne, de noblesse et d'antiquité que de biens. Mais ce qui rend surtout recommandables les seigneurs de cette illustre race, c'est leur piété éminente comme leur constante sollicitude à l'égard des monastères de la contrée. Aimery de

Varèze, qui vivait au XI^e siècle, fut témoin du don que Girorius, chevalier de Loudun, fit aux religieux de Saint-Florent, de Saurmur.

En 1077, Bertrand de Varèze donna l'église de sa paroisse aux bénédictins de Saint-Jean-d'Angély.

En 1116, Arnaud de Varèze souscrivit à une charte que le duc d'Aquitaine octroyait à l'abbaye de Moustierneuf, de Poitiers. Renoul de Varèze, petit-fils de Philippe de Varèze et d'Amicie de Beaugency, issue en ligne féminine de la maison royale de France, fut religieux et aumônier de l'abbaye de Saint-Maixent, en 1365.

La terre de Varèze (2) est passée depuis dans la maison de Vaux, enfin dans celle de Montalembert, en 1450.

VAUDREUIL (LOUIS-PHILIPPE RIGAUD, marquis de) (3), fils aîné de Louis-Philippe de Vaudreuil (4), grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant-général des armées navales, et de Catherine-Elizabeth Lemoyne de Sérigny, naquit à Rochefort en 1723; il parvint au grade de lieutenant-général et fut, comme son père, grand-eroix de l'ordre de Saint-Louis. En 1747, des Herbiers de Lestang-duère, monté sur le *Tonnant*, et ayant à sa suite sept autres vaisseaux, escortait un convoi à Saint-Domingue; il fut attaqué par les Anglais le 25 octobre. Le marquis

(2) Pour plus de détails sur cette ancienne famille, V. *hist. de la maison des Chateigniers*, déjà citée.

(3) L'ancienne maison de Rigaud, une des plus distinguées du Languedoc, a paru avec beaucoup d'éclat dans ces derniers temps, et s'est surtout illustrée par ses services dans la marine.

(1) La bibliothèque de Saintes possède un manuscrit de Vanderbourg, in-8° de 70 p., contenant des poésies, probablement inédites, et qui datent de 1790. — Not. partic. de M. A. de B....

(4) Un frère de ce dernier, Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil, grand-croix de Saint-Louis, était gouverneur du Canada.

de Vaudreuil, commandant l'*Intrépide*, en tête de la ligne, s'aperçut du danger que courait l'amiral; sans songer au péril de sa situation, et virant tout-à-coup de bord, il passa au travers des ennemis, répondant à leurs feux par une canonnade des deux bords. Il vint se ranger sur l'avant du vaisseau amiral le *Tonnant*. Le *Terrible* et le *Trident* (1) imitèrent ce bel exemple. Mais ils furent à l'instant démâtés et ne purent virer de bord. Six vaisseaux français ayant été mis hors de combat, il ne restait plus sur le champ de bataille, que Lestandière et Vaudreuil, luttant contre dix-neuf bâtiments. C'est alors qu'un vaisseau ennemi, s'approchant de l'amiral, lui cria en français : « Citadelle ! rendez-vous !..... » « Jamais, répondit l'intrépide Lestandière (2) » ; et le feu continua.

(1) Ce vaisseau, de 64 canons, était commandé par le comte d'Amblimont, seigneur de Saint-Fort.

(2) Henri-François des Herbiers de Lestandière, chef d'escadre des armées navales, commandeur de l'ordre de Saint Louis, était né à Angers, le 6 juin 1683. Il devint commandant de la marine à Rochefort, et appartint trente années à cette place maritime. Il s'y maria avec une dame d'Ecoyeux, et il y mourut en 1750. Ce fut un des hommes qui firent le plus d'honneur à la marine française. Héritier des dispositions belliqueuses de son père et de son oncle, il se fit remarquer, quoique bien jeune, dans la plupart des combats qui signalèrent la fin du règne de Louis XIV. En 1706, il concourut à faire baisser pavillon à la flotte hollandaise, et fit les campagnes de 1707 et 1709, sous Ducasse et du Guay-Trouin. Durant la paix qui survint, en 1713, il s'occupa de travaux géographiques d'une grande importance pour la marine ; il releva les côtes des Indes orientales et en dressa des cartes qui sont encore estimées aujourd'hui. Il leva aussi la carte des côtes du Labrador, et balisa le fleuve Saint-Laurent. En 1739, du Guay-Trouin le choisit, à Brest, pour capitaine de pavillon. Conduisant une flottille à Saint-Domingue, en 1743, Lestandière captura quatre frégates anglaises et brûla plusieurs corsaires durant la traversée. Le 25 octobre 1747, monté sur le *Tonnant*, il soutint, avec le comte de Vaudreuil, contre l'amiral Hawke, le fameux combat resté célèbre dans les fastes de la marine

Cet acte d'héroïsme en imposa aux Anglais qui, découragés d'ailleurs par de nombreuses pertes, disparurent à la faveur de la nuit. Le lendemain matin, MM. Lestandière et Vaudreuil ne virent plus dans le lointain, que trois vaisseaux ennemis qui ne tardèrent pas à disparaître (3). A cette occasion, le roi satisfait nomma M. de Vaudreuil chef d'escadre. On voit au musée de Versailles, un tableau destiné à perpétuer le souvenir de cette affaire. C'est une copie du tableau même donné par Louis XV à M. de Vaudreuil, d'autres disent à sa famille (4). En 1778, le comte de Vaudreuil commandait le vaisseau le *Fendant* à l'affaire si glorieuse d'Ouessant. Il fut chargé, en 1779, d'aller ravager les établissements anglais de la côte d'Afrique. Il montait alors le *Fendant*, de 74 canons, et avait à sa suite le *Sphinx*, de 64 canons, commandé par M. de Soulanges. Les forts et les comptoirs anglais furent pris et les garnisons emmenées prisonnières (5). Il fit pour huit millions de prises en ses croisières. Il assista au combat de la Martinique en 1780, et montait encore le *Fendant*. En 1782, il conduisit aux Antilles le convoi que le comte de Guichen venait de confier à son habileté et à son courage, pendant que le général lui-même courait vers Gibraltar. Aux Antilles, il rallia le

française, sous le nom de combat du cap Finistère. — V. *Biog. du marquis de Lestandière*, par Philippe Béchard ; Angers, 1845, une feuille petit in-8° dont un exemplaire nous a été transmis par l'auteur, avec d'intéressantes annotations.

(3) *Hist. de la mar. franç.*, par M. Lapeyrouse-Bonfils, II^e vol., p. 325.

(4) Voltaire, dans son *Précis du siècle de Louis XV*, rendit compte de cette action d'une manière inexacte. M. de Vaudreuil réclama aussitôt et obtint une réponse d'excuse de la part de l'auteur. — V. *Biogr. mar.* d'Hennequin. —

(5) V. *Hist. de la mar. fr.* cit., III^e vol., p. 124.

comte de Grasse et lui transuit les ordres de la cour ; il coopéra à l'attaque de la Jamaïque. Au combat de la Dominique — 12 avril 1782 — il montait le *Triomphant*, lorsqu'il s'éloigna du vaisseau-amiral pour tâcher de rallier le gros de l'armée française dans un instant critique. Ce fut une faute qui amena la capture de la *Ville de Paris*, montée par le comte de Grasse. Après cette fâcheuse affaire, le marquis de Vaudreuil parvint à rassembler une quinzaine de vaisseaux, avec lesquels il se dirigea sur Saint-Domingue où il arriva sans encombre. Bientôt il se trouva à la tête de vingt-trois vaisseaux français qui, réunis à seize voiles espagnoles, formaient une escadre de trente-neuf bâtiments, montés par 20,000 hommes, force assez imposante. Un auteur reproche au marquis de Vaudreuil de n'avoir pas eu assez d'énergie pour essayer de venger l'échec du 12; mais les instructions plutôt que le courage manquèrent à cet officier-général qui, à tant de revers déjà éprouvés, craignait sans doute d'en ajouter un nouveau. A la paix de 1783, il rentra dans sa province, et fut ensuite nommé aux États-généraux de 1789. Il siégea au côté droit. Ayant ensuite émigré, il ne revint dans sa patrie qu'après le 18 brumaire (1). Il est mort en 1802, laissant plusieurs enfants de son mariage avec M^{lle} de Roquefort.

Le frère puîné du marquis de Vaudreuil, Louis de Rigaud, comte de Vaudreuil, fut chevalier de Saint-Louis et chef d'escadre ; il se distingua dans les guerres maritimes de la même époque ; il épousa, en Saintonge, M^{lle} du Breuil de Théon, et eut

entr'autres enfants, le comte Pierre de Vaudreuil, auteur de plusieurs ouvrages ci-après mentionnés dans l'appendice de la *Biographie Saintongaise*.

VAUTOUR (HENRI) naquit à Rochefort en 1775. Son père, chargé d'une nombreuse famille et dépourvu de fortune, ne lui donna qu'une éducation fort ordinaire ; il resta pourtant une année à l'école d'hydrographie et s'embarqua ensuite comme mousse et pilotin ; il parvint à l'emploi de garde d'artillerie et fut retraits en 1819. A sa mort arrivée, dans sa ville natale, le 29 janvier 1840, Vautour laissa des manuscrits qui ont été déposés à la bibliothèque publique de Rochefort et comprenant des *Voyages*, *Mémoires* et *Œuvres diverses* ; parmi ces derniers écrits, on peut citer : 1° *Un essai sur l'origine du commerce*, où l'auteur cherche à prouver qu'il a été enfanté par le luxe et qu'il ne tend qu'à le perpétuer. — 2° *Un Mémoire sur la chiorne*, qui renferme certaines vues utiles (2). — 3° Une pétition présentée en 1828, à la chambre des députés, et dans laquelle il demandait que l'emprisonnement préventif d'un accusé lui fût compté, pour le cas de condamnation, en déduction de sa peine, et qu'en cas d'absolution, une indemnité lui fût accordée par l'Etat. Le renvoi au ministre de la justice fut ordonné sur la première partie de la pétition seulement. — 4° *Une analyse de la révolution de 1789*, dans laquelle l'auteur examine si elle a produit plus de bien que de mal. — 5° *Un éloge de J.-J. Rousseau*. Vautour poussait jusqu'au fanatisme l'admiration pour le phi-

(1) *V. Biogr.*, un.

(2) Not. manusc. de M. L. F..., de Rochefort.

losophe de Genève. Un jour, il écrivit à Geoffroy qui, dans le *Journal de l'Empire*, attaquait souvent Rousseau, et il joignit à ses plaintes d'excessives louanges à l'adresse de son idole.

C'est peut-être à cette circonstance qu'était due l'épigramme suivante, écrite au crayon sur le frontispice d'un vieil exemplaire des *Confessions*, en vente chez un libraire forain de Bordeaux :

Savez-vous qu'un Vautour vient de chanter Rousseau ?

Contait à ses amis un célèbre critique.

— Pour exciter les cris de l'oiseau famélique,
Quelle odeur, dit l'un d'eux, avait donc ce morceau ?

Les voyages de H. Vautour mentionnent qu'en 1835, il se rendit à Genève, dans le but de visiter la patrie de J.-J. Rousseau. On y trouve cette curieuse note : parti de Rochefort le 1^{er} juin, arrivé à Genève le 19, à Paris le 2 juillet, 360 lieues, dont 289 à pied; dépense 59 fr. 15 c. — Quatre mois de séjour à Paris, dépense totale 168 fr. 85 c. Retour à Rochefort, 128 lieues à pied, dépense 17 fr. 85 c., (moins de 15 c. par lieue). De pareils chiffres ont leur éloquence, dit l'auteur des notes que nous avons sous les yeux (1); et ils seraient de nature à jeter le désespoir chez plus d'un économiste touriste de notre temps.

VENETTE (NICOLAS). Ce médecin était né à La Rochelle en 1633. Après avoir achevé le cours de ses humanités dans sa ville natale, il vint étudier à Bordeaux et y prit ses degrés dans l'université de cette ville. Désireux d'étendre ses connaissances dans l'art si difficile de guérir, il se rendit à Paris en 1657, et étudia sous les

célèbres maîtres Gui Patin et Pierre Petit. Il eut alors pour professeur de philosophie le célèbre Barbey. Après trois années d'études dans la capitale, Venette voyagea en Portugal et en Italie. C'était un moyen en vogue pour mûrir les connaissances puisées dans les écoles. A la suite de ces voyages, Venette reparut à La Rochelle, et y exerça la médecine avec succès. Le temps qui lui restait après la visite de ses malades était consacré à des travaux de cabinet. En 1668, il fit, par ordre du roi, des démonstrations publiques d'anatomie, et un cours de pharmacie.

Venette est mort dans sa patrie en 1698, et fut inhumé dans l'église de Saint-Barthélémy (2). Il a laissé un *traité du scorbut et des maladies de mer*; La Rochelle, 1671, in-12. — Une traduction de Pétrone avec une *explication en forme de vocabulaire* pour faciliter l'intelligence de cet auteur. Le P. Arcère suppose qu'il n'y eut d'imprimé que le *vocabulaire*; Amsterdam, Janssens, 1696. Venette avait entrepris ce travail à la sollicitation de l'intendant Begon. — *Observations sur les eaux minérales de la Rouillasse, en Saintonge, et dissertation sur l'eau commune*, 1682, in-8°; nouvelle édition sous le titre : *De Potu gentium*. — *Traité du Rossignol*, qui enseigne l'art de connaître ces oiseaux et de les élever, leurs inclinations, leurs maladies et les remèdes propres à les guérir; Paris, 1697, in-12.

— Remède infallible contre les fièvres intermittentes; La Rochelle, Louis Coquerel, 1693, in-12 de 22 pages. — *Traité de la taille des arbres*; Paris, de Sercy, in-12. — *Traité des pierres qui s'engen-*

(1) M. L. F.....

(2) *Hist. de La Roch.*, par le P. Arcère, t. II, p. 412.

drent dans le corps humain ; Amsterdam , 1701 , in-12. Ce traité renferme quelques observations judicieuses , mais la théorie de l'auteur sur la formation des pierres est fort contestable. — *Tableau de l'amour conjugal* , 3 vol. in-12. Dans la première édition de ce livre , Venette s'était caché sous le pseudonyme de *Colonici*. Les conceptions affligeantes de l'auteur , dans ce tableau licencieux et obscène , expliquent le motif qui lui avait fait lancer , comme à la dérobée , ce livre au milieu du public. Le médecin Dupuy lui reprocha d'avoir extrait son ouvrage du traité de Benoit Sinibaldi. — *Geneantrop. id est de hom. generat. Decatheucon, Romæ* , 1642, in-8°. — Venette a encore laissé Réponse à M^{lle} D. B^{...} sur le choix d'un médecin , 1683 , in-12 de 24 p. ; ibid. 1684 , in-12 de 27 p. — Lettre au P. Hardouin — 28 octobre 1697 — broch. de 12 p. petit in-4°. Cette lettre relève une erreur commise par le savant jésuite , dans ses *Notes sur l'histoire naturelle de Plin* , chap. VI , livre 22 , édition 1685. Le P. Hardouin prétendait que , dans les mois de mai et de juin , les huîtres étaient bien meilleures que dans une autre saison. « Nous expérimentons ici le contraire , dit Venette , et il ne faut point qu'une autorité prévale sur la vérité qui se manifeste d'année en année. C'est alors que ces coquilles se préparent à multiplier leur espèce et qu'étant pleines de semence , elles deviennent maigres , fades au goût , désagréables à la bouche , et contraires à l'estomac.... Aussi n'en pêche-t-on point aux mois de mai et de juin ni dans la Manche , ni au pays d'Annis , ni en Angleterre où l'on fait d'expresses défenses d'en pêcher alors , même à Gloucester où elles sont les meilleures.... »

VERDELIN (MADELINE de BREMOND D'ARS , marquise de) , naquit au château d'Ars , le 2 avril 1728 (1). Nous croyons devoir consacrer quelques lignes à la mémoire de l'une des femmes qui se mêlèrent le plus souvent aux coteries des philosophes du dernier siècle ; d'autant mieux que la marquise de Verdelin n'est pas toujours bien jugée par J.-J. Rousseau , Grimm et M^{me} d'Épinay. Liée par des rapports de parenté et d'amitié avec M^{me} d'Aubeterre , de Polignac , d'Houdetot , de Boufflers , du Deffand , et la maréchale de Luxembourg , M^{me} de Verdelin se trouva naturellement conduite à ces réunions philosophiques où Diderot , d'Alembert , d'Holbach et Helvétius faisaient parade de leur bel esprit et de leur fausse sagesse , triste négation de la morale chrétienne. J.-J. Rousseau fut celui qui sut se faire le plus de prosélytes. A ses idées de réforme et de progrès , il joignait une sorte de *sensibilité* qui lui attira la sympathie des femmes que séduit d'ordinaire une grande exaltation des sentiments du cœur. M^{me} de Verdelin , comme la plupart des dames de la cour , devint une des plus ferventes adeptes de Rousseau. Mais si elle partagea l'engouement général , il convient d'attribuer ce tort à la bonté naturelle et communicative qui la distinguait. L'égoïste marquise du Deffand avait coutume de répéter : Dieu

(1) Elle était petite-fille de Jean-Louis de Bremond , marquis d'Ars , capitaine des vaisseaux du roi , et fille de Charles de Bremond , comte d'Ars , et de Judith de Sainte-Maure-Montausier , comtesse de Jonzac. Elle épousa , le 21 avril 1750. Bernard , marquis de Verdelin , maréchal-général des logis , camps et armées du roi , son parent par sa trisaïeule la marquise d'Ars. — V. p. 35. — Une de ses sœurs , Suzanne d'Ars , était chanoinesse doyenne du chapitre royal de Saint-Louis de Metz.

me préserve de la sensibilité de M^{me} de Verdelin. Rousseau lui-même, qui trace un portrait peu flatté de cette dernière dame, ne peut s'empêcher de reconnaître les éminentes qualités de son cœur. Malheureusement, ce *roi des ours*, comme l'appelait spirituellement M^{me} d'Epinay, voyait tout le monde d'un œil troublé par la passion ou dépaycé par la solitude. Il n'épargna point même ses amis les plus dévoués. Après avoir raconté comment il fit connaissance avec M^{me} de Verdelin, Rousseau trace ainsi son portrait : « Le tour d'esprit de M^{me} la marquise de Verdelin était par trop antipathique avec le mien ; les traits malins et les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention continuelle, et pour moi très-fatigante, pour sentir quand on est persifflé... Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absents, sans glisser quelque mot à leur charge ; ce qu'elle ne voyait pas en mal, elle le voyait en ridicule (1). » On reconnaît ici cette inquiétude soupçonneuse du pauvre philosophe, inquiétude qui dégénère à la fin en monomanie. La plus mauvaise foi se montre encore dans le portrait qu'il trace du marquis de Verdelin, à qui il reproche d'être : « vieux, laid, sourd, dur, brutal, balafré, etc. ; au demeurant bonhomme quand on savait le prendre, » ajoute-t-il ensuite. Comment un écrivain, qui se vantait de ne louer que les vertus et le courage, osait-il tourner ainsi en ridicule les blessures d'un vieux guerrier ? (2)

Madame de Verdelin s'intéressa toutefois aux malheurs imaginaires de Rousseau, et

afin de lui faire oublier les prétendues cabales dont il se croyait victime, elle lui proposa de le mettre en relation avec David Hume qu'elle connaissait, l'assurant que le célèbre historien s'empresserait de lui faire les honneurs de l'Angleterre. Hume avait promis, en effet, à la marquise de Verdelin, d'accueillir Rousseau de manière à lui rendre agréable le séjour d'un pays étranger. M^{me} de Boufflers et milord Maréchal pressaient aussi Rousseau d'accepter cette invitation qu'il refusa toutefois ainsi que celle de lord Walpole. « Ce dernier s'était pris d'un grand zèle, dit Rousseau ; il me proposait, dans une de ses terres, un asile dont M^{me} de Verdelin me faisait dans ses lettres les descriptions les plus agréables.... » (3) Le philosophe préféra, comme on sait, aller s'établir dans l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienné et où son imagination malade lui fit voir des ennemis nombreux acharnés à sa poursuite. C'est précisément à M^{me} de Verdelin, que Rousseau faisait confidence des persécutions qu'il croyait l'assailir. « Madame, lui disait-il dans une longue lettre, de quelque côté que je me tourne, je ne vois que griffes pour me déchirer et que gueules ouvertes pour m'engloutir. » Plus loin, il ajoutait : « Repos, repos ! chère idole de mon cœur, où te trouverai-je ? Est-il possible que personne n'en veuille laisser jouir un homme qui ne trouble jamais celui de personne ! Je ne serais pas surpris d'être à la fin forcé de me réfugier chez les Turcs, et je ne doute point que je n'y fusse accueilli avec plus d'humanité et d'équité que chez les chrétiens. » (4)

(1) *Confess.*, liv. X.

(2) Not. partic. de M. A. de B. d'A....

3 *Confess.*, liv. XII.

(4) *Corresp.*, t. XXIV, édit. Genève, 1782.

Terrible cauchemar infligé, par une punition divine, à celui qui devait troubler, par ses systèmes anti-religieux et anti-sociaux, le repos de tant de générations !

La marquise de Verdelin reconnut bientôt la vanité de toutes ces idées philosophiques que la religion réprouve ; elle revint avec ferveur aux sentiments de piété qu'elle n'avait, du reste, jamais abandonnés complètement. Dès lors, elle se consacra tout entière à Dieu et à sa famille. Cette dame est morte au château de Carrouges, en Normandie, chez son gendre, le lieutenant-général comte le Veneur de Tillières, le 18 décembre 1810. Son testament contenait plusieurs legs importants aux églises et aux pauvres de la contrée (1). A l'époque où les préoccupations des grandes dames étaient, à Paris, tournées vers le bel esprit, la marquise de Verdelin avait elle aussi cultivé les lettres avec quelque succès. Elle fit paraître un roman rempli d'allusions mordantes. Cet ouvrage jouit d'une certaine vogue de circonstance et eut cela de particulier qu'il occasionna une rupture entre Diderot et d'Alembert, et mit le trouble dans la société du baron d'Holbach. Grimm, qui était indisposé

(1) V. *Mosaïque de l'Ouest*, rev. mens., ann. 1843, — Notice sur le château de Carrouges, par M. de la Siciotière. — Madame de Verdelin laissa aussi une fille, mariée au marquis de la Roche Courbon Blénac dont un fils, le général comte de Courbon Blénac, est aujourd'hui existant, et une fille qui a épousé le lieutenant-général comte d'Hédouville, pair de France, ambassadeur, etc. Leur fils aîné, le comte d'Hédouville, était pair de France avant 1848.

— M. Henri Beauchet-Filleau, dans son *Dict. historique*, etc., attribue à M^{me} de Verdelin la fondation d'une rente en faveur des pauvres du bourg d'Ars ; mais ce fut réellement sa belle-sœur, la marquise d'Ars, qui établit cette rente, que la révolution a laissé subsister ; c'est maintenant l'Etat qui remplit les dispositions de la pieuse fondatrice.

contre M^{me} de Verdelin, écrivant à M^{me} d'Epinay, disait que ce roman n'était ni bon ni mauvais. Nous n'avons pu nous procurer de documents sur ce livre dont nous ignorons même le titre.

***VERSOIS** (JEAN FAURE, dit JOURDAIN de) (2), originaire du Dauphiné, devint aumônier et confesseur de Charles de France ou de Berry, duc de Guyenne, frère de Louis XI. Il succéda, en 1471, comme abbé de Saint-Jean-d'Angély, à Jean La Balue, devenu cardinal (3). Cette même année, vers la fin du mois d'octobre, M^{me} de Thouars, née Colette de Chambres, dame de Monsoreau, intime amie du prince, avait à souper dans son château de Saint-Séver, près Pons (4), le duc Charles et l'abbé Versois. Au dessert, une pêche de très-belle apparence (5) fut, dit-on, présentée par l'abbé à M^{me} de Thouars, qui en prit la moitié et en offrit l'autre au duc de Guyenne (6). M^{me} de Thouars mourut peu de temps après, et choisit pour son exécuteur testamentaire l'abbé Versois. Quant

(2) Aucun nom ne subit davantage les influences du caprice des historiens : les uns écrivent *Jordan Favre de Vercors*, les autres *Versoris* ou *Berçois*.

(3) La Balue était né au bourg d'Angles, en Poitou, d'une famille obscure.

(4) V. M. Massiou, *hist. de Saint.*, II^e vol., p. 340. — Jean Bouchet, *Annal. d'Aquit.*, p. 158. — Le comte de Boulainvilliers, *hist. de Fr.*, t. IV, p. 229. — C'est à tort que Guillonnet-Merville, *Recherch. histor. sur Saint-Jean*, prétend, d'après Varillas et Saint-Prosper, *hist. de Fr.*, que le repas eut lieu à l'abbaye. Dans son ouvrage intitulé *Royan et ses bains de mer*, M. Lecoutre de Beauvais place la scène au château du Hâ, à Bordeaux.

(5) Il est assez surprenant, comme le remarque D. Vaissette, *hist. du Languedoc*, qu'à cette époque de l'année, on eut conservé ce fruit éclatant, à la description duquel Guillonnet-Merville, ouv. cité, consacre complaisamment un tiers de page.

(6) V. D. Devienne, *hist. de Bordeaux*, 1771, in-4^e, I^{re} partie, p. 101.

au duc, il décéda au bout de six mois (1) et au milieu d'horribles souffrances, après avoir eu recours aux soins des religieux de Saint-Jean-d'Angély, chez lesquels il s'était fait transporter durant sa maladie (2). Par l'effet de cette maladie, le duc perdit en peu de temps les dents, les ongles et les cheveux (3); ses membres se contractèrent d'une façon horrible (4). Mathieu (5) dit que cette affreuse maladie se déclara peu avant sa mort. Plusieurs personnes y virent les suites funestes de l'inconduite du prince Charles, qui se terminèrent enfin par une violente attaque de paralysie. Au reste, les historiens ne sont pas mieux fixés sur la nature des souffrances, que sur le jour de la mort du prince. Aussitôt après cette fin cruelle, des bruits d'empoisonnement (6) se répandirent dans le public et planèrent tout d'abord sur la tête d'Odet d'Aydie, maréchal de Lescun, ministre du duc de Guyenne (7). A cette triste époque, les grands étaient censés ne jamais mourir de mort naturelle (8). Bien que le prince se fût livré à de grands excès en tout genre, capables seuls d'occasionner son mal; bien qu'alors la mortalité, d'après du Hail-

lan (9), fût commune et universelle dans le royaume par la maladie de flux de ventre et autres (10); bien encore que l'état du duc n'eut offert aucun symptôme d'empoisonnement (11), que ce bruit semblât l'effet d'une insigne calomnie (12), puisqu'on n'eut jamais aucune preuve de ce prétendu meurtre (13), que le duc d'Aquitaine n'y songeât point lui-même, car, dans son testament, fait en faveur de son frère et où il lui demandait pardon des déboires qu'il lui avait causés, il donnait un souvenir à l'abbé Versois et à toutes les autres personnes de sa maison, il fallut absolument voir un crime dans la fin prématurée du prince.

Alors Lescun s'empressa de faire arrêter, le 16 juillet 1472, l'abbé Versois et Henri Laroche, officier de bouche du prince, comme coupables d'empoisonnement au château de Saint-Séver. Il les fit embarquer et lui-même les conduisit au duc de Bretagne, ancien allié et ami dévoué du duc de Guyenne, qui avait dès lors intérêt à venger le crime qu'on supposait et dont l'effet immédiat avait été de renverser de vastes complots contre Louis XI (14). Cependant, le bruit de l'événement répandu à haute voix par Lescun était parvenu de l'Aquitaine à la cour de Rome. Arthur de Montauban, archevêque de Bordeaux, fut, par une bulle du pape Sixte IV, datée du

(1) Le 11 mai 1472, d'après D. Morice, *hist. de Bret.*, et Guyot Desfontaines, *hist. des ducs de Bret.* — Le 12, suivant Bouchet, *ouv. cité*; les frères de Sainte-Marthe, *hist. généalog. de la mais. de Fr.* — Le 14, d'après Commynes, Jehan de Troyes. — Le 24, au dire du P. Arcère, *hist. de La Roch.* — Le 28, selon M. Massiou, *hist. citée*, II^e vol., p. 349.

(2) V. *Lett. de Louis XI*, ap. Petitot, *Collect.*, t. XII.

(3) Guyot-Desfontaines, *hist. citée*.

(4) Frères de Sainte-Marthe, *hist. citée*.

(5) *Hist. de Louis XI*.

(6) Nulle part il n'est dit qu'on ait procédé à l'autopsie des cadavres de la comtesse de Thouars et du duc de Guyenne.

(7) De Ségur, *hist. de Fr.*

(8) M. Roy, *Vie de Louis XI*, 1840, in-12.

(9) *Hist. de Fr.*

(10) D'après le P. Arcère, *hist. de La Roch.*, plus de 3,000 personnes succombèrent dans cette seule ville.

(11) De Barante, cité par M. Roy, *Vie de Louis XI*.

(12) Croyet de Louyrette: *Louis XI et Plessis-les-Tours*.

(13) Thibaudau, *hist. du Poitou*.

(14) V. *Hist. de France*, par Anquetil, rev. et contin. par L. de Maslatrie, t. II, p. 570.

21 janvier 1473, nommé commissaire pour interroger l'abbé Versois, qui à cet effet fut cité à comparaitre devant le métropolitain. Mais le cité dut faire défaut, privé qu'il était dès lors de sa liberté. Nonobstant, il fut jugé par contumace et déposé juridiquement. On était alors vivement préoccupé de la ligue formée entre le duc de Guyenne et les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Foix et d'Armagnac, dans le but de détrôner Louis XI et de démembrer le royaume. Le duc de Bourgogne avait, dit-on, toujours nourri l'espoir de marier sa fille avec le duc de Guyenne, et d'opposer le nom du prince à celui du roi, détesté de la majeure partie de la noblesse. Depuis l'emprisonnement des accusés, les ducs de Bretagne et de Bourgogne (4), alliés de Charles, prince remuant et sans cesse en révolte contre son frère aîné, avaient fait grand bruit de cette affaire dont ils rejetaient l'odieux sur Louis XI, qui, il faut l'avouer, avait grand intérêt à cette mort et qui d'ordinaire n'était point scrupuleux (2) sur les moyens propres à le débarrasser des grandes difficultés de gouvernement. Les deux accusés étaient encore en prison en 1474 (3). Toutefois Laroche disparut bientôt et sans qu'on entendit jamais plus parler de lui.

(1) Dans une sorte de libelle violent contre le roi, le duc de Bourgogne disait que non seulement on avait destitué le duc de Guyenne de sa dignité, mais aussi de sa vie piteusement par poison, maléfices, sortilèges et invocations diaboliques. — Addit. à Comines, collect. Petitot, t. XII. — Voilà pourtant, dit M. Brillouin, *hist. manusc. de la ville et de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély*, le seul titre sur lequel se sont appuyés ceux qui, après Mezerai, ont affirmé la culpabilité du roi et de l'abbé.

(2) Le roi ne fit peut-être pas mourir son frère, mais personne ne pense qu'il en fut incapable. — M. Roy, *hist. de Louis XI*.

(3) D. Lobineau, *hist. de Bretagne*.

Quant à l'abbé Versois, il fut étranglé la nuit et environ deux ans après son arrestation, dans son cachot de la tour du Bouffai, à Nantes (4). Le lendemain, le cadavre présentait les marques visibles d'une strangulation violente (5). Le visage était noir et livide; la langue sortait horriblement de la bouche. Pour éloigner les soupçons, on répandit le bruit que la foudre tombée sur la tour, par une permission divine, avait frappé un grand coupable, autour duquel rôdaient, depuis bien des nuits, des spectres et des fantômes effrayants. L'opinion publique se payait, tant bien que mal, de ces étranges explications. Certainement cette affaire ne sera jamais suffisamment éclaircie; il sera toujours bien difficile de savoir si le duc de Guyenne mourut de mort naturelle ou violente. Le soin que l'on eut de faire disparaître le commencement de procédure écrit tant à Bordeaux qu'à Nantes (6), l'obstination à ne point faire juger les deux accusés désignés par Lescun, noircis par le duc de Bourgogne, mais à les soustraire brusquement à leurs juges ordinaires; leur assassinat évident; les récompenses accordées par Louis XI aux juges instructeurs et à tous ceux qui jouèrent un rôle occulte dans cette triste affaire (7); la demande de Lescun que Louis XI jurerait sur la croix de Saint-Lô (8) auparavant que ce ministre du feu duc de

(4) D'Argentré, *hist. de Bretagne*. — Bég. univ. — Legendre, *hist. de France*.

(5) Legendre, *hist. citée*.

(6) On assure que le greffier de la commission livra à Louis XI toutes les pièces de la procédure, circonstance qui fut la source de son extrême fortune. — J. Bouchet, *Annal. d'Aquit.*, II^e partie. — M. de Barante assure qu'aucune procédure publique ne fut faite contre les accusés.

(7) J. Bouchet, *Annal.* citées.

(8) Duclos, *hist. de Louis XI*. — M. Massieu *hist. citée*.

Guyenne se présentât devant le roi, qu'il ne lui serait fait aucun mal, tout cela jette sur l'événement de 1472 un de ces lugubres reflets qui malheureusement ont enveloppé plus d'une affaire (1) sous ce règne réformateur si l'on veut, mais corrupteur et corrompu par dessus tout. — V. l'article Doriole. — Tout cela nous fait croire à l'innocence de Laroche et de Jourdain de Versois; tandis que la politique terrible de Louis XI, les ressorts qu'il mettait d'ordinaire en jeu, laissent subsister dans notre esprit, un doute à l'égard du roi, doute qui, pour se transformer en la certitude d'un crime, aurait toutefois besoin de preuves palpables que nous ne trouvons nulle part. La Rochelle, que Louis XI venait de ravir au duc de Guyenne peu de jours avant sa mort, et au mépris du traité d'Amboise du mois d'avril 1469 (V. Mérichon), respira librement dès qu'elle sut la fin du duc de Guyenne. En effet, la précédente situation de cette ville l'exposait aux attaques simultanées des deux princes. Louis XI fit faire un service solennel en l'honneur de son frère, et ordonna des prières publiques. Il voulut qu'à ce sujet, on récitât l'*Angelus* à genoux sur l'heure de midi. Toutefois ses lettres sont d'une sécheresse désespérante lorsqu'elles rappellent la mort de son frère; elles voilent les transports d'une joie dite satanique par quelques écrivains. Dès l'année 1473, les récompenses plurent sur le maréchal de Lescun; il eut le gouvernement d'une partie de la Guyenne, la sénéchaussée des

Landes, le commandement des châteaux de Blaye et de Bordeaux, de Bayonne, de Dax, de Saint-Séver sur l'Adour; quarante mille écus d'or, et le comté de Cominges. Puis enfin une pension de six mille livres. (2)

Maintenant la conclusion que nous tirons de ce terrible drame, au sujet de l'abbé Versois, c'est que, pour répondre à leur vocation, les religieux doivent se tenir continuellement au sein de leurs communautés, et n'avoir de rapports avec les personnes du monde, que dans les rares circonstances où leur conscience le permet et où leur devoir l'exige impérieusement.

VEYREL (SAMUEL), apothicaire à Saintes, né vers 1575, a laissé un ouvrage sous ce titre : *Indice Du Cabinet De Samuel Veyrel, Apoticaire A Xaintes, avec un recueil de quelques antiquités de Xaintes et observations sur diverses médailles*, A Bovrdeavx, Pierre de La Covrt, 1635, in-4° (3). Ce fut à la sollicitation de ses amis, que Veyrel publia son *Indice* ou catalogue de la collection d'antiquités, de médailles et d'histoire naturelle qu'il formait depuis une vingtaine d'années. Cet ouvrage est précédé de stances en l'honneur de Veyrel et de son cabinet, signées P. T. B... L'auteur entre en matière par sa collection d'histoire naturelle, simple nomenclature de noms qui démontre l'état peu avancé de la science naturelle à cette époque, et surtout de la classification. Vient ensuite une notice

(1) La correspondance de l'abbé Versois avec Louis XI l'a fait paraître au moins coupable de duplicité aux yeux de plusieurs; cependant M. Brillon — manusc. cité — n'y voit que le désir, de la part d'un correspondant officieux, de concilier deux frères en état d'inimitié.

(2) Duclos, *hist. citée*; et Guyot-Desfontaines, *ibid.*

(3) C'est maintenant un livre fort rare et qui ne se trouve plus que dans la bibliothèque de quelques amateurs d'antiquités; nous avons mis à profit l'exemplaire possédé par M. L. de la Moirerie, de Paris.

intéressante sur quelques antiquités de Saintes, chapiteaux, pilastres, corniches, pierres tumulaires, autels, débris romains découverts, en 1609, lors de la démolition d'une vieille tour dépendant du capitole et ordonnée par M. de Pernes, gouverneur de la ville. La plupart de ces pierres furent rompues par les ouvriers et employées aux bastions. Veyrel nous apprend qu'il en avait « fait conserver quelques vnes afin » d'en tirer l'inscription et mesmes les » afficher aux murailles des bastions de » façon qu'on pouuoit lire ou à tout le » moins remarquer la plupart des lettres » qui estoient escrites; ce qui a duré de » la sorte iusques en l'année 1629 qu'el- » les ont esté renuersées sous Louys tre- » zième. » Plusieurs de ces inscriptions sont au long décrites dans l'ouvrage de Veyrel; elles rendent témoignage de l'importance de Saintes ou, si l'on veut, de *Mediolanum*, au temps d'Auguste. L'*Indice* se termine par les médailles. Rangées dans un ordre chronologique, avec la description des figures et des lettres de la face et du revers, la mention du métal; elles ont pour nous un intérêt historique d'une certaine valeur, puisque, recueillies la plupart dans notre province, elles y rappellent, comme ces débris de temples ou d'autels, la puissance Romaine.

On doit à Veyrel, d'après M. Chaudruc de Crazannes (1), la conservation de plusieurs monuments de l'antique *Mediolanum*. C'est lui en effet qui insista, en 1609, pour que plusieurs des intéressants débris du capitole fussent incrustés avec précaution

dans les lignes de fortifications construites alors et servant maintenant de mur de terrassement à l'hôpital (2); c'était aux yeux de Veyrel, un mode de conservation de ces précieux fragments. Bourignon ne lui accorde point de grandes connaissances touchant le style lapidaire des anciens, et prétend que les copies d'inscriptions de cet antiquaire fourmillent d'inexactitudes (3).

— Toutefois, il est juste de le dire: « Dans » ces temps, où il n'y avait en provinces » ni musées ni collections publiques, les » cabinets d'amateurs furent le premier » asile des sciences; l'école où Palissy se » forma le goût comme artiste, avait été le » cabinet de Samuel Veyrel, de Saintes, » qui avait recueilli dans cette ville et ses » environs, des antiques, des médailles » et des inscriptions. » (4)

VIEIN (PIERRE) naquit à Saint-Sorin de Marennes, en 1775, d'une famille d'honnêtes artisans. Il s'enrôla volontairement, en 1792, comme soldat dans le 84^e régiment d'infanterie légère, et prit part à vingt-deux campagnes successives, notamment à celles d'Italie, d'Helvétie; aux batailles d'Iéna, d'Eylau, de Moscou, de Dresde, où il reçut plusieurs blessures. Un jour, l'empereur, arrêté par l'opiniâtre résistance d'une forteresse, ordonna au capitaine Vien d'aller s'en emparer avec 200 grenadiers. L'entreprise paraissait tellement impossible, que Vien répondit à

(2) Ouv. cité. — Par suite de travaux faits, en 1831, au N.-O. de l'hôpital, on a mis au jour plusieurs de ces pierres dignes de l'attention des antiquaires.

(3) *Recherch. topogr. et histor. sur les antiq. de la prov. de Saint.*

(4) Feuillet, de l'*Un. républ. de Saintes*, 30 janvier 1831, par M. Dumesnil-Michelet.

(1) *Antiq. de la ville de Saintes et du départ. de la Char.-Inf.*, p. 101.

l'envoyé de Bonaparte par un juron énergique qui exprimait un refus. L'empereur courroucé fit savoir qu'il entendait qu'on allât se faire tuer sous les murs de la place. A la bonne heure, dit Vien, que ne le disait-on d'abord. Il s'élance aussitôt avec ses deux cents braves. L'ennemi, à la vue de cette poignée de soldats, sourit de pitié et fait une décharge générale des batteries du rempart. Une explosion terrible a lieu ; on croit l'expédition abîmée. Mais Vien, prévenant le coup, avait fait coucher ses hommes à plat ventre, pas un ne fut blessé. Les grenadiers se levèrent tout-à-coup et escaladèrent les remparts, s'emparant des canons à la bayonnette, puis ils les tournèrent contre l'ennemi. Napoléon enthousiasmé s'écria : « O les braves gens !... »

A Smolensk, Vien tenta une semblable escalade. Mais l'empereur lui fit dire de se retirer, ne voulant pas exposer ainsi à chaque instant la vie d'un si vaillant militaire. « Quel dommage, dit Vien, je prenais la place avec mon bataillon. »

Les hauts faits de notre compatriote ont été par trois fois retracés sur la colonne de bronze.

Vien quitta le service avec le grade de chef de bataillon et la croix d'officier de la légion-d'honneur, à la chute de l'empire, et se maria. Il s'établit dans son domaine de la Guiberderie, commune de Mazeray, où il est mort le 21 septembre 1844, après avoir demandé et reçu les secours de la religion.

VIEUILLE (PIERRE), né à Saintes vers 1680, était conseiller du roi et lieutenant-général au siège de l'élection de

Saintes, en 1707 (1). Il exerça cet emploi pendant plus de trente-deux années. En 1739, Vieuille fit imprimer à Paris : *Traité des élections* (2) contenant l'origine de la taille, aides et gabelles, octrois et autres impositions, dédié à M. le Camus, premier président à la cour des Aides, à Paris, un volume in-4°. — Un de nos auteurs estimés de jurisprudence moderne (3) admet que le *Traité des élections* était un bon livre, au point de vue des anciennes lois fiscales.

VIGNE (ANDRÉ) (4), ANDRY ou ANDRIEU de la), naquit à La Rochelle, en 1456 ou 1457, et mourut vers 1527 (5). Il eut les titres enviés alors de poète et orateur du roi, de secrétaire de la reine Anne de Bretagne, épouse du roi Charles VIII. Il eut encore le titre de secrétaire du duc de Savoie, parce qu'il avait résidé quelques années à Chambéry où il avait composé plusieurs de ses ouvrages. C'est pour cela que quelques-uns l'ont fait originaire de la Savoie. Nous verrons, par l'ouvrage

(1) Charles Vieuille occupa la mairie de Saintes pendant les années 1730 et 1731 ; c'était probablement le frère du lieutenant-général.

(2) C'était, dans l'ancien droit, une juridiction subalterne ou de province dont les membres avaient d'abord été élus par les États-généraux, et furent ensuite renommés par le gouvernement ; ils étaient chargés de fixer, pour chaque canton ou élection, l'assiette de l'ancien impôt dénommé Gabelle, Tailles, etc., de connaître des difficultés qui pouvaient surgir à ce sujet et de diriger le débit du parchemin ou du papier timbré.

(3) M. F. Laferrrière, natif de notre département, et inspect. gén. de l'université de l'ordre des facultés de droit. — Lett. du 23 septembre 1849.

(4) Grillet, dans son *Dictionn. de Savoie*, le désigne à tort sous le nom de Charles.

(5) Not. manusc. de M. Delayant. — Dans une de ses épltres, Jean Bouchet nous le montre, en 1527, parmi les auteurs qui reçurent Jean d'Au-thon aux Champs-Élysées.

ci-après mentionné de M. Jubinal, que le poète de la Vigne appartenait bien à notre province. Ayant accompagné Charles VIII dans son expédition d'Italie, en 1493, il publia, à l'occasion de cette campagne chevaleresque, et sur la demande du roi, un livre dont voici le titre exact : *Le Vergier d'honneur nouvellement imprimé à Paris, de l'entreprise et voyage de Naples, auquel est compris comment le roi Charles huitième de ce nom, à banière desploye passa et repassa de journée en journée depuis Lyon iusques à Napples et de Napples iusques à Lyon; ensemble plusieurs aultres choses faictes et composées par R. P. en Dieu M^r Octavien de Saint Gelais, euesque d'Angolesme et par maistre Andry de la Vigne, secretaire de la Royne et de moseigneur le duc de Savoye avec aultres*; Jehan Petit, in-4°, caractères gothiques, figures sur bois. Octavien de Saint Gelais accola son nom à ce livre dans lequel il inséra l'épithaphe et la complainte du feu roi Charles VIII, ainsi que plusieurs pièces de vers adressées à de la Vigne, c'est probablement aussi l'évêque d'Angoulême qui substitua le titre de *Vergier d'honneur* à celui précédemment donné par l'auteur dans la première édition; il convient d'entrer, au regard de ce livre, dans quelques détails qui intéresseront nos lecteurs. La première partie avait été écrite dans le but de préparer les esprits à la guerre contre les infidèles. Le jeune roi avait déjà des vues sur Constantinople, et sa conquête d'Italie ne devait être qu'un acheminement vers celles de l'ancien empire grec et du royaume de Jérusalem. On disait partout que de vieilles prophéties avaient réservé à Charles VIII, l'honneur de disperser les disciples de Mahomet. Le poète se fait donc

le brillant écho de ces bruits populaires; son esprit rêveur s'envole « en pais loincains et régions étrangères »; il y découvre une personne toute en larmes, laquelle était « soubz le sexe féminin transparente de beaulté lumineuse assés pour décorer cent roys et autant d'empereurs. » C'était dame Chrétienté qui pleurait sur son antique puissance anéantie par les barbares; elle était triste, abattue; mais bientôt « moyennant grâce diuine se revigoura » et traversant le mont Cenis « passa devant un exquis jardrin et excellent vergier flagrant, flairant d'odeur aromatique, distillant soufue manne de celeste refulgence compose plus par œufvre divine que par astuce naturelle auql s'espandouisoit francs rosoiers / girofles / cipres roumaris / bazelic / lauendre / mirguet et toutes aultres fleurs d'espèces souuerainnes, desquelles redondoient odeurs aromatiques, saueurs bien heureses et douceurs reconfortatives. » Au milieu de ce verger reposait une grande princesse par excellence, *dame Noblesse* « descendue de l'impériale royale et priamide lignée Troyenne »; elle aborde respectueusement *dame Chrestienté* et l'invite à se présenter devant *Majesté royale*; ce qui fut fait sans délai. Dame Chrestienté sollicite du jeune roi un secours contre les infidèles; c'est vous, lui dit-elle, que les prophéties ont désigné pour me venger.

.
Disant cun iour viendroit sans fiction
Ung ieune Charle qui coronacion
Prendroit en France sur la treisieme annee
Par qui seroye si tres hault coronnee
De vraye gloire et louenge immortelle
Qu'on n'en list es croniques de telle
Et pour garder que personne n'en bongne
En son psaultier Dauid le nous tesmoigne

Tesmolgne la / et si le verifie
Comme ce fust de droicte prophetie
Faicte et descrite depuis quinze cens ans
Dedans ung pseaulme de pensee jolye
In stillicidiis letabitur germinans be —
Nedices corone *anai* (1) aux savans
Et aux lisans qui trouveront encombre
De l'exposer toutes lettres de nombre
Qui sont dedens mettent en ordonnance
Si trouveront de Charles la naissance.

On croyait découvrir dans les lettres numériques de ce verset l'année 1470, date de la naissance du roi. *Majesté royale*, après avoir consulté l'assemblée, promet de secourir *dame Chrestienté*; à ce moment notre poète s'éveille :

Alors Phebus, par moult grant appareil,
Fist eclarcir ses rades reluysantes
Dont je trouvoy, par mon subtil recueil,
Esvanouyes mes visions presentes
Et soudain furent de moy exemptes
Les nobles dames dont lay sy sermonne;
Sy demouray seullet tout estonne.

Lors me leuay, si prins mon escriptoire,
Le temps pendant que lavoye l'engein fres
Et escripuis ce petit repertoire
De tout mon songe ou au moins au pouprès.

Et pour conclure ie vous pry tres chier sire
Que le traicte vous plaise avoir en grace
Quoique ny soit la science porphire
Ne la prudence de Virgile ou Bocace.

S'ensuyt le voyaige de Naples.... Cette fiction du *Vergier d'honneur*, avant d'être imprimée en tête de l'expédition de Naples, avait été composée sous le titre de *Ressource de la Chrestienté*, et l'exemplaire de ce manuscrit sur vélin, orné de figures, qui fait partie de la bibliothèque nationale,

(1) Ps. 64, V, 10 et 11.

avait été offert à Charles VIII; il se termine ainsi :

Si mon engin eust plus grant efficace
Jeusse trop mieulx laboure et ente
La ressource de la chrestiente
Que a vous sire de presenter n'est digne
Ne plus ne moins que le fruit de / LA VIGNE. /

Le voyage de Naples, moitié vers, moitié prose, est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'époque. Le reste du volume renferme un grand nombre de poésies, balades, rondeaux, triolets, chansons, épithaphes, etc., tant d'Andry de la Vigne que d'autres auteurs, et en particulier d'Octavien de Saint Gelais. *Le Vergier d'honneur* a eu d'autres éditions, outre celle de Jehan Petit. Il en existe une in-4°, de 1526, et d'autres sans date.

Guillaume Cretin, voulant célébrer la mort du vicomte de Falaise, arrivée en 1515, fit appel aux premiers poètes de son temps, pour l'aider dans son entreprise; il n'oublia point Andry de la Vigne, comme on le voit par ces vers :

Secourez moi Bignes et Villebresme,
Jehan de Paris, Marot et de la Vigne.

M. A. Jubinal (2) a publié un singulier procès-verbal, signé par A. de la Vigne et puisé dans les manuscrits de la bibliothèque nationale (3). C'est un document intéressant pour l'histoire du théâtre français. On y lit que M^e Adrien de la Vigne, natif de La Rochelle, facteur du roi, noble et discrète personne, s'engage envers les habitants de Seurre (Bourgogne) à leur faire et composer un *registre*, auquel serait couché et détaillé, par personnaiges, la vie de M^{or} Saint Martin, en façon que, à la voir

(2) *Préf. des Myst. inéd. du XV^e siècle.*

(3) Fonds Lavallière, n° 51.

jouer, le commun peuple pourrait voir et entendre facilement comment le noble patron dudit Seurre, en son vivant, à vescu saintement et dévostement. Lequel registre fut faict et composé ainsi qu'il appert cinq semaines après ledit jour. » Les acteurs jouant dans ce drame étaient au nombre de deux cents et quelques, sans compter les figurants. M. Leroy (1) a fait l'analyse critique de cette pièce. Le père de Saint Martin lui vantant le plaisirs dont jouissent les mondains, le saint jeune homme répond :

Tel aujourd'huy s'esjoyst de la feste
Qui puis apres petitement s'en loue
Et tel son bruyt aujourd'huy magnifeste
Et qui demain mort baille sur la joue.
Fortune aupres du demourant se joue
Ne plus ne moins qu'un chat d'une souris.

Il y a, dit le critique, du Lafontaine dans ces vers.

André de la Vigne a laissé d'autres pièces de théâtre, dont les manuscrits sont à la bibliothèque nationale : *Moralisté de l'a-veugle et du boiteux*. On y voit en scène deux malheureux qui, pour mieux exciter la pitié, ont mis leurs misères en commun ; le corps d'un saint qui vient à passer les guérit malgré eux. — *La farce du munyer de qui le deable emporte l'âme en enffer* (2). Cette pièce est d'une grossièreté choquante ; ce qui étonne, c'est qu'elle ait été jouée devant le même public qui venait de chanter un salut moult dévostement afin que le beau temps vint. — *Ballades de bruyts communs sur les alliances des roys, etc., avec le tremblement de Venise*, petit in-4° goth. de quatre feuillets, fig. en bois. — Libelle des cinq villes d'Italie (Rome, Naples, Flo-

rence, Gênes et Milan) contre Venise ; Lyon, in-4°. — *Attolite portas de Gênes*, en ballade. Cette pièce est relative aux guerres de Louis XII. — *Épitaphes et Rondeaux de la reine* (Anne de Bretagne), 1513, in-8°. — A. de la Vigne a aussi composé, suivant un manuscrit de la bibliothèque nationale, cité par M. de Fonce-magne, un ouvrage en vers intitulé : *Louange à M^{me} de Savoye par les sept planètes*. — On trouve dans la *Louange des roys de France*, ouvrage composé à l'occasion d'une ambassade de Louis XI au pape, pour lui présenter la pragmatique sanction, et imprimé à Paris de par Eustace de Brie, demourant au Sabot, derrière la Magdalaine, 1507, petit in-4° goth., le *Patenotre des Genevois*, par Andry de la Vigne, et des ballades du même sur la prinse et conquête de Gênes. — *Catal. Nodier*. — Théodore Godefroy a inséré le *Journal de Naples*, d'André de la Vigne, et par extrait, dans le recueil des écrivains de l'histoire de Charles VIII. On y trouve des particularités intéressantes et qu'on chercherait vainement ailleurs, Paris, 1607 in-4°, et 1684 in-f° (3). — Les quatre épîtres faites par la Vigne, à l'imitation de celles d'Ovide, ont été réimprimées, Paris, 1546, in-16, à la suite de la traduction des épîtres d'Ovide par Octavien de Saint Gelais.

Malgré les faveurs royales dont il avait été l'objet, de la Vigne fut en butte aux vicissitudes de la fortune. Il manquait souvent des choses nécessaires à la vie et à son entretien particulier. Il s'en plaint parfois et semble n'avoir, pour ses vieux jours, que l'hôpital en perspective. Sans doute il fut un poète médiocre, considéré surtout

(1) *Études sur les Myst.*, p. 285.

(2) La réimpression de cette farce a été faite par Crapelet, Paris, 1832, in-8°.

(3) *V. Biog. univ. de Michaud.*

de notre point de vue actuel ; mais il est vrai de dire qu'il fit les délices de nos bons aïeux , et qu'il est fort remarquable comme historien et précieux encore à consulter. (1)

VILLARS (Louis de), né vers 1378, appartenait à une ancienne famille de Saintonge. Il était frère de Jeanne de Villars, abbesse de la communauté des bénédictines de Saintes (2). Il fut élu abbé de Saint-Jean-d'Angély en 1416 et gouverna la maison pendant 38 ans, avec une grande distinction. Son zèle pour le service de Dieu était digne d'exemple. Il avait d'abord été prieur de Saint-Eutrope de Saintes. L. de Villars obtint de Charles VII, un diplôme de protection pour l'abbaye, et travailla de toutes ses forces au rétablissement, dans sa communauté, de la règle de Saint Benoît, fortement ébranlée par les orages politiques de l'époque (3). Il y parvint heureusement et par des moyens persuasifs, puisque, dans leur reconnaissance, les moines lui donnèrent le titre de père. « Cet abbé, dit un historien (4), avait toutes les vertus d'un saint pasteur. » Dans une dissension publique, en 1440, le maire de Saint-Jean-d'Angély, Jean Dorin, faillit être massacré par le peuple ; l'abbé de Villars sut le tirer des mains des révoltés et apaiser leur fureur. Du temps de ce digne abbé, le duc d'Orléans fonda une

chapelle dans l'église abbatiale de Saint-Jean. (5)

VILLENEUVE (GABRIELLE-SUZANNE DARBOT de), dame de Romazières, fille d'un gentilhomme de la Saintonge, naquit au commencement du XVIII^e siècle. Elle a donné au public le conte si connu de la *Belle et la Bête*, abrégé ensuite par M^{me} le Prince de Beaumont dans son *Magasin des enfants*. — *Contes marins* ; Paris, 1740, 4 vol. in-12. — *Le Prince Azerole*. — *La Jardinière de Vincennes*. C'est parmi ses romans, celui dont la marche soit le mieux ménagée et l'allure plus vraisemblable. — *Le Beau-frère supposé* ; Londres, 4 vol. in-12. — Cette dame est morte à Paris en 1756.

VINAND (JACQUES-PIERRE), né à Fontcouverte, en 1745, se voua à l'état ecclésiastique et était chapelain de Fontdouce près Saintes, lorsqu'il refusa le serment schismatique de 1791. Resté dans sa province, il y travaillait avec toute l'ardeur de sa charité au salut des catholiques, lorsque les autorités révolutionnaires de la Charente-Inférieure le firent arrêter. Au printemps de 1794, il fut réuni aux prêtres dirigés sur Rochefort pour subir la déportation au-delà des mers. Embarqué sur les *Deux-Associés*, l'abbé Vinand expira pour la cause sacrée de la religion, le 7 septembre 1794, et fut enterré dans l'île Madame. (6)

VINCENT (PHILIPPE), ministre protestant, vint à La Rochelle en 1626. Il fut en 1628, un des négociateurs que cette

(1) Pour compléter cet article, nous avons mis à profit les actives recherches de M^{lle} L. de la M.... et A. R....

(2) V. Du Tems, *clerg. de Fr.*, t. II, p. 384.

(3) *Quippe observantiam regularem temporum injuriâ labefactam, restituit.* — *Gall. christ.*, t. II. Les provinces au N. de la Loire étaient alors le théâtre de luttes acharnées entre le roi de France et celui d'Angleterre dont la domination sur notre pays touchait à sa fin.

(4) M. Massiou, *Hist. de Saint.*, II^e vol., p. 277.

(5) Guillonnet-Merville, *Rech. hist. sur Saint-Jean*, p. 32.

(6) V. *Martyrol. du clerg. franç. pendant la révol.*, p. 428.

ville envoya à Londres. Il avait eu un démêlé assez vif avec le ministre Amyrault, de Saumur, touchant l'obéissance due au roi. Ce dernier admettait que, selon les règles du christianisme, il n'était jamais permis de prendre les armes contre son souverain (1). Vincent soutenait la proposition contraire, à laquelle les révolutionnaires de tous les pays ont donné depuis une si terrible application. En 1646, le comte du Daugnon fut chargé de faire arrêter Vincent par suite de certaines intrigues politiques. On accusait ce ministre d'enrôler des ingénieurs et artificiers pour le compte de la république de Venise. Le P. Arcère dit que les sermons manuscrits du pasteur calviniste, déposés dans la bibliothèque de M. Girard de Villars, médecin à La Rochelle, prouvent son peu de talent pour la chaire. Il eut de longs débats de controverse avec les PP. Tranquille et Audebert, sur des points de morale et de doctrine.

Vincent, mort à La Rochelle, le 20 mars 1651, avait traduit en vers français les *Lamentations* de Jérémie. « A cet égard, le P. Arcère dit que Vincent n'était que poète à demi et pour rire; ce qu'il y a de fâcheux dans ce cas, ajoute-t-il, c'est que l'amusement de l'écrivain devient l'ennui du lecteur (2). » Vincent fit encore paraître : *Examen de ces paroles, Ceci est mon corps*, etc. — *Récit touchant le changement de religion du marquis de Villedieu*; item de l'abouchement qu'ont eu à ce sujet le P. Tranquille et Philippe Vincent; Niort, J. Bureau, 1631, in-12 de 178 p.

L'historien de La Rochelle insinue que c'est au détriment de l'humilité chrétienne,

que le ministre se décerne les honneurs du triomphe sur le supérieur des capucins. — *Extrait de quelques sermons touchant la connaissance et interprétation de l'Écriture Sainte*, etc.; Saumur, 1635, in-8° de 207 p. — *Le Procès des danses*, etc.; La Rochelle, J. Chupin, 1646. — *Traité des théâtres*, J. Chupin, 1647, in-12 de 71 p. — *Recherches sur les commencements et les progrès de la réformation en la ville de La Rochelle depuis l'an 1534 jusqu'à l'an 1587*, par le sieur Philippe Vincent, pasteur en l'église de La Rochelle; Rotterdam, Archer, 1693 (3). — *Lettre du sieur Vincent... sur la vocation des pasteurs et la matière des possessions*; Saumur, 1640, in-12 de 78 p. — *Réponse à trente-cinq demandes adressées aux min. de l'égl. réformée sous le nom d'un cath. romain*, 1640, in-12 de 100 p. — *L'Imposture confondue*, etc.; La Rochelle, Math. Charvier, 1635, in-12 de 116 p. — *Le Décret du concile de Constance — session dix-neuf — interprété*, etc.; La Rochelle, 1630. — Aujourd'hui, tous ces ouvrages sont oubliés et méritent de l'être.

VINET (ÉLIE) naquit en 1509 (4), au hameau des *Planches*, nommé depuis des *Vinets*, près de Barbezieux, en Saintonge, d'une famille de simples agriculteurs. Il reçut une éducation soignée qu'il commença d'abord à Barbezieux et termina ensuite à Poitiers. Vinet se fit maître d'école à Barbezieux, et à l'aide des ressources que lui procura son modeste emploi, il se rendit à Paris où il s'appliqua à l'étude

(3) Cet ouvrage convainc l'hérésie de nouveauté et malgré les prétentions de quelques gens de mauvaise foi.

(4) En 1519, d'après Michaud, — *Biog. univ.* — ce qui ne nous semble pas exact.

(1) V. *Hist. de La Roch.*, t. II, p. 372.

(2) Ouv. cité, p. 373.

des belles-lettres et des mathématiques. Convaincu de son mérite extraordinaire, le principal du collège de Guyenne lui confia dans cet établissement une chaire de professeur que Vinet garda vingt années. Le nouveau professeur entra dans ce collège comme Montaigne y achevait ses études (1). L'érudition et les travaux de Vinet l'y firent bientôt remarquer. Suivant les goûts du temps, il dut voyager à l'étranger; il parcourut l'Espagne et le Portugal. On le chargea d'établir à Coïmbre un collège à l'instar de celui de Bordeaux. Il devint bientôt, en remplacement d'André Govea, principal du collège de cette dernière ville. Durant cinq années, il se distingua dans sa charge, par la gravité de son caractère, son talent incontestable pour la direction de l'enseignement et ses succès dans les belles-lettres. Jacques de Thou, venu à Bordeaux en 1582, y fit la connaissance de Michel Montaigne et d'Elie Vinet. Il prit conseil de leur vaste érudition pour son *Histoire universelle*; il donna lecture au docte Saintongeais, qui retouchait alors sa collection des œuvres d'Ausone, des deux premiers chants du poème de la *Fauconnerie*, que Vinet décida de Thou à faire imprimer à Bordeaux, chez Simon Millanges. Notre célèbre compatriote avait contracté une telle habitude du travail, que, durant sa dernière maladie, il tâchait de s'appliquer encore à la lecture et de faire part à ceux qui l'entouraient des réflexions que cette lecture lui suggérait. Il mourut à Bordeaux, ou mieux il s'endormit doucement dans les bras de la religion (2), le 14

mai 1587, à l'âge de 78 ans, avec la réputation d'un savant consommé et d'un critique habile et judicieux. Il fut inhumé avec pompe, dans l'église de Saint-Eloy.

Vinet a laissé les nombreux ouvrages suivants (3) : TRADUCTIONS : 1° *Vie de Charlemagne*, écrite en latin par Eginhard; Poitiers, 1546 et 1558, in-8°. — 2° *La Sphère de Procle*, trad. du grec; Paris, 1544, in-8°. — 3° *Procli Sphæra*, ex versione Elhæ Vineti; Paris, 1577. — 4° *Theognidis sententiæ*, cum scholis, Basileæ, 1543; réimprimé cinq ou six fois. — 5° *Psellus de quatuor scientiis mathemat.*, ex interpretatione Vineti; Paris, 1556. — 6° *Quintus elementorum Euclidis latinus factus cum commentariis*. — 7° *Thesaurus antiquit roman.* de Grævius, 6 vol.

OUVRAGES DONT VINET A FACILITÉ L'INTELLIGENCE : 1° Catulle, Tibulle et Propertius; — 2° Ammien Marcellin; — 3° Stace, Lucain; — 4° les Scolies d'Apollonius; — 5° Diodore de Sicile; — 6° Suétone, Florus.

COMMENTAIRES : 1° *Sphora Joannis à Sacro Bosco*, cum schol., Luthet., 1556. — 2° *Prisciani Rhemnii Bedæ Metiani*, etc., de ponderibus; Paris, 1565, in-8°, rare. — 3° *Prisciani opera omnia*, cum commentariis (inéd.) — 4° *Persii satirarum liber*, cum schol.; Pictav., 1560. — 5° *Victoris Aurelii, hist. rom.*, cum schol. — 6° *Eutropii breviarium hist. rom. not. illust.*; Pictav., 1553, in-8°. — 7° *Censorinus de Die natali, emendat. et annot. illust.*; Pictav., 1568, in-4°. — 8° *Pomponius Mela*; Paris, 1582, in-4°. — 9° *Ausonii*

(1) V. *Éloge de Vinet*, par M. F. Jouannet, membre de l'acad. de Bordeaux, 1809.

(2) *Éloge* cité, p. 63.

(3) Nous suivons la liste donnée par M. Jouannet, que nous avons tâché de compléter.

Burdigalensis omn. opera, etc.; Bardig., 1575, 1590, in-8°; 1604, in-4°.

OUVRAGES DE VINET : 1° *Historia gymnasii Aquitanici*. — 2° *Ratio docendi in ea quæ vulgo schola aquitanica dicitur*. — 3° *Rudimenta linguæ latinæ*. — 4° *Rudimenta linguæ græcæ*. — 5° *Arithmetica vulgaris, tribus libris comprehensa*. — 6° *Manière de faire les solaires ou cadrans*; Poitiers, 1564, in-4°. — 7° *L'Arpentage*, avec dessins et plans; Poitiers, 1564, in-4°; Bordeaux, 1577, sous le titre d'*Arpenterie, livre de géométrie*. — 8° *L'Antiquité de Bordeaux, de Bourg, d'Angoulême et autres lieux*, 1565, in-4°; 2° édition, 1574, Bordeaux, S. Millanges, in-4°. — 9° *L'Antiquité de Saintes, Barbezieux*, etc., 1571, in-4° de 66 pages; 1584, in-4°, S. Millanges. Les antiquaires font grand cas de ces deux ouvrages où abondent d'intéressantes recherches et qui ont servi de point de départ à ceux qui depuis ont suivi la même carrière. — 10° *Narbonentium votum et ara*. — 11° *La Maison champêtre*. Presque tous les ouvrages de Vinet sont écrits en latin. Sa latinité, dit M. Jouannet, est claire, facile, correcte, élégante, et dégagée d'ornements ambitieux. (1).

En 1815, l'académie de Bordeaux, ayant mis au concours l'éloge de Vinet, le prix fut remporté par M. Jouannet (2). Ce discours fut imprimé à Périgueux en 1816, in-8°.

VINET (PIERRE), né à Saint-Ciers du Taillon (3), en 1747, exerça dans sa

jeunesse, et particulièrement dans l'atelier de M. Chauvet, de Saint-Fort, la profession de fileur ou tisseur de laine. Plus tard, doué d'une certaine facilité naturelle, il fut employé, en qualité de secrétaire, par le chevalier de Cumont, possesseur du château des Salles, de Saint-Fort, et officier supérieur des milices organisées pour la sûreté des côtes de la Saintonge. Quand éclata la révolution française, Vinet fut employé au district de Pons. En 1791, il fut élu un des vingt-un administrateurs du département de la Charente-Inférieure. De là il passa, le 2 septembre 1792, à la Convention nationale où il vota la mort du roi. Il devint ensuite membre du conseil des Cinq-Cents, et y fut réélu. Son talent à grouper les chiffres était, dit-on, remarquable. Plus d'une fois, l'administration des finances sut utiliser sa science pratique des règles de l'arithmétique. Vinet n'avait, dit-on, rien dans le caractère d'hostile au pays et à ses concitoyens. Souvent il s'efforça de servir les intérêts de ceux qui s'adressèrent à lui. Par faiblesse, sans doute, il laissa tomber le vote qui a imprimé à sa mémoire la tache de régicide.

Le 18 brumaire an VIII, Bonaparte ayant renversé le directoire, Vinet rentra dans la vie privée. En 1815, il fut détenu quelque temps dans la citadelle de Blaye et en sortit sous caution. Il dut à M. Duluc de Romaneau, qui alors habitait Blaye, de n'avoir point été déporté. Vinet est mort à Saint-Ciers, accablé d'infirmités, vers l'année 1825. La fortune que lui fit la révolution était, à une certaine époque, assez considérable; mais à la mort du conventionnel, elle était à peu près réduite à la valeur de son ancien patrimoine.

(1) *Eloge* cité, p. 54.

(2) Ce savant aimable vient de mourir à Bordeaux, en 1848.

(3) Dans son *Hist. de la Saint.*, VI^e vol., M. Massiou le dit originaire de Pons.

VIVIEN ou **BIBIEN** (SAINT), comte et évêque de Saintes, naquit dans cette ville, vers le commencement du V^e siècle (1). Quelques-uns ont pensé qu'il fut le second évêque de la Saintonge : d'abord il s'écoula un trop long intervalle entre l'épiscopat de Saint Eutrope et celui de Saint Vivien, pour que cette opinion soit soutenable, et ensuite le manuscrit du VI^e au VII^e siècle découvert par D. Martène dit formellement, avec un ancien bréviaire de Saintes, que Saint Ambroise voulant se donner, sur le siège épiscopal, un digne successeur, choisit lui-même Saint Vivien, qu'il avait ordonné prêtre, pour son coadjuteur, avec droit de succession après la mort du titulaire (2). Ce dernier pontife prit possession de son siège vers l'an 445. (3)

Une vie manuscrite du Saint, écrite au VI^e siècle par un anonyme, et citée fort au long par D. Martène, fait un éloge pompeux de notre évêque : « Issu d'un sang royal, dit le manuscrit, Vivien, dès ses plus tendres années, foula aux pieds les faisceaux d'un empire chancelant et caduc, et se donna tout entier au service divin, afin de jouir dans le sénat de la cour céleste, de la récompense de l'éternel royaume. Avec des qualités et un mérite supérieur, il

reçut du ciel une telle abondance de grâces, qu'il vécut en donnant les exemples d'une incomparable sainteté; il parut comme une lumière placée sur le chandelier aux sept branches, et porta par ses leçons et la sagesse de ses conseils, un grand nombre d'âmes à l'amour des plus héroïques vertus. Il donna en toute occasion la preuve d'une bonté inaltérable et d'une perfection sans bornes.... Il s'étudia à conserver la simplicité de la colombe, tout en ne s'éloignant jamais de la prudence du serpent; aussi vécut-il en paix au milieu des troubles continuels de son temps.... » Cet auteur refuse de nous révéler le nom du père de Saint-Vivien, parce que, dit-il, il était payen et qu'il persista dans les œuvres de l'idolâtrie; quant à sa mère, dame d'une naissance illustre, d'une beauté remarquable et par-dessus tout d'une piété exemplaire, il nous en donne le nom avec empressement, elle s'appelait Maurella. Comme cette dame, devenue veuve, assistait un jour à la prédication d'un prêtre vertueux nommé Marcellus, cédant tout-à-coup à l'effet salutaire de la parole divine, elle amena son fils au ministre de la religion afin que cet enfant reçût la grâce du baptême. Elevé sous de si heureux auspices, Vivien crut en sagesse et en vertu. A l'âge viril, les habitants de Saintes le contraignirent de prendre le commandement de la cité, et il fut dès lors créé comte de Saintonge et gouverneur de Saintes. Il se fit admirer et chérir dans ce haut emploi, par sa modération, sa sagesse, et la prudence du vieillard qu'il avait déjà acquise, bien qu'il fût encore dans un âge peu avancé. Bientôt Vivien, que Dieu appelait à la direction spirituelle de ses concitoyens, abandonna

(1) M. Lesson, *Fastes histor.*, 1^{er} vol., p. 35, indique le III^e siècle.

(2) « Sanctissimus igitur Ambrosius dignum, suis meritis, cupiens relinquere successorem, in omni regulari disciplinâ, atque pontificali magnificentiâ, Bibianum constituit, sibi que vicarium, post ejus discessum, prælegit. » Ce fait est encore admis par l'*Histoire de la Saint.*, 1^{er} vol., p. 281.

(3) Dès l'an 419, dit M. l'abbé Briand, *Not. sur Saint Eutrope*, p. 23, et *hist. de l'égl. Sant. et Aun.*, 1^{er} vol. — Ce qui ne nous semble pas concluant et paraît résulter de l'erreur commise par ce digne écrivain qui, au lieu de placer Saint Ambroise avant Saint Vivien, le renvoie immédiatement après.

donna le commandement temporel qu'il en avait reçu et ne s'occupa plus dès ce moment que des affaires du ciel. A peu de distance de la ville de Saintes, il établit une maison religieuse sous le patronage de Saint-Pierre, et s'y retira pour se préparer aux sublimes fonctions du sacerdoce. A trente ans, il fut élevé à la prêtrise par l'évêque de Saintes. Ce choix fut ratifié, à la mort du pontife, par un cri général de la société catholique. Mais le redoutable fardeau de l'épiscopat effrayait à tel point l'homme de Dieu, qu'il refusa cette dignité. Ne voyant aucun moyen de faire agréer son refus, il prit le parti de se cacher ; sa retraite fut presque aussitôt découverte et, par ordre du roi, le vertueux prêtre dut céder aux désirs des chrétiens santons. Il fut sacré évêque aux acclamations du peuple. On comprit aussitôt combien on avait sagement agi en forçant l'humilité de Vivien à s'incliner devant cette disposition céleste qui l'appelait visiblement à l'épiscopat. Toutes les vertus brillèrent en lui du plus vif éclat. On ne savait ce que l'on devait le plus admirer chez lui, de son amour pour les pauvres, de son zèle à les soulager ainsi que les malades, les orphelins, les affligés de toute sorte, ou de la sainte et austère rigueur dont il usait sans relâche contre lui-même.

Tandis que le feu vif et fécond de la charité chrétienne consumait notre apôtre et opérait à Saintes de merveilleux prodiges, une sédition éclata dans la ville, vers l'an 450, contre les officiers de Théodoric I^{er}, roi des Visigoths, nation rapace et cruelle qui spéculait sur le pillage et la dévastation pour remplir ses caisses de butin. Théodoric vint assiéger la place, et s'en

étant rendu maître, décréta la spoliation des principales familles de la cité santone; il chargea de chaînes et emmena captifs une foule de chefs et de personnages marquants du pays. Saint Vivien n'hésita pas à suivre ses chers enfants trainés en captivité à Toulouse, siège du gouvernement de Théodoric. Il monta, pour ce long voyage, sur une charrette attelée de bœufs. Chemin faisant, il pardonna à un larron qui avait tenté de le dépouiller, et l'exhorta à vivre désormais de travail et non de rapine. Parvenu au terme de sa course, et invité au repas de Théodoric, Saint Vivien se refusa à lui présenter la coupe à la manière des évêques ariens. « Ministre des autels, dit-il avec fermeté, je ne puis offrir le calice du salut qu'aux enfants de l'église. » (1) Irrité de cette grave réponse, Théodoric médita d'abord une terrible vengeance contre le saint évêque; mais il s'apaisa dans la nuit, par une disposition toute particulière de la providence divine, et accorda le lendemain non seulement la liberté des captifs, mais encore une partie de leurs richesses. Saint Vivien reparut à leur tête dans sa ville épiscopale, au milieu des applaudissements d'un peuple ivre de bonheur et de reconnaissance. Dans une autre circonstance, les Saxons débarqués sur les rives de l'Océan, après avoir dévasté la campagne, étaient venus mettre le siège devant la ville de Saintes, et se promettaient déjà le sac et le pillage de la cité. Leurs hordes nombreuses faisaient craindre au petit nombre de défenseurs de la place une défaite trop certaine. Alors le peuple s'a-

(1) *Officii mei locus est, ut de sacro altaris alius ecclesie sacratum calicem subministrem, etc.*
— *Act. Sanct.*, ap. Bolland., t. VI, p. 284.

dressa au saint évêque et le supplia d'intercéder auprès de Dieu pour le salut commun. Vivien se mit sur l'heure en prières, et peu après l'ennemi, à l'aspect des tours et des remparts garnis de combattants et qu'il leur semblèrent nombreux et terribles, abandonnèrent le poste sans combattre.

Les prodiges opérés par le saint prélat se multipliaient au gré de sa charité si active et en proportion du concours incessant des affligés et des nombreux malades qui marchaient à sa suite. Il avait des remèdes et des consolations pour toutes les infortunes. Un jour, il guérit un jeune enfant que venait de mordre un serpent venimeux. Un autre jour, il ressuscita un mort que sa famille éplorée conduisait à l'église pour le chant de ses funérailles (1). Le son agréable de sa voix, l'aisance et la suave distinction de ses manières, tout portait dans l'âme des malheureux, de ces adoucissements et de ces joies qu'on peut bien appeler divines, parce qu'elles semblent données, en désespoir de cause et comme aux confins de l'espérance, par le ciel à l'humanité triste et délaissée. Sa réputation se répandit tellement au loin, qu'un riche négociant accourut des contrées méridionales de l'Europe pour voir et entendre le saint évêque. *L'Histoire de l'église Santone* (2) renferme, d'après Mabillon (3), une prétendue lettre de Saint Augustin, évêque d'Hyppone, à Saint Vivien, touchant la fixation du premier jour de l'Avent au 8 des calendes d'octobre plutôt qu'à la Saint-Martin d'hiver.

Saint Vivien venait d'achever, vers 460,

(1) Un tableau placé dans l'église de Saint-Vivien, de Pons, consacre la mémoire de ce fait miraculeux.

(2) I^{er} vol., p. 73.

(3) *De Liturg. Gallic.*, lib. II.

sa basilique de Saint-Pierre. La consécration en fut faite en présence de plusieurs évêques voisins convoqués à cet effet. Le pontife déjà avancé en âge sut, par une révélation divine, que sa fin suivrait la clôture de cette imposante cérémonie. En effet, les pompes augustes du sanctuaire, les chants d'une mélodie angélique cessaient à peine, que l'évêque santon fit ses adieux à tous les ecclésiastiques et au peuple assemblés. Il salua pour la dernière fois la terre, témoin des bonnes œuvres et des vertus d'une carrière pontificale si bien remplie. Alors vous eussiez vu, dit un ancien historiographe, un jour de fête se changer tout-à-coup en un jour de deuil. Saint Vivien n'était plus ?.... Il dormait déjà du sommeil du juste et il avait pris sa place sur un des trônes de l'immortel séjour. « A la nouvelle de sa mort, dit un auteur ecclésiastique, que de gémissements dans la ville entière ! quelle douleur profonde pénétra tous les cœurs ! que d'accents de désolation dans les palais comme dans les chaumières ! Les airs retentissaient de toutes parts des plaintes d'une multitude désolée ! Toute la société avouait en pleurant, qu'elle voyait s'évanouir dans la tombe du vénérable évêque, son espérance, son bonheur et ses ressources. Ce qui charmait pourtant l'affliction générale, c'est qu'on disait partout que l'honneur et la gloire étaient son partage dans le ciel. »

Le corps de Saint Vivien fut inhumé dans le nouveau temple par lui élevé et dédié à Saint Pierre, prince des apôtres. Il y demeura jusqu'au IX^e siècle, époque où, par un pieux stratagème, comme le dit M. l'abbé Briand (4), des moines de Figeac l'enle-

(4) *Hist. de l'égl. Sant. et Ann.*, 1^{er} vol., p. 238.

Le duc de Vivonne mourut le 15 septembre 1688. L'auteur des *Fastes historiques du département* (1), dit que « l'esprit du duc égalait la licence de ses mœurs. » Ce jugement est sévère, mais aussi, il faut bien l'avouer, au XVII^e siècle, cette famille de Rochechouart était étrangement descendue sous le rapport moral. Son grand nom ne saurait la sauvegarder contre le jugement inexorable de l'histoire. Noblesse oblige, dit justement un vieux proverbe : plus donc on est élevé dans l'échelle sociale, et plus on doit au peuple le tribut du bon exemple. C'est évidemment dans l'observation ou la transgression de ces règles qu'il faut aller chercher souvent la cause de l'élévation ou de la ruine subite de grandes, comme des petites familles.

WALDÈRE ou **WALDERIUS**, personnage distingué de la ville de Saintes fonda, en 581, un monastère ou aumônerie, à Montils en l'honneur de Saint Cybar. L'auteur de l'*Hist. de l'églis. Santone* pense que l'annexe actuelle de Saint-Félix pourrait bien être le lieu même de la fondation du VI^e siècle.

YVON (PAUL), sieur de Laleu ; sa famille était originaire de la Touraine. Dès son enfance, Paul Yvon montra pour les mathématiques, d'heureuses dispositions. Il s'appliqua d'abord au commerce, à La Rochelle, avec le père de l'écrivain Tallemant des Réaux. La fortune lui sourit et

amena bientôt à sa suite l'amour du faste et des grandeurs. Yvon fut nommé maire de La Rochelle en 1616. Affectant dès lors les allures d'un gentilhomme, il acheta la terre noble de Laleu, à peu de distance de la ville. Des idées cabalistiques ou extravagantes, au rapport de Tallemant, lui traversèrent l'imagination et ne tardèrent pas à la bouleverser. Il se fit peindre assis dans un fauteuil, enveloppé d'une robe de velours noir, un rayon tiré du signe du *Sagittaire*, placé au haut du tableau, lui passait par la tête et sortait de sa bouche en forme de flèche ; à sa gauche se voyait un temple ouvert et un tombeau au milieu. Autour de ce tombeau étaient peints des cercles, des triangles entremêlés de mots hébreux.

A une sortie, pendant le siège de La Rochelle, M. de Laleu paya bravement de sa personne ; mais en 1628, alors que le cardinal de Richelieu pressait de plus en plus la ville réduite à la dernière extrémité, Yvon obtint du roi un sauf-conduit pour en sortir, et il se rendit à Paris. Il était peu considéré par les calvinistes, qui le regardaient comme un faible partisan de leur cause. En effet, à quelques jours de là, il se fit catholique.

Yvon a laissé un traité des mathématiques, sous le titre de : *Propositions mathématiques* ; Paris, 1638, in-f^o ou in-12. On y lit ce singulier passage : « J'ai pensé qu'il me fallait proposer seulement de définir la très-petite moyenne et très-grande chose que je réduis en un seul terminime, et le définis être un accident singulier, pluriel et universel survenu en *est*, qui semble la mi-partie dont le commencement, milieu et fin n'est qu'un seul zéro,

(3) III^e vol, p. 341.

qui distant de la fin du futur et du commencement du passé, différant de rien et tout de quelque chose.... » Ce qui a bien autorisé Pujos à dire de notre mathématicien : « Il a trouvé de belles choses, mais

il ne peut les expliquer. » — *Quadrature du cercle, ou moyen de trouver un carré égal au cercle donné, et au contraire un cercle égal au carré proposé, ensemble le double du cube, etc.* ; La Rochelle, 1619, in-8°.

FIN DE LA BIOGRAPHIE.



APPENDICE

LA BIOGRAPHIE SAINTONGEASE.

CONTENANT

DES NOMS DES PERSONNAGES VIVANTS APPARTENANT AU DÉPARTEMENT

DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE.

ET QUI SE SONT MIS EN ÉVIDENCE PAR LEURS ÉCRITS.

Y (MAURICE) a publié, en 1840, un ouvrage intitulé : *Les Bagnes* ; Rochelle.

YLD (MARC), avocat, banquier à Saint-Jean-d'Angély, est né en cette ville le 17 février 1810 : son ouvrage sur le droit de commission qui a paru à l'occasion du prêt, et réflexions sur la monnaie, son usage et son intérêt sous le rapport philosophique, et légal ; La Rochelle, Frédéric 848, in-8° de 164 pages.

YREAU (M^{me}) : *Poésies par M^{me} de Saintes* ; Paris, Didot frères, in-8° de 30 p.

Y (ALEXANDRE-GUILLAUME-HIPPOLYTE), auditeur au conseil d'état impérial, ancien sous-préfet à La Rochelle, à Pelouaille, près Saint-Jean-d'Angély, le 6 janvier 1790. — Dissertations historiques, esquisses de mœurs saines, articles biogr. et nécrol., crit., 1823 à 1851, insérées dans la *glo-Française*, le *Journal de l'Indépendant de France*, les *Affiches* et l'*Écho de Saint-Jean-d'Angély* ; on y remarque un ouvrage sur Châtelailon, Pons, Soubise, Brouage et Taillebourg (Aff.) ; de la délivrance de Saint-Jean-d'Angély de la domination anglaise, en un opusculé, présenté à l'Institut

hist. de France, a valu à son auteur le titre de membre correspondant de 1^{re} classe. — *Histoire populaire ou résumé impartial de l'histoire de Napoléon*, publiée en 50 liv., dans l'*Écho* de Saint-Jean-d'Angély, et reproduite dans le feuilleton de l'*Indépendant de la Charente-Inférieure*, en 1851 ; en outre, cet ouvrage a été tiré dans le format in-8°, par Lacroix, imp. à Saintes, 1851, 188 p. — *De l'arc de triomphe de Saintes*, dissertations insérées dans le VII^e vol. de l'*Institut. hist. de Fr.* — Cet écrivain a de plus fait imprimer un grand nombre de poésies dans le *Mercure du XIX^e siècle* et les journaux de Saint-Jean-d'Angély : *Élégie sur la perte de M^{lle} Alix d'Aussy*, sa sœur ; *Fables de Fénelon*, de Boinvilliers, mises en vers ; paraboles, idylles, odes, légendes, ballades, anecdotes histor., etc., etc. ; traductions, en vers français, de l'allemand, de l'anglais et de l'italien ; imitations en vers de plusieurs passages de Walter-Scott et Cooper ; scènes dialoguées de plusieurs nouvelles. M. d'Aussy, qui s'est efforcé d'imiter, pour la partie historique, le savant auteur de l'*Hist. des Croisades*, et pour les vers, l'auteur du gracieux poème de *Ruth*, a encore plusieurs écrits en portefeuille, entr'autres : *Voyage en France, Angleterre, Belgique, sur les bords du Rhin, en Suisse, en Savoie, sur les frontières d'Italie et d'Espagne*, deux gros vol. in-8°.

BARGIGNAC (ACHILLE), sous-préfet de Cognac, né à Cozes, vers 1804. — *Annuaire administratif et statistique du département de la Charente-Inférieure*, pour l'an 1839, in-12 de xxviii et 478 p.; La Rochelle, G. Mareschal, 1838. Il a, dit-on, rassemblé de nombreux documents bibliographiques relatifs au département de la Charente-Inférieure.

BARIL (THÉOPHILE-EUTROPE), né à Rochefort, le 21 octobre 1813. — Recueil de poésies intitulé : *Echos poétiques de l'âme chrétienne*; La Rochelle, Mareschal, 1814, 2 vol. in-8°. — *La Papauté*, à S. S. le pape Pie IX, broch. in-8°; Rochefort, Loustau, 1847.

BEAUPRÉAU (ALPHONSE CADORET de), né à La Rochelle, le 15 février 1786, propriétaire à Saint-Xandre. — *Note sur la Géographie botanique du département*, 1839, in-4° (1). Cette note est suivie d'une liste de 128 espèces de plantes méridionales qui croissent spontanément sur nos côtes ou dans l'intérieur du département. (2)

BEAUSSANT (PIERRE-AUGUSTE), président du tribunal civil de Marennes, né à Rochefort, le 22 octobre 1803. — *Eloge de René-Josué Valin*; La Rochelle, Mareschal, 1836, in-8°. — *Code maritime ou lois de la marine marchande*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°. — Discours prononcé à l'occasion de l'exhumation et de la nouvelle inhumation des restes de R. J. Valin; La Rochelle, petit in-8° de 11 p., 1841.

BELLOC, née SWANTON (LOUISE), a vu le jour à La Rochelle, le 1^{er} octobre 1799. — *Petit Manuel de morale élémentaire*, 1819, in-12. — *Les Patriarches ou la terre de Chanaan*, traduct. d'O'Khéeffe, 1819, 2 vol. in-12. — *Manuel de morale élémentaire destiné aux écoles d'enseignement mutuel*, 1820. — *Petits Contes moraux pour les enfants*, traduction de Miss Eddgevorth, 1821, 2 vol. in-18. — *Bibliothèque de fa-*

mille, recueil mensuel, années 1821 et 1822; les 24 numéros font quatre gros volumes in-12. Cet ouvrage valut à son auteur une médaille en or de la part de l'académie. — *Petite Galerie morale de l'enfance*, 4 vol. in-18. — *Lord Byron*, 1824, 2 vol. in-8°. — *Les jeunes industriels*, traduction de Miss Eddgevorth, 4 vol. in-12, 1825. — *Bonaparte et les Grecs, ou despotisme et liberté*, 1826, in-8°. — *Les amours des anges et les mélodies irlandaises*, traduction de Thomas Moore, 1830, 1 vol. in-8°. — *Grandes routes et chemins de traverse*, contes recueillis dans les provinces françaises, trad. de T. Grattan, 3 vol. in-12. — Plusieurs articles dans la *Ruche*, la *Revue encyclop.* de 1820 à 1825.

BENOIT (MATHIEU), avocat, né à Saintes, le 8 septembre 1791. — *Le Cicéron, ou guide de l'étranger à La Rochelle*, orné d'une planche, de six lithograp. représentant les principaux monuments de la ville; La Rochelle, Elise Capon, 1835, in-8° de 73 p. — *Aperçu sur l'administration de la bienfaisance*, 1840, in-4° de 8 p.

BÉRAUD (L. F. G.), auteur dramatique, né à La Rochelle. — *Adonis ou le bon Nègre*, mélodie en 4 actes, in-8°, 1798, avec Rosny. — *Le Siège de La Rochelle*, drame en 3 actes, 1802. — *Zoflora ou le tour magique*, drame héroïque en 3 actes, in-8°, 1801.

BESSÈDE (BENJAMIN), né à Saint-Jean-d'Angély, vers 1814. — *Les Eglantines*, poésies, 2 livraisons in-8°, 1845.

BIGOT (SOPHIE), née à La Rochelle, en 1818. — *La fille de Jephthé*, trag. — *La Vierge du Nil*, publiée dans l'*Echo Rochelais*. — *Visnelda*, trag., 1844. — *Jeanne d'Arc*, poème. — *Stances sur Dieu et ses attributs*, in-18; Bordeaux, 1844. — *Le château de Boislebrun ou une famille mixte*, roman religieux, in-8°, Lille.

***BLOSSAC (MICHEL-ÉDOUARD-MARIE LOQUET de)**, né en Bretagne, le 20 août 1789, ancien sous-préfet, demeurant à Saintes depuis 1815. — *Heures de poésies*, 1 vol. in-8°; Paris, d'Urbie et Worms.

(1) V. *Statist. du départ. de la Char.-Inf.*, p. 209 à 304.

(2) V. *Not. sur les progrès de la Botanique*, de M. Faye.

édit. 1838. — *Nouvelles heures de poésies*, 2 vol. in-8°; La Rochelle, Mareschal, 1842. — Discours prononcé à la distribution des prix aux élèves des frères de la doctrine chrétienne; Saintes, Chavignaud, 1849, broch. in-8°.

BOISGIRAUD (N...), de Gemozac, ancien professeur de physique à Poitiers, maintenant doyen de la faculté des sciences à Toulouse. — *Cours de physique élémentaire*, in-8°. — *Observations sur l'apparition d'une croix lumineuse à Migné*, le 17 décembre 1826. (Voy. l'extrait de ses observ. dans le *Voyage à Migné*; Lille, 1830.)

BONHOMME (JACQUES-HONORÉ), né à la Tremblade, vers 1810, employé dans les contributions indirectes. — *Fiez-vous-y*, roman, 2 vol. in-8°, et quelques morceaux politiques et littéraires insérés dans les journaux.

BONPLAND (AIMÉ-JACQUES-ALEXANDRE GOUJAUD), savant naturaliste, né à La Rochelle, le 28 août 1773, compagnon de M. de Humboldt, longtemps retenu au Paraguay, vit encore en Amérique. — *Description des plantes cultivées à la Malmaison et à Novarre*, 1813, in-f°, 64 pl. de Redouté. — *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, avec M. de Humboldt. Il a publié seul : 1° *Plantes équinoxiales recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces espagnoles de Caracas, de Cumana et de Barcelona, aux Andes de la nouvelle Grenade, de Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio-Négre, de l'Orénoque et des Amazones*, 2 vol. in-f°, ornés de plus de 150 planch. grav. — 2° *Monographie des Mélastomes, Rhexia et autres genres de cet ordre de plantes*, 2 vol. in-f°, beau monument de la végétation des tropiques.

BOULANGER, d'Aytré. — *Actualités sociales*, 1839, in-8°.

BOURQUIN (N...), médecin à Pérignac, est l'auteur du *Pe-be-me* ou nouvel *Abécédaire*, et d'un *Barème ou Comptes faits pour la vente des eaux-de-vie*.

BOUSCASSE (JACQUES-MARIE-ANNE-DANIEL), né à La Rochelle, le 16 juin 1785. — *Notice sur la houe à cheval*.

BOUTET (FRÉDÉRIC), imprimeur-libr. à La Rochelle, né le 21 décembre 1801. — *Voyage en Belgique et en Hollande, une visite à Claremont*, 1851; c'est la 2^e édit. des *Lettres écrites à un ami*, et insérées dans le feuilleton de l'*Echo Rochelais* publié par F. Boutet.

BOUYER (JOSEPH-CHARLES-ÉTIENNE), médecin à Marennes, né en cette ville le 12 décembre 1803. — *Etudes sur les fièvres intermittentes*, in-8° de 132 p.; Rochefort, Loustau, 1847, impr. dans le *Recueil de la société médicale de la Seudre*.

BRASSAUD (JEAN-AMABLE-THÉODORE), curé de Saint-Sauveur de La Rochelle, né à Saint-Jean-d'Angély en 1802. — *Souvenirs d'Italie*, dont quelques fragments ont paru dans l'*Europe* et le *Musée d'Aquit*.

BRAUD (AUGUSTIN), maître de pension à Rochefort, né à Chérac, le 17 septembre 1802. — *Grammaire latine de Lhomond, entièrement refondue*, in-12, approuv. par l'université. Cet ouvrage est aujourd'hui à sa 7^e édit. — *Exercices latins sur toutes les parties de la grammaire latine*, in-12 (à sa 5^e édit.). — *Thesaurus memoriæ, ou morceaux choisis de littérature latine*, etc. (à l'usage des classes de 6^e, 5^e, 4^e et 3^e), 2 petits vol. in-12; traduction, 2 id. (à sa 5^e édit.) — *Cours de thèmes latins, avec dictionnaire*, 1^{re} partie, 1 vol. in-12, 2^e édit. — *Nouvelle grammaire française des commençants*, in-12. — *Nouveaux exercices français d'analyse et d'orthographe pour les commençants*, in-12. — *Nouveau syllabaire*, in-12. — *Abrégé du nouveau syllabaire*, in-12. — *Tableaux de lecture en 36 feuilles in-f°, pour les classes d'enseignement simultané*.

*BRIAND (JOSEPH), chan. honoraire, né à Boston (Amérique), vers 1795, habitait depuis 40 ans le diocèse de La Rochelle. — *Notice sur Sainte Eustelle, vierge et martyre*, in-12; Saintes, 1837. — *Histoire de l'église Santone et Aunisienne, depuis son origine jusqu'à nos jours*, 3 forts vol. in-8°;

La Rochelle, Boutet, 1843. — *Notice sur Saint Eutrope, évêque et martyr*, in-12 de 17 p.; Saintes, 1845. — *Saint Eutrope, son tombeau, son église, neuvaine et office*; Saintes, 1845. — *Vie de M^{lle} Pauline de Saint-André*, in-12; La Rochelle, 1847, avec fig. — *L'hymne de la dilection ou considérations spirit. sur le Cant. des Cant.*, in-12; La Rochelle, Boutet, 1849. — *Notice sur la restauration, à Saintes, de l'église de Sainte Colombe*, in-8° de 70 p.; La Rochelle, Boutet, 1850.

BRILLOUIN (LOUIS-JACQUES-MARIE), ancien inspecteur des écoles primaires, né à Saint-Jean-d'Angély, en 1800. — *Dissertation sur Grégoire VII*, imprimée dans la *Revue catholique* de Bordeaux. — Id. concernant Bar-sur-Aube, le camp de Lesmon et quelques autres antiquit. du départ. — Id. sur les historiens de France. — Id. sur quelques monnaies et monum. antiq., insérées dans le *Journal de l'Institut hist.* — Rohan, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, souvenir hist. inséré dans les *Affiches* de Saint-Jean-d'Angély. — En portefeuille : *Hist. de l'abbaye et de la ville de Saint-Jean-d'Angély*, 2 vol. in-8°. — *Petite hist. sur Aunay et ses vicomtes*, in-12.

CADOR-LOUSMEAU (EDMOND), né à La Rochelle, le 10 septembre 1816. — *Le dessous de cartes*, nouvelle, 1840, in-18. — *Subsistances et populations*; Paris, Guillaumin, 1850, in-8°. (Voir la critique de ce dernier ouvr. dans le *Mémorial de l'Ouest*, 3 mai 1850, n° 100 et suivants.

CAHUAC (J. H.). — *Tableau statistique de la Saintonge*, composé en déc. 1826, in-8°, 1832.

CALLOT (PIERRE-SIMON), né à La Rochelle, le 28 août 1790, conseiller de préfecture. — *Notice sur Jean Guiton*, maire de La Rochelle, in-8°. — Grande Carte détaillée du siège de La Rochelle, 1628, (très-rare); Plan du siège de La Rochelle sous Louis XIII, dressé d'après la grande carte.

CHARLET (PIERRE-LOUIS-OMER), né

au Château, île d'Oleron, le 2 janv. 1809, peintre d'histoire. — *Coup de pinceau*, in-8°.

CHASSIRON (CHARLES MARTIN de). — *Tunis, aperçu pittoresque de la régence*, magnifique vol. in-f°, orné de planches, texte et dessins par le même auteur.

CHEVALIER (L. E.), médecin à Arvert. — *Prestation en nature et mendicité*. — *Projet d'un atelier de travail*; Rochefort, Loustau, 1846, in-8° de 30 p.

CHEVALIER (DOMINIQUE), de La Rochelle, né vers 1800, a fait paraître, sous le pseudonyme de Charles Fétilly : *Virgile travesti*, en vers burlesques, par Scarron, précédé d'une notice sur l'auteur et accompagné de notes, édition épurée à l'usage de la jeunesse, 2 vol. in-8°; Paris, Mansut, 1845.

CHOLLET (PAUL), l'abbé. — *Entrée de Louis XIII à La Rochelle*, après le siège de cette ville, 1^{er} novembre 1628; lithog. grande feuille, avec explication hist. — En portefeuille : *Hist. religieuse de La Rochelle*, 1 vol.

CLÉMOT (JEAN-BAPTISTE-JOACHIM), médecin en chef de la marine à Rochefort, né en cette ville, le 17 juin 1776. — *Eloge funèbre de M. Cochon-Duvivier*, médecin, in-8° de 45 p.; Rochefort, Jousserant. — *Discours* prononcé le 26 juin 1842, à l'occasion de l'inauguration du buste de René Caillié, à Mauzé, lieu de sa naissance: Rochefort, Mercier et Devois, in-8° de 52 p.

CONSTANTIN (JOSEPH-DÉSIRÉ), né le 22 août 1786, capitaine de frégate en retraite, à Rochefort, s'est beaucoup occupé de l'histoire de cette ville, sur laquelle il a composé un travail encore inédit, à l'aide de notes recueillies dans les dépêches conservées à la bibliothèque de la marine.

COURCELLES (FRANÇOIS-AUGUSTE), vicaire-général à La Rochelle, né à Saint-Jean-d'Angély, le 9 mai 1804. — *Eugène ou l'empire de la vertu*, in-8°; La Rochelle, Boutet, 1838. — *Un mot à l'enfance sur les sacrements*, in-4°, 1840, grav.

COUTANSEAU, voy. NORMAND.

CRAZANNES (JEAN-MARIE-ALEXANDRE CHAUDRUC de), né à Crazannes, près Saintes, le 21 juillet 1782. — *Voyage de Sorèze à Auch et poés.*, 1802, in-12. — *Recherches hist. et littér.*, 1811, in-8°. — *Notice sur les antiquités de la ville de Saintes nouvellement découvertes*, 1815-1816, in-8°, 1817. — *Notice sur les antiquités de la ville d'Agen*, in-8°, 1820. — *Antiquités de Saintes et de la Charente-Inférieure*; Paris, 1820, in-4° de 203 p. et VII planch. grav. (1) — *Réflexions sur un monument élevé sur le pont de la Charente, à l'entrée de la ville de Saintes.* (Hist. de l'académie des inscriptions, t. III.) — Plusieurs art. scientifique. et litt. dans le *Mercur* et autres journaux. — Poésies insérées dans l'*Almanach des Muses* de 1805 à 1827.

DELAAGE (HIPPOLYTE), de Saintes. — *Nécessité d'établir un haras à Saintes*, 1845. — *Importance pour la ville de Saintes d'avoir un port de commerce*, 1851. — *Réflexions sur les marais de la Charente-Inférieure, sur les moyens de les bonifier et d'en augmenter la valeur.*

DELACOMBE (ÉMILE), ancien professeur de rhétorique, né à Saint-Jean-d'Angély, vers 1800. — *Une apostasie*, roman, 2 vol. in-8°, Paris; et quelques autres œuvres littéraires.

DELALANDE (JEAN-MARIE), L'abbé, professeur d'hist. nat. au petit-séminaire de Nantes, né à Saint-Gildas-des-Bois, le 6 février 1807. — *Première excursion botanique dans la Charente-Inférieure*, en 1847, septembre, in-8° de 27 p., 1848. (Voyez *Annales* de la société acad. de Nantes.) — *Deuxième excursion botanique dans la Charente-Inférieure*, en août et septemb. 1848, in-8° de 61 p., 1849, insérée dans le même recueil. — *Troisième excursion*, etc., en août et septembre 1851 (sous presse).

(1) Nous croyons savoir que M. N..... prépare, en ce moment, une histoire complète de la ville de Saintes, la plus intéressante de la province, et dont l'origine se perd dans l'obscurité des traditions gauloises.

DELAYANT (LÉOPOLD-GABRIEL), conservateur de la bibliothèque publique de La Rochelle, né dans cette ville, le 16 janvier 1806, a publié 28 ou 30 notices biographiques utilisées dans notre *Biographie Saintongaise*, et qui ont paru dans le journal *la Charente-Inférieure*, de 1835 à 1839. — Il a fait partie de la commission qui a assisté M. Gautier pour la rédaction de la *Statistique de la Charente-Inférieure*; — a fait paraître, dans la *Charente-Inférieure*, Note sur la divine *Epopée* de M. Soumet, tirée à part (50 exempl.); et dans la *Revue organique des départements de l'Ouest*, de M. Beltrémieux, plusieurs art. biograph. ou de critique philosophique.

*DESLANDES (J.), professeur à La Rochelle, né en Bretagne. — *Le livre du savoir et du devoir des enfants du peuple*; La Rochelle, Boutet, 1851. — V. le compte-rendu du livre par M. Th. de Bremond d'Ars, dans le *Mém. de l'Ouest* du 18 mars 1851, et la lettre, contre ce même ouvrage, de M^{re} l'évêque du diocèse. (*Mémorial de l'Ouest*, 17 octobre 1851.)

DIÈRES-MONPLAISIR (LOUIS-GEORGES), né à Rochefort, le 29 octobre 1813. — *Conseils à mes enfants sur la religion, les mœurs et la manière de vivre dans le monde*, par un catholique, in-12 de 194 p.; Lorient, Roussel, 1850. — *Agenda spirituel et temporel*, contenant pour chaque jour de l'année des extr. de la Bible, de l'Imitation de J. C. et des Œuvres de Saint François de Sales, etc., in-18.

DORBIGNY (N... DESSALINES), médecin distingué, né en mer, le 2 janvier 1770, habite La Rochelle depuis 25 années. — *Essai sur les plantes marines du golfe de Gascogne et particulièrement sur celles du département de la Charente-Inférieure*, in-4° de 40 p. (2) — Plusieurs articles insérés dans des recueils scientifiques, dont deux *Mémoires* écrits en faveur des riverains d'Es-nandes. — Ses deux fils ont pris à Paris une place très-distinguée dans le domaine des sciences.

(2) V. *Mémoires du Muséum*, t. VI, p. 105.

DROUINEAU (PIERRE-GUSTAVE), né à La Rochelle, le 21 février 1798. — *Rienzi*, trag., 1826. Cette tragédie eut du succès et fut trad. en anglais et jouée à Londres. — *Fiesque*, drame en 5 actes, imité de Schiller. — *L'Ecrivain public*, drame, (en société avec M. de Merville), 1828. — *Ernest ou les travers du siècle*, roman, 1829; 2^e édit., 1832. — *Françoise de Rimini*, trag., 1830. — *Ode sur la bataille de Lens*. — *Épître à Casimir Delavigne*. — *Résignée*. — *L'ironie*. — *Nuits de Napoléon*. — *Confession poétique*, in-8°. — *L'Espion*, drame. — *Les Ombrages*, in-8°. — *Néo christianisme*. — Il a écrit, après 1830, dans le *Constitutionnel*, sur la législation et l'économie politique. — En portefeuille : *Don Juan d'Autriche*, en 5 actes; — *Sibylle de Morat*, tragédie en 3 actes; — *Le Sage de vingt-cinq ans*, comédie en vers; — *Rochester*, id.

*DUBOIS (LAURENT), professeur de philosophie durant 15 ans, au collège de Rochefort, recteur de l'académie pour la Charente-Inférieure, né à Saint-Maixent, le 11 février 1795, a été longtemps secrétaire de la société d'agriculture de Rochefort. — *Compte-rendu des travaux de la soc. d'agriculture, sciences et belles-lettres de Rochefort pendant l'année 1835*; Mercier et Devois, in-8° de 86 p. — Extr. d'un mémoire sur la IX^e épître d'Ausone, intitulée : *De Ostreis* (des huîtres de Saintonge), 1838, in-8°. — Avec MM. Lesson et Quoy : *Voyage philosop., archéol., pittor., etc., de Rochefort à Saint-Coutant*, in-8°, 1833. — Ibid. *de Rochefort à Saint-Jean-d'Angély*, in-8°, 1834.

*DUCHATEL (TANNEGUY), ancien ministre de l'intérieur. — *La Charité*, in-8°, Paris, 1836.

*DUPONT (M.), ancien professeur de rhétorique au collège de La Rochelle, né à Mayenne, en 1797. — *Histoire de La Rochelle*, in-8° de 640 p.; La Rochelle, Marreschal, 1830.

DURET (LOUIS-GABRIEL), né à Saint-Jean-d'Angély, le 9 avril 1784, président

du tribunal civil de cette ville, s'est beaucoup occupé de travaux historiques touchant l'ancienne juridiction de Saint-Jean-d'Angély et la province de Saintonge, et a fait paraître à cet égard plusieurs articles dans les journaux de sa localité. — Ses Notes sur l'entrevue de Bertrand de Got et de Philippe-le-Bel ont été insérées dans l'*Hist. de l'égl. Sant.*, 1^{er} vol., p. 428 et suiv.

DURET (GABRIEL-FRANÇOIS-AUGUSTIN-LOUIS), procureur de la républ., fils du précédent, né à Saint-Jean-d'Angély, le 10 novembre 1808, a publié dans les journaux du département, des Notes sur l'archéologie et les monuments de l'ancienne Saintonge.

DUSOURD, avoué à Saintes. — *Plasmètrie ou traité d'arpentage*, in-12.

DUSOURD, médecin. — *Traité pratique de la menstruation*, in-8°, 1847.

DUTEIL (N...). — *Notice archéologique sur le dolmen de Montguyon*, in-8°, fig., 1840.

DUTOUQUET (HIPPOLYTE-ERNEST), né à Marans, en juin 1813, médecin et maire de Saint-Aignant, a publié en collaboration avec Touchard-Lafosse : *Amours d'un poète*, 2 vol. in-8°; Paris, Lachapelle, 1835. — Seul : *Occiput et Sinciput*, roman phrénologique, 2 vol. in-8°; Paris, Barba, 1837. — *La médecine en mer ou guide médical pratique des capitaines au long-cours, à l'usage des chirurgiens de la marine du commerce, etc.*, 1 vol. in-8°, 1841, 2 lithog. — *Physiologie du parapluie* (en collaboration avec un ami). — *De la condition des classes pauvres à la campagne et des moyens les plus efficaces de l'améliorer*, in-8°; Paris, Guillaumin, 1847. — *De l'organisation de la médecine rurale en France*, in-8°, 1848. — *Sincérité électorale ou guide des électeurs de la Charente-Inférieure*, 1849, in-32. — *Mémoire sur la question des bestiaux dans le canton de Saint-Aignant*, 1850, in-8°. — De plus, il a fourni des articles à la *Revue du XIX^e siècle*, à l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, à la *Revue de France* et au journal le *Chérubin*.

EMOND (N...) de Jonzac , ancien professeur de l'univ. — *Hist. du collège de Louis-le-Grand à Paris* , in-8°.

EYMERY (ALEXIS) , né à Saintes , en 1774 , ancien libraire à Paris. — *L'Heureux Parisien ou esquisses de mœurs du XVIII^e siècle* , 4 vol. in-12 , 1809 ; réimprimé sous le nouveau titre du *Parisien parvenu* , anonyme. — *L'enfant sauvage*. — *Le petit César*. — *Urbain et Juliana* , drame. — *Petite biographie conventionnelle* , 1816 , in-12 , et une foule d'autres brochures à l'usage du premier âge.

EYMERY (DE MALVILARS) , frère du précédent , né à Saintes. — Plusieurs brochures d'économie rurale , — de l'embrigadement des gardes-champêtres , — de la prestation en nature , etc. — *Mémoire sur les chemins vicinaux* , in-4° , 3 cartes et tables , 1834.

FAYE (ANTOINE-HONORÉ-LÉON) , né à Rochefort , le 27 octobre 1810 , conseiller à la cour d'appel d'Angers. — *Notice sur deux dolmens situés dans la commune d'Arbillères* , 1838 , in-8° . V. *Mém. de la soc. des ant. de l'Ouest* , 1^{er} vol. , p. 83 à 89. — *Tableau synopt. des plantes de la fam. des graminées qui croissent spontanément dans le département de la Charente-Inférieure* , 1838 , in-4° de 16 p. authogr. ; Pichot , Poitiers. (50 exempl.) — *Note sur la médaille de Rochefort* , 1840 , in-8° . *Bull. de la soc. des ant. de l'Ouest* , 1840 , p. 9 à 12. — *Lettres de M. de Bouillon* , 1843 , in-8° . *Mém. de la soc. des ant. de l'Ouest* , t. X , p. 119 à 128 , tirage à part de 25 exempl. — *Notice sur J. A. N. Denesle , fondateur du jardin botan. de Poitiers* , 1844 ; Poitiers , Saurin , in-8° de 18 p. (100 exempl.) — *Notice sur les plantes de la Vendée , et particulièrement sur celles du littoral de ce départem.* , 1844 ; Fontenay , in-8° . Extr. de la *Statist. de la Vendée* , 2^e édit. , p. 435 à 446 , tiré à part , 30 exempl. — *Recherches géograph. sur les vigueries du pays d'Aunis* , 1845 , in-8° . *Mém. de la soc. des ant. de l'Ouest* , t. XII , p. 351 à 434. — *Note sur les progrès de l'étude de la botanique dans la Charente-Inférieure* , 1846 , in-8° de 20 p.

autogr. ; Pichot , Poitiers. (100 exempl.) — *Aperçu somm. de la flore du Vergeroux* (Char.-Inf.) , 1846 , in-8° de 8 p. autogr. ; Poitiers , Pichot , 25 exempl. — *Notice sur les pierres closes de Charras* , 1846 , in-8° . *Mém. de la soc. des ant. de l'Ouest* , t. XIII , p. 47 à 66. — *Recherches sur l'ancienne maison de Châtelailon en Aunis* , 1846 , in-8° ; *ibid.* , p. 383 à 423. — *Notice sur la commune d'Avanton* (Vienne) , 1847 , in-8° . *Bull. de la soc. des ant.* , 1847 , p. 93 à 102. — *Les antiq. de Rochefort* , 1848 , in-8° . *Bull. de la soc. des ant.* , p. 205 à 214. — *Notes sur quelques chartes relatives à l'église de Fouras , en Aunis* , 1849 , in-8° . *Bull. de la soc. des ant.* , 1849 , p. 327 à 344. — *Notes hist. sur la ville de Sivrai* , 1849 , in-8° ; *ibid.* , p. 385 à 534 , tirage à part de 100 exempl. — *Lettre sur la découverte des restes de Girard , év. de Limoges* , 1850 , in-8° . *Bull. de la soc. des antiq.* , 1850 , p. 109 à 118 , tirage à part de 50 exempl. — *Catalogue des plantes vasculaires de la Charente-Inférieure* ; Sivrai , Ferriol , 1850 , in-18. — En portefeuille : *Tableau analytique de la flore de la Charente-Infér.* ; *Notice sur la primevère officinale*. — M. Faye a coopéré , avec MM. Lahaye , Waldeck-Rousseau , Giraudias et de Morineau , à la publication du *Code civil annoté* ; Paris , 1840 , in-4°.

*FEUILLERET (HENRI) , né à Paris , le 9 mai 1817 , professeur d'histoire au collège de Saintes. — *Taillebourg et Saint-Louis , histoire de l'expédition de Louis IX en Saintonge* ; Saintes , Lacroix , 1851 ; 2^e édit. , La Rochelle , Mareschal , 1851 , in-18 de 87 p. (V. crit. *Mém. de l'Ouest* , 21 mars 1851.) — *Quelques mots sur l'agriculture en Saintonge et en France au XVI^e siècle*. (V. *Indép. de la Char.-Inf.*) — En portefeuille : *Hist. des trav. de Bernard Palissy*.

FEYNE (HENRI) , de Jonzac. — *Napoléon* , épître en vers , dédiée au président de la républ. , in-8° de 28 p. ; Jonzac , A. Lagier , 1849. — *Louis-Napoléon à la France* , épître en vers , in-8° de 17 p. ; Jonzac , Lagier , 1852.

FLEURIAU DE BELLEVUE (CHARLES-BENJAMIN) , né à La Rochelle , le 17 août

1758. — *Mémoire sur l'état physique du territoire de la Char.-Inf.* ; La Rochelle, 1838, in-4°. — *Observations géologiques sur les côtes de la Char.-Inf. et de la Vendée. — Rapport fait à la soc. d'agricult. de La Rochelle sur la broie mécanique de M. Laforest* ; Paris, 1827, in-8° de 20 p. — *Mémoire sur les aérolithes à l'occasion d'une grêle de pierres tombée dans l'arrondissement de Jonzac, le 13 juin 1819* ; Paris, 1820. (V. *Dictionn. pittor. d'hist. nat. de Guérin*, v° *Aérolithe*. — On doit encore à ce savant de nombreux mémoires géolog. insérés dans le *Journal de physique*, le *Journal des mines*, *Annales de physique*, de 1792 à 1843. Il a de plus fourni des notes importantes à la *Statistique du départ. de la Char.-Inf.*, par M. Gautier. — *Mémoire sur les lignites de l'île d'Aix* ; Rochefort, in-4° d'une page. — *Notice sur la température de La Rochelle*.

FLEURY (ÉLIE-JÉRÔME), médecin, conserv. de la bibl. publ. de Rochefort, né à Saujon, le 26 novembre 1791, a publié, en collaboration avec M. Viaud : *Hist. de la ville et du port de Rochefort*, 2 vol. in-8° ; Rochefort, 1845. — *Mémoire sur le gisement probable du port des Santons*, 1840, in-8°. (*Mém. de la soc. des ant. de l'Ouest*, t. VII, p. 57 à 63.) — *Mémoire sur le gisement probable du promontoire des Santons*, 1840, in-8° ; *ibid.*, p. 65 à 81. — En portefeuille : *Des fièvres intermittentes, de leurs nombreuses connexions avec la fièvre jaune, la peste, le choléra*, ouvrage précédé d'une *Notice hist. sur les marais de Brouage*.

FORGET (CHARLOTTE-POLYDORE), médecin, professeur de clinique interne à la faculté de Strasbourg, né à Saintes, le 17 juillet 1800. — *Traité de médecine navale*, 1832, couronné par l'académie des sciences. — *Lettres à M. Rayer sur l'albuminurie*, ou du traitement de la néphrite albumineuse par l'acide nitrique, 1837. — *Recherches cliniques sur le degré de certitude du diagnostic dans les maladies de l'appareil cérébro-spinal*, 1839. — *Traité de l'entérite folliculeuse. — Fièvre typhoïde*, in-8°, 1841. — *Précis théorique et pratique des maladies du cœur, des vaisseaux et du sang*, in-8°, 1851. (V. le compte-rendu de cet ouvrage, par M. Fleury, médecin à Saintes, dans

l'Indépendant de la Char.-Inf., 15 janvier 1852.) — *Mémoire sur le chosionitis ou la scléro-sténose cutanée*, 1847. — *Relation de l'épidémie de meningite à Strasbourg*, in-8° ; Paris, 1842. — *Recherches cliniques sur la phlébite, spécialement sur celle dite spontanée. — Du Delirium tremens et de son traitement*, 1835.

FOUCAUD (ÉDOUARD), né à La Rochelle, le 20 juillet 1813. — *Artisans illustres*, 2 vol. in-8°, 1841.

*FOUCAULT (L.), professeur à Pons. — *Eléments d'arithmétique*, in-8° ; — *de géométrie et d'algèbre*, in-8° ; — *de chimie*, in-8°.

GABOREAU (PIERRE-ALEXANDRE), vicaire-général à La Rochelle, né à Saint-Jean-d'Angély, en 1792. — *Oraison funèbre du duc d'Enghien*, prononcée en 1815. — *Eloge funèb. d'illust. et révérendiss. Gabriel-Laurent Paillou*, évêque de La Rochelle, mort en 1826 ; La Rochelle, Etienne Pavie, 1827. Cet ecclésiastique a écrit le rapport adressé à la commission nommée par M^r l'évêque pour la reconnaissance des reliques de Saint Eutrope. Ce rapport a été inséré dans le recueil des pièces à ce relatives, 1843, p. 50 et suiv., 2^e partie, in-4° ; Saint-Jean-d'Angély et La Rochelle.

GARREAU (PAUL-ÉMILE), médecin des hôpitaux militaires, né à La Rochelle, le 25 octob. 1811. — *Lettres à M. C....*, sur le livre de M. Monod, intitulé *Lucile* ; La Rochelle, 1842, in-8°. — *Essai sur les bases ontologiques de la science de l'homme* ; La Rochelle, Caillaud, 1846, in-8°. — *Du moi ontologique et de la métaphysique de l'éclectisme* ; La Rochelle, 1847, in-8°.

GAUDIN (CÉLESTIN). — *La chiesa della morte*, légende insérée dans l'*Album poitevin* ; Poitiers, Saurin, 1837, in-8°, p. 19 à 24.

GAUDIN (PHÉDORA). — *Une journée de pèlerinage à Poitiers*, insérée dans l'*Album poit.*, p. 49 à 60. — *Album étrennes*, *ibid.*, p. 25 à 32. — *Jacques le mauvais*, histoire poitevin, *ibid.*, p. 204 à 232. Il avait fondé l'*Union Républicaine*.

GAUDIN (MARC-ANT^o-AUGUSTIN-TONI), né à Saintes, le 5 avril 1804. — *Traité pratique de photographie*, exposé complet des procédés relatifs au daguerréotype, etc., par M. A. Gaudin, calculateur du bureau des longitudes; Paris, 1840, in-8° de 248 p. — *Un petit manuel de physique*. — Il a fourni plusieurs articles aux encyclopédies modernes. — *Recherches sur les atomes*, insérées dans la *Revue encyclopéd.*, novemb. 1832, 41 p. in-8°, avec un tableau sur la forme primitive des corps. — En portefeuille : *Philosophie de la science*.

*GAUTIER (AMÉRIC-JEAN-MARIE), né à Brest, le 23 novembre 1794, chef de division à la préfecture de La Rochelle, a publié, avec le concours de plusieurs savants et littérateurs : *Statistique du département de la Charente-Inférieure, avec Notices sur les communes*; La Rochelle, Mareschal, 1839, in-4°, 1^{re} partie, 435 p., et 2^e partie, 350 p.

*GEORGES (LOUISE) du Pin, près Saint-Jean-d'Angély. Cette dame a écrit plusieurs articles sur l'agriculture, dont quelques-uns ont été insérés dans les journaux de Saint-Jean-d'Angély. Elle a exploré, comme botaniste, la contrée qu'elle habite, et a fourni son contingent de sujets à la *Flore* du département de la Charente-Inférieure, encore à l'état de manuscrit. (V. *Note sur les prog. de l'étude de la botanique*, etc., par M. L. Faye, p. 18.

GILET (P. F.), ancien notaire, né à Gemozac, vers 1800. — *Nouvelle cosmographie*, suivie d'un *Abrégé de géog. phys. et d'hist. nat.*, avec un grand tabl. iconographique-synoptique; Paris, 1845, 1 vol. gr. in-18 de 368 p.

GIRAUD (PIERRE-AUGUSTIN), aumônier de l'hôpital Saint-Louis à La Rochelle, né au Breuil de Saint-Pierre-de-l'Île, près Saint-Jean-d'Angély. — *Eléments de la doctrine chrétienne rapportés à sept unités, dédiés à l'Enfant Jésus*; La Rochelle, Mareschal, 1844, in-12 de 92 p. — *Abrégé de Histoire sainte*, divisée en sept époques; Paris, Migne, 1844, in-18 de 64 p., vendu

au profit de la nouvelle église érigée à Ars, île de Ré. — *Manuel du Sacré cœur*. — *Notice sur l'abbé Blavout*.

GIRAUDIAS (JEAN-JACQUES), né à Saintes. — *Jeannot et Colette*, conte en vers, in-8°; Paris, Delaunay.

GIRAUDIAS (N...), voy. LAHAYE.

GODINEAU, notaire à la Jarrie, a fait paraître, durant trois années, *Bulletin du Notariat*, journal mensuel; La Rochelle, Dausse et Siret.

GOUT-DESMARTRES (ÉDOUARD), avocat, président de l'académie de Bordeaux, né à Pons, en 1813. — *Gerbes de poésies*, gr. in-8°; Paris, Gosselin, 1841, avec portrait de l'auteur. — *Les jeunes filles*, élégie qui a remporté un souci d'argent à l'académie des jeux floraux de Marseille. — *La voilà*, autre élégie imprimée dans le recueil de la même académie, 1833. — *De l'influence des académies*, disc. prononcé le 28 décembre 1850; Bordeaux, Henri Faye, 1851, in-8° de 10 p.

GOY de l'Étoile (N...). — *Plan détaillé de La Rochelle et de ses environs*, in-8° de trois feuilles, 1843.

GRATEAU (LOUIS-HIPPOLYTE), né à Rochefort, le 11 juin 1808. — *Esquisse médicale du baigne de Rochefort*; Montpellier, 1833, A. Ricard, in-4° de 38 p.

GUÉRIN (PIERRE), curé de Surgères, né à Saintes. — *Martyr de la charité*, in-18; Lille, Lefort, 1850.

GUILLEMOT fils aîné (CHARLES-HIPPOLYTE), né à La Rochelle, le 13 mars 1781. — *Catalogue de légendes des monnaies mérovingiennes, suivant l'ordre alphabétique des noms de villes*. — *Essai sur quelques pièces de monnaie trouvées à La Rochelle*, in-8° de 23 p.; La Rochelle, Boutet, 1844.

GUILLET (C. J. B.), ancien magistrat, a écrit une *Notice sur l'arrondissement de Marennes*, où il s'occupe de recherch. hist., chronolog., statist. Il y traite aussi de la

fabrication du sel et du parage des huitres. Cette notice, adressée par son auteur à l'académie, en octobre 1817, fut transmise au ministre de l'intérieur.

*HUBERT (ALEXIS-FRANÇOIS), pharmacien à La Rochelle, né à la Villedieu (Vienne), le 26 avril 1802. — *Essai sur quelques hydrophytes de la Charente-Inf.*; La Rochelle, Caillaud, 1845, in-8°, 44 p. Extr. de la *Revue organique*.

HUE, ingénieur des ponts et chaussées. — *Histoire ou Mémoires de l'académie de La Rochelle*, 3 tomes.

*JOLIVET. — *Notice sur le magasin des vires de la marine*, insérée dans les *Mémoires pour servir à l'hist. de Rochefort*, publiés par Thomas, 1828, in-8°, 219 à 231.

JONAIN, de Gemozac. — *Fables*, Limoges, 1820, in-12. — *Etudes sur le patois saintongeais*, en feuillets dans l'*Union républicaine* de Saintes, 1850-51.

JUN (L'abbé), d'Allas-Bocage, a livré à l'impression, au moment du sacre de Charles X : *Hist. du sacre des rois de France*; Paris, in-8°.

LABRETONNIÈRE (ÉMILE), né à La Rochelle, en 1803. — *Cinq Epoques*, chroniques rochelaises; Paris, Louis Colas, 1817, in-8° (roman).

LACURIE (ANNIBAL-FRANÇOIS), né à Pons, en 1795. — *Carte du département de la Charente-Inf.*, 1835. — *Précis histor. et statist. sur le départ. de la Charente-Inf.*, pour servir d'intelligence à la nouvelle carte du départem.; Saint-Jean-d'Angély, 1835, in-8° de 120 p. — *Plan lithog. de Saint-Jean-d'Angély et de La Rochelle en état de siège*, 1621 à 1629. — *Album* contenant les dessins de plusieurs anciens monuments de ces deux villes.

LACURIE (AUGUSTE), chanoine hon., aumônier du collège de Saintes, né à Pons, en 1798. — *Manuel du jeune archéologue*, in-8° de 124 p., 3 planch.; Saint-Jean-

d'Angély, 1842. — *Notice sur le pays des Santons*, in-8° de 48 p.; Caen, Huardel, 1844. — 2^e édit. sous le titre : *Notice sur le pays des Santons à l'époque de la domination romaine*, avec carte du pays des Santons sous les Romains, in-8° de 52 p.; Saintes, R. Scheffler. — *Mémoire sur l'amphithéâtre de Saintes*, (*Bull. de M. de Caumont*, t. VIII.) — *Excursion archéologique dans l'arrondiss. de Saint-Jean-d'Angély*; Caen, 1847. — *Dissertation sur l'entrevue de Philippe-le-Bel et de Bertrand de Got*, in-8° de 62 p.; Saintes, Rose Scheffler, 1849. — *Pouillé des évêques de Saintes et de La Rochelle*, in-f° manusc. — *Tableau synoptique de l'hist. de France* (6^{me} feuille), et plusieurs articles dans le *Bulletin monumental* et les *Affiches de Saint-Jean-d'Angély*. — *Hist. de l'abb. de Maillezais*, in-8°. — *Notes hist. sur la ville de Saintes*, manusc. présenté au congrès scient. réuni à Tours en 1843.

LAFERRIÈRE (LOUIS-FIRMIN JULIEN), né à Jonzac, le 5 novembre 1798, inspecteur-général des écoles de droit. — *De l'enseignement administratif dans les facultés de droit, et d'une école spéciale d'administration*, 1849. — *Cours de droit public et administratif*, 2^e édit., 1840, in-8°. — 3^e édit., 1849, mise en rapport avec la constitution et les lois nouvelles, 2 vol. in-8°: 1^{er} liv., *droit public*; 2^e, *droit administratif*. (V. *Indépendant de Saintes*, 15 avril 1850.) — *Essai sur la réforme hypothécaire et sur le développement du crédit foncier*; Paris, Joubert, rue des Grès, 1848, in-8° de 65 p. — *Histoire du droit civil de Rome et du droit français*, 4 vol. in-8°. L'auteur prépare en ce moment une 2^e édit. de cet ouvrage, en 5 vol. in-8°. — *Philosophie du droit* considéré dans ses rapports avec la révolution de 1848. (V. l'*Indépendant* des 13, 24 et 27 juillet 1849.) — *Discours* prononcé devant la faculté de droit de Dijon, contenant l'éloge de M. Paul de Fougères, recteur de l'acad. d'Aix; Dijon, Douillier, 1850, in-8° de 15 p. — *Histoire des principes, des institutions et des lois de la révolution française*, depuis 1789 jusqu'à 1800; Paris, 1851, in-12. — M. Laferrière est un des collaborateurs de la *Revue*

du droit français et étranger ; Paris, Joubert, rue des Grès, 1844, 45, 46, 47, 48, 49 et 1850, 2 vol. in-8° par an.

LAFERRIÈRE (JOSEPH JULIEN), officier de marine, né à Jonzac, le 8 mai 1807, a concouru à la rédaction de la *Revue de Lorient*, recueil scient., hist. et litt., dû au concours de plus de cent auteurs, parmi lesquels était M. R. P. Lesson, 11 vol. gr. in-8° ; Paris, 1843 à 1846.

LAHAYE (JACQUES-MARTIAL), né le 11 avril 1786, ancien président du tribunal civil de Jonzac, puis de Rochefort, a écrit, en collaboration avec MM. Valdeck Rousseau, L. Faye, Giraudias et de Morineau : *Code civil annoté de tous les auteurs qui ont écrit sur notre droit* ; Paris, A. Gobelet, 1840, in-4° ; 1844, Paris, A. Durand.

LAIR, voy. NORMAND.

LAPEYRADE (JEAN-PAUL-ÉMILE ESPI-TALIÉ), agent-voyer à Saint-Jean-d'Angély, puis à Jonzac. — *Carte de l'arrondiss. de Jonzac*, grande feuille lithog., 1849.

LATRANCHIADÉ (CHARLES-PIERRE NORMAND de), percepteur à Saint-Jean-d'Angély. — *Pétition à l'Assemblée nationale pour les sociétés de secours mutuels et l'organisation des caisses d'épargne* ; Marennes, Raissac, 1848.

LAURENCIN (THÉODORE-GUSTAVE), né à Rochefort, le 20 juillet 1799, premier chirurg. en chef de l'hôpital de la marine. — *Réflexions sur les fièvres intermittentes de Rochefort* ; Montpellier, 1827, J. Martel, in-4° de 26 p.

LEFÈVRE (AMÉDÉE), né à Rochefort, le 4 juin 1798, deuxième médecin en chef de la marine. — *Rapport sur les récompenses décernées, en 1840, par la société d'agriculture, scienc. et belles-lettres de Rochefort*, 1840, in-8° de 42 p. — *Note sur la salubrité des places de guerre de la Charente-Inf.* ; Rochefort, 1844, in-8° de 44 p. — *Eloge hist. de R. P. Lesson* ; Rochefort, Loustau, 1850, in-8° de 27 p. — *Recherches sur la marche et les effets du choléra asiatique à*

Rochefort ; Rochefort, 1850, in-8° de 72 p. — *Mém. à consulter sur la suppression de l'école de médecine de Rochefort.*

LEHUEN (JEAN-CLAUDE-NICOLAS), né le 18 juillet 1790. — *Notice sur M. Duvaux*, ancien professeur de la marine et membre de la société acad. de Rochefort, 4 p. in-8°, 1847. — *Recueil de la société d'agriculture de Rochefort.*

LELOUIS (F.), maître en chirurgie à La Rochelle, ex-chirurgien militaire. — *Recueil d'observations médic. résultant des traitements faits avec les purgatifs, etc., à des malades atteints d'apoplexie, de paralysie, etc.* ; La Rochelle, Bouyer, 1826, in-4° de 52 p.

LEMET (ANTOINE-GUSTAVE), ancien notaire, maître de pension à Mortagne, né à Saintes, le 15 octobre 1787. — *Cours de thèmes et de versions latines* ; Paris, in-18 ; 2^e édit., in-8°. — *Exercices simulés sur l'analyse grammaticale française* ; La Rochelle, Mareschal, 1849, in-12. — *Cours simultané de versions latines et d'analyses grammaticales*, adapté à toutes les grammaires ; Saintes, Chavignaud, cah. format oblong, 1851. — *Tableau synoptique de syntaxe latine*, sur papier grand Jésus. — *Cours théorique et pratique de littérature*, approprié aux élèves des deux sexes et à toutes les classes de lecteurs, 1 vol. in-12. — Le même ouvrage, avec les *Corrigés*, à l'usage de MM. les professeurs, etc., 2 vol. in-12.

LEMOYNE (HIPPOLYTE), ancien notaire, né dans le canton de Matha. — *Explosion de poudres en 1818*, pièce de vers de 10 p. in-8° ; Saint-Jean-d'Angély, V^e Lacurie, sous le pseudonyme de V^e Polycarpe ; — et plusieurs autres pièces de vers imprimées dans divers recueils.

LESPIN (LOUIS BOUBÉE de), ancien recteur de l'académie d'Orléans, né aux Granges, près Saint-Jean-d'Angély, en 1778. — *Géographie de la France*, in-8°. Cet ouvrage estimé a eu plusieurs édit. — *Abrégé élémentaire de cette Géographie*, in-12, 2^e édition.

LESSON (PIERRE-ADOLPHE), médecin de la marine, né à Rochefort, en 1805, a publié avec A. Richard, la partie botanique du *Voyage de l'Astrolabe*.

MAHER (CHARLES), né à Rochefort, en 1805, chirurgien de la marine. — *Relation médicale de deux épidémies de fièvre jaune à bord de la frégate l'Hermine, etc.* ; Paris, Locquin, in-8°, 1839. — *Transformation remarquable des nerfs de la vie organique et de la vie animale, etc.* — *Paralysie du nerf facial par cause externe*. Ces deux derniers ouvrages ont été imprimés dans les *Mém.* de la soc. de méd. de Brest.

MARESCHAL (GUSTAVE), né à La Rochelle, rédacteur en chef du journal la *Charente-Infér.*, a fait paraître en 1851 : *Auffrédy*, drame en 3 actes.

MARTIN (THOMAS), de Tonnay-Charente. — *Lettres Rochefortines*, dirigées contre M. Lesson, à l'occasion du pont de Charente.

MARY (N....), né le 11 janvier 1791. — *Notice sur les digues de l'île de Ré (Annales des ponts et chaussées)*, in-8°, 1832.

MASSIOU (DANIEL), président du tribunal civil à La Rochelle, né à Rochefort, le 30 décembre 1800. — *Hist. politique, civile et religieuse de la Saintonge et de l'Aunis*, 6 vol. in-8°, 1836, 38, 40 et 1846. — *Cours de législation commerciale*, 4 vol. in-8°. — *Pasticcio*, recueil de légendes, in-8° ; La Rochelle, A. Caillaud. — *Notice sur l'établissement des bains gallo-romains d'Archingeay*. (*Bullet.* de M. Caumont, t. III.) — *Not. sur les monuments romains de la ville de Saintes*, ib.

MESNARD (JACQUES-ANDRÉ), né à Rochefort, le 11 novembre 1792, président de chambre à la cour de cass. — *De l'administration de la justice crim. en France*, 1831, in-8°.

MESTADIER, voy. NORMAND.

MILLET (N....), commissaire de marine. — *Mémoire sur le bague du port de*

Rochefort, in-8°, inséré dans les *Mémoires* de M. Thomas, p. 233 à 255.

MONTALEMBERT de CERS (L'abbé CASSINIR de), né à Saintes, vers 1790. — *Le cadran de la passion*.

MOREAU (NICOLAS), né à Saintes, le 6 décembre 1781, inspecteur des monum. hist. du département de la Charente-Inf., conservateur de la bibliothèque publique de Saintes. — Plusieurs *Mémoires* insérés dans la *Revue* et les *Mémoires* de la soc. des ant. de l'Ouest, dans la *Revue anglo-franç.*, etc., entr'autres : *Note sur l'église de la Celle-Guenaud*. (*Bull.* de M. de Caumont, t. IV.) — *Rapport sur les découvertes faites dans la Charente-Inférieure*, 1831. (*Même Bull.*, t. IV.) — *Mémoire sur les voies romaines de la Saintonge*, suivi de *Notes pour l'éclaircissement d'une carte celtique et romaine du départ. de la Charente-Inférieure*, 1838, in-8°. (V. *Mém.* de la soc. des ant. de l'Ouest, t. V, p. 303 à 325.) — En portefeuille : *Statistique hist. du département de la Charente-Inférieure*.

MORINEAU (de), voy. LAHAYE.

MOUSNIER (ainé), avocat à Saint-Jean-d'Angély, professeur à Nantes, né vers 1792. — *Cours élémentaire de droit civil et commercial*, suivi des *Principes de l'économie agricole et de la tenue des livres*, ouvrage admis par l'université ; Paris, Desobry, in-18. — *Grammaire sans régime*, in-12, 1851 ; Paris, Desobry.

NORMAND (MAURICE), né à Saint-Jean-d'Angély, président de la soc. d'agricult. de son arrondiss. — Plusieurs *Rapports* à la société d'agriculture, qui démontrent ses études et ses connaissances spéciales pour une science si utile et si négligée. — Il est l'auteur de la légende de la *Fayole*, insérée dans l'*Hist. de l'égl. Sant. et Aunis*.

NORMAND-DU-FIEF (GUILLAUME), né à Saint-Jean-d'Angély, en 1787. — *Mahmoud*, trag. — *Eglogues de Virgile*, trad. en vers français, in-8° ; Paris, Fournier, 1834 ; et quelques autres œuvres litt. — En collaboration avec MM. Lair, Rolland,

Mestadier, Coutanseau, etc. : *Journal d'agriculture*, ou *Recueil périodique des expériences et observations agricoles faites dans l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély*, quatre numéros par an, de 1833 à 1836 inclusivement.

NOURRY (ÉMILE), avocat à Saintes. — *Esquisses religieuses*, suivies de poésies.

PASQUIER (L.), agriculteur à Corme-Royal. — *Opuscule éternel, ou le petit Phénix*, 36 p. in-8°.

PELLETAN (EUGÈNE), né à Royan, en 1804. — *Tribaldo*, roman; Paris, Desessart, 1839, in-8°. — Trois *Notices* insérées dans l'*Hist. des villes de France*, publiée par Aristide Guillebert; Paris, Furne, etc., 1845, gr. in-8° : 1° Marennes, Brouage; — 2° Jonzac, Pons, la Tremblade; — 3° Royan. — Il a fourni à la *Presse* un grand nombre d'articles crit. et litt.

PÉNEVERT (LOUIS-HUBERT), né à Rochefort, vers 1782, a publié dans l'intérêt du port : *Tarif du mesurage et du sciage des bois d'après le système métrique*, à l'usage des employés de la guerre et de la marine, in-4°. — *Instructions sur l'exploitation des bois de chêne propres aux constructions navales*. — *Tarif du jaugeage des navires à voiles*, d'après l'ordonnance du roi du 18 novembre 1837. — *Tableau pour avoir le poids du mètre courant de divers métaux*, les dimensions des barres étant données; Rochefort, Mercier et Devois, in-8°, 1840. — *Guide des commerçants d'eau-de-vie*. — *Tableau de l'augmentation de prix que doit avoir l'eau-de-vie pour les degrés centésimaux au-dessus de 59 degrés 4/10°*. — *Moyens pratiques pour avoir le poids et la valeur des ancres, des câbles-chaines et des câbles de chanvre*, in-12. — *Traité du système métrique*. — *Guide des mères de famille*, contenant le tabl. des réductions des anciennes mesures en nouvelles. — *Traité de la taxe du pain en France*, etc., in-8°. — *Guide des experts pour les avaries de mer*, etc., in-4°. — *Traité d'arrimage des navires*, etc., in-8°. — *Note sur la glu marine*, composition employée pour garantir les bois des ravages de l'humidité et des termites.

PETIT (AUGUSTIN-ADRIEN), curé de Saint-Nicolas à La Rochelle, né à Dolus, Ile d'Oleron, le 14 novembre 1807. — *Avis et prières pour le temps du choléra*; La Rochelle, 1835. — *Entretiens sur la religion*, 1 vol. in-18. — *Vie de Saint Augustin*; Lyon, Périsset, in-8°. — *Deux amis*; Lille, Lefort, in-18. — *Vie du B. Monfort*, in-18. — *Tableau de la naissance du protestantisme*. — *Vie du P. Eudes*. — *Dominical du vrai fidèle*; Lyon, in-24. — *Pensées de Saint Augustin*. — *Le chrétien à l'école de Saint Augustin*; La Rochelle, in-12. — *Vie de Saint François d'Assises*; Lille, in-18. — *Fondation de la régence d'Alger*, 2 vol. in-8°. — *Voyage à Hyppone*; Lille, in-12. — *L'esprit et le cœur de Saint Augustin*, 2 vol. in-12, 1847. — *Manuel de l'enfant de chœur*, in-18. — *Vie de Sainte Monique*, in-18. — *Marie ou la vertueuse ouvrière*. — *Vie de Marie Euselle*, in-18; Lille, Lefort. — *Joseph ou le vertueux ouvrier*, in-18. — *Gabriel ou le bon prêtre*, in-18. — Depuis 1850, l'abbé Petit fait paraître à Lille : *Annales, faits contempor. de l'église cathol.*, journal mensuel.

PRADEL (EUGÈNE de), né à Saintes, en 1801, improvisateur très-célèbre, a jeté au vent la matière de vingt volumes in-8° de poésies, tragédies, comédies, chansons, bouts-rimés, couplets de toutes sortes. (Voir dans l'*Hist. de la ville de Niort*, de Briquet, II^e vol., p. 261 et 262, le compte-rendu d'une tragédie de *Cléopâtre*, improvisée à Niort par M. Pradel, au mois d'octob. 1837. Le même historien cite un poème de M. Pradel sur le *siège de Niort en 1569*; un autre sur la *victoire de Navarin*, lu en 1828. — *Charles II*, trag. insérée dans un journal de Nantes.

PRÉVOT (LUC-MARGUERITE), avocat, ancien juge de paix à Saint-Jean-d'Angély, né en cette ville, en 1796. — *Traité de la réfutation*, in-8°; Paris, Hachette, 1842.

PRUGNAUD fils (CHARLES-EUGÈNE), sous-commissaire de marine, né à Rochefort, le 30 septembre 1819. — *Législation et administration de la marine*, 3 vol. in-8°; Rochefort, Loustau, 1851; 2^e éd., 1852.

QUOY (JEAN-RENÉ-CONSTANT), né à Saint-Jean-de-Liversay, en 1790, inspecteur-général du service de santé de la marine à Rochefort, a fait paraître, aux frais du gouvernement, son *Voyage de circumnavigation sur la corvette l'Uranie*, en 1817, in-4°, grav. ; Paris, 1821. — Embarqué, en 1825, comme médecin naturaliste à bord de l'*Astrolabe*, sous le commandement de M. Dumont-d'Urville, il a publié son *Voyage par ordre du gouvernement*, in-4°, 1828, Paris.

RABOTEAU (PAUL-ÉMILE), avocat à La Rochelle, fils du poète P. P. Raboteau. — Poème sur la peste de Barcelonne, 1822, in-8° de 36 p. — Autre poème intitulé : *Le patriotisme français*, 1830.

RAINGUET (ANTOINE-AUGUSTIN), chanoine hon., supér. du petit-séminaire de Montlieu, né à Saint-Fort-sur-Gironde, le 15 avril 1809. — *Vie de Paul-Arnaud Dargenteuil*, 1 vol. in-8° de 268 p. ; Paris, Martin, 1846. — Diverses poésies insérées dans l'*Album des petits saroyards*, publié par M^{re} Dupuch ; Bordeaux, 1835. — *Synopsis de l'architecture chrétienne*, tableau in-18 oblong ; Bordeaux, Lafargue, 1850. — *Oratorio* pour la distribution des prix du petit-séminaire de Montlieu ; Bordeaux, 1850, in-8° de 8 p. — *Apis Romana*, journal de littérature latine, deux feuilles in-8° par mois ; Jonzac, Lagier.

RANJARD (FÉLIX), professeur de théologie au grand-séminaire de La Rochelle, a traduit du grec en français, la *Démonstration évangélique d'Eusèbe*, imprimée par M. l'abbé Migne, dans ses *Démonstrations du christianisme*.

RANSON (CHARLES), né à La Rochelle, vers 1790. — *Voyage en mon portefeuille*, ou Recueil de charades, énigmes, etc., 1840, in-8°.

RÉVEL (JEAN-FRANÇOIS), maître de pension à La Rochelle, né à Toulouse, le 13 février 1791. — *Voyage aérien*, in-12, La Rochelle.

RIOUBLAND (HENRI), né à Beaupréau, le 16 octobre 1803. — *Souvenirs d'un vieux*

colon de Maurice, 1838, in-8°. — *Prologue en vers pour l'inaug. du théâtre de La Rochelle*, in-8°, 1846, Boutet.

ROBERT (AUGUSTE-CHARLES-GUSTAVE), né à Saint-Jean-d'Angély, le 25 févr. 1810, avocat, sous-préfet de Quimperlé en 1850. — Plusieurs pièces de vers dans les *Affich.* et l'*Echo de Saint-Jean-d'Angély*, ainsi qu'un *Essai sur la poésie lyrique*. — *Compte-rendu des premières Feuilles*, poème de M. Amédée de Saint-Mandé. — Plusieurs esquisses de mœurs.

ROBERT (ARNAUD), de Saintes, né vers 1803. — *Chronologie de l'histoire des cultes*, Paris, 1828 ; — et divers autres tableaux synoptiques.

ROLLAND, voy. NORMAND.

ROUGER (N...), né à Saintes, vers 1801. — *Paméla ou la Pianomanie*, poème badin de 126 p., in-8° ; Blidah, Roche, 1846.

ROY-BRY (JACQUES-NICOLAS-EUGÈNE), banquier et maire de Rochefort, né dans cette ville, le 17 décembre 1810, a rédigé avec M. Maitrot : *Un rapport adressé à la soc. d'agricult., sciences et belles-lettres de Rochefort, sur la fabrique d'horlogerie de M. Rodanet*, 1840, in-8° de 22 p. — *Mém. sur les caisses de secours mutuels et de retraite*, 1849, in-8°. — *Bull. de la société d'agricult., etc., de Rochefort*, 13 p. — *Notice hist. sur la vie de M. Bonnet de Lescure*, 1851, in-8° de 32 p. ; Rochefort. H. Loustau, 1851.

SABATIER (MARTIAL-CAMILLE), né à La Rochelle, en 1803. — *Colombie chrétienne*, 1836, in-12. — *Georges et Prosper*, 1837, in-18. — *Henri de Tournay*, 1836, in-32. — *Petit manuel de la messe*, in-32. — *Marie Launoy*, 1836, in-32. — *Le Patriarche des Vosges*, 1836, in-32. — *Jeanne-Marguerite de Montmorency*, 1836, in-18. — *Pensez-y bien des gens du monde*, 1835, in-32. — *Biblioth. religieuse : Le marquis d'argent, de religion, d'inclination ; — La prospérité des méchants ; — Louis et ses fils*.

SAINT-MARSAULT (Ed. de). — *Traité pratique des baux à ferme*, avec des *Comptes* à la suite du texte, 1 vol. in-18; La Rochelle, Caillaud.

SAINT-NEXANT (N... de), né à Ebéon, vers 1809, docteur en droit. — *De la réforme du régime hypothécaire ou principales améliorations à introduire dans la loi projetée sur cette matière*, 1845, in-8°. — *Traité des faillites et banqueroutes*, d'après la loi du 28 mai 1838, 3 vol. in-8°, 1844. — *Traité du mariage*.

SAUVÉ St-CYR (LOUIS), médecin à La Rochelle, né à Saint-Cyr (Mayenne), le 22 février 1805. — *Aperçu des travaux de la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure*, depuis sa fondation en 1836 jusqu'en 1849; La Rochelle, Mareschal, 1850, in-8° de 44 p.

SERS (PIERRE-ÉDOUARD), né à Rochefort, le 25 juillet 1803. — *Essai historique et politique sur l'administration de la justice*, 1835, in-8°; Marennes, Raissac. — *La Dragonéide*, fiction mytholog., par P. E. S...; Rochefort, Fayé père, in-8°, 1830. — *Appel aux citoyens de la Charente-Inférieure afin d'obtenir le rétablissement de la préfecture à Saintes*, centre du département, 1844.

SOUILLARD (N....), né en Vendée, curé de Matha. — *Réflexions sur le livre de M. Delmas*, ministre protestant à La Rochelle, in-8°; Saint-Jean-d'Angély, Durand. — *Nouvelles réflexions sur la brochure de M. Delmas*, minist. protest., in-8° de 168 p.; La Rochelle, Boutet, 1847.

TEXIER (VICTOR), graveur distingué, né à La Rochelle, en 1769, publie aujourd'hui le *Musée de sculpture* de son ami M. le comte de Clarac.

THÈZE (PIERRE-HIPPOLYTE-CELESTIN), commissaire-adjoint de la marine, né à Rouen, le 20 octobre 1798. — *Tableau synoptique de l'Histoire de France*. — Il a créé le journal les *Tablettes des Deux-Charentes*, et l'a dirigé 12 ans.

THIBAUD (EUTROPE-LÉON), curé de la cathédrale de La Rochelle, né à Saintes, le 8 juillet 1797. — *Manuel du bon paroissien*, 2 vol. in-18; La Rochelle, Boutet. — *Lettres sur le protestantisme*, ou réponse de M. l'abbé T... à la brochure de M. C..., minist. protest. de Marennes, 2 vol. in-8°; La Rochelle, Boutet, 1845.

THOMAS (P. P. U.). — *Mémoires pour servir à l'Histoire de Rochefort*, in-8°, 1828.

TOURNEUR-JACQUEMIN (LOUIS), né à La Rochelle, en 1784, ancien libraire à Saint-Jean-d'Angély. — *Essais de littérature*; Bressuire, 1837, in-8°. — *Théâtre et poésies*; Parthenay, 1838, in-8°. — *Un mariage d'impératrice*, mélodrame en 4 actes, suivi de poésies, 1839, in-8°. — *Codelka ou correspondance d'une contemporaine*, in-8°. — *Conspiration du Caire*, trag., in-8°. — *Les fleurs sous la neige*, poésies, in-8°. — *La marquise des Granges*, drame, in-8°. — *Appareil vignicole*, moyen de préserver la vigne de la gelée, de la grêle et de la coulure, 1847. — *La reine des cheminées ou moyen d'économiser son bois de chauffage*, 1851, in-8°, avec grav. — En portefeuille : *Illusions et Palmes funéraires*, poème en dix chants qui a concouru pour le prix d'Arras.

VALLEIN (CHARLES-VICTOR), né à Chermignac. — *Guide du voyageur à Saintes et dans ses environs*, ou description des antiquités romaines, édifices religieux et monuments remarquables de la ville de Saintes, etc.; Saintes, Charrier, libr., 1844, in-12 de 160 p. — M. Vallein est fondateur et directeur du journal *l'Indépendant de la Charente-Inférieure*, imprimé à Saintes, chez Lacroix.

VAN-TENAC (CHARLES), né à Saint-Saturnin-de-Séchaud, le 29 janvier 1798, sous-préfet en 1848. — *Notice sur Rochefort*. — *Arithmétique enseignée en dix-huit leçons*, 2^e édit., Ilvert, 1 vol. in-18. — *Géométrie sans axiomes*, ouvrage philosophique traduit de l'anglais, 1 vol. in-8°. — Plusieurs mémoires sur les mathém., lus à la société académique de Rochefort et insérés dans les *Annales maritimes*. — Quel-

ques articles sur les mathématiques et l'astronomie, insérés dans l'*Encyclopédie catholique*. — *La France administrative*, revue mensuelle, 4 vol. gr. in-8°, 1842 à 1846. — *Hist. générale de la marine*; Penaud, éditeur, 4 vol. gr. in-8°. — *Hist. de la campagne de Russie*; Penaud, 4 vol. gr. in-8°. — *Hist. de la révolution de 1848*, 2 vol. gr. in-8°. — *L'Album des jeux*, précédé d'un exposé de la théorie des probabilités, in-12. — *L'académie des jeux*, in-32.

VAUDREUIL (comte PIERRE de), de Saintes, né en 1778. — *De l'Afrique et des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jerusalem*. — *De l'empire ottoman et de l'équilibre de l'Europe*, in-8°; Paris, 1821. — *Tableau des mœurs françaises aux temps de la chevalerie*, 4 vol. in-8°; Paris, Ad. Egron, 1825. (La scène et les personnages de ce roman ont été pris en Saintonge.) — *Voyage à pied de Paris à Bagnères-de-Luchon et retour*, 3 vol. in-8°, 1820. — *Considérations sur les événements de la Grèce*, in-8°. — *Ibid. sur le jugement des Templiers*, in-8°. — *Considérations sur les sciences, les arts et les mœurs des anciens*, in-8°; Paris, 1840. — *Mém. sur l'introduction du système ogival dans les constructions du moyen-âge et sur l'ouvrage réticulé des architectes romains*; Saintes, Chavignaud, in-8° et in-4°, 1851.

VIAUD (JEAN-THÉODORE), né à Rochefort, le 26 septembre 1804, secrétaire en chef de la mairie, a publié avec M. Fleury : *Histoire de Rochefort*, 2 vol. in-8°, fig. — Seul : *Note sur le mouvement de la population de Rochefort en 1841*, in-8° de 8 p., 1842.

— *Ibid.* pour les années suivantes, jusqu'en 1852.

VILLECOURT (M^r CLÉMENT), évêque de La Rochelle, le 6 octobre 1833, né à Lyon, le 9 octobre 1787. — *Lettres à M. Faivre*; Lyon, Rusand, 1821. — Nouvelle édit. des *Lettres* du R. P. Roy, jés., (Discours préliminaire); Lyon, Pêrisse, 1822. — Traduction des *Lettres spirituelles* de Saint Liguori; Lyon, Pêrisse, 1834. — *Abrégé de la doctrine chrétienne*, souvent réimprimé, en divers lieux, depuis 1830. — *Assistance aux mourants*, tirée de Saint Liguori; Sens, Thomas, 1834. — *Traduction du discours de Saint Cyprien sur la mortalité*; Sens, Thomas, 1834. — *Histoire des carmélites de Compiègne, d'après la sœur Marie de l'Incarnation*; Sens, Thomas, 1835. — *Réponse à M. De'mas*. — *Discussion impartiale en réponse au même*. La Rochelle, F. Boutet. — *Nouveau récit de l'apparition de la Sainte Vierge sur les montagnes des Alpes*; Lyon, Mothon, 1847, in-18 de 204 p. — *Juste balance*, trad. du latin, in-12. — Discours précédant la traduction de la *Défense des Sept Sacrements*, attribuée à Henri VIII; Angers, 1849. — Traduction des deux bulles de Pie VI : *Super soliditate Petreæ*, etc., et *Auctorem fidei*, etc.; Angers, 1849. — *La France et le Pape, ou le dévouement de la France au siège apostolique*, par M. l'abbé C..., ancien vicaire-général, 1 vol. in-8° de 600 p.; Paris, 1849. — *Statuta Synodi Rupellensis*; La Rochelle, 1852.

VIOLLAUD, médecin, né à Saintes, vers 1790, a publié avec d'autres collaborateurs les *Muses de Saintonge*; Saintes, Charrier, 1823, in-12.

1

2

3

4

5

